


3 1761 11649249 7



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116492497>



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Wednesday, October 30, 2002
Tuesday, November 19, 2002

Le mercredi 30 octobre 2002
Le mardi 19 novembre 2002

Issue No. 1

Fascicule n° 1

Organizational and first meeting on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters

Réunion d'organisation et première réunion concernant:

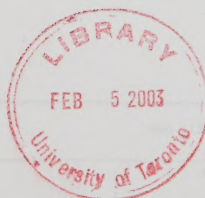
L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

INCLUDING:

THE FIRST REPORT OF THE COMMITTEE
(Expenses of the committee incurred during
the First Session of the Thirty-seventh Parliament)

Y COMPRIS:

LE PREMIER RAPPORT DU COMITÉ
(Les dépenses du comité encourues au cours de
la première session de la trente-septième législature)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Senator Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Senator Brenda M. Robertson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.,	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Pearson
Christensen	Rompkey, P.C.
Gill	St. Germain, P.C.
Hubley	Stratton
Léger	Tkachuk

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Robertson substituted for that of the Honourable Senator Johnson (*October 31, 2002*).

The name of the Honourable Senator Johnson substituted for that of the Honourable Senator Robertson (*October 29, 2002*).

The name of the Honourable Senator Robertson substituted for that of the Honourable Senator Johnson (*October 25, 2002*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Brenda M. Robertson
et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.	* Lynch-Staunton
* Carstairs,	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Pearson
Christensen	Rompkey, c.p.
Gill	St. Germain, c.p.
Hubley	Stratton
Léger	Tkachuk

** Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Robertson substitué à celui de l'honorable sénateur Johnson (*le 31 octobre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Johnson substitué à celui de l'honorable sénateur Robertson (*le 29 octobre 2002*).

Le nom de l'honorable sénateur Robertson substitué à celui de l'honorable sénateur Johnson (*le 25 octobre 2002*).

ORDER OF REFERENCE

Extract from the *Journals of the Senate* of Tuesday, October 29, 2002:

The Honourable Senator Chalifoux moved, seconded by the Honourable Senator Milne:

That the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples, pursuant to the input it has received from urban Aboriginal people and organizations, be authorized to examine and report upon issues affecting urban Aboriginal youth in Canada. In particular, the Committee shall be authorized to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters;

That the papers and evidence received and taken on the subject and the work accomplished by the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples during the First Session of the Thirty-seventh Parliament be referred to the Committee; and

That the Committee report to the Senate no later than June 27, 2003.

The question being put on the motion, it was adopted.

Le greffier du Sénat,

Paul C. Bélisle

Clerk of the Senate

ORDRE DE RENVOI

Extrait des *Journaux du Sénat* du mardi 29 octobre 2002:

L'honorable sénateur Chalifoux propose, appuyée par l'honorable sénateur Milne,

Que le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones, conformément aux opinions reçues des organisations et des peuples autochtones vivant en milieu urbain, soit autorisé à examiner, pour en faire rapport, les questions qui touchent les jeunes Autochtones canadiens vivant en milieu urbain. Le Comité est notamment autorisé à examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes;

Que les mémoires reçus et les témoignages entendus sur la question et les travaux accomplis par le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones au cours de la première session de la trente-septième législature soient déferés au Comité; et

Que le Comité présente son rapport au Sénat au plus tard le 27 juin 2003.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Wednesday, October 30, 2002

(1)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:15 p.m. in room 160-S, Centre Block, for the purposes of holding its organization meeting, pursuant to rule 88.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, Chalifoux, Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston and Stratton (9).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Tonina Simeone.

Also present: The official reporters of the Senate.

Election of Chair

Pursuant to rule 88, the Clerk of the Committee presided over the election of the Chair.

It is moved by the Honourable Senator Christensen, — That the Honourable Senator Chalifoux do take the Chair of this Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The clerk invited the Chairman elect to take the Chair.

The Chair presided over the election of the Deputy Chair.

Election of Deputy Chair

It is moved by the Honourable Senator Stratton, — That the Honourable Senator Robertson be Deputy Chair of this Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

Subcommittee on Agenda and Procedure

It is moved by the Honourable Senator Sibbeston, —

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be composed of the Chair, the Deputy Chair, and one other member of the committee, to be designated after the usual consultation; and

That the Subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses, and to schedule hearings.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was agreed that the Honourable Senator Pearson normally be the third member of the Subcommittee on Agenda and Procedure.

Motion to print the committee's proceedings

It is moved by the Honourable Senator Christensen, —

That the committee print its proceedings; and

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mercredi 30 octobre 2002

(1)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 18 h 15, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, pour tenir sa séance d'organisation, conformément à l'article 88 du Règlement.

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Carney, Chalifoux, Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston et Stratton (9).

Également présente: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Tonina Simeone.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Élection du président

Conformément à l'article 88 du Règlement, le greffier du comité préside à l'élection du président.

Il est proposé par l'honorable sénateur Christensen — Que l'honorable sénateur Chalifoux soit la présidente du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Le greffier invite la présidente élue à prendre place au fauteuil.

La présidente procède à l'élection du vice-président.

Élection du vice-président

Il est proposé par l'honorable sénateur Stratton — Que l'honorable sénateur Robertson soit la vice-présidente du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Sous-comité du programme et de la procédure

Il est proposé par l'honorable sénateur Sibbeston —

Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose de la présidente, de la vice-présidente et de l'autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter des témoins et à établir l'horaire des audiences.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Il est convenu que l'honorable sénateur Pearson soit normalement le troisième membre du Sous-comité du programme et de la procédure.

Impression des délibérations du comité

Il est proposé par l'honorable sénateur Christensen —

Que le comité fasse imprimer des exemplaires de ses délibérations et

That the Chair be authorized to set the number to meet demand.

The question being put on the motion, it was adopted.

Authorization to hold meetings and to print evidence when quorum is not present

It is moved by the Honourable Senator Hubley, — That, pursuant to rule 89, the Chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the Committee from both the government and the opposition are present.

The question being put on the motion, it was adopted.

Financial Report

It is moved by the Honourable Senator Carney, — That, pursuant to rule 104, the Chair be authorized to report expenses incurred by the committee during the last session.

The question being put on the motion, it was adopted.

Research Staff

It is moved by the Honourable Senator Stratton, —

That the committee ask the Library of Parliament to assign research officers to the committee;

That the Chair be authorized to seek authority from the Senate to engage the services of such counsel and technical, clerical, and other personnel as may be necessary for the purpose of the committee's examination and consideration of such bills, subject-matters of bills, and estimates as are referred to it;

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to retain the services of such experts as may be required by the work of the committee; and

That the Chair, on behalf of the committee, direct the research staff in the preparation of studies, analyses, summaries, and draft reports.

The question being put on the motion, it was adopted.

Authority to commit funds and certify accounts

It is moved by the Honourable Senator Pearson, —

That, pursuant to section 32 of the *Financial Administration Act*, authority to commit funds be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair, and the Clerk of the Committee; and

That, pursuant to section 34 of the *Financial Administration Act*, and Guideline 3:05 of Appendix II of the *Rules of the Senate*, authority for certifying accounts payable by the committee be conferred individually on the Chair, the Deputy Chair, and the Clerk of the Committee.

Que la présidente soit autorisée à en y déterminer le nombre en fonction des besoins.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Autorisation à tenir des réunions et impression des témoignages en l'absence de quorum

Il est proposé par l'honorable sénateur Hubley — Que, conformément à l'article 89 du Règlement, la présidente soit autorisée à tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un représentant du gouvernement et un représentant de l'opposition soient présents.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Rapport financier

Il est proposé par l'honorable sénateur Carney — Que, conformément à l'article 10 du Règlement, la présidente soit autorisée à faire rapport des dépenses faites au cours de la dernière session.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Personnel de recherche

Il est proposé par l'honorable sénateur Stratton —

Que le comité demande à la Bibliothèque du Parlement d'affecter des attachés de recherche auprès du comité;

Que la présidente soit autorisée à demander au Sénat la permission de retenir les services de conseillers juridiques, de techniciens, d'employés de bureau et d'autres personnes, au besoin, pour aider le comité à examiner les projets de loi, la teneur de ces derniers et les prévisions budgétaires qui lui sont renvoyés;

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à faire appel au service des experts-conseils dont le comité peut avoir besoin dans le cadre de ses travaux; et

Que la présidente, au nom du comité dirige le personnel de recherche dans la préparation d'études, d'analyses, de résumés et de projets de rapport.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes à payer

Il est proposé par l'honorable sénateur Pearson —

Que, conformément à l'article 32 de la *Loi sur la gestion des finances publiques*, l'autorisation d'engager les fonds du comité soit conférée individuellement à la présidente, à la vice-présidente et au greffier du comité; et

Que, conformément à l'article 34 de la *Loi sur la gestion des finances publiques* et à la directive 3:05 de l'annexe II du *Règlement du Sénat*, l'autorisation d'approuver les comptes à payer au nom du comité soit conférée individuellement à la présidente, à la vice-présidente et au greffier du comité.

The question being put on the motion, it was adopted.

Travel

It is moved by the Honourable Senator Christensen, — That the committee empower the Subcommittee on Agenda and Procedure to designate, as required, one or more members of the committee and/or such staff as may be necessary to travel on assignment on behalf of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted, on division.

Designation of Members Travelling on Committee Business

It is moved by the Honourable Senator Hubley, — That the Subcommittee on Agenda and Procedure be authorized to:

- 1) determine whether any member of the Committee is on "official business" for the purposes of paragraph 8(3)(a) of the Senators Attendance Policy, published in the *Journals of the Senate* on Wednesday, June 3, 1998; and
- 2) consider any member of the committee to be on "official business" if that member is: (a) attending a function, event or meeting related to the work of the committee; or (b) making a presentation related to the work of the committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

Travelling and living expenses of witnesses

It is moved by the Honourable Senator Carney, — That, pursuant to the Senate guidelines for witnesses expenses, the committee may reimburse reasonable travelling and living expenses for one witness from any one organization and payment will take place upon application, but that the Chair be authorized to approve expenses for a second witness should there be exceptional circumstances.

The question being put on the motion, it was adopted.

Electronic media coverage of public meetings

It is moved by the Honourable Senator Gill, —

That the Chair be authorized to seek permission from the Senate to permit coverage by electronic media of its public proceedings with the least possible disruption of its hearings; and

That the Subcommittee on Agenda and Procedure be empowered to allow such coverage at its discretion

The question being put on the motion, it was adopted.

Time slot for regular meetings

The Chair informed the committee that the time slots for its meetings are 9:00 a.m. Tuesday mornings and 6:15 p.m. on Wednesdays.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Voyages

Il est proposé par l'honorable sénateur Christensen — Que le comité autorise le Sous-comité du programme et de la procédure à désigner, au besoin, un ou plusieurs membres du comité, de même que le personnel nécessaire, qui se déplaceront au nom du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée avec dissidence.

Désignation des membres qui voyagent pour le compte du comité

Il est proposé par l'honorable sénateur Hubley — Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à:

- 1) déterminer si un membre du comité remplit un «engagement public» aux fins de l'alinéa 8(3)a) de la politique relative à la présence des sénateurs, publiée dans les *Journaux du Sénat* du mercredi 3 juin 1998; et
- 2) considérer qu'un membre du comité remplit un «engagement public» si ce membre: a) assiste à une réception, à une activité ou à réunion se rapportant aux travaux du comité; ou b) fait un exposé ayant trait aux travaux du comité.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Frais de déplacement et de séjour des témoins

Il est proposé par l'honorable sénateur Carney — Que, conformément aux lignes directrices du Sénat concernant les frais de déplacement des témoins, le comité rembourse les dépenses raisonnables de voyage et d'hébergement à un témoin d'un même organisme, après qu'une demande de remboursement a été présentée, mais que la présidente soit autorisée à permettre le remboursement de dépenses pour un deuxième témoin en cas de circonstances exceptionnelles.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Diffusion des délibérations publiques par les médias d'information électroniques

Il est proposé par l'honorable sénateur Gill —

Que la présidente soit autorisée à demander au Sénat la permission de diffuser ses délibérations publiques par les médias d'information électroniques, de manière à déranger le moins possible ses travaux; et

Que le Sous-comité du programme et de la procédure soit autorisé à permettre cette diffusion à sa discrétion.

La question, mise aux voix, est adoptée.

Horaire des séances régulières

La présidente informe le comité que les réunions auront lieu le mardi matin à 9 heures et le mercredi à 18 h 15.

Adjournment

At 6:35 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, November 19, 2002
(2)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:10 a.m. in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honorable Thelma J. Chalifoux presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston, Stratton and Tkachuk (9).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Tonina Simeone and Mary Hurley and from Nation Media: Guy Freedman.

Also present: The official reporters of the Senate.

The Chair informed the committee that the motion of the meeting of October 30, 2002, electing the Honourable Senator Robertson Deputy Chair was null and void.

The Honourable Senator Christensen moved — That the Honourable Senator Robertson be Deputy Chair of this Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Léger moved — That in the absence of the Honourable Senator Robertson, the Honourable Senator Stratton be empowered to act on her behalf as Deputy Chair of the Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

It was agreed — That each committee member be allowed to have one staff person present at *in camera* meetings, unless there is a decision for a particular meeting to exclude all staff.

It was agreed — That Mr. Guy Freedman be permitted to attend *in camera* meetings of the committee.

At 9:15 a.m., pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Ajournement

À 18 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le mardi 19 novembre 2002
(2)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 10, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Thelma J. Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston, Stratton et Tkachuk (9).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Tonina Simeone et Mary Hurley, et de Nation Media; Guy Freedman.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

La présidente avise le comité que la motion faite à la réunion du 30 octobre 2002 en vue d'élire l'honorable sénateur Robertson à la vice-présidence du comité est nulle et non avenue.

Il est proposé par l'honorable sénateur Christensen — Que l'honorable sénateur Robertson soit élue à la vice-présidence du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Il est proposé par l'honorable sénateur Léger — Qu'en l'absence de l'honorable sénateur Robertson, l'honorable sénateur Stratton soit habilité à agir en son nom comme vice-président du comité.

La motion, mise aux voix, est adoptée.

Il est entendu — Que chaque membre du comité a le droit d'avoir un membre de son personnel présent aux réunions à huis clos, à moins que le comité ne décide pour une réunion particulière d'exclure tout le personnel.

Il est entendu — Que M. Guy Freedman est autorisé à assister aux réunions à huis clos du comité.

À 9 h 15, en conformité avec l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, notamment l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes et des questions connexes.

The committee, pursuant to rule 92(2)(e) proceeded *in camera* to consider a draft agenda.

At 10:40 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

En conformité avec l'alinéa 92(2)(e) du Règlement, le comité poursuit ses délibérations à huis clos en vue d'examiner une ébauche de programme.

À 10 h 40, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, October 31, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples has the honour to table its

FIRST REPORT

Your committee, which was authorized by the Senate to incur expenses for the purpose of its examination and consideration of such legislation and other matters as were referred to it, reports, pursuant to rule 104 of the Rules, that the expenses incurred by the committee during the First Session of the Thirty-seventh Parliament are as follows:

1. With respect to its examination and consideration of legislation:

Professional Services	\$ 100
Transportation	\$ 0
Other, Miscellaneous	\$ 0
Witness Expenses	\$ 0
Total	\$ 100

2. With respect to its special study on Aboriginal Economic Development in relation to Northern National Parks:

Professional Services	\$ 5,265
Transportation	\$ 45,093
Other, Miscellaneous	\$ 0
Witness Expenses	\$ 0
Total	\$ 50,358

3. With respect to its special study on urban Aboriginal youth:

Professional Services	\$ 12,228
Transportation	\$ 0
Other, Miscellaneous	\$ 0
Witness Expenses	\$ 1,469
Total	\$ 13,697

On March 12, 2001, the committee received an Order of Reference to examine and report upon Aboriginal economic development in relation to northern national parks. This Order of Reference was delegated to a Subcommittee which heard 4 witnesses and held 3 meetings.

In addition, in May 2001, the Subcommittee sent a fact-finding delegation to the Northwest Territories, the Yukon, and Nunavut. The committee's final report was tabled on September 27, 2001.

On September 27, 2001, the committee received an Order of Reference to examine and report upon issues affecting urban Aboriginal youth in Canada.

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 31 octobre 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones a l'honneur de déposer son

PREMIER RAPPORT

Votre Comité, qui a été autorisé par le Sénat à engager des dépenses aux fins d'examiner les mesures législatives et autres questions qui lui ont été déférées, dépose, conformément à l'article 104 du Règlement, le relevé suivant des dépenses encourues à cette fin par le comité au cours de la première session de la trente-septième législature:

1. Relatif à son étude des mesures législatives:

Services professionnels	100 \$
Transport	0 \$
Autres dépenses	0 \$
Dépenses des témoins	\$
Total	100 \$

2. Relatif à son étude spéciale sur le développement économique des Autochtones relativement aux parcs nationaux du Nord:

Services professionnels	5 265 \$
Transport	45 093 \$
Autres dépenses	0 \$
Dépenses des témoins	0 \$
Total	50 358 \$

3. Relatif à son étude spéciale sur les jeunes autochtones en milieu urbain:

Services professionnels	12 228 \$
Transport	0 \$
Autres dépenses	0 \$
Dépenses des témoins	1 469 \$
Total	13 697 \$

Le 12 mars 2001, le comité a reçu le mandat d'examiner le développement économique autochtone en association avec les parcs nationaux du Nord du Canada. Ce mandat a été délégué à un sous-comité, lequel a entendu 4 témoins et tenu 3 réunions.

De plus, au mois de mai 2001, le Sous-comité a envoyé une délégation en mission d'information dans les Territoires du Nord-Ouest, au Yukon et au Nunavut. Le rapport final du Comité a été déposé le 27 septembre 2001.

Le 27 septembre 2001, le comité a reçu le mandat d'examiner, pour ensuite en faire rapport, les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes du Canada

During the session, your Committee held 34 meetings, heard 68 witnesses, and examined two bills including Bill S-24 (the Kanesatake Interim Land Base Governance Act), and Bill C-37, (the Claim Settlements (Alberta and Saskatchewan) Implementation Act).

The committee submitted seven reports.

Respectfully submitted,

Durant la session, le comité a tenu 34 réunions, a entendu 68 témoins et a étudié deux projets de loi dont le Projet de loi S-24 (Loi sur le gouvernement du territoire provisoire de Kanesatake), et le Projet de loi C-37 (Loi sur la mise en œuvre des mesures concernant le règlement des revendications (Alberta et Saskatchewan)).

Le comité a présenté sept rapports.

Respectueusement soumis,

La présidente,

THELMA CHALIFOUX

Chair

EVIDENCE

OTTAWA, Wednesday, October 30, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:15 p.m., pursuant to rule 88 of the *Rules of the Senate*, to organize the activities of the committee.

[English]

Mr. Adam Thompson, Clerk of the Committee: Honourable senators, there is a quorum. As clerk of your committee, it is my duty to preside over the election of the chair. I am now ready to receive a motion to that effect.

Senator Christensen: I move that Senator Chalifoux be chair.

Mr. Thompson: Are there any other nominations? Seeing none, it is moved by Senator Christensen that Senator Chalifoux do now take the chair. Is that agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

Mr. Thompson: I declare the motion carried. Pursuant to rule 88, I invite Senator Chalifoux to take the chair.

Senator Thelma J. Chalifoux (Chairman) in the Chair.

The Chairman: I thank you all very much for having confidence in me chairing this committee. It is a very great honour that we come together as a group to address the very serious issues that are facing our Aboriginal people in the urban centres, especially the youth.

The next agenda item is the election of the deputy chair.

Senator Stratton: I would like to propose the name of Senator Brenda Robertson.

The Chairman: Is she a member of the committee?

Senator Stratton: Yes, she is.

The Chairman: Yes, she is. Are there any other nominations? There being none, I declare that Senator Robertson is the deputy chair of the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples. I am sure she will be a very good one. She is a very good politician and has worked ardently through the years.

Senator Stratton: I should like to make a comment with respect to Senator Robertson. She will have surgery on Friday, and I will likely be acting as deputy chair on her behalf throughout the time of her recovery.

The Chairman: That is good. Welcome to our committee, Senator Stratton. You will find it very interesting and very challenging. This is an interesting committee.

The next item on the agenda is the Subcommittee on Agenda and Procedure.

The proposal is:

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mercredi 30 octobre 2002

Conformément à l'article 88 du Règlement du Sénat, le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 18 h 15 pour organiser ses travaux.

[Traduction]

M. Adam Thompson, greffier du comité: Honorables sénateurs, nous avons le quorum. En ma qualité de greffier du comité, je dois présider à l'élection de la présidence. Je suis maintenant prêt à recevoir une motion à cet effet.

Le sénateur Christensen: Je propose la candidature du sénateur Chalifoux à la présidence.

M. Thompson: Y a-t-il d'autres mises en candidature? Comme il n'y en a pas, il est proposé par le sénateur Christensen que le sénateur Chalifoux occupe le fauteuil. D'accord, honorables sénateurs?

Des voix: D'accord.

M. Thompson: Je déclare la motion adoptée. Conformément à l'article 88, j'invite le sénateur Chalifoux à occuper le fauteuil.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (présidente) occupe le fauteuil.

La présidente: Je vous remercie beaucoup de la confiance que vous me manifestez en me confiant la présidence du comité. C'est un très grand honneur, comme groupe, de se pencher sur les très graves problèmes auxquels font face nos peuples autochtones, notamment les jeunes, dans les centres urbains.

Le point suivant de l'ordre du jour est l'élection à la vice-présidence.

Le sénateur Stratton: Je propose la candidature du sénateur Brenda Robertson.

La présidente: Est-elle membre du comité?

Le sénateur Stratton: Oui.

La présidente: Entendu. Y a-t-il d'autres mises en candidature? Comme il n'y en a pas, je déclare le sénateur Robertson élu à la vice-présidence du Comité sénatorial permanent des peuples autochtones. Je suis sûre qu'elle sera une très bonne vice-présidente. C'est une femme politique très habile qui a travaillé d'arrache-pied au fil des ans.

Le sénateur Stratton: J'aimerais faire un commentaire concernant le sénateur Robertson. Elle subira une chirurgie vendredi, et je la remplacerai probablement à la vice-présidence pendant toute la durée de son rétablissement.

La présidente: Très bien. Bienvenue à notre comité, sénateur Stratton. Vous constaterez qu'il est très intéressant et très exigeant.

Le point suivant à l'ordre du jour concerne le Sous-comité du programme et de la procédure.

Il est proposé:

That the Subcommittee on Agenda and Procedure being composed of the Chair, the Deputy Chair, and one other member of the committee, to be designated after the usual consultation; and

That the Subcommittee be empowered to make decisions on behalf of the committee with respect to its agenda, to invite witnesses and to schedule hearings.

Senator Carney: Is that what we normally refer to as a steering committee?

The Chairman: Yes.

Senator Carney: Why is it not called a steering committee rather than a subcommittee?

The Chairman: This is the formal name, according to the clerk.

Senator Sibbeston: I so move.

Senator Stratton: Have you come up with a name of the third senator on the subcommittee?

The Chairman: Senator Pearson occupied that role last session, if it is in agreement with the rest of the committee.

Senator Carney: What about Senator Christensen? She is from the North, and we really do need someone from the North in this position.

Senator Christensen: It is a matter of timing. As I chair caucus, I find that I am completely committed.

The Chairman: Are there any other questions? It is moved that Senator Pearson will be the other member of the steering committee. Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

Motion No. 4 is to print the committee's proceedings:

That the committee print its proceedings; and

That the Chair be authorized to set the number to meet demand.

Senator Christensen: I so move.

The Chairman: Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Motion No. 5 relates to the authorization to hold meetings and to print evidence when quorum is not present:

That, pursuant to rule 89, the Chair be authorized to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, provided that a member of the committee from both the government and the opposition be present.

Senator Hubley: I so move.

The Chairman: All in agreement?

Hon. Senators: Agreed.

Que le Sous-comité du programme et de la procédure se compose de la présidence, de la vice-présidence et d'un autre membre du comité désigné après les consultations d'usage; et

Que le sous-comité soit autorisé à prendre des décisions au nom du comité relativement au programme, à inviter les témoins et à établir l'horaire des audiences.

Le sénateur Carney: N'est-ce pas ce que nous appelons normalement le comité de direction?

La présidente: Oui.

Le sénateur Carney: Pourquoi ne l'appelle-t-on pas comité de direction plutôt que sous-comité?

La présidente: C'est le nom officiel, d'après le greffier.

Le sénateur Sibbeston: J'en fais la proposition.

Le sénateur Stratton: Qui est le troisième sénateur au sous-comité?

La présidente: Si le reste du comité est d'accord, c'est le sénateur Pearson qui occupait ce rôle la session dernière.

Le sénateur Carney: Et le sénateur Christensen? Elle vient du Nord, et nous avons vraiment besoin de quelqu'un comme elle dans ce poste.

Le sénateur Christensen: C'est une question de timing. Comme je préside le caucus, je crois que je ne peux prendre d'autres engagements.

La présidente: Y a-t-il d'autres questions? Il est proposé que le sénateur Pearson siège au comité de direction. D'accord, honorables sénateurs?

Des voix: D'accord.

La motion n° 4 concerne l'impression des délibérations du comité:

Que le comité fasse imprimer ses délibérations; et

Que la présidence soit autorisée à fixer la quantité en fonction des besoins.

Le sénateur Christensen: J'en fais la proposition.

La présidente: D'accord, honorables sénateurs?

Des voix: D'accord.

La présidente: La motion n° 5 concerne l'autorisation à tenir des réunions et l'impression des témoignages en l'absence de quorum:

Que, conformément à l'article 89, la présidence soit autorisée à tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, pourvu qu'un membre du gouvernement et un membre de l'opposition soient présents.

Le sénateur Hubley: J'en fais la proposition.

La présidente: Tout le monde est d'accord?

Des voix: D'accord.

Senator Carney: This motion does not say you cannot vote, which I have been advised by the acting chair. Should it not say they cannot vote?

The Chairman: According to our clerk, it is designated in rule 89. It is automatically there when we state it is pursuant to rule 89.

Motion No. 6 relates to the financial report and states:

That, pursuant to rule 104, the Chair be authorized to report expenses incurred by the committee during the last session.

Senator Carney: I will move that motion.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Motion No. 7, research staff.

Senator Stratton: Dispense.

The Chairman: Thank you. Do I have a mover?

Senator Stratton: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Motion No. 8 has to do with the authority to commit funds and certify accounts. Would you like me to read it?

Hon. Senators: No.

The Chairman: Do I have a mover?

Senator Pearson: I so move.

The Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Motion No. 9 relates to travel. Would you like me to read it?

Senator Stratton: The only comment I have is that we authorize travel inside Canada and not outside the country. I would appreciate it if that were included.

The Chairman: Yes.

Senator Carney: I know that is normal, but there are places like Alaska, for example. Is there any way of covering travel if we travel to study legislation that affects the porcupine caribou herd in such places?

Senator Stratton: The trend is that if committees want to travel outside the country, wherever that may be, they have to come to the Senate or to the Internal Economy Committee and request permission to travel. That is consistent across the board.

Le sénateur Carney: La motion ne dit pas qu'on ne peut pas voter, ce dont m'a prévenu le président suppléant. Ne devrait-on pas dire qu'ils ne peuvent pas voter?

La présidente: D'après notre greffier, c'est indiqué à l'article 89. C'est implicite quand nous disons que c'est conformément à l'article 89.

La motion n° 6 a trait au rapport financier et est libellée comme suit:

Que, conformément à l'article 104, la présidence soit autorisée à faire rapport des dépenses faites au cours de la dernière session.

Le sénateur Carney: Je propose cette motion.

La présidente: Tout le monde est d'accord?

Des voix: D'accord.

La présidente: Motion n° 7, personnel de recherche.

Le sénateur Stratton: Suffit!

La présidente: Merci. Ai-je un motionnaire?

Le sénateur Stratton: J'en fais la proposition.

La présidente: D'accord?

Des voix: D'accord.

La présidente: La motion n° 8 concerne l'autorisation d'engager des fonds et d'approuver les comptes à payer. Voulez-vous que je la lise?

Des voix: Non.

La présidente: Quelqu'un propose-t-il la motion?

Le sénateur Pearson: J'en fais la proposition.

La présidente: D'accord?

Des voix: D'accord.

La présidente: La motion n° 9 a trait aux voyages. Voulez-vous que je la lise?

Le sénateur Stratton: Mon seul commentaire, c'est que nous autorisons les voyages au Canada et non à l'extérieur du pays. J'aimerais que ce soit inclus.

La présidente: Oui.

Le sénateur Carney: Je sais que c'est normal, mais il y a des endroits comme l'Alaska, par exemple. Y a-t-il moyen de couvrir les frais de déplacement si nous voyageons pour étudier les mesures législatives qui touchent la harde de caribous de la Porcupine dans de tels endroits?

Le sénateur Stratton: Si les comités veulent voyager hors du pays, quel que soit l'endroit, ils doivent en demander l'autorisation au Sénat ou au Comité de la régie interne. C'est ce qui se fait de façon générale.

Senator Carney: I understand that, but the senator is speaking in his official role, not in our interests. There is the Arctic Council. There are meetings in Greenland and Alaska. There are other important meetings affecting Aboriginal people. The whole Arctic Council concept is to get people like us to meet in these locales.

Senator Stratton: I am not disagreeing, Senator Carney. However, whether we put that proviso in this clause or not, it is a rule of the Senate that committees cannot travel outside the country without permission of the Internal Economy Committee and the Senate.

Senator Carney: Then let us leave it up to the *Rules of the Senate*.

Senator Stratton: I will leave to the committee to decide.

The Chairman: Are there any further comments on this motion? Do we leave it the way it is?

Senator Pearson: In a way, Senator Stratton is saying that it is automatic.

Senator Stratton: Committees cannot travel outside of Canada.

Senator Gill: This is a rule now.

Senator Pearson: The committee cannot give that permission now.

Senator Stratton: I just wanted it on record that we do not travel outside of Canada.

Senator Carney: Should we decide to send a delegation to the Arctic Council in Alaska, can we do that?

Senator Stratton: We can do it through the Internal Economy Committee and with the permission of the Senate as a whole, yes.

The Chairman: We would have to ask permission.

Is it agreed that we keep the motion just the way it is, or do we add something?

Senator Stratton: Who moves this motion?

Senator Christensen: I will move it as is.

Senator Stratton: The record should note that I dissented.

The Chairman: With one dissenting vote.

Senator Stratton: Thank you.

Senator Pearson: The other comments are on the record.

The Chairman: Motion No. 10 relates to the designation of members travelling on committee business. Would you like me to read it?

Hon. Senators: Dispense.

Senator Hubley: So moved.

The Chairman: Are there any comments? All in favour?

Le sénateur Carney: Je comprends cela, mais le sénateur parle du point de vue de son rôle officiel, pas dans nos intérêts. Il y a le Conseil de l'Arctique. Il y a des réunions au Groenland et en Alaska. Il y a d'autres importantes réunions qui concernent les peuples autochtones. Le Conseil de l'Arctique a pour objet d'amener des gens comme nous à se réunir dans ces lieux.

Le sénateur Stratton: Je n'en disconviens pas, sénateur Carney. Cependant, que nous incluions cette disposition ou non, le Sénat a pour règle que les comités ne peuvent voyager à l'extérieur du pays sans sa permission et celle du Comité de la régie interne.

Le sénateur Carney: Donc, remettons-nous-en au *Règlement du Sénat*.

Le sénateur Stratton: Je laisserai le comité en décider.

La présidente: Y a-t-il d'autres commentaires sur cette motion? La laissons-nous telle quelle?

Le sénateur Pearson: D'une certaine manière, le sénateur Stratton dit que c'est automatique.

Le sénateur Stratton: Les comités ne peuvent voyager à l'extérieur du Canada.

Le sénateur Gill: C'est une règle maintenant.

Le sénateur Pearson: Le comité ne peut accorder cette permission maintenant.

Le sénateur Stratton: Je voulais seulement consigner au compte rendu que nous ne voyageons pas à l'extérieur du Canada.

Le sénateur Carney: Si nous décidions d'envoyer une délégation en Alaska au Conseil de l'Arctique, pourrions-nous le faire?

Le sénateur Stratton: Nous pourrions le faire par le biais du Comité de la régie interne et avec la permission du Sénat tout entier, oui.

La présidente: Il nous faudrait demander l'autorisation.

Conservons-nous la motion telle quelle, ou ajoutons-nous quelque chose?

Le sénateur Stratton: Qui propose cette motion?

Le sénateur Christensen: Je vais la proposer telle quelle.

Le sénateur Stratton: Le compte rendu doit prendre acte de ma dissension.

La présidente: Avec une voix dissidente.

Le sénateur Stratton: Merci.

Le sénateur Pearson: Les autres commentaires sont consignés au compte rendu.

La présidente: La motion n° 10 concerne la désignation des membres qui voyagent pour les affaires du comité. Voulez-vous que je la lise?

Des voix: Suffit!

Le sénateur Hubley: J'en fais la proposition.

La présidente: Des commentaires? Tout le monde est d'accord?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Motion No. 11, travelling and living expenses of witnesses.

Senator Carney: I so move.

The Chairman: Are there any comments? All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Electronic media coverage of public meetings, Motion No. 12.

Senator Gill: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: Motion No. 13, time slot for regular meetings. Tuesdays at 9:00 a.m. and Wednesdays at 6:15 p.m.

Senator Christensen: Can we change that to when the Senate rises?

Senator Stratton: No. We normally rise around 3:30, 4:00 p.m. on Wednesdays.

Senator Christensen: Does it conflict with other committees?

Senator Stratton: In previous sessions, the meetings were normally held at about 5:45. They have been deliberately moved to 6:15 to allow for the fact that the Senate does not generally rise at 3:30 but more around 4:00. The leaders have allowed a half hour slippage. In other words, instead of meeting at 5:45, we now meet at 6:15.

Senator Pearson: I would like it to be understood on the record that it would be nice to put an outside limit on how long the meeting lasts. I do not think we put it in this motion, but I think it is significant that Wednesday is one of those days when we start very early and end very late.

Senator Stratton: I have a conflict with the Rules Committee starting at 9:30 or 10:00 in the morning. That is for the record. If we want to meet at 7:30, I am all for it, but I do not think that will fly.

Senator Carney: I usually get to Ottawa at 9:30 p.m. on Monday nights, which is 4:30 Pacific Standard Time.

Can I just say that if we are going to meet at 6:15, the budget should contain provision for sandwiches or something. It is not really fair to have witnesses come and us come to the meeting without something to eat.

The Chairman: Absolutely.

It is interesting you mention the time limit because that was also mentioned at another organizational meeting. Rather than a meeting going on until 10:00 or 11:00 at night, a time limit of two hours was set.

Des voix: D'accord.

La présidente: La motion n° 11 concerne les frais de déplacement des témoins.

Le sénateur Carney: J'en fais la proposition.

La présidente: Des commentaires? Tout le monde est d'accord?

Des voix: D'accord.

La présidente: La motion n° 12 concerne la diffusion des délibérations publiques par médias d'information électronique.

Le sénateur Gill: J'en fais la proposition.

La présidente: Tout le monde est d'accord?

Des voix: D'accord.

La présidente: Motion n° 13, horaire des séances régulières. Les mardis à 9 heures et les mercredis à 18 h 15.

Le sénateur Christensen: Pouvons-nous changer cela pour dire au moment où le Sénat ajourne?

Le sénateur Stratton: Non. Nous levons normalement les séances autour de 15 h 30, 16 heures les mercredis.

Le sénateur Christensen: Cela entre-t-il en conflit avec d'autres comités?

Le sénateur Stratton: Au cours des sessions antérieures, les réunions se tenaient normalement vers 17 h 45. On les a intentionnellement déplacées à 18 h 15 pour tenir compte du fait que le Sénat n'ajourne généralement pas à 15 h 30, mais plutôt autour de 16 heures. Les leaders ont autorisé un décalage d'une demi-heure. Autrement dit, plutôt que de nous réunir à 17 h 45, nous nous réunissons maintenant à 18 h 15.

Le sénateur Pearson: J'aimerais qu'il soit consigné au compte rendu que ce serait bien d'imposer une limite à la durée des réunions. Je ne pense pas que cela figure dans cette motion, mais je crois qu'il est indéniable que le mercredi est l'une de ces journées où nous commençons très tôt et finissons très tard.

Le sénateur Stratton: J'ai un conflit avec le Comité du Règlement qui se réunit à 9 h 30 ou 10 heures le matin. Cela, pour le compte rendu. Si nous voulons nous réunir à 7 h 30, je suis tout à fait d'accord, mais je ne crois pas avoir beaucoup d'adhérents.

Le sénateur Carney: J'arrive habituellement à Ottawa à 19 h 30 le lundi soir, soit 4 h 30 heure normale du Pacifique.

Puis-je ajouter que si nous nous réunissons à 18 h 15, le budget devrait prévoir des fonds pour les sandwiches ou quelque chose. Ce n'est pas très juste pour les témoins et pour nous de venir à la réunion sans avoir quelque chose à manger.

La présidente: Absolument.

C'est intéressant que vous mentionniez la limite de temps parce que cela a également été signalé à une autre séance d'organisation. La durée de la réunion a été limitée à deux heures, plutôt qu'elle se poursuive jusqu'à 22 heures ou 23 heures le soir.

Senator Pearson: A clear message is being sent that we need to structure and give our witnesses the sense that they can only speak for a certain length of time. They may run over anyway, but we can give them the message that it should not be too long.

Senator Stratton: The chair of the Finance Committee, Senator Murray, does not feed people. They get hungry and want to end the meeting so they can go home to eat.

Senator Carney: That is a problem for the National Finance Committee. I am thinking about people who travel long distances.

Senator Stratton: I am teasing again.

Senator Carney: Janis Johnson had a better sense of humour.

Senator Stratton: That is because she went along with you.

Senator Carney: Seriously, though, I have travelled for five to six hours on a plane from the coast with witnesses who no one heard, and then they had to go back home. Ten days or two weeks later they had to spend another three days travelling across the country. I think our rules should reflect consideration for witnesses, not us. We are here to serve.

Senator Stratton: I am all for it.

The Chairman: Not only that, but our Aboriginal custom is that when people come, you automatically feed them.

Senator Carney: The Irish do that, too.

Senator Sibbeston: Are we planning to continue the study that we had begun?

The Chairman: Yes.

Senator Sibbeston: Are we likely to have witnesses appear before us?

The Chairman: Yes.

Senator Sibbeston: I would suggest that our staff work with witnesses to prepare them for their presentations. In the last session, there were instances where witnesses did not seem to be very well prepared or did not seem to be focused on the issues we were dealing with. I think it would be to our advantage to have our staff work with all witnesses to ensure that their presentations are focused and on topic and are well organized. It will help us so we do not spend a lot of time. It is for their sake, too. I sometimes find it embarrassing to see that people are totally unfocused. They should have put more work and more effort into their presentations. I offer that to you as a suggestion.

The Chairman: Before we get into that, let us complete Motion No. 13, the time slot for regular meetings. Is it all right the way it is?

Hon. Senators: Agreed.

Le sénateur Pearson: Ainsi, nos témoins comprendront qu'ils ne peuvent parler que pendant un certain temps. Ils peuvent dépasser la limite. Mais nous devons leur passer le message que ce ne devrait pas être trop long.

Le sénateur Stratton: Le président du Comité des finances, le sénateur Murray, ne nourrit pas les gens. Ils finissent par avoir faim et par vouloir mettre un terme à la réunion pour pouvoir rentrer chez eux manger.

Le sénateur Carney: C'est un problème pour le Comité des finances nationales. Je pense aux gens qui parcourent de longues distances.

Le sénateur Stratton: Je blague encore.

Le sénateur Carney: Janis Johnson avait un meilleur sens de l'humour.

Le sénateur Stratton: C'est la raison pour laquelle elle s'entendait avec vous.

Le sénateur Carney: Sérieusement, j'ai voyagé pendant cinq à six heures en avion depuis la côte avec des témoins que personne n'a entendus, et ils ont dû rentrer chez eux. Dix jours ou deux semaines plus tard, ils ont dû voyager pendant trois autres jours dans tout le pays. Je crois que nos règles devraient faire preuve de considération envers nos témoins, pas nous. Nous sommes ici pour servir.

Le sénateur Stratton: Je suis tout à fait d'accord.

La présidente: Non seulement cela, mais la coutume chez les Autochtones est de nourrir automatiquement les gens qui vous visitent.

Le sénateur Carney: Les Irlandais le font, aussi.

Le sénateur Sibbeston: Envisageons-nous de continuer l'étude que nous avions entreprise?

La présidente: Oui.

Le sénateur Sibbeston: Des témoins vont-ils probablement comparaître devant nous?

La présidente: Oui.

Le sénateur Sibbeston: Je propose que notre personnel aide les témoins à se préparer pour leurs exposés. Au cours de la dernière session, il y a eu des cas où les témoins ne semblaient pas être très bien préparés ou ne semblaient pas être centrés sur les problèmes que nous étudions. Je crois que ce serait avantageux pour nous que notre personnel travaille avec les témoins pour s'assurer que leurs exposés portent sur le sujet et soient bien organisés. Ainsi, nous ne perdrons pas beaucoup de temps. C'est dans leur intérêt, aussi. Je trouve cela parfois embarrassant de constater que les gens sont totalement hors sujet. Ils auraient dû mettre davantage de travail et d'efforts dans leurs exposés. C'est une proposition que je vous fais.

La présidente: Avant de passer à cette question, finissons-en avec la motion n° 13, l'horaire des séances régulières. Vous convient-il?

Des voix: D'accord.

The Chairman: We are now into other business and Senator Sibbeston's remarks.

Senator Pearson: I want to go on record as stating that I know the staff have worked hard with these witnesses. Some people do not listen to the advice they are given, so I would not like it to be thought that they had not done the work they were trying to do.

The Chairman: That is a very good point.

Senator Pearson: Yes, it is. Maybe they have to be a little more directed than they are.

The Chairman: Is there other business?

Senator Pearson: The first report.

The Chairman: In Motion No. 6, the financial report was dealt with, which is the first report.

Senator Pearson: The report has been moved in that we authorized it.

The Chairman: The financial report.

Senator Stratton: Has the first report been tabled?

The Chairman: Not yet.

Senator Stratton: We have to approve it to get it tabled.

Senator Pearson: We just did that in Motion No. 6, the financial report.

The Chairman: Then I can report it tomorrow. Perfect. We have completed the agenda. I thank you all very much.

Senator Christensen: Do we meet next Tuesday?

The Chairman: The steering committee will meet next week, and then we will provide committee members with an agenda. We will not meet next week. We have to get everything organized in the Senate and get our first report done. The steering committee will meet and come back for your approval because the steering committee only makes recommendations. The full committee has the final say.

Senator Christensen: Can we look at our study proposal?

Senator Pearson: As we had discussed before, because of the delays caused by the prorogation, we will probably do some video conferencing rather than travel. It will take us ages to get a travel budget approved.

The Chairman: That will be discussed at the next meeting.

Senator Carney: May I point out that for two years now I have been battling to ensure that senators who appear via video conference with their witnesses should be marked present, and they are not. If I meet with people in Vancouver and bring them in to have a meeting with the Fisheries Committee or this

La présidente: Nous passons maintenant aux autres travaux et aux remarques du sénateur Sibbeston.

Le sénateur Pearson: Je tiens à consigner au compte rendu que je sais que le personnel a travaillé dur avec ces témoins. Certaines personnes n'écourent pas les avis qu'on leur donne, de sorte que je ne voudrais pas qu'on pense qu'ils n'avaient pas fait le travail qu'ils essayaient de faire.

La présidente: Très bon point.

Le sénateur Pearson: Oui. Peut-être ont-ils besoin d'un peu plus de directives.

La présidente: Y a-t-il d'autres points?

Le sénateur Pearson: Le premier rapport.

La présidente: Nous avons traité du rapport financier, dans la motion numéro 6, qui est le premier rapport.

Le sénateur Pearson: Le rapport a été proposé en ce sens que nous l'avons autorisé.

La présidente: Le rapport financier.

Le sénateur Stratton: Le premier rapport a-t-il été déposé?

La présidente: Pas encore.

Le sénateur Stratton: Nous devons l'approuver pour le déposer.

Le sénateur Pearson: C'est ce que nous avons fait à la motion numéro 6, le rapport financier.

La présidente: Je peux donc en faire rapport demain. Parfait. Nous avons terminé l'ordre du jour. Je vous remercie tous infiniment.

Le sénateur Christensen: Nous réunissons-nous mardi prochain?

La présidente: Le comité de direction se réunit la semaine prochaine et il fournira ensuite aux membres du comité un programme. Nous n'allons pas nous réunir la semaine prochaine. Nous devons veiller à ce que tout soit organisé au Sénat et à ce qu'on traite de notre premier rapport. Le comité de direction va se réunir et reviendra ensuite vous demander votre autorisation étant donné qu'il ne fait que des recommandations. Le comité au complet a le dernier mot.

Le sénateur Christensen: Pouvons-nous regarder notre projet d'étude?

Le sénateur Pearson: Comme nous en avions discuté plus tôt, en raison des délais engendrés par la prorogation, nous allons probablement procéder par vidéoconférence plutôt que nous déplacer. Cela prendra un temps fou de faire approuver un budget de voyage.

La présidente: On en discutera à la prochaine réunion.

Le sénateur Carney: Puis-je signaler que depuis deux ans maintenant je me bats pour faire en sorte que soit consignée la présence des sénateurs qui participent à des vidéoconférences avec leurs témoins, ce qui ne se fait pas. Si je tiens une réunion avec des gens à Vancouver et que j'organise une rencontre avec le Comité

committee, I am marked present by video conference but absent from the Senate, although everyone else is present. The witnesses are present. I am recorded in Hansard, but I am marked absent.

I have been fighting with my colleagues on the Rules Committee to say that if I am on committee business — not in Florida — studying Aboriginal issues and I am with witnesses in a video conference, I should be marked present like the rest of the committee members.

Senator Pearson: I think that has to do with Motion No. 10, designation of members travelling on committee business.

Senator Carney: No, it does not.

Senator Pearson: No. 10 states that “any member of the Committee is on ‘official business’” if they are attending an event related to the work of the committee.

Senator Stratton: The senator is saying that she is marked absent from the Senate while she is on official business but not attending the Senate. That is the difference.

Senator Carney: I have made several submissions before the Rules Committee to say that if a senator is in Whitehorse with Aboriginal people and presents something that deals with them — because sometimes they like to have you there — that senator should be marked present because everyone else is. You are actually probably more useful.

Senator Stratton: We would have no one in the chamber.

Senator Carney: That is not true.

Do you see what I have to put up with? Who cares if there is no one in the chamber, if they are with the witnesses in their regions doing their work.

Senator Stratton: The media.

Senator Carney: No, they do not. The media would be happy to see you.

The Chairman: That will be a very good discussion point.

Senator Stratton: Yes, it will be. I move adjournment of the committee.

The committee adjourned.

OTTAWA, Tuesday, November 19, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:10 a.m. to discuss business of the committee.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

des pêches ou ce comité, je suis inscrite comme étant présente par vidéoconférence mais absente du Sénat, bien que tout le monde soit présent. Les témoins sont présents. Mon nom figure dans les Journaux, mais avec les absents.

Je me suis battue avec mes collègues du Comité du Règlement pour faire reconnaître que si j’accomplis un engagement officiel — pas en Floride — pour étudier les questions autochtones et que je rencontre des témoins par le biais d’une vidéoconférence, on devrait inscrire que je suis présente au même titre que le reste des membres du comité.

Le sénateur Pearson: Je crois que cela concerne la motion numéro 10, désignation des membres qui voyagent pour les affaires du comité.

Le sénateur Carney: Non.

Le sénateur Pearson: Il est dit au numéro 10 qu’«un membre du comité accomplit un engagement officiel» s’il assiste à une activité se rapportant aux travaux du comité.

Le sénateur Stratton: Le sénateur dit qu’on l’inscrit comme étant absente du Sénat pendant qu’elle accomplit un engagement officiel mais n’est pas au Sénat. C’est la différence.

Le sénateur Carney: J’ai comparu à diverses reprises devant le Comité du Règlement pour leur dire que si un sénateur est à Whitehorse avec des Autochtones et présente quelque chose qui les concerne — parce que parfois ils aiment que vous soyez là — ce sénateur devrait être inscrit comme étant présent parce que tout le monde l’est. Il est en fait probablement plus utile.

Le sénateur Stratton: Il n’y aurait personne à la Chambre.

Le sénateur Carney: Ce n’est pas vrai.

Voyez-vous ce que je dois supporter? Qui cela dérange-t-il qu’il n’y ait personne à la Chambre, si les sénateurs sont avec les témoins dans leurs régions à faire leur travail.

Le sénateur Stratton: Les médias.

Le sénateur Carney: Non. Ils seraient contents de vous voir.

La présidente: Ce sera un excellent point de discussion.

Le sénateur Stratton: Oui, tout à fait. Je propose que le comité lève la séance.

La séance est levée.

OTTAWA, le mardi 19 novembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd’hui, à 9 h 10, dans le but de discuter des travaux du comité.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[English]

The Chairman: Before we discuss our communications strategy, honourable senators, there are several housekeeping matters with which we must deal. Mr. Adam Thompson, our clerk, has kindly drafted a notice for me. I must address a procedural issue that arose from our organizational meeting.

As you will recall, on motion of Senator Stratton, Senator Robertson was elected deputy chair of this committee. The question of her membership on the committee was raised at the time. We understood that she was indeed a member. As such, a motion for her election would have been quite in order. However, our clerk has confirmed that no change of membership form adding her to the membership of this committee had been received at the time. Consequently, the motion electing her as deputy chair is null and void.

Senator Robertson has since been added to the membership. Therefore, I would ask for a motion that the Honourable Senator Robertson be deputy chair of this committee.

Furthermore, Senator Stratton indicated at that meeting that in Senator Robertson's absence he would be acting on her behalf. I would, therefore, ask someone to move that in the absence of the honourable Senator Robertson the honourable Senator Stratton would be empowered to act on her behalf as deputy chair of the committee.

Hence, honourable senators, we need two motions. Is someone prepared to move the first motion?

Senator Christensen: I so move.

The Chairman: Is it agreed, honourable senators?

Hon. Senators: Agreed.

The Chairman: The second motion is that, in the absence of the Honourable Senator Robertson, the Honourable Senator Stratton be empowered to act on her behalf as Deputy Chair of the committee. Is someone prepared to move that motion?

Senator Léger: I so move.

The Chairman: All in favour?

Hon. Senators: Agreed.

Senator Stratton: If I may, thank you for putting your trust in me as the temporary deputy chair. I will ask Senator Tkachuk in your presence if, because I have a conflict on Tuesday mornings at 9:30 with the Rules Committee, followed by another meeting at 11:00, he could act as deputy chair on Tuesdays in my absence? If necessary, I will take his meeting, or the meeting at 6:15, when we meet on Wednesdays.

The Chairman: We want to discuss that too — whether to meet at 6:15 on Wednesdays or when the Senate rises.

[Traduction]

La présidente: Honorables sénateurs, avant de discuter de la stratégie de communications du comité, je dois aborder avec vous plusieurs questions d'intérêt courant. Notre greffier, M. Adam Thompson, m'a gentiment préparé un avis. Je dois régler une question de procédure qui découle de notre réunion d'organisation.

Si vous vous souvenez bien, sur motion du sénateur Stratton, le sénateur Robertson a été élue vice-présidente du comité. On s'est demandé à la réunion si elle était membre du comité, et on a dit qu'elle l'était. Donc, la motion était tout à fait recevable. Or, le greffier m'a indiqué qu'aucune démarche n'avait été faite à ce moment-là pour ajouter son nom à la liste des membres du comité. Par conséquent, la motion portant sur son élection à la vice-présidence est nulle et sans effet.

Le sénateur Robertson est, depuis, devenue membre du comité. Par conséquent, je voudrais que quelqu'un propose que l'honorable sénateur Robertson soit élue vice-présidente du comité.

Par ailleurs, le sénateur Stratton a indiqué à la réunion qu'il allait remplacer le sénateur Robertson en son absence. Je voudrais donc que quelqu'un propose qu'en l'absence de l'honorable sénateur Robertson, l'honorable sénateur Stratton soit autorisé à assurer la vice-présidence du comité.

Il me faut donc, honorables sénateurs, deux motions. Est-ce que quelqu'un souhaite proposer la première motion?

Le sénateur Christensen: J'en fais la proposition.

La présidente: Êtes-vous d'accord, honorables sénateurs?

Des voix: Oui.

La présidente: La deuxième motion est la suivante: que l'honorable sénateur Stratton soit autorisé à remplacer l'honorable sénateur Robertson, en son absence, à la vice-présidence du comité. Quelqu'un souhaite-t-il proposer la motion?

Le sénateur Léger: J'en fais la proposition.

La présidente: Tous ceux qui sont pour?

Des voix: D'accord.

Le sénateur Stratton: Je vous remercie de la confiance que vous me témoignez en me confiant, temporairement, la vice-présidence du comité. Toutefois, je veux demander au sénateur Tkachuk, en votre présence, s'il accepte de me remplacer les mardis matin, parce que j'ai déjà une réunion à 9 h 30 avec le Comité du Règlement, et ensuite une autre à 11 heures. Je le remplacerai, si besoin est, quand il devra assister à sa réunion, ou à la réunion de 18 h 15, quand nous nous réunirons les mercredis.

La présidente: Voilà une autre question que nous devons régler — si nous allons nous réunir à 18 h 15 ou à l'ajournement du Sénat, les mercredis.

Senator Stratton: When the Senate rises is a better idea. Senator Tkachuk has a problem with that.

Senator Tkachuk: I have another committee meeting at 3:30.

Senator Stratton: I would say, because we sit on the ground number wise, I would take Wednesdays and Senator Tkachuk would take Tuesdays because we have those inherent conflicts.

Senator Tkachuk: None of this would happen if the Prime Minister would appoint a few more Tories.

The Chairman: We understand that. Too bad we do not have any influence.

The committee continued *in camera*.

Le sénateur Stratton: Je pense qu'il serait préférable qu'on se réunisse à l'ajournement du Sénat. Sinon, le sénateur Tkachuk pourra difficilement me remplacer.

Le sénateur Tkachuk: J'ai une autre réunion de comité à 15 h 30.

Le sénateur Stratton: Je pourrais, parce que nous sommes si peu nombreux, assumer la vice-présidence du comité les mercredis, et le sénateur Tkachuk, lui, les mardis.

Le sénateur Tkachuk: Le problème ne se poserait pas si le premier ministre nommait quelques conservateurs de plus au Sénat.

Le président: C'est vrai. Dommage qu'on n'ait pas plus d'influence.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Aboriginal Peoples

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, November 26, 2002

Wednesday, November 27, 2002 (*in camera*)

Issue No. 2

Second and third meetings on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and related matters

WITNESSES:
(*See back cover*)

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Peuples autochtones

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Le mardi 26 novembre 2002

Le mercredi 27 novembre 2002 (à huis clos)

Fascicule n° 2

Deuxième et troisième réunions concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

TÉMOINS:
(*Voir à l'endos*)



THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Brenda M. Robertson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Pearson
Christensen	Sibbeston
Gill	St. Germain, P.C.
Hubley	Stratton
Léger	Tkachuk

* *Ex Officio Members*
(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Brenda M. Robertson
et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Pearson
Christensen	Sibbeston
Gill	St. Germain, c.p.
Hubley	Stratton
Léger	Tkachuk

* *Membres d'office*
(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, November 26, 2002
(3)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:02 a.m. in room 160-S, Centre Block, the Acting Deputy Chair, the Honourable Senator Stratton, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston and Stratton (7).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Tonina Simeone and Mary Hurley and from Nation Media, Guy Freedman.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From Statistics Canada:

Michael Tjepkema.

From the National Aboriginal Health Organization:

Richard Jock, Executive Director.

From the Wabano Centre for Aboriginal Health:

Allison Fisher, Executive Director.

From the Odawa Native Friendship Centre:

Jerry Lanouette, President.

Michael Tjepkema made an opening statement and answered questions.

Richard Jock made an opening statement and answered questions.

At 9:35 a.m., it was agreed that the Honourable Senator Pearson take the Chair.

Allison Fisher made an opening statement and answered questions.

Jerry Lanouette made an opening statement and answered questions.

The witnesses answered questions together.

The committee proceeded to the consideration of a draft budget.

The Honourable Senator Hubley moved —

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 26 novembre 2002
(3)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 02 dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Stratton (*vice-président suppléant*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston et Stratton (7).

Également présents: Tonina Simeone et Mary Hurley, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement, et Guy Freedman, Nation Media.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes du Canada, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

De Statistique Canada:

Michael Tjepkema.

De l'Organisation nationale de la santé des Autochtones:

Richard Jock, directeur exécutif.

Du Wabano Centre for Aboriginal Health:

Allison Fisher, directrice exécutive.

Du Centre d'amitié autochtone Odawa:

Jerry Lanouette, président.

Michael Tjepkema fait une déclaration, puis répond aux questions.

Richard Jock fait une déclaration, puis répond aux questions.

À 9 h 35, il est convenu que l'honorable sénateur Pearson assume la présidence.

Allison Fisher fait une déclaration, puis répond aux questions.

Jerry Lanouette fait une déclaration, puis répond aux questions.

Les témoins répondent ensemble aux questions.

Le comité procède à l'examen d'un budget provisoire.

L'honorable sénateur Hubley propose —

That this committee concur in the following budget application for the purpose of its consideration of issues affecting urban Aboriginal youth in Canada; and

That the Chair submit the said budget to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration for approval:

Professional and Other Services	\$ 38,650
Transportation and Communications	\$ 125,809
Other Expenditures	\$ 5,000
TOTAL	\$ 169,459

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Hubley moved —

That this committee concur in the following budget application for the purpose of legislation; and

That the Chair submit the said budget to the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration for approval:

Professional and Other Services	\$ 8,500
Transportation and Communications	\$ 500
Other Expenditures	\$ 700
TOTAL	\$ 9,700

The question being put on the motion, it was adopted.

At 11:05 a.m. the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, November 27, 2002
(4)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met *in camera* this day at 6:18 p.m. in room 160-S, Centre Block, the Acting Deputy Chair, the Honourable Senator Stratton presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Christensen, Gill, Hubley, Pearson, Sibbeston and Stratton (6).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, Tonina Simeone and from Nation Media, Guy Freedman.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

Que le comité adopte le budget qui suit dans le cadre de son examen des questions touchant les jeunes Autochtones du Canada; et

Que la présidence soumette ledit budget au Comité sénatorial permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration pour approbation:

Services professionnels et autres	38 650 \$
Transport et communications	125 809 \$
Autres dépenses	5 000 \$
TOTAL	169 459 \$

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Hubley propose —

Que le comité adopte le budget qui suit à des fins législatives; et

Que la présidence soumette ledit budget au Comité sénatorial permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration pour approbation:

Services professionnels et autres	8 500 \$
Transport et communications	500 \$
Autres dépenses	700 \$
TOTAL	9 700 \$

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 11 h 05, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le mercredi 27 novembre 2002
(4)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 18 h 18 à huis clos dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Stratton (*vice-président suppléant*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Christensen, Gill, Hubley, Pearson, Sibbeston et Stratton (6).

Également présents: Tonina Simeone, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement, et Guy Freedman, Nation Media.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes du Canada, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes.

Pursuant to rule 92(2)(e), the committee discussed a draft agenda.

At 7:05 p.m. the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité discute d'un ordre du jour provisoire.

À 19 h 05, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, November 26, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:02 a.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Terry Stratton (*Acting Deputy Chairman*) in the Chair.

[English]

The Acting Deputy Chairman: Good morning, ladies and gentlemen. Our witnesses today are Ms. Allison Fisher from the Wabano Centre for Aboriginal Health; Mr. Richard Jock from the National Aboriginal Health Organization; Mr. Jerry Lanouette from the Odawa Friendship Centre; and Mr. Michael Tjepkema from Statistics Canada.

Mr. Tjepkema, please proceed.

Mr. Michael Tjepkema, Statistics Canada: Honourable senators, I was asked here today to present my paper, which was released last year, on the health of the off-reserve Aboriginal population. Copies have been distributed to you this morning for your information. I will give you a quick summary of what we know from the literature.

We know that Aboriginal people are generally in poorer health. They have a shorter life expectancy, a higher infant mortality rate and higher rates of chronic diseases, such as diabetes. We also know that they are generally younger and that the general population experiences more poverty, has higher rates of unemployment and lower levels of education.

However, much of the research has focused on the on-reserve population and usually excludes the people living off-reserve who make up about 70 per cent of the total Aboriginal population. Generally, this population lives in Ontario, in the Western provinces and in the North. The objective of my paper was to, first, look at the health status of this Aboriginal population and, second, to make comparisons to try to understand why there is a gap in health status.

Before I begin the presentation, I would like to comment that the data in the presentation represents the total Aboriginal population who live off-reserve and who are aged 15 years and older. As well, the data has been age-standardized to allow fair comparison. I will examine the three groups in combination: North American Indian, Métis and Inuit. I will not provide a breakdown of the kind of Aboriginal.

Chart 1 shows a measure called "self-perceived health," which is a commonly used and reliable indicator to measure a person's overall health status. Research has also shown that self-perceived

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 26 novembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 02 pour examiner les questions qui touchent les jeunes Autochtones canadiens vivant en milieu urbain et, en particulier, pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Terry Stratton (*vice-président suppléant*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le vice-président suppléant: Bonjour, mesdames et messieurs. Nous accueillons aujourd'hui Mme Allison Fisher, du Wabano Centre for Aboriginal Health; M. Richard Jock, de l'Organisation nationale sur la santé des Autochtones; M. Jerry Lanouette, du Centre d'amitié Odawa; et M. Michael Tjepkema, de Statistique Canada.

Monsieur Tjepkema, vous avez la parole.

M. Michael Tjepkema, Statistique Canada: Honorables sénateurs, on m'a invité à venir vous présenter la recherche que j'ai publiée l'année dernière sur la santé des Autochtones vivant hors réserve. Des exemplaires du document vous ont été distribués ce matin. Je vais vous résumer brièvement les conclusions de nos recherches.

Nous avons appris que les Autochtones, de façon générale, sont en moins bonne santé. Leur espérance de vie est plus courte, la mortalité infantile y est plus élevée et les maladies chroniques, comme le diabète, y sont plus répandues. Nous savons aussi que cette population est plus jeune et, de façon générale, plus pauvre, et que le chômage y est plus élevé et le niveau de scolarité plus faible.

Toutefois, la plupart des études se sont concentrées sur les Autochtones vivant dans les réserves, et elles ont en règle générale exclu ceux qui vivent à l'extérieur des réserves et qui pourtant représentent près de 70 p. 100 de la population autochtone totale. De façon générale, les Autochtones vivent en Ontario, dans les provinces de l'Ouest et dans le Nord. Ma recherche visait, en premier lieu, à examiner l'état de santé des Autochtones et, en deuxième lieu, à établir des comparaisons afin de comprendre la raison des inégalités qui existent en matière de santé.

Avant de commencer mon exposé, j'aimerais signaler que les données que je présente visent la totalité des Autochtones qui vivent hors réserve et qui sont âgés de 15 ans et plus. Par ailleurs, les estimations ont été normalisées selon l'âge afin que les comparaisons soient fiables. Je vais examiner les trois groupes réunis, c'est-à-dire que je ne ferai pas de distinction entre les Indiens d'Amérique du Nord, les Métis et les Inuits.

Le graphique 1 montre une mesure appelée «état de santé autoévalué» qui est utilisée fréquemment à titre d'indicateur fiable pour évaluer l'état de santé général d'une personne. La recherche

health is predictive of premature mortality, even after other health status measures have been taken into account. Respondents were asked to rate their health as either excellent, very good, good, fair or poor. This table clearly shows that the Aboriginal population, aged 15 years and older and age-standardized, perceived their level of health as poorer. For instance, 23 per cent of the Aboriginal population rated their health as fair to poor, compared to only 12 per cent of the general population.

Chart 1(b) shows data on urban Aboriginal youth. My paper does not look at that area specifically but for this purpose, I looked at urban youth aged 12 to 24 years, using the same measure of self-perceived health. It appears that Aboriginal youth were also more likely to perceive their health as poor.

Chart 2 shows three specific health status measures: chronic conditions, such as diabetes, arthritis, high blood pressure, et cetera; activity restrictions, where we asked respondents whether they have a long-term physical or mental condition that reduces the kind or extent of activity they are able to do at home or at school; and the likelihood of experiencing a major depressive episode. We determined the latter measure by a series of questions using a diagnostic tool that provided the probability of the respondents having experienced a depressive episode in the previous year. Once again, chart 2 shows that the Aboriginal population has more chronic conditions, more activity restrictions and more depression than the non-Aboriginal population.

Chart 2(b) focuses on the urban area Aboriginal youth, where it appears that the same story holds true, although the prevalence is lower, mainly because of their younger ages.

Chart 3 shows household income by Aboriginal status. Research has shown that income is highly correlated to health. Those on lower income generally experience more health problems. The chart shows that Aboriginal people are less well off in terms of household income. To give you an indication, the low-income group would be a family of four earning \$20,000 or less per year; a middle-income group would be a family of four earning between \$20,000 to \$40,000 per year; and a high-income group would be the same family of four earning over \$40,000 per year. This discrepancy, or gap, in income could be affecting Aboriginal people who report poorer health and who have more health problems. Chart 3(b) shows the same pattern for urban Aboriginal youth.

Chart 4 shows the same four health status measures, more specifically, fair or poor health by household income. The first set of bars shows the Aboriginal and non-Aboriginal population in

montre également que l'état de santé autoévalué sert à déterminer le taux de mortalité prématurée, même lorsque l'on utilise une autre mesure de l'état de santé. On a demandé aux répondants de dire si selon eux leur état de santé était soit excellent, très bon, bon, passable ou mauvais. Ce graphique montre clairement que les Autochtones âgés de 15 ans et plus, après normalisation des données selon l'âge, percevaient leur état de santé comme mauvais. Par exemple, 23 p. 100 des Autochtones ont déclaré que leur santé était de passable ou mauvaise, par comparaison à seulement 12 p. 100 de la population en général.

Le graphique 1(b) montre des données sur les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain. Ma recherche ne vise pas particulièrement ce groupe, mais pour les besoins de la cause, je me suis intéressé aux jeunes âgés de 12 à 24 ans, en me servant de la même mesure de l'état de santé autoévalué. La recherche montre que les jeunes Autochtones avaient eux aussi tendance à percevoir leur état de santé comme mauvais.

Le graphique 2 montre trois mesures précises de l'état de santé: les problèmes de santé chroniques, comme le diabète, l'arthrite, l'hypertension, et cetera; la limitation des activités, pour laquelle on demandait aux répondants s'ils étaient atteints d'une affection physique ou mentale prolongée qui réduisait le genre ou la durée des activités qu'ils étaient en mesure d'effectuer, soit à la maison ou à l'école; et la dernière mesure qui portait sur la possibilité qu'ils aient vécu un épisode dépressif majeur. Nous avons déterminé la dernière mesure au moyen d'une série de questions faisant appel à un outil de diagnostic qui donnait la probabilité que les répondants aient vécu un épisode dépressif au cours de l'année précédente. Dans ce cas aussi, le graphique 2 montre que les Autochtones souffrent davantage de problèmes de santé chroniques, de limitation des activités et de dépression que les non-Autochtones.

Le graphique 2(b) met l'accent sur les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain, et il semble que l'histoire se répète, même si la prévalence est plus faible, surtout en raison du jeune âge des répondants.

Le graphique 3 montre le revenu du ménage selon le statut d'Autochtone. La recherche a montré qu'il y a une forte corrélation entre le revenu et la santé. Les personnes ayant de faibles revenus ont en règle générale davantage de problèmes de santé. Le graphique montre que les Autochtones s'en tirent moins bien pour ce qui est du revenu du ménage. Pour vous donner une idée, le groupe à faible revenu correspondrait à une famille de quatre personnes qui gagne 20 000 \$ ou moins par année; le groupe à revenu moyen à une famille de quatre qui gagne entre 20 000 \$ et 40 000 \$ par année; et le groupe à revenu élevé à une famille de quatre qui gagne plus de 40 000 \$ par année. Cet écart ou ces inégalités dans les revenus pourraient avoir une incidence sur les Autochtones qui déclarent avoir une moins bonne santé et qui éprouvent davantage de problèmes de santé. Le graphique 3(b) montre le même schéma en ce qui concerne les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain.

Le graphique 4 montre les mêmes quatre mesures de l'état de santé, plus particulièrement le pourcentage de personnes déclarant leur état de santé passable ou mauvais, selon le

the low household income group. Even though the percentage reporting fair or poorer health decreases as income rises, even within each household category, we can see that the Aboriginal population has a higher percentage reporting fair or poorer health, suggesting that it is not just income that is driving their poorer health.

Chart 5 looks at major depressive episodes, and the pattern is similar with the gap in each household income category. In the high-income category, the gap is narrowest, suggesting that it is the Aboriginal people who have the lowest income facing the highest amount of disparity in health.

Chart 6 looks at chronic conditions. The pattern is similar, with the high-income household group having the smallest gap in percentage.

Chart 7 looks at the long-term activity restriction. You will notice on this chart for the high-income group that both Aboriginal and non-Aboriginal people have the same percentage. Much of the disparity in health is focused on the low- and middle-income household groups, the poorer of the individuals.

Besides income, there are many other determinants of health. Table 1 looks at some of these determinants. The first set of variables called socio-economic status is generally measured using three types of variables: education, income and work status. Looking at the table, you can see that for each of those variables, the Aboriginal people who live off-reserve are more likely to be less well off than the non-Aboriginal. For instance, a greater percentage of Aboriginals have not completed high school. They are more likely to be in low-income households and less likely to have worked the entire year.

Other health determinants and health behaviours that were used in my analysis are the following: daily smoker, physical inactivity, obesity and heavy drinking. For all these variables, except for physical inactivity, the percentage was higher for the Aboriginal population. For physical inactivity, both Aboriginal and non-Aboriginal people had the same prevalence. Perhaps these differences could explain why Aboriginal people are reporting poorer health.

Table 1(b) looks at urban youth aged 12 to 24. Interestingly, the same pattern is generally true on this table. If we look at physical inactivity, Aboriginal people are less likely to be inactive. That is actually an encouraging sign.

Chart 8 shows a technique of modelling where we take a bunch of variables and even out the playing field. For instance, we factor out the disparity in income and education, and we can see if they are still more likely to report poorer health. Chart 8 looks at the

revenu du ménage. La première série de barres montre les Autochtones et les non-Autochtones dans le groupe des ménages à faible revenu. Même si le pourcentage de personnes déclarant un état de santé passable ou mauvais diminue lorsque le revenu augmente, et même à l'intérieur de chaque catégorie de ménage, on peut voir que les Autochtones affichent un pourcentage plus élevé de personnes déclarant avoir un état de santé passable ou mauvais, ce qui suggère que ce n'est pas seulement le revenu qui est à l'origine de leur mauvais état de santé.

Le graphique 5 examine le pourcentage de personnes ayant vécu un épisode dépressif majeur, et le schéma est similaire, en ce qui concerne l'écart noté selon la catégorie de revenu du ménage. Dans la catégorie à revenu élevé, l'écart est réduit, ce qui suggère que les Autochtones qui ont les plus faibles revenus sont les personnes qui doivent affronter les inégalités les plus marquées en ce qui concerne l'état de santé.

Le graphique 6 examine les problèmes de santé chroniques. On retrouve sensiblement le même schéma, et le groupe de ménages à revenu élevé affiche le plus petit écart de pourcentage.

Le graphique 7 examine les limitations prolongées des activités. Vous remarquerez sur ce graphique que le groupe à revenu élevé, chez les Autochtones et les non-Autochtones, affiche le même pourcentage. La plupart des inégalités en matière de santé visent les groupes à faible revenu et à revenu moyen, c'est-à-dire les plus pauvres.

Mis à part le revenu, il y a de nombreux autres déterminants de la santé. Le tableau 1 examine certains de ces déterminants. Le premier ensemble de variables qui correspond au statut socio-économique est mesuré habituellement au moyen de trois types de variables: le niveau de scolarité, le revenu et la situation d'emploi. Si on jette un coup d'oeil sur le tableau, on constate que pour chacune de ces variables, les Autochtones qui vivent hors-réserve sont davantage susceptibles d'avoir un faible revenu que les non-Autochtones. Par exemple, un pourcentage plus élevé d'Autochtones n'ont pas terminé leurs études secondaires. Ils ont plus de chances de se retrouver dans des ménages à faible revenu et de ne pas avoir travaillé durant une année entière.

Les autres déterminants de la santé et des comportements influant sur la santé ayant été utilisés dans mon analyse sont les suivants: fumeur quotidien, inactivité physique, obésité et consommation abusive d'alcool. Pour toutes ces variables, sauf pour l'inactivité physique, le pourcentage était plus élevé pour les Autochtones. En ce qui concerne l'inactivité physique, les Autochtones et les non-Autochtones affichaient la même prévalence. Peut-être que ces différences pourraient expliquer pourquoi les Autochtones déclarent avoir une moins bonne santé.

Le tableau 1(b) porte sur les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain et âgés de 12 à 24 ans. Fait intéressant, le même schéma semble se reproduire sur ce tableau. Si on considère l'inactivité physique, les Autochtones ont moins tendance à être inactifs. Voilà qui est encourageant.

Le graphique 8 montre une technique de modélisation qui utilise une gamme de variables et s'en sert pour uniformiser les règles du jeu. Par exemple, nous prenons en compte la disparité du revenu et du niveau de scolarité et nous essayons de voir si la

outcome of fair or poor health. The first set of bar charts looks at age and sex, so we control for differences in age and sex. We want to see if they are still reporting poorer health. In this case, we can see that the odds ratio, which is what we call it, has a magnitude of 2.3. This is considered the baseline. If the health status were similar between the two groups, that odds ratio would be down to 1.0, so it gives an idea of the magnitude of the difference.

When we factor in socio-economic variables such as the income, education and work status, the odds ratio is reduced from 2.3 to 1.5, suggesting that some of the disparity in reporting fair or poor health is due to lower socio-economic status. However, it does not explain the entire disparity in health because the odds ratio is still over 1.0.

In the last set of bar charts, when we factor in the four health behaviours of smoking, physical inactivity, obesity and heavy drinking, the odds ratio is reduced from 1.5 to 1.3, suggesting that part of the disparity in health is partly explained by these variables; but, it is not the whole story. Other variables are driving their poorer health.

Chart 9 looks at the outcome of depression, and there is a similar pattern to chart 8.

Chart 10 looks at chronic conditions. You can see that the odds ratio is reduced as we add more variables into the model.

Chart 11 looks at long-term activity restriction, and the pattern is similar.

Just to summarize, we know from this analysis that the off-reserve Aboriginal population is in poorer health than the non-Aboriginal population. However, when we do control for differences in a socio-economic status, the inequalities are reduced. The magnitude is reduced, although the inequalities do not disappear. They are still less well off. Even if we levelled the playing field on income, there are other variables suggesting that their health is poorer. Some of these variables could be because the analysis was more of a summary. Other variables could be life events, stress, poor housing, and perhaps coping mechanisms. These are all variables that might explain why there is still a disparity in health.

There is definitely a need for more research using this new data source, which I forgot to mention was the Canadian Community Health Survey. It allows us to analyze this important population, and it was not available before.

probabilité est toujours plus forte qu'ils déclarent que leur état de santé est plus mauvais. Le graphique 8 examine la probabilité que les répondants déclarent avoir un état de santé passable ou mauvais. La première série de barres du graphique vise l'âge et le sexe, afin que nous puissions tenir compte des inégalités relatives à l'âge et au sexe. Nous voulons voir s'ils continuent de déclarer un mauvais état de santé. Dans ce cas, nous pouvons voir que le rapport de cotes, c'est ainsi que nous l'appelons, est de 2,3. C'est un ordre de grandeur qui est considéré comme un point de départ. Si l'état de santé était le même dans les deux groupes, le rapport de cotes diminuerait à 1,0, cela vous donne une idée de l'ampleur de l'écart.

Lorsque nous prenons en compte des variables comme le revenu, le niveau de scolarité et la situation d'emploi, le rapport de cotes passe de 2,3 à 1,5, ce qui suggère que les inégalités dans le nombre de personnes déclarant que leur état de santé est passable ou mauvais sont dues en partie à un faible statut socio-économique. Toutefois, cela n'explique pas la totalité des inégalités dans l'état de santé parce que le rapport de cotes se situe toujours au-dessus de 1,0.

Dans le dernier ensemble de barres du graphique, lorsque nous prenons en compte les quatre comportements influant sur la santé, c'est-à-dire le tabagisme, l'inactivité physique, l'obésité et la consommation abusive d'alcool, le rapport de cotes passe de 1,5 à 1,3, ce qui suggère que les inégalités dans l'état de santé peuvent s'expliquer en partie par ces variables; mais, elles n'expliquent pas tout. D'autres variables ont une incidence sur la mauvaise santé.

Le graphique 9 examine la probabilité de vivre un épisode de dépression, et on y constate un schéma semblable à celui du graphique 8.

Le graphique 10 examine les problèmes de santé chroniques. On voit que le rapport de cotes diminue au fur et à mesure que l'on ajoute des variables au modèle.

Le graphique 11 examine les limitations prolongées des activités physiques, et là encore le schéma est semblable.

En résumé, cette analyse nous a appris que la santé des Autochtones qui vivent hors réserve est plus mauvaise que celle des non-Autochtones. Toutefois, lorsque nous prenons en compte les écarts relatifs au statut socio-économique, les inégalités s'en trouvent réduites. L'ampleur de l'écart diminue, même si les inégalités ne disparaissent pas pour autant. Ils sont toujours plus pauvres. Même si nous uniformisons les règles du jeu en ce qui concerne le revenu, d'autres variables suggèrent que leur état de santé est plus mauvais. Ces autres variables pourraient être des événements marquants, du stress, des logements insalubres et peut-être les mécanismes d'adaptation. Ce sont toutes des variables susceptibles d'expliquer pourquoi les inégalités subsistent dans l'état de santé.

Il est clair qu'il faut mener d'autres recherches à partir de cette nouvelle source de données, que j'ai oublié de vous mentionner, c'est-à-dire l'Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes ou ESCC. Les résultats de cette enquête nous permettent d'analyser cet important groupe de population, et elle n'existait pas auparavant.

That concludes my formal presentation, and I would be happy to entertain questions from committee members.

The Acting Deputy Chairman: The idea was that we would go through all four presentations simply to have some control and balance. If that is acceptable to the committee, we will proceed on that basis, or do honourable senators want to ask questions as we go?

Senator Pearson: I have one or two questions related to how the statistics are gathered.

Senator Hubley: Just a quick clarification on the makeup of the family. You had mentioned a family of four. Could you tell me the makeup of that family?

Mr. Tjepkema: We did not look at the actual makeup of the family. Previous research used in the 1996 census does show that the Aboriginal population is more likely to be composed of single-parent families. The analysis of a family of four was a way to provide a more reliable estimate of household income, using a combination of the income gathered by a household and looking at how many people live in that household. It was more of a measure of income. We did not actually look at the specific family makeup and whether there were two parents or how many kids there were.

Senator Pearson: I find it interesting that Statistics Canada has been able to do this kind of research. You talked about the Canadian Community Health Survey. When you are comparing the Aboriginal population to the non-Aboriginal, is that survey broken down into other components, such as the population of Haitians in Montreal or somewhere where one would find statistics similar to this?

Mr. Tjepkema: The sample size is not large enough to look at it by city. The paper that I have provided copies for does look at some urban and rural differences and the territories. However, it is essentially a comprehensive health survey that looks at a wide assortment of factors, which are essentially the tip of the iceberg of how this survey can be used.

Senator Pearson: Is someone else looking at the health status among immigrant populations?

Mr. Tjepkema: We released two papers on the immigrant population this past fall, which looked at their health status, physical conditions and mental conditions.

Senator Pearson: Are they available?

Mr. Tjepkema: We can certainly make them available to you.

Voici qui met fin à mon exposé. Je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

Le vice-président suppléant: Au départ, nous voulions laisser les quatre témoins présenter leur exposé afin de maintenir un certain équilibre et de maîtriser la situation. Si les membres du comité sont d'accord, nous procéderons de cette manière, à moins que les honorables sénateurs désirent poser des questions au fur et à mesure?

Sénateur Pearson: J'aimerais poser une ou deux questions sur la manière dont les statistiques sont recueillies.

Le sénateur Hubley: J'aimerais obtenir des éclaircissements sur la composition des familles. Vous avez mentionné une famille de quatre. Pouvez-vous me dire quels sont les membres de cette famille?

M. Tjepkema: Nous n'avons pas tenu compte de la composition exacte de la famille. Les recherches antérieures utilisées dans le recensement de 1996 montrent que les familles autochtones sont plus fréquemment des familles monoparentales. Pour les besoins de l'analyse, nous avons retenu une famille de quatre personnes afin d'obtenir une estimation plus fiable du revenu du ménage, qui repose sur le revenu gagné par un ménage et le nombre de personnes vivant dans ce ménage. Il s'agissait davantage d'une mesure du revenu. Nous n'avons pas réellement examiné la composition précise de la famille et s'il y avait deux parents ou non, ou encore le nombre d'enfants.

Le sénateur Pearson: Je trouve intéressant que Statistique Canada ait pu faire ce genre de recherche. Vous avez mentionné l'Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes. Lorsque vous établissez une comparaison entre les Autochtones et les non-Autochtones, est-ce que l'enquête est ventilée en fonction d'autres éléments, comme la population de Haïtiens vivant à Montréal ou existe-t-il un autre moyen de trouver des statistiques comme celles-ci?

M. Tjepkema: La taille de l'échantillon n'est pas assez grande pour que l'on puisse l'examiner par ville. Le document que je vous ai distribué tient compte de certaines inégalités entre les milieux urbain et rural et les territoires. Cependant, il s'agit essentiellement d'une enquête détaillée sur la santé qui se penche sur un vaste assortiment de facteurs et ces facteurs ne sont que la pointe de l'iceberg en ce qui concerne la manière dont cette enquête peut être utilisée.

Le sénateur Pearson: Est-ce que quelqu'un d'autre examine l'état de santé des immigrants?

M. Tjepkema: Cet automne, nous avons publié deux documents sur les populations d'immigrants dans lesquels on se penchait sur leur état de santé ainsi que sur leur condition physique et mentale.

Sénateur Pearson: Ces documents sont-ils disponibles?

M. Tjepkema: Nous allons les mettre à votre disposition.

Mr. Richard Jock, Executive Director, National Aboriginal Health Organization: Honourable senators, it is interesting to follow the presentation of my colleague, Mr. Tjepkema, in that the considerations of the determinants of health are important, some of which have been outlined clearly.

In terms of a snapshot, and I am sure you have heard lots of statistics thus far, but I want to emphasize a couple. One is that according to Statistics Canada census data, children and youth, birth to aged 19, represent 44 per cent of the Aboriginal population. As well, 52.1 per cent of Aboriginal people overall from age 0 to 14 live in poverty. That was clearly differentiated further in the Canadian Community Health Survey. Also, there are four times as many young Aboriginal parents under the age of 25 as compared to the general Canadian population.

In terms of a more detailed study, I would refer you to Sylvia Maracle, who has worked on a study called "Tenuous Connections: Urban Aboriginal Youth, Sexual Health and Pregnancy." It found that 27 per cent of Aboriginal families were headed by single parents versus 12 per cent in the general population, and that 39 per cent of Aboriginal single mothers earn less than \$12,000 a year versus a 22 per cent figure for the general population. That is a focused study and a good reference source.

Again, relating to the determinants of health, I would add two potential explanations for the differences that seem to be inexplicable, which have been highlighted in work done by Dr. Michael Chandler regarding the notion of cultural continuity. In his study, where all six of the factors that he identified were present with respect to cultural continuity, suicide rates were negligible or zero. Where none of those factors were in place, these rates were the astounding rates that you have seen reflected quite often in the media. Cultural continuity and the elements of self-determination are key ingredients in terms of that difference as they relate to cultural stress and the challenges of being an Aboriginal person in Canada.

The other statistic I would emphasize, although it is difficult to tie this one down scientifically, is the prevalence of fetal alcohol syndrome/fetal alcohol effects. A B.C. report entitled "A Framework for First Nations: An Inuit Fetal Alcohol Syndrome Effects Initiative" notes that the rates may be as high as one in five. Again, these are two elements that also need to be considered in looking for solutions.

Other contributing factors include increasing anecdotal evidence about the prevalence of HIV/AIDS; sexually transmitted diseases, or STDs; teen pregnancies; smoking, alcohol and drug abuse rates; a rising concern over improper nutrition; and the lack of fitness. In fact, there is a worry that obesity may be a real rising concern in Aboriginal communities.

M. Richard Jock, directeur exécutif, Organisation nationale de la santé des Autochtones: Honorables sénateurs, je suis heureux de présenter mon exposé après celui de mon collègue, M. Tjepkema, parce que les considérations relatives aux déterminants de la santé sont importantes, et que certains de ces déterminants ont été définis clairement.

Pour vous donner un aperçu, et je suis sûr que vous avez déjà entendu beaucoup de statistiques jusqu'à maintenant, je voudrais insister sur certains chiffres. D'après les données du recensement de Statistique Canada, les enfants et les jeunes, de la naissance jusqu'à l'âge de 19 ans, représentent 44 p. 100 des Autochtones. Par ailleurs, de façon générale, 52,1 p. 100 des Autochtones âgés de 0 à 14 ans vivent dans la pauvreté. Ces chiffres sont ressortis clairement de l'Enquête sur la santé dans les collectivités canadiennes. Autre fait intéressant: il y a quatre fois plus de jeunes parents autochtones âgés de moins de 25 ans que dans la population canadienne en général.

Si vous désirez consulter une étude plus détaillée, je vous suggère de vous adresser à Sylvia Maracle qui a participé à une recherche intitulée «Tenuous Connections: Urban Aboriginal Youth, Sexual Health and Pregnancy». Cette étude a révélé que 27 p. 100 des familles autochtones n'avaient à leur tête qu'un seul parent par comparaison à 12 p. 100 dans la population en général, et que 39 p. 100 des mères monoparentales autochtones gagnent moins de 12 000 \$ par année par comparaison à 22 p. 100 dans la population en général. Il s'agit d'une étude spécialisée et d'une excellente source de référence.

Pour en revenir aux déterminants de la santé, j'aimerais ajouter deux explications potentielles des inégalités qui semblent inexplicables, et ces explications ont été mises en lumière par les travaux réalisés par le Dr Michael Chandler qui a étudié la notion de continuité culturelle. Dans son étude, dans les cas où les six facteurs liés à la continuité culturelle qu'il a identifiés étaient présents, les taux de suicide étaient négligeables ou nuls. Dans les cas où aucun de ces facteurs n'était présent, les taux atteignaient les sommets dont les médias font largement état. La continuité culturelle et les éléments relatifs à l'autodétermination sont des ingrédients clés en ce qui concerne ces inégalités parce qu'ils ont un rapport avec le stress culturel et les défis que cela représente d'être un Autochtone au Canada.

L'autre statistique sur laquelle j'aimerais insister, même s'il est difficile d'établir un lien sur le plan scientifique, concerne la prévalence du syndrome d'alcoolisation foetale/effets de l'alcoolisation foetale. Un rapport publié en Colombie-Britannique intitulé «A Framework for First Nations: An Inuit Fetal Alcohol Syndrome Effects Initiative» révèle que les taux peuvent atteindre un sur cinq. Je vous répète qu'il s'agit de deux éléments qu'il faut prendre en considération si l'on veut trouver des solutions.

Parmi les autres facteurs contributifs, notons le nombre grandissant de renseignements non scientifiques concernant la prévalence du VIH; des maladies transmises sexuellement; des grossesses chez les adolescentes; du tabagisme, de la consommation abusive d'alcool et de drogues; une préoccupation croissante au sujet de la malnutrition; et la

Other contributing factors are the impact of mental, physical, verbal and sexual abuse. As well, a considerable amount of work is being done in the area of residential school abuse. I would say that the Aboriginal Healing Foundation would be pleased to provide this information to the committee or perhaps it could be scheduled to appear as a witness before the committee.

I also want to relate some of the preliminary poll results for First Nations and Metis with respect to the need for culturally relevant, culturally competent care. Over 80 per cent of those surveyed believe that health care programs that better reflect Aboriginal culture could help improve Aboriginal health. Further, 67 per cent believe that a return to the principles of Aboriginal medicine and healing practices can also help improve health. The group being interviewed did not wholly correspond to the group that you are interested in today, but 30 per cent of our respondents were in that age group.

I have some quick highlights to give you about measures that seem to be effective, particularly in the pre-youth age group. Aboriginal Head Start appears to be one program that is setting up the context for improved beginnings. The only problem with that is that, by estimates, as much as 85 per cent of Aboriginal people are not able to access this program.

Other programs that show promise, and I say "promise" because there is still a need to evaluate these programs in the long term, include our nutritional counselling programs, support and encouragement for safe sexual practices, parenting programs, and youth emotional support and counselling programs. In addition, it is worth noting that one-fifth of Aboriginal children and youth require greater than normal staff time due to special needs such as speech delays, fetal alcohol syndrome and its effects, emotional or behavioural problems, and hearing and visual impairments. To not focus on the needs of that particular group puts it at heightened risk of significant societal problems later in life. As well, 38 per cent report poor economic conditions. This information comes from the study that was done by Aboriginal Head Start, which reinforces the point that was made earlier.

Additional initiatives that are showing promise, particularly with Metis youth, are the national Metis youth role model program, early intervention program. There is also the Metis National Youth Advisory Council and there are the Metis youth talking circles on HIV/AIDS. I am just highlighting examples. I do not speak for the Metis organizations, but I would point out that those youth face additional barriers due to jurisdictional disputes and lack of clear availability of funding, to a certain

mauvaise forme physique. De fait, on s'inquiète parce que l'obésité semble en voie de devenir un réel problème dans les collectivités autochtones. Les autres facteurs contributifs sont l'incidence de l'abus mental, physique, verbal et sexuel. Par ailleurs, il se fait beaucoup de travail dans le domaine des abus commis dans les pensionnats. Je dirais que la Fondation pour la guérison des Autochtones serait toute disposée à fournir ces renseignements au comité ou peut-être que vous pourriez inviter ses représentants à comparaître devant vous.

J'aimerais bien vous communiquer quelques-uns des résultats préliminaires du sondage réalisé auprès des Premières nations et des Métis en ce qui concerne les besoins relatifs à des soins de santé efficaces et adaptés à la culture. Plus de 80 p. 100 des répondants ont déclaré qu'ils pensaient que des programmes de soins de santé qui seraient mieux adaptés à la culture des Autochtones pourraient contribuer à améliorer leur santé. Par ailleurs, 67 p. 100 sont d'avis qu'un retour aux principes de la médecine autochtone et aux pratiques traditionnelles en matière de guérison pourrait aussi contribuer à l'amélioration de la santé. Le groupe ayant été interrogé ne correspond pas parfaitement à celui qui vous intéresse aujourd'hui, mais 30 p. 100 de nos répondants sont dans ce groupe d'âge.

J'aurais quelques faits saillants à vous livrer concernant les mesures qui semblent efficaces, particulièrement dans le groupe des pré-adolescents. Le Programme d'aide préscolaire aux autochtones semble en mesure de créer un contexte favorable à de meilleurs débuts dans l'existence. D'après nos estimations, le seul problème avec ce programme est que près de 85 p. 100 des Autochtones n'y ont pas accès.

D'autres programmes sont prometteurs, je dis «prometteurs» parce qu'il reste encore à les évaluer à long terme. Il s'agit notamment de programmes de conseils diététiques, de soutien et d'encouragement aux pratiques sexuelles sans risque, de formation au rôle de parent et de soutien affectif et de counselling pour les jeunes. Par ailleurs, il faut souligner qu'un cinquième des enfants et des jeunes Autochtones ont des besoins supérieurs à ceux que peuvent combler les effectifs normaux en raison de besoins particuliers comme les retards dans l'expression orale, le syndrome de l'alcoolisation foetale et ses effets, des problèmes d'ordre affectif ou de comportement, ainsi que des handicaps visuels et auditifs. En négligeant d'accorder à ce groupe l'attention dont il a besoin, on ne fait qu'augmenter les risques que ces jeunes aient plus tard des problèmes de société encore plus graves. De plus, 38 p. 100 des répondants déclarent vivre dans de mauvaises conditions économiques. Ces renseignements proviennent d'une étude réalisée par le Programme d'aide préscolaire aux autochtones, ce qui contribue à donner plus de poids à l'argument que nous avons fait valoir auparavant.

D'autres initiatives sont prometteuses, comme le programme de modèle de comportement pour les jeunes Métis qui est un programme d'intervention précoce. Notons également le Conseil consultatif national des jeunes Métis et les cercles de la parole des jeunes Métis sur le VIH. Je ne fais que citer des exemples. Je ne parle pas au nom des organisations de Métis, mais je tiens à souligner que ces jeunes doivent surmonter des obstacles encore plus importants en raison des conflits de compétences et du

degree discrimination and lack of understanding from mainstream services, and a fair disparity between Metis people and federally registered First Nations and Inuit people. As well, in general, a lack of core-trained workers is of critical interest for the future.

I would like to highlight the urban Aboriginal health centres in general. My colleague here is certainly an expert on delivery in that regard. I would also like to highlight that we have provided a report to you that summarizes some areas of interest. I would also like to point out that these Aboriginally controlled health centres are rare in Canada. There are only in British Columbia, and I believe that number may be diminished because of cuts in the health care system. There are 11 such centres in Ontario, which are provincially funded, and there is one in Winnipeg. If you look at the whole picture across the country, you will see a poor and inconsistent focus on Aboriginal health in the cities.

The centres in place are successful and provide a culturally appropriate regime of primary care, which is generally delivered in a multi-disciplinary team approach. We will examine this in the next presentation.

I would emphasize that in other areas of interest there is an ongoing need for evaluation, in a formative way rather than in a punitive way, of how programs perform, their effectiveness, and how broad-based initiatives, such as community development, land claims and other general government policies, have an effect on Aboriginal communities. The document entitled "Integrated Health Policy for Canadian Youth" has been provided to members of the committee.

It would be important to provide sustainable funding to Aboriginal health centres that would focus on the particular needs of Aboriginal youth. The funding would also provide for a systematic hiring of Aboriginal youth advocates, elders and social workers who could focus on the particular needs of youth. It would be important to support Aboriginal health centres and their interest in incorporating traditional healers as an important part of the health care choices for Aboriginal youth.

I would like to highlight the Canadian Community Health Survey, which has been referred to by the National Aboriginal Health Organization, NAHO, and the First Nations and Inuit Regional Longitudinal Health Survey, which was first done in 1997 and is expected to be completed by February 2003. In that survey of 27,000 people at the reserve level, there are child surveys and adolescent surveys. This survey will be an important part of any future data interests, and we would welcome relevant and appropriate partnerships in respect of its use. This would have to

manque de financement stable, d'une certaine forme de discrimination et du manque de compréhension exprimée par les services destinés à la population en général et de l'inégalité des chances entre les Métis et les Indiens inscrits comme membres des Premières nations et des Inuits. Par ailleurs, de façon générale, on note un manque de travailleurs formés dans différents domaines, et cette lacune joue un rôle essentiel pour l'avenir.

J'aimerais mentionner les centres urbains de santé autochtone (CUSA) en général. Ma collègue ici présente est une experte à cet égard. J'aimerais aussi insister sur le fait que nous vous avons distribué un rapport qui résume certains secteurs d'intérêt. Je tiens aussi à dire que ce type de centre de santé administré par des Autochtones est rare au Canada. Il n'y en a qu'en Colombie-Britannique, et je pense que leur nombre risque de diminuer en raison des restrictions financières imposées au système de soins de santé. Il existe 11 centres de ce genre en Ontario qui sont financés par le gouvernement provincial, et il y en a un à Winnipeg. Si l'on considère la situation dans son ensemble à l'échelle du pays, on ne peut que constater à quel point l'attention portée à la santé des Autochtones est limitée et incohérente dans les villes.

Les centres mis en place sont couronnés de succès et ils offrent un système de soins de santé primaires adaptés sur le plan culturel, et en règle générale, ces soins sont dispensés par une équipe multidisciplinaire. Nous nous pencherons sur cet aspect durant la prochaine partie de l'exposé.

Je tiens à mentionner que dans d'autres secteurs d'intérêt, on constate la nécessité de procéder à une évaluation continue et d'adopter une approche de formation plutôt que punitive en ce qui concerne le mode de fonctionnement des programmes, leur efficacité et aussi en vue de déterminer dans quelle mesure les initiatives de grande envergure comme celles dans le domaine du développement communautaire, des revendications territoriales et autres politiques gouvernementales générales ont une incidence sur les collectivités autochtones. Le document intitulé «Integrated Health Policy for Canadian Youth» a été distribué aux membres du comité.

Il serait important de fournir un financement à long terme aux centres de santé autochtones qui se concentrent sur les besoins particuliers des jeunes Autochtones. Ce financement permettrait aussi d'engager systématiquement de jeunes avocats, des aînés et des travailleurs sociaux autochtones qui pourraient se concentrer sur les besoins particuliers de ces jeunes. Il serait important de soutenir les centres de santé autochtones et l'intérêt qu'ils démontrent à l'égard de l'intégration des moyens traditionnels de guérison à titre d'éléments importants de leurs options de soins de santé pour les jeunes Autochtones.

J'aimerais mentionner l'Enquête sur la santé des collectivités canadiennes à laquelle l'Organisation nationale de la santé des Autochtones a fait allusion, ainsi que la First Nations and Inuit Regional Longitudinal Health Survey, qui a été réalisée dans un premier temps en 1997, et qui devrait se terminer en février 2003. Cette enquête porte sur 27 000 personnes vivant dans des réserves, et comporte des sous-sections sur les enfants et les adolescents. Cette enquête servira de base de données importante pour toutes les autres enquêtes qui seront menées

be done in the context of First Nations governance. It is significant that there is no similar opportunity for data collection for Metis people. I am sure you will see from the data you have received that there is a clear gap in the information on Metis people and in the collection of such data. It would be important to address this gap, which would be a Metis governed process, and fill in these important gaps in data and knowledge.

I would emphasize that it will be important, particularly for youth, that Aboriginal people fully participate in developments such as the health info-structure, broadband and other technologically driven initiatives in Canada, if we are to have full access and enjoy the full potential that other geographic and cultural areas of Canada experience.

You have copies of the overall report, so I will not extend my presentation any further.

The Acting Deputy Chairman: Mr. Jock, it was good to hear about those areas of success. It is critical that we have information on successful efforts as well as on areas that present problems. You will want to put beacons on these successful areas because from that good start, you can grow success across the country.

I would appreciate it if Ms. Fisher and Mr. Lanouette could also tell us success stories because it is important for us to know about them. I will now vacate the chair and ask that Senator Pearson take over as the acting chairman for the remainder of today's meeting.

Mr. Jock: If I may, I am interested in your comment. Unfortunately, some of those successes have either short-term or expired funding, and so they are at risk of not continuing. It would be important to support those kinds of successes in a sustainable fashion.

Senator Landon Pearson (*Acting Chairman*) in the Chair.

The Acting Chairman: Ms. Fisher, please proceed.

Ms. Allison Fisher, Executive Director, Wabano Centre for Aboriginal Health: It is a pleasure to be here, honourable senators. Mr. Jock touched on some of what I will speak to. It is unfortunate that Senator Stratton had to leave because we feel our model of care in Ottawa is one of those success stories.

The Wabano Centre for Aboriginal Health, the WCAH, a community-based, Aboriginal-driven, primary care health facility that offers culturally based services for urban Inuit, Metis and First Nations people, is funded by the provincial government. At Wabano, we operate an integrated, holistic approach to health, encompassing the physical, emotional, mental and spiritual

dans le futur, et nous sommes tout à fait ouverts à l'établissement de collaborations pertinentes et appropriées en ce qui concerne son utilisation. En effet, ces collaborations devraient se situer dans le contexte de la gouvernance des Premières nations. Il est significatif qu'il n'existe pas de collecte de données similaire pour les Métis. Vous constaterez dans les données qui vous ont été remises qu'il existe des lacunes en ce qui concerne les renseignements sur les Métis et la collecte de ces renseignements. Il faudrait combler ces lacunes importantes en matière de données et de connaissances, et opter pour un processus qui serait piloté par les Métis.

J'insiste qu'il est important, particulièrement pour les jeunes, que les Autochtones participent pleinement à des projets comme l'info-structure canadienne de la santé, les réseaux de communication à haut débit et autres projets liés à la technologie au Canada, si nous voulons qu'ils aient pleinement accès au potentiel que recèlent les autres régions géographiques et culturelles du Canada.

Nous vous avons distribué des exemplaires du rapport général, aussi je ne m'étendrai pas plus longtemps sur le sujet.

Le vice-président suppléant: Monsieur Jock, il est toujours agréable d'entendre parler de réussites. Il est essentiel que nous soyons mis au courant des efforts ayant été couronnés de succès, tout autant que des secteurs qui présentent des problèmes. Il faut mettre des balises sur ces secteurs qui fonctionnent bien parce que, à partir d'un bon départ, il est possible d'entendre ces projets à l'échelle du pays.

J'aimerais beaucoup que Mme Fisher et M. Lanouette nous racontent eux aussi des histoires de réussite parce qu'il est important que nous en entendions parler. Je vais maintenant quitter le fauteuil du président et demander au sénateur Pearson de prendre la relève à titre de présidente suppléante pour le reste de la journée.

M. Jock: Si vous permettez, votre commentaire me touche. Malheureusement, certains de ces projets réussis n'ont pu bénéficier que d'un financement temporaire ou qui est épuisé, aussi ils courent le risque de disparaître. Il serait important que des succès de ce genre puissent bénéficier d'un financement à long terme.

Le sénateur Landon Pearson (*présidente suppléante*) occupe le fauteuil.

La présidente suppléante: Madame Fisher, je vous en prie.

Mme Allison Fisher, directrice exécutive, Wabano Centre for Aboriginal Health: Je suis très heureuse d'être ici, honorables sénateurs. M. Jock a abordé certaines des questions que je vais traiter. Il est dommage que le sénateur Stratton doive quitter, parce que je pense que notre modèle de soins de santé à Ottawa fait partie de ces expériences réussies.

Le Wabano Centre for Autochtones Health, ou WCAH, est un centre de soins de santé primaires administré par les Autochtones et axé sur la collectivité. Il offre des services adaptés à la culture aux Inuits, aux Métis et aux membres des Premières nations qui vivent en milieu urbain et il est financé par le gouvernement provincial. À Wabano, nous adoptons une approche intégrée et

aspects of well-being. Traditional teachings and healing practices, as well as cultural and community programming, complement our contemporary medical model. That means that at Wabano we use traditional healing practices from the Inuit, Metis and First Nations peoples. We have a contemporary model of high-quality primary care. We focus on the individual in the context of family and community life. We believe in the wisdom of our elders and traditional healers, and we believe in the benefits of ceremony and the celebration of our survival.

At the close of Wabano's fourth year of operation, our caseload for primary care services has grown to 2,400 people. We also service more than 2,000 clients in our other cultural and health promotion services. Approximately 46 per cent of our clients are under the age of 25, giving us a key role in the future of Ottawa's urban Aboriginal population. At the Wabano Centre, we pride ourselves on providing holistic programs within a supportive, inclusive, accessible and safe environment that welcomes all Aboriginal people — Inuit, Metis and First Nations. In this place, services are provided regardless of status. It is a place of belonging, of trust and of community.

Wabano uses an integrated service model based on a multi-disciplinary, cross-sectoral model of collaboration. In all programs, we strive for the following: that all our programs must incorporate and model the beliefs, principles and traditions that are part of Aboriginal culture. We start by building on the strengths of the people in our community. Our Aboriginal community members are fully involved in the design, delivery and evaluation of programs and services that are meant to benefit them. We actively promote community development and capacity building through interagency direct service links and partnerships in education and in training.

We have a series of statistics, and I have many more that I will not speak to today. However, I will touch on a couple of them that have not yet been mentioned. Our centre would see the following statistics first hand: the high rates of suicide, HIV/AIDS and the alarming increase in type II diabetes in our young.

We have talked about poverty today. The people who come to the centre are poor, female, young and struggling to provide food for their children.

holistique de la santé qui englobe les aspects physiques, affectifs, mentaux et spirituels du bien-être. Les enseignements traditionnels et les pratiques de guérison, de même que les programmes culturels et communautaires viennent compléter notre modèle médical contemporain. Cela signifie qu'à Wabano, nous utilisons des pratiques de guérison traditionnelles empruntées aux Inuits, aux Métis et aux Premières nations. Nous avons également un modèle contemporain de soins primaires de première qualité. Nous mettons l'accent sur l'individu dans le contexte de la famille et de la vie en collectivité. Nous croyons à la sagesse de nos aînés et des guérisseurs traditionnels, et aussi aux vertus des cérémonies et de la célébration de notre survie.

Après la quatrième année de fonctionnement de Wabano, le nombre de cas que nous recevons pour les services de soins primaires a atteint 2 400 personnes. Nous offrons également des services à plus de 2 000 clients dans le cadre des autres services de promotion de la santé et culturels. Environ 46 p. 100 de nos clients sont âgés de moins de 25 ans, ce qui nous donne un rôle clé dans l'avenir des Autochtones d'Ottawa qui vivent en milieu urbain. Au centre Wabano, nous sommes fiers d'offrir des programmes holistiques dans un milieu coopératif, ouvert aux besoins de tous, sûr et accessible à tous les Autochtones — Inuits, Métis et membres des Premières nations. Chez nous, les services sont offerts sans égard au statut. Nous sommes un endroit où règnent le sentiment d'appartenance, la confiance et l'esprit communautaire.

Wabano utilise un modèle de services intégrés établi en fonction d'un modèle de collaboration intersectoriel et multidisciplinaire. Nous nous efforçons de suivre l'approche suivante: faire en sorte que tous nos programmes incorporent et traduisent les croyances, les principes et les traditions qui font partie de la culture autochtone. Pour commencer, nous tirons parti des qualités des membres de notre collectivité. En effet, les membres de notre collectivité autochtone participent pleinement à la conception, la prestation et l'évaluation des programmes et des services qui sont conçus à leur intention. Nous oeuvrons activement à la promotion du développement communautaire et au renforcement des capacités par l'entremise de liens de services directs inter-organismes et de partenariats dans le domaine de l'éducation et de la formation.

Nous avons toute une série de statistiques, et il y en a beaucoup sur lesquelles je ne m'étendrai pas aujourd'hui. Toutefois, je vais en mentionner quelques-unes dont vous n'avez peut-être pas entendu parler. Notre centre voudrait que l'on s'attaque d'abord aux statistiques suivantes: celles sur les taux élevés de suicide, sur l'incidence du VIH et sur l'augmentation alarmante du diabète de type II chez nos jeunes.

Nous avons parlé de pauvreté aujourd'hui. Les gens qui viennent nous rendre visite sont pauvres, ce sont des femmes, des jeunes qui se démenent pour essayer de trouver de la nourriture pour leurs enfants.

Aboriginal teen pregnancies in the provinces are four times that of the general population. For girls under 15, the rates are estimated to be as much as 18 times higher than the general teen population in Canada. We see those problems at the Wabano Centre.

There was a study done by Sylvia Maracle and the Ontario Federation of Indian Friendship Centres in 2002. I believe that report may have been tabled with the committee. I bring it to your attention because it is part of what we see here.

The report points out that 57 per cent of males and almost 78 per cent of females had conceived a child by the age of 20. The study further found that 28 per cent of sexually active respondents began intercourse at the age of 13 or less, and 66 per cent had engaged in intercourse by the age of 16.

Solvent abuse and addictions in Aboriginal communities is a serious problem, especially among youth where poverty, prejudice and lack of opportunity are conditions of life. When viewed together with the statistics of early pregnancy, this has an enormous implication for escalating the already high rate of fetal alcohol syndrome and fetal alcohol effects. The Aboriginal population with FAS/FAE is 10 times higher than the national average.

These trends are deeply disturbing. They will have profound impacts on educational attainment and, consequently, the socio-economic potential of Aboriginal youth. The data also suggests an alarming degree of exposure to sexually transmitted diseases, and yet another generation will have to battle the problems of ill-health and the poverty cycle.

What are the critical issues that our staff are identifying when our youth come to our centre? They are seeing the high rates of poverty. Family violence levels are unabated. These kids are exposed to tremendous amounts of family violence; the ghettoization of Aboriginal families into poorer areas of the city where crime and other negative influences on youth are rampant; a lack of cultural support and positive cultural experiences in family life, especially urban Inuit who are far from their extend families in the North; a lack of parental support and supervision; and a lack of fun and supervised stimulating community activities.

What are the outcomes of what we see? They are a high dropout rate at school, poor attainment, sporadic attendance, high unemployment, excessive drug and alcohol abuse, health problems that are often persistent and will be persistent throughout the life cycle, and early sex. Teenage pregnancy levels are high. As well, you are all well aware of the statistics relating to the incarceration of Aboriginal youth.

Les taux de grossesses chez les adolescentes autochtones publiés dans les provinces sont quatre fois plus élevés que ceux de la population en général. Pour les filles âgées de moins de 15 ans, on estime que les taux atteignent 18 fois ceux de la population adolescente en général au Canada. Voilà le genre de problèmes que nous devons affronter au centre Wabano.

Sylvia Maracle et l'Ontario Federation of Indian Friendship Centres ont réalisé une étude en 2002. Je pense que ce rapport a été déposé devant le comité. Je tenais à vous en faire part parce que je pense qu'il vise la population qui nous intéresse.

Le rapport signale que 57 p. 100 des hommes et près de 78 p. 100 des femmes avaient conçu un enfant avant d'atteindre l'âge de 20 ans. La même étude a montré que 28 p. 100 des répondants sexuellement actifs avaient commencé à avoir des rapports sexuels à l'âge de 13 ans ou moins, et que 66 p. 100 avaient eu des rapports sexuels avant l'âge de 16 ans.

L'abus de solvant et la toxicomanie sont un sérieux problème dans les collectivités autochtones, et tout particulièrement chez les jeunes où la pauvreté, les préjugés et les perspectives d'avenir bouchées sont des conditions de vie. Lorsqu'on les considère de concert avec les statistiques sur les grossesses précoces, ces facteurs contribuent énormément à faire grimper le taux déjà élevé du syndrome d'alcoolisation foetale et les effets de l'alcoolisation foetale. La prévalence du SAF/EAF est dix fois plus élevée chez les Autochtones que la moyenne nationale.

Ces tendances sont très troublantes. Elles ont une incidence profonde sur le rendement scolaire et, par conséquent, sur le potentiel socio-économique des jeunes Autochtones. Les données suggèrent aussi un degré alarmant d'exposition aux maladies transmises sexuellement, ce qui aura pour effet d'engendrer une autre génération qui sera aux prises avec des problèmes de santé et avec le cycle de la pauvreté.

Quels sont les problèmes les plus criants que notre personnel doit affronter lorsque des jeunes viennent à notre centre? Ils voient beaucoup de pauvreté. Les niveaux de violence familiale demeurent inchangés. Ces enfants sont exposés à une énorme violence familiale; à la ghettoisation des familles autochtones dans les quartiers les plus pauvres des villes où la criminalité et les autres influences négatives sur les jeunes sont déchaînées; à l'absence de soutien culturel et d'expériences culturelles positives dans la vie familiale, en particulier pour les Inuits qui vivent en milieu urbain et qui sont loin de leur famille étendue dans le Nord; le manque de soutien et de supervision de la part des parents et finalement, l'absence de plaisir et d'activités communautaires stimulantes.

Quels sont les résultats de tout cela? Un taux de décrochage élevé, un mauvais rendement scolaire, une fréquentation sporadique, un chômage élevé, une consommation excessive de boissons alcooliques et de drogues, des problèmes de santé qui sont souvent persistants et qui le seront durant tout le cycle de vie, et une sexualité précoce. Les taux de grossesses chez les adolescentes sont élevés. Par ailleurs, vous connaissez bien les statistiques sur l'incarcération des jeunes Autochtones.

We have invested significant time and creativity into addressing the problems of Aboriginal youth, and we have seen success in this regard. I will go into some of those success stories.

In order to bridge the gap between seniors and youth so that youth may benefit from the wisdom of culture, we have created an intergenerational program where seniors and youth meet once a week to share their stories and teachings. When seniors are able to link youth to the past and youth are able to link seniors to the future, the bonds of trust between two formally dissimilar groups are strengthened and each gains a new and fresh perspective on the other.

Our cyber café program encourages youth to stay in school by promoting two opportunities each week to improve or maintain good grades. Volunteer tutors help them with their homework and computer skills and act as positive role models. I would like to take a few minutes to describe this program in more detail. I will present honourable senators with a case study.

The average age of the kids in this group is between 14 and 15, and they are in Grades 9 and 10. They are living those poverty statistics I quoted to you earlier and most come from single-parent homes where they are left alone regularly. According to one of our volunteers, the boys come to the cyber café for the big-boy relationship with the mentors. They like the environment and like to be among the older males who take interest in them. The girls come in for help in math and French. They like the environment because it is safe and they are respected. "All the kids can be proud that they are Indians here." That is a direct quote from them.

One young Aboriginal youth who is a volunteer mentor said, "You are a product of who you hang out with. These kids hang out with some bad dudes. We get some hard-to-handle kids, and we become parents for them. We need to help parents learn to parent these kids."

The spirit of youthful energy they bring to this program is tangible and real. We witness their self-confidence and self-esteem growing as their peer and mentor friendships strengthen. They support each other in practical and non-judgemental ways while spinning ideas and plans off each other for how to help other kids.

In the time they have spent in this group, they have actually written a proposal to the United Way to do a video. They hope this video will help other kids. These are 13- and 14-year-old kids. They are hoping that other kids can avoid the same problems that they have. This is a quote from one of the kids: "We want the opportunity for other kids to make good choices to too. These are

Nous avons consacré passablement de temps et de créativité à essayer de régler les problèmes des jeunes Autochtones, et nous avons eu un certain succès à cet égard. Je vais vous faire part de quelques-unes de ces réussites.

Afin de combler le fossé des générations et de permettre aux jeunes de bénéficier de la sagesse culturelle, nous avons mis sur pied un programme intergénérationnel où aînés et jeunes se réunissent une fois par semaine pour échanger des récits et des enseignements. Lorsque les aînés sont capables de créer un lien entre le passé et les jeunes, et lorsque les jeunes sont capables de créer un lien entre les aînés et le futur, les liens de la confiance entre deux groupes essentiellement dissemblables se solidifient et chacun y gagne une perspective nouvelle et fraîche sur l'autre.

Notre programme de cybercafé encourage les jeunes à rester à l'école en leur donnant deux fois par semaine l'occasion d'améliorer leurs résultats scolaires ou de conserver leurs bonnes notes. Des tuteurs bénévoles les aident à faire leurs devoirs et à développer leurs habiletés à l'ordinateur et servent de modèle de comportement positif. J'aimerais prendre quelques minutes pour vous décrire ce programme plus en détail. Je vais présenter aux honorables sénateurs une étude de cas.

Les jeunes qui font partie de ce groupe ont en moyenne entre 14 et 15 ans, et ils sont en neuvième et en dixième année. Ils font partie de ces statistiques sur la pauvreté dont je vous ai parlé tout à l'heure; la plupart vivent dans des familles monoparentales, et ils sont souvent laissés à eux-mêmes. D'après un de nos bénévoles, les garçons viennent au cybercafé pour la relation avec les mentors. Ils aiment l'environnement et apprécient la possibilité de se retrouver avec des hommes plus âgés qui s'intéressent à eux. Les filles viennent pour qu'on les aide en mathématique et en français. Elles aiment l'environnement parce qu'il est sûr et qu'elles y sont respectées. «Tous les jeunes qui fréquentent cet endroit peuvent être fiers des Indiens lorsqu'ils sont ici.» Voilà une réflexion que j'ai glanée auprès de ces jeunes.

Un jeune Autochtone qui agit à titre de mentor bénévole a dit: «Vous êtes le produit des personnes que vous fréquentez. Ces jeunes se tiennent avec des paumés. Il arrive que nous devions nous occuper d'enfants difficiles, et que nous devions jouer le rôle de parents. Il faut apprendre aux parents comment prendre soin de leurs enfants.»

L'énergie juvénile qu'ils injectent dans ce programme est tangible et bien réelle. Nous voyons grandir leur confiance et leur estime de soi au fur et à mesure que leur amitié avec leurs pairs et leurs mentors se développe. Ils s'aident les uns les autres d'une manière pratique et sans porter de jugement tout en s'efforçant de trouver des moyens et des plans pour venir en aide à d'autres jeunes.

Durant la période qu'ils ont passée dans ce groupe, ils ont rédigé une proposition à l'intention de Centraide afin de pouvoir réaliser une vidéo. Ils espèrent que ce film pourra aider d'autres jeunes. Ce sont des adolescents de 13 et 14 ans. Ils voudraient que d'autres jeunes comme eux puissent éviter de connaître les mêmes problèmes. Voici une réflexion d'un de ces jeunes: «Nous voulons donner la chance à d'autres jeunes de faire les bons choix eux aussi. Nous connaissons nos problèmes, et il est impossible de

our problems and we can't run away from them." This is capacity building and sustainable change in action, and it is most profound and hopeful.

Our approach to HIV/AIDS prevention and education is one of the most innovative in Canada, using street theatre and traditional storytelling to help shield our youth from infection. We promote responsible decision-making and reduce risk-taking behaviours through the use of storytelling, video-making, puppetry and street theatre.

We have so many other innovative projects. We have a child and art project. We have FAS prevention programming. We have a special partnership with the Ottawa police for our early intervention project for ages 6 to 12. These are described more fully in our written brief and the evaluation reports published by our centre.

What obstacles do we face in building our service delivery model at the centre? We find that it is difficult to sustain program funding, as budgets are subject to yearly review and programs are viewed as experimental or pilot projects. I know that was mentioned before.

The scarcity of resources forces us to focus our energies on crisis management rather than capacity building or long-term planning. Programs frequently operate without a proper infrastructure for personnel, program policies and procedures. Funding is usually not available for infrastructure development. It is difficult to train and retain staff due to the uncertainty caused by a lack of multi-year funding. That is a critical piece of information. It even lends to the issue of trying to keep a doctor. It goes all the way down. If doctors do not know that this health centre will be here in a year and a half, why would a doctor want to stay at our clinic or why would a nurse practitioner want to continue doing her work?

There are no resources for community level research and development that would allow us to collect data and compile information as a guide to service delivery improvements. Without that, we cannot continue to come before you and say that we have results to give you.

I have many recommendations, but I will just highlight a couple of them.

Parenting skills and family bonding are one of the most urgent issues facing Aboriginal youth today. A nationwide initiative should be undertaken to educate our youth on responsible sexuality, risks associated with FAS/FAE, and the joys of delayed parenthood and family life. The school systems need to develop culturally supportive programs for Aboriginal youth that create a place of belonging by positively reflecting and drawing from the

faire comme s'ils n'existaient pas.» Voilà un bon exemple de renforcement des capacités, et de changement durable en action, nous assistons à un changement profond et chargé d'espoir.

Notre approche en ce qui concerne la prévention du VIH et l'éducation à cet égard est l'une des plus novatrices au Canada. Elle fait appel au théâtre d'intervention et aux récits traditionnels pour tenter de protéger nos jeunes contre l'infection. Nous encourageons la prise de décision responsable et tentons de réduire les comportements à risque en nous servant de contes, de vidéos, de théâtres de marionnettes et de théâtre d'intervention.

Nous avons tellement d'autres projets novateurs. Entre autres, un projet sur l'art et l'enfant. Nous avons un projet sur la prévention du SAF. Nous en avons un autre visant à établir un partenariat spécial avec la police d'Ottawa pour notre projet d'intervention précoce auprès des jeunes âgés de 6 à 12 ans. Ces projets sont décrits plus en détail dans notre mémoire et dans les rapports d'évaluation publiés par notre centre.

Quels sont les obstacles que nous devons affronter dans le cadre du modèle de prestation de services au centre? Nous trouvons qu'il est difficile de s'assurer un financement pour nos programmes étant donné que les budgets sont révisés chaque année et que les programmes sont considérés comme des projets pilotes ou expérimentaux. Je sais que ce problème a déjà été mentionné auparavant.

La rareté des ressources nous force à adopter un style de gestion de crises, plutôt que d'opter sur le renforcement des capacités ou la planification à long terme. Il arrive fréquemment que les programmes fonctionnent sans l'infrastructure nécessaire pour le personnel, les politiques et les procédures. En règle générale, nous manquons de financement pour le développement de l'infrastructure. Il est difficile d'avoir à former sans arrêt du personnel à cause de l'incertitude liée à l'absence d'un financement pluriannuel. Voici un élément essentiel. Il arrive même que l'on soit incapable de garder un médecin. Et toute l'organisation est à l'avenant. Lorsque les médecins ignorent si ce centre de soins de santé existera toujours dans un an et demi, pourquoi voudraient-ils rester dans notre clinique et pourquoi une infirmière praticienne voudrait-elle continuer à faire son travail?

Il n'existe aucune ressource pour la recherche et développement au niveau de la collectivité et qui nous permettrait de recueillir des données et de compiler des renseignements qui nous serviraient de guide afin d'améliorer la prestation des services. Sans cela, nous ne pouvons pas continuer à nous présenter devant vous pour vous dire que nous voulons vous faire part des résultats que nous avons obtenus.

J'ai de nombreuses recommandations, mais je n'en citerai que quelques-unes.

Les compétences parentales et les liens familiaux comptent parmi les enjeux les plus urgents pour les jeunes Autochtones aujourd'hui. Une initiative d'envergure nationale devrait être entreprise en vue d'éduquer nos jeunes à la sexualité responsable, aux risques associés au SAF/EAF, et aux joies d'être parent et de vivre une vie de famille plus tard. Les systèmes scolaires doivent élaborer à l'intention des jeunes Autochtones des programmes

wisdom of their culture and teachings.

The standard health curriculum needs to include education, at a very young age, of the risks of FAS/FAE. Otherwise, we will not get to the problems if we do not start to educate. I was talking to a specialist from the United States who told me that they start at Grade 4, and it is built into their curriculum every single year. It is not good enough to give a little course and think that five years later the problem will be solved.

We need more single-mom support programs and programs that teach healthy and responsible sexuality. Additionally, there needs to be an expansion of day care programming centred around schools so that young mothers can continue their education and the reality of their parenting.

Urban Aboriginal youth urgently need a program that promotes a strong sense of cultural pride and identity. We have given you examples of programs, but, again, they are subject to yearly funding and may very well end.

Remember, also, that many of our children's initiatives suffer from federal-provincial policy that limits access to federal dollars to First Nations persons on reserves to the detriment of urban Aboriginal populations.

In spite of statistics indicating that Aboriginal people suffer from stress and psychosocial disorders at a greater rate than the non-Aboriginal population, there are few mental health resources. One of the four top problems that we see in our centres is depression. It is young people who are suffering from depression.

We urgently need an FAS/FAE prevention program that specifically targets youth who are FAS/FAE impacted and who are at risk of perpetuating the cycle in their own pregnancies. The rates of family trauma, addictions and suicide will continue to spiral until this is effectively addressed.

At Wabano we have learned that healing and restoring health is a living process that must be woven into the fabric of daily life in our families, communities and nations. To this end, the emphasis of our centre is on restoring Aboriginal health, building Aboriginal capacity and strengthening the bonds within Aboriginal family and community life. I believe we have succeeded.

We are painfully aware now that turning the present situation around means reducing the rates of violence, addiction and incarceration, which in turn is irrevocably tied to improving the

valorisants sur le plan culturel et qui créent un sentiment d'appartenance en reflétant de façon positive leur culture et leurs enseignements et en puisant à même la sagesse de ces derniers.

Le programme de santé standard doit inclure l'éducation, à un très jeune âge, concernant les risques liés au SAF/EAF. Nous risquons de ne pas pouvoir régler le problème si nous ne commençons pas tôt à faire de l'éducation. Je m'entretenais avec un spécialiste américain qui me disait qu'ils commençaient en quatrième année, et que ce programme revenait tous les ans. Il ne suffit pas de donner un petit cours et de s'imaginer que cinq ans plus tard le problème sera réglé.

Il nous faut davantage de programmes pour venir en aide aux mères célibataires ainsi que des programmes qui enseignent la sexualité saine et responsable. Par ailleurs, il faut donner plus d'ampleur aux programmes de services de garde dans les écoles afin que les jeunes mères puissent poursuivre leurs études malgré la réalité de leur rôle de parent.

Les jeunes Autochtones qui vivent en milieu urbain ont besoin d'un programme qui fasse la promotion d'un solide sens de la fierté culturelle et de l'identité. Nous vous avons donné des exemples de programmes, mais je vous répète que ceux-ci dépendent d'un financement annuel et que leur existence n'est pas garantie.

Il ne faut pas oublier non plus que bon nombre de nos initiatives à l'intention des enfants sont victimes de la politique fédérale-provinciale qui limite l'accès au financement versé par le gouvernement fédéral aux membres des Premières nations qui vivent dans les réserves au détriment des Autochtones des centres urbains.

En dépit des statistiques qui montrent que les Autochtones souffrent de stress et de troubles psychologiques en plus grande proportion que les non-Autochtones, nous disposons de peu de ressources en santé mentale. La dépression est l'un des quatre principaux problèmes que l'on rencontre dans nos centres. Et ce sont les jeunes qui souffrent de dépression.

Nous avons un urgent besoin d'un programme de prévention du SAF/EAF destiné particulièrement aux jeunes touchés par ce syndrome et qui risquent de perpétuer le cycle durant leurs propres grossesses. Les taux de traumatisme familial, de toxicomanie et de suicide continueront de grimper en spirale tant que nous ne nous serons pas attaqués à ce problème sérieusement.

À Wabano, nous avons appris que la guérison et le rétablissement sont des processus vivants qui doivent être intégrés à la trame de la vie quotidienne dans nos familles, nos collectivités et nos nations. C'est la raison pour laquelle dans notre centre nous insistons sur le rétablissement de la santé des Autochtones, sur le renforcement de leurs capacités et sur le renforcement des liens avec les autres familles autochtones et avec la vie communautaire. Je pense que nous avons réussi.

Nous sommes payés pour savoir que, pour renverser la vapeur, il faut réduire les taux de violence, de toxicomanie et d'incarcération, et que ces conditions sont irrémédiablement

quality of life for our young people. This will require more ad hoc and piecemeal initiatives, however well-intentioned, however creative and however successful at the local levels. We have proven that we have the commitment and the capacity to work effectively at this level. What we need from you is the following: a comprehensive health policy by and for Aboriginal people that addresses the health of urban as well as reserve and rural populations, and an accountable economic, social and environmental policy that demonstrably improves Aboriginal people's quality of life and environmental conditions. We need you to practise good governance by creating a political framework that eliminates jurisdictional and systemic barriers and permits different levels of government and their departments to work in a coordinated and collaborative way on solutions. Finally, we are asking you to demonstrate your commitment to restoring health and hope to Aboriginal young Canadians by ensuring that our success stories at the Wabano Centre become the standard rather than the exception.

Mr. Jerry Lanouette, President, Odawa Friendship Centre: Honourable senators, on behalf of the membership of the Odawa Native Friendship Centre, it is an honour and a privilege to be here. I am pleased to address the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples as it examines issues that affect urban Aboriginal youth. I will try to do justice and honour to this gift.

I have been involved in Ottawa's Aboriginal community since 1979 in many areas. I presently sit on the Board of Directors as President of the Odawa Native Friendship Centre. I am an urban First Nations community member here in the Ottawa area, and I am originally from a community called Algonquin Barrier Lake, which is also known as Mitchikanibikok Inik, which is about three hours north of here on the Quebec side. Many of our community members presently reside here in the Ottawa area, and are originally from Kitigan Zibi, which is Maniwaki, not that far from here.

I am a self-employed Aboriginal businessman in the Ottawa area, and I have been in the high-tech industry for about five and one-half years. I have previously sat on the National Aboriginal Head Start Council as a community representative representing Ontario. This, again, was a volunteer position.

Since 1979, all the work I have done for the Ottawa Aboriginal community has been as a volunteer, other than my computer business. Therefore, I can speak best as a community representative involved as a volunteer.

I have with me a sacred eagle feather that belonged to my departed sister, Roxanne, who took her own life about six years ago. She committed suicide. Many of the issues that Ms. Fisher

liées à l'amélioration de la qualité de la vie pour nos jeunes. Mais pour réussir, nous aurons besoin de plus que des initiatives ponctuelles et au coup par coup, peu importe qu'elles soient bien intentionnées, créatives et couronnées de succès à l'échelle locale. En effet, nous avons prouvé que nous avons la détermination et la capacité de travailler efficacement à ce niveau. Voici ce que nous voulons obtenir de vous: une politique complète en matière de santé établie par et pour les Autochtones et qui vise à la fois les populations des centres urbains et celles qui vivent dans les réserves et dans les régions rurales, de même qu'une politique responsable sur le plan économique, social et environnemental et qui améliore manifestement la qualité de vie des Autochtones ainsi que les conditions du milieu. Il faut que vous exerciez une bonne gérance en créant un cadre politique qui élimine les obstacles juridiques et systémiques et qui permette aux divers paliers de gouvernement et à leurs ministères de travailler d'une manière coordonnée et en collaboration à des solutions. Enfin, nous vous demandons de nous montrer votre détermination à rétablir la santé et l'espoir chez les jeunes Canadiens autochtones en vous assurant que les expériences réussies du centre Wabano deviennent la norme plutôt que l'exception.

M. Jerry Lanouette, président, Centre d'amitié autochtone Odawa: Honorables sénateurs, au nom des membres du Centre d'amitié autochtone Odawa, c'est un honneur et un privilège de comparaître devant vous. Je suis heureux d'avoir l'occasion de m'adresser au Comité sénatorial permanent des peuples autochtones durant son examen des questions qui touchent les jeunes Autochtones des centres urbains. Je vais m'efforcer d'utiliser de ce privilège avec honneur et justice.

Je suis actif au sein de la collectivité autochtone d'Ottawa depuis 1979 dans de nombreux domaines. Je suis actuellement président du conseil d'administration du Centre d'amitié autochtone Odawa. J'appartiens aujourd'hui à la collectivité des Premières nations de la région d'Ottawa, mais je suis originaire d'une collectivité appelée Algonquin Barrier Lake, que l'on appelle aussi Mitchikanibikok Inik, qui se trouve à environ trois heures de route d'ici vers le Nord, du côté québécois. Bon nombre de membres de notre collectivité qui vivent aujourd'hui dans la région d'Ottawa sont nés de Kitigan Zibi, autrement dit Maniwaki, pas très loin d'ici.

Je suis un homme d'affaires autochtone propriétaire de sa propre entreprise dans la région d'Ottawa, et je travaille dans l'industrie de la haute technologie depuis environ cinq ans et demi. Auparavant, je siégeais au conseil de l'Initiative d'aide préscolaire aux autochtones à titre de représentant de la collectivité de l'Ontario. Dans ce cas également, il s'agissait d'un poste bénévole.

Depuis 1979, tout le travail que j'ai accompli pour les Autochtones d'Ottawa, je l'ai fait à titre bénévole, en plus de mon travail dans le secteur de l'informatique. Par conséquent, je peux parler au nom des représentants des collectivités qui travaillent à titre bénévole.

J'ai apporté avec moi une plume d'aigle sacré qui appartenait à ma sœur Roxanne qui s'est enlevé la vie il y a environ six ans. Elle s'est suicidée. Ma sœur a connu bon nombre des problèmes que

raised in her presentation affected my sister. She suffered from depression and she was not able to cope. She was a social worker who brought her work home with her. It affected her so much that she eventually took her own life. She was unable to deal with those problems.

She was also a victim of sexual abuse from the priests in our community when she was a young child. The members of our family are products of the residential school system. Both of my parents were in residential schools. We were raised by our grandparents — my brother and I, more specifically, until we were into our early teens — for which I am fortunate. They gave us a good grounding, good sound values and good strong family values.

This feather symbolizes the good work my sister did in her lifetime in regard to Aboriginal youth, and it helps me concentrate on my day-to-day efforts. It helped me change my lifestyle by helping to promote our culture in Aboriginal youth promote and by studying the teachings of our seven generations. These were taught to me by my grandfather.

This eagle feather is also significant to all Aboriginal people across Canada and North America as a way of asking and delivering messages to the creator and to those who need to hear this message. In telling you this, it is my hope today that the message to this committee is heard and that our recommendations will come out in our presentations today.

We recognize that our youth are gifts from the creator and they are our nation's most valuable resource. The youth are looking for guidance and help in bridging the gaps created by our generation and those before us. Many of the problems that exist at present are issues that were not addressed by our generation or previous generations and were either ignored or shoved away.

With that, I would like to point out what the Odawa Native Friendship Centre tries to do for our community members. The role of our centre has come to reflect a traditional one and focuses on the functions of the extended family that are so important in Aboriginal societies. This role have been defined in Aboriginal society in terms of providing support to all members in times of need and crisis. Just as important has been the role of the extended family in providing acceptance and structure within the community. The Odawa Native Friendship Centre has defined its role to the community as providing continuous care from infancy to elder.

Our mission is to enhance the quality of life for Aboriginal people in the National Capital Region by maintaining the traditions of community, ethics, self-help and development, as well as by providing traditional teachings from our elders. These traditions are important because, as Ms. Fisher mentioned, one of our successful intergenerational programs is one where the

Mme Fisher a soulevés dans son exposé. Elle souffrait de dépression, et elle n'arrivait pas à s'en sortir. Elle était une de ces travailleuses sociales qui rapportent leurs dossiers à la maison. Tous ces problèmes l'affectaient tellement qu'elle a fini par se tuer. Elle était incapable de venir à bout de toutes ces difficultés.

Elle avait aussi été victime d'abus sexuel de la part des prêtres de notre collectivité lorsqu'elle n'était qu'un enfant. Les membres de notre famille sont les produits du système de pensionnats. Mes deux parents sont allés dans les pensionnats. Nous avons été élevés par nos grands-parents — surtout mon frère et moi, jusqu'au début de l'adolescence — et ce fut une chance. Ils nous ont donné une bonne base, des valeurs solides et un bon esprit de famille.

Cette plume symbolise le travail que ma soeur a accompli durant son existence pour les jeunes Autochtones, et elle m'aide à me concentrer sur mes efforts au jour le jour. Elle m'a aidé aussi à changer mon mode vie en aidant à faire la promotion de notre culture auprès des jeunes Autochtones et en étudiant les enseignements de nos sept générations. Ces enseignements m'ont été communiqués par mon grand-père.

Cette plume d'aigle a une signification pour tous les peuples autochtones des quatre coins du pays et de l'Amérique du Nord. Elle est en quelque sorte un moyen de transmettre des messages à notre Créateur et à ceux qui doivent les entendre. Je vous raconte tout cela parce que j'espère que mon message sera entendu, et que nos recommandations au comité vont faire leur chemin.

Nous reconnaissons que nos enfants sont des cadeaux du Créateur et qu'ils représentent la ressource de plus grande valeur que possède notre nation. Les jeunes sont à la recherche d'un guide et ils ont besoin d'aide pour combler le fossé qui a été créé par notre génération et par ceux qui sont venus avant nous. Beaucoup de problèmes qui existent aujourd'hui sont des problèmes que notre génération et celle qui l'a précédée n'ont pas réglés et qu'elles ont tout simplement ignorés ou passés sous silence.

Ceci étant dit, j'aimerais vous expliquer ce que le Centre d'amitié autochtone Odawa s'efforce de faire pour les membres de notre collectivité. Notre centre a pour but de reproduire un lieu traditionnel et de se concentrer sur les fonctions habituellement remplies par les membres de la famille étendue qui a une telle importance dans la société autochtone. Ce rôle est défini dans la société autochtone comme le soutien offert à tous ses membres en temps de crise et de nécessité. Et la famille étendue joue un rôle tout aussi important en démontrant de l'acceptation et en offrant une certaine structure au sein de la collectivité. Le Centre d'amitié Odawa a défini son rôle auprès de la collectivité comme celui d'un fournisseur de soins continus, de la naissance jusqu'au grand âge.

Notre mission consiste à améliorer la qualité de vie des peuples autochtones dans la région de la capitale nationale en maintenant les traditions de la collectivité, ses règles d'éthique, son autonomie et son développement tout en offrant les enseignements traditionnels de nos aînés. Ces traditions sont importantes parce que, comme l'a mentionné Mme Fisher, l'un de nos programmes

youth and elders sit together and share their stories and their teachings. It is good that both are learning from each other. We try to promote that as well.

We reinforce the traditions by continuing to promote Aboriginal culture and development and a greater awareness of other cultures and interaction with them. This includes our annual Odawa summer powwow, which is a celebration of Aboriginal culture and is enjoyed by over 20,000 visitors to the Aboriginal community in Ottawa. They include Aboriginals and non-Aboriginals from across Canada, and many come from overseas. Many people from Japan, Germany and Denmark make it a point to visit us every year.

We promote positive Aboriginal images, self-respect and expression through a variety of cultural programs and activities by facilitating the development of skills, knowledge and leadership in Aboriginal youth that will allow them to successfully participate in surrounding communities. We continue to offer a range of services that meet the special needs of Aboriginal people who require assistance in an urban environment.

One goal of the Odawa Native Friendship Centre is to engage our urban Aboriginal youth in activities designed to share values that will lead to the development of strong personal character, a healthy attitude, positive interpersonal relationships, a sense of accomplishment, responsibility and self-respect, with an appreciation of Aboriginal cultural values and practices. This develops leadership, positive family values and an understanding that the strength of a community is derived from the strength of its individuals. This is done in various ways, but mainly through the delivery of programs. One of our programs is called Aboriginal Head Start, which I am sure many of you have heard about. It is one of the government's most successful early intervention programs to help our Aboriginal youth develop at their early stages. There are more than 114 Aboriginal Head Start sites across the country in urban Aboriginal settings. It is a comprehensive program that provides early intervention to First Nations, Metis and Inuit children. It includes six components: protection and promotion of Aboriginal culture and languages, education, health, nutrition, counselling and parental involvement. This program has become such a measurable success with urban communities that it has been mirrored within the First Nations reserve communities.

There are serious issues connected with this program as identified by urban Aboriginal community members and by myself as a former Aboriginal Head Start Council member. I resigned in the spring to protest a lack of action regarding some of

intergénérationnels les plus populaires est celui où jeunes et vieux s'assoient ensemble pour échanger leurs récits et leurs enseignements. C'est une bonne chose qu'ils puissent apprendre les uns des autres. Nous essayons d'encourager cela aussi.

Nous renforçons les traditions en continuant de faire la promotion de la culture autochtone et le développement d'une plus grande sensibilité aux autres cultures et en favorisant l'interaction avec elles. Nos activités comprennent notamment le powwow annuel d'Odawa, qui est une célébration de la culture autochtone et auquel participent plus de 20 000 visiteurs dans la collectivité autochtone d'Ottawa. Ces visiteurs sont des Autochtones et des non-Autochtones de tout le pays, et un grand nombre viennent de l'étranger. Il y a en effet des gens qui viennent d'aussi loin que le Japon, l'Allemagne et le Danemark et qui se font un point d'honneur de venir nous rendre visite chaque année.

Nous promouvons les images positives des Autochtones, le respect de soi-même et l'expression au moyen d'un éventail de programmes culturels et d'activités en facilitant le développement d'habiletés, du savoir et du leadership chez les jeunes Autochtones afin qu'ils puissent participer efficacement à la vie des collectivités environnantes. Nous continuons d'offrir une gamme de services destinés à répondre aux besoins particuliers des Autochtones qui ont besoin d'aide en milieu urbain.

L'un des buts visés par le Centre d'amitié autochtone Odawa est d'inciter les jeunes Autochtones à participer à des activités conçues pour les encourager à partager des valeurs qui les inciteront à développer une solide personnalité, une attitude saine, des relations interpersonnelles positives, le sentiment d'accomplissement, le sens des responsabilités et le respect de soi ainsi que l'appréciation des valeurs culturelles et des pratiques autochtones. Ces efforts visent à développer le leadership, des valeurs familiales positives et à comprendre que pour vivre dans une collectivité forte, il faut développer la force des individus qui y vivent. Nous utilisons divers moyens pour atteindre nos objectifs, mais nous faisons surtout appel à nos programmes. L'un de ceux-ci s'appelle l'Initiative d'aide préscolaire aux autochtones, et je suis sûr que plusieurs d'entre vous en ont déjà entendu parler. C'est l'un des programmes d'intervention précoce les plus efficaces du gouvernement pour venir en aide aux jeunes Autochtones et les aider à se développer dès leur plus jeune âge. Il existe plus de 114 de ces programmes dans les collectivités autochtones vivant en milieu urbain. C'est un programme très complet d'interventions précoces auprès des enfants des Premières nations, des Métis et des Inuits. Il comprend six volets: protection et promotion de la culture et des langues autochtones, éducation, santé, nutrition, counselling et participation des parents. Ce programme a remporté un tel succès auprès des collectivités des centres urbains que l'on a décidé de le reproduire dans les collectivités des Premières nations vivant dans les réserves.

Il y a de très sérieux problèmes liés à l'administration de ce programme, comme l'ont fait valoir des membres de la collectivité autochtone vivant en milieu urbain et comme je l'ai souligné moi-même à titre d'ancien membre de l'Initiative d'aide préscolaire

these issues.

In the Speech from the Throne on January 31, 2001, and again in the September 30, 2002, Speech from the Throne, it was announced that there was to be an increase in funding. There has been no increase in funding as of yet. It has not been accessible. There is concern that upwards of 75 per cent of any funding will go to on-reserve Head Start programs as opposed to urban centres where, of course, we also require some help.

Aboriginal Head Start was created and designed to be community driven and controlled. It was to be structured to ensure the development of locally controlled projects. There have been instances where disputes have arisen between the funding source, Health Canada's regional offices, and the sponsors, usually Friendship Centres, as evidenced in our case recently at Odawa, for sites that are not self-sponsored. There is no a national dispute resolution mechanism in place. There is no dispute mechanism available to the Aboriginal Head Start sites. A grievance procedure to help address community issues is missing. These groups must pursue costly and ineffective court procedures to address any protest or grievances that they have with Health Canada's regional offices. The delivery mechanism has become autocratically driven, bureaucrat and without due process for the communities.

There are presently no government support or development programs directly aimed at Aboriginal youth ages 6 to 12 delivered by the Odawa Native Friendship Centre, which creates a huge gap in continuing the excellent and healthy foundation built by the Aboriginal Head Start project. While the federal government recognizes that Aboriginal children must be a funding and policy priority, there has been little activity in this area.

One program that helped address our needs within the Friendship Centre was called Little Beavers, but the leader of the Ontario government cancelled it a few years ago. Many youth in this age group often seek to participate in programming for other age groups in order to meet their own needs.

The Ontario Federation of Indian Friendship Centres, the OFIFC presentation, reported the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres Initiative. On April 20, 2002, they submitted a presentation to the standing committee here. It is a five-year initiative funded by the Department of Canadian Heritage until 2003, I believe.

aux Autochtones. D'ailleurs, j'ai présenté ma démission le printemps dernier afin de protester contre l'inactivité vis-à-vis de certains problèmes.

Dans le discours du Trône du 31 janvier 2001, et plus tard dans le discours du Trône du 30 septembre 2002, le gouvernement avait annoncé une augmentation du financement. Il ne s'est rien passé depuis. Ce financement n'a pas été mis à notre disposition. On craint que plus de 75 p. 100 du financement soit dirigé vers les programmes de l'Initiative menés dans les réserves plutôt que vers ceux qui sont organisés dans les régions urbaines, où bien entendu, nous avons aussi besoin d'aide.

L'Initiative d'aide préscolaire aux autochtones a été conçue et mise sur pied dans le but d'être gérée et administrée par la collectivité. Elle devait être structurée de manière à permettre l'élaboration de projets administrés à l'échelle locale. Nous avons vécu des conflits entre les diverses sources de financement, c'est-à-dire les bureaux régionaux de Santé Canada et les commanditaires, habituellement, les centres d'amitié, comme dans le cas qui s'est produit récemment à Odawa, en ce qui concerne les sites qui ne sont pas indépendants. Il n'existe pas de mécanisme de résolution des différends à l'échelle nationale. Il n'y a pas non plus de mécanisme de résolution des différends dans les sites de l'Initiative d'aide préscolaire aux autochtones. La procédure de règlement de griefs qui faciliterait la résolution des problèmes au niveau de la collectivité n'a pas été mise en place. Ces groupes doivent donc s'engager dans des procédures coûteuses et inefficaces pour régler toute contestation ou tout grief qui voit le jour avec les bureaux régionaux de Santé Canada. Le mécanisme de prestation des programmes est devenu autocratique, bureaucratique et ne laisse pas de place aux collectivités.

Au moment où l'on se parle, il n'existe aucun programme gouvernemental de soutien ou de développement à l'intention des jeunes Autochtones âgés de 6 à 12 ans offert par le Centre d'amitié autochtone Odawa, ce qui crée un grand vide pour la continuité de l'excellente base mise en place par l'Initiative d'aide préscolaire. Bien que le gouvernement fédéral reconnaisse que le financement d'une politique destinée aux enfants Autochtones devrait être une priorité, on attend toujours des développements à cet égard.

Il y a bien eu un programme dans notre Centre d'amitié qui s'appelait Little Beavers, mais le chef du gouvernement de l'Ontario l'a supprimé il y a quelques années. Bien des jeunes de ce groupe d'âge tentent souvent de s'intégrer dans un groupe d'âge différent afin de pouvoir participer à des programmes susceptibles de répondre à leurs besoins.

L'Ontario Federation of Indian Friendship Centres a présenté son Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres Initiative à l'intention des jeunes Autochtones des milieux urbains. Le 20 avril 2002, la fédération a présenté un exposé à et égard devant le comité sénatorial permanent. Il s'agit d'un projet de cinq ans financé par le ministère du Patrimoine canadien jusqu'en 2003, je crois.

This initiative was designed to promote the goals of status and non-status First Nations, Metis and Inuit youth by developing projects and activities that are culturally relevant and based in urban Aboriginal communities with a population base of 1,000 or more. The primary objectives are to support and assist Aboriginal youth in enhancing their economic, social and personal prospects. While the initiative is designed to serve urban Aboriginal youth between the ages of 15 to 24, most project participants are between 13 and 21. However, children as young as 10 have participated in projects because of the lack of appropriate programming for their own age group.

Employment and training are other issues. According to information gathered through the OFIFC-Great Initiative, O-GI, which is a province-wide labour market study, there are significant issues and concerns regarding employment and training opportunities for youth in our communities. Results from the same labour market study lead us to believe that clients in the youngest age categories experience the highest unemployment rates. This was presented to you by OFIFC back in the spring, on April 20.

Our Friendship Centre is aware of these issues, and whenever possible, we have begun to offer initial solutions through such programming as that provided by the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centres Initiative and other youth services, such as job readiness or retraining programs.

Another issue is education. Barriers that Aboriginal youth face in completing an education may be the most difficult challenges they face. Success in education will determine their future employment levels, housing conditions, social conditions and other quality of life measures in years to come. There are many reasons our youth leave school prior to completion, including systematic and institutional racism, lack of appropriate cultural programming, a streaming of Aboriginal students to less challenging, non-academic high school programs, school systems not adequately prepared for Aboriginal students, preparing Aboriginal students for high school or college and, in many cases, general lack of hope.

OFIFC has been helping us address this issue with the creation of three native alternative schools. We recently submitted a proposal to one of the schools. These schools are presently located in London, Sudbury and Fort Erie. The schools attempt to address issues that urban Aboriginal youth have in completing school. The schools are in partnership with local school boards and are located at Friendship Centres. The school boards provide teachers and education resources, and the Friendship Centres provide counsellors, Aboriginal-specific curriculum resources, a safe environment and services to help youth succeed. The project

Cette initiative visait à promouvoir les buts des jeunes membres des Premières nations, des Métis et des Inuits, sans égard à leur statut, en élaborant des projets et des activités pertinents sur le plan culturel et destinés aux collectivités autochtones vivant en milieu urbain ayant une population de 1 000 personnes ou plus. Les principaux objectifs de cette initiative étaient de venir en aide aux jeunes Autochtones en améliorant leurs perspectives sur le plan économique, social et personnel. Bien que ce projet soit destiné aux jeunes âgés de 15 à 24 ans, la plupart des participants ont entre 13 et 21 ans. Toutefois, des enfants de dix ans ont participé aux projets parce qu'il n'y existait aucun programme adapté à leur groupe d'âge.

L'emploi et la formation sont d'autres questions importantes. Selon les renseignements recueillis dans le cadre de la grande Initiative de l'OFIFC, que l'on appelle l'O-GI, qui est une étude sur le marché du travail à l'échelle de la province, les possibilités d'emploi et de formation présentent d'importants problèmes et sont de grands sujets de préoccupation pour les jeunes de nos collectivités. Les résultats obtenus dans le cadre de cette grande enquête sur le marché du travail nous révèlent que ce sont les clients qui se situent dans les catégories d'âge les plus jeunes qui connaissent les taux de chômage les plus élevés. Ces renseignements vous ont été communiqués par l'OFIFC le printemps dernier, plus exactement le 20 avril.

Notre Centre d'amitié est bien au fait de ces questions et, dans la mesure du possible, nous avons tenté d'offrir des solutions initiales par l'entremise de programmes comme celui qui est offert par l'Urban Multipurpose Autochtones Youth Centres Initiative et d'autres services destinés aux jeunes, comme la formation préparatoire à l'emploi et les programmes de recyclage.

L'éducation est un autre problème. Les obstacles qui empêchent les jeunes Autochtones de terminer leurs études sont peut-être les plus importants défis qu'ils doivent affronter. La réussite scolaire est l'élément qui déterminera plus tard leur capacité à occuper un emploi intéressant, à s'offrir un logement décent, ainsi que des conditions sociales et d'autres éléments qui sont à l'origine de la qualité de la vie. Bien des raisons incitent les jeunes à quitter l'école avant la fin des études, notamment le racisme systématique et institutionnel, l'absence de programmes culturels adaptés, le fait que l'on oriente les étudiants autochtones dans les programmes scolaires les moins intéressants et les études secondaires plus axées sur les métiers que sur les matières scolaires, le fait aussi que le système ne soit pas prêt à accueillir les étudiants autochtones, à les préparer aux études secondaires ou collégiales et, dans bien des cas, l'absence généralisée d'espoir.

L'OFIFC nous a aidés à nous attaquer à ce problème avec la création de trois écoles alternatives autochtones à London, Sudbury et Fort Erie. Nous avons récemment présenté une proposition à l'une de ces écoles. Elles tentent de trouver une solution aux difficultés qu'éprouvent les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain à terminer leurs études. Les écoles collaborent avec les commissions scolaires locales et sont situées dans les Centres d'amitié. Les commissions scolaires fournissent les enseignants et les ressources éducatives et les Centres d'amitié fournissent en revanche des conseillers, des programmes

was reviewed recently by the Ontario Ministry of Education and Training and was found to be successful. While this is encouraging, more funds are needed in this area.

With respect to economic development, we have already addressed the grinding reality of poverty faced by urban Aboriginal youth, as well as their lack of participation in the labour market and of success in completing their education. Given these three factors, it seems almost impossible that we can encourage our young to become meaningful participants in economic development.

However, the Odawa Native Friendship Centre and OFIFC believe that community-based economic development programs and initiatives are key in encouraging participation of urban Aboriginal youth in the economy. Economic experts have long identified a supportive business development climate, economic development funding, access to capital, access to markets, and support for individual, community and institution capacity-building tailored to the cultural, regional and actual job market as being the essential building blocks of economic participation.

We at the Odawa Native Friendship Centre do not have a surplus of funding; we have a lack of it, and we draw from studies that have already been developed. The statistics are there. There are proven reports, proven statistics, and we tend to draw on the Ontario Federation of Indian Friendship Centres for many of our reports and studies. They are there to help us. We make no excuses. We use their resources on many occasions. We also use the resources of the National Association of Friendship Centres.

Our experience tells us that commonly held stereotypes of Aboriginal youth being lazy or not wanting to better themselves is not true. Our youth would rather have the economic ability to spend money the same way most middle-class Canadians do, to enjoy the ability to live in safe neighbourhoods and to plan and save for the future. However, many of our urban Aboriginal youth believe these goals require a level of financial attainment that they simply have no hope of achieving.

Over the past few years, the federal government has focused Aboriginal economic development initiatives on reserves. This means that very little economic development is encouraged in urban communities, which translates to even less institutional capacity in Friendship Centres to address the economic development requirements of Aboriginal youth.

In speaking with our community members and youth, I have some recommendations to address the gaps in service delivery. I will speak to just a few of those recommendations. As community

spécialisés pour les Autochtones, un milieu sûr et des services destinés à aider les jeunes à réussir. Récemment, le ministère de l'Éducation et de la Formation de l'Ontario a examiné le programme et l'a approuvé. C'est encourageant, mais nous avons besoin d'un financement additionnel dans ce domaine.

En ce qui concerne le développement économique, nous nous sommes déjà penchés sur le problème criant de la pauvreté des jeunes Autochtones qui vivent en milieu urbain, ainsi que sur le fait qu'ils ne participent pas beaucoup au marché du travail et qu'ils éprouvent des difficultés à terminer leurs études. Étant donné ces trois facteurs, il semble pratiquement impossible d'encourager nos jeunes à participer activement au développement économique.

Malgré cela, le Centre d'amitié autochtone Odawa et l'OFIFC sont d'avis que des programmes et des initiatives de développement économique axés sur la collectivité sont un élément clé pour encourager la participation des jeunes Autochtones des villes à l'économie. Il y a longtemps que les experts ont déterminé qu'un climat propice au développement économique, un financement axé sur le développement économique, l'accès au capital, l'accès aux marchés et le soutien au renforcement des capacités de l'individu et de la collectivité ainsi que des institutions adaptées à la culture, à la région et au marché des emplois réel sont les éléments essentiels de la participation à l'économie.

Au Centre d'amitié autochtone Odawa, nous n'avons pas d'argent à jeter par les fenêtres; au contraire, nos ressources sont limitées, aussi nous devons nous inspirer d'études qui existent déjà. Nous faisons souvent appel à l'Ontario Federation of Indian Friendship Centres pour bon nombre de nos rapports et de nos études, les statistiques sont là, il suffit de les consulter. Et la fédération est prête à nous aider. Nous n'essayons pas de nous excuser. Nous faisons appel à leurs ressources en maintes occasions. Nous puisons aussi à même les ressources de l'Association nationale des centres d'amitié.

Notre expérience nous enseigne que des stéréotypes répandus comme celui voulant que les jeunes Autochtones sont paresseux ou qu'ils ne veulent pas s'en sortir sont erronés. Nos jeunes voudraient bien avoir la capacité de dépenser de l'argent, tout comme la plupart des Canadiens de classe moyenne le font, ils aimeraient vivre dans des quartiers sûrs et pouvoir faire des projets d'avenir et des économies. Mais bien des jeunes Autochtones qui vivent dans les villes pensent que pour réaliser tout cela il faut avoir atteint une certaine réussite financière qui semble tout simplement hors de leur portée.

Ces dernières années, le gouvernement fédéral s'est concentré sur les initiatives de développement économique visant les Autochtones qui vivent dans les réserves. Cela signifie que très peu de projets de développement économique sont encouragés en milieu urbain, et il en résulte une diminution encore plus marquée de la capacité institutionnelle des Centres d'amitié à répondre aux besoins de développement économique des jeunes Autochtones.

Après avoir discuté avec des membres de notre collectivité et notamment des jeunes, j'ai obtenu des recommandations visant à combler les lacunes dans la prestation des services. Je ne vous

members, it is our collective responsibility to view the struggles of Aboriginal youth within that context. I would like the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples to adopt the following recommendations.

First, in respect of Aboriginal Head Start we recommend that an equitable split in new funding dollars be allocated to both on-reserve and off-reserve, being Urban Head Start; that a review commence with the objective of having communities look at the overall governance of the program; and that more authority be delegated to the project sites in governing their programs in consultation with other regional Aboriginal Head Start sites.

Second, we recommend that the federal government support and develop programs aimed at urban Aboriginal youth aged six to 12; and that the federal government ensure that Aboriginal children become a funding and policy priority, which is clearly communicated and supported in its interactions with provincial governments.

Third, in respect of the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Initiative, we recommend that the federal government ensure that the initiative be renewed and enhanced for an additional five years.

Fourth, in respect of employment, we recommend that the federal government ensure that Human Resources Development Canada works with its regional offices and with urban Aboriginal organizations, particularly the Odawa Native Friendship Centre and the Ontario Federation of Friendship Centres, to direct significant resources toward the development of a comprehensive urban Aboriginal youth employment and training strategy.

Fifth, concerning education, we recommend that the federal government work with urban Aboriginal organizations, such as the National Association of Friendship Centres to ensure a comprehensive and fully resourced strategy that addresses the high secondary school dropout of urban Aboriginal youth.

Sixth, concerning economic development, we recommend that the federal government adopt an interdepartmental approach to developing a comprehensive economic development strategy to ensure that urban Aboriginal youth have equitable access to economic development programs.

Seventh, we recommend that the federal government ensure that urban Aboriginal organizations, particularly the Friendship Centres, are partners in the National Aboriginal Youth Strategy so that the voice of urban Aboriginal youth is represented at the national table.

livrerai que quelques-unes de ces recommandations. À titre de membres d'une collectivité, il nous incombe collectivement de situer les tribulations de nos jeunes dans leur contexte. Je souhaiterais que le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones adopte les recommandations suivantes.

Premièrement, concernant l'Initiative d'aide préscolaire aux autochtones, nous recommandons que l'on répartisse équitablement entre les projets menés dans les réserves et ceux qui se tiendront hors réserve, c'est-à-dire l'Initiative d'aide aux autochtones des centres urbains, les nouveaux montants de financement qui seront accordés; que l'on entreprenne un examen avec pour objectif de voir à ce que les collectivités étudient la gouvernance globale du programme; et également, que davantage d'autorisations soient déléguées aux sites de projet pour leur permettre de diriger leurs programmes en consultation avec d'autres sites régionaux de l'Initiative d'aide préscolaire aux autochtones.

Deuxièmement, nous recommandons que le gouvernement fédéral soutienne et développe des programmes destinés aux jeunes Autochtones en milieu urbain âgés de six à douze ans; et que le gouvernement fédéral s'assure que les enfants autochtones deviennent une priorité sur le plan du financement et de la politique, et que cette priorité soit clairement communiquée et soutenue dans ses interactions avec les administrations provinciales.

Troisièmement, pour ce qui est de l'Urban Multipurpose Aboriginal Youth Initiative, nous recommandons que le gouvernement fédéral s'assure que l'initiative sera renouvelée et améliorée pour une période additionnelle de cinq ans.

Quatrièmement, en ce qui a trait à l'emploi, nous recommandons que le gouvernement fédéral s'assure que Développement des ressources humaines Canada travaille de concert avec ses bureaux régionaux ainsi qu'avec les organisations autochtones en milieu urbain, et en particulier avec le Centre d'amitié autochtone Odawa et l'Ontario Federation of Friendship Centres, en vue de consacrer des ressources importantes à l'élaboration d'une stratégie d'emploi et de formation à l'intention des jeunes Autochtones en milieu urbain.

Cinquièmement, concernant l'éducation, nous recommandons que le gouvernement fédéral collabore avec les organisations autochtones en milieu urbain, comme l'Association nationale des centres d'amitié, afin de voir à ce qu'une stratégie complète et dotée de ressources suffisantes s'attaque au problème du décrochage chez les jeunes Autochtones des milieux urbains.

Sixièmement, concernant le développement économique, nous recommandons que le gouvernement fédéral adopte une approche interministérielle visant à élaborer une stratégie complète de développement économique afin que les jeunes Autochtones en milieu urbain aient un accès équitable aux programmes de développement économique.

Septièmement, nous recommandons que le gouvernement fédéral s'assure que les organisations autochtones, et en particulier les centres d'amitié, soient partenaires dans la Stratégie nationale sur les jeunes Autochtones afin que la voix de ces jeunes soit entendue à la table nationale.

Eighth, in respect of the inclusion of Friendship Centres, we recommend that the Odawa Native Friendship Centre be included as a full and active partner in its dealings with the Ontario Federation of Indian Friendship Centres, the National Association of Friendship Centres and the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples, with special consideration given to youth-related issues.

Most recently, regarding economic development, we have started an initiative in Ottawa with the Aboriginal Human Resources Development Council. Donna Cona Inc. is another Aboriginal business in Ottawa that has grown to the national level. The business is lead by John Bernard, Willis Business College — Canada's oldest — and the Odawa Native Friendship Centre. The initiative is called "Technowave." We are aiming to bring in 2,000 youth annually to train them in the IT field and to teach them life skills and what it is like to be out in the employment field today.

Senator Hubley: Many questions come to mind, but I would like to speak to the centres. What percentage of Aboriginal people in Ottawa would be familiar with your centres and would make use them?

Ms. Fisher: I would say that at one half of Aboriginals in Ottawa would be familiar with all of our services.

Senator Hubley: Is the model used for your centre in Ottawa the same as the model for other parts of Canada? Would they be the same, including their programming? Are there similarities between the youth centres across the country?

Ms. Fisher: I can only speak for my colleagues across Ontario because this service delivery model is that concept. The 11 centres located throughout the province would have similar programs. Their focus may be different, depending on where they are located. We are fortunate to have physicians in our centre, whereas some centres in the North do not have that luxury. However, they would provide similar programming around the youth. In Ottawa, we are fortunate to have strong partnerships with the City of Ottawa that enable us to deliver different kinds of projects that other locations may not be able to provide.

Senator Hubley: Are you able to identify, within the Aboriginal youth that come to your centre, the leaders of tomorrow? Do you have a peer education program or a peer support program? Is that part of the work at your centre?

Ms. Fisher: I talked about the cyber café, which is a homework club. The name encourages youth to come into the centre. There are 15 kids in the program each night. It is costly, so we can only afford to run the program two nights per week. In the program, youth are able to experience the benefits of mentoring because we have young, university-level Aboriginal tutors to assist these kids. We serve a hot dinner and we provide health education. Many

Huitièmement, en ce qui concerne l'inclusion des centres d'amitié, nous recommandons que le Centre d'amitié autochtone Odawa soit inclus à titre de partenaire à part entière lors des échanges avec l'Ontario Federation of Indian Friendship Centres, l'Association nationale des centres d'amitié et le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones, avec une attention particulière aux questions qui touchent les jeunes.

Nous avons amorcé, il y a peu de temps, une initiative relative au développement économique dans la région d'Ottawa avec le Conseil de développement des ressources humaines autochtones. Donna Cona Inc. est une autre entreprise autochtone d'Ottawa qui est maintenant d'envergure nationale. Cette entreprise est dirigée par John Bernard, Willis Business College — le plus ancien du Canada — et le Centre d'amitié autochtone Odawa. L'initiative est appelée «Technowave». Nous envisageons de former chaque année 2 000 jeunes dans le domaine de la TI; de leur enseigner la dynamique de la vie et de leur donner une idée du monde du travail d'aujourd'hui.

Le sénateur Hubley: Il me vient à l'esprit une foule de questions, mais j'aimerais m'adresser aux centres. Dans la région d'Ottawa, quel est le pourcentage d'Autochtones qui connaissent vos centres et qui les fréquentent?

Mme Fisher: Je dirais que la moitié des Autochtones qui vivent dans la région d'Ottawa connaissent l'ensemble de nos services.

Le sénateur Hubley: Est-ce que le modèle que vous utilisez dans votre centre d'Ottawa est le même que celui qui est utilisé dans les autres régions du Canada? Est-ce que les centres appliquent le même modèle et offrent les mêmes programmes? Existe-t-il des similitudes entre les centres pour les jeunes de tout le pays?

Mme Fisher: Je ne peux répondre qu'au nom de mes collègues de l'Ontario parce qu'ils utilisent le même modèle de prestation de services. Les 11 centres qui sont répartis aux quatre coins de la province offrent les mêmes programmes. Il se peut qu'ils aient un centre d'intérêt différent, dépendant de l'endroit où ils se trouvent. Nous sommes privilégiés d'avoir des médecins dans notre centre, mais certains centres situés dans le Nord ne peuvent s'offrir ce luxe. Toutefois, ils sont censés offrir les mêmes programmes pour les jeunes. À Ottawa, nous avons la chance d'avoir établi de solides partenariats avec la Ville, ce qui nous permet d'offrir un éventail de projets que d'autres régions ne sont peut-être pas en mesure de proposer.

Le sénateur Hubley: Êtes-vous en mesure d'identifier, chez les jeunes Autochtones qui fréquentent votre centre, ceux qui seront les leaders de demain? Disposez-vous d'un programme d'éducation par les pairs ou de soutien par les pairs? Est-ce que cela fait partie du travail dans votre centre?

Mme Fisher: Je vous ai parlé du cybercafé, mais finalement il s'agit d'un club où l'on fait ses devoirs. Mais le nom encourage les jeunes à venir au centre. Chaque soir, nous accueillons 15 jeunes. Mais, comme ce programme est coûteux, nous ne pouvons l'offrir que deux fois par semaine. Ce programme nous permet de faire l'expérience du mentorat, parce que de jeunes Autochtones de niveau universitaire viennent pour aider les enfants. Nous servons

cultural components are attached to the program so there is a holistic approach. We also have a unique HIV/AIDS program called "Keep the Circle Strong."

The question was how to deliver the message to young people. We placed a call to the city and asked if anyone wanted to come to the centre to make masks — an art project. All kinds of people came to the centre to make masks of animals. By using traditional images, such as a bear or a mouse, we were able to teach about HIV/AIDS through the masks. A facilitator would wear a mask and talk to the children through the mask. Depending on the age levels, that was probably the most effective way of educating that I have ever seen. We also taught the youth to use the masks, so it became a peer education program.

All of our programming, particularly around our youth, is peer-oriented, in that we try to get the youth to be the teachers.

Senator Christensen: The Wabano centre is a provincial organization, and you mentioned that there are 11 in the province of Ontario. Is the centre provincially funded?

Ms. Fisher: Yes, it is.

Senator Christensen: Does the funding for your programs come from different sources — federal, provincial and municipal?

Ms. Fisher: Yes.

Senator Christensen: We hear about the problem of core funding for long-range planning. Do you have any suggestions for that to take place? All levels of government have difficulty establishing core funding. Do any of you have suggestions as to how this can take place? There are good programs, such as Aboriginal Head Start. We hear, over and over again, that there is uncertainty about how far the program can go because of the funding issue. It may be that when the program really begins to percolate and becomes a useful tool, the funding may suddenly end, taking with it all of the expertise, the momentum and the initiatives used to work with children funding ended. Do you have any thoughts on how we can structure the funding of these programs so that it can be ongoing and provide more certainty?

Ms. Fisher: Funders are tentative when they are developing an idea around what they will do and for how long they will do it. Any pilot project must be for a period of at least five years. For the first two years, you are working through it and working at it. Some projects are one year and others are two years. The strategy renewal is five years in Ontario. For my core, primary health care

un repas chaud et nous donnons de l'éducation à la santé. De nombreuses composantes culturelles sont rattachées au programme, il s'agit donc d'une approche holistique. Nous avons aussi mis en place un programme unique d'éducation au VIH que nous appelons «Entretenir la force du cercle».

Il nous fallait trouver le moyen de transmettre le message aux jeunes. Nous avons fait appel à la ville et nous lui avons demandé si quelqu'un voulait venir au centre pour fabriquer des masques — un projet artistique. Il est venu toutes sortes de gens pour fabriquer des masques d'animaux. En nous servant d'images traditionnelles, comme un ours ou une souris, nous avons réussi à faire de l'éducation au sujet du VIH en nous servant des masques. L'animateur s'adressait aux enfants à travers le masque. Selon l'âge des enfants, ce fut probablement le moyen le plus efficace que j'ai jamais vu pour leur transmettre de l'information. Nous avons aussi enseigné aux jeunes comment utiliser les masques, et l'activité s'est ainsi transformée en programme d'éducation par les pairs.

Tous nos programmes, et en particulier ceux qui s'adressent aux jeunes, sont axés sur les pairs, parce que nous nous efforçons toujours de faire en sorte que ce soit les jeunes eux-mêmes qui deviennent les enseignants.

Le sénateur Christensen: Le centre Wabano est une organisation provinciale, et vous avez mentionné qu'il en existe 11 autres en Ontario. Est-ce que ce centre bénéficie d'un financement de la part du gouvernement provincial?

Mme Fisher: Oui, tout à fait.

Le sénateur Christensen: Est-ce que le financement pour vos programmes provient de différentes sources — fédérale, provinciale et municipale?

Mme Fisher: Oui, en effet.

Le sénateur Christensen: On nous parle de la difficulté de planifier à long terme sans financement de base. Avez-vous des suggestions pour que cela puisse se faire? Tous les paliers du gouvernement ont de la difficulté à établir le financement de base. Est-ce que l'un d'entre vous a une suggestion à cet égard? Il y a de bons programmes, comme l'Initiative d'aide préscolaire aux Autochtones. On nous répète encore et encore qu'il y a de l'incertitude au sujet de la durée du programme en raison des problèmes de financement. Il se pourrait bien que juste au moment où le programme commence à donner de bons résultats et à démontrer son utilité, que le financement lui soit retiré et qu'il prenne fin brusquement, entraînant la perte de toute l'expertise, de la force d'impulsion et des initiatives utilisées pour travailler avec les enfants. Avez-vous une idée de la manière dont nous pourrions structurer le financement de ces programmes afin qu'ils deviennent permanents et que l'on puisse avoir un peu plus de certitude?

Mme Fisher: Les bailleurs de fonds hésitent toujours lorsqu'ils essaient une idée nouvelle et avant de déterminer s'ils vont avancer le financement et pour combien de temps. Tout projet pilote doit se dérouler sur une période d'au moins cinq ans. Durant les deux premières années, vous faites des essais. Certains projets durent un an, et d'autres deux. En Ontario, la stratégie de

piece, I only go for renewal every five years. The burden is not so great on us to do our evaluations and so forth. Any substantial program should be at least five years in length. I am sure my colleagues will have further comments on that.

Mr. Jock: I will provide a comment on a general level. Much of the information is contained in the report on Aboriginal health systems that I provided to you. There are two important elements to consider. One is that, in general, the data shows that First Nations people use the hospital system at least two times as much as the average person in Canada. We think it would be similarly true for all Aboriginal peoples.

Similarly, Aboriginal people use physicians approximately two times as often. One way to provide an incentive for people to work together would be to look at a special fund that could be accessed only by federal, provincial and Aboriginal agreement. It would, in a sense, offset some of the increased costs associated with the health care system. Essentially, this could provide an incentive for people to deal with a very real issue and would provide much better access in an appropriate fashion. A good example is Wabano.

As well, if this fund were federally established, it would provide for more sustainability against the changes that happen from province to province. An example I would use would be British Columbia. A good was start made with the Aboriginal health systems. There was a lot of involvement with the regional health districts. With massive cuts to the health system, all of that is really in jeopardy. Looking at a sustainable base and providing incentives based on real agreement with the players, including Aboriginal people, would be a way to construct a logical model to improve access to health care. I throw that out for consideration because I believe any system has to work with incentives. It works best with incentives. I believe that is an example of what might create incentives for sustainable Aboriginal health systems.

Senator Christensen: We appreciate the importance of elders who are available to work with the youth. Do you find in the urban settings that this is a difficult situation to set up? Statistics suggest that it is usually the young people who migrate from the reserves into the urban centres. Are elders available in the urban centres to provide counselling to the younger people who have come from the reserves?

Mr. Lanouette: We presently have a life-long care program in place. I am aware that Wabano delivers a similar program for their elders. It is amazing. We have excellent participation from our elders. You only have to mention that you need a hand or it

renouvellement s'échelonne sur cinq ans. Pour ce qui est du financement de base, c'est-à-dire pour les soins de santé primaires, je ne demande le renouvellement que tous les cinq ans. Le fardeau n'est pas trop lourd pour ce qui est des évaluations et ainsi de suite. Tout programme d'une certaine importance devrait s'échelonner au moins sur cinq ans. Je suis persuadée que mes collègues ont des commentaires à faire à ce sujet.

M. Jock: J'ai un commentaire d'ordre général. Une bonne partie de l'information figure dans le rapport sur les systèmes de santé pour les Autochtones que je vous ai distribué. Il y a deux éléments importants à prendre en compte. Le premier est que, de façon générale, les données montrent que les Premières nations utilisent au moins deux fois plus le système hospitalier que la personne moyenne au Canada. Nous pensons que la situation est la même pour tous les Autochtones.

Par ailleurs, les Autochtones rendent visite au médecin au moins deux fois plus souvent. Un moyen d'encourager les gens à collaborer tous ensemble consisterait créer un fonds spécial auquel on n'aurait accès qu'avec l'accord du fédéral, du provincial et des Autochtones. En un sens, cela pourrait contribuer à compenser pour les coûts additionnels associés au système de soins de santé. Essentiellement, cela pourrait servir à encourager les intervenants à s'attaquer à un problème très concret et contribuerait à améliorer l'accès de la bonne manière. À cet égard, Wabano est un bon exemple.

Par ailleurs, si ce financement était mis en place par le gouvernement fédéral, il offrirait plus de stabilité par rapport aux changements qui surviennent d'une province à l'autre. Je pourrais citer l'exemple de la Colombie-Britannique. Un bon départ a été pris avec le système de soins de santé des Autochtones. Les districts régionaux de la santé ont contribué énormément. Mais avec les réductions massives pratiquées dans le système de santé, tous ces efforts sont mis en péril. Examiner la possibilité de mettre en place un financement de base et des mesures incitatives fondées sur des accords réels entre les divers intervenants, y compris les Autochtones, serait un bon moyen de construire un modèle logique en vue d'améliorer l'accès aux soins de santé. Je vous soumets l'idée pour que vous y réfléchissiez, parce que je suis convaincu que tout système doit fonctionner à partir de mesures incitatives. C'est toujours préférable. Voilà, à mon avis, un bon exemple d'une situation qui pourrait encourager la mise sur pied d'un système de santé viable pour les Autochtones.

Le sénateur Christensen: Nous réalisons à quel point il est important que des aînés soient disponibles pour travailler avec les jeunes. Trouvez-vous difficile, en milieu urbain, de mettre en place un tel contexte? Les statistiques semblent dire que ce sont habituellement les jeunes qui quittent les réserves pour se rendre dans les villes. Est-ce qu'il y a des aînés dans les centres urbains pour dispenser les conseils aux jeunes qui ont quitté les réserves?

M. Lanouette: Nous avons mis en place un programme de soins continus. Je sais que Wabano offre un programme semblable à ses aînés. C'est vraiment fantastique. Les aînés participent de façon extraordinaire. Il suffit de dire que vous avez besoin d'un coup de

might be a good idea that they be involved in youth activities, and they are the first ones to volunteer their time. They are there.

Senator Christensen: Have they been in the urban setting for a long time, or have they also come from the rural areas?

Mr. Lanouette: We have a mixture of both. Some of them migrated to the urban centre 20, 30 or 40 years ago. There are also elders who, as they get more elderly, come to an urban centre because health care is more available to them, resources are closer, the shopping centres are closer and so on. They do not have to travel. It is not such a burden to do things for themselves. I am sure Ms. Fisher could expand on this as well.

Ms. Fisher: The fact that you have an environment where people come for all types of care, you will get all ages of elders covering the entire lifespan there.

At Wabano, a large portion of our primary care is for the elderly. Odawa provides service to them through home visits. We provide service to them by picking them up and bringing them to the doctor's office or to a referral. They, in turn, spend a lot of time in our other programming. We have community kitchens. We deal with issues around abuse of the elderly. We have special programming for nutrition issues, such as a dietician for diabetes. A large percentage of the elderly suffer from diabetes. In turn, they are there and they feel that they give something back to their community. That is how we get them involved in our programming. There are a lot of elders around. They have their own special issues related to having to live in the city.

Senator Christensen: Would they be part of a larger extended family unit in the urban area, or would they often be on their own?

Ms. Fisher: We get a mix. We have many Aboriginal elders who are alone, and some have bits of extended family.

We encourage that the participants in our programs make up their extended family, that they make up their aunts, uncles, grandmas and grandpas. People go into these boys and girls clubs and they are mentors, but here the elders become an aunty or an uncle so that they get to participate and develop their own extended family. That is the holistic principle of the centre.

Senator Christensen: Do you find that there is a large uptake from the Inuit in these centres? Certainly, First Nations and often the Inuit prefer to have their own centres.

Ms. Fisher: Wabano does not have that problem because we provide primary care. Half the Inuit population in this city comes to Wabano anyway. Because of that, they begin to get involved in our other programming. We are conscious of the cultural

main ou encore que ce serait une bonne idée qu'ils participent aux activités destinées aux jeunes, et ils sont les premiers à se porter volontaires. On peut compter sur eux.

Le sénateur Christensen: Est-ce qu'ils vivent en milieu urbain depuis longtemps, ou est-ce qu'il y en a aussi qui viennent des zones rurales?

M. Lanouette: Il y a un mélange des deux. Certains sont arrivés dans les centres urbains il y a 20, 30 ou même 40 ans. D'autres aînés viennent vivre dans les villes avec l'âge parce qu'ils trouvent que les soins de santé sont plus accessibles, que les ressources sont plus proches, que les centres commerciaux aussi, et ainsi de suite. Ils n'ont plus besoin de faire sans arrêt le trajet. Les choses deviennent moins lourdes pour eux. Je suis sûr que Mme Fisher pourrait vous en parler plus longuement.

Mme Fisher: En créant un environnement où l'on dispense des soins très variés, on peut s'attendre à recevoir des aînés de tous les âges.

À Wabano, nos soins primaires sont destinés pour une large part aux personnes âgées. À Odawa, ces soins sont offerts par l'entremise de visites à domicile. Nous allons les chercher chez eux et nous les emmenons chez le médecin ou chez un spécialiste. En retour, ils passent beaucoup de temps dans nos autres programmes. Nous avons des cuisines collectives. Nous nous attaquons à des problèmes comme les abus à l'endroit des personnes âgées. Nous avons aussi des programmes spéciaux sur la nutrition, par exemple les services d'une diététicienne pour les diabétiques. Un pourcentage élevé de personnes âgées souffrent du diabète. Mais, les aînés sont toujours là pour nous et ils ont le sentiment de donner quelque chose en retour à la collectivité. C'est ainsi que nous les intégrons à notre programmation. Il y a beaucoup de personnes âgées autour de nous. Ils ont leurs propres histoires à raconter sur la difficulté de se débrouiller dans la ville.

Le sénateur Christensen: Est-ce qu'ils font partie d'une famille étendue plus grande, une fois dans la région urbaine, ou bien se retrouvent-ils souvent laissés à eux-mêmes?

Mme Fisher: Il y a un peu des deux. Beaucoup de vieux Autochtones vivent seuls, et certains ont des bribes de famille étendue.

Nous encourageons les participants à nos programmes à se créer leur propre famille étendue, à se trouver des tantes, des oncles, des grands-pères et des grands-mères. Les gens se rendent dans ces clubs pour les jeunes garçons et les jeunes filles et ils deviennent des mentors, mais chez nous, les aînés deviennent un oncle ou une tante, ce qui leur permet de participer et de développer leur propre famille étendue. C'est le principe holistique du centre.

Le sénateur Christensen: Trouvez-vous qu'il y a une grande participation des Inuits dans ces centres? Sans doute que les membres des Premières nations et souvent les Inuits préfèrent avoir leurs propres centres?

Mme Fisher: Wabano n'a pas de problème de cet ordre parce que nous offrons des soins primaires. La moitié de la population inuite de cette ville fréquente Wabano de toute façon. Et pour cette raison, les Inuits commencent à participer à nos

differences, of course. We try to blend the cultures together. They are involved in our community kitchens, our perinatal programs and our elders program.

There are not many Inuit elders in the South. When we have to do an activity that is special to the Inuit, we have to bring an elder down from the North. That area is unique in relation to the lack of elders; it would be in the Inuit community.

Senator Léger: I am fortunate to be a witness of the witnesses. It is unbelievable what I hear in this committee every week.

Mr. Lanouette, I feel that you are a living example of what you are all trying to do, both by volunteering and by living. You have a little enterprise, and therefore you can give of your time.

Beyond statistics, with all that is lacking in the statistics, when someone is poor — white, red, any colour — it brings on depression. Does all depression relate to being poor? I do not know.

Cultural continuity is so evident. I know that the accent must be put on finding solutions. Congratulations, I would have a hard time going through what you and your sister are going through. The way in which you understand her is wonderful. We do not often get a chance to hear such stories.

Elders working with youth is a positive development. What in the whole wide world did we do between today's youth and the elders? We know. You said a few things, Mr. Lanouette, and we are carrying the consequences. Hopefully, we can mend the gap, and that is what you are doing.

Who will be the elders of tomorrow? Perhaps elders can start being elders at a younger age in the sense of wisdom and helping. It is clear that you have youth who are very promising. Everything is relative. You have the elders. Good lord, what happened there?

While you were talking, Mr. Lanouette, I was writing, "My, my, my." Your grandmother and grandfather raised you. That helped, but it is what we did in between.

Mr. Lanouette: We are tomorrow's elders. We must provide positive role models to our youth and show them a good path to follow because there are many paths out there, paths that are easy to follow to crime, violence and drugs. We do not want them to follow those paths. We try to portray a healthy past.

There are struggles along the way. There is a lack of time, resources and people to help, but one must persist. The underbrush gets cut away, and you can make the path wider for someone else to follow.

programmes. Nous sommes conscients qu'il existe des différences sur le plan culturel, bien entendu. Nous essayons de mélanger les cultures. Ils se retrouvent dans nos cuisines communautaires, dans nos programmes périnataux et dans nos programmes pour les personnes âgées.

Il n'y a pas beaucoup d'Inuits âgés dans le Sud. Lorsque nous organisons une activité particulière pour les Inuits, nous devons aller chercher un aîné dans le Nord. Cette situation est particulière à la collectivité inuite.

Le sénateur Léger: Je suis privilégiée d'être le témoin des témoins. C'est vraiment incroyable ce que j'entends dans ce comité semaine après semaine.

Monsieur Lanouette, j'ai l'impression que vous êtes l'incarnation de tout ce que vous essayez de réaliser, à la fois par votre travail en tant que bénévole et par votre style de vie. Vous avez une petite entreprise et, par conséquent, vous pouvez donner un peu de votre temps.

Au-delà des statistiques, car les statistiques ne disent pas tout, lorsqu'une personne est pauvre — qu'elle soit blanche, rouge ou de n'importe quelle couleur — cette situation peut entraîner la dépression. Est-ce que toutes les dépressions ont pour origine la pauvreté? Je l'ignore.

La continuité culturelle est tellement évidente. Je sais que l'accent doit être mis sur la recherche de solutions. Je vous félicite, je ne pense pas que je m'en serais sortie si j'avais vécu des choses aussi difficiles que vous et votre soeur. Je trouve merveilleux que vous la compreniez si bien. Nous n'avons pas souvent l'occasion d'entendre des histoires aussi touchantes.

Le travail des aînés est une nouveauté très encourageante. Pour l'amour du ciel, que s'est-il passé entre les jeunes d'aujourd'hui et leurs aînés? Nous le savons. Vous nous avez raconté des choses, monsieur Lanouette, et nous devons maintenant en subir les conséquences. Il est à espérer que nous arriverons à combler le fossé, et c'est ce que vous vous efforcez de faire.

Qui seront les aînés de demain? Peut-être que les aînés peuvent commencer à jouer ce rôle à un âge plus tendre, dans le sens de la sagesse et de l'entraide. Il est clair que vous avez des jeunes qui sont très prometteurs. Mais, tout est relatif. Vous pouvez compter sur les aînés. Mon Dieu, qu'est-ce qui a bien pu se passer?

Pendant que vous parliez, monsieur Lanouette, j'écrivais «Ça, par exemple!» Vous avez été élevé par votre grand-mère et votre grand-père. Sans doute que cela a été une bonne chose, mais c'est ce qui s'est passé entre-temps.

M. Lanouette: Nous sommes les aînés de demain. Nous devons offrir des modèles de comportement positifs à nos jeunes et leur montrer la voie à suivre parce qu'il y a bien des chemins faciles qui conduisent à la criminalité, à la violence et aux drogues. Nous ne voulons pas qu'ils empruntent cette voie. Nous essayons de personifier un passé sain.

Naturellement, cette voie est semée d'embûches. Il n'y a pas assez de temps, de ressources et de gens pour aider, mais nous ne devons pas nous décourager. Il faut débroussailler, et faire le chemin plus large pour ceux qui vont suivre.

[Translation]

Senator Gill: In my opinion, I think you described the situations in a fairly realistic way, I come from Northern Québec, and I believe it is the same inside communities and outside communities.

It is obvious that outside communities are the products of the communities. This gives us an idea of the picture and the situations that exist practically everywhere, on reserves, and obviously off reserves.

In fact, I congratulate you for your realism; you mentioned several times that youth lacked hope, were in fact often on the verge of despair and of committing a fatal act, which is suicide, or other things that happen in society.

You mentioned, a few times, that there have been accomplishments. You have had help regarding these accomplishments; whether from the Department of Indian Affairs, the Secretary of State, or the Department of Human Resources. These projects were often relatively successful, and then budgets were cut. Did this happen often? I would imagine.

I know you were prepared and that you collected statistics on the situations of your organization. What are your expectations as you appear before our Committee? I would imagine you have expectations when appearing before the Commons committees. When appearing before the Senate Committee, what are your general expectations as regards the situations you describe and the solutions you would like to see?

Mr. Lanouette: You heard our recommendations: that we be included in the development of new improvement programs for Aboriginals; and, that we be considered in program progression and that we reach an agreement.

[English]

Ms. Fisher: Today we have given you some examples of how community-based programs actually work in a city. It is my hope that we deliver service to our communities in the urban centres based on our culture and our strengths. I want the committee to understand that we are able to do that, and we have proven that we have been able to do that. However, we need support in maintaining resources. I deal with this day in and day out.

Youth comprise 27 per cent of the homeless Aboriginal population in the city of Ottawa. HRDC funnelled money through the City of Ottawa, and we had a two-year program. We were frequently asked how we would sustain the project. I know that I will not be able to sustain the project. I am giving service to a group of people that will never get service unless I give it to them and unless others think about these people.

[Français]

Le sénateur Gill: Selon mon appréciation, je pense que vous avez décrit les situations d'une façon assez réaliste. Je viens du Nord du Québec et je pense que c'est la même chose partout; et dans les communautés, et hors des communautés.

Il est évident que hors des communautés, ce sont les produits des communautés. Ce qui nous indique un peu le portrait et les situations qui existent à peu près partout, dans les réserves et évidemment hors les réserves.

En fait, je vous félicite pour votre réalisme, vous avez mentionné souvent que les jeunes manquaient d'espoir, étaient en fait souvent sur le bord du désespoir qui les conduisait à un geste fatal, qui est le suicide, ou d'autres choses qui arrivent dans la société.

Vous avez mentionné, à quelques reprises, qu'il y a eu des réalisations. Vous avez eu de l'aide concernant les réalisations; que ce soit du ministère des Affaires indiennes, du Secrétariat d'État ou du ministère des Ressources humaines, et cetera, et que ces projets-là avaient souvent un certain succès et qu'ensuite les budgets étaient coupés. Est-ce que c'est arrivé souvent? J'imagine.

Une autre question que j'aimerais vous poser: je sais que vous vous êtes préparés sans doute, vous avez cumulé des statistiques des situations de votre organisation de la façon que vous l'avez décrite, quelles sont vos attentes en venant parler ici aux sénateurs? J'imagine que vous avez des attentes quand vous allez à la Chambre des communes ou aux comités de la Chambre des communes, quand vous venez ici, au Sénat, quelles sont vos attentes vis-à-vis les situations que vous nous décrivez et les solutions que vous aimeriez avoir et trouver?

M. Lanouette: Vous nous avez entendus, vous prenez nos recommandations: que nous soyons inclus dans le développement des nouveaux programmes d'amélioration pour les Autochtones. Que nous soyons considérés dans la progression de la programmation et de nous entendre, simplement cela.

[Traduction]

Mme Fisher: Aujourd'hui, nous vous avons donné des exemples qui illustrent comment se déroulent des programmes communautaires en milieu urbain. J'aimerais que nos communautés bénéficient de services axés sur notre culture et nos points forts. Je veux que le comité comprenne bien que nous sommes en mesure de fournir de tels services, comme nous l'avons démontré déjà. Nous avons cependant besoin de soutien pour maintenir nos ressources. C'est le défi que je dois affronter du matin au soir.

Les jeunes représentent 27 p. 100 de la population des Autochtones sans abri dans la ville d'Ottawa. DRHC a canalisé des fonds par l'entremise de la Ville d'Ottawa, qui nous ont permis d'avoir un programme de deux ans. On nous demandait souvent comment nous allions maintenir le projet. Je sais que je n'y arriverai pas. Je fournis des services à des gens qui ne les obtiendraient pas autrement, si d'autres personnes ne pensent pas à eux.

What will I do in April? I have set up programs and partnerships. I have tried to find ways that our youth will at least have a place to live in times of emergency. We provide food in a partnership with non-Aboriginal community health centres. That will end.

We are in a difficult situation, and this is the message. If we do not get support and sustainable funding, we will be lost. We will solve the problems, but we cannot do it without those resources.

Mr. Jock: In terms of improving health, there is interest from two ends. One is the need to improve Aboriginal health systems. Some examples were referenced today of systems designed and governed by Aboriginals in our organization. We think that is the way to proceed. Such a system should systematically be put in place across the country so that we have these best practices across the country.

We must recognize that the determinants of health are also important. Part of the plan is to determine how to deal with those determinants of which we have spoken. We need to focus on education, employment and future interests, one of which is self-determination, as ways of fundamentally changing that relationship. We promote those things as an organization, and we support you to do the same as you develop your recommendations.

Health is a key issue. It may be a way to get people organized and committed. It is fundamental to all the people living in this country.

The Acting Chairman: I was struck by your comment about Aboriginal Head Start. I have heard from a number of sources about some of these issues around governance and inequities, particularly regarding the development of a focus to on-reserve rather than off-reserve, which does not make much sense to me. We will look at it carefully.

You made practical comments about the need for grievance mechanisms and dispute resolution. These issues arise when a program has been around for a while. You begin to find out some of the issues around controlling it. I appreciate those comments, and you might elaborate more on that in a minute.

You commented about school retention and the issues related to education and so on. Those are big issues for young people. I have spent much time with the Ottawa School Board, and I am struck by your comments on vocational training. They are telling us that vocational schools are not attracting young people. They are providing a lot of education in highly remunerated professions. The average age of bricklayers now is 56 years. There is an entire stream of trade opportunities that are not being pursued, not only for Aboriginals but for the entire population. Somewhere along the line we have gone astray as a society in devaluing the work that these people do. Immigrants are doing much of this work.

Que ferai-je en avril? J'ai bâti des programmes et des partenariats. J'ai cherché des moyens pour que nos jeunes aient un toit, au moins en situation d'urgence. Nous distribuons de la nourriture en partenariat avec des centres de santé communautaires non autochtones. Tout cela va prendre fin.

Nous vivons des temps difficiles, voici notre message. Si nous n'obtenons pas de soutien et du financement à long terme, nous sommes perdus. Nous pouvons régler les problèmes, mais ce sera impossible sans ces ressources.

M. Jock: L'intérêt envers l'amélioration de la santé suit deux axes. L'un d'eux est le besoin d'améliorer les systèmes de santé autochtones. Nous avons cité aujourd'hui quelques exemples de systèmes conçus et dirigés par des Autochtones de notre organisation. Selon nous, c'est la voie à suivre. Il faudrait déployer, de façon systématique, un tel système à l'échelle du pays, pour que toute la population profite des meilleurs modèles éprouvés.

Il faut reconnaître que les facteurs déterminants en matière de santé sont tout aussi importants. Une partie des démarches consistera à trouver des solutions compte tenu des déterminants dont nous avons parlé. Nous devons nous concentrer sur l'éducation, l'emploi et les intérêts futurs, notamment sur l'autodétermination, comme étant les vecteurs des changements de fond de cette relation. Notre organisation en fait un cheval de bataille, et nous vous exhortons à en faire de même dans vos recommandations.

La santé est un domaine clé. Elle peut devenir un catalyseur qui amènera les gens à s'organiser et à s'engager. La santé est fondamentale pour tous les habitants de ce pays.

La présidente suppléante: J'ai été frappée par vos propos au sujet du Programme d'aide préscolaire aux Autochtones. J'ai entendu parler, de diverses sources, de certains problèmes relatifs à la gouvernance et aux inégalités, plus particulièrement pour ce qui est de la primauté accordée aux élèves vivant dans les réserves plutôt que hors réserve. À mes yeux, ça n'a aucun sens. Nous examinerons cette question de près.

Vous avez formulé des commentaires pratiques sur la nécessité de mettre en place des mécanismes de grief et de résolution des différends. Ces questions surgissent quand un programme existe depuis un certain temps. Apparaissent peu à peu certaines difficultés concernant le contrôle. Vos commentaires sont pertinents; vous pourrez développer tout à l'heure.

Vous avez aussi parlé de la persévérance scolaire et de divers aspects relatifs à l'éducation. Ce sont des aspects importants de la vie des jeunes. J'ai beaucoup travaillé avec la Commission scolaire d'Ottawa et vos commentaires au sujet de la formation professionnelle m'ont interpellée. Ils nous donnent à penser que les écoles professionnelles n'attirent pas les jeunes. Elles offrent beaucoup de formations dans des domaines professionnels très lucratifs. Actuellement, l'âge moyen des briqueteurs est 56 ans. On délaisse toute une gamme de métiers, pas seulement chez les Autochtones, mais dans l'ensemble de la population. Au fil du temps, notre société a enlevé toute valeur au travail de ces gens. Maintenant, ce sont surtout des immigrants qui exercent ces métiers.

Ms. Fisher, pregnancy, sexuality and early childhood development are fundamental to finding long-term solutions. The conditions in which young people become pregnant affects the building of families. I would like you to comment on the importance of family bonding, going beyond the usual good parenting to include family bonding, which is important because it gives children models. Children need an entire set of aunts, uncles and grandparents.

I am encouraged by some of the research. There was the first apparently big international discussion about the role of grandmothers. No discipline has ever looked at that role. I would be interested, Mr. Lanouette, if you could tell me whether you were speaking about your maternal or paternal grandmother.

Mr. Lanouette: My maternal grandparents.

The Acting Chairman: It is the maternal grandmother that has a big influence on the well-being of children.

This entire question of the sensitivity of a girl when she is pregnant is important. I am assuming you are giving care to pregnant girls to some extent. It is a time when girls are sensitive to making changes.

When one is pregnant, there is a kind of openness to change that one may not have later in life with changes in lifestyle. I would be interested in your programming around these girls and young women. This is a concern when it is tied to FAS and other drug use. I learned yesterday about a centre in Montreal that deals with babies addicted to methadone. A girl who had methadone was told she had to continue taking methadone while she was pregnant. If she quit methadone, the baby might have suffered a heart attack because the baby was addicted in the womb. There are some odd messages out there. I would be interested if you could inform us about the programming for these young people who might be suffering from drug addiction. What helpful suggestions do you have for us?

Mr. Lanouette: Aboriginal Head Start was announced in the Speech from the Throne in 1995. Proposals were being accepted in 1996. It is somewhat of a new program, but it is not a new program.

I have done work at the national level on dispute resolution mechanisms, but I do not know how the discussions have progressed.

There are some issues in the national office about who owns the program. Is it the community or is it Health Canada? I believe the community owns the program.

When someone brings in a new program, they develop a sense of ownership. That is human nature. However, you must be able to let that go. Some people at Health Canada are not letting go. They have to let someone else manage the program.

Madame Fisher, nous savons que des aspects comme la grossesse, la sexualité et le développement des jeunes enfants sont au cœur de toute solution à long terme. Les conditions dans lesquelles de jeunes femmes tombent enceintes influencent l'évolution des familles. J'aimerais vous entendre au sujet de l'importance de la création de liens familiaux, en allant plus loin que les aptitudes parentales généralement reconnues pour englober la famille élargie, une source importante de modèles pour les enfants. Ils ont besoin d'être entourés de tantes, d'oncles et de grands-parents.

Certains travaux de recherche m'encouragent. Il y a eu les premiers travaux d'envergure internationale, semble-t-il, sur le rôle des grands-mères. Aucune discipline ne s'était penchée sur la question jusqu'ici. J'aimerais savoir, monsieur Lanouette, si vous parliez de votre grand-mère maternelle ou de votre grand-mère paternelle?

M. Lanouette: Je parlais de mes grands-parents maternels.

La présidente suppléante: La grand-mère maternelle a une grande influence sur le bien-être des enfants.

Toute la question de la sensibilité des filles enceintes est importante. J'imagine que vous prodiguez certains soins aux filles enceintes. C'est une période où elles sont très sensibles à la nécessité de changer des choses.

La grossesse procure une ouverture propice aux changements dans le style de vie, une ouverture qu'une personne ne revivra peut-être jamais à un autre moment. J'aimerais que vous nous parliez des programmes que vous offrez à ces filles et à ces jeunes femmes. Le problème est plus aigu quand le SAF ou toute autre toxicomanie est en cause. J'ai appris hier qu'un centre de Montréal s'occupait particulièrement des bébés souffrant d'une dépendance à la méthadone. Une fille qui en consommait s'était laissée dire qu'elle devait continuer d'en prendre pendant sa grossesse. Selon ses informateurs, si elle cessait sa consommation, le bébé risquait de faire une crise cardiaque parce qu'il était intoxiqué dans l'utérus. Certaines rumeurs assez étranges circulent. Pourriez-vous nous informer au sujet de la programmation qui s'adresse aux jeunes toxicomanes? Pouvez-vous nous faire quelques suggestions utiles?

M. Lanouette: Le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones a été annoncé lors du discours du Trône de 1995; les propositions ont été acceptées en 1996. Il s'agit d'un programme relativement jeune, mais pas nouveau.

J'ai participé à des travaux d'envergure nationale sur les mécanismes de résolution des différends, mais je ne sais pas où les discussions en sont rendues.

On s'interroge au bureau national quant à la propriété du Programme. Appartient-il à la collectivité ou à Santé Canada? À mon avis, il appartient à la collectivité.

Quand un groupe lance un nouveau programme, il développe un certain sens de la propriété. C'est humain. Toutefois, il faut apprendre à lâcher prise. C'est difficile pour certaines personnes à Santé Canada. Elles refusent de transmettre la gestion du programme à quiconque.

Your mind is set at a young age on staying in school. I have two young children. It surprises some people. I have an eight-year-old son and a five-year-old daughter. We waited a long time before having children.

The educational mindset begins at a very young age. My son participated in the Aboriginal Head Start program for three years. He then went to Grade 1. His reading, language and math skills were that of a child in Grade 2. My daughter participated in Head Start for one year. She is in senior kindergarten now in a school that teaches in both French and English. We wanted them to be raised as bilingual students. It will certainly give them advantages over other students as they get older.

I speak three languages. I speak Algonquin, French and English. It has certainly helped me.

We must help youth to understand that they will get nowhere without an education. I dropped out of high school in Grade 10. I was taking Grade 12 physics, chemistry and computer courses. I got bored and quit.

I became involved with some pretty bad dudes when I was young. I decided to change my life around. I joined the Canadian Armed Forces. I spent a number of years in the forces. I got my high school equivalency diploma. When I left the Armed Forces, I took a job driving taxi in Ottawa in 1979. I went to Carleton University and studied political science and Aboriginal history.

What I picked up on the streets is that everyone needs an education. You need to further your own education and your own mindset. That helped me. I do not have the solutions about how we keep kids in school. I can certainly share experiences with them and tell them why they need it, but every individual is different. What will motivate them to stay in school to learn is different. Everyone has different motivation. Some people are motivated by praise; others by money. Everyone is different.

As for school retention, studies have been done by the Ontario Federation of Indian Friendship Centres and other centres. There is a youth council within the National Association of Friendship Centres, and it is looking at this area. I would be happy to encourage them to share their findings with you.

Much of what is instilled in a person is brought to them by the maternal grandmother. In my case, she was a school teacher on our reserve and was one of my teachers when I was a kid.

The Acting Chairman: You are a good role model.

Ms. Fisher: There are not a lot of resources around for young moms. In our centre, we use all of our programming to help new individuals coming into the centre. We call that a circle of care. Initially, the mom or the young woman coming in for a discussion with the nurse practitioner on sexuality — and it gets to that eventually, although she may have been there to get treatment for a sore throat — is given the tools to access the resources around her. She would be immediately referred to a grandmother because we know that it is important that there be someone older in her

La décision de poursuivre ses études se prend quand on est très jeune. J'ai deux jeunes enfants. Cela en surprend certains. Mon fils a huit ans et ma fille, cinq ans. Nous avons attendu longtemps avant de devenir parents.

L'état d'esprit par rapport aux études se forge très tôt. Mon fils a participé au Programme d'aide préscolaire aux Autochtones pendant trois années. Il est ensuite entré en première année. Ses aptitudes en lecture, à l'oral et en mathématique correspondaient à celles d'un élève de deuxième année. Ma fille a participé au Programme pendant une année. Elle fait actuellement sa maternelle dans une école bilingue, anglais et français. Nous tenions à ce qu'ils reçoivent une éducation bilingue. Ce sera certainement un avantage par rapport à d'autres élèves quand ils seront plus âgés.

Je parle trois langues: l'algonquin, le français et l'anglais. Je n'ai aucun doute quant aux avantages que j'en ai tirés.

Il faut aider les jeunes à comprendre qu'ils n'iront nulle part s'ils ne font pas d'études. J'ai personnellement décroché en dixième année. Je suivais des cours de physique, de chimie et d'informatique de douzième année. Je m'ennuyais et je suis parti.

J'ai fréquenté des gaillards assez peu recommandables quand j'étais jeune. Puis j'ai décidé de prendre un autre chemin. Je me suis engagé dans les Forces canadiennes. J'y ai passé plusieurs années. J'ai obtenu mon diplôme d'équivalence d'études secondaires. Quand j'ai quitté les Forces, je suis devenu chauffeur de taxi à Ottawa, en 1979. Je me suis inscrit en sciences politiques et histoire autochtone à l'Université Carleton.

Ce que j'ai appris dans la rue, c'est que tous ont besoin de recevoir une éducation. Tous ont besoin de poursuivre leur éducation et de former leur esprit. Cela m'a aidé. Je n'ai pas de solutions pour retenir les enfants à l'école. Je peux certes partager mes expériences avec eux et leur dire pourquoi ils doivent être scolarisés, mais chacun est différent. Chacun trouvera sa propre motivation pour rester à l'école et apprendre. Les motivations varient d'une personne à l'autre. Certains seront motivés par les louanges, d'autres par l'argent. Chacun est différent.

La rétention scolaire a fait l'objet de recherches à la Fédération of Indian Friendship Centres et à d'autres centres. Un conseil de jeunes formé par la National Association of Friendship Centres s'intéresse à la question. Il me fera grand plaisir de leur demander de vous faire part de leurs découvertes.

Une grande partie de notre bagage nous vient de notre grand-mère maternelle. Dans mon cas, elle était enseignante sur la réserve. Elle m'a enseigné quand j'étais enfant.

La présidente suppléante: Vous représentez un bon modèle.

Mme Fisher: Les jeunes mères ont peu de ressources vers qui se tourner. Dans notre centre, toute la programmation vise à attirer de nouvelles venues. Nous l'appelons notre cercle de bienveillance. Au début, la mère ou la jeune femme qui discute de sexualité avec l'infirmière praticienne — elles y viennent toujours, même si elles sont venues à l'origine pour un mal de gorge — reçoit des outils d'accès aux ressources du milieu. Elle est dirigée immédiatement vers une grand-mère parce que nous savons toute l'importance de pouvoir se confier à quelqu'un de

life to talk to. That does not mean a doctor or a nurse practitioner. They are part of that circle of care, but she would link up immediately with a grandmother who would be willing to be her grandmother or aunt. That is the critical element. We do that in all our programs, such as our prenatal program. If these individuals do not have an extended family, we immediately have someone there for them. An elder is as important as the health care provider at the beginning stage.

Also, we recognize that culture is an important element. Many people are searching for that element. Through the teachings of respect, we hope that young single moms will begin to recognize and to search out those things for themselves. They have access to sweat lodge ceremonies and then basic things such as community kitchens. In community kitchens, they are able to socialize with other moms, where other moms teach moms.

If we had a lot of money, or a set program, we could start to do other things related to addictions. There is nothing in our centre that enables us to work on addictions at the present time, except through our doctors and nurse practitioners. For addictions, they would be referred most likely.

We encourage mothers and young people to be involved in activities such as community kitchens, ceremonies and celebrations. That is the best we can do.

The Acting Chairman: It is a very good start. The addiction issue is connected but separate. We all know there are not enough resources for young people with addictions.

Ms. Fisher: The real key with our clients is the cyber café program for 13 and 14 year-olds. That is where they pick up the need for education. That is where we can make a difference. We struggled to get the money for that cyber café. There is no money out there that says that we can have that wonderful program. However, that program has most impact by far. They get to talk about sexuality or anything they want to talk about. We can direct that talk. The environment is safe and accessible for them. We can start to talk about parenting and what that means. What is a parent? Those chats enable them to talk to their own parents.

We have a program at the centre called the child and art therapy session. We have a full time art therapist. We use art therapy as a form of allowing kids and their parents to communicate. We refer to that program to allow a young woman to start to learn about communication. There are all these elements, but multiple programs must wrap around that individual.

Senator Sibbeston: I come from a rural setting in the Northwest Territories. People live in small communities and native peoples eventually migrate to larger centres like Yellowknife. The plight of the Aboriginal people in the North is not bad, in part because they are numerous enough that they are not overwhelmed by the

plus âgé. Pas nécessairement un médecin ou une infirmière. Ils font partie du cercle de bienveillance, mais la femme entre en lien immédiatement avec une grand-mère prête à jouer le rôle de sa grand-mère ou de sa tante. C'est l'élément essentiel, présent dans tous nos programmes, notamment notre programme prénatal. Si les femmes n'ont pas de famille étendue, nous les mettons immédiatement en contact avec quelqu'un. À ce premier stade, l'aînée joue un rôle tout aussi fondamental que le professionnel de la santé.

De même, nous accordons beaucoup de valeur à la culture. Beaucoup veulent retrouver cet élément. Nous enseignons le respect aux jeunes mères célibataires pour qu'elles fassent des prises de conscience à cet égard et qu'elles commencent à le témoigner envers elles-mêmes. Elles peuvent participer à des cérémonies de la suerie et à des activités aussi simples que les cuisines collectives. Dans ces cuisines, elles entrent en lien avec d'autres mères et elles peuvent se donner des enseignements mutuels, entre mères.

Si nous avions beaucoup d'argent, ou un programme établi, nous pourrions entreprendre d'autres activités liées à la toxicomanie. Présentement, rien ne nous permet d'agir dans ce domaine, si ce n'est par l'entremise de nos médecins et infirmières. Les cas de toxicomanie leur sont dirigés pour la plupart.

Nous incitons les mères et les jeunes à s'engager dans des activités telles que les cuisines collectives, les cérémonies et les célébrations. C'est le mieux que nous pouvons faire.

La présidente suppléante: C'est un bon début. La toxicomanie, même si elle est liée, est une question distincte. Nous savons tous que les ressources manquent pour venir en aide aux jeunes toxicomanes.

Mme Fisher: Pour notre clientèle, l'élément phare est le cybercafé, qui s'adresse aux jeunes de 13 et 14 ans. C'est là qu'ils saisissent à quel point l'école est importante. C'est là que nous avons un pouvoir de changer des choses. Nous nous sommes débattus pour obtenir des fonds voués à ce cybercafé. Nous n'avons pas trouvé l'argent pour faire vivre ce merveilleux programme. Pourtant, c'est celui qui a le plus de rayonnement, et de loin. Il permet aux jeunes de parler de sexualité et de tout ce qui les intéresse. Nous pouvons orienter les discussions. L'environnement est sûr et accessible. Nous pouvons les amener à parler du rôle de parent, de ce qu'il signifie. Qu'est-ce qu'un parent? Ces discussions les amènent à parler avec leurs propres parents.

Nous offrons au centre des séances enfant et thérapie par l'art. Nous bénéficions des services d'un arthérapeute à temps plein. Nous utilisons l'arthérapie pour stimuler les communications entre parents et enfants. Les jeunes femmes dirigées vers ce programme sont sensibilisées à la communication. Voilà, il y a tous ces éléments, mais ces femmes ont besoin d'être enveloppées par de multiples programmes.

Le sénateur Sibbeston: Je viens d'une région rurale des Territoires du Nord-Ouest. Les gens vivent en petites communautés et il arrive que des Autochtones émigrent vers des centres plus importants tels que Yellowknife. Le sort des Autochtones vivant dans le Nord n'est pas si mauvais, en partie

non-native population. I see elements in our northern society that make it possible for native people to succeed and do reasonably well and feel comfortable about themselves.

You are talking about the plight of Aboriginal people in the cities, which is difficult and challenging. I do not know a great deal about it because I have not lived a lot of my life in the urban centres. However, when I think about the northern and the rural settings, they are mostly inhabited by Aboriginal people. In terms of hunting and trapping, Aboriginal people were on the land. That is where all Aboriginal peoples came from and, to varying degrees, have moved away from.

In the North, I feel fortunate because you can still go hunting, speak your language and be among your own people. We are creating a society where native people can still do well. You can be educated and have a role in government. We have Aboriginal people heading our government as ministers. We are also creating an economy where native people are involved in the economy. We have diamond mines in Yellowknife. I was up to a mine about three weeks ago, and Aboriginal people are involved in that mine. The trucks, the catering and the accommodation are owned in part by Aboriginal people. In this way, native people are involved.

I imagine the difficulty with native people in urban settings is that the circumstances are not like that. They are overwhelmed by numbers. They are a minority in a big society. As native people live in a city, it becomes more and more difficult for them to relate and understand who they are because there is not that encouragement. There is not that foundation of language and culture. Somehow or another you must keep that alive and grasp at the things make you unique, apart from your colour. I can appreciate that challenge.

On the other hand, my wife is not native. She has always encouraged me. She has told me, "There are many good things about you, and Canadian society can learn and benefit from you." Any approach you take, such as your holistic approach to medicine, can be a contribution to Canadian society. The things that you do culturally, and so on, can be an inspiration. They are unique and can certainly add to the mosaic and colour of Canada. It is a real struggle.

I must admit that the information you have given is overwhelming. How can we digest it? We cannot say much today because there is a lot of information to read. Then we can decide what we can do.

Our challenge is to find a way to improve the lives of Aboriginal people, particularly the young people in urban centres. We have a difficult task. We must delve into the story of the migration of Aboriginal people to cities and their struggle to somehow recreate their lives. With migration comes poverty and the difficulties of dealing with mass society.

parce qu'ils sont suffisamment nombreux pour ne pas se perdre dans la population non autochtone. Certains aspects de notre société nordique permettent aux Autochtones de réussir assez bien et d'avoir une bonne estime d'eux-mêmes.

Vous parlez du sort réservé aux Autochtones en milieu urbain, qui vivent dans des conditions difficiles, douloureuses. J'en connais très peu sur le sujet parce que je n'ai pas beaucoup vécu dans les centres urbains moi-même. Cependant, je sais que les communautés nordiques et rurales sont en grande partie peuplées par des Autochtones. Pour chasser et trapper, les Autochtones occupaient le territoire. Ce sont les origines de tous les Autochtones et, à différents degrés, ce sont les racines qu'ils ont quittées.

Dans le Nord, je me sens choyé parce que je peux encore chasser, parler ma langue et vivre entouré de mon peuple. Nous créons une société où les Autochtones ont encore la chance de réussir. Ils peuvent aller à l'école et jouer un rôle au gouvernement. Des Autochtones occupent des postes aussi élevés que ministres dans notre gouvernement. Nous bâtissons aussi une économie qui réserve une place aux Autochtones. Nous avons des mines de diamant à Yellowknife. J'ai visité une mine voilà trois semaines, où des Autochtones travaillent. Les camions, les services de restauration et les logements appartiennent en partie à des Autochtones. Ils s'impliquent de cette façon.

J'imagine que les difficultés des Autochtones vivant en milieu urbain sont dues à un contexte différent. Ils sont perdus parmi dans la masse de non-Autochtones. Ils sont une minorité au sein d'une grande société. Plus ils vivent longtemps en ville, plus il devient difficile pour eux de se situer par rapport à leurs origines et de comprendre qui ils sont: ils ne reçoivent aucune forme d'encouragement à cet égard. Il n'y a pas d'assise linguistique ou culturelle. D'une façon ou d'une autre, il faut garder ces racines vivantes et s'accrocher à ce qui fait de vous un être unique, autre que la couleur de votre peau. Je saisis toute l'ampleur du défi.

Ma femme n'est pas Autochtone. Elle m'a toujours encouragé. Elle m'a dit: «Ton peuple a beaucoup de qualités, et la société canadienne peut apprendre et s'enrichir à votre contact.» Votre façon d'aborder les choses, telle que votre approche holistique de la médecine, peut être profitable pour la société canadienne. Ce que vous faites sur le plan culturel, ou d'autres plans, peut servir d'inspiration. Ils sont uniques et peuvent certainement apporter leur contribution à la mosaïque et à la couleur canadiennes. C'est un véritable combat.

Je dois admettre que j'ai été renversé par l'information dont vous nous avez fait part. Comment digérer tout ça? Nous n'avons pas grand-chose à dire aujourd'hui parce que nous devons lire tous ces documents. Plus tard, nous pourrions décider de ce qu'il faut faire.

Notre défi consiste à trouver un moyen d'améliorer la vie des Autochtones, et surtout des jeunes vivant dans les centres urbains. La tâche n'est pas facile. Nous devons fouiller dans l'histoire de la migration des Autochtones vers les villes et de leur combat pour recréer leur vie, en quelque sorte. La migration entraîne la pauvreté et les difficultés de vivre en milieu densément peuplé.

I understand the difficulties. When our report is done, I hope that we can, in a small way, make recommendations or say things that can contribute. That will be the challenge because what we say or do must be relevant. It must be strong. It must be clear enough that governments can take it and determine that if they do certain things, there will be a definite improvement in people's lives. That is the task we have.

I appreciate what you have contributed to us today. Through time, we will be able to sift through it and take what we can out of it.

Ms. Fisher: If you have the time, senators, I suggest that you visit the centre. If we could walk you through the entire process, you would have a good sense of how this service is delivered in a holistic way. We are located at 299 Montreal Road.

Mr. Lanouette: Every Thursday we have a traditional meal at the Friendship Centre, and it is open to the public. You are more than welcome.

Mr. Jock: We did not touch on health careers among Aboriginal people. As we do have a very young population, perhaps we should be seen more strategically as the folks who can take care of the rest of the population as it ages. A real investment in health and social development, as per the recommendation of the royal commission, might be an interesting focus for our youth.

The Acting Chairman: Thank you to everyone on the panel. It has been an interesting morning.

Honourable senators, we have business to discuss on the budget. We will continue our public meeting, without transcription.

The committee continued in public.

Je comprends ces difficultés. Quand notre rapport sera terminé, j'espère que nous pourrions, à notre mesure, formuler des recommandations ou tenir des propos porteurs de sens. Notre défi sera de dire des choses ou de poser des gestes pertinents. Ils devront être signifiants. Ils devront être assez limpides pour indiquer aux gouvernements ce qu'ils peuvent faire pour améliorer de façon certaine la vie des gens. C'est notre tâche.

Je vous suis très reconnaissant d'avoir échangé avec nous aujourd'hui. Avec le temps, nous serons en mesure de faire le tri et d'en tirer profit le plus possible.

Mme Fisher: Si vous en avez le temps, messieurs et mesdames les sénateurs, je vous invite à visiter le centre. Si nous pouvions vous expliquer le processus en long et en large, vous pourriez mieux comprendre l'approche holistique du service. Notre centre est situé au 229, chemin de Montréal.

M. Lanouette: Tous les jeudis, nous organisons un souper traditionnel au Centre d'amitié, c'est ouvert au public. Vous êtes cordialement invités.

M. Jock: Nous n'avons pas abordé la question des carrières dans les domaines de la santé au sein de la population autochtone. Étant donné que notre population est très jeune, on devrait sans doute nous considérer dans une vision stratégique puisque les personnes qui peuvent prodiguer des soins au reste de la population sont vieillissantes. Un investissement réel dans la santé et le développement social, comme le recommande la commission royale, pourrait devenir un centre d'intérêt majeur pour nos jeunes.

La présidente suppléante: Merci à tous les participants. La matinée a été fort intéressante.

Honorables sénateurs, nous discuterons maintenant de questions budgétaires. Nous allons poursuivre notre séance publique, sans transcription.

Le comité poursuit la séance publique.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

From Statistics Canada:

Mr. Michael Tjepkema.

From the Wabano Centre for Aboriginal Health:

Ms. Allison Fisher, Executive Director.

From the National Aboriginal Health Organization:

Mr. Richard Jock, Executive Director.

From the Odawa Native Friendship Centre:

Mr. Jerry Lanouette, President.

TÉMOINS

De Statistique Canada:

M. Michael Tjepkema.

Du Wabano Centre for Aboriginal Health:

Mme. Allison Fisher, directrice exécutive.

De l'Organisation nationale de la santé des Autochtones:

M. Richard Jock, directeur exécutif.

Du Centre d'amitié autochtone Odawa:

M. Jerry Lanouette, président.



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, December 3, 2002

Le mardi 3 décembre 2002

Issue No. 3

Fascicule n° 3

Fourth meeting on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and related matters

Quatrième réunion concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Brenda Robertson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.,	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Pearson
Christensen	Sibbeston
Gill	St. Germain, P.C.
Hubley	Stratton
Léger	Tkachuk

** Ex Officio Members*

(Quorum 4)

ERRATUM

The name of the Honourable Senator Sibbeston was omitted from the list of committee members published in Issue No. 1. As well, the name of the Honourable Senator Rompkey appeared in error in that issue.

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DES PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Brenda Robertson

et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Pearson
Christensen	Sibbeston
Gill	St. Germain, c.p.
Hubley	Stratton
Léger	Tkachuk

** Membres d'office*

(Quorum 4)

ERRATUM

Le nom de l'honorable sénateur Sibbeston a été omis de la liste des membres du comité publiée dans le fascicule n° 1. De plus, le nom de l'honorable sénateur Rompkey a été publié dans cette liste par erreur.

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, December 3, 2002
(5)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. in room 160-S, Centre Block, the Acting Deputy Chair, the Honourable Terry Stratton presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston, Stratton and Tkachuk (8).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, Tonina Simeone and Mary Hurley; and from Nation Media, Guy Freedman.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the Committee continued its examination of issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From Big Soul Productions:

Laura J. Milliken;

Jennifer Podemski.

Ms. Milliken and Ms. Podemski made an introductory statement, showed video clips, and answered questions.

At 9:30 a.m., it was agreed that the Honourable Senator Pearson take the Chair.

At 11:10 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:**PROCÈS-VERBAL**

OTTAWA, le mardi 3 décembre 2002
(5)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 05, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable Terry Stratton (*vice-président suppléant*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Christensen, Gill, Hubbley, Léger, Pearson, Sibbeston, Stratton et Tkachuk (8).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Tonina Simeone et Mary Hurley; et de Nation Media, Guy Freedman.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

De Big Soul Productions:

Mme Laura J. Milliken;

Mme Jennifer Podemski.

Mme Milliken et Mme Podemski font une déclaration, présentent des bandes vidéo et répondent aux questions.

À 9 h 30, il est convenu que l'honorable sénateur Pearson occupe le fauteuil.

À 11 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, December 3, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Terry Stratton (*Acting Deputy Chairman*) in the Chair.

[English]

The Acting Deputy Chairman: Our witnesses today are Ms. Jennifer Podemski and Ms. Laura Milliken from Big Soul Productions.

Ms. Jennifer Podemski, Big Soul Productions: I am co-owner and operator of Big Soul Productions, an Aboriginal-owned and operated production company in Toronto.

Ms. Laura J. Milliken, Big Soul Productions: I am in partnership with Jennifer. I am originally from Kettle and Stony Point Reserve in Southwest Ontario.

Ms. Podemski: Beginning with my background, I was raised in Toronto. My mother is Saulteaux from Muscowpetung First Nation in Saskatchewan and my father is Israeli. I grew up in the suburbs of Toronto, where we were the only native family in the area. Basically, I had to represent my heritage and culture throughout my brutal youth with an alcoholic mother. I was pretty ashamed of my native background.

I was immersed in my culture from both sides, and performing, acting, dancing and theatre saved my life. I became involved in the arts at a young age and pursued them for many years. There are many parallels between my life and Laura's.

Ms. Milliken: My upbringing was similar to Jennifer's. I grew up in Scarborough, Ontario. My family lived in a relatively nice, suburban neighbourhood that was mostly Caucasian. My sister and I were the only native kids in our elementary and high schools.

My father is a product of a residential school. He has been plagued with alcoholism and numerous other residential-school-related problems. He has never recovered from those problems. As a result, we grew up dealing with his problems. However, I was fortunate to have many positive influences in my life, including teachers, art, other people's parents and my mother. My father had some positive influence on me: he is artistically talented and a beautiful person, generally.

I was involved in the arts in my youth. I played the flute for many years and entered drama class when I was in high school. Art saved my life.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 3 décembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 05 pour étudier les questions touchant les jeunes Autochtones au Canada et, en particulier, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Terry Stratton (*vice-président suppléant*) occupe le fauteuil.

[Traduction]

Le vice-président suppléant: Bonjour. Nous allons entendre aujourd'hui les témoignages de Mme Jennifer Podemski et de Mme Laura Milliken, de Big Soul Productions.

Mme Jennifer Podemski, Big Soul Productions: Je suis copropriétaire et exploitante de Big Soul Productions, maison de production autochtone, à Toronto.

Mme Laura J. Milliken, Big Soul Productions: Je suis partenaire de Jennifer. Je suis originaire de Kettle et de Stony Point Reserve dans le sud-ouest de l'Ontario.

Mme Podemski: Commençons par mes antécédents. Je suis née à Toronto d'une mère Saulteaux de la Première nation Muscowpetung, en Saskatchewan, et d'un père israélien. J'ai grandi en banlieue de Toronto, où nous étions la seule famille autochtone. Simplement dit, la violence de ma jeunesse et l'alcoolisme de ma mère ont donné une image assez négative de mon patrimoine et de ma culture et j'avais honte de mes racines autochtones.

J'ai été immergée dans ma culture maternelle et paternelle, et c'est la danse, le théâtre et les arts qui m'ont sauvé la vie. J'ai commencé à m'intéresser aux arts à un très jeune âge et les ai pratiqués pendant de nombreuses années. Il y a beaucoup de points communs entre ma vie et celle de Laura.

Mme Milliken: Ma jeunesse est semblable à celle de Jennifer. J'ai grandi à Scarborough, en Ontario, où ma famille habitait dans un quartier relativement aisé, en banlieue, peuplé principalement de blancs. Ma soeur et moi étions les seules enfants autochtones à l'école, autant à l'élémentaire qu'au secondaire.

Mon père a fréquenté une école résidentielle et sa vie a été marquée par l'alcoolisme et par de nombreux autres problèmes liés à ce genre d'écoles. Il ne s'en est jamais remis et nous avons donc dû les supporter tout au long de notre enfance et de notre adolescence. J'ai eu la chance cependant de bénéficier de l'influence positive de mes professeurs, de ma mère et des parents des autres, sans parler de l'art en général. Mon père aussi a eu une influence positive sur ma vie: dans le fond, c'est quelqu'un de bien qui possède beaucoup de talents artistiques.

Les arts m'ont beaucoup intéressée dans ma jeunesse. J'ai joué de la flûte pendant de nombreuses années et j'ai pris des cours de théâtre à l'école secondaire; c'est ce qui m'a sauvé la vie.

My father and mother always told us how important it was to sing and to play music. I did not get in touch with my Aboriginal heritage until my late teens, when I started writing, and thus discovering who I was and where I came from.

I had to do that on my own in order to expand on the limited education I got in high school.

Ms. Podemski: I will start with the early beginnings, before I met Ms. Milliken.

To continue on, I believe that education is an important point. Growing up in an urban centre, especially in a place like Toronto, for the most part, I was the only native representative in any given situation. There was a lot of ignorance and racism, due to lack of education, from the rest of my peers.

My Aboriginal ancestry was abandoned when my mother left my family. I was brought back into it when I became a professional actor and started performing. All the roles that I performed were native roles, and I got very much in touch with who I was in the acting community. I was fully immersed in it, which led me to the point where I was making a living as an actor in various film and television efforts from the Canadian perspective.

Dance Me Outside was probably the one that changed it all for me and propelled me into a new place in my career, which then led to *The Rez*. I continued to work as an actor, but I found it very difficult to break out of the constraints and barriers that were put on me by the industry. Working as just an actor was difficult, because I was put in this category of "the native actor." It was like I was the only one working, which seemed strange.

I often worked on films based on native stories that were written, directed and produced by non-native people, and which were incorrect, derogatory and uninformed. I was often the only native person on a set with a supposedly entirely native cast.

That leads me to being asked to host the Aboriginal Achievement Awards in 1999 in Regina, which I was honoured to do, because John Kimbell from the National Aboriginal Achievement Awards had saved my life many times by helping with funding to pursue my career and goals. That is where I met Ms. Milliken. It was from that point on that my life took on a whole new meaning in terms of being an Aboriginal woman in this country and living towards a greater purpose in using the arts and my background as a filmmaker, performer and, in some ways, an advocate, to create a better life for myself, my future children, grandchildren and the children and grandchildren of people I know.

Ms. Milliken: I echo that. I felt like I was on the verge of something better that would contribute to the greater good when Jennifer and I met, joined forces and decided to take on our important work. I followed a long road to get there. I actually took many turns. I, too, was plagued with many addictions that I have fought very hard to overcome.

Mon père et ma mère nous disaient toujours à quel point il est important de chanter et de jouer des instruments de musique. Je n'ai apprécié mon patrimoine autochtone qu'à la fin de mon adolescence, quand j'ai commencé à écrire et à découvrir qui j'étais et d'où je venais.

J'ai dû le faire toute seule à cause de l'éducation limitée que j'ai reçue à l'école secondaire.

Mme Podemski: Je vais commencer par le tout début, avant que je ne rencontre Mme Milliken.

Je pense aussi que l'éducation est un élément important. J'ai grandi dans un grand centre urbain, Toronto, où j'étais la seule Autochtone, peu importe où j'allais; or, l'ignorance et le racisme étaient monnaie courante de la part de mes pairs, à cause justement de leur manque d'éducation.

J'ai perdu mon patrimoine autochtone quand ma mère nous a abandonnés. Je ne l'ai retrouvé que quand je suis devenue actrice professionnelle. Les rôles qu'on me réservait étaient des rôles d'Autochtones, et j'ai vite appris qui j'étais au sein de la collectivité des acteurs. J'y ai été plongée, tant et si bien que j'ai gagné ma vie en jouant dans des films et des émissions télévisées dans une perspective canadienne.

Dance Me Outside est probablement le projet qui a tout changé pour moi, qui a fait progresser ma carrière et m'a amenée à *The Rez*. J'ai continué à travailler en tant qu'actrice, tout en ayant beaucoup de mal à surmonter les contraintes et obstacles que l'industrie m'imposaient. Être une actrice comme une autre était difficile, puisqu'on m'avait catégorisée comme «l'actrice autochtone». J'avais l'impression d'être la seule sur le marché, ce qui était étrange.

Il m'est souvent arrivé de jouer dans des films inspirés d'histoires autochtones qui étaient écrits, réalisés et produits par des non-Autochtones mal informés, et qui étaient peu représentatifs de la réalité, voire même dénigrants. Il m'est souvent arrivé d'être la seule Autochtone sur le plateau d'un film dont la distribution était censée être entièrement autochtone.

On m'a par la suite demandé d'animer la soirée de remise des prix d'excellence aux Autochtones, à Regina, en 1999, ce qui a été un grand honneur pour moi, parce que John Kimbell, l'un des organisateurs de ces prix, m'a sauvé la vie à plusieurs reprises en finançant ma carrière et en me permettant ainsi d'atteindre mes objectifs. C'est là que j'ai rencontré Mme Milliken et c'est à partir de ce moment que j'ai vraiment commencé à comprendre ce que signifie être une femme autochtone dans ce pays. J'ai trouvé ma raison d'être: me servir des arts et de mes antécédents de cinéaste, actrice et, d'une certaine façon, plaider en faveur d'un monde meilleur pour mes enfants, mes petits-enfants et ceux de mes proches.

Mme Milliken: Je me fais l'écho de ces remarques. Quand Jennifer et moi nous sommes rencontrées, j'ai senti qu'ensemble, nous pourrions faire quelque chose d'important pour le bien de tous. La route a été longue et sinueuse, puisque moi aussi, j'ai connu toutes sortes de dépendances que j'ai surmontées au terme de considérables efforts.

My career started when I was a kid. One of my favourite games was playing "President" with my friends. It was actually "Office," but I was always the president. I always knew I wanted to get into business. I always knew that I was driven. Our neighbours would look at our family and see my dad, who was visibly native and also drunk. A lot of judgment was cast.

There was a belief that my sister and I would be married off and pregnant by the time we were 16. I am very pleased to have proved them wrong. Everyone in my family now has some kind of post-secondary education. I am happy to have just gotten through that. I am happy with where my life has gone.

I had started with a college education, and journalism was the field. I knew I wanted a voice and I wanted to write. I went to school for three years and received a journalism diploma. I received the Gill Purcell Journalism Scholarship for Native Canadians. I worked at Canadian Press for some time. I then went on to work for *Canadian Business* and *Canadian Profit* magazines at CB Media, which then was part of McLean Hunter and now Rogers. At 26, I became the manager of the promotions and communications department. I was headhunted by John Kimbell to work for him and, as a result, ended up being his associate producer for the National Aboriginal Achievement Awards for two years.

I say I took many twists and turns because those are all very different jobs that I undertook in that time. What was great was that I was introduced to so many different worlds. I realized that the media was a great way to get my message out. It gave me an opportunity to find out more about myself and where I came from.

I was reading a lot of coverage of Aboriginal people and I was influenced by it. I soon came to realize that it was not all true. A lot of it was biased. We were not really hearing the true or accurate stories of Aboriginal people. I wanted to contribute to that.

I also wanted to contribute to a more positive voice, perhaps something inspirational, such as showing our own people that we are doing great things. That is how *The Seventh Generation*, our television series, was born. It is important role modelling. I did not have many positive influences on the Aboriginal side while I was growing up. My main influences were my music teacher and my mother. Although I looked up to my father for being a great artist, musician and a wonderful person, he was plagued with issues. It was very hard for a young person to see past that. I did not understand how. All I saw was what everyone else saw, which was a drunk Indian. It is a tragic thing for a young person to grow up and live with that, and to start to believe the stereotype, especially when it is your own father. I do not any more. At the time, I was ashamed of who I was. Thankfully, that has changed; I love my father. I think it is important to show that. I needed, at the time, to see somebody positive who was a brown-skinned person, a native person.

Ma carrière a commencé quand j'étais enfant. J'adorais jouer à la présidente avec mes amis; le jeu s'appelait en fait «Cabinet», mais j'étais toujours la présidente. J'ai toujours voulu passer à l'action, j'ai toujours été motivée. Les voisins voyaient comment nous vivions et portaient un jugement sur nous — et sur mon père, visiblement Autochtone et saoul.

Tout le monde croyait que ma sœur et moi allions être mariées et enceintes dès l'âge de 16 ans. Je suis très fière d'avoir prouvé le contraire. Tous les membres de ma famille ont fait des études postsecondaires. Je suis contente d'être passée par là, et de ma vie, aujourd'hui.

J'ai commencé par aller à l'université, où j'ai suivi des cours de journalisme. Je savais que je voulais m'exprimer et écrire. J'ai étudié pendant trois ans et obtenu un diplôme en journalisme. J'ai reçu la bourse en journalisme de Gill Purcell pour les Canadiens autochtones. J'ai travaillé à la Presse canadienne pendant quelque temps, puis aux magazines *Canadian Business* et *Canadian Profit* de CB Media, qui appartenait à l'époque à McLean Hunter et aujourd'hui, à Rogers. À 26 ans, je suis devenue gestionnaire du service de la promotion et des communications. John Kimbell m'a alors recrutée comme productrice adjointe des Prix nationaux d'excellence décernés aux Autochtones, poste que j'ai occupé pendant deux ans.

J'ai dit plus haut que la route a été sinueuse, vu que tous ces emplois que j'ai occupés à ce moment étaient très différents. Ce qui est formidable, c'est que j'ai pu ainsi connaître des mondes vraiment opposés. J'ai compris que les médias pouvaient me permettre de dire ce que j'avais à dire et j'ai eu ainsi l'occasion de découvrir davantage qui je suis et d'où je viens.

J'ai lu beaucoup de reportages sur les peuples autochtones, ce qui m'a beaucoup influencée. J'ai vite compris qu'ils ne reflétaient pas la réalité, que beaucoup étaient faussés; les histoires qu'ils racontaient n'étaient pas de vraies histoires autochtones et j'ai voulu rectifier les choses.

J'ai voulu aussi jouer un rôle plus positif, voire être une source d'inspiration, en montrant à nos frères et sœurs que nous faisons des choses extraordinaires. C'est ainsi que *The Seventh Generation*, notre série télévisée, est née. Elle offre des modèles de comportement, ce qui est important de mon point de vue; en effet, je n'ai pas subi beaucoup d'influences autochtones positives quand j'étais enfant, à l'exception de mon professeur de musique et de ma mère. Même si je respectais mon père parce que c'était un artiste et un musicien exceptionnel et qu'il était quelqu'un de merveilleux, il connaissait malheureusement énormément de problèmes. C'était très dur pour une jeune personne de dépasser cette réalité et je ne savais pas comment m'y prendre. Je ne voyais que ce que les autres voyaient, soit un Indien saoul. C'est horrible de grandir dans un environnement pareil et d'accepter cette image stéréotypée dès le plus jeune âge, surtout quand il s'agit de son propre père. Je n'y crois plus aujourd'hui, mais à l'époque, j'avais honte de ce que j'étais. Heureusement, tout a changé: j'aime mon père et je pense qu'il est important de le montrer. À l'époque, j'avais besoin d'un modèle positif qui soit un Autochtone à la peau basanée.

That is why Jennifer and I believe so strongly in mentoring and role modelling, and in presenting these incredible Aboriginal youth on television at a national level. Kids watch TV. Let's face it — people recognize those they see on TV. We thought we should be exploiting that, which we are now doing to the best of our ability.

Now I will turn it over to Ms. Podemski to talk about *The Seventh Generation*.

Ms. Podemski: The whole idea is to reinforce images, at both a national and, hopefully, international level, of native people that are not just based on the way people think we look. The idea of saying: "I have light skin and brown hair, and I look like what some people would think of as Asian, but I am a native person of this ancestry. I want to represent who I am and where I am from. I do not represent everyone."

The idea is to take people from across the country, urban, rural, from the reservations, from the small communities, the big city and everywhere else, who look different, who are all native and all dealing with the same identity issues as I am. Whether you are dark or light, have curly hair or blue eyes, whatever it is, we all have the same issues; we come from the same places, the same parents, the same kinds of people and the same cultures.

The idea that Laura and I came up with, which we later called *The Seventh Generation*, was to create some sort of platform, which became a television series, where young native people could speak their minds, talk about who they are, where they come from and the things they have struggled against from the time they were born.

These are the barriers that they have overcome, the racism and the systemic adversity, to become successful doctors, cultural leaders, athletes, actors, musicians, lawyers and so forth, and show the rest of Canada that we are here and these are the kinds of things we are doing. We are not just what you read in the *National Post*. We are not just what you read in the *Toronto Star*. Most people writing these articles are not even native. It makes a big difference when the perspective is coming from a native person, because it is educated and influenced by the community. It may not always be something we agree with, but we believe it is time to start having our own voice and representing who we are from our own perspective. In our television series, *The Seventh Generation*, we decided from our first year and moment of meeting that we needed to have everyone's voice. We need to show everyone, from someone who has grown up in a completely Cree background, learning and knowing the language, knowing grandparents, living on the reserve and experiencing that sort of life, to the person who has grown up in the city, a brown person in an adopted family, not knowing who they are but knowing there is something deeper there. We need to explore all of those stories and encourage young people who, like Laura and myself, were not seeing anything. We had nothing to fall back on, no role

C'est pourquoi Jennifer et moi attachons tant d'importance au mentorat et aux modèles de comportement, et que nous donnons l'occasion à ces incroyables jeunes Autochtones de jouer à la télé devant le pays entier. Les enfants regardent la télévision et franchement, les gens reconnaissent ceux qu'ils voient à la télé. Nous avons pensé qu'il serait bon d'en tirer parti, ce que nous faisons aujourd'hui du mieux que nous le pouvons.

Je vais maintenant céder la parole à Mme Podemski qui va vous parler de *The Seventh Generation*.

Mme Podemski: Il s'agit essentiellement de revaloriser l'image, autant à l'échelle nationale qu'internationale — c'est du moins ce que nous espérons — des peuples autochtones, pour dépasser en fait celle que les autres se font en général de nous. Nous voulons dire: «J'ai la peau claire et les cheveux bruns, et même si la plupart des gens pensent que je suis asiatique, je suis en fait d'ascendance autochtone. Je veux représenter qui je suis et d'où je viens. Je ne représente pas tout le monde.»

Nous voulons représenter des gens du pays entier, des milieux urbains et ruraux, des réserves, des petites collectivités, des grandes villes, etc., qui n'ont pas l'air semblable, mais qui sont tous autochtones et font face aux mêmes problèmes d'identité que moi. Que vous ayez la peau claire ou foncée, les cheveux frisés ou les yeux bleus, peu importe, nos problèmes sont les mêmes; nous venons des mêmes endroits, des mêmes parents, des mêmes peuples et des mêmes cultures.

Laura et moi avons imaginé créer un genre de plate-forme, qui est devenue une série télévisée que nous avons appelée par la suite *The Seventh Generation*, où les jeunes Autochtones peuvent s'exprimer, parler de leur réalité, de leurs origines et des obstacles qu'ils doivent surmonter depuis leur naissance.

Ces obstacles, comme le racisme et l'adversité générale, ils les ont surmontés, ce qui leur a permis de devenir médecins, chefs de file dans le domaine de la culture, athlètes, acteurs, musiciens, avocats accomplis, etc. et de montrer au reste du pays qu'ils sont là et qu'ils accomplissent ce genre de choses. Nous ne sommes pas seulement ce que vous lisez dans le *National Post*, ou le *Toronto Star*: la plupart de ces journalistes ne sont même pas autochtones; c'est tout autre chose lorsque ce sont des Autochtones qui s'expriment, même si nous ne sommes pas toujours d'accord; nous estimons toutefois qu'il est temps de nous faire entendre et de dire qui nous sommes, de notre propre point de vue. Dans notre série télévisée, *The Seventh Generation*, nous avons décidé dès notre première année et notre première rencontre qu'il fallait entendre le point de vue de tout un chacun, qu'il s'agisse de celui qui a grandi dans le milieu Cri, qui connaît ou apprend la langue, qui connaît ses grands-parents, qui vit dans la réserve et connaît ce style de vie, ou qu'il s'agisse du citoyen, de celui à la peau brune qui a été adopté, sans savoir qui il est vraiment, mais qui sait qu'il y a autre chose que ce que lui présente la réalité. Il faut explorer toutes ces histoires et encourager les jeunes qui, comme Laura et moi-même, ne voyaient rien. Nous n'avions aucun appui, aucun modèle et aucun soutien des médias. Nous n'avions que l'image de nous-

models or reinforcement in the media. We had nothing but our images there in front of us, our parents to be ashamed of. We are lucky now to have things like APTN and other platforms that are reinforcing those images.

Out of conversations like that came the idea for *The Seventh Generation*, a 13-part television series we produce, write, direct, shoot, host and facilitate in every way. Our pilot episode in 1999 was a labour of love. To give you an anecdote before we show you the clip, our first experiences with *The Seventh Generation* were very difficult because no one seemed to believe in it as much as we did. We had a difficult time convincing people that this was a viable, marketable product from an industry perspective. We had a difficult time soliciting support from the communities, because there are different mandates than supporting youth in this crazy media type of way. We had a really difficult struggle getting our first pilot episode made. What finally happened was, APTN took an interest and provided a little financial support that went a long way. We were able to get Adam Beach, the biggest native celebrity you can find, Ryan Black, who at the time was on *The Rez* and was both exciting and excitable, and my sister, Tamara Podemski, the only native person on Broadway in the musical *Rent*. The three of them were in our pilot episode and we had them doing grip, gaffing, lighting, putting up walls, construction and driving. We were doing everything; we had these people who believed so much in this project.

From that, we got our first episode and were able to take it around and say, "Look, we did it, and this is what it will look like. You said that we could not do it, that it could not happen and it is not viable." That led to our 13-part series, which we will get into after we show our first clip of *The Seventh Generation* and a collection of people we have profiled over the past three years. I hope you enjoy it.

(Video presentation)

Ms. Milliken: That was just a short clip out of the hundreds of hours of footage produced over seasons one and two. Our third season will begin January 2003. To date, we have profiled 91 Aboriginal youth achievers on our show. They range from doctors, to traditional hoop dancers, to actors, to musicians. We are pleased to tell you that we undertake every possible effort to ensure that we represent a cross-section of education and career sectors. We also try, to the best of our ability, to represent First Nations, Inuit and Metis youth. That is also important to us.

I almost cried actually during that video because the production has been an emotional ride. It never ceases to amaze me how incredible those 91 youth are; and there are many more out there. I want to touch on how we made the show. We employed a new kind of software technology called "Final Cut Pro." When we began three-and-one-half years ago, people would ask what we were talking about, because it was so new. Now we use Final Cut Pro 3. We also use desktop computers and laptops. We do not have million-dollar edit suites, but rather it is all done

mêmes et de nos parents qui nous faisaient honte. Heureusement, nous disposons aujourd'hui de réseaux télévisés comme APTN et autres, qui revalorisent cette image.

C'est en abordant tous ces sujets que l'idée nous est venue de créer *The Seventh Generation*, série télévisée en 13 parties que nous produisons, écrivons, réalisons, filmons et animons. L'épisode pilote de 1999 est le fruit d'un travail accompli par amour. Permettez-moi de vous raconter une anecdote avant de vous montrer notre vidéoclip: nos premières expériences avec *The Seventh Generation* ont été ardues parce que personne n'y croyait autant que nous. Nous avons eu du mal à convaincre l'industrie que ce projet était viable et commercialisable. Nous avons eu du mal à obtenir l'appui des collectivités, qui avaient d'autres priorités que de soutenir des jeunes et leurs idées folles. Nous avons vraiment eu beaucoup de mal à produire notre premier épisode. En fin de compte, APTN s'est intéressé à notre projet et nous a donné le coup de pouce financier qui a tout changé. Nous avons pu recruter Adam Beach, la plus grande personnalité autochtone au monde, Ryan Black, qui à l'époque apparaissait dans *The Rez* et qui était à la fois passionnant et passionné, et ma soeur, Tamara Podemski, la seule Autochtone jouant dans la comédie musicale *Rent*, sur Broadway. Tous les trois figuraient dans notre pilote, et ils ont servi de machinistes, d'électriciens, de monteuses, d'éclairagistes, de chauffeurs, etc. Nous avons tout fait grâce à ces gens qui nous ont fait entièrement confiance.

Nous avons alors terminé notre premier épisode, ce qui nous a permis de dire: «Regardez, nous avons réussi et en voilà le résultat. Vous aviez dit que nous ne réussirions pas, que c'était impossible et non viable.» Nous avons ensuite réalisé notre série en 13 parties dont nous allons vous parler un peu plus, après vous avoir montré notre premier vidéoclip *The Seventh Generation*, et après vous avoir présenté ceux que nous avons mis en vedette ces trois dernières années. J'espère que vous l'apprécierez.

(Présentation vidéo)

Mme Milliken: Ce n'est qu'un court vidéoclip des centaines d'heures de métrage produit au cours des saisons un et deux; notre troisième saison va commencer en janvier 2003. Jusqu'à présent, nous avons mis en vedette 91 jeunes Autochtones qui ont réussi et qui sont des médecins, des participants de la danse du cerceau, des acteurs, des musiciens. Nous avons le plaisir de vous dire que nous faisons tous les efforts possibles pour représenter un échantillon de tous les secteurs de l'éducation et des carrières. Nous essayons également, dans la mesure de nos moyens, de représenter des jeunes des Premières nations, des Inuits et des Métis, car c'est également important de notre point de vue.

J'ai en fait pratiquement pleuré au cours de cette vidéo, étant donné que nous avons vécu des moments d'émotion intense au cours de la production. Je n'en reviens toujours pas des qualités incroyables de ces 91 jeunes; il y en a d'ailleurs bien d'autres dans le pays. J'aimerais vous parler de la mise au point de l'émission. Nous avons utilisé un nouveau genre de logiciel, le «Final Cut Pro» et à nos débuts, il y a trois ans et demi, les gens ne savaient pas de quoi il s'agissait, car c'était très nouveau. Maintenant, nous utilisons la version 3 de Final Cut Pro et nous avons

in our office. Many people wondered how we could use an unexplored technology to make a 13-part series for television. We had to struggle through the infancy of Final Cut Pro and work out all of the problems. I think we came out triumphant, because our show rivalled any other shows on the network. We also did our own French version for season one and our own closed captioning for all three seasons.

Season one can be seen on the Saskatchewan Communications Network, on ACCESS Network in Alberta and on Canadian Learning Television. Season two can be seen on the Aboriginal Peoples Television Network, or APTN, ACCESS Network and Canadian Learning Television. Thus far, APTN is our only broadcaster for season three, but we are confident that it will be on the other networks as well. We were able to do this fairly cheaply compared to any other 13-part series. We were fortunate to have the support of Indian and Northern Affairs Canada, the Department of National Defence, Justice Canada, the Solicitor General, Health Canada, Corrections Canada, Natural Resources Canada and the Federal Interlocutor for Metis and Non-Status Indians. We had a great deal of support in the first and second seasons, which made this possible. We were not so fortunate in the third season, so we had to become inventive.

Hopefully, we will regain that original support for season four because this show does have an impact on youth. That is evident when we go out to the communities and meet youth who are excited to have *The Seventh Generation* there. People are beginning to recognize us in the communities as part of Big Soul Productions or *The Seventh Generation*. Ms. Podemski is happy to be recognized as Jennifer, the host from *The Seventh Generation*, rather than as "Sadie" from *The Rez*.

We will be trying to get a fourth season started. Until then, we have season three for you to enjoy.

Ms. Podemski: I will explain a little about *The Seventh Generation*, which propelled us to open a production company. We made the commitment during the summer that we came up with the idea for *The Seventh Generation* to start a production company and to become a permanent fixture in the television and film industry. We decided that we wanted to not only represent native people, but also to infiltrate the industry and become a presence, doing mainstream and important work that is reflective of our culture. We also wanted to just be there — to be available. We also wanted to make risky choices by producing television content that is unconventional in its casting choices, in its story lines from the communities and in its selection of a fully native production team, from the writer on up. That was our mandate.

également des ordinateurs de bureau et des ordinateurs portatifs. Nous n'avons pas de salles de montage de millions de dollars, mais travaillons dans notre propre bureau. Beaucoup se sont demandé comment nous pouvions utiliser une technologie encore toute nouvelle pour réaliser une série télévisée en 13 parties; il est vrai que nous avons dû régler tous les problèmes posés par ce Final Cut Pro, tout nouveau, mais nous avons gagné, puisque notre émission rivalise avec d'autres du réseau. Nous avons également réalisé notre propre version française pour la saison un, ainsi que le sous-titrage codé pour malentendants pour les trois saisons.

La saison un peut être visionnée sur Saskatchewan Communications Network, ACCESS Network, en Alberta, ainsi que sur la Canadian Learning Television. La saison deux peut être visionnée sur Aboriginal Peoples Television Network, ou APTN, ACCESS Network et Canadian Learning Television. Jusqu'à présent, APTN est notre seul diffuseur pour la saison trois, mais nous sommes confiantes que d'autres réseaux s'y intéresseront également. Nous avons pu réaliser la saison trois à peu de frais par rapport à n'importe quelle autre série en 13 parties, car nous avons eu la chance de bénéficier de l'appui du ministère des Affaires indiennes et du Nord Canada, du ministère de la Défense nationale, de Justice Canada, du Solliciteur général, de Santé Canada, du Service correctionnel du Canada, de Ressources naturelles Canada et de l'interlocuteur fédéral auprès des Métis et des Indiens non inscrits. Nous avons reçu énormément d'appui pour les deux premières saisons, mais nous n'avons pas eu cette chance pour la troisième, si bien qu'il a fallu faire preuve d'imagination.

Nous espérons obtenir de nouveau pareil soutien pour la saison quatre, car cette émission a un impact sur les jeunes; c'est ce qui ressort clairement de nos rencontres avec des jeunes des collectivités qui sont enchantés de pouvoir suivre *The Seventh Generation*. Il y a des gens dans les collectivités qui commencent à savoir que nous faisons partie de Big Soul Productions pour *The Seventh Generation*. Mme Podemski est heureuse d'être connue comme Jennifer, animatrice de *The Seventh Generation*, plutôt que comme «Sadie» de *The Rez*.

Nous allons essayer d'entamer une quatrième saison; en attendant, vous pouvez suivre la saison trois.

Mme Podemski: Voici quelques explications au sujet de *The Seventh Generation*, qui nous a incitées à créer une société de production. Au cours de l'été où nous avons eu l'idée de *The Seventh Generation*, nous nous étions engagées à le faire et à devenir un élément immuable de l'industrie de la télévision et du cinéma. Nous avions décidé non seulement de représenter des Autochtones, mais aussi d'infiltrer l'industrie et d'imposer notre présence, en faisant du travail important, destiné à la population en général et qui reflète notre culture. Nous voulions également être là, être disponibles. Nous voulions prendre des risques en produisant des émissions de télévision non conventionnelles en matière de distribution, de trame de l'histoire puisée au sein des collectivités, ainsi qu'en réunissant une équipe de production entièrement autochtone, à partir du scénariste jusqu'aux acteurs. Tel était notre mandat.

Big Soul Productions is a fully functional production house. We conceive ideas, produce creatively and adopt all the necessary roles to make it happen. We have had many struggles throughout the last three-and-one-half years just to stay alive, but we do have a purpose: to continue to produce programs such as *The Seventh Generation*. We have done many other shows. *Into the Music* was a 13-part series on Aboriginal musicians, and we have done documentaries and promotional videos. We want to represent ourselves as strong, educated producers, not just as owners of a native production company. That is the direction in which we want to grow; we want to eliminate the constraints that we put on ourselves.

To be able to walk out and no longer say, "I am a Native producer," or I am a Native actor." You have to get rid of those constraints and say, "I am a producer, and this is what I produce," and start thinking bigger, brighter and better and about being a permanent fixture in the industry.

Our other mandate is to train youth. It is most incredible to us that we can walk into our office and everyone there is a young native person who is dedicated to becoming an active part of the film industry. These people work every day to learn something new. The youth who appeared in that piece you just saw has been with us for a year. That is the first piece that he has edited. We are proud of that, because we have been working to develop his career as an editor. That is one example. Everyone in our office has a long success story, a long story of how they got to work with Big Soul Productions and the process they went through since they have been with us.

There are many unsuccessful stories. People think the film industry is an exciting and glamorous place to be all the time, but it is hard work. What we are doing is grassroots. We are not able to make a lot of money because our content is not mainstream. In the industry, it is very difficult to prove yourself as a viable, marketable product when you have native people in your product. We have heard everything. We have heard that people will not want to watch this because it is not native enough. Who is determining what is native enough? Who makes the rule that *Buckskin* is native content? We want to change that. We want to change how the industry and the world see natives and start to be proud of the kinds of jobs that we are taking on. We want to make kids proud of who they are. We want, ideally, to reinforce those images in a positive way, so that kids can wake up every day and feel strong and proud of being a native person, no matter what they look like or where they come from. We want them to know they have a bright future ahead of them.

As you saw in our "Resource Minute," that is also important to us. It is what we can do for the youth whom we cannot train personally. We can say, "Look, there are thousands of programs out there. There are so many programs, resources, scholarships and funding available for you to go to school to become what you want, to go on internships, to travel the world and to continue your education. There are mentors available." We need to give the kids that information, because almost everywhere we go — and

Big Soul Productions est une maison de production à part entière: nous concevons les idées, assurons la production et créons tous les rôles. Nous avons dû nous débattre au cours des trois années et demie passées, ne serait-ce que pour survivre, mais nous poursuivons un objectif: continuer à produire des émissions comme *The Seventh Generation*. Nous avons bien d'autres émissions à notre actif: *Into the Music* est une série en 13 parties sur les musiciens autochtones; nous avons également réalisé des documentaires et des vidéos de promotion. Nous voulons passer pour des producteurs forts, éduqués, et non pas seulement pour des propriétaires d'une société autochtone de production. C'est la direction dans laquelle nous voulons aller, nous voulons éliminer les obstacles que nous nous imposons à nous-mêmes.

Nous voulons ne plus avoir à dire: «Je suis un producteur autochtone,» ou «je suis un acteur autochtone.» Il faut se débarrasser de ces contraintes et dire: «Je suis producteur et voilà ce que je produis,» et commencer à avoir de grandes idées nouvelles et à vouloir faire partie du paysage de l'industrie.

La formation des jeunes est notre deuxième mandat. Il nous paraît quasiment incroyable d'avoir dans notre bureau des jeunes autochtones qui veulent se consacrer au cinéma. Le jeune monteur de ce vidéoclip que vous venez juste de voir est avec nous depuis un an et il s'agit de son premier montage. Nous en sommes fières, car nous cherchons à le former comme monteur. C'est un exemple parmi tant d'autres, puisque tous ceux qui travaillent avec nous cherchent depuis longtemps à se joindre à l'équipe de Big Soul Productions et ne cessent de progresser depuis qu'ils sont avec nous.

Il y a bien sûr beaucoup d'échecs. On a tendance à croire que l'industrie du cinéma est fascinante et prestigieuse, mais c'est un travail ardu. Nous intervenons au niveau local et nous ne pouvons pas faire beaucoup d'argent, car notre contenu n'est pas grand public. Dans l'industrie, il est très difficile de prouver que notre produit, où l'on retrouve des Autochtones, est viable et peut être commercialisé. Il n'y a rien que nous n'ayons entendu: certains refusent de regarder notre émission sous prétexte qu'elle n'est pas assez autochtone. Qui décide ce qui est suffisamment autochtone? Qui décide que *Buckskin* doit être du contenu autochtone? Nous voulons changer les choses, changer la façon dont l'industrie et le monde voient les Autochtones et commencer à tirer fierté du genre de travail que nous entreprenons. Nous voulons que les jeunes soient fiers de leur héritage et voulons, idéalement, renforcer ces images de manière positive, afin qu'ils puissent chaque jour se sentir forts et fiers d'être Autochtones, indépendamment de leur apparence ou de leur origine. Nous voulons qu'ils sachent qu'ils ont un brillant avenir devant eux.

Ce que nous faisons dans notre «Info-ressources,» est également important, puisqu'il s'agit de viser les jeunes que nous ne pouvons pas former personnellement. Nous pouvons alors leur dire: «Il existe des milliers de programmes, vous avez accès à tant de programmes, de ressources, de bourses et de fonds pour aller à l'école et devenir ce que vous voulez, faire des stages, voyager dans le monde entier et poursuivre vos études. Vous pouvez avoir des mentors aussi.» Il faut donner aux jeunes cette

we travel to so many communities. In any given year, we will travel to up to 100 communities, maybe more — we hear the same thing: “We did not know those programs existed. There is nothing here that provides those resources to us. There is nothing for us. We did not know that we could be that. We did not know. We did not know.” The alarms are ringing in our heads as to why. The question is why? It is what we ask ourselves every time we are together. Why is it this way? We need to do our part in providing the information and the resources.

That is what we want Big Soul Productions to be. We want to be a production company in the mainstream industry, of which we are just scratching the surface. We want to be a training body or mechanism that gives Aboriginal youth the opportunity to join this medium, because there are hardly any native people in the film industry, yet there are so many stories told and images sold relating to them. It really has come to the most ridiculous situation when the unions have no Aboriginal representation, and we want to change that. We want to change the representation at the film festivals. The native forums at film festivals should not take place before the actual film festival starts. They should not marginalize us, put us to the side and set up a function for native people just because they feel they are responsible for doing that.

We want to change the climate of the industry by putting native people in the creative positions and the power positions, like producers. There is no reason why Ms. Milliken and I should be two of a select group of native producers in North America.

That leads me to one of our dilemmas. You cannot be a full-time advocacy group and full-time production company. It is very hard. We work very long hours, and we do a lot of crying because it is emotional work. We are just trying to scratch the surface and do what we want and love while at the same time affecting young people, trying to make them proud of who they are, so they do not have to feel the way we did, as ashamed as we and our parents did.

Ms. Milliken: That brings us to *RepREZentin'*. We knew, once we were doing *The Seventh Generation* and it started to catch on, that Big Soul Productions was in with the youth. We told them, “We know who you are and we know the work you are doing. We think you are great. We want to support and promote you.” However, that is not really our job. A lot of youth started coming to us saying, “How can you help me? How do I get into acting?” We heard that question so often.

We came up with a concept. We call it *RepREZentin'*. We wanted a hip title. Kids are using that term these days, I believe. We call it *RepREZentin'* with R-E-Z in the middle of the word. The original intention was to undertake this project on reserve, but it has since become both an on-reserve and off-reserve project, which we will get into later. *RepREZentin'* is a training project in

information, car presque partout où nous allons — et nous nous rendons dans beaucoup de collectivités, dans une certaine, si pas plus, chaque année — et nous entendons toujours le même refrain: «Nous ne savions pas que ces programmes existaient, rien ici ne nous permet d'avoir accès à ces ressources, nous ne savions pas cela était possible, nous ne le savions pas.» Nous nous demandons pourquoi et ce, chaque fois que nous nous rencontrons. Pourquoi est-ce ainsi? Nous devons faire notre part et fournir l'information ainsi que les ressources.

C'est ce que nous recherchons pour Big Soul Productions. Nous voulons être une société de production de l'industrie grand public, que nous ne faisons qu'effleurer pour l'instant; nous voulons être un organisme ou un mécanisme de formation qui offre aux jeunes Autochtones la possibilité d'entrer dans l'industrie du cinéma, puisque très peu d'Autochtones y sont présents, alors que beaucoup d'histoires et d'images sont vendues à leur sujet. Le plus ridicule, c'est que les syndicats n'ont aucun représentant autochtone; nous voulons changer les choses, comme nous voulons modifier la représentation aux festivals du cinéma. Les forums autochtones aux festivals ne devraient pas avoir lieu avant le début des festivals. Il ne faudrait pas nous marginaliser, ni nous mettre de côté pour créer quelque chose pour les Autochtones uniquement, sous prétexte qu'on se sent responsable à cet égard.

Nous voulons changer le climat de l'industrie en plaçant des Autochtones dans des postes de création et de pouvoir, comme des postes de producteurs. Je ne vois pas pourquoi Mme Milliken et moi-même devrions faire partie d'un groupe élu de producteurs autochtones en Amérique du Nord.

J'en arrive ainsi à l'un de nos dilemmes. On ne peut pas être à la fois un groupe de revendication et une société de production à plein temps. C'est très difficile. Nous travaillons de très longues heures et nous pleurons beaucoup, car ce que nous faisons est chargé d'émotion. Nous ne faisons que commencer à faire ce que nous voulons et ce que nous aimons, tout en essayant en même temps d'avoir une influence sur les jeunes, de les rendre fiers de leur identité pour qu'ils n'aient pas à se sentir comme nous nous sentions dans le passé, pour qu'ils n'aient pas honte, comme nous-mêmes et nos parents.

Mme Milliken: Cela nous amène à parler de *RepREZentin'*. Dès que notre émission *The Seventh Generation* a commencé à avoir du succès, nous avons su que Big Soul Productions était destinée aux jeunes. Nous leur avons dit: «Nous savons qui vous êtes et nous savons le travail que vous faites. Vous êtes formidables et nous voulons vous appuyer et vous faire connaître.» Toutefois, ce n'est pas véritablement notre travail. Beaucoup de jeunes ont commencé à venir nous demander: «Comment pouvez-vous m'aider? Comment puis-je devenir acteur?» Cette question nous est très souvent posée.

Nous avons alors défini un concept que nous appelons *RepREZentin'*. Nous cherchions un titre accrocheur et je crois qu'il appartient au vocabulaire des jeunes. Le mot *RepREZentin'* contient les lettres R-E-Z. À l'origine, ce projet était destiné aux réserves, mais on le retrouve maintenant à l'extérieur également; nous allons en parler un peu plus tard. *RepREZentin'* est un projet

which we go into a community or an urban centre and audition and interview all Aboriginal youth between the ages of 13 and 30 years old.

We will accept up to 50 participants into the program. We have them perform on the show as well as all functions behind the camera: grips, gaffers, directors' assistants and producers' assistants. Whatever we can teach them to do on the set or in the process of making a half-hour film, they will be a part of it.

We come up with the story by interviewing the youth to find out what is relevant to them, what is going on in their community, "Tell us about yourself and what you would like to see represented in a half-hour drama about you. This is your chance to say what you would like to say in a dramatic format." This works. Kids say, "Wow, I watch *The Rez*. I never thought I would be starring in a nationally televised drama."

Most people told us that this could not be done. We were told a thousand times, "You guys are crazy. You are insane. You are talking about doing a half-hour drama on digital video with completely inexperienced youth actors. This cannot be done. We are not going to buy this. It is not viable."

We made the first one in my community. It was a pilot project for *RepREZentin'*. We had 50 youth participants. It cost \$25,000 to make in total, and all the kids got paid for their time. That is an important thing. We not only train them for a week or 10 days, we also employ them, because they are an important part of the production team. That is important for them to know in order to feel valued.

We pay them for that and provide them with resources. We give them all of the information that they may want to go forward with this type of career afterwards, a binder full of resources for the film industry, a binder full of resources about clinics and addictions counsellors in their area, places they can go and the kids' help phone number. We are not there to counsel them. However, during the process of the pilot program at Kettle Point, we started to realize we were responsible for 50 youth.

Are we in over our heads? An important part of this is that we take in Aboriginal mentors in filmmaking. We have native grips, native gaffers, native directors, native writers, native acting coaches and native makeup artists. They ask if we work on big movies. They can say, "I have someone to look up to now; I want to work as a gaffer on Jackie Chan's next movie." That is exciting for them, too.

I had a moment in Kettle Point during our first one, when I had given one of the youth a hug and said, "This is your morning hug." Youth started coming up to me later in the day and said, "This is your noon hug, Laura," "How about your six o'clock hug, Laura?"

de formation qui permet, dans une collectivité ou dans un centre urbain, de faire faire des bouts d'essai à tous les jeunes Autochtones de 13 à 30 ans et de les interviewer.

Cinquante participants au maximum sont acceptés dans ce programme. Nous leur demandons de jouer dans le cadre de l'émission ainsi que de travailler derrière la caméra comme machinistes, électriciens, réalisateurs adjoints et producteurs adjoints. Ils participent entièrement à tous les aspects du travail sur le plateau ou au processus de la réalisation d'un film d'une demi-heure.

Nous décidons de l'histoire en interviewant les jeunes pour savoir ce qui est important pour eux, ce qui se passe dans leur collectivité: «Parles-nous de toi et de ce que tu voudrais voir dans une dramatique d'une demi-heure à ton sujet. C'est l'occasion pour toi de dire ce que tu veux dans le cadre d'une émission dramatique.» Tout marche bien. Les jeunes disent: «C'est formidable, je regarde *The Rez*. Je n'aurais jamais cru pouvoir jouer dans une dramatique télévisée à l'échelle nationale.»

La plupart des gens nous avaient dit qu'un tel projet était irréalisable. On nous a dit des milliers de fois: «Vous êtes complètement folles, vous voulez filmer une dramatique d'une demi-heure en vidéo numérique avec de jeunes acteurs complètement inexpérimentés. C'est impossible, ce n'est pas viable.»

La première dramatique a été filmée dans ma collectivité; c'était un projet pilote pour *RepREZentin'*. Nous avons eu 50 jeunes participants et le tout a coûté 25 000 \$; nous avons payé tous les jeunes, ce qui est important. Non seulement nous les formons pendant une semaine ou dix jours, mais nous les employons aussi, car ils représentent un maillon important de l'équipe de production; il est important qu'ils le sachent pour se sentir valorisés.

Nous les payons et nous leur fournissons des ressources; nous leur donnons toutes les informations dont ils pourraient avoir besoin pour poursuivre ce genre de carrière par la suite, nous leur remettons un classeur plein de documentation sur l'industrie du cinéma, sur les cliniques et les conseillers en toxicomanie dans leur région, les endroits où ils peuvent aller ainsi que les numéros de lignes d'aide. Nous ne sommes pourtant pas là pour les conseiller; toutefois, au cours du programme pilote à Kettle Point, nous avons soudain réalisé que nous étions responsables de 50 jeunes.

Sommes-nous complètement dépassées? Nous avons des mentors autochtones pour la réalisation de films, ce qui est important. Nous avons des machinistes, des électriciens, des directeurs, des scénaristes, des entraîneurs d'interprétation et des maquilleurs autochtones. Ils nous demandent si nous travaillons pour de grands films. Ils peuvent dire: «Je connais quelqu'un dont je peux suivre l'exemple, je veux travailler comme machiniste pour le prochain film de Jackie Chan». C'est excitant pour eux également.

Pendant le premier projet, à Kettle Point, un jeune m'a serrée dans ses bras en disant: «C'est pour te dire bonjour». Plus tard dans la journée, il m'a dit «Je te serre dans mes bras, Laura, parce que c'est midi,» «Pourquoi ne pas recommencer ce soir, Laura?»

By the end, we were having hugs every hour. We had kids who could not leave the production office. They wanted to have somewhere to go and they were not doing much, just sitting around talking, listening to music and watching our show on VHS while we were busy on the set.

Film is a game of "hurry up and wait." There was a lot of down time for them to just talk. There were kids who had not spoken to each other in years. Kids who thought they hated each other became friends again on the set. That showed the dynamics of teamwork, self-esteem and media empowerment. We had them build their own set and employed people from the community to make the food. We pay for services from the community wherever we can. It is not always possible. We do whatever we can to inject our money into their economy.

While the kids were getting a lot of out of the experience, so were we. We started to realize there were bigger issues at play that perhaps we could not cope with. We were taking on very serious subject matter with our scripts. We are not talking about being late for school. We are talking about Aboriginal youth issues, and we found that a lot of them are the same, from the West Coast to the East Coast to the North. Aboriginal youth have a unique set of issues to deal with that not everyone understands. We did not know how to deal with them, except to provide them with people they could look up to and an interesting and stimulating environment in which they could flourish — something artistic, something fun and energetic and something that would reach them. In the first episode, we used all rap music, street sounds and hip-hop and they responded to that. They responded to the story and its harsh language. They responded to our approach. They responded to us all being young native people. It was a formula in which we found we were on to something great. It is not like you can take any kid and put them into a system that is created for everyone and expect them to survive. A kid from Kettle Point going to school in Forest may not work. A lot of these kids need to be eased into this completely different world, the culture shock and racist remarks they have to deal with, the misunderstanding of their culture and the lack of resources available to them. Who can I talk to who will understand if I am a native kid in a school away from my community? I talk to adults who left the reserve, went to a university and said the only place they felt comfortable was the First Nations house, because they could talk to people they could relate to and understand. It is a difficult transition, even for kids going to high school. I do not have the numbers, but the Aboriginal youth dropout rate from secondary school is extraordinary.

We felt that we were really on to something, and if we could not keep them in school, if they did not go on to take a job in film or even go on to university to study film or television, they have had a chance to feel great about themselves. They have had a

À la fin du projet, nous nous serrions dans les bras l'un de l'autre toutes les heures. Certains jeunes ne pouvaient quitter le bureau de la production, ils restaient là, sans faire grand-chose, parlaient, écoutaient de la musique et regardaient notre émission sur l'écran vidéo pendant que nous travaillions sur le plateau.

Le cinéma est un milieu où il faut constamment se hâter, puis attendre. Les jeunes avaient beaucoup de temps d'arrêt, ce qui leur permettait de parler, alors que certains ne s'étaient pas adressé la parole depuis des années; certains qui croyaient se détester sont redevenus amis sur le plateau. Le projet leur a montré la dynamique du travail d'équipe, l'estime de soi et le renforcement de l'autonomie grâce aux médias. Nous leur avons demandé de construire leur propre plateau et d'employer des gens de la collectivité pour les repas. Nous payons les services de la collectivité chaque fois que nous le pouvons, mais ce n'est pas toujours possible. Nous faisons tout ce que nous pouvons pour injecter de l'argent dans leur économie.

Les jeunes, tout comme nous, ont ainsi acquis de l'expérience. Nous avons commencé à comprendre que les problèmes en jeu étaient peut-être plus profonds et que nous ne pouvions peut-être pas les résoudre. Nos scripts traitaient de sujets très graves, non pas de retards à l'école, mais plutôt de questions propres aux jeunes Autochtones; nous avons découvert que beaucoup de ces questions se posent partout, sur la côte Ouest, sur la côte Est et dans le Nord. Les jeunes Autochtones sont confrontés à des problèmes bien particuliers qui ne sont pas à la portée de tous. Nous ne savions pas comment les régler, si ce n'est qu'en leur faisant connaître des gens qu'ils pouvaient admirer et en leur offrant un milieu intéressant et stimulant dans lequel ils pouvaient s'épanouir — quelque chose d'artistique, d'amusant et d'énergique, qui pouvait les toucher. Dans le premier épisode, nous avons utilisé de la musique rap, des bruits de la rue et du hip-hop et ils y ont bien réagi, tout comme à l'histoire et à son langage cru. Ils ont bien réagi à notre approche et étaient heureux de voir que nous étions tous de jeunes Autochtones. Cette formule nous a permis de découvrir que nous étions sur une piste intéressante. En effet, il ne s'agit pas d'implanter n'importe quel jeune dans un système universel et s'attendre à ce qu'il survive. Envoyer un jeune de Kettle Point à Forest risque de ne pas donner de bons résultats; en effet, beaucoup de ces jeunes doivent se familiariser progressivement avec ce monde entièrement différent, s'habituer au choc culturel et au racisme dont ils font l'objet, se faire à l'idée que leur culture est mal comprise et qu'ils ne disposent pas des ressources voulues. À qui puis-je m'adresser — et qui me comprenne — si je suis un jeune Autochtone dans une école située loin de ma collectivité? Je parle à des adultes qui ont quitté la réserve, qui sont allés à l'université et qui m'ont dit que la First Nations House était le seul endroit où ils se sentaient à l'aise, car ils pouvaient parler à des gens qui les comprenaient. La transition est difficile, même pour les jeunes qui vont à l'école secondaire. Je n'ai pas les chiffres, mais le taux de décrochage des jeunes Autochtones dès l'école secondaire est extrêmement élevé.

Nous avions l'impression d'avoir réussi quelque chose, car même si nous ne pouvions pas les garder sur les bancs d'école, même s'ils n'allaient pas plus loin pour obtenir un emploi en cinéma ou s'ils n'allaient pas étudier le cinéma ou la télévision à

chance to work with us and see themselves on TV. We went back for the first screening of *RepREZentin' in Kettle Point* and there was a packed house. It was a great event. The kids got dressed up and had limos to bring them to the screening. We had everyone there and it was truly magical to see them beaming and seeing the work that they did together.

One of the councillors actually stood up and said, "I wish we could get this many people out to a community meeting." That is the power of the media and the dramatic format. A lot of people probably came out to see Jen and the other actors, but we need to use that as much as we can. That is where we excel; in bringing this to the people, using it and making it work for the kids.

We went up to Fort Chip for our second one. We met Chief George Poitras, the former chief of Mikisew Cree First Nation, in Halifax at the AFN AGM conference. He took a great interest. We were showing *RepREZentin' in Kettle Point* at a trade show there; he saw it and asked how soon we could get up to Fort Chip. Our answer was "as soon as you want us." They raised all of the money privately to bring us up there, and it was an incredible experience. We are talking about a remote fly-in community undertaking a half-hour drama. This is unheard of. Thankfully, this time we had the support of APTN. We had lacked network support in the first endeavour, but we proved ourselves.

Ms. Podemski: Fort Chip was a big relief for us, because we thought this project was really good and that we were on to something, training youth, creating new writers and directors and helping people participate in the industry by producing this project. We thought it was great. We worked hard, sent proposals, had meetings and spent seven months negotiating to bring this to a community. Nothing happened after Kettle Point. When we met the chief, the fact that he actually wanted to bring us to his community was incredibly inspiring to us. I found him very progressive because he wanted to take risks and make an unconventional choice in providing youth with programs.

A friend of ours pitched the idea to CBC that she would follow us there and do a documentary for *CBC News: Sunday*, hosted by Evan Solomon. We would finally be able to let Canada see what it is like behind the scenes. The kids who usually take the most interest in projects like this are considered the most troubled kids. What they really are is the most unloved. They may be the ones who need the most hugs. We had a very difficult experience in Fort Chip right off the top, when one of our youth participants dropped out. We recognized that he was very troubled and we had to let him go. However, the process was still beautiful because we

l'université, ils avaient eu la chance de se sentir valorisés. Ils ont eu la chance de travailler avec nous et de se voir à la télévision. Nous y sommes retournées pour la première représentation de *RepREZentin' in Kettle Point*, c'était bondé de monde. C'était un grand événement. Les jeunes s'étaient habillés chic et sont arrivés à la représentation en limousine. Tout le monde y était, et c'était vraiment magique de constater combien ils rayonnaient à voir le travail qu'ils avaient accompli ensemble.

L'un des conseillers s'est levé et a dit: «J'aimerais bien qu'on réussisse à attirer autant de monde à une rencontre communautaire.» C'est la force de ce média et de l'art dramatique. Beaucoup de gens sont probablement venus pour voir Jen et les autres acteurs, mais nous devons utiliser ce moyen autant que nous le pouvons. C'est là où nous excellons: pour apporter quelque chose aux gens, utiliser l'occasion et la rendre utile pour les jeunes.

Nous nous sommes rendues à Fort Chip pour notre deuxième production. Nous avons rencontré le chef George Poitras, ancien chef de la Première nation crie de Mikisew à Halifax, lors de l'assemblée générale annuelle de l'APN. Il s'est montré vivement intéressé. Nous avons projeté *RepREZentin' in Kettle Point* à un salon qui se tenait là-bas, il l'a vu et nous a demandé combien de temps nous pourrions nous rendre à Fort Chip. Nous y avons répondu: «Dès que vous le voulez.» Il a ramassé tout l'argent nécessaire auprès de sociétés privées pour nous emmener là-bas, et ce fut une expérience inoubliable. Des membres d'une collectivité éloignée accessible par avion seulement ont réalisé une émission d'une demi-heure. C'était du jamais vu. Heureusement, nous avons pu bénéficier de l'appui de l'APTN cette fois-ci. Cela n'avait pas été le cas lors de notre première entreprise, mais nous avons fait nos preuves.

Mme Podemski: Le projet de Fort Chip a été un vrai soulagement pour nous, parce que nous estimions que c'était un projet extrêmement positif et fructueux pour former des jeunes, créer de nouveaux écrivains et de nouveaux réalisateurs et aider des gens à participer à l'industrie. Nous trouvons le projet fantastique. Nous avons travaillé fort, fait des propositions, tenu des réunions et passé sept mois à négocier pour réaliser ce projet dans une collectivité. Rien ne s'était passé après Kettle Point. Lorsque nous avons rencontré le chef, le fait qu'il veuille que nous allions dans sa collectivité nous a incroyablement inspirés. Nous l'avons trouvé très progressiste, parce qu'il était prêt à prendre des risques et à faire des choix non traditionnels pour offrir des programmes aux jeunes.

L'une de nos amies a proposé à la CBC de nous suivre là-bas et de faire un documentaire pour l'émission *CBC News: Sunday*, animée par Evan Solomon. Nous pourrions enfin montrer au Canada ce qui se passe en arrière-scène. Les jeunes qui s'intéressent le plus à ce genre de projet sont généralement ceux qui sont considérés comme les plus à difficulté. Ce sont les plus mal aimés. Ce sont sans doute ceux qui ont le plus besoin qu'on les prenne dans ses bras. D'entrée de jeu, nous avons vécu une expérience très difficile à Fort Chip lorsque l'un de nos jeunes participants nous a laissé tomber. Nous avons admis qu'il était en

brought young kids together with older kids, and the whole time we asked everyone to be clean, to not partake in any drugs or alcohol and to be very present.

In the end, we had a fully functional film set. When we wrapped, we would go back to the production office and all the kids would be there. They would stay until the last minute — it was always the kids and us — because they wanted to hear the music and to enjoy intelligent conversations. Some of these kids were just out of jail; or awaiting sentence; or waiting for the RCMP to pick them up and take them to Edmonton. These are intelligent, beautiful and talented kids who are not being given a chance, which is all they need. If you could see the talent, the hope and the inspiration, it would be evident that they only need a creative outlet, with people to look up to and who would talk to them on an intelligent level, not push them aside.

In many ways, that is the hard part of leaving — we cannot guarantee that that will continue. On a side note, we will talk later about how to make these projects sustainable.

However difficult it was at the time, we came out with a beautiful product. The documentary aired nationally and was watched by many people. It has been successful in that many now understand what it means to take an active role in the community and to make brave choices in the film industry. The two go hand in hand. We find that film is incredibly inspiring because it is such a powerful medium. Television is a popular focus for many people and we are inundated with media everywhere; and it excites youth — the MTV generation. One young actor may be watching a friend set up the lights while another holds the boom microphone. All of this makes them realize that they are a team.

We have a video clip of our three projects: *Kettle Point*; *Fort Chip*; and *Regina*, which we just finished and which was our first urban initiative with *RepREZentin'*.

(Video presentation)

[Translation]

Senator Gill: Your efforts in respect of young Canadian Aboriginals are commendable. You have had contacts with people from the Temiscaming and from Kahnawake. As you know, French is the second language of a number of young Aboriginals in Quebec who speak no English at all. These youths are grappling with the same alcohol and drug problems as other aboriginals. They are talented, but have few opportunities to vent their frustrations. They have very limited access to national organizations such as the John Kimble project. You are not likely to see young francophones receive national awards because their efforts are not recognized. In Quebec, more than half of the Aboriginal population, surrounded by francophones, does not

grande difficulté et que nous devions le laisser partir. Ce projet a tout de même été merveilleux parce que nous avons rassemblé des enfants et des adolescents, et pendant tout ce temps nous avons demandé à tout le monde de demeurer sobre, de ne consommer ni drogue ni alcool et d'être très présent.

En bout de ligne, nous avions une trame complètement fonctionnelle. Lorsque nous rangions le tout pour retourner à notre bureau de production, tous les jeunes étaient là. Ils restaient avec nous jusqu'à la dernière minute — ils étaient toujours avec nous — parce qu'ils voulaient écouter de la musique et avoir des conversations intelligentes. Certains de ces jeunes sortaient à peine de prison, étaient en attente d'un jugement ou attendaient que la GRC les embarque et les amène à Edmonton. Ce sont des jeunes intelligents, beaux et talentueux à qui on ne donne pas de chance, mais c'est tout dont ils ont besoin. Si vous pouviez voir le talent, l'espoir et l'inspiration qui les habitent, vous verriez qu'il est évident qu'ils ont seulement besoin de débouchés créatifs, de modèles et de gens à qui parler de façon intelligente, de gens qui ne les rejettent pas.

De bien des façons, nous ne pouvons garantir que cela va continuer, c'est ce qui est difficile quand nous partons. Nous allons toutefois parler un peu plus tard de la façon de rendre ce projet durable.

Malgré toutes les difficultés, nous en sommes arrivés à un produit magnifique. Le documentaire a été diffusé dans tout le pays et vu par beaucoup de gens. Grâce à lui, beaucoup comprennent maintenant mieux ce que signifie le fait de jouer un rôle actif dans la collectivité et de faire des choix courageux dans l'industrie cinématographique. Les deux vont de pair. Nous croyons que le cinéma est extrêmement inspirant, parce que c'est un média très puissant. Beaucoup de gens passent beaucoup de temps devant la télévision, et nous sommes inondés des médias partout. Ils stimulent la jeunesse, la génération MTV. Un jeune acteur peut voir un ami régler les éclairages pendant qu'un autre tient la perche. Cela les aide à prendre conscience qu'ils forment une équipe.

Nous avons préparé un vidéoclip de nos trois projets: *Kettle Point*, *Fort Chip* et *Regina*, projet que nous venons tout juste de terminer et qui est la première initiative de *RepREZentin'* en milieu urbain.

(Présentation vidéo)

[Français]

Le sénateur Gill: Vos initiatives sont fantastiques envers les jeunes Autochtones canadiens. Vous avez eu des contacts avec des gens du Témiscamingue et de Kahnawake. Comme vous le savez, il y a des jeunes Autochtones au Québec dont la langue seconde est le français. Ils ne parlent pas anglais du tout. Ils ont les mêmes problèmes d'alcool, de drogues, et cetera, que les autres autochtones. Ils ont du talent et leurs frustrations sont difficilement exprimées. Ils ont très peu accès aux organisations nationales comme le projet de John Kimble. Vous ne voyez pas de jeunes francophones recevoir des récompenses sur le plan national parce qu'ils ne sont pas connus. Au Québec, plus de la moitié de la population indienne — entourée d'une population francophone

speak English and does not, therefore, have access to the networks, to printed material or to television programming. Have you had any contact with these youths, or should I say, do you want to have any contact with them?

[English]

Ms. Podemski: Yes. We have had contact with many people from those regions who can communicate in English. That is a difficult issue because of the language barrier. We want to encourage producers like ourselves in Quebec to do the same thing. We want to encourage this kind of thing across the country, in the communities where the kids do not speak English or French. There are a few kids in that position.

The access to the foundation and resources is there. We want to encourage the idea that there is a possibility of accessing any information that you want and that you can be recognized. With the technology that is available, we want to show the youth that all they need is a tiny amount of money, a voice and, maybe, a camera in order to use media to empower themselves on the national level. We want to show people how to do that. We want to access those communities. However, we would love to work with people from those communities who can make it happen there. We would love the opportunity to bring it ourselves, but it is difficult to make this happen anywhere, because the communities have to be convinced that it is important.

We all know that the youth want to be empowered and they want things like this to happen. It is all about the funding. It does not have to be us; it could be a French producer. There are French native producers who are making programming for APTN or CBC. It is really about encouraging the communities, the band councils and the community leaders to bring this media empowerment to the youth.

Sometimes I wish that we were francophone and that we could do it ourselves, because we can get innovative with the funding.

[Translation]

Senator Gill: It is important to understand the situation and to help youth gain access to financial resources. Generally speaking, when departments and government have in the past provided funding to organizations such as yours, they have asked young people to get involved. One problem that exists in the language barrier. It is extremely difficult for young people to get access to funding.

[English]

Ms. Podemski: Our organization does not receive funding. Just to be clear, because I think sometimes we want to be. We will do everything we can to teach other producers, people or leaders the empowerment program, and hopefully, they can take it to all the communities.

— ne parle pas anglais et n'a donc pas accès aux réseaux, à l'information écrite ou télévisée. Avez-vous eu, avez-vous et voulez-vous avoir accès à ces jeunes?

[Traduction]

Mme Podemski: Oui. Nous sommes entrées en contact avec de nombreuses personnes pouvant communiquer en anglais dans ces régions. La barrière linguistique pose une difficulté. Nous voulons inciter des producteurs semblables à nous au Québec à faire la même chose. Nous voulons favoriser ce genre d'entreprise dans tout le pays, dans les collectivités où les jeunes ne parlent ni anglais ni français. Il y a quelques jeunes dans cette situation.

L'accès à la base et aux ressources est là. Nous voulons véhiculer le message qu'il est possible d'accéder à n'importe quelle information voulue et d'être reconnu. Grâce à la technologie existante, nous voulons montrer aux jeunes que tout ce dont ils ont besoin, c'est d'un peu d'argent, d'une voix et peut-être d'une caméra pour utiliser ce moyen de s'autonomiser à l'échelle nationale. Nous voulons leur montrer comment faire. Nous voulons toucher ces collectivités. Cependant, nous serions très heureuses de travailler avec des membres de ces collectivités qui pourraient réaliser ce type de projet là-bas. Nous serions ravies de le faire nous-mêmes, mais il est difficile de concrétiser ce projet partout, parce que les collectivités doivent être convaincues de son importance.

Nous savons tous que les jeunes veulent acquérir une plus grande autonomie et voir de tels projets réalisés, mais tout dépend du financement. Il n'en tient pas qu'à nous, un producteur francophone pourrait également le faire. Il existe des producteurs autochtones francophones qui conçoivent des émissions pour APTN ou la SRC. Il suffit vraiment d'inciter les collectivités, les conseils de bande et les leaders à offrir aux jeunes cette forme d'autonomisation.

J'aimerais bien que nous parlions français et que nous puissions le faire nous-mêmes, parce que nous savons faire preuve d'innovation si nous avons les fonds nécessaires.

[Français]

Le sénateur Gill: Il est important d'être conscient de la situation et que vous soyez capable d'aider les jeunes à avoir accès aux ressources financières. Lorsque les ministères et les gouvernements ont déjà financé des organisations comme la vôtre, règle générale, ils demandent aux jeunes de vous rejoindre. Il existe un problème de barrière de langue. Il est très difficile pour les jeunes d'avoir accès aux fonds.

[Traduction]

Mme Podemski: Notre organisme ne reçoit pas de fonds. Pour être bien claire, parce que nous y tenons parfois, nous allons faire tout en notre pouvoir pour expliquer ce programme d'autonomisation à d'autres producteurs, personnes ou leaders en espérant qu'ils puissent le mettre en oeuvre dans toutes les collectivités.

[Translation]

Senator Gill: All I am asking is that you stand in solidarity with young francophone Aboriginals.

[English]

Ms. Podemski: Absolutely.

Ms. Milliken: I agree.

Senator Sibbeston: You are inspiring. I will just come at you in a kind of provocative and challenging way, since you are in that mode anyway, and had to be in order to succeed.

I would say you are a novelty. I wonder if you are so unique that the system is supporting you — the industry and government. You speak of the assistance you have had from government. However, sometimes people or projects rise to the top and receive ongoing support from society as a novelty or a showcase. Perhaps you are that for the Aboriginal people in Toronto and in the industry. Otherwise, the system is closed and the fate or plight of Aboriginal people is that they try to make a living, moving to the urban centres, but do not do well. There is a big gulf between the Aboriginal society and the larger Canadian society. You are unique, a bit of a novelty, and what you have accomplished is not possible for other Aboriginal people.

Ms. Milliken: I appreciate your being provocative. That is important to point out. Other people would probably say the same thing. We have not been supported. It has been the most challenging three-and-a-half years for both of us. I walked away from a very good job to do this. I landed myself in the middle of something extremely risky. For every penny we received, we were out there meeting with people a hundred times, presenting a very professional package and proving that this was going to have an impact.

People were taking a chance on us in the beginning. Once we got to a certain level, those people said "You are on your own; we are cutting you loose now." As a result, we have not become dependent on anyone. We have clients. We are a for-profit company. We have not made money in our first three years. We have been supported morally more than financially. We have taken on a lot of other jobs. These are our dream projects that you have seen. We do all of our other "waitressing" jobs, such as the 15-minute videos, in order to support the important work that we would like to undertake.

I believe that it is possible. Anything you want to do is possible. That is what we are always trying to tell the youth with whom we work. We say, "You can do this. Get yourself a camera. Get yourself a Macintosh computer." I know that there are resources available to them in their own communities. There are youth who have been successful in obtaining funding to buy a Macintosh

[Français]

Le sénateur Gill: Tout ce que je vous demande, c'est d'être solidaire des jeunes Autochtones francophones.

[Traduction]

Mme Podemski: Absolument.

Mme Milliken: Je suis d'accord.

Le sénateur Sibbeston: Vous êtes une source d'inspiration. Je vais me montrer un peu provocateur et contestataire, puisque vous êtes dans cet état d'esprit de toute façon et que vous avez dû l'être pour réussir.

Je dirais que ce que vous faites est novateur. Je me demande si c'est parce que vous êtes si uniques que le système vous aide, soit l'industrie et le gouvernement. Vous avez parlé de l'appui que vous avez reçu du gouvernement. Cependant, il arrive que des personnes ou des projets atteignent une telle valeur qu'ils reçoivent un appui constant de la société pour leur côté novateur ou pour leur émission. Peut-être est-ce votre cas en tant qu'Autochtones de Toronto et de l'industrie. Autrement, le système est fermé et le sort des Autochtones consiste à lutter pour gagner leur vie, à émigrer vers les centres urbains, mais ils ne réussissent pas bien. Il existe un fossé énorme entre la société autochtone et la société canadienne en général. Vous êtes uniques, novatrices, mais ce que vous avez accompli n'est pas possible pour d'autres Autochtones.

Mme Milliken: Vous faites bien de vous montrer provocateur. C'est important de le mentionner. D'autres diraient probablement la même chose que vous. Nous n'avons pas été appuyées. Les trois dernières années et demie ont été des plus difficiles pour nous deux. J'ai quitté un très bon emploi pour ce faire. Je me suis retrouvée au beau milieu d'une affaire extrêmement risquée. Pour chaque sou reçu, nous devons rencontrer des gens cent fois, présenter un dossier très professionnel et prouver que notre projet aurait un impact.

Les gens ont pris des risques en misant sur nous au début. Lorsque nous avons atteint un certain point, ils nous ont dit de voler de nos propres ailes, ils nous ont laissées libres. Par conséquent, nous ne sommes devenues dépendantes de personne. Nous avons nos clients. Nous formons une société à but lucratif. Nous n'avons pas fait d'argent dans les trois premières années. On nous a appuyées plus moralement que financièrement. Nous avons pris beaucoup d'autres contrats. Ce sont les projets de nos rêves que vous venez de voir. Nous avons fait toutes ces autres tâches «de service», dont des vidéos de quinze minutes, pour pouvoir réaliser l'important projet que nous voulions entreprendre.

Je pense que c'est possible. Tout est possible quand on le veut. C'est ce nous essayons toujours de dire aux jeunes avec qui nous travaillons. Nous leur disons: «Vous pouvez le faire. Procurez-vous une caméra. Procurez-vous un ordinateur Macintosh.» Je sais qu'ils ont accès à des ressources dans leurs propres collectivités. Il y a des jeunes qui ont réussi à obtenir du

G4 computer, a camera and a Final Cut Pro system. That enables them to make a film.

One of the young men who currently works with us as an intern is 18 years old. He is from Kahnawake. He has already made four of his own films. I believe that it is possible for anyone to do whatever he or she wishes. It is more difficult for kids coming from the reserve who have never been involved in the industry because they do not understand. You do not understand what you are walking into. It is intimidating and scary. It is scary to walk into any job, coming from that place. It is easier if there are the right support systems in place.

We can be a support, but we do not say, "Come to us and we will get you into this," or "We are going to do this for you." We are not in the business of doing things for people. We are in the business of running a production company and finding the business to support it.

As a result, we can then take an additional step, as Aboriginal people, and say, "We do have a certain level of responsibility to take this message to the community and try to get them involved in the industry and the business." We want to get them involved in things other than film, such as business success, achievement, taking pride in yourself, educating yourself and taking responsibility for your own life. How can we do that?

We must draw the line between social advocacy and running our business, because running our business is our first priority. *RepREZentin'* was our way of saying that we can bring both worlds together. In many ways, we have not been supported.

Sadly enough, I have heard remarks such as, "You cannot do this," or "You cannot make this happen." I have heard that more often from our own people than from anyone else. The lack of support within our own communities is what will limit our youth. That has to change.

Senator Sibbeston: In the business that you are in, television and production, how far away are Native people from producing something like *My Big Fat Greek Wedding*?

Ms. Podemski: It is so possible.

Senator Sibbeston: It has been very successful. It has been an insight into Greek society and culture. I always thought that the Aboriginal people had the same kind of stories and experiences that would be delightful and interesting for Canadian society to see. Someone needs to produce that. Is that possible? Are you close? Do you foresee something like that being produced? Would it be successful?

Ms. Podemski: Absolutely. It is so possible. Endeavours like that need to be supported by the industry. In Canada, it is very difficult to make a film without support from the government, from Telefilm. It is changing the way society sees Native people and Native stories. It is very limited.

financement pour acheter un ordinateur G4 de Macintosh, une caméra et un système Final Cut Pro. C'est ce qu'il leur faut pour faire un film.

Un jeune homme travaille actuellement avec nous comme stagiaire. Il a 18 ans et vient de Kahnawake. Il a déjà réalisé quatre de ses propres films. Je pense qu'il est possible pour tout le monde de faire ce qu'il veut. C'est plus difficile pour les jeunes des réserves qui n'ont jamais participé à l'industrie, parce qu'ils ne comprennent pas. Ils ne comprennent ce dans quoi ils s'embarquent. C'est intimidant et effrayant. Il est effrayant de commencer n'importe quel emploi lorsqu'on vient de là. C'est plus facile lorsque de bons mécanismes d'aide existent.

Nous pouvons les aider, mais nous ne leur disons pas: «Venez à nous et nous allons vous faire participer à ceci ou nous allons faire cela pour vous.» Nous ne sommes pas là pour faire les choses à leur place. Nous exploitons une société de production et trouvons des entreprises pour nous aider.

Par conséquent, nous pouvons faire un pas de plus en tant qu'Autochtones et affirmer que nous avons un certain degré de responsabilité à assumer pour transmettre ce message aux collectivités et pour les inciter à prendre part à l'industrie et aux affaires. Nous voulons leur apporter autre chose que du cinéma, dont la réussite commerciale, la réalisation de soi, l'estime de soi, l'éducation personnelle et la prise en main de sa propre vie. Comment pouvons-nous le faire?

Nous devons distinguer la défense d'intérêts sociaux de l'exploitation de notre entreprise, parce que notre priorité numéro un consiste à poursuivre notre entreprise. *RepREZentin'* a été notre façon de dire qu'il est possible d'unir les deux mondes. De bien des façons, on ne nous a pas appuyées.

Ce qui est plutôt triste, c'est que j'ai souvent entendu des remarques telles que «Vous ne pouvez pas réussir» ou «Vous ne pouvez pas réaliser ce projet». Le plus souvent, ces remarques sortaient de la bouche des membres de notre propre peuple plutôt que des autres. Le manque d'appui de nos propres collectivités va restreindre nos jeunes. Cela doit changer.

Le sénateur Sibbeston: Dans le secteur où vous évoluez, la télévision et la production, les Autochtones sont-ils près de produire quelque chose comme *Le mariage de l'année*?

Mme Podemski: C'est tellement possible.

Le sénateur Sibbeston: Ce film a connu beaucoup de succès. Il nous a donné un aperçu de la société et de la culture grecques. J'ai toujours cru que les Autochtones avaient le même genre d'histoires et d'expériences savoureuses et intéressantes à montrer à la société canadienne. Quelqu'un doit produire quelque chose. Est-ce possible? Êtes-vous près de le faire? Prévoyez-vous une production de ce genre dans l'avenir? Un tel produit pourrait-il connaître du succès?

Mme Podemski: Bien sûr que c'est possible. Les initiatives de ce genre doivent toutefois être financées par l'industrie. Au Canada, il est très difficile de réaliser un film sans l'aide du gouvernement, de Téléfilm. Il faut changer la perception qu'a la société des Autochtones, de la vie autochtone. Toutefois, les ressources disponibles sont très limitées.

You could go to any network on any day and say, "I have this show that I would like to make into a series." We had *REZ* and we already touched on that. It is difficult, but possible. You have to be willing to spend 10 years of your life making it happen.

In a lot of ways, many people see us as novelties. However, behind the scenes it is the roughest, toughest job and you want to quit every day because of the lack of support, the people who let you down and all of the empty promises. It is difficult to keep going. You would think that for people from an urban centre who are relatively connected in certain circles, it would be easy. It is not.

What we are trying to say with the show is, "Look at these 91 people from across the country; these are all youth who made it happen, from the *REZ*, from the East and West Coast, from the South, the North, wherever. They made it happen." Those are 91 examples of how it is possible.

It does not have to be done by the film industry. However, we have to start feeling very excited and empowered about being native and stop saying that there is no way it will happen. I have been there. I was ready to quit it all when I saw that there was nothing on TV for me. There is nothing out there that represents who I am. I give up. I do not want to do this any more.

However, it will take a very long time to change the way things are. It is all about saying, "You know what? If I am going to invest in anything, I want to invest in my future. I will spend 10 or 15 years going to school, getting an education and making it happen. I will start a youth group. I will start an advocacy group. I will start a youth movement."

Ultimately, we want to bring people together and say, "Let's mobilize and get together." We do not want to be the centre of it. We are trying to put people out there to spread the news, get together and mobilize. Create a youth movement. Let's get together and have our million-man march and change the way the world sees us. Let who we are empower us.

Our method is through film and television. However, there are other people's methods that may be through culture, medicine and grassroots organizations. It is all about getting everyone together and saying, "Yes, the resources are there. We are ready to give those resources."

It is incredible that people such as the scriptwriters for *My Big Fat Greek Wedding* do not know there are 3,000 script competitions out there, that you can get U.S. \$30,000 if they like your script, and suddenly you can make a movie. It is about bringing those resources to people. It is very frustrating, because the industry too does not recognize it enough.

Senator Léger: I do not know where to start. However, I like the way you started. "Art saved my life." We have seen that in many fields. If only we could understand the value of the arts in general.

On peut s'adresser à n'importe quel réseau, n'importe quand, et dire: «J'aimerais réaliser une série». Nous avons déjà parlé de l'émission *REZ*. C'est difficile, mais possible. Il faut toutefois être prêt à consacrer dix années de son existence à ce projet pour qu'il devienne réalité.

Il y a de nombreuses personnes qui, à bien des égards, nous considèrent comme une nouveauté. Toutefois, il est très, très difficile de travailler dans les coulisses. On a envi d'abandonner tous les jours en raison du manque de soutien, des gens qui vous laissent tomber, des promesses en l'air. Il est difficile de se motiver. On a tendance à croire que c'est plus facile pour ceux qui vivent en milieu urbain et qui ont des contacts dans certains milieux, sauf que ce n'est pas le cas.

Ce que nous essayons de dire avec cette émission, c'est ceci: «Regardez ces 91 personnes qui viennent de toutes les régions du Canada. Ce sont tous des jeunes qui ont tourné dans *The REZ*, des jeunes qui viennent de l'est, de l'ouest, du nord, du sud et qui ont su s'assumer.» Ces 91 jeunes servent de modèles.

Il n'est pas nécessaire de tourner un film. Toutefois, nous devons commencer à nous assumer en tant qu'Autochtones et cesser de dire qu'un tel projet n'est pas réalisable. Je suis passée par là. J'étais prête à tout laisser tomber quand j'ai constaté qu'il n'y avait rien à la télé pour moi. Je me suis dit qu'il n'y a aucune émission qui reflète mes valeurs. J'abandonne. Je ne veux plus faire cela.

Or, il faudra beaucoup de temps avant que les choses changent. Ce qu'il faut se dire, c'est: «Vous savez, si je dois investir dans quelque chose, je veux que ce soit dans mon avenir. Je vais étudier pendant dix ou quinze ans, obtenir un diplôme, faire quelque chose de ma vie. Je vais mettre sur pied un groupe de jeunes, un groupe d'aide, un mouvement de jeunesse.»

Ce que nous voulons faire, au bout du compte, c'est rassembler les gens et dire: «Mobilisons-nous, unissons nos efforts.» Nous ne voulons pas être le centre d'attention. Nous voulons essayer de rassembler et de mobiliser les gens. Créons un mouvement de jeunesse. Rassemblons-nous, organisons une marche et changeons la façon dont le monde nous perçoit. Assumons-nous.

Nos outils de travail sont les films et les émissions télévisées. Pour d'autres, ces outils sont la culture, la médecine, les organismes de base. Il faut réunir les gens, leur dire: «Les ressources sont là. Nous sommes prêts à les distribuer.»

Ce qu'il y a d'incroyable, c'est que les scénaristes du film *Le mariage de l'année*, ne savent pas qu'il y a 3 000 concours qui sont lancés en vue de trouver le meilleur scénario, qu'un scénariste peut obtenir 30 000 \$ US si son texte est retenu, et que soudainement, il peut réaliser un film. Il faut que ces ressources deviennent accessibles. La situation est très frustrante, parce que l'industrie elle-même ne fait pas assez à cet égard.

Le sénateur Léger: Je ne sais par où commencer. J'ai bien aimé vous entendre dire, au début, que les arts vous ont sauvée. On a dit la même chose de bien d'autres domaines. Si seulement on pouvait comprendre l'importance que revêtent les arts en général.

However, we all know that the arts are not a product. You cannot sell it. You cannot touch it. You cannot move the price up and down. It is not saleable. That is why there is so little money coming in. Receiving grants from governments would only be the opening of the door.

You talked about a "resource minute" for your people. Do you think it would be possible to broadcast that on CBC and Radio Canada, nationally from coast to coast? I am saying that because I am from the Maritimes, and perhaps you imagine that everyone can get that if they want to look at it — although I know they will probably look at the American stations first.

Is it possible that you can give us a minute on just who you are? You are talking to us so we can understand. Sometimes, we do not want to understand, of course. We know that. However, just as you are here presenting something to a Senate committee, you would do it regularly to the nation. Minutes? I do not know. There are 365 days in a year.

Senator Léger: We, the non-Natives, need to know. I know that sometimes we do not want to know. It is starting to get us. Would the major stations listen? No way? Would they hop in?

Ms. Podemski: It is hard to say. It is hard to get in those doors to find out.

Ms. Milliken: Part of our dilemma has been that not only did we come into this industry as unseasoned producers, but we also came as young, female and native. We automatically had three strikes against us.

The first thing we heard was, "Why do you not co-produce with someone more experienced?" It was always a non-Native man telling us that. They proposed that we take all our ideas and hand them over to someone with more experience who is not Native and who is a man. We would share the rewards at the end.

We said, "No. We will do this completely on our own. We will struggle and fight for everything we put on TV, for its integrity, its voice and its purity."

We still face that battle with the major networks. It does not matter that we have done hours of dramatic programming, and that we have done 39 episodes of informational programming.

Just getting a foot in the door is one of the hurdles. Getting on the air is another.

Senator Léger: Is there anything the government can do to help squeeze in a few minutes? Can we do anything to help? You are in the business.

I know what you are talking about when you mention stereotypes. It goes even further. They are afraid. It is the money. I understand it is a business. It is an industry. Is there anything the government is able to do? We cannot force them. We are a democracy. Is there anything we can do to help out? You mentioned that lists and grants helped you out. It is not to keep you marginalized; I would not say that, because you are going

Toutefois, nous savons tous que l'art n'est pas un produit. On ne peut pas le vendre, le toucher, en augmenter ou en réduire le prix. L'art n'est pas un produit vendable. Voilà pourquoi ce secteur dispose de si peu d'argent. Les subventions gouvernementales ne constituent qu'un premier pas.

Vous avez parlé des capsules d'info-ressources d'une minute. Serait-il possible, à votre avis, de diffuser celles-ci à l'échelle nationale, sur les réseaux anglais et français de la SRC? Si je dis cela, c'est parce que je viens des Maritimes, et vous pensez peut-être que tous les gens vont les voir — sauf que je sais qu'ils vont probablement regarder d'abord les chaînes américaines.

Est-il possible de nous dire, en une minute, qui vous êtes? Vous vous adressez à nous pour que nous puissions comprendre. Il arrive parfois que nous refusions de comprendre, et nous en sommes conscients. Toutefois, vous vous adresseriez régulièrement à la nation, comme vous le faites en ce moment devant ce comité sénatorial. Des minutes? Je ne sais pas. Il y a 365 jours dans une année.

Le sénateur Léger: Nous, les non-Autochtones, avons besoin de savoir, même si je sais que, parfois, nous ne voulons pas savoir. L'idée commence à faire son chemin. Est-ce que les grands réseaux écouterait? Non? Est-ce qu'ils accepteraient l'idée?

Mme Podemski: C'est difficile à dire. Il est difficile d'établir un premier contact.

Mme Milliken: Le problème tient en partie au fait que, lorsque nous sommes arrivées dans cette industrie, nous manquions non seulement d'expérience, mais nous étions également des jeunes femmes autochtones. Nous avions trois obstacles à franchir.

La première chose que nous avons entendue est la suivante: «Pourquoi ne réalisez-vous pas l'émission en coproduction avec quelqu'un qui a plus d'expérience?» C'était toujours un non-Autochtone qui nous disait cela. Ils ont proposé que l'on confie le projet à quelqu'un qui a plus d'expérience, c'est-à-dire un non-Autochtone. On partagerait les bénéfices à la fin.

Nous avons dit: «Non. Nous voulons réaliser ce projet nous-mêmes. Nous allons tout faire pour assurer l'intégrité, la pureté de l'émission que nous allons diffuser à la télévision.»

Nous sommes toujours confrontés au même problème quand nous faisons affaire avec les grands réseaux, et ce, même si nous avons réalisé des séries dramatiques, ou encore 39 épisodes d'une émission d'information.

Juste le fait d'établir un premier contact constitue un problème. Passer à l'antenne en est un autre.

Le sénateur Léger: Que peut faire le gouvernement pour vous aider à obtenir quelques minutes de temps d'antenne? Que pouvons-nous faire? Vous travaillez dans le milieu.

Je comprends très bien ce que vous dites quand vous parlez des stéréotypes. Mais c'est plus que cela. Ils ont peur. Il faut investir de l'argent. Je sais que c'est une entreprise, une industrie. Que peut faire le gouvernement? On ne peut pas leur forcer la main. Nous vivons dans un pays démocratique. Que pouvons-nous faire pour vous aider? Vous avez dit que les listes et les subventions vous avaient été utiles. On ne cherche pas à vous marginaliser,

home first. Maybe we are getting a little jealous. Is that what is going on? I do not know. I wish everyone would have the chance to learn what I am learning.

Ms. Podemski: There are many different options. You are talking about putting resource information into a mainstream network such as CBC, even CBC Radio. There are many ideas out there. You can have one minute a day with different native people from across the country giving one fact about natives that people did not know. It is a great idea. Who do you go to with that idea? It needs someone who wants to get to that point, and it is a full time job, developing that idea, taking it to CBC Radio and saying, "This is really important. I will find the money to put this one or two minutes per day on the radio. We will have a different native person from a different community giving out a fact every day of the year." People do not know the facts.

Senator Léger: That is what I would like to bring in throughout the country.

Ms. Podemski: We will write the proposal. Where do we send it?

Senator Léger: In French and in English, naturally.

I would like to say a word about Senator Gill's point. Even if it is not on television, on French television, Native people are doing something professional in theatre.

Ms. Podemski: Theatre is very strong.

Senator Léger: Maybe not on television. There are three or four stations, but I always like to think of broadcasting from coast to coast to coast.

Ms. Podemski: To add to that, even APTN, the broadcaster for one of our shows, has requested that we do not do anything in French because there are francophone producers that should be doing that and have the right to do that. We do not want to take that work away from them. It is not our place. We should be giving that to them.

Senator Léger: In time, I am sure we will run out of material. What is done in French will be presented in English, and vice versa. That is inevitable.

What can we do here to try to open it up a bit? I know it is an industry. I know it is the money. Make it accessible to us. That is what I have to say.

Senator Tkachuk: I should like to congratulate you on your entrepreneurial spirit and to advise you to keep at it. Ten years from now, when you are known all over the world, people will say how lucky you are and forget all the hard work that it takes to be tremendously successful.

I was struck in your presentation by how something ordinary can be made extraordinary. The fact that a bunch of young people are working, are involved, are talking to each other and have jobs — those are ordinary things. Your show showed me how ordinary

loin de là. On commence peut-être à éprouver un peu de jalousie. Est-ce là le problème? Je ne le sais pas. J'aimerais que tout le monde puisse bénéficier de ce que je suis en train d'apprendre.

Mme Podemski: Il y a de nombreuses options qui s'offrent à nous. Il est question ici de diffuser de l'information sur un grand réseau comme la SRC, ou même la chaîne radiophonique de la SRC. Ce ne sont pas les idées qui manquent. On peut diffuser, tous les jours, des messages d'une minute avec des Autochtones venant de différentes régions qui vont relater un fait propre aux Autochtones que le grand public ne connaît pas. C'est une excellente idée. À qui doit-on s'adresser? Il faut quelqu'un qui soit prêt à y consacrer tout son temps, à développer l'idée, à rencontrer les responsables de la chaîne radiophonique de la SRC et à leur dire: «C'est très important. Je vais trouver l'argent pour diffuser ces deux minutes tous les jours à la radio. Nous demanderons à des Autochtones de collectivités différentes de relater tous les jours un fait différent.» Nous devons renseigner le public.

Le sénateur Léger: C'est ce que j'aimerais qu'on fasse à l'échelle nationale.

Mme Podemski: Nous allons mettre cette proposition sur papier. À qui devons-nous l'envoyer?

Le sénateur Léger: En anglais et en français, naturellement.

J'aimerais revenir à ce qu'a dit le sénateur Gill. Même si l'émission n'est pas diffusée en français, les Autochtones font quelque chose de concret au théâtre.

Mme Podemski: Le théâtre est un outil puissant.

Le sénateur Léger: Peut-être pas à la télévision. Il y a trois ou quatre chaînes, mais j'aime l'idée qu'on puisse diffuser des émissions à l'échelle nationale.

Mme Podemski: J'ajouterais que même APTN, qui diffuse une de nos émissions, a demandé qu'on ne produise rien en français, car il y a des réalisateurs de langue française qui devraient pouvoir le faire et qui ont le droit de le faire. Nous ne voulons pas les priver de cette tâche. Ce n'est pas à nous de le faire. En fait, nous devrions plutôt leur confier le travail.

Le sénateur Léger: Je suis certaine qu'à un moment donné, les idées vont manquer. Ce qui se fait en français sera diffusé en anglais, et vice versa. C'est inévitable.

Que pouvons-nous faire pour vous aider? Je sais que c'est une industrie, que l'argent pose problème. Qu'on nous donne des fonds. Voilà ce que je dirais.

Le sénateur Tkachuk: Je tiens à vous féliciter pour votre esprit d'entreprise et je vous encourage à poursuivre vos efforts. Dans 10 ans, quand vous serez bien connues à l'échelle internationale, les gens vont dire que vous avez de la chance. Toutefois, ils vont oublier tout le travail qu'il faut accomplir pour obtenir du succès.

Je suis étonné de voir à quel point une chose si simple peut devenir si extraordinaire. Le fait qu'un groupe de jeunes travaillent, participent à un projet, communiquent entre eux — ce sont des choses simples. Votre émission m'a montré à quel

things can be extraordinary — being successful in your community, whether you are a filmmaker, which is Hollywood stuff, or a doctor, a lawyer, plumber or electrician.

You are obviously bright, but you are not exceptional in that. There are many bright people around. You obviously have talent, but that is not exceptional, either. You are more successful than others, perhaps, and you are also educated. You achieved an education and went on from there to build a life for yourself that I think will be very successful in the future. Why you and not others?

Ms. Milliken: There are so many answers to that question. We actually talk about that all the time, because there is no shortage of talent or people with drive and determination.

Much of it is environmental; where you come from, the kind of support you have. Even though my father is plagued with alcoholism, and as a result, has a poor work ethic, I was lucky that my mother worked three jobs to support us. She instilled a very strong work ethic in me. She made me work hard for my money.

I got my first job when I was 13. I made \$3.15 an hour scooping ice cream at Baskin Robins, and I was managing the place within a year. That was the kind of person I was. Much of that was because my family did not have any money and I would like that pair of jeans, and seeing how hard my mother worked and knowing that when I grew up, I would like to be able to provide for my children. I had many things driving me.

Many people are not so fortunate. Many people come from a place where, unfortunately, neither of their parents is supportive or working. Sometimes they are plagued with other difficulties or disorders. They cannot concentrate. It could be something as simple as not being able to concentrate in school, and people think they are dumb. In the last year, I have worked with more people with dyslexia than I ever met in my life before. I bet that many of the kids that I went to school with were misunderstood because they had dyslexia. It could be something as simple as that, or it could be that the child is not eating right before going to school, or eating too much sugar, or is hypoglycemic or depressed and no one recognizes it. It gets to the point where they cannot even attend school because they are so depressed. It could be malnutrition.

When we are talking about success and achievement, we are talking about things as simple as that. Are you eating right? We do not allow sugar on the set or allow kids to drink pop or eat chocolate bars or cookies.

Ms. Podemski: Most of us are diabetic, and we do not even know it.

Ms. Milliken: Yes, and hypoglycemia is linked to depression. How many people have actually drawn that conclusion and gone into these communities where so many kids are taking their own

point the choses simples peuvent être extraordinaires — le fait d'être connu dans votre collectivité, qu'on soit réalisateur, à Hollywood ou ailleurs, médecin, avocat, plombier ou électricien.

Vous êtes manifestement brillantes, mais vous n'êtes pas les seules à l'être. Il y a de nombreuses personnes qui sont très brillantes. Vous avez manifestement du talent, mais vous n'êtes pas les seules à en avoir. Vous avez plus de succès que d'autres, et vous êtes peut-être également plus scolarisées. Vous avez fait des études, et vous avez réussi à vous bâtir une vie où vous connaîtrez beaucoup de succès. Pourquoi vous et pas d'autres?

Mme Milliken: Il y a de nombreuses façons de répondre à cette question. Nous en parlons en fait tout le temps, parce qu'il ne manque pas de talent ou de personnes qui sont dynamiques et déterminées.

L'environnement y est pour beaucoup; le milieu d'où vous êtes issu, le genre d'aide dont vous bénéficiez. Même si mon père est alcoolique et qu'il a de très mauvaises habitudes de travail, j'ai la chance d'avoir une mère qui a réussi à subvenir aux besoins de sa famille en cumulant trois emplois. Elle m'a inculqué une solide éthique du travail. Elle m'a fait travailler très fort.

J'ai commencé à travailler à 13 ans. Je gagnais 3,15 \$ l'heure, et je préparais des cornets de crème glacée chez Baskin Robins. En moins d'un an, je suis devenue gérante de l'endroit. Voilà le genre de personne que j'étais. Ma famille n'avait pas d'argent, et si je voulais des jeans, je devais travailler pour pouvoir me les payer. Ma mère travaillait très fort et je savais que je voudrais être en mesure, plus tard, de subvenir aux besoins de mes enfants. Il y avait beaucoup de choses qui me motivaient.

Il y a beaucoup de personnes qui n'ont pas autant de chance, qui viennent d'un milieu où, malheureusement, les parents ni ne travaillent, ni ne subviennent aux besoins de leurs enfants. Parfois, ils sont confrontés à d'autres difficultés ou problèmes. Ils n'arrivent pas à se concentrer. Il se peut qu'ils soient tout simplement incapables de se concentrer à l'école, et les gens pensent qu'ils sont idiots. J'ai travaillé, au cours de la dernière année, avec un très grand nombre de dyslexiques. Je ne pensais pas qu'il y en avait autant. Je parie que bon nombre des enfants que je fréquentais à l'école étaient incompris parce qu'ils étaient dyslexiques. Le problème est peut-être aussi simple que cela, ou il se peut aussi qu'ils ne mangent pas bien avant d'aller à l'école, qu'ils consomment trop de sucre, qu'ils souffrent d'hypoglycémie ou de dépression et que personne ne s'en rend compte. Il se peut qu'ils soient incapables d'aller à l'école parce qu'ils sont trop déprimés. Le problème en est peut-être un de malnutrition.

Quand on parle de succès, de réalisations, on parle de choses aussi simples que cela. Est-ce que vous vous nourrissez bien? Nous ne servons pas de sucreries aux jeunes sur le plateau. Nous ne leur permettons pas de consommer des boissons gazeuses, du chocolat ou des biscuits.

Mme Podemski: Nous sommes pour la plupart diabétiques, et nous ne le savons même pas.

Mme Milliken: Oui, et l'hypoglycémie est liée à la dépression. Combien de personnes ont fait cette constatation, ont pris la peine de se rendre dans les collectivités où un si grand nombre d'enfants

lives and said, "Maybe we should look at how much sugar you are eating. What you are eating? What is happening up here?" It could be something as simple as that.

My mom always ensured we had something healthy to eat.

I could have gone the other way. Many things saved me and many people were an inspiration to me. It is about the people. Just seeing a positive image of your own people is important. I do not know how I rose above the problem, because I did not see any, or at least not many, when I was growing up.

Ms. Podemski: My ultimate drive has always been to prove to the world that I am not everything they say I am. It comes from growing up hearing, "Your mom's an alcoholic, you dirty Indian," and proving to the world that that is not true.

I am not lying when I say my support is the arts. Teachers saw something in me and put me on the stage, forced me to be in the choir and in dance class right from grade 1. It is about the teachers and the education system recognizing those things and nurturing them. I was very nurtured by some of my teachers. I was lucky because of that.

I come from not a very-well-off family, so I was working by the time I was 11 or 12. My grandfather had a store and I worked for him. I was volunteering at hospitals. I had a strong work ethic because I did not want to die or have my spirit die. It did die for a long time. It revived when I saw Michelle St. John win the Gemini for *Where the Spirit Lives*. She was the first brown or native person that I ever saw in that limelight, and I cried for so many nights, praying that I could be like her. Years later, when I was starring in a movie with her, it was like my dream came true. I prayed for it so hard, and I did everything that I could to get to that point. I did so many dance classes that I had no social life. I was always dancing or singing or acting. I was always the kid in the class who paid last because my dad could not afford it. We would barter or something so I could keep dancing. It was the drive to work hard and make money so I could dress nicely, so people did not think I was what some said I was. Perhaps it was a negative thing, but it gave me the drive.

To be completely honest, I am embarrassed to say that I do not have a university education. I graduated from Grade 13, and that was it. I started working professionally as an actor. I dropped out of university because I was working so much as an actor that I found it difficult to balance things. If I could do it all over again, I would get an education and probably become a politician or something like that.

Senator Tkachuk: You do not need an education to be a politician.

se donnent la mort, ont dit: «Il y aurait peut-être lieu de voir combien de sucre vous consommez. Que mangez-vous? Qu'est-ce qui se passe?» Ce pourrait être quelque chose d'aussi simple que cela.

Ma mère a toujours fait en sorte qu'on se nourrisse bien.

J'aurais pu connaître un sort bien différent. Il y a de nombreuses choses qui m'ont sauvée, et de nombreuses personnes qui m'ont inspirée. L'influence des gens qui nous entourent est importante. Le simple fait de voir une image positive du peuple auquel on appartient est important. J'ai grandi dans un milieu où il n'y avait pas de problèmes, ou du moins, pas tellement.

Mme Podemski: Ce qui me motive depuis toujours, c'est de pouvoir montrer aux autres que l'idée qu'ils ont de moi est fausse. C'est ce qui arrive quand, en grandissant, on entend des commentaires du genre: «Ta mère est une alcoolique, sale Indienne.»

Je ne mens pas quand je dis que le monde des arts me sert de soutien. Les enseignants ont vu quelque chose en moi. Ils m'ont obligée à faire du théâtre, à faire partie de la chorale, à faire de la danse dès ma première année. Il est important d'avoir des enseignants, un système d'éducation, qui reconnaît ce genre de choses et qui vous encourage. Certains d'entre eux m'ont beaucoup encouragée. J'ai eu de la chance.

Je viens d'une famille pauvre. J'ai commencé à travailler à 11 ou 12 ans pour mon grand-père, qui tenait un magasin. J'ai aussi travaillé comme bénévole dans les hôpitaux. J'avais une bonne éthique du travail parce que je ne voulais pas mourir, ou je ne voulais pas que mon esprit meure. Il est resté mort pendant longtemps. Il a repris vie quand j'ai vu Michelle St. John remporter un prix Gémeaux pour *Where the Spirit Lives*. Elle était la première Autochtone à remporter un tel prix. J'ai pleuré pendant de très nombreuses nuits, car je voulais être comme elle. Des années plus tard, j'ai tourné un film avec elle. C'était un rêve qui devenait réalité. J'avais tellement prié pour cela. J'avais tout fait pour en arriver là. J'avais suivi tellement de cours de danse que je n'avais plus de vie sociale. Je suivais des cours de danse, de chant, de théâtre. En classe, j'étais toujours la dernière à payer parce que mon père n'avait pas d'argent. On finissait par troquer quelque chose pour que je puisse continuer de suivre des cours de danse. Je voulais travailler fort, gagner de l'argent pour m'acheter de beaux vêtements, détruire l'image que certaines personnes avaient de moi. Mon inspiration venait de choses négatives.

Franchement, je suis gênée de dire que je n'ai pas fait d'études universitaires. Je me suis rendue jusqu'à la 13^e année. Après, j'ai commencé à travailler comme actrice. Je ne suis pas allée à l'université parce que j'avais beaucoup de travail et que j'avais de la difficulté à faire la part des choses. Si c'était à refaire, je poursuivrais mes études et je me lancerais peut-être en politique ou quelque chose du genre.

Le sénateur Tkachuk: Il n'est pas nécessaire de faire des études pour se lancer en politique.

Ms. Podemski: We all get our drive from different places, but ultimately that was mine. I have to say that seeing that image of Michelle holding the Gemini changed my life and changed the way I saw my future. Before that, it was people like Madonna and Janet Jackson. It is the role models who save your life.

Senator Tkachuk: There is much credibility to the theory that the most successful people are those who had little self-esteem and who wanted to overcome what people thought of them. Many people in North America are talking about that now.

It seems strange that people would think you were Asian. I am always being taken for an Asian, and my daughter is always being asked for her treaty card. As an East European, I would say that is the "cousin thing," because Asians invaded most of Eastern Europe, and there is a theory that some Asians were the earliest settlers of North America. Perhaps we are all cousins.

Ms. Podemski: I know we are all related because we are all human.

Senator Tkachuk: I was interested in the story that you were trying to get at in your film clips. Many of our racial problems stem from the fact that we all have a romantic view of our own history. I would say that native Canadians are often seen as nomadic, when only the Plains Indians were nomadic. The Indian nations that were here when the white man arrived were farmers. They had an agricultural sector. They were fishermen on both coasts. They were nomadic on the Prairies. They were warlike and had a military structure. They must have had business people, because they traded with each other. They had entrepreneurs, obviously. The Cree are not native to the Prairies. They came from Ontario and Quebec. When they acquired guns, they went out and killed the Indians who lived on the Prairies, pushed them up against the Rocky Mountains.

I am trying to get at the many similarities rather than the differences. It was good to see the positive images that you were portraying on television. As is the case with all minority groups, television often looks at the deviant. That is what the news is all about. You will see the very successful Black artist on television, and you will see the crack addicts, but you do not see the great majority of middle-class Black people in the United States who go about their ordinary lives like everyone else. The image is wrong.

I congratulate you on that. Continue to tell your story.

Ms. Podemski: I want to add to the similarities. That is the pinpoint of *The Seventh Generation*, the archeologists, the scientists, the doctors and lawyers. We are not doing anything different. We have been doing these things for thousands of years. It is connecting it that way and saying, "We were scientists and doctors 600 years ago. We were medicine people. These are not new ideas or concepts. The application may be different, but they

Mme Podemski: Notre motivation vient de diverses sources, mais c'est ce qui, au bout du compte, m'a inspirée. Je dois dire que le fait de voir Michelle obtenir le prix Géméaux a changé ma vie, a changé la façon dont je voyais l'avenir. Avant cela, c'était des gens comme Madonna et Janet Jackson qui m'inspiraient. Ce sont les modèles de comportement qui vous sauvent la vie.

Le sénateur Tkachuk: On est porté à croire que ceux qui réussissent le mieux dans la vie sont ceux qui, à l'origine, avaient une faible estime de soi et qui ont voulu surmonter ce que les autres pensaient d'eux. C'est ce qu'on entend souvent dire en Amérique du Nord.

Il est curieux que certains vous prennent pour des Asiatiques. On me prend toujours pour un Asiatique et ma fille se fait constamment demander sa carte d'Autochtone. Comme je viens de l'Europe de l'Est, je dirais que je suis votre «petit cousin» puisque les Asiatiques ont envahi la plupart des pays de l'Europe de l'Est et que certains affirment qu'ils ont même été les premiers à coloniser l'Amérique du Nord. Nous sommes peut-être tous cousins.

Mme Podemski: Selon moi, nous sommes tous parents puisque nous sommes des êtres humains.

Le sénateur Tkachuk: Ce que vous voulez raconter dans vos séquences filmées est, selon moi, très intéressant. Bon nombre de nos problèmes raciaux découlent du fait que nous avons tous une vision romantique de notre propre histoire. Je dirais que les Autochtones canadiens sont souvent considérés comme étant des nomades, alors que c'était le cas des Autochtones des plaines seulement. Les peuples autochtones qui vivaient ici lorsque l'homme blanc est arrivé étaient des fermiers. Ils étaient agriculteurs; ils étaient pêcheurs sur les deux côtes du pays; ils étaient nomades dans les Prairies; ils étaient guerriers et étaient organisés au plan militaire; ils étaient bien sûr aussi hommes d'affaires puisqu'ils faisaient du commerce entre eux; ils étaient évidemment entrepreneurs. Le peuple Cri n'est pas natif des Prairies; il vient de l'Ontario et du Québec. Lorsque les Cris se sont procuré des fusils, ils ont tué les Indiens qui vivaient dans les Prairies et les ont repoussés jusqu'aux montagnes Rocheuses.

J'essaie de faire ressortir les similarités plutôt que les différences. Il est bon de voir que vos émissions offrent des images positives. Comme c'est le cas pour la plupart des minorités visibles, la télévision présente souvent ce qui ne relève pas de la normale, comme en témoignent les nouvelles télévisées. On nous présente un artiste noir qui connaît le succès, des accros du crack, mais on ne parle pas de la grande majorité des Noirs américains qui mènent une vie ordinaire comme nous tous. L'image est donc faussée.

Je vous félicite et j'espère que vous continuerez à vous raconter de cette manière.

Mme Podemski: J'aimerais ajouter quelque chose à propos des similarités que l'on retrouve précisément dans *The Seventh Generation*, puisqu'on y présente des archéologues, des scientifiques, des médecins et des avocats. Nous ne faisons pas les choses différemment et il n'y a rien de nouveau sous le soleil; en effet, nous avons des scientifiques et des médecins depuis 600 ans; nous avons toujours eu des guérisseurs. Il ne s'agit pas

are not that far from your nature." The people on the show are saying, "I am a psychiatrist, but they existed 600 years ago as well." It is not that far-fetched.

Ms. Milliken: In *RepREZentin' in Regina*, which we are now calling *Moccasin Flats*, because that is what they call the native ghetto in north-central Regina, we do have positive images. However, we are actually showing what life is like for the youth. We asked them, "What do you want to talk about?" What emerged in our conversations with the youth in Regina was, "Well, people get stabbed here."

There is gang violence. People get murdered. You have to lock everything up all the time and there are prostitutes on the street 24/7. In this film, we have a prostitute who is taking her child to work with her. We have youth being murdered over drugs. That is their truth. I do not know how many Canadians realize that there is a native ghetto in Regina.

Senator Tkachuk: They are also in Saskatoon and in Prince Albert. It is brutal.

Ms. Milliken: In our windswept plains, we have these brutal worlds with which not many people are familiar. I did not come from that place. I think that is another reason I emerged and was able to survive. I do not know how I would have fared in an environment like that. You would have to be an incredibly resilient individual. You have to be very strong and have a very strong family and support mechanism. Thankfully, there are a lot of support systems emerging and many people trying to deal with the situations in these urban centres.

It was very troubling to us, and we thought these were bigger problems than we could deal with. We were not going to be able to go there and take this 13-year-old girl off the street. I am not able to do that, and I do not think I can interest her in participating in *RepREZentin'* and coming to work with us for 10 days. We know there are people who are working on that.

The parents are not coming to meet us. We are not seeing enough parents getting involved in their kids' participation in this project. I am responsible for your child for 10 days; do you want to meet me? Of course you do. It does not happen enough. There are not enough parents or community members involved. Too few people in the native community are in control of the money. As a result, a lot of their families and friends get the jobs. It is incestuous in that way, if you will excuse the term.

I think that the way the youth funds in particular are administered is troubling, because the money is not getting to the youth or the initiatives they want it spent on. They need a larger voice in saying "This is what will work for us."

Ms. Podemski: It has to be all about the youth. Their voices need to be heard loud and clear by community members and across the board.

d'idées ni de concepts nouveaux, même si les méthodes peuvent être différentes, sans être si éloignées des vôtres. Dans l'émission, on présente des psychiatres, mais ils existaient déjà il y a 600 ans. Ce n'est pas tiré par les cheveux.

Mme Milliken: Dans *RepREZentin' in Regina*, que nous appelons maintenant *Moccasin Flats*, parce que c'est le nom du ghetto autochtone du centre-nord de Regina, nous offrons aussi des images positives. Toutefois, nous montrons ce qu'est réellement la vie des jeunes. On leur demande de quoi ils veulent parler. Ce qui ressort de nos conversations avec les jeunes de Regina et je cite: «Il y a ici des gens qui se font poignarder.»

Les gangs de rue et la violence sont bien réels, sans compter les assassinats. Il faut constamment tout fermer à clé et les prostituées font le trottoir 24 heures sur 24, 7 jours par semaine. Dans ce film, on peut voir une prostituée amener son enfant alors qu'elle va travailler. Des jeunes sont tués pour de la drogue, c'est leur réalité. Je ne sais pas combien de Canadiens savent qu'il existe un ghetto autochtone à Regina.

Le sénateur Tkachuk: Il y en a aussi à Saskatoon et à Prince Albert. C'est atroce.

Mme Milliken: Peu de gens sont au courant de la violence qui explose dans certains coins de nos plaines balayées par les vents. Je ne suis pas originaire de cet endroit et c'est sans doute pour cela que je m'en suis sortie et que j'ai pu survivre. Je ne sais pas ce que je serais devenue dans un tel environnement. Il faut savoir s'adapter, être très fort et avoir réseau familial solide et beaucoup de soutien. Heureusement, de nombreuses structures d'entraide sont mises en place et beaucoup de gens s'efforcent de régler les problèmes qui se posent dans les centres urbains.

C'était très troublant et nous avons eu l'impression d'être dépassées par les événements. Nous n'allions pas extraire la jeune fille de 13 ans de la rue. Je ne peux pas le faire ni non plus la convaincre à participer à *RepREZentin'* et à venir travailler avec nous pendant 10 jours. Il y a des gens qui font ce type de travail, nous le savons.

Les parents ne viennent pas nous rencontrer et trop peu s'intéressent à la participation de leurs enfants à ce projet dont pourtant je suis responsable pendant 10 jours. Veulent-ils me rencontrer? Bien sûr que oui, toutefois, peu le font. La participation des parents et des membres de la collectivité est insuffisante; par ailleurs, ceux qui, dans la collectivité autochtone s'occupent des finances, sont peu nombreux et réservent les emplois aux membres de leur famille et à leurs amis. Pardonnez-moi l'expression, mais c'est en quelque sorte incestueux.

À mon avis, la gestion des fonds destinés aux jeunes en particulier est douteuse, puisqu'ils ne sont consacrés ni aux jeunes ni aux initiatives qu'ils veulent mettre en place. Les jeunes doivent pouvoir se faire entendre et défendre leur point de vue.

Mme Podemski: Tout doit être axé sur les jeunes dont le message doit être reçu cinq sur cinq.

Ms. Milliken: There are amazingly innovative youth out there, like the kids at *Redwire Magazine*. I had youth in my apartment this weekend who were all clean and sober, singing songs, telling me stories about the Haida Gwaii people and how their people fought, historically, like maniacs; now they are singing their songs together. This is the kind of cultural emergence that is happening. They are taking pride in their heritage; it is becoming cool to be native. There are thousands of young people across Canada creating great initiatives for themselves and their peers. Those are the youth we need to listen to and help with their projects.

Senator Hubley: Thank you, it has been interesting and a great joy to meet both of you. I wanted to go back to the arts for a moment, because both of you started off in your presentation by relating how important that was, and Senator Léger has carried on with that in some of her questions as well.

I think you mentioned you played the flute. It was not necessarily what we would think of as Aboriginal or native culture that you were pursuing. It was just culture, period. It could have been dance. It did not necessarily have to be Aboriginal dance. It could be music, not necessarily with an Aboriginal influence. Is that correct?

Ms. Milliken: That is an important point to bring up. I have very gifted friends in the arts, musicians and actors and writers. There are programs for artists, but if the work is not sufficiently Aboriginal in content, you are not going to get the money to make your CD. That is tragic. If there is an Aboriginal fund, why are they defining what is Aboriginal art? These are Aboriginal people creating something for us to appreciate, but we are suddenly adding parameters on their art and limiting their access to the money.

Senator Hubley: We impose our expectations of what they should be doing.

Ms. Podemski: What is the point? Is the point to put you on the platform as an Aboriginal musician with a drum, or is it to let you be an Aboriginal artist?

Senator Hubley: In the latter option, you would choose your own expression that would be unique no matter how it came about, which is how cultures evolve. You made it perfectly clear that, while it is wonderful to have Aboriginal stories, if they are not presented from an Aboriginal standpoint, then it is not the most complete story.

I wanted to touch on something else. We heard from a Ms. Jamie Gallant, from my community of Kensington, on Prince Edward Island. I point that out to illustrate that she comes from a small community. She and her family were Mikmaw, the only ones in the community. We were somewhat sheltered in that community, in that we did not understand the problems that Aboriginals have in other parts of the country. They are there, but on a smaller scale. She is now the youth and labour market intern for the Congress of Aboriginal People, and she made a presentation to us in which she talked about hope. Having

Mme Milliken: Certains jeunes ont des idées extrêmement novatrices, comme ceux du *Redwire Magazine*. En fin de semaine, j'en ai reçu plusieurs chez moi, des jeunes «clean» et sobres qui ont chanté et raconté des histoires sur le peuple Haida Gwaii et ses luttes acharnées. Aujourd'hui, ils chantent ensemble et c'est le genre d'émergence culturelle qui apparaît. Les jeunes sont fiers de leur patrimoine; c'est maintenant «cool» d'être autochtone. Des milliers de jeunes Canadiens lancent de grandes initiatives pour eux-mêmes et leurs pairs et ce sont eux que nous devons écouter et aider afin qu'ils puissent réaliser leurs projets.

Le sénateur Hubley: Merci, votre témoignage est très intéressant et c'est une grande joie que de vous rencontrer. J'aimerais que nous parlions un peu plus des arts, parce que vous avez toutes deux commencé votre exposé en soulignant leur importance; en outre, le sénateur Léger a aussi posé des questions à ce sujet.

Vous avez dit, me semble-t-il, que vous jouez de la flûte. Ce n'est pas nécessairement le genre d'activité auquel nous pensons lorsque nous parlons de culture autochtone. C'est une activité culturelle, c'est tout. Ce pourrait être de la danse, sans obligatoirement être de la danse autochtone. Ce pourrait être de la musique, sans obligatoirement être de la musique autochtone. Qu'en pensez-vous?

Mme Milliken: C'est une question importante. J'ai des amis très talentueux dans le domaine des arts; ils sont musiciens, acteurs et écrivains. Des programmes ont été créés pour les artistes, mais si le contenu n'est pas suffisamment autochtone, l'artiste n'obtient pas de fonds pour produire un disque compact, par exemple. C'est tragique. Lorsqu'on décide de créer un fonds pour les Autochtones, pourquoi définir ce que doit être l'art autochtone? Ce sont des artistes autochtones qui créent des oeuvres pour que nous en profitions, mais nous définissons des paramètres pour leur art et limitons leur accès à ces fonds.

Le sénateur Hubley: Nous leur imposons nos propres attentes.

Mme Podemski: À quoi cela sert-il? Veut-on limiter les musiciens autochtones à jouer du tambour sur une scène ou veut-on leur permettre de s'épanouir en tant qu'artistes autochtones?

Le sénateur Hubley: Dans le dernier cas, ils peuvent choisir leur propre mode d'expression, unique en son genre et c'est d'ailleurs ainsi qu'évoluent les cultures. Vous avez très bien expliqué que même s'il est formidable d'entendre des histoires autochtones, elles ne sont pas complètes si elles ne sont pas présentées d'un point de vue autochtone.

Je voudrais aussi aborder un autre sujet. Nous avons entendu les propos de Mme Jamie Gallant, qui, comme moi, vient de Kensington, sur l'Île-du-Prince-Édouard. J'apporte cette précision pour que vous sachiez qu'elle vient d'une petite localité. Elle-même et sa famille sont des Micmacs, les seuls de la localité. Nous étions en quelque sorte à l'abri dans cette collectivité puisque nous ne vivions pas les mêmes problèmes que ceux des Autochtones dans d'autres parties du pays. Nous en avons, mais à plus petite échelle. Mme Gallant est maintenant interne responsable de la jeunesse et de la main-d'oeuvre pour le

listened to your presentation this morning, I can see that you have lots of hope. You have lots of great expectations for the work that you are doing.

Do you think your life would have been different had you not grown up in an urban society? Would you have still had the drive and the initiative to overcome those problems that so many of the youth experience? Obviously, you are successful. We would like to know why, so we can make certain intelligent recommendations on what we feel would be important to youth.

Ms. Podemski: We speak about this a lot. I would probably have had the same drive. I am pretty sure about it, only because I have seen mirror images of myself coming from a community 800 miles north of anything urban, people who reminded me of myself. Parents are non-existent — not that this mirrors my life, but the support system is not there for them. They are still so driven. They start the youth group. They do not drink or do drugs. They are focused. They start a dance class. They travel to conferences, raise money, watch the news and educate themselves. These are really driven kids.

I know that it is possible. I think that I might have made different choices. I have made a lot of bad choices in my life anyway. I was as ashamed of and as embarrassed by my family as it was possible to be. I think it probably would have been the same, although perhaps more difficult to access the dance and acting classes. If I think about it, I probably would have started one.

Senator Hubley: I am also a dance teacher, and my advice to all of my dancers is not to give up the dancing lessons.

Senator Christensen: As you know, this committee's study is looking at urban youth. That includes both those who have come from the reserves and those who are first, second and third generation urban dwellers, and who may be having problems like the ones you were talking about in Saskatchewan.

How do we give these kids a chance? How do we find ways of supporting them so that they will take responsibility for their own lives? Certainly, I do not think there are any illusions. There are people such as you who rise to the top because of your determination and focus. This can be found in all societies. You will make it; there is no question about that. However, you are the exception. It is that middle group that we want to try to find ways of helping — to give them the hope and the self-respect they need. There are those at the bottom who, for whatever reasons, will not succeed. That is the way of society.

Ms. Milliken: you mentioned that you have First Nations' youth in your group. Where do you find them, or do they find you?

Ms. Milliken: Often, they find us, but there is a great organization in Toronto funded by HRDC. They have a targeted wage subsidy program that enables us to hire as many as three or four trainees per year. They pay up to 75 per cent of

Congrès des peuples autochtones, et elle nous a présenté un exposé dans lequel elle parle d'espoir. Après vous avoir écouté ce matin, je peux voir que vous avez beaucoup d'espoir. Vous avez de grandes attentes quant au travail que vous faites.

Croyez-vous que votre vie aurait été différente si vous n'aviez pas grandi dans une société urbaine? Auriez-vous eu la motivation et l'esprit d'initiative nécessaires pour surmonter les problèmes auxquels font face de nombreux jeunes? De toute évidence, vous réussissez bien. Nous aimerions savoir pourquoi, afin de faire des recommandations intelligentes sur ce qui nous paraît important pour les jeunes.

Mme Podemski: Nous en parlons souvent. J'aurais probablement eu la même motivation; j'en suis sûre, parce que j'ai déjà rencontré des jeunes qui sont comme moi, alors qu'ils sont originaires d'une localité située à 800 miles au nord de tout centre urbain. Les parents de ces jeunes ne sont pas présents — ce qui n'était pas mon cas — et ils ne bénéficient d'aucun réseau d'entraide. Ils sont tout de même très motivés, forment des groupes de jeunes, ne boivent pas et ne consomment pas de drogue. Ils sont déterminés. Ils organisent des cours de danse, se rendent à des conférences, rassemblent des fonds, regardent les nouvelles et se forment eux-mêmes: ils sont vraiment motivés.

Je sais que c'est possible. J'aurais peut-être fait des choix différents et j'ai d'ailleurs fait bien des mauvais choix dans ma vie. J'ai eu honte de ma famille qui m'a aussi fait honte. Je crois que ma situation aurait probablement été la même, mais je n'aurais peut-être pas eu accès aux cours de danse et aux cours d'art dramatique aussi facilement. À la réflexion, j'aurais probablement organisé ces cours s'ils n'avaient pas existé.

Le sénateur Hubley: Je suis aussi un professeur de danse et je conseille à tous mes élèves de ne jamais laisser tomber leurs cours.

Le sénateur Christensen: Comme vous le savez, le comité étudie les questions reliées aux jeunes des centres urbains, c'est-à-dire à ceux qui viennent des réserves et à ceux qui sont des citoyens de première, deuxième et troisième générations et qui peuvent connaître des problèmes semblables à ceux que vous décrivez pour la Saskatchewan.

Comment donner une chance à ces jeunes? Comment pouvons-nous les appuyer pour qu'ils se prennent en main? Je ne crois pas que ce soit illusoire; en effet, des gens comme vous parviennent au sommet grâce à leur détermination et à leur volonté et on les retrouve dans toutes les sociétés. Vous allez réussir, personne n'en doute, mais vous êtes l'exception. Nous voulons essayer d'aider ceux qui sont entre les deux extrêmes pour qu'ils aient l'espoir et l'estime de soi dont ils ont besoin pour réussir. Il y a aussi ceux qui occupent les derniers rangs de la société et qui, pour diverses raisons, ne réussiront pas. C'est ainsi que fonctionne la société.

Madame Milliken, vous avez dit que votre groupe comptait des jeunes des Premières Nations. Où les trouvez-vous, ou peut-être que ce sont eux qui vous trouvent?

Mme Milliken: Souvent, ce sont eux qui nous trouvent, mais il existe un excellent organisme à Toronto, financé par DRHC, qui offre un programme de subvention des salaires nous permettant d'embaucher trois ou quatre stagiaires par année. Le programme

the cost. The program works for us and for the people whom we are training. It is an excellent program. They also contribute to community programs such as *RepREZentin'*. Those types of funding programs are great.

Mostly, the youth come to us, and we recruit through that organization. Many kids call us from the reservations and want to move to Toronto. People learn about us from our Web site, from the work that we do and from our travels. We also put out the word that we are looking for driven, innovative youth.

Senator Christensen: What support do you receive from national and regional Aboriginal organizations?

Ms. Milliken: None. It is difficult to find support within our own community. Ms. Podemski and I have found that to be a barrier. For any of the youth to survive and rise to the top, they need more support within our own community. We went to the American Indian Film Festival, where youth from three reserves had worked hard on 10 short films. Do you think any of the adults came out to see them? Well, we were there and a couple of the stars from *Atanarjuat* were there. There were hardly any adult filmmakers or other role models present to view the youth programs. We see that all the time: a lack of parental support, community support and a lack of belief in the kids.

We had a script meeting in Regina with four guys who have been in and out of jail. One of them was awaiting sentence and one of them had just got out of jail. These were the hardest-working kids for the entire time that we were in Regina. They were around for everything we needed, but they were also extremely troubled. We believed in them, and we spoke their language. That is what it takes — people who can say that they understand, or, if they do not, that they will try to understand. However, those kids need to make an effort to understand us. It is a give-and-take situation. It is important to reach them on a level that they can appreciate and understand.

The Acting Chairman: I have one or two quick questions for you. You talked about the lack of support from your communities. Do friendship centres play a useful role, in your experience, as places where young people can meet? Are they meeting the cultural needs of young people?

Ms. Podemski: Yes.

Ms. Milliken: The friendship centres are very important institutions.

Ms. Podemski: They need to be recognized more. People are working hard and there are so many volunteers keeping the youth groups going. There needs to be more grassroots funding for those initiatives.

couvre jusqu'à 75 p. 100 des coûts; il est avantageux pour nous, ainsi que pour les personnes que nous formons. C'est un excellent programme puisqu'il permet aussi de financer des projets communautaires tels que *RepREZentin'*. De tels programmes de financement sont formidables.

Habituellement, c'est par l'entremise de cet organisme que les jeunes entrent en contact avec nous et que nous les recrutons. De nombreux jeunes nous téléphonent des réserves et nous disent qu'ils veulent déménager à Toronto. Nous sommes connus grâce à notre site Web, à notre travail et aux voyages que nous effectuons. Nous faisons aussi savoir que nous recherchons des jeunes motivés et innovateurs.

Le sénateur Christensen: Quel genre d'appui recevez-vous des organismes autochtones nationaux et régionaux?

Mme Milliken: Aucun. Il est difficile d'obtenir de l'appui au sein de notre propre collectivité. Mme Podemski et moi avons constaté que ce manque d'appui nuisait à ce que nous tentions de faire. Pour survivre et connaître la réussite, les jeunes ont besoin d'un plus grand appui au sein de leur propre collectivité. Nous sommes allées au American Indian Film Festival, où des jeunes de trois réserves présentaient dix courts métrages auxquels ils avaient beaucoup travaillé. Croyez-vous que des adultes se sont déplacés pour voir leurs films? Nous y étions, ainsi que quelques vedettes de *Atanarjuat*, mais peu d'adultes, réalisateurs ou autres modèles de réussite sont venus visionner les courts métrages de ces jeunes. C'est ce que nous constatons sans cesse: le manque de soutien des parents et de la collectivité et le peu de confiance manifesté à l'égard des jeunes.

Nous avions une réunion à Regina pour étudier le scénario d'un film avec quatre garçons qui avaient déjà fait de la prison. L'un d'eux attendait son jugement et un autre venait de sortir de prison. Ce sont eux qui ont le plus travaillé pendant toute la période que nous avons passée à Regina. Ils étaient toujours là quand nous avions besoin d'eux, mais ils étaient aussi extrêmement troublés. Nous leur faisons confiance et nous parlions le même langage. C'est ce dont ils ont besoin, de gens qui les comprennent ou qui sont ouverts à eux et qui parlent le même langage. Toutefois, ces enfants doivent aussi faire un effort pour nous comprendre. C'est donnant, donnant. Il est important de communiquer avec eux dans un langage qu'ils peuvent comprendre.

Le président suppléant: J'aimerais vous poser une ou deux questions. Vous avez parlé du manque de soutien des collectivités. Selon vous, les centres d'amitié jouent-ils un rôle efficace en tant que lieux de rencontre pour les jeunes? Répondent-ils aux besoins culturels des jeunes?

Mme Podemski: Oui.

Mme Milliken: Les centres d'amitié sont des établissements très importants.

Mme Podemski: Le travail de ces centres doit être mieux reconnu. Les gens y travaillent fort, et les bénévoles qui assurent le bon fonctionnement des groupes de jeunes sont nombreux. Ces initiatives doivent être mieux financées au niveau local.

The Acting Chairman: The second question concerns the extent of the impact of urban culture on your own identity. There are some ways in which it may reinforce aspects of your identity. In other ways, it may submerge it. Can you comment on that?

Ms. Milliken: I found that I did not know what it meant to be Indian. I did not have an elder to learn from and I did not have anyone to teach me the practices of my people. That was difficult. However, I had all of the other things. I had people who taught me how to be professional; taught me the importance of education; and showed me the resources and what was possible for me as a human being, rather than just as a native. I missed that for the most part. It takes a long time to find it. It is the flip side — all of one thing and not enough of the other.

The Acting Chairman: I had the privilege last night of sitting on an Aboriginal panel at the annual Aboriginal Head Start meeting for people from the communities. The woman from Manitoulin Island was an Aboriginal. Her comment about residential schools was interesting. She said that living well is the best revenge. Do not spend all your time dwelling on the problems that put you there. The best way of putting it all behind you is to do what you are doing.

Thank you.

Ms. Milliken: *RepREZentin' in Regina*, which is *Moccasin Flats* in the series, has been accepted by the Sundance Film Festival. We will take a group of these kids from inner-city Regina to that festival. It is a big honour for us.

The committee adjourned.

Le président suppléant: Ma deuxième question porte sur l'impact de la culture urbaine sur votre propre identité. Cette culture peut avoir renforcé certains aspects de votre identité. En d'autres termes, elle peut l'avoir submergée. Qu'en pensez-vous?

Mme Milliken: J'ai découvert que je ne savais pas ce que cela signifiait d'être Autochtone. Je n'ai pas eu d'ancien ou d'autre personne pour m'enseigner les coutumes de mon peuple. C'était difficile. Toutefois, j'avais tout le reste. Des gens m'ont enseigné comment être professionnelle, m'ont fait comprendre l'importance des études et m'ont fait prendre acte des ressources à ma disposition et de mon potentiel en tant qu'être humain, plutôt qu'en tant que simple Autochtone. Cela m'a échappé pendant une bonne partie de ma vie, et il faut beaucoup de temps pour comprendre de quoi il s'agit. C'est l'envers de la médaille — j'ai profité de tous les avantages offerts par une culture, mais je ne connaissais rien de l'autre.

Le président suppléant: Hier soir, j'ai eu le privilège de faire partie d'un groupe d'experts des questions autochtones à la réunion annuelle du programme *Bon départ* destiné aux membres des collectivités. Une Autochtone de l'île Manitoulin a fait des commentaires intéressants à propos des écoles résidentielles. Elle a dit que c'est en vivant pleinement sa vie qu'on obtient la meilleure revanche et qu'il ne fallait pas perdre son temps à remâcher les circonstances qui vous ont placés dans ces écoles. Selon elle, la meilleure façon d'oublier tout cela, c'est de faire ce que vous faites.

Je vous remercie.

Mme Milliken: Le projet *RepREZentin' in Regina*, qui est devenu la série *Moccasin Flats*, a été accepté au Sundance Film Festival. Nous emmènerons quelques jeunes des quartiers pauvres de Regina y assister. C'est un grand honneur pour nous.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

TÉMOINS

From Big Soul Productions:

Ms. Laura Milliken;

Ms. Jennifer Podemski.

De Big Soul Productions:

Mme Laura Milliken;

Mme Jennifer Podemski.



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002-03

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002-2003

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, December 10, 2002
Tuesday, February 4, 2003
Wednesday, February 5, 2003

Le mardi 10 décembre 2002
Le mardi 4 février 2003
Le mercredi 5 février 2003

Issue No. 4

Fascicule n° 4

Fifth, sixth and seventh meetings on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and related matters

Cinquième, sixième et septième réunions concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Brenda M. Robertson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.,	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Pearson
Christensen	Sibbeston
Gill	St. Germain, P.C.
Hubley	Stratton
Léger	Tkachuk

** Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Brenda M. Robertson

et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.,	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Pearson
Christensen	Sibbeston
Gill	St. Germain, c.p.
Hubley	Stratton
Léger	Tkachuk

** Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, December 10, 2002

(6)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. in Room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Pearson, Sibbeston and Tkachuk (5).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Tonina Simeone.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESS:

From Trent University:

David Newhouse, Associate Professor and Chair, Native Studies.

Mr. Newhouse made an opening statement and answered questions.

At 10:25 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Tuesday, February 4, 2003

(7)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. in Room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Gill, Hubley, Pearson, St. Germain, P.C. and Stratton (7).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Tonina Simeone.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services,

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 10 décembre 2002

(6)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 05, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Pearson, Sibbeston et Tkachuk (5).

Également présent: Du Service de recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: Tonina Simeone.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit l'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOIN:

De l'Université Trent:

David Newhouse, professeur agrégé et chaire des études autochtones.

M. Newhouse fait une déclaration et répond aux questions.

À 10 h 25, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le mardi 4 février 2003

(7)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 05, dans la pièce 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables Chalifoux, Christensen, Gill, Hubley, Pearson, St. Germain, c.p. et Stratton (7).

Également présente: De la Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement: Tonina Simeone.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones en milieu urbain, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation

policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From the Piitoayis Family School:

Irene LaPierre, Principal.

From the Gabriel Dumont Institute:

Murray Hamilton, Program Coordinator.

Mr. Hamilton and Ms. LaPierre made presentations and answered questions.

At 10:35 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, February 5, 2003
(8)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:15 p.m. in Room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Christensen, Pearson and Stratton (4).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Tonina Simeone and from Nation Media: Guy Freedman.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

AS A PANEL:

From the Native Canadian Centre of Toronto:

Robert Adams, Executive Director;

Arlen Dumas, Youth Program Manager;

Ryan McMahon, Youth Coordinator.

From the Saskatoon Indian and Metis Friendship Centre:

Lyndon Linklater, Chairman of the Board.

des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

De la Pittoayis Family School:

Irene LaPierre, directrice.

De l'Institut Gabriel Dumont:

Murray Hamilton, coordonnateur de programmes.

M. Hamilton et Mme LaPierre font une déclaration et répondent aux questions.

À 10 h 35, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le mercredi 5 février 2003
(8)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 18 h 15, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (présidente).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Christensen, Pearson et Stratton (4).

Également présents: de la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Tonina Simeone et de Nation Media: Guy Freedman.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes au Canada, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

EN TABLE RONDE:

Du Centre canadien des Autochtones de Toronto:

Robert Adams, directeur général;

Arlen Dumas, directeur du Programme pour les jeunes;

Ryan McMahon, coordonnateur des Services pour les jeunes.

Du Centre d'amitié des Autochtones et des Métis de Saskatoon:

Lyndon Linklater, président du conseil d'administration.

From the Aboriginal Youth Leadership Development Program:

Leonzo Barreno, Director.

From the Saskatchewan Indian Federated College:

Wes Stevenson, Vice President, Administration;

Beatrice Lavallée, Elder.

The witnesses made statements and answered questions.

At 8:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Du Programme de développement des qualités de chef des jeunes Autochtones:

Leonzo Barreno, directeur.

Du Collège fédéré des Autochtones de la Saskatchewan:

Wes Stevenson, vice-président, Administration;

Beatrice Lavallée, aînée.

Les témoins font chacun une déclaration puis répondent aux questions.

À 20 h 10, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, December 10, 2002

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, ladies and gentlemen. I would like to thank our witness, Mr. David Newhouse, for appearing before the committee. This study of urban Aboriginal issues is timely because a crisis situation is developing in many urban centres. We appreciate this opportunity to hear your expert advice in respect of these issues.

Mr. David Newhouse, Associate Professor and Chair, Native Studies, Trent University: Thank you, I am pleased to be here and to know that urban Aboriginal issues are on the agenda. For the greater part of time since Confederation, Aboriginal people who live in urban centres have been treated somewhat like a political football, caught between various jurisdictions — federal, provincial, municipal, and now Aboriginal. Mostly they are like the elephant in the room that no one likes to talk about. It has been difficult to place Aboriginal issues on the agenda so that people would talk about them; it was difficult to get the Royal Commission to discuss urban Aboriginal issues.

Part of that is because, in the public imagination and in public policy discourse, Aboriginal people are seen as rural people. Even among Aboriginal people, we tend to assume that the default condition is people living in rural communities. As your research is beginning to show, that simply is not the case. Between 40 per cent and 60 per cent of all Aboriginal peoples in Canada live in urban centres. Depending upon how you count the numbers, the majority of Aboriginal people are urban.

Therefore, not addressing that makes it difficult to begin talks on public policy approaches, in a sense. In the eyes of most Aboriginal people, until recently, the city is perceived as a place of assimilation, degradation and loss. The city is seen as inimical to Aboriginal people. That is the dominant perception that was presented to Canadians in the report of the Royal Commission on Aboriginal People.

Somehow, the belief is that, by moving to cities, we become less Aboriginal — that we lose our Aboriginality. The history of urban Aboriginal people, as it is currently presented, is one of

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 10 décembre 2002

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 05 pour étudier les enjeux qui touchent les jeunes Autochtones des régions urbaines du Canada, en particulier l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Bonjour, mesdames et messieurs. Je tiens à remercier notre témoin, M. David Newhouse, de comparaître devant le comité. Notre étude sur les enjeux touchant les Autochtones en milieu urbain est opportune, car une crise apparaît dans de nombreux centres urbains. Nous sommes heureux d'avoir l'occasion d'entendre votre avis d'expert à l'égard de ces enjeux.

M. David Newhouse, professeur agrégé et chaire des études autochtones, Université Trent: Merci, je suis heureux d'être ici et de voir qu'on se penche sur la question des enjeux touchant les Autochtones en milieu urbain. Pendant la majeure partie du temps qui s'est écoulé depuis la Confédération, les Autochtones qui vivent dans les grands centres urbains ont été quelque peu traités comme une patate chaude, que se renvoient les diverses administrations — fédérale, provinciales, municipales et, maintenant, autochtones. La plupart du temps, cet enjeu est comme l'éléphant dans la pièce dont personne ne veut parler. Il a été difficile de mettre les enjeux touchant les Autochtones au programme afin que les gens en parlent; il a été difficile de convaincre la Commission royale de discuter des enjeux touchant les Autochtones en milieu urbain.

Cela tient partiellement au fait que, dans l'imaginaire collectif et dans le discours gouvernemental, les Autochtones sont perçus comme des gens qui vivent en milieu rural. Même entre Autochtones, nous avons tendance à supposer que, par défaut, nous vivons dans des collectivités rurales. Comme votre recherche commence à le montrer, cela n'est tout simplement pas le cas. De 40 à 60 p. 100 des Autochtones du Canada vivent dans les centres urbains. Selon la méthode de calcul qu'on adopte, la majorité des Autochtones sont en milieu urbain.

Il est donc difficile, dans un sens, de lancer des discussions sur l'orientation stratégique et politique si on n'aborde pas cette question. Aux yeux de la plupart des Autochtones, jusqu'à tout récemment, la ville est perçue comme un lieu d'assimilation, de dégradation et de perte. La ville est perçue comme un endroit hostile aux Autochtones. C'est la perception dominante qui a été présentée aux Canadiens dans le rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones.

Pour une raison quelconque, on croit que lorsqu'on déménage à la ville, on devient moins autochtone — qu'on perd notre identité d'Autochtone. L'histoire des peuples en milieu urbain,

lack. Urban Aboriginal people who move to cities lack something essential: They have lost connection to land, to identity and to culture.

To a large extent, that belief has grown over the last 70 years, or so, because urban Aboriginal peoples have been seen primarily through the lens of sociology. First, looking at urban people through the folk-urban continuum. Urban Aboriginal people are seen as primarily urban or as primarily folk. It has been deemed that the slow drift to the city means losing something. Also, the city is seen as a place of disintegration and moving to cities means a loss of culture and social organization and, in turn, that results in poverty. Aboriginal people who go to the city then encounter poverty and begin to live in poverty and develop what Sinclair Louis talks about: a culture of poverty. As a result, Aboriginals begin to transmit that culture to other people.

That has been the dominant way in which we tended to look at the urban experience. The royal commission, as I said, previously reinforced that image in its two reports. The first one was the Report of the National Round Table on Urban Aboriginal Issues and the final report that spoke to the litany of problems that people encountered. Its main focus, to a large extent, was on the pathology.

For Indian and Métis people that grow up in cities, that is the dominant image in which they find themselves immersed: They are lacking something; they are no longer full Aboriginal people, in the same sense as their rural counterparts; they have been assimilated; they have lost portions of their culture; and they have lost parts of their identity.

You can begin to see why, if that is the dominant view, the royal commission began to talk about "cultural identity" and the need for reinforcing cultural identity as the major policy thrust that it recommended: that Indians who have come to the city have lost something and therefore need to regain it. That loss is one of identity. If we help them to regain their sense of identity they will begin to do well and to be able to function fully as Indians.

I think that is partly true, but I do not think it tells the whole story. A focus on the pathology only masks other aspects and other views. We do not want to deny the pathology or the problems and the need for urgency in addressing them, but we need to begin to look at the city in a slightly different way, so we began to think about different policy solutions that may begin to help people.

Five years ago, I decided that I was not going to write about Aboriginal problems. I found that that approach was contributing to the cycle of policy solutions that were emerging across the country. I decided to try to begin to talk about the

telle qu'on la présente à l'heure actuelle, est marquée par la perte. Quelque chose d'essentiel échappe aux Autochtones qui s'installent dans les villes: ils ont perdu ce lien qu'ils entretenaient avec la terre, avec leur identité et avec leur culture.

Dans une large mesure, cette croyance a pris de l'importance au cours des quelque 70 dernières années, car on a surtout examiné le cas des Autochtones en milieu urbain sous un angle sociologique. Tout d'abord, il y a cette tendance à envisager les Autochtones en milieu urbain selon une échelle qui oppose le courant traditionnel au courant urbain. Les Autochtones en milieu urbain sont considérés comme principalement urbains ou comme principalement traditionnels. On estime que la lente dérive vers la ville signifie qu'on perd quelque chose. De plus, la ville est perçue comme un lieu de désintégration, et le fait de s'y installer suppose une perte de culture et d'organisation sociale, ce qui mène à la pauvreté. Les Autochtones qui se rendent à la ville sont confrontés à la pauvreté, commencent à vivre dans la pauvreté et intègrent ce que Sinclair Lewis qualifie de «culture de la pauvreté». Ainsi, des Autochtones commencent à transmettre cette culture à d'autres Autochtones.

C'est la perception dominante que nous avons tendance à entretenir en ce qui concerne l'expérience en milieu urbain. La commission royale, comme je l'ai déjà dit, a renforcé cette image dans ses deux rapports, c'est-à-dire le rapport de la table ronde nationale sur les enjeux touchant les Autochtones en milieu urbain, ainsi que le rapport final faisant état de la pléthore de problèmes auxquels sont confrontés les Autochtones en milieu urbain. On a, dans une large mesure, mis l'accent sur la pathologie.

Les Indiens et les Métis qui grandissent dans les villes sont confrontés à cette perception dominante selon laquelle: il leur manque quelque chose; ils ne sont plus des Autochtones à part entière, au même titre que leurs homologues des régions rurales; ils ont été assimilés; ils ont perdu certains aspects de leur culture, et ils ont perdu une partie de leur identité.

Si c'est la perception dominante, vous commencez à comprendre pourquoi la commission royale commence à parler d'«identité culturelle» et du besoin de renforcer l'identité culturelle à titre de principal objectif de la stratégie qu'elle recommande: les Indiens qui s'établissent à la ville ont perdu quelque chose et doivent donc récupérer ce qu'ils ont perdu. Il s'agit d'une perte d'identité. Si nous les aidons à récupérer leur sentiment d'identité, ils commenceront à exceller et à pouvoir fonctionner à titre d'Indien à part entière.

Cela est partiellement vrai, mais je ne crois pas que cela dit tout. Le fait de mettre l'accent sur la pathologie ne fait qu'occulter d'autres aspects et d'autres points de vue. Nous ne voulons pas nier la pathologie et le problème urgent de trouver des solutions, mais nous devons commencer à envisager la ville d'une façon légèrement différente. Nous avons donc commencé à réfléchir à diverses solutions stratégiques susceptibles d'aider les gens.

Il y a cinq ans, j'ai décidé que je n'écrirais pas au sujet des problèmes des Autochtones. J'ai conclu qu'une telle approche contribuait au cycle de solutions stratégiques qui faisaient leur apparition partout au pays. J'ai décidé d'essayer de parler de

future, about what I felt was emerging and what I saw beginning to emerge in Aboriginal communities. I felt the need to start a new conversation, or add to the conversation that was occurring. That conversation is about achievement, success and the future. It is a conversation that was started by John Kim Bell, who has focused on the National Aboriginal Achievement Awards.

This was stimulated to some extent by traditional teachings that argue for a balanced view and the need to examine a phenomenon from several different perspectives. When I began to look at the scholarship and the research that was being done to inform public policy, I saw an incredible imbalance. I saw a focus exclusively on the idea of lack and the idea of problem, and that is the way in which we began to move forward. I decided I did not want to contribute to that set of scholarship again.

I began to look for a glimmer of hope and a sense of positive change. I prepared a short report for the royal commission entitled "From the Tribal to the Modern," which began to set out some basic ideas about the development of modern Aboriginal society. I put forward the idea that there was indeed a modern Aboriginal society that was emerging in our midst, that we were not seeing it and, to a large extent, it was being masked by our desire to look only at the problems.

I began to gather some data and to think about what the themes are of modern Aboriginal society. I said at that point that six themes begin to emerge.

The first theme was "urbanization" because it would continue. It had been going on for a long time. People were moving to cities and were not going to stop moving to cities, and we had to come to terms with that. Therefore, the continued urbanization of Aboriginal societies was a major part of modern Aboriginal society.

The second theme was what I called "retraditionalization." By that I meant an incredible desire for Aboriginal ideas to be used as the basis for the structures and processes of everyday life. People wanted their organizations to look western and act Aboriginal. They wanted, to a large extent, to have their ideas about child care and about the nature of human beings to inform the actions of people working in child care, in education, in health, in economic development, and in organizational management. They wanted those ideas that come out of traditional cultures and traditional thought to form the basis for everyday life. That is an incredibly strong desire.

The third theme was the notion of "institutionalization," the idea that Aboriginal society is becoming a society of organizations, much as the mainstream. As I reported in the documents, I counted organizations and came up with about 6,000 in 1993. There are many more now. Half of those were in the private sector and half were in the public sector. That is an incredible number of organizations that have developed in the past 20 years. If you examine the establishment date, you will find that most of them were established in the late 1980s or early

l'avenir, des tendances que je prévoyais et des tendances que je voyais naître dans des collectivités autochtones. Je ressentais le besoin de lancer un nouveau discours ou d'enrichir celui qui prévalait. Ce discours s'attache à l'accomplissement, à la réussite et à l'avenir. C'est un discours qui a d'abord été tenu par John Kim Bell, qui met l'accent sur les Prix nationaux d'excellence décernés aux Autochtones.

Cela a été stimulé dans une certaine mesure par les enseignements traditionnels, qui prônent l'équilibre et le besoin d'examiner un phénomène en adoptant plusieurs points de vue différents. Quand j'ai commencé à examiner les recherches qu'on menait en vue d'orienter les politiques gouvernementales, j'ai vu un déséquilibre incroyable. J'ai constaté qu'on s'attachait exclusivement aux lacunes et aux problèmes, et qu'on a tout fondé sur ces recherches. J'ai décidé que je ne voulais jamais plus contribuer à ce type de recherche.

J'ai commencé à chercher une lueur d'espoir et un sentiment de progrès. J'ai préparé un bref rapport à l'intention de la commission royale, intitulé «From the Tribal to the Modern», où j'ai commencé à énoncer des idées fondamentales sur le développement de la société autochtone moderne. J'ai mis de l'avant l'idée selon laquelle il existe effectivement une société autochtone moderne naissante, qu'on ne la voyait pas et que, dans une large mesure, elle était occultée par notre désir d'envisager uniquement les problèmes.

J'ai commencé à recueillir des données et à réfléchir aux thèmes propres à la société autochtone moderne. À ce moment-là, six thèmes ont commencé à s'imposer.

Le premier thème était «l'urbanisation», car elle se poursuivrait. D'ailleurs, elle se déroulait depuis longtemps. Les gens s'établissaient en ville et n'allaient pas arrêter de s'installer en ville, et il nous fallait accepter cela. Ainsi, la poursuite de l'urbanisation des sociétés autochtones était un élément majeur de la société autochtone moderne.

Le deuxième thème était la «retraditionalisation», le terme que j'utilise pour désigner le désir incroyable de fonder les structures et les processus du quotidien sur des notions autochtones. Les gens voulaient que leurs organisations ressemblent au modèle occidental et agissent conformément à la pensée autochtone. Ils voulaient, dans une large mesure, que leurs idées sur les soins à l'enfant et sur la nature de l'être humain orientent les actions des gens qui évoluent dans les domaines de la garde d'enfants, de l'éducation, de la santé, du développement économique et de la gestion organisationnelle. Ils voulaient que ces idées issues de la culture et de la sagesse traditionnelle servent de base pour la vie au quotidien. C'est un désir incroyablement fort.

Le troisième thème était la notion d'«institutionnalisation», c'est-à-dire l'idée selon laquelle la société autochtone devient une société d'organisations, comme l'ensemble de la société canadienne. Comme je l'ai signalé dans les documents, j'ai compté les organisations et j'en suis venu à un total d'environ 6 000 en 1993. Il y en a beaucoup plus maintenant. La moitié de ces organisations œuvraient dans le secteur privé, et l'autre moitié, dans le secteur public. C'est un nombre incroyable d'organisations qui se sont établies au cours des 20 dernières

1990s. There has been incredible growth in the number of institutions that exist within Aboriginal society on-reserve, in rural communities and in cities.

The fourth theme is what I call “positive cultural identity reinforcement.” This means rejection of the 1970s notions of pan-Indianism. These days, people are developing identities and want to be seen as Cree, Aishnabe, Metis, Blackfoot or Nisga’a. They do not want to be seen as Aboriginal. They are developing identities, reinforcing those identities, and encountering the world using those identities. They want the world to respect those identities and to begin to act upon them. They are constructing those identities with a sense of pride and in a very positive fashion. That is very different from the 1950s and 1960s when one was taught to be ashamed of being Indian.

The fifth theme is that despite the desire for traditional thought and traditional ideas, there is an incredible transformation occurring as we move away from oral traditions to the development of what I call the “textual transformation of knowledge.” People are now writing down traditional teachings. One can go into any bookstore, buy books about them, read them and begin to interpret them. The way in which we begin to transmit knowledge in modern Aboriginal society is to understand it based upon written text, which is very different from the past. A society feels a tremendous effect when it begins to write things down, because in doing so, the relationship between knowledge and authority is changed. That relationship becomes disconnected. People can go into a bookstore, buy a book of traditional teachings, read it and interpret it on their own, with no elder to say what it means. The link between elder and student has been broken.

In a positive sense, that means one can, to some extent, begin to spur incredible innovation and creativity, and also begin to encourage diversity in a society. In a negative sense, of course, that link has been broken and the authority of elders has been challenged. Some people may interpret that in a very negative fashion as society has been out of control. There are those two sides of it.

The sixth theme is the notion of “self-governance — that modern Aboriginal society will be self-governing. By self-governance in this case I mean that Aboriginal people in modern Aboriginal society will have some stewardship over the structures and processes of everyday life. They are beginning to experience governance in particular areas such as health, education, and economic development. Some people call this self-determination but I think it goes a bit further than that. It means that one is beginning to act upon one's own ideas and that those ideas are coming out of traditional cultures and traditional ideas.

années. Si vous examinez les dates de fondation, vous constaterez que la plupart d'entre elles ont été lancées vers la fin des années 80 ou le début des années 90. On a assisté à une croissance incroyable du nombre d'organisations qui existent au sein de la société autochtone, que ce soit dans les réserves, dans les collectivités rurales ou dans les villes.

Le quatrième thème correspond à ce que j'appelle le «renforcement positif de l'identité culturelle», c'est-à-dire le rejet des notions de panamérindianisme nées pendant les années 70. De nos jours, les gens se forgent une identité et veulent être reconnus à titre de Cri, d'Anishinabe, de Métis, de Pieds-Noirs ou de Nisga'a. Ils ne veulent pas être considérés comme des Autochtones. Ils se forgent une identité, renforcent cette identité, et rencontrent le monde au moyen de cette identité. Ils veulent que le monde respecte cette identité et commence à en tenir compte. Ils bâtissent leur identité d'une façon très positive, en faisant fond sur un sentiment de fierté. C'est une démarche très différente de celle qui prévalait pendant les années 50 et 60, où l'on apprenait qu'il fallait avoir honte d'être un Indien.

Le cinquième thème tient au fait que, malgré le désir de conserver la sagesse et les idées traditionnelles, il y a une transformation incroyable, car on passe de la tradition orale à la création de ce que j'appelle la «transformation documentaire du savoir». Les gens couchent par écrit les enseignements traditionnels: ils peuvent se rendre à la librairie, se procurer un livre sur le sujet, le lire et commencer à interpréter les enseignements. Dans la société autochtone moderne, nous commençons à transmettre le savoir au moyen de textes écrits, ce qui est très différent des méthodes du passé. Une société ressent des effets énormes lorsqu'elle commence à recourir à l'écrit, car cela change la relation entre le savoir et l'autorité. Cette relation devient caduque. On peut se rendre à la librairie, acheter un livre sur les enseignements traditionnels, le lire et l'interpréter soi-même, sans recevoir les explications d'un aîné. Le lien entre l'aîné et l'étudiant a été brisé.

Si on envisage cette situation sous un angle positif, cela signifie qu'on peut, dans une certaine mesure, commencer à faire preuve d'une innovation et d'une créativité incroyables, et commencer à encourager la diversité dans une société. Bien sûr, l'aspect négatif de cette situation tient à la disparition du lien et à la remise en question de l'autorité des aînés. Certaines personnes pourraient interpréter cela de façon très négative, car la société est en perte de contrôle. Il y a donc deux côtés à cela.

Le sixième thème renvoie à la notion d'«autonomie gouvernementale», selon laquelle la société autochtone moderne se dirigera elle-même. Dans le cas qui nous occupe, j'entends par autonomie gouvernementale que les Autochtones de la société autochtone moderne exerceront un contrôle sur les structures et les processus au quotidien. Ils commencent à exercer ce pouvoir dans certains domaines, comme la santé, l'éducation et le développement économique. Certaines personnes utilisent le terme «autodétermination», mais je crois que la notion est un peu plus large que cela. Elle signifie qu'une personne commence à donner suite à ses propres idées, et que ces idées naissent de la culture et de la sagesse traditionnelles.

Those are the six themes that I see as animating modern Aboriginal society. The major one that we tend to ignore is that the modern Aboriginal society will be largely urban based. It will take place in the city, it will develop in the city, and it will begin to move forward in the city. That is not to say there is not development on Indian reserves or in Metis communities, but to a large extent modern Aboriginal society takes place in the cities because of the large number of people who live in the cities.

There is a very strong desire among public policy-makers to ignore this reality, because cities are incredibly complex areas. The city has become the site of conflict and battles for jurisdiction as Aboriginal governments lay claim over their citizens in cities, as municipalities think about how they want to deliver services to urban Aboriginal peoples, as provinces move in and think about health care and education, and as urban Aboriginal institutions ask for place and visibility. It becomes an incredibly complex area, and politicians wade in at their own risk. It is a hard place to work.

The evidence of the last 2,500 years or so is that human beings move to cities. I think the World Bank reports that somewhere by the year 2060, 80 per cent of human beings will live in cities. That is an incredible number. That does not mean people do not want to live in rural areas, but the draw of the city is very strong. I think Aboriginal people in North America will continue that trend as well. We are human beings with the same set of desires and the same pulls that other people have been pulled by as well.

Some evidence has been given by Evelyn Peters at the University of Saskatchewan. I would encourage you to invite Professor Peters to come to talk to you. Professor Peters is the Canada Research Chair in Urban Aboriginal Populations at the University of Saskatchewan in the Department of Geography. That is the only Canada research chair that has been established to study urban Aboriginal populations.

She has been doing some interesting work. She is finding that the locations of many Canadian cities are places where Aboriginal people have gathered and have lived and that the movement to cities is not unexpected. She argues that movement to cities is a reclamation of territory — that Aboriginal people have lived in cities in those areas and have been pushed out by European populations and are now beginning to move back. If you look at it in that sense, you have a different sense of how one thinks about that population and the city.

Beyond the poverty — and even alongside the poverty — there is now an incredible institutional infrastructure that serves an urban Aboriginal population. Two researchers have begun to think about that population and there is not a great deal of research in Canada that looks at urban Aboriginal populations.

Ce sont là les six thèmes qui, selon moi, animent la société autochtone moderne. Le principal thème dont nous avons tendance à faire fi est le thème selon lequel la société autochtone moderne sera largement urbaine. Elle s'installera en ville, elle progressera en ville, et elle s'épanouira en ville. Cela ne veut pas dire qu'il n'y aura pas de progrès dans les réserves indiennes ou dans les collectivités métisses, mais, dans une large mesure, la société autochtone moderne se réalisera en milieu urbain, en raison du nombre important de personnes qui vivent dans les villes.

Les artisans des politiques gouvernementales souhaitent ardemment faire fi de cette réalité, car les villes sont des zones incroyablement complexes. La ville devient source de conflits et de lutte au chapitre des compétences, car les gouvernements autochtones prétendent être responsables de leurs citoyens dans les villes, les municipalités réfléchissent aux méthodes de prestation de services aux Autochtones en milieu urbain, les provinces s'interrogent sur des questions touchant les soins de santé et l'éducation, et les institutions autochtones urbaines demandent qu'on leur accorde une place et une visibilité accrues. Ainsi, la zone urbaine devient incroyablement complexe, et les politiciens s'y aventurent à leurs risques et périls. C'est une situation où il est difficile de manœuvrer.

Les 2 500 dernières années témoignent de la tendance des humains à s'installer dans les villes. Je crois que la Banque mondiale prévoit que, dès l'an 2 060, 80 p. 100 des êtres humains vivront dans les villes. C'est un nombre incroyable. Cela signifie non pas que les gens rejettent les régions rurales, mais bien que la ville exerce un attrait marqué. Je crois que les Autochtones nord-américains poursuivront aussi cette tendance. Nous sommes des êtres humains et nous cédon aux mêmes désirs et aux mêmes ambitions que les autres.

Mme Evelyn Peters, de l'Université de la Saskatchewan, a fourni des preuves qui illustrent cette tendance. Je vous encourage à inviter Mme Peters à témoigner devant le comité. Mme Peters occupe la Chaire de recherche du Canada sur l'identité et la diversité: l'expérience autochtone au Département de géographie de l'Université de la Saskatchewan. C'est la seule chaire de recherche canadienne se consacrant à l'étude des populations autochtones en milieu urbain.

Elle a effectué des travaux intéressants. Elle constate que de nombreuses villes canadiennes sont situées à des endroits où les Autochtones se sont réunis et ont vécu, et que ce mouvement vers la ville n'est pas inattendu. Elle fait valoir que le mouvement vers les villes est une reconquête du territoire, que les peuples autochtones ont vécu dans des villes situées dans ces régions, qu'ils en ont été expulsés par les populations européennes, et qu'ils commencent maintenant à s'y rétablir. Si on envisage la situation de cette façon, on adopte une vision différente de cette population et de la ville.

Au-delà de la pauvreté — voire parallèlement à celle-ci —, il existe désormais une incroyable infrastructure servant la population autochtone en milieu urbain. Deux chercheurs ont commencé à se pencher sur cette population, et il n'y a pas beaucoup de recherche canadienne sur les populations

Most of the research looks at population characteristics. There is virtually no research in Canada, except for the Canada West Foundation, that looks at urban Aboriginal institutions.

Those two researchers — one in Los Angeles, one in the west — broke the estimated 3,000 Aboriginal institutions into 14 different categories, including: political, economic development, healing and health, family violence, employment, religion, education and training, recreation, child care, communications, culture and culture development, justice and correction, and kinship organizations that deal with family and youth. The Canada West Foundation counted organizations in three Canadian cities in the West and found about 300 organizations or so. Evelyn Peters is doing the same thing in the city of Winnipeg, and has found somewhere in the neighbourhood of 30 to 40 organizations. An incredible infrastructure exists out there that is serving urban Aboriginal populations.

The genesis of that infrastructure has been Aboriginal Friendship Centres. They played an incredible role in the development of that infrastructure, in terms of serving as community centres, as training areas, and as transition places where people can come in, can look for a job, access some services, some access to employment, and then move out. The centre that of network of organizations has been the friendship centres, and it has now moved into on the areas.

As part of the set of institutions, there is also a sense of community that exists in many places — or even a sense of communities, because it is very hard to talk in terms of a homogeneous Aboriginal population. Some of the research with Statistics Canada indicates that the City of Edmonton has one of the most diverse Aboriginal populations in the country. It has an incredible array of people from different cultural backgrounds. In such a diverse environment, one develops a sense of different communities in order to resist homogeneity. That sense of community is important. There is, in most places, a sense of centre of that community — usually that centre is the Friendship Centre that has developed in those areas across the country.

That community consists of both a set of long-time residents in the cities — two or three generations — and a set of newcomers, recent arrivals and visitors to the city. Statistics Canada and Indian and Northern Affairs talk in terms of what they call a churning effect. A significant number of people move back and forth between urban centres and rural communities on a regular basis; the population is highly mobile. That adds an additional complication into development policy approaches. Usually when we think of policy approaches, we think of populations that are static and staying in one place. It also creates jurisdictional conflict. In some cases, First Nations communities want to claim the ability to serve their own residents in cities. That creates some problems at times.

autochtones en milieu urbain. La plupart des recherches examinent les caractéristiques démographiques. Au Canada, pratiquement aucune recherche, sauf celle de la Canada West Foundation, ne se penche sur les institutions autochtones en milieu urbain.

Ces deux chercheurs — l'un à Los Angeles, l'autre dans l'Ouest canadien — ont réparti les quelque 3 000 organisations autochtones dans les 14 catégories suivantes: politique, développement économique, santé et guérison, violence familiale, emploi, religion, éducation et formation, loisirs, garde d'enfants, communications, culture et développement culturel, justice et services correctionnels, et organismes fondés sur la parenté qui se penchent sur la famille et les jeunes. La Canada West Foundation a compté les organisations dans trois villes de l'Ouest canadien et en a repéré environ 300. Evelyn Peters fait la même chose à Winnipeg, et elle a trouvé de 30 à 40 organisations. Il existe une incroyable infrastructure destinée à servir les populations autochtones en milieu urbain.

Cette infrastructure tire ses origines des centres d'amitié autochtones. Ils ont énormément contribué à l'établissement de cette infrastructure en servant de centre communautaire, de centre de formation et de lieu de transition où les gens peuvent chercher un emploi, tirer avantage de services, avoir accès à un emploi, et ensuite passer à autre chose. Le centre d'amitié constituait le noyau de ce réseau d'organisations, et il se retrouve maintenant dans les divers secteurs.

De cet ensemble d'institutions se dégage aussi un sentiment de communauté — voire même de communautés au pluriel, car il est très difficile de parler d'une population autochtone homogène. Certaines recherches menées avec Statistique Canada montrent que la ville d'Edmonton accueille l'une des populations autochtones les plus diversifiées au pays. On y trouve une gamme incroyable de personnes issues de milieux culturels différents. Cet environnement est si diversifié qu'on en vient à ressentir ce mouvement de résistance communautaire à l'homogénéité. Ce sentiment d'appartenance à une communauté est important. Presque partout, on a le sentiment que la communauté a un noyau — en général, c'est le centre d'amitié établi dans ces régions de partout au pays qui sert de noyau communautaire.

Cette communauté est constituée d'un groupe de résidents urbains de longue date — deux ou trois générations — et d'un groupe de nouveaux arrivants, c'est-à-dire de visiteurs ou de personnes récemment arrivées en ville. Statistique Canada et le ministère des Affaires indiennes et du Nord font allusion à un effet de roulement. Un nombre considérable de personnes se déplace régulièrement entre les grands centres urbains et les collectivités rurales; la population est très mobile. Cela complique davantage l'élaboration d'approches stratégiques. En général, lorsqu'il est question d'approches stratégiques, on pense à des populations qui sont statiques et qui demeurent dans un endroit. Cela crée aussi des conflits au chapitre des compétences. Dans certains cas, les communautés des Premières nations veulent être habilitées à servir leurs résidents dans les villes. Cela crée parfois des problèmes.

There is also a group of people in the city who work inside that institutional infrastructure. That group consists of either a nascent middle class or a group of working class people. I do not think we have a good sense of what size those two groups are.

There are also enormous numbers of students. The 40,000 that Indian Affairs has identified as being in post-secondary education are primarily in urban centres. There is also a large group of unemployed or unwaged people as well, in addition to a number of people who are there for health care services.

That population lives in the city is incredibly complex. We simply do not know enough about it to be able to say much from a policy perspective. We have some basic demographic data but, when you break down the economic status and think about it in a slightly different way, we have no data to help us to be nuanced in our policy approaches.

We do not know much about the Aboriginal communities in cities, or about their histories. There is no written history, except for a recent one in the City of Toronto. There are many oral history renditions but there is not much in the way of written documents available for people to read so that they can begin to incorporate into their sense of self. There is not a great deal of information that would help us gain a sense of the history of a particular urban Aboriginal population, whether it be in Winnipeg, in Edmonton, in Toronto or in Halifax. That research has not yet been done.

The existing communities are diverse and overlapping and, in some cases, they are divided along the status lines of First Nation, Metis, or Inuit, and non-status Indians. These institutions that develop have to try to straddle those status lines. In some cases, they are successful; in others, they are not.

There is a strong sense of cultural identification that, at times, plays itself out in organizational and institutional politics that needs to be considered.

There is virtually no research that begins to look at urban Aboriginal populations through that lens of culture or status and some of the conflicts that causes. Thus a great deal of work required. The Canada West Foundation began to sense that in its most recent work when it spoke to the mixed jurisdictions and the problems of not coordinating.

Looking at urban Aboriginal populations through the lens of community is quite consistent with emerging indigenous scholarship, which is informed by traditional ideas. The idea of community is one of the central notions in indigenous scholarship and thought.

On trouve aussi en ville un groupe de personnes qui travaillent au sein de cette infrastructure institutionnelle. Ce groupe est constitué d'une classe moyenne naissante ou d'un groupe de membres de la classe ouvrière. Je ne crois pas que nous ayons une bonne idée de la taille de ces deux groupes.

On trouve aussi des nombres énormes d'étudiants. Les 40 000 étudiants de niveau postsecondaire recensés par les Affaires indiennes se retrouvent principalement dans les grands centres urbains. On trouve aussi un nombre important de chômeurs ou de personnes qui ne touchent pas de revenu, ainsi qu'un certain nombre de personnes qui s'installent en ville pour bénéficier de services de soins de santé.

La population qui vit en ville est incroyablement complexe. Nous ne la connaissons tout simplement pas assez pour déterminer quoi que ce soit au chapitre des politiques. Nous disposons de certaines données démographiques de base, mais lorsqu'on tente de ventiler la population en fonction de la situation économique et d'envisager la question d'un angle légèrement différent, on ne dispose pas de données nous permettant de nuancer nos approches stratégiques.

Nous ne savons pas grand-chose au sujet des communautés autochtones urbaines et leur histoire. Outre celle qui a récemment paru à Toronto, il n'existe aucune histoire écrite. Il existe de nombreux témoignages oraux sur l'histoire, mais on trouve bien peu de documents écrits que les gens peuvent lire pour commencer à récupérer leur identité. Il existe peu d'information pour nous aider à prendre connaissance de l'histoire d'une population autochtone urbaine donnée, qu'elle soit à Winnipeg, à Edmonton, à Toronto ou à Halifax. Cette recherche n'a pas encore été effectuée.

Les communautés existantes sont diversifiées et se chevauchent, et, dans certains cas, elles sont divisées par les distinctions relatives aux Premières nations, aux Métis, aux Inuits et aux Indiens non inscrits. Ces institutions qui se développent doivent tenter de transcender ces distinctions de statut. Certaines y parviennent, alors que d'autres échouent.

Il faut tenir compte du fait que les politiques organisationnelles et institutionnelles sont parfois liées à un solide sentiment d'appartenance à un groupe culturel.

Il n'existe pratiquement aucune recherche qui commence à envisager les populations autochtones urbaines sous l'angle de la culture ou du statut et de certains des conflits que cela occasionne. Il y a donc beaucoup de travail à faire. La Canada West Foundation a commencé à s'en apercevoir dans le cadre de ses plus récents travaux, lorsqu'elle s'est penchée sur les compétences mixtes et sur les problèmes découlant d'une absence de coordination.

Le fait d'envisager les populations autochtones urbaines sous l'angle de la communauté correspond assez bien aux nouvelles recherches autochtones, qui sont fondées sur la sagesse traditionnelle. La notion de communauté est l'un des éléments centraux de la réflexion et de la recherche autochtones.

Over the next decade or so, that ideal will be brought forward in research. I think it is important that we gain some sense of what community means when we talk about urban Aboriginal peoples. We do not yet have a good sense of that. That is quite distinct from looking at a population. Now we are beginning to look at the structures and the processes of a particular community.

We do not know much about the institutional framework that I have described. We can count it and we can get some sense of the various categories. However, we do not yet know how this institution sees itself or sees the future. We also do not know whether there are possibilities for coordination and whether some of the lines about status or the lines about culture are real barriers. In addition, we do not know how fragile that set of institutions is. We have a sense of it because most of it is government funded through discretionary funding. The form of funding can change, as we are all aware, on a regular basis at the whim of government as its priorities change.

We also do not know much about the support from local municipalities, and we have no solid sense of urban Aboriginal participation in municipal government. Although urban Aboriginal people are ratepayers, we do not know how much tax they pay in any particular city. Some studies look at reserve populations around cities, which give some sense of the spillover effects of transfer amounts. However, we have no sense of the amount that Aboriginal taxpayers are responsible for in their municipal taxes for property, et cetera, nor do we have any idea of urban Aboriginal representation in local municipal governments.

Having said that, when I step back I see, despite all the poverty, a series of communities attempting to deal with their problems and the issues in creative, innovative and aggressive ways. Institutions are concerned and interested. They are trying hard to improve the lives of urban Aboriginal peoples in a whole variety of ways, whether that is through economic development corporations, improved health, establishment of schools, participation in local school boards, or through the development of cultural institutions such as powwows, art collections and so forth.

One has a sense that there is a community — a set of institutions — that is trying to do things. It becomes apparent that this institutional framework developed over the last 40 years, or so, and that it has a history that one can trace. The idea of trying to live in the city and, at the same time, create an urban Aboriginality is not new.

Within communities, we also see the exercise of some form of self-determination in specific ways and areas. In particular, in the West, people are coming together in large urban political alliances

Au cours des quelque dix années à venir, cet idéal sera mis de l'avant dans la recherche. Je crois qu'il est important que nous comprenions ce que signifie la notion de communauté lorsqu'on parle des peuples autochtones en milieu urbain. Nous n'avons pas encore bien défini cette notion. C'est une démarche plutôt différente de celle qui consiste à envisager une population. Nous commençons maintenant à examiner les structures et les processus propres à une communauté donnée.

Nous savons bien peu de choses au sujet du cadre institutionnel que j'ai décrit. Nous pouvons compter le nombre d'organisations et dégager diverses catégories, mais nous ne savons pas encore comment ces organisations se perçoivent ou envisagent leur avenir. De plus, nous ignorons s'il y a des possibilités de coordination et si les distinctions relatives au statut ou à la culture constituent de véritables obstacles. Enfin, nous ne savons pas à quel point cet ensemble d'institutions est fragile. Nous avons l'impression qu'il l'est, car la majeure partie du financement qu'il reçoit provient de fonds discrectionnaires du gouvernement. La forme de financement change régulièrement, comme nous le savons tous, en fonction de l'orientation du gouvernement lorsque ses priorités changent.

Nous ne savons pas grand-chose en ce qui concerne le soutien des municipalités locales, et nous n'avons pas une idée claire de la participation des Autochtones aux activités des administrations municipales urbaines. Même si les Autochtones en milieu urbain sont des contribuables, nous ignorons combien d'impôts ils paient dans une ville donnée. Certaines études se penchent sur la population des réserves situées en périphérie des villes, ce qui donne une certaine idée de l'effet de débordement des montants de transfert. Toutefois, nous ignorons la part assumée par les contribuables autochtones en ce qui concerne les impôts municipaux liés à l'immobilier et à d'autres aspects, ainsi que le taux de représentation des Autochtones dans les administrations municipales locales.

Cela dit, lorsque je prends du recul, je constate que, malgré toute la pauvreté, une série de collectivités tente de trouver des solutions fructueuses, novatrices et dynamiques à leurs problèmes. Les institutions sont préoccupées et intéressées. Elles déploient beaucoup d'efforts pour améliorer la vie des Autochtones en milieu urbain de diverses façons, que ce soit par la création de sociétés de développement économique, par l'amélioration de la santé, par l'établissement d'écoles, par la participation aux commissions scolaires locales ou par la création d'institutions culturelles, comme des pow-wow, des collections d'objets d'art, et cetera.

On a l'impression qu'il y a une communauté — un ensemble d'institutions — qui tente de faire des choses. Il devient apparent que ce cadre institutionnel a pris de l'ampleur au cours des quelque 40 dernières années, et que son histoire peut être établie. L'idée de vivre en ville et de créer simultanément une identité autochtone urbaine n'est pas nouvelle.

Dans les communautés, on voit aussi l'exercice d'une certaine forme d'autodétermination à l'égard d'aspects spécifiques. En particulier, dans l'Ouest, les gens se rassemblent et forment

such as the Aboriginal Council in Winnipeg. There is also one in Calgary and in Vancouver. I do not know whether there is one in Edmonton, yet.

The Chairman: It is emerging.

Mr. Newhouse: People are beginning to gather and form alliances to achieve common objectives. That is quite interesting.

There is also a small, emerging urban middle class and a fairly large working class, including a large number of working poor, who are concerned about their children. They are attempting to make a better life by trying hard to move away from the poverty in which they feel immersed.

There is not a great deal of research that speaks to their hopes and goals. Most of the research focuses exclusively on problems. I am not convinced that by focusing on a problem one can always solve the problem. One needs to have a sense of what people are trying to achieve and how one wants to move forward.

I want to speak to youth for just a moment. I have 15 years' experience in working in the friendship centre movement. I worked as a volunteer from 1978 to the mid-1990s. I have spent the last 10 years as a professor at Trent University.

I have found that one of the major that students and youth face is that sense of separateness and distance from others. There is a desire to maintain this separateness. At the university level, to some extent, youth are angry and unsure of themselves. I am not convinced that they can achieve much. Based upon my experience, faculty members "program" the students for survival. Our literature program, as I discovered a while back, speaks to survival. We talk of helping students to come into the institutions and helping them helping them to survive. We do not talk in terms of excellence, achievement and success. When we tell the students to survive, they do.

The problem became quite acute about five years ago when international students from Europe won the awards for achievement in the Ojibway language at Trent. At that time, I began to ask some questions. That shocked me. We had students whose first language was Ojibway. I would have thought they would have won the awards for proficiency in the Ojibway language, but they did not. They were earning Cs and Bs in those classes.

I began to look at the way in which we were treating our students and what we said to them. We had based our entire approach to student assistance on the notion of survival. We began to change it; we talked in terms of excellence and achievement. We created a climate in which students could achieve and we aimed to help them achieve in different ways. I was pleased that, two years later, the Anishnabe students were

d'importantes alliances politiques urbaines, comme l'Aboriginal Council of Winnipeg. On trouve aussi de tels organismes à Calgary et à Vancouver. Je ne sais pas encore si Edmonton s'est doté d'un tel organisme.

La présidente: Il commence à se former.

M. Newhouse: Les gens commencent à se regrouper et à former des alliances en vue de réaliser des objectifs communs. C'est très intéressant.

De plus, il existe une modeste et florissante classe moyenne urbaine et une classe ouvrière assez large, y compris un nombre important de petits salariés, qui sont préoccupés par le sort de leurs enfants. Ces gens travaillent fort pour se bâtir une vie meilleure et s'éloigner de la pauvreté dans laquelle ils ont l'impression de baigner.

Il existe bien peu de recherche sur les espoirs et les buts de ces personnes. La plupart des recherches s'attachent uniquement aux problèmes. Je ne suis pas convaincu qu'on peut toujours résoudre un problème en s'attachant uniquement aux aspects négatifs. Il faut chercher à comprendre ce que les gens tentent d'accomplir et ce qu'on veut pour aller de l'avant.

Je veux prendre un moment pour vous parler des jeunes. Je travaille au sein du mouvement des centres d'amitié depuis 15 ans. J'ai travaillé à titre de bénévole de 1978 jusqu'au milieu des années 90. J'ai consacré les dix dernières années à mes fonctions d'enseignant à l'Université Trent.

J'ai conclu que l'un des principaux obstacles auxquels sont confrontés les étudiants et les jeunes est ce sentiment d'être distinct et détaché des autres. Il y a un désir de demeurer distinct. À l'échelon universitaire, dans une certaine mesure, les jeunes sont en colère et manquent d'assurance. Je ne suis pas convaincu qu'ils puissent accomplir grand-chose. Selon mon expérience, les enseignants «programment» les étudiants à survivre. Notre programme de littérature, comme je l'ai découvert il y a un certain temps, aborde la question de la survie. Nous parlons d'aider les étudiants à se joindre aux institutions et de les aider à survivre. Nous ne parlons pas d'excellence, de réalisation et de réussite. Lorsque nous disons aux étudiants de survivre, c'est ce qu'ils font.

Le problème s'est aggravé considérablement, il y a environ cinq ans, lorsque des Européens ont remporté les prix d'excellence en langue ojibway à l'Université Trent. À l'époque, j'ai commencé à me poser des questions. J'étais stupéfait. Nous avions des étudiants dont la langue maternelle était l'ojibway. Je me serais attendu à ce qu'ils gagnent les prix d'excellence en langue ojibway, mais cela ne s'est pas produit. Ces étudiants obtenaient des C et des B dans ces cours.

J'ai commencé à envisager la façon dont nous traitons nos étudiants et ce que nous leur disions. Nous avons fondé toute notre approche d'aide aux étudiants sur la notion de survie. Nous avons entrepris de changer cela, nous avons parlé d'excellence et d'accomplissement. Nous avons créé un climat favorable à la réussite des étudiants, et nous avons cherché à les aider à se dépasser de diverses façons. Je me suis réjoui lorsque, deux ans

beginning to win the awards. We must also think about the language we use when we talk about Aboriginal people and what we are capable of doing.

I teach a third-year class in Aboriginal governance. I ask students in that class to tell me what adjectives they would use to describe Aboriginal peoples. They use all the words that we talked about that come out of the culture of poverty approach — down-trodden, poor and lazy. These are third-year university students in native studies. They did not use the words “creative” or “innovative.” Those words were not part of the vocabulary of natives and non-natives in the class. That shocked me a great deal. It told me that the students did not see Aboriginal peoples in positive terms. They continued to see Aboriginal peoples as a burden, which is, to a large extent, how we are seen in Canadian society. We are a burden to the state and to society.

I have a book coming out on which I have worked on with the Department of Indian and Northern Affairs and Development. It will be published by University of Toronto Press in June 2003 and is called *Aboriginal Contributions to Canada: Hidden in Plain Sight*. The book paints a picture of remarkable achievement of Aboriginal peoples from all walks of life. In our research we found that over the past 100 years Aboriginal peoples have won every major military award and every major civilian honour in the country in arts, literature and community service. All of that is present but is all presently hidden. There is remarkable achievement that is not seen at all. It is like the urban Aboriginal histories. They are there, but they are not talked about.

It is hard to think about public policy in that climate because it is so overwhelmed by poverty. It is difficult to bring these positive things to the table and show this record of achievement because it raises hackles in some corners. People ask why I am saying that, am I not forgetting the poverty. I am saying that there is another side, that there is a set of institutions that deserve and need support, that are part of urban Aboriginal communities and that can and ought to play a very important role in the future.

The message I want to bring to you: There is that history of Aboriginal peoples and it has been hidden. Those institutions play vital roles and they need to be researched and supported. That is important.

In terms of that institutional framework, great attempts are being made to ensure that youth play a large role in the governance of the institutions. They are creating youth advisory councils and seats for youth on boards of directors. It is important to encourage that type of support. They are very concerned about the generation that is coming up and they are trying to prepare them for leadership roles.

plus tard, les étudiants anishinabe ont commencé à remporter les prix d'excellence. Nous devons aussi réfléchir au langage que nous utilisons lorsque nous parlons des Autochtones et de ce que nous sommes capables de faire.

Je dispense un cours sur la gouvernance autochtone aux étudiants de troisième année. Je leur demande de me dire quels adjectifs ils utiliseraient pour décrire les peuples autochtones. Ils utilisent tous les mots, dont nous avons parlé auparavant, qui sont liés à la culture de pauvreté — opprimés, pauvres et paresseux. Ce sont les réponses d'étudiants de niveau universitaire de troisième année en études autochtones. Ils n'ont pas utilisé les mots «inventifs» ou «innovateurs». Ces mots ne font pas partie du vocabulaire des Autochtones et des non-Autochtones de la classe. Cela m'a énormément bouleversé. Cela m'a révélé que les étudiants ne percevaient pas les peuples autochtones de façon positive. Ils continuaient de voir les peuples autochtones comme un fardeau, ce qui est, dans une large mesure, la perception de l'ensemble de la société canadienne. Nous sommes un fardeau pour l'État et pour la société.

Je publierai bientôt un livre sur lequel j'ai travaillé avec le ministère des Affaires indiennes et du Nord. Il sera publié par les presses de l'Université de Toronto en juin 2003 et il s'intitule: *Aboriginal Contributions to Canada: Hidden in Plain Sight*. Le livre brosse un portrait des grandes réalisations d'Autochtones de toutes les couches de la société. Nos recherches nous ont permis de découvrir qu'au cours des cent dernières années, des Autochtones ont gagné toutes les grandes distinctions militaires et tous les grands honneurs civils dans le domaine des arts, de la littérature et des services communautaires au pays. Tout cela s'est produit, mais, à l'heure actuelle, tout cela est caché. Il y a des réalisations remarquables qui sont passées sous silence. Il en va de même pour l'histoire des Autochtones en milieu urbain. Elle existe, mais on n'en parle pas.

Il est difficile de réfléchir aux politiques gouvernementales dans un tel contexte, car la pauvreté est si écrasante. Il est difficile de mettre de l'avant ces aspects positifs et de faire état de ces réalisations, car cela occasionne les railleries de certaines personnes. Les gens me demandent pourquoi je dis ces choses, on me demande si j'oublie la pauvreté. Je dis qu'il y a un autre côté, qu'il y a un ensemble d'institutions qui ont besoin de soutien et qui le méritent, que ces institutions font partie des communautés autochtones urbaines, qu'elles peuvent jouer un rôle très important à l'avenir, et qu'elles devraient avoir l'occasion de le faire.

Le message que je veux vous transmettre est le suivant: les peuples autochtones ont une histoire, et elle a été cachée. Ces institutions jouent un rôle essentiel, et il faut mener des recherches sur ces institutions et les soutenir. C'est important.

En ce qui concerne ce cadre institutionnel, on déploie beaucoup d'efforts afin de veiller à ce que les jeunes jouent un rôle important au chapitre de la gouvernance des institutions. On crée des conseils consultatifs de jeunes et on leur réserve des places au sein des conseils d'administration. Il est important de favoriser ce type de soutien. On est très préoccupé par la génération qui s'en vient, et on tente de la préparer à prendre la relève.

The philosophy that is animating that action is an attempt to help youth do things for themselves as opposed to doing things for youth. The philosophy of helping youth do things for themselves is extremely important. We had a century or so of people trying to do things for Aboriginal peoples, but the public policy approach now ought to be trying to help Aboriginal people do things for themselves, which means supporting the institutions that are emerging.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Newhouse. Your statements are very relevant and timely. It is long overdue that we start bragging a little bit about ourselves, our history, and our accomplishments throughout the generations.

Senator Sibbeston: Welcome, and thank you for your information. We were given three of the papers that you have written and I have read one.

I come from the Northwest Territories where native people are still very Aboriginal in the sense that they live on the land and have world views that are quite different from those of people who live in the cities. As time goes by and industrialization and urbanization occur, how can one still be Aboriginal without a distinct and different world view? One's world view and philosophy depend upon one's life experience. If you live in a city, your experience will obviously be city-oriented and you will be much like everyone else who lives in a city.

What makes Aboriginal people distinct is the fact that they come from the land; they come from a different world experience. Their attitude toward life, their experience on the land and their history and culture makes them unique, colourful and interesting. That is what Aboriginal people have to offer Canada and that is what makes them unique. Yet we are losing this through industrialization and urbanization.

Can one continue to be Aboriginal even though the only distinguishing feature might be that one's skin is a little browner than others' — otherwise you share the same experience of life in the city? What would make you different?

Mr. Newhouse: If I listen carefully to what I have been told, and if I also read carefully what the royal commission is saying, people are attempting to preserve the philosophies and the idea of a connection to land, a reverence for land and the ability to live on the land. That will change a bit. One can bring those ideas into the city as well. One does not need to be able to practise conservation or live in a rural community to have reverence for the land and the environment. There is also an incredible attempt in some places to ensure that people speak an Aboriginal language, so some of the world view from the language is preserved and transmitted.

By focusing in, as some of the elders tell me, upon the philosophies and ideas, one can ensure that those ideas are developed into practice in urban centres. They will change a bit, and the practice will change a bit. However, one can think about how one wants to live with those ideas in the city. One can still

Le principe qui anime cette démarche consiste à essayer d'aider les jeunes à s'aider eux-mêmes au lieu de faire des choses pour les jeunes. Le principe selon lequel il faut aider les jeunes à se prendre en main est extrêmement important. Depuis environ un siècle, les politiques gouvernementales consistent à prendre des mesures pour aider les peuples autochtones; il faut maintenant que ces politiques visent à aider les peuples autochtones à se prendre en main, c'est-à-dire à soutenir les institutions naissantes.

La présidente: Merci beaucoup, monsieur Newhouse. Vos commentaires sont très pertinents et opportuns. Il était plus que temps que nous commencions à nous vanter un peu et à célébrer notre histoire et nos réalisations au fil des générations.

Le sénateur Sibbeston: Bienvenue, et merci de nous avoir renseignés. Vous nous avez fourni trois documents que vous avez rédigés, et j'en ai lu un.

Je suis originaire des Territoires du Nord-Ouest, où les Autochtones sont encore très traditionnels, c'est-à-dire qu'ils vivent de la terre et que leur vision du monde est plutôt différente de celle des gens qui vivent dans les villes. À une époque où l'industrialisation et l'urbanisation vont croissants, comment un Autochtone peut-il demeurer un Autochtone s'il n'adopte pas une vision du monde distincte et différente? La vision et les principes d'un individu sont fondés sur son expérience de vie. Si vous vivez dans une ville, votre expérience sera forcément axée sur la ville, et vous ressemblerez beaucoup à toutes les autres personnes qui vivent dans une ville.

Ce qui distingue les Autochtones des autres, c'est leur appartenance à la terre; ils sont le produit d'une expérience différente du monde. Leur attitude envers la vie, leur expérience de la terre, leur histoire et leur culture les rendent uniques, originaux et intéressants. C'est ce que les Autochtones ont à offrir au Canada, et c'est ce qui les distingue. Mais l'industrialisation et l'urbanisation mènent à la perte de ce patrimoine.

Peut-on continuer d'être autochtone lorsque la couleur de notre peau est la seule chose qui nous distingue des autres, lorsqu'on partage la même expérience de vie dans la ville? Qu'est-ce qui nous distingue?

M. Newhouse: Si j'écoute soigneusement ce qu'on m'a dit, et si je lis soigneusement ce que dit la commission royale, les gens tentent de préserver la philosophie et la notion de liens à la terre, le respect de la terre et la capacité de vivre de la terre. Cela changera un peu, mais on peut apporter ces idées à la ville. On n'a pas besoin de pouvoir pratiquer la conservation ou de vivre au sein d'une collectivité rurale pour respecter la terre et l'environnement. On constate aussi, à certains endroits, une incroyable détermination à veiller à ce que les gens parlent une langue autochtone, de sorte qu'une partie de la vision du monde propre à la langue soit préservée et transmise.

Comme me l'ont dit certains aînés, on peut mettre l'accent sur les principes et les idées afin de veiller à ce que ces idées soient mises en pratique dans les grands centres urbains. Elles évolueront un peu, et les pratiques changeront un peu. Néanmoins, chacun peut réfléchir aux moyens qu'il peut prendre pour appliquer ces

have sunrise ceremonies in a city park. One cannot go hunting, obviously, for moose in a city park, but one can still make those sort of traditional pilgrimages, in a sense.

There will be change. That process of change is quite natural, in a sense. We do it through thinking about what things are important and what part of the worldviews are important as well. We can then translate those into some sort of material action.

Senator Pearson: I found your presentation fascinating because I have long been preoccupied about the role of language. I do not mean in terms of which language, but in terms of the terms that we use to describe ourselves. Many women have changed what they do because of the changes in the language that describes women. In the area I am most interested in, which is children, we are beginning to change the language that we use to describe children, which gives them more empowerment. Everything you said in that regard was interesting.

Certainly, your example of moving from survival to achievement is powerful. It is something we all need to think of strongly. Since we started this study with our chair, we have been trying to think in the positive direction in terms of positive solutions and not yet another examination of the problems. Therefore, your presentation is particularly relevant to our train of thought.

You talked about some of the paucity of research on certain aspects. I am interested in students that you have, and how many. Are you evolving new academics who will be interested in these issues? Do you find an interest among your students, particularly the Aboriginal ones? Do you have any Aboriginal students as opposed to others, or as opposed to the foreigners that you talked about? Are there some things we should be recommending to increase the capacity of the academic community?

Mr. Newhouse: We have about 250 Aboriginal students at Trent out of a population of approximately 5,000 students. We are a small university. Native Studies has been a distinct part of Trent since 1969. It is one of the first places where Native Studies as a discipline emerged in the country. The other programs across the country are, to some extent, models of that.

Our classes in Native Studies are about 70 per cent non-Aboriginal students and about 30 per cent Aboriginal students. We do a great deal of educating of non-Aboriginal people about Aboriginal people. We see ourselves as having two missions: educating non-Aboriginal people and educating Aboriginal people.

At the present time, we have a range of programs, from a special intake program for students who do not have the usual academic requirements all the way to a Ph.D. program. We established the doctoral program four years ago, and it is the first one in Canada.

idées en ville. On peut toujours tenir une cérémonie de l'aube dans un parc municipal. Évidemment, on ne peut chasser l'orignal dans un parc, mais on peut toujours, d'une certaine façon, effectuer ce genre de pèlerinage traditionnel.

Il y aura des changements. Ce processus de changement est plutôt naturel, d'une certaine façon. Nous y arrivons en réfléchissant aux aspects qui sont importants et aux éléments de notre vision du monde qui sont importants. Ces idées peuvent ensuite se traduire par des gestes concrets.

Le sénateur Pearson: Votre exposé m'a fascinée, car je m'intéresse depuis longtemps au rôle non pas de la langue, mais du langage que nous utilisons pour nous décrire. De nombreuses femmes ont changé leur façon de faire en raison des changements qui ont touché le discours sur la femme. Dans le domaine qui m'intéresse le plus, c'est-à-dire les enfants, on commence à modifier le langage qu'on utilise pour décrire les enfants, de façon à les habiller davantage. Tout ce que vous avez dit à cet égard m'a intéressée.

Certes, votre exemple sur le passage de la survie à l'accomplissement est saisissant. C'est un aspect auquel nous devons tous réfléchir en profondeur. Depuis le lancement de notre étude avec notre présidente, nous tentons non pas de contribuer au sempiternel examen des problèmes, mais bien d'adopter une orientation positive menant à des solutions positives. Ainsi, votre exposé est particulièrement pertinent à notre démarche.

Vous avez fait allusion à la paucité de la recherche à l'égard de certains aspects. J'aimerais en savoir davantage sur vos étudiants, et sur le nombre d'étudiants que vous avez. Êtes-vous en train de former de nouveaux universitaires qui s'intéresseront à ces enjeux? Vos étudiants, en particulier vos étudiants autochtones, montrent-ils de l'intérêt à cet égard? Avez-vous des étudiants autochtones? Devrions-nous formuler certaines recommandations afin d'accroître la capacité du milieu universitaire?

M. Newhouse: L'Université Trent compte environ 250 étudiants autochtones, sur une population totale d'environ 5 000 étudiants. Il s'agit d'une petite université. Le programme d'études autochtones est un élément distinct de l'établissement depuis 1969. C'est l'un des premiers endroits où les études autochtones ont fait leurs premiers pas au pays. Les autres programmes qu'on trouve partout au pays sont, dans une certaine mesure, du même moule.

Nos cours d'études autochtones sont constitués d'environ 70 p. 100 d'étudiants non autochtones, et d'environ 30 p. 100 d'étudiants autochtones. Nous déployons beaucoup d'efforts pour informer les non-Autochtones au sujet des Autochtones. D'ailleurs, nous nous attribuons deux missions: instruire les non-Autochtones et instruire les Autochtones.

À l'heure actuelle, nous sommes dotés d'une gamme de programmes, qui va du programme d'admission spécial, destiné aux étudiants qui ne satisfont pas aux exigences d'admission habituelles, jusqu'au programme de doctorat. Nous avons établi le programme de doctorat il y a quatre ans, et c'est le premier au Canada.

Those academics at the Ph.D. level look at issues of culture and identity and power. One of my graduate students is now dealing with the subject you are interested in, that is, the issue of discourse and talk. He is looking at how you begin to have a conversation in what I call "the space between the two rows of the wampum belt." We talk about the separateness of the two rows, but we also forget there is a space in between. The common interpretation of the Two Row Wampum is that they are separate and distinct and non-interference. People forget that one can still have a conversation, and we need that sort of conversation. Once you move into the centre, how do you start a conversation? How do you break down some of the barriers? How do you deal with questions of power? As we are well aware, words create the reality. This student is working in that area.

Other people are looking at history and beginning to think about how histories are constructed and how to begin to create Aboriginal histories. Another one is looking at the creation of an Aboriginal alternative school and using that as her doctoral program.

The students in this program have a wide focus. About one-half are Aboriginal, and the other half is non-Aboriginal.

We have talked with Professor Peters at the University of Saskatchewan about trying to put together a multi-university group that looks at urban Aboriginal issues from a variety of perspectives, which I think is important. We are working now with SHIRC in doing that and beginning to think about how to fund Aboriginal scholarship and aboriginal scholars across the country. Some of those things are already in place and need encouragement to move forward.

In Native Studies, it is still very hard to get urban Aboriginal issues on the table and addressed. This year, I am teaching the first-year course in Native Studies. Getting urban Aboriginal issues out front in the curriculum — even though I am teaching it — has been hard. No one wants to talk about it.

They all come at it from this issue of the city as being inimical, as a place of loss and degradation: looking at urban Aboriginal peoples is not looking at "real Indians." Those are not real Indians or real Aboriginal people right there in the city. These are highly educated people who are liberal, broad-minded and who see the reality in front of them. They can read the statistics easily. One of them is a researcher of Aboriginal issues. They are marginalized and pushed off to the side, in a sense. It has been hard to do that.

Les universitaires à l'échelon du doctorat se penchent sur les enjeux touchant la culture, l'identité et le pouvoir. L'un de mes étudiants diplômés s'attache désormais au sujet qui vous intéresse, c'est-à-dire la question du discours et du langage. Il cherche à déterminer comment on peut entamer une conversation dans ce que j'appelle «l'espace entre les deux bandes de la ceinture wampum». Nous parlons du caractère distinct des deux bandes, mais nous oublions aussi qu'il y a un espace entre les deux. Selon l'interprétation courante, les deux bandes de la ceinture wampum sont distinctes et supposent la non-ingérence. Les gens oublient qu'il peut tout de même y avoir un dialogue, et ce genre de dialogue doit avoir lieu. Lorsqu'on passe au centre, entre les deux bandes, comment amorce-t-on le dialogue? Comment surmonte-t-on certains des obstacles? Comment règle-t-on les questions de pouvoir? Comme nous le savons bien, ce sont les mots qui créent la réalité. C'est donc la question à laquelle s'intéresse cet étudiant.

D'autres personnes se penchent sur l'histoire et commencent à réfléchir à la façon dont l'histoire d'un peuple se dessine et dont on commence la création d'histoires autochtones. Une autre envisage la création d'une école parallèle autochtone et applique ce projet à son programme de doctorat.

Les étudiants de ce programme couvrent un large éventail de sujets. Environ la moitié des étudiants sont des Autochtones.

Nous avons parlé à M. Peters, enseignant de l'Université de la Saskatchewan, au sujet de la création d'un groupe multiuniversitaire qui envisagerait les enjeux touchant les Autochtones en milieu urbain de divers points de vue, ce que j'estime important. Nous travaillons actuellement avec la SHRC à cette fin, et nous commençons à réfléchir à des moyens de financer des bourses d'études autochtones et d'encourager les chercheurs autochtones de partout au pays. Certaines de ces initiatives sont déjà en place et doivent être encouragées à aller de l'avant.

Dans les études autochtones, il est encore très difficile de proposer que le programme s'attarde aux enjeux touchant les Autochtones en milieu urbain. Cette année, je dispense le cours de première année des études autochtones. Il est difficile de mettre les enjeux touchant les Autochtones en milieu urbain à l'avant-plan dans le programme d'études, même si je l'enseigne. Personne ne veut en parler.

Les responsables du programme perçoivent la ville comme un endroit hostile, comme un lieu de perte et de dégradation: se pencher sur le cas des Autochtones en milieu urbain, ce n'est pas comme examiner la situation des «vrais Indiens». Ceux qui s'établissent en ville ne sont pas des vrais Indiens, ou de vrais Autochtones. Les personnes qui adoptent ce point de vue sont très instruites, ont des idées libérales et ouvertes et voient la réalité qui s'offre à elles. Elles sont capables de lire facilement les statistiques. L'une d'elles fait des recherches sur les enjeux touchant les Autochtones. Les Autochtones en milieu urbain sont marginalisés et laissés de côté, d'une certaine façon. Il a donc été difficile de promouvoir l'étude de ce groupe.

Some call for more research and balance in this area. The curriculum is important. What we teach people is also quite important, because those are the ideas that they take out into the world. That is quite important.

Senator Christensen: This has been a very interesting and wide-ranging discussion. To reiterate what Senator Sibbeston was saying, you are talking about an urban First Nation or Aboriginal society that is developing. The way that you have explained it, it makes all kinds of sense.

How can you sustain an Aboriginal urban society? It seems to me that if you get this great group of people in an urban centre, that the lines begin to get quite blurry. How does the Aboriginal society sustain itself in the long term? You talked about the separateness and the differences and yet, we often see the negative view. We have to emphasize the positive views because there are many. There is a perception of a burden on society and yet great weight is placed on the fiduciary responsibilities of the federal government to First Nations when dealing with matters in respect of legislation and programs. There is a major fiduciary responsibility of the federal government to the provinces and nobody sees that as a burden — it is simply seen as a responsibility.

Again, we are talking about perspective — it is not a burden, it is a responsibility because of past treaties, et cetera. We view the onus from different angles. How do you think this could be brought into better perspective?

Mr. Newhouse: I will deal with the question of sustainability first. In terms of sustainability, one does two things. One is to create a set of institutions that would last longer than the people in them. Institutions of community sustain a community over time. Behind that is a desire to maintain a sense of community. As in the Chinese or Italian communities in Toronto, there is a desire to maintain distinctiveness. That is important. The edges will be blurry but we ought to recognize that. People interact and so there will be intermarriage and some blurring because that is the nature of the world. If we were to draw the lines too sharply, then we would do a disservice to the human experience, in that case. We would exclude more people and create more problems for more people than we would solve.

However, the institutions are quite important. The desire to maintain a sense of separateness and distance is also an important part of that desire. I do not perceive separateness and distance as entirely negative, as you have suggested. All communities have a sense of separateness and distance. The question is when you isolate yourself and move into what I call a “Mennonite-type”

Certains demandent qu'on établisse un certain équilibre et qu'on effectue plus de recherche dans ce domaine. Le programme d'études est important. Ce que nous enseignons aux gens est aussi plutôt important, car ce sont les idées qu'ils emporteront avec eux. C'est plutôt important.

Le sénateur Christensen: C'est une discussion très intéressante et étendue. Je reprends les paroles du sénateur Sibbeston selon lesquelles vous parlez d'une société des Premières nations ou d'une société autochtone qui prend de l'expansion dans les milieux urbains. De la façon dont vous l'expliquez, tout cela se tient.

Comment peut-on maintenir une société autochtone en milieu urbain? J'ai l'impression que, lorsqu'on réunit ce grand groupe de personnes dans un centre urbain, les distinctions commencent à s'estomper. Comment la société autochtone pourra-t-elle se maintenir à long terme? Vous avez parlé du caractère distinct et des différences, et pourtant, nous voyons souvent le côté négatif. Nous devons insister sur les aspects positifs, car ils sont nombreux. Il y a cette perception d'un fardeau imposé à la société, et pourtant on accorde une importance énorme aux responsabilités fiduciaires du gouvernement fédéral envers les Premières nations lorsqu'il est question de législation et de programmes. Le gouvernement fédéral a une importante responsabilité fiduciaire envers les provinces, et personne ne considère cela comme un fardeau — c'est tout simplement considéré comme une responsabilité.

Encore une fois, nous parlons de points de vue — il s'agit non pas d'un fardeau, mais bien d'une responsabilité découlant de traités, et cetera. Nous envisageons la charge sous des angles différents. Selon vous, comment pourrait-on apporter un point de vue plus positif à cette question?

M. Newhouse: Je répondrai d'abord à la question de la durabilité. Au chapitre de la durabilité, il faut faire deux choses. La première consiste à créer un ensemble d'institutions qui dureraient plus longtemps que les personnes qui les font fonctionner. Les institutions communautaires soutiennent la communauté dans le temps. Derrière ces institutions se cache le désir de maintenir un sentiment de communauté. Comme c'est le cas pour les communautés chinoises ou italiennes de Toronto, il y a un désir de maintenir un caractère distinct. C'est important. Les lignes ne seront pas claires, mais nous devons tout de même reconnaître cela. Les gens interagissent, ce qui suppose qu'il y aura des mariages mixtes et que cela créera une certaine zone floue, car le monde est ainsi fait. Si nous devons établir des distinctions trop précises, on ne rendrait pas service à l'expérience humaine. On exclurait plus de gens, et on créerait plus de problèmes que de solutions pour certaines personnes.

Toutefois, les institutions sont très importantes. On désire maintenir un caractère distinct, et le détachement est aussi un élément important de ce désir. Contrairement à ce que vous laissez entendre, je ne perçois pas le caractère distinct et le détachement comme des choses totalement négatives. Toutes les communautés ont ce caractère distinct et ce détachement. Le problème, c'est

approach. Some people are advocating that but I am not.

I grew up at Six Nations on the Grand River. I was educated in the school system established by Joe Hill in the 1950s. Mr. Hill's educational philosophy was twofold: one, educate the students so they have a sense of themselves — in this case as Iroquoians — to give them a strong sense of cultural identity; and second, educate them so they can live in the world in which they find themselves. You have to do both, in this case. The objective is to maintain distinctiveness but engage in conversation with others. The Two Row Wampum states that as well. The politicians have overemphasized the separateness, the distinctiveness and the difference. They have forgotten that we need to live in the world and to have conversations with others. By affirming that we can have that conversation and that it will be interesting, we will see it as positive and not as fearsome; that is quite important, as well.

My life has been shaped by some odd experiences and, I must admit, one of them was at Trent University. We have a native studies lounge at Trent — a large distinctive room on the way to the residences. It bore a sign that read, "Native studies lounge." In the fall two years ago, the sign was stolen. At night, the students would pass through this area and take down posters and signs. So, there was no longer a sign on this room. The room had always been used exclusively by native students because it was the native studies lounge. After the sign disappeared, the room suddenly began to fill up. There were not only native studies students but also math, business administration, economics, anthropology and psychology students. Many interesting conversations ensued — people had to learn how to talk to one another.

We do that in native studies — help people talk to each other. We bring students to classes who are afraid of each other. We have non-native students, who have never met an Aboriginal person in their lives, sitting across the table from an Aboriginal student and not knowing how to engage in a conversation. They seem afraid that they will make a mistake that would result in some form of anger directed at them — that there would be yelling and screaming. They are always afraid of making a mistake.

We also have Aboriginal students who are angry and upset and blame the persons across from them for all of the woes of the last 150 years — in some cases 500 years. Over time, this conversation begins and they come to terms with each other, as people with differences, and learn how to talk to each other. They start to move away from the language of burden to a language of accommodation and respect. They perceive each other in very different ways. By the end of four years, they have different understandings of each other. Some people, obviously, do not move very far.

lorsqu'on s'isole et qu'on adopte une approche s'assimilant à celle des Mennonites. Certaines personnes préconisent une telle approche, mais ce n'est pas mon cas.

J'ai grandi au sein des Six Nations de Grand River. J'ai étudié dans le système scolaire établi par Joe Hill pendant les années 50. La philosophie pédagogique de M. Hill servait deux grands objectifs: premièrement, instruire les étudiants afin qu'ils prennent connaissance de ce qu'ils sont — c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, des Iroquoiens — afin de leur donner une identité culturelle forte; deuxièmement, les instruire afin qu'ils puissent vivre dans le monde qui les entoure. Il faut faire les deux, dans ce cas. L'objectif consiste à maintenir le caractère distinct tout en amorçant le dialogue avec les autres. La ceinture wampum à deux bandes prévoit cela aussi. Les politiciens ont trop insisté sur le détachement et le caractère distinct. Ils ont oublié que nous devons vivre dans le monde et converser avec les autres. En affirmant que nous pouvons avoir cette conversation et qu'elle sera intéressante, nous percevrons la situation de façon positive au lieu d'avoir peur; c'est très important, ça aussi.

Ma vie a été façonnée par des expériences bizarres, et, je dois l'admettre, l'une d'elles s'est déroulée à l'Université Trent. Nous avons un salon des études autochtones à Trent — une grande salle particulière, sur le chemin qui mène aux résidences. On y voyait une enseigne qui disait «salon des études autochtones». À l'automne, il y a deux ans, l'enseigne a été volée. La nuit, les étudiants passaient par là et arrachaient les affiches et les enseignes. Alors il n'y avait plus d'enseigne pour la salle. Le local avait toujours été utilisé exclusivement par les étudiants autochtones, car il s'agissait du salon des études autochtones. Lorsque l'enseigne est disparue, le local a soudainement commencé à se remplir. On y voyait non seulement des étudiants du département d'études autochtones, mais aussi des étudiants en mathématiques, en administration des affaires, en économie, en anthropologie et en psychologie. Cela a donné lieu à de nombreuses conversations intéressantes — les gens devaient apprendre à se parler.

C'est ce que nous faisons aux études autochtones: nous aidons les gens à se parler. Nous rassemblons des étudiants qui ont peur l'un de l'autre. Nous avons des étudiants non autochtones, qui n'ont jamais rencontré un Autochtone de leur vie, assis en face d'un étudiant autochtone et ne sachant pas comment amorcer une conversation. Ils semblent avoir peur de commettre une erreur qui occasionnerait une certaine forme de colère dirigée contre eux — qui déclencherait de la colère et des cris. Ils ont toujours peur de faire un faux-pas.

Nous avons aussi des étudiants autochtones qui sont irrités et en colère et qui blâment les personnes assises devant eux pour tous les malheurs des 150 dernières années — ou, dans certains cas, des 500 dernières années. Avec le temps, cette conversation s'amorce, et on arrive à se comprendre, à accepter les différences de chacun, et on apprend à se parler. On commence à se détacher du langage axé sur le fardeau, et on adopte un langage axé sur l'adaptation et le respect. Les étudiants se percevaient l'un l'autre de façon très différente. À la fin des quatre ans, ils ont une connaissance différente de chacun. Évidemment, certaines personnes ne font pas beaucoup de chemin.

We are building a First people's house at Trent to house native studies, economics and mathematics and business administration, because we have some links with those programs. We tried to determine who ought to be there. Some of our colleagues were afraid that if they entered a house or building that was built according to Aboriginal traditions and looked Aboriginal, they would be changed by that experience. They were afraid that we would force them to engage in esoteric, spiritual practices each morning. This fear of the Aboriginal is a large part of our culture that goes back five or six hundred years. The Europeans brought those ideas, which are still prevalent. All the images that we see, to a large extent, are of the Indian as "other." I use "Indian" in a generic sense here as this esoteric, exotic creature.

Even we know that is not true, those ideas in public imagination are still a very large part of our culture and inform our actions, even if we do not want them to. Those ideas also go a long way towards maintaining the separateness and distinctiveness that non-Aboriginal people feel. It is not a feeling that exists only among Aboriginal people but also among non-Aboriginal people. *We Are Not You* is a book by Claude Denis. I do not know if you have read it, but it reflects what happens when you say you are "different," in the judicial system. It is quite a different reflection of the reality.

The Chairman: Dr. Phyllis Cardinal of Edmonton is the founder of the Amiskwaciy Academy for native students. Some people see it as segregation, yet the more than 300 students attending that school are really beginning to blossom. However, on my visits there I have sensed reverse discrimination in that the students are discriminating against the few non-Aboriginal students who also attend. I would like your opinion on that.

My second question deals with language. Once you lose your language, in many cases you have lost your identity. I see that problem in Alberta. I am a Metis and many years ago we were not allowed to speak our language, Michif. When Sir John A. Macdonald hung our leader, he also hung a whole nation of people, but we survived underground.

I was very fortunate because my father and my mother told us to never forget that we are Metis. However, when I travelled north to see my relatives, I was dismayed to see that they were hiding their identity. They were ashamed. Identity is so very important. Within some Aboriginal communities in the cities there are three or four generations of Aboriginal peoples. I am interested in your views on how these people can retain their identities — something that many of them have never done, resulting in a large identity problem for our children.

I would also like to hear your views on why gangs are becoming so prevalent and dangerous in Aboriginal communities.

Nous bâtissons à Trent une maison des Peuples autochtones qui accueillera les études autochtones, l'économie, les mathématiques et l'administration des affaires, car nous avons des liens avec ces programmes. Nous avons tenté de déterminer qui devrait être là. Certains de nos collègues craignaient que le fait d'entrer dans une maison ou un bâtiment construit selon les traditions autochtones et ayant une apparence autochtone les changerait. Ils avaient peur qu'on les force à effectuer chaque matin des cérémonies ésotériques, spirituelles. Cette peur de l'Autochtone est une partie importante de notre culture qui remonte à cinq ou six cents ans. Les Européens ont apporté ces idées, et elles sont encore courantes aujourd'hui. Dans une large mesure, toutes les images que nous voyons présente l'Indien comme étant l'autre. Ici j'utilise le terme «Indien» dans un sens générique désignant cette créature ésotérique et exotique.

Même si nous savons que cela n'est pas vrai, ces idées qui résident dans l'imaginaire collectif constituent toujours une part très importante de notre culture et orientent nos actions, même si ce n'est pas ce que nous voulons. De plus, ces idées contribuent largement à maintenir le caractère distinct et le détachement que ressentent les non-Autochtones. Ce sentiment n'est pas exclusif aux Autochtones. Claude Denis a publié un livre qui s'intitule: *We Are Not You*. Je ne sais pas si vous l'avez lu, mais il reflète ce qui se produit lorsque vous dites à l'appareil judiciaire que vous êtes «différent». C'est un reflet plutôt différent de la réalité.

La présidente: Mme Phyllis Cardinal, d'Edmonton, est fondatrice de l'académie Amiskwaciy pour les étudiants autochtones. Certains qualifient cela de ségrégation, mais les plus de 300 étudiants qui fréquentent l'établissement commencent vraiment à s'épanouir. Cependant, à l'occasion de mes visites de l'académie, j'ai eu l'impression que les quelques étudiants non autochtones qui fréquentent l'école faisaient l'objet d'une discrimination à rebours. J'aimerais votre opinion là-dessus.

Ma deuxième question concerne la langue. Dans de nombreux cas, perdre sa langue correspond à perdre son identité. J'ai constaté ce problème en Alberta. Je suis métisse, et, autrefois, on ne nous permettait pas de parler notre langue, le michif. Quand Sir John A. Macdonald a pendu notre chef, il a aussi pendu une nation complète, mais nous avons survécu, dans l'ombre.

Je suis très chanceuse, car mon père et ma mère nous disaient de ne jamais oublier que nous sommes métis. Par contre, lorsque je rendais visite à ma parenté dans le Nord, j'ai été atterrée de constater qu'ils cachaient leur identité. Ils avaient honte. L'identité est si importante. Dans certaines communautés autochtones dans les villes, on trouve trois ou quatre générations d'Autochtones. J'aimerais entendre votre point de vue sur les mesures que ces gens pourraient prendre pour conserver leur identité — quelque chose que nombre d'entre eux n'ont jamais fait, ce qui occasionne un important problème d'identité pour nos enfants.

J'aimerais aussi savoir pourquoi, selon vous, les gangs deviennent si imposantes et dangereuses au sein des communautés autochtones.

Finally, I am interested in the evolution of friendship centres. I am a founder of a friendship centre and have been involved with them since the late 1960s. I see now that our people are beginning to organize themselves into communities. Therefore friendship centres must evolve into something more outreaching than what they are. One who lives north of Edmonton, as I do, will not go to the friendship centre in downtown Edmonton. The same situation exists in various large centres.

How relevant will friendship centres be if they do not develop satellites so they can reach the people? Also, how important are the community service agencies? The small service agencies in the communities are suffering; they are doing a fantastic job with little or no funding.

I would like you to respond to some of those issues to assist us in addressing those challenges.

Mr. Newhouse: First, the institutions are extremely important. They are the core of a community. Support for all institutions — friendship centres, community development corporations and health services — is extremely important.

Second, it is important to encourage the institutions to think about their relevance and to continually evaluate their activities in relation to the communities in which they exist. A friendship centre in Toronto would evolve differently than a friendship centre in Edmonton. As you are well aware, to some extent the centres evolve in particular ways in different places. Yet, they are still relevant. As an urban middle class begins to evolve and people become interested in identity, the centres have important roles to play in terms of cultural education, language, bringing traditional teachers together, and in terms of ensuring that people have some understanding of traditional philosophies and traditional ways of doing things.

Language is extremely important. It defines the way in which one lives in the world and one sees the world. It is difficult, as an adult, to learn a second language. It is important for children. We ought to encourage as many as possible to learn a second language, because most of them are educated in English. Some measures must be put in place to ensure that the centres have language capacity.

I look at the phenomenon of Hebrew schools in this country. Those people have said that language is important for certain reasons and has developed and supported their own schools to that end. They have resources that we do not yet have, but we are beginning to develop. Those sorts of schools need to be assisted by the state for an extended period of time.

I have been very impressed with what the Ontario government has done in terms of its support for university level education and initiatives in the universities. They made a commitment a decade

Enfin, j'aimerais aborder une question qui m'intéresse beaucoup: les centres d'amitié. J'ai fondé un centre d'amitié et je collabore avec les centres d'amitié depuis la fin des années 60. Je vois maintenant que nous commençons à nous organiser, à former des communautés. Les centres d'amitié doivent donc évoluer et dispenser davantage de services d'approche qu'à l'heure actuelle. Une personne qui réside au nord d'Edmonton, comme moi, ne se rendra pas au centre d'amitié situé au centre-ville d'Edmonton. La même situation existe dans divers grands centres.

À quel point les centres d'amitié seront-ils utiles s'ils n'établissent pas des bureaux satellites permettant de tendre la main aux gens? J'aimerais aussi savoir à quel point les organismes de services communautaires sont importants. Les petits organismes de services dans les communautés sont en difficulté; ils arrivent à faire un travail fantastique avec peu de financement, voire aucun.

J'aimerais que vous nous parliez de certains de ces enjeux afin de nous aider à tenter de trouver des solutions.

M. Newhouse: Premièrement, je tiens à dire que les institutions sont extrêmement importantes. Elles sont le cœur d'une communauté. Il est extrêmement important de soutenir toutes les institutions — les centres d'amitié, les sociétés de développement communautaire et les services de santé.

Deuxièmement, il est important d'encourager les institutions à réfléchir à leur pertinence et à continuellement évaluer leurs activités au sein des communautés où elles se trouvent. Un centre d'amitié à Toronto n'évoluerait pas de la même façon qu'un centre d'amitié à Edmonton. Dans une certaine mesure, comme vous le savez bien, les centres évoluent d'une façon particulière, selon l'endroit où ils se trouvent. Et pourtant, ils sont toujours pertinents. Dans les grands centres urbains, la classe moyenne commence à prendre de l'ampleur, et les gens commencent à s'intéresser à la notion d'identité, de sorte que les centres ont un rôle important à jouer au chapitre de l'éducation culturelle, de la langue, et du regroupement d'enseignants initiés aux valeurs traditionnelles, et pour ce qui est de veiller à ce que les gens comprennent les philosophies et les méthodes traditionnelles.

La langue est extrêmement importante, car elle définit notre place dans le monde et notre vision du monde. Il est difficile pour un adulte d'apprendre une deuxième langue. C'est important pour les enfants. Nous devrions encourager le plus grand nombre possible d'enfants à apprendre une deuxième langue, car la plupart d'entre eux ont été instruits en anglais. Il faut prendre des mesures afin de veiller à ce que les centres puissent enseigner les langues.

Il suffit de songer au phénomène des écoles hébraïques au pays. Ces gens ont dit que la langue était importante pour certaines raisons et ont créé et soutenu leurs propres écoles à cette fin. Ils disposent de ressources que nous n'avons pas encore, mais nous commençons à progresser. Ce type d'écoles doit bénéficier d'un soutien de l'État pendant une période prolongée.

Je suis très impressionné par ce que le gouvernement ontarien a fait pour soutenir l'éducation universitaire et les initiatives dans les universités. Il s'est engagé, il y a dix ans, à fournir un soutien

ago for increased levels of support and have maintained that support. There is a long-term, sustained effort so that one is not fighting for funding on a year-to-year basis. That is very important.

We must encourage friendship centres to examine their roles with their own communities. They will evolve in different ways. If they do not evolve they will wither and die. They must continue to be relevant. As the composition changes, they ought to change as well. That may mean recruiting more of the urban middle class on to the board and developing alliances with other organizations that serve as places where people can develop.

I do not know much about gangs, and I would not want to even speculate on the gangs in Winnipeg. I have read what the newspapers have said about gangs, but I do not know very much. My gut sense is that gangs give people a sense of community and protection in a very hostile environment. They are not getting that elsewhere and the gang provides that. Some of the literature appears to support that opinion. That may mean some focus on family and other institutions can provide people a sense of community and a sense of being loved and cared for. That is what the gangs provide.

With regard to language, the group of elders at Trent is saying that we must focus more on the philosophies and the ideas and try to ensure that they are discussed in the classroom and in daily life. That is a different approach. There is a problem of interpretation and translation as well. I keep returning to some things I have been learning about Buddhism. The fundamental teachings of Buddhism are in the original language, but there is not a concern about their translation into other languages. They have now been expressed in English, and people have studied those ideas in English right around the world. Very few people read the original text these days. An incredible scholarship has developed around Buddhist ideas and they are beginning to expand and develop them. They pay homage to the original text, but there are interpretations of them. The ideas begin to permeate a society, which is quite important, away from the original language as well. People still develop identities as Buddhists in English.

Finally, to address your question on the academy, I think it is entirely consistent with Joe Hill's philosophy of educating people to be strong and to have a very strong cultural identity and to live in the world that one lives in.

In terms of the reverse discrimination, the reaction is based upon anger. People are angry. They see all that has happened. My approach in those situations is to help people to begin to talk about respect. Those people there did not do the things that happened. The question I pose is, "Okay, what will you do, then, to make sure they do not happen again?" I help people to work on that basis. It takes a while to move from anger. Anger, in the long

accru, et il a maintenu ce soutien. Puisqu'il s'agit d'un effort à long terme, nous n'avons pas à lutter chaque année pour obtenir du financement. C'est très important.

Nous devons encourager les centres d'amitié à examiner le rôle qu'ils jouent au sein de leur communauté. Ils évolueront de diverses façons. S'ils n'évoluent pas, ils déperiront et mourront. Ils doivent continuer d'être pertinents. Si la composition de la communauté change, ils doivent changer aussi. Cela peut supposer de recruter davantage de membres de la classe moyenne urbaine au sein du conseil d'administration et d'établir des alliances avec d'autres organismes qui servent d'endroits propices au développement.

Je ne sais pas grand-chose du phénomène des gangs, et je n'oserais même pas formuler des hypothèses quant aux gangs de Winnipeg. J'ai lu des articles de journaux sur les gangs, mais je n'en sais pas grand-chose. J'ai l'impression que les gangs donnent aux gens un sentiment de communauté et de protection dans un environnement très hostile. Ils ne trouvent pas cela ailleurs qu'auprès du gang. Une partie de la documentation sur le sujet semble soutenir cette opinion. Cela signifie peut-être qu'il faut mettre l'accent sur la famille et sur d'autres institutions afin de créer un esprit de communauté et de veiller à ce que les gens se sentent aimés et protégés. C'est ce que les gangs offrent.

Pour ce qui est de la langue, le groupe des aînés à l'Université Trent disent que nous devons insister davantage sur les philosophies et les idées et veiller à ce qu'on en discute en classe et dans la vie de tous les jours. C'est une approche différente. Il y a aussi un problème d'interprétation et de traduction. Je reviens constamment à certains aspects que j'ai appris au sujet du bouddhisme. Les enseignements fondamentaux du bouddhisme sont dans la langue originale, mais on ne se préoccupe pas de la traduction de ces enseignements dans d'autres langues. On peut maintenant lire ces enseignements en anglais, et des gens de partout dans le monde les ont étudiés en anglais. De nos jours, très peu de gens lisent le texte original. Un volume incroyable de recherches s'articulent autour des principes bouddhistes, et on commence à les enrichir. On rend hommage au texte original, mais on les interprète. Les idées commencent à se répandre dans une société, malgré la traduction, ce qui est plutôt important. On arrive néanmoins à se forger une identité de bouddhiste lorsqu'on parle anglais.

Enfin, pour répondre à votre question concernant l'académie, je crois que cet établissement est tout à fait conforme à la philosophie de Joe Hill selon laquelle il faut apprendre aux gens à être forts, à maintenir une très solide identité culturelle et à vivre dans le monde qui nous entoure.

Pour ce qui est de la discrimination à rebours, cette réaction naît de la colère. Les gens sont en colère. Ils voient tout ce qui s'est produit. Dans de telles situations, mon approche consiste à aider les gens à commencer à parler de respect. Les gens devant nous ne sont pas responsables des choses qui se sont produites. Je pose la question suivante: «D'accord, qu'allez-vous faire, alors, pour veiller à ce que ces choses ne se reproduisent jamais?» J'aide les

run, is not a productive emotion; it destroys more than it creates. I am helping people to find other ways of expressing their anger, more productive ways, and turning it into teaching moments.

Again, I always come back to traditional ideas in teaching. I am trying to always come back to the idea of respect. That is an extremely difficult one to begin to work with. It requires a lot of change as well.

The Chairman: A lot of good elders.

Mr. Newhouse: A lot of good elders, that is right.

The Chairman: Thank you very much for an interesting presentation and a very interesting dialogue and a good discussion. You have given us a lot of food for thought, and also the opportunity to make some strong recommendations within our report. We hope to have the first draft done by the end of February. As you say, no one wants to talk about the urban Aboriginal culture and the challenges that we face in the urban centres. You have contributed a great deal to this report. Again, I thank you very much and wish you well in the challenges you face at the university.

The committee adjourned.

OTTAWA, Tuesday, February 4, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: We have a quorum. I welcome our witnesses to this study on urban Aboriginal issues especially focusing on youth.

Mr. Murray Hamilton, Program Coordinator, Gabriel Dumont Institute: On behalf of the Gabriel Dumont Institute, I should like to thank you for inviting us here today.

I work for the Gabriel Dumont Institute. I am a Metis, originally from Lebret, Saskatchewan, in the beautiful Qu'Appelle Valley. I am a program coordinator for Gabriel Dumont College, which is one program of the institute at the University of Saskatchewan. I have been there since approximately 1987. All my life, I have believed that education plays a key role in solving some of the problems and social dilemmas facing Metis and other Aboriginal peoples.

gens en leur donnant cette question comme base de discussion. Il faut du temps pour renoncer à la colère. À long terme, la colère n'est pas une émotion productive; elle détruit plus qu'elle ne crée. J'aide les gens à trouver d'autres moyens d'exprimer leur colère, des moyens plus productifs, de sorte que cela devient un apprentissage.

Encore une fois, je reviens toujours aux idées traditionnelles lorsque j'enseigne. Je tente de toujours revenir à la notion de respect. Il est extrêmement difficile de commencer par cet aspect. Cela exige aussi beaucoup de changements.

La présidente: Beaucoup de bons aînés.

M. Newhouse: Effectivement, beaucoup de bons aînés.

La présidente: Je vous remercie beaucoup de nous avoir présenté un exposé intéressant et d'avoir pris part à une excellente discussion. Vous nous donnez matière à réflexion, ainsi que l'occasion d'assortir notre rapport de recommandations solides. Nous espérons terminer la version préliminaire dès la fin février. Comme vous le savez bien, personne ne veut parler de la culture autochtone en milieu urbain et les défis auxquels nous sommes confrontés dans les grands centres urbains. Vous avez énormément contribué à notre rapport. Encore une fois, je vous remercie beaucoup et je vous souhaite bonne chance avec les défis que vous devez relever à l'université.

La séance est levée.

OTTAWA, le mardi 4 février 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 05, dans le but d'étudier les enjeux qui touchent les jeunes Autochtones des régions urbaines du Canada, en particulier l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Nous avons le quorum. Je tiens à souhaiter la bienvenue à nos témoins, qui vont nous parler des enjeux qui touchent les jeunes Autochtones, notamment en milieu urbain.

M. Murray Hamilton, coordonnateur de programmes, Institut Gabriel Dumont: Au nom de l'Institut Gabriel Dumont, j'aimerais vous remercier de nous avoir invités à comparaître devant vous aujourd'hui.

Je travaille pour l'Institut Gabriel Dumont. Je suis un Métis et je suis originaire de Lebret, en Saskatchewan, qui est situé dans la magnifique vallée Qu'Appelle. J'agis à titre de coordonnateur de programmes pour le collège Gabriel Dumont, un des programmes offerts par l'Institut, à l'Université de la Saskatchewan. J'occupe ce poste depuis 1987. J'ai toujours cru que l'éducation contribuait, de manière importante, à régler certains problèmes sociaux et autres auxquels font face les Métis et autres Autochtones.

I was at the founding meeting of the Gabriel Dumont Institute in 1976, in Saskatoon, Saskatchewan. That meeting took place because there was a profound concern about the attrition, drop-out or rejection rate in the kindergarten-to-grade-12 school system. Almost 30 years later, we have made some tremendous progress but, at the same time, there are still many problems that need to be resolved.

I have put together some briefing notes for the committee. Working at the University of Saskatchewan is exciting and stimulating for a variety of reasons and I am also able to meet a number of different people there. Not too long ago, I was at a special presentation by a professor of economics, Eric Howe. The information that I have given to you contains some telling statistics. I know what Winston Churchill said about statistics, but these are pretty close to the truth.

The numbers reflect what happens to Aboriginal people if they go or do not go to high school. If an Aboriginal male drops out of high school, he can look at an aggregate lifetime income of \$344,000. For the female, it is \$89,000, which is outrageous. If an Aboriginal male attends high school, that lifetime income jumps to \$861,000. For the female, it increases to only \$294,000. Obviously, there is quite a disparity between the genders.

It is obviously positive if Aboriginal people complete high school. If an Aboriginal male attends a non-university institution, such as trade school, his lifetime aggregate income will increase to \$1.1 million. For the female, the figure is about one-half that, at \$646,000. When an Aboriginal female receives a post-secondary education, she can then reach some kind of equity with the male.

Tomorrow, when I return to Saskatoon, I will make a presentation at a high school where the students are mostly Aboriginals. I will tell the kids that if they do not finish high school, it is like taking a lottery ticket and ripping it up.

One of the key issues that we must contend with in the urban centres, and we can talk about all kinds of things, is getting the kids to stay in high school. That will take some doing.

I was also fortunate just last week to attend a presentation by Dr. Cornelia Weiman, who is a Mohawk woman and Canada's first Aboriginal psychiatrist, at the University of Saskatchewan.

One of the problems that Aboriginal political organizations and service groups have had in the past 30 years is convincing government, federal or provincial, that they should have more control over what they do. Dr. Weiman has put together research to show that, where there are markers of cultural continuity, such as self-government, land claims, education, health, cultural facilities and police and fire services, the incidence of suicide in those communities decreases. The more control that people have over their destiny, the better off they will be. This reflects back on

L'Institut Gabriel Dumont a été fondé en 1976 à Saskatoon, en Saskatchewan, à l'occasion d'une rencontre où il a été question des inquiétudes profondes que soulevait le taux d'abandon, de décrochage ou de refus observé chez les élèves allant du jardin d'enfance à la 12^e année. Nous avons accompli des progrès énormes au cours des quelque 30 années d'existence de l'Institut. Toutefois, il reste encore de nombreux problèmes à régler.

J'ai préparé des notes d'information à l'intention du comité. Mon travail à l'Université de la Saskatchewan est fort intéressant et stimulant. Il me permet, entre autres, de rencontrer des personnes qui viennent de milieux différents. J'ai assisté récemment à une conférence spéciale organisée par Eric Howe, un professeur d'économie. Les notes d'information que je vous ai remises contiennent des statistiques fort révélatrices. Je sais ce que Winston Churchill pensait des statistiques, mais celles-ci résument assez bien la situation.

Ces chiffres montrent ce à quoi peuvent s'attendre les Autochtones qui poursuivent, ou non, leurs études secondaires. Le jeune homme autochtone qui abandonne ses études secondaires peut s'attendre à gagner, sa vie durant, un revenu global de 344 000 \$. Ce revenu, dans le cas d'une jeune femme autochtone, ne sera que de 89 000 \$, ce qui est scandaleux. Le jeune homme Autochtone qui termine ses études secondaires peut s'attendre à gagner, sa vie durant, un revenu de 861 000 \$. Ce revenu, dans le cas d'une jeune femme autochtone, ne sera que de 294 000 \$. Il y a donc un écart énorme entre les deux sexes.

Or, la situation est beaucoup plus positive quand on termine ses études secondaires. Le jeune homme autochtone qui fréquente un établissement d'enseignement non universitaire, comme une école de métier, touchera, sa vie durant, un revenu de 1,1 million de dollars. Ce revenu, dans le cas d'une jeune femme autochtone, sera d'environ 646 000 \$. Elle devra faire des études supérieures si elle veut toucher un revenu équivalent.

Demain, à mon retour à Saskatoon, je présenterai un exposé dans une école secondaire fréquentée surtout par des Autochtones. Je dirai aux jeunes que le fait de ne pas terminer leurs études secondaires équivaut à prendre un billet de loterie et à le déchirer.

Encourager les jeunes à poursuivre leurs études secondaires, voilà un des grands défis, et il y en a de toutes sortes, que nous devons relever en milieu urbain. La tâche n'est pas facile.

J'ai eu l'occasion, la semaine dernière, d'assister à une conférence donnée par Mme Cornelia Weiman, à l'Université de Saskatchewan. Mme Weiman est Mohawk. Elle est également la première Autochtone au Canada à obtenir un diplôme en psychiatrie de l'Université de la Saskatchewan.

Les organisations politiques et les organismes de services autochtones ont eu beaucoup de mal, au cours des 30 dernières années, à convaincre les gouvernements, que ce soit au palier fédéral ou provincial, qu'ils doivent exercer un plus grand contrôle sur leurs activités. Mme Weiman a préparé une étude qui montre que les communautés qui parviennent à assurer une certaine continuité sur le plan culturel, que ce soit par le biais de l'autonomie gouvernementale, des revendications territoriales, de l'éducation, de la santé, des installations culturelles et des services

the kids who are not staying in school. If the kids look at the community and see that it has a kind of continuity, with people serving as role models, the rest is self-explanatory.

I have also included an excerpt from a Saskatchewan Human Rights Commission report, which recently concluded that some form of governance or partnership is more productive in some instances than some of the models that have been used to date. I talked to Senator Chalifoux about this previously.

We must embark on a whole new means of partnership governance between different levels of government and service organizations. That is an area that has been sadly overlooked as a cause of unproductive ventures.

I did not want to paint a totally negative picture. I want to end on a positive note and then I want to answer any questions that honourable senators have.

One of the programs that I am responsible for is Gabriel Dumont College, which assists Metis people with arts and science programming. We also have a program called SUNTEP, which is an acronym for the Saskatchewan Urban Native Teacher Program. It has been in existence since 1980. By the way, the institute is the only Metis-owned and operated education institution of its kind in Canada. We are quite proud of it.

In 1980, we started SUNTEP, which is basically a four-year program leading to a Bachelor of Education degree. One of the reasons that the SUNTEP program works so well is that we provide financial, academic and personal support to the students. One of my recommendations is that the same thing must take place within the K-12 system. In high schools and in other places, we need support systems that are similar to SUNTEP.

This blue book that I have given you is fairly recent. It is mostly an update on the SUNTEP program. I point it out because, as I mentioned, I want to show you the positive side. At the time this document was produced, we had 359 graduates; we now have over 600. In terms of financial implications, most of the people who enter that program would have probably remained at or near the poverty level, whether they were on welfare or low-income earners. We have a 98 per cent employment rate and over 82 per cent graduation rate. In fact, one of my graduates is here, sitting beside me, and I am very proud of her.

On page 17 of this document it shows that last year, our graduates paid in excess of \$3 million federal tax and another \$2 million in provincial tax. That is based on 359 people, and the

de police et d'incendie, enregistrent moins de suicides. Plus les communautés exercent un contrôle sur leur destin, mieux elles s'en portent. Cela a un impact sur les enfants qui abandonnent l'école. Quand ceux-ci voient qu'il existe une certaine continuité au sein de la communauté, quand ils ont des modèles de comportement vers qui se tourner, il n'y a pas lieu de se poser de questions.

Vous allez trouver, dans la documentation, un extrait du rapport de la Commission des droits de la personne de la Saskatchewan, qui a récemment conclu qu'un système de gouvernance ou de partenariat serait plus productif, dans certains cas, que les modèles utilisés jusqu'ici. J'en déjà discuté avec le sénateur Chalifoux.

Nous devons établir de nouveaux partenariats et mécanismes de gouvernance entre les différents paliers de gouvernement et les organismes de services. C'est une solution qui, malheureusement, n'a été explorée parce qu'elle a donné peu de résultats dans le passé.

Toutefois, la situation n'est pas totalement négative. Elle présente également un côté positif, que je tiens à vous décrire. Je répondrai ensuite volontiers aux questions des honorables sénateurs.

Je suis responsable, entre autres, du collège Gabriel Dumont, qui offre aux Métis des programmes en arts et en science. Nous offrons également un programme appelé SUNTEP, qui est un programme de formation des maîtres autochtones urbains de la Saskatchewan. Il a été fondé en 1980. Je tiens à préciser que l'Institut est le seul établissement d'enseignement entièrement sous la propriété et le contrôle des Métis au Canada. Nous en sommes très fiers.

Donc, comme je le mentionnais, le programme SUNTEP a été fondé en 1980. Il s'agit essentiellement d'un programme de quatre ans qui mène à l'obtention d'un baccalauréat en éducation. Si le SUNTEP donne de bons résultats, c'est parce que nous fournissons une aide financière, universitaire et personnelle aux étudiants. Il faudrait, à mon avis, offrir le même genre d'aide du jardin d'enfance à la 12e. Nous devons être en mesure d'offrir le même genre d'aide dans les écoles secondaires et les autres établissements d'enseignement.

Le livre bleu que je vous ai distribué est assez récent. Il s'agit, essentiellement, d'une mise à jour du programme SUNTEP. Comme je l'ai mentionné, tout n'est pas négatif. Au moment de la préparation de ce document, nous comptons 359 diplômés. Nous en avons maintenant plus de 600. Côté financier, la plupart des étudiants qui se sont inscrits à ce programme auraient sans doute continué de toucher un revenu qui correspond au minimum vital ou qui se rapproche du seuil de pauvreté, qu'ils aient été bénéficiaires de l'aide sociale ou salariés à faible revenu. Quatre-vingt-dix-huit pour cent de nos étudiants finissent par décrocher un emploi, et plus de 82 p. 100 obtiennent leur diplôme. En fait, une de mes diplômées se trouve aujourd'hui à mes côtés. J'en suis très fier.

Si vous jetez un coup d'oeil à la page 17 du document, vous allez constater que, l'an dernier, nos diplômés ont versé plus de 3 millions de dollars en impôt fédéral, et 2 millions en impôt

number is almost double now. The money that went into creating these programs has been more than repaid. I know I am talking to the converted when I say that investment in education is a given. I understand it is not as easy as all that, but it is an investment for the future.

I have some concerns, however. The Metis people in particular, because we do not enjoy some of the benefits that our First Nations brothers and sisters receive, lag behind in the area of postgraduate studies. When you think about people who drop out of high school, you must put yourself in their position and look at what they see in their community. Out of the 600-and-some graduates of our program, less than 12 have gone on to postgraduate studies. If you do not have people going on to postgraduate studies, then you are not able to make the impact in research, in the universities and those other places where those people are needed.

I did not come here to tell stories out of school; however, until recently, the Aboriginal Human Resources Development Council provided funding to some Metis people for some post-secondary education under certain agreements. It has since changed its policy, and I think that is about to be changed again. That does not sit well with me, because that is the only means by which some Metis people can look at a university education. Most of our graduates are required to take out student loans and are graduating anywhere between \$25,000 and \$35,000 in debt. Many of our graduates are single mothers and, after they spend 10 or 12 years paying off their student loans, the cycle of poverty perpetuates itself.

The other thing we need to take a serious look at, which may sound a bit on the small "c" conservative side, is parental responsibility. The Metis community is willing to accept that our parents must do more. Through the process of poverty and colonization that has taken place through the past decades, I notice in our students a lack of parental skills and everyday life skills that are needed to survive. Most troubling is that the responsibility for ensuring that a child succeeds in school is not where it should be. This is a politically sensitive issue for non-Metis politicians. People are reluctant to touch that one. Even for Aboriginal politicians, it is a dicey issue. Therefore, it falls to some service organizations to play a major role in developing some strategies to ensure that parents become more active in the community. Far too much, at least in my experience in Saskatchewan, is being placed upon the teachers. We have teachers who have been out there for many years now. They tell us firsthand that they think some of these kids were hatched, because they never see the parents. That is one of the issues. If we can get young people to stay in high school; if we can work on postgraduate study; if we can find resources — and why HRDC would decide at this point that they are not interested in funding post-secondary education, I do not know — and if we can get the parents involved; those are the key issues.

provincial. Ils étaient 359 au début, et près du double maintenant. L'argent consacré à ces programmes a donc été largement remboursé. Vous savez, tout comme moi, qu'il est important d'investir dans l'éducation. La tâche est loin d'être facile, mais nous devons investir dans l'avenir.

Toutefois, j'éprouve certaines inquiétudes. Les Métis, notamment, parce qu'ils n'ont pas accès à certains des avantages dont bénéficient les Premières nations, accusent un retard dans le domaine des études supérieures. Nous devons, quand nous songeons aux jeunes qui abandonnent leurs études secondaires, nous mettre à leur place et essayer de comprendre ce à quoi ils sont confrontés dans leur communauté. Sur les quelque 600 diplômés que compte notre programme, moins de 12 ont entrepris des études supérieures. Or, si aucun étudiant n'entreprend de telles études, on ne pourra contribuer à la recherche qui s'effectue dans les universités et autres établissements.

Mon but ici n'est pas de raconter ce qu'on devrait taire. Toutefois, jusqu'à tout récemment, le Conseil de développement des ressources humaines autochtones fournissait, en vertu de certaines ententes, des fonds aux Métis qui voulaient poursuivre leurs études au-delà du secondaire. Le Conseil a, depuis, changé sa politique. Il est sur le point de la modifier de nouveau. Je ne suis pas d'accord avec cette décision, parce que c'est là le seul moyen dont disposent certains Métis pour faire des études universitaires. La plupart de nos diplômés doivent obtenir un prêt étudiant. Une fois leurs études terminées, ils se retrouvent avec une dette qui oscille entre 25 000 et 35 000 \$. La plupart de nos diplômés sont des mères célibataires qui, après avoir passé 10 ou 12 ans à rembourser leurs prêts d'études, continuent de vivre dans la pauvreté.

Il y a un autre facteur que nous devons examiner de près, et vous allez peut-être penser que je suis de la vieille école: il s'agit de la responsabilité parentale. Les Métis sont prêts à accepter le fait que nos parents doivent faire plus. À cause de la pauvreté et de la colonisation qu'ils ont connues au cours des dernières décennies, nos étudiants ne possèdent ni les compétences parentales ni les connaissances élémentaires dont ils ont besoin pour survivre. Plus inquiétant encore, ceux qui doivent voir à ce que l'enfant réussisse à l'école n'assument pas leurs responsabilités. Il s'agit là d'une question délicate pour les politiciens qui ne sont pas Métis. Les gens hésitent à en parler. C'est une question délicate même pour les politiciens qui sont Autochtones. Par conséquent, certains organismes de services doivent élaborer des stratégies pour faire en sorte que les parents jouent un rôle plus actif au sein de la communauté. À mon avis, du moins, d'après ce que j'ai vu en Saskatchewan, nous exigeons trop des enseignants. Il y en a qui travaillent dans le milieu depuis maintenant de nombreuses années. Ils nous disent que certains enfants ne semblent pas avoir de parents parce que ceux-ci ne se manifestent jamais. C'est un problème. Nous devons encourager les jeunes à poursuivre leurs études secondaires; nous devons mettre sur pied des programmes d'études supérieures; nous devons trouver les ressources nécessaires — et je ne comprends pas pourquoi DRHC a décidé

Thank you.

The Chairman: You only have four issues there.

Mr. Hamilton: That is the way I see it.

The Chairman: Perhaps we can hear Ms. LaPierre's presentation next and then ask questions.

Thank you very much for coming here this morning.

Ms. Irene LaPierre, Principal, Piitoayis Family School: Thank you for the invitation. I am a Metis woman of Ojibway ancestry and I did receive my Bachelor of Education degree from the University of Saskatchewan, through the SUNTEP program, in 1996. I also achieved my master's degree in curriculum studies in 2002. I was one of the fortunate people; I worked for a school board that paid for my tuition. Then, they did not have a job for me, so I moved.

I began my education early on, in terms of being a native/home school liaison worker for the Saskatoon Catholic School Board. I worked there while working on my education degree. Being a late bloomer and starting education at a later age, I could not afford to incur a large student loan, so I worked and completed my classes. It took me longer to complete my degree, but I did not have such a burden when I was done. I worked with at-risk students as a native/home school liaison. That brought some important experience to the classroom.

I also taught high school for four years in Prince Albert and was also able to design an in-school program of study for at-risk students.

I have been a high school teacher. I taught native studies and social studies in English. I then moved to the Calgary Board of Education as the Aboriginal specialist. I am now a principal of an elementary school. I have a varied background.

I will not bore you with the historical implications of the residential school. I am sure you are all aware of it. The historical experience continues. I do believe that the effect is lessened with every generation, which heals itself. Also, it is important to work with youth and their families to build on their resiliency and strength as Aboriginal people. Much research has been done on the issues facing Aboriginal youth, from the royal commission to the individual studies that are done in communities.

I will focus on Calgary because that is where I reside and work. In my research, I discovered that they had done a needs assessment back as far as 1984. Even back then, one of the issues facing Aboriginal youth was socio-economic. The issues included poverty, cultural conditions and a lack of knowledge and

de ne plus financer les programmes d'études supérieures — nous devons amener les parents à jouer un rôle plus actif à ce chapitre. Voilà les principaux enjeux.

Merci.

Le président: Vous n'avez soulevé que quatre enjeux.

M. Hamilton: Ce sont les principaux.

Le président: Nous pourrions peut-être entendre l'exposé de Mme LaPierre, et ensuite passer aux questions.

Merci d'être venue nous rencontrer ce matin.

Mme Irene LaPierre, directrice, Piitoayis Family School: Merci de m'avoir invitée à comparaître devant le comité. Je suis une Métisse. Mes ancêtres étaient Ojibway. J'ai un baccalauréat en éducation que j'ai reçu de l'Université de la Saskatchewan en 1996, par l'entremise du programme SUNTEP. J'ai également une maîtrise en analyse des programmes, que j'ai obtenue en 2002. J'ai eu de la chance: j'ai travaillé pour un conseil scolaire qui a accepté de payer mes frais de scolarité. Une fois mes études terminées, il n'a pas été en mesure de m'offrir un emploi. J'ai donc déménagé.

J'ai travaillé pour la Commission des écoles catholiques de Saskatoon à titre de coordonnatrice de l'enseignement à domicile, tout en poursuivant mes études en vue d'obtenir un baccalauréat en éducation. Comme j'ai débuté mes études sur le tard, je ne pouvais pas me permettre de m'endetter. J'ai donc travaillé et étudié en même temps. J'ai peut-être mis plus de temps à obtenir mon diplôme, mais je n'étais pas endettée une fois mes études terminées. J'ai travaillé avec des élèves à risque, ce qui m'a permis d'acquérir une expérience précieuse, que j'ai pu mettre en pratique dans la salle de classe.

J'ai enseigné au secondaire pendant quatre ans, à Prince Albert. J'ai aussi élaboré un programme intrascolaire pour les élèves à risque.

Au secondaire, j'ai donné des cours sur les études autochtones et les sciences humaines, en anglais. J'ai ensuite travaillé pour le conseil d'éducation de Calgary, en tant que spécialiste des questions autochtones. Je suis maintenant directrice d'une école primaire. J'ai donc une vaste expérience du milieu.

Je ne tiens pas à vous parler de l'impact historique qu'ont eu les pensionnats sur les Autochtones. Vous en êtes déjà conscients. Cet impact se fait toujours sentir. Je crois toutefois qu'il s'atténue avec toute nouvelle génération, via le processus de guérison. Par ailleurs, il est important de travailler avec les jeunes et avec leurs familles, de raffermir leur courage et leur ténacité en tant qu'Autochtones. Beaucoup de recherches ont été effectuées sur les enjeux auxquels sont confrontés les jeunes Autochtones; il y a eu une commission royale, de même que des études menées dans les communautés.

Je vais vous parler de Calgary, parce que c'est mon lieu de résidence et de travail. J'ai constaté, en effectuant mes recherches, qu'une évaluation des besoins avait déjà été réalisée en 1984. Même à ce moment-là, les jeunes Autochtones étaient confrontés à des problèmes socio-économiques. Ceux-ci englobaient la

understanding of Aboriginal cultures within the schools.

There were negative portrayals in the curriculum and a lack of attention to their language, culture and traditions. Aboriginal youth certainly need a school environment that recognizes the contributions of Aboriginal people to the world.

There is also a native education policy review completed by Alberta Learning in 2000. I include a chart in my submission to you that shows that students at the grade-9 level are way below their non-native counterparts.

There were further consultations with the Aboriginal people of Calgary through the listening circle. That was quite a lengthy process in the study.

Once again, racism and discrimination by teachers and students and in the curriculum are of concern. The traditions and history were dismissed, misrepresented or inaccurately portrayed. It caused Aboriginal schoolchildren to be ashamed of their ancestry.

I can identify with this as a Metis person because I, too, felt the shame of growing up and not being part of the mainstream. With the name of LaPierre, I was able to become French Canadian in grade 7 and no longer be Metis, for a short period of time. It was not until I entered SUNTEP 20 years later that I had a sense of belonging and identity and a sense of being proud of who I was as a Metis person. In the first year, they immersed us in our Metis culture, and then I felt that it was important, that I was a contributing member of society.

The dropout rate for Calgary Aboriginal youth is 60 to 70 per cent, which translates into 40 per cent of Aboriginal people having less than a high school education. The non-Aboriginal population rate is 26 per cent. Six per cent of Aboriginal people have a university degree, as compared to 19 per cent of the non-Aboriginal population.

There are several recommendations from the Aboriginal community, including the hiring of elders and people of Aboriginal ancestry to teach history and traditions. Another recommendation was to revisit the curriculum and address racism through the education of staff, parents and students.

More Aboriginal people should be hired within the school system. There are many areas in the education system that need to include Aboriginal people, no matter what the role may be. There are no simple answers.

The educational systems need to deal with a culturally sensitive curriculum. Teachers lack the training and knowledge to work with Aboriginal students. It is important for the education systems, in particular, to be proactive in implementing the changes required.

pauvreté, les conditions culturelles, l'absence de connaissances et le manque de compréhension des cultures autochtones au sein des écoles.

Les programmes d'études présentaient une image négative des Autochtones et n'accordaient aucune attention à leur langue, leur culture et leurs traditions. Les jeunes Autochtones doivent évoluer dans un milieu scolaire qui tient compte de la contribution qu'ils apportent à la société.

Le ministère de l'Apprentissage de l'Alberta a réalisé, en 2000, une étude sur la politique en matière d'éducation des Autochtones. J'ai annexé, à mon mémoire, un tableau qui montre que les étudiants de la neuvième année accusent du retard par rapport aux étudiants non autochtones.

D'autres consultations ont été organisées avec les Autochtones de Calgary par le biais de cercles d'écoute, un processus assez laborieux.

Encore une fois, le racisme et la discrimination manifestés par les enseignants et les étudiants, et que l'on retrouve aussi dans les programmes d'études, soulèvent des préoccupations. Les traditions et l'histoire ne sont pas prises en compte, ou sont représentées de manière inexacte. Résultat: les élèves autochtones ont honte de leurs ancêtres.

En tant que Métisse, je comprends la honte qu'ils ressentent, car, moi aussi, je me suis sentie exclue. Avec un nom comme LaPierre, je suis devenue une Canadienne française en 7^e année, pendant une courte période. Ce n'est qu'une fois inscrite au programme SUNTEP, 20 ans plus tard, que j'ai retrouvé un sentiment d'appartenance et d'identité, que je me suis sentie fière d'être une Métisse. La première année, nous avons été plongés dans la culture métisse, et j'ai senti que j'étais un membre à part entière de la société.

Le taux de décrochage chez les jeunes Autochtones de Calgary oscille entre 60 et 70 p. 100, ce qui veut dire que 40 p. 100 des Autochtones ne font même pas d'études secondaires. Ce taux est de 26 p. 100 chez les non-Autochtones. Six pour cent des Autochtones ont un diplôme universitaire; le taux est de 19 p. 100 chez les non-Autochtones.

La communauté autochtone a formulé plusieurs recommandations pour venir à bout de ce problème. Elle a proposé, entre autres, qu'on recrute des anciens et des Autochtones pour enseigner l'histoire et les traditions. Elle a également recommandé que le programme d'études soit réexaminé et qu'on s'attaque aux problèmes de racisme en sensibilisant le personnel, les parents et les étudiants.

On devrait embaucher un plus grand nombre d'Autochtones au sein du système scolaire. Il y a de nombreux domaines d'activités où les Autochtones peuvent apporter une contribution. Il n'y a pas de solutions simples.

Le système d'éducation doit offrir un programme d'études qui tient compte des cultures. Les enseignants n'ont pas la formation et les connaissances voulues pour travailler avec les étudiants autochtones. Il faut se doter d'un système d'éducation proactif qui est capable d'apporter les changements qui s'imposent.

The Calgary Board of Education has been a leader in implementing such change. In 1979, they opened the Plains Indians Cultural Survival School. It was the first of its kind in Canada and was a showcase for Aboriginal education. Many of the schools across Canada were modelled on that survival school concept. However, in the last few years, due to declining enrolment and many other avenues for adult students, PICSS closed in June 2002.

During the last year, I was able to consult with the Aboriginal community once more to see which direction Aboriginal education must take. With the research that was gathered already by other people, and with the consultation, we created a new vision for Aboriginal education within the board.

There are four themes prevalent in talking to the Aboriginal community. The first is that they wanted to have a strong academic component in the schools. They felt that quite often, as Aboriginal people, they were not getting what they needed. They also wanted a balance of culture and language within the school. They wanted their children to access technology. One of the most important things that I found in working with the community is that they wanted a community school system, where they would feel welcome and part of the school.

Many of the people with whom I had consultations did not feel adequately prepared to help their youth in the school setting. They did not feel they had the skills to help them with their homework once they reached a certain grade. They were unable to provide them with skills and support.

The Aboriginal communities demand a quality learning experience for their children, with access to programs that are immersed in the culture, history and traditions of Aboriginal people. They wanted a holistic approach to education. They wanted their children to be included in all aspects of the spiritual, emotional, physical and mental needs. A holistic curriculum includes the parents, grandparents and families in the education plan. It also draws on the strength of the families.

The Piitoayis Family School opened in September 2002. The name of the school is a Blackfoot word that means Eagle Lodge. The elders in our community gave it to us. We offer a grade 1 to 6 program, and we provide transportation and lunch. We create equity and opportunity for access for our Aboriginal children.

We also have non-Aboriginal parents. We have 100 per cent Aboriginal students, but some of our children are in foster care. The foster parents put them in our school so that the children have an attachment to their culture. We transport students from all quadrants of the city.

We incorporated the recommendations of the families into our program of studies. In regards to the strong academic component, teachers were hired based on their strong curriculum and literacy backgrounds. The teachers, Aboriginal or not, had to display a willingness to learn about and participate in all aspects of

Le conseil scolaire de Calgary a joué un rôle de chef de file à cet égard. En 1979, il a ouvert la Plains Indian Cultural Survival School, le premier établissement de ce genre au Canada qui a servi de modèle. Bon nombre des écoles au Canada ont adopté le concept de l'école de survie. Toutefois, au cours des dernières années, le nombre d'inscriptions a diminué, et de nombreux autres programmes offerts aux étudiants adultes ont été abolis, de sorte que l'école a fermé ses portes en juin 2002.

Au cours de la dernière année, j'ai été en mesure, une fois de plus, de tenir des consultations auprès des communautés autochtones sur l'orientation à donner à l'éducation autochtone. Grâce aux recherches effectuées par d'autres, et aux résultats des consultations, nous avons élaboré une nouvelle vision pour l'éducation autochtone au sein du conseil.

Ces consultations ont permis de dégager quatre grands thèmes. D'abord, les communautés autochtones tenaient à ce que les écoles offrent un volet universitaire bien structuré. Elles jugeaient que, trop souvent, les programmes ne répondaient pas aux besoins des Autochtones. Elles tenaient également à ce qu'on enseigne la culture et la langue au sein des écoles, et à ce que leurs enfants aient accès à la technologie. Plus important encore, les communautés voulaient un système scolaire communautaire, un système qui leur permettrait de faire partie intégrante de l'école.

Bon nombre des personnes que j'ai consultées estimaient ne pas posséder les outils nécessaires pour aider leurs jeunes à s'adapter au milieu scolaire. Elles estimaient ne pas avoir les compétences nécessaires pour les aider à faire leurs devoirs, une fois qu'ils avaient atteint un certain niveau. Elles étaient incapables de leur offrir le soutien dont ils avaient besoin.

Les collectivités autochtones exigent que leurs enfants bénéficient d'un enseignement de qualité et qu'ils aient accès à des programmes qui les exposent à la culture, à l'histoire et aux traditions des peuples autochtones. Elles préconisent également une approche globale à l'éducation. Elles veulent qu'on réponde aux besoins spirituels, émotionnels, physiques et psychologiques de leurs enfants. Une approche globale signifie que le programme scolaire inclut les parents, les grands-parents et les familles. Une telle approche tire parti de la force que confèrent les familles.

La Piitoayis Family School a ouvert ses portes en septembre 2002. Le nom de l'école signifie hutte de l'aigle dans la langue des Pieds-Noirs. L'école est un don de la part des aînés de notre collectivité. Nous offrons un programme pour les niveaux allant de la première à la sixième année et nous fournissons le transport et le dîner. Nous prônons l'égalité des chances pour les enfants autochtones.

Certains parents d'élèves ne sont pas Autochtones. Tous nos enfants sont Autochtones, mais certains d'entre eux vivent dans une famille d'accueil. Les parents de ces familles les envoient à notre école afin qu'ils puissent s'attacher à leur culture. Nous assurons le transport d'élèves des quatre coins de la ville.

Nous avons incorporé dans notre programme d'études les recommandations que les familles nous ont formulées. Étant donné que nous mettons beaucoup l'accent sur le volet scolaire, les professeurs ont été embauchés selon leurs compétences dans l'enseignement des matières et sur le plan de la lecture et de

Aboriginal culture and practices. They need to be respectful and mindful of including an Aboriginal perspective. All of our support staff are of Aboriginal decent.

The unfortunate reality at this time, even at a grade 1 to 6 level, is that our students are coming to us one or two grades below their learning level already. They are already sliding quickly behind. We have a strong Blackfoot and Cree population; therefore, we offer Blackfoot and Cree language to our students. The cultural program includes drumming, singing and dancing. We begin each morning with a flag song, followed by a smudge and prayer circle in each classroom. Our school environment reflects Aboriginal culture, from the people employed and the volunteers in the kitchen, to the posters on the walls and the representation of the letters of the alphabet.

Community celebrations also reflect the culture of the people. Instead of having a Christmas concert, we had a round dance. Our children sang their songs in Cree and Blackfoot to their parents.

We have quite good access to technology at our school. We have computers in each classroom, and the teachers integrate their use into their teaching.

Families are an important part of success for our youth. In the past, Aboriginal families were disconnected. They are being connected to the school and also to their culture. When Aboriginal people come to the city, they lose touch with the ceremonies and practices because access is limited. Therefore, we include families.

We were able to secure funding for the family component of our school. We will be offering culture camps on a monthly basis. We will focus on four areas — healthy choices, healthy families, families and culture and families and literacy.

We need to help our families gain the literacy skills so they can encourage their children. The families make a promise to us when they come to our school that they will support the academic component, they will read to their children and they will send them to school regularly.

We strive to build the capacity of our families within our school environment and empower them so they may work with their children in a good way. The cultural and spiritual leaders in our schools are very important, and because we represent more than nine nations in our school, we have a variety of elders coming because they all have gifts of their own and they share those gifts when they come. Just having them visible in the school is important. The elders support and guide us.

We have an active parent council that meets once a month and we have 20-plus parents coming out, with their 20-plus children, to the school meetings. The parents created our vision statement, which reflects the importance of education to them. The vision statement says that we need to create a respectful learning

l'écriture. Ces professeurs, qu'ils soient Autochtones ou non, devaient démontrer leur volonté d'apprendre tous les aspects de la culture et des pratiques des Autochtones et de participer à celles-ci. Ils doivent veiller à inclure une perspective autochtone dans leur enseignement. Tous nos employés de soutien sont d'origine autochtone.

Malheureusement, les élèves de première à sixième année qui arrivent chez nous ont souvent un ou deux ans de retard sur le plan de leur apprentissage. Ils sont en train de prendre rapidement du recul. La population de Pieds-Noirs et de Cris est importante; ainsi, nous enseignons la langue des Pieds-Noirs et des Cris à nos élèves. Le programme culturel prévoit des leçons de tambour, de chant et de danse. Nous commençons chaque matin par un hymne au drapeau, une cérémonie de purification et une prière. Notre milieu reflète la culture autochtone, qu'il s'agisse des employés, des bénévoles qui travaillent à la cuisine, des affiches sur les murs ou de la représentation des lettres de l'alphabet.

Les célébrations communautaires reflètent également la culture des gens. Au lieu de présenter un concert de Noël, les élèves dansent en rond. Nos enfants chantent à leurs parents des chansons dans la langue des Cris et des Pieds-Noirs.

Notre école bénéficie d'un assez bon accès à la technologie. Nous avons des ordinateurs dans chaque salle de classe, et les professeurs les intègrent à leur enseignement.

Les familles jouent un rôle important dans la réussite de nos jeunes. Par le passé, les familles autochtones étaient à l'écart. Aujourd'hui, elles participent à la vie scolaire et à la culture. Lorsque des Autochtones viennent s'établir en ville, ils perdent le contact avec les cérémonies et les pratiques, car elles existent très peu en milieu urbain. C'est pourquoi nous incluons les familles.

Nous avons réussi à obtenir du financement pour le volet famille du programme de notre école. Nous allons offrir des camps culturels tous les mois. Nous nous concentrerons sur quatre domaines — les choix santé, les familles en santé, les familles et la culture ainsi que les familles et l'alphabétisation.

Nous devons aider nos familles à acquérir des compétences en lecture et écriture afin qu'elles puissent encourager leurs enfants à en faire autant. Les familles nous promettent qu'elles appuieront le volet scolaire, qu'elles feront la lecture à leurs enfants et qu'elles les enverront à l'école régulièrement.

Nous nous efforçons de développer les compétences des familles et de leur donner les outils nécessaires pour qu'elles puissent travailler efficacement avec leurs enfants. Les responsables de la culture et les chefs spirituels sont très importants dans nos écoles. Comme nous représentons plus de neuf peuples dans notre école, des aînés de ces différents peuples viennent transmettre leur savoir aux enfants. Le simple fait qu'ils soient présents dans l'école est important. Les aînés nous soutiennent et nous guident.

Notre comité de parents se réunit une fois par mois, et plus d'une vingtaine de parents, accompagnés de leurs enfants, assistent aux réunions d'école. Les parents ont rédigé l'énoncé de notre vision, ce qui témoigne de l'importance qu'ils accordent à l'éducation. L'énoncé de notre vision indique que nous devons

environment based on the balance of traditional cultural values and academic excellence. This holistic and meaningful approach will enhance pride and self-esteem, enabling our students to become successful, responsible lifelong learners.

This is what the parents want for their children, and we achieve this by striving to honour the teachings of our ancestors: Wisdom, love, respect, bravery, honesty, humility and truth. It seems that we have come full circle, from the families that were torn apart by the residential school system to the education system that now includes our families and our communities within our schools.

We are currently housed within a building that we share with another school, and so we ultimately hope to have a place that we can call our own. I also listed some best practices and suggestions in my submission.

Quite often, urban Aboriginal voices are not heard. Once people leave the reserve, they are not only disconnected from the community, but also from the funding, and Aboriginal people desire a place that they can call their own. The Piitoayis Family School is a program within a large urban education system. It has been successful only because we started from the grassroots level and we included the community. Also, the trend has been to provide programs for at-risk students. I use the term "at-risk" for lack of a better one — at-risk of not being successful. I, too, have been part of that through being a native home/school liaison, but we must recognize that we need to immerse our students early on in their language, culture and traditions, from preschool onwards, so they can gain a strong sense of identity and be able to be successful in other areas.

The change is required at all levels of education, from those who are teaching Aboriginal students in mainstream schools to isolated school settings. A native studies component as part of their education would be important to creating awareness. There is a strong need for quality Aboriginal teachers, not just on the reserve but also in the urban areas. We find that Treaty teachers go back to the reserves where they can work and be tax-free. There ought to be tax incentives to lure them back to the city, and also access to funding for off-reserve students and those who require additional education resources. Also, the urban education systems need to prepare themselves for Aboriginal students by creating and implementing an Aboriginal policy within their boards and cross-cultural training for everyone. Sometimes we forget that the secretary plays an important role, when people come into the school, in whether they are welcomed or not. If the families do not feel welcome, they will not want to go there very often.

The provincial curriculum needs to be reflective of Aboriginal people, in that studies of Aboriginal people should be included throughout the grades, instead of as it is in our curriculum, at just

créer un milieu d'apprentissage où règne le respect et qui est fondé sur un équilibre entre les valeurs culturelles traditionnelles et l'excellence scolaire. Cette approche globale contribuera à accroître la fierté et l'estime de soi chez les élèves, ce qui les aidera à devenir pour le reste de leur vie de bons apprenants responsables.

C'est ce que les parents veulent pour leurs enfants, et nous parvenons à le leur offrir en nous efforçant d'honorer les valeurs que nous ont transmises nos ancêtres: la sagesse, l'amour, le respect, la bravoure, l'honnêteté, l'humilité et la vérité. Il semble que nous ayons bouclé la boucle. Nous sommes passés d'un système de pensionnats qui divisait les familles à un système d'éducation qui inclut désormais les familles et les collectivités au sein des écoles.

Nos locaux se trouvent actuellement dans un immeuble que nous partageons avec une autre école, mais nous espérons obtenir un endroit à nous. Dans mon mémoire, j'ai dressé une liste de pratiques optimales et de suggestions.

Assez souvent, la voix des Autochtones vivant en milieu urbain n'est pas entendue. Lorsque des Autochtones quittent leur réserve, ils perdent non seulement le contact avec leur collectivité, mais aussi du financement. Les peuples autochtones souhaitent un endroit bien à eux. La Piitoayis Family School fait partie d'un grand réseau d'écoles urbaines. Elle fonctionne bien uniquement parce que nous avons inclus la collectivité. En outre, nous offrons des programmes pour les élèves à risque. J'utilise l'expression «à risque» à défaut d'un meilleur terme pour désigner les élèves qui risquent de ne pas réussir. J'ai pris part à ces programmes en tant qu'agente de liaison avec les familles. Il faut reconnaître que nous devons exposer très tôt nos élèves à leur langue, à leur culture et à leurs traditions, en fait, dès l'âge préscolaire, afin qu'ils puissent s'identifier à celles-ci et réussir dans d'autres domaines.

Le changement est nécessaire à tous les niveaux d'éducation, que ce soit dans les écoles ordinaires ou dans les écoles éloignées. Un volet d'études autochtones contribuerait de façon importante à sensibiliser les élèves. Il y a un grand besoin de professeurs autochtones compétents, non seulement dans les réserves, mais aussi dans les régions urbaines. Les professeurs autochtones ont tendance à retourner dans les réserves, où ils peuvent travailler et ne payer aucun impôt. Il faut mettre en place des incitatifs fiscaux pour les attirer en ville ainsi que du financement à l'intention des élèves qui n'habitent pas les réserves et des personnes qui nécessitent des ressources supplémentaires en éducation. Par ailleurs, les systèmes d'éducation en milieu urbain doivent se préparer à accueillir des étudiants autochtones en élaborant et en mettant en œuvre une politique autochtone et de la formation sur la culture autochtone. Nous oublions parfois que le ou la secrétaire de l'école joue un rôle important en ce qui a trait à l'accueil des personnes qui se présentent à l'école. Si les familles ne se sentent pas bien accueillies, elles ne voudront pas aller souvent à l'école.

Le programme provincial d'éducation doit tenir compte des Autochtones, dans le sens que l'étude des peuples autochtones devrait faire partie du programme de tous les niveaux scolaires, et

grades 4 and 5, and that is it until you get to high school. There should also be alternate programs of choice. We must keep in mind that we serve only a certain segment of the Aboriginal population. First, I always say that ours is not a program for all Aboriginal people. We serve people who want the segregated school setting for their children. What is important for me now is access to funding for the building of Aboriginal schools in large urban areas.

With that, I would like to thank you for your time and attention, and I would be happy to answer any of your questions.

The Chairman: Thank you both for informative and interesting submissions.

Senator St. Germain: If I understand correctly, Mr. Hamilton, you are with the Gabriel Dumont Institute?

Mr. Hamilton: Yes.

Senator St. Germain: Ms. LaPierre, are you with an actual Aboriginal school?

Ms. LaPierre: Yes.

Senator St. Germain: However, you are Metis.

Ms. LaPierre: I am Metis and I am a graduate of their program.

Senator St. Germain: That is what brings you together.

Ms. LaPierre: Yes.

Senator St. Germain: I grew up a Metis in Manitoba. My father was a trapper and the education that he could give me certainly did not relate to the world that we live in today. Yet he was sincere in everything he did and he was a great father.

The Metis parents that you are referring to need strengthening as far as guiding their young ones in their educational perspectives. The generation that I came from were still trappers, and they still lived off the land. You are dealing now with something different, I believe, with my children's generation of parents, with whom you want assistance. Where do they stand? Are they part of the modern civilization and the modern economy, or are they still partly back in my father's economy?

Mr. Hamilton: If I may ask, Senator St. Germain, did you go on to post-secondary education yourself?

Senator St. Germain: I did. I dropped out of high school, went back, then joined the air force, and I am thankful for the Royal Canadian Air Force and a bit of luck. Every time I go through Winnipeg, I say, "Be it not for the grace of God, there go I, down Main Street, with a six-pack under my arm."

Mr. Hamilton: I know the feeling, and I have uttered the same prayer many times. I am not sure if I disagree with you, and perhaps it is my advancing age, but what it takes is an interest in your child and your child's education. Trappers are smart people.

non pas uniquement en 4e et en 5e année, comme à l'heure actuelle. Il devrait aussi exister des programmes au choix. Nous devons garder en tête que nous sommes au service d'une certaine partie de la population autochtone seulement. Premièrement, je dis toujours que notre programme n'en est pas un pour tous les peuples autochtones. Nous sommes au service des personnes qui souhaitent que leurs enfants aillent dans une école destinée aux Autochtones. Ce qui m'importe à l'heure actuelle, c'est l'accès à des fonds pour la construction d'écoles autochtones dans les grandes régions urbaines.

En terminant, je vous remercie pour votre temps et votre attention. Je serai ravie de répondre à vos questions.

La présidente: Je vous remercie tous les deux pour vos exposés informatifs et intéressants.

Le sénateur St. Germain: Si je comprends bien, monsieur Hamilton, vous travaillez pour l'Institut Gabriel Dumont?

M. Hamilton: Oui.

Le sénateur St. Germain: Madame LaPierre, travaillez-vous pour une école autochtone?

Mme LaPierre: Oui.

Le sénateur St. Germain: Mais vous êtes Métisse.

Mme LaPierre: Je suis Métisse et je suis diplômée de l'Institut.

Le sénateur St. Germain: C'est ce qui vous réunit.

Mme LaPierre: Oui.

Le sénateur St. Germain: J'ai grandi en tant que Métis au Manitoba. Mon père était un trappeur et l'éducation qu'il pouvait me transmettre n'était certes pas adaptée au monde dans lequel nous vivons aujourd'hui. Il a pourtant toujours agi de bon coeur et il était un excellent père.

Les parents métis dont vous parlez ont besoin d'aide pour guider leurs enfants sur le plan de l'éducation. La génération de mes parents était constituée de trappeurs et de personnes qui vivaient de la terre. Les parents de la génération de mes enfants vivent une réalité différente selon moi. Quelle est leur position? Participent-ils à la société et à l'économie modernes ou prennent-ils encore un peu part à l'économie du temps de mon père?

M. Hamilton: Puis-je vous demander, sénateur St. Germain, si vous avez effectué des études postsecondaires?

Le sénateur St. Germain: Oui. J'ai abandonné l'école secondaire, j'y suis retourné et ensuite je me suis engagé dans les forces aériennes. Je remercie le ciel pour l'Aviation royale du Canada et pour un peu de chance. Chaque fois que je me promène à Winnipeg, je me dis: «Sans la grâce de Dieu, je ne serais pas ici en train de marcher sur la rue Main avec un paquet de six bières sous mon bras.»

M. Hamilton: Je vous comprends, je me suis souvent dit la même chose. Je ne suis pas certain d'être d'accord avec vous, peut-être est-ce à cause de mon âge avancé, mais j'estime que ce qu'il faut c'est un intérêt dans son enfant et dans son éducation.

My father-in-law was a trapper on the Churchill River. His daughter, my wife, went on to post-secondary education. You have to be smart to be a trapper. You have to study the animals and you have to know what the animals do. Perhaps Ms. LaPierre would disagree with me, but to me it is so important to get the parents involved. I have become quite adamant that we have to change. I believe the Aboriginal political organizations, the Aboriginal service organizations, and the Aboriginal parents are letting themselves off the hook. They have to take a ready interest in the child. We have immigrants who come to this country. They cannot even speak English, but they emphasize the importance of language, the importance of their own language, and the importance of getting an education. I know that Ms. LaPierre has made some good points, such as that sometimes there is not a level of comfort in the schools. That has to be worked on. Somehow we have to convince our parents — and I am saying it is us, the Metis community itself — that it is in the interests of the child, of the parents, and of the whole community to take a profound interest in the education of that child.

I am simplifying the matter, but quite frankly, I am tired of hearing stories about the residential schools and about what the white man did. I see people doing all kinds of other things in which they have an interest. They have to make a conscious decision that they will take an interest in their children's education.

Your father was a trapper. A gentleman from your neck of the woods, Paul Chartrand, is now a professor at the College of Law at the University of Saskatchewan. His father was a trapper. Many other people had fathers who were trappers, but those fathers knew enough to realize that the economy was changing and it would take new skills to survive.

Metis people have been doing this as far back as Riel and Louis Schmidt, when they were sent to Montreal to be educated. Some Metis parents knew. There is an assimilative side to education. Politicians in general, and Aboriginal politicians in particular, are passing the buck on this one.

Senator St. Germain: We are passing the buck, but the thing is that governments do not listen. Once they get in power, it does not matter what their stripe, they know best. Part of the solution may come from government but, by and large, the moment a government takes office in this country, they become all-knowing and all-wise and they do not listen to anyone. They say they will consult, and they generally do not. Therefore, how do we approach this?

I hear what you are saying. You are giving the problem to us. You are working amongst these communities now. I came from this background. I wanted to be a commercial pilot, and I ended up doing that, but how do we get to these parents? The parents need to have role models and heroes as well. If there is a problem in our system, it is that we do not have heroes. Senator Chalifoux and I have tried, but the Tory party has tied up the Riel bill, which to me is a beginning. If you do not have heroes, or some role models to look up to, even as parents, how do you instill the

Les trappeurs sont des personnes intelligentes. Mon beau-père était un trappeur aux abords de la rivière Churchill. Sa fille, mon épouse, a poursuivi des études postsecondaires. Il faut être intelligent pour être trappeur. Il faut étudier les animaux et les connaître. Peut-être que Mme LaPierre ne sera pas d'accord avec moi, mais j'estime qu'il est très important que les parents participent à l'éducation de leurs enfants. Je maintiens catégoriquement que nous devons changer. Je pense que les organismes politiques autochtones, les organismes de services aux Autochtones et les parents autochtones se défilent. Ils doivent s'intéresser de près aux enfants. Certains immigrants qui arrivent au Canada ne parlent même pas l'anglais, mais ils insistent sur l'importance qu'occupe la langue du pays, leur langue d'origine et l'éducation. Mme LaPierre a fait valoir de bons points, comme le fait que le niveau de confort dans les écoles est parfois insuffisant. Il faut voir à cela. Nous devons convaincre nos parents — et je veux dire nous, la collectivité métisse — qu'il va dans l'intérêt des enfants, des parents et de l'ensemble de la collectivité de s'intéresser vivement à l'éducation des enfants.

Je simplifie la question, mais très honnêtement, je dois avouer que j'en ai assez d'entendre des histoires à propos des pensionnats et de ce que les Blancs ont fait. Je vois des Autochtones qui s'intéressent à différentes choses. Ils doivent décider consciemment de s'intéresser à l'éducation de leurs enfants.

Votre père était un trappeur. Un homme originaire de votre coin, Paul Chartrand, est maintenant professeur au collège de droit de l'Université de Saskatchewan. Son père était également un trappeur. Les pères de bien d'autres personnes étaient également des trappeurs, mais ces pères étaient conscients du fait que l'économie évoluait et qu'il faudrait à leurs enfants d'autres compétences pour survivre.

C'est pourquoi des parents métis envoient leurs enfants à Montréal pour les faire instruire, et ce depuis l'époque de Louis Riel et de Louis Schmidt. Certains parents métis savaient. L'éducation comporte un élément d'assimilation. Les politiciens en général, et en particulier les politiciens autochtones, ne s'occupent pas de ce problème.

Le sénateur St. Germain: Nous ne nous en occupons pas, mais le fait est que les gouvernements n'écourent pas. Dès qu'ils prennent le pouvoir, peu importe leur camp, ils prétendent qu'ils savent ce qui convient. Une partie de la solution peut provenir du gouvernement, mais, en général, dès qu'un gouvernement accède au pouvoir dans ce pays, il prétend tout savoir et n'écoute personne. Il affirme qu'il consultera, mais il ne le fait habituellement pas. Alors, comment aborder la question?

Je comprends ce que vous dites. Vous mettez le problème entre nos mains. Vous travaillez actuellement au sein de ces collectivités. J'ai les mêmes origines. Je voulais être pilote professionnel, et c'est ce que je suis devenu. Mais comment transmettre notre message aux parents? Les parents doivent aussi avoir des modèles et des héros. S'il est un problème dans notre système, c'est que nous n'avons pas de héros. Le sénateur Chalifoux et moi-même avons essayé de nous en donner un, mais le Parti conservateur a entravé l'adoption du projet de loi sur

pride that is required to overcome some of the difficulties of Metis children? When we were kids, we were told that we could not go into the grocery store because we were all thieves, inherently, by virtue of our birth.

I hear what are you saying. You are the professional. You are in the ranks. You are out there with the troops. What could we be doing to help this? I have talked to Margaret Swann in Manitoba, and a host of native people right across the country, even more than Metis people.

Mr. Hamilton: I am not asking for more money to be spent. If it is there, fine, but if it is not, I happen to know, and I would be willing to sit down in any committee and say this, that we are expending money already. Ms. LaPierre worked as a home liaison person. There is one thing we need right there. We need more people working with the parents, encouraging them to come to the school and telling them that that school is not really that bad. It is their school. I know, because I have four sons. The oldest one went to what they call a "community school" in Prince Albert. We would have people come to the house and, of course, with a shy person like myself, it was not too hard to persuade me to go to the school, but for other people it is a bit more problematic.

The other aspect is work experience. We have a major problem when Metis, First Nations and Inuit people get to the socialization age. In Saskatoon, for example, you need to combine the high school level with some work experience, and it does not have to cost a lot. We have a main thoroughfare called Eighth Street, which is on the east side of the river. If you know Saskatchewan, being on the east side or the west side means everything. On the east side, Eighth Street is about six miles long. There are about 60 fast-food outlets there. I know because Ms. LaPierre and I tried every one of them when she was in school. You cannot find one Metis or Aboriginal person in any of those places, not one. You go downtown to Sears, to the Bay. The kids go to high school and they look around at society and they say, "Why in the hell should I try? What is there for me?" There is that sort of issue, but if they see their peers and other people in work environments, that will help.

Senator Pearson: I have been going through your presentations. It is interesting, Ms. LaPierre, to have someone with your background and knowledge of how school systems work, because you have worked not only in the school of which you are now the principal, but you have obviously been working within the Calgary school system and have studied curriculum. My question will focus on curriculum, because you suggest in your comments that it has not improved that much over the last 20 years with respect to Aboriginal peoples, even though so many people have been making positive noises.

Louis Riel, qui, selon moi, était un début. Si nous n'avons pas de héros ni certains modèles à admirer, comment, en temps que parents, pouvons-nous instaurer chez les enfants métis la fierté dont ils ont besoin pour vaincre certaines des difficultés auxquelles ils font face? Quand nous étions enfants, on nous disait que nous ne pouvions pas aller à l'épicerie, car nous étions tous des voleurs innés.

Je vous comprends. Vous êtes un professionnel. Vous êtes dans les rangs. Vous êtes avec les troupes. Que pouvons-nous faire? Je me suis entretenu avec Margaret Swann au Manitoba et avec de nombreux Autochtones partout au pays, bien plus qu'avec des Métis.

M. Hamilton: Je ne demande pas davantage d'argent. Si les fonds sont là, très bien, mais sinon, je suis prêt à dire à quelque comité que ce soit que nous sommes en train de dépenser de l'argent. Mme LaPierre a travaillé comme agente de liaison avec le milieu familial. Voilà ce dont nous avons besoin. Davantage de personnes qui doivent travailler avec les parents, les encourager à venir à l'école et leur dire que l'école n'est vraiment pas si mal. C'est leur école. Je le sais, car j'ai quatre garçons. Le plus vieux est allé à ce qu'on appelle une école communautaire à Prince Albert. Des personnes venaient à la maison pour nous persuader d'aller à l'école, mais comme je suis une personne timide, ce n'était pas difficile de me convaincre. Toutefois, d'autres personnes sont plus difficiles à persuader.

L'autre élément nécessaire est l'expérience de travail. Lorsque les Métis, les peuples des Premières nations et les Inuits arrivent à l'âge de la socialisation, nous avons un grave problème. À Saskatoon, par exemple, il faut combiner les études secondaires avec une expérience de travail. Cette méthode ne coûte pas nécessairement bien cher. Nous avons une rue principale, la Huitième rue, qui se situe sur le côté est de la rivière. Si vous connaissez la Saskatchewan, vous savez que vivre sur le côté est ou le côté ouest veut tout dire. Sur le côté est, la 8^e rue fait environ six milles de long. On y trouve environ 60 restaurants-minute. Je le sais, car Mme LaPierre et moi-même les avons tous essayés lorsqu'elle poursuivait ses études. Vous ne trouvez aucune personne métisse ou autochtone dans ces endroits, pas une seule. C'est la même chose lorsque vous allez chez Sears ou chez La Baie. Les élèves du secondaire examinent la société qui les entoure et se demandent pourquoi ils devraient faire des efforts et quelle place ils peuvent se tailler. Ils se posent ces questions, mais s'ils avaient la chance de voir leurs semblables et d'autres personnes dans un milieu de travail, cela les aiderait.

Le sénateur Pearson: J'ai écouté vos exposés et il est intéressant, madame LaPierre, d'avoir quelqu'un comme vous qui connaît le fonctionnement des systèmes scolaires, puisque vous avez non seulement travaillé à l'école dont vous êtes maintenant la directrice, mais aussi, de toute évidence, pour le système scolaire de Calgary, sans compter que vous avez étudié dans le domaine des programmes d'études. Ma question vise essentiellement le programme d'études, puisque vous dites qu'il ne s'est pas beaucoup amélioré dans le cas des peuples autochtones depuis maintenant 20 années, même si bien des gens ont une impression plus positive de la situation.

I would be interested in knowing what are the roadblocks in changing the curriculum? I could point to the Province of Alberta, but I am sure other provinces are just as recalcitrant on this.

Ms. LaPierre: It depends on the province, and in Saskatchewan they are quite progressive in their curriculum. For example, when I was a high school teacher in Prince Albert, native studies was equal to the social studies program. You could take native studies and get credit for that course. In Alberta, two years ago I was working on Aboriginal studies 10, 20 and 30, and they were just piloting it last year. It was an optional course. The priority of the Aboriginal study course in Alberta is not equal opportunities for credit, as it was in Saskatchewan. I cannot speak for B.C., even though I lived there for a number of years, because I was not in the education system. For example, at Alberta Learning, they are not progressive in their thinking in the way Saskatchewan has been for the last 20 years, and they have some catching up to do.

Senator Pearson: Are there more educators like you?

Ms. LaPierre: Yes, we are infiltrating. They do have an Aboriginal education department within Alberta Learning, so they are making steps toward writing curriculum and approving the locally developed courses.

Senator Pearson: That is promising.

Ms. LaPierre: It is slow but sure.

Senator Pearson: I notice on one of the charts that the good news is that you will be able to attract a number of women into your post-secondary program in education. I suppose that is typical of education across the board, because more women go into it than men. You talk also in your chart about the numbers of women who enter as single parents. It is not them I want to talk about. You talk about parental involvement, about which you are absolutely right. I want to talk about some of the high school kids and the issue of literacy.

We know that children are made more vulnerable when their parents are not literate, and/or, because sometimes it is the same thing, when a mother, for example, is depressed. This is not just for Aboriginal people, but is true across the board. There are a large number of mothers in single-parent families who are depressed for a variety of quite understandable reasons. In your literacy programs, in your attempt to bring families into the school and to connect them and so on, are you able to work on that perspective, because you cannot really get them to read to their children if they do not know how.

Ms. LaPierre: We are fortunate enough to have a home/school liaison person on staff who works with our families when they are in crisis, but our new family program that we are implementing has a strong literacy component, and we will have a library

J'aimerais savoir quels obstacles empêchent de modifier le programme d'études. Je pourrais parler de la province de l'Alberta en particulier, mais je suis sûre que d'autres sont tout aussi récalcitrantes.

Mme LaPierre: Cela dépend de la province, mais je peux dire que la Saskatchewan est très novatrice en matière de programme scolaire. Par exemple, lorsque j'étais enseignante au secondaire à Prince Albert, les études autochtones avaient la même importance que les études sociales. Il était possible de suivre les études autochtones et d'obtenir un crédit. En Alberta, j'ai travaillé sur les études autochtones 10, 20 et 30 il y a deux ans, et un projet pilote n'a été lancé que l'an passé; c'était un cours facultatif. Les études autochtones en Alberta ne permettent pas d'obtenir un crédit, contrairement à ce qui se passe en Saskatchewan. Je ne peux pas parler de la Colombie-Britannique, même si j'y ai vécu pendant plusieurs années, parce que je n'étais pas dans le système de l'éducation. Je peux dire que le ministère de l'Apprentissage de l'Alberta n'est pas novateur au même titre que la Saskatchewan d'il y a 20 ans et qu'il a du retard à rattraper.

Le sénateur Pearson: Y a-t-il d'autres éducateurs à part vous?

Mme LaPierre: Oui, nous nous infiltrons dans le système. Le ministère de l'Apprentissage de l'Alberta comporte un département des études autochtones, si bien qu'on peut dire que des progrès se font en matière de programmes d'études et d'approbation de cours élaborés sur place.

Le sénateur Pearson: C'est prometteur.

Mme LaPierre: Le travail se fait lentement mais sûrement.

Le sénateur Pearson: D'après les tableaux, il semble que vous soyez en mesure d'attirer un certain nombre de femmes dans votre programme post-secondaire en éducation. J'imagine que la situation est généralisée, car plus de femmes que d'hommes s'intéressent à ce domaine. Vous parlez aussi dans votre tableau du nombre de femmes qui s'inscrivent alors qu'elles sont parents uniques, mais ce n'est pas elles qui m'intéressent pour l'instant. Vous faites mention de la participation des parents et je pense que vous avez absolument raison. J'aimerais parler de certains des élèves du secondaire et de la question de l'alphabétisation.

Nous savons que les enfants sont plus vulnérables lorsque leurs parents ne sont pas alphabétisés et que leur mère, par exemple, est déprimée. Cela ne s'applique pas uniquement aux Autochtones mais à toutes les populations de la société. Il y a énormément de mères chefs de famille monoparentale qui sont déprimées pour toutes sortes de raison que l'on peut parfaitement comprendre. Dans vos programmes d'alphabétisation, lorsque vous essayez d'amener les familles à l'école, parvenez-vous à mettre l'accent sur l'alphabétisation, étant donné que si elles ne savent pas lire, vous ne pouvez pas vraiment leur demander de faire la lecture à leurs enfants.

Mme LaPierre: Nous avons la chance d'avoir une personne contact entre la maison et l'école qui travaille avec les familles en situation de crise; notre nouveau programme comporte un volet important d'alphabétisation et nous allons ouvrir une

through which the parents can access material. Also, we will have people working with our families to improve their literacy rate so that they are better able to help their children.

Senator Pearson: Are they motivated? Is there resistance?

Ms. LaPierre: Because our school is a program of choice, they want to be there. There are requirements to be involved with their children, so they are eager to begin learning with their children as well.

Senator Pearson: Thank you, and good luck.

Senator Hubley: I want to follow up on a question that Senator Pearson raised. You just mentioned that your school is a school of choice for Aboriginal people. Do you have occasions when children are not accepted because the parents will not accept the responsibility that you feel they should at that time?

Ms. LaPierre: Yes, we have had such experiences. Just last week we had to deal with a parent whose child had been enrolled at our school for about a month or six weeks and she was basically a non-attende. When our teachers phoned home every day, she got annoyed so she removed her child and put her into the school downstairs. However, they did the same thing. They would phone home all the time. Then she came back up and asked if she could come back to our school. I told her that until the issue of attendance was resolved and she could make a commitment — and I would actually put her on an attendance contract rather than her child — then I was not able to take her at our school because attendance needed to be 90 per cent or more.

Senator Hubley: I would like to ask another question, which has to do with that number of high school students who drop out. You had suggested that you have programming for students at risk. Could you elaborate on those and how successful they are at turning those students around, when they might have been dropouts and now you have been able to re-engage them? Having been re-engaged, they will go on to be successful, or I feel they will.

Ms. LaPierre: What is overlooked with high school dropouts is that — for example, I was a high school dropout — sometimes, people forget to look at the return rate of mature students. I returned to school at the ripe age of 34. In our class that year, few were young. Out of our class of 26, 22 of us were mature students who were returning to university. They are often overlooked.

We also have that program within the Calgary Board of Education, where we work with families of students who are at risk for whatever reason, and quite often they are crisis reasons, whether they be addictions, family violence or whatever may be interfering with education. Until you get those issues resolved, it is hard to teach someone who is not coming to school in a teachable frame of mind. Sometimes, you have to take a step aside and try

bibliothèque afin de permettre aux parents d'emprunter des livres. Nous allons également avoir des gens qui travailleront avec nos familles pour améliorer le taux d'alphabétisation afin qu'elles soient plus en mesure d'aider leurs enfants.

Le sénateur Pearson: Sont-elles motivées ou opposent-elles de la résistance?

Mme LaPierre: Étant donné que notre école est un lieu recherché, elles veulent être présentes. Elles sont tout à fait prêtes à commencer à apprendre en même temps que leurs enfants, vu qu'elles doivent répondre à certaines exigences pour pouvoir participer.

Le sénateur Pearson: Merci et bonne chance.

Le sénateur Hubley: J'aimerais revenir sur une question soulevée par le sénateur Pearson. Vous venez juste de dire que votre école est une école de choix pour les Autochtones. Arrive-t-il que des enfants ne soient pas acceptés du fait que leurs parents n'acceptent pas la responsabilité qu'il leur revient selon vous, à ce moment-là?

Mme LaPierre: Oui, nous avons eu de telles expériences. Pas plus tard que la semaine dernière, nous avons dû contacter une mère dont l'enfant est inscrite à notre école depuis près d'un mois ou six semaines et qui ne vient pas. Nos enseignants ont téléphoné tous les jours et la mère a fini par retirer son enfant pour la mettre dans l'école d'en bas. La même chose s'est cependant produite. Il fallait lui téléphoner constamment. Elle a alors demandé si sa fille pouvait revenir dans notre école. Je lui ai répondu que tant que la question de l'assiduité n'était pas réglée et qu'elle ne pouvait prendre un engagement dans ce sens — et c'est à elle que je ferais signer un contrat d'assiduité plutôt qu'à sa fille — je ne pourrais pas la reprendre dans notre école puisqu'il faut y être présent 90 p. 100 du temps, si pas plus.

Le sénateur Hubley: J'aimerais poser une autre question à propos du nombre des élèves qui décrochent du secondaire. Vous avez dit que vous offrez des programmes aux élèves vulnérables. Pourriez-vous en parler davantage et nous dire si ces programmes permettent de faire revenir ces élèves à l'école? Si oui, ces jeunes vont sans doute réussir, j'imagine.

Mme LaPierre: Ce que l'on oublie de mentionner dans le cas des décrocheurs du secondaire c'est que — par exemple, j'ai moi-même décroché au secondaire — parfois on ne prend pas en compte le taux de retour des étudiants adultes. Je suis retournée à l'école à l'âge de 34 ans. Dans notre classe, il y avait cette année-là très peu de jeunes. Sur une classe de 26, 22 étaient des étudiants adultes qui revenaient à l'université. On ne prend pas souvent compte de ces étudiants.

Nous avons également un programme au sein du Conseil scolaire de Calgary qui nous permet de travailler avec les familles d'élèves qui sont vulnérables pour quelque raison que ce soit; souvent il s'agit de situations de crise, de toxicomanie, de violence familiale ou d'autre chose qui peut entraver le processus d'éducation. Tant que ces problèmes ne sont pas réglés, il est difficile d'enseigner aux élèves dont l'état d'esprit n'est pas

to get them feeling that they are able to resume and carry on. Sometimes, you have to be away from school to deal with those things. A lot of our students also enter the justice system and they have to get those things figured out before they can enter school.

I can recall students with whom I worked. One of them will be returning for her post-secondary education. She is a teacher at one of our schools in Saskatoon. I worked with her when she was 16. Just being there and being a means of support for them, working with their families and having the families come into the schools to work out issues is important. Quite often, it was attendance issues. You then had to look at what was interfering with attendance, deal with it and move on.

I do not know if that answers your question.

Senator Hubley: Yes it does.

[Translation]

Senator Gill: I would like to pursue the same line of questioning as Senator St. Germain and touch on the references to parents and models. I would also like to comment briefly on one of your recommendations in which the following is noted:

[English]

The provincial curriculum ought to be reflective of Aboriginal people and include the contribution Aboriginal people have made to Canada.

[Translation]

If you feel the need to say this, it means that the aboriginal presence is not understood or accepted as an integral component of this country. That is why we feel it is important for this to be taught in the schools. The problem lies in getting Canadians to understand the meaning of being an aboriginal, a Métis, or a member of a First Nation. Mr. Hamilton seemed to be implying that politicians were shirking their responsibilities. Everyone is guilty of doing that because Canadian culture has not evolved in such a way that First Nations are accepted with their differences. We are missing the boat by not banding together to educate non-aboriginals and those who do not understand the situation. Policies are not made by aboriginals.

Whether a person's father was a trapper or a farmer is irrelevant. The important thing is to be proud of one's parents because they instill in us fundamental values such as justice, sharing and respect for others.

My father was a trapper. That is not important, however. What matters is having role models and valuable reference points. That is the reason why many young people have problems today. Couples separate, families break apart and young people have little in the way of a model to look up to, aside from their mother. With respect to reference points, young people need to have some hope. How can urban youth expect to make something of their lives if they break off all ties with their community? As you said,

propice à l'apprentissage. Parfois, il faut essayer de leur donner le sentiment qu'ils sont capables de reprendre et de poursuivre leurs études. Parfois, c'est en dehors de l'école que l'on règle ces questions. Beaucoup de nos élèves ont affaire à la justice et doivent régler leurs problèmes avant de pouvoir revenir à l'école.

Je me souviens de certains de mes élèves. L'une d'elles va revenir suivre des études post-secondaires. Elle est enseignante dans une de nos écoles à Saskatoon et j'ai travaillé avec elle alors qu'elle était âgée de 16 ans. Il est très important de simplement être présent, de représenter un appui, de travailler avec leur famille et de faire venir les familles dans les écoles pour les problèmes. Très souvent, il s'agit de problèmes d'assiduité et il faut alors examiner ce qui empêche les élèves d'être présents, régler la question et aller de l'avant.

Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question.

Le sénateur Hubley: Si.

[Français]

Le sénateur Gill: J'aimerais poursuivre le questionnement du sénateur St. Germain concernant les références aux parents et aux modèles. J'aimerais aussi toucher un mot au sujet d'une de vos recommandations dans laquelle vous avez dit:

[Traduction]

Le programme provincial d'études devrait refléter la réalité des peuples autochtones et faire état de leur contribution au Canada.

[Français]

Si en fait vous sentez le besoin de dire cela c'est que la présence autochtone n'est pas comprise ou n'est pas acceptée ou n'est pas partie prenante dans le pays et c'est pour cela qu'on sent le besoin que cela soit enseigné dans les écoles. Le problème c'est de faire comprendre aux Canadiens ce qu'est un Autochtone, un Métis, un membre de la Première nation. M. Hamilton semblait dire que les politiciens ne prennent pas leurs responsabilités. Tout le monde le fait parce que la culture canadienne n'a pas évolué de façon à accepter les Premières nations avec leurs différences. On manque un peu le bateau en ne faisant pas, et ce avec solidarité, de l'éducation aux non-Autochtones et ceux qui ne comprennent pas. Les politiques ne sont pas faites par les Autochtones.

Je ne crois pas important que le père soit trappeur, cultivateur ou agriculteur. L'important c'est d'être fier de ses parents parce qu'ils nous enseignent des qualités de base, des vertus comme la justice, le partage et le respect.

Mon père a été trappeur. Ce n'est pas important. Ce qui l'est, c'est d'avoir des modèles, des références qui nous ont donné quelque chose. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui beaucoup de jeunes ont des problèmes. On fait face à des couples séparés, des familles éclatées et les jeunes ont plus ou moins de modèle, mise à part la mère. Quand on parle de références, les jeunes ont besoin d'avoir de l'espoir. Comment les jeunes des milieux urbains vont-ils pouvoir espérer bâtir quelque chose s'ils ne continuent

these youths hang out in certain parts of the city and do not encounter other aboriginals or Métis. How will they ever be able to integrate into society and achieve happiness?

[English]

The Chairman: Would either one of you like to respond?

Ms. LaPierre: I would like to respond to the issue of the curriculum. You are right; currently it is being created by the dominant society. There are provinces that have Aboriginal education but, again, it goes back to the heroes. We need to have heroes in our curriculum for Aboriginal people, who would be portrayed in a positive light. It would be positive to reflect on the heroes in our past who have created our future.

Mr. Hamilton: There are many questions.

Senator Gill: I know.

Mr. Hamilton: On the question of curriculum, it has often been my experience that Aboriginal people — and I can only speak from the Metis perspective — look to government and, all of a sudden, there is a magical solution at the federal, provincial or Aboriginal government level. That is not the case. In most cases, the answers are right within the community. We have 600 fine people, such as Ms. LaPierre, who have come from the communities since 1980. In terms of curriculum, it has been my experience, from watching in Saskatchewan, that the education department would hire people to write the curriculum for education. Those people would enter a room and simply respond to someone's wish list. For example, they would say, "Today we will write a book for the different grades." However, the best curriculum that we have produced for our community has come from those who have worked in the schools out of necessity.

This is also true for First Nations and Inuit people. You need the resources to develop your own curriculum. Government cannot do that; it can only be done within the communities by people such as Ms. LaPierre who work in the schools.

I do not think anyone down East has a good understanding of the Metis. There is a different dichotomy here — you are either Aboriginal or white. However, in the West there has been an evolution of new people. Concerning the reference point, you are right. There is no land; they do not have anything. It comes back to this question. Even from a jurisdictional perspective, Metis people are constitutional orphans. This is a resourcing problem, but the federal and provincial governments say that it is not their responsibility. I have heard Metis politicians say, for years and years, "I do not want to be a federal or a provincial responsibility. I want to be responsible for myself." We are only looking for the needed resources so that we can tackle some of these questions. However, you are correct about the curriculum.

pas à avoir des liens avec leur communauté? Comme vous le disiez, ces jeunes fréquentent certains secteurs d'une ville, ils ne voient pas d'Autochtones ou de Métis. Comment ces jeunes vont-ils faire pour s'intégrer dans la société et être heureux?

[Traduction]

La présidente: Qui de vous deux veut répondre?

Mme LaPierre: J'aimerais répondre à la question du programme scolaire. Vous avez raison, c'est la société dominante qui en est actuellement l'auteur. Certaines provinces ont des études autochtones, mais il faudrait en fait citer des héros autochtones en exemple et les décrire de manière positive. Il serait pertinent de penser aux héros du passé qui sont à l'origine de notre avenir.

M. Hamilton: Beaucoup de questions se posent.

Le sénateur Gill: Je le sais.

M. Hamilton: À propos du programme d'études, d'après mon expérience, les Autochtones — et je ne peux que parler des Métis — se tournent toujours vers le gouvernement pour en attendre une solution magique au niveau fédéral, provincial ou autochtone. Cela ne marche pas, car dans la plupart des cas, c'est la collectivité elle-même qui peut apporter les réponses voulues. Depuis 1980, nous avons 600 personnes de qualité, comme Mme LaPierre, qui viennent des collectivités. Pour ce qui est des programmes d'études, je sais par expérience qu'en Saskatchewan, le ministère de l'Éducation embauche des gens pour la conception du programme d'éducation. Ils répondent simplement aux desiderata de quelqu'un d'autre. Par exemple, ils peuvent dire: «Aujourd'hui, nous allons rédiger un livre pour les diverses années.» Toutefois, le meilleur programme que nous ayons jamais produit pour notre collectivité a été conçu nécessairement par ceux qui ont travaillé dans les écoles.

C'est la même chose pour les Premières nations et les Inuits. Vous devez disposer des ressources nécessaires pour mettre sur pied votre propre programme d'études. Le gouvernement ne peut pas le faire, cela ne peut se faire que par des gens de la collectivité qui travaillent dans les écoles, comme Mme LaPierre.

Je ne pense pas que quiconque dans l'Est comprenne bien les Métis. La dichotomie est différente dans cette région — vous êtes soit Autochtone soit Blanc. Toutefois, dans l'Ouest, on note une certaine évolution. En ce qui concerne le point de référence, vous avez raison. Il n'y a pas de terre; ils n'ont rien. Cela nous ramène à la question. Même d'un point de vue de compétence, les Métis sont des orphelins constitutionnels. Il s'agit d'un problème de ressources, mais les gouvernements fédéral et provinciaux déclarent que cela ne relève pas d'eux. J'entends depuis des années des politiciens métis dire: «Je ne veux pas être responsable au plan fédéral ou provincial, je veux être responsable personnellement.» Nous cherchons simplement les ressources nécessaires afin de pouvoir régler certaines de ces questions. Toutefois, vous avez raison en ce qui concerne le programme d'études.

I want to share something with you. Back in September, I had the opportunity of being introduced to a Sami from Northern Finland, a lawyer and a good friend of Paul Chartrand at the University of Saskatchewan. He came to look at the justice systems in Canada and to examine the Aboriginal situation in Saskatchewan. He was particularly interested in that because we have a Metis fellow who has recently been appointed a judge and travels in the North. He went north with the judge for one week.

However, before that, I took him to downtown Saskatoon, to places that he would not have seen on his own: the soup kitchens, the bingo halls and other such places. People come from the North and other rural areas — Metis people — and they have no skills. The lawyer went north with the judge to do the circuit and returned to Saskatoon. He was appalled and said to me, “You would never see anything like this in my country.”

Again, I want to be positive. We have developed a great curriculum. As Ms. LaPierre pointed out, when she went to school there were many mature students, 26 to 28 years old, and sometimes older. There is evidence that things are turning around. We have many people coming out of high school who have completed their grade 12. There is some evidence that the attrition rate is dropping. However, it is very disheartening and frustrating sometimes when you have been at this for such a long time. I sometimes call the attrition rate, or the dropout rate, the “rejection rate.” Sometimes, I think the kids who drop out are actually the strongest ones; they simply reject school. Who else would want to go into an environment where your history is not appreciated, your family is not included, et cetera? In fact, if you make it through the K-to-12 system as an Aboriginal person and never have any problems, I would say there is something wrong with you. There are many positive signs and I want to conclude on that note.

Senator Christensen: Thank you for appearing before the committee today. Many of my questions have been spoken to.

Our study is looking at youth who have come from rural areas to urban centres. We will try to find ways of making their lives and their futures meaningful and productive. When they come to the institutions that you people spoke about, one-half of their battles have been won because they have role models and guidance. Our concern is the time between when they arrive in the cities and when they can enter these streams. How do we deal with that?

I have looked at your statistics, Mr. Hamilton, which could apply to any young person, male or female. If they do not receive their education, they will fall. A young woman with no education will be washing dishes; a young man with no education might be hired on to a labour crew and earn a better living. That is the way it is, unfortunately, and young people must be aware of that. If they are to look after themselves and their future families, education is the key to a productive life.

J'aimerais vous raconter une anecdote. En septembre dernier, j'ai été présenté à un Sami du nord de la Finlande, avocat et ami de Paul Chartrand, à l'Université de la Saskatchewan. Il était venu examiner les systèmes de justice au Canada, ainsi que la situation autochtone en Saskatchewan. Il s'y intéressait surtout parce qu'un Métis a été récemment nommé juge et voyage dans le Nord. Il est allé passer une semaine dans le Nord avec le juge.

Auparavant, je l'avais amené au centre-ville de Saskatoon, dans des endroits qu'il n'aurait jamais visités seul: les soupes populaires, les salles de bingo, et cetera. Des gens viennent du Nord et d'autres régions rurales — des Métis — alors qu'ils n'ont aucune compétence. Cet avocat s'est rendu dans le Nord avec le juge et, à son retour à Saskatoon, il m'a fait part de sa consternation: «On ne verrait jamais pareille chose dans mon pays.»

Je le répète, je veux rester positif. Nous avons mis sur pied un formidable programme d'études. Mme LaPierre a bien dit qu'elle est allée à l'école avec beaucoup d'étudiants adultes, âgés de 26 à 28 ans, si pas plus. Tout porte à croire que la situation évolue. Beaucoup de nos gens sortent de l'école secondaire après leur 12^e année et il semble que le taux d'abandon diminue. Toutefois, la situation est parfois très décourageante et frustrante compte tenu du temps que nous consacrons à ces problèmes. Il m'arrive d'appeler le taux d'abandon ou de décrochage «taux de rejet.» Parfois, je pense que ceux qui décrochent sont en fait les plus forts; ils ne font que rejeter l'école. Qui d'autre voudrait d'un milieu où son histoire n'est pas appréciée, où sa famille n'est pas incluse, et cetera? En fait, si un Autochtone passe toutes les étapes du jardin d'enfants jusqu'à la 12^e année, sans jamais avoir de problèmes, je dirais qu'il y a quelque chose qui ne va pas. Les signes positifs sont cependant nombreux et c'est sur une note optimiste que j'aimerais conclure.

Le sénateur Christensen: Merci de comparaître aujourd'hui devant notre comité. Beaucoup de mes questions ont déjà fait l'objet de discussion.

La question des jeunes qui viennent des régions rurales vers les centres urbains est celle qui nous occupe. Nous allons essayer de trouver des moyens de rendre leur vie et leur avenir intéressants et productifs. Lorsqu'ils viennent dans les établissements dont vous parlez, la moitié de la partie est gagnée, puisqu'ils disposent de modèles de comportement et d'orientation. Ce qui nous préoccupe, c'est le laps de temps qui s'écoule entre le moment où ils arrivent dans les villes et celui où ils peuvent fréquenter ces établissements. Comment régler ce problème?

Vos statistiques, monsieur Hamilton, pourraient s'appliquer à n'importe quel jeune, homme ou femme. Si les jeunes n'ont pas d'éducation, ils ne vont pas réussir. Une jeune femme sans éducation va faire de la plonge; un jeune homme sans éducation peut être embauché comme manoeuvre et gagner un peu plus. C'est la réalité, malheureusement, et il faut que les jeunes en aient bien conscience. S'ils veulent s'en sortir et s'occuper de leur future famille, ils doivent passer par l'éducation.

Ms. LaPierre, are there children from disadvantaged areas in your school — children who have come to the city from rural areas? From what you said, it would appear that people find you because they are looking for an alternative for their families. You would probably not get the single mother who has just arrived in Calgary.

Ms. LaPierre: Actually, some of our families have been homeless. The good thing about our school is that it does not matter where they live in the city because we provide transportation; we will pick up the children and deliver them to school. They can move to any area.

Senator Christensen: How do they find you?

Ms. LaPierre: They find us by moccasin telegraph and by word of mouth. They have heard about us from other people.

Senator Christensen: Often, they feel quite unstable in the city and move back to the rural setting. There is much travel back and forth. How does that work?

Ms. LaPierre: There is a great deal of transience because they feel they cannot survive in the city, for whatever reason, and so they return to their reserve. Again, they always turn around and come back to the city. Our doors are open to those families who want to make a commitment to their children's education.

Senator Christensen: Does that happen often?

Ms. LaPierre: It happens at two time periods in the school year: the first is in September, when everyone is moving into the city, and the second is in January and February, when things become difficult for them in the city. There is another shift back to the reserve at that time. This occurs not just in our school, but also in schools generally throughout urban Calgary. The reasons are probably economic, more often than not. They come to the city and find the struggles too great, or they feel too alienated and so they need to go home, but then they come back again.

Senator Christensen: What percentage of the student body would come from that kind of family situation?

Ms. LaPierre: About 10 per cent of our families have difficulties with homelessness and the transitions back and forth.

Senator Christensen: Do you find that those who have been in your system, but have gone back to the areas from which they came, come back to you when they do return?

Ms. LaPierre: More often than not, yes.

Senator Christensen: If they have done this two or three times, is there an increasing pattern in the lengths of their stay? Do they stay longer and longer and then, finally, really settle in?

Ms. LaPierre: Is it not always the same families. It depends on the family and on the situation.

The Chairman: First, talking about curriculum, we have been negotiating the curriculum for many years and trying to get Aboriginal curriculum into the schools. We found out that there

Madame LaPierre, y a-t-il dans votre école des enfants provenant de régions défavorisées — des enfants des régions rurales qui sont maintenant en ville? D'après ce que vous dites, il semble qu'ils vous trouvent, car ils cherchent un milieu susceptible de remplacer leur famille. Ce n'est probablement pas la mère célibataire qui vient d'arriver à Calgary qui cherche votre établissement.

Mme LaPierre: En fait, certaines de nos familles ont déjà été sans abri. Ce qu'il y a de bien dans notre école, c'est qu'il importe peu où vous habitez en ville, car nous assurons le transport; nous ramassons les enfants pour les emmener à l'école. Les familles peuvent s'installer dans n'importe quel quartier.

Le sénateur Christensen: Comment vous trouvent-ils?

Mme LaPierre: Ils nous trouvent grâce au bouche à oreille. D'autres Autochtones leur ont parlé de nous.

Le sénateur Christensen: Souvent, ils ne se sentent pas sûrs en ville et retournent à la campagne. Il y a beaucoup d'allées et venues. Qu'est-ce que cela donne?

Mme LaPierre: Il y a beaucoup de passages, car ils ont l'impression de ne pas pouvoir survivre en ville, pour quelque raison que ce soit, si bien qu'ils retournent dans la réserve. Une fois là-bas, ils rebroussement chemin pour revenir en ville. Nos portes sont ouvertes aux familles qui veulent s'engager à propos de l'éducation de leurs enfants.

Le sénateur Christensen: Cela arrive-t-il souvent?

Mme LaPierre: Cela arrive à deux moments de l'année scolaire: en septembre, lorsque tout le monde déménage en ville et ensuite, en janvier et février, lorsque la situation devient difficile pour eux en ville. On note un autre retour à la réserve à ce moment-là. Cela n'arrive pas seulement dans notre école, mais aussi dans toutes les écoles de la ville de Calgary. Les raisons sont plus souvent de nature économique, sans aucun doute. Ils arrivent en ville et trouvent la situation trop difficile, ou ils ont un sentiment d'aliénation et ont besoin de rentrer chez eux, mais ils reviennent par la suite.

Le sénateur Christensen: Quel est le pourcentage des élèves qui proviennent de ce genre de situation familiale?

Mme LaPierre: Près de 10 p. 100 de nos familles ont des problèmes de logement et vont et viennent constamment.

Le sénateur Christensen: Ceux qui connaissent votre système, qui sont repartis dans leur région d'origine, reviennent-ils vous voir une fois de retour en ville?

Mme LaPierre: Oui, la plupart du temps.

Le sénateur Christensen: Si cela se produit à deux ou trois reprises, la durée de leur séjour augmente-t-elle de plus en plus? Restent-ils de plus en plus longtemps avant de finalement s'installer?

Mme LaPierre: Ce ne sont pas toujours les mêmes familles, cela dépend de la famille et de la situation.

La présidente: Pour ce qui est du programme d'études, nous négocions depuis de nombreuses années l'introduction de programmes d'études autochtones dans les écoles. Nous avons

is a certain board on curriculum development controlled by the province. They only look at curriculum every five years. I am talking about Alberta. They totally ignore us. There have been several attempts to get a curriculum developer from our own nation to go in there and really work with them. However, that has not happened. Pearl Calahasen, Minister of Aboriginal Affairs, was on that curriculum board, but we were stymied. They wrote a couple of books and that was about it. I do not even know where those books are now.

I was asked to go to B.C. to work on Metis curriculum for the Prince George School Division. The board there said, "See all these books here? That is all Aboriginal curriculum and it is just sitting on the shelves. We do not deal with it." Through the Metis in Prince George, we got a curriculum developer to go in there. She used our Metis role models in the justice system, so that when they were talking about justice, they could use that. It never happened. They totally ignored us.

I should like to know about your experiences in Saskatchewan and in Alberta regarding the curriculum, how you are being accepted and how we can infiltrate that curriculum board, or whatever it is, to ensure that we have this type of curriculum. What we are really talking about here is Canadian history, and they refuse to accept it.

I should like some information on that.

Ms. LaPierre: As I said earlier, Saskatchewan is certainly a lot more progressive, in my experience, than Alberta.

I can only speak from my experience. Having worked on the curriculum in Alberta, Aboriginal studies 10, 20 and 30, there were roadblocks to wherever we were going with the curriculum. The year that I was an Aboriginal specialist, I worked on the curriculum. It had already been in progress for four years, but had still not been completed. People were uncomfortable, in particular, with Aboriginal studies 10, 20 and 30, including the spirituality part and Aboriginal culture. The curriculum people were strong and adamant, saying, "We cannot separate the two. This is who we are as Aboriginal people." Finding willing school boards to put it in place was another hurdle for the people who were piloting the program, or who wanted to pilot the program.

How that can be moved forward is a difficult question. I do not have the answer for that. How do you make people move on things that are important? As you said, it is Canadian history.

découvert que la province gère un conseil chargé de la conception d'un programme d'études tous les cinq ans seulement. Je parle ici de l'Alberta. Nous sommes complètement laissés pour compte, alors que nous avons essayé à plusieurs reprises, sans succès, de déléguer à ce conseil un concepteur de programmes scolaires de notre propre nation. Pearl Calahasen, ministre des Affaires autochtones, faisait partie de ce conseil, mais nous nous sommes retrouvés dans une impasse. Quelques livres ont été écrits, un point c'est tout, et je ne sais même pas où ils se trouvent aujourd'hui.

On m'a demandé d'aller en Colombie-Britannique pour travailler sur le programme d'enseignement métis de la division scolaire de Prince George. Là-bas, le conseil m'a dit: «Vous voyez tous ces livres ici? Ils constituent la totalité du programme d'enseignement autochtone et ils dorment sur les tablettes. Personne ne s'en occupe.» Grâce aux Métis de Prince George, nous avons pu obtenir qu'une personne capable d'élaborer un programme d'enseignement se rende là-bas. Elle a utilisé des personnages modèles métis dans le système de justice, de sorte que lorsque qu'il était question de justice, on pouvait utiliser ces personnages modèles. Cela n'est jamais arrivé. Ils nous ont ignorés totalement.

J'aimerais en savoir plus sur vos expériences en Saskatchewan et en Alberta en ce qui concerne le programme scolaire, sur l'accueil qui vous est réservé et sur la façon dont nous pouvons infiltrer le conseil responsable du programme d'enseignement, ou quel que soit son nom, pour nous assurer que nous avons ce type de programme d'enseignement. En réalité, ce dont il est question ici, c'est d'histoire canadienne et ils refusent de l'accepter.

J'aimerais qu'on me donne plus d'information sur cette question.

Mme LaPierre: Comme je l'ai dit plus tôt, d'après mon expérience, la Saskatchewan se montre certainement plus progressiste que l'Alberta.

Je ne peux parler qu'à partir de mon expérience. Lorsque j'ai travaillé sur le programme d'enseignement en Alberta, études autochtones 10, 20 et 30, on se heurtait partout à des obstacles. L'année où j'ai été spécialiste autochtone, j'ai travaillé sur le programme d'enseignement. Ce travail était amorcé depuis quatre ans déjà, mais n'était toujours pas terminé. Les gens n'étaient pas à l'aise, particulièrement avec les études autochtones 10, 20 et 30, y compris la partie portant sur la spiritualité et la culture autochtone. Les gens qui travaillaient sur ce programme étaient solides et bien déterminés, disant: «On ne peut séparer les deux: c'est ce qui fait de nous un peuple autochtone.» Trouver des commissions scolaires qui accepteraient d'appliquer ce programme d'enseignement a constitué une autre difficulté pour les personnes qui pilotaient le programme ou qui étaient désireuses de le faire.

Comment faire avancer les choses, c'est une question difficile. Je n'en connais pas la réponse. Comment faites-vous pour faire bouger les gens sur des questions qui sont importantes? Comme vous l'avez dit, il s'agit d'histoire du Canada.

The Calgary Board of Education developed an international policy. Again, in order to keep it alive and active so it does not sit on the shelf, it must be pushed at the upper levels. We are quite fortunate right now. We have a chief superintendent who is proactive in terms of Aboriginal policies. He will push for it to continue to be active in the schools. However, it will take a lot of work and many decades to bring it alive in the curriculum.

Mr. Hamilton: Great strides have been made in the curriculum. I caution Ms. LaPierre about saying how progressive Saskatchewan is, however. It is just a bit different. It is progressive in one area but problematic in another. The sense comes from the communities. You need to work with the people who are right in the trenches. Ms. LaPierre would know more about what is going on in curriculum in terms of the schools.

I sat on curriculum committees for a lot of years. I must admit that I was one who, at one time, decided that in high school we needed native studies 10, 20 and 30. There was a great fellow who worked with Saskatchewan Education and put together these great binders, curriculum guides. They were marvellous. There was more information there than in a native studies 110 course for university. It was fabulous. However, my experience — and I am being upfront with you — is that in many of the high schools that I went into, the parents, and other people, would say, “Well, that is native studies. My kid does not need that.”

In developing Metis or other Aboriginal curriculum, whether for children or more historical stuff, if I had to do it over again, I would say, “Here is Canadian History,” as a broad title. I would then include elements of what 1869 to 1870 was about and what the treaty process was all about. It may sound duplicitous, but that is what is happening in Saskatchewan. We have students right now throughout all grades, elementary and high school. Last week, we sat down and had some debriefing sessions. We are always running into situations where the teachers are saying, “Well, no, we do not need to teach anyone that because we do not have any Metis or First Nations kids here.” I just throw that out for your information.

Curriculum is very problematic at the university level. It takes 2.5 years to push a new course through the system for acceptance and it is much harder to get a class established. You would think that, with all the smart people at university, it would be easier to get a class on the books. It is not. It is an absolutely painstaking process to get a new class on the books at university.

Le Conseil scolaire de Calgary s'est donné une politique internationale. Encore une fois, pour garder le programme vivant et actif, pour éviter qu'il ne dorme sur les tablettes, il faut qu'il soit présenté à des échelons supérieurs. À l'heure actuelle, nous sommes assez chanceux d'avoir un haut responsable qui est proactif en ce qui concerne les politiques autochtones. Il veillera à ce qu'il continue à être actif dans les écoles. Toutefois, il faudra beaucoup de travail et de nombreuses décennies pour en faire une partie vivante du programme d'enseignement.

M. Hamilton: De grands progrès ont été réalisés dans le programme d'enseignement. Mais j'invite toutefois Mme LaPierre à faire preuve de réserve lorsqu'elle loue l'attitude progressiste de la Saskatchewan. Son attitude est juste un peu différente. Elle est progressiste dans un domaine, mais elle cause un problème dans un autre. Cette perception vient des collectivités. Il nous faut travailler avec les gens qui sont dans les tranchées. Mme LaPierre en sait davantage sur ce qui se passe avec le programme scolaire dans les écoles.

J'ai siégé pendant de nombreuses années au sein de commissions des études chargées d'élaborer des programmes d'enseignement. Je dois admettre que j'étais l'une des personnes qui, à un moment donné, ont décidé que nous avions besoin des Études autochtones 10, 20 et 30 dans les écoles secondaires. Il y avait un type très bien qui travaillait pour le compte du ministère de l'Éducation de la Saskatchewan et qui a mis ensemble tous ces grands cahiers, ces guides du programme scolaire. Ils étaient merveilleux. On y trouvait plus d'information que dans le cours d'études autochtones 110 donné à l'université. C'était fabuleux. Cependant, mon expérience — et je serai très franc avec vous —, c'est que dans de nombreuses écoles secondaires où je suis allé, les parents, et d'autres personnes, m'ont dit: «Eh bien, il s'agit d'études autochtones. Mon enfant n'a pas besoin de cela.»

Si c'était à refaire, lorsqu'on élabore un programme d'enseignement pour les Métis ou pour d'autres Autochtones, que ce soit à l'intention des enfants ou pour des raisons plus historiques, je dirais: «Voici l'histoire du Canada», ce serait là le grand titre que je donnerais. J'ajouterais ensuite des éléments expliquant ce que représente 1869-1870 et sur quoi portaient les négociations du traité. Cela peut ressembler à de la duperie, mais c'est ce qui se passe en Saskatchewan. Nous avons, en ce moment, des élèves dans toutes les années scolaires, de l'élémentaire au secondaire. La semaine dernière, nous avons participé à des séances de compte rendu. Il nous arrive constamment de nous heurter à des situations où des enseignantes et enseignants disent: «Eh bien, non, nous n'avons pas besoin d'enseigner cela à personne parce que nous n'avons pas d'enfants métis ou des Premières nations ici.» Je vous dis cela pour votre information.

Le programme d'enseignement au niveau universitaire pose un grave problème. Il faut deux ans et demi pour qu'un nouveau cours passe toutes les étapes nécessaires à son acceptation et il est encore plus difficile d'obtenir la création d'une classe. On serait porté à croire qu'avec tous ces gens brillants à l'université, il serait plus facile d'obtenir une classe. Ce n'est pas le cas. Obtenir une nouvelle classe à l'université est un processus extrêmement laborieux.

I would say to fellow senators that one of the papers you commissioned is now being taught as one of our classes at university.

The Chairman: That is the definition of "Metis" that our caucus put forward. That is excellent.

On January 9, Robert Nault announced in the *Edmonton Journal* that the federal government is considering establishing a new system of Aboriginal school boards. The boards would be set up across the country and would operate under provincial jurisdiction. This announcement stems from forthcoming recommendations by the minister's advisory panel of Aboriginal experts on education that is set to release its report in mid-February.

In your opinion, how important is this type of reform in improving the education outcomes for Aboriginal students and what affect will this type of reform have on existing partnerships between federal, provincial and First Nations governments, and also Metis governments?

Have you heard about this at all?

Mr. Hamilton: I am working closely with another graduate who now works for the Saskatchewan Tribal Council as a teacher services consultant in North Battleford, which has just taken steps towards setting up an all-Aboriginal high school. There are a number of First Nations bands around North Battleford that have pooled their resources. It has been quite a hotly contested topic.

We had a unique situation at the University of Saskatchewan. There is a program there, run by the College of Education, which is similar to our program but it caters to First Nations people. There was some concern because these people had their own student lounge. The dean did not like this, because here are these First Nations people, visitors come and it looks ghettoized. He moved mountains and did what he had to do, but he got rid of the lounge. Everyone had to go downstairs, where there are the First Nations and Metis people, as well as other people.

I have one son who went to Nutana, which is for all intents and purposes, except for governance, an Aboriginal high school. I think a great many of the students feel a greater comfort level there. I cannot speak for down East, and I say this from a personal perspective, but I am not a big believer in pan-Aboriginal initiatives. I never have been. Mr. Nault can expect some resistance there.

The implementation side comes more from First Nations policies and procedures, because they feel that they have established treaty rights. The Crown has fiduciary obligations to them and I agree with them. When you throw a Metis into the mix, that old jurisdictional question comes up again. Pan-Aboriginal initiatives have never worked in Saskatchewan. The question is whether you can have a First Nation or a Metis school board or whether you can have a school board where there are

Je dirais aux collègues sénateurs que l'un des documents que vous avez commandés fait maintenant l'objet d'un enseignement dans l'une de nos classes à l'université.

La présidente: C'est la définition du mot «métis» que notre caucus a demandée. C'est excellent.

Le 9 janvier, Robert Nault a annoncé dans le *Edmonton Journal* que le gouvernement fédéral envisage un nouveau régime de commissions scolaires autochtones. Celles-ci seraient établies partout au pays et relèveraient des provinces. Cette annonce découle des recommandations du groupe consultatif d'experts en éducation établi par le ministre pour lui faire rapport à la mi-février.

À votre avis, quelle est l'importance de ce type de réforme pour améliorer la scolarisation des jeunes Autochtones et quel effet aura cette réforme sur les partenariats existant entre le fédéral, le provincial et les gouvernements des Premières nations?

En avez même entendu parler?

M. Hamilton: Je travaille en étroite collaboration avec un autre diplômé maintenant au service du Saskatchewan Tribal Council à titre de consultant en matière de services d'enseignement à North Battleford, et qui vient juste de prendre des mesures en vue de la création d'une école secondaire entièrement autochtone. Un certain nombre de bandes de Premières nations vivant autour de North Battleford ont mis leurs ressources en commun. Il s'agit d'une question chaudement débattue.

Nous avons une situation unique à l'Université de la Saskatchewan. On y trouve un programme, sous l'égide du College of Education, qui est semblable au nôtre, mais qui s'adresse aux gens des Premières nations. Il y avait certaines inquiétudes parce que ces gens avaient leur propre salon étudiant. Le doyen n'aimait pas cette situation parce que vous aviez là des gens des Premières nations, que les visiteurs voyaient cela et que cela ressemblait à un ghetto. Le doyen a déplacé des montagnes et a fait ce qu'il devait faire, mais il s'est débarrassé du salon. Tout le monde a dû descendre à l'étage où il y a des gens des Premières nations, des Métis ainsi que d'autres personnes.

J'ai un fils qui a fréquenté Nutana qui, à toutes fins utiles, sauf pour la gouvernance, est une école secondaire autochtone. Je pense que beaucoup d'étudiants y sont beaucoup plus à l'aise. Je ne peux pas parler pour les gens de l'Est, et je le dis d'un point de vue personnel, mais je ne suis pas très entiché des initiatives pan-autochtones. Je ne l'ai jamais été. Alors M. Nault peut s'attendre à une certaine résistance à cet égard.

La question de la mise en application relève davantage des politiques et procédures des Premières nations parce que ces dernières estiment avoir à cet égard des droits établis issus de traités. La Couronne possède des obligations de fiduciaire à leur égard et je suis d'accord avec elles. Lorsque vous introduisez un Métis dans le mélange, cette vieille querelle de compétence revient sur le tapis. Les initiatives pan-autochtones n'ont jamais fonctionné en Saskatchewan. La question est de savoir si vous

representatives from each community.

Is it good? To tell you the truth, my heart says yes, but my head has some reservations. Right away, you are talking about segregation. Socio-economic circumstances in our province and demographics have already sent us down that road, though. We have Joe Duquette, which started out as a survival school and is basically on its way to becoming an Aboriginal school, as well as Nutana. The numbers have dictated that, if it provides some means of implementing some of the things that we have talked about and if it changes the education outcomes. I know this committee will go away and have a coffee and say, "God, that guy is a complainer," but I have said for years and years, even in our great institute, we do not have Metis education. We have Metis control of what I call "white education," even within our program. You know, I want Ms. LaPierre to come home to Saskatchewan and teach at the university for us.

I do not believe for a moment that only Metis people can teach Metis history. In fact, they are more revisionist than anyone. However, we need more Metis people as teachers in an environment where they can operate before we can have Metis education. I do not know how many people Ms. LaPierre has worked with, but usually they are in a school situation where their impact is limited. I know people will have concerns. You talk about Saskatchewan being progressive. I can hear Mr. Pankiw when he hears about this one.

The status quo has not worked for many years. We still have close to a 90 per cent dropout rate in Saskatchewan. Why not give it a try for a while?

Ms. LaPierre: I should like to respond to your question about Aboriginal school boards. I have the same political fears that Mr. Hamilton expresses in terms of what would be the mixture? Would it be urban? Perhaps because I am working within a large school board, my first instinct would be to say, rather than have separate Aboriginal school boards, why do we not have the support of the local school boards in place and have a strong Aboriginal component, or another umbrella group. This is for two reasons. First, perhaps it would prevent on the political side the separation of Metis, First Nations and Inuit people. Second, with the governance already in place, why not just develop the Aboriginal content? If you already have the support of a large urban Aboriginal school board, what is there to change? Why not add to it? The policies and procedures are in place. Some, perhaps, need to be revisited to make things a little more real for the Aboriginal community. That is my initial reaction.

pouvez avoir une commission scolaire métisse ou des Premières nations ou si vous pouvez avoir une commission scolaire où siègent des représentants de chacune des communautés.

Est-ce une bonne chose? À vrai dire, mon cœur répond oui, mais mon esprit nourrit quelques réserves. Vous parlez en parlant de ségrégation, même s'il faut dire que les conditions socio-économiques dans notre province ainsi que les données démographiques nous ont déjà poussés dans cette direction. Vous avez le cas de l'école Joe-Duquette, qui a commencé comme une école de survie et qui, fondamentalement, est en train de devenir une école autochtone, et celui de Nutana. Les chiffres le disent, si cela fournit certains moyens de mettre en œuvre certaines des choses dont nous avons parlé et si cela a un effet sur la scolarisation. Je sais que les membres de ce comité vont partir, prendre un café et dire: «Mon Dieu qu'il est plaignard!», mais je l'ai dit pendant des années et des années, même dans notre grand Institut, nous n'avons pas d'éducation métisse. Nous avons un contrôle métis sur ce que j'appelle «l'éducation blanche», même à l'intérieur de notre programme. Vous savez, je veux que Mme LaPierre revienne à la maison en Saskatchewan et qu'elle enseigne à l'université pour nous.

Je ne crois pas un seul instant que seules les personnes métisses peuvent enseigner l'histoire métisse. En fait, ils sont plus révisionnistes que quiconque. Cependant, nous avons besoin d'un plus grand nombre d'enseignantes et d'enseignants métis dans un environnement dans lequel ils peuvent fonctionner avant d'avoir accès à une éducation métisse. J'ignore avec combien de personnes Mme LaPierre a travaillé, mais habituellement leur situation dans les écoles est telle qu'elles ont un impact limité. Je sais que les gens vont s'inquiéter. Vous dites que la Saskatchewan est progressiste. J'imagine déjà la réaction de M. Pankiw lorsqu'il entendra cela.

Le statu quo n'a pas fonctionné pendant de nombreuses années. Nous avons toujours un taux de décrochage scolaire qui frise les 90 p. 100 en Saskatchewan. Pourquoi ne pas essayer ce système pendant un certain temps?

Mme LaPierre: J'aimerais répondre à votre question au sujet des commissions scolaires autochtones. Je nourris les mêmes craintes politiques que M. Hamilton en ce qui concerne le mélange? Seront-elles urbaines? Peut-être du fait que je travaille dans une grande commission scolaire, mon premier instinct serait de dire, plutôt que d'avoir des commissions scolaires autochtones séparées, pourquoi ne pas donner notre appui aux commissions scolaires locales en place et assurer une forte composante autochtone, ou créer un autre groupe de coordination. Et cela, pour deux raisons. Premièrement, peut-être que du point de vue politique, cela empêcherait la séparation des Métis, des Premières nations et des Inuits. Deuxièmement, puisque la gouvernance est déjà en place, pourquoi ne pas tout simplement développer le contenu autochtone? Si vous avez déjà l'appui d'une grande commission scolaire autochtone urbaine, que reste-t-il à changer? Pourquoi ne pas bâtir sur cette base? Les politiques et les procédures sont en place. Sans doute que certaines devront être révisées pour les rendre un peu plus réelles aux yeux de la collectivité autochtone. Il s'agit là de ma réaction initiale.

Support what is good and what is in place.

The Chairman: Can I ask both of you, how do you find the latent racism experience? Is it improving? Is it the same? I am talking about your acceptance within the general population of the teachers' association and that sort of thing.

Ms. LaPierre: Within the Calgary Board of Education, because there are so few of us, in fact, the first year that I was there, I was looking for other Aboriginal teachers as well as trying to beat the bushes for all our Aboriginal students, because a lot of them are non-identified. Maybe many of them are French-Canadian too, like myself. However, because there are so few of us doing the work that we do, I find in our school board there is acceptance from the few leaders and the teachers. I still think there is a lot of room for growth in the hiring of Aboriginal teachers. Then again, when I was hiring teachers, I interviewed both Aboriginal and non-Aboriginal, and I did not hire based on the colour of their skin but on their curriculum strength in literacy. In our school, there are two Aboriginal teachers and four who are not. As soon as there are a greater number of strong curriculum teachers, there certainly will be more Aboriginal teachers in our school. It is more the passion for teaching and learning, no matter what the colour of your skin, that is important, especially in taking on a new endeavour. Currently, you need a lot of resilience to survive in our school because we are very new.

At the same time, there is always the personal experience of racism. I experienced that the most in Prince Albert, which has a large Aboriginal community. It was just on the streets. I was taken aback to find that in such a small community with such a large Aboriginal population. It depends on the city and the community.

The Chairman: That is very interesting.

Ms. LaPierre: It is.

Mr. Hamilton: My situation is a bit unique. I do not think most people would connect me with the Metis community. On the other hand, I do go places where sometimes I feel like a ghost walking around. I often imagine this must be what a Jewish person feels like. I go into places, people will be sitting there and they will say whatever, whereas in the case of others, they would say very different things.

I would hope that generally in Saskatchewan, things are getting better. I am not sure about that, however. I think that sometimes we develop an antidote or something and then the resistance on the other side gets stronger. It is hard to believe that, on the one hand, we have Pankiw on one side of the city, while on the other we have situations where two police officers have been charged with dumping people out on a side road in the middle of January. The community is polarized and this does show up in schools.

Appuyez ce qui est bon et ce qui existe déjà.

La présidente: Puis-je vous demander à tous les deux comment vous trouvez la situation du racisme latent? Y a-t-il amélioration? La situation est-elle la même? Je parle de votre acceptation au sein de la population générale de l'association des enseignantes et enseignants, ce genre de choses.

Mme LaPierre: Au sein du Conseil scolaire de Calgary, parce que nous sommes si peu nombreux, en fait, la première année que j'y étais, je cherchais les autres enseignants autochtones et j'ai consacré beaucoup de temps à trouver nos élèves autochtones, parce que beaucoup d'entre eux ne sont pas identifiés comme tels. Peut-être aussi que bon nombre d'entre eux sont Canadiens français, comme moi. Cependant, parce que nous sommes très peu à faire ce travail, je trouve que nous sommes acceptés par les dirigeants et les enseignants des commissions scolaires. Je pense toujours qu'il y a de la place pour embaucher beaucoup plus d'enseignants autochtones, mais encore une fois, lorsque j'embauchais des enseignants, je recevais en entrevue aussi bien des Autochtones que des non-Autochtones, et je n'ai jamais engagé un enseignant en fonction de la couleur de sa peau, mais en fonction de ses compétences dans le domaine de l'alphabétisation. Dans notre école, le personnel enseignant compte deux Autochtones et quatre non-Autochtones. Dès qu'il y aura davantage d'enseignants bien formés, il y aura certainement plus d'enseignants autochtones dans notre école. C'est plus la passion d'enseigner et d'apprendre, peu importe la couleur de la peau, qui est importante, surtout lorsqu'on s'engage dans une nouvelle entreprise. À l'heure actuelle, il faut beaucoup de souplesse pour survivre dans notre école parce que nous sommes très nouveaux dans ce travail.

En même temps, il y a toujours l'expérience personnelle du racisme. C'est à Prince Albert, qui possède une importante communauté autochtone, que je l'ai le plus ressentie. C'était juste sur la rue. J'ai été renversée de constater cela dans une aussi petite collectivité ayant une aussi importante population autochtone. Cela dépend de la ville et de la communauté.

La présidente: C'est très intéressant.

Mme LaPierre: Oui.

M. Hamilton: Ma situation est un peu unique. Je ne pense pas que la plupart des gens me rattachent à la communauté métisse. Par contre, je vais effectivement dans des endroits où je me sens parfois comme le fantôme qui rôde. Je m'imagine souvent que c'est ce que doivent ressentir les personnes juives. Je vais dans certains endroits où les gens qui sont là disent des choses alors qu'ils diraient des choses très différentes dans d'autres cas.

L'espoir que j'ai, c'est que de façon générale, les choses s'améliorent en Saskatchewan. Mais je n'en suis pas sûr, cependant. Je pense que parfois nous développons un antidote ou quelque chose du genre, et, alors, la résistance de l'autre côté se renforce. Il est difficile de croire que dans une même ville, vous avez, d'une part, un Pankiw et, d'autre part, des situations comme celle où deux policiers sont accusés d'avoir abandonné des gens sur une petite route secondaire au beau milieu de janvier. La

A lot of it is created by economics.

Saskatoon is a fine place to live, but the economy, the drought, et cetera, have an effect. Any time the economy is bad, there is competition for resources. Is it improving in Saskatchewan? I am not sure that it is. I find it hard to believe sometimes that it is improving; I wish I could say differently. I have four sons and the oldest and youngest are visibly Aboriginal. They have, of course, talked to me about their experiences. My wife is also visibly Aboriginal, and I think they would tell you today that it is not any better than it was before. In fact, it is probably worse now than it was some years ago.

The Chairman: Thank you. Are there any other questions?

Senator Pearson: I have a follow-up to the Chair's question. The issue is: what school is best for the children? Should it be more or less separate; should it be mixed or not mixed? These are important questions for children with disabilities, or for immigrant children, or, indeed, for all boys and girls. Should we separate them or not? I visited a primarily Aboriginal school, about three years ago, in Edmonton. Do you know which one I mean?

Ms. LaPierre: Was it a high school?

Senator Pearson: No, it was an elementary school.

Ms. LaPierre: It may have been Prince Charles or Ben Calf Robe.

Senator Pearson: The school had a wonderful principal, and I think that in school systems, it is the leadership that makes it work. I envy the children in your school because I am convinced that you are a great principal. It makes a huge difference. If you were looking into the future, would you like to see more Aboriginal principals and staff? Would you like to see schools that were separate or a combination? I am sure you would agree with the need for the leadership.

Ms. LaPierre: Yes, I do. Actually, I would wish for, not only separate schools, but also for schools that serve the needs in the mainstream. As I said earlier, we serve a certain population of Aboriginal people who seek to have the language and culture at school as a supplement to what they are trying to do at home.

Definitely, we need more Aboriginal teachers in our schools, and more of those with master's degrees so that they can lead the changes that are happening in education.

Actually, I consider myself fortunate to be the principal of that school, because of the benefits. Coming from a high school to an elementary school was a bit scary, but now I see the benefits. I receive lots of hugs every day and I am very fortunate to be their

communauté est polarisée et cela paraît dans les écoles. Et une bonne partie de cette situation est attribuable à la situation économique.

Saskatoon est un endroit où il fait bon vivre, mais l'économie, la sécheresse, et cetera, ont un effet. Chaque fois que l'économie se dégrade, il y a concurrence pour les ressources. Est-ce que les choses s'améliorent en Saskatchewan? Je n'en suis pas sûr. J'ai parfois du mal à croire qu'il y a une amélioration. J'aimerais pouvoir dire le contraire. J'ai quatre fils et l'aîné et le cadet sont visiblement Autochtones. Évidemment, ils m'ont parlé des expériences qu'ils ont vécues. Mon épouse aussi est visiblement Autochtone et je pense qu'ils vous diraient que ce n'est pas mieux aujourd'hui qu'avant. En fait, c'est probablement pire maintenant que ce l'était il y a quelques années.

La présidente: Merci. Y a-t-il d'autres questions?

Le sénateur Pearson: J'ai une question qui fait suite à celle de madame la présidente. La question est: quelle école est la meilleure pour les enfants? Devrait-elle être plus ou moins séparée; devrait-elle être mixte ou non? Il s'agit là de questions importantes pour les enfants atteints d'un handicap, pour les enfants d'immigrants ou même, pour tous les petits garçons et toutes les petites filles. Devrions-nous les séparer ou non? J'ai visité une école principalement autochtone il y a trois ans à Edmonton. Savez-vous de quelle école je parle?

Mme LaPierre: S'agissait-il d'une école secondaire?

Le sénateur Pearson: Non, c'était une école élémentaire.

Mme LaPierre: Il pourrait s'agir de Prince Charles ou de Ben Calf Robe.

Le sénateur Pearson: L'école avait un directeur merveilleux et je pense que dans les systèmes scolaires, c'est le leadership de la direction qui fait avancer les choses. J'envie les enfants de votre école parce que je suis convaincue que vous faites une excellente directrice d'école. Cela fait une énorme différence. Si vous vous tournez vers l'avenir, aimeriez-vous qu'il y ait davantage de directeurs et de personnel autochtones? Aimeriez-vous voir des écoles qui sont séparées ou qui sont combinées? Je suis certaine que vous êtes d'accord avec la nécessité d'un leadership.

Mme LaPierre: Oui, je suis d'accord. En fait, je souhaiterais non seulement des écoles séparées, mais également des écoles qui répondent aux besoins de la population ordinaire. Comme je l'ai dit plus tôt, nous desservons une certaine population d'Autochtones qui cherche à obtenir de l'école l'enseignement de la langue et de la culture, enseignement qui vient compléter le travail qu'ils essaient de faire à la maison.

Définitivement, nous avons besoin d'un plus grand nombre d'enseignants autochtones dans nos écoles et de plus d'enseignants qui ont un diplôme de maîtrise et qui peuvent diriger les changements qui surviennent dans le milieu de l'éducation.

En fait, je me considère chanceuse d'être la directrice de cette école, à cause des avantages. Le passage d'une école secondaire à une école primaire me faisait un peu peur, mais je vois maintenant les avantages. Je reçois beaucoup de caresses tous les jours et je

principal. It would be nice if the needs of our other Aboriginal students were met in ordinary schools, with a sensitivity to their culture and an acceptance and reflection of that in their curriculum, and not just a mix such that they bring in a culture component for one day per week and claim to offer Aboriginal content.

Senator Pearson: I understand that. Are there any Aboriginals on school boards in either of your provinces?

Mr. Hamilton: We had one lady in Regina who worked for the institute who was elected as a school board member. We have people in the North who sit on the school boards. In fact, the chair of our institute also sits as the Chair of the Northern Lights School Board in Northern Saskatchewan, where the population is 70 per cent Metis. In the urban centres, we have none.

Senator Pearson: That is another issue. We need to work on the leadership and not just on the heroes. We need to provide both the positive image and that kind of mentor, so that young people can see an alternate future for themselves, as opposed to whatever they are looking at now. We are encouraged by your presence, even if you are discouraged in some of your messages.

The Chairman: If there are no further questions, I would like to thank both of our witnesses. It has been enlightening and interesting.

The committee adjourned.

OTTAWA, Wednesday, February 5, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:15 p.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: I would like to welcome you all here. This is a very important issue affecting all our people across the country. This committee is very interested in what is happening with our Aboriginal people, especially in urban areas. We endeavour to develop an action plan for change with strong recommendations. One our report is finalized, it is our hope that it will provide you with the necessary ammunition to deal with government, negotiate for funding and participate as partners in the Canadian mosaic. Aboriginal people are the most

suis très heureuse d'être leur directrice. Il serait bien que les besoins de nos autres élèves autochtones soient comblés dans les écoles ordinaires, où l'on ferait preuve de sensibilité à l'égard de leur culture et où l'acceptation et la reconnaissance de leur culture se refléteraient dans le programme d'enseignement, et non pas juste un mélange qui fait qu'en apportant une composante culturelle pendant une journée par semaine, on puisse affirmer offrir du contenu autochtone.

Le sénateur Pearson: Je comprends cela. Y a-t-il des Autochtones siégeant sur les conseils scolaires dans l'une ou l'autre de vos provinces?

M. Hamilton: À Regina, une femme qui travaillait pour l'Institut a été élue membre du conseil scolaire. Nous avons des gens, dans le Nord, qui font partie des conseils scolaires. De fait, c'est la même personne qui préside notre Institut et la Northern Lights School Board dans le nord de la Saskatchewan, où la population est composée à 70 p. 100 de Métis. Dans les centres urbains, nous n'en avons aucun.

Le sénateur Pearson: C'est une autre question. Il nous faut travailler sur le leadership et non pas seulement sur les héros. Il nous faut fournir à la fois l'image positive et cette sorte de mentor, de manière que les jeunes puissent voir qu'ils peuvent envisager un autre avenir que celui qu'ils voient en ce moment. Nous sommes encouragés par votre présence, même si vous semblez découragés dans certains de vos messages.

La présidente: S'il n'y a pas d'autres questions, j'aimerais remercier nos deux témoins. Ce fut une discussion enrichissante et intéressante.

La séance est levée.

OTTAWA, le mercredi 5 février 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 18 h 15 pour examiner diverses questions touchant les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain au Canada, et notamment l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Je souhaite la bienvenue à tous nos témoins. La question que nous examinons ce soir est bien importante et touche l'ensemble de nos peuples dans tout le Canada. Ce comité s'intéresse beaucoup à la situation des peuples autochtones, notamment ceux qui vivent en milieu urbain. Nous souhaitons élaborer un plan d'action qui serait assorti de recommandations énergiques sur les mesures à prendre. Une fois que notre rapport sera terminé, nous espérons qu'il vous fournira les arguments nécessaires pour vous adresser au gouvernement afin de négocier

discriminated-against race of people in Canada. That has been proven by several surveys. We must educate and become partners in this new age with all segments of society.

I would like to welcome you all here. I am sure you had a good trip and welcome to the cold capital of Canada. Mr. Adams, would you like to start?

Mr. Robert Adams, Executive Director, Native Canadian Centre of Toronto: Thank you. We are delighted to be here and I thank you very much on behalf of the Toronto Aboriginal community. I would like to acknowledge your hard work. You have been listening to Aboriginal voices for a while. We were at the AFN yesterday, where we met with Lynn Chabot and some other folks working in this area, and heard about their testimony before you in June.

I serve at the Native Canadian Centre of Toronto, one of 117 friendship centres in Canada. Accompanying me is Ryan McMahon, who manages a youth program. Mr. McMahon will share some of the short time we have for an oral presentation. Also with us is Arlen Dumas, also a manager delivering programs to youth in the city of Toronto. He will also speak.

We will speak on the core of the issues that affect youth: education, education and education in all of its various forms, models, support and delivery. That is what we are working hard to either support or, for older youth, deliver.

I am sure you have seen the recent Statistics Canada reports that confirm that 50 per cent of the Aboriginal population lives in cities and towns. Toronto's population, as represented in these statistics, is very much under-represented, and we have spoken to that publicly.

We want to emphasize that there are tens of thousands of Aboriginal youth in the City of Toronto, and the Native Canadian Centre is now a safe haven for all ages. Half of Toronto's Aboriginal population under the age of 24. These tens of thousands of youth are seeking education, shelter, employment, guidance, legal services, emotional support and a place to nurture their roots.

We will be raising a common theme that you have heard before. These services — education, human resources and health — are best delivered in an Aboriginal environment in the urban Aboriginal community. The Native Canadian Centre of Toronto

du financement qui vous permettra de participer à la mosaïque canadienne en tant que partenaires de plein droit. Les peuples autochtones représentent au Canada l'une des races qui font le plus l'objet de discrimination. Plusieurs sondages l'ont prouvé. Il convient par conséquent, dans ce nouveau contexte, de sensibiliser tous les segments de la société et de devenir leurs vrais partenaires.

Donc, je vous souhaite à tous la bienvenue au comité. Je suis sûre que vous avez fait un bon voyage et je vous souhaite un excellent séjour dans cette froide capitale du Canada. Monsieur Adams, voudriez-vous commencer?

M. Robert Adams, directeur général, Centre canadien des Autochtones de Toronto: Merci. Nous sommes ravis d'être là et je tiens à vous remercier de cette invitation au nom de tous les membres de la collectivité autochtone de Toronto. Je voudrais aussi vous rendre hommage pour votre excellent travail. Voilà un bon moment que vous recueillez l'opinion des Autochtones sur diverses questions. Hier nous étions au Bureau de l'APN, où nous avons rencontré Lynn Chabot et d'autres personnes qui se chargent de ce dossier, et ils nous ont dit qu'ils ont témoigné devant le comité en juin.

Pour ma part, je travaille au Centre canadien des Autochtones de Toronto, l'un des 117 centres d'amitié du Canada. Je suis accompagné de Ryan McMahon, qui est responsable d'un programme pour les jeunes. M. McMahon partagera avec moi le temps qui nous est imparti pour notre exposé. Nous sommes également accompagnés d'Arlen Dumas, un autre gestionnaire chargé d'exécuter des programmes à l'intention des jeunes de la ville de Toronto, qui va également prendre la parole.

Nous allons vous parler ce soir des principales questions qui touchent les jeunes: l'éducation dans diverses formes, en plus des modèles, des mesures de soutien et des méthodes. Nos efforts s'articulent principalement autour des mesures permettant de soutenir l'éducation ou, dans le cas des jeunes plus âgés, de la prestation de programmes et de services dans ce domaine.

Je suis sûr que vous êtes au courant des plus récentes publications de Statistique Canada confirmant que 50 p. 100 des Autochtones vivent dans les grandes et petites villes. La population autochtone de Toronto est gravement sous-représentée dans ces statistiques, et nous l'avons affirmé publiquement.

Nous tenons à souligner qu'il y a des dizaines de milliers de jeunes Autochtones dans la ville de Toronto, si bien que le Centre constitue à présent un refuge pour les Autochtones de tout âge. La moitié de la population autochtone de Toronto est âgée de moins de 24 ans. Ces dizaines de milliers de jeunes cherchent des programmes d'éducation, l'hébergement, des emplois, des conseils, des services juridiques, du soutien affectif et un endroit où ils pourront retrouver et nourrir leurs racines.

Nous allons aborder ce soir un thème qui vous est bien connu. Le fait est qu'il est préférable que ces services — l'éducation, les ressources humaines et la santé — soient assurés à la population autochtone citadine dans un environnement autochtone. Le

and other such friendship centres and Aboriginal agencies throughout the country have very high success rates in the matters because we understand Aboriginal youth.

When young people come to us, they do not feel picked upon. I will give you an example. In the Aboriginal youth community of teenagers and young 20-year-olds, we have started to discuss gangs in the City of Toronto. We do not have the gangs that exist in Winnipeg or other western cities, even though our Aboriginal youth population is huge. Nevertheless, we have started some talking circles to focus on this issue. Recently, Mr. McMahon convened a talking circle including other Aboriginal agency representatives and youth. In attendance was a young woman who was in her early to mid-twenties. She probably has a four or five-year-old baby already. I remember seeing her when she was in her early teens, and she became a young mother at 18 years of age. She tells the classic story where, when she was a teenager going to high school, she was barely able to get the bus tokens to come to the native centre for our social evenings. Yet, she made the effort to do that so she could come to a place where she did not feel peer pressure, did not feel like she was having problems with her mainstream peer group because she could not have Nike shoes and Parasuco jeans. It was just hard enough for her to get the bus tokens to come to the native centre to be with other teenagers. While she had her baby at a young age, she has matured to the point where she feels confident about herself — in part because she knows she has a home base and lots of nurturing support through the programs and the facility that we have at the Native Canadian Centre of Toronto. She has found her own security and her own voice. She spoke up in the meeting. That process took years and years for her, but she is still a young woman. She has a whole life ahead of her. We support young families. Our current receptionist is another young mother who 21 years old. She often brings her baby to work and everyone accommodates her. There are lots of little babies that come through in any given day.

Our goal at the Native Canadian Centre of Toronto is to deliver meaningful education and support for our youth. This works when we deliver it with the Aboriginal culture supporting it. That is the foundation; the money spent on these centres works. I would like to introduce Ryan McMahon, who is running a program through a crime mobilization grant. Year one is over and we will roll this over into year two soon.

Mr. Ryan McMahon, Youth Coordinator, Native Canadian Centre of Toronto: Thank you. I would like to take a second to thank all the senators for having us here today and also

Centre canadien des Autochtones de Toronto ainsi que d'autres centres d'amitié et organismes autochtones de tout le Canada ont connu énormément de succès dans ce domaine parce que nous comprenons bien la situation des jeunes Autochtones.

Quand les jeunes viennent nous voir, ils ne se sentent pas menacés. Permettez-moi de vous citer un exemple précis. Avec les adolescents et jeunes Autochtones dans la vingtaine, nous avons commencé à discuter des bandes qui sont actives dans la ville de Toronto. Nous n'avons pas les bandes qui existent à Winnipeg ou dans d'autres villes de l'Ouest, bien que la population de jeunes Autochtones soit très importante. Mais nous avons créé des cercles de discussion pour parler de cette question. Récemment, M. McMahon a organisé un cercle de discussion avec les représentants d'autres organismes autochtones, et des jeunes. L'une des participantes était une jeune femme dans la vingtaine. Je pense qu'elle a déjà un enfant de quatre ou cinq ans. Je me souviens de l'avoir vue lorsqu'elle était encore adolescente; elle est devenue mère de famille à l'âge de 18 ans. Elle raconte l'histoire classique d'une jeune adolescente qui allait à l'école secondaire et qui avait tout le mal du monde à obtenir des jetons pour l'autobus afin de venir au centre des Autochtones pour nos rencontres sociales. Mais elle a fait cet effort afin de se retrouver dans un milieu où elle ne ressentirait pas la pression de son entourage, et pour ne pas sentir que son entourage ne l'acceptait pas parce qu'elle n'avait pas de chaussures Nike ou un jean Parasuco. Elle avait déjà assez de mal à obtenir des jetons pour venir en autobus au centre des Autochtones et se retrouver avec d'autres adolescents. Bien qu'elle ait eu un bébé à un jeune âge, elle a pris beaucoup de maturité au point où elle se sent sûre d'elle-même — en partie parce qu'elle sait qu'elle a en le Centre canadien des Autochtones de Toronto un foyer et un lieu où elle pourra toujours obtenir le soutien qu'il lui faut grâce aux programmes et l'installation que nous pouvons lui offrir. Elle se sent à présent sécurisée et elle a trouvé sa voie. Lors de la réunion, elle a pris la parole. C'est un processus qui lui a pris bien des années, mais elle est encore jeune. Elle a toute sa vie devant elle. Nous soutenons les jeunes familles. Notre réceptionniste actuelle est aussi une jeune mère âgée de 21 ans. Elle vient souvent travailler avec son bébé et tout le monde l'aide et l'accepte. D'ailleurs, n'importe quel jour, il peut y avoir des bébés au centre qui accompagnent leurs parents.

Au Centre canadien des Autochtones de Toronto, nous avons comme objectif d'offrir à nos jeunes de bons programmes d'éducation et de soutien. Ce genre d'initiative donne de bons résultats lorsque de tels programmes s'appuient sur la culture autochtone. C'est ça la base; l'argent investi dans ces centres donne de bons résultats. J'aimerais maintenant vous présenter Ryan McMahon, qui dirige un programme grâce à une subvention de mobilisation pour la lutte contre la criminalité. La première année est terminée et nous allons bientôt entamer le programme d'activités de la deuxième année.

M. Ryan McMahon, coordonnateur des Services pour les jeunes, Centre canadien des Autochtones de Toronto: Merci. J'aimerais saisir cette occasion pour remercier tous les sénateurs de nous

acknowledge some of our own people who are here as guests and maybe we can have a cup of coffee and introduce ourselves later.

As Mr. Adams said, my name is Ryan McMahon and I am Ojibwa from Fort Frances, Ontario. I am a member of the Bear Clan and Couchiching First Nations is the name of my reserve.

I am one of the utility coordinators at the Native Canadian Centre of Toronto. I have recently finished coordinating the "Awareness Through Art" program, which was funded by the National Crime Prevention Centre. I now coordinate the Native Canadian Centre of Toronto's Trillium Foundation social recreation youth program.

Awareness through Art is a program that targets "youth in transition" — youth willing to make, and seeking a way in which to make positive changes in their lives. This program uses theatre and other artistic mediums as open people up through positive risk-taking, self-esteem building, by using theatre games, peer support, sharing time with elders and traditional healers in our communities.

This program strives to move youth participants towards reintegration into the greater Aboriginal community of Toronto. Never before has the Native Canadian Centre of Toronto communities seen such a program in its uniqueness and culturally relevant content. More programs like this need to be supported. Relationships are born and fostered by providing the youth — many for the first time — with a strong sense of community and what their role is in the community, through a holistic approach to programming for their mental, physical, spiritual, emotional needs.

We have applied for second stage funding through the Community Mobilization Program Fund and we hope to deliver another solid youth program in the near future as we look at taking our delivery methods to the next level by learning through our successes and failures.

One of the key objectives of the program, beyond crime prevention, is rebuilding our communities. Through the Awareness Through Art program, youth volunteer with the Aboriginal Circle of Life Services, a seniors program at the Native Canadian Centre. They engage in cultural events, such as pow-wows, sweatlodges and sundances. With the exposure to traditional feasts and celebrations they might not otherwise be exposed to, they become grounded and immersed in the culture and practices of our culture.

avoir invités à comparaître aujourd'hui et d'autres membres de nations autochtones qui sont ici à titre d'invités; peut-être pourrions-nous prendre un café ensemble tout à l'heure et nous présenter officiellement.

Comme M. Adams vient de vous le dire, je m'appelle Ryan McMahon et je suis Ojibwa de Fort Frances, en Ontario. Je suis membre du clan des Ours et ma réserve est la Première nation de Couchiching.

Je suis l'un des coordonnateurs de services au Centre canadien des Autochtones de Toronto. J'ai récemment coordonné le programme «Awareness Through Art» qui était financé par le Centre national de prévention du crime. En ce moment, je coordonne le programme de récréation sociale pour les jeunes parrainé par la Fondation Trillium au Centre canadien des Autochtones de Toronto.

Le programme «Awareness Through Art» s'adresse «aux jeunes en transition» — c'est-à-dire les jeunes qui souhaitent apporter des changements positifs à leur vie et qui cherchent des moyens d'y parvenir. Ce programme a recours au théâtre et à d'autres formes d'expression artistique pour aider les gens à s'ouvrir en prenant des risques positifs, en renforçant leur opinion d'eux-mêmes, en participant à des jeux de théâtre, en recevant l'aide de leur entourage, et en passant du temps avec les aînés et les guérisseurs traditionnels de nos communautés.

Ce programme vise à mobiliser les jeunes pour favoriser leur réintégration dans la communauté autochtone globale de Toronto. Le Centre canadien des Autochtones de Toronto n'a d'ailleurs jamais exécuté un programme aussi unique et dont le contenu culturel était plus pertinent. Il convient de financer davantage de programmes de ce genre. Il est possible d'encourager l'établissement de rapports et de renforcer ces rapports en donnant aux jeunes — la plupart pour la première fois — un vif sentiment d'appartenance à leur communauté et la possibilité de comprendre ce en quoi consiste leur rôle au sein de cette communauté, grâce à une approche de programmation holistique qui tient compte de leurs besoins psychologiques, physiques, spirituels et affectifs.

Nous avons présenté une demande de financement de deuxième palier en vertu du Programme de mobilisation des collectivités, et nous espérons donc être à même d'exécuter dans un proche avenir un autre programme jeunesse sérieuse qui nous permettra de perfectionner nos méthodes en tenant compte de nos succès et de nos échecs.

L'un des principaux objectifs du programme, à part la prévention du crime, est de rebâtir nos communautés. Dans le cadre du programme «Awareness Through Art», des jeunes travaillent à titre de bénévoles pour les Services du cercle de la vie autochtone, un programme pour personnes âgées offert au Centre canadien des Autochtones. Ils participent à des manifestations culturelles, telles que les pow-wows, les cabanes à suer et la danse du soleil. En étant exposés à des fêtes et célébrations traditionnelles auxquelles ils ne seraient pas exposés autrement, ils acquièrent une connaissance et une compréhension plus profondes de notre culture et de nos pratiques culturelles.

Often art, music and theatre are the first things to be cut from our education systems or programs, but I am here before you to tell you the impact that it has had on our community. Attendance in our program is high. We are often complimented on the vision of the project itself. People would ask, "theatre as crime prevention?" with wrinkled look on their faces. Often people would walk away from a conversation with me a look of bafflement on their faces. Perhaps I can be long-winded about theatre, as it is my first love and passion, but the sole message I try to share with people is the power of expression. Young people need to be heard. They long for it. What better way to let them express themselves than through theatre, where there are no wrong answers, where everyone is at the same level of learning and where we are all making fools out of ourselves together?

I would like to share one of our success stories with you. This story is of a young man who was riddled with a number of problems — namely selling drugs and a having penchant for violence. This man is very shy, as he speaks with a stutter, and wears his hat really low to hide his eyes. This man started attending the theatre modules with us. Shortly after he started, he quit. The reason he quit was due to his shyness. He could not overcome his shame of his stutter, but he met a mentor at the Native Canadian Centre. Most would see his quitting the program as a failure. This was no failure. The young man started sharing more time with the mentor he met during his time in our community. The youth program, my program, held a pow-wow March 9 and 10, 2002. It was a pow-wow that brought him into contact with the eagle. He received an eagle feather bustle. This is a bustle that men wear when dancing in the traditional men's style. To receive a bustle is a life-changing event, and brings with it a number of responsibilities. It is also one of the highest honours of our people to receive the eagle feather. I can say this has changed his life. He is now a volunteer in our cultural program. He is a men's traditional dancer. He does not mind coming and sitting through a theatre workshop with a few of the new people he has met along the pow-wow trail.

This is just a small example of the power of our community and the culture. This man is walking on what we call the "Red Road." He now walks with all the teachings that help him live a good life day to day, and those teachings are found within our rich community in Toronto. To me, they begin and end with our culture.

Souvent les cours d'art, de musique et de théâtre sont les premiers à être supprimés de nos programmes ou systèmes d'éducation, mais je suis là pour témoigner de l'impact très positif que de telles activités ont eu sur les membres de notre communauté. La participation à notre programme est très élevée. On nous fait souvent des compliments sur la vision qui anime le projet lui-même. Les gens nous disent souvent: «Le théâtre comme outil de prévention du crime?» d'un air interrogateur. Après une conversation avec moi, je constate que les gens ont toujours l'air perplexe. Il est vrai que j'ai tendance à trop parler dès lors qu'il est question de théâtre, car c'est mon premier amour et ma grande passion, mais le message que j'essaie de communiquer aux autres concerne la force de l'expression. Les jeunes ont besoin d'être entendus. C'est leur plus ardent désir. Et quel meilleur moyen que de leur permettre de s'exprimer par le théâtre, où il n'y a pas de mauvaises réponses, où tout le monde est sur un pied d'égalité au niveau de l'apprentissage, et où ensemble, nous nous rendons ridicules?

J'aimerais vous parler d'un de nos succès. L'histoire que je vais vous raconter concerne un jeune homme qui avait beaucoup de problèmes — il vendait de la drogue et avait tendance à être violent. C'est un homme très timide, parce qu'il bégaié, et il tire toujours son chapeau sur le front pour cacher ses yeux. Ce jeune a commencé à participer au programme de théâtre avec nous. Peu de temps après avoir commencé le cours, il a lâché. S'il a décidé de lâcher, c'est à cause de sa timidité. Il n'arrivait pas à se débarrasser d'un sentiment de honte à cause de son bégaiement, mais il a rencontré une personne du Centre canadien des Autochtones qui est devenu son mentor. Pour beaucoup de gens, le fait qu'il ait quitté le programme serait considéré comme un échec. Mais il n'en est rien. Ce jeune homme a commencé à passer plus de temps avec le mentor qu'il avait rencontré grâce à ses contacts avec les membres de notre communauté. Le programme Jeunesse, celui que je dirige, a organisé un pow-wow les 9 et 10 mars 2002. C'est un pow-wow qui lui a permis d'entrer en contact avec l'aigle. Il a reçu à cette occasion une queue décorative de plumes d'aigle. C'est quelque chose que portent les hommes pendant la danse traditionnelle. Recevoir une queue décorative, c'est un événement qui change le cours de la vie et qui suppose aussi certaines responsabilités. Et pour notre peuple, recevoir la plume d'aigle est également l'un des plus grands honneurs qu'on peut vous faire. Je peux donc vous affirmer que cela a changé la vie de cet homme. Il travaille maintenant comme bénévole pour notre programme culturel. Il pratique toujours la danse traditionnelle. Et à présent, ça ne le dérange plus de venir observer un atelier de théâtre en présence de gens avec qui il a fait connaissance dernièrement grâce aux pow-wows.

Voilà donc un tout petit exemple de la force de notre communauté et de notre culture. Cet homme marche à présent sur ce que nous appelons le «chemin rouge». Il marche en apportant avec lui tous les enseignements qui lui permettent de bien vivre au jour le jour, et la source de ces enseignements est notre riche communauté de Toronto. Pour moi, ceci constitue les fondements de notre culture.

Whenever we look at developing youth programs and at what works, what is found in the mainstream, what applies to the mainstream and what does not apply to our communities, I will always go back to grounding it inside of a cultural context within our cultural teachings and within our communities, with our aunts and uncles. Friends that we do not yet know are often the people who will help us change our lives.

The Awareness Through Art program has cultural relevance, promotes empowerment and allows youth to share with the community the story of themselves. Perhaps the best thing about it is that it was created from the ground up by our community. It is unique and deliverable. The main objective of the Native Canadian Centre of Toronto's youth programs is to rebuild our urban youth community. Often, we feel overwhelmed by the challenge of delivering programs to our youth that will make a difference. As a young person myself, I realized what made the biggest difference in my life, and it was community —the sense of community and my role in the community. As native people, we have to look inside ourselves and communicate clearly to our non-native brothers and sisters to detail our needs culturally so we can be effective at servicing our youth community. I hope that is what I have done here today. I thank you for your time.

Mr. Arlen Dumas, Youth Program Manager, Native Canadian Centre of Toronto: *[Mr. Dumas spoke in his native language]*

Thank you. I am grateful for this opportunity to speak before you. I am a Cree from northern Manitoba, Pukatawagan reserve. I manage a Youth Services Canada project.

The courage to believe in our own potential is what makes dreaming, planning and working for the future possible. Without this courage, not only is potential wasted; so are people's lives. While youth possess almost immeasurable potential, to their detriment, inexperience can sometimes lead them to squander their greatest asset. When a person does not attempt to harness their potential, it is a loss not only to them but perhaps a greater loss for everyone. For each and every youth who has not attempted to aspire to their recent childhood goals, there is now one less doctor, fireman, astronaut or leader.

As the program manager of a Youth Services Canada project funded by HRDC, I facilitate a skills-developing and enhancing program where the theme is to help Aboriginal youth at risk to overcome obstacles that keep them from living their dreams. One

Quand on examine les programmes pour les jeunes en cherchant à savoir ce qui marche bien, ce qui est offert par les agences classiques, ce qui peut s'appliquer dans un contexte classique et ce qui ne s'applique pas à nos communautés, il convient toujours d'insister sur la nécessité d'axer ces programmes sur un contexte culturel et les enseignements culturels que nous avons acquis au sein de nos communautés respectives, grâce à nos tantes et nos oncles. Des personnes que nous ne connaissons pas encore mais qui nous veulent de bien sont souvent celles qui vont nous permettre de changer notre vie.

Le programme «Awareness Through Art» présente des activités qui reflètent la culture des participants, favorisent l'autonomisation et permettent aux jeunes de se raconter à d'autres membres de la communauté. Son plus grand atout est peut-être d'ailleurs le fait qu'il a été créé à partir de rien par les membres de notre communauté. C'est un programme unique qu'il est possible d'exécuter dans la pratique. Le principal objectif des programmes pour les jeunes du Centre canadien des Autochtones de Toronto est de rebâtir la communauté des jeunes Autochtones citoyens. Souvent nous nous sentons dépassés face au défi que constituent les prestations de programmes et services à nos jeunes qui vont vraiment avoir un impact. Moi qui suis jeune, j'ai réalisé que ce qui avait le plus changé ma vie était le sentiment d'appartenir à ma communauté et de bien comprendre mon rôle au sein de cette communauté. En tant qu'Autochtones, nous devons chercher à nous connaître nous-mêmes et communiquer clairement à nos confrères et consœurs non autochtones en quoi consistent nos besoins culturels, pour être à même de bien desservir nos jeunes. J'espère justement avoir réussi à faire ça aujourd'hui. Je vous remercie de votre attention.

M. Arlen Dumas, directeur du Programme pour les jeunes, Centre canadien des Autochtones de Toronto: *[M. Dumas a parlé dans sa langue autochtone]*

Merci. Je désire exprimer ma reconnaissance envers les membres du comité pour l'occasion qui m'est donnée ce soir de vous adresser la parole. Je suis un Cri de la réserve Pukatawagan du nord du Manitoba. Je dirige un projet du Service jeunesse Canada.

C'est lorsque nous avons le courage de croire en notre propre potentiel qu'il devient possible de rêver, de planifier et de travailler pour réaliser nos projets. En l'absence d'un tel courage, le potentiel des gens reste inexploité et la vie des gens est gâchée. Bien que les jeunes possèdent un potentiel presque illimité, malheureusement, leur manque d'expérience peut parfois les amener à gaspiller le talent qui constitue leur plus grand atout. Lorsqu'une personne ne cherche pas à réaliser son potentiel, elle est forcément perdante, mais la perte est peut-être encore plus importante pour tous les autres. Pour chaque jeune qui n'a pas cherché à réaliser les objectifs fixés pendant l'enfance, il y a à présent un médecin, un pompier, un astronaute ou un dirigeant de moins.

En tant que responsable de programme dans le cadre d'un projet du Service jeunesse Canada financé par DRHC, mon rôle consiste à animer un programme d'acquisition de compétences et de perfectionnement en vue d'aider les jeunes Autochtones à

of these obstacles is displacement, as they exist in an insecure, urban setting where nothing in their surroundings reflects their culture. This leads to feelings of helplessness, which results in them not believing in their own potential.

At the Native Canadian Centre of Toronto, we can provide the participants a unique environment that is welcoming, familiar and stable. We are able to introduce youth who come from across the country to other youth who face similar issues. Together, they can challenge themselves to better their situations. We encourage the youth to become more vocal, to have the courage to argue, to be critical through debate and speaking exercises. This is just one component of our life skills course that teaches them how to confront someone in authority without being meek or combative.

We also have various guest speakers requested by the participants who are successful and come from the same background. Our course curriculum is culturally relevant and provides a spectrum of lessons that focus on the Aboriginal experience. The participants have the opportunity to meet with elders and other traditional leaders weekly. Also, the youth are encouraged to volunteer at various community events that offer them insight as to how their work can make a difference.

Please remember the difficulty of being a youth. After all, it should only seem like yesterday. There is a young man who I have had the pleasure to meet. He applied to enter my youth program. I asked him why he had dropped out of school at the age of 14. In his own words, he told me that he had found a part-time job and that he was making money, which happened to be \$5.50 a hour. When one is 14, this is a substantial income. Sadly, a few short years later, he finds it almost impossible to secure an income any higher.

Another community member I was fortunate enough to meet is a young mother of two. Despite the challenges of raising two children on an extremely fixed income, she is undaunted in her dreams to raise her children in a home all her own.

I am confident that, as long as these individuals remain determined, they will achieve their goals. As long as there are opportunities provided to youth, we can safely say we have fulfilled our roles as uncles, aunts and mentors. Those of us who can influence today's aboriginal youth to be courageous and to cherish their potential have the satisfaction of knowing that we have moved toward achieving our own potential.

risque à contourner des obstacles qui les empêchent de réaliser leurs rêves. Un de ces obstacles est le déplacement, étant donné que ces jeunes mènent leur vie dans un milieu urbain précaire où rien de ce qu'ils voient autour d'eux ne reflète leur culture. Cela finit par leur donner un sentiment d'impuissance qui les amène à ne plus croire en leur propre potentiel.

Au Centre canadien des Autochtones de Toronto, nous offrons aux participants un environnement unique qui est à la fois accueillant, familier et stable. Nous présentons des jeunes venant de toutes les régions du pays à d'autres jeunes qui rencontrent des difficultés semblables. Ensemble, ils s'encouragent à faire le nécessaire pour améliorer leur situation. Nous encourageons les jeunes à s'exprimer davantage, à trouver le courage à manifester leur désaccord, et à exercer leur esprit critique grâce au débat et à des exercices d'élocution. Voilà un élément parmi bien d'autres de notre cours de dynamique de la vie qui leur apprend à confronter quelqu'un en situation d'autorité sans être ni dociles, ni agressifs.

Nous invitons également des conférenciers qui ont réussi leur vie et viennent du même milieu, à la demande des participants. Notre programme est approprié du point de vue de son contenu culturel et présente une série d'enseignements axés sur l'expérience autochtone. Les participants peuvent également rencontrer des Aînés et d'autres dirigeants traditionnels chaque semaine. De plus, on encourage les jeunes à travailler comme bénévoles dans le cadre de diverses manifestations communautaires qui leur permettent de comprendre à quel point leur travail peut être utile aux autres.

Rappelez-vous qu'il est difficile d'être jeune. Après tout, vous devez vous dire qu'il n'y a pas si longtemps vous aviez le même âge. Il y a un jeune homme en particulier que j'ai eu le plaisir de rencontrer lorsqu'il a présenté une demande pour participer à mon programme jeunesse. Je lui ai demandé pourquoi il avait quitté l'école à l'âge de 14 ans. Avec ses propres mots, il m'a expliqué qu'il avait trouvé un emploi à temps partiel et qu'il gagnait de l'argent, en l'occurrence, 5,50 \$ l'heure. Pour un jeune de 14 ans, c'est un salaire très intéressant. Malheureusement, quelques années plus tard, il devient presque impossible de trouver un emploi qui lui permettrait de gagner davantage.

Un autre membre de la communauté que j'ai eu le plaisir de rencontrer est une jeune mère qui a deux enfants. Même si elle trouve difficile d'élever deux enfants avec un revenu fixe limité, elle nourrit toujours le rêve d'élever ses enfants dans une maison qui lui appartienne.

Je suis convaincu que tant que ces personnes resteront déterminées, elles réussiront à atteindre leurs objectifs. Tant qu'il y aura des débouchés pour les jeunes, nous pourrions affirmer sans craindre de nous tromper que nous avons bien rempli notre rôle d'oncles, de tantes et de mentors. Ceux d'entre nous qui avons la possibilité d'influencer les jeunes Autochtones et de les inciter à être courageux et à valoriser leur potentiel pourrions nous dire avec satisfaction que ce faisant, nous réalisons, nous aussi, notre potentiel.

Mr. Adams: We have a pretty successful native centre, and we are happy to be a part of the larger friendship centres in Canada, because the National Association of Friendship Centres is truly the only urban voice. We want to deliver good quality support to the urban people.

On a specific, practical basis, Mr. Dumas' program is funded by HRDC funded: \$300,000 one year, 32 young people going through it, and hopefully many of them will get jobs. We will be applying for year two, so we can do a repeat. We will use year two as a model, to look for a five-year pilot project so that we can "institutionalize" this youth training program, which is working very well. We can demonstrate that. Then we will look for partnerships, perhaps with our local community colleges, so it becomes a certificate program of some kind of quality. Then, after a five-year pilot project, we can have it permanently under our direction and deliver it year after year after year. That is how successful that model is. We have a strategy that is very practical for this program.

For our younger kids, we harbour a "stay in school" program, and there is a nice story in the background material here. For the future, the Native Canadian Centre has established the Miskaowjiwan foundation, which has about \$400,000 to begin with. We have very good quality directors. It just had its first fundraiser, where Bay Street meets urban Aboriginal Toronto. About 40 or 50 bankers and investment people met us in a downtown restaurant. It was a wonderful evening, and our first opportunity to meet them and them us. The idea is to build up an endowment style fund with millions and millions of dollars — which is a totally realistic goal in the years ahead — and to have a stream of income that we control and that comes from no government sources at all. We will build it up from all of the benefactor bases that everyone else looks to. We will have an income stream for self-government, several empowerment and our own cultural purposes. It is just a healthy part of the future.

My last point is that with all of this investment in people, we know that education is probably a number one priority right across the country for all segments of society. That investment in people pays fabulous returns. I know my struggling for an education and going to university as a young adult was eye opening. It was perfectly wonderful and allows me to sit here today 25 years later.

M. Adams: Notre centre des Autochtones connaît pas mal de succès, et nous sommes très heureux de faire partie du réseau des centres d'amitié du Canada, car l'Association nationale des centres d'amitié est la seule à représenter les Autochtones vivant en milieu urbain. À ce titre, nous tenons à offrir de bonnes mesures de soutien aux Autochtones citadins.

En ce qui concerne les détails pratiques, le programme de M. Dumas est financé par DRHC; il bénéficie d'un budget de 300 000 \$ pour un an et compte 32 jeunes participants, et nous espérons que bon nombre d'entre eux obtiendront des emplois par la suite. Nous allons demander du financement pour la deuxième année du programme, de façon à pouvoir répéter l'expérience. Ainsi l'année deux du programme sera un modèle pour l'élaboration d'un projet pilote sur cinq ans nous permettant d'«institutionnaliser» ce programme de formation pour les jeunes, qui donne d'excellents résultats. Nous en avons la preuve. Ensuite nous chercherons à établir d'autres partenariats, peut-être avec les collèges communautaires locaux, pour que ce programme soit de grande qualité et mène à un certificat. Ensuite, après le projet pilote de cinq ans, nous pourrions en assumer la direction en permanence et l'exécuter année après année, étant donné le succès qu'on peut associer à ce modèle. Nous avons élaboré une stratégie pour ce programme qui est fort pratique.

Pour les enfants qui sont plus jeunes, nous présentons un programme anti-décrochage, et il y a d'ailleurs une petite anecdote intéressante à ce sujet dans la documentation. En prévision de l'avenir, le Centre canadien des Autochtones a mis sur pied la Fondation Miskaowjiwan, qui dispose dans un premier temps d'un budget d'environ 400 000 \$. Nous avons d'excellents administrateurs. Nous venons d'organiser notre première activité de financement, dans le cadre de laquelle les gens de Bay Street ont rencontré les Autochtones qui vivent à Toronto. Environ 40 ou 50 banquiers et spécialistes des services d'investissement nous ont rencontrés dans un restaurant du centre-ville. C'était une excellente soirée, et surtout la première occasion pour nous tous de faire connaissance. L'idée, c'est de créer une sorte de fonds de dotation disposant de dizaines de millions de dollars — et c'est un objectif tout à fait réaliste pour les prochaines années — afin que nous ayons un revenu permanent que nous pourrions contrôler nous-mêmes sans avoir à nous adresser au gouvernement. Nous constituerions ce fonds de dotation grâce à l'aide des bienfaiteurs auxquels tous les autres s'adressent également. Nous aurions ainsi un flux de revenus permanent pour l'autonomie gouvernementale, et pour répondre à nos propres besoins en matière d'autonomisation et de réalisations culturelles. C'est une initiative toute indiquée pour assurer notre avenir.

Enfin mon dernier point par rapport à cet investissement dans les gens, c'est que nous savons fort bien que l'éducation est la grande priorité de tous les segments de la société canadienne en ce moment. Et ce genre d'investissement est extrêmement payant. Je sais que ma propre lutte pour obtenir une bonne éducation et être admis à l'université en tant que jeune adulte m'a vraiment ouvert les yeux. C'était absolument merveilleux et c'est grâce à cela que, 25 ans plus tard, je me retrouve devant vous aujourd'hui.

However, we give back. We have a wonderful program called "Visiting Schools" funded by the Indian and Northern Affairs, Canada, Ontario Region. We send traditional men and women into the Toronto District School Board education system and do curriculum Aboriginal teachings. Last year, our two full-time people, plus our part-time dancers and singers who are hired for each event, visited 35,000 school children. This calendar year, it could be 40,000 or 50,000. We have a modest budget of less than \$100,000. We are all committed and passionate.

Our phones are ringing off the hook because there is a mandate to have Aboriginal curriculum content in grades 3, 6, 9 and so on. We are delivering it and we love to do it. Education is a key. Having us, in a sense, control the education process for our own people works best.

Mr. Leonzo Barreno, Director, Aboriginal Youth Leadership Development Program: I am from the Saskatchewan Indian Federated College — SIFC. It is part of FSIM. Thank you very much for the opportunity to appear before all the senators.

I would like to acknowledge the presence of our elder, Elder Beatrice Lavallée, who is from Piapot First Nation, and she is an elder in our college. Also with us is Mr. Wes Stevenson, vice-president at the Saskatchewan Indian Federated College.

I am honoured that you invited us to be here. Also, I am very thankful they allowed me to speak here as part of the college and as part of the First Nations and Metis communities. I prefer to speak on behalf of the First Nations college.

I would like Elder Beatrice to say a few words followed by Mr. Stevenson. Then I will focus on the presentation.

Ms. Beatrice Lavallée, Elder, Saskatchewan Indian Federated College: Greetings to you fine folks. I have been with the college for a few years. Every day I am busy. Being the elder for the college is a busy job. I am into different classrooms and different schools in the community. This past week, for instance, the interns from the Indian Education Department are getting together with the cooperating teachers. It is a very heart-warming experience to be with these people and see the changes that are happening for Native people.

I was born in 1929. There have been many changes since I went to school in a residential school. I encourage the students today. I tell them, "You are so lucky. Take advantage of your education.

Mais nous renvoyons l'ascenseur. Nous avons d'ailleurs un excellent programme de visites dans les écoles qui est financé par la région de l'Ontario du ministère des Affaires indiennes et du Nord canadien. Ce programme nous permet de détacher des hommes et des femmes au sein du système d'éducation du Conseil scolaire de Toronto pour dispenser des cours sur la culture et les valeurs autochtones. L'année dernière, les deux personnes qui font ça à plein temps, plus les danseurs et chanteurs engagés pour chaque manifestation, ont rendu visite à 35 000 enfants dans les diverses écoles. Cette année civile, le nombre d'enfants qui en bénéficieront atteindra 40 000 ou peut-être 50 000. Nous avons un modeste budget de moins de 100 000 \$. Mais nous sommes tous des intervenants très engagés et passionnés.

D'ailleurs, nos téléphones sonnent sans arrêt en ce moment parce qu'il est prévu que le programme d'études pour les 3^e, 6^e et 9^e années comporte une composante autochtone. Par conséquent, c'est nous qui dispensons ces cours et ça nous plaît beaucoup. L'éducation est absolument essentielle. Et c'est lorsque nous contrôlons l'éducation des membres de notre communauté que nous obtenons les meilleurs résultats.

M. Leonzo Barreno, directeur, Programme de développement des qualités de chef des jeunes Autochtones: Je suis du Collège fédéré des Autochtones de la Saskatchewan, soit le SIFC. Il fait partie du FSIM. D'ailleurs je vous remercie infiniment de l'occasion qui m'est donnée ce soir de comparaître devant les sénateurs membres du comité.

Je voudrais tout d'abord vous signaler la présence de notre Aînée, Beatrice Lavallée, de la Première nation de Piapot; c'est l'une des Aînées du collège. Nous sommes également accompagnés de M. Wes Stevenson, vice-président du Collège fédéré des Autochtones de la Saskatchewan.

Je suis honoré d'avoir été invité par le comité à comparaître ce soir. Je vous suis également très reconnaissant de m'avoir permis de vous adresser la parole en tant que représentant du collège et des communautés de Premières nations et métisses. Dans un premier temps, je voudrais vous parler en tant que représentant du collège des Premières nations.

Je vais demander à l'aînée Beatrice de vous dire quelques mots; elle sera suivie de M. Stevenson, et ensuite je vais faire notre exposé.

Mme Beatrice Lavallée, aînée, Collège fédéré des Autochtones de la Saskatchewan: Permettez-moi de vous saluer. Je suis aînée au collège depuis plusieurs années. Tous les jours je suis occupée. Être aînée au collège m'occupe beaucoup. Je vais dans les différentes salles de classe et les différentes écoles de la collectivité. La semaine dernière, par exemple, les stagiaires du Service de l'éducation autochtone venaient rencontrer les enseignants associés. C'est toujours très encourageant de faire la connaissance de ces personnes et de voir à quel point la vie des peuples autochtones change.

Je suis née en 1929. La situation a beaucoup évolué depuis l'époque où j'étais au pensionnat. Maintenant j'encourage les étudiants. Je leur dis: «Vous avez tellement de chance. Profitez de

Do the best you can. Keep at it.” It is so heart-warming to see all this.

I have heard a few things about youth at risk here. I work with another lady at the gathering place who has a group of youth at risk teenagers. I help her out once in a while. I do not go there as often as she would like because I am with the college.

I see the good things that are happening. Like I said, I go into a lot of classrooms. Last semester, I was into Cree 100 and Cree 101. The instructor there is a very good teacher. He is teaching Cree. I saw that over half of them were non-native. I welcome that. I often tell the folk, when I first got to the college, I say, I have learned your western culture, I speak a little English today, but what do you know about mine? I was thinking one day, I am going have to quit saying that. There are too many of you guys.

I welcome that idea. Over half of them were non-native. The instructor was telling me that they are good. I sat in the middle of the room and the students came and shook my hand. The first person greeted me in Cree as though he had been speaking Cree forever. I was also told that they are good because they know how to write it, also. It is a good place.

I like it there because we are allowed to learn about our own culture and to practice our traditional ways. We have a pipe ceremony once a month. We have feasts.

I go to different schools with the interns and explain to the children in the community the purpose of what they do. They teach those kids in the community. In the future, I think everyone will understand, everyone will care about one another and respect one another.

Once I get going, I can talk forever.

Mr. Wes Stevenson, Vice President, Administration, Saskatchewan Indian Federated College: Madam Chairperson and committee members, I am a Saulteaux First Nation from Cowesses First Nation about 100 miles east of Regina. Of the 2,400 members, 384, maybe 385, depending on who is in town, live on reserve, and the rest live off in urban centres.

I graduated from high school in 1970, and my first timid experience at the University of Regina was when the counsellor told me that “my kind” usually does not make it there.

The Saskatchewan Indian Federated College has been around for 27 years now. We share space on the University of Regina campus. As Mr. Barreno will tell you in a minute, we have graduated many students. The success we have there has been tremendous.

vosre système d’éducation. Faites de votre mieux et persévérez.» Je trouve donc tellement encourageant de constater l’évolution positive de la situation.

Il a été question ce soir de jeunes à risque. Je travaille avec une autre dame au Gathering Place qui conseille un groupe de jeunes adolescents à risque. Je l’aide là-bas de temps en temps. Je n’y vais pas aussi souvent que je le voudrais étant donné mon travail au collège.

Mais j’ai observé certains changements positifs. Comme je viens de vous le dire, je suis souvent dans les salles de classe. Au trimestre dernier, j’étais présente pour les cours de langue crie 100 et 101, l’instructeur est vraiment excellent. Il enseigne le crie. J’ai constaté que plus de la moitié des participants n’étaient pas Autochtones, et j’en suis ravie. Quand je suis arrivée au collège, je disais souvent aux gens: «J’ai appris des choses concernant votre culture occidentale et je parle un peu d’anglais, mais que savez-vous à propos de ma culture?» Je me disais un jour qu’il va falloir que je cesse de dire ça. Vous êtes tout simplement trop nombreux. Mais cette idée me plaît énormément. Plus de la moitié des étudiants n’étaient pas Autochtones. Et l’instructeur me disait qu’ils sont bons. J’étais assise au milieu de la classe et les étudiants sont venus me serrer la main. Le premier m’a saluée en crie et donnait l’impression de parler le crie depuis toujours. On m’a dit aussi qu’ils sont bons parce qu’ils savent écrire dans la langue crie. Donc, il se passe des choses très intéressantes au collège.

Je m’y plais parce qu’on nous permet d’apprendre des choses nouvelles concernant notre propre culture et de recourir à nos pratiques traditionnelles. Par exemple, nous organisons une cérémonie du calumet un fois par mois. Nous organisons aussi des fêtes.

Je vais visiter différentes écoles avec les stagiaires pour expliquer aux enfants de la localité pourquoi ils font ce qu’ils font. Ce sont eux qui enseignent aux jeunes enfants. Je suis convaincue qu’à l’avenir, tout le monde se comprendra et que nos rapports seront axés sur une compassion et un respect mutuel.

Une fois que je commence, je ne m’arrête plus de parler.

M. Wes Stevenson, vice-président, Administration, Collège fédéré des Autochtones de la Saskatchewan: Madame la présidente et membres du comité, je suis membre de la bande indienne de Saulteaux et de la Première nation de Cowesses située à l’est de Regina à une centaine de milles. Sur nos 2 400 membres, 384 ou 385, selon les personnes qui se trouvent en ville, vivent dans la réserve, alors que les autres se trouvent dans des centres urbains.

J’ai obtenu mon diplôme d’études secondaires en 1970, et ma première expérience à l’Université de Regina, en tant que jeune étudiant timide était une rencontre avec un orienteur qui m’a dit que des gens comme moi ne réussissaient pas souvent à faire des études universitaires.

Le Collège fédéré des Autochtones de la Saskatchewan existe depuis 27 ans. Nous avons des locaux sur le campus de l’Université de Regina. Comme M. Barreno vous le dira dans quelques instants, nous avons un grand nombre de diplômés. Notre programme a connu un succès phénoménal.

Mr. Adams stressed the importance of education. We truly believe that. Thirty-two years later, still on the University of Regina property, I have the honour of being a part of an administration that on June 21 of this year, Aboriginal Day, will have a grand opening of a \$30 million structure that is owned and controlled by the First Nations of Saskatchewan. Douglas Cardinal designed this structure.

It has been a tremendous pleasure to experience the transition of going from my first day on the Regina campus and being told that I would not make it, to being part of an administration that has worked very hard for the last 10 years, and to open the doors to this very symbolic, very Canadian post-secondary education structure.

Education has been my saviour. I see it as the saviour of so many of the young students who come in to our college. All students face transitional difficulties when they leave home to go to college; these difficulties are especially challenging for those coming from reserves and are just beginning their journeys.

There are many things broken in post-secondary education in Canada for First Nations. We are building this \$30-million structure, but we will still have a \$15-million mortgage when we are done in June. We fit into a policy vacuum where responsibility for First Nations post-secondary education continues to be tossed between the federal government and the provincial governments. We are not supposed to be around. We get a \$6 million grant each year from Indian Affairs. We are called a "pilot project," a "research project," but we are not called "an institution." That is why we find ourselves here.

Although we became the seventy-sixth member of the Association of Universities and Colleges of Canada, the AUCC, we continue to be chronically under-funded. We receive two-thirds the amount that other universities and colleges in Canada receive for operational funding. That does not speak to capital funding because we have none.

This is why I say there are some things that need fixing. When we talk about "education, education, education" as being the way out for many of our people in the future, this is one area that needs drastic and very immediate attention.

Mr. Barreno: Now we will concentrate on why we were invited to come here.

M. Adams a beaucoup insisté sur l'importance de l'éducation. Et nous en sommes tout à fait convaincus. Trente-deux ans plus tard, toujours sur le campus de l'Université de Regina, j'ai l'honneur de faire partie d'une administration qui fêtera, le 21 juin de cette année, soit la Journée des Autochtones, l'inauguration officielle d'un bâtiment d'une trentaine de millions de dollars qui appartiendra aux Premières nations de la Saskatchewan et qui sera contrôlé par elles. L'architecte Douglas Cardinal a conçu ce bâtiment.

Je dois vous dire à quel point j'ai aimé vivre la transition entre mon premier jour à l'Université de Regina, où on m'a dit que je ne finirais pas mes études, et mon rôle au sein d'une administration qui travaille très fort depuis une dizaine d'années pour que cet établissement d'études postsecondaires très symbolique et très canadien puisse voir le jour.

C'est d'ailleurs l'éducation qui m'a sauvé. Et je considère qu'elle sauvera également la grande majorité des jeunes qui s'inscrivent au collège. Tous les étudiants connaissent certaines difficultés de transition au moment de quitter la maison pour aller au collège; ces difficultés sont d'autant plus graves pour ceux qui viennent de réserves et commencent à peine leur parcours.

En ce qui concerne les membres des Premières nations, il y a énormément d'aspects du système d'éducation postsecondaire au Canada qui ne marchent pas bien. Nous construisons ce nouvel établissement de 30 millions de dollars, mais nous aurons une hypothèque de 15 millions de dollars quand nous aurons fini en juin. Nous sommes victimes des lacunes de la politique dans ce domaine, puisque le gouvernement fédéral et les administrations provinciales continuent de se renvoyer la balle en ce qui concerne la responsabilité des études secondaires des Premières nations. Nous ne sommes pas censés exister. Nous recevrons une subvention de 6 millions de dollars chaque année du ministère des Affaires indiennes. On dit que c'est pour un «projet-pilote» ou un «projet de recherche», mais nous ne sommes jamais considérés comme un établissement en bonne et due forme. C'est d'ailleurs pour cela que nous venons vous parler aujourd'hui.

Depuis que nous sommes devenus le soixante-seizième membre de l'Association des universités et collèges du Canada, soit l'AUCC, nous continuons de subir les contrecoups d'un problème de sous-financement chronique. Nous ne recevons que les deux tiers de la somme que touchent d'autres universités et collèges du Canada au titre des frais de fonctionnement. Ne parlons même pas de financement des immobilisations, puisque nous ne recevons aucuns crédits à cette fin.

Voilà pourquoi je vous dis que certains problèmes doivent être corrigés. Si nous sommes vraiment convaincus que c'est l'éducation et encore de l'éducation qui garantira le succès futur de bon nombre des membres des Premières nations, des mesures énergiques et immédiates s'imposent.

M. Barreno: Maintenant nous allons aborder la question qui correspond au thème de la réunion et pour laquelle nous avons été invités à comparaître.

It is true that many Aboriginal students — First Nations and Métis in the case of Saskatchewan — do make it to the college but the majority do not. They drop out at a very early age. They do not continue their education and they end up in menial jobs or not employed at all.

Because of that, four years ago, I approached some colleagues at the college together with some people from the federal and provincial governments and asked them to create something to reach youth who are not at the university level. We wanted them to have some sort of training so they could record an educational path and find meaningful employment. That is why we created the Aboriginal Youth Leadership Development Program.

I would like to talk about some of the things we have learned about youth — the things they like; the things they do like. Using their own opinions, we created programs for their benefit. For instance, we all know that youth do not like to hear negative comments, hurtful comments or racist comments against Aboriginal people. Because they are young, they do not like to be lectured all the time about their situation. We have also discovered in doing internships that they do not like to be used just for a show. They do not like to be considered as numbers to fill quotas. They also do not like to be “Indian” there — that is called “tokenism.” They prefer to use their talents and to show what they can do and to improve their skills.

Youth do not like to be labelled. We are good at labelling them all the time: “youth at risk,” “young offenders,” “foster youth,” “gangs,” and so forth. They say they feel hurt by those labels. They dislike being misunderstood and they dislike it when their problems are continuously ignored. They also tell us that they are not just “the future.” That phrase is said so often that it has become a cliché. The youth say, “We are the present and we are here to do something.”

Youth believe they can accomplish anything they can dream in life. They like to be trained in things that will boost their self-esteem. Many of those who quit school did so because they felt they were not good enough to stay in school, that they would not make it — just as someone once told Mr. Stevenson.

Youth prefer training that is hands-on, that challenges them mentally and that includes physical activities. As young people, they like to move. They like to show that they can do things that are challenging.

One important lesson has basically become the basis of whatever we do at our centre: Aboriginal youth have an urgent need to go back to their traditional roots. We all know the effects

Il est vrai que bon nombre d'étudiants autochtones — c'est-à-dire à la fois les membres de Premières nations et des Métis dans la province de la Saskatchewan — réussissent à poursuivre leurs études au collège, mais la grande majorité d'entre eux n'y arrivent pas. Ils décrochent lorsqu'ils sont encore très jeunes. Ils ne poursuivent pas leurs études et finissent dans des emplois inférieurs ou sans travail du tout.

C'est pour cette raison qu'il y a quatre ans, j'ai pressenti des collègues au collège ainsi que des responsables fédéraux et provinciaux concernant la possibilité de créer un programme visant à rejoindre les jeunes qui ne sont pas au niveau universitaire. On voulait être en mesure de leur offrir un type de formation qui leur permettrait de parfaire leur éducation et de trouver ensuite des emplois valables. C'est pour cela que nous avons mis sur pied le Programme de développement des qualités de chef des jeunes Autochtones.

Je voudrais vous parler de ce que nous avons appris au sujet des jeunes — ce qu'ils aiment; les activités qui leur plaisent, et ainsi de suite. En nous fondant sur leurs évaluations, nous avons créé des programmes dont ils pourraient bénéficier. Par exemple, nous savons que les jeunes n'aiment pas entendre des commentaires négatifs, blessants ou racistes concernant les peuples autochtones. Et parce qu'ils sont jeunes, ils n'aiment pas qu'on leur fasse la morale tout le temps à propos de leur situation. Nous avons également découvert, par le biais de stages que nous avons organisés, qu'ils n'aiment pas qu'on se serve d'eux pour des raisons purement symboliques. Ils ne veulent pas être considérés comme des Autochtones de service pour les besoins de contingement. Ils n'aiment pas non plus être «Indiens» dans ce contexte — à ce moment-là, c'est pour la forme. Ils préfèrent exploiter leurs talents, montrer ce qu'ils sont capables de faire et accroître leurs compétences.

Les jeunes n'aiment pas qu'on leur colle des étiquettes. Or nous faisons ça tout le temps: «des jeunes à risque», «des jeunes contrevenants», «les jeunes provenant de foyers d'accueil», «les bandes», et cetera. Ils trouvent blessant d'être catalogués de cette façon. Ils n'aiment pas être mal compris et ils n'aiment pas non plus lorsqu'on ne tient aucun compte de leurs problèmes. Ils nous disent également qu'ils ne représentent pas uniquement «l'avenir». Cette phrase a été répétée si souvent que c'est devenu un cliché. Maintenant les jeunes nous disent: «Nous représentons également le présent, et nous sommes là pour faire quelque chose.»

Les jeunes estiment qu'il suffit d'avoir un rêve pour être capable de le réaliser. Ils aiment apprendre à faire des choses qui leur permettent d'avoir une meilleure opinion d'eux-mêmes. Bon nombre de ceux qui ont quitté l'école l'ont fait parce qu'ils avaient le sentiment de ne pas être assez bons pour rester à l'école et pour réussir — comme M. Stevenson se l'ait fait dire autrefois.

Les jeunes préfèrent la formation de type pratique, qui les stimule intellectuellement mais comprend des activités physiques. Les jeunes aiment bouger. Ils aiment montrer qu'ils sont capables de relever les défis qu'on leur lance.

Il y a une leçon importante que nous avons tirée de nos activités et qui est maintenant à la base de tout ce que nous faisons au centre. Les jeunes Autochtones ont un besoin urgent de

of colonialism and residential schools on many generations of Aboriginal people. The new generation is urgently re-claiming their culture. Especially when they live in the cities, it can be very difficult to go back to their traditions. I am glad there are programs, as my friends have described, that bring back to them this amazing sense of pride.

We believe we gain strength from our partnerships. Therefore, we bring the elders in to talk to our youth. From those relationships, we build the rest of the programs. Traditional knowledge should be included. The elders are an integral part of the culture. It is beneficial to both elders and youth in all stages of the programming to not only receive the programs, but to be involved in planning, delivering, evaluating and even terminating programs if they are not successful. All training should be holistic, not only in the traditional sense but also in the sense of including families, community members, and any private or public groups that are interested in working with us.

We are always looking for self-sustainability. We are always under-funded in our programs. We are always creating ways to bring in funding for our programs. We want to show the youth that they also can bring funding to the program when we involve them.

We firmly believe that training should focus on two essential elements. The first one is to empower youth so they can realize their potential and self-worth. The second focus is on areas of education and employment that will benefit them.

We evaluate each program and improve the areas that are not working for youth or not having a positive impact. We maximize resources. My colleagues were explaining how they have worked to reach thousands of people with a few dollars. We also do that. We have a strong sense of accountability. We keep records of all the activities and, of course, we keep financial records of every expense we pay.

Our program is successful because it is publicly well known. We are very visible in the community. We change, we diversify and we grow. The college is a perfect example of that. Our programs are open to all Aboriginal youth — First Nations or Métis. We promote our programs as accurately as we can, setting out information and requirements very clearly so that the applicants know what they are coming to. We show professionalism but we are also very culturally sensitive. We respect all people who are involved in our programs. We do not discriminate against those youth who have had minor offences in the past. They also deserve a chance. On the other hand, we ensure that they know that there are cultural and administrative

retrouver leurs racines traditionnelles. Nous connaissons déjà les effets du colonialisme et des pensionnats sur de nombreuses générations d'Autochtones. La nouvelle génération réclame à nouveau et de façon urgente le droit de pratiquer sa culture. Mais pour les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain, il peut être très difficile de revenir aux traditions. Je suis donc content qu'il existe des programmes, comme ceux décrits par mes collègues, qui leur permettent de retrouver leur sentiment de fierté.

En ce qui nous concerne, nous gagnons à établir des partenariats. C'est ainsi que nous invitons nos aînés à parler à nos jeunes. Et à partir des relations ainsi établies, nous élaborons l'ensemble des programmes. Le savoir traditionnel doit être inclus. Les aînés font partie intégrante de la culture. À toutes les étapes de la programmation, c'est avantageux de faire participer les aînés et les jeunes, non seulement en tant que consommateurs ou utilisateurs, mais en tant que collaborateurs qui aident à planifier, à dispenser, à évaluer et même à supprimer les programmes, si l'on détermine qu'ils ne sont pas appropriés. La formation doit être holistique, pas seulement dans le sens traditionnel, mais dans le sens de la participation des familles, des membres de la communauté et de tout autre groupe privé ou public qui voudraient travailler avec nous.

Nous visons toujours l'autosuffisance. Nos programmes sont continuellement sous-financés. Ainsi nous trouvons de nouveaux moyens d'obtenir le financement requis pour nos programmes. Nous voulons montrer aux jeunes qu'ils peuvent aussi nous aider à trouver des sources de financement pour le programme lorsqu'on les fait participer.

Nous sommes fermement convaincus que la formation doit porter sur deux aspects clés. D'abord, nous souhaitons habiliter les jeunes pour qu'ils soient en mesure de réaliser leur potentiel et de se valoriser. Deuxièmement, nous mettons l'accès sur l'éducation et les emplois qui vont leur être bénéfiques.

Nous évaluons chaque programme et nous y apportons les améliorations qui s'imposent lorsqu'un programme ne répond pas aux besoins des jeunes ou n'a pas d'impact positif. Nous utilisons les ressources au maximum. Mes collègues m'expliquaient les moyens qu'ils ont pris pour rejoindre des milliers de personnes avec des fonds très limités. Nous faisons exactement la même chose. Et nous avons un vif sentiment de nos responsabilités. Nous documentons l'ensemble de nos activités et, bien entendu, nous tenons un dossier complet de toutes nos dépenses.

Notre programme est une réussite parce qu'il est bien connu du public. Nous sommes très visibles au sein de la collectivité. Nous évoluons, nous diversifions nos activités et nous continuons à croître. Le collège en est l'exemple parfait. Nos programmes s'adressent à tous les jeunes Autochtones, membres de Premières nations ou Métis. Au niveau de la promotion de nos programmes, nous essayons toujours de fournir des renseignements aussi complets et exacts que possible sur les conditions d'admission, pour que les demandeurs sachent à quoi s'attendre. Nous faisons preuve de professionnalisme tout en tenant compte de nos différences culturelles. Nous respectons tous ceux qui participent à nos programmes. Nous ne pratiquons aucune

protocols and guidelines that cannot be broken. They understand that. We are very clear about those things and we always have the elders help to explain that.

Once applicants are accepted into our programs, we sign agreements with them of mutual understanding and expectations between them and us. Of course, the elders are present as well.

Because our programs include not only classroom teaching but also travel to camps in rural areas, we must insure those participants. The college has insurance in case of any accident. So far none have happened.

Once we are in the training, elders, the staff, and the trainers, are well aware of the participants. We all have experience in our different fields. We incorporate traditional knowledge very strongly, as well as non-Aboriginal knowledge ensuring that our youth absorb the content of the training; a training that is dynamic, non-stop, empowering, respectful and motivating. We do this training because we want the people to discover their inner selves and the abilities they do not know they have. We always encourage them to communicate and not just to listen to us. We teach them to be leaders — not followers — and to be builders of healthy societies.

Then, when that part is done, when we focus on teaching them the actual jobs and careers that are out there that they can pursue, we help them to pursue that. We also believe in creating our own capacities and that is why we facilitate training for trainers so that people who come to our program receive a further education.

I will now speak about barriers and funding. If we are going to avoid barriers in the future and help Aboriginal youth, we recommend strongly that funding agencies should be more flexible within their terms and conditions to ensure that programs can be innovative and focused more on the actual needs of the community — in this case of the youth — and not solely on the funding agency's requirements.

Funding agencies should encourage innovation and input from our elders and youth. Funding agencies, be they federal, provincial or Aboriginal, should work in a more coordinated fashion. The process to access funding from them should not be so rigid and be accessible to small agencies for small programs.

discrimination contre les jeunes qui auraient été condamnés pour des infractions mineures par le passé. Eux aussi méritent une deuxième chance. Par contre, nous nous assurons toujours de leur faire comprendre qu'il existe des protocoles culturels et administratifs et certaines directives qu'il faut absolument respecter. Ils comprennent ça. Nous faisons en sorte que la situation soit très claire et nous pouvons toujours recourir aux Aînés pour nous aider à expliquer les conditions.

Une fois que les demandeurs ont été admis à nos programmes, nous signons des ententes qui favorisent la compréhension mutuelle et précisent nos attentes vis-à-vis d'eux et inversement. Bien sûr, les Aînés participent à ce processus.

Étant donné que nos programmes comprennent l'enseignement en classe et des séjours dans des camps situés en milieu rural, nous sommes obligés d'assurer tous les participants. Le collège a donc pris des assurances en cas d'accident. Jusqu'ici, il n'y en a jamais eue.

Une fois que la formation a commencé, les aînés, les membres du personnel et les formateurs arrivent rapidement à bien connaître les participants. Nous avons tous une bonne expérience dans nos domaines respectifs. Nous incorporons dans nos programmes beaucoup de savoir traditionnel, ainsi que des connaissances non autochtones en cherchant à nous assurer que les jeunes participants assimilent bien l'information qui correspond au contenu de la formation — une formation dynamique, continue, habilitante, respectueuse et motivante. Nous assurons cette formation pour permettre aux gens de se connaître vraiment et de découvrir les talents qu'ils ne pensaient peut-être pas avoir. Nous les encourageons toujours à communiquer au lieu de simplement nous écouter. Nous leur apprenons à être des meneurs — et à construire des sociétés saines.

Ensuite, quand cette partie du cours est terminée, nous leur apprenons à occuper un vrai emploi, à pratiquer un métier ou à faire une carrière qui les intéresse. Nous croyons aussi en la nécessité de renforcer nos propres capacités, et c'est pour cela que nous offrons de la formation aux formateurs, afin que les personnes qui participent à notre programme puissent poursuivre encore leurs études.

Maintenant je voudrais aborder la question des obstacles et du financement. Si l'objectif consiste à éviter les obstacles futurs et à venir en aide aux jeunes Autochtones, nous recommandons vivement que les organismes de financement soient plus souples au niveau des conditions qu'ils imposent afin que les programmes puissent être novateurs et davantage axés sur les vrais besoins du groupe cible — en l'occurrence, les jeunes — et non uniquement sur les exigences de l'organisme subventionnaire.

De plus, les organismes de financement devraient encourager l'innovation et l'apport de nos aînés et de nos jeunes. Qu'ils soient fédéraux, provinciaux ou autochtones, de tels organismes devraient se concentrer davantage. La procédure à suivre pour accéder aux crédits disponibles ne devrait pas être aussi rigide et les petits établissements devraient pouvoir en obtenir pour l'exécution de programmes de petite envergure.

We also would like that whoever is in charge of those agencies to identify programs or institutions that have an impact in the lives of our youth and continue to support those institutions because of the good job they are doing. The funding agencies' representatives should visit us; they should visit the programs they fund and monitor our activities. If possible, we would like some of those funding agencies to consider coming to some of our programs because we believe that to wear moccasins does not hurt. On the contrary, it will make them feel very good.

Also, funding agencies should support programs and institutions to set up effective mechanisms for narrative and financial reports. Reporting should not be complicated. Since that is one of the issues that usually arises in relation to Aboriginal programs and institutions, by working together we can advance in this society.

Thank you for your time. I give to each of you a little folder that contains information about the college and the programs, as well as comments from youth who have taken our programs. I want to commend this committee for the work it is doing. I am not from Canada but I was embraced by First Nations people and adopted by them. I come from a society where tolerance was zero and I left mainly because of the conflicts. I commend you because Aboriginal people, especially in the West, are growing tremendously fast and they need urgent attention. The youth and the Aboriginal people who live in larger cities in the East and West also need support. This is not a plea for pity but is a rightful plea so that First Nations people, and Metis and Inuit, can feel a part of Canada.

Mr. Lyndon Linklater, Chairman of the Board, Saskatoon Indian and Metis Friendship Centre: Thank you, senators, and colleagues. I extend greetings on behalf of the Saskatoon Indian and Metis Friendship Centre.

As some of you might be familiar with the City of Saskatoon, right now when you speak about demographics that affect Aboriginal people in the Province of Saskatchewan, on my taxi cab ride here I asked the cab driver how does he know where to go because Ottawa is such a big city. He told me that there are a million people here. I said that that is how many people live in the whole province from which I come.

They say in the year 2030, 50 per cent of the population of Saskatchewan will be made up of Aboriginal people. I am sure you have all heard about the demographics with respect to First Nations people and how they are disproportionate in terms of regular Canadians when you talk about longevity rates, diabetes

Nous souhaitons également que les responsables de ces organismes cherchent à connaître les programmes ou établissements qui ont une influence positive sur la vie des jeunes et qu'ils continuent de financer de tels établissements en raison de l'excellent travail qu'ils accomplissent. Les représentants des organismes subventionnaires devraient nous rendre visite; ils devraient venir sur place pour voir en quoi consistent les programmes et chercher à suivre nos activités. Nous aimerions vraiment que les représentants de ces organismes envisagent de venir voir comment nous présentons nos programmes parce qu'à notre avis, porter des mocassins, ce n'est pas quelque chose qui fait mal. Au contraire, ils vont s'y sentir très bien.

De plus, les organismes de financement devraient aider les responsables de programmes et d'établissements à mettre en place des mécanismes appropriés pour la présentation de rapports narratifs et financiers. Cependant, la procédure à suivre ne devrait pas être compliquée. Puisqu'il s'agit là d'une difficulté qui surgit très fréquemment du moment qu'il s'agit de programmes et d'établissements autochtones, nous sommes d'avis qu'en conjuguant nos efforts, nous réussirons à faire avancer notre société.

Merci de m'avoir consacré de votre temps. Je vais donner à chacun d'entre vous un petit dépliant qui présente le collège et ses programmes, ainsi que les réactions d'un certain nombre de jeunes qui ont suivi nos programmes. Je tiens à féliciter le comité pour le travail qu'il accomplit. Je ne suis pas du Canada mais j'ai été accueilli et adopté par les membres de Premières nations. Je suis originaire d'une société où la tolérance était inexistante et si j'ai quitté mon pays, c'est à cause des conflits. Je vous félicite parce que les Autochtones, surtout dans l'Ouest, sont de plus en plus nombreux et ont des besoins urgents. Les jeunes et les Autochtones qui vivent dans les grandes villes de l'est et de l'ouest du pays ont également besoin de soutien. Ce n'est pas un appel à la pitié mais plutôt une requête légitime afin de garantir que les membres des Premières nations, les Métis et les Inuits puissent tous avoir le sentiment d'appartenir au Canada.

M. Lyndon Linklater, président du conseil d'administration, Centre d'amitié des Autochtones et des Métis de Saskatoon: Merci, sénateurs et collègues. Je vous salue au nom du Centre d'amitié des Autochtones et des Métis de Saskatoon.

Certains d'entre vous connaissez peut-être la ville de Saskatoon, et par rapport à la situation démographique des peuples autochtones de la province de la Saskatchewan, je dois vous dire qu'en venant ici en taxi, j'ai demandé au chauffeur comment il pouvait savoir où aller, étant donné qu'Ottawa est une très grande ville. Il m'a dit qu'Ottawa compte un million d'habitants. Je lui ai répondu que ça correspond au nombre d'habitants pour l'ensemble de la province d'où je viens.

Selon les prévisions, en l'an 2030, 50 p. 100 de la population de la Saskatchewan sera autochtone. Je suis convaincu que vous avez déjà entendu les prévisions démographiques concernant les membres des Premières nations et les écarts importants entre ces derniers et les Canadiens non autochtones sur le plan de

rates, incarceration rates, and all of these health and socio-economic things. What do we do?

A number of different programs that have been worked. One is the friendship centre movement. The Saskatchewan centre will be celebrating its thirty-fifth year in the city. We hope to see continued funding for the centre and all of the programs that it delivers.

In our city, we have problems. There a gang problem occurring in the city where we live. This is new to us. It is only five years old. We hear of gangs in Winnipeg and they are moving west. When we speak to our elders and when we speak to community members in the City of Saskatoon, they say we need to continue doing is offering programs such as the programs we have at the centre, which are culturally relevant and culturally appropriate programs. Some of my colleagues from the Toronto friendship centre spoke of their programs. Many Indian organizations have similar programs that offer culturally relevant programs as value-added programs. Those programs need to continue. If we are to make any dent in to the socio-demographics with which we are familiar, we need to continue to support those kinds of initiatives.

Currently, there is an initiative called the urban Multi-purpose Aboriginal Youth Centre initiative. We are not sure how long this initiative will be in existence. I actually work for Indian government. I work for the Saskatoon Tribal Council, Urban First Nations Services. There is a bit of a conflict there because we deliver very similar programs, the friendship centre and the place where I work. However, when I think hard about it, there is no question that there can never be enough programming for Aboriginal young people or Aboriginal people in general. We will continue to coexist, these Indian government organizations as well as non-government Aboriginal organizations, in trying to address the needs of our people and the health issues that face our people and all the others that face our people. We will all work together. However, we need to know that support will be there by the federal government as well as provincial governments.

There is this place in Saskatoon called the White Buffalo Youth Lodge, that is about two or three years old. It is funded by Heritage Canada. The Saskatoon Tribal Council urban office where I work manages the youth lodge. For the first time, young people have a place to go in the City of Saskatoon.

l'espérance de vie, du taux de diabète, du taux d'incarcération et de toutes sortes d'autres facteurs liés à la santé et à la situation socio-économique. Que faut-il faire?

Plusieurs programmes différents ont donné de bons résultats — entre autres, le mouvement des centres d'amitié. En Saskatchewan, notre centre fêtera cette année sa trente-cinquième année de présence dans la ville. Nous espérons continuer de recevoir des crédits pour assurer le fonctionnement du centre et de l'ensemble des programmes qu'il dispense.

Dans notre ville, nous faisons face à certaines difficultés. Il y a un problème de bandes dans la ville où nous habitons. C'est un nouveau phénomène qui n'est présent que depuis cinq ans. Nous entendons parler de bandes à Winnipeg mais ces bandes se déplacent vers l'Ouest. Quand nous en parlons avec nos Aînés et aux responsables communautaires de la ville de Saskatoon, ils nous disent qu'il faut continuer à présenter des programmes, comme ceux que nous offrons au centre, c'est-à-dire des programmes adaptés aux besoins culturels des participants. Certains de mes collègues du Centre d'amitié de Toronto vous ont déjà parlé de leurs programmes. Bon nombre d'organismes autochtones dispensent des programmes semblables qui sont adaptés aux besoins culturels et offerts à titre de programmes à valeur ajoutée. Il faut que ces programmes continuent d'être disponibles. Si nous souhaitons modifier le moindre des conséquences du profil socio-démographique que nous connaissons tous, il faut continuer à soutenir ce genre d'initiatives.

À l'heure actuelle, une initiative est en cours qui s'appelle l'initiative des Centres urbains et polyvalents pour jeunes Autochtones. Nous ne savons pas pendant combien de temps ce projet continuera d'exister. En fait, moi je travaille pour le gouvernement autochtone. Je travaille pour le Conseil tribal de Saskatoon aux Services urbains pour les Premières nations. En réalité, il y a une sorte de conflit parce que les programmes exécutés par le Centre d'amitié et l'endroit où je travaille sont très semblables. Mais quand j'y pense, je me dis malgré tout qu'il ne pourra jamais y avoir assez de programmes pour les jeunes Autochtones ou les peuples autochtones en général. Nous allons donc continuer à coexister — c'est-à-dire les organismes mis sur pied par le gouvernement autochtone et les organismes autochtones non gouvernementaux — et à nous efforcer de répondre aux besoins de notre peuple et de régler les problèmes de santé et les problèmes de tout ordre auxquels font face les Autochtones. Nous allons tous travailler de concert. Cependant, nous devons avoir la certitude que le gouvernement fédéral et les administrations provinciales continueront à nous aider financièrement.

À Saskatoon, nous avons un centre qui s'appelle le White Buffalo Youth Lodge; il existe depuis deux ou trois ans et ses activités sont financées par Patrimoine canadien. Le bureau urbain du Conseil tribal de Saskatoon où je travaille est responsable de ce centre pour les jeunes. Pour la première fois, il y a un centre pour les jeunes dans la ville de Saskatoon.

There is an area called Rivers Dale, in Saskatoon. It is the Indian part of town, so to speak. There is a very high population of Aboriginal people there. There has never really ever been any kind of place for them to go. I am told that youth who become involved in gangs get involved because it is a family to them. They have a place to go and hang out. They have a place where someone speaks their language, whether that is street language or a First Nation language. That is why they join the gangs. It gives them a sense of home. That is where they can go to relate to their own kind.

The White Buffalo Youth Lodge is a place where 75 per cent to 80 per cent of the young people who go there are of Aboriginal ancestry. They offer culturally relevant programs such as recreation programs and guidance programs. The White Buffalo Youth Lodge is a building that is in partnership with other government agencies such as health, for example. There is a nurse and a dentist on site. We have set up partnerships at the community level to address these issues that our people face.

Partnerships are really good as long as the people involved have the same kind of goals and want to achieve the same kind of results.

I wish to acknowledge the Senate itself for having this committee and trying to make a difference in this beautiful country where we all live. I think about what is going on in the world in places like in Iraq, with the space shuttle Columbia; these are serious situations. However, closer to home we have many problems that we need to continue to deal with if we all want to make this a better place. We are certainly on the right road, but I want to encourage you to continue walking on this road.

That is all I have to say for now. I would be more than happy to answer any questions you may have.

Senator Pearson: I wish to thank you all for your presentations. They were fascinating and very interesting. Certain themes emerged from what you say. One is a theme of community, which is so important that any programs that are going to work to help any young people must have that community base. Among the recommendations that we will be making will be recommendations for guaranteed funding — to the degree that one can ever do that — for things like friendship centres and the urban multi-purpose centre, particularly if you figure out you can live together. As you say, there is never quite enough. Clearly, there is a need for a place to go. All kids need that, but they do need a place to go where they feel comfortable and where they learn things, et cetera. I am one year younger than your elder, but I was glad to hear from her, too. The connection between the generations is important, as are the opportunities that such a connection offers.

Il existe un quartier de Saskatoon qui s'appelle Rivers Dale. C'est en quelque sorte le quartier autochtone. On y trouve une très forte population d'Autochtones. Il n'y a jamais eu de centre ou d'endroit où ils puissent aller. On me dit que les jeunes qui deviennent membres de bandes le font parce que la bande représente pour eux une sorte de famille. Ils ont un endroit où ils peuvent aller. Et ils savent qu'ils seront en contact avec des gens qui parlent leur langue, que ce soit la langue de la rue ou une langue de Première nation. Voilà pourquoi ils deviennent membres de ces bandes. Pour eux, c'est une sorte de foyer, un milieu où ils peuvent avoir des rapports avec des gens comme eux.

Le White Buffalo Youth Lodge est un centre où 75 à 80 p. 100 des jeunes qui le fréquentent sont d'origine autochtone. On y présente des programmes qui répondent aux besoins culturels des participants, tels que des programmes d'activité récréative et d'orientation. Le White Buffalo Youth Lodge est situé dans un bâtiment où d'autres organismes gouvernementaux, tels que le Service de santé, travaillent en partenariat avec nous. Il y a une infirmière et un dentiste sur place. Nous avons établi des partenariats au niveau communautaire pour nous permettre de répondre à l'ensemble des difficultés auxquelles est confronté notre peuple.

Des partenariats de ce genre sont extrêmement positifs à condition que les partenaires aient les mêmes objectifs et désirent obtenir les mêmes résultats.

D'ailleurs, je tiens à féliciter le Sénat d'avoir créé ce comité et des efforts qu'il déploie pour améliorer la situation des gens dans ce beau pays que nous habitons tous. Je pense, par exemple, à la situation actuelle dans différentes régions du monde, comme en Iraq, et à ce qui est arrivé à la navette spatiale Columbia; ce sont des situations graves. Mais chez nous, nous sommes confrontés à de nombreux problèmes et il faut continuer à chercher des solutions à ces problèmes si nous souhaitons améliorer les conditions de tous ceux qui vivent au Canada. Nous sommes sur la bonne voie, mais je tiens à vous encourager à poursuivre vos efforts en ce sens.

Voilà; c'est tout ce que j'ai à vous dire pour l'instant. Je suis à votre disposition pour répondre à vos questions.

Le sénateur Pearson: Permettez-moi tout d'abord de vous remercier pour vos exposés. Je les ai trouvés fascinants et fort intéressants. Certains thèmes se dégagent de vos propos. D'abord, celui de l'appartenance à une communauté, qui est si importante; pour que les programmes puissent donner de bons résultats, les jeunes doivent avoir le sentiment d'appartenir à leur communauté. Nous comptons d'ailleurs recommander, entre autres choses que les centres d'amitié et les centres urbains polyvalents bénéficient de financement garanti — dans la mesure où la chose est possible — surtout dans un contexte où vous pourriez conjuguer vos efforts et partager des locaux. Comme vous le dites vous-mêmes, il n'y a jamais assez de services. Il est clair que les jeunes ont besoin de centres où ils peuvent se réunir. Tous les jeunes ont besoin de ça, mais il faut que ce soit un endroit où ils se sentent à l'aise, où ils peuvent apprendre des choses, et cetera. J'ai un an de moins que votre aînée, mais j'étais bien

I was interested in the Toronto presentation because I have spent a lot of time in Toronto and come from Ontario. Is your centre the one that is on St. George Street?

Mr. McMahon: Spadina.

Senator Pearson: I remember going there when Rodney Bobiwash, who has since died, was there. I was quite excited then. That was some years ago, before I became a senator.

The Department of Justice just released, in mid-January, a snapshot of young Aboriginal people in custody across the country. The remarkable thing was the difference between Toronto and Winnipeg. In Toronto, there were six; in Winnipeg, there were 62 or something of that order. They had actually the same basic size of population of young people. Obviously, things in your area are working. Perhaps Winnipeg has different problems, in terms of the way that the city is structured, and so on. I spoke with Judy Findlay, the child advocate in Toronto. She commented that the programs are well established. I love your program on learning through the arts since that is one of my great interests. I think it is one of the things we would like to reinforce as well.

In your presentation, Mr. Barreno, when you speak about the funding issue, it is eloquent when you read behind what you are saying and what that means. It is not just your organizations that are suffering from those kinds of issues, it is the whole non-governmental sector to some extent that is suffering from these extraordinary demands and irrationalities in funding formulas.

I was particularly struck by that comment "maybe someone could come and visit us one day." I think that is true, people fund something and then they never go to see what is going on because once you go to see it, you get really excited. Maybe they are told not to go so they do not get too excited.

I want to reinforce the kind of messages that you have given and ones that we feel are important. Perhaps you could speak a bit more about the arts. That is something we need to have on the record as much as possible. It should be a theme that we pick up.

Mr. McMahon: I am an actor and a writer. Growing up in the theatre and in the friendship centre movement, I am a friendship centre brat. The "little beavers" program that I grew up with on

contente d'entendre ce qu'elle avait à dire. Les liens entre les générations sont importants, de même que les possibilités de communication et d'apprentissage qu'offrent de tels liens.

L'exposé du groupe de Toronto m'a beaucoup intéressée parce que j'ai passé beaucoup de temps à Toronto, et que je suis de la province de l'Ontario. Votre centre est-il situé sur la rue St. George?

M. McMahon: Non, Spadina.

Le sénateur Pearson: Je me souviens d'y avoir été à l'époque de Rodney Bobiwash, qui est décédé depuis. Tout cela me paraissait bien intéressant. Cela remonte assez loin, à l'époque où je n'étais pas encore sénateur.

À la mi-janvier, le ministère de la Justice a publié un document qui présente un aperçu général de la situation relative aux détenus autochtones dans tout le Canada. Les différences entre Toronto et Winnipeg étaient tout à fait étonnantes. À Toronto, il y en avait six; à Winnipeg, il y en avait à peu près 62. Or ces deux villes avaient à peu près le même nombre de jeunes parmi leurs habitants. Évidemment, les efforts que vous déployez ont commencé à porter leurs fruits. Il est possible que les problèmes de Winnipeg soient de nature un peu différente, par rapport à la structure de la ville, et cetera. J'ai parlé avec Judy Findlay, qui défend les droits des enfants à Toronto. Elle m'a dit que ces programmes sont bien établis. D'ailleurs, j'aime beaucoup votre programme qui axe l'apprentissage sur l'appréciation artistique, car c'est quelque chose qui m'intéresse beaucoup. C'est aussi le genre de projet qu'on aimerait renforcer.

Dans votre exposé, monsieur Barreno, vous avez parlé de financement, et vos propos m'ont paru particulièrement éloquentes en raison du message que vous communiquez indirectement et de la signification profonde de ce message. C'est-à-dire que vos organismes ne sont pas les seuls à se heurter à ce genre de problèmes; tout le secteur non gouvernemental jusqu'à un certain point est visé par ces formules de financement qui sont parfois irrationnelles et imposent un fardeau important aux organismes du point de vue des conditions à remplir.

Cela m'a frappé quand vous avez dit: «Quelqu'un devrait peut-être venir nous voir sur place un jour.» C'est vrai, ce que vous dites; les organismes subventionnaires vous donnent de l'argent, mais ils ne vont jamais vous voir pour avoir une idée de ce que vous faites, car le fait est qu'une fois sur place, on se rend compte à quel point vos programmes sont excitants. Peut-être qu'on leur a dit de ne jamais aller sur place puisqu'il faut éviter tout ce qui pourrait être excitant.

Je voudrais insister sur les messages que vous nous avez communiqués, et qui nous semblent tellement importants. Peut-être pourriez-vous nous parler un peu plus des activités artistiques. Il faudrait que nous essayions de recueillir autant d'information que possible à ce sujet pour que ce soit accessible par le biais du compte rendu. C'est un thème sur lequel nous devrions absolument insister.

M. McMahon: Je suis acteur et écrivain. Comme j'ai grandi au théâtre et au sein du mouvement des centres d'amitié, on pourrait dire que je suis un vétéran des centres d'amitié. Le programme des

longer exists. Literally, I grew up in a friendship centre. Both my parents were recovered alcoholics. Mother went back to school and the friendship centre was our baby-sitter. The friendship centre really saved my life, and that of my brother and my two sisters. We leaned so much on the friendship centre and the movement.

I will never forget the words of this woman who this story about being able to express herself and tell what is on your mind. We often tell young people to watch their Ps and Qs and to speak when spoken to and to be polite. While all those things I believe to be true, we must be respectful. One thing she always encouraged in the little beaver's program was, open expression. If you were not happy, you were allowed to say so. If you wanted things to change, you were allowed to say so.

That has influenced the way I do things at the Native Canadian Centre of Toronto. This may come out wrong, but I do not provide much structure and I do not have many rigid rules. The one rule that people must adhere to is respect for themselves and other people in the space we are in. That is our basic rule and from that, everything else is basically thrown out the window. When we establish respect, then we move on.

That teaching came from this woman at the friendship centre. She told us that it was okay to express ourselves. So, growing up in the theatre was an open way for me to communicate with people. The basic principle of theatre and art is communication. The strength behind the theatre project that I proposed was not carried out the way I proposed it. The Department of Justice made me, as my colleague said, "define it inside a box." So, you can imagine my struggle to define the theatre within a funding requirement box. It was incredibly difficult and for the first project, we worked for almost one year on the proposal.

It was a ridiculous process but a rewarding one because it made me define it for myself. The modules that I proposed came in six parts. Teamwork and cooperation was the first principle; we have to learn how to get along and to get to know each other. Teamwork was a huge component of that first theatre module and the cooperation was, obviously, self-explanatory.

To be in the space and to work together, we had to work as a team but we also had to give and take a little bit. In terms of cooperation, we had to be able to drop our personal agendas and work according to someone else's agenda. That is a steadfast rule in the theatre and a basic rule in improv theatre, which is my background.

«little beavers» dont j'ai bénéficié en grandissant n'existe plus. J'ai littéralement grandi dans un centre d'amitié. Mes deux parents ont été des alcooliques qui étaient en cure de désintoxication. Ma mère a fini par retourner aux études, si bien que c'est le centre d'amitié qui nous gardait. Et je dois dire que ce centre d'amitié m'a vraiment sauvé la vie, ainsi que celles de mon frère et de mes deux sœurs. Nous avons tellement dépendu du centre d'amitié et de tout le mouvement pour nous soutenir.

Je n'oublierai jamais les propos d'une femme qui raconte une histoire à propos de sa capacité de s'exprimer et de dire ouvertement ce qu'elle pense. On dit souvent aux jeunes qu'il faut apprendre de bonnes manières, être polis et ne parler aux adultes que lorsqu'un adulte vous adresse la parole. Tout cela est vrai à mon avis, mais il faut aussi faire preuve de respect. S'il y a une chose qu'elle nous a toujours encouragés à faire au programme des «little beavers», c'était de nous exprimer librement. Si on n'était pas content, on avait le droit de le dire. Si on souhaitait que certaines choses changent, on avait le droit de le dire aussi.

Cela a certainement influencé mon approche au Centre canadien des Autochtones de Toronto. Vous allez peut-être mal interpréter ce que je vais vous dire, mais le fait est que je n'impose pas une structure ou des règles très rigides. La seule règle sur laquelle j'insiste est celle du respect: le respect de soi et le respect des autres avec qui on partage un espace. Voilà notre règle de base et une fois qu'elle est bien établie, on peut supprimer tout le reste. Lorsque le principe du respect est établi, on peut passer à autre chose.

C'est cette femme au centre d'amitié qui m'a appris cela. Elle nous a dit que nous avions le droit de nous exprimer. Donc, grandir au théâtre était pour moi une façon d'apprendre à communiquer avec autrui. Le principe de base du théâtre et de l'art est celui de la communication. La force du projet de théâtre que j'ai proposé ne s'est pas réalisée parce qu'on ne m'a pas permis de l'exécuter comme je l'avais conçu. Comme mon collègue l'a dit, le ministère de la Justice m'a obligé à le définir en fonction d'un cadre bien rigide. Vous pouvez imaginer à quel point j'ai du mal à définir un projet de ce genre en fonction des exigences de l'organisme subventionnaire. J'ai trouvé ça extrêmement difficile, et pour le premier projet, nous avons consacré presque un an à la préparation de notre proposition.

C'était ridicule mais en même temps enrichissant, car cela m'a forcé à approfondir ma propre conception du projet. Les modules que j'ai proposés étaient au nombre de six. Le premier principe de base était celui du travail d'équipe et de la collaboration; il faut qu'on apprenne à travailler ensemble et à bien se connaître. Donc, le travail d'équipe présentait une composante très importante du premier module, et pour ce qui est de la collaboration, je pense que ce concept se passe d'explications.

Pour être à même de partager cet espace et travailler ensemble, il a fallu qu'on travaille en équipe, mais nous avons tous dû être souples. Au niveau de la collaboration, chacun devait laisser tomber ses propres priorités et accomplir un travail en fonction des priorités d'un autre. Ça c'est une règle absolue au théâtre et notamment en improvisation, qui correspond à ma spécialisation.

The second one was leadership. We made people take a leadership stance in our modules. The leadership module comes from being able to take charge in a room, to express yourself freely and to run exercises. After teaching our first component, we had the youth coming into the workshops facilitate one of the theatre games that we play or one of the exercises, for example. They started to take ownership of the program early on. Frankly, most of the time you fail. There is a great deal of failure in our program and that is important failure. As our elders teach us, we only learn from our mistakes. If we keep doing things right, we will never get better at them. It is by making mistakes that you really begin to learn and to grow. These young people made mistakes early on and we encouraged that. Our mistakes are not right or wrong; they are learning opportunities.

The second module allows them to take leadership over the program. The third, fourth, fifth and sixth modules are a little artier but it is about creation. In terms of content and expression, you are able to go through different popular theatre techniques such as "clown," which is a form of theatre used in neutral masking. In that form, you learn to drop your guard and to be exposed and to be open. You open yourself up to communication and emotions so that those elements are able to flow freely.

You go through a number of different techniques such as writing and movement. We talk about recreation programs and what gets you sweating — theatre will do that. It approaches leadership, communication and life skills in a way that allows you to open up. None of these principles are new; I did not invent them. I thought I did — I was prepared to do a masters degree in theatre techniques as a means to youth programming and life skills. There I was, a big shot in Toronto proposing the program to Justice Canada. I had a meeting with justice officials and told them we had a new project — we will do theatre as life skills — brilliant. One official sat across from me and said, "KYTES has been doing that for 25 years." KYTES, the Kensington Youth Theatre and Employment Skills program has been running in Toronto for some time. It is a take on life skills and is not a paper handout where you fill in the blanks — it is a practical life skills program. As we know, expression is medicine and laughter is medicine. The workshops promote laughter.

Senator Pearson: — and role-playing.

Mr. McMahon: Yes.

Le deuxième principe était celui du leadership. Nous avons forcé les gens à démontrer leurs qualités de chef dans le cadre de ces modules. Le module portant sur le leadership vise à apprendre aux jeunes à prendre une situation en main en sachant s'exprimer librement et diriger différents exercices. Après avoir terminé la première composante du cours, nous avons demandé aux jeunes qui participaient aux ateliers de diriger l'un des jeux de théâtre ou l'un des exercices qui étaient prévus, par exemple, donc, dès le départ, ils avaient l'impression d'être parties prenantes. Mais pour vous dire la vérité, le plus souvent, ça ne marche pas. Nous connaissons beaucoup d'échecs dans notre programme, et ce sont des échecs importants. Mais comme nos aînés nous l'ont enseigné, pour apprendre, il faut faire des erreurs. Si on fait toujours bien les choses, on ne s'améliore jamais. C'est en faisant des erreurs qu'on commence à apprendre et à grandir. Tous ces jeunes ont fait des erreurs dès le départ, et nous les encourageons à en faire. Nos erreurs ne sont ni bonnes ni mauvaises; elles présentent simplement l'occasion d'apprendre quelque chose.

Le deuxième module permet d'assumer la direction du programme. Les troisième, quatrième, cinquième et sixième modules sont davantage axés sur l'expression artistique, mais surtout la création. Au niveau du contenu et de l'expression, on peut utiliser différentes techniques populaires, tel le clown, qui correspond à une forme de théâtre qu'on utilise pour faire un jeu de masque. Grâce à cette technique, on apprend à baisser la garde, à s'exposer aux autres et à être ouvert. On s'ouvre à la communication et aux émotions afin de favoriser et de faciliter l'expression.

On a aussi recours à différentes techniques, telles que l'écriture et le mouvement. On a parlé de programmes récréatifs et d'activités qui vous font transpirer — eh bien, le théâtre permet de faire ça. Il permet de s'attaquer directement à la question du leadership, des communications et de la dynamique de la vie d'une façon qui vous encourage à vous ouvrir. Aucun de ces principes n'est nouveau; ce n'est pas moi qui les ai inventés. C'est ce que je croyais — j'avais décidé de faire une maîtrise en technique de théâtre en tant que concept de base de la programmation jeunesse et des cours de dynamique de la vie. C'est ainsi que je me suis retrouvé — moi haute personnalité — à Toronto pour proposer un programme aux responsables de Justice Canada. J'avais organisé une rencontre avec eux et je leur expliquais que nous avions conçu un nouveau projet pour apprendre la dynamique de la vie grâce au théâtre — une idée géniale, quoi. Un responsable ministériel qui était assis en face de moi m'a dit: «Eh bien c'est ce que fait KYTES depuis 25 ans.» KYTES, soit le Kensington Youth Theatre and Employment Skills Program est en place à Toronto depuis quelque temps. Ce programme s'appuie sur une approche particulière de la dynamique de la vie; on ne se contente pas de distribuer des documents en demandant aux gens de remplir les cases. C'est plutôt un programme axé sur les connaissances pratiques. Comme nous le savons tous, l'expression et le rire sont comme des médicaments. Dans les ateliers, on encourage le rire.

Le sénateur Pearson: ... et le jeu de rôles.

M. McMahon: Oui.

Senator Pearson: — and other people's points of view.

Mr. McMahon: When you take away authority figures inside the workshops, you produce a safe environment for youth to participate. No one, other than the facilitator, is in a position of authority. Usually, the facilitator will set up an open environment where communication is key. There are no authority figures and everyone is allowed to communicate.

Senator Pearson: Thank you for elaborating on that. It will be useful to have on the record. One of the values of this committee is that it is recorded; it is not just you speaking to us but it is you speaking to a much broader audience than you see here. I wanted to support that.

Senator Christensen: As you can see, we are gathering all kinds of information to try to come up with ideas. We will probably not come up with many new things but perhaps we can do them in a different way. We are all reinventing the wheel one way or another and we may just add a few more spokes.

What you have said is extremely interesting about the programs that you are running. You have had many successes. I would like all of you to comment on how we get people on the street into your programs. Do you have any suggestions? How do we make that transition for those who are out there and not coming to your programs? If they at least get there, the chances are doubled at minimum. Once they see the mentors and role models, their chances are so much greater. How do we make that transition? How do we get them into the college? How do we get them into the two friendship centres?

Mr. Barreno: You go to them. We go to them. In this program at the college, we have cultural workers who may not have an education but they know their people. They know the reality of their people because they probably come from that reality. We hire perhaps four per year. They go to the street and talk to people. We encourage them to listen to us first and we listen to them. We teach these workers, first of all, to listen and not to pretend anything. Little by little, we gain their confidence and we tell them that we have something for them. The first step is to bring them to the elders.

Thanks to the healing foundation, we go after those people because it is not their fault that they are the streets; they are there for many different reasons. We all know the processes that these people may have gone through. We do not raise the issue and

Le sénateur Pearson: ... et la prise en compte de points de vue différents.

M. McMahon: En éliminant les personnes d'autorité dans les ateliers, vous pouvez créer un environnement sûr où les jeunes ont envie de participer. Personne, à part l'animateur, est en situation d'autorité. Et le plus souvent, l'animateur crée un environnement ouvert où les communications revêtent une importance clé. Il n'y a pas de symbole d'autorité et chacun peut communiquer librement.

Le sénateur Pearson: Merci infiniment de nous avoir fourni cette explication. Ce sera bien utile de l'avoir au compte rendu. L'un des avantages du travail en comité, c'est que nos délibérations sont enregistrées; autrement dit, vous parlez non seulement aux sénateurs réunis dans cette salle mais un public beaucoup plus important que celui que vous voyez ici. Je voulais justement permettre une diffusion plus générale de cette information.

Le sénateur Christensen: Comme vous le constatez, nous recueillons toutes sortes d'information en vue de découvrir des idées nouvelles. Nous n'allons sans doute pas trouver des choses tout à fait nouvelles à recommander, mais peut-être pourrions-nous changer nos méthodes ou notre approche. Chacun d'entre nous cherche à réinventer la roue d'une façon ou d'une autre, mais peut-être devrions-nous nous contenter d'y ajouter un rayon ou deux.

Votre explication des programmes que vous présentez était fort intéressante. Vous avez remporté de nombreux succès. J'aimerais vous demander à vous tous de me dire comment on peut encourager les gens de la rue à participer à vos programmes. Avez-vous des suggestions à cet égard? Comment peut-on faciliter la transition à ceux qui sont dans la rue mais ne viennent pas dans vos centres? Au moins si on peut les faire venir aux centres, la possibilité de les faire participer aux programmes est au moins deux fois plus grande. Et une fois qu'ils ont des mentors et des modèles, leurs chances de succès sont d'autant plus importantes. Comment donc faciliter cette transition? Comment faire en sorte qu'ils s'inscrivent au collège? Et comment les encourager à fréquenter vos deux centres d'amitié?

M. Barreno: Il faut aller vers eux. C'est ce que nous faisons. Dans le cadre de notre programme au collège, nous avons des travailleurs culturels qui n'ont peut-être pas fait d'études qui connaissent bien leur milieu. Ils connaissent la réalité des gens de leur milieu parce que cette réalité était aussi la leur. Nous en engageons environ quatre par année. Ils vont dans la rue pour parler aux gens. Nous les encourageons à nous écouter d'abord, et ensuite, nous les écoutons. Et nous apprenons à ces travailleurs qu'ils doivent d'abord et avant tout écouter ces gens et ne pas faire semblant. Petit à petit, nous gagnons leur confiance et nous leur expliquons que nous avons quelque chose à leur offrir. La première étape consiste à leur faire rencontrer les Aînés.

Grâce à la fondation de guérison, nous allons chercher ces personnes parce que si elles sont dans la rue, ce n'est pas de leur faute; elles s'y trouvent pour toutes sortes de raisons différentes. Nous savons tous ce par quoi ces gens sont peut-être passés. Nous

lecture them. Rather, we simply invite them to come to us and, of course, we offer them confidentiality and constant support. We take them to ceremonies, if they would like that.

You gain their trust and they come to you. People have to go and find them as well, because they go through a very rough life. The workers we have talk to people on the streets, prostitutes or people who are into alcohol, drugs or whatever. In Regina and Saskatoon and, I am sure, in other cities in the West, we experience a lot of problems: young girls of 12 becoming prostitutes, young kids already getting into trouble with the law. We try to offer them alternatives that will make them feel good about who they are. The first step is to let them know that they belong to a whole, to a society, to their own culture. That is why the elders talk to them. The training comes after that, to encourage them to take the training, to offer them alternatives to discover things they didn't think they had.

Senator Christensen: What level of education do you want them to have?

Mr. Barreno: Some people may have quit school in grade 8, 9 or 11. Each situation is different. We offer them the different alternatives, so they can finish their grade 12 and if they are very close, we invite them to also become college students. The college is very successful, but I would say the majority do not make it to that level, so we are trying to increase those numbers at the college level.

Mr. Linklater: That is a very good question, and the fastest answer I could come up with is to feed them.

Mr. McMahon: That is the truth.

Mr. Linklater: We offer a number of programs at the centre where I work, and when you have a nutrition component in your program, they come. If you cook it, they will come. Along with that, programming and a place that is friendly and culturally appropriate and relevant. Food really works and, of course, we cannot give them three meals a day, but it is part of getting them into the programs.

There are so many different kinds of problems in all the cities that are represented here this evening. Regina and Saskatoon are very similar. My colleague spoke about the sex trade in Saskatoon, where girls as young as 10 or 12 years are working the streets and being sexually exploited by pimps and johns. We work with these young girls at our centres and through our

n'en parlons pas et nous ne leur faisons surtout pas la morale. Nous les invitons tout simplement à venir nous voir et nous leur garantissons, évidemment, que ce qu'ils nous diront restera confidentiel et qu'ils bénéficieront d'un soutien permanent de notre part. Nous les invitons aux cérémonies, si cela les intéresse.

Donc, il s'agit de gagner la confiance des gens pour qu'ils aient envie de venir nous voir. Mais en même temps, il faut aller les chercher, parce que leur vie est extrêmement difficile. Nos travailleurs vont dans la rue pour travailler avec les sans-abri, les prostituées, ou des gens qui ont un problème d'alcool ou de drogue. À Regina, à Saskatoon, et certainement dans d'autres villes de l'ouest du Canada, les problèmes sont considérables: des fillettes âgées de 12 ans qui deviennent des prostituées, et des enfants qui déjà à un jeune âge commencent à avoir des démêlés avec la justice. Nous essayons de leur offrir autre chose, afin qu'ils aient une bonne opinion d'eux-mêmes. Mais dans un premier temps, il faut leur dire qu'ils font partie d'une collectivité, d'une société, d'une culture qui leur est propre. C'est pour ça qu'il est essentiel que les aînés leur parlent. La formation vient après; c'est seulement après cette première étape que nous pouvons les encourager à suivre une formation ou à profiter d'autres possibilités pour les aider à se rendre compte qu'ils possèdent des choses qu'ils ne croyaient pas posséder.

Le sénateur Christensen: Et en général, quel niveau de scolarisation est nécessaire?

M. Barreno: Dans certains cas, ces personnes ont quitté l'école en 8^e, 9^e ou 11^e année. Mais chaque situation est différente. Nous leur offrons des solutions de rechange, pour leur permettre de terminer leur 12^e année, et s'ils sont très près de finir, nous les invitons aussi à s'inscrire au collège. Le collège est une grande réussite, mais je dirais que la majorité n'atteint pas ce niveau; par conséquent, nous déployons beaucoup d'effort pour faire augmenter le nombre de personnes qui peuvent s'inscrire au collège.

M. Linklater: C'est une très bonne question, et la réponse la plus brève que je puisse vous faire ce serait de vous dire qu'il faut leur donner à manger.

M. McMahon: C'est vrai.

M. Linklater: Nous présentons toutes sortes de programmes différents au centre où je travaille, et il est vrai que lorsque votre programme comprend une composante axée sur une saine alimentation, les gens viennent. Si vous leur préparez à manger, ils vont venir. Il faut aussi être à même de leur offrir de bons programmes et un lieu de rencontre amical où on répond à leurs besoins culturels et autres de façon appropriée. Mais la nourriture permet certainement d'attirer les gens, et même si nous ne pouvons évidemment pas nous permettre de leur offrir trois repas par jour, c'est certainement une façon de les faire participer aux programmes.

Les villes qui sont représentées ce soir connaissent des problèmes fort différents. Regina et Saskatoon sont très semblables. Mon collègue vous a parlé de l'industrie du sexe à Saskatoon, où des fillettes âgées de seulement 10 ou 12 ans qui font le trottoir et qui se font exploiter sexuellement par les proxénètes et les clients. Nous travaillons avec ces jeunes filles

programs. Poverty is such a huge reason why they are doing those kinds of things. There are problems related to addictions to gambling, cigarette smoking, solvent abuse, alcohol and drugs. Many of these young girls are direct descendants of people who went through the residential schools, and who went through loss of identity and culture, which explains to a great degree, why things are the way they are. Sometimes, where I work is like we are a MASH unit, with people coming in. They call it "meatball surgery" — you can only do so much with one person and you have to move to the next person. Sometimes that is how it is where we work. Sometimes we do not have time for the ones on the street. We see them with their hands or hat out asking for money. We are so busy trying to help those who are the position to become more educated — people who are easier to work with, so to speak, because they do have some kind of education. We are busy trying with families who are in crisis, losing their children, having their children apprehended, going to social services. We are busy with families involved with alcohol and drug problems. These other people fall through the cracks.

If there is any kind of answer, it is just to continue what we are all trying to do, and it is working. It is very slow, but it is working.

Mr. Adams: Thank you for the question. My answer is similar to the previous two. On a lighter note, we serve perhaps 40,000 hot meals a year in feasts and give-aways and we have an institutional kitchen in the basement, so we have hot lunches Monday to Friday either for free or \$1 or \$2, depending on whether you are employed. Seniors come in, street people, youth and young mothers, so it is just wonderful to have a social congregate dining atmosphere.

We want to have is a happy place. That is what we have at the native centre now. It is an environment where there is a kind of joy. Laughter is medicine, so people feel good coming into the actual facility because the people feel pretty good working there. That is a starting point; a welcoming, warm and loving atmosphere that serves lunch and our big feast give-aways.

Every Thursday night for the last few years, we have maintained a drum social. Sometimes there are just a few dozen people there and sometimes there are more. Every Thursday night, lots of young people come. They can come from their high schools where they feel threatened, perhaps, or just hang around

dans nos centres et par l'entremise de nos programmes. La pauvreté est la grande raison qui les incite à faire ce genre de choses. Elles ont aussi des problèmes de dépendance de tout ordre, que ce soit le jeu, la cigarette, l'abus des solvants, l'alcoolisme ou la toxicomanie. Bon nombre de ces jeunes filles sont les descendantes directes de personnes qui ont été au pensionnat et qui ont perdu leur identité et leur culture, ce qui explique dans une très grande mesure pourquoi elles sont comme elles sont. Parfois, l'endroit où je travaille ressemble un peu à un hôpital militaire de campagne, à cause de tous les gens qui arrivent. Ils appellent ça «la chirurgie du style boulette de viande» — autrement dit, on ne peut aider la personne que jusqu'à un certain point, avant d'avoir à passer au prochain. Il nous arrive de travailler de cette façon. Parfois nous n'avons pas le temps d'aider les gens qui sont à la rue. Nous les voyons tendre la main ou le chapeau pour demander de l'argent. Mais nous sommes déjà tellement pris à cause des efforts que nous déployons pour aider ceux et celles qui ont la possibilité de poursuivre leurs études — disons des gens avec qui nous pouvons travailler plus facilement, parce qu'ils ont déjà un certain niveau d'instruction. Nous nous concentrons en ce moment sur les familles en crise qui perdent leurs enfants lorsque les services d'intervention sociale viennent les leur enlever. Nous travaillons beaucoup avec les familles qui ont des problèmes d'alcoolisme et de toxicomanie. Par conséquent, les autres passent entre les mailles du filet.

S'il y a une véritable solution, je dirais qu'elle consiste tout simplement à continuer à faire ce que nous faisons tous, parce que ça donne de bons résultats. Le processus est très lent mais porte déjà ses fruits.

M. Adams: Merci pour votre question. Ma réponse est semblable à celle que vous ont déjà faite les deux intervenants précédents. Pour notre part, nous servons environ 40 000 repas chauds chaque année dans le cadre de fêtes ou d'autres manifestations et nous avons une grande cuisine au sous-sol, si bien que nous servons des repas chauds à midi du lundi au vendredi, soit gratuitement, soit pour 1 \$ ou 2 \$, selon que la personne travaille ou non. Nous recevons des personnes âgées, des gens de la rue, des jeunes et de jeunes mères, et c'est vraiment merveilleux de voir les gens rassemblés en grand nombre dans la salle à manger.

Nous voulons que l'atmosphère au centre soit joyeuse. Et c'est le cas actuellement au centre des Autochtones. L'environnement du centre est un environnement où s'exprime une sorte de joie. Le rire peut être un médicament pour les gens, et si les gens se sentent bien dans notre centre, c'est parce que les personnes qui y travaillent se sentent bien aussi. C'est ça le point de départ: une atmosphère chaleureuse et accueillante où on sert des repas et on organise des grandes fêtes où les gens viennent manger gratuitement.

Tous les jeudis soirs depuis plusieurs années, nous organisons des soirées du tambour. Parfois il y a seulement quelques douzaines de personnes, mais à d'autres moments, il y en a davantage. Tous les jeudis soirs, beaucoup de jeunes viennent au centre. Ils nous viennent de leurs écoles secondaires, où ils se

with friends. They do not have to worry about the Parasuco jeans, et cetera. Even just maintaining on a regular basis, the social nights are very important.

Senator Christensen: Moving to a different focus, there seems to be a difference in the types of people and the reason for the migration of Aboriginal people into the different cities. In Ottawa, Aboriginal people coming here are usually upwardly mobile. They have jobs they are coming to and their families are working. It seems to be a different kind of culture than in Winnipeg, Saskatoon or even Toronto. Toronto, however, seem to be different than Saskatchewan. Would you like to comment on that?

Mr. Adams: I come from out west. My father is Saulteaux from Pasqua, but I only lived in the cities: Calgary, Edmonton, Montreal, Toronto and Boston. Ottawa is a kind of small town here. It is a migrating population. I know these gentlemen come from smaller communities.

Senator Christensen: What are the reasons people migrate from the northern communities down or from the reservations down?

Mr. Adams: Jobs, education, despair in perhaps some of the home communities where there are not enough opportunities. There are certainly lots of successes in these First Nations communities, but with over 50 per cent of the Aboriginal population living in cities, that is home. We are dealing with second and third generation people, children coming into the centre now.

Mr. McMahon: Some of the young people I have come in contact with are near-homeless or absolute homeless clients. It is like looking through stained glass; the promise of moving to a city is so rich — there is employment; there are opportunities. It is a huge difference. I come from a town of 7,000 people. The prospect of a better or a different life in the cities is one that is very promising. However, when you get to the city you find out that even to be a waiter you need experience. Even to be the low man on the totem pole, so to speak, you still need the experience and the relevant training.

The people and the youth I have met have come to the city in search of that promise. It is not there. Many of them become stuck in the city over a period of time. They follow their bad habits in the city. At that time, at least in Toronto, it becomes too late because the cost of living is so high. Rent is so high. There are no places to live. There is not affordable housing. For the communities I have come in contact with, that seems to be the case.

sont menacés, pour être avec des amis. Ils n'ont pas besoin de s'inquiéter de la marque de jean qu'ils portent ou de ce genre de choses. Juste le fait d'organiser régulièrement ces soirées a un impact très important.

Le sénateur Christensen: Si je peux me permettre de changer un peu de sujet, il semble y avoir des différences au niveau du genre de personnes qui se dirigent vers les villes et des raisons pour lesquelles les Autochtones s'établissent de plus en plus dans les villes. À Ottawa, les Autochtones qui viennent s'établir ici sont en ascension. Ils viennent ici pour travailler et les membres de leur famille travaillent. La culture semble donc être fort différente de celle qui existe à Winnipeg, Saskatoon ou même Toronto. Par contre, Toronto paraît bien différent de la Saskatchewan. Qu'en pensez-vous?

M. Adams: Pour ma part, je viens de l'ouest du Canada. Mon père est Saulteux de Pasqua, mais j'ai toujours vécu dans des villes: Calgary, Edmonton, Montréal, Toronto et Boston. Ottawa passe pour une sorte de petite ville. Elle attire une population migrante. Je sais par exemple que ces messieurs viennent de petites localités.

Le sénateur Christensen: Et qu'est-ce qui pousse les gens à quitter les collectivités du Nord ou les réserves pour aller s'installer dans les villes?

M. Adams: La possibilité de travailler, de poursuivre ses études ou peut-être même le désespoir, car dans bien des collectivités d'où viennent les Autochtones, il n'y a pas suffisamment de débouchés ou de possibilités. Bien sûr, les collectivités autochtones ont connu bien des succès, mais pour les 50 p. 100 de la population autochtone qui vivent en milieu urbain, leur chez-soi c'est la ville. Les personnes que nous accueillons au centre maintenant sont des Autochtones de deuxième et de troisième générations et des enfants.

M. McMahon: Certains des jeunes avec qui j'ai eu des contacts sont des sans-abri ou presque. C'est comme regarder à travers un vitrail; les possibilités qu'offre la ville semblent si immenses — des emplois, des débouchés de tout ordre. La différence est énorme. Pour ma part, je suis originaire d'une petite localité qui a 7 000 habitants. La perspective d'une vie meilleure ou différente dans les villes motive bien des gens. Mais quand on arrive dans les villes, on se rend compte que même pour être serveur dans un restaurant, il faut avoir de l'expérience. Même pour occuper le poste le plus subalterne, il faut de l'expérience et il faut avoir reçu la bonne formation.

Les personnes et surtout les jeunes que j'ai rencontrés viennent dans les villes pour profiter de l'avenir prometteur qu'elles semblent offrir. Mais ils ne trouvent pas ce qu'ils cherchent dans les villes. Et bon nombre d'entre eux y restent longtemps sans savoir comment s'en sortir. Leurs mauvaises habitudes prennent le dessus. À ce moment-là, du moins à Toronto, c'est trop tard parce que le coût de la vie est tellement élevé. Les loyers sont très élevés. Ils ne trouvent pas de logement, parce qu'il n'existe pas de logements abordables. Dans les collectivités que j'ai connues personnellement, ça semble toujours être le cas.

Mr. Dumas: I am from northern Manitoba. I grew up on my reserve. There were 18 of us in my home. That is common. At that time, I lived in a three-bedroom home. We are now lucky enough to have a five-bedroom home. That is common for every household on the reserve because there are large numbers of people living on the reserve.

I grew up in a time when the population was not booming as it is today. There is just no room. There is literally no room. There are no homeless people on reserve because you always have family. Someone will always bring you in, even if there are 30 people living there already. There are real limitations. There is some intrigue to urban centres or towns.

There are also other small limitations. When I was growing up you were either out on the land or off somewhere doing something constructive. Now, life is so busy that young people walk up and down the road. Their parents do not have enough time to take them out on the land. They do not have enough time to do all these other things with them. They are fairly limited as a result.

When they think of going to the big town of The Pas — which is 100 miles away with an extra thousand people — that is a big deal for some of the young people. That is a big city. I remember The Pas being a big city as well, and now I live in Toronto.

It is a number of things. That is why there is such a migration. There is not enough room. There are not enough jobs.

Mr. Adams: When my father walked off the reserve in the late 1940s he went into the Korean War and came out a veteran. He then went to work in the ironworking trade, where he was welcomed somewhat. His generation was the first to try to live in an urban environment in any large numbers. His generation's children, whom I represent at 50 years old, have learned through hard struggles. We have learned how to live successfully in the cities. I can live well in any kind of context in any city. I also go to ceremonies. I live in Red Road country. I know my traditional ways.

The generations behind me are even better at it. They are becoming lawyers and doctors. When my brothers and I went to university, we might have been the only Aboriginal people in the university. We can do it successfully. The cities are our home. The traditional cultures are alive in all the cities. They are vital. Our eagle feathers are nurtured and protected.

Mr. Linklater: It is true what has been said. I am a second generation urban Indian. I grew up in cities all my life. My father in his time was like Mr. Adam's dad; they were the first ones to move off the reserve. My dad grew up in a time when he could not

M. Dumas: Je suis originaire du nord du Manitoba. J'ai grandi dans ma réserve. Nous étions 18 à la maison. C'est courant. À l'époque, j'habitais dans une maison avec trois chambres à coucher. Maintenant nous avons la chance d'avoir une maison avec cinq chambres à coucher. Mais ce genre de choses est courant dans les réserves, parce qu'il y a un grand nombre de personnes qui vivent dans les réserves.

J'ai grandi à un moment où la population n'était pas en pleine expansion comme c'est le cas maintenant. Il n'y a tout simplement plus de place. Il n'y a pas de sans-abri dans les réserves parce que les Autochtones ont toujours une famille. Il y a toujours quelqu'un qui va vous accueillir chez lui, même s'il y a déjà une trentaine de personnes qui y habitent. Donc, les limites sont réelles. Et les villes fascinent les jeunes.

Il y a également d'autres limites un peu secondaire. Quand je grandissais, soit les gens pratiquaient différentes activités dans les terres, soit ils faisaient quelque chose de constructif ailleurs. Mais la vie des gens est tellement occupée à présent que les jeunes ont comme seule activité de se promener dans la rue. Leurs parents n'ont plus assez de temps pour les amener dans les terres. Ils n'ont plus assez de temps pour les faire participer à toutes ces autres activités avec eux. En conséquence, leur vie et leurs possibilités sont assez limitées.

Pour certains jeunes, aller faire un tour à Le Pas, qui se trouve à une centaine de milles et compte 1 000 habitants de plus — c'est très excitant. C'est une grande ville pour eux. Moi, aussi, je me souviens d'avoir considéré Le Pas comme une grande ville, alors que j'habite Toronto maintenant.

Donc, il y a toutes sortes de facteurs. Voilà pourquoi la migration est si forte en ce moment. Il n'y a pas assez de place. Et il n'y a surtout pas assez d'emplois.

M. Adams: Quand mon père a quitté la réserve vers la fin des années 40, il est parti se battre dans le cadre de la guerre de Corée et est revenu ancien combattant. Il a commencé à travailler dans l'industrie de la ferronnerie, où on l'a plus ou moins accueilli. Sa génération était la première à essayer de s'installer en grand nombre dans un milieu urbain. Les enfants de sa génération, dont j'en fais partie à l'âge de 50 ans, ont appris grâce à des luttes difficiles. Nous avons appris à bien vivre dans les villes. Je peux bien vivre dans n'importe quelle ville, quel que soit le contexte. Mais j'assiste aussi aux cérémonies. J'habite au pays du chemin Rouge. Je connais le mode de vie et les pratiques traditionnelles.

Les générations qui m'ont suivi sont encore plus débrouillardes que nous sur ce plan-là. Les membres de cette génération deviennent avocats et médecins. Quand mes frères et moi avons fait nos études universitaires, nous étions peut-être les seuls Autochtones dans tout l'établissement. Donc, on peut réussir. Les villes constituent notre chez-nous. Les cultures traditionnelles sont en plein essor dans les villes. Elles sont dynamiques. Nos plumes d'aigle sont chéries et protégées.

M. Linklater: Tout ce qui a été dit est très vrai. Je suis un Autochtone citadin de deuxième génération. J'ai passé toute ma vie dans les villes. De son temps, mon père était comme le père de M. Adams; ils ont été les premiers à quitter la réserve. Mon père a

leave his community unless he had the approval of the Indian agent. It was illegal for them to be in bars where they sold alcohol. I am now of the second generation.

The first thing the people from where I come from when we come to a new place is to shake hands. If new people come to visit us, we first shake their hands and then offer them something to eat. When I walked into the committee room this evening, that was the first thing the chairman did to me. I thought that these are my kind of people.

I went through hard times growing up in the city. I went through lots of things lots of young Canadians should never have to go through. However, I went through them and I survived and I healed. I became educated. I have a job now and I pay taxes. I have been to Germany. I have been to almost every major city in Canada. I know what it is like to live in the cities.

Behind me, too, are younger people who do not know their own culture and who do not know their own heritage. They watch a lot of MTV and Much Music. They say, "Yo" and they wear really baggy pants and their hair colour is different. They are influenced by what they watch on TV. That is what Canadian young people are going through. Globalization brings other problems.

In First Nations communities, the problems are compounded because of all the other things that went on in the past. Much of what happened in the past explains why things are the way they are today.

Someone spoke about the young offender facilities in Manitoba and Toronto. When you go into a young offender facility in Saskatoon, you will see 95 per cent brown-faced young people in there. There is something not right about that. When you go to the provincial and the federal correctional facilities, 65 per cent of the population are brown-skinned men with long hair. There is something not right about that.

Back in the communities, there are simply not enough jobs. They leave their communities to come to the urban centres to have a better future and more hope. However, that migration brings new problems. All of us here are trying to address these problems. There are many success stories, too, and they are happening more and more.

Ms. Lavallée: Piapot is only about a half-hour drive from Regina. Every day, I drive from Piapot to go to the University of Regina where the SIFC is situated.

I left home when I was seven years old. I did not leave on my own. We were taken to the schools. I did not speak one word of English. I just spoke Cree. What a hard time I had learning. I did not return to my reservation until December of 1992.

grandi à une époque où il ne pouvait quitter sa collectivité que s'il avait l'approbation de l'agent indien. Il leur était interdit de fréquenter des bars où on vendait de l'alcool. Je représente donc la deuxième génération d'Autochtones citadins.

La première chose que font les gens de chez nous quand ils arrivent dans un endroit nouveau c'est d'aller serrer les mains aux gens. Si des gens que nous ne connaissons pas viennent nous voir, nous commençons par leur serrer la main et ensuite nous leur offrons à manger. Quand je suis arrivé dans cette salle de comité ce soir, c'est la première chose qu'elle a faite, votre présidente. Je me suis tout de suite dit que j'étais entre amis.

J'ai connu des temps très difficiles quand je grandissais dans la ville. J'ai vécu bien des choses que les jeunes Canadiens ne devraient jamais avoir à vivre. Mais je suis passé à travers cette période difficile et non seulement j'ai survécu, mais j'ai guéri. J'ai fait des études. Maintenant j'ai un emploi et je paie des impôts. J'ai été en Allemagne. J'ai visité presque toutes les grandes villes du Canada. Je sais ce que c'est que de vivre dans une ville.

Derrière moi sont des jeunes qui ne connaissent pas leur propre culture, leur patrimoine. Ils regardent surtout MTV et Much Music. Ils disent «Yo» entre eux, ils portent des pantalons très larges et ils se teignent les cheveux. Ils sont influencés par ce qu'ils voient à la télévision. Voilà ce qui arrive aux jeunes Canadiens en ce moment. La mondialisation amène d'autres problèmes.

Dans les collectivités autochtones, les problèmes sont aggravés par tout ce qui s'est produit par le passé. Bien des événements du passé expliquent la situation que nous vivons aujourd'hui.

Quelqu'un parlait tout à l'heure des établissements pour les jeunes contrevenants au Manitoba et à Toronto. Si vous visitez un établissement pour jeunes contrevenants à Saskatoon, vous verrez que 95 p. 100 des détenus ont la peau brune. Il y a quelque chose qui ne va pas. Quand vous allez dans les établissements correctionnels provinciaux et fédéraux, vous verrez aussi que 65 p. 100 des détenus sont des hommes qui ont la peau brune et les cheveux longs. Là aussi, il y a quelque chose qui ne va pas.

Dans les collectivités, il n'y a tout simplement pas assez d'emplois. Par conséquent, les gens quittent leur collectivité pour aller dans les grands centres urbains en se disant que l'avenir y sera plus prometteur et qu'ils auront plus de raisons d'espérer que leur situation puisse changer. Mais la migration amène de nouveaux problèmes. Et c'est nous tous qui essayons de régler ces problèmes. Il y a également beaucoup de succès, et ces succès sont de plus en plus nombreux.

Mme Lavallée: Piapot se trouve à une demi-heure de Regina. Chaque jour, je fais le trajet de Piapot à l'Université de Regina, où se trouvent les locaux du SIFC.

Quand j'ai quitté la maison, j'avais sept ans. Je ne suis pas partie de mon propre chef. On nous a emmenés dans les pensionnats. Je ne parlais pas un mot d'anglais. Je ne parlais que le cri. Comme j'ai eu du mal à apprendre! C'est seulement en décembre 1992 que je suis retournée dans ma réserve.

From the age of seven until 1992, I have been away from home. I kept in touch with my mom, dad and grandma. In the summertime, I would go home and try to teach my brothers a little English. I have five brothers, all of whom are still at home. Some are bus drivers. They are all busy guys.

My family has always managed to do all right. However, that is not the case for everyone in my community. There are no jobs on the reservations. There is nothing to do. Somebody mentioned MTV and Nintendo. We did not have all those distractions when I was growing up. We did not even have power for a long time in my community. It was not until the 1980s, I believe, that we started to get the telephone and all these things.

I went to a school in Gravelbourg. At that time, we did not go beyond grade eight. It was the highest level that we were allowed. I do not know why. I think now that the priests and the nuns wanted some of us to be nuns and some of us to be priests. I think that was their idea. Elizabeth Bellgarde and Marianna Pelletier both became registered nurses, and I was the next one. Two men — Victor Mackay Alphonse Lavallée, my uncle — were sent to St. Boniface to go to school. None of us became priests or nuns.

I was 24 years old when I had my first child. I am 73 now. I have one great grandson and seven grandchildren. My boys are kind of slow starters. I had mostly boys and one daughter.

I go to a lot of places in the City of Regina today. I was thinking about the Rainbow Youth Centre, where I went recently and where they serve anywhere from 90 to 100 meals in the evening. I went to the Albert Scott School. It is in a heavily populated area. I mentioned one day to one guy that in the 1970s my son, Paul, was the only Indian in that school. It used to be known as Scott Collegiate. He played football there. He hung out with a lot of the football guys.

I lived in Regina in the 1950s. I got married in 1953. There were only two or three Indian families at that time in Regina. You did not see any Indians working anywhere. Perhaps you saw a few of the ladies in the kitchen washing dishes.

I often tell a story about one lady, Eleanor Brass, who phoned me one day. She was older than me. She asked me what I was doing. I said I was waiting for my child to get back from kindergarten. It was October 1967. To make a long story short, she said that she was looking for an Indian who wanted to work. I am an Indian, and I wanted to work. "Which kitchen," I said? She told me to meet her the next morning at Albert Street and Eleventh Avenue — the Credit Union League of Saskatchewan. Before she hung up, she said that there was a dress code and I should wear a skirt. I did not have a skirt, just jeans. We grew up with brothers.

Entre l'âge de sept ans et 1992, je n'étais pas chez moi. Je suis restée en contact avec ma mère, mon père et ma grand-mère. En été, j'allais chez moi et j'essayais d'apprendre l'anglais à mes frères. J'ai cinq frères, et tous sont encore à la maison. Certains sont chauffeurs d'autobus. Ils sont tous très occupés.

Ma famille a toujours réussi à s'en sortir. Mais ce n'est pas le cas de tous les membres de ma collectivité. Il n'y a pas d'emplois dans les réserves. Il n'y a rien à faire. Quelqu'un a parlé de MTV et du Nintendo. Nous n'avions pas toutes ces distractions quand je grandissais. Pendant bien longtemps, nous n'avions même pas d'électricité. C'est seulement dans les années 80, si je ne m'abuse, que nous avons obtenu le téléphone et toutes ces choses-là.

J'allais à l'école à Gravelbourg. À l'époque, nous ne pouvions pas aller plus loin que la 8^e année. C'était le niveau le plus élevé qui nous était autorisé. Je ne sais pas pourquoi. Je pense maintenant que les prêtres et les sœurs voulaient que certains d'entre nous deviennent sœurs et prêtres. J'ai l'impression que c'est ça qu'ils s'imaginaient. Elizabeth Bellgarde et Marianna Pelletier sont toutes les deux devenues infirmières autorisées, et ensuite c'était à moi de le faire. Deux hommes — Victor Mackay et Alphonse Lavallée, mon oncle — ont été envoyés à Saint-Boniface pour aller à l'école. Aucun d'entre nous n'est devenu ni prêtre ni religieuse.

Lorsque j'avais 24 ans, j'ai eu mon premier enfant. Maintenant j'ai 73 ans. J'ai un arrière-petit-fils et sept petits-enfants. Mes fils ont eu un peu de mal à démarrer dans la vie. J'ai eu surtout des fils et une fille.

Maintenant je vais un peu partout dans la ville de Regina. Je songeais justement au Rainbow Youth Centre, que j'ai visité récemment et où ils servent entre 90 et 100 repas tous les soirs. J'ai visité aussi l'école Albert Scott qui se trouve dans un quartier très peuplé. J'ai mentionné un jour à quelqu'un que dans les années 70, mon fils, Paul, était le seul Autochtone à fréquenter l'école. Elle s'appelait autrefois l'école secondaire Scott. Il était footballeur et il passait beaucoup de temps avec les gens qui aimaient jouer au football comme lui.

J'habitais Regina dans les années 50. Je me suis mariée en 1953. À l'époque, il n'y avait que deux ou trois familles indiennes à Regina. On ne voyait jamais d'Autochtones travailler. De temps en temps, on voyait des femmes autochtones dans la cuisine qui faisaient la vaisselle.

Je raconte souvent l'histoire d'une dame du nom d'Eleanor Brass, qui m'a appelée un jour. Elle était plus âgée que moi. Elle m'a demandé ce que je faisais. Je lui ai dit que j'attendais que mon enfant revienne du jardin d'enfants. Ça, c'était en octobre 1967. Bref, elle m'a dit qu'elle cherchait une Indienne qui voudrait travailler. Je lui ai répondu: «Je suis Indienne, et je veux travailler. Ce sera dans quelle cuisine?» Elle m'a dit de la rencontrer le lendemain matin à l'angle de la rue Albert et de la 11^e avenue — c'est-à-dire le siège du Credit Union League of Saskatchewan. Avant de raccrocher, elle m'a dit qu'en raison de leur code vestimentaire, je devais porter une jupe. Mais je ne possédais pas de jupe; je n'avais que des jeans. J'avais grandi avec des frères.

I went the next morning. I was there for over four years and seven months. It amalgamated with the Sask Coop Society, and I am still with them.

After that there was another guy looking for an Indian but you needed four qualifications. I could drive a car. I could speak the language. I knew the down slope of alcoholism — the recovery part. My first husband was a drinking man. It had me going to Al-Anon to learn how to live with this miserable guy. I have learned a lot from Al-Anon. I learned I could do anything I want and that I could fix me.

I would like to talk about Mr. Barreno. He is a hard-working man. The creator must be kind to us. This man has done so much for my people in Saskatchewan. Sometimes I get all choked up. I see many of the young people he has helped through the leadership program. Last fall he had some life skills leadership guys come from Minneapolis. We had two groups — one for older adults and one for younger adults. That is a good program. I see these young men in Mr. Barreno's programs. I am so happy to see them because they are all employed. They are good at working with youth because they have been there and done it. I see wonderful things happening.

Sometimes I think about these guys talking about education and why we fail? I think if we start off with a life skills program for our youth, and then send them out, we would be more successful. In my opinion, that is what would help.

However, it will take time. It takes time and patience to keep going no matter what.

We have a busy place in Regina called Gathering Place. A lot of our people go there for a gathering place. Mr. Barreno has worked hard; he saw the need for a program and developed it. He has been very helpful.

The Chairman: If there are no other questions I would like to thank you all very much. We could ask many more questions, but the time is getting late. You have been excellent witnesses. You have come up with some good success stories; these are needed so that we can move forward.

That Urban Multipurpose Aboriginal Committee program is very important, and we will have to go after them to get it extended.

Le lendemain matin je me suis présentée au bureau en question. J'y ai travaillé pendant quatre ans et six mois. Cette coopérative de crédit a fusionné avec la Sask Coop Society, et j'y travaille encore.

Par la suite un autre type qui cherchait à recruter un Indien m'a contactée, mais là il fallait avoir certaines qualifications. Je savais conduire et je savais parler la langue. Je connaissais les moments difficiles que vivent les alcooliques — c'est-à-dire lorsqu'ils sont en cure de désintoxication. Mon premier mari buvait beaucoup. Par conséquent, j'allais aux réunions des Alcooliques anonymes pour apprendre à vivre avec cet homme misérable. J'ai appris beaucoup de choses grâce à cela. J'ai appris que je pouvais tout faire et que j'avais en moi les moyens de régler mes problèmes.

J'aimerais vous parler de M. Barreno. C'est un homme qui travaille très fort. Je remercie le Créateur d'avoir eu la bonté de nous envoyer cet homme qui a fait tant de choses pour mon peuple en Saskatchewan. Des fois ça me donne envie de pleurer. Je me rends compte de tous les jeunes qu'il a pu aider par l'entremise du programme de leadership. En automne dernier, il a fait venir des gens de Minneapolis pour une initiative de dynamique de la vie et de leadership. Nous avions deux groupes — un groupe d'adultes plus âgés et un groupe de jeunes adultes. C'est un excellent programme. J'ai des contacts avec ces jeunes hommes qui participent aux programmes de M. Barreno. Je suis tellement contente de les voir parce qu'ils ont tous un emploi. Ils travaillent bien avec les jeunes parce qu'ils ont vécu les mêmes expériences et ils savent comment ça se passe. Je constate qu'il y a des choses fantastiques qui se font en ce moment.

Des fois je réfléchis à ce que les autres ont dit à propos de l'éducation et la raison de nos échecs. Je pense que si nous pouvions faire bénéficier nos jeunes d'un programme de dynamique de la vie d'abord, avant de les envoyer dans le monde, nos efforts donneraient de meilleurs résultats. À mon avis, c'est ça qui serait utile.

Mais tout cela prendra du temps. Il faudra prendre le temps qu'il faut, faire preuve de patience et continuer, quoi qu'il arrive.

Nous avons un centre très occupé à Regina qui s'appelle The Gathering Place. Beaucoup d'Autochtones y vont pour rencontrer des gens. M. Barreno a travaillé très fort; il a compris qu'un tel programme était nécessaire et il l'a mis en place. Ses efforts ont été extrêmement utiles.

La présidente: S'il n'y a plus de questions, j'aimerais remercier tous nos témoins. Nous pourrions, bien sûr, vous poser bien d'autres questions, mais il se fait tard. Vous avez été d'excellents témoins. Vous avez pu nous parler de vos succès retentissants, et il est important de savoir ce qui a donné de bons résultats jusqu'à présent pour que l'on puisse continuer à progresser.

Ce programme des Centres autochtones polyvalents en milieu urbain est très important, et nous devons insister pour qu'on l'élargisse.

Thank you for taking the time to come to Ottawa, because this is an important action plan for change.

Merci infiniment d'avoir pris le temps de venir nous rencontrer à Ottawa, car ce plan d'action pour le changement est extrêmement important.

The committee adjourned.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

Tuesday, December 10, 2002

From Trent University:

David Newhouse, Associate Professor and Chair, Native Studies.

Tuesday, February 4, 2003

From the Piitoayis Family School:

Irene LaPierre, Principal.

From the Gabriel Dumont Institute:

Murray Hamilton, Program Coordinator.

Wednesday, February 5, 2003

From the Native Canadian Centre of Toronto:

Robert Adams, Executive Director;

Arlen Dumas, Youth Program Manager;

Ryan McMahon, Youth Director.

From the Saskatoon Indian and Metis Friendship Centre:

Lyndon Linklater, Chairman of the Board.

From the Aboriginal Youth Leadership Development Program:

Leonzo Barreno, Director.

From the Saskatchewan Indian Federated College:

Wes Stevenson, Vice President;

Beatrice Lavallée, Elder.

TÉMOINS

Le mardi 10 décembre 2002:

De l'Université Trent:

David Newhouse, professeur agrégé et chaire des études autochtones.

Le mardi 4 février 2003:

De la Piitoayis Family School:

Irène LaPierre, directrice.

De l'Institut Gabriel Dumont:

Murray Hamilton, coordonnateur de programmes.

Le mercredi 5 février 2003:

Du Centre canadien des autochtones de Toronto:

Robert Adams, directeur général;

Arlen Dumas, directeur du Programme pour les jeunes;

Ryan McMahon, coordonnateur des Services pour les jeunes.

Du centre d'amitié des Autochtones et des Métis de Saskatoon:

Lyndon Linklater, président du conseil d'administration.

Du Programme de développement des qualités de chef des jeunes Autochtones:

Leonzo Barreno, directeur.

Du Collège fédéré des Autochtones de la Saskatchewan:

Wes Stevenson, vice-président;

Beatrice Lavallée, aînée.



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002-03

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002-2003

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, February 11, 2003
Wednesday, February 12, 2003

Le mardi 11 février 2003
Le mercredi 12 février 2003

Issue No. 5

Eight and ninth meetings on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and related matters.

Fascicule n° 5

Huitième et neuvième réunions concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Brenda M. Robertson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.	Léger
* Carstairs, P.C., (or Robichaud, P.C.)	* Lynch-Staunton (or Kinsella)
Chaput	Pearson
Christensen	Sibbeston
Gill	Stratton
Hubley	Tkachuk

** Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Change in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator *Chaput substituted for that of the Honourable Senator St. Germain (*February 6, 2003*).

*Adoption of the 4th report of the Selection Committee

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Brenda M. Robertson
et

Les honorables sénateurs:

Carney	Léger
* Carstairs, (ou Robichaud, c.p.)	* Lynch-Staunton (ou Kinsella)
Chaput	Pearson
Christensen	Sibbeston
Gill	Stratton
Hubley	Tkachuk

** Membres d'office*

(Quorum 4)

Modification de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur *Chaput est substitué à celui de l'honorable sénateur St. Germain (*le 6 février 2003*).

* Adoption du 4^e rapport du Comité de sélection

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, February 11, 2003
(9)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:02 a.m. in Room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Chaput, Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson and Tkachuk (8).

Other senator present: The Honourable Senator St. Germain, P.C.

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament: Tonina Simeone and from Nation Media: Guy Freedman.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From the National Aboriginal Achievement Foundation:

John Kim Bell, Founder and President.

Mr. Bell made a presentation and answered questions.

At 10:55 a.m. the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, February 12, 2003
(10)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:30 p.m. in Room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Carney, Chalifoux, Chaput, Christensen, Gill, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston and Stratton (10).

In attendance: From the Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, Tonina Simeone.

Also present: The official reporters of the Senate.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 11 février 2003
(9)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 02, dans la salle 106-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Chaput, Christensen, Gill, Hubbley, Léger, Pearson et Tkachuk (8).

Autre sénateur présent: L'honorable sénateur St. Germain, c.p..

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Tonina Simeone, et, de Nation Media: Guy Freedman.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

De la Fondation nationale des réalisations autochtones:

John Kim Bell, fondateur et président.

M. Bell fait un exposé puis répond aux questions.

À 10 h 55, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le mercredi 12 février 2003
(10)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 18 h 30, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Carney, Chalifoux, Chaput, Christensen, Gill, Hubbley, Léger, Pearson, Sibbeston et Stratton (10).

Également présente: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement: Tonina Simeone.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From the Urban Society for Aboriginal Youth:

Jonathan Potskin, Director.

From the Regina Native Youth Community Services:

Tom Warner, Executive Director.

From the Calgary Urban Indian Youth Centre:

Chief Patricia Waite, Advisor.

The witnesses made introductory remarks and answered questions.

At 8:25 p.m. the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

De la Société urbaine pour la jeunesse autochtone:

Jonathan Potskin, directeur.

Des Services communautaires des jeunes Autochtones de Régina:

Tom Warner, directeur exécutif.

Du Centre des jeunes Autochtones en milieu urbain de Calgary:

Le chef Patricia Waite, conseillère.

Les témoins font une déclaration puis répondent aux questions.

À 20 h 25, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, February 11, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:02 a.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

[English]

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

The Chairman: Good morning and thank you for appearing before the committee today, Mr. Bell. This is an important study and action plan for change. We are listening to the Aboriginal agencies to learn about the gaps that they see in their organizations that hinder them in their work with Aboriginal people.

The movement of Aboriginals into the cities is significant and is becoming more so as time goes by. Over 50 per cent of our people live in the urban centres. We are talking about a migration of people within Canada, and yet there are no social services for them as they move in. That is why this study is so important — not only to give ammunition to the agencies to help them in their negotiations for project funding, but also to assist government in addressing the serious issues facing our people. Mr. Bell, because you are so prominent and have worked so hard throughout the years for the betterment of Aboriginals, I think your words will be important to this committee and to this study — this action plan for change. Welcome to our committee.

Mr. John Kim Bell, Founder and President, National Aboriginal Achievement Foundation: Good morning and thank you for inviting me. Over the last 20 years, I have given some thought to some of these issues through the building of our organization, the National Aboriginal Achievement Foundation. It is a complex issue, in that no singular remedy will create a structural change in the negative statistics affecting Aboriginal people. If you will bear with me, I have prepared an overview of inter-related issues that may contribute to the amelioration of the social maladies facing Aboriginal people. Initially, I will work backwards on this overview.

What is our purpose in talking about the well-being of urban Aboriginal youth? When we look at the issue, some people say it is relevant to better health and to reducing poverty. Yes, this is true. We need to achieve these goals, but to me, they are partial goals. At the National Aboriginal Achievement Foundation, we ask these questions: Why are we giving scholarships? Why are we holding our career fair series, *Blueprint for the Future*? Why do we produce the National Aboriginal Achievement Awards? The obvious answer, to me, is that individuals need to be inspired, to

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 11 février 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 02 pour étudier les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des régions urbaines du Canada, en particulier l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

[Traduction]

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente: Bonjour. Je vous remercie d'être venu au comité aujourd'hui, monsieur Bell. Nous avons entrepris une importante étude en vue d'établir un plan d'action pour le changement. Nous écoutons les organismes autochtones pour connaître les lacunes qu'ils perçoivent dans leur structure et les problèmes qui entravent leur travail auprès des populations autochtones.

Les déplacements des Autochtones dans les villes sont importants et augmentent avec le temps. Plus de 50 p. 100 de nos gens vivent dans des centres urbains. Nous parlons d'une migration interne. Pourtant, il n'y a pas de services sociaux pour les aider à leur arrivée. Voilà pourquoi cette étude est tellement importante, non seulement pour soutenir les négociations des organismes qui cherchent à faire financer leurs projets, mais aussi pour aider le gouvernement à affronter les graves problèmes auxquels nos gens sont confrontés. Monsieur Bell, comme vous être connu et que vous avez travaillé tellement fort pendant des années pour l'amélioration des conditions des Autochtones, je crois que vos paroles auront un poids spécial pour le comité ainsi que pour l'étude et le plan d'action. Je vous souhaite la bienvenue au comité.

M. John Kim Bell, fondateur et président, Fondation nationale des réalisations autochtones: Bonjour. Je vous remercie de m'avoir invité. Au cours des vingt dernières années, j'ai réfléchi à quelques-uns de ces problèmes pendant la période de formation de notre organisation, la Fondation nationale des réalisations autochtones. C'est une question complexe, en ce sens qu'aucune mesure corrective ne pourra, seule, apporter un changement structurel aux statistiques négatives concernant les Autochtones. Si vous voulez bien écouter, j'ai préparé un aperçu des questions connexes pouvant contribuer à l'atténuation des problèmes sociaux auxquels les Autochtones sont confrontés. Pour commencer, je vais aborder cet aperçu à rebours.

Dans quel but parlons-nous du bien-être des jeunes Autochtones urbains? Quand nous examinons le problème, certains disent qu'il concerne l'amélioration de la santé et la réduction de la pauvreté. C'est bien vrai, nous avons besoin d'atteindre ces objectifs. Pour moi, cependant, ce ne sont que des objectifs partiels. À la Fondation nationale des réalisations autochtones, nous posons les questions suivantes: Pourquoi donnons-nous des bourses? Pourquoi organisons-nous notre série de salons de l'emploi, *Blueprint for the Future*? Pourquoi

have information about the world around them and to have access to opportunities to help fulfill those aspirations. These are partial goals.

The overarching goal is to enable individuals to achieve his their full potential and, in doing so, express themselves in such a manner that they are employed and able to benefit themselves, their families, their communities and this country. We need to begin to structurally address the ability of Aboriginal people to make a contribution, rather than the perceived notion that we may be a liability. In short, I believe that family nurturing and education lead to employment, which in turn leads to better health, less poverty and crime, more emotional and mental stability and better families. When these young people grow up and have families of their own, their children have a better chance of success.

It is a simple notion, but it is one that eludes us as an Aboriginal society and as a country. First, the role of government for Canadians: When we look at the broad context, we feel that the two major entitlements are health care and Aboriginal services. There are other entitlements, of course, such as pensions and other services. Somehow, the role for Aboriginal people is slightly different, and that is the beginning of the analysis. Second, Aboriginal society has been altered, by design. I hate to use the word "traditional" because it has lost its context, but we have been altered from our original design — our *modus operandi* — for social interaction within and without our own communities. Until we break this cycle of thinking and the current government policy, we will not progress as a people. I believe that the effort has to take place on both sides. There must be a meeting of the minds, to create a sense of making progress, from the Aboriginal community and from the outside world, including the government.

In respect of Aboriginal services, many of them are reactive rather than proactive, in that we react to suicide and to other problems rather than envision and build what the future should be for Aboriginals. The old saying, "if you build it, they will come," is true. When we started the National Aboriginal Achievement Awards 10 years ago, everyone said that we would have three major obstacles: One, your people are not ready for this and they do not support each other on any single effort. The Métis are different from the First Nations and from the Inuit. They do not agree on anything. Second, corporate Canada would not provide support because it does not support Aboriginal projects. Third, they wondered what network would be crazy enough to televise a special about Aboriginal people in this country. It just would not happen, they said, but I knew it could.

I knew it was only a matter of time, of hard work and of effort. This year, we will celebrate our 10-year anniversary and the United Nations will attend to commend the effort as one of the single most successful efforts in the indigenous world that they

décernons-nous les Prix nationaux d'excellence aux Autochtones? La réponse évidente, pour moi, c'est que les gens ont besoin d'être inspirés, d'être renseignés sur le monde qui les entoure et d'avoir accès à des occasions leur permettant de réaliser leurs aspirations. Ce sont des objectifs partiels.

L'objectif principal est de permettre aux gens de réaliser leur plein potentiel et, ce faisant, de s'exprimer de manière à avoir un emploi dont ils profitent eux-mêmes et font profiter leur famille, leur collectivité et leur pays. Nous devons commencer à nous attaquer de façon structurelle à la capacité des Autochtones de contribuer, au lieu de considérer comme on a tendance à le faire, qu'ils représentent un poids. Bref, je crois que les soins et l'éducation donnés par la famille mènent à l'emploi qui, à son tour, ouvre la voie à une meilleure santé, à une réduction de la pauvreté et du crime, à une augmentation de la stabilité émotionnelle et mentale et à de meilleures familles. Quand ces jeunes grandissent et fondent leur propre famille, leurs enfants ont de meilleures chances de réussir.

C'est une notion simple, mais qui nous échappe, comme société autochtone et comme pays. Premièrement, le rôle du gouvernement pour les Canadiens. Quand nous examinons le contexte général, nous avons l'impression qu'il existe deux grands droits: les soins de santé et les services autochtones. Il y a bien sûr d'autres droits, comme les pensions et les autres services. D'une certaine façon, le rôle pour les Autochtones est légèrement différent. C'est le début de l'analyse. Deuxièmement, la société autochtone a été modifiée à dessein. Je déteste utiliser le mot «traditionnel» parce qu'il a perdu son contexte, mais nous avons été détournés de notre destin original, de notre *modus operandi* d'interaction sociale à l'intérieur et à l'extérieur de nos propres collectivités. Tant que nous n'aurons pas rompu ce cycle et écarté la politique actuelle du gouvernement, nous ne progresserons pas comme peuple. Je crois que l'effort doit être déployé des deux côtés. Nous avons besoin d'une certaine communauté de pensée entre les collectivités autochtones et le monde extérieur, y compris le gouvernement, pour avoir l'impression d'avancer.

Pour ce qui est des services autochtones, beaucoup sont réactifs plutôt que proactifs: nous réagissons au suicide et à d'autres problèmes plutôt que de bâtir l'avenir auquel aspirent les Autochtones. Le vieux dicton selon lequel «ils viendront si vous construisez» est vrai. Quand nous avons établi les Prix nationaux d'excellence aux Autochtones, il y a dix ans, tout le monde a dit que nous aurions à affronter trois obstacles: d'abord, nos gens ne sont pas prêts et ne s'appuient pas les uns les autres. Les Métis sont différents des Premières nations et des Inuits. Ils ne s'entendent sur rien. Ensuite, le secteur canadien des sociétés n'accordera pas son appui parce qu'il ne soutient pas les projets autochtones. Enfin, on nous a dit qu'aucun réseau de télévision ne serait assez fou pour diffuser une émission spéciale sur les Autochtones. On nous a dit que cela n'arriverait jamais. Je savais, moi, que c'était possible.

Je savais que ce n'était qu'une question de temps, de travail et d'effort. Cette année, nous célébrons notre 10^e anniversaire. Des représentants des Nations Unies seront présents pour saluer nos efforts, qu'ils considèrent parmi les plus réussis de toutes les

will recognize throughout the decade. I believe that envisioning and building the future in the way that we imagine it should be, to be proactive rather than reactive, is more beneficial.

At the National Aboriginal Achievement Foundation, we identify the issues. We have fashioned our three working programs to meet the youth issues. We currently award about \$2 million in scholarships per year.

What is notable about it, even though it is not a large amount of money, is that half the support comes from corporate Canada. We have worked for 18 years to build an interest in corporate Canada in providing educational support.

This support goes beyond the providing of cash. It is a matter of connecting to a community that provides the majority of employment for Canadians. It is a matter of building understanding, partnerships and a long-term relationship between the parties, which then provide extenuating benefits to the Aboriginal community.

Our scholarships are different from treaty entitlements. In some ways they are stronger. If you receive a scholarship from the National Aboriginal Achievement Foundation, it is because you have earned it. Often, we ask students to take a loan, or to work, so we actually negotiate with them. The scholarships are bestowed by an independent jury of educators, people working in industry, and on a case-by-case basis. Often, students will provide half the tuition or half the living costs; it is a matter of self-determination and self-help.

Concerning our career fairs, Blueprint for the Future, I am surprised we do not have more of these in this country. Globalization has created increasing competition in the workforce; everything is now driven far more by technology than ever before. When you drive into a parking lot, there is no longer a person there. Instead, there is a machine into which you put a credit card. As a result, the job no longer involves a person who can take your money and give you change, but a person who builds or maintains the machine.

Everything is driven by technology. In television production — I am a television producer of the achievement awards — we have a job called "Dyaxis editor," which is a digital sound editor for film and television. It pays about \$100,000 per year; yet how would an Aboriginal youth — or any youth for that matter — even know that job exists? How would they know to pursue it when they do not know what it is?

Yes, we know what a bank teller or a car salesman is. Every young native person in a remote community knows what a bush pilot is, but do they know what an air traffic controller is? They

populations autochtones du monde pendant cette décennie. Je crois que le fait de concevoir et de bâtir l'avenir comme nous pensons qu'il devrait être, de nous montrer proactifs plutôt que de réagir est très avantageux.

À la Fondation nationale des réalisations autochtones, nous définissons les problèmes. Nous avons conçu nos trois programmes courants de façon à répondre aux besoins des jeunes. Nous attribuons actuellement des bourses totalisant près de 2 millions de dollars par an.

Même s'il ne s'agit pas d'une somme très importante, il y a surtout lieu de noter que la moitié de l'argent vient du secteur canadien des sociétés. Nous avons travaillé pendant 18 ans pour susciter leur intérêt et les inciter à soutenir nos efforts d'éducation.

L'appui va au-delà de l'argent comptant. Il comprend l'établissement de contacts avec une communauté qui crée la majorité des emplois occupés par les Canadiens. Il fallait donc assurer la compréhension mutuelle, former des partenariats et établir des relations à long terme entre les parties au profit de la communauté autochtone.

Nos bourses sont différentes des droits issus de traités. D'une certaine façon, elles sont plus fortes. Si vous recevez une bourse de la Fondation nationale des réalisations autochtones, c'est parce que vous l'avez méritée. Nous demandons souvent aux étudiants d'obtenir un prêt ou de trouver du travail. Nous négocions donc avec eux. Les bourses sont attribuées, cas par cas, par un jury indépendant formé d'éducateurs et de gens travaillant pour l'industrie. Souvent, les étudiants doivent payer la moitié des frais de scolarité ou des frais de subsistance. C'est une question d'autodétermination et d'effort autonome.

Quant à nos salons de l'emploi Blueprint for the Future, je suis surpris que nous n'en ayons pas un plus grand nombre dans le pays. La mondialisation a créé une concurrence croissante parmi les travailleurs. Aujourd'hui, tout dépend davantage de la technologie que cela n'a jamais été le cas auparavant. Quand vous arrivez dans un terrain de stationnement, vous n'y verrez plus un préposé; vous trouverez plutôt une machine dans laquelle vous introduirez votre carte de crédit. Par conséquent, l'emploi, dans ce cas, ne consiste pas à vous prendre votre argent et à vous rendre la monnaie, mais plutôt à construire et à entretenir la machine.

Tout dépend de la technologie. Dans la production d'émissions télévisées — je suis moi-même le producteur de l'émission sur la remise des prix d'excellence —, il y a un emploi qui porte le titre d'«opérateur d'éditeur Dyaxis». Le titulaire s'occupe de montage numérique du son pour les films et la télévision. Cet emploi est rémunéré à environ 100 000 \$ par an. Toutefois, comment voulez-vous qu'un jeune autochtone, ou n'importe quel jeune, connaisse l'existence de cet emploi? Comment voulez-vous qu'il s'y intéresse s'il ne sait même pas de quoi il s'agit?

Oui, nous savons ce que fait un caissier dans une banque ou un vendeur d'autos. Tous les jeunes Autochtones vivant dans des collectivités éloignées savent ce qu'est un pilote de brousse, mais

do not, because they do not see it; the jobs are highly technical and no one is bringing in the information in a practical way.

We held a career fair through Blueprint for the Future last week in Vancouver — we brought in 2,000 high school students and had 100 corporate presentations. One was to present information on what is a Dyaxis editor. Where do you go to school for that? How much money do you make? What is the lifestyle like? It provided the practical information that so many young people require.

The National Aboriginal Achievement Awards are more than a television show. The event is a cultural institution — a connecting fabric between one generation and a future one. It is an illustration that, amid the mass media reports of constant negative stories, there are Aboriginal people who are succeeding in all walks of life; and that our potential equals that of any other community, given the same opportunity.

The achievement award is connecting the Aboriginal community to the broader Canadian community. It is providing role models; it is battling stereotypes and racism; and it is creating unity in a body of people who need it at this point in their history.

Taken together, the three programs introduce young people to potential careers of which they probably are not aware and provide them with scholarship information, contained in the small red brochure in front of you. We then help them fulfil their aspirations. Of course, the achievement awards provide inspiration as well; we ask the recipients to come and speak to the young people at the career fairs to give them a tangible, one-on-one experience in relationships.

Our activities are interrelated and there is a logic to them. We talk about “the circle” in the Aboriginal community. This is the circle of the accomplished Aboriginal people who come to participate and inspire the young people and provide them with practical information. The scholarships help complete the circle. There is something very culturally appropriate about the way we designed our programs.

I read the AFN's submission to you, but I was disappointed by it because it contained no singular idea at all. I noted that the AFN created a youth council but claim that they could not get the funding for it. Well, 50 per cent of everything we raise comes from the private sector, and I can tell you it is not easy. However, raising that money has inflicted — and I use the word “inflicted” carefully — a discipline on our organization. We have to deliver tangible goods, and we have to meet goals on a budget and on time.

savent-ils ce qu'est un contrôleur de la circulation aérienne? Non, parce qu'ils n'en ont jamais vu un. C'est un emploi hautement technique, et personne ne transmet cette information d'une façon pratique.

Nous avons organisé un salon de l'emploi la semaine dernière à Vancouver, dans le cadre du programme Blueprint for the Future. Nous avons fait venir 2000 étudiants du secondaire et une centaine de représentants d'entreprises. L'une d'entre elles devait présenter des renseignements sur l'éditeur Dyaxis. Mais où faut-il aller étudier pour se spécialiser dans ce domaine? Combien d'argent peut-on gagner? Quel genre de vie faut-il mener? Le salon de l'emploi donne aux jeunes les renseignements pratiques dont ils ont besoin.

Les Prix nationaux d'excellence aux Autochtones sont plus qu'une émission de télévision. La cérémonie est devenue une institution culturelle, un lien entre une génération et la suivante. Elle montre que, malgré la marée de nouvelles négatives rapportées par les médias, il y a des Autochtones qui réussissent dans tous les domaines. Elle montre aussi qu'avec des occasions égales, notre potentiel est le même que celui de n'importe quelle autre communauté.

Les Prix d'excellence ont noué des liens entre la communauté autochtone et l'ensemble de la communauté canadienne. Ils fournissent des modèles de comportement, combattent les stéréotypes et le racisme et créent de l'unité parmi des gens qui en ont besoin à ce stade de leur histoire.

Ensemble, les trois programmes font connaître aux jeunes des carrières possibles auxquelles ils ne pensaient probablement pas et leur donnent des renseignements sur les bourses, que vous pouvez voir vous-mêmes dans la petite brochure rouge qui est devant vous. Nous les aidons ensuite à réaliser leurs aspirations. Bien sûr, les Prix d'excellence les inspirent également. Nous demandons aux bénéficiaires de venir parler aux jeunes qui assistent aux salons de l'emploi, pour leur donner une expérience concrète et personnalisée des relations interpersonnelles.

Nos activités sont interdépendantes et se caractérisent par une certaine logique. Nous parlons du «cercle» dans la communauté autochtone. C'est le cercle des Autochtones accomplis qui viennent inspirer les jeunes et leur fournir des renseignements pratiques. Les bourses contribuent à compléter le cercle. Nous avons conçu nos programmes d'une manière très appropriée sur le plan culturel.

J'ai lu le mémoire que vous a présenté l'Assemblée des Premières nations, mais il m'a déçu parce qu'il ne contenait pas la moindre idée. J'ai noté que l'APN a créé un conseil de jeunes, mais qu'elle soutient qu'elle n'a pas pu obtenir le financement qu'il lui faut à cet égard. En ce qui nous concerne, 50 p. 100 de tout ce que nous recueillons vient du secteur privé, et je peux vous dire que ce n'est pas facile. Toutefois, la collecte de cet argent a infligé — c'est à dessein que j'emploie ce verbe — à notre organisation une certaine discipline. Nous devons livrer des biens concrets et atteindre des objectifs précis dans le cadre d'un budget et d'un calendrier prescrits.

As Aboriginal people, we do have legitimate entitlements, but the idea of entitlement has also, in some cases, destroyed our incentives. When the AFN creates a youth council but says they cannot operate it because they cannot get the funding, to me that is not an excuse. My question is, why does the leadership not go to the private sector and say, "Support our youth council activities." It is a matter of writing letters and making phone calls; it is a matter of effort. I do not understand why now, when corporations are far more concerned with recognizing our rights and are far more interested in the well-being of Aboriginal people than ever before, they are not going to build that program.

I find it is necessary in our society that there should be tangible goals in place by March 31 of every year. However, because there are not — because band councils do not have to produce widgets by March 31, or be measured in terms of profits or the quality of something — we lack the kind of discipline that you see in the private sector, and which would contribute to our progress.

Most federal programs reflect our egalitarian sensibilities as a country and they are wonderful, but sometimes they skim the surface of the issues. I would like to cite these programs, not as a criticism, but simply as an illustration. Canadian Heritage has a multi-purpose Aboriginal youth program aimed at the urban environment. We studied it, interviewing the people who dispense the money and questioning departmental officials. We outlined that in our report called "Taking Pulse," when we held a national consultation to ask the same questions that you are asking. Ours was related more to Aboriginal youth in general, not just urban youth. We found that the most helpful way to use the money seemed to be through a tutoring program.

The money, as you may know, is dispensed through the friendship centres. It is not a lot. It is \$12 million to \$20 million per year divided among 130 or 140 friendship centres. There is no specified use for the money — every place uses it in a different way — but it seemed that the most helpful one was a tutoring program. Perhaps that should be looked at.

After 19 years of working in the community, my overall feeling is that Aboriginal people lack a connection to the various systems of broader society. There is not enough access to opportunity, development or understanding outside of the Aboriginal world. I do not mean just location; I mean things that every youth needs to be introduced to at an early age — architecture, math, science, music, literature, dance and philosophy. We do not seem to be doing that. We have narrow parameters of operation, and I believe that limits us as our youth progress through life.

En qualité d'Autochtones, nous avons des droits légitimes; cependant, cette idée de droits a, dans certains cas, détruit notre motivation. Quand l'APN crée un conseil de jeunes, puis dit que le conseil ne peut pas fonctionner faute de financement, je ne peux pas accepter ce raisonnement. Je demande à la direction de l'APN pourquoi elle ne s'est pas adressée au secteur privé pour lui demander d'appuyer les activités de son conseil de jeunes. Il s'agit d'écrire quelques lettres et de passer quelques coups de téléphone, il s'agit de faire un effort. Je ne comprends pas pourquoi l'APN ne développe pas ce programme maintenant que les sociétés se soucient beaucoup plus de reconnaître nos droits et s'intéressent beaucoup plus au bien-être des Autochtones qu'elles ne le faisaient auparavant.

Je pense qu'il est nécessaire, dans notre société, qu'il y ait des objectifs concrets en place au 31 mars de chaque année. Toutefois, comme il n'y en a pas, parce que les conseils de bande n'ont pas à produire un budget le 31 mars ou n'ont pas à être évalués en fonction des bénéfices réalisés ou de la qualité d'un produit quelconque, nous n'avons pas la discipline que nous pouvons observer dans le secteur privé et qui pourrait contribuer à notre progrès.

La plupart des programmes fédéraux reflètent nos aspirations égalitaires, comme pays. C'est très bien, mais il arrive parfois qu'ils ne fassent qu'effleurer les problèmes. Je voudrais mentionner quelques-uns de ces programmes, non pas pour les critiquer, mais simplement comme exemples. Le ministère du Patrimoine canadien a un programme polyvalent pour les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain. Nous l'avons étudié, avons interrogé les gens qui distribuent l'argent et avons posé des questions aux fonctionnaires du ministère. Nous avons exposé les résultats dans notre rapport Taking Pulse lorsque nous avons tenu une consultation nationale afin de poser les mêmes questions que vous, sauf que nous parlions des jeunes Autochtones en général, et pas seulement des jeunes vivant en milieu urbain. Nous avons découvert que le moyen le plus utile d'utiliser l'argent était de le faire dans le cadre d'un programme de tutorat.

Comme vous le savez, l'argent est distribué par l'intermédiaire des centres d'amitié. Nous n'en avons pas beaucoup: environ 12 à 20 millions de dollars par an répartis entre 130 ou 140 centres d'amitié. Ces fonds ne sont pas ciblés, chaque centre les utilisant d'une façon différente. Il semble cependant que le moyen le plus utile, c'est un programme de tutorat. Il serait peut-être bon d'examiner cette question.

Après 19 ans de travail dans la communauté, j'ai l'impression que les Autochtones manquent d'un lien avec les différents systèmes de la société. Ils n'ont pas un accès adéquat aux occasions, au développement ou à la compréhension du monde extérieur. Je ne veux pas simplement parler de l'emploi. Il s'agit plutôt des choses qu'un jeune doit connaître dès son plus jeune âge: l'architecture, les mathématiques, les sciences, la musique, la littérature, la danse et la philosophie. Nous ne semblons pas faire cela. Nos paramètres sont trop étroits, ce qui entrave la progression de nos jeunes dans la vie.

Also, the other broad system that I am talking about is that we seem to have very little relevant connection to business and industry. I am talking about the kind of economic necessity that defines a healthy nation. Aboriginal leaders think of corporations as evil polluters; we as Aboriginal people are very holy when it comes to the environment. Of course, the reality is that we pollute proportionally as much as anyone. No one that I know in the Aboriginal community wants to give up paper products, electricity or cars. I believe the solution is a world issue, one that we will have to find together, but we have used it to dismiss corporate Canada as evil.

The social consensus on how traditional Aboriginal units operate is in direct conflict with capitalism, and that is also a negative factor. The one thing we have to remind ourselves of is that traditional cultures have always changed and continue to change. Culture is always dynamic, always in flux. No culture remains static. The only constant is change.

When I look at the history of our people, although we no longer hunt buffalo, we still have a little of that mentality. However, the reality is we do not. Society has changed around us and we have suffered from cultural lag. That has been quite purposeful. We were never intended to participate in the economy.

Therefore, our goal needs to be sustainable economic development, and we need to get over the view that corporate Canada is entirely evil. Often, Aboriginal leaders want endless amounts of money from government as treaty entitlements — and we do have treaty entitlements — but they do not often make the connection that the money comes from business, industries and the wealth creators of this nation that are necessary to provide the tax dollars for the treaty entitlements. We do not seem to get back to that absolute source of the cash. The simplistic notion of entitlement is passé, and not because we do not have entitlements. Legally we do, but these entitlements and government programs will never solve the problem on their own. There is never enough money for health care, for education, for broader society, and simply saying money is the answer is not the answer. We do need money for programs, but I believe that we need fundamental change as Aboriginal people.

As an example, Aboriginal leaders say that the current \$330 million for training programs is not sufficient. When you break it down into who gets what, it becomes very small amounts of money going to very sparse areas. It does not cover the whole country.

Il y a un autre point important: nous avons trop peu de liens pertinents avec les affaires et l'industrie. Je veux parler du genre de nécessité économique qui définit une nation saine. Les chefs autochtones envisagent les sociétés comme une bande d'affreux pollueurs. Nous, Autochtones, prenons l'environnement très au sérieux, mais nous n'agissons pas nécessairement en conséquence. En réalité, nous polluons proportionnellement autant que les autres. Parmi ceux que je connais dans les collectivités autochtones, personne ne veut renoncer aux produits en papier, à l'électricité ou aux voitures. Je crois que la solution est mondiale. Nous devons la trouver ensemble. Toutefois, nous nous en sommes servis pour affirmer que les sociétés canadiennes sont l'incarnation du mal.

Le consensus social quant au fonctionnement de l'unité autochtone traditionnelle est en conflit direct avec le capitalisme, ce qui constitue aussi un facteur négatif. Nous devons constamment garder à l'esprit le fait que les cultures traditionnelles ont toujours évolué et continueront à le faire. La culture est constamment dynamique, constamment en mouvement. Aucune culture ne reste statique. La seule constante, c'est le changement.

Quand je considère l'histoire de notre peuple, je constate que même si nous ne chassons plus le bison, nous avons encore un peu de la mentalité du chasseur. Cela n'est cependant pas réel. La société a évolué autour de nous, et nous avons souffert du retard que nous avons pris sur le plan culturel. Cela s'est fait très délibérément. Il n'a jamais été prévu de nous faire participer à l'économie.

Par conséquent, nous devons adopter pour but le développement économique durable. Nous devons également surmonter le point de vue selon lequel le secteur canadien des sociétés est entièrement mauvais. Souvent, les chefs autochtones demandent au gouvernement des sommes considérables en soutenant qu'il s'agit de droits issus de traités. Oui, nous avons des droits issus de traités, mais les chefs ne se rendent souvent pas compte que l'argent vient des entreprises, des industries et des créateurs de richesse de ce pays, qui acquittent des impôts et permettent ainsi le versement de ce qui constitue nos droits issus de traités. Nous ne semblons pas vouloir connaître la source de cet argent. La notion simpliste de ces droits est une chose du passé. Ce n'est pas parce que nous n'y avons pas droit. Légèrement, cet argent nous appartient, mais les droits issus de traités et les programmes gouvernementaux ne réussiront jamais en eux-mêmes à résoudre le problème. Il n'y a jamais assez d'argent pour la santé, l'éducation, l'ensemble de la société. De toute façon, l'argent n'est pas la solution. Nous n'avons pas besoin d'argent pour les programmes. Nous avons plutôt besoin d'un changement fondamental, à titre d'Autochtones.

Par exemple, les chefs autochtones disent que les 330 millions de dollars actuellement affectés aux programmes de formation ne sont pas suffisants. Quand on répartit la somme, on s'aperçoit que de très petits montants sont éparpillés un peu partout. La somme ne couvre donc pas tout le pays.

However, imagine if the private sector matched every dollar of that \$330 million, which is how we operate at the National Aboriginal Achievement Foundation. Every public dollar is matched by a private dollar. We have to work harder for that, and everybody is constantly scrutinizing what we do. It increases the discipline, and we have to deliver a product.

In the eighteen years of our operation, we have raised more money every year, we have given out more money every year in scholarships, and we have never had a loss or deficit. We have developed private support to an all-time high in this country for any Aboriginal issue. It is a matter of hard work. Imagine if the \$330 million, which seems to be insufficient, was matched by private dollars to become \$660 million.

The question is why that is not happening, given that the majority of employment for Canadians resides in the private sector. Obviously, there are two reasons: The government needs to do more to encourage the private sector to participate, and Aboriginal people need to do more to curry favour and to see the well-being that it would provide in the future growth and development of the Aboriginal community.

Partnerships do exist, especially where there are resources to extract from Aboriginal land, but that is not the only thinking that should exist. Recently, I gained the support of Mr. Frank Dottori, President of Tembec, one of the pulp and paper giants in Canada. On the question of how to improve the situation, he was the only corporate president to agree that perhaps government might consider imposing a two per cent payroll tax on corporations. If they spent one per cent of payroll to train disadvantaged people — not just Aboriginal people, but people in a certain socio-economic tax bracket, or single mothers, or a particular characterization or definition that extends beyond Aboriginal people — it would in turn exempt the corporations from a two per cent tax. The incentive would be real, and they would agree.

Very few corporate presidents would agree that this is a good idea because nobody wants to be taxed, and taxation is being flattened in democracies in light of globalization. However, there are still a huge number of tax incentives of all kinds for Canadians, and it is a quite viable measure if we want to change the structure of the country in the Aboriginal community. That is a partial suggestion.

Another problem in our community is the Aboriginal view, mostly from the leadership, that higher education is elitist. Mr. Coon Come recently wrote me a letter in which he said he feels that higher education is elitist. I believe that that is a facile view, based on artifice. I feel that way because, in the 1950s, one could find a well-paying job with a high school diploma. That was the reality then. Now, 50 or 60 years later, higher education is mandatory in order to achieve well-being in a career. We have a dramatic shortage of Aboriginal doctors in Aboriginal communities, and, of course, a doctor's training of five to seven

Imaginons cependant que le secteur privé verse, de son côté, un montant équivalent. C'est la façon dont nous fonctionnons à la Fondation nationale des réalisations autochtones. À chaque dollar public correspond un dollar privé. Nous devons travailler plus fort pour arriver à ce résultat. De plus, tout le monde surveille de près ce que nous faisons. Cela augmente la discipline et nous impose de livrer un produit.

Dans nos 18 ans d'existence, nous avons chaque année recueilli plus d'argent et distribué plus de bourses, et nous n'avons jamais enregistré de pertes ni de déficits. Nous avons obtenu un soutien privé maximum pour toutes les questions autochtones. Il suffit pour cela de faire beaucoup d'efforts. Avec une contribution privée, les 330 millions de dollars se transformeraient en 660 millions.

La question est de savoir pourquoi cela ne se fait pas, compte tenu du fait que la majorité des emplois des Canadiens se trouvent dans le secteur privé. De toute évidence, il y a deux raisons. Le gouvernement doit faire davantage pour encourager le secteur privé à participer, et les Autochtones doivent en faire plus pour être mieux considérés et pour constater combien cela contribuerait à la croissance et au développement futurs de la communauté autochtone.

Il existe des partenariats, surtout là où se trouvent des ressources à exploiter sur les terres autochtones, mais il faudrait aller au-delà. J'ai récemment obtenu l'appui de M. Frank Dottori, président de Tembec, qui est l'un des géants des pâtes et papiers au Canada. Sur la question de savoir comment améliorer la situation, il a été le seul chef d'entreprise à convenir que le gouvernement pourrait envisager d'imposer aux sociétés un impôt égal à 2 p. 100 de leur masse salariale. Si les entreprises consacraient 1 p. 100 de leur masse salariale à la formation de personnes défavorisées — pas seulement les Autochtones, mais tous ceux qui se situent dans une tranche socio-économique donnée ou toute autre définition allant au-delà des Autochtones —, elles seraient exemptées de l'impôt de 2 p. 100. Elles auraient donc intérêt à opter pour la formation, et elles le feraient.

Bien peu de chefs d'entreprises conviendraient que c'est une bonne idée parce que personne n'aime payer des impôts et que les démocraties ont tendance à les réduire à cause de la mondialisation. Toutefois, les Canadiens disposent encore d'un nombre considérable d'encouragements fiscaux de toutes sortes. Ce serait donc une mesure très viable si nous voulons modifier la structure du pays pour la communauté autochtone. C'est une suggestion partielle.

Il y a un autre problème dans notre communauté. Pour les Autochtones, et notamment pour leurs dirigeants, les études supérieures relèvent d'une conception élitiste. M. Coon Come m'a récemment écrit une lettre dans laquelle il le disait. Je crois que c'est une opinion facile et artificielle. J'en suis persuadé car, dans les années 50, on pouvait trouver un emploi bien rémunéré en n'ayant qu'un diplôme secondaire. C'était la réalité d'alors. Aujourd'hui, 50 ou 60 ans plus tard, des études supérieures sont obligatoires pour faire carrière. Nous avons une énorme pénurie de médecins autochtones dans nos collectivités et, bien sûr, une

years is considered elitist. Therefore, do we want the doctors or not? Do we say that doctors are elitist, and therefore we should not have them? I bet every Aboriginal community would say it wished it had an Aboriginal doctor. That is the reality.

Every chief carries a cell phone. Today you can call anywhere in the world with the GPS technology. However, saying that our people should build them, sell them and economically benefit from that is elitist. The chiefs have no problem using a cell phone, but to achieve the higher education necessary to build it and reap the exponential benefit from that is elitist. That is a facile and false view that we have to get over.

I want to briefly examine traditional societies to support my contention that when we lived in the harsh environment of this country — as witnessed by today's weather — hunters had highly refined skills, and those who developed agrarian societies had to develop specialized expertise in planting a variety of crops. Feathers on a war bonnet were awarded for achievements in war and hunting or acts of bravery. You were commended for being the best you could be, and your survival depended on it. Therefore, our traditional societies were very much composed of high achievers. You had to be one in the rugged environment. We have lost that notion. Now high achievement is elitist, and that is a false view. Our history supports the view that we had to be achievers and specialists and had to have refined agrarian expertise. Therefore, dismissing higher education as elitist is the first misperception.

One problem is that the goals of education for Aboriginal people seem to be different from the goals for other Canadians. I believe that the strategic goals that Aboriginal leaders want lie in the restoring and fortifying of identity and culture, with little priority given to academic or specific skills achievement. That is understandable because much of our culture was taken away from us. Speaking your own language was outlawed, and so the reaction has been a backlash and a huge effort to restore culture. There is nothing wrong with that because studies show that the outcomes for students are better when they feel grounded in their culture. When they have a connection to and pride in it, studies show that they do better.

However, we are ignoring the issues of standards and real skills. That is exacerbated by the lack of parenting skills, a key factor in the positive development of any child. The parents do not seem to be able to support and nurture the children. That has to be taken into consideration, and it is a cycle that we must break. We also need to have standards and goals. In our "Taking Pulse" report, when we asked Aboriginal teachers and educators, they said that the standards have been lowered. The community

formation de médecin qui dure cinq à sept ans est considérée comme élitiste. Voulons-nous avoir des médecins ou non? Allons-nous dire qu'aspirer à être médecin est élitiste et que nous ne devons donc pas en avoir? Je suis sûr que chaque collectivité autochtone aimerait avoir un médecin autochtone. Voilà la réalité.

Chaque chef a son téléphone cellulaire. Aujourd'hui, on peut faire des appels partout dans le monde grâce à la technologie GPS. Toutefois, il est élitiste d'aspirer à ce que nos gens les construisent, les vendent ou en tirent économiquement parti. Les chefs n'ont pas de difficultés à utiliser un téléphone cellulaire, mais ils considèrent qu'il est élitiste de faire les études supérieures nécessaires pour pouvoir les fabriquer et en tirer des avantages exponentiels. C'est un point de vue aussi facile que fallacieux que nous devons arriver à surmonter.

Je voudrais examiner brièvement les sociétés traditionnelles pour trouver des arguments à l'appui de mon assertion: quand nous vivions dans l'environnement difficile de ce pays — comme en témoigne le froid d'aujourd'hui —, les chasseurs avaient acquis des compétences hautement perfectionnées, de même que ceux qui ont établi des sociétés agricoles ont développé une expérience spécialisée dans la culture des différentes récoltes. Sur le bonnet de guerre, les plumes étaient attribuées pour reconnaître des victoires, de grandes réalisations à la chasse ou des actes de bravoure. On rendait hommage à ceux donnaient le meilleur d'eux-mêmes, car leur survie en dépendait. Par conséquent, nos sociétés traditionnelles se composaient pour une grande part d'éléments exceptionnels. L'environnement très dur imposait une performance extraordinaire. Nous avons perdu cette notion. Aujourd'hui, les grandes réalisations sont devenues de l'élitisme. Je conteste cette façon de voir les choses. Notre histoire confirme que nous devons être brillants, spécialisés et versés dans les techniques agraires. Par conséquent, il est erroné de percevoir les études supérieures comme quelque chose d'élitiste.

L'un des problèmes est que les objectifs des études ne semblent pas être les mêmes pour les Autochtones et les autres Canadiens. Je crois que les objectifs stratégiques des chefs autochtones visent à rétablir et à renforcer l'identité et la culture, sans accorder trop d'importance à la culture générale ou à l'acquisition de compétences particulières. Cela est compréhensible parce que notre culture nous a été enlevée pour une grande part. Il était illégal pour nous de parler notre propre langue. Il y a eu une réaction et de grands efforts ont été déployés pour rétablir notre culture. Il n'y a rien de mal à cela car les études montrent que les étudiants obtiennent de meilleurs résultats quand ils peuvent s'appuyer sur une base culturelle ferme. Lorsqu'ils ont des liens étroits avec leur culture et qu'ils en sont fiers, leur rendement est certainement supérieur.

Toutefois, nous sommes en train de faire abstraction des normes et des compétences concrètes. Cette situation est aggravée par la faiblesse des compétences parentales, qui jouent un rôle clé dans le développement positif de l'enfant. Les parents ne semblent pas capables de soutenir et d'éduquer les enfants. Il faut en tenir compte. C'est un cycle que nous devons rompre. Nous avons également besoin de normes et d'objectifs. Il ressort de notre rapport Taking Pulse que lorsque nous avons posé la question aux

said the standards have been lowered. When a child graduates with a grade 12 diploma, he or she can only read or write at grade-8 level, and that is the reality. We deny it, but that is the reality.

Moreover, we have no connections to the systems of industry and business in our education system. This country faces a skilled labour shortage. The goal of education in a liberal society is to establish and create a healthy, well-rounded individual. That is the stated purpose of education in a liberal democracy. Business will say that is wonderful, except we now have a shortage of skilled labour. There must be a greater connection in education to industry-specific curricula, which we suggest in the report is one of the three major outcomes for the community and structural change in the country.

In the last 20 years, I note that the official 70 per cent drop-out figure in secondary school has not changed at all. It is still 70 per cent.

This is a sad commentary. I had suggested that perhaps there could be a special incentive grant to Aboriginal communities — not that this would ever happen. I simply would like to give you a sense of what I think. If a community could reduce their 70 per cent drop-out rate to 30 per cent, they would be eligible for an infrastructure grant or an economic development grant. That would put pressure on the entire community and would raise their sense of responsibility. The teachers, the parents and everyone else would want the new cultural centre or the new hockey rink, et cetera. Everyone would pressure everyone else to keep the kids in school.

Additionally, it is not just to keep the kids in school, but also to ensure that when they graduate from grade 12, they can, in fact, read and write and have the necessary skills to progress. It would create a positive pressure in the sense of a heightened responsibility that currently does not exist.

Millions of dollars are being spent on secondary education for Aboriginal people. Look at this analysis: 70 per cent of the young people drop out of school. That means that two-thirds of our population are illiterate — they do not have basic reading skills. That means that as a business proposition, it is a failure, because two of every three students drop out even though we have spent hundreds of millions of dollars.

We then create training programs to the tune of \$300 million to do what the education millions did not do. The answer is to fix the problem in the education millions being spent so that young people will progress to higher education.

I have nothing against the training dollars. The truth of the matter is that if you are a 30-year-old with a lack of basic literacy, you need the training that the Aboriginal Human Resources Development Strategy, or AHRDS, money is providing.

enseignants et éducateurs autochtones, ils ont répondu que les normes avaient été abaissées. Quand un enfant obtient un diplôme de 12^e année, il ne sait lire et écrire qu'au niveau de la 8^e. C'est la réalité. Nous aurons beau la nier, elle n'en est pas moins là.

De plus, notre système d'éducation n'a pas de liens avec les systèmes de l'industrie et du monde des affaires. Le pays connaît une pénurie de main-d'œuvre qualifiée. Le but de l'éducation dans une société libérale est de former des individus sains et équilibrés. C'est l'objectif déclaré de l'éducation dans une démocratie libérale. Le monde des affaires dira que c'est parfait, mais qu'il y a actuellement une pénurie de travailleurs qualifiés. Il doit y avoir plus de liens entre l'éducation et les besoins du marché. Nous disons dans notre rapport que c'est l'un des trois grands résultats que la communauté tirera d'un changement structurel dans le pays.

Je note que, dans les 20 dernières années, le pourcentage officiel de 70 p. 100 de décrochage à l'école secondaire n'a pas changé du tout. Il est encore à 70 p. 100.

Cette situation est vraiment triste. J'avais proposé de créer une subvention spéciale d'encouragement pour les collectivités autochtones... Bien sûr, cela ne se réalisera jamais. Je voulais simplement vous donner une idée de ce que je pense. Si une collectivité pouvait réduire son pourcentage de décrochage de 70 à peut-être 30 p. 100, elle serait admissible à une subvention d'infrastructure ou de développement économique. Cela pousserait tous les membres de la collectivité à agir et aiguiserait leur sens des responsabilités. Les enseignants, les parents et tous les autres feraient des efforts pour obtenir un nouveau centre culturel, une nouvelle patinoire ou autre chose. Chacun ferait pression pour garder les enfants à l'école.

Il ne s'agirait d'ailleurs pas seulement de garder les enfants à l'école. Il faudrait aussi veiller à ce que ceux qui finissent la 12^e année sachent en fait lire et écrire et possèdent les compétences nécessaires pour avancer. Cela créerait une pression positive en développant un sens des responsabilités qui n'existe pas à l'heure actuelle.

Des millions de dollars sont consacrés à l'enseignement secondaire dans les collectivités autochtones. Considérons l'analyse suivante: 70 p. 100 des jeunes décrochent et quittent l'école. Cela signifie que notre population se compose aux deux tiers d'analphabètes, car ils ne possèdent pas des aptitudes de base en lecture et en écriture. Sur un plan commercial, c'est un échec retentissant: deux élèves sur trois décrochent même après que nous avons dépensé des centaines de millions de dollars.

Nous organisons ensuite des programmes de formation auxquels nous consacrons 300 millions de dollars, pour obtenir les résultats que les études secondaires ne nous ont pas permis d'atteindre. La solution consiste à trouver une solution au niveau du système d'éducation pour que les jeunes puissent progresser vers les études supérieures.

Je n'ai rien contre l'affectation d'argent à la formation. En réalité, si vous avez 30 ans, mais ne possédez pas un niveau d'alphabétisation de base, vous avez besoin de la formation fournie grâce aux fonds de la SDRHA, ou Stratégie de

Although that training leads to short-term, seasonal or entry-level jobs in fewer disciplines and sectors of the economy, it is helpful because two-thirds of the population need this kind of training. The bottom line, though, is that it is not the answer to structural change for Aboriginal people. It is not the answer to poverty. In a world that is increasingly competitive and more sophisticated, with much more technology, becoming a hairdresser is a short-term solution. Everyone needs a hairdresser, but the point is that it is not the true answer to change. We are spending hundreds of millions of dollars in one area and it is not working; so we spend hundreds of millions of dollars in another area. That kind of training will not provide a grade-12 literacy level.

This training, although we call it "human resources development," is not linking to the private sector. We interviewed over 100 corporations for our "Taking Pulse" report who said they never heard of the AHRDS. No one ever called them because there is no incentive to do so. The kind of training that the people are receiving does not qualify them, and therefore, supply does not meet demand. The supply of the Aboriginal population is not meeting the demand of the private sector. There is a "disconnect," which is a fundamental problem.

The money is political: It is what the leaders want and that is what they get. It does help Aboriginals to a certain extent, but I believe that 20 years from now, we will need a different formula and a different strategy. The goal is to fix the education system. Once people move on to higher education, they will be fine when they graduate.

Why do we need to do this? We all know that our population is doubling and that if we do not do this, the cost for health care, welfare and the judicial system will exponentially increase. It is either pay now or pay later. It would be better if we could build the future proactively rather than wait for another tragedy such as that which occurred in Davis Inlet and then spend \$100 million to move the residents a matter of 20 blocks. The move is nice, but it will not work either. That is the reality.

We need to raise the standards in our community. I wish every young person would have to read *The Decline and Fall of the Roman Empire* by Edward Gibbon, British parliamentarian, soldier and superb author. However, that is not on our agenda in the Aboriginal community. We need to go beyond our cultural identity. Everyone will hear what I said in a different way. They will say that I do not think cultural identity is important, but it is fundamentally important. I believe the community is addressing

développement des ressources humaines autochtones. Même si cette formation ne donne accès qu'à des emplois à court terme, saisonniers ou de débutant dans un nombre relativement petit de disciplines et de secteurs de l'économie, elle est utile parce que les deux tiers de la population en ont besoin. En définitive, cependant, elle n'apporte pas le changement structurel dont les Autochtones ont besoin. Elle ne résout pas le problème de la pauvreté. Dans un monde de plus en plus concurrentiel et complexe, où la technologie occupe une place toujours plus grande, apprendre le métier de coiffeur n'est qu'une solution à court-terme. Bien sûr, nous aurons toujours besoin de coiffeurs, mais ce n'est pas cette formation qui aboutira à un vrai changement. Nous dépensons des centaines de millions de dollars dans un autre domaine. Ce genre de formation ne permettra pas aux stagiaires d'atteindre un niveau d'instruction équivalant à la 12^e année.

Même si nous l'appelons «développement des ressources humaines», cette formation n'a pas de lien avec les besoins du secteur privé. Dans le cadre de la rédaction du rapport Taking Pulse, nous avons interrogé les représentants d'une centaine de sociétés, qui nous ont dit qu'ils n'avaient jamais entendu parler de la SDRHA. Personne ne les avait jamais appelés, parce qu'il n'y avait rien à gagner en le faisant. Le genre de formation que les gens reçoivent ne leur donne pas une vraie qualification professionnelle. Par conséquent, l'offre ne correspond pas à la demande. L'offre de main-d'œuvre autochtone ne correspond pas à la demande du secteur privé. La connexion ne se fait pas, ce qui constitue un problème fondamental.

L'argent revêt un caractère politique. C'est ce que les chefs veulent, et c'est ce qu'ils obtiennent. Il aide les Autochtones dans une certaine mesure. Je crois cependant que, d'ici une vingtaine d'années, nous aurons besoin d'une formule et d'une stratégie différentes. L'objectif est de réparer le système d'éducation. Une fois que les gens pourront accéder à l'enseignement supérieur, tout ira bien pour eux dès qu'ils auront décroché leur diplôme.

Pourquoi avons-nous besoin de faire cela? Nous savons tous que notre population augmente et qu'à moins d'agir, les coûts des soins de santé, de la sécurité sociale et du système judiciaire vont grimper à un rythme exponentiel. Il faudra payer maintenant ou plus tard. Il serait préférable de bâtir l'avenir d'une façon proactive plutôt que d'attendre une autre tragédie comme celle de Davis Inlet, puis de dépenser 100 millions de dollars pour déplacer les résidents de l'équivalent d'une vingtaine de rues. Le démantèlement est une bonne initiative, mais il n'aura pas les résultats attendus. C'est la réalité.

Nous devons relever les normes de notre communauté. J'aurais bien voulu que chaque jeune soit tenu de lire *l'Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* d'Edward Gibbon, parlementaire, soldat et grand écrivain britannique. Toutefois, cela ne fait pas partie du programme de la communauté autochtone. Nous devons aller au-delà de notre identité culturelle. Chacun comprendra ce je dis d'une manière différente. Certains affirmeront que, pour moi, l'identité culturelle n'est pas

that, but we are lacking the skills in math, science and business. That is where we must focus our efforts.

Much research has already been undertaken. A great deal of research exists on the issues that you are studying, but the real problem is that the leadership in our community does not seem to want to make the fundamental change. For example, we know that, statistically, parents are not nurturing the children. Parents and other adults suffer from high levels of dysfunction and other social problems and are not in an emotional position to nurture young people. That is a reality. What are the Aboriginal leaders doing about this? Is this a new problem? Have we not known about this for 20 or 30 years?

That area requires fundamental change. It is true that government cannot do this for us; we have to do it for ourselves. We have to pull up our own socks. Someone has to come forward and say, "The parents are not nurturing the children, and these are your children. You have to make it happen." We are not doing that and our leadership is not doing that either. I believe that, instead of blaming the government all the time, and although we need money for programs, we need to lay the responsibility at the feet of each community.

There are too many communities for you to have an impact upon. We have to create a different sensibility — one of proactive pride — whereby we lay the responsibility at our own feet. We have a high drop-out rate, and so we have to do something about it rather than deny that it exists. The first step to fixing a problem is to recognize that there is a one. We must admit to the problem and talk about it openly, without negative connotations and criticism, so that we are able to envision building the future in a more positive way.

Recently, departmental officials from Indian and Northern Affairs Canada, INAC, were talking with one of the treaty groups out West and they broached the subject of the 70 per cent drop-out rate. The technical people in one of these treaty associations replied that there was no problem at all with education. If the department wanted to do something about it, it should simply give them more money. That is not the answer. There was a denial that there is a 70 per cent drop-out rate. That is the reality and we have to admit it.

Why is the role of the private sector mandatory? I have already stated the answer: because they hold the key to wealth, jobs, technology and know-how, and because they are the major employer of Canadians. If we do not access them in a meaningful way, then when the population doubles, there will not be enough jobs in the social service sector. There will not be enough jobs, just as there are not enough jobs now, in band councils to administer a

importante, alors que je la trouve fondamentalement importante. Je crois que la communauté répond à ce besoin d'identité, mais que nous manquons de compétences en mathématiques, en sciences et en administration des affaires. C'est sur ces domaines que nous devons concentrer nos efforts.

On a déjà fait beaucoup de recherches. Il y a beaucoup d'études sur les sujets que vous examinez. Le vrai problème, c'est que les chefs de notre communauté ne semblent pas vouloir faire le changement fondamental. Par exemple, nous savons que, statistiquement, les parents ne s'occupent pas de l'éducation de leurs enfants. Les parents et les autres adultes souffrent à un degré élevé de dysfonctionnement et d'autres problèmes sociaux. Leur situation émotionnelle ne leur permet pas d'éduquer de jeunes enfants. C'est encore une réalité. Qu'est-ce que les chefs autochtones font à ce sujet? Est-ce un nouveau problème? Ne le savons-nous pas depuis 20 ou 30 ans?

Ce domaine nécessite un changement fondamental. Il est vrai que le gouvernement ne peut pas le faire pour nous, nous devons nous en charger nous-mêmes. Nous devons nous retrouser les manches. Quelqu'un doit prendre l'initiative et dire: «Les parents n'élèvent pas les enfants. Ce sont nos enfants. Nous devons nous en occuper.» Nous ne le faisons pas et nos chefs ne le font pas non plus. Je crois qu'au lieu de blâmer constamment le gouvernement et en dépit du fait que nous avons besoin d'argent pour des programmes, nous devons placer la responsabilité aux pieds de chaque collectivité.

Il y a beaucoup trop de collectivités pour que votre action puisse avoir des effets. Nous devons créer une sensibilité différente, une espèce d'orgueil proactif, qui nous permette d'admettre nous-mêmes nos responsabilités. Nous avons un pourcentage élevé de décrocheurs. Nous devons chercher des solutions au lieu de nier l'existence du problème. La première étape, pour résoudre un problème, c'est de reconnaître son existence. Nous devons reconnaître nos difficultés, en parler ouvertement, sans critiques négatives, pour être en mesure d'envisager l'avenir d'une manière plus positive.

Récemment, des fonctionnaires des Affaires indiennes et du Nord canadien, qui discutaient avec l'un des groupes visés par un traité dans l'Ouest, ont abordé la question des 70 p. 100 de décrocheurs. Les responsables du groupe ont répondu qu'il n'y avait aucun problème dans le système d'éducation et que si le ministère voulait faire quelque chose, il n'avait qu'à leur verser plus d'argent. Ce n'est pas la solution. Ils ont nié qu'il y avait 70 p. 100 de décrochage. C'est pourtant la réalité, et nous devons l'admettre.

Pourquoi est-il obligatoire de faire intervenir le secteur privé? J'ai déjà donné la réponse: c'est dans le secteur privé que se trouvent la richesse, les emplois, la technologie et l'expérience; c'est le secteur privé qui emploie le plus de Canadiens. Si nous n'arrivons pas à établir de bons contacts avec le secteur privé, il n'y aura plus suffisamment d'emplois dans les services sociaux quand la population aura doublé. Il n'y aura pas suffisamment

doubling population. Where does the employment reside? It resides in the private sector.

The status quo is such that I believe our current position is untenable, and we probably all recognize this. When we planned "Taking Pulse," our national consultation on employment, we had to begin with education and youth, and all the connecting factors such as nurturing, to see how increased employment could be achieved.

We embraced four tenets in moving forward. First, we consider that, if the majority of employment for Canadians resides in the private sector, then the private sector must play a role in our development process because they have the know-how and the wealth and hold the reins of power.

Second, we cannot divorce education from employment. Third, the unemployment problem is so great that federal and provincial governments, corporations, educators and Aboriginal leaders must sit down together to reach a substantive outcome that will achieve results. In short, we need a balanced view that takes into consideration the views of all of the stakeholders. That is what we endeavour to do with "Taking Pulse." When we went across the country, we asked federal and provincial officials, educators — who were never invited to an Aboriginal meeting — Aboriginal youth and leaders, and corporate leaders to sit down in a room and ask, "How can we fix this problem?" I still believe that you cannot have a community determining their own future in isolation, without looking at all the factors and having a balanced view.

Fourth, we recognize the need to identify the real barriers — the problematic issues that everyone knows about but will not discuss because of the potential embarrassment of one or more of the partners. We have to get over that and identify the real problems so that we can move forward to resolve them.

Speaking the truth is often difficult, but in this era, it is necessary.

While our focus is Aboriginal people, the political focus remains on land claims, treaty rights and self-government. We are continuing to lose a generation, with the 70 per cent drop-out rate, to social dysfunction and poverty.

It is important to recognize that in today's world, there are no longer local, regional or national standards. With globalization, and as the world grows smaller, there is only one international standard. That is the reality. We need to recognize that and embrace it.

d'emplois, tout comme il n'y en a pas assez aujourd'hui dans les conseils de bande pour administrer un doublement de la population. Où se trouvent les emplois? C'est dans le secteur privé.

Le statu quo est tel qu'à mon avis, la situation actuelle est intenable. Je crois que nous le reconnaissons tous. Lors de la planification de «Taking Pulse», notre consultation nationale sur l'emploi, nous avons dû commencer par l'éducation et la jeunesse, en passant par tous les secteurs connexes tels que l'éducation parentale, pour déterminer comment accroître l'emploi.

Nous avons adopté quatre principes pour progresser. Premièrement, si la majorité des emplois des Canadiens résident dans le secteur privé, alors celui-ci doit jouer un rôle dans notre processus de développement parce qu'il possède les compétences et la richesse et détient les rênes du pouvoir.

Deuxièmement, nous ne pouvons pas séparer l'éducation de l'emploi. Troisièmement, le problème du chômage est tellement important que le gouvernement fédéral, les gouvernements provinciaux, les sociétés, les éducateurs et les chefs autochtones doivent discuter ensemble pour s'entendre sur un plan pouvant aboutir à des résultats. En résumé, nous avons besoin d'un point de vue équilibré tenant compte des vues de tous les intervenants. Voilà ce que nous cherchons à réaliser grâce à «Taking Pulse». Quand nous avons parcouru le pays, nous avons demandé à des fonctionnaires fédéraux et provinciaux, à des éducateurs — qui n'avaient jamais été invités à une réunion autochtone —, à des jeunes et à des chefs autochtones ainsi qu'à des chefs d'entreprises de s'asseoir ensemble et de se poser la question: «Comment pouvons-nous résoudre ce problème?» Je crois encore qu'une collectivité ne peut pas, seule, déterminer son propre avenir sans prendre en compte tous les facteurs en jeu et sans avoir un point de vue équilibré.

Quatrièmement, nous reconnaissons le besoin de déterminer les vrais obstacles, c'est-à-dire les problèmes que chacun connaît, mais dont personne ne veut discuter de crainte d'embarrasser un ou plusieurs partenaires. Nous devons surmonter ces difficultés pour reconnaître les vrais problèmes et prendre les mesures nécessaires pour les résoudre.

Dire la vérité est souvent difficile, mais c'est une nécessité aujourd'hui.

Même si nous concentrons notre attention sur les Autochtones, les questions politiques de l'heure demeurent les revendications territoriales, les droits issus de traités et l'autonomie gouvernementale. Avec un taux de décrochage de 70 p. 100, nous continuons à perdre une génération à cause du dysfonctionnement et de la pauvreté.

Il importe de reconnaître que, dans le monde d'aujourd'hui, il n'y a plus de normes locales, régionales ou nationales. Avec la mondialisation qui rapetisse constamment notre univers, nous n'avons plus qu'une norme internationale. C'est la réalité. Nous devons l'admettre et nous y plier.

When completing "Taking Pulse," which was a provocative undertaking, one Aboriginal leader expressed the view that our report did not address tribal differences with respect to private sector employers. I believe that tribal differences is a minor issue, if one at all.

In this era of increased international trade and instant global communication and competition, employers are more tolerant and respectful of diversity than ever before. A person who dresses differently, eats different foods or even has different holidays is supported and respected in today's workforce. The real issue is skills. It has always been skills. Of course there is discrimination, but the real meat on the bones is that one must have the skills as a prerequisite for entering the workforce. Once you have that, the others can no longer remain an artificial barrier. We have to fight our way in.

Employers are more respectful of differences today because of globalization. When you go into a major corporation, you will see people of every ethnic background. They do dress differently. They take different days off. There is a greater respect. Skills is the issue.

If we do not accept this challenge, we will have, as I already stated, dramatic costs to pay in the future. We will simply have more people suffering from greater dysfunction and poverty.

We had interesting outcomes in our "Taking Pulse" report. I would like to point out some tangible ideas for you.

There is a program in the United States with the working title of "Don't Leave Anyone Behind," or some variation of that. I would be happy to send the committee the legislation on it.

It is federal legislation and it is not just for Aboriginal people, but tribal leaders in the States have embraced this program. Money is provided for young people to take courses before the age of five. They go to preschool to increase their ability to communicate. They learn to write before they go to school, and they start learning basic math and social interaction skills. Money is also provided to parents who need to upgrade their education, and the parents work with the children.

The grant is twofold. It is to the child for preschool, and to the parent as well. They are in school together, taking different things. The tribal leaders have endorsed it.

As you know, we enacted the Aboriginal Head Start Program. It too took us 30 years in Canada to decide it was a good thing. The U.S. enacted it in 1965. Here is another good thing, and perhaps we should move a little faster on it.

Au cours de la réalisation de «Taking Pulse», qui fut une entreprise provocatrice, un chef autochtone a exprimé l'avis que notre rapport n'avait pas abordé les différences tribales en ce qui concerne les employeurs du secteur privé. Je crois que ces différences ne constituent qu'un problème mineur, si on peut parler de problème.

En cette ère de développement du commerce international, de communications mondiales instantanées et de concurrence généralisée, les employeurs sont plus tolérants et respectueux de la diversité qu'ils ne l'ont jamais été auparavant. Dans la population active d'aujourd'hui, on appuie et on respecte les gens qui s'habillent différemment, qui mangent des aliments différents ou même qui célèbrent des fêtes différentes. Aujourd'hui, ce sont les compétences qui comptent, comme cela a toujours été le cas. Bien sûr, il y a de la discrimination, mais il n'en reste pas moins que pour faire partie de la population active, il faut avoir des compétences. Une fois qu'on en possède, les autres obstacles artificiels tombent. Nous devons lutter pour avoir notre place.

À cause de la mondialisation, les employeurs respectent davantage les différences. Quand on va dans une grande société, on y trouve des gens de toutes les origines ethniques, des gens qui s'habillent différemment, qui prennent des jours de congé différents, etc. Il y a plus de respect, et ce sont les compétences qui comptent.

Si nous n'acceptons pas de relever ce défi, nous aurons, comme je l'ai déjà dit, des coûts considérables à payer à l'avenir. Nous aurons tout simplement plus de gens qui souffrent d'un dysfonctionnement plus grave et d'une pauvreté plus profonde.

Notre rapport «Taking Pulse» a abouti à des résultats intéressants. J'aimerais vous signaler quelques idées concrètes.

Il existe aux États-Unis un programme ayant pour titre «Ne laissez personne à la traîne» ou quelque chose de semblable. Je serais heureux de transmettre au comité les dispositions législatives concernant ce programme.

Il s'agit d'une loi fédérale qui ne s'adresse pas seulement aux Autochtones, mais les chefs tribaux des États-Unis ont adopté le programme. Celui-ci fournit de l'argent permettant à des petits de suivre des cours avant l'âge de cinq ans. Ils vont à la pré-maternelle pour apprendre à mieux communiquer. Ils apprennent à écrire et à compter et acquièrent des aptitudes d'interaction sociale avant d'aller à l'école. De l'argent est également fourni aux parents pour leur permettre de pousser plus loin leurs études. Les parents travaillent avec les enfants.

La subvention a deux objectifs: permettre à l'enfant de suivre un programme préscolaire, et aux parents de s'instruire. Les deux vont à l'école ensemble pour étudier des matières différentes. Les chefs tribaux appuient ce programme.

Comme vous le savez, nous avons mis en œuvre le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones. Il nous a fallu trente ans au Canada pour décider que ce serait une bonne chose. Les États-Unis ont adopté ce programme en 1965. C'est une autre bonne chose. Peut-être devrions-nous aller un peu plus vite dans ce domaine.

After completing the "Taking Pulse" exercise across the country, we talked about a sectoral urban-based school system. You will note yesterday in *The Globe and Mail* that John Richards, who was one of the members of our committee, talked about this. Mr. Richards assumed that we arrived at that conclusion because he arrived at that conclusion. We actually arrived at that conclusion without ever knowing about him or his work.

We thought it might be beneficial, given all of the concepts that we have put forward to day, to have a sectoral high school system that would be run with a similar structure to that of the Canadian Institutes of Health Research, which is a billion-dollar organization with an overarching board of directors. They have separate institutes — one for kidney, cancer, heart, lung, and so on. There is an Aboriginal Health Institute on which I sit as an adviser.

As we describe in our report, there would be a national board of directors composed of Aboriginal leaders, educators and corporate leaders. This already exists here in Ottawa. I am not inventing something new here. This exists in the Francophone school system in Ottawa.

The province has a basic core requirement. You must have a certain level of math, reading, and so on. In addition to that, there would be five or six extra courses offered at a particular high school related to one specific industry.

Since the 1950s, you have all heard of high schools of performing arts, where kids who have a particular artistic talent go. They are still taking math, science, and so on, but they are offered specific training in the interest or talent that they have, which results in a better outcome.

I am talking about a high school of performing arts, but in the industries. For example, you would have the one in forestry in Vancouver and the one in oil and gas industries in Alberta. The one in medicine and health would be akin to the University of Alberta because that institution has a very advanced and progressive Aboriginal health program, and the University of Alberta are leaders in heart surgery and research. I would put the one on transportation in Winnipeg because of CN, or in Montreal. I would put the one on manufacturing in Ontario and the one on information technology either in Ottawa or in Mississauga or in Toronto.

Given the labour shortage and the need for specialized skills, four or five courses would be offered that would be developed by the industries themselves, working with educators and Aboriginal people. The information would be put into a context of Aboriginal language and culture.

The private sector industry partners would help pay for the school. Parents would be on the board of directors as well.

Après avoir terminé l'enquête «Taking Pulse» partout dans le pays, nous avons parlé d'un système scolaire urbain sectoriel. Vous noterez dans le *Globe and Mail* d'hier que John Richards, qui était l'un des membres de notre comité, aborde ce sujet. M. Richards a supposé que nous avions abouti à cette conclusion parce qu'il y avait abouti lui-même. En fait, nous y étions arrivés sans rien savoir de lui ni de ses travaux.

Nous avons pensé qu'il serait avantageux, compte tenu de tous les concepts que nous avons avancés, d'établir un système secondaire sectoriel doté d'une structure semblable à celle des Instituts de recherche en santé du Canada, organisation valant un milliard de dollars que dirige un important conseil d'administration. L'organisation se compose d'instituts distincts s'occupant respectivement des maladies rénales, du cancer, du cœur, des poumons, etc. Nous avons un Institut de la santé autochtone, dont je suis l'un des conseillers.

Comme nous l'avons expliqué dans notre rapport, il y aurait un conseil d'administration national composé de chefs autochtones, d'éducateurs et de chefs d'entreprises. Il en existe déjà à Ottawa. Je n'invente rien. Ce concept est appliqué dans le système scolaire français d'Ottawa.

La province a des exigences de base. Il faut assurer un certain niveau en mathématiques, en lecture, etc. De plus, chaque école secondaire offrirait cinq ou six cours supplémentaires rattachés à un secteur particulier.

Depuis les années 50, nous avons tous entendu parler des écoles secondaires d'art où allaient les enfants qui avaient un talent artistique particulier. Ces enfants continuent à étudier les mathématiques, les sciences, etc., mais ils reçoivent une formation spéciale dans leur domaine de prédilection, ce qui leur assure de meilleurs résultats.

Il s'agirait donc d'une école secondaire qui serait spécialisée non dans les arts, mais dans les différentes industries. Nous pourrions en avoir une spécialisée en foresterie à Vancouver et une autre, en pétrole et gaz en Alberta. Celle de médecine et de santé serait semblable à l'Université de l'Alberta, qui est très avancée dans le domaine des programmes de santé autochtones de même que dans la chirurgie cardiaque et la recherche. L'école spécialisée dans les transports pourrait se trouver à Winnipeg ou à Montréal, à cause de la présence du CN. Celle des industries manufacturières pourrait être en Ontario et celle des technologies de l'information, à Ottawa, Mississauga ou Toronto.

Compte tenu de la pénurie de main-d'œuvre et du besoin de compétences spécialisées, ces écoles pourraient offrir quatre ou cinq cours conçus par les industries elles-mêmes, de concert avec les éducateurs et les Autochtones. L'information serait présentée dans un contexte de langue et de culture autochtone.

Les partenaires du secteur privé contribueraient au financement de ces écoles. Les parents siègeraient en outre au conseil d'administration.

Young people would be introduced to greater technology and more specialized skills. Whether your talent and interest is in medicine or in manufacturing, you will have a better outcome and receive more information.

I was a musician. My years of musical study before I went to university greatly aided me in working on Broadway when I was 18 years old. It was a rare for a person that young, but I had had specialized training as a child in an area of interest that I had. It is a matter of nurturing that interest.

Every young person has a different interest. In the native community, often the interest is suppressed. If you have ambition, you are criticized instead of being encouraged.

However, in an urban centre such as Toronto, for example, you would find a sense of community because there would be many other Aboriginal children. You would have the cultural connection. You could have Aboriginal language in the school. You could have someone teaching the history of certain Aboriginal nations. You would also learn about technology related to oil and gas, or there would be increased biology courses for those interested in medicine and different sciences.

I think that this approach is practical. In the Francophone school system in Ottawa, a student who wants to take five extra courses in information technology can go across town to a school that offers it. The model is already established, and I have already cited the high schools of performing arts.

This approach would provide a cultural cohesion in an urban environment. The friendship centre is fine, but what do you get there? You get some services, and it is a wonderful thing. In particular, it was a wonderful thing 40 years ago, but these schools would be houses for transmission of culture. They also need to be houses for transmission of standards, pride, and specific and refined education.

There should be a sectoral high school system where industry helps to pay for part of the cost and helps to design the curriculum. Industry is working with the Aboriginal community.

The great thing about our "Taking Pulse" was having government, corporate leaders, educators and Aboriginal leaders sitting at the table. It was hard for any group to abdicate because you were in the service of something greater. You are in the discussion of concepts and ideas. It is hard for someone to say, "Well, I do not want to take part in this." It is a fortuitous discussion that results in benefits and positive direction.

As a follow-up to our report we are also looking at an Aboriginal youth corps. In the 1990s, we had a stay-in-school program. It was successful, but it is not what we need now. We need a back-to-school program. If 70 per cent of kids are dropping out, we should have something that gives them an incentive to go back to school, such as courses on building pride

On pourrait ainsi familiariser les jeunes avec les technologies avancées et les compétences spécialisées. Qu'un jeune s'intéresse à la médecine ou à la fabrication, il pourra accéder à une plus grande information et aboutir à de meilleurs résultats.

Je suis musicien. Les années que j'ai consacrées aux études musicales avant d'aller à l'université m'ont beaucoup aidé à travailler à Broadway à 18 ans. C'est un privilège rare pour une personne aussi jeune, mais j'avais reçu dans l'enfance une formation spécialisée dans un domaine auquel je m'intéressais. Il s'agissait de développer cet intérêt.

Chaque jeune a des intérêts différents. Dans la communauté autochtone, ces intérêts sont souvent réprimés. Si vous avez de l'ambition, on vous critiquera au lieu de vous encourager.

Toutefois, dans un centre urbain comme Toronto, on peut éprouver un sentiment d'appartenance à cause de la présence de beaucoup d'autres enfants autochtones. Le lien culturel est là. On peut apprendre la langue autochtone à l'école, de même que l'histoire de quelques-unes des nations autochtones. On peut en même temps se renseigner sur la technologie du pétrole et du gaz ou suivre des cours enrichis de biologie si on s'intéresse à la médecine ou à d'autres sciences.

Je crois que cette approche est pratique. Dans le système scolaire français d'Ottawa, un élève qui veut suivre cinq cours supplémentaires d'informatique peut le faire dans l'une des écoles de la commission. Le modèle est déjà établi. J'ai mentionné par exemple les écoles secondaires d'art.

Cette approche assurerait la cohésion culturelle en milieu urbain. Le centre d'amitié, c'est très bien, mais que peut-on y obtenir? On y trouve quelques services, ce qui est merveilleux. Ils étaient particulièrement utiles, il y a une quarantaine d'années. Ces écoles seraient des établissements de transmission de la culture, mais aussi de transmission de normes, de fierté et de connaissances spécialisées et avancées.

Nous devrions avoir un système scolaire secondaire sectoriel que l'industrie financerait en partie. Elle contribuerait à la conception des programmes d'études. L'industrie collabore avec la communauté autochtone.

L'un des résultats les plus utiles de «Taking Pulse» a été de réunir ensemble des représentants du gouvernement, des éducateurs et des chefs autochtones. Il était difficile pour chaque groupe de se dégager de ses responsabilités parce qu'il était au service de quelque chose de plus grand. Lorsqu'on discute de concepts et d'idées, il est difficile pour quelqu'un de dire: «Je ne souhaite pas participer à ceci ou à cela.» C'est une discussion fortuite qui produit des résultats et imprime une direction positive.

Pour donner suite à notre rapport, nous envisageons aussi une organisation de jeunes Autochtones. Dans les années 1990, nous avions un programme anti-décrochage qui a donné de bons résultats, mais qui ne correspond plus à ce dont nous avons besoin aujourd'hui. Nous avons en fait besoin d'un programme de retour à l'école. Si 70 p. 100 des enfants décrochent, nous devrions avoir

and self-esteem. We need to give them some opportunities. Perhaps there should co-op work placements, after which kids go to a back-to-school program.

Another way of characterizing that is a youth corps. We need an Aboriginal youth corps where you get kids used to the reality of the adult world at a younger age.

We are working on concepts of that now. We have continued our process of having corporate and Aboriginal leaders and expert youth workers in the Aboriginal community discuss this. This is part of our follow-up to the "Taking Pulse" exercise. We want to see what has worked in the past and what elements can be stitched together to make some progress.

We need a more vigorous connection to corporate Canada. Our organization has developed the greatest corps of corporate support in the history of this country on Aboriginal issues. The interest is soft, but it is there far more than it ever has been. Given that a focused effort to organize it took place, they could do a lot more for us, and would, given the current environment in our country. However, there is a vigorous, focused effort now.

I will leave you with the thought that it is an issue of self-determination. Again, no amount of government money will change this problem until we as a people decide that we want to change and that we want to make progress. We cannot remain in a state of denial. We must admit that there is a 70 per cent drop-out rate and that parents are not nurturing their kids — and that is unfortunate.

We do not need to cast blame, but to ask, "What can we do to solve it?" Until we do that, it will not work.

I started the National Aboriginal Achievement Awards. I had worked on Broadway. During the first award year, someone at the CBC, of which I am now a proud board member, said, "John, you are a nice young man. We will produce the show for you, because what do you know about television?"

We had produced a ballet at a cost of \$1 million called "In the Land of Spirits." It was the first full-scale native dance production. I believe it was in 1998. People at the CBC said, "John, we know you know how to put on a big stage show, but what do you know about a television show? We will produce it for you."

The public broadcaster's view of what a television show should be was quite different from what you see now. The show that you see now is far more ambitious. It is on a greater scale.

quelque chose qui les encourage à revenir à l'école, comme des cours sur le développement de la fierté et de l'estime de soi. Nous avons besoin de leur donner des occasions. Peut-être devrions-nous avoir des stages en milieu de travail suivis d'un retour à l'école.

Une organisation de jeunes peut atteindre ces objectifs. Nous aurions besoin d'une telle organisation, où les enfants se familiariseraient avec les réalités de la vie d'adulte à un plus jeune âge qu'à l'heure actuelle.

Nous travaillons actuellement sur le plan des concepts. Nous avons poursuivi le processus consistant à organiser des discussions sur le sujet entre des représentants d'entreprises, des chefs autochtones et des travailleurs experts auprès des jeunes de la communauté autochtone. Cela fait partie du suivi de «Taking Pulse». Nous voulons déterminer ce qui a bien marché dans le passé et quels éléments peuvent être combinés pour réaliser des progrès.

Nous avons besoin d'un lien plus fort avec le secteur des sociétés. Notre organisation a réussi à rallier dans le milieu des affaires des appuis sans précédent dans l'histoire du pays. Ces appuis ne vont peut-être pas très loin, mais ils sont plus nombreux que jamais. Compte tenu du fait qu'il a fallu un effort concerté pour atteindre ce résultat, nous pourrions en obtenir davantage dans l'environnement actuel. Quoi qu'il en soit, des efforts ciblés et vigoureux sont actuellement déployés.

C'est une question d'autodétermination. Encore une fois, aucune somme venant du gouvernement, aussi importante soit-elle, ne changera le problème tant que nous, comme peuple, n'aurons pas décidé de changer et de progresser. Nous ne pouvons pas continuer indéfiniment à nier. Nous devons admettre que 70 p. 100 des jeunes quittent l'école et que les parents n'élèvent pas correctement leurs enfants. C'est très malheureux.

Nous n'avons pas à rejeter le blâme sur quelqu'un. Qu'il nous suffise de nous demander: «Que pouvons-nous faire pour trouver une solution?» Rien n'y fera autrement.

J'ai lancé la Fondation nationale des réalisations autochtones. J'avais travaillé à Broadway. Dans la première année où nous avons décerné des Prix d'excellence, quelqu'un de CBC, dont je suis fier d'être administrateur, m'a dit: «John, vous êtes un gentil garçon. Nous allons produire l'émission pour vous, car que savez-vous de la télévision?»

Nous avions produit un ballet d'un million de dollars intitulé *Au pays des esprits*. C'était la première vraie production de danse autochtone. Je crois que c'était en 1998. Les gens de Radio-Canada ont dit: «John, nous savons que vous savez monter un grand spectacle sur scène, mais que savez-vous d'un spectacle télévisé? Nous le produirons pour vous.»

L'idée que le radiodiffuseur public se faisait d'un spectacle télévisé était très différente de ce qu'on voit aujourd'hui. Le spectacle que vous voyez maintenant est beaucoup plus ambitieux et d'une bien plus grande échelle.

In the first year, the CBC wondered what the design of the stage should be. What do Indians recognize? They recognize a teepee, so we had a quasi-teepee. After the show, all the people in the East called me and said, "How stereotypical to have a teepee." The Cree and the Plains groups thought that it was appropriate.

I realized that our set designer was British and knew nothing about Aboriginal art and culture. I began to take over as a producer. I had much to learn technically, but each year we took a little more responsibility for the production.

Also, the public broadcaster would say, "Here is how much money you can have, and that is the way it is." I said, "No, we will go out and get private sponsorship for it." We built the private sponsorship. Now the show is bigger. It has greater impact. The designs are more culturally relevant, and we have trained and hired more Aboriginal people than the CBC — I love them, of course — would ever have hired. If you watch the show this year, you will see five or six camera people with whom we are taking a chance because they do not have the experience that the more seasoned camera people have. However, leadership is giving them the experience.

The CBC would not give them the experience, but on our show we have to give them the experience. We will need to rehearse a little harder. Everyone's skill level will rise through the experience.

The show has become driven more by Aboriginal people. It has become more ambitious. It has a greater viewing audience. It looks better. We are telling our stories about our people and are hiring more of our people to do it.

That is the kind of self-determination about which I am talking. The problem with that kind of self-determination is that it is hard work. When I call a native organization at 4:30, they are gone. When you call the National Aboriginal Achievement Awards Foundation at 8 o'clock at night, we are there. We are there on Sundays. Students, accustomed to our always being there, become angry with us if they call to ask for a scholarship application and no one is there. This is the kind of self-determination that we must begin to foster in our community.

The Chairman: Thank you very much. That was very insightful, interesting and timely.

Senator St. Germain: Thank you for that excellent presentation, Mr. Bell. It was very insightful, as the chair has pointed out. Obviously you have really worked and put much thought into this.

The area that concerns me, being a Metis, is the lack of nurturing by the parents. You can have all the training programs in the world, but every giant journey begins with that single step.

La première année, Radio-Canada s'est interrogée sur les décors. Qu'est-ce que les Indiens reconnaissent? Ils reconnaissent un tipi. Nous avons donc eu quelque chose qui ressemblait à un tipi. Après le spectacle, tous les gens de l'Est m'ont appelé pour dire: «Le tipi faisait trop stéréotypé.» Les Cris et les groupes des Plaines trouvaient que ce n'était pas mal.

Je me suis alors rendu compte que notre décorateur était britannique et ne savait rien de l'art et de la culture autochtones. J'ai donc commencé à m'occuper moi-même de la production. J'avais beaucoup à apprendre sur le plan technique, mais, chaque année, j'ai assumé une responsabilité plus importante dans la production.

De plus, le radiodiffuseur public disait: «Voilà combien d'argent vous pouvez avoir. Vous n'en aurez pas plus.» J'ai répondu: «Non, nous irons chercher des commanditaires à l'extérieur.» Nous avons développé la commandite privée. Aujourd'hui, le spectacle est plus important et a un plus grand impact. Les décors sont plus adaptés sur le plan culturel. Nous avons engagé et formé plus d'Autochtones que Radio-Canada — pour qui j'ai bien sûr une grande admiration — ne l'avait jamais fait. Si vous regardez l'émission cette année, vous verrez que nous avons accepté des risques en prenant cinq ou six cadres qui n'ont peut-être pas autant d'expérience que les cameramen les plus chevronnés, mais qui vont acquérir cette expérience.

Radio-Canada ne les aurait pas laissés prendre de l'expérience, mais nous avons décidé de leur donner une chance dans notre émission. Nous devons répéter un peu plus. Ainsi, le niveau de compétence de chacun augmentera.

Le spectacle est maintenant de plus en plus dirigé par les Autochtones. Il est devenu plus ambitieux et a un plus grand auditoire. Il présente mieux. Nous racontons les histoires concernant nos peuples et engageons plus d'Autochtones pour le faire.

Voilà le genre d'autodétermination dont je parle. Son seul inconvénient, c'est la somme de travail nécessaire. Quand je téléphone à une organisation autochtone à 16 h 30, il n'y a plus personne pour répondre. Si vous téléphonez à la Fondation nationale des réalisations autochtones à 20 heures, vous nous trouverez là. Nous y sommes, même le dimanche. Les étudiants, habitués à nous trouver toujours là, se fâchent quand ils appellent pour demander un formulaire de bourse et n'obtiennent pas de réponse. Voilà le genre d'autodétermination que nous devons préconiser dans notre communauté.

La présidente: Merci beaucoup. Votre exposé était très profond, très intéressant et très opportun.

Le sénateur St. Germain: Merci pour cet excellent exposé, monsieur Bell. Comme la présidente l'a dit, il était très profond. De toute évidence, vous avez beaucoup travaillé et beaucoup réfléchi.

À titre de Métis, je m'intéresse beaucoup à cette question de manque de soins de la part des parents. Nous pouvons établir les meilleurs programmes de formation du monde, mais tous les périples commencent par ce premier pas.

You talked about working on the nurturing area and the preschool courses with the children and the parents. The Métis and Aboriginal peoples are coming from the rural areas and the reserves. That is where the problem lies. Your suggestion for the preschool courses would work in the urban areas, but it must take place before that. If it does not take place in Slave Lake or wherever, it is too late and you lose another generation. That is why we are losing the generations.

I was born in Manitoba; I represent British Columbia. I see vast differences among our Aboriginal peoples. As you go from the East to the West, you still see what you described as the "buffalo mentality." The suffering from the cultural lag is greater as you move westward, especially into the Prairie provinces, where the natives with whom I am most familiar live because I grew up with them. I do not know how we get to that group.

You left out the spiritual aspect. Aboriginal people have had a very spiritual lifestyle. Their corporate leaders were buffalo hunters. They had a spiritual aspect to them. The spiritual aspect created pride and real strength in their communities as they sought the headbands that you described.

Do you want to elaborate on this? I found your presentation interesting, but the spiritual aspect is critical from my perspective. It may be not from yours.

Mr. Bell: Spiritual matters are a personal choice. We are largely assimilated. There are more Aboriginal people who believe in Jesus Christ today than their traditional religions. We must remember that Aboriginal people are not homogenous. Often we are taken to be homogeneous. Half of Canadians were for the Charlottetown accord and half were against it. The same was true of Meech Lake and free trade. Aboriginal people are no different.

Mr. Bell: If you say that we should have sectoral schools, some will say that is assimilation, and some will say that is a good thing. One-half will be for it and one-half will be against it. Spiritual matters are personal. There is a strong spiritual connection, and I presume that, in the fashioning of a sectoral school system, it would be taken into consideration. When I talk about putting everything in a cultural context, I am not ignoring it. It is a fundamental part of everyday life and it does not have to be legislated.

Despite this great spiritual connection, we declared war and killed one another other for decades. I would draw that to your attention as well. The way in which we have our spiritual connection is perhaps different from other cultures, but I am not dismissing it at all. I am saying that the issues are skills, denial, looking at the statistics and moving forward. Yet, we must do so in a spiritual way.

Also, in respect of the various regions of the country, no single program is the answer. I have experienced at numerous Aboriginal meetings over the years that no one can talk about anything and agree on anything. We may say that we should have chocolate cake, but we cannot decide that until we take care of the elders or until we look at health care or until we look at housing.

Vous avez parlé d'éducation et de cours préscolaires pour les enfants et les parents. Les Métis et les Autochtones viennent de régions rurales et de réserves. C'est là que se situe le problème. Votre proposition concernant les cours préscolaires serait efficace dans les régions urbaines, mais il faut qu'elle soit réalisée plus en amont. Si elle n'existe pas dans la région du lac des Esclaves ou ailleurs, il est trop tard et nous perdrons une autre génération. Voilà pourquoi nous perdons des générations.

Je suis né au Manitoba, mais je représente la Colombie-Britannique. Je vois de grandes différences entre nos peuples autochtones. Quand on se déplace d'Est en Ouest, on trouve ce que vous appelez la «mentalité du bison». Le retard culturel se manifeste davantage à l'Ouest, surtout dans les Prairies où vivent les Autochtones que je connais le mieux parce que j'ai été élevé avec eux. Je ne sais pas comment toucher ce groupe.

Vous avez fait abstraction de l'aspect spirituel. Les Autochtones ont eu une vie très marquée par la spiritualité. Leurs chefs étaient des chasseurs de bisons. Ils avaient un caractère spirituel. L'aspect spirituel créait la fierté et une vraie force dans les collectivités quand les guerriers recherchaient les panaches et les plumes dont vous avez parlé.

Voulez-vous nous en dire plus à ce sujet? J'ai trouvé votre exposé intéressant, mais l'aspect spirituel est très important à mon avis. Peut-être ne l'est-il pas pour vous.

M. Bell: Les questions spirituelles relèvent d'un choix personnel. Nous sommes largement assimilés. Il y a beaucoup plus d'Autochtones qui croient en Jésus-Christ que dans les religions traditionnelles. Nous ne devons pas perdre de vue que les Autochtones ne sont pas homogènes. C'est un aspect qu'on oublie souvent. La moitié des Canadiens était en faveur de l'accord de Charlottetown et l'autre moitié était contre. Il en est de même des accord du lac Meech et du libre-échange. Les Autochtones ne sont pas différents à cet égard.

M. Bell: Si vous dites que nous devons avoir des écoles sectorielles, certains diront que c'est de l'assimilation et d'autres, que c'est une bonne chose. La moitié sera pour et la moitié, contre. Les questions spirituelles sont personnelles. Il y a un important lien spirituel. Je suppose que, dans la conception d'un système d'écoles sectorielles, il faudra en tenir compte. Quand je dis qu'il faut tout placer dans un contexte culturel, je ne fais pas abstraction de l'aspect spirituel. C'est un élément fondamental de la vie de tous les jours qui n'a pas à être inscrit dans les lois.

Malgré ce puissant lien spirituel, nous nous sommes battus et entretenus pendant des décennies. J'attire votre attention sur ce point aussi. Notre façon de nouer des liens spirituels est peut-être différente de celle d'autres cultures, mais je n'écarte pas du tout l'aspect spirituel. Je dis que les problèmes de base résident dans les compétences, la négation, l'examen des statistiques et le progrès. Mais nous devons tout faire d'une manière spirituelle.

Au sujet des différentes régions du pays, aucun programme n'apportera une solution partout. Ayant assisté au fil des ans à de nombreuses réunions autochtones, je sais qu'il est presque impossible de s'entendre sur quelque chose. Nous pourrions dire qu'il serait bon d'avoir du gâteau au chocolat, mais nous ne pouvons pas prendre de décision à ce sujet avant de nous être

No decision can be made until we look at every single issue. Every Aboriginal meeting is the same. Thus, we never have chocolate cake.

Our approach at the foundation is to take an integrated, holistic approach. Keep in mind that you will not solve all of these problems. The leadership, the AFN, for example, will say that we cannot talk about that until the land claims are settled. Thus, we will continue to lose generation after generation. At my advanced age, it is not tenable. Some land claims will be settled, but we will never receive the money that is due to us. Let us continue that effort, but at the same time, let us move ahead on some fundamental things.

Any one program will not reach everyone and will not serve everyone's needs. That does not mean we should not put the program in place. I was once lamenting about what our organization should do to make a difference. Some people told me to quit worrying about it because whatever positive thing I could do would help. That is the way I see it.

The other thing I did not talk about, and it is not necessarily a plug for my organization, is a concept — one of the other great malaises that we have in this country is this: Every nation has arm's-length cultural institutions. It is difficult for the leadership to go to the parents, when effecting social change, and tell them that they are not doing a good job as parents because that leadership will not be re-elected. Canada has the Canada Council, a body at arm's-length from the political will that is driven by critical expertise and the freedom of expression. Those are the two tenets of the Canada Council. How far is it at arm's-length? That is beside the point. It is meant to be at arm's-length, driven by critical expertise and allowing for free expression, with no censorship. For example, there is Atomic Energy of Canada Limited, AECL, and I could name a dozen such institutions, including the Fraser Institute and the C.D. Howe Institute in the private sector.

In our nation, we do not have arm's-length cultural institutions. In our foundation, chiefs and leaders come and go. When Fontaine was the national chief, he started up a travel agency and a newspaper. Two years later, when he was not the national chief, all of that disappeared. At the National Aboriginal Achievement Foundation, we do one thing — give out scholarships, which we have done for 18 years. We have built on each success every two years and we are not changing that. Thanks to the longevity, we have managed to develop more corporate support because our stability has inspired more support. We are sort of at arm's-length.

My comments today are probably provocative because you probably will not hear what I am saying today. The only way that we can act on it is if some of our people have the freedom to speak out without repercussions. I could always get a job in a company,

occupés des aînés, des soins de santé ou du logement. Aucune décision n'est prise tant que nous n'avons pas examiné tous les problèmes qui se posent. Toutes les réunions autochtones aboutissent au même résultat: il n'y a jamais de gâteau au chocolat.

À la Fondation, nous essayons d'adopter une approche intégrée et holistique. Nous savons que nous ne pouvons pas résoudre tous les problèmes. Les chefs et l'APN, par exemple, vous diront qu'on ne peut pas aborder tel sujet avant le règlement des revendications territoriales. C'est ainsi que nous continuons à perdre, génération après génération. À mon âge avancé, je trouve cette situation intenable. Certaines revendications territoriales seront réglées, mais nous ne recevrons jamais l'argent qui nous est dû. Poursuivons cet effort, mais avançons en même temps sur d'autres fronts pour régler d'autres problèmes fondamentaux.

Un programme, quel qu'il soit, n'atteindra jamais tout le monde et ne répondra pas aux besoins de tous. Cela ne signifie pas qu'il ne faut pas mettre en œuvre ce programme. Je me plaignais une fois du fait que notre organisation n'avait pas vraiment la capacité de changer la situation. Certaines personnes m'ont répondu que je devais cesser de m'inquiéter car toute réalisation positive est utile en soi. C'est ainsi que je vois les choses maintenant.

Il y a une autre chose dont je n'ai pas parlé. Je n'essaie pas nécessairement de faire mousser la Fondation, mais c'est l'un des grands malaises que nous avons dans le pays. Toutes les nations ont des institutions culturelles indépendantes. Il est difficile pour les chefs qui tentent de réaliser des changements sociaux d'aller voir les parents pour leur dire qu'ils s'acquittent mal de leurs responsabilités parentales, car ces chefs risquent de ne pas être réélus. Le Canada a le Conseil des arts, organisme indépendant du pouvoir politique qui est dirigé par des experts et qui jouit de la liberté d'expression. Ce sont les deux principes sur lesquelles repose le Conseil des arts du Canada. Dans quelle mesure est-il vraiment indépendant? Cela n'a pas vraiment d'importance car il est censé être indépendant, être dirigé par des experts et permettre la liberté d'expression sans aucune censure. Il y a par exemple la société Énergie atomique du Canada Limitée. Je pourrais citer une douzaine d'autres organismes, dont le Fraser Institute et l'Institut C. D. Howe dans le secteur privé.

Dans notre nation, nous n'avons pas d'institutions culturelles indépendantes. Dans notre Fondation, les chefs et les dirigeants vont et viennent. Quand Fontaine était chef national, il a lancé une agence de voyages et un journal. Deux ans plus tard, il n'était plus chef et tout cela a disparu. À la Fondation nationale des réalisations autochtones, nous ne faisons qu'une chose, décerner des bourses. Nous le faisons depuis 18 ans. Tous les deux ans, nous consolidons nos succès et nous ne changerons rien. À cause de notre stabilité, nous avons réussi à obtenir plus de soutien du secteur des sociétés, qui nous fait confiance. Nous sommes en quelque sorte indépendants.

Vous trouverez probablement que mes propos sont provocateurs. Vous n'entendrez sans doute pas d'autres répéter la même chose. Nous n'arriverons à réaliser quelque chose que si certains d'entre nous ont la liberté de parler sans crainte de

and plenty of Aboriginal leaders would say that my comments are provocative. I believe that I am simply speaking about reality. When I talk to corporate leaders and other people across Canada, they agree 100 per cent that these are the issues. People in the Aboriginal communities may say that these are not the issues.

Part of that is because not too many people are able to speak out, given that we are a small community and the repercussions are great.

Part of our advancement might be that while political leaders will never be able to go to a community and tell the parents that they are not doing a good job, arm's-length cultural institutions perhaps could, and there is a need for them. Universities serve as arm's-length cultural institutions. They are bodies of knowledge, or houses of transmission that evolve specific bodies of knowledge for the benefit of the country. We need those as well.

Senator St. Germain: Thank you for answering my question. To me, the issues of nurturing and parenting are key, because everything else evolves from them.

Mr. Bell: I agree with you.

Senator Hubley: I enjoyed your presentation, which was certainly provocative. Do you think that governments are overplaying the cultural aspect as a solution to Aboriginal problems? Perhaps we have the feeling that if we could ensure that Aboriginals get their culture back, that would solve the problem. Indeed, that must be a part of the process, but we need to go beyond that.

Mr. Bell: Culture is imbedded in collective rights, and vice versa. One way to respond is to recognize that we have a dilemma. As the world grows smaller, the concept of democracy grows stronger, and as all the other ideologies fall away, the ideas of democracy and the rule of law are becoming increasingly more acceptable as a bone fide means of operating a country. That means that countries with indigenous peoples are now beginning to operate with a greater sense of respect and responsibility for Aboriginal people's collective rights. That means that we are self-determining, which is not a problem.

It is good for us to take the reins of responsibility and make the right choices. I do not believe we are doing that. We are still coming back from tremendous devastation and there is healing to be done. The problem is that a group of people who have collective rights and an identity or culture should have the ability to be self-determining. The government's recognition of this is a step forward.

We are now in an era of deciding who we are as a people, keeping in mind that Aboriginal people are not homogenous. The people entering the professions as Aboriginal people think differently from the social workers. The people who represent

repercussions. Je pourrais toujours obtenir un emploi dans une société. Beaucoup de dirigeants autochtones diront que mes propos sont provocateurs. Je ne fais pourtant que parler de la réalité. Quand je m'entretiens avec des chefs d'entreprise et d'autres gens partout au Canada, ils sont toujours d'accord avec moi que ce sont là les vrais problèmes. Dans les collectivités autochtones, les gens diront sans doute que ce n'est pas vrai.

Cela est dû en partie au fait que peu de gens ont la possibilité de parler librement. Nous sommes une petite communauté dans laquelle les repercussions peuvent être importantes.

Les dirigeants politiques n'auront peut-être jamais la possibilité d'aller voir les parents pour leur dire qu'ils n'élèvent pas bien leurs enfants, mais il est possible que des institutions culturelles indépendantes puissent le faire. Nous avons besoin de telles institutions. Les universités peuvent jouer ce rôle. Ce sont des établissements de savoir qui transmettent une masse de connaissances spécialisées au profit du pays. Nous en avons également besoin.

Le sénateur St. Germain: Je vous remercie d'avoir répondu à ma question. Pour moi, les responsabilités parentales et la façon d'élever les enfants jouent un rôle essentiel dont tout le reste dépend.

M. Bell: Je suis bien d'accord avec vous.

Le sénateur Hubley: J'ai beaucoup aimé votre exposé, qui ne manquait effectivement pas d'éléments provocateurs. Croyez-vous que les gouvernements accordent trop d'importance à l'aspect culturel comme solution aux problèmes autochtones? Nous avons peut-être l'impression que si les Autochtones pouvaient retrouver leur culture, les problèmes disparaîtraient. En fait, cela doit faire partie du processus, mais nous devons aller au-delà.

M. Bell: La culture est enracinée dans les droits collectifs, et vice versa. L'un des moyens de réagir consiste à reconnaître que nous sommes face à un dilemme. À mesure que le monde rapetisse, la notion de démocratie devient plus forte. Comme toutes les autres idéologies s'effondrent, les concepts de démocratie et de primauté du droit deviennent de plus en plus acceptables comme moyens de gouvernance. Cela signifie que les pays qui ont des populations autochtones commencent maintenant à manifester plus de respect et de responsabilité envers les droits collectifs des peuples autochtones. Nous jouissons donc de l'autodétermination, ce qui n'est pas un problème.

Il est bon pour nous d'assumer des responsabilités et de faire de bons choix. Je ne crois cependant pas que nous le fassions. Nous revenons de très loin et avons besoin de récupérer. Le problème, c'est qu'un groupe qui a des droits collectifs et une identité ou une culture devrait avoir droit à l'autodétermination. Le fait que le gouvernement le reconnaisse est un progrès.

Nous en sommes maintenant au stade où nous devons décider de ce que nous sommes, comme peuple, sans perdre de vue que les Autochtones ne sont pas homogènes. Les Autochtones qui embrassent une profession ne pensent pas de la même façon que

different areas within the Aboriginal community think differently. This becomes complex and creates a collective identity and the issue of self-determination, of who we are.

Our natural reaction is to embrace and fortify identity. We are seeing that through the school system. Our reaction to having our language, culture and customs outlawed is to make that the prime focus of defining what a well-developed Aboriginal person is. They are thus restored in their identity. On our side, we are abdicating the dual role, in addition to restoring identity, of realizing that we are no different from any other community. There are Chinese Canadians, Indo-Canadians, et cetera. They have their own culture and are self-determining. For example, B'nai B'rith and other cultural institutions participate within the greater context of Canada.

We do not, because we were forced out. We were not allowed to have any participation in forestry or any of the industries. We were removed from our land and removed from any decision-making control.

Now, after so many years of not having control and simply getting the money we have, we have the reverse problem, which is, as our rights are being recognized more and more, the money is being transferred — self-government, self-determination. The natural reaction is to restore our identity. I believe that the statistics show that we are abdicating on skills and responsibilities and that we as a community are no different from Japanese Canadians. If they have a seven per cent unemployment rate, perhaps we ought to have only a seven per cent unemployment rate; if their drop-out rate is only 20 per cent, perhaps our drop-out rate should only be 20 per cent. However, we do not compare ourselves to other communities, as we are quite different. We have been forced into an artificial environment. As I said earlier, our system was forced, by design, into a different mode of operating, and therein lies the problem.

The government knows that the school systems are not working, but the Aboriginal leaders say that it is none of the government's business because we operate our own schools. When do you step in, if you do, are you not abrogating collective rights and a people's self-determination?

There is no incentive for change. If all schools had to raise 50 per cent of their money from corporate Canada, things would change overnight — standards would go up, people would be more organized and no one would go home at 4:30. A greater discipline would be placed upon us. I believe that we must place a greater discipline on ourselves, and that is the challenge.

Government has not been exactly holy in dealing with us, but I believe that things are getting better. Instead of positioning back and forth, we have to look at the goals. The goals are to fix the drop-out rate and the parenting problems, because that will lead to the improvement and solution of the all other issues — poverty, health care, the judicial system. Instead, we will spend more money on those other things that are important but not

les travailleurs sociaux. Les gens qui représentent des secteurs différents de la communauté autochtone ne pensent pas tous de la même façon. Cela complique la situation et crée une identité collective ainsi que le problème de l'autodétermination.

Notre réaction naturelle consiste à renforcer l'identité. Nous le voyons dans le système scolaire. Parce que notre langue, notre culture et nos coutumes avaient été proscrites, nous en faisons maintenant le centre de la définition de la personne autochtone. Nous avons ainsi récupéré notre identité. Par ailleurs, nous ne semblons pas nous rendre compte qu'après avoir retrouvé notre identité, nous devons prendre conscience du fait que nous ne sommes pas différents de n'importe quelle autre communauté. Il y a des Canadiens chinois, des Canadiens indiens, etc. Ils ont tous leurs propres cultures et jouissent tous de l'autodétermination. C'est ainsi que B'nai B'rith et d'autres institutions culturelles participent au grand contexte canadien.

Ce n'est pas notre cas parce que nous en avons été expulsés. Nous n'étions pas autorisés à participer à l'industrie forestière ou à toute autre industrie. On nous a retiré nos terres et notre capacité de prendre des décisions.

Maintenant, après tant d'années sans contrôle, tant d'années où nous avons simplement reçu de l'argent, nous avons le problème inverse: nos droits sont reconnus de plus en plus, nous recevons de l'argent pour l'autonomie gouvernementale, l'autodétermination, etc. La réaction naturelle est pour nous de retrouver notre identité. Les statistiques montrent, je crois, que nous renonçons aux responsabilités et à l'acquisition de compétences. Comme communauté, nous ne sommes pourtant pas très différents des Canadiens d'origine japonaise. S'ils ont un taux de chômage de 7 p. 100, nous ne devrions peut-être pas en avoir plus. Si leur taux de décrochage ne s'élève qu'à 20 p. 100, peut-être le nôtre devait-il être le même. Toutefois, nous ne nous comparons pas aux autres communautés, parce que nous sommes très différents. On nous a imposé un environnement artificiel. Comme je l'ai dit plus tôt, nous avons été délibérément forcés à adopter un mode de vie différent. C'est là que réside le problème.

Le gouvernement sait que les systèmes scolaires ne fonctionnent pas, mais les chefs autochtones disent que ce n'est pas l'affaire du gouvernement parce que nous contrôlons nous-mêmes nos propres écoles. Si vous intervenez, n'empiétez-vous pas sur nos droits collectifs et notre droit à l'autodétermination?

Rien ne nous incite à changer. Si toutes les écoles devaient aller chercher 50 p. 100 de leur financement auprès des sociétés, les choses changeraient du jour au lendemain: les normes monteraient, les gens seraient plus organisés et personne ne rentrerait chez lui à 16 h 30. Nous aurions plus de discipline. Je crois que nous devons nous imposer une plus grande discipline. C'est un défi.

Le gouvernement ne nous a pas toujours bien traités, mais les choses s'améliorent. Au lieu de prendre position à droite et à gauche, nous devons considérer les objectifs. Tout d'abord, nous devons régler le problème du décrochage et celui des responsabilités parentales, car cela nous rapprochera de la solution de tous les autres problèmes, comme la pauvreté, la santé et le système judiciaire. Malheureusement, nous allons

necessarily the root problem. If the people can take care of themselves and make a contribution, we will have less fetal alcohol syndrome. If you are going to spend \$100 million on fetal alcohol syndrome, you ought to be spending twice that amount on the root problems — parenting, nurturing, keeping the kids in school and raising standards — and all those others problems will be reduced over time. That is the holistic approach.

Senator Hubley: Most of our witnesses have been leaders within their communities who are focusing on a certain area. You have taken us beyond that to look at more of a global issue.

“Elitist” is a term we did not hear in any other presentations. Where did the attitude come from that achievement within Aboriginal society is not an acceptable thing?

Mr. Bell: Our report entitled “Taking Pulse,” which I hope some of you will review and think about, is a compilation of comments by Aboriginal people that we heard consistently across the country. It talks about the lack of parenting, the lowering of standards, et cetera. I received a letter from our national chief saying that he felt that what we were proposing seemed elitist. Of course, I take these comments very seriously and I thought about it carefully. We then delve into papers and ask people for their opinions on how to respond to that.

In the 1950s, one required only a high school education to have a relatively good life in Canada. Now, everyone will tell you that higher education is mandatory, but we have not made that leap. When I use the word “elitist,” does that mean we want Aboriginal doctors or not; should people have seven years of post-secondary education or not? I gave the illustration of the cell phone.

We talk about sustainable economic development, but what is that, and how do we get there? It means more than just planting trees after you cut some down. How do we use technology? Yes, we buy the cell phones, but why should we not make them or sell them? Why should we not benefit from that technology? It does require higher education and it does sometimes require more than four years, but that is what the rest of the world is doing. That is what the Japanese Canadians, the Chinese Canadians, the Indo-Canadians and everyone else is doing. Should we not embrace that as well?

[Translation]

Senator Gill: Mr. Bell, I wish first to congratulate you on your achievements. I know that you work in the arts field and that you've been a conductor. I myself have never conducted an orchestra but I was Chief of my community, and this is what I am going to talk to you about. I have been Chief for 10 years.

plutôt consacrer plus d'argent à d'autres projets, qui sont importants bien sûr, mais qui ne constituent pas nécessairement la racine du problème. Si les gens pouvaient se prendre en main et apporter leur contribution, nous aurions moins de cas de syndrome d'intoxication fœtale à l'alcool. Si vous devez consacrer 100 millions de dollars à ce syndrome, vous devriez plutôt en attribuer le double aux problèmes de base: responsabilités parentales, éducation des enfants, maintien des enfants à l'école et relèvement des normes. Alors, tous les autres problèmes s'atténueront avec le temps. C'est en cela que consiste l'approche holistique.

Le sénateur Hubley: La plupart de nos témoins sont des chefs de file dans certains domaines de leur collectivité. Vous nous présentez cependant un point de vue plus global.

Toutefois, aucun autre témoin ne nous a parlé d'élitisme. Comment se fait-il que, dans la société autochtone, les réalisations sont considérées comme des éléments négatifs?

M. Bell: Notre rapport intitulé «Taking Pulse» — que certains d'entre vous voudront bien examiner, j'espère — est une compilation d'observations faites par des Autochtones un peu partout dans le pays. Nous y parlons du manque de responsabilités parentales, de l'abaissement des normes, etc. J'ai reçu une lettre de notre chef national disant que nos propositions lui semblaient élitistes. Bien sûr, j'ai pris cette observation très au sérieux et j'y ai beaucoup réfléchi. Nous avons fait des recherches dans les documents et avons demandé aux gens leur avis sur la façon de répondre à cela.

Dans les années 50, des études secondaires suffisaient pour vivre très confortablement au Canada. Aujourd'hui, tout le monde vous dira que des études supérieures sont indispensables, mais nous n'en sommes pas encore là. Quand on me parle d'élitisme, je me demande: avons-nous besoin, oui ou non, de médecins autochtones? Faut-il, oui ou non, envoyer des gens faire sept ans d'études après leur diplôme secondaire? Je vous ai donné l'exemple du téléphone cellulaire.

Nous parlons de développement économique durable. En quoi cela consiste et comment y parvenir? Il ne suffit pas de planter des arbres après les avoir abattus. Comment allons-nous utiliser la technologie? Oui, nous achetons des téléphones cellulaires, mais pourquoi ne pouvons-nous pas les fabriquer ou les vendre? Pourquoi ne pouvons-nous pas profiter de cette technologie? Il faut pour cela des études supérieures d'une durée qui dépasse parfois quatre ans. C'est ce que le reste du monde fait. C'est ce que font les Canadiens d'origine japonaise, chinoise, indienne, etc. Pourquoi ne pouvons-nous pas le faire aussi?

[Français]

Le sénateur Gill: Monsieur Bell, je voudrais d'abord vous féliciter pour vos réalisations. Je sais que vous oeuvrez dans le domaine des arts et que vous avez été chef d'orchestre. Moi, je n'ai pas été chef d'orchestre, j'ai été chef de ma communauté et c'est là-dessus que je vais vous entretenir. J'ai été chef pendant 10 ans.

The message I get from the people of my community is very different from yours. You said that the leadership does not encourage the young to pursue their studies. I receive a very different message from parents in my community. I was in charge of native education in Quebec for many years and I notice that parents are highly motivated to see their children study at the secondary, post-secondary et university levels.

On the one hand, you said that you heard provocative talk from the native leadership. I will also be provocative and say that you are very demanding toward the native leadership. I think you have to be demanding and I hope you have the opportunity to talk directly to the chiefs because the message must get through within our communities. Personally, when I talk to my constituents, I tell them what I really feel. I do it in private in order to correct things.

On the other hand, you favour the creation of institutions. When you accept more responsibilities, you need some supervision. I agree when you say you favour the creation of institutions.

Presently the band council is the only institution recognized by law. In the non-native world, there are many institutions looking after schools, arts and so on. The band council is the only recognized institution and it cannot refer issues to someone else.

We have to remember that we only get the leaders that we deserve since they are elected by the people. In most communities, there is democracy. Most members of the leadership, including the national leadership, are elected by the people.

How do you make the leadership work according to your recommendations? For instance, how do you make the leadership consider the requirements of accountability and good governance within band councils when we talk about creating institutions?

[English]

Mr. Bell: I see myself more as a social activist than an artist, but I thank you for your recognition of my past career. Yes, it is true that some parents and leaders are motivated to recommend that kids achieve higher education. Again, Aboriginal people are not homogenous. I do not know what you are hearing, but I have known Aboriginal people, parents, who encourage their children as well and recognize higher education. However, the reality is that the stats that just came out, and I read them yesterday, show that there is a 70 per cent drop-out rate. The reality is that the schools in native communities do not achieve as high outcomes as urban schools. We need leaders or parents who are encouraging, or a transition to recognizing that education is fundamental. The reality is that the present way is not working. Yes, more parents and leaders need to recognize that.

Le message que je reçois des gens de ma communauté est très différent de celui que vous recevez. Vous dites que les leaders n'encouragent pas les jeunes à poursuivre des études. Chez nous, je reçois des parents un message très différent. J'ai été en charge de l'éducation des Autochtones au Québec pendant plusieurs années et je constate qu'il y a une énorme motivation des parents qui veulent que leurs enfants fassent des études secondaires, postsecondaires et universitaires.

D'une part, vous dites avoir entendu des propos provocateurs de la part du leadership autochtone. Je serai un peu provocateur aussi en disant que vous êtes très exigeant envers le leadership autochtone. Exigeant, il faut l'être et j'espère que vous avez la chance de parler directement aux leaders parce que le message doit être transmis à l'intérieur de nos communautés. Personnellement, lorsque je m'adresse à mes commettants je leur dis vraiment ce que je pense, je le fais à l'interne et dans le but de corriger les choses.

D'autre part, vous encouragez l'établissement d'institutions. Cela signifie que lorsqu'on accepte davantage de responsabilités, il faut un certain encadrement. Je suis d'accord avec le fait que vous soyez en faveur de la création d'institutions.

Actuellement, le conseil de bande est la seule institution reconnue aux yeux de la loi tandis que dans le monde non autochtone, vous avez beaucoup d'institutions qui s'occupent des domaines scolaire, des arts ainsi de suite. Le conseil de bande est la seule institution reconnue et elle n'a pas possibilité de référer les dossiers à d'autres.

N'oublions pas qu'on a les chefs qu'on mérite et que c'est la population qui les élit. Dans la plupart des communautés, la démocratie règne. La grande partie du leadership — y compris le leadership national — est composée des responsables élus par la population.

Comment faire en sorte que les leaders travaillent dans le sens des recommandations que vous faites? Par exemple, comment faire en sorte que les leaders respectent les exigences de saine gestion et d'imputabilité au sein des conseils de bande en ce qui a trait à la création d'institutions?

[Traduction]

M. Bell: Je me considère davantage comme un militant social que comme un artiste, mais je vous remercie de reconnaître mon ancienne carrière. Oui, il est vrai que certains parents et certains chefs incitent les enfants à faire des études supérieures. Encore une fois, les Autochtones ne sont pas homogènes. Je ne sais pas quelles sont vos sources, mais j'ai connu, moi aussi, des parents autochtones qui encouragent leurs enfants et valorisent les études. Malheureusement, les statistiques qui viennent d'être publiées et dont j'ai pris connaissance hier montrent que le taux de décrochage est à 70 p. 100. Les écoles des collectivités autochtones n'obtiennent pas les mêmes résultats que les établissements urbains. Nous avons besoin de chefs ou de parents qui encouragent les enfants. Nous avons besoin d'une transition qui permette de reconnaître la valeur fondamentale de

One official told me that the money given to band councils for schools often does not make it into the schools. They lack supplies and proper conditions. Yesterday, they talked in the paper about teachers being substandard. Who wants to go to the remote North and teach in a school? I would not. Therefore, an issue exists with teachers.

I think that, simply, we need to make education a higher priority. I am happy to hear that people in your community and others are speaking about it more positively, but I do not necessarily hear that everywhere. Now, you must know that last week I met with 15 chiefs in B.C. to talk about this precise issue. In Manitoba, I met with 12 chiefs two months ago, including Grand Chief Whitebird. I am meeting with chiefs to tell them quite honestly what I think, and what I think is what I have told you today.

When I look at the number of band councils that are in arrears and practically bankrupt, I believe that we have an issue of accountability. I also note that the better educated a nation is, the better democracy works. The two are interlinked. Many of our leaders do not have higher education; therefore our democratic process is compromised. I am not incriminating anyone. That just seems to be a reality.

We need elected leaders, and Canada has elected leaders, but people with critical expertise are employed for critical issues, and that is what I was talking about when I mentioned the Canada Council, Atomic Energy of Canada. Socrates said, "Who should decide?" He concluded: "Let the one who knows decide." Let the one who has critical expertise decide. He went on to say that if your loved one is lying critically ill and you think they will die, do you get a committee together and ask what do we do, cut off the arm, cut off the leg, drain the blood? Or do you let the one who knows decide? If your ship is at sea and about to sink in a storm, do you take a vote, or do you let the one who knows decide?

Democracies work best when they are underpinned with institutions that are driven by critical expertise and free expression for the well-being of the collective. Therefore, the best thing our elected leaders can do is to allow institutions that hold specific bodies of knowledge that can benefit us to flourish, and not diminish their role. They have a tremendous role. I do not think the current way is working. I say that openly, and the stats show that.

It is not entirely Aboriginal people's fault either. It is a complex issue and there are many different viewpoints because we are not a homogenous people. Perhaps we are in a transition to giving

l'éducation. La réalité, c'est que la façon actuelle de faire les choses ne marche pas. Oui, plus de parents et de chefs doivent le reconnaître.

Un fonctionnaire m'a dit que l'argent donné aux conseils de bande pour les écoles n'arrive souvent pas à destination. Les écoles manquent de fournitures et n'ont pas des conditions adéquates. Les journaux ont parlé hier d'enseignants qui ne faisaient pas le poids. Qui voudrait aller dans le Grand Nord pour enseigner dans une école? Personnellement, je n'accepterai pas d'y aller. Il y a donc un problème au niveau des enseignants.

Je pense très simplement que nous devons accorder une plus haute priorité à l'éducation. Je suis heureux d'apprendre que les gens de votre collectivité et d'ailleurs en parlent en termes plus positifs. Malheureusement, ce n'est pas la même chose partout. Vous savez sans doute que je me suis entretenu la semaine dernière avec 15 chefs en Colombie-Britannique pour leur parler justement de cette question. Au Manitoba, j'ai rencontré 12 chefs il y a deux mois, y compris le grand chef Whitebird. Je vais voir les chefs pour leur dire très honnêtement ce que je pense, c'est-à-dire exactement ce que je vous ai dit aujourd'hui.

Quand je considère le nombre de conseils de bande qui connaissent des difficultés financières ou sont au bord de la faillite, je me dis qu'il y a un problème de responsabilité. Je note également que plus une nation a d'instruction, plus la démocratie y donne de bons résultats. Les deux sont interdépendantes. Beaucoup de nos chefs n'ont pas fait d'études supérieures, ce qui entrave notre processus démocratique. Je n'accuse personne. Je ne fais que rapporter ce qui me semble être la réalité.

Nous avons besoin de chefs élus. Le Canada a des chefs élus, mais il charge des gens ayant des compétences critiques de s'occuper des questions critiques. C'est de cela que je voulais parler quand j'ai mentionné le Conseil des arts du Canada, Énergie atomique du Canada, etc. Ayant demandé: «Qui devrait décider?», Socrate a conclu: «Que celui qui sait décide.» Laissons donc décider ceux qui possèdent les compétences critiques. Socrate demande ensuite ce qui suit: si un être qui vous est cher est gravement malade, allez-vous réunir un comité pour décider de ce qu'il convient de faire, que ce soit lui couper un bras, lui amputer une jambe ou lui faire une saignée? Ou bien allez-vous laisser décider celui qui sait? Si vous êtes en mer et que votre navire est sur le point de chavirer dans une tempête, tiendrez-vous un vote ou bien laisserez-vous décider celui qui sait?

Les démocraties fonctionnent le mieux quand elles se fondent sur des institutions qui possèdent des compétences critiques et qui jouissent de la liberté d'expression dans l'intérêt collectif. Par conséquent, la meilleure chose que nos chefs élus puissent faire est de permettre aux institutions qui possèdent des connaissances spécialisées dont nous pouvons profiter de s'épanouir, et non de réduire leur rôle. Ces institutions peuvent jouer un rôle extraordinaire. Je ne crois pas que la façon actuelle de faire les choses fonctionne. Je le dis ouvertement, et les statistiques le confirment.

Ce n'est pas non plus entièrement la faute des Autochtones. La situation est complexe et il y a beaucoup de points de vue divergents parce que nous ne sommes pas un peuple homogène.

greater priority to education, but the stats do not show that. I do meet with the leaders on a regular basis and speak as openly as I do today, because I believe that even though I do receive a backlash, that is leadership. We cannot ignore the stats. What will happen in some of these meetings is we will talk about everything else, but it comes down to we know there is a problem and it is more important to talk about that, not that it is ever easy.

Again, the specialized expertise is really important. The CBC would not hire six chiefs to produce the National Aboriginal Achievement Awards. It is a matter of who has the specific skills to do the work. Education is fundamental to the well-being of democracy in any country.

Senator Pearson: I am interested in your comments about the need for institutions because it suddenly opened a door for me in understanding. When one looks at the players in the field, at the critical institutions that have these sorts of authorities, as you were saying, the band council and others have their authority, but there are not enough.

As perhaps you know, I have been working with Mary Simon on trying to encourage the development of a foundation for children in the Arctic.

Mr. Bell: I am sitting on that.

Senator Pearson: I know. That is why I say you would know. I had not heard that argument about why these separate institutions have value so well put before, because I understand some of the resistance to this is saying, "Well, we are pouring lots of money into children's issues in the Arctic. Why should we as a government help to establish a stand-alone foundation?"

The way you have put that is a really strong argument, about what is the value-added of something like a foundation for children in the Arctic. It is the capacity to have information, research, and gather ideas that are not tied to any political process. Is that what you are saying?

Mr. Bell: In part, that is what I am saying. If there is a critical problem, attack it with critical expertise. If the problem is not being solved under the current environment and with the processes and programs in place, attack it with different programs and processes. Try something new and different.

Often, governments create organizations and councils, and often they do not work very well. It has to be people of passion and vision who focus on expertise and drive it forward.

Senator Pearson: Have you some examples of other institutions in the Aboriginal community aside from yours?

Mr. Bell: We have very few. They strengthen a community and we have been prevented from having them. That is the reality. They are seen as a threat. Somehow there is still a pervading view that we will be riding down the highway on horseback launching a

Peut-être avons-nous amorcé la transition vers une plus grande priorité pour l'éducation, mais les statistiques ne le montrent pas. Je m'entretiens régulièrement avec les chefs et je leur parle aussi franchement que je l'ai fait aujourd'hui, même si je dois en subir les conséquences. Nous ne pouvons pas faire abstraction des statistiques. Au cours de certaines de ces réunions, nous parlons de tout. Nous savons qu'il y a un problème et qu'il serait plus important d'en parler. Ce n'est jamais facile.

Encore une fois, les compétences spécialisées sont vraiment importantes. Radio-Canada n'engagerait pas six chefs pour produire l'émission sur les Prix nationaux d'excellence aux Autochtones. Il s'agit de trouver qui a les compétences voulues pour faire le travail. Dans tous les pays, l'éducation est essentielle au fonctionnement de la démocratie.

Le sénateur Pearson: Je suis très intéressée par ce que vous dites au sujet du besoin d'institutions. Vous avez ouvert une porte qui me permet de mieux comprendre. Quand on observe les joueurs sur le terrain et les institutions qui ont tous ces pouvoirs, comme vous le dites, on se rend compte que les conseils de bande et les autres ont également des pouvoirs, mais qu'ils sont insuffisants.

Comme vous le savez sans doute, j'ai travaillé avec Mary Simon en vue de favoriser l'établissement d'une fondation pour les enfants dans l'Arctique.

M. Bell: J'y siège.

Le sénateur Pearson: Je le sais. C'est pour cette raison que je disais que vous le savez sans doute. C'est la première fois que j'entends d'aussi bons arguments en faveur d'institutions distinctes. Ceux qui s'y opposent disent: «Pourquoi consacrer tant d'argent au problème des enfants de l'Arctique? Pourquoi le gouvernement devrait-il contribuer à la création d'une fondation distincte?»

Vous avez avancé d'excellents arguments au sujet de la valeur ajoutée d'une chose telle qu'une fondation pour les enfants dans l'Arctique. C'est la capacité de recueillir de l'information, de faire des recherches et de développer des idées sans être lié par le processus politique. Est-ce bien cela que vous dites?

M. Bell: Oui, en partie. S'il y a un problème critique, il faut l'attaquer au moyen de compétences critiques. Si l'environnement actuel ainsi que les processus et les programmes en place ne permettent pas de résoudre le problème, il faut recourir à des processus et des programmes différents, essayer quelque chose de nouveau et de différent.

Souvent, les gouvernements créent des organismes et des conseils qui ne fonctionnent pas bien. Il faut que les responsables aient de l'enthousiasme et la vision nécessaire pour se concentrer sur l'expertise et la pousser plus loin.

Le sénateur Pearson: Y a-t-il dans la communauté autochtone d'autres exemples d'institutions de ce genre, à part la vôtre?

M. Bell: Nous en avons très peu. Elles renforcent la communauté, mais on nous a empêchés d'en avoir. C'est la réalité. Elles sont considérées comme une menace. Il y en a encore beaucoup qui nous voient prendre la route à cheval pour

war, and we have been prevented from having them. There is the National Aboriginal Health Organization, which is brand new, and they are focusing on issues.

I observed from the initial board meeting of the children's foundation for the Arctic that no one knows what to do. It will take 20 years to figure out. You have to grow and learn. However, the opportunity should be provided to understand one's own self-determining future, to study an issue without the political will inflicting pain, and to have the freedom to explore the issue, offer thoughts, and to be open for comment, criticism, so on and so forth. I do think it is important. Every democracy has cultural institutions. We Aboriginal people need some of them. We have cultural centres, which is a small, underfunded program. There are eight cultural centres around the country. It is mostly about art, identity and so on, but we do not have other great cultural foundations. We do have the Saskatchewan Indian Federated College, which is good.

Senator Pearson: The foundation is certainly talking about not having enough money and building on a mortgage, I believe.

Mr. Bell: Of course, it is very hard. That being a given, there are unique ways to gain knowledge. For example, we have so many Aboriginal community colleges. I believe there are 70 or 80.

Perhaps that is too many because you cannot gain capacity. Capacity is very important.

The problem we create is that every band wants one. Everyone wants one. A sectoral high school system is for all Aboriginal people, but there is only one for forestry and one for information technology because there are not enough of us if you are to have a specialized cultural school with a spiritual component.

The point is not to have a cultural institution for the sake of having a cultural institution. Have a cultural institution for the sake of improving Aboriginal life.

I would suggest we establish 40 community colleges that are owned and operated by Aboriginal people. Let us make them twice as big and filled to capacity, rather than having 80 where they cannot get the best teachers or enough money. Let us make 40 and given them the money. The politics is in who gets the 40. That is the reality of political life.

What is happening now is not working. We need a fresh start and a new way of looking at it.

Senator Tkachuk: Thank you very much, Mr. Bell. I enjoyed your presentation because what you say is what I have been saying for years. If you think it is difficult for an Aboriginal leader to say it, think how difficult it is for a white Ukrainian schoolteacher to say it.

I will make a few comments, and I should like your reaction to them.

déclencher une guerre et qui nous ont donc empêchés d'avoir ces institutions. Pour vous répondre, il y a l'organisation nationale de la santé autochtone, qui vient tout juste d'être créée et qui étudiera des questions précises.

J'ai remarqué dès la première réunion de la fondation des enfants de l'Arctique que personne ne sait quoi faire. Il faudra 20 ans pour y arriver. Nous devons grandir et apprendre. Toutefois, nous devrions avoir l'occasion de comprendre l'avenir avec l'autodétermination, d'étudier une question sans que le pouvoir politique cherche à nous faire mal, d'avoir la liberté d'explorer, d'offrir des idées et d'accepter les commentaires, les critiques, etc. Je crois vraiment que c'est important. Toute démocratie a des institutions culturelles. Les Autochtones devraient en avoir quelques-unes. Nous avons des centres culturels, dans le cadre d'un petit programme au financement insuffisant. Nous avons huit centres culturels dans le pays, qui s'occupent surtout d'arts, d'identité, etc. Mais nous n'avons pas d'autres grandes institutions culturelles. Nous avons cependant le Saskatchewan Indian Federated College, qui est un bon établissement.

Le sénateur Pearson: La fondation dit qu'elle n'a pas suffisamment d'argent et cherche, je crois, à obtenir un prêt hypothécaire.

M. Bell: Bien sûr, c'est très difficile. Cela étant dit, il existe de nombreux moyens d'acquérir des connaissances. Par exemple, nous avons tant de collèges communautaires autochtones, 70 ou 80, je crois.

Peut-être en avons-nous trop, parce qu'il nous est impossible d'augmenter la capacité. La capacité est très importante.

Le problème, c'est que chaque bande veut avoir un collège. Un système d'écoles secondaires sectorielles appartiendrait à tous les Autochtones, mais il n'y aurait qu'une école de foresterie et une d'informatique, parce que nous ne sommes pas assez nombreux et que nous voulons une école spécialisée avec une composante spirituelle.

Nous ne devons pas chercher à avoir des institutions culturelles simplement pour le plaisir. Il faudrait qu'elles aient pour objet d'améliorer la vie des Autochtones.

À mon avis, nous devrions avoir 40 collèges communautaires autochtones qui auraient le double de la taille actuelle, au lieu d'en avoir 80 qui manquent d'argent et ne peuvent pas recruter les meilleurs enseignants. Réduisons le nombre à 40 et donnons-leur l'argent nécessaire. Mais comment réussirons-nous à les répartir? Voilà la réalité de la vie politique.

Le système actuel ne fonctionne pas. Nous avons besoin d'un nouveau départ et d'une nouvelle façon d'envisager les choses.

Le sénateur Tkachuk: Merci beaucoup, monsieur Bell. Vous avez présenté un excellent exposé dans lequel vous avez dit ce que j'affirme depuis des années. Si vous croyez que c'est difficile pour un chef autochtone de parler franchement, pensez à toute la difficulté que cela représente pour un enseignant ukrainien blanc.

Je vais présenter quelques observations, puis je vous demanderai votre avis.

I believe that in Canada today, we have what I call the "Indian industry." Estimates of what we spend on Aboriginals range anywhere from \$7 billion to \$12 billion, outside of what we would normally spend; that is, Aboriginals benefit from defence and all the other government services from which society benefits.

If I were planning to destroy a culture, this is the way I would do it. I would make the culture totally dependent on me. That way, I ensure that they would become corrupt, because cash corrupts.

In my province, we are teaching Aboriginals how to get into business by giving them monopoly casinos, which is abhorrent to me because you are not teaching them anything about business, since there is no competition. If you give them a little monopoly, of course they are successful. Anyone can be successful with a monopoly. However, it is gambling. That is not a business at all. It is a licence to print money. I see it as an easy way out for a government to say, "We are creating economic opportunity. Look at all the gambling. Everyone is making a lot of money. We do not have to do much more because look at all the money you are making."

We must find a way for the Indian community to develop private property. I mean the reserve communities. I do not mean the off-reserve, non-status and Métis. No free market system can work without the ability to have private property — assets, cash, and a way to build an enterprise. We do not allow that on reserves, which are a white man's institution anyway. They are not an Indian institution.

Those are some of the really serious problems that we have to address, and which are difficult to talk about, but they are important to talk about. I would like to see our society working to solve these problems, not make them worse.

Mr. Bell: These comments get me deeper and deeper into trouble. There is an Indian industry. I hate to say it, but the official policy was, and probably remains, genocide. It was genocide, and we have not changed the Indian Act.

Senator Tkachuk: That is right.

Mr. Bell: That is why we have the 70 per cent drop-out rate. That is why 90 per cent of the prisons contain Aboriginal people. It is not the same kind of genocide now. It is not as overt, but it is deeply insidious.

I am not saying that to criticize the government. That is the reality.

We are very dependent and there is a huge lack of accountability. I would defend the casinos only as far as to say that if other Canadians are allowed to have casinos, then we should be allowed to have casinos. I do agree with you that it is not a noble enterprise. It creates social problems, but it does bring other benefits. However, I try to rationalize it by saying that if other Canadians can have casinos, so should we.

Aujourd'hui, au Canada, nous avons ce que j'appelle «l'industrie indienne». D'après les estimations, nous consacrons aux Autochtones entre 7 et 12 milliards de dollars, à part ce que nous aurions dépensé de toute façon pour la défense et tous les autres services gouvernementaux dont la société profite.

Si j'avais l'intention de détruire une culture, c'est exactement ainsi que je procéderai. Je rendrai cette culture totalement dépendante de moi. Ainsi, je garantirai sa corruption, parce que l'argent corrompt.

Dans ma province, nous apprenons aux Autochtones à devenir des gens d'affaires en leur accordant le droit d'exploiter des casinos en régime de monopole. Pour moi, cela est odieux parce que nous ne leur apprenons en réalité absolument rien au sujet des affaires s'ils n'ont à affronter aucune concurrence. Si vous leur accordez un monopole, il n'y a pas de doute qu'ils vont réussir. N'importe qui peut réussir avec un monopole. Toutefois, c'est du jeu. Ce n'est pas du tout une entreprise commerciale. Ce n'est qu'un permis pour imprimer de l'argent. Il est alors facile pour un gouvernement de dire: «Nous créons une perspective économique. Considérez tout le jeu. Chacun gagne beaucoup d'argent. Nous n'avons pas à en faire beaucoup plus à cause de tout l'argent que vous gagnez déjà.»

Nous devons trouver un moyen de permettre à la communauté indienne de posséder des biens. Je veux parler des réserves, et non des Indiens hors réserve, des Indiens non inscrits et des Métis. Aucune économie de marché ne peut fonctionner sans propriété privée, c'est-à-dire sans actif, sans argent comptant et sans moyen de constituer une entreprise. Nous ne permettons rien de cela dans les réserves, qui ne sont après tout qu'une institution de l'homme blanc. Ce n'est pas une institution indienne.

Voilà quelques-uns des problèmes vraiment sérieux auxquels nous devons nous attaquer. Il est difficile de les aborder, mais nous devons le faire. J'aimerais que notre société s'attaque à ces problèmes au lieu de contribuer à les aggraver.

M. Bell: Vos propos vont m'occasionner beaucoup de difficultés. Il y a bien une industrie indienne. Je suis très malheureux de le dire, mais la politique officielle constituait et constitue probablement encore du génocide. C'est du génocide, et nous n'avons pas modifié la Loi sur les Indiens.

Le sénateur Tkachuk: C'est exact.

M. Bell: Voilà pourquoi nous avons 70 p. 100 de décrocheurs. Voilà pourquoi 90 p. 100 des prisons ont des détenus autochtones. Le génocide n'a pas la même forme aujourd'hui. Au lieu d'être ouvert, il est très insidieux.

Je ne dis pas cela pour critiquer le gouvernement. C'est la réalité.

Nous sommes très dépendants et il y a un manque énorme de responsabilité. Pour défendre les casinos, je me limiterai à dire que si d'autres Canadiens peuvent en posséder, nous devrions nous aussi en avoir. Je conviens avec vous que ce n'est pas une noble entreprise. Les casinos occasionnent des problèmes sociaux, mais ils ont certains avantages. Qu'il me suffise de dire que si d'autres Canadiens peuvent en avoir, nous devrions aussi être autorisés à en posséder.

Senator Tkachuk: Right, spread it around.

Mr. Bell: Health and prosperity and wealth creation are based upon private property. The whole economic system of the world is based upon private property. Our problem now is that we have the Indian Act.

The United States enacted legislation to allow Aboriginals to own private property, and they promptly lost all their land that had been considered an entitlement. We were out-foxed in the States and simply lost our land because we did not have a history of being in business. Here, there is a reluctance to do that.

There is a fundamental problem in the Indian Act. The leadership speaks out against Mr. Nault's governance act. At the same time, the Aboriginal leadership said in the press this last week that we have to change the Indian Act. If you do not like the governance act, why have you not sat down and written your own governance act and proposed it? Not that it would necessarily be listened to, but the Indian Act is preventive and stifling of economic development. However, our leadership needs to come forward with proposals for change.

We are not homogenous. All the chiefs in the North will not agree to any change to the Indian Act because it is their only assurance of survival. There is no opportunity for economic development in the remote North — that is a reality — just as the fishing ports in Newfoundland are no longer sustainable. Because the communities are not homogenous, some of the chiefs want to opt out of the Indian Act or reform it, and some do not. The form of some of the First Nations is so big and confusing, no one can agree on anything, so nothing really gets done.

We need to have options for First Nations. We can say, if you want to opt out, you can have these rights, or these others, or take this responsibility. We should be a little more flexible about it, knowing that not every band council has the same dynamics. There are some who are progressive and some who are regressive. Some are well educated and some have little education. Some want to move forward, others do not. I agree with you that there is a significant, fundamental problem.

Some people have to raise private money, and it imposes a discipline when by March 31, you had better have produced something. You have a lot of eyes scrutinizing what you are doing, and you had better measure up. Whereas 100 per cent public dependency means that by March 31, you have spent everything. You do not have to make widgets or sell cars.

Senator Tkachuk: You are encouraged to spend more so that you get the same amount next year, or even more.

Mr. Bell: Yes, so half the bands are in arrears.

One point of view says they are unaccountable. Some say we are owed this money from treaty rights, and you can never give us enough because you owe billions upon billions of dollars. It is not your money, government. It is our money, and we should have it. That is their perception.

Le sénateur Tkachuk: Exact, il faut les répartir.

M. Bell: La santé, la prospérité et la création de richesse se basent sur la propriété privée. Tout le système économique mondial se fonde sur la propriété privée. Mais nous avons la Loi sur les Indiens.

Les États-Unis ont adopté une loi permettant aux Autochtones d'avoir des biens privés. Ils ont aussitôt perdu toutes les terres auxquelles ils avaient droit. Nous avons été dupés aux États-Unis et avons perdu nos terres parce que nous n'avions pas l'expérience des affaires. Au Canada, on hésite à faire la même chose.

La Loi sur les Indiens comporte un problème fondamental. Les chefs s'opposent au projet de loi de M. Nault. En même temps, ils ont déclaré à la presse la semaine dernière que la Loi sur les Indiens doit être modifiée. Si vous n'aimez pas le projet de loi de M. Nault, pourquoi ne proposez-vous pas votre propre projet de loi? Bien sûr, rien ne garantit qu'on vous écoutera, mais la Loi sur les Indiens est un obstacle au développement économique. Nos chefs devraient présenter des propositions en vue de la modifier.

Nous ne sommes pas un peuple homogène. Aucun chef du Nord n'acceptera des modifications de la Loi sur les Indiens, qui représente sa seule garantie de survie. Il n'y a aucune possibilité de développement économique dans le Grand Nord. C'est une réalité. Et les ports de pêche de Terre-Neuve ne sont plus rentables. Comme les collectivités ne sont pas homogènes, certains chefs souhaitent ne plus être assujettis à la Loi sur les Indiens, d'autres veulent des modifications et d'autres encore préfèrent qu'elle reste telle quelle. Les Premières nations sont tellement différentes les unes des autres. Il est impossible de s'entendre, alors rien ne se fait.

Il faudrait laisser une certaine latitude aux Premières nations. Il serait possible de leur permettre de se retirer en accordant certains droits et certaines responsabilités. Il devrait être possible d'offrir différentes options parce que les conseils de bande n'ont pas tous la même dynamique. Certains sont progressistes, d'autres sont rétrogrades. Certains membres ont de l'instruction, d'autres n'en ont que très peu. Certains veulent progresser, d'autres pas. Je conviens avec vous qu'il y a là un problème fondamental.

Certains doivent essayer d'obtenir des fonds dans le secteur privé, ce qui leur impose de se discipliner. Ils ont intérêt à le faire si, le 31 mars, ils doivent avoir certains résultats. Quand beaucoup de gens vous surveillent, vous devez vous montrer à la hauteur. Par ailleurs, si vous dépendez à 100 p. 100 de l'État, le 31 mars, vous avez intérêt à avoir tout dépensé. Vous n'avez pas à fabriquer des trucs ou à vendre des voitures.

Le sénateur Tkachuk: En fait, vous avez intérêt à dépenser plus pour obtenir le même montant ou peut-être davantage l'année suivante.

M. Bell: Oui, la moitié des bandes sont en déficit.

Certains disent que c'est parce qu'ils n'ont de comptes à rendre à personne. Pour d'autres, cet argent nous est dû conformément aux traités, et vous ne nous en donnez jamais assez car vous nous devez des milliards et des milliards. C'est notre argent et nous devons l'avoir. Voilà leur perception.

We have these terrible conflicts that will never go away, just as the debate on health care or abortion will never go away. We must have a sense of moving forward. On abortion, those who see it as a benefit, who want to benefit from it, are able to do so. Those who find it abhorrent simply do not participate.

As for health care, any system does not meet the needs of all people in a given community. These are the fundamental stumbling blocks that we get hung up on and that we have to overcome.

You are right. We have a dependent culture; it is not healthy and implies all sorts of maladies. We need to derive revenue from multiple sources. We need to self-generate revenues, as other democracies and other communities do. We need to lay the groundwork to achieve that within a period of time.

The Chairman: As you know, this committee is undertaking an inquiry into issues affecting urban Aboriginal youth. That encompasses a whole lot of family issues such as parenting and all the things that you have mentioned today. We are hoping to develop an action plan for change. Aboriginals have been studied to death. This action plan for change, in my opinion, is long overdue. You and I are on the same wavelength and have been for years.

Our members are interested in learning about what types of initiatives have worked best, in your opinion, and why some have been successful while others have not. We also want to identify gaps in the funding and programming for urban Aboriginal people. What we really are talking about with this issue is a migration of people within our own country with no supports.

Do you have any ideas about what has and has not worked and what the gaps are within governments?

Mr. Bell: Everything that tries to inject a positive influence is good. The difficulty for Aboriginal society is that all of the efforts are quite small. They lack capacity and critical expertise. They are mostly reactive — for example, child and family services. They are important because we are in an environment where we need child and family services. However, while continuing with the reactive programs and services to address the high level of problems, we need to become proactive.

You will never solve all the dysfunction through child and family services and the other social service agencies. You will never be able to help or heal every single person. It has always been reactive rather than proactive. A suite of ideas, taken together to form a comprehensive strategy, is the way to go. We must arm it with the kind of money it needs, but it also must be strategic.

Nous avons de terribles conflits qui ne disparaîtront jamais, tout comme le débat sur la santé ou sur l'avortement ne s'arrêtera jamais. Nous devons avoir assez de bon sens pour progresser. Au sujet de l'avortement, ceux qui y voient un avantage devraient pouvoir en tirer parti. Ceux qui s'y opposent n'ont qu'à s'abstenir.

Dans le domaine de la santé, un système ne peut pas répondre aux besoins de tous les membres d'une collectivité donnée. Il y a des obstacles fondamentaux qui nous arrêtent et que nous devons surmonter.

Vous avez raison. Nous avons une culture de dépendance, ce qui n'est pas sain et qui implique différents problèmes. Nous devons tirer nos revenus de sources multiples. Nous devons pouvoir produire nous-mêmes des revenus, comme les autres démocraties et les autres collectivités. Nous devons établir les bases nécessaires pour y arriver dans une période donnée.

La présidente: Comme vous le savez, notre comité a entrepris une étude des questions touchant les jeunes Autochtones en milieu urbain. Cette étude englobe toute une gamme de sujets familiaux comme la responsabilité parentale et les autres questions que vous avez mentionnées aujourd'hui. Nous espérons élaborer un plan d'action pour apporter des changements. Les Autochtones ont fait l'objet d'innombrables études. À mon avis, ce plan d'action aurait dû être établi depuis longtemps. Vous et moi sommes sur la même longueur d'onde et ce, depuis des années.

Les membres du comité souhaitent savoir quelles initiatives ont, à votre avis, donné les meilleurs résultats et pourquoi certaines ont réussi et d'autres pas. Nous voulons également déterminer les lacunes dans le financement et les programmes relatifs aux jeunes Autochtones en milieu urbain. Nous parlons ici d'une importante migration de personnes ne bénéficiant d'aucun appui.

Avez-vous une idée de ce qui a fonctionné ou n'a pas fonctionné et des lacunes qui existent dans les services gouvernementaux?

M. Bell: Tout ce qui tend à exercer une influence positive est bon. La difficulté, pour la société autochtone, est que tous les efforts sont très limités. Il y a un manque de capacité et de compétences critiques. Les mesures prises sont essentiellement réactives, comme dans le cas des services à l'enfance et à la famille. Ces services sont importants parce que nous vivons dans un environnement où nous en avons besoin. Toutefois, nous avons aussi besoin de mesures proactives, tout en maintenant les services et les programmes réactifs nécessaires pour régler les nombreux problèmes actuels.

Les services à l'enfance et à la famille et les autres organismes de services sociaux n'arriveront jamais à surmonter tout le dysfonctionnement qui existe. Nous ne réussirons jamais à aider ou à guérir chaque personne. Les services ont toujours été réactifs plutôt que proactifs. Nous devons appliquer un ensemble d'idées organisées pour former une stratégie complète. Nous devons disposer des fonds nécessaires, mais il faut aussi que tout cela soit réalisé d'une manière stratégique.

Let me give you an example. There are a lot of single parents. In our scholarship program, single mothers get extra money to pay for daycare. Why? The reason is that the royal commission identified a lack of daycare as a fundamental barrier preventing the education of single Aboriginal mothers. However, daycare alone is not the answer. You have to look at the development of a child, or the goal that you are trying to achieve, and tackle the three or four fundamental issues together.

For example, in terms of our national employment strategy, it is good that everyone says we must connect to the private sector. What actually happens is, first, we do not connect to the private sector, and second, the kinds of skills we have are not relevant to the private sector. We do not take several fundamental premises and aim them together at one strategic target.

There are a lot of good programs out there, but their effectiveness is always a question. They are not studied that much so it is hard to know. I would focus on something that improves the relationship between parents and children. However, we must lay the responsibility at the feet of Aboriginal people — these are your children. You are responsible. It is not the government's fault. Or if sometimes it is the government's fault, we have to be partners in this. We can give you money, but you must do the work and do a better job as Aboriginal people. That is a fundamental issue.

Education also must be addressed, which currently it is not. The schools are substandard, the teachers are substandard and the outcomes are not acceptable. Once we admit it and recognize it, we will be able to move forward.

The third area is building self-esteem and providing opportunity. Building self-esteem in a "soft" way is reactive; providing opportunity is proactive. When you have opportunity, that builds self-esteem.

When we started our foundation, we had an incentive and awareness program, which is now called the "cultural projects" program. We tried to provide financial support for young people who had a passion or interest in life — piano lessons, dance lessons, skating lessons and the like. Perhaps they were not doing well in school, but they were very good at that, so it gave them the opportunity to build pride and self-esteem. It was something they could do well.

As a child, I was a talented musician and that was my reason for living. I was not the greatest scientist in the world, but I could do this well and it gave me something to look forward to. Music became a language that contributed to skills in math, spatial relationships and all sorts of things that a child does not know and parents do not know, either. Opportunity is the key.

Je vais vous donner un exemple. Il y a beaucoup de familles monoparentales. Dans notre programme de bourses, les mères célibataires obtiennent un montant supplémentaire pour payer la garderie. Pourquoi? C'est parce que la Commission royale a déterminé que le manque de services de garderie constitue un obstacle fondamental à l'éducation des mères célibataires autochtones. Toutefois, la garderie ne suffit pas, seule. Il faut considérer le développement de l'enfant ou tout autre objectif que vous essayez d'atteindre, et vous attaquer simultanément aux trois ou quatre questions fondamentales qui se posent.

Ainsi, dans le cadre de notre stratégie nationale de l'emploi, chacun dit qu'il est bon d'établir des liens avec le secteur privé. En réalité, on ne le fait pas. Ensuite, les compétences que nous possédons n'intéressent pas vraiment le secteur privé. Nous ne considérons pas simultanément différentes hypothèses fondamentales lorsque nous visons un objectif stratégique.

Beaucoup de bons programmes ont été mis en place, mais leur efficacité est toujours contestable. Ils n'ont pas été bien étudiés, ce qui fait qu'il est difficile de savoir. Personnellement, je m'intéresserais à ceux qui améliorent les relations entre parents et enfants. Mais nous devons amener les Autochtones à assumer leurs responsabilités. Nous devons leur dire: Ce sont vos enfants, vous en êtes responsables, ce n'est pas la faute du gouvernement. Si, en réalité, c'est parfois la faute du gouvernement, nous devons nous attaquer au problème en partenaires. Le gouvernement vous donnera d'argent, mais vous devez faire le travail, et le faire mieux que vous ne l'avez fait jusqu'ici. Voilà le problème fondamental.

Il faut également s'occuper de l'éducation, ce que nous ne faisons pas aujourd'hui. Les écoles ne sont pas à la hauteur, les enseignants ne le sont pas non plus et les résultats sont inacceptables. Une fois que nous l'aurons reconnu, nous pourrions progresser.

Nous devons ensuite établir et renforcer l'estime de soi et créer des occasions. Renforcer l'estime de soi d'une manière «douce» est une mesure réactive, mais créer des occasions est proactif. Quand il y a des occasions dont on peut profiter, l'estime de soi augmente.

Lorsque nous avons établi notre fondation, nous avions un programme d'encouragement et de sensibilisation, qui porte aujourd'hui la désignation de «projets culturels». Nous tentions d'accorder un appui financier à des jeunes qui avaient une passion ou un intérêt particulier dans la vie: des leçons de piano, de danse, de patinage, etc. Ces jeunes ne réussissaient peut-être pas bien à l'école, mais ils étaient très bons à leurs cours, ce qui leur permettait d'avoir des réalisations et d'en être fiers. C'était quelque chose qu'ils pouvaient bien faire.

Enfant, j'étais passionné de musique. C'était ma raison de vivre. Je n'étais pas très bon en sciences, mais j'étais bon en musique, et j'en étais fier. Pour moi, la musique est devenue un langage qui m'a aidé à acquérir des compétences en mathématiques, en relations spatiales et dans toutes sortes de domaines que ni l'enfant ni les parents ne connaissent. Avoir des occasions est la clé.

Everyone is hockey crazy in this country, but our kids do not have the opportunity to participate. I see other high school students who are going to Paris for the summer, or attend a private school. Our kids do not get to do that. It fundamentally limits us.

Something that nurtures the parent's relationship with the child, vastly improved education, and more opportunity for young people to express themselves in the way that they need to are important. They know what they want. They often do not know the solutions, but they know what their passions and interests are.

I do not see too many Aboriginal organizations that are successful because we have lacked the connection to any systems outside our own community. The AFN youth council is a good example of this. I have no idea why you cannot make a few phone calls and suddenly have a couple of hundred thousand dollars to run it. That is what I do. A lot of people turn me down, but a lot say "Yes" as well.

When I first started in the 1980s, I realized that democracies were rationalized all over the world. I read the papers every day and understood that there would always be less money rather than more in the future. As a member of a minority culture, I realized that if I were to create a charity, its success would be ensured only if we had multiple sources of revenue outside of government.

We do need the government — 50 per cent of our funding comes from the federal and provincial governments — but we balance that with 50 per cent coming from the private sector. It creates a completely different dynamic within our organization. You have to work harder and it makes you focus more on your mission.

If you get money and do not have to produce 12 widgets, or 12 cars that actually run, there is no process to evaluate whether it is working or not. You just keep producing 12 cars that do not run. However, if you have multiple partners who have expectations of you, you have to deliver and your discipline is greater.

We must somehow address that. We have to be far more proactive; we cannot rely on governments. Part of self-determination and self-government is responsibility. If we want to take the reins, fine — we should. However, we must take the responsibility like other communities. There must be self-generation of revenue.

It will not be easy for us, but that has been the hallmark of our success. We are the most successful Aboriginal organization in the country. We have never had a deficit. We have had 18 consecutive years of financial growth and providing scholarships to the community.

Tout le monde est passionné de hockey dans ce pays, mais nos enfants n'ont pas l'occasion de participer. Je vois d'autres étudiants du secondaire qui s'en vont à Paris pour l'été ou qu'on inscrit dans une école privée. Nos enfants n'obtiennent rien de cela. C'est une limite fondamentale pour nous.

Parmi les choses importantes, il y a l'amélioration des relations entre les parents et leurs enfants, une amélioration sensible du système d'éducation et un plus grand nombre d'occasions pour les jeunes de s'exprimer de la façon qui leur convient. Ils savent ce qu'ils veulent. Souvent, ils ne connaissent pas les solutions, mais ils savent quels sont leurs intérêts et leurs passions.

Je ne vois pas beaucoup d'organisations autochtones qui ont réussi parce que nous n'avons pas de liens avec des systèmes extérieurs à notre communauté. Le Conseil des jeunes de l'APN en est un bon exemple. Je ne comprends pas pourquoi certains trouvent tellement difficile de passer quelques coups de téléphone pour réunir les quelque 200 000 \$ nécessaires au fonctionnement du conseil. C'est ce que je fais constamment. Bien sûr, beaucoup d'interlocuteurs disent non, mais beaucoup d'autres disent oui.

Quand j'ai commencé dans les années 80, j'ai compris que les démocraties se rationalisaient partout dans le monde. Comme je lisais les journaux tous les jours, j'avais compris qu'à l'avenir, il fallait s'attendre à recevoir constamment moins d'argent plutôt que plus. Membre d'une culture minoritaire, j'ai pris conscience du fait que si je devais créer une organisation caritative, elle ne pourrait réussir que si elle avait de multiples sources de financement à part le gouvernement.

Nous avons bien sûr besoin du gouvernement: 50 p. 100 de notre financement vient de services gouvernementaux fédéraux et provinciaux. Toutefois, cela signifie que l'autre moitié vient du secteur privé. Cela crée une dynamique complètement différente dans notre organisation. Nous devons travailler plus fort et nous concentrer davantage sur notre mission.

Si vous obtenez de l'argent mais que vous n'avez pas à produire 12 objets ou 12 voitures qui fonctionnent, rien ne vous permet d'évaluer ce que vous faites. Vous continuerez à fabriquer 12 voitures qui ne marchent pas. Par contre, si vous avez plusieurs partenaires qui s'attendent à des résultats de votre part, vous êtes obligé de livrer votre produit, ce qui vous rend plus discipliné.

Nous devons trouver un moyen de bien comprendre cela. Nous devons être beaucoup plus proactifs, nous ne pouvons pas continuer à être tributaires des gouvernements. La responsabilité fait partie de l'autodétermination et de l'autonomie gouvernementale. Si nous voulons prendre en main notre avenir — comme nous devrions le faire —, nous devons assumer la responsabilité comme toutes les autres communautés. Nous devons pouvoir produire nos propres revenus.

Ce ne sera pas facile, mais c'est ainsi que notre fondation a réussi. Elle constitue l'organisation autochtone qui a le mieux réussi au Canada. Nous n'avons jamais eu un déficit. Nous avons connu 18 années consécutives de croissance financière et d'attribution de bourses.

Why? We raise more money. How did we do it? Unless you do well every year, sponsors will not continue to support you. Governments will support Aboriginal people. Governments must, because of collective rights or for political reasons. However, corporations will not.

If our television show did not attract 1 million viewers or if people found it objectionable if we did not give out scholarships, they would say, "Let us not be involved in this." You must deliver a product that can be measured and evaluated by everyone. That is the hallmark of our success.

It focuses you on mission right away. You either immediately do the right thing, or if you do not, then you do not continue. There are many organizations out there that have emulated this model of half private funding. Very few of them survive or build to capacity because the mission is not focused and the corporations pull out. That is how you know if you are right or wrong.

It is not that the corporations are holy; they are not. If you have multiple funders with different sensibilities and coming from different points of view, you have to please many people. That forces a discipline on you to get it right and to work harder to achieve the desired outcome of your program.

Who wants to work harder? No one does, really. Look at the time people spend running their own businesses and the entrepreneurs who are working weekends. I work weekends.

That drive is required, and we need to restore it. That was part of our traditional culture. I talked about living in the environment and specialized expertise. We had to work hard to survive.

Nurturing the child is important. We must put more responsibility on the parents. We need to say, "These are your kids. You have a job to do." That is what self-government and self-determination are all about.

Raise the education standards and perhaps have testing. The Department of Indian Affairs is thinking about testing. Some people find that to be a right-wing concept, but we have gone too far to the left on that and need to find a balance.

How will we know if we are successful? It is simple. The dropout rate will come down and the outcomes will be higher. When grade 12 students graduate, they would be able to read and write at a grade-12 level. Their opportunity for success in business and in life would be much enhanced.

Our social expenditures would go down. I am not speaking naively. I am not saying that this is a straight path or that there is no opposition to it. However, I believe fully that this is what we must focus on as a country.

Pourquoi? C'est parce que nous recueillons plus d'argent. Comment le faisons-nous? Si vous n'obtenez pas de bons résultats chaque année, vos commanditaires cesseront de vous financer. Les gouvernements nous financent parce qu'ils doivent le faire pour des raisons politiques et à cause de nos droits collectifs, mais ce n'est pas le cas des sociétés.

Si notre émission télévisée n'avait pas attiré un million de téléspectateurs, si elle avait déplu aux gens, si nous n'avions pas distribué des bourses, les sociétés refuseraient de nous commander. Vous devez livrer un produit mesurable, que chacun peut évaluer. C'est la condition du succès.

Dans ces conditions, vous ne pouvez pas faire autrement que de vous concentrer sur votre mission. Si vous ne faites pas ce qu'il faut dès la première fois, vous ne pourrez pas continuer. Beaucoup d'organisations ont essayé d'adopter ce modèle de financement mi-public mi-privé, mais très peu ont survécu ou ont réussi à grandir parce qu'elles ne s'étaient pas assez concentrées sur leur mission et que les sociétés leur ont retiré leur appui. C'est la façon de savoir si vous avez bien ou mal agi.

Cela ne veut pas dire que les sociétés ont toujours des objectifs louables. Si vous recevez votre financement de sources multiples et que vos commanditaires ont des points de vue différents, vous aurez l'obligation d'essayer de plaire à beaucoup de gens. Cela vous apprend la discipline et vous oblige à travailler fort pour atteindre le résultat voulu.

Qui veut travailler fort? En réalité, personne. Mais considérez le temps que les gens consacrent à leur entreprise. La plupart travaillent pendant le week-end. Je travaille pendant le week-end.

Il faut de l'enthousiasme. Nous devons travailler à le rétablir. Il faisait partie de notre culture traditionnelle. J'ai parlé de la vie dans un milieu dur et des connaissances spécialisées nécessaires. Nous avons dû travailler fort pour survivre.

L'éducation des enfants est importante. Les parents doivent assumer plus de responsabilités. Ils doivent se dire: «Ce sont mes enfants. J'ai un travail à faire.» Voilà ce que signifient l'autonomie gouvernementale et l'autodétermination.

Il faut relever les normes du système scolaire et établir peut-être des examens. Le ministère des Affaires indiennes pense aux examens. Certains croient que c'est un concept de droite, mais nous sommes probablement allés trop loin à gauche. Il faut trouver l'équilibre.

Comment saurons-nous si nous avons réussi? C'est simple: le taux de décrochage baissera et les résultats seront meilleurs. Quand les étudiants de 12^e année obtiendront leur diplôme, ils sauront lire et écrire au niveau de la 12^e année. Leurs chances de succès dans le monde des affaires et dans la vie seront beaucoup meilleures.

Nos dépenses sociales baisseront. Ce ne sont pas des vœux pieux. Je ne dis pas que ce sera facile ou qu'il n'y aura pas d'opposition. Toutefois, je crois vraiment que c'est sur cela que le pays devrait concentrer ses efforts.

The Chairman: If there are no other questions, then I will adjourn the meeting. I want to thank you very much for a very interesting presentation and dialogue on issues that are extremely important to all Aboriginal people.

Mr. Bell: Thank you for the opportunity.

The committee adjourned.

OTTAWA, Wednesday, February 12, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:30 p.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment, and other related matters.

[English]

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

The Chairman: Good evening. Welcome to the Aboriginal room of the Senate of Canada. We are proud of this room. We had it dedicated several years ago. It represents part of Canada's history, and is dedicated to the Aboriginal peoples of this country.

This committee has been mandated to address issues affecting urban Aboriginal youth in Canada. In particular, the committee shall be authorized to examine access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

This evening, we are honoured to have with us in the panel Tom Warner, Executive Director of Regina Native Youth Community Services; John Potskin, Director of the Urban Society for Aboriginal Youth out of Calgary; and Chief Patricia Waite, who is an advisor from the Calgary Urban Indian Youth Centre.

Mr. Jonathan Potskin, Director, Urban Society for Aboriginal Youth: When I was asked to speak about Aboriginal youth issues in general, I wrote down some things. I was asked to keep my comments to about five minutes. However, it is a bit longer than that, and I hope that is all right with the committee.

The Chairman: The time is yours.

Mr. Potskin: [*Witness spoke in native language*]

My name is Jonathan Potskin. I wanted to start off in my original language, which is Cree. It should have been my first language, but my first language is English. I wanted to bring that to the committee's interest of issues. A lot of youth like me do not know our first languages. English or French is usually the first language here in Canada.

La présidente: S'il n'y a pas d'autres questions, nous allons lever la séance. Je tiens à vous exprimer mes remerciements les plus sincères pour un exposé d'un grand intérêt et pour ce dialogue touchant des questions extrêmement importantes pour tous les Autochtones.

M. Bell: Je vous remercie de m'avoir donné cette occasion.

La séance est levée.

OTTAWA, le mercredi 12 février 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 18 h 30 pour faire une étude sur les problèmes touchant les jeunes Autochtones urbains au Canada et en particulier sur l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

[Traduction]

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente: Bonsoir. Soyez les bienvenus dans cette salle des peuples autochtones du Sénat du Canada. Nous en sommes fiers. Elle est dénommée ainsi depuis plusieurs années. Elle représente un volet de l'histoire du Canada et est dédiée aux peuples autochtones canadiens.

Le comité a été mandaté pour examiner les problèmes touchant les jeunes Autochtones en milieu urbain au Canada. Il est plus particulièrement autorisé à faire une étude sur l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes.

Ce soir, nous avons l'honneur d'accueillir M. Tom Warner, directeur exécutif des Services communautaires des jeunes Autochtones de Regina, John Potskin, directeur de la Société urbaine pour la jeunesse autochtone de Calgary et la chef Patricia Waite, qui est conseillère au Centre des jeunes Autochtones en milieu urbain de Calgary.

M. Jonathan Potskin, directeur, Société urbaine pour la jeunesse autochtone: Quand on m'a demandé de faire un exposé sur les problèmes des jeunes Autochtones, j'ai pris quelques notes. On m'a demandé de faire une allocution de tout au plus cinq minutes. Elle sera toutefois un peu plus longue, mais j'espère que vous n'aurez pas d'objection.

La présidente: D'accord, allez-y!

M. Potskin: [*Le témoin fait son exposé en langue autochtone.*]

Je m'appelle Jonathan Potskin. On m'a demandé de faire le début de mon exposé dans ma langue maternelle, qui est le cri. Elle aurait dû être ma première langue, mais ma première langue est l'anglais. Je tenais à le préciser. De nombreux jeunes comme moi ne connaissent plus leur première langue. Au Canada, la première langue est généralement l'anglais ou le français.

Aboriginal youth face a lot of barriers in the urban settings. In my presentation, I will discuss the barriers of employment, education, entrepreneurship, sexuality, sexual health, mental health, addictions, suicide, justice funding, racism, discrimination, homelessness, Aboriginal jurisdiction and representation of Aboriginal political parties and their effects on urban Aboriginal youth.

Education, employment and entrepreneurship all intertwine with one another without the sequence of succession most Aboriginal youth will face: Hardship, frustration, and the ups and downs of success and failures.

Most Aboriginal youth are put into special classes where they are treated and taught like children. When youth are put into an academic situation, they often do not succeed at their first attempt because they are isolated from their people and their culture. A high percentage of Aboriginal youth usually drop out of high school as they are unprepared to deal with the hardships that come from other youths, as these youths have learned hate from their understanding parents.

If an accurate study were done on Aboriginal people having a grade 12 education, you would see that it was actually wrong. The stats say that we have low levels of grade 12 education. If you look into the Aboriginal community, many of us have our grade 12, like myself. We dropped out of high school but went back at age 18 and upgraded in colleges. When you look into the stats, they look at the grade 12 stats of diploma students, which is a great thing to look at, but many of these youth are getting their grade 12 at colleges. The youth are then faced with the challenge of trying to go into post-secondary education and trying to finish there while still having low self-esteem.

I would now like to talk about sexuality and the true spirit of people with the First Nations, Inuit and Metis.

In Aboriginal history, it is not uncommon to have people who are lesbian, gay, bisexual or transgender. That is why we have the term "two-spirited." These youth face a lot of barriers when in the urban setting. As with a lot of lesbian, gay, bisexual and transgendered youth from small communities, they go to the big city to find peace and other people like them. Often what they find is a world of gay, lesbian, bisexual and transgendered people just like the rest of Canadian society: racist and prejudicial. These youths usually do not have the support of their families, as their families come from the residential school system. Our people have adopted the view that this is a sin of God.

Les jeunes Autochtones qui vivent en milieu urbain sont confrontés à de nombreux obstacles. Dans mon exposé, je mentionnerai les obstacles auxquels ils se heurtent en matière d'emploi, d'éducation, d'entrepreneuriat, de sexualité, d'hygiène sexuelle, de santé mentale, d'accoutumances, de suicide, de financement de la justice, de racisme, de discrimination, d'itinérance, de compétence autochtone et de représentation des partis politiques autochtones et leurs conséquences pour les jeunes Autochtones en milieu urbain.

L'éducation, l'emploi et l'entrepreneuriat sont interdépendants et, dans ces secteurs, la plupart des jeunes Autochtones connaîtront des difficultés, des frustrations ainsi que les hauts et les bas de la réussite et de l'échec.

La plupart des jeunes Autochtones sont placés dans des classes spéciales où ils sont traités comme des enfants et reçoivent un enseignement destiné aux enfants. Lorsqu'ils entrent en milieu scolaire, la plupart des jeunes Autochtones ne réussissent pas à la première tentative parce qu'ils sont isolés de leur collectivité et de leur culture. Un pourcentage élevé de jeunes Autochtones abandonnent généralement au niveau secondaire parce qu'ils ne sont pas prêts à affronter les brimades d'autres jeunes auxquels des parents bienveillants ont appris la haine.

Si l'on faisait une étude sur les Autochtones qui ont un niveau de scolarité de 12^e année, elle serait probablement faussée. D'après les statistiques, le nombre d'Autochtones ayant ce niveau de scolarité est minime alors qu'en fait, la plupart des membres de la collectivité autochtone l'ont atteint, comme dans mon cas. Nous avons abandonné nos études au niveau secondaire, mais nous sommes retournés à l'école à l'âge de 18 ans et avons achevé nos études dans des collèges. Les statistiques concernent les élèves qui ont obtenu leur diplôme de 12^e année, ce qui est très intéressant, mais la plupart de ces jeunes l'ont obtenu dans des collèges. Les jeunes sont donc confrontés à la difficulté de faire des études postsecondaires et de les terminer malgré une pauvre estime de soi.

Je voudrais maintenant aborder la question de la sexualité et du véritable esprit des membres des Premières nations, des Inuits et des Métis.

Dans les collectivités autochtones, les lesbiennes, les homosexuels, les bisexuels ou les transsexuels ne sont pas rares. C'est pourquoi nous disons qu'ils sont «à deux esprits». Ces jeunes se heurtent à de nombreux obstacles en milieu urbain. Comme la plupart des jeunes lesbiennes, homosexuels, bisexuels et transsexuels nés dans de petites localités, ils vont s'établir dans une grande ville pour y trouver la paix et d'autres personnes ayant les mêmes orientations sexuelles qu'eux. Ils y trouvent généralement un milieu d'homosexuels, de lesbiennes, de bisexuels et de transsexuels qui sont comme les autres membres de la société canadienne: racistes et remplis de préjugés. Ces jeunes n'ont généralement pas l'appui de leur famille, parce que les membres de leur famille ont fait leurs études dans des pensionnats et que notre peuple a adopté l'opinion que c'est un péché envers Dieu.

Without the support of family, these youths often find themselves, like our young Aboriginal sisters, on the streets selling their bodies. Even without the worse case scenario, Aboriginal two-spirited youth are lost, and have lower self-worth than the rest of the Aboriginal youth population, due to hiding part of themselves. They cannot understand this part of themselves because they do not have parents to teach them about this side of themselves.

Looking into all kinds of research and stats in this part, we see that youth are usually the carriers of sexually transmitted diseases as well. When I say "this part," I mean all youth and not just Aboriginal youth. Youths between the ages of 15 to 19 are the highest carriers of chlamydia and gonorrhea because they are not protecting themselves. We also have high stats of HIV and AIDS. In the youth community and Aboriginal youth community, it is young women who are getting these infectious diseases from not protecting themselves. We also see that young Aboriginal youth are not protecting themselves through the high numbers of children they are having at the young ages of 15 and 16 years old. We have a growing population, which is great, but I would like the girls to wait until they are older.

I would like to see more education put forward about the use of condoms by both females and males, and more contraceptive awareness by Aboriginal youth and youth in general. Youth are not taught well enough in schools.

Next, I will address mental illnesses such as FAS, fetal alcohol syndrome, and FAE, fetal alcohol effects, which is not really a mental illness but is under the category of mental illness, and the depression that youth face, especially Aboriginal youth. If FAS or FAE is not caught at the early stages of life, youth often go undiagnosed throughout their adulthood. They suffer the effects of dropping out of school and not being able to maintain a job or an understanding relationship. I have seen it in people who were not diagnosed with a learning disability in school. They were not understood, and were abused by teachers and other students. I have seen it through different family matters where these children are not treated the same. They should be treated differently because they have special needs, but that is left unattended because they are not tested. Age does not support people who are FAS or FAE. FAS involves a social program for people with mental illnesses and they do not accept this. That is one thing that we must look into. A lot of Aboriginal youth have FAS and FAE and they cannot maintain jobs, and they need this money.

Sans l'appui de leur famille, ces jeunes vivent pour la plupart dans la rue, où ils vendent leur corps, comme nos jeunes sœurs autochtones. Même lorsqu'ils ne sont pas dans cette situation extrême, les jeunes Autochtones à deux esprits sont perdus et ont moins d'estime de soi que les autres jeunes Autochtones, parce qu'ils cachent un aspect de leur personnalité qui leur échappe puisqu'ils n'ont pas des parents qui leur apprennent à le connaître.

D'après les résultats de diverses recherches et les chiffres qui ont été publiés à ce sujet, les jeunes sont généralement porteurs de maladies transmissibles sexuellement. Ces études concernent les jeunes en général et pas uniquement les jeunes Autochtones. C'est dans le groupe des jeunes âgés de 15 à 19 ans que le pourcentage de porteurs de la chlamydia et de la blennorrhagie est le plus élevé, parce qu'ils ne prennent aucune précaution. D'après les statistiques, le pourcentage de porteurs du VIH et du sida est également élevé. Chez les jeunes Canadiens et chez les jeunes Autochtones, ce sont surtout les filles qui contractent ces maladies infectieuses parce qu'elles ne se protègent pas. On constate également que les jeunes Autochtones ne prennent pas de précautions par le nombre élevé d'enfants qu'ils ont à l'âge de 15 et 16 ans. Notre population augmente, ce qui est très bien, mais j'aimerais que les jeunes filles attendent d'être plus âgées pour avoir des enfants.

J'aimerais que l'on fasse davantage de sensibilisation auprès des jeunes Autochtones et des jeunes Canadiens au sujet de l'usage de préservatifs par les membres des deux sexes et de la contraception.

Je voudrais faire quelques commentaires sur des maladies mentales comme le syndrome d'alcoolisme fœtal (SAF) et les effets de l'alcool sur le fœtus (EAF) — ceux-ci n'étant pas vraiment une maladie mentale, quoique classés dans cette catégorie — et sur la dépression qui frappe les jeunes, surtout les jeunes Autochtones. Si l'on ne détecte pas le SAF ou les EAF dès la tendre enfance, la maladie n'est généralement pas diagnostiquée avant l'âge adulte. Ces jeunes subissent alors les conséquences de l'abandon de leurs études et de l'incapacité de conserver un emploi ou de l'absence de relation fondée sur la compréhension. J'ai rencontré des jeunes pour lesquels la maladie n'avait pas été diagnostiquée et qui avaient des difficultés d'apprentissage à l'école. On ne les comprenait pas et ils étaient victimes des railleries et des brimades des professeurs et des autres élèves. J'ai également constaté une différence dans certaines familles où ces enfants ne sont pas tous traités de la même façon. Ces enfants devraient être traités d'une autre façon parce qu'ils ont des besoins particuliers, mais personne ne s'en préoccupe parce que le problème n'a pas été détecté. Lorsqu'ils sont plus âgés, ceux qui sont atteints d'une de ces maladies ne reçoivent pas davantage d'aide. En ce qui concerne le SAF, les personnes atteintes doivent participer à un programme social qui a été mis en place pour les malades mentaux, ce qu'elles n'acceptent pas. C'est un problème qu'il convient d'examiner. Un grand nombre de jeunes Autochtones sont atteints du SAF et des EAF et n'arrivent par conséquent pas à conserver un emploi alors qu'ils ont besoin d'argent.

Addictions are the greatest barrier to Aboriginal youth as well. In our community, we see high rates of addictions. In the Aboriginal youth community, I do not think the addiction rates are higher than in the rest of the youth population, but later on in life, when we are getting into adulthood and a later age, youths in the rest of the population have a system where they have families that are not addicted to alcohol and they have parents who are not addicted to alcohol so they have a way to get out, whereas many Aboriginal youth have relatives, mothers and fathers, who are addicted to alcohol and do not have that support system to stop at a certain age. We all go through the experience of being somewhat of alcoholics as teenagers, but there is a point when we stop. Most of these Aboriginal youths do not have parents to teach them how to stop or to drink responsibly.

Addiction also comes down to drugs. Many Aboriginal youth and youth in general are exposed to drugs like acid or ecstasy, which is more of a raver drug, but I see people taking it all the time on the streets. There is the illusion of living a better life, going back to this addiction of having low self-worth that makes them feel better about themselves. We need to work on their self-worth and esteem instead of trying to fix them so that they are not addicted anymore but are out of this depression, perhaps falling back to the mental illness treatment and having these youth tested.

Through sexual abuse, many youth, especially Aboriginal youth, have sexual abuse issues. From the residential school system, it has carried on to my generation where we are still dealing with those sexual abuse issues. Through that, we end up having sexual addictions. One thing that our society needs to face are sexual addictions amongst youths and Aboriginal youth. Sex and sexuality should be talked about at the kitchen table, with parents. We need to teach them to talk to their children more and keep the dialogue open on sex and sexuality.

I was trying to write something on justice and I thought to myself: Is there any justice for our people? I then went into the Corrections side of it. Everybody knows the statistics and the problems involved with Corrections, so I do not want to go too far into it. It is odd that our youth have to learn about their culture through Corrections. There needs to be more of a healing tool to help them, and more of a pre-employment trades program within Corrections, instead of just learning about their culture and traditions. Sometimes, I think that people like myself, who are still learning, need to go to jail just to learn more about our culture. There needs to be more cultural programming outside of corrections. There needs to be more of a healing tool and pre-employment trade programs in Corrections instead of learning about only cultural traditions. Sometimes people like myself, who are still learning, need to go to jail just to learn more about our culture. There needs to be more cultural programming outside of Corrections for Aboriginal youth.

Les accoutumances sont l'obstacle majeur pour les jeunes Autochtones. Le pourcentage de jeunes toxicomanes est très élevé dans notre collectivité. Je ne pense pas que les taux d'accoutumance soient plus élevés chez les jeunes Autochtones que chez les autres jeunes mais, plus tard dans la vie, lorsqu'ils atteignent l'âge adulte, les jeunes non-Autochtones sont dans un milieu familial plus propice étant donné que leurs parents ne sont pas alcooliques; ils ont donc une possibilité de s'en sortir alors que la plupart des jeunes Autochtones ont des parents alcooliques et ils n'ont pas accès aux services de soutien qui leur permettraient de se débarrasser de leur accoutumance à un certain âge. La plupart des adolescents deviennent alcooliques à un certain degré, mais il y a un moment où cela cesse. La plupart des jeunes Autochtones n'ont pas des parents qui soient en mesure de leur apprendre à cesser de boire ou à boire avec modération.

L'accoutumance est également liée aux drogues. De nombreux jeunes Autochtones et de nombreux jeunes en général sont exposés à des drogues comme le LSD ou l'ecstasy, qui est une drogue utilisée davantage dans les «raves», mais je vois constamment des gens en consommer dans la rue. Ces drogues donnent l'illusion d'une vie meilleure; l'accoutumance donne une sensation de mieux-être aux personnes qui ont une pauvre estime de soi. Il est nécessaire de les aider à avoir une meilleure estime de soi et davantage de confiance en soi pour qu'elles aient une chance de guérir de cet état d'accoutumance; il est nécessaire de les faire sortir de cet état dépressif et peut-être de leur faire suivre un traitement pour maladie mentale ou du moins de leur faire passer des tests.

De nombreux jeunes, surtout chez les Autochtones, ont été victimes d'abus sexuels. Ces problèmes, qui remontent à l'époque du régime des pensionnats, se sont transmis aux membres de ma génération; ils sont donc encore aux prises avec des problèmes de ce type, qui sont à la source d'obsessions sexuelles. Les obsessions sexuelles chez les jeunes, notamment chez les jeunes Autochtones, sont un des problèmes auxquels notre société doit faire face. Le sexe et la sexualité devraient être des questions dont on parle chez soi, avec ses parents. Il est nécessaire d'apprendre aux parents à parler davantage à leurs enfants et à entretenir avec eux un dialogue sur le sexe et sur la sexualité.

En préparant la partie de mon exposé portant sur la justice, je me suis posé la question suivante: y a-t-il une justice pour les peuples autochtones? J'ai abordé la question sous l'angle du Service correctionnel. Je ne m'attarderai pas sur les chiffres ni sur les démêlés qu'ont les jeunes avec le Service correctionnel, car ils sont bien connus. Nos jeunes doivent apprendre à connaître leur culture par l'intermédiaire de ce Service, et ce n'est pas normal. Il est nécessaire de créer un outil axé davantage sur la guérison pour aider ces jeunes et d'instaurer au Service correctionnel un programme de formation professionnelle préalable à l'emploi au lieu de se borner à leur faire connaître leur culture et leurs traditions. Il m'arrive de penser que des gens comme moi, qui continuent d'apprendre, auraient intérêt à être incarcérés pour acquérir des connaissances supplémentaires sur leur culture. Il est nécessaire d'instaurer davantage de programmes culturels pour les jeunes Autochtones en dehors du Service correctionnel.

I want to talk about urban, multi-purpose, Aboriginal centre money, and how important it is to organizations such as mine. These budgets are up for renewal this year so I would like the Senate to push that.

We produce a newspaper that is of great importance to my organization. It is produced with Aboriginal youth money. Otherwise, there is not any money out there that is specifically targeted at Aboriginal youth. If we look into funding, we see that the treaty organizations, the First Nations organizations, the Métis organizations and the Inuit organizations, have their own pockets of youth money. However, you have to be Inuit to get the Inuit money; you have to be Métis to get the Métis money, et cetera.

There are non-status and Aboriginal people who do not want to identify themselves as one of the above. We have to look into having a general pool of Aboriginal money. It is so great to see something like that in urban settings. We are not looked at as either being Métis, Inuit or First Nations. You are seen as an Indian, first and foremost. You are seen as a drunk Indian, and no one will care if you are Métis or First Nation. It is something we can be proud of ourselves, but it is not seen that way by other people. In the urban setting, the greatest thing that we have going for us is having that word "Aboriginal." We all work together, and we are one community.

Everybody knows and has heard about racism and discrimination towards Aboriginal people and people of colour in this country. Aboriginal youth face racism on a daily basis in schools and everywhere else. They cannot even buy hair spray while grocery shopping in Winnipeg, which is a racist reaction. Some of my friends in Winnipeg cannot get jobs because of the social view of Aboriginal people. Employers do not want to hire Indians.

Aboriginal youth face racial slurs such as "chief," "squaw," "squaw humper," "apple," "bush Indian," "drunken Indian" and "wife beater," to name a few that are not as bad as some that I have heard. With this discrimination, we see that teachers, peers, professors and specialists have prejudice from the start with these youth. We need more professional native awareness teachings across Canada, whether it be in school, native awareness programs or the workforce. The City of Calgary just announced that all of their city employees will be taking a native awareness programs. That is a great start for Calgary, and hopefully all cities will follow up on that great start that the mayor brought into place.

There is a variety of homeless Aboriginal youths. I see them in my office on a daily basis. There are some who want to be there, while others do not. Some actually love the life of being homeless.

Je voudrais maintenant aborder le problème du financement des centres autochtones urbains à vocation multiple en mettant l'accent sur l'importance que revêtent ces fonds pour des organismes comme le mien. Les budgets doivent être renouvelés cette année et j'aimerais par conséquent que vous insistiez pour que le financement soit renouvelé.

Nous publions un journal très important pour notre organisme. Il est publié avec l'aide financière des jeunes Autochtones. Les pouvoirs publics n'ont pas prévu de fonds destinés spécifiquement aux jeunes Autochtones. Les organisations d'Autochtones s'intéressent aux traités, les organisations des Premières nations, les organisations métisses et les organisations inuites destinent elles-mêmes une partie des fonds qui leur sont octroyés aux jeunes. Il faut toutefois être Inuit pour obtenir des fonds destinés aux Inuits et il faut être Métis pour obtenir des fonds destinés aux Métis, par exemple.

Pourtant, certains Indiens non inscrits et certains Autochtones ne tiennent pas à s'identifier avec un des groupes susmentionnés. Il est nécessaire d'envisager d'établir une source de financement global pour les Autochtones. En milieu urbain, on ne fait pas la distinction entre un Métis, un Inuit ou un membre des Premières nations, et c'est très agréable. On vous considère avant tout comme un Indien. On vous considère comme un Indien ivrogne et on ne se préoccupe pas de savoir si vous êtes Métis ou membre des Premières nations. Nous pouvons être fiers de notre identité, mais les autres personnes n'en tiennent pas compte. Ce qui est le plus intéressant en milieu urbain, c'est que nous soyons confondus sous l'appellation «Autochtones». Nous collaborons et nous formons une grande collectivité.

Tout le monde a déjà entendu parler de racisme et de discrimination contre les Autochtones et contre les gens de couleur. Les jeunes Autochtones sont confrontés au racisme quotidiennement dans les écoles et dans tous les autres milieux. Ils ne peuvent même pas s'acheter une laque capillaire en faisant leur épicerie à Winnipeg, ce qui est une réaction raciste. À Winnipeg, certains de mes amis n'arrivent pas à obtenir un emploi à cause de leurs perceptions sociales. Les employeurs ne veulent pas recruter des Indiens.

Les jeunes Autochtones sont la cible d'insultes à caractère raciste telles que «chief», «squaw», «squaw humper», «apple», «bush Indian», «drunken Indian» et «wife beater», pour n'en citer que quelques-unes et non les pires. En raison de cette discrimination, les enseignants, les pairs et les spécialistes ont d'emblée des préjugés à leur égard. Il est nécessaire de sensibiliser davantage les professionnels aux Autochtones, que ce soit dans les écoles, dans le cadre de programmes de sensibilisation aux cultures autochtones ou dans le milieu de travail. La Ville de Calgary a annoncé tout récemment que tous ses employés suivront des programmes de sensibilisation aux Autochtones. C'est une excellente initiative de la part de cette municipalité et il est à souhaiter que les autres municipalités s'inspirent de celle que le maire de Calgary a mise en place.

En ce qui concerne les jeunes Autochtones sans abri, ils ne sont pas tous dans la même situation. J'en aperçois tous les jours de la fenêtre de mon bureau. Certains sont devenus itinérants de leur

That is their way of life, and there is no reason why we should try to be helping them. They enjoy it. That is their way. However, there are the youths who do not want to be there. There are the youths who are there because they are on the streets, selling their bodies for their addictions again. There are the youths who are under the age of 17 and cannot go for social assistance. There is nothing for youth between the ages of, say, 14 and 17 years who are runaways. They have to live on the streets because they cannot go back home. They have usually run away from home because it is not a healthy place to be.

When these youths go into social assistance, they are put into foster care. We have all heard from families and friends about all the different abuses that happen in that system. These youth do not want to go into foster care or go home. They will live on the streets without the proper social supports. They cannot go to school because there is no support system for them to be at school, since they cannot get any funding until they are 18. They cannot go home. They cannot go on welfare or else they will be put into foster care. These youth have no options available to them but the street.

We really need to look at these youths between the ages of 14 to 17 years of age. What can we do for them? What kind of programs can we put in place so that they do not have to go into foster care or back home?

Alberta has the lowest minimum wage. In fact, the minimum wage needs to be higher all across Canada. Aboriginal youth, when they enter the workforce, have to live off the minimum wage. That minimum wage barely pays your phone bill, never mind your rent. If you look into the minimum wage for each province, it is not very high, and we need to start working on getting the provinces to raise their minimum wage for youth, in general. Most of these youths receiving minimum wage are homeless and need a place to live.

We also face homelessness for students. Many Aboriginal students in post-secondary schools are homeless. Indian Affairs allocations are \$675 a month, which has not changed since I do not know when. I was getting that amount when I was in school. Student loans give you \$500 per month to live. Many of these youths cannot work while getting this money, so they end up being homeless and a burden upon their families and friends, thereby ruining relationships. It becomes such a burden that they do not finish school. We as a Canadian society need to look at getting the student loans higher and the tuition lowered.

The national Aboriginal political parties are great, but we are underrepresented on the urban level. I know that CAP, or the Community Access Program, represents urban people but they

plein gré alors que d'autres pas. Certains aiment l'itinérance. C'est un mode de vie et il n'y a aucune raison de les aider. Ils aiment ce mode de vie. Cependant, certains jeunes ne sont pas devenus itinérants par choix. Certains sont là parce qu'ils sont dans la rue, où ils se prostituent pour pouvoir satisfaire leurs accoutumances. Ce sont des jeunes âgés de moins de 17 ans qui n'ont pas droit à l'assistance sociale. Rien n'est prévu pour les jeunes fugueurs âgés de 14 à 17 ans. Ils doivent vivre dans la rue parce qu'ils ne peuvent pas rentrer chez eux. Ils ont généralement fugué parce que leur milieu familial n'est pas sain.

Lorsqu'ils s'adressent aux services d'aide sociale, ils sont placés dans des foyers d'accueil. Nous avons tous entendu parler, par l'intermédiaire de membres de la famille ou d'amis, des divers abus commis dans ce système. Ces jeunes ne tiennent pas du tout à être placés en foyer d'accueil ni à rentrer chez eux. Ils préfèrent vivre dans la rue sans pouvoir bénéficier de services sociaux adéquats. Ils ne peuvent pas faire des études parce qu'aucun système de soutien ne leur permet de fréquenter un établissement scolaire, étant donné qu'ils ne peuvent pas recevoir de fonds avant d'être âgés de 18 ans. Ils ne peuvent pas non plus retourner chez leurs parents. Ils ne peuvent pas s'adresser aux services d'aide sociale, sinon ils seront placés en foyer d'accueil. Ces jeunes n'ont aucune autre possibilité que de vivre dans la rue.

Il est absolument essentiel de s'intéresser à ces jeunes âgés de 14 à 17 ans et de se demander ce que l'on pourrait faire pour les aider et quel type de programmes on pourrait mettre en place pour éviter qu'ils soient placés en foyer d'accueil ou qu'ils soient obligés de réintégrer leur foyer?

C'est en Alberta que le salaire minimum est le plus bas. En fait, il est nécessaire d'augmenter le salaire minimum dans toutes les provinces. Quand ils débütent sur le marché du travail, les jeunes Autochtones doivent se contenter du salaire minimum qui leur donne à peine de quoi payer leur facture de téléphone; c'est donc largement insuffisant pour payer le loyer. Le salaire minimum n'est pas très élevé dans les diverses provinces; il est par conséquent nécessaire de pousser les autorités provinciales à augmenter le salaire minimum pour les jeunes. La plupart des jeunes qui touchent le salaire minimum sont sans abri et ont besoin d'un gîte.

On dénombre également des sans-abri parmi les étudiants. De nombreux étudiants autochtones de niveau secondaire sont sans abri. Les allocations versées par le ministère des Affaires indiennes s'élèvent à 675 \$ par mois et n'ont plus été ajustées depuis je ne sais combien d'années. Je recevais le même montant quand j'étais étudiant. Les prêts aux étudiants sont de 500 \$ par mois. La plupart des jeunes qui reçoivent ces allocations ne peuvent pas travailler s'ils veulent continuer à les toucher et deviennent des sans-abri ou deviennent une charge pour leur famille ou leurs amis, ce qui gâche leurs relations. Cette charge étant très lourde, ils ne terminent généralement pas leurs études. Notre société a le devoir d'envisager d'augmenter le montant des prêts aux étudiants et de faire baisser les frais de scolarité.

Les Autochtones sont représentés au sein des grands partis nationaux, mais nous ne sommes pas représentés à l'échelle municipale. Je sais que le Programme d'accès communautaire

are not socially responsible to the urban people across Canada. One recommendation that I would make to CAP is to start working with every major urban setting, which would include the six western cities, so that they would be socially responsible back to the urban Aboriginal community.

In southern Alberta, we have Treaty Seven and Metis Nations. We have a lot of jurisdictional boundaries, and we no longer know who we represent as Aboriginal people. Do we represent Aboriginal people in southern Alberta? Metis people have different jurisdictions. Each First Nation has a different jurisdiction than the Metis settlements. When urban youth are trying to go for funding, do they apply to Treaty Seven or their First Nation? Do the Metis people apply to the settlement, the nation or at the national level? All this confusion exists, and needs to be fixed.

My group gets urban dollars so through our program we cannot distribute out to people of the First Nations surrounding us. Scarce land surrounds Calgary, so I would consider them to be urban. They come and use our programs, but we cannot say that they use our programs because of the fact that they are rural. We also have a newspaper that we want to distribute to our youth.

Aboriginal people do not have jurisdictions. We migrate back and forth to our home communities, whether they are reserves or Metis communities. We do not have these boundaries. Our boundaries should be like they are in the J Treaty with the United States: open always and without jurisdictions, even within Canadian boundaries, because of treaties and different Metis locales. We need to start working together as an Aboriginal group. I emphasize that people should use the word "Aboriginal" or "native" because it is uniting for all of us.

I am Metis. I was raised as a Metis child. However, although I grew up with my father, I also had a First Nations card from my mother. The fact of having that First Nations card means that now I cannot use any Metis services. I have been across Canada representing the Metis nation, dancing — I have actually danced on Parliament Hill for the Canada Day show representing Metis people, but the Metis nation does not recognize me as being Metis because I have that status card. I was born with status, but lived a Metis life. Where do I fit into all these jurisdictions? We need to work on being proud to be Aboriginal and promoting Aboriginal.

(PAC) représente les personnes vivant en milieu urbain qui ne sont pas socialement responsables envers les Autochtones urbains des diverses régions du Canada. Je recommande au PAC de collaborer avec les grandes municipalités urbaines, ce qui inclurait les six grandes villes de l'Ouest, afin qu'elles puissent s'acquitter de leurs responsabilités sociales à l'égard de la collectivité urbaine autochtone.

Dans le sud de l'Alberta vivent des membres des Premières nations visées par le Traité n° 7 et des membres des nations métisses. Nous nous heurtons à de nombreux obstacles en matière de compétences et nous ne savons plus qui nous représentons. Nous ne savons plus si nous représentons les Autochtones du sud de l'Alberta. Les Métis relèvent de paliers de compétences différents. Chaque Première nation relève d'un palier de compétence différent des colonies métisses. Quand les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain veulent demander des fonds, doivent-ils s'adresser aux organismes représentant les Premières nations visées par le Traité n° 7 ou aux représentants de leur Première nation? Les Métis doivent-ils présenter leurs demandes au niveau de la colonie, de la nation métisse ou au niveau national? Il est nécessaire de mettre un terme à cette confusion totale.

L'organisme que je représente reçoit des fonds destinés aux Autochtones urbains, si bien que nous ne pouvons pas octroyer des fonds aux Premières nations établies dans la périphérie de la ville. Le territoire situé dans la périphérie de Calgary n'est pas très vaste et j'aurais tendance à considérer ceux qui y vivent comme des Autochtones urbains. Ils viennent en ville pour avoir recours à nos programmes, mais nous ne pouvons pas les en faire bénéficier parce qu'ils vivent en milieu rural. Nous publions également un journal que nous voulons distribuer aux jeunes.

Les Autochtones n'établissent pas divers paliers de compétences. Nous passons librement d'une collectivité à l'autre, qu'il s'agisse de réserves ou de collectivités métisses. Nous n'établissons pas de frontières. Nos frontières devraient être les mêmes que celles qui sont prévues dans le Traité J avec les États-Unis: toujours ouvertes et sans paliers de compétences, même dans les limites du territoire canadien, en raison des traités et des divers groupements locaux métis. Les Autochtones doivent se mettre à collaborer. J'insiste sur le fait que l'on devrait employer le terme «Autochtone» parce qu'il nous unit.

Je suis un Métis. J'ai été élevé comme un Métis. Cependant, même si j'ai été élevé par mon père, j'avais également une carte de membre des Premières nations à cause de ma mère et je n'avais accès à aucun service destiné aux Métis. J'ai représenté la nation métisse à divers événements à travers le pays, notamment en dansant — j'ai même dansé sur la colline du Parlement pour la Fête du Canada — mais cette même nation ne me considère pas comme un Métis parce que j'ai une carte d'Indien inscrit. Je suis Indien inscrit du côté de ma mère, mais j'ai mené la vie d'un Métis. Où est-ce que je me situe entre ces divers paliers de compétence? Il est essentiel que nous éprouvions de la fierté d'être Autochtones et que nous le fassions savoir.

I want to mention suicide. Everything I just mentioned in my speech is a consideration in suicide. Many youths attempt suicide or commit suicide because of these issues and many more that I do not even know about.

I will now move on into some recommendations that I have. I actually compiled these on the plane coming here, so I might think of some more as I go along. I would like to encourage the Senate to support educational attainment in the Aboriginal youth community by doing a needs assessment with Aboriginal youth and children in schools to see what they feel would assist them in achieving their goals. We often think we know what they want, but we should ask them what they think they need.

I would urge that we put more support systems in place within the school systems to help Aboriginal youth understand their culture and history. We do not learn about our culture or history in schools. In grade 10, we were still learning that Louis Riel was a traitor. I think things like that need to be changed in our textbooks.

I would encourage the provincial educational systems to make all youth take a native awareness course for at least one semester in high school. If we can force them to take two English courses throughout high school, then they could take one native awareness course.

I would put more programs in place to have Aboriginal youth mentored in becoming scholars and entrepreneurs. We have role models in place, but they are not in the community. We need to create a way for these role models to mentor these youths, and set aside more Aboriginal youth dollars to hire more Aboriginal role models within the high schools.

We also need to have high school and post-secondary summer student positions. We need more internships for Aboriginal youth. We need to set aside an Aboriginal grant program to assist Aboriginal youth who cannot receive funding from their nations whether they be Metis, First Nations or Inuit.

Personally, I would like to see the Senate encourage Aboriginal people — especially the national political bodies — to include two-spirited people in their policies. Two-spirited people are constantly fighting with their provincial governments. I think two-spirited people should start fighting with their own Aboriginal organizations to start putting their names in their policies; and to encourage our Aboriginal and non-Aboriginal governments to include two-spirits in legislation to create specific programs for people with this gift.

En ce qui concerne le suicide, les divers problèmes que je viens de mentionner et bien d'autres encore poussent de nombreux jeunes au suicide ou du moins à faire une tentative de suicide.

Je voudrais maintenant faire quelques recommandations que j'ai notées. Je les ai préparées dans l'avion et il est possible que quelques autres me viennent en tête pendant que je les mentionne. Je voudrais encourager le Sénat à appuyer l'acquisition d'un certain niveau d'instruction chez les jeunes Autochtones en faisant une évaluation des besoins auprès des jeunes et des enfants qui fréquentent un établissement scolaire pour déterminer ce qui pourrait les aider à atteindre leurs objectifs. On a tendance à penser que l'on connaît leurs aspirations, mais il est nécessaire de s'adresser directement à eux pour savoir quels sont leurs besoins.

Je recommande de mettre davantage de services de soutien en place dans le système scolaire pour les aider à comprendre leur culture et leurs racines. Notre culture ou notre histoire ne font pas partie des programmes scolaires. On continue de nous enseigner, en 10^e année, que Louis Riel était un traître. Je pense qu'il est nécessaire de réviser nos manuels scolaires afin de rectifier des erreurs semblables.

J'encourage les systèmes éducatifs provinciaux à obliger les élèves du niveau secondaire à suivre un cours de sensibilisation aux Autochtones d'une durée d'un semestre au moins. Puisqu'on les oblige à suivre deux cours d'anglais pendant leurs études secondaires, on devrait également les obliger à suivre un cours de sensibilisation aux Autochtones.

Je recommande d'instaurer davantage de programmes d'encadrement des jeunes Autochtones qui les aideraient à devenir des chercheurs ou des entrepreneurs. Des modèles ont été choisis, mais ces modèles ne sont pas liés à notre collectivité. Il est nécessaire de faire en sorte que ces modèles puissent encadrer ces jeunes et de consacrer un pourcentage plus important des fonds destinés aux jeunes Autochtones pour recruter dans les établissements secondaires un plus grand nombre d'Autochtones qui sont des modèles.

Il est en outre essentiel de créer davantage d'emplois d'été pour les étudiants du niveau secondaire et du niveau postsecondaire. Il est nécessaire de prévoir un plus grand nombre de stages pour les jeunes Autochtones. Il est essentiel d'établir un programme de bourses destinées spécifiquement aux Autochtones afin d'aider les jeunes qui ne peuvent pas recevoir d'aide financière de leur nation, qu'ils soient Métis, membres des Premières nations ou Inuits.

Personnellement, j'aimerais que le Sénat encourage les Autochtones — surtout les organismes politiques nationaux — à tenir compte des personnes «à deux esprits» dans leurs politiques. Les personnes à deux esprits militent constamment auprès de leurs gouvernements provinciaux. Je pense qu'elles devraient militer également au sein de leurs propres organisations autochtones pour que celles-ci en tiennent compte dans leurs politiques. J'encourage les gouvernements autochtones et non autochtones à tenir compte de ces personnes dans leurs lois afin de créer des programmes répondant aux besoins spécifiques de ceux et celles qui ont reçu ce don.

I would also like to encourage and support a national agenda to set up programs for two-spirited youth. These youth are the ones who face the most risk of suicide. We do not have specific statistics on this, since most of the two-spirited youth who commit suicide have died without admitting that they are two-spirited. However, that is often the reason why they are committing suicide.

We need to have a national strategy to encourage Aboriginal youth to use condoms. Females, in particular, should be encouraged to insist on their use, as it is females who are catching the viruses. We need a program in place to train Aboriginal youth how to teach one another about proper sexual health. We should have a national Aboriginal youth HIV-AIDS program as well; I think there is one in place already, but it needs to be more focused.

I would encourage more programs and services for young parents, such as counselling, parental classes, information on programs regarding proper diets for their children and themselves, and how to take care of themselves and their children. As Aboriginal people in residential schools, our parents did not know how to parent us. I think we still have to go back and learn how to be parents.

I would institute a national campaign to show Aboriginal parents how to look for symptoms of mental illness in their children. We need to get this started at a young age so that these kids can be diagnosed early, and we can be more understanding of their needs.

We need to encourage changes to the policies on FAS and FAE. I would like to encourage the Senate to get Health Canada to open an Aboriginal, youth-specific treatment centre. We need youth-specific centres because there are special needs inside the Aboriginal community.

I would encourage a national needs assessment for Aboriginal youth on addictions. We need to find out why they are drinking and taking drugs, and why they have these sexual habits. We need to have a study done on sexual addictions within the Aboriginal community. It is something that is ignored, and I think that is why our population will increase by 52 per cent in 10 years.

We need to look at getting parents educated on early signs of addictions. It would be nice if my dad had known when I started drinking — or could have recognized the symptoms that I was showing him — but he just could not see that.

J'aimerais également encourager et appuyer l'adoption d'un plan d'action national portant sur la création de programmes pour les jeunes à deux esprits. C'est au sein de ce segment de la population que les risques de suicide sont les plus élevés. Nous n'avons pas accès à des chiffres concernant ce segment de la population, étant donné que les jeunes à deux esprits qui se suicident n'ont jamais avoué leur orientation sexuelle de leur vivant. C'est pourtant souvent le mobile du suicide.

Il est nécessaire de mettre en place une stratégie nationale visant à encourager les jeunes à utiliser des préservatifs. Il faudrait insister tout particulièrement auprès des jeunes filles parce que ce sont elles qui contractent les virus. Il est essentiel de mettre en place un programme qui permettrait aux jeunes Autochtones d'apprendre à s'échanger des informations utiles pour leur santé sexuelle. Il serait nécessaire de mettre également en place un programme national sur le VIH-sida pour les jeunes Autochtones. Je pense qu'un programme analogue est déjà en place, mais il doit être plus ciblé.

Je recommanderais que l'on mette en place un plus grand nombre de programmes et de services pour jeunes parents, comme des services de consultation, des cours de formation parentale, des services d'information sur les programmes recommandant un régime alimentaire adéquat pour leurs enfants et pour eux-mêmes et des programmes leur apprenant à prendre soin d'eux-mêmes et à prendre soin de leurs enfants. Étant donné qu'ils ont été placés dans des pensionnats, nos parents ne savaient pas comment prendre soin de nous. Je pense que nous devons réapprendre à être de bons parents.

Je mettrai sur pied une campagne nationale pour sensibiliser les parents autochtones à détecter les symptômes de maladie mentale chez leurs enfants. Il faut déceler ces symptômes dès le plus jeune âge afin de pouvoir établir un diagnostic précoce et d'être davantage au courant de leurs besoins.

Il est nécessaire d'encourager les autorités à apporter des modifications aux politiques concernant le syndrome d'alcoolisme foetal et les effets de l'alcool sur le foetus. J'encourage le Sénat à recommander à Santé Canada d'ouvrir un centre de traitement destiné aux jeunes Autochtones. Il est nécessaire de créer de tels centres parce que la collectivité autochtone a des besoins spécifiques.

Je recommanderais de faire une évaluation des besoins à l'échelle nationale en ce qui concerne les jeunes alcooliques ou toxicomanes autochtones. Il est nécessaire de découvrir les motifs pour lesquels ils consomment de l'alcool ou des stupéfiants et ils ont adopté certains comportements sexuels. Il est nécessaire de faire une étude sur les obsessions sexuelles au sein de la collectivité autochtone. C'est un problème qui est passé sous silence et je pense que c'est à cause de ce mutisme que notre population augmentera de 52 p. 100 en 10 ans.

Il est nécessaire d'apprendre aux parents à détecter les signes précoces d'accoutumance. Il aurait été bon que mon père s'en rende compte quand j'ai commencé à boire — ou qu'il ait pu reconnaître les symptômes de mon accoutumance — car il ne l'a même pas remarqué.

I would encourage lawyers and judges to promote Aboriginal justice circles instead of jail, and look into giving Aboriginal youth the proper means to heal themselves in the Corrections system. There is more than just Aboriginal culture that can help heal them.

I would say continue with the UMAC, or Urban Multi-purpose Aboriginal Youth Centre money. I would really encourage the Senate to push that money through. It can be a saviour to Aboriginal youth. It is something that helps us guarantee that all Aboriginal youth will join in these programs without having to be asked to leave because they do not belong to a certain Aboriginal group.

I would encourage Aboriginal groups to join together for funding initiatives: for example, have the treaty organizations and Metis join forces to fund one national youth program.

I would urge that we look into homeless concerns and issues, and by that I mean more than just saying that such concerns exist. We need to actually go in there and see what their needs are.

I would also urge that we look into having affordable housing for students, and have an Aboriginal human rights co-ordinator in every urban setting across Canada. Many Aboriginal people do not know about their human rights. They do not even know what human rights are.

I would look for funders to co-operate without using jurisdictions, as Aboriginal people do not have such jurisdictions. I would say that we should train more youth to look for symptoms of suicide, and to assist fellow youth when they are in need. We need more youth as suicide prevention trainers out there.

I would urge that we explore having more media outlets for Aboriginal youth, perhaps by starting their own Aboriginal youth channel. We already have a youth channel; perhaps we need an Aboriginal-specific one.

I would urge that we look into having more Aboriginal youth recreational leagues. Sports were a big thing in Alberta at one time, in the 1970s and 1980s. The Friendship Centres had a big thing about friends and sports. Our youth are not getting what they need in the way of physical activity.

I am a Metis dancer; that is what kept me out of trouble. Even when I did get into addiction issues or trouble with the law, I always had my dancing to fall back on. It brought me to Ottawa a lot of times, and I think coming here has changed my life a lot. I think what we need are more recreational programs out there for youth, whether they be cultural or sports-related. They need something to make them proud of themselves, and I think we need to encourage that. I am not saying the Senate has to do this,

J'encouragerais les avocats et les juges à recommander un recours accru aux cercles de justice autochtone à la place de l'incarcération et d'examiner les possibilités de donner aux jeunes Autochtones les outils nécessaires à leur guérison dans le cadre du système correctionnel. La connaissance de la culture autochtone n'est pas la seule aide possible.

Je recommanderais de maintenir le financement de la Maison de la jeunesse autochtone à vocation multiple en milieu urbain (UMAYC). J'encourage le Sénat à insister pour que ce financement soit maintenu. Ce centre pourrait jouer un rôle salubre. Il pourrait nous aider à garantir l'accès à ces programmes aux jeunes Autochtones au lieu qu'ils soient refoulés parce qu'ils n'appartiennent pas à un groupe autochtone précis.

J'encouragerais les groupes autochtones à unir leurs efforts dans le cadre d'initiatives de financement. Par exemple, les organisations d'Autochtones s'intéressant aux traités et les Métis pourraient financer conjointement un programme national pour les jeunes.

Je suggère en outre d'examiner les problèmes d'itinérance sans se limiter à en reconnaître l'existence. Il est nécessaire de les étudier sur place et de déterminer les besoins des sans-abri.

Je recommande en outre d'étudier les possibilités de créer des logements abordables pour les étudiants et de nommer un coordonnateur autochtone des droits de la personne dans les diverses régions urbaines du Canada. La plupart des Autochtones ne sont pas au courant des droits de la personne. Ils ignorent complètement de quoi il s'agit.

Je voudrais que les responsables du financement collaborent sans établir de paliers de compétences, étant donné qu'ils sont inexistants chez les Autochtones. Il serait nécessaire d'apprendre aux jeunes à mieux déceler les symptômes de suicide et à aider les autres jeunes qui sont dans le besoin. Il est nécessaire de donner à un plus grand nombre de jeunes une formation en prévention du suicide.

Je recommande d'examiner les possibilités de créer davantage de services médiatiques pour les jeunes Autochtones, notamment en leur permettant de créer leur propre chaîne. Une chaîne pour la jeunesse a déjà été créée, mais il serait peut-être nécessaire d'en créer une autre qui serait destinée spécialement aux Autochtones.

Je recommande d'examiner la possibilité de créer un plus grand nombre de ligues sportives de jeunes Autochtones. Dans les années 70 et les années 80, on accordait beaucoup d'importance aux sports. Les Centres d'amitié mettaient beaucoup l'accent sur les liens d'amitié établis grâce aux activités sportives. Nos jeunes souffrent d'un manque d'activité physique.

Je suis un danseur métis et c'est ce qui m'a permis de rester à l'abri des problèmes. Même lorsque j'avais des problèmes d'alcoolisme ou de toxicomanie ou des démêlés avec la justice, je pouvais toujours reprendre pied grâce à la danse. C'est grâce à cela que je suis souvent venu à Ottawa et je pense que ces voyages ont beaucoup changé ma vie. Je pense qu'il est nécessaire de créer un plus grand nombre de programmes récréatifs pour les jeunes, qu'il s'agisse de programmes culturels ou de programmes sportifs.

but perhaps you could encourage non-profit organizations across Canada to start dealing more with recreation facilities for youth. We have a recreation night, and that is the most successful program that my society has.

We need to have more Aboriginal youth representation on boards and influential committees. Perhaps the Senate could have an Aboriginal youth representative come here and discuss issues with this committee on a six-month basis, or just enlighten you on Aboriginal youth issues. Perhaps a youth should be inside the Senate; it does not have to be an Aboriginal youth, but just someone young in general to bring such issues forward to the Senate. Perhaps you could raise that with Jean Chrétien before he leaves.

We need more elder involvement in youth programming. We are starting to get youth involved in their own programs, but we need to get the elders involved. Our elder population is getting so small and the youth population is getting so big that we need to include the elders more in our programs.

We also need to start looking at government funding to stop questioning elder honorariums. They could get a facilitator in for \$5,000 to facilitate anything on management for an hour for the government, but they cannot pay \$100 to an elder to come in for a day, which is something I think needs to be changed. I think there needs to be a policy put forward from either the provincial or federal governments to start recognizing elders, not just Aboriginal elders but elders in general, for their knowledge, and to have them more involved in youth programming.

We need to have Aboriginal representatives on a national level, besides the three representative groups of Inuit, Métis and First Nations. I guess the Friendship Centre has one, too. However, those youths are not really used enough. They are not out there, and we need youth who are recognized on a national level. We need to have more youth role-model programs — and not just on TV or on posters. We need these youths in the communities. We need them out there so that the kids can be proud of their people. I applaud John Kim Bell for the work he has done on his show, but we need these youths out in the community more. We need to start a national aboriginal youth achievement awards show where we can have these youths go around the country and represent Aboriginal youth, and role model for them properly.

I forgot to introduce myself properly. I am the executive director for the Urban Society for Aboriginal Youth. We are a non-profit organization that serves Aboriginal youth between the

Il est nécessaire qu'ils pratiquent des activités qui leur procurent un sentiment de fierté d'être Autochtones et de les encourager à le faire. Je ne dis pas que c'est la responsabilité du Sénat, mais vous pourriez peut-être encourager des organismes sans but lucratif des diverses régions du Canada à établir davantage d'installations récréatives pour les jeunes. Nous organisons une soirée récréative et c'est notre programme qui a le plus de succès.

Il est nécessaire de nommer davantage de représentants des jeunes Autochtones dans les conseils d'administration et les comités influents. Le Sénat pourrait convoquer un représentant des jeunes Autochtones tous les six mois pour examiner divers problèmes avec lui ou pour qu'il vous informe sur les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones. On pourrait peut-être nommer un jeune au Sénat, pas nécessairement un jeune Autochtone, mais un jeune qui puisse sensibiliser le Sénat aux problèmes de la jeunesse. Vous pourriez peut-être le mentionner à Jean Chrétien avant son départ de la politique.

Une participation accrue des Aînés est nécessaire dans les programmes pour la jeunesse. On fait davantage participer les jeunes à l'élaboration des programmes qui leur sont destinés, mais il est nécessaire de faire participer davantage les Aînés. Le nombre d'Aînés diminue considérablement et le nombre de jeunes augmente à une telle cadence qu'une participation accrue des Aînés à nos programmes est nécessaire.

Il est en outre nécessaire de réexaminer le système de financement du gouvernement afin de vaincre les réticences en ce qui concerne le versement d'honoraires aux anciens. Le gouvernement a les moyens de payer un facilitateur 5 000 \$ de l'heure pour des services de consultation en gestion, mais il est incapable de déboursier 100 \$ par jour pour rémunérer un Aîné. Il faut que la situation change. Il est essentiel que le gouvernement fédéral ou les gouvernements provinciaux mettent en place une politique reconnaissant le rôle que peuvent jouer les aînés, pas seulement les Autochtones, mais les aînés en général, en raison des connaissances qu'ils ont accumulées et qu'ils les fassent participer davantage aux programmes pour la jeunesse.

Il est nécessaire de nommer d'autres représentants autochtones à l'échelle nationale, en plus des trois groupes représentatifs que constituent les Inuits, les Métis et les Premières nations. Je pense que le Centre d'amitié en a un. On ne fait toutefois pas appel à ces jeunes. Il est nécessaire que nous soyons représentés par des jeunes à l'échelle nationale. Il est nécessaire d'établir davantage de programmes de modèles de comportement pour les jeunes sans se limiter à ceux que l'on voit à la télévision ou sur des affiches. Nous avons besoin de ces jeunes dans les collectivités. Nous avons besoin d'eux pour permettre aux enfants d'être fiers de leur peuple. Je félicite John Kim Bell pour son spectacle, mais nous avons besoin d'un plus grand nombre de jeunes comme lui dans la collectivité. Il est essentiel de mettre sur pied un spectacle national dans le cadre duquel on remettrait des prix nationaux d'excellence à de jeunes Autochtones qui pourraient voyager à travers le pays pour représenter la jeunesse autochtone et servir de modèles.

J'ai oublié de me présenter. Je suis directeur de la Société urbaine pour la jeunesse autochtone qui est un organisme sans but lucratif dispensant des services aux jeunes Autochtones âgés de

ages of 12 to 29. Our board is 100 per cent Aboriginal youth and our staff is 100 per cent Aboriginal youth. The barrier that we faced when we started was ageism. We had all the big guys saying that the youth cannot do anything. Now we have eight programs running, a newspaper, and we are starting a new program through HRDC, a pre-employment program. It has been a year and a half, and I hope that we grow even more. I would like to thank Senator Chalifoux for her support.

The Chairman: Before we proceed to Mr. Warner's presentation, I would like to let you know that I have known Mr. Potskin since he was a tiny baby. I have watched him grow and develop. He also comes from a single-parent family. His father raised him, along with his brother and sister. I am very proud of John and what he has done and what he has accomplished.

Senator Carney: For the record, you introduced yourself, but I do not know where you are based.

Mr. Potskin: I am based in Calgary.

Senator Carney: Good. Another westerner. Thank you.

The Chairman: Mr. Warner, please proceed with your presentation.

Mr. Tom Warner, Executive Director, Regina Native Youth Community Services: Thank you for inviting me to provide input to the action plan for change as it affects Canada's Aboriginal youth. Briefly, I am the executive director of Regina Native Youth and Community Services. My background involves 35 years of working with urban Aboriginal youth and their families. For three years I worked in open and custody care situations. For the next 21 years, I dedicated myself to building an alternative inner city school for disadvantaged youth, of which 95 per cent were Aboriginal. I am presently the executive director of an all-Aboriginal, long-term group home or treatment centre that has operated on a 24-hour basis since 1982. I have been at this centre for 11 years. My perspectives in this presentation are based upon my work with disadvantaged youth in conflict, and some direct, workable solutions for change.

I can certainly attest to the action plan for change. I can also relate to its massive undertaking. More important, I can see how we as a nation could be more successful, given the innate and learned strengths and resilience of the Aboriginal youth with whom I have been associated.

Aboriginal youth grow up all too quickly. To a large extent, childhood is often abandoned for parental responsibilities. School often then gets forsaken and a peer group emerges that provides many youths with all the wrong kinds of opportunities. Thrown into this mix are growing feelings of low self-confidence as they

12 à 29 ans. Notre conseil d'administration est entièrement composé de jeunes Autochtones et notre personnel aussi. À nos débuts, la difficulté était le vieillissement. De nombreuses personnes influentes prétendaient que les jeunes sont des incapables. Nous avons créé huit programmes, un journal et nous instaurons un nouveau programme, un programme de préparation à l'emploi, par l'intermédiaire de Développement des ressources humaines Canada. Ce programme est en place depuis un an et demi et j'espère qu'il pourra prendre davantage d'expansion. À ce propos, je tiens à remercier le sénateur Chalifoux pour son appui.

La présidente: Avant de donner la parole à M. Warner, je voudrais signaler que je connais M. Potskin depuis sa plus tendre enfance. Je l'ai vu grandir et devenir un homme. Il est également issu d'une famille monoparentale. C'est son père qui l'a élevé, avec l'aide de son frère et de sa sœur. Je suis très fière de John et de ce qu'il a accompli.

Le sénateur Carney: Vous vous êtes présenté, mais j'ignore où vous habitez.

M. Potskin: J'habite Calgary.

Le sénateur Carney: Bien. Un autre Canadien de l'Ouest. Je vous remercie.

La présidente: Vous pouvez faire votre exposé, monsieur Warner.

M. Tom Warner, directeur exécutif, Services communautaires des jeunes Autochtones de Regina: Je vous remercie pour cette invitation à exposer nos opinions dans le contexte du plan d'action en ce qui concerne les jeunes Autochtones du Canada. Je suis directeur exécutif des Services communautaires des jeunes Autochtones de Regina. Je suis au service des jeunes Autochtones urbains et de leur famille depuis 35 ans. Pendant trois ans, je me suis occupé de cas de garde en milieu ouvert. Au cours des 21 années suivantes, je me suis consacré à l'établissement d'une école spéciale pour jeunes défavorisés de la ville, dont 95 p. 100 des élèves sont des Autochtones. Je suis actuellement directeur exécutif d'un foyer de groupe ou d'un centre de traitement à long terme ouvert 24 heures par jour depuis 1982. Je travaille à ce centre depuis 11 ans. Les commentaires que je ferai dans le cadre du présent exposé sont fondés sur mes activités avec des jeunes défavorisés qui sont en situation de conflit et incluent quelques solutions directes et efficaces en vue d'un changement.

Je peux attester de la nécessité d'établir un plan d'action. Je sais très bien que c'est une entreprise de très grande envergure. Je suis surtout à même de dire quelles initiatives pourraient être prises à l'échelle nationale pour obtenir de meilleurs résultats, étant donné les qualités innées et apprises et la ténacité des jeunes Autochtones que j'ai eu l'occasion de côtoyer.

Les jeunes Autochtones font face à des responsabilités d'adultes à un stade beaucoup trop précoce de leur développement. Un grand nombre d'entre eux ont eu une enfance trop brève parce qu'ils font face à des responsabilités parentales. Ils abandonnent souvent leurs études et c'est ainsi que

pertain to the status quo and a general feeling of worthlessness. Ultimately, lack of hope for the future looms larger as life spirals downhill.

I will not go too much into the serious causal factors: socio-economics, race and property concerns and that kind of stuff. Certainly, one could go on about all the wrong that has not been resolved in regard to the causal factors presently facing youth in conflict. Rather, I would like to share some information that touches on such causal factors, with a view towards a better understanding of what Aboriginal youth in difficulty require for a healthy future.

Our facility provides long-term, 24-hour residential programming for youth in conflict between the ages of 11 years and 15 years. All are of Aboriginal ancestry, mostly First Nations, and come to us from both urban and rural settings. The average stay is approximately 12 to 14 months, with some residing with us for two or three years, depending on what their issues are and how long it takes for things to become positive. Many of our youth have been in numerous foster homes, and sometimes in holding and assessment facilities, for a long period of time, living in upwards of 22 to 25 foster homes at intervals from home since they were two years old before they come to us.

When at the birth parent's home, parental responsibilities have mostly been carried out by a single-parent mom. Often, one or both parents are deceased or incarcerated. Moreover, one or both parents are addicted to intravenous drugs and alcohol. Very often, one or both parents are involved in the sex trade. All of our residents' families are on social assistance. Thus, all of our residents and their families have numerous social workers: protection, family, young offender, wraparound, financial — and the list goes on. Most of our residents' parents have suffered from parental neglect.

Our residents' issues are multidimensional: Parental neglect, physical and sexual abuse, substance abuse, young offender status, poor school attendance, gang-related activity, and at the end of day, a lot of anger. Thus, on admission to our facility, we begin to address all family and personal issues, school and court-related concerns, as well as the eventual family and extended family reunification plans. These issues are dealt with over a period of time with lots of support and accountability and a strong responsibility emphasis.

de nombreux jeunes tombent sous l'influence d'un groupe de pairs qui les détourne du droit chemin. En outre, en raison de l'immobilisme et d'une mauvaise image de soi, ils manquent de plus en plus de confiance en eux. Finalement, ils sont de plus en plus désespérés face à l'avenir à mesure qu'ils perdent pied.

Je ne ferai pas beaucoup de commentaires au sujet des principaux facteurs déterminants qui sont liés à des considérations socio-économiques, aux préjugés raciaux, aux préoccupations en ce qui concerne la propriété et à d'autres considérations analogues. On pourrait mentionner de nombreux problèmes non résolus qui sont à la source des facteurs qui influencent actuellement les jeunes en situation de conflit. Je préférerais communiquer quelques renseignements au sujet de ces facteurs dans le but de vous permettre d'avoir une meilleure notion des initiatives qui seraient nécessaires pour permettre aux jeunes Autochtones d'avoir un avenir prometteur.

Notre Centre dispense des services de longue durée en internat 24 heures par jour à des jeunes âgés de 11 à 15 ans qui sont en situation de conflit. Ces jeunes sont des descendants d'Autochtones, surtout de membres des Premières nations, et ils sont issus d'un milieu urbain ou rural. La durée moyenne du séjour dans notre centre est de 12 à 14 mois, mais certains jeunes restent de deux à trois ans, selon la nature de leurs problèmes et le temps nécessaire pour que les perspectives deviennent plus optimistes. La plupart des jeunes que nous accueillons ont passé des années de leur vie dans plusieurs foyers d'accueil et certains d'entre eux dans des établissements de détention ou d'évaluation; certains d'entre eux ont fait un séjour dans de 22 à 25 foyers d'accueil différents parce qu'ils n'avaient que deux ans avant de nous être confiés.

Dans leur foyer natal, les responsabilités parentales sont le plus souvent assumées par une mère seule. La plupart d'entre eux ont perdu leur père ou leur mère ou l'un et l'autre ou ceux-ci sont incarcérés. En outre, l'un de leurs parents ou l'un et l'autre font de l'accoutumance à des drogues administrées par voie intraveineuse ou à l'alcool. Dans un nombre fréquent de cas, un des deux parents ou l'un et l'autre sont impliqués dans le trafic sexuel. Dans tous les cas, les parents de nos pensionnaires sont des assistés sociaux. Par conséquent, nos pensionnaires et leur famille bénéficient de plusieurs types de services sociaux: des services de protection, des services familiaux, des services pour jeunes contrevenants, des services complémentaires, des services financiers, et j'en passe. La plupart des parents de nos pensionnaires ont été eux-mêmes victimes de négligence parentale.

Les problèmes de nos pensionnaires sont multidimensionnels: négligence parentale, sévices physiques et sexuels, consommation abusive de substances psychotropes, statut de jeune contrevenant, piètre assiduité scolaire, activités associées à des bandes et, en fin de compte, beaucoup de colère. Dès leur arrivée au Centre, nous examinons leurs divers problèmes familiaux et personnels, leurs problèmes scolaires et leurs démêlés avec la justice, ainsi que les éventuels plans de réunification avec la famille et avec la famille élargie. La recherche d'une solution à ces problèmes s'étale sur une certaine période; nous leur offrons beaucoup d'appui, nous leur réclamons des comptes et nous mettons surtout l'accent sur les responsabilités.

The following scenarios, with much input and experience from our residents and their families, touch on what could or should be addressed in the specific inner city deprived communities in order to create healthy lifestyles: Healthy futures that should be implemented through a supportive, hands-on family and neighbourhood base, one that mirrors the support and programming as experienced in many successful group homes and treatment centres; scenarios, then, that speak to problem areas outside the realm of a more controlled environment such as a group home or treatment centre.

The majority of our residents in treatment at Regina Native Youth and in the community are amazingly resilient. You can see, as time goes along, that they have so much skill and talent that has not been tapped. We attempt to bring them around so that they can realize their futures. Despite all of the shortfalls and the despair, they aspire to succeed. When I say "resilient," I mean in the pure form of the word: They want to excel in school but require support; they want not to be in trouble with the law or to be gang related, and so require support and a healthy alternative; they strive to heal from any abuse, and they want to be part of a healthy family.

Youth in the inner city, or "the 'hood," as it is commonly known in Regina, share similar difficulties and aspirations. Much can be done to input positive family mechanisms whereby the family as a whole is supported. Too often, a resident's parent did not know how to parent. This is not to suggest a lack of love, or of trying, but feelings of belonging become lost in the strife. Single-parent moms are increasingly overwhelmed and are lacking the necessary skills and support required to resolve many situations. It is therefore important not to blame the parents, who all too often are also victims in the scenario. What is important is not to allow the children to become non-parented. These families want and need real assistance. The cycle needs to be broken. This cycle is at the root of all advancement and healthy futures for Aboriginal youth in conflict.

All too often, aboriginal youth are taken into care, and for very good reasons. It would be more advantageous, and less costly for all concerned, if we did not allow residents to be taken into care and to develop. Moving to a foster home, or often several, is traumatic. One can only imagine being 11 or 12 years of age or younger and being taken away from home to reside with strangers. These actions, although necessary at the end of the day, only add to the hardship that has already developed. Again, preventive, proactive action is acutely necessary for all concerned. Single-parent moms and their families do want things to be different. Single-parent moms and their families are proud and would like things to be better. They require sincere support. The

Les scénarios qui suivent, qui ont été élaborés grâce à la participation et à l'expérience de nos pensionnaires et de leur famille, indiquent les initiatives qui pourraient être prises pour aider certaines collectivités démunies de la ville à mener un mode de vie sain: des programmes axés sur un avenir prometteur qui pourraient être mis en oeuvre en s'appuyant sur une base de soutien familial et communautaire, qui s'inspirent du soutien et des programmes dont ont bénéficié de nombreux foyers de groupe et centres de traitement très efficaces; ensuite, des scénarios qui s'attaquent aux problèmes qui se situent hors du champ d'action d'un milieu contrôlé comme un foyer de groupe ou un centre de traitement.

La majorité des jeunes pensionnaires des Services communautaires des jeunes Autochtones de Regina et des jeunes qui vivent dans la collectivité font preuve d'une ténacité étonnante. Avec le temps, on constate qu'ils sont bourrés de talents et de compétences inexploités. Nous tentons de le remettre sur la bonne voie afin de les aider à se réaliser. Malgré leurs défauts et leur manque d'espoir, ils aspirent à réussir. J'emploie le terme «tenace» dans son sens initial: ils veulent exceller à l'école, mais ont besoin d'appui; ils ne veulent pas avoir des démêlés avec la loi ou être associés à des bandes et ont donc besoin d'aide et d'une alternative saine; ils s'efforcent de se débarrasser de toutes leurs accoutumances et veulent faire partie d'une famille saine.

Les jeunes du centre-ville, appelé communément «hood» à Regina, ont les mêmes difficultés et les mêmes aspirations. Les occasions d'instaurer des mécanismes familiaux constructifs permettant de soutenir toute la famille abondent. Le père ou la mère de nos pensionnaires ignoraient généralement tout du rôle de parent. Ce n'est pas faute d'amour ou de bonne volonté, mais le sentiment d'appartenance s'est estompé pour faire place aux dissensions. Les mères chefs de famille monoparentale sont de plus en plus écrasées sous les responsabilités et n'ont pas les compétences ni le soutien nécessaires pour régler la plupart des problèmes. Il est par conséquent important de ne pas rejeter la responsabilité sur les parents qui sont la plupart du temps eux-mêmes des victimes. Ce qui est particulièrement important, c'est d'éviter que les enfants manquent de l'attention parentale nécessaire. Ces familles veulent de l'aide efficace et en ont besoin. Il faut briser le cercle vicieux. C'est impératif si l'on veut assurer un développement harmonieux et un avenir prometteur aux jeunes Autochtones en situation de conflit.

Un grand nombre de jeunes Autochtones sont placés dans un foyer et ce, pour d'excellentes raisons. Il serait plus avantageux et moins coûteux pour toutes les parties concernées de faire de la prévention. Le placement dans un foyer d'accueil, voire dans plusieurs, est une expérience traumatisante. On ne peut pas vraiment se mettre à la place d'un jeune de 11 ou 12 ans, voire moins âgé, qui est retiré du foyer familial pour être placé chez des étrangers. Bien que ce type d'interventions soient nécessaires en dernier recours, elles aggravent les problèmes qui se sont déjà développés. Une action préventive s'impose dans l'intérêt de toutes les parties concernées. Les mères chefs de famille monoparentale et leur famille souhaitent que la situation

outcome of this wanted intervention will eventually have destitute families either moving out of the 'hood and on to better days, or at least sustaining a healthier lifestyle where they presently reside.

In the areas of justice for the young people that we deal with, most if not all feel that they will go to jail at some time. They think that jail is inevitable, given the family experiences. It is rather like saying: "What does it matter? I will go to jail pretty soon anyway." However, they are saying that at 11, 12, 13 and 14 years of age. Most young people with whom we work believe that becoming gang-related and in trouble with the law is a matter of survival in the 'hood. If you are not a "crip" — and in Regina that is someone who is 13-15 years or older, and a "baby crip" is someone up to the age of 12 — and you are not wearing the gang's colours or adhering to the gang's negative direction, harassment and beatings are the result. I have been in meetings where baby crips and crips are scared. First, a principal called a meeting, and that really scared them — gathering at the principal's office. When word got out about the meeting, there was trouble.

For many, trouble actually provides a greater safe haven in the 'hood because criminal charges allow status and safety. Incarceration provides more of life's amenities than previously experienced in the 'hood: getting a good night's rest, half decent meals, clothing and safety — although not completely, but better than in the 'hood. As well, incarceration with peers becomes one's new definition of "family." There needs to be a greater hands-on presence in these troubled neighbourhoods to allow youth to make safe and positive choices. They want to do it but they just do not have the means to do it.

Concerning personal growth, most Aboriginal youth in the inner city do not have access to activity that allows them to hone personal skills. Maybe from time to time, but there is nothing consistent. Having access to skill-building activities, whether it is music, sports, the arts or other healthy interests, is too often not an option due to costs and uncomfortable access. Given the dilemma of the home and neighbourhood environments, such options could only be productive, therapeutic and empowering.

In the area of employment, because our age group of youth is under 16 years of age, employment for remuneration is difficult. They want to maintain a normal lifestyle and they like to spend a little cash, if they have it. They may want to buy that jersey they have been looking for. In terms of life's necessities, we know that poor kids want to earn cash because they do not have any. Again, there needs to be a system in place that allows for healthy

change. Ces mères et leur famille sont fières et voudraient que la situation s'améliore. Elles ont besoin d'un soutien sincère. Ce type d'intervention souhaitée permettra finalement à des familles indigentes de quitter le «hood» pour s'établir dans un milieu de vie meilleur ou, du moins, d'adopter un mode de vie plus sain dans les quartiers où elles résident actuellement.

La plupart des jeunes auxquels nous fournissons des services, voire tous, pensent qu'ils seront incarcérés à un moment ou à un autre. Ils pensent que l'incarcération est inévitable, en raison des antécédents familiaux. Cela équivaut à dire: «Quelle importance cela a-t-il? J'irai de toute façon bientôt en prison.» Ils tiennent toutefois ce type de raisonnement à un âge qui se situe entre 11 et 14 ans. La plupart des jeunes que nous aidons pensent qu'être associé à une bande et avoir des démêlés avec la loi est une question de survie dans le «hood». Celui qui n'est pas un «crip» — et à Regina, c'est un jeune âgé de 13 à 15 ans ou plus âgé et un «baby crip» est un jeune de moins de 12 ans — et qui ne porte pas les couleurs de la bande ou ne la suit pas sur la mauvaise pente où elle est, se fait harceler et reçoit des coups. J'ai assisté à des réunions où les «baby crips» et les «crips» avaient peur. Un directeur d'école avait organisé une réunion dans son bureau et ils avaient vraiment peur. Lorsque la nouvelle s'est répandue, c'est alors que les ennuis ont commencé.

Pour beaucoup de jeunes, les ennuis leur apportent une plus grande sécurité dans le «hood» parce que les accusations criminelles donnent de l'importance et de la sécurité. Ils jouissent davantage des agréments de la vie en prison que dans le «hood»: ils passent une bonne nuit, ils ont des repas à moitié convenables, ils sont vêtus et ont la sécurité, quoique pas totale, mais plus grande que dans le «hood». En outre, l'incarcération avec des pairs devient leur nouvelle notion de la «famille». Il est nécessaire d'assurer une présence directe accrue dans ces quartiers défavorisés pour permettre aux jeunes de faire des choix sûrs et constructifs. Ils voudraient en faire, mais ils n'ont pas les moyens nécessaires.

En ce qui concerne le développement individuel, la plupart des jeunes Autochtones du centre-ville n'ont pas accès à des activités qui leur permettent d'améliorer leurs compétences personnelles, ou du moins pas régulièrement. L'accès à des activités qui permettent l'épanouissement personnel, qu'il s'agisse de musique, de sport, d'arts ou d'autres centres d'intérêt sains, est très souvent hors de question en raison des coûts et des difficultés d'accès. Compte tenu de leur milieu familial et du quartier dans lequel ils vivent, des options de ce type seraient à coup sûr productives et thérapeutiques; en outre, elles leur apporteraient une plus grande autonomie.

Dans le secteur de l'emploi, étant donné que les jeunes dont nous nous occupons sont âgés de moins de 16 ans, les possibilités de trouver un emploi rémunéré sont très restreintes. Les jeunes veulent mener un mode de vie normal et faire quelques menues dépenses s'ils ont de l'argent. Ils veulent acheter par exemple le tricot qu'ils aiment. Pour la satisfaction de leurs besoins de base, les enfants pauvres voudraient gagner de l'argent parce qu'ils n'en

pursuits. Presently, involvement with the law and surviving the sex trade remain the most convenient alternatives.

Our program, Regina Aided Youth, is successful. We admit the most needy, in that there are a variety of issues needing to be addressed for youth in particular. Our program is long-term treatment. As stated, there may be issues related to sexual, physical and substance abuse augmented by criminal activity, lack of school success and acting-out in the community. As a result, their emotional scars need healing.

Our centre addresses all problem areas and provides a safe, nurturing environment to allow productive success in all rounds. Our staff, of whom a majority are Aboriginal, develop treatment plans for each individual that focus on each aspect of a resident's aspirations and difficulties. There is much spiritual and cultural input surrounding a strong educational and recreational component. We have an all-Aboriginal board with elders who have input in this respect.

Communication with all shareholders in a resident's well-being is ongoing in order to allow our residents to progress. The network includes elders, all pertinent social services personnel, teachers, family members and Regina native youth's primary and secondary workers in the community at large. With much patience and repetition, supplemented by support and accountability, change occurs, even for the most needy. Our residents' attitudes and life styles change almost immediately. Monitoring school placements and processing court-related concerns, while focusing on emotional and spiritual well-being, allow windows of hope to prosper. Teaching tolerance — self and general, mutual respect — in a caring environment, coupled with understanding and the responsibility of making a positive choice, allows our residents to envision a healthy tomorrow.

As a small example, over the past year, 10 of our 12 clients were discharged and have not re-committed crimes, after being successfully reunited with their extended families, and all of them remain in school. Eight of those 12 boys who were previously allowed admission to our centre had been extensively involved in car thefts and other crimes. They were destined to closed custody institutions. Fortunately, our centre was a positive intervention.

Certainly, there are many other direct accomplishments that our residents achieve while they are in treatment. Advances are attained in relation to life style, world view, anger management, grief resolve, self-harm resolve and a multitude of other healthy

ont pas. Il est nécessaire de mettre en place un système qui leur permette de s'adonner à des activités saines. Actuellement, les démêlés avec la justice et la survie dans le contexte du trafic sexuel demeurent les alternatives les plus faciles.

Notre programme, Regina Aided Youth, est efficace. Nous acceptons les plus nécessiteux car ils sont confrontés à divers problèmes qu'il est nécessaire de régler, surtout en ce qui concerne les jeunes. Notre programme est un programme de traitement à long terme. Comme je l'ai mentionné, aux divers problèmes liés à des abus sexuels, à des sévices physiques et à la consommation abusive de substances psychotropes se greffent l'activité criminelle, les piètres résultats scolaires et la mauvaise conduite dans la collectivité. Il est donc nécessaire que leurs cicatrices émotives guérissent.

Notre Centre fournit des services dans tous les domaines où se posent des problèmes et constitue un milieu sûr, bienveillant et propice à une réussite sur tous les plans. Notre personnel, composé en majorité d'Autochtones, élabore des plans de traitement individualisés, axés sur les aspirations et les difficultés du pensionnaire. Ces activités sont fondées sur des bases éducatives et récréatives solides, à fort intrant spirituel et culturel. Notre conseil d'administration est entièrement composé d'Autochtones, notamment d'Aînés qui interviennent sur le plan spirituel et sur le plan culturel.

La communication avec les diverses personnes qui contribuent à assurer le bien-être d'un pensionnaire est permanente afin de lui permettre de réaliser des progrès. Le réseau est composé d'Aînés, de tout le personnel des services sociaux pertinent, d'enseignants, de membres de la famille et de travailleurs primaires et secondaires s'occupant de la jeunesse autochtone de Regina au sein de la collectivité. Avec beaucoup de patience et d'insistance doublées de soutien et de responsabilisation, la situation de nos protégés s'améliore, même en ce qui concerne les plus nécessiteux. Les attitudes et le mode de vie de nos pensionnaires changent presque instantanément. Le placement dans des établissements scolaires de surveillance et le traitement des préoccupations liées à la justice, axées sur le bien-être émotif et spirituel ouvrent des perspectives de prospérité. L'enseignement de la tolérance — du respect de soi et du respect mutuel — dans un milieu bienveillant, doublé d'une certaine compréhension et de la responsabilité de faire des choix constructifs, permet à nos pensionnaires d'entrevoir un avenir prometteur.

Par exemple, au cours des dix dernières années, 10 de nos 12 clients ont quitté le Centre et n'ont pas récidivé, après avoir été réunis avec leur famille élargie. Pas un n'a abandonné les études. Huit de ces 12 garçons qui avaient été admis à notre Centre avaient été impliqués dans des vols de voitures et dans d'autres activités criminelles. Ils auraient probablement échoué en prison. Par chance, l'intervention de notre Centre a été salutaire.

Nos pensionnaires font également des progrès dans bien d'autres domaines pendant leur traitement. Ils améliorent leur style de vie, leur vision du monde, ils apprennent à maîtriser leur colère, à régler leurs affections et à surmonter leurs tendances

fulfilments. With much safety programming and support, success can be achieved for disadvantaged but ever-resilient Aboriginal youth.

Providing a hands-on, family and neighbourhood base to assist and act on difficulties before they are out of control would allow prevention of so many growing inner-city problems. This route is proactive in the sense that there would be initial costs for a refined service, but surely that cost would be lower than the financial fallout at the end of the day if nothing is pursued. More important, such a plan of action is proactive for the lives and sustenance of disadvantaged Aboriginal youth and their families.

The Chairman: Thank you. Your presentation has been insightful and interesting.

Ms. Waite, please proceed.

Chief Patricia Waite, Advisor, Calgary Urban Indian Youth Centre: I am honoured to have been asked to speak to the assembled people here. However, this is not the first time. I came for the American Indian movement to tell our legislators that they have a problem in the west. This is my second time at Parliament. I feel honoured that you would ask me.

I am a lifetime chief and I accepted the responsibility, which I am kind of sorry about now, but I thought it would be a good experiment. Perhaps our western cities need a chief, and with the chief, the buck stops here, and I am still here. I am the presiding chief at the Tsuu T'ina Court, where I am learning a great deal. However that is not the area that I will talk about today, although it is interesting and much of it is new.

I am eagle woman, I am owl woman, I am long-stemmed pipe woman, I am Stoney First Nations. I am also Cree and, you will be interested to know, I am a woman of many feathers. You would be surprised what the Stoney do with that one.

Before I submit my paper, I would like to help my friend, if you do not mind. I read *The Globe and Mail* because I like the way they cover our problems. I would like to fortify my friend's argument with a piece from that newspaper because they have done a good job. I do not know who wrote the article. Do not count this as part of my 15 minutes because I am supposed to cover a major subject. The *Globe and Mail* article referenced a study done by the Canada West Foundation and was written by Kim Lunman. It said, in part:

The study found that more than half — 51 per cent — of Canada's estimated one million aboriginals live in cities, while 29 per cent live on the country's 600 reserves. The rest live off-reserve in rural areas.

...but that has not been reflected in policy to finance aboriginal programs...

autodestructrices. Grâce à de nombreux programmes sur la sécurité et à un soutien vigoureux, la réussite est possible avec des jeunes Autochtones défavorisés mais très tenaces.

La prévention des nombreux problèmes qui se posent de plus en plus dans les centres-villes est possible grâce à une aide et une intervention fondées sur des assises familiales et communautaires directes. Cette approche est préventive parce qu'elle entraînerait des coûts initiaux liés à la fourniture d'un service de qualité mais ils seraient toutefois inférieurs aux coûts de l'inaction. Ce qui est plus important, c'est que ce plan d'action a une incidence préventive sur la vie et les moyens de subsistance des jeunes Autochtones défavorisés et de leur famille.

La présidente: Je vous remercie. Votre exposé est très instructif et très intéressant.

Allez-y, madame Waite.

Le chef Patricia Waite, conseillère, Centre des jeunes Autochtones en milieu urbain de Calgary: Je suis honorée que l'on m'ait demandé de prendre la parole devant la présente assemblée. Ce n'est pas la première fois. Je suis déjà venue témoigner au nom du Mouvement des Indiens d'Amérique pour signaler aux législateurs qu'il y avait un problème dans l'Ouest. C'est la deuxième fois que je témoigne devant un comité. Je suis honorée de votre invitation.

Je suis chef à vie. J'ai accepté cette responsabilité parce que je pensais que ce serait une expérience intéressante, quoique je le regrette un peu. Nos villes de l'Ouest ont peut-être besoin d'un chef mais, une fois que le chef est en place, il y reste. Je préside la Cour Tsuu T'ina, et c'est une expérience très instructive. Ce n'est toutefois pas le sujet sur lequel je compte faire des commentaires aujourd'hui, bien qu'il soit intéressant et qu'il comporte de nombreux aspects nouveaux.

Je suis une femme-aigle, je suis une femme-hibou, je suis une femme-calumet, je suis membre des Premières nations Stoney. Je suis également crie et je suis une femme qui a de nombreuses identités. Vous seriez étonnés d'apprendre comment les Stoney la traitent.

Avant de présenter mon mémoire, je voudrais aider mon ami, si vous n'y voyez aucun inconvénient. Je lis le *Globe and Mail* parce que j'apprécie ses descriptions de nos problèmes. Je voudrais étayer l'argument de mon ami en lisant un extrait d'article de ce journal parce qu'il est très intéressant. Je vous prie de ne pas tenir compte des quelques minutes que j'y consacrerai dans les 15 minutes dont je dispose parce que je suis censée traiter d'un sujet très important. L'article du *Globe and Mail* mentionnait une étude faite par la Canada West Foundation et été écrit par Kim Lunman. Il dit notamment ceci:

L'étude a révélé que plus de la moitié — 51 p. 100 — de la population autochtone canadienne évaluée à un million de personnes, vit en milieu urbain alors que 29 p. 100 vit dans les 600 réserves nationales. Le reste de la population vit hors réserve en région rurale.

[...] on n'en a toutefois pas tenu compte dans les politiques de financement des programmes autochtones [...]

Last year, 88 per cent of Ottawa's aboriginal program spending was allocated to on-reserve Indians, while urban programming accounted for 3.5 per cent or \$270-million. The Department of Indian Affairs has an annual budget of \$6-billion.

I am jumping all over with this, of course.

In reference to comments by Prime Minister Chrétien, the article continued:

He also promised to "close the gap in life chances between aboriginal and non-aboriginal Canadians."

I might tell you, by the way, that I am into my third church because of race relations in Calgary. I will write my paper on that when I have time.

The report also calls for the provinces and Ottawa to work more closely together to address the needs of urban natives, and suggests that it is so bad that it might take as long as 60 years to address. As I said before, a man named Kim Lunman wrote the article for *The Globe and Mail*.

I am the presiding chief at Tsuu T'ina Court. I am a University of Toronto graduate and the first native woman to have graduated in political science and economics. Many of our people start university, but they do not graduate. That is a crime, because university is very expensive for everybody.

What else do I do? I have two music degrees, which helps me to get into those churches that do not want me.

I want to thank you again for this opportunity. It is a terrible subject, but I presume I am among friends. I came here really to see if you had answers for this one. The Calgary Urban Indian Youth Group was founded in 1971, with its own constitution, and registered in Edmonton, Alberta. Aimed at youth aged from babies to 25, which has now been altered to age 16, the group offers a full program in sports, education, native culture, parliamentary procedure, and field trips, including five to the United States in search of Indian education. It also offers a University of Calgary lecture series, drama, dancing, pow-wows and beading. Its mission statement is to show students that there is much to do in the city without drinking.

Our youth were not eligible to learn English as a second language, like immigrants. Teachers resented the quintuple forms that they had to fill out for Indian Affairs. Thus, English was

L'année dernière, 88 p. 100 des dépenses des programmes autochtones fédéraux ont été attribués aux Indiens vivant dans les réserves alors que 3,5 p. 100 seulement, soit 270 millions de dollars, ont été consacrés aux programmes urbains. Le ministère des Affaires indiennes a un budget annuel de 6 milliards de dollars.

Je saute, bien entendu, de nombreux passages.

À propos des commentaires faits pas le premier ministre Chrétien, l'article mentionne que:

Il a également promis de «combler l'écart entre les chances de réussite des Autochtones et des non-Autochtones».

À ce propos, je signale que j'en suis à ma troisième église à cause des relations raciales à Calgary. J'écrirai un article à ce sujet lorsque j'en aurai le loisir.

Le rapport recommande en outre que les provinces et le gouvernement fédéral collaborent davantage pour répondre aux besoins des Autochtones en milieu urbain et signale que la situation s'est détériorée à un point tel qu'il faudra peut-être une soixantaine d'années pour la redresser. Comme je l'ai déjà mentionné, c'est une certaine Kim Lunman qui a rédigé cet article pour le *Globe and Mail*.

Je suis présidente de la Cour Tsuu T'ina. Je suis diplômée de l'Université de Toronto et je suis la première femme autochtone titulaire d'un diplôme en sciences politiques et en économie. De nombreux Autochtones entreprennent des études universitaires mais ne décrochent généralement pas de diplôme. C'est un crime parce que les études universitaires coûtent très cher à la société.

Quelles sont mes autres activités? J'ai deux diplômes en musique, ce qui m'aide à avoir accès aux églises qui ne voudraient pas de moi autrement.

Je vous remercie à nouveau de me donner cette occasion d'exprimer mes opinions. C'est un sujet terrible, mais je présume que nous sommes entre amis. Je suis venue pour savoir si vous aviez des réponses en ce qui concerne le problème suivant. Le Groupe des jeunes Autochtones en milieu urbain de Calgary a été créé en 1971; c'est une société qui a des statuts et qui a été enregistrée à Edmonton (Alberta). Ses activités s'adressent aux jeunes de 0 à 25 ans, mais l'âge limite a maintenant été réduit à 16 ans. Le Groupe offre un programme complet composé d'activités sportives, d'activités éducatives, d'activités liées à la culture autochtone, de cours d'initiation à la procédure parlementaire et d'excursions, y compris cinq aux États-Unis à la recherche des racines indiennes. Il organise également une série de conférences à l'Université de Calgary, des pièces de théâtre, des spectacles de danse, des pow-wows et des ateliers de perlage. Son énoncé de mission consiste à montrer aux étudiants que de nombreuses activités sont possibles en milieu urbain et qu'il n'est pas nécessaire de sombrer dans l'alcoolisme.

Les jeunes Autochtones n'avaient pas le droit d'apprendre l'anglais comme langue seconde, contrairement aux enfants d'immigrants. Les enseignants n'appréciaient pas de devoir

learned in the playgrounds, streets, school halls and in our own programs. Often, grandparents had to take the children to the playground.

Our constitution includes a clause regarding conduct not suitable to the group. The first offence for conduct not suitable would mean an expulsion from the group for three months. For the second offence, the penalty would be expulsion for one year. There was a tutoring program involving 75 students on a volunteer basis, with a one-to-one ratio of boy with boy and girl with girl. This was written up in the blue book "The Indian and the Law" in the 1980s, although I could not find it in my files. The main thrust was, and still is, education. There was a letter of recommendation from Harold Cardinal and a constitution based on that of our umbrella organization, the Indian Association of Alberta, the first provincial Indian program in Canada.

The Calgary Urban Indian Youth is the oldest Indian youth program in Canada. The group was located in the inner city at various locations, after which the Riverdale address that is mine became the office. It was then moved up to the north east of Calgary, in a kind of ghetto situation, which I did not like. I disliked it so much I would not even move the youth group up there. This is partly where our problems occurred.

Four years ago, on September 20, I was to meet with the youth for a meeting at the downtown Friendship Centre. The Calgary Indian Friendship Centre was not aware that there was to be a meeting. When I arrived, the night watchman, an aide and I set out the table and put out the minutes at each place. We waited. I had a clipboard with the names of youth from the previous meeting. A copy had been given orally to City Hall. The names, including 13 girls, were on the board. At 7:30 p.m., we realized they were not coming. I left a note on the visitors' book for our police officer, who did not get there either, and started to walk to my car across the Chinese parking lot, going west.

The Chairman: I do not like to interrupt you, but Senator Carney has to leave. She has an early flight and she would like to ask a couple of questions.

Ms. Waite: Very well.

Senator Carney: Are you just about through your presentation?

Ms. Waite: I only have four pages.

Senator Carney: Could I just leave the subject for you to pursue, because I do not want to interrupt your presentation? Before this meeting was set, I had booked a flight.

remplir des formulaires en cinq exemplaires pour le ministère des Affaires indiennes. On apprenait donc l'anglais dans les terrains de jeu, dans la rue, dans les couloirs de l'école et dans le cadre de programmes que nous avons mis en place nous-mêmes. C'étaient généralement les grands-parents qui devaient conduire les enfants au terrain de jeu.

Nos statuts contiennent une clause portant sur un comportement non acceptable pour le groupe. La première infraction liée à un comportement inacceptable entraîne l'expulsion du groupe pour une période de trois mois. La deuxième infraction entraîne l'expulsion pour un an. Nous avons mis en place un programme de tutorat auquel participaient 75 élèves sur une base volontaire, dans le cadre duquel chaque garçon était jumelé avec un autre garçon et chaque fille était jumelée avec une autre fille. Il en a été question dans le livre bleu intitulé «L'Indien et la loi» publié dans les années 80, mais je n'ai pas pu le retrouver dans mes dossiers. L'accent était mis principalement sur l'éducation et c'est encore le cas. Une lettre de recommandation avait été faite par Harold Cardinal et nos statuts étaient basés sur ceux de notre organisme cadre, l'Indian Association of Alberta, le premier programme provincial indien au Canada.

Le Centre des jeunes Autochtones en milieu urbain de Calgary est le plus ancien programme pour jeunes Indiens au Canada. Les locaux du groupe ont d'abord été établis à plusieurs endroits du centre-ville, après quoi l'adresse de Riverdale est devenue celle du bureau. Ensuite, le Centre a déménagé dans le nord-est de Calgary, dans une sorte de ghetto, que je n'aimais pas. Cet endroit me déplaisait au point où j'ai refusé que l'on y déménage le Centre des jeunes. C'est notamment à cet endroit que nos problèmes ont commencé.

Il y a quatre ans, le 20 septembre, je devais rencontrer les jeunes à une réunion qui devait avoir lieu au Centre d'amitié du centre-ville. Le Centre d'amitié indien de Calgary n'avait pas été informé de la réunion. Lorsque je suis arrivée, le veilleur de nuit, un aide et moi avons installé la table et y avons placé les procès-verbaux, à chaque place. Nous avons attendu. J'avais la liste des jeunes qui avaient assisté à la réunion précédente. Les noms avaient été communiqués verbalement à l'hôtel de Ville. Les noms, y compris ceux de 13 filles, étaient inscrits sur ma liste. À 19 h 30, nous nous sommes rendu compte que les jeunes ne viendraient pas. J'ai laissé une note sur le livre des visiteurs pour notre agent de police, qui ne s'était pas présenté non plus à la réunion et j'ai traversé le terrain de stationnement chinois, en direction ouest, pour me rendre à ma voiture.

La présidente: Je m'excuse de vous interrompre, mais le sénateur Carney doit s'en aller. Elle doit prendre un avion et elle aimerait poser deux ou trois questions.

Mme Waite: Très bien.

Le sénateur Carney: Avez-vous presque terminé votre exposé?

Mme Waite: Je n'ai que quatre pages à lire.

Le sénateur Carney: Puis-je mentionner le sujet rapidement pour vous laisser ensuite poursuivre votre exposé? J'avais fait des réservations sur un vol avant que cette séance n'ait été prévue.

Ms. Waite: The next part was just to prove that south of the Bow River is no longer safe for Indian women or Indian children.

Senator Carney: Your points are extremely important and I do not want to divert you at all.

Ms. Waite: We were dealing with a felony.

Senator Carney: The issue I wanted to raise simply was to comment on Indian schools, if you could answer that later. In British Columbia, there seems to be some disagreement about whether the aboriginal youth want to be part of integrated schools or whether they should be part of "Indian" schools.

Ms. Waite: We just leave it up to the individual.

Senator Carney: I wanted to ask for your comment, and I will leave it with you. Please continue. Why is that area not safe for women and children?

Ms. Waite: It is unsafe because I had a threatened rape, among other things. On the avenue, there was an Associated taxi, with three little Asian faces — I later found out they were Vietnamese — painted with white theatre paint and straight black hair brushed from right to left across their heads. They were at the window in the back seat. At first, I thought it was a joke. Blackfoot humour is amazing. Then, I realized I had a threatened gang rape on my hands. A voice in me said, "keep walking", which was towards the French Maid, a local restaurant. I did not type this out at the restaurant. That is more than just a restaurant; I would not normally have gone within ten miles of that place.

We had trouble with the Vietnamese before at an LRT station, with our boys being attacked with knives. This had been reported to the police, as was the above incident.

The taxi moved toward me. I realized they wanted the names of the pretty girls on my clipboard. They were wanted by the men for their own use. The parents of the youth trusted me, as I have a long record of working with youth. I am afraid the girls were to have been victims of the cocaine trade. Forty-nine per cent of the Vietnamese have dealings with cocaine in one way or another. That statistic comes from the Calgary police department.

Cocaine is a real native felony and problem, especially on this occasion. Three years before, I had seen an Indian pusher handing out the stuff to a native girl in Robson Square in Vancouver, Senator Carney. Now, this traffic had arrived in Calgary, with pushers certainly old enough to know better and a list of receivers of the insidious drugs. They are not youth any more; they are middle-aged men. I have been able to watch them go through it.

Mme Waite: La suite est que j'allais prouver qu'au sud de la rivière Bow, les Indiennes ou les jeunes Indiennes ne sont plus en sécurité.

Le sénateur Carney: Vos commentaires sont extrêmement importants et je ne tiens pas à vous interrompre.

Mme Waite: Il s'agissait d'un acte criminel.

Le sénateur Carney: Je voulais seulement poser des questions sur les écoles pour Indiens, à laquelle vous pourriez répondre plus tard. Il semblerait qu'en Colombie-Britannique, les avis soient partagés quant à savoir si les jeunes Autochtones veulent fréquenter des écoles intégrées ou des établissements scolaires pour Indiens.

Mme Waite: Nous laisserons le choix à chacun.

Le sénateur Carney: Je voulais savoir ce que vous en pensiez. Continuez, je vous prie. Pourquoi est-ce que les femmes et les enfants ne sont pas en sécurité dans cette zone de la ville?

Mme Waite: Notamment à cause d'une menace de viol. Sur l'avenue, j'ai vu un taxi de la société Associated, dans lequel j'ai aperçu trois petits visages asiatiques — j'ai constaté plus tard qu'il s'agissait de Vietnamiens — recouverts de peinture comme celle qu'on utilise au théâtre. Ils avaient des cheveux raides coiffés de droite à gauche. Ils étaient assis à l'arrière du taxi et regardaient par la fenêtre. J'ai d'abord pensé que c'était une plaisanterie. Le sens de l'humour blackfoot est parfois surprenant. Puis je me suis rendu compte que j'avais affaire à une menace de viol collectif. Une voix intérieure m'a conseillé de continuer à marcher en direction du French Maid, un restaurant local. Je n'ai pas écrit ce texte au restaurant. Ce n'est pas uniquement un restaurant; en temps normal, je me serais tenue à dix milles au moins de cet établissement.

Nous avions déjà eu des problèmes avec des Vietnamiens à une station de train léger, où nos garçons avaient été attaqués par des Vietnamiens armés de couteaux. L'incident avait été signalé à la police, comme celui que je viens de mentionner.

Le taxi s'est approché de moi. Je me suis rendu compte que les Vietnamiens voulaient les noms des jolies filles inscrites sur ma liste. Les hommes les voulaient pour eux. Les parents des jeunes me faisaient confiance étant donné que je travaillais depuis des années pour les jeunes. Je craignais que les filles ne soient victimes du trafic de cocaïne. Quarante-neuf pour cent des Vietnamiens font du trafic de cocaïne d'une façon ou d'une autre. Ce chiffre est celui qui a été communiqué par le service de police de Calgary.

La cocaïne est un vrai fléau pour les Autochtones, surtout à l'heure actuelle. Il y a trois ans, j'avais vu un revendeur de drogue indien remettre de la cocaïne à une jeune Autochtone au Robson Square, à Vancouver. Le trafic de cocaïne s'est implanté à Calgary, avec des revendeurs, qui sont assez âgés pour être conscients des conséquences de cette activité, munis d'une liste de consommateurs des drogues insidieuses. Ce ne sont plus des jeunes. Ce sont des hommes d'âge moyen. J'ai eu l'occasion de les observer.

Among those taking part were the program director of the Calgary Friendship Centre, so we closed the centre first. On September 18, he had phoned me with the most irrational call I have ever had in my life. I knew two of the men had trouble getting to their appointments, the pusher and the program director, because they kept phoning me. Also included should be the past president of the Calgary Urban Indian Youth, whom I saw begging on 17th Avenue and 13th Street West in the inner city. I drove by; fortunately, I was not walking. Also, the former youth group treasurer, who is Blackfoot, became involved. The Cree were represented by the Strawberry family of Sunchild-O'Chiese, as well as by a Cree member of my youth group. I was shocked, to say the least, and in a sense felt guilty. Since we had taught the group about drugs, they had not selected cocaine. Maybe that was my mistake, but I had never thought, even with the help of the police: How had they come to make this awful decision? I went to the city police. I felt that they had to "think native" as to its distribution. Most police forces think white, but now this is an Indian crime. I found one police officer whom I really trusted and did not have any trouble conversing with, so I went to him regarding this distribution of cocaine. I was sure the group had used and would further use the pow-wow trail they have to use where natives gather — pow-wow means a coming together of the people — if they had not already done so.

By the way, that weekend they phoned for me to go to Alexander — where is she? That is right; they wanted gas money, of course. I realized that the Blackfoot, the users of cocaine, may be a large group in this cocaine market. I was right about the method of distribution. I have not done a survey, but I have received very suspicious phone calls. I think the Blackfoot are in danger here as a people; I really do. I have not done a survey. I have not had time.

We had been so poor for years that pushers never bothered us. Tsuu T'ina was the first to have money for drugs. Cocaine is a terrible way to die. It eats the brain. I once performed a funeral for a neonate baby of a mother who had been dry for four years. Cocaine is dangerous.

I do not really know what to do. I have stalled for two years. Will a new group go this way, or will it be a target for discrimination? The name of the group is no longer being used. We have taken it off the Internet, et cetera, including our symbols that were given to us by Indian groups.

I am afraid that this drug invasion has gone deeply into the Blackfoot. Race relations have deteriorated, but the kids would like to meet where they can be themselves. There is still the need

Le directeur des programmes du Centre d'amitié de Calgary faisait partie du réseau et nous avons d'abord fermé le Centre. Le 18 septembre, j'avais reçu de lui un appel téléphonique où il m'a tenu le discours le plus incohérent qu'il m'ait été donné d'entendre. Je savais que deux des hommes avaient des difficultés à se rendre à leurs rendez-vous, le revendeur et le directeur des programmes, parce qu'ils ne cessaient de m'appeler. L'ex-président du Centre des jeunes Autochtones en milieu urbain de Calgary était impliqué également; je l'ai vu mendier sur la 17^e avenue et sur la 13^e Rue, dans l'ouest du centre-ville. Je l'ai vu en passant en voiture. Par chance, je n'étais pas à pied. L'ex-trésorier du groupe de jeunes, qui est un Blackfoot, a été impliqué également. Les Cris étaient représentés par la famille Strawberry de Sunchild-O'Chiese, ainsi que par un membre cri de mon groupe de jeunes. J'étais sous le choc, c'est le moins que l'on puisse dire, et je me sentais coupable dans une certaine mesure. Étant donné que nous avions mis les membres du groupe en garde contre les drogues, ils n'avaient certainement pas choisi la cocaïne de leur plein gré. Peut-être était-ce une erreur de ma part, mais j'étais prise de court. Comment en sont-ils arrivés là? Je suis allée au bureau de police. Je pensais que celle-ci devait être au courant de la présence d'Autochtones au sein du réseau de trafiquants. La plupart des services policiers pensent que le trafic des stupéfiants est entre les mains de Blancs, mais les Indiens sont maintenant impliqués dans ce type d'activité criminelle. J'ai vu un agent de police en qui j'avais très confiance et avec lequel je n'avais aucune difficulté à communiquer. Je suis donc allée le trouver pour lui parler de ce trafic de cocaïne. J'étais certaine que le groupe avait exploité et exploiterait encore les pow-wows à l'occasion desquels les Autochtones se réunissent — «pow-wow» signifie un regroupement.

La fin de semaine suivante, ils m'ont appelée pour aller à Alexander. Ils se demandaient où j'étais. Ils voulaient de l'argent pour payer l'essence. Je me suis rendu compte que les Blackfoots, les consommateurs de cocaïne, étaient peut-être nombreux sur ce marché de la cocaïne. Je ne me trompais pas en ce qui concerne la méthode de distribution. Je n'avais pas fait de sondage, mais j'ai reçu des appels téléphoniques très suspects. Je pense que les Blackfoots sont en danger ici; j'en suis convaincue. Je n'ai pas fait de sondage. Je n'en ai pas eu le temps.

Pendant des années, nous étions extrêmement pauvres et les revendeurs ne nous sollicitaient pas. Tsuu T'ina a été le premier à avoir de l'argent pour acheter de la drogue. La mort causée par la consommation de cocaïne est épouvantable. La cocaïne ronge le cerveau. J'ai eu l'occasion de faire une cérémonie de funérailles pour un nouveau-né dont la mère n'en avait pourtant plus consommé depuis quatre ans. La cocaïne est une drogue dangereuse.

Je ne sais plus très bien ce qu'il faut faire. Je piétine depuis deux ans. Je me demande si un autre groupe prendra la relève ou sera la cible de discrimination. Le nom du groupe n'est plus utilisé. Nous l'avons retiré d'Internet et nous avons retiré nos symboles qui nous avaient été donnés par des groupes indiens.

Je crains que la drogue se soit infiltrée profondément chez les Blackfoots. Les relations raciales se sont détériorées, mais les jeunes aimeraient avoir l'occasion de se réunir dans un endroit où

there. With drugs, for example cocaine, there is no public safety. It is a turf war and there is no methadone to be used for cocaine. There is no legend about cocaine in the Plains Indians mythology, although this is a felony committed by Indians. Discrimination is insidious also. Where do we go for our youth?

That is why I agreed to come today, because it is so horrible. I welcome questions. Thank you so much for this opportunity — and I do not mean to be sarcastic. I had never expected to have ever given a paper like this. It is a horrible situation.

That completes my submission, Madam Chairman. It is a horrible thing. I cannot say why, because in Indian, we do not have a word for "why", but I can say: How come this happened? Where did we go wrong? I do not feel guilty because I think we did everything right. I was proud of the group. I still am because many of them are around, as far as I know. There are only two women, which is rather interesting; it is the men who are involved. As I said, this is my problem because I agreed to take the responsibility, but I do not know what to do with it.

The Chairman: Thank you very much. We will go to questions.

Senator Pearson: It is hard to know where to start on the questions. I am very much moved by your account.

In the middle, I see someone who has found a way that seems to be successful with that particular group. From Mr. Potskin, I get a real sense of the complexity of the issues. I am interested because I am hearing the same thing from non-Aboriginal young people.

I was talking to some young people on Monday because we are looking at some over-arching issues for young adolescents. There is a tremendous interest among the adolescents to have better programming around sexual and reproductive health. What you are saying reinforces what they said, that even among the general population of young people, the amount of sexually transmitted diseases is quite extraordinary. One of the young women — this was from Calgary — was saying in an anonymous survey we were looking at, that in that school close to 50 per cent of the young people had had sexual experiences and also had infections. I think this is a dimension we have not adequately explored in our study. I am getting some help on how to go about it.

Mr. Potskin: We are actually doing a study on HIV and AIDS, and attitudes and perceptions of HIV and AIDS and sexuality with Aboriginal youth in the City of Calgary. This is in partnership with the Faculty of Medicine at the University of Calgary. We did a survey, and we had two focus groups of ten Aboriginal youth and also ten individual focus groups. We are getting from the youth a way to bring to the educational system

ils peuvent être eux-mêmes. Le besoin subsiste. La sécurité publique a disparu à cause des drogues comme la cocaïne. On se livre une guerre de territoire et on n'a pas de méthadone à utiliser dans le traitement des cocaïnomanes. La mythologie des Indiens des plaines ne recèle pas de légende sur la cocaïne et pourtant, des Indiens sont impliqués dans ce trafic. La discrimination est insidieuse également. Que faut-il faire pour nos jeunes?

C'est parce que la situation est extrêmement grave que j'ai accepté votre invitation. Je répondrai volontiers à vos questions. Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion d'en parler et je ne suis pas sarcastique. Je ne m'attendais jamais à devoir présenter un document comme celui-ci. La situation est horrible.

Mon exposé est terminé, madame la présidente. La situation est extrêmement grave. Je ne peux pas dire pourquoi parce qu'en langue indienne, il n'existe pas de terme correspondant à «pourquoi?», mais je peux poser la question suivante: «Comment en est-on arrivé là? Comment avons-nous fait fausse route?» Je ne me sens pas coupable parce que je pense que nous avons pris d'excellentes initiatives. J'étais fière du groupe. Je le suis encore parce que de nombreux membres sont toujours là, à ce que je sache. Le groupe ne compte plus que deux femmes, ce qui est assez intéressant; ce sont surtout les hommes qui participent. Comme je l'ai mentionné, c'est mon problème parce que j'ai accepté d'en prendre la responsabilité, mais je ne sais que faire pour le régler.

La présidente: Je vous remercie. Nous passons à la période de questions.

Le sénateur Pearson: On ne sait pas où commencer. Votre exposé m'a remuée.

Le témoin qui a fait le deuxième exposé semble avoir trouvé un moyen efficace en ce qui concerne ce groupe. L'exposé de M. Potskin me donne pleine conscience de la complexité de ces problèmes. Je trouve ces commentaires intéressants parce qu'ils sont semblables à ceux que font de jeunes non-Autochtones.

Lundi, je me suis entretenue avec quelques jeunes; nous examinons quelques questions prioritaires concernant les jeunes adolescents. De nombreux adolescents voudraient que l'on mette en place des programmes axés sur l'hygiène sexuelle et génésique. Vos commentaires confirment les leurs, à savoir que le nombre de maladies transmissibles sexuellement est extrêmement élevé au sein de l'ensemble de la population des jeunes. Une des jeunes femmes — de Calgary — a mentionné, dans le cadre d'un sondage anonyme, que près de 50 p. 100 des jeunes de son école avaient eu des expériences sexuelles et des infections. Je pense que c'est un aspect qui n'a pas été examiné d'assez près dans notre étude. Je m'informe pour savoir quelle approche adopter.

M. Potskin: Nous faisons actuellement une étude sur le VIH et sur le sida ainsi que sur les attitudes et les perceptions en ce qui les concerne; cette étude porte aussi sur la sexualité chez les jeunes Autochtones de la ville de Calgary. Nous la faisons avec la collaboration de la faculté de médecine de l'Université de Calgary. Nous avons fait un sondage auprès de deux groupes cibles de dix jeunes Autochtones et de dix autres groupes cibles. Nous tentons

their needs and what they want to learn about sexual health and reproduction.

The one thing that we were really surprised to see was that all of the youth said that they had sex education within the school system, but it was a 10-minute program where the nurse came in and kind of put the condom on the stick, and that was it. She did not really want to mention anything more about sex. I think that is where we have to look at our sexual education programs within each province and have them explore other ways of teaching the youth, because we see sex on TV. We could go on the Internet and connect to sex explicit web sites just with a search engine. We have to be more open in the way we talk about sex now because it is not something that is hidden behind the bedroom doors but is in our face every day and hour.

Senator Pearson: Would you feel the need as we talked about the relationship of sex to human relations? Is that an area that seems to be missing?

Mr. Potskin: We asked the youth whether they thought sex was sex or making love. They told us that, well, they do not know love. To honestly tell you, at my age — and we have asked youth from the ages of 16 up to 24 — even 24 year olds said that they were having sex. They like to think of it as making love, but it is just sex. We need to tell the educators to teach the way it is. It is sex, not making love. Most of these youth do not know what love is. We have to bring back the concept of making love and teaching youth how to love themselves. We could do that through sex education. It is a matter of doing a needs assessment with those youth and doing a national needs assessment on sex education and having Health Canada head it up. That would be a great thing to do.

Senator Pearson: In the work that you are doing, Mr. Warner, you imply, from what you said, that most of the young people you are working with are boys?

Mr. Warner: That is correct.

Senator Pearson: Are they all boys?

Mr. Warner: Yes.

Senator Pearson: Is this an area you work on with them?

Mr. Warner: Sex education, definitely. I would agree with what Mr. Potskin said about the love and sex comparison. You must remember, too, that we are not only dealing with the love and sex part of it, we are dealing with what is appropriate. We are dealing with male prostitutes for money, at times, and we are dealing with kids who do not really know where their sexuality is at, albeit male or female. It ends up being another problem for them to deal with, depending on what area their abuse came from.

Senator Pearson: It is combined. You talked about sexual addictions. Obviously, everything is intertwined.

de déterminer en les consultant une possibilité d'adapter le système d'éducation à leurs besoins et de savoir ce qu'ils veulent apprendre au sujet de l'hygiène sexuelle et génésique.

Ce qui nous a étonnés le plus, c'est que tous les participants ont signalé qu'ils avaient des cours d'éducation sexuelle à l'école, mais qu'il s'agissait d'un cours de dix minutes pendant lequel l'infirmière faisait une courte démonstration de la manière de placer un préservatif. Elle ne tient pas vraiment à donner d'informations supplémentaires sur la sexualité. Je pense donc qu'il convient d'examiner les programmes d'éducation sexuelle des diverses provinces et d'explorer de nouvelles méthodes d'enseignement parce que le sexe est présent à la télévision. Sur Internet, on peut se brancher sur des sites Web explicites consacrés au sexe, grâce à un moteur de recherche. Il est nécessaire de parler plus ouvertement de sexe parce qu'il n'est plus caché et que nous y sommes exposés en permanence.

Le sénateur Pearson: Pensez-vous qu'il soit nécessaire d'aborder la question des liens entre le sexe et les relations humaines? Est-ce un sujet sur lequel la communication laisse à désirer?

M. Potskin: Nous avons demandé aux jeunes s'ils pensaient que le sexe consistait uniquement à faire l'amour. Ils ont répondu qu'ils ne savaient rien de l'amour. Nous avons posé la question à des jeunes âgés de 16 à 24 ans et même ceux qui sont âgés de 24 ans ont dit qu'ils associaient les relations sexuelles à faire l'amour, et uniquement à cela. Il est nécessaire de demander aux éducateurs d'enseigner ce qu'est le sexe. Le sexe n'est pas faire l'amour. La plupart des jeunes ne savent pas ce qu'est l'amour. Il faut enseigner aux jeunes comment apprendre à s'aimer. On pourrait le leur enseigner par l'intermédiaire de l'éducation sexuelle. Il suffirait de faire une évaluation des besoins de ces jeunes et une évaluation des besoins en matière d'éducation sexuelle à l'échelle nationale, sous la direction de Santé Canada. Ce serait une excellente initiative.

Le sénateur Pearson: Monsieur Warner, d'après ce que vous avez mentionné, il semblerait que la plupart des jeunes qui s'adressent à vos services soient des garçons?

M. Warner: C'est bien cela.

Le sénateur Pearson: S'agit-il uniquement de garçons?

M. Warner: Oui.

Le sénateur Pearson: L'éducation sexuelle fait-elle partie de vos activités?

M. Warner: Bien sûr. J'approuve les commentaires que M. Potskin a faits au sujet de l'amour et du sexe. Il ne faut pas perdre de vue qu'il ne s'agit pas uniquement d'amour et de sexe, mais aussi de faire ce qui est approprié. Il s'agit de garçons qui se prostituent parfois pour de l'argent et de jeunes, garçons ou filles, qui ont de la difficulté à trouver leur identité sexuelle. Cela devient pour eux un problème supplémentaire, dont la nature diffère selon le type d'abus qu'ils ont dû subir.

Le sénateur Pearson: Tous ces problèmes sont liés. Vous avez mentionné les obsessions sexuelles. De toute évidence, ils sont interdépendants.

Mr. Warner: Yes, and things are often very skewed.

Senator Pearson: Some kids have been abused in the first place and they have not known love.

Mr. Warner: There are lots of emotional things that travel through the whole viewpoint of what sex is, and whether the individual is male or female. All that kind of stuff is very confusing for them.

Senator Pearson: Jonathan is good at making recommendations. Maybe he can give us another one. Thank you.

Senator Hubley: Jonathan, how long has the Urban Society for Aboriginal Youth been in existence?

Mr. Potskin: Legally, they have only been in existence for two years. We are in our second year now, legally, but they have been together for four years. We are also the Mayor's Aboriginal Youth Advisory Committee; we advise the mayor of Calgary. Mayor Al Doer actually formed the Mayor's Aboriginal Youth Advisory Committee and then encouraged them to become a non-profit society. That is how they were created, from the encouragement of the mayor to start an Aboriginal youth organization.

Senator Hubley: Would you be the only society in Calgary for urban Aboriginal youth?

Mr. Potskin: We are the only society that is 100 per cent Aboriginal youth, governed and managed. Every Aboriginal organization deals with Aboriginal youth issues. We make sure that we are not duplicating services that are already out there, but we also assist other organizations with their youth programming.

Senator Hubley: Mr. Warner, I will ask you the same question about the Regina Native Youth Community Services. How long have you been in existence?

Mr. Warner: Since 1982.

Senator Hubley: Did you replace another organization or were you new?

Mr. Warner: We were a new organization that developed out of difficulties in the inner city.

Senator Hubley: Chief Waite, you have been teaching for a long time?

Ms. Waite: Yes, and I want some answers. Should we open up the education of cocaine? I kept it very quiet. I did not even tell the newspapers. I really hushed it up, but not because I was ashamed. I realized I was not responsible but —

Senator Hubley: I have to be fairly general in my question but I would like to focus on education. The young people that you are seeing and that you are trying to help are young people who are already at risk, I assume?

Ms. Waite: That is right.

M. Warner: Oui, et tous ces problèmes entraînent parfois de fortes déviations.

Le sénateur Pearson: Certains enfants ont été d'abord victimes d'abus et ne savent pas ce qu'est l'amour.

M. Warner: Leur conception du sexe est influencée par de nombreux facteurs émotionnels, chez les garçons comme chez les filles. Tout cela est très confus pour eux.

Le sénateur Pearson: M. Potskin fait d'excellentes recommandations. Il pourrait peut-être en faire une autre. Je vous remercie.

Le sénateur Hubley: Monsieur Potskin, quand la Société urbaine pour la jeunesse autochtone a-t-elle été créée?

M. Potskin: Sur le plan juridique, sa création ne remonte qu'à deux ans, mais le groupe est formé depuis quatre ans. Nous constituons en outre le Comité consultatif de jeunes Autochtones du maire de Calgary. C'est en fait le maire Al Doer qui a créé ce comité, puis qui l'a encouragé à devenir une société sans but lucratif. C'est grâce aux encouragements du maire que la Société a été créée.

Le sénateur Hubley: Êtes-vous la seule société de Calgary qui concerne les jeunes Autochtones en milieu urbain?

M. Potskin: Nous sommes la seule qui soit intégralement axée sur les jeunes Autochtones et qui soit dirigée et gérée par des Autochtones. Tous les organismes autochtones s'occupent des problèmes des jeunes Autochtones. Nous veillons à ne pas offrir des services analogues à ceux qui sont déjà en place, mais nous aidons aussi d'autres organismes à établir leurs programmes pour les jeunes.

Le sénateur Hubley: Monsieur Warner, je vous pose la même question au sujet des Services communautaires des jeunes Autochtones de Regina. Quand votre organisme a-t-il été créé?

M. Warner: En 1982.

Le sénateur Hubley: Avez-vous remplacé un autre organisme ou s'agit-il d'un nouvel organisme?

M. Warner: Il s'agit d'un nouvel organisme créé à la suite des difficultés survenues dans le centre-ville.

Le sénateur Hubley: Madame Waite, est-ce que vous enseignez depuis longtemps?

Mme Waite: Oui, et je voudrais des réponses. Convierait-il de mettre davantage l'accent sur l'éducation au sujet de la cocaïne? Je suis restée très discrète. Je n'ai même pas mentionné le problème aux journaux. Je suis restée très discrète, mais pas parce que j'avais honte. Je savais que je n'étais pas responsable, mais...

Le sénateur Hubley: Je ne veux pas entrer dans les détails, mais je voudrais mettre l'accent sur l'éducation. Les jeunes que vous vous efforcez d'aider sont déjà à risque, je présume.

Mme Waite: C'est bien cela.

Senator Hubley: They probably have not gone to the kindergartens or the Head Start programs or things of that nature, or have they?

Mr. Warner: Those who have attended Head Start in Calgary would still be young children. It was a brilliant program. I did not think so at first because it is teaching two cultures at once: Blackfoot in the morning, Cree in the afternoon, and then non-Indian all day long. I thought children could only learn so much, so I went to find out. I went in the morning for the Blackfoot. That was fine. I speak Blackfoot. Then in the afternoon, I learned Cree and I have passed Cree, with the music and everything.

By the way, I closed down the pow-wows in Calgary. You have a lot of power if you want to use it. I did not really want to use it but I could just see that we could damage the image of the pow-wow. Two of them have round dances but there are no pow-wows which have religious overtones.

Senator Hubley: Do you see that education is a really important component here?

Mr. Potskin, you might be able to comment. You are grown up, but you are younger. You are the age we are looking at. You live in an urban setting. We are all looking for a key; we are all looking for answers and I do not think we have answers. We need to work hard to come up with the right strategies in order to be of any long-term help.

Jonathan, can you tell us what part education played in your growing up? You mentioned that you dropped out of school but that something then brought you back?

Mr. Potskin: What brought me back to educating myself was the need to create that knowledge for myself. I will tell you that I dropped out of school three times before I actually finished. I dropped out at the age of 12 in grade 6, which is surprising but a lot of Aboriginal kids do that. I was growing up in a small town with three reserves near by. I lived with my mother and we could not deal with the racism, so I just quit going. My mom did not know for the first month that I was not going, but she figured it out. I ended up dropping out of grade nine twice and then going into high school and dropping out of high school.

When it comes to education, in Edmonton we had an Aboriginal junior high. Now there are two Aboriginal junior highs, one high school and two elementary schools to educate the Aboriginal community there. Going through that Aboriginal junior high system was comforting. There were youth that I got along with and I really grew socially. I was a quiet and timid person growing up in the urban settings. I always had Caucasian friends.

Le sénateur Hubley: Ils n'ont probablement pas fréquenté la maternelle ou n'ont pas participé à des programmes d'aide préscolaire, ni à d'autres programmes analogues.

M. Warner: Ceux qui ont participé au Programme d'aide préscolaire à Calgary sont encore jeunes. C'était un excellent programme. Je ne le pensais pas au début parce qu'il enseignait deux cultures en parallèle: blackfoot le matin, crie l'après-midi et non indienne toute la journée. Je pensais que les capacités d'apprentissage des enfants étaient limitées; j'ai donc décidé d'aller constater sur place. J'ai assisté aux séances de matinée concernant les Blackfoots. C'était très bien. Je parle la langue blackfoot. L'après-midi, j'ai appris le cri et j'ai réussi l'examen, avec la musique et tout le reste.

À ce propos, je signale que j'ai fait supprimer les pow-wows à Calgary. On a beaucoup de pouvoir quand on veut l'utiliser. Je ne tenais pas particulièrement à l'utiliser, mais je constatais que l'on risquait de ternir l'image du pow-wow. Dans deux pow-wows, on fait des danses en rond, mais on n'organise pas de pow-wow à caractère religieux.

Le sénateur Hubley: Pensez-vous que l'éducation soit importante dans ce domaine?

Monsieur Potskin, vous pourriez peut-être faire des commentaires. Vous êtes un adulte, mais vous êtes plus jeune que nous. Vous avez l'âge qui nous intéresse. Vous vivez en milieu urbain. Nous cherchons tous la clé; nous cherchons des réponses et je ne pense pas que nous en ayons. Il sera nécessaire que nous nous appliquions à établir des stratégies permettant d'assurer une aide durable.

Monsieur Potskin, pouvez-vous mentionner le rôle qu'a joué l'éducation dans votre développement? Vous avez mentionné que vous aviez abandonné l'école, mais qu'un événement vous a poussé à reprendre plus tard vos études.

M. Potskin: Ce qui m'a poussé à m'instruire, c'est la nécessité d'acquérir des connaissances pour mon édification personnelle. Je signale que j'ai abandonné l'école trois fois avant de terminer mes études. J'ai abandonné à l'âge de 12 ans, en 6^e année, ce qui est étonnant mais très fréquent chez les jeunes Autochtones. Je vivais alors dans une petite ville à proximité de laquelle se trouvaient trois réserves. Je vivais avec ma mère et comme nous ne pouvions pas nous défendre contre le racisme, j'ai quitté l'école. Pendant un mois, ma mère ignorait que je n'allais pas à l'école, mais elle s'en doutait. J'ai ensuite abandonné l'école à deux reprises en 9^e année, puis j'ai fréquenté un établissement secondaire, mais j'ai également abandonné mes études secondaires.

À Edmonton, il y avait une école secondaire de premier cycle pour Autochtones. Il y a maintenant deux types d'écoles, une école secondaire et deux écoles élémentaires. C'était très rassurant de fréquenter cette école pour Autochtones. Je m'entendais bien avec certains jeunes et je me suis épanoui sur le plan social. J'étais une personne tranquille et timide qui vivait en milieu urbain. J'ai toujours eu des amis de race blanche.

One comment that never leaves my head was something I heard in elementary school: "You are one of the good ones." I remember being proud at the time, being a child, but now I feel stupid for being proud of it. As a kid, you are proud of that. I remember seeing the other native kids in school. Some were my cousins. I felt proud that I was better than them.

Then I went into an all-native junior high where all of us were the same. That was a really different experience. I ended up dropping out of there because there is also racism within our own communities. I do not have a native accent. I do not speak my language. I went through the experience of racism by being an "apple." I was not accepted in either place.

I would say that it is a matter of finding your own ground, and being who you are. I am Metis, so I found my comfort in that. I do not know the First Nations culture but I do know the Metis dance. I think the education that we really need is to teach the youth about their culture, first, before anything.

Senator Hubley: Would you not, as a person, seek out your culture along with education? That is where I was coming from with my next question. When you went back to school, did you go back because you realized that having a better education gave you a better chance in life to earn a living; that having an education ensured, perhaps, a better job; you could go on to university? Or was it just the fact that you needed to have a cultural component in your life?

Mr. Potskin: The reason I went back to further my education was to help my community. That was the main reason.

Senator Hubley: You wanted to become educated so that you could go back and do programs as you are now?

Mr. Potskin: I have always sat on committees since I was of a young age. I remember Senator Chalifoux was the one who encouraged me to sit on these committees: "You are a young kid; you get out there and do some work." I was not in school so I was sitting on a bunch of committees. I decided that I would not make it anywhere unless I went back to school. That is where I came from.

Senator Hubley: That was your motivation?

Mr. Potskin: Yes, it was the community.

Senator Hubley: You realized that?

Mr. Potskin: Yes. I realized that the only way we could work within Canadian society was if we had our education.

The Chairman: Mr. Warner, regarding the children that you deal with, I would ask the same question that Senator Hubley has asked of Jonathan. Do you have any comments on the children you look after?

Lorsque j'étais à l'école élémentaire, on a fait à mon sujet une observation que je n'ai jamais oubliée: «Vous êtes un des bons élèves.» J'en étais fier, parce que je n'étais alors qu'un enfant, mais maintenant, je pense que c'était stupide d'en être fier. Quand on est enfant, on est fier d'entendre ce type de compliment. Je me souviens de la réaction des autres enfants autochtones à l'école. Certains d'entre eux étaient mes cousins. J'étais fier d'être meilleur qu'eux.

Ensuite, j'ai fréquenté une école secondaire de premier cycle où tous les élèves étaient des Autochtones et, par conséquent, où nous étions à égalité. C'était une expérience très différente. J'ai abandonné mes études parce que le racisme était également présent dans les collectivités autochtones. Je n'ai pas un accent autochtone. Je ne parle pas ma langue. J'ai connu l'expérience du racisme en étant traité de «apple». Je n'étais accepté dans aucun des deux groupes.

Je pense que le problème est de découvrir son identité. Je suis Métis et c'est dans cette identité que j'ai puisé mon bien-être. Je ne connais pas la culture des Premières nations, mais je maîtrise la danse méétisse. Je pense qu'il est essentiel d'enseigner leur culture aux jeunes avant toute autre chose.

Le sénateur Hubley: Comme individu, n'était-ce pas une recherche de votre culture menée parallèlement à l'éducation? C'est précisément l'objet de ma question suivante. Lorsque vous avez repris vos études, n'était-ce par parce que vous vous étiez rendu compte qu'une meilleure éducation vous donnerait des possibilités supplémentaires de gagner votre vie, d'obtenir un meilleur emploi, voire d'entreprendre des études universitaires, ou l'avez-vous fait uniquement parce que vous aviez besoin d'un élément culturel dans votre vie?

M. Potskin: Si j'ai décidé de terminer mes études, c'était pour aider ma collectivité. C'était mon principal but.

Le sénateur Hubley: Vous vouliez vous instruire pour pouvoir mettre sur pied des programmes comme ceux dont vous êtes maintenant responsable?

M. Potskin: Je fais partie de comités depuis mon jeune âge. Le sénateur Chalifoux est une des personnes qui m'a encouragé à le faire: «Vous êtes jeune; allez travailler sur le terrain.» Je ne fréquentais pas l'école et je pouvais donc être membre de nombreux comités. J'ai compris que je n'attendrais pas mes objectifs si je ne retournais pas à l'école. C'est donc la raison pour laquelle j'ai repris mes études.

Le sénateur Hubley: Était-ce votre motivation?

M. Potskin: Oui, je voulais travailler pour la collectivité.

Le sénateur Hubley: En étiez-vous conscient?

M. Potskin: Oui. J'étais conscient qu'il fallait être instruit pour être actif dans notre société.

La présidente: Monsieur Warner, en ce qui concerne les enfants auxquels vous avez affaire, je vous poserais la même question que celle que le sénateur Hubley a posée à M. Potskin. Avez-vous des commentaires à faire au sujet des enfants avec lesquels vous êtes en contact?

Mr. Warner: From the histories we get on our kids before they come to us, we have to decide who to admit and who not to admit. All of them are needy but, educationally, they are extremely needy. They have pretty much been the examples of failures in classrooms, from what I read in the admission forms. They are in the specialized classrooms. There is lots of behavioural acting-out.

We have on-school visits twice a week, which is almost at the harassment stage, to find out how our kids are doing. Ninety per cent of the time they are in what are called structured learning classrooms and special classrooms. They do not go to school for a long time. No one is sending them. They might not want to go because they do not have a lunch. It is embarrassing to sit there with a potato peel sandwich at lunch hour. Again, there is racism.

When they do finally come to us, we provide hands-on support for all our kids to ensure things are going well. If they are not, we try to resolve the situation. If we cannot resolve it, we will move them so that things are healthy in the school.

Our philosophy is that for as much time as a young person spends in school, it should not be hell while they are there. They have enough going against them at the time. Therefore, we really try hard to establish good relationships with schools and tell it like it is, if it needs to be told as it comes up. Consequently — and you might find this hard to believe — our kids do not skip school and they do not miss school. It has to do with the support involved.

We even have a nasty little consequence if school is skipped. It is called MUT, or makeup time. We travel them back and forth with a communication book based on work, attendance and behaviour so that we can get a good handle — not only from the on-site visits but daily — on where there are difficulties. The schools love it. We love it. Ultimately, our residents succeed in it.

The Chairman: You provide support, support, support?

Mr. Warner: It means a lot. When this happens, it is not like it is the first time it has happened, but so often parents become frustrated. We have a bigger club when we go there. Many parents are intimidated to go through some of the problems that develop on the schoolyard or in the school. We are not intimidated. We are used to supporting kids. We do not go in there with an attitude. The only attitude we have is diplomacy, and we get a lot done.

Senator Sibbeston: I would like to ask for a synopsis from each of the witnesses. Sitting here and hearing the witnesses, it is difficult to gauge the state of the situation. You all work in various areas and so you speak about your experiences. To a certain extent, the situation is bleak.

M. Warner: Nous devons décider au préalable, d'après leurs antécédents, quels enfants nous pouvons accueillir. Tous ces enfants sont dans le besoin mais, sur le plan éducatif, leurs besoins sont criants. D'après l'information fournie dans les formulaires de demande d'admission, ils sont pour la plupart des cas flagrants d'échec scolaire. Ils sont dans des classes spécialisées. Ils ont souvent de mauvais comportements.

Nous faisons des visites scolaires deux fois par semaine, ce qui frise le harcèlement, pour vérifier si nos jeunes font des progrès. Quatre-vingt-quinze pour cent d'entre eux sont dans des classes dites d'apprentissage structuré ou dans des classes spéciales. Ils s'absentent de l'école pendant de longues périodes. Personne ne les y envoie. Parfois, ils n'ont pas envie d'y aller parce qu'ils n'ont pas de quoi manger à midi. C'est embarrassant d'être là avec un sandwich aux épluchures de pomme de terre, à l'heure du dîner. Le racisme est présent également.

Quand on s'adresse enfin à nous, nous apportons un soutien direct aux enfants que nous accueillons pour nous assurer que tout va bien. S'ils ont des problèmes, nous tentons de les résoudre. Si nous n'y arrivons pas, nous les changeons d'école pour qu'ils soient dans un milieu scolaire sain.

Notre principe est que le séjour d'un jeune en milieu scolaire ne devrait pas être un enfer. Ces jeunes sont déjà très défavorisés. Nous nous efforçons donc d'établir de bonnes relations avec les écoles et de dire franchement ce qui ne va pas quand c'est nécessaire. Vous aurez peut-être de la difficulté à le croire, mais nos jeunes ne manquent pas l'école et ne sautent pas des cours. C'est grâce à l'appui qu'ils reçoivent.

Nous imposons même une petite sanction lorsqu'ils sautent des cours. Nous l'appelons MUT ou «makeup time». Nous les obligeons à lire un livre de communication axé sur le travail, l'assistance aux cours et le comportement et, par conséquent, nous avons un bon contrôle — non seulement lors des visites sur place mais quotidiennement — sur les difficultés qu'ils peuvent avoir. Les écoles apprécient beaucoup ce système. Nous l'apprécions beaucoup. Tout compte fait, il est efficace pour nos pensionnaires.

La présidente: Vous apportez donc du soutien, du soutien et encore du soutien.

M. Warner: Beaucoup de soutien. Quand ces jeunes ont des problèmes, ce n'est généralement pas la première fois, mais les parents se lassent. Nous avons plus d'influence. La plupart des parents hésitent à affronter certains des problèmes qui surgissent à l'école ou dans la cour d'école. Quant à nous, nous ne sommes pas intimidés. Nous avons l'habitude de soutenir les jeunes. Nous n'adoptons pas une attitude réprobatrice. Notre seule tactique est la diplomatie et nous obtenons d'excellents résultats.

Le sénateur Sibbeston: Je voudrais que les témoins me remettent un résumé de leurs mémoires. Il n'est pas facile d'évaluer la situation tout en l'écoutant. Vous êtes actifs dans des domaines différents et vous relatez vos expériences. La situation est dans une certaine mesure déplorable.

I come from the North where things are not so bad, I believe, but when I hear about the plight of Aboriginal peoples in the city, it sounds so bleak. It is so difficult to move from the rural to the urban setting. It is a different way and style of life, with Aboriginal people coming from the land, trying to fit in somehow in the urban centres.

I appreciate your knowledge in the areas in which you work. I recognize as well that the movement of Aboriginal people from the rural to the urban centres is a phenomenon that is likely to increase. It will not decrease. Is there any hope? What would you like to see done? What can the government do to help you address the plight of Aboriginal people? You are most familiar and experienced in this setting. What can be done? Is there any hope? Is there any light at the end of the tunnel? Is there any future at all for us as a country and for Aboriginal people fitting into urban life?

Ms. Waite: In answer to your question, I think things are better. The first families had the rough time. I used to try to find homes for them. The houses that we were shown — by the Métis Association, by the way — were so awful. They were the only ones available. I thought, well, as a woman, if I can work in the kitchen, I guess I will take this house.

It is not that way at all now. The housing is better. I know it is not perfect, but it is better. There are now families who will be cushioned from the culture shock that occurs when they leave the reserve.

Social workers pose a problem. I have screamed so much about social workers that I get good ones now. We had our own social work system, which worked well. I used it for years in Calgary. Now, the social worker will step in — I have had it happen several times — and botch up everything because they are using non-native, middle-class standards. You cannot combine the two societies that way. You will fall back on the native solution, and it achieves the same end.

I thought the Head Start Program, which Senator Hubley discussed, was interesting. We do open up things. My problem is whether I should go ahead and open up and let the papers know that we have a cocaine problem. It is really as blunt as that.

Mr. Warner: I seriously think there is hope for the future. One can identify where some of the problem areas are and provide the support for same. People come in from the rural areas, much like going in to Edmonton and hanging around with guys that you know. Maybe you end up hanging with Métis rather than Indian. In Regina, people from the reserves will come in and hang around the people they might know.

Je vis dans le Nord où la situation n'est pas aussi grave. D'après les commentaires que j'entends sur les problèmes qu'ont les Autochtones vivant en milieu urbain, j'ai l'impression que leur situation est déplorable. Une personne qui a vécu en milieu rural a beaucoup de difficulté à s'adapter à un milieu urbain. Dans les centres urbains, le mode de vie est différent et les Autochtones qui vivent en contact étroit avec la nature ont de la difficulté à s'y adapter.

J'apprécie les connaissances que vous avez dans votre domaine. Je me rends compte que la migration des Autochtones des zones rurales vers les centres urbains est un phénomène qui sera probablement de plus en plus accentué. Cette tendance ne diminuera pas. Y a-t-il de l'espoir? Quelles mesures voudriez-vous que l'on prenne? Quelles initiatives le gouvernement peut-il prendre pour aider à sortir les Autochtones de cette situation critique? Vous avez une longue expérience et une connaissance approfondie dans ce milieu. Quelles mesures pourrait-on prendre? Y a-t-il de l'espoir? Peut-on voir une lueur au bout du tunnel? Peut-on envisager l'avenir avec sérénité et prévoir que les Autochtones s'adapteront à la vie en milieu urbain?

Mme Waite: Je pense que la situation s'est améliorée. Ce sont les premières familles qui ont eu le plus de difficulté. J'ai essayé de leur trouver un logement. Les logements qui nous étaient proposés — par l'Association des Métis — étaient en piteux état. C'étaient les seuls disponibles. Je me disais que, pour une femme, une maison où il était possible de travailler dans la cuisine était un logement acceptable.

La situation a changé du tout au tout. Les logements sont de meilleure qualité. Je sais qu'ils ne sont pas parfaits, mais ils sont de meilleure qualité. Le choc culturel qui se produit lorsqu'une famille quitte la réserve est maintenant amorti.

Nous avons eu des difficultés avec les travailleurs sociaux. J'ai tellement critiqué les travailleurs sociaux qu'on m'envoie maintenant les plus compétents. Nous avons établi notre propre système de travail social qui était efficace. Je l'ai utilisé pendant des années à Calgary. Le travailleur social intervenait — et cela m'est arrivé plusieurs fois — et il fichait tout en l'air parce qu'il se basait sur des normes propres à la classe moyenne de la population non autochtone. On ne peut pas fusionner les deux sociétés de la sorte. En fin de compte, on a de nouveau recours à la solution autochtone, qui sert le même objectif.

Je pense que le Programme d'aide préscolaire, que le sénateur Hubley a mentionné, est intéressant. Nous révélons de plus en plus les problèmes. Je me demande si je devrais continuer et faire savoir aux journalistes que nous avons un problème de cocaïne. C'est la question que je me pose.

M. Warner: Je suis convaincu qu'il y a de l'espoir pour l'avenir. On peut déceler certains secteurs où des problèmes se posent et apporter de l'appui. Des Autochtones originaires de régions rurales qui s'établissent à Edmonton par exemple, ont tendance à fréquenter des gens qu'ils connaissent. On finit peut-être par fréquenter des Métis plutôt que des Indiens. À Regina, les Autochtones qui viennent des réserves ont tendance à fréquenter des connaissances.

Unfortunately, who they know and who they are hanging around with is in the 'hood. The socio-economics are terrible. All you have to do is walk in there — not that you would want to do it — and go through some houses and find out what is inside. You would be appalled at what is going on. It becomes your community, however. There is the odd social worker who goes in there to try to make things right, but there is no feeling of community whatsoever. Things are very destitute. There is no cash, no food, little furniture. There is trouble in the 'hood and trouble at school. There must be an intense neighbourhood base.

Places like our centre, and I know of others, were built and started off with one family and then another family. We have many families coming to us for that kind of assistance. There has to be a presence of health and safety in the community that people can count on. I want to go back to the resilience of families and youth. They will do that. They can do it. Right now, they feel there is nowhere to go. They want to go. We should get them going there because they do want things to be better, and I agree that things could be better.

Mr. Potskin: My focus is all about creating more awareness among Aboriginal people about their own cultures, creating awareness among non-Aboriginal people about Aboriginal cultures, and the transition or migration of First Nations and Aboriginal people coming into the urban settings.

Creating a bigger emphasis on National Aboriginal Day would be a great start. I think that is done through DIAND. Many cities have Native Awareness Week, as do many colleges. We could put more emphasis into encouraging more people to participate in those weeks.

The death of Louis Riel was November 16, and every year most Western cities celebrate Metis Week. There could be more promotion of Metis Week.

Creating an Aboriginal youth centre in each city would be a good idea. I did not get to go to the White Buffalo one in Saskatoon. I wish the executive director could have made it. They have a great Aboriginal youth centre, which every urban settling needs in order to assist urban Aboriginal youth moving into urban settings. At one time we needed friendship centres in every city. Now we need Aboriginal youth centres because the Aboriginal population will double within the next 10 years.

It would be good to increase awareness among Aboriginal people and non-Aboriginal people about our culture.

Senator Chaput: I think I heard one of the panellists say that over 50 per cent of Aboriginals live in cities. Did I hear that right?

Leurs connaissances et les autres personnes qu'ils fréquentent vivent malheureusement dans le «hood». Les conditions socio-économiques y sont extrêmement dures. Il suffit d'aller y faire un tour à pied — pas parce qu'on souhaite le faire — et d'aller voir ce qui se passe à l'intérieur des maisons. Vous seriez consternés. Cela devient votre collectivité. De temps en temps, un travailleur social se rend là pour tenter d'améliorer la situation, mais le sens communautaire est absent. C'est la misère noire. Les gens n'ont pas d'argent, pas de vivres et peu de meubles. Il y a des problèmes dans le «hood» et il y en a à l'école. Il est nécessaire d'établir une base communautaire très solide.

Quand des établissements comme notre centre, et j'en connais d'autres, ont ouvert leurs portes, ils ont d'abord accueilli une famille, puis une autre, et finalement de nombreuses familles viennent solliciter notre aide. Il est nécessaire d'établir dans la collectivité une présence dans le domaine de la santé et de la sécurité sur laquelle les membres de cette collectivité puissent compter. Je voudrais mentionner à nouveau la ténacité des familles et des jeunes. Ils veulent changer leur vie. Ils peuvent le faire. Ils ont actuellement l'impression que la situation est sans issue. Ils veulent pourtant s'en sortir. Il faudrait qu'on les y aide parce qu'ils tiennent beaucoup à ce que la situation s'améliore et je suis convaincu qu'elle pourrait s'améliorer.

M. Potskin: Ce qui m'intéresse principalement, c'est de sensibiliser davantage les Autochtones à leur culture, de sensibiliser les non-Autochtones aux cultures autochtones et à la transition ou à la migration des membres des Premières nations et des Autochtones vers les zones urbaines.

On partirait du bon pied en mettant davantage l'accent sur la Journée nationale des Autochtones. Je pense que les activités de cette journée sont organisées par l'intermédiaire du ministère des Affaires indiennes et du Nord. On organise une semaine de sensibilisation aux cultures autochtones dans de nombreuses villes, ainsi que dans de nombreux collèges. On pourrait encourager davantage de personnes à y participer.

Louis Riel est mort un 16 novembre et chaque année, la plupart des villes de l'Ouest commémorent la Semaine des Métis. On pourrait faire davantage de publicité au sujet de cette semaine.

La création d'un centre autochtone dans chaque ville serait une excellente initiative. Je n'ai pas encore visité le centre White Buffalo, à Saskatoon. J'aurais aimé que la directrice exécutive du centre soit ici aujourd'hui. Le centre de Saskatoon est un centre pour Autochtones très intéressant, comme chaque milieu urbain devrait avoir son centre, pour aider les jeunes Autochtones urbains à faire la transition. Il y a un certain nombre d'années, nous avons besoin d'un centre d'amitié dans chaque ville. Maintenant, c'est de centres pour jeunes Autochtones que nous avons besoin parce que la population autochtone doublera au cours des dix prochaines années.

Il serait utile de sensibiliser davantage les Autochtones à leur culture et les non-Autochtones à notre culture.

Le sénateur Chaput: Je pense qu'un des témoins a mentionné que plus de 50 p. 100 des Autochtones vivent en milieu urbain. Est-ce bien cela?

Mr. Warner: Yes.

Senator Chaput: I think Mr. Potskin said that there was nothing for the 14- to 17-year-old Aboriginal kid who was not going to school. There is no place to go and he does not get help from welfare, so that young person is on the streets. When we talk about the 50 per cent of Aboriginals who live in cities, do we know if a higher percentage involves those young people aged 14 to 17?

Mr. Potskin: I do not think we can get exact stats there. From what I am seeing with the youth on the street, a lot are at that age, or they came to the city at that age and they are now in their twenties. If you are on the streets, it is hard to get off once you get into those addictions.

Ms. Waite: I worked on the mayor's committee for over five years. It was interesting in Calgary, because we did not have a large Indian population. They were going into Indian homes, horrible homes in some cases. Homeless youth, not just natives, are kind of like natives. They do not care what your agency is, they care about the person. They work in fear and with no money. They are a bit like little white Indians. We did not have that many natives in Calgary involved in this group at all. I found that the agencies that sat around the table were the ones who said, "I am from so and so. Why can you not accept me as the best agency in the business?" You cannot do it that way with these kids. They will look at you and judge you. If they like you, they will work with you. It does not matter whether they are white or Indian. It is a problem generally among the homeless.

Senator Chaput: Someone talked about teaching young kids about their history. Is it being done in your schools?

Mr. Potskin: What is lacking is regional history of the Aboriginal cultures. From what I have seen in Edmonton and Calgary, we are learning about the Iroquois, whose lands were down east here, and we are learning about Louis Riel, and he is still considered a traitor in the history books. However, there is no local history for the Aboriginal groups. It is up to the provinces to localize their history and cultural training within the school systems.

Ms. Waite: Separate schools are taking natives from their own areas in the school and putting the family into the school to teach. I taught in Calgary for 30 years and that is why it was quiet for a long time. You have to let people like John Potskin do this. They are capable of going into the classroom. That is why Calgary was quiet for so long, and then suddenly everything popped.

The Chairman: Mr. Warner, do you have any comments on Senator Chaput's comments on the schools and education?

M. Warner: Oui.

Le sénateur Chaput: Je pense que M. Potskin a mentionné qu'aucun centre n'avait été ouvert pour les jeunes Autochtones de 14 à 17 ans qui ne fréquentent pas un établissement scolaire. Ils n'ont aucun établissement où aller et n'ont pas accès aux services d'assistance sociale; ils sont donc dans la rue. Vous avez mentionné qu'environ 50 p. 100 des Autochtones vivent en milieu urbain, mais sait-on si le pourcentage est encore plus élevé chez les jeunes âgés de 14 à 17 ans?

M. Potskin: Je ne pense pas qu'il soit possible d'obtenir des chiffres portant spécifiquement sur ce groupe d'âge. À en juger d'après les jeunes que je vois dans la rue, la plupart d'entre eux en font partie ou sont venus s'établir à la ville à cet âge-là et sont maintenant dans la vingtaine. Une fois qu'on est dans la rue, il est difficile d'en sortir à cause des accoutumances.

Mme Waite: J'ai été membre du comité du maire de Calgary pendant plus de cinq ans. C'était intéressant parce que la population indienne n'était pas très importante. Certains vivaient dans des maisons pour Indiens qui étaient quelquefois en piètre état. Les jeunes sans abri, même s'ils ne sont pas autochtones, ont à peu près la même mentalité. Ils ne s'intéressent pas à l'agence mais à la personne avec laquelle ils ont des contacts. Ils travaillent dans la crainte et n'ont pas d'argent. Ce sont en quelque sorte des petits Indiens blancs. Le nombre d'Autochtones appartenant à ce groupe d'âge n'était pas très élevé à Calgary. J'ai constaté que les représentants des organismes faisant partie de ce comité avaient tendance à penser que leur organisme était le meilleur. Ce n'est pas ainsi qu'on travaille avec ce type de jeunes. Ils vous observent et ils vous jugent. S'ils vous apprécient, ils collaboreront. Qu'ils soient blancs ou Indiens, ils se comportent de la même façon. Ce problème est généralisé chez les sans-abri.

Le sénateur Chaput: L'un ou l'une de vous a mentionné qu'il faudrait enseigner leur histoire aux jeunes enfants. Est-ce qu'on le fait dans les écoles?

M. Potskin: Ce qu'on n'enseigne pas dans les écoles, c'est l'histoire régionale des cultures autochtones. D'après ce que j'ai constaté à Edmonton et à Calgary, dans les cours d'histoire, on mentionne les Iroquois qui avaient leurs terres dans cette région-ci, ainsi que Louis Riel, qui est toujours considéré comme un traître dans les manuels. On ne donne toutefois pas de cours d'histoire locale pour les groupes autochtones. C'est aux provinces qu'il incombe de mettre sur pied des cours d'histoire locale et de faire de la formation culturelle dans le réseau scolaire.

Mme Waite: Les écoles séparées invitent des Autochtones de leur région et les membres de la famille de leurs élèves à enseigner. J'ai d'ailleurs enseigné à Calgary pendant 30 ans et c'est grâce à cette présence autochtone que le calme a longtemps régné. Il est nécessaire de permettre à des personnes comme John Potskin d'enseigner. Elles sont capables de le faire. C'est grâce à cette présence que le calme a régné pendant des années à Calgary, puis tout a soudainement changé.

La présidente: Monsieur Warner, avez-vous des commentaires à faire au sujet des observations du sénateur Chaput sur les écoles et sur l'éducation?

Mr. Warner: What was the question again?

Senator Chaput: You talked about how you wanted the kids to get their own identities. To do that, you need to know where you come from, and you have to be proud of what you are. Otherwise, it is as though you do not have any roots. I was wondering if history was taught in the schools.

Mr. Warner: That is a totally good idea. We had a lot of kids who were coming back from schools and not learning anything about their own history. Along with education, you are talking more about history, especially with a strong cultural emphasis. That is something the youth that we work with would be involved in, especially if a lot of culture was involved with the history.

Senator Chaput: Yes, traditions, culture and interests.

Statistics Canada just released its 2001 statistics. A disproportionate majority of the Aboriginal people in urban areas are under the age of 14 years.

Mr. Potskin: The Aboriginal population under age 24 is 50 per cent. Out of that 50 per cent, 60 per cent are under the age of 14.

Senator Léger: In the article you were reading, Ms. Waite, the 51 per cent of Aboriginal people in urban areas is not just youth, is the correct? It must be families that moved out.

Ms. Waite: I would think so.

Senator Léger: Adults are included in that figure. About 88 per cent of the government money goes to the reserves for programs on those reserves, and 3.5 per cent goes to the city?

Ms. Waite: Yes

Senator Léger: Do you think the government reads statistics? Are we lost?

Ms. Waite: I am the one who graduated in economics.

Senator Léger: It is funny. That is the government part. Why do we have that imbalance? We will ask another department about that.

I know this committee wants the youth in urban areas, but parents have a residential education, you said, or whatever. Is anything being done to help the adults in the urban areas, at the same time as helping the youth?

Ms. Waite: It is. I had three people coming to my office who could not read. I went to what is now Bow Valley College. It was then AVC, Alberta Vocational College. One was a man who wanted to be a taxidermist, and he knew he had a two-hour examine coming up. He could not read for the exam. Another was a woman whose children were in school and she could not help with the homework, and so on. This is a slow process. You expect sparks and fireworks but you will not get that. Those three learned how to read, and they were valuable citizens as a result.

M. Warner: Pouvez-vous me rappeler la question?

Le sénateur Chaput: Vous avez mentionné que vous vouliez que les jeunes acquièrent une identité propre. Pour y arriver il est nécessaire d'être au courant de ses racines et d'être fier de ses origines. Sinon, c'est comme si l'on n'avait pas de racines. Je voudrais savoir si l'on enseigne l'histoire dans les écoles.

M. Warner: C'est une excellente suggestion. Nous avons eu des contacts avec de nombreux jeunes auxquels on n'enseignait pas leur propre histoire. Il faudrait organiser des cours d'histoire en mettant particulièrement l'accent sur la culture. Les jeunes auxquels nous avons affaire apprécieraient beaucoup, surtout si l'on mettait l'accent sur la culture.

Le sénateur Chaput: Oui, sur les traditions, la culture et les centres d'intérêt.

Statistique Canada a publié récemment ses statistiques pour 2001. Un pourcentage très élevé des Autochtones vivant en milieu urbain sont âgés de moins de 14 ans.

M. Potskin: La population autochtone de moins de 24 ans représente 50 p. 100 des Autochtones vivant en milieu urbain et 60 p. 100 d'entre eux sont âgés de moins de 14 ans.

Le sénateur Léger: Madame Waite, si j'ai bien compris, les 51 p. 100 d'Autochtones vivant en milieu urbain mentionnés dans l'article dont vous avez lu un passage ne sont pas uniquement des jeunes. Ce sont probablement des familles qui ont déménagé. Est-ce bien cela?

Mme Waite: C'est ce que je pense.

Le sénateur Léger: Les adultes sont inclus dans ce pourcentage. Environ 88 p. 100 des fonds octroyés par le gouvernement sont destinés au financement des programmes dans les réserves alors que 3,5 p. 100 seulement de ces fonds sont destinés aux programmes en milieu urbain.

Mme Waite: Oui.

Le sénateur Léger: Pensez-vous que le gouvernement s'intéresse aux statistiques? Avons-nous perdu le contact?

Mme Waite: C'est moi qui ai un diplôme en économie.

Le sénateur Léger: C'est amusant. C'est la contribution du gouvernement. Pourquoi un tel écart? Nous poserons la question à un ministre.

Nous voulons aider les jeunes vivant en milieu urbain, mais leurs parents ont été éduqués dans des pensionnats, d'après ce que vous avez mentionné. Intervient-on également pour aider les adultes qui vivent en milieu urbain?

Mme Waite: Oui. J'ai reçu la visite dans mon bureau de trois personnes qui étaient incapables de lire. Je me suis adressée à l'établissement qui est maintenant le Collège de Bow Valley. Il s'appelait alors Alberta Vocational College (collège de formation professionnelle de l'Alberta). L'une de ces personnes était un homme qui voulait devenir taxidermiste et il savait qu'il devrait passer un examen de deux heures. Il était incapable de lire pour préparer cet examen. Une autre de ces personnes était une femme dont les enfants allaient à l'école et qui était incapable de les aider

I want to tell you something else: Out of that Head Start program I had three gifted students. How could I tell they were gifted? At the age of two, they were using very structurally complex English sentences, although the homes that they came from were traditionally Blackfoot. That is tricky business, and they were very gifted children.

First, you must convince grandmother that a gifted child does not mean she is spiritually gifted, but that she is academically gifted. You must separate the two. We finally got that message through, but then grandmother stepped in and sent the girl back to the reserve. That is the hardest place for a gifted child to work. I kept her in class because I knew she would run away eventually; it would be too much for her. The social workers will not let us follow through with these children. We need every gifted student we can get. When they came out with Head Start, we wanted permission to help with the child and ensure that she got the books she needed to re-enforce the academic atmosphere. We did not get that permission from the social workers at all, and the support was cut right off.

Senator Léger: That brings in my third question. Mr. Patskin, you mentioned the "awareness." Is there anything being done? I feel I am fortunate as a senator to be here to learn what I have been learning for the past year and half. I am fortunate to become aware. Is anything being done to help these social workers, to help the other kind of mentality? We are not judging or blaming, but are we in the white schools also sharing the Aboriginal cultures, the awareness?

Mr. Patskin: The greatest awareness of every culture that I have seen would be in Edmonton, at the Heritage Festival, and that should be promoted, not only from the aspect of native awareness but also to ensure that everyone learns about their own culture.

A friend of mine is dating a Chinese woman who is really into her culture. He said that she is a Chinese fanatic. I asked him what he is and he said, "I am Canadian." I said that watching hockey every day does not make him a Canadian, so he said he was Polish. I asked why he did not go to the Polish church. I told him that there was a Polish youth centre up the street where he could volunteer, but he said he was Canadian, not Polish.

I think that our Canadian society has to go back to its own roots. I think that if you learn about your own culture, you will be more aware of everyone else's culture as well.

Senator Léger: There are no courses in schools that teach us about our culture.

à faire leurs devoirs. C'est un long processus. On s'attend à ce que ce soit très rapide, mais on se fait des illusions. Ces trois personnes ont appris à lire et sont devenues des citoyens à part entière.

J'ai autre chose à signaler: parmi les participants au Programme d'aide préscolaire pour les Autochtones, il y avait trois élèves doués. Comment me suis-je rendu compte qu'ils étaient doués? À l'âge de deux ans, ils faisaient des phrases en anglais dont la structure était très complexe, même s'ils venaient d'un milieu traditionnel blackfoot. C'est étonnant, mais ces enfants étaient très doués.

Il faut d'abord convaincre la grand-mère qu'un enfant doué n'est pas nécessairement un enfant doué sur le plan spirituel mais plutôt sur le plan scolaire. Il faut faire la distinction entre les deux. Nous sommes finalement parvenus à faire passer le message, mais la grand-mère est intervenue et a repris la fille dans la réserve. C'est l'endroit le moins indiqué pour un enfant doué. Je l'avais gardée à l'école parce que je savais qu'elle finirait par se sauver et que ce serait trop dur pour elle. Les travailleurs sociaux ne nous permettent pas de suivre ces enfants. Nous avons besoin du plus grand nombre possible d'enfants doués. Quand ils se sont inscrits au Programme d'aide préscolaire, nous voulions avoir la permission d'aider cette fillette et nous assurer qu'elle reçoive les manuels nécessaires pour renforcer le climat scolaire. Nous n'avons pas obtenu la permission des travailleurs sociaux et le soutien a été retiré instantanément.

Le sénateur Léger: Voici ma troisième question. Monsieur Patskin, vous avez mentionné le terme «sensibilisation». Fait-on quelque chose sur ce plan? Je m'estime privilégiée d'avoir l'occasion comme sénateur d'apprendre tout ce que j'ai appris depuis un an et demi. J'ai le privilège d'en être consciente. Prenons des initiatives pour aider ces travailleurs sociaux et pour encourager cette autre mentalité? Il ne s'agit pas de juger ni de critiquer, mais les élèves qui fréquentent les écoles pour Blancs sont-ils sensibilisés aux cultures autochtones?

M. Patskin: La meilleure sensibilisation aux diverses cultures est celle que l'on fait à Edmonton, dans le cadre du Heritage Festival. C'est le type d'événement qu'il faudrait encourager, non seulement pour la sensibilisation aux cultures autochtones mais aussi pour mettre les membres des divers groupes ethniques en contact avec leur propre culture.

Un de mes amis fréquente une Chinoise qui est très attachée à sa culture. D'après lui, c'est une fanatique de la culture chinoise. Je lui ai demandé à quelle culture il s'identifie et il m'a répondu: «Je suis Canadien.» J'ai mentionné que ce n'était pas parce qu'il suivait des parties de hockey tous les jours qu'il était Canadien. Il m'a alors dit qu'il était Polonais. Je lui ai demandé pourquoi il ne fréquentait pas l'église polonaise. Je lui ai signalé qu'il y avait dans la rue un centre pour jeunes Polonais où il pourrait faire du bénévolat, mais il m'a dit qu'il était Canadien, pas Polonais.

Je pense que notre société canadienne doit s'intéresser à ses racines. Je pense que si l'on acquiert une connaissance de sa culture, on est davantage sensibilisé aux autres cultures.

Le sénateur Léger: On ne donne pas des cours sur la culture dans les écoles.

Mr. Potskin: There are some native specialists.

Senator Léger: Is there a course? Do you learn that from history books?

Mr. Potskin: I made a presentation to Hedy Fry when she was the Minister of Multiculturalism. I said that we should encourage every province to start educating on native awareness. I think Ontario has Black Awareness Month. We need native awareness classes all across the country.

In the United States, Black Awareness is working to help black people with self-esteem, and it would work here with Aboriginal people.

Senator Léger: Mr. Warner, you said you had an all-Aboriginal board?

Mr. Warner: Yes, including two elders.

Senator Christensen: Mr. Warner, is your youth community a live-in situation?

Mr. Warner: Yes, it is.

Senator Christensen: How many boys do you have?

Mr. Warner: We have a maximum of six boys at any one time.

Senator Christensen: You have the children but you also work with their families, where possible?

Mr. Warner: That is correct.

Senator Christensen: How do they come to your centre?

Mr. Warner: A lot of times they contact us directly.

Senator Christensen: The children do?

Mr. Warner: It is usually a parent who will contact us when they are having trouble with a young person. We have liaison with the Department of Social Services. They are steered that way, and admissions come in based on where the needs are. We meet as a committee and decide who to admit. From that point on, there are reviews with the family and the child in the group home every four to six weeks, or as need be, depending on how things are developing.

Senator Christensen: When a parent — probably usually a single parent — is having a problem with a child who is out on the streets and out of control, or whatever, they would come to you and ask for help?

Mr. Warner: Yes, or their worker. Sometimes they do not come to us or the worker. Sometimes it is via their history; there is just too much acting-out.

Senator Christensen: You said that some of them are with you for a lengthy period of time?

Mr. Warner: Yes.

M. Potskin: Je connais quelques experts autochtones.

Le sénateur Léger: Y a-t-il un cours? Est-ce qu'on utilise les manuels d'histoire?

M. Potskin: J'ai fait une intervention auprès de Mme Hedy Fry lorsqu'elle était ministre du Multiculturalisme. J'ai mentionné qu'il faudrait encourager les diverses provinces à faire de la sensibilisation aux cultures autochtones. Je pense qu'en Ontario, il y a un Mois de sensibilisation aux Noirs. Il est nécessaire d'instaurer des cours de sensibilisation aux cultures autochtones dans les diverses régions du pays.

Aux États-Unis, la sensibilisation aux Noirs aide les Noirs à avoir de l'estime de soi et une telle approche serait efficace au Canada en ce qui concerne les Autochtones.

Le sénateur Léger: Monsieur Warner, n'avez-vous pas mentionné que votre conseil d'administration était entièrement composé d'Autochtones?

M. Warner: Oui, y compris deux Aînés.

Le sénateur Christensen: Monsieur Warner, est-ce que vos jeunes sont des internes?

M. Warner: Oui.

Le sénateur Christensen: Combien de garçons avez-vous?

M. Warner: Un maximum de six à la fois.

Le sénateur Christensen: Vous vous occupez des enfants mais vous collaborez également avec leur famille, quand c'est possible.

M. Warner: C'est bien cela.

Le sénateur Christensen: Comment arrivent-ils à votre centre?

M. Warner: Dans la plupart des cas, la famille se met en contact avec nous.

Le sénateur Christensen: Les enfants?

M. Warner: C'est généralement un parent qui se met en contact avec nous quand il a des problèmes avec un jeune. Nous avons des contacts avec le ministère des Services sociaux. On les dirige vers ce ministère et les admissions sont faites en fonction des besoins. Notre comité se réunit et prend une décision sur l'opportunité d'admettre un jeune. Dès lors, on fait un suivi auprès de la famille et auprès de l'enfant placé en foyer de groupe, toutes les quatre à six semaines, selon les besoins et selon les circonstances.

Le sénateur Christensen: Lorsqu'un parent — généralement chef de famille monoparentale — a un problème avec un enfant qui vit dans la rue ou sur lequel il n'a plus aucun contrôle, est-ce à vous qu'il s'adresse pour solliciter de l'aide?

M. Warner: À nous ou à son travailleur social. Quelquefois, les parents ne s'adressent pas à nous ni au travailleur social. Nous sommes parfois saisis de certains cas à cause des antécédents ou de comportements trop graves.

Le sénateur Christensen: Vous avez mentionné que certains d'entre eux restaient chez vous pendant une période assez prolongée.

M. Warner: Oui.

Senator Christensen: With only six spaces, you are not able to deal with a lot of children, are you?

Mr. Warner: That is right.

Senator Christensen: It is a very small community.

Mr. Potskin, you spoke about homelessness and said something that we hear often when people are talking about homelessness: that is, they are homeless because they want to be out on the street. You mentioned that that is the lifestyle that some people want, and that those are not the people we should be dealing with.

Could you elaborate on the subject of those who are happy to be homeless and out on the street? I have never really bought that argument and I would like you to expand on it.

Mr. Potskin: Maybe it is the culture of the gypsies. They did not like to be in one place. We have an Aboriginal newspaper in the community and one Aboriginal woman writes to us every month. She writes about how she enjoys living on the streets and not having to pay rent. She stays at a place where they pay \$10, and 20 of them sleep in a bachelor apartment.

Senator Christensen: Then they are not truly homeless.

Mr. Potskin: They are not truly homeless, but she spends all day on the streets selling her artwork. She goes from apartment to apartment. Depending on the month, they live in abandoned houses.

One reason she enjoys it is that she does not have any boundaries or limits. She does not have a full-time job that she is committed to, and she enjoys travelling. She has been all across Canada and through some of the United States. She is only 22 years old and says that she has learned more already than most people will ever learn in their lives. She enjoys the lifestyle, as do some other youths. Some of us enjoy stable lives, owning our own homes and having a cat; some like to roam around the country.

Senator Christensen: I would assume that she would be an exception.

Mr. Potskin: There are a few who really enjoy that life style, but most of them do not want to be there.

Senator Hubley: Mr. Warner, parenting skills is a theme that has been recurring. What has happened to parenting skills? Is it just this generation where we have very young parents and single-family parents?

Mr. Warner: That is a very good question, and I would say it is intergenerational. It goes back two or three generations. It is interesting that you ask that question because I used to teach the mothers of two of the last four admissions at my agency when they were at the alternative school at Cornwall. Now, after a long period of absence, they have surfaced and their kids are in trouble. That is one generation that I know of, but I think it goes back before then. I recall some of their circumstances when they

Le sénateur Christensen: Comme vous n'avez que six places, vous n'êtes probablement pas en mesure de vous occuper d'un grand nombre d'enfants.

M. Warner: C'est bien cela.

Le sénateur Christensen: C'est un très petit groupe.

Monsieur Potskin, vous avez mentionné qu'il était souvent question d'itinérance, notamment que certains sans-abri vivent dans la rue par choix. Vous avez mentionné que c'est un mode de vie que certaines personnes adoptent et que ce n'est pas de celles-ci qu'il faut s'occuper.

Pourriez-vous donner des renseignements plus précis sur les personnes qui sont heureuses d'être sans-abri et de vivre dans la rue? Je n'ai jamais prêté foi à ce type d'argument et je voudrais que vous donniez des informations plus précises à ce sujet?

M. Potskin: Ces personnes ont peut-être la mentalité des gitans qui ne veulent pas être sédentaires. Nous avons un journal autochtone et une femme autochtone nous écrit tous les mois. Elle écrit qu'elle est heureuse de vivre dans la rue et de ne pas devoir payer de loyer. Elle loge dans un petit studio qui lui coûte 10 \$, et qu'elle partage avec une vingtaine de personnes.

Le sénateur Christensen: Ce ne sont donc pas de vrais sans-abri.

M. Potskin: Ce ne sont pas vraiment des sans-abri, mais elle passe toute la journée dans la rue où elle vend ses oeuvres d'art. Elle change d'appartement régulièrement. Pendant certains mois de l'année, ces personnes vivent dans des maisons abandonnées.

Si elle apprécie ce mode de vie, c'est parce qu'elle n'a aucune contrainte. Elle n'a pas d'emploi à plein temps et aime voyager. Elle a parcouru toutes les régions du Canada et certaines des États-Unis. Elle n'a que 22 ans et, d'après elle, elle a déjà appris davantage que la plupart des gens n'apprendront au cours de leur vie. Elle apprécie ce mode de vie, comme d'autres jeunes, d'ailleurs. Certains d'entre nous aiment mener une vie sédentaire, aiment avoir une maison et un chat alors que d'autres préfèrent parcourir le pays.

Le sénateur Christensen: Je présume que cette jeune femme constitue une exception.

M. Potskin: Quelques personnes apprécient vraiment ce mode de vie, mais la plupart ne veulent pas être dans la rue.

Le sénateur Hubley: Monsieur Warner, la question des compétences parentales revient constamment. Que sont devenues les compétences parentales? Est-ce la première génération où les très jeunes parents et les familles monoparentales sont nombreux?

M. Warner: C'est une excellente question, et je dirais qu'elle concerne plusieurs générations. Cela dure depuis deux ou trois générations. C'est intéressant que vous posiez la question, parce que j'ai donné des cours aux mères de deux des quatre derniers jeunes qui ont été admis chez nous, quand elles fréquentaient l'école alternative de Cornwall. Après une longue absence, elles ont refait surface et leurs enfants ont des problèmes. C'est une génération que je connais, mais je pense que cette situation a des

were younger. Their socio-economic and lifestyle lot was as difficult then as it is now. There has not been much change in that regard.

Another senator asked earlier who is providing these services and whether they are available. Through the Department of Social Services there are parental upgrading and life skills courses. However, the courses are offered periodically rather than constantly. The younger generation of mothers today is flying by the seat of its pants, and not out of lack of love or effort. It is just that many youth who are growing up are uncontrollable.

Support has to be all encompassing. There has to be more of a holistic approach. It has to include housing and they need to have someone whom they trust to talk to about their problems. This develops over time and through word of mouth, and it can be done.

In the Department of Social Services in Saskatchewan, social service workers have huge caseloads. Their jobs include dealing with finances, family protection and family care. The job does not focus only on families; they have many more things to cover. There has to be more community-based support.

Ms. Waite: Mr. Warner comes from a stable community. Winnipeg is stable, too; it does not grow.

Calgary is probably one of the fastest-growing cities in Canada, and it is appalling to those of us who grow up there. If I said this in Calgary, they would say, "These are just the problems you have with a big city, dear." I do not like that answer, but it is probably true. We have the problems of a big city now.

We have traffic problems. It may take you two hours to drive home. People's tempers are short now. Language is used that you never heard before in Calgary. Fights occur all the time; we never had that before. They just say, "Well, it is because you are a big city now and everyone has to grow up." The natives are caught in the middle, too. I am not complaining bitterly for myself, but Calgary is a big city. Where do you go for this and that? I have manuals here that tell you what to do for survival in the city, but they do not really cover the problem.

The Chairman: Mr. Warner, you are the Executive Director for the Friendship Centre in Regina; is that correct?

Mr. Warner: No, the Regina Native Youth Community Services.

The Chairman: That is the special group home that you are running, is that correct?

Mr. Warner: Yes, that is correct.

The Chairman: There is a Friendship Centre in Regina, though, am I correct?

Mr. Warner: Yes, that is correct.

The Chairman: Do you access any of that? What is happening in the Friendship Centre?

origines plus lointaines. Lorsqu'elles étaient plus jeunes, leur situation socio-économique et leur mode de vie étaient aussi précaires que maintenant. Rien n'a beaucoup changé à cet égard.

Un autre sénateur a demandé tantôt qui fournissait ces services et s'ils étaient accessibles. Des cours de formation au rôle de parent et d'initiation à la vie quotidienne sont dispensés par l'intermédiaire du ministère des Services sociaux. Ces cours sont toutefois offerts périodiquement et pas en permanence. La jeune génération actuelle de mères a d'énormes difficultés avec les enfants et ce n'est pas faute d'amour ou de bonne volonté. La plupart des jeunes deviennent incontrôlables.

Le soutien doit être global. Il est nécessaire d'adopter une approche holistique. Il est indispensable d'y inclure le logement et que ces mères aient une personne de confiance à qui parler de leurs problèmes. Ce genre de contact s'établit à la longue, par le bouche à oreille, mais c'est possible.

Les travailleurs sociaux du ministère des Services sociaux de la Saskatchewan sont surchargés. Leur tâche inclut les questions financières, la protection familiale et les services à la famille. Elle n'est pas uniquement axée sur les familles; ils doivent s'occuper de bien d'autres aspects. Il est nécessaire d'établir un soutien venant davantage de la collectivité.

Mme Waite: Monsieur Warner est issu d'une collectivité stable. Winnipeg est stable également; la ville ne prend pas d'expansion.

Calgary est probablement l'une des villes canadiennes dont la croissance est la plus rapide; ceux qui y ont passé leur enfance n'en reviennent pas. Si j'en parlais à Calgary, on me dirait: «Ce sont les problèmes habituels propres à une grande ville.» Je déteste cette réponse, mais elle est probablement exacte. Nous avons actuellement les problèmes d'une grande ville.

Nous avons des problèmes de circulation. Il faut parfois deux heures pour rentrer chez soi en voiture. Les gens ont les nerfs à vif. On entend des insultes qu'on n'entendait jamais à Calgary. Des bagarres éclatent constamment. Cela n'arrivait jamais. On dit que c'est parce que c'est devenu une grande ville. Les Autochtones sont pris entre le marteau et l'enclume. Je ne me plains pas trop personnellement, mais Calgary est une grande ville. Où s'adresser pour tel ou tel service? J'ai des manuels qui indiquent comment survivre en ville, mais ils n'abordent pas le problème de front.

La présidente: Monsieur Warner, vous êtes directeur exécutif du Centre d'amitié de Regina; est-ce bien cela?

M. Warner: Non, je suis directeur exécutif des Services communautaires des jeunes Autochtones de Regina.

La présidente: Est-ce bien le foyer de groupe spécial que vous dirigez?

M. Warner: C'est bien cela.

La présidente: N'y a-t-il pas un centre d'amitié à Regina?

M. Warner: Oui, il y en a un.

La présidente: Y avez-vous accès? Quelles sont les activités du Centre d'amitié?

Mr. Warner: We have our own programming within our centre. Our daily routines travel week to week within our place and in the community. We do not access the Friendship Centre. On occasion, when something comes up that we find valuable, we will access that. We try to keep our eyes open for things going on in the community. There are also inner city schools in Regina, too, community schools that have large Aboriginal populations. Just in terms of cultural awareness, that is evident in the schools. Right now, we do not have kids attending those schools, although we have in the past. That has to do with what area you are from and that sort of thing.

Ms. Waite: Winnipeg has three Friendship Centres.

The Chairman: They have one, and they have many agencies there, some very exciting ones.

Ms. Waite: We patterned ours on the one in Winnipeg. Winnipeg was first and ours was third. They were very cooperative in letting us have their material.

Senator Hubley: Mr. Warner, in regard to the curriculum at your school, the six youths that you have at the centre, do they go to school at your institution?

Mr. Warner: No, they do not.

Senator Hubley: Do they not go to school while they are there?

Mr. Warner: No, we access a school for them that is mostly in the jurisdiction where we are located. That also means something as well. However, they all go to school. Often, this is the first time they have gone to school regularly.

The Chairman: If there are no other questions, I would like to thank our panel for an enlightening, interesting and important presentation for this action plan for change for urban Aboriginal youth. We do not have any answers. This is an action plan for change. By the time we are finished with this, it is to be hoped that we will be in a position to give you the ammunition you need to be able to access funding, and to give the government the statistics to prove how important this issue is.

Thank you very much. This session has been very interesting.
The committee adjourned.

M. Warner: Nous avons nos propres programmes. Nous offrons nos services dans notre centre et dans la collectivité. Nous n'avons pas accès au Centre d'amitié. À l'occasion, lorsqu'il y a une activité que nous trouvons très intéressante, nous y avons accès. Nous gardons l'oeil ouvert pour être au courant de ce qui se passe dans la collectivité. Il y a aussi des écoles au centre-ville de Regina, des écoles communautaires, fréquentées par un grand nombre d'Autochtones. La lacune en ce qui concerne la sensibilisation culturelle est très visible dans les écoles. Pour le moment, les enfants auxquels nous avons affaire ne fréquentent pas ces écoles, mais cela a déjà été le cas. Tout dépend de la région dont on vient et de divers autres facteurs.

Mme Waite: Il y a trois centres d'amitié à Winnipeg.

La présidente: Il y en a un et de nombreux autres organismes, dont certains sont très intéressants.

Mme Waite: Nous nous sommes inspirés du Centre de Winnipeg. Celui de Winnipeg a été le premier et le nôtre, le troisième. Le Centre de Winnipeg nous a beaucoup aidés et nous a communiqué ses programmes.

Le sénateur Hubley: Monsieur Warner, en ce qui concerne le programme de votre école, est-ce que les six jeunes qui sont placés au centre vont à l'école dans votre institution?

M. Warner: Non.

Le sénateur Hubley: Ne vont-ils pas à l'école pendant qu'ils sont au centre?

M. Warner: Non. Nous avons pour eux accès à une école située dans le même quartier que nous. Cela a de l'importance également. Tous nos jeunes vont à l'école. Pour la plupart d'entre eux, c'est la première fois qu'ils suivent régulièrement des cours dans un établissement scolaire.

La présidente: S'il n'y a plus d'autres questions, j'aimerais remercier le groupe de témoins d'avoir fait des exposés extrêmement intéressants et d'avoir communiqué des informations importantes qui pourraient nous aider à établir un plan d'action pour les jeunes Autochtones en milieu urbain. Nous ne proposerons pas de solutions. Il s'agit d'un plan d'action. Nous espérons que lorsque nos audiences seront terminées, nous serons en mesure de vous donner les outils nécessaires pour avoir accès aux fonds nécessaires et de communiquer au gouvernement des chiffres qui prouvent que l'enjeu est très important.

Je vous remercie. Cette séance a été très intéressante.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES:

Tuesday, February 11, 2003

From the National Aboriginal Achievement Foundation:

John Kim Bell, Founder and President.

Wednesday, February 12, 2003

From the Urban Society for Aboriginal Youth:

Jonathan Potskin, Director.

From the Regina Native Youth Community Services:

Tom Warner, Executive Director.

From the Calgary Urban Indian Youth Centre:

Chief Patricia Waite, Advisor.

TÉMOINS:

Le mardi 11 février 2003

De la Fondation nationale des réalisations autochtones:

John Kim Bell, fondateur et président.

Le mercredi 12 février 2003

De la Société urbaine pour la jeunesse autochtone:

Jonathan Postkin, directeur.

Des Services communautaires des jeunes autochtones de Régina:

Tom Warner, directeur exécutif.

Du Centre des jeunes autochtones en milieu urbain de Calgary:

Le chef Patricia Waite, conseillère.



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002-03

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002-2003

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, February 18, 2003
Wednesday, February 19, 2003

Le mardi 18 février 2003
Le mercredi 19 février 2003

Issue No. 6

Fascicule n° 6

Tenth and eleventh meetings on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and related matters.

Dixième et onzième réunions concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Brenda Robertson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.	Léger
* Carstairs, P.C.	* Lynch-Staunton
(or Robichaud, P.C.)	(or Kinsella)
Chaput	Pearson
Christensen	Sibbeston
Gill	Stratton
Hubley	Tkachuk

** Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Brenda Robertson

et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.	Léger
* Carstairs, c.p.	* Lynch-Staunton
(or Robichaud, c.p.)	(or Kinsella)
Chaput	Pearson
Christensen	Rompkey
Gill	Stratton
Hubley	Tkachuk

** Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, February 18, 2003
(11)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Chaput, Christensen, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston and Stratton (8).

In attendance: Tonina Simeone, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From the Native Child and Family Services:

Ken Richard, Executive Director.

From the Canadian Aboriginal AIDS Network:

Randy Jackson, Aboriginal Persons Living with HIV/AIDS Coordination Program.

From the Aboriginal Family Services Centre:

Delora Parisian, Executive Director.

From the Aboriginal Resource Centre:

Connie Boisvert, Director.

From All Nations Hope Aboriginal AIDS Network:

Leona Quewezance, Health Promotion Coordinator.

The witnesses made introductory remarks and then answered questions.

At 11:15 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 18 février 2003
(11)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 05, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (présidente).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Chaput, Christensen, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston et Stratton (8).

Également présente: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Tonina Simeone.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

Du Native Child and Family Services:

Ken Richard, directeur exécutif.

Du Réseau canadien autochtone du sida:

Randy Jackson, Programme de coordination des personnes autochtones vivant avec le VIH/sida.

Du Centre de services aux familles autochtones:

Delora Parisian, directrice exécutive.

Du Centre des ressources autochtones:

Connie Boisvert, directrice.

Du All Nations Hope Aboriginal AIDS Network:

Leona Quewezance, coordonnatrice de la promotion de la santé.

Les témoins font une déclaration puis répondent aux questions.

À 11 h 15, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, Wednesday, February 19, 2003
(12)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 2:30 p.m. in room 160-S, Centre Block, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Chaput, Hubley, Léger, Pearson, Sibbeston and Stratton (7).

In attendance: Tonina Simeone, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, and from Nation Media and Design, Guy Freedman.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From the Aboriginal Labour Force Development Circle:

Steve Williams, President.

From the Assembly of First Nations Chief's Committee on Human Resources:

Chief Blaine Commandant, Ontario Representative.

From the Miziwe Biik Aboriginal Employment and Training:

Nancy Martin, Executive Director.

The witnesses made an opening statement and answered questions.

The Committee proceeded to consider the following draft legislative budget application for the fiscal year ending March 31, 2004:

Professional and Special Services	\$ 12,500
Transportation and Communications	\$ 500
Other Expenditures	\$ 700
Total	\$ 13,700

and the following draft budget application for its special study on urban aboriginal youth:

Professional and Other Services	\$ 19,500
Transportation and Communications	\$ 2,000
Other Expenditures	\$ 2,000
Total	\$ 23,500

The Honourable Senator Pearson moved that both budget applications be adopted.

The question being put on the motion, it was adopted.

OTTAWA, le mercredi 19 février 2003
(12)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 14 h 30, dans la salle 160-S de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Chaput, Hubbley, Léger, Pearson, Sibbeston et Stratton (7).

Également présents: De la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement, Tonina Simeone, et de Nation Media and Design, Guy Freedman.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

Du Aboriginal Labour Force Development Circle:

Steve Williams, président.

Du Assembly of First Chief's Committee on Human Resources:

Chief Blaine Commandant, représentant de l'Ontario.

Du Miziwe Biik Aboriginal Employment and Training:

Nancy Martin, directrice exécutive.

Les témoins font une déclaration puis répondent aux questions.

Le comité examine l'ébauche du budget suivant pour l'année financière se terminant le 31 mars 2004:

Services professionnels et spéciaux	12 500 \$
Transports et communications	500 \$
Autres dépenses	700 \$
Total	13 700 \$

ainsi que l'ébauche du budget suivant pour son étude spéciale sur les jeunes Autochtones des villes:

Services professionnels et autres	19 500 \$
Transports et communications	2 000 \$
Autres dépenses	2 000 \$
Total	23 500 \$

L'honorable sénateur Pearson propose que les deux budgets soient adoptés.

La question, mise aux voix, est adoptée.

At 4:10 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

À 16 h 10, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTEST:

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, February 18, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

[English]

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

The Chairman: Today we will continue our examination of issues affecting urban Aboriginal youth and action plans for change. Our youth encompass a total family. We are looking at a holistic approach to the issues and the challenges facing our Aboriginal people in the urban areas.

Welcome to our presenters this morning. I understand that we will be looking at the health issues of urban Aboriginal youth, some of which are of epidemic proportions.

First we will hear from the Native Child and Family Services.

Mr. Ken Richard, Executive Director, Native Child and Family Services: I do not want to shock anyone, but I would like to say something to you in memory of a native child with whom we worked at the Native Child and Family Services. He was a 22-year-old Aboriginal boy who was taken from a family in Northern Ontario and adopted in Southern Ontario. He hit the streets at 12 years of age, as many of these children do, and he was killed on the streets of Ottawa. He was dowsed with cooking wine and badly burned. He died in hospital a few days later, just a stone's throw from this beautiful room. It is important that we remember that this issue is very close to us.

I want to tell you about the Native Child and Family Services, where I work, and, as the director of the agency, what works when dealing with Aboriginal street youth. These youth come to Toronto from all over North America. However, there is a significant population of kids from the Prairies and from Northern Ontario. Many of these kids come to Toronto because they have been placed there by well-meaning social workers, adoption services and foster care placements. Most of these placements are tough and many of them break down. As a result, many of these kids wind up on the streets, which, in Toronto, can be a brutal place to exist.

We opened a drop-in centre at the Native Child and Family Services some time ago. It was a modest initiative that, through some assistance from Human Resources Development Canada, HRDC, has become a large, viable, multidisciplinary program.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 18 février 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones s'est réuni à 9 h 05 aujourd'hui pour étudier des questions qui touchent les jeunes Autochtones des régions urbaines du Canada et pour étudier en particulier l'accessibilité, l'éventail et la passation de services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

[Traduction]

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente: Nous poursuivons notre examen des questions qui touchent les jeunes Autochtones des régions urbaines et nous discutons des plans d'action pour permettre d'améliorer la situation. Pour nous, la notion de jeunes Autochtones s'étend à l'ensemble de la famille. Nous avons donc une vision globale des problèmes et des défis qui se posent aux Autochtones des régions urbaines.

Nous souhaitons la bienvenue à nos témoins de ce matin qui vont nous parler des problèmes de santé chez les jeunes Autochtones des régions urbaines, dont certains peuvent être considérés comme des épidémies.

Nous allons d'abord entendre l'organisation Native Child and Family Services.

M. Ken Richard, directeur exécutif, Native Child and Family Services: Loin de moi l'idée de vouloir vous bouleverser, mais j'aimerais dire quelque chose en mémoire d'un jeune Autochtone avec lequel notre organisation avait travaillé. Je vous parle d'un jeune Autochtone de 22 ans qui avait été retiré d'une famille du nord de l'Ontario et adopté dans le sud de l'Ontario. Ce jeune s'était retrouvé dans la rue à 12 ans, comme beaucoup de ses congénères, et a été tué dans les rues d'Ottawa. Il a été arrosé de vin de cuisson et brûlé grièvement. Il est mort à l'hôpital quelques jours plus tard, à quelques pas de cette magnifique salle. Vous comprenez pourquoi cette question nous tient énormément à cœur.

Je voudrais vous parler de l'organisation que je dirige et vous expliquer ce qui marche lorsque l'on fait affaire avec des jeunes Autochtones de la rue. Ces jeunes nous arrivent à Toronto de partout en Amérique du Nord. Toutefois, bon nombre d'entre eux proviennent des Prairies et du nord de l'Ontario. Ils arrivent souvent à Toronto parce qu'ils y ont été placés par des travailleurs sociaux pleins de bonnes intentions, par les services d'adoption et par les services de placement en foyer d'accueil. Or, une bonne partie de ces placements sont durs pour ces jeunes, et plusieurs d'entre eux ne tiennent pas le coup. Ils se retrouvent donc dans la rue, et les rues torontoises sont particulièrement brutales.

Il y a déjà un certain temps que notre organisation a ouvert une halte-accueil qui, de l'initiative modeste qu'elle était, a réussi à se transformer en un programme imposant viable et multidisciplinaire, grâce à l'aide de Développement des ressources humaines Canada.

I want to share with the committee what we have found works in serving Aboriginal kids on the streets. Following that, I would like to give you some description of the actual programs.

We have learned that it takes years to develop effective programs for native youth on the street. Funders need to appreciate that kids are very damaged. Robert was one of many who needed long-term service commitments. One-shot projects of two years at a time, anything less than five years, do not constitute money well spent. We should operate on the premise that the shorter the time frame of a given project, the less potential there is for effectiveness.

We have also found that services should be delivered by native staff in an accessible native agency. One of the common issues that are plaguing youth on the street is the lack of services that could reinforce positive Indian identity. Many of these youths, including Robert, are confused and conflicted with respect to their Aboriginal identity. This does not mean that there is no room for non-Aboriginal service providers, because there certainly is enough room. However, all programs for Aboriginal street youth need an Aboriginal face. Native street youth also bring with them a complex set of issues and related needs, and so they require a holistic orientation to services.

We must see these kids as physical, cultural, emotional and spiritual human beings and we must deliver programs that recognize this. We also want to tell you that street youth need stable housing. Some time ago, under the sponsorship of federal funding, we asked the street youth themselves to run a conference and to say what they needed. What they needed primarily was stable housing. They did not need shelters. They did not like shelters. In fact, most of them did not use them. They wanted us — and this was a challenge to our agency — to develop housing. Again, through HRDC, we currently are opening two transitional homes for youths, who will spend one year to 18 months getting themselves together so that they can walk a path towards life.

We are concerned that the shelter system is taking all the attention on the homeless issue. If you have nothing but shelter spaces available, there is a danger of creating a permanent Aboriginal homeless population. I think we are seeing that to some extent in Toronto.

Native youth also need opportunities to address issues that brought them to the street. Many of those issues are complex and go back to childhood, whether the children stayed at home with their parents or were institutionally raised. Native-based healing programs, focused on healing the wounds of the past, are required. We need lots of time to do that.

J'aimerais expliquer aux membres du comité ce qui à notre avis réussit lorsqu'on travaille avec les jeunes Autochtones de la rue, après quoi, je vous décrirai les programmes.

Nous avons appris qu'il faut des années pour qu'un programme soit réellement efficace auprès des jeunes Autochtones de la rue. Nos bailleurs de fonds doivent comprendre que ces jeunes sont très traumatisés. Robert était justement un de ces nombreux jeunes qui ont besoin qu'on s'occupe d'eux à long terme. Les projets ponctuels qui durent à peine deux ans, ou même moins de cinq ans, sont de l'argent jeté par la fenêtre. Il faut comprendre que plus la durée de vie d'un projet est brève, et moins il peut être efficace.

Nous avons également constaté que les services doivent être offerts par du personnel autochtone dans une agence autochtone accessible. Un des problèmes qui semble affecter de façon généralisée les enfants des rues, c'est l'absence de service pouvant renforcer l'identité indienne de façon positive. Beaucoup de ces jeunes, et c'était le cas de Robert, sont confus et assaillis de conflits devant leur identité autochtone. Cela ne veut pas dire pour autant que tous les prestataires de services non autochtones devraient être exclus, car il y a de la place pour tout le monde. Toutefois, tous les programmes destinés aux jeunes Autochtones de la rue doivent refléter un visage autochtone. De plus, ces enfants des rues charrient avec eux tout un ensemble complexe de problèmes et de besoins interreliés, et c'est pourquoi il faut que les services soient offerts de façon holistique.

Nous devons considérer ces enfants comme des êtres humains sur le plan physique, culturel, émotif et spirituel et nos programmes doivent reconnaître ces multiples facettes. Sachez aussi que ces jeunes ont besoin d'une demeure stable. Il y a quelque temps, grâce à du financement du gouvernement fédéral, nous avons demandé à des enfants des rues d'organiser une conférence et de nous dire ce dont ils avaient besoin. Or, ils nous ont dit en premier lieu qu'il leur fallait une demeure stable, qu'ils rejetaient les refuges et n'y allaient pas parce qu'ils ne les aimaient pas. Ils nous demandaient de mettre sur pied des services de logement, ce qui était tout un défi pour notre organisme. Mais encore une fois, grâce à DRHC, nous sommes à mettre sur pied deux foyers de transition pour les jeunes qui pourront y passer de douze à dix-huit mois en vue de se prendre en main avant de se lancer dans la vie.

Ce qui nous inquiète, c'est que le système des refuge rejette toute l'attention sur les itinérants. Or, si tout ce que l'on a à offrir aux Autochtones, ce sont des places dans des refuges, on risque de créer une population permanente d'Autochtones itinérants. C'est d'ailleurs ce qui se produit déjà dans une certaine mesure à Toronto.

Les jeune autochtones doivent également régler les problèmes qui les ont poussés au départ à vivre dans la rue. Or, il arrive souvent que ces problèmes soient complexes et remontent à l'enfance, que ces jeunes aient vécu avec leurs parents ou dans des institutions. Voilà pourquoi il faut offrir des programmes de guérison autochtones qui visent à guérir les blessures du passé. Pour y parvenir, il faut beaucoup de temps.

Ceremonial activities associated with that do a lot to reinforce positive native identities. More than that, however, we need to get at some of the fundamental issues that are dragging these kids down. We use a contemporary approach as well as a native traditional approach in working with these kids, but it takes time.

Native culture offers opportunities for growth and development through the participation of native elders and traditional peoples. Our drum group, the Red Spirit Drum, which is comprised of staff and street kids, is a good example of that. It draws kids into a native-specific way of living, one that reinforces their identity and makes a huge difference in the way youth see themselves and the world around them. They are kids who have internalized a lot of racism, who feel fundamentally bad about their Aboriginality, who often will change their names to Chico or any other name that they can identify with, particularly with respect to Los Angeles gangs and the hip hop culture. We see that over and over again.

When you move children through an Aboriginal cultural program and engage them with elders, pretty soon you see a change. You see the baggy pants pulled up a bit, and you see kids taking more pride in their Aboriginality, rather than copying something from Los Angeles.

Native youth on the street need a one-stop shop they can call their own. This is important. This is where they can begin the long process of walking towards life. One good relationship between a compassionate native staff person and a kid on the street can make a difference between life and death. Robert was fine in Toronto; he fell apart in Ottawa. This simple equation — a relationship and a child — is something everyone can understand, and it is critical for kids on the street.

In closing, we have learned that native youth on the street have the same aspirations as any other youth. They need to be given opportunities to develop skills that are tangible, marketable and competitive. Education and training programs are critical and need to be part and parcel of all programs, along with housing. Too often, we simply provide counselling, soup bowls and band-aid solutions. We need to invest in these kids for the long term. That is it what we are doing at Native Child and Family Services; and I must say, we are getting support for that and we appreciate it.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Richard, hopefully there will be more time to hear from you later on.

Mr. Randy Jackson, Aboriginal Persons Living with HIV/AIDS Coordination Program, Canadian Aboriginal AIDS Network: Thank you for asking me to present today.

Les activités cérémoniales qui y sont associées font beaucoup pour renforcer de façon positive l'identité autochtone. Mais plus encore, nous devons aborder de front certains des problèmes fondamentaux qui handicapent ces jeunes. Nous avons recours à une méthode contemporaine de même qu'à une méthode autochtone traditionnelle lorsque nous aidons ces jeunes, mais cela prend du temps.

La culture autochtone offre des possibilités de croissance et de développement, si l'on fait appel aux aînés et au mode de vie traditionnel. Notre groupe de tambours, le Red Spirit Drum, qui comprend des membres de notre personnel et des enfants des rues, en une bonne illustration, car il attire les jeunes vers un mode de vie typique des Autochtones qui renforce leur identité et fait toute la différence au monde dans la façon dont les jeunes se perçoivent et le monde qui les entoure. Il s'agit de jeunes qui ont intériorisé beaucoup de racisme et qui acceptent mal leur aboriginalité; souvent, ils changeront de prénom et deviendront Chico ou n'importe quel autre personnage des gangs de Los Angeles ou de la culture hip hop avec qui ils veulent s'identifier. C'est un phénomène très fréquent.

Or, dès que l'on expose des jeunes à un programme culturel autochtone et qu'on les met en communication avec des aînés, on voit rapidement des changements survenir. Ils commencent par remonter leurs pantalons, puis à s'enorgueillir petit à petit d'être Autochtones, plutôt que d'imiter les gangs Los Angeles.

Il faut aux enfants des rues autochtones un point d'attache central qu'ils peuvent s'approprier. C'est très important, car c'est là qu'ils pourront commencer cette longue démarche qui leur fera choisir leur vie. De bonnes relations entre un employé autochtone plein de compassion et un enfant des rues peuvent faire toute la différence entre la vie et la mort. Robert fonctionnait bien à Toronto, mais il a perdu pied à Ottawa. Vous comprenez tous à quel point il est important d'établir des liens avec les jeunes, et c'est particulièrement critique pour les jeunes de la rue.

Pour terminer, il faut comprendre que, comme nous l'avons appris, les enfants des rues autochtones ont les mêmes aspirations que tous les autres jeunes. On doit leur donner l'occasion de développer des compétences qui soient tangibles, monnayables et compétitives. Il est essentiel de les instruire et de les former, et ces deux éléments doivent faire partie intégrante de tous les programmes qui leur sont offerts, conjointement avec le logement. Il arrive trop souvent que nous ne leur offrons que du counselling, un bol de soupe et des solutions symboliques. Il faut apprendre à investir à long terme dans ces jeunes, et c'est ce que fait notre organisation. J'ajoute qu'on nous aide à le faire, et nous en sommes reconnaissants.

La présidente: Merci beaucoup. Monsieur Richard, j'espère que, plus tard vous pourrez nous en dire plus.

M. Randy Jackson, Programme de coordination des personnes autochtones vivant avec le VIH/sida, Réseau canadien autochtone du sida: Merci de m'avoir invité aujourd'hui.

Every day in Canada, one Aboriginal person becomes infected with HIV. Although Aboriginal people make up only 4.4 per cent of the Canadian population, we account for 21 per cent of new HIV infections every year. This number is steadily rising.

More often than not, Aboriginal people are infected at a younger age than non-Aboriginal people, and more than half of those infected are female, as opposed to less than one-quarter in the non-Aboriginal population. A higher proportion demonstrates injection drug use as a risk category, and a quarter of those infected are heterosexual.

These figures have more in common with the HIV epidemic in the Third World and developing countries, where one in four is HIV positive, than they do with statistics for the non-Aboriginal population in western industrialized areas. More frightening is the fact that, due to variations in reporting standards from province to province and between territories, information about the Aboriginal status of new infections is not always being collected. As a result, the statistics I have cited are certainly higher than would appear in the epidemiological reports and studies. This lack of information creates a haphazard picture of the real epidemic and makes prevention, planning and responding to the needs of Aboriginal people living with, and at risk of, HIV infection extremely difficult.

For Aboriginal youth, a number of factors converge to promote susceptibility to the disease. In today's world, many Aboriginal youth live in a world characterized by violence, poverty and racism that can lead to street involvement and HIV infection. In a recent Vancouver-based study that involved 232 youth who use injection drugs, researchers demonstrated that approximately one-quarter were Aboriginal, and that they were significantly more likely to engage in survival sex, that is, trading sex for food, shelter, drugs, etc. Rates of condom use fell during those times, and social networks were often characterized by power inequities. In addition, many had experienced some form of sexual abuse in their lives.

What happens to Aboriginal youth when they test positive for HIV infection? Again, research has shown that individuals may experience a variety of actions. It should be noted, however, that current studies that focus on Canadian Aboriginal youth living with HIV are limited. As a result, because anecdotal evidence demonstrates similarities to Aboriginal youth living in the United States, we are using a study set in that country. That study shows that, upon discovering that they are HIV-positive, Aboriginal youth often resort to excessive degrees of the risk behaviour that put them in the situation in the first place, such as prostitution, alcohol and drug abuse, and street involvement.

Chaque jour au Canada, un Autochtone de plus devient infecté au VIH. Bien que les Autochtones ne représentent que 4,4 p. 100 de la population canadienne, ils représentent tout de même 21 p. 100 de toutes les nouvelles infections au VIH chaque année. Et ce nombre ne cesse de croître.

Plus souvent qu'autrement, l'infection au VIH frappe les Autochtones plus jeunes que les non-autochtones, et plus de la moitié des personnes infectées sont des femmes, alors que leur proportion n'atteint que le quart dans la population non-autochtone. Cette proportion plus élevée illustre le fait qu'un des facteurs de risque, c'est l'utilisation de drogues par injection; enfin, un quart de ceux qui sont infectés sont des hétérosexuels.

Ces chiffres rappellent beaucoup plus les épidémies au VIH des pays du tiers monde et en voie de développement — là où une personne sur quatre est HINDI positive — qu'ils ne nous rappellent les chiffres concernant les populations non-autochtones dans les régions du monde occidental industrialisé. Ce qui est encore plus effrayant, c'est qu'étant donné les différentes façons de signaler les cas d'une province à l'autre et d'un territoire à l'autre, l'information au sujet des infections chez les Autochtones n'est pas toujours colligée. Par conséquent, les chiffres que je viens de vous citer sont certainement plus élevés qu'ils ne paraissent dans les rapports et les études épidémiologiques. Ce manque d'information donne donc une image désordonnée de la véritable épidémie et rend extrêmement difficile la prévention, la planification et l'intervention chez les Autochtones vivant avec le VIH et qui risquent d'être infectés.

Chez les jeunes Autochtones, il existe de plus un certain nombre de facteurs qui convergent et en font des jeunes très susceptibles d'attraper la maladie. Aujourd'hui, un grand nombre de jeunes Autochtones vivent dans un monde caractérisé par la violence, la pauvreté et le racisme, ce qui peut les mener directement à la rue et à l'infection au VIH. Lors d'une étude menée récemment à Vancouver et portant sur 232 jeunes qui s'injectaient de la drogue, on a démontré qu'environ 25 p. 100 d'entre eux étaient des Autochtones et qu'il y avait de fortes chances qu'ils s'adonnent plus que les autres à des activités sexuelles de survie, c'est-à-dire que ces activités leur servaient de monnaie d'échange pour obtenir des aliments, un abri, des drogues, etc. Lors de ces activités, l'utilisation du condom était en chute libre, et les réseaux sociaux étaient souvent caractérisés par des iniquités dans les rapports de force. En outre, un grand nombre d'entre eux avaient déjà été victimes d'abus sexuels au cours de leur vie.

Qu'arrive-t-il aux jeunes Autochtones une fois qu'ils sont infectés au VIH? D'après la recherche, les individus peuvent réagir de bien différentes façons. Il faut cependant noter que les études actuelles qui s'intéressent aux jeunes Autochtones du Canada vivant avec le VIH sont limitées. Mais étant donné que les preuves empiriques montrent des similitudes entre nos jeunes et les jeunes Autochtones vivant aux États-Unis, nous utilisons une étude provenant des États-Unis qui démontre que, lorsqu'ils découvrent qu'ils sont VIH positifs, les jeunes Autochtones optent souvent pour des comportements à risque excessif qui sont les mêmes que ceux qui les ont rendus infectés, tels que la prostitution, la toxicomanie et la vie dans la rue.

Needless to say, these coping strategies can lead to further spread of the disease. Many Aboriginal youth may not be aware — because of perceived homophobia, AIDS phobia, racism or discrimination within their own communities or local health care systems — that services are available to assist them in coping with their newly discovered status. In rural Aboriginal communities, there often is a lack of specialized services related to HIV care that force Aboriginal youth and others living with HIV infection to migrate to larger areas.

There are a number of high-risk youth groups when it comes to HIV infection. They range from runaway and homeless youth and those involved in the child welfare system, to gay, bisexual, lesbian or two-spirit youth, victims of assault, including rape and sexual assault, and incarcerated youth. For example, two-spirit youth often are seen as unhealthy, sinful or unbalanced. The atmosphere in some communities is homophobic. There are few support services for two-spirit men and women in rural communities; and even in urban areas, support is limited. In many cases, HIV-related discrimination in health care continues, particularly for Aboriginal people. Both in cities and in small communities, some doctors are not knowledgeable about HIV infection. Often, two-spirit youth simply have no one to talk to and may look to substance abuse to alleviate feelings of isolation. This in turn may place them at greater risk of HIV infection.

How can services related to HIV education and prevention make a positive impact? Mr. Richard already put it eloquently. Simply, youth empowerment and involvement in community-based initiatives have a beneficial impact that can reduce or eliminate unsafe behaviour.

Another study demonstrated that through involvement in collective action, individuals increase their understanding of the agents that facilitate or inhibit the capacity to be proactive in their efforts to change their own health and that of their communities.

When individuals participate in programs, they develop their own knowledge and incorporate that into their own realities. In other words, as the Aboriginal AIDS movement has long espoused, programs and services vying for Aboriginal people — in our case, Aboriginal youth — can promote positive change. However, the Aboriginal community requires additional resources for health and other support services that are accessible and involve Aboriginal youth, especially those living on the street, where adequate health care and health information may be unavailable to them.

The Chairman: Thank you very much. Ms. Parisian, it is your turn.

Vous comprenez aisément que ces stratégies d'adaptation entraînent encore plus la propagation de la maladie. En raison de l'homophobie qu'ils perçoivent, de la phobie du sida, du racisme ou de la discrimination au sein de leur propre collectivité ou dans les systèmes locaux de soins de santé, il arrive souvent que les jeunes Autochtones ne sachent pas qu'il existe des services pouvant les aider à faire face à leur nouvelle situation. Les collectivités rurales autochtones manquent souvent de services spécialisés en soins du VIH, ce qui force les jeunes Autochtones et les autres vivant avec l'infection au VIH à migrer vers les grands centres.

Chez les gens infectés au VIH, il existe un certain nombre de groupes de jeunes à risque élevé: ce sont les jeunes fugueurs et sans abri ou ceux qui relèvent de la protection de l'enfance, de même que les jeunes gais, bisexuels, lesbiens ou bi-spirituels, les jeunes victimes d'agressions sexuelles, notamment de viols, et les jeunes incarcérés. Ainsi, les jeunes bi-spirituels sont souvent considérés comme ayant un comportement malsain, pécheur ou déséquilibré. Dans certaines collectivités, on est carrément homophobe. Il y a très peu de services de soutien pour les hommes et femmes bi-spirituels des localités rurales, et même dans les zones urbaines, ces services sont rares. Il arrive souvent que, dans le régime de santé, la discrimination à l'égard du VIH se perpétue, à l'égard des Autochtones. Il arrive même que dans des villes et des petites localités, les médecins ne sont pas très renseignés sur l'infection au VIH. Trop souvent, les jeunes bi-spirituels n'ont personne vers qui se tourner et s'en remettent donc à la toxicomanie pour atténuer leur sentiment d'isolement, ce qui à son tour les expose à un plus grand risque d'infection au VIH.

Comment les services liés à l'éducation et à la prévention en matière de VIH peuvent-ils donner de bons résultats? Eh bien, M. Richard l'a expliqué de façon très éloquente. En deux mots, autonomiser les jeunes et les faire participer à des initiatives communautaires réussissent à freiner les comportements à risque, voire à les éliminer.

Dans une autre étude, on a démontré que lorsque des individus prennent part à une action collective, ils finissent par mieux comprendre les agents qui favorisent ou inhibent leur capacité à déployer les efforts nécessaires pour influencer sur leur propre santé et celle de leurs collectivités.

En prenant part à ces programmes, ces individus apprennent et incorporent leurs connaissances à leur propre réalité. Autrement dit, comme nous le disons depuis longtemps dans le mouvement de lutte des Autochtones contre le sida, les programmes et les services desservant les peuples autochtones, et dans notre cas les jeunes Autochtones, peuvent être à l'origine de changements pour le mieux. Toutefois, nous avons besoin de ressources supplémentaires pour que nos services de santé et autre services de soutien soient accessibles aux jeunes Autochtones et fassent appel à eux; de plus, je parle spécialement de ceux qui vivent dans la rue, là où les soins de santé et l'information en matière de santé ne leur parvient peut-être pas.

La présidente: Merci beaucoup. C'est maintenant au tour de Mme Parisian.

Ms. Delora Parisian, Executive Director, Aboriginal Family Services Centre: I am currently the director of the Aboriginal Family Services Centre in Regina, where we offer various programs. There are about 30 staff members, and we reach between 200 to 300 families and about 400 children per year. It is the first time that an Aboriginal-governed organization in our city has had such success in terms of reaching their people.

Although there are times when we would like to involve the media, because of the politics in this area, we have not done so. We have taken a low-key approach and hired staff who are caring, dependable, honest team players who are able to get the job done. We are not a politically based organization, we are community-based, and we have found that in our area, that makes all the difference.

I have worked in community development and with Aboriginal, non-profit, community-based organizations for almost 30 years. At the time, these agencies were started with the goal of helping to address the issues of our community. Some of the issues back then included alcohol, drugs and various other addictions, employment and education, and life skills issues. In all aspects of these problems, the major underlying issue was a need for inner healing, self-esteem and cultural identity.

During this time, the government introduced many programs, projects, corporations and non-profit agencies with the intent to address these issues. Unfortunately, 30 years later, I do not see any significant inroads. All the money that has been spent and invested over these 30 years has not made significant inroads in addressing the problems, although there is currently a greater awareness of issues and problems such as alcohol, drugs and the FAS/FAE. Aboriginal people are becoming more educated and politically aware; however, just as many, if not more, because of the population increase, including some of the educated or employed, still have unhealthy approaches to life, family and relationships. They are still hurting from the past, and hurting people will always hurt others, no matter how well educated or politically aware they are.

I have also taught life skills for 12 years, logging more than 5,000 hours of group training. Today, the demand for life skills remains high, especially among our youth. Those who enrol in this basic program have great difficulty completing it because of a lack of healing, direction or value system in their lives. Due to the residential schools, the generational dependency on welfare and addictions, and the foster care system, most Aboriginal children and youth never experience a positive family structure. They lack motivation, commitment and a hope that life will get better for themselves and their children.

Mme Delora Parisian, directrice exécutive, Centre de services aux familles autochtones: Je dirige actuellement le Centre de services aux familles autochtones de Regina, où nous offrons divers programmes. Notre effectif est d'environ 30 personnes, et nous nous desservons à quelque 200 à 300 familles et environ 400 enfants par année. C'est la première fois qu'un organisme de notre ville géré par des Autochtones a autant de succès dans le nombre de gens qu'il dessert.

Même s'il nous est arrivé de vouloir faire intervenir les médias de temps à autre, à cause des jeux politiques qui se jouaient, nous avons hésité à le faire. Nous avons voulu rester discrets et embaucher des gens pleins de compassion, fiables et qui sont des coéquipiers honnêtes capables de faire le travail. Nous ne sommes pas une organisation politique, mais plutôt communautaire, et nous avons constaté que cela faisait toute la différence au monde.

Cela fait presque 30 ans que j'œuvre dans le développement communautaire et auprès des organisations autochtones à but non lucratif et communautaire. À mes débuts, ce type d'organisme avait été créé pour répondre aux problèmes de notre communauté, lesquels qui incluaient déjà l'alcool, les drogues et différentes autres toxicomanies, des problèmes d'emploi et d'instruction, ainsi que de manque de connaissances élémentaires. Mais dans tous les cas, la difficulté sous-jacente venait de la nécessité de se guérir soi-même, d'acquiescer une estime de soi et de retrouver son identité culturelle.

Pendant cette période, le gouvernement a lancé des programmes, des projets, créé des sociétés et des agences à but non lucratif pour pouvoir surmonter ces difficultés, mais je dois admettre, 30 ans plus tard, que je n'ai pas vu grands progrès. Malgré tout l'argent qui a été investi là-dedans depuis 30 ans, on n'a pas réussi suffisamment à battre en brèche ces problèmes, même si on est aujourd'hui beaucoup plus sensibles à ces problèmes que sont l'alcool, les drogues, de même que l'alcoolisme fœtal et ses effets. Les Autochtones sont de plus en plus instruits et beaucoup plus avisés en politique; toutefois, il y en a tout autant sinon plus — à cause de l'augmentation de la population, et même chez les Autochtones instruits ou employés — qui ont une façon malsaine d'aborder la vie, les relations familiales et les relations en général. Ils restent blessés à cause du passé, et les gens blessés en blessent d'autres, si instruits ou si avisés du point de vue politique qu'ils soient.

J'ai également donné pendant 12 ans des cours de préparation à la vie quotidienne, et j'y ai accumulé plus de 5 000 heures de formation en groupe. Aujourd'hui, nos gens continuent à avoir énormément besoin de cette préparation, surtout nos jeunes. Ceux qui s'inscrivent à notre programme de base ont beaucoup de mal à le terminer, parce qu'ils ne se seront pas guéris eux-mêmes, qu'ils n'ont aucune orientation dans la vie ni de système de valeurs. À cause des pensionnats, de la dépendance à l'égard de l'aide sociale et de la toxicomanie se transmettant d'une génération à l'autre et à cause de notre dépendance à l'égard des familles d'accueil, la plupart des enfants et des jeunes Autochtones n'ont jamais connu de structure familiale positive. Ils manquent de motivation, d'engagement et d'espoir que la vie s'embellira pour eux et pour leurs enfants.

Reserve life has not been helpful for First Nations people. Most reserves still have rampant unemployment, addiction, family dysfunction, and a lack of education and healing opportunities. Reports indicate that more than half of First Nation bands are unable to manage their financial resources and poverty remains as high as it was 30 years ago.

Reserves are educating their own people, but they are not hiring them, because of politics, nepotism or a lack of employment opportunities on the reserves.

Our culture has been lost in the last 100 years, and the traditional values that once gave us a vibrant, strong family and community system have also been lost. As parents, we have the highest suicide rate, as well as the highest sexual exploitation and abuse of our children and youth. They are all in foster care, in a negative foster care system. We have the highest rates of murder, family breakdown, addiction, poverty, and many other negative lifestyle problems. Our children and youth are not being taught any values by their unhealthy parents. They witness and experience so much negativity that they see suicide as an acceptable answer. They have no respect for self, and therefore no respect for others, so they steal cars and commit violent acts, including murder, against one another. They join gangs or hip-hop "gangsta" culture groups to belong to a family. They enter into relationships at a young age. They engage in the sex trade, not only because they have no respect for themselves, but because their parents, who have not had a chance to heal, put them on the street to earn money for addictions, food and clothing.

I have also seen many Aboriginal organizations in our community close because of political interference. I have seen millions of dollars misspent or recovered by government because of Aboriginal mismanagement, yet government continues to partner with the same individuals. I know of convicted criminals still managing community organizations.

There are healthy Aboriginal individuals who want the opportunity to make a positive difference. Government must look at doing business in a different way. In Regina, there has been a push for partnerships between the federal, provincial, civic and Aboriginal governments. This seems to be having a positive impact in our community, because our politicians have many other concerns to work on, and do not have enough time to promote healing or deal with health concerns. However, this may be telling, in that politics and service delivery should perhaps remain separate, just as non-Aboriginal governments maintain a system of separation. You do not find ministers making decisions about who should receive funding to attend school, or who is paid

La vie dans les réserves n'a pas beaucoup aidé les peuples des Premières nations. En effet, dans la plupart d'entre elles, on constate un chômage généralisé, la toxicomanie, la dysfonction familiale ainsi qu'un manque total d'instruction et de possibilités de guérison. D'après des rapports, près de la moitié des bandes des Premières nations sont incapables de gérer leurs propres ressources financières, et la pauvreté y est tout aussi élevée qu'il y a 30 ans.

Les réserves forment leurs propres habitants, mais ne les embauchent pas, pour des considérations politiques, de népotisme ou de pénurie d'emplois.

Nous avons perdu notre culture au cours du dernier siècle, de même que les valeurs traditionnelles que nous avaient données autrefois une communauté et des familles fortes et fécondes. Les parents que nous sommes constatent que nos enfants et nos jeunes connaissent un taux de suicide parmi les plus élevés de même que l'exploitation sexuelle et des abus sexuels éhontés. Nos enfants se retrouvent dans un système de placement en familles d'accueil qui ne leur fait aucun bien. Nous connaissons un taux de meurtres, d'effondrement familial, de toxicomanie, de pauvreté parmi les plus élevés, de même que d'autres problèmes dénotant un style de vie malsain. Les parents qui sont eux-mêmes en mauvaise posture ne peuvent transmettre à leurs enfants des valeurs saines. Par conséquent, ces jeunes vivent à ce point dans la négativité qu'ils entendent le suicide comme une solution acceptable. Ils n'ont aucun respect pour eux-mêmes, et par conséquent aucun respect pour les autres, ce qui les amène à commettre des vols de voitures ou des actes violents contre leurs pairs, notamment le meurtre. Ils forment des bandes ou se joignent à des groupes de culture hip hop de style gangster pour avoir le sentiment d'appartenir à une famille. Ils ont des relations excellentes très jeunes et s'adonnent au commerce sexuel, non seulement parce qu'ils ne se respectent pas eux-mêmes, mais aussi parce que leurs parents, qui ne sont pas guéris eux-mêmes, les ont envoyés dans la rue pour gagner de l'argent en vue d'alimenter leur toxicomanie, de se nourrir et de se vêtir.

J'ai également vu de nombreuses organisations autochtones de nos collectivités fermer leurs portes à cause d'ingérence politique. J'ai constaté que des millions de dollars avaient été dépensés à mauvais escient ou recouverts par le gouvernement en raison de la mauvaise gestion des Autochtones; et pourtant, le gouvernement continue à s'associer aux mêmes individus. Moi-même, je connais des gens qui ont été déjà condamnés pour des crimes qui continuent à gérer les organisations communautaires.

Toutefois, il existe des gens très sains chez les Autochtones qui veulent saisir les occasions qui leur permettraient de faire toute la différence. Le gouvernement doit d'ailleurs songer à faire les choses d'une différente façon. À Regina, on prône des partenariats entre le gouvernement fédéral, la province, le gouvernement municipal et les gouvernements autochtones, ce qui semble avoir une incidence très positive sur notre collectivité, étant donné que nos politiciens ont bien d'autres chats à fouetter et n'ont pas assez de temps à consacrer à la promotion de la guérison ou de la santé. Cela me semble très révélateur, et me semble prouver aussi que la politique, d'une part, et la prestation de services, d'autre part, devraient sans doute rester distinctes,

from a training allowance budget to travel to meetings or pay their rent. This happens, however, and our youth end up being exploited for the money that should be going to their education or training. I, and many others in our community, am aware of this, but it takes a lot of time and energy to address that issue. The time is better spent trying to help individuals.

Yes, I believe in promoting self-government, but not a model that will take away funding opportunities for our youth to become educated, or which leaves our children in a negative foster care system.

This is difficult for me to say, but it seems that government sometimes misuses this self-government issue. They expect our people, who have not had many positive experiences and are in need of healing, to suddenly govern themselves. How long has it taken our government to get where they are today? Yet they still have problems. It is easy to report all the facts of mismanagement and the mispending that occurs. This is done, not so money will be spent to find out what is not working and how it can be made better, but rather, most of the time, to reduce already low levels of funding and programming. The media says, "Look at what a bad job they are doing." That helps to perpetuate the racist attitudes that prevail against our community.

Government has vast experience and knows that it takes strong, healthy leaders to lead a nation that is, for the most part, healthy. They should therefore know that the Aboriginal community needs to be healed of many of the problems that have been mentioned here so far.

Yet little is being done to raise strong, healthy leaders, and little can be done until there is a community that can provide an environment for healing.

As Aboriginal people, as women, and as youth, we must be aware of what separates us from the rest of Canada. We cannot believe that we are equal, because we do not have equal opportunity. Our youth, especially, do not have equal access to jobs, education and training, nor to community, civic, sports, recreational and cultural opportunities enjoyed by our counterparts.

I tell my children that they will face discrimination because of who they are. They must be prepared for it so that when it does happen, they will not be devastated and want to give up.

tout comme les gouvernements non autochtones le font. Ce ne sont pas les ministres qui décident qui devrait recevoir le financement voulu pour aller à l'école ou qui devrait recevoir un budget de formation lui permettant de se rendre à des réunions ou de payer son loyer. Mais c'est ce qui arrive chez nous, toutefois, et ce sont nos jeunes qui finissent par être exploités alors que l'argent devrait servir à leur éducation ou à leur formation. Beaucoup d'autres dans notre collectivité et moi-même en sommes bien conscients, mais il faut beaucoup de temps et d'énergie pour redresser la situation. Il vaut mieux s'occuper d'aider les individus.

Oui, je crois qu'il faut promouvoir l'autonomie gouvernementale, mais pas un modèle d'autonomie qui nous retirera les possibilités de financement permettant d'instruire nos jeunes, ou qui reléguera nos enfants à un système de placement en familles d'accueil malsain.

J'hésite à le dire, mais il me semble que le gouvernement utilise parfois à mauvais escient l'objectif d'autonomie gouvernementale. Il s'attend à ce que nos gens, qui n'ont pas eu beaucoup d'expériences positives dans la vie et qui ont encore besoin d'être guéris, puissent se gouverner eux-mêmes du jour au lendemain. Mais combien de temps a-t-il fallu à votre gouvernement pour en être là où il est aujourd'hui? Et pourtant, il lui arrive encore d'avoir des problèmes. C'est facile de parler de tous les cas de mauvaise gestion et d'argent mal employé. Mais ces cas se produisent non pas pour que l'on mette le doigt sur ce qui ne fonctionne pas et sur la façon dont cela pourrait mieux fonctionner, mais plutôt pour réduire, la plupart du temps, les niveaux déjà faibles de financement et de programmes. Les médias se délectent à raconter nos erreurs, ce qui aide à perpétuer les attitudes racistes à l'égard de notre collectivité.

Le gouvernement a beaucoup d'expérience et sait bien qu'il faut des chefs forts et équilibrés pour mener une nation, même si celle-ci est déjà en bonne santé. Votre gouvernement devrait par conséquent comprendre que les Autochtones doivent d'abord être guéris et doivent s'affranchir des problèmes qui ont été mentionnés jusqu'à maintenant.

Et pourtant, on ne fait pas grand-chose pour former des leaders vigoureux et sains, et on ne pourra pas faire grand-chose tant que la collectivité ne pourra pas offrir un environnement propice au ressourcement.

Nous devons, nous, les Autochtones, les femmes, les jeunes, être conscients de ce qui nous sépare du reste du Canada. Nous n'arrivons pas à croire que nous sommes égaux, parce que nous ne bénéficions pas de l'égalité des chances. Nos jeunes, particulièrement, n'ont pas accès aux emplois, à l'éducation, à la formation, ni aux possibilités communautaires, civiques, sportives, récréatives ou culturelles qui sont offertes aux autres jeunes de la société.

Je dis à mes enfants que, du fait de ce qu'ils sont, ils connaîtront la discrimination. Ils doivent être prêts à y faire face pour que, lorsque cela se produira, ils n'en soient pas dévastés et ne veuillent pas tout abandonner.

Another concern is that government is funding programs in our community for Aboriginal people, yet Aboriginal people are not running these programs. They are run by non-Aboriginals. They are creating many difficulties within our community. Having worked in the field for 30 years, I must agree with what has been said here. We need our people to run our programs.

I would like to make some recommendations. Healthy families require fathers to take a more active role, especially in dealing with violence. The children, youth and women will remain victims until this is done. Two female community members asked me to bring that forward, and I said that I would.

Office organizations and employers need to create a youth-friendly environment. How many places are set up in a way to attract youth or know how to be youth-friendly? Traditionally, elders would train the youth in their roles, responsibilities and jobs. However, the role of elder has been destroyed because of the problems cited. Somehow, this must be addressed. Perhaps training schools or a mentorship program could be developed.

We need to identify healthy Aboriginal people and utilize them to initiate healing among our people. Of special concern is the sexual abuse suffered at residential schools and now almost epidemic among our nation.

Youth have also not grown up with positive traditions to follow, not even positive family traditions. Nor are they taught virtues or values. This has to be recognized and addressed, especially in the early years.

Youth are also becoming more educated than their parents and other relatives, yet are still influenced by reserve life. Non-Aboriginals will not teach history, culture, or ways to overcome the many barriers to be faced. Ways must be found for youth to be taught about this, because education changes people's beliefs. All these things can contribute to healthy living.

The current foster care situation continues to perpetuate family breakdown. Non-Aboriginal caregivers and social workers still carry out foster care practices.

I sometimes have to go to family court in my community. One morning, I counted nine social workers in that courtroom, sitting off to one side. About six Aboriginal families were sitting in the court. All of those children were apprehended. None of those nine social workers were Aboriginal. There needs to be a drastic change in foster care practices, or our youth will continue to be abused and to grow up without any strong cultural identity.

Une autre inquiétude tient au fait que, dans notre collectivité, le gouvernement finance des programmes destinés aux Autochtones, mais ce ne sont pas des Autochtones qui gèrent ces programmes, ce sont des non autochtones. Ces personnes suscitent de nombreuses difficultés au sein de notre collectivité. Ayant moi-même travaillé sur le terrain depuis 30 ans, je me trouve d'accord avec ce que d'autres ont dit ici: il nous faut des programmes gérés par des gens de chez nous.

Je voudrais faire quelques recommandations. Pour avoir des familles saines, il faut des pères qui jouent un rôle plus actif, surtout pour lutter contre la violence. Les enfants, les jeunes et les femmes continueront d'être des victimes tant que la situation n'aura pas été corrigée. Ce sont deux femmes de ma collectivité qui m'ont demandé de parler de cela ici et je leur ai dit que je le ferais.

Les organismes bureaucratiques et les employeurs doivent offrir aux jeunes un milieu accueillant. Combien y a-t-il d'endroits vraiment organisés pour attirer les jeunes ou pour être conviviaux pour les jeunes? Traditionnellement, c'était aux aînés que revenait la tâche de préparer les jeunes pour leur rôle, leurs responsabilités, leurs emplois. Or, le rôle d'aîné s'est volatilisé en raison des problèmes mentionnés. Il faut trouver moyen de corriger cela. On pourrait peut-être recourir à des écoles de formation ou à un programme de mentorat.

Nous devons, parmi les Autochtones, trouver des gens sains et nous servir d'eux pour permettre à notre peuple de se ressourcer. Ce qui nous préoccupe tout particulièrement, ce sont les abus sexuels qui se multiplient dans les écoles résidentielles et qui constituent presque une épidémie au sein de notre nation.

Nos jeunes n'ont pas grandi entourés de traditions positives ni de familles saines dont ils pourraient s'inspirer. On ne leur enseigne aucune vertu, aucun principe moral. Il faut en prendre conscience et corriger cela, surtout au cours des premières années.

Les jeunes commencent également à être plus instruits que leurs parents et les autres membres de leurs familles, et pourtant ils sont encore influencés par la vie dans les réserves. Les non autochtones n'enseignent pas l'histoire, la culture ni les façons de surmonter les nombreux obstacles qui se dressent devant les Autochtones. Il faut trouver le moyen d'enseigner aux jeunes ces choses-là, parce que l'éducation modifie les convictions des gens. Toutes ces choses peuvent contribuer à un assainissement de la vie.

Le recours au placement familial continue d'aggraver la désagrégation des familles. Les parents-substituts ainsi que les travailleurs sociaux n'en continuent pas moins de recourir au placement familial.

Il m'arrive parfois de devoir me rendre au tribunal familial de ma localité. Un matin, j'ai compté neuf travailleurs sociaux dans la salle d'audience, assis du même côté. Il y avait environ six familles autochtones dans la salle. Tous les enfants de ces familles ont été appréhendés. Aucun des neuf travailleurs sociaux n'était autochtone. Il faut absolument qu'il y ait un changement draconien des pratiques de placement familial, faute de quoi nos jeunes continueront de faire l'objet d'abus et de grandir sans aucune identité culturelle précise.

Although there are some efforts to address the residential school syndrome, there are not enough healing initiatives. Money is not always the answer. There needs to be a greater understanding of the depth and breadth of this problem. More counselling expertise must be available and accessible to urban First Nations people.

I agree with the other presenters that there needs to be longer-term funding for community-based organizations. Communities need to be empowered to build capacity. As healthy communities prevail, people who have an overall desire to improve the well-being of their community will come forward, and not worry only about self.

Community-based organizations need an extensive human resource plan. Staff recruitment, retention and training in such organizations are minimal, even though these are the groups that can better to respond to the community. Most non-Aboriginal employers, such as Crown corporations and city governments, have strong incentives for staff recruitment and retention. Those are not community-based organizations. Despite their hard work and dedication and the positive difference that community organizations make, they are unable to offer incentives for staff recruitment and retention.

An emphasis needs to be placed on early intervention and prevention programs, including sound values and cultural identity that are community based and not politically governed. Preparing Aboriginal youth begins before they are born. Aboriginal mothers need to be educated about prenatal care and have access to such care.

Life skills development, with an emphasis on positive parenting, needs to be provided to adults who did not learn this from their parents.

It is my belief that government does have a key role to play in starting a process of raising healthy children. These children and youth will be the majority as the population increases. They will control our country.

As I stated, it takes healthy individuals with strong values to do what is good for the greater society. Youth will see the politics of their parents, and will either copy them, move away or remain uninvolved.

Youth need to know that the lives of their ancestors were not always negative. They need to know that there is hope that things will be better.

Ms. Connie Boisvert, Director, Aboriginal Resource Centre: Thank you for inviting me. Honourable senators, I will give you some background on how our centre evolved. In 1994, Premier Ralph Klein's government announced the redesigning of children's services, child and family services and the social

Bien que l'on déploie certains efforts pour contrecarrer le syndrome des écoles résidentielles, il n'y a pas assez d'initiatives qui permettent le ressourcement. L'argent ne saurait corriger tous les maux. Il faut que l'on comprenne mieux la profondeur et l'étendue de ce problème. Il faut mettre à la disposition des peuples des Premières nations plus d'experts en counselling.

À l'instar des autres témoins invités, j'estime que les organismes communautaires doivent bénéficier d'un financement à plus long terme. Les collectivités doivent être investies des pouvoirs qui leur permettraient d'acquérir les aptitudes nécessaires. À mesure que prévaudront les collectivités saines, les gens qui souhaitent principalement améliorer le bien-être de la collectivité se manifesteront au lieu de passer leur temps à s'inquiéter de leur sort.

Les organismes axés sur les collectivités doivent avoir un vaste plan de ressources humaines. Le recrutement, le maintien et la formation du personnel dans ces organismes sont minimes, même si ce personnel est le mieux placé pour répondre aux besoins de la collectivité. La plupart des employeurs non autochtones, tels que les sociétés d'État et les gouvernements municipaux offrent des incitatifs intéressants pour recruter et garder leur personnel. Ce n'est pas le cas des organismes axés sur les collectivités. Malgré le travail acharné, le dévouement et l'influence positive des organismes, ils sont incapables d'offrir des incitatifs pour recruter et garder du personnel.

Il faut mettre l'accent sur l'intervention précoce et sur les programmes de prévention, en faisant la promotion des valeurs morales et de l'identité culturelle propres à la collectivité et non issues des volontés politiques. Pour préparer les jeunes Autochtones, il faut agir avant même qu'ils ne naissent. Les mères autochtones doivent être instruites quant aux soins prénatals et avoir accès à ces soins.

En mettant l'accent sur les compétences parentales, il faut enseigner aux adultes qui n'ont pas eu cet apprentissage auprès de leurs parents l'ensemble des compétences nécessaires à la vie en société.

Je suis convaincu que le gouvernement a un rôle essentiel à jouer pour que nous puissions commencer à élever des enfants sains. Ces enfants, ces jeunes, constitueront la majorité lorsque la population se sera accrue. Ce sont eux qui contrôleront notre pays.

Comme je l'ai dit, il faut des individus sains armés de valeurs morales solides pour assurer le bien-être de la société dans son ensemble. Les jeunes prendront acte des principes politiques de leurs parents et les reproduiront, s'en écarteront ou continueront d'être indifférents.

Les jeunes doivent savoir que les vies de leurs ancêtres n'ont pas toujours été négatives. Ils doivent pouvoir espérer que les choses iront mieux.

Mme Connie Boisvert, directrice, Aboriginal Resource Centre: Merci de m'avoir invitée. Honorables sénateurs, je veux vous indiquer comment notre centre a évolué. En 1994, le gouvernement du premier ministre Ralph Klein a annoncé une refonte des services pour enfants, des services familiaux et des

services system that existed at the time. A three-year community consultation process was conducted in different areas of Alberta. Provincial officials met with community members to discuss how to redesign children's services.

From that process came the new design in our area, that social services, child services, child protection and so forth would be community based. The city is divided into different communities of services. I am sorry that I do not have the exact number. I believe there are anywhere from 10 to 12 different communities of services, COSs.

It was identified that community-based services were needed to serve the needs of each community. COS 1 might have different needs from COS 8, with different services offered.

In the Aboriginal community, we identified a need to have all of these different services available to our children and the entire family. When I speak of the family, I speak of it as an entirety, including biological parents and extended family members.

The resource centre works to assist families to connect with already existing programs and services. We have the forms available. If we do not, we try to get them. We allow the families to complete the forms at the centre and ensure that they have all the documentation before they proceed to the next service area.

In the past, individuals were going from one service to another. Each time, they would need to tell their complete story. We try to reduce that repetition. Our goal is to keep reducing it to a point where we can possibly eliminate it, by working together as a community.

We have a staff of only four. The Calgary Rocky View Child and Family Services Regional Authority currently funds us. They have told us to try to secure funding from other levels of government or the private sector.

With a staff of four, trying to meet community needs and do that too is very difficult, if not impossible.

The position of executive director is not a traditional, mainstream role. I do a lot of the frontline work that is part of working together with the community and with the staff to get the job done. The Aboriginal population in Calgary is reported to be anywhere from 30,000 to 50,000, depending on where the information comes from. Currently, well over 600 families are at different levels of securing support through the centre. Some we have not seen for over a year; some we see on a weekly basis. Last

services sociaux qui existaient à l'époque. On a amorcé alors une consultation des collectivités dans différentes régions de l'Alberta, consultation qui a duré trois ans. Des hauts fonctionnaires de la province ont rencontré des membres de la collectivité pour discuter des moyens de refaçonner les services pour enfants.

De ce processus est né le nouveau concept, à savoir que les services sociaux, les services pour enfants, les services de protection à l'enfance et les autres seraient axés sur les collectivités. La ville est divisée en ce que nous appelons des collectivités de services. Désolée, je n'en connais pas le nombre exact. Je crois qu'il y a environ 10 ou 12 collectivités de services distinctes.

On a constaté que des services axés sur la collectivité étaient nécessaires pour répondre aux besoins de chaque collectivité. Les besoins de telle collectivité peuvent différer de ceux d'une autre collectivité, ce qui signifie que les services offerts sont différents.

Dans la collectivité autochtone, nous avons constaté le besoin d'offrir des services différents à nos enfants et à toutes les familles. Lorsque je parle de la famille, j'entends la famille dans son ensemble, y compris les parents biologiques et les membres de la famille élargie.

Le centre des ressources aide les familles à prendre contact avec les programmes et services déjà offerts. Nous avons les formulaires à remplir. Si nous ne les avons pas, nous tâchons de les obtenir. Nous permettons aux familles de remplir les formulaires au centre même et nous nous assurons qu'elles ont toute la documentation avant de passer au secteur de services suivant.

Dans le passé, chaque personne devait passer d'un service à un autre. Chaque fois, elle devait répéter tout ce qu'elle avait déjà raconté ailleurs. Nous tâchons de réduire cette obligation de tout répéter. Notre objectif est de la réduire au point où nous pouvons éventuellement l'éliminer, en travaillant de concert à l'échelle de la collectivité.

Nous ne disposons que d'un personnel de quatre personnes. Actuellement, c'est la Calgary Rocky View Child and Family Services Regional Authority (Administration régionale des services pour la famille et pour l'enfance de Calgary Rocky View) qui nous finance. Cet organisme nous a dits d'essayer d'obtenir du financement auprès d'autres niveaux de gouvernement ou du secteur privé.

Avec un personnel de quatre personnes, répondre aux besoins de la collectivité tout en essayant d'obtenir du financement, c'est extrêmement difficile, voire impossible.

La fonction de directeur exécutif ne correspond pas à un rôle traditionnel ou ordinaire. Je fais beaucoup de travail sur le terrain en collaboration avec la collectivité et avec le personnel pour que les choses se fassent. À Calgary, la population autochtone est censée être de 30 000 à 50 000 personnes, selon les diverses sources d'information. Actuellement, il y a plus de 600 familles qui, à divers niveaux, obtiennent de l'appui auprès du centre. Certaines d'entre elles ne sont pas venues nous voir depuis plus d'un an; d'autres viennent nous voir toutes les semaines. L'an dernier, plus

year, over 300 new families came to the centre to secure supports for their families. Youth are part of the family, and so are prenatals and seniors.

We are fortunate in Calgary in that there are some programs available. The need for more is great. There are more families than the existing programs could possibly serve. We have heard from the community about the need for more parenting programs, but not done in the traditional way. Our families have identified the need for hands-on parenting programs.

From my perspective, people identify with the sandwich generation. My generation, people my age, are the new sandwich generation. We may have education, or we may be struggling to secure that. We work in different roles. We generally do not have a large pool of strong role models and leaders to guide us. As Ms. Parisian says, there are issues around Aboriginal leaders who have not been the best of leaders and have had to struggle with their own healings and their own path, so we do not always look to them as people we want to follow. The next generation may look to us, and they may not be looking at the best leaders, either. There is always political infighting among the First Nations tribes; there is infighting between First Nations and Metis, and again within Metis settlements and among Metis people. We have our own political conflicts to deal with, as well as dealing with what makes an Aboriginal person. You see a variety of faces and different backgrounds, yet we are all from the same spectrum.

I would like to see consistent funding. One of our problems in Calgary is that when things stabilize and partners and people are working together — it is almost Murphy's law; too many things are going along quietly or too well — there is then a call for proposals and a fight for money. Then everything gets stirred up again. People who were working together are suddenly competing again for the same dollars. That hampers, and, to some extent, destroys a large part of the partnership.

In 2001-02, the Aboriginal Resource Centre secured funding from the Department of Canadian Heritage to conduct a survey of Aboriginal youth and families to determine some of the barriers to accessing services. I have brought this report with me, and I hope honourable senators will read it. There were many excellent recommendations made by youth.

As I said, it would be in the best interests of the service providers and provide the greater bang for our buck, if you want to call it that, if we were able to secure long-term funding, with constant monitoring to ensure that the funds were being delivered appropriately, rather than having the constant call for proposals and the fight for dollars. The people in the community who are doing the best work should not always have to fight for those dollars. It would be good to allow them to present their case and to secure more dollars to do that. Some of the successful

de 300 nouvelles familles se sont présentées au centre pour y obtenir un soutien. Les jeunes sont une partie de la famille, à l'instar des enfants à naître et des aînés.

Nous avons de la chance à Calgary que certains programmes soient offerts. Toutefois, il nous en faudrait bien plus. Les programmes existants ne peuvent satisfaire à la demande des trop nombreuses familles dans le besoin. La collectivité réclame davantage de programmes dispensant les compétences parentales, mais adaptés à ses besoins. Les familles souhaitent que ces programmes soient plus pratiques.

À mon avis, les gens s'identifient à la génération tartine. Les gens de mon âge sont la nouvelle génération tartine. Nous sommes souvent instruits ou sommes en voie de le devenir. Nous avons différents rôles. Nous avons généralement peu de modèles auxquels nous pouvons nous identifier et de leaders pour nous donner l'exemple. Comme le dit Mme Parisian, nos chefs autochtones n'ont pas toujours été des exemples de vertu puisqu'ils ont eux-mêmes dû lutter pour se ressourcer et, par conséquent, ils ne sont pas toujours des modèles que l'on souhaite imiter. La génération montante se tournera peut-être à son tour vers nous et ne fera pas forcément face aux meilleurs chefs non plus. Les groupes de Premières nations ont toujours leurs propres querelles intestines. Les Premières nations et les Métis se querellent tandis que dans les établissements métis le peuple métis est souvent lui-même dans une situation belliqueuse. Nous avons nos propres conflits politiques à régler qui ne font que s'ajouter aux problèmes que vivent les Autochtones. Vous avez devant vous des gens à l'expérience différente, mais somme toute, nous sommes tous du même milieu.

J'aimerais que nous ayons un financement garanti. À Calgary, notre problème, c'est que lorsque les relations se régularisent entre les partenaires et que tout le monde travaille ensemble — c'est presque la loi de Murphy; trop de choses vont comme sur des roulettes — et c'est alors que surviennent les appels d'offres qui se soldent par de nouvelles querelles pour le financement. Tout est alors de nouveau chambouler. Les gens qui travaillent ensemble sont soudain en concurrence pour les mêmes sommes d'argent. Cela compromet et, dans une certaine mesure, détruit même en grande partie le partenariat.

En 2001-2002, le Centre de ressources autochtones a garanti un financement octroyé par Patrimoine Canada pour faire une enquête auprès des jeunes et des familles autochtones afin de déterminer quels obstacles les empêchaient d'obtenir les services. J'ai ce rapport avec moi et j'ose espérer que les honorables sénateurs le liront. Les jeunes ont fait d'excellentes recommandations qui s'y retrouvent.

Comme je l'ai dit, ce serait dans l'intérêt des fournisseurs de services d'accroître la valeur de leur investissement, si vous me passez l'expression, en garantissant un financement à long terme accompagné de surveillance permanente pour garantir que les fonds sont utilisés à bon escient plutôt que de toujours procéder par appel d'offres et assister à des querelles pour le financement. Les gens qui accomplissent le meilleur travail au sein de la collectivité ne devraient pas toujours avoir à se battre pour obtenir leur part du financement. Ce serait bien de leur permettre

organizations that are very good at advocating and fighting for dollars end up becoming the bigger organizations. To some extent, they end up finding a way to destroy smaller organizations in our city that may be doing some very good work. The smaller groups become intimidated, do not submit proposals and do not proceed with what they need to do.

I struggled with whether to come here and present some of the challenges that are occurring in my city, or to present all of the good stuff that is happening. I would like to present from the report, from what the youth said, a possible vision of the future. I know that in our city right now, there is an ongoing discussion — and it is only a discussion — about creating an area, a spiritual land, where Aboriginal people, First Nations, Metis and so on, could go to host ceremonies. That would be a great asset to our city.

I have spoken to some of the youth who participated in this project. They said that they would like a centre where they could go for recreational and cultural activities and where they would feel welcome. One of their concerns, and they are quick to identify them, is that they do not want to come across as saying they would like a centre for Aboriginal youth. They do not want to be segregated or appear unwelcoming of other children, youth or families. When they attend other centres, they do not really feel welcome.

When people see a group of four or five Aboriginal persons coming down the street together, they think “gang.” Racism and discrimination are still a big concern and still very much alive in our cities. How do we eliminate that? It is a challenge. One of the biggest concerns is that perception becomes reality. If we hear on the news and see on television all of the negative and terrible things that are happening in our community, that becomes part of the reality. We hear about the youth gangs. The other day, I witnessed a group of youth assisting a person in a wheelchair that was about to tip over. You do not hear that on the news. I was too far enough away to see whether they were Aboriginal or not, but I can tell you that they certainly looked like rappers from the way they were dressed. People would automatically think that that is a negative group of youth and there is no way they would help that person. Yet they ran over there, helped the person before he fell, and let him go on his way. We need to change perception. We change perception by changing the kind of information we release to the community. Perception then becomes part of our reality.

I envision a future in which, at the heart of all cities, there is an area in a campus-like setting for ceremonial activities, a recreational area, and separate but connected buildings for separate activities. I say that they need separate, smaller buildings to try to eliminate any possibility of conflict. If you have one large building containing everyone, you may be creating conflict over who is in what part of the building. However, if you

de plaider leur cause et de leur garantir le financement pour le faire. Certaines des organisations qui ont le plus de succès lorsqu'il est question de recevoir ce financement finissent par devenir les plus grandes organisations. Dans une certaine mesure, elles finissent par éliminer les plus petites organisations de la ville qui ont toutefois un rôle important à jouer. Ces excellentes petites organisations sont parfois intimidées et n'osent pas soumissionner pour mener leurs activités à bien.

Je me suis demandée si je devais venir ici pour vous entretenir des problèmes que vivent mes concitoyens ou vous présenter les aspects positifs de ma ville. Je voudrais vous souligner les passages du rapport qui concernent la vision de l'avenir que les jeunes nous ont présentée. Je sais qu'une discussion a lieu dans notre ville en ce moment — ce n'est qu'une discussion — au sujet d'une terre, d'une zone spirituelle où les Autochtones, les Premières nations, les Métis et ainsi de suite pourraient organiser leurs cérémonies. Ce serait un atout extraordinaire pour notre ville.

J'ai parlé à quelques-uns des jeunes qui ont participé à ce projet. Ils m'ont dit souhaiter un centre où ils peuvent se rendre pour participer à des activités récréatives et culturelles, un endroit où ils se sentent les bienvenus. Une de leurs préoccupations, et ils la présentent immédiatement, c'est qu'ils ne veulent pas qu'on interprète leurs propos comme signifiant qu'ils veulent un centre pour les jeunes Autochtones. Ils ne veulent pas de ségrégation, ils ne veulent pas avoir l'air d'exclure d'autres enfants, d'autres jeunes ou familles. Lorsqu'ils se rendent dans d'autres centres, ils n'ont pas l'impression d'être bien accueillis.

Quand on voit un groupe de quatre ou cinq Autochtones qui se promènent dans la rue ensemble, on pense immédiatement voilà une bande. Le racisme et la discrimination continuent à être une grande préoccupation et leur incidence est très grande dans nos villes. Comment pouvons-nous éliminer cela? C'est un défi. L'une des plus grandes préoccupations c'est que les perceptions deviennent réalité. Si nous entendons aux actualités ou si nous voyons à la télévision des choses négatives et terribles qui se produisent dans nos communautés, c'est ce qui devient notre réalité. Nous entendons parler de bandes de jeunes. L'autre jour, j'ai vu un groupe de jeunes qui aidaient une personne en fauteuil roulant qui était sur le point de verser. Cela n'a pas paru aux actualités. J'étais trop loin pour voir s'il s'agissait ou non d'Autochtones, mais je peux vous dire qu'ils avaient l'air, d'après leurs vêtements, de rappers. Automatiquement, les gens se diraient: «voilà un groupe négatif de jeunes et ils ne vont certainement pas aider cette personne. Pourtant, ils se sont précipités, ont empêché ce type de tomber et l'ont remis sur la bonne voie. Il nous faut changer nos perceptions. Pour ce faire, il faut changer le genre d'information que l'on publie. La perception fait alors partie de notre réalité.

J'entrevois un avenir où, au cœur de toutes les villes, il y aura une zone de style cité universitaire réservée aux activités cérémoniales, aux loisirs et des immeubles séparés mais reliés pour divers organismes. Je parle d'immeubles séparés et plus petits afin d'éliminer toute possibilité de conflit. Si vous avez un grand immeuble pour tous, vous risquez de créer des conflits sur qui obtient quel coin de l'immeuble. Toutefois, dans un milieu de

have a campus-like setting, like the University of Calgary and other universities, where different buildings are designated for different areas, you would not put law and psychology together because they would probably not get along very well, but they get along great when they are on the same campus in separate buildings. I would like to see support from all levels of government and the private sector for something like that, with the recognition that it is not isolationism or segregation of Aboriginal people; it is allowing them to have the opportunity to build, heal and develop their own identity. People from any walk of life would be welcome to attend and participate, if they would like to.

Individuals also recommend support for stay-in-school programs. Currently, we have a few mentoring programs. The Aboriginal Resource Centre has been working with the Aboriginal Mentoring Program.

We have currently been able to secure the mentoring program for three schools. Kim Trottier, who is running the program, has been working with a practicum student in our office to get that program into schools. It is a challenge to get through the bureaucracies of our education system. Thankfully, the principals at these schools identified the need for the mentoring program. She is currently recruiting successful Aboriginal youth and young adults. She will screen them to participate in this and be role models for the next generation.

Our goal is to identify individuals who can be really good role models for the next generation. Healing is a long path. It will not happen overnight. It will not happen without some stumbling.

Unemployment, poverty and housing are big issues. We have put in a proposal, with the support of the Canadian Red Cross and the Sunrise Community resource centre, which is another centre like ours, to secure housing advocates. We are looking at securing housing advocates to persuade landlords and management to make more units available to Aboriginal people. In order to do that, they have identified the need to have someone that they can contact, someone that they can meet with when they are encountering difficulties with families. If we are able to secure that, and if it were long term, we could develop ongoing relationships with landlords and management to provide families with a stable environment.

We can then work with youth to make housing available just for them. Some Aboriginal youth sometimes feel that having children is a way to secure supports. Without them, they find it more difficult, if not impossible.

I hope that honourable senators are able to read this report and take some of the recommendations to heart, identify some of the things that are working very well in Calgary, and support

style cité universitaire, comme l'Université de Calgary et d'autres, où différents immeubles sont conçus pour différentes spécialités, on ne réunirait pas ensemble le droit et la psychologie parce qu'ils ne s'entendraient probablement pas très bien, mais ils s'entendent parfaitement lorsqu'ils sont dans la même cité universitaire, mais dans des immeubles distincts. J'aimerais que tous les paliers de gouvernement et le secteur privé appuient une idée semblable en comprenant bien qu'il ne s'agit pas d'isolationnisme ou de ségrégation des Autochtones; il s'agit de leur permettre d'acquérir les aptitudes nécessaires, de se ressourcer et de trouver leur propre identité. On y accueillerait des gens de tous les milieux s'ils le souhaitaient.

On recommande aussi d'appuyer les programmes de lutte contre le décrochage scolaire. À l'heure actuelle, il y a quelques programmes de mentorat. Le Centre de ressources autochtones travaille en collaboration avec le Programme de mentorat autochtone.

Nous avons pu mettre en place un programme de mentorat dans trois écoles. Kim Trottier qui dirige le programme a travaillé avec un stagiaire, à nos bureaux, pour instaurer ce programme dans les écoles. C'est un défi de convaincre les bureaucraties de notre système scolaire. Heureusement, les directeurs de ces écoles avaient compris le besoin d'un programme de mentorat. La stagiaire recrute actuellement des adolescents et de jeunes Autochtones adultes qui ont réussi. Elle va les interviewer en vue de les faire participer à ce programme et à servir de modèle à la prochaine génération.

Notre objectif est d'identifier des personnes qui peuvent devenir de vrais bons modèles pour la prochaine génération. Le rendement prend du temps. Cela ne se produit pas du jour au lendemain. Ça ne se produira pas sans anicroches.

Le chômage, la pauvreté et le logement sont de grands problèmes. Nous avons présenté une proposition, avec l'aide de la Croix-Rouge canadienne et du Centre de ressource Sunrise, un autre centre comme le nôtre, pour obtenir les services d'un défenseur dans le domaine du logement. Nous tentons de trouver des défenseurs dans ce domaine pour convaincre les propriétaires et les compagnies de gestion d'offrir plus d'unités aux Autochtones. À cette fin, on a reconnu la nécessité d'avoir quelqu'un avec qui on peut communiquer, quelqu'un qui peut rencontrer les propriétaires et les gestionnaires lorsqu'ils éprouvent des difficultés avec certaines familles. Si nous pouvons obtenir cela, et si cela dure, nous pourrions créer une relation suivie avec les propriétaires et les compagnies de gestion afin de fournir aux familles un environnement stable.

Nous pouvons alors travailler avec les jeunes afin qu'ils aient des logements disponibles juste pour eux. Certains jeunes Autochtones ont parfois l'impression qu'avoir des enfants est une façon pour eux d'obtenir de l'aide. Sans eux, ils trouvent cela plus difficile, sinon impossible.

J'espère que les honorables sénateurs pourront lire ce rapport et prendre certaines des recommandations à cœur, déterminer les mesures qui fonctionnent très bien à Calgary et recommander un

long-term and stable funding so that people do not have to compete on a yearly basis. Every March 31 is a new competition for more funding.

Staff members are, for the most part, on the lower end of the pay scale. Benefits for frontline staff accomplishing this work are usually non-existent. If they secure employment in non-Aboriginal agencies, they may be the only people there. They may secure a higher wage and benefits, or better benefits, but then they find themselves isolated and alone. They come to places like our centre to be revitalized and reenergized. It does not matter if other First Nations people, Metis people or Inuit are around. They are around people who understand where they are coming from, their background and their history, and who share similar, if not the same, experiences.

Ms. Leona Quewezance, Health Promotion Coordinator, All Nations Hope Aboriginal AIDS Network: Honourable senators, I am the health promotion coordinator for All Nations Hope AIDS network in Regina. We have come up with nine recommendations for the Senate committee to develop a plan of action, not only to identify the key issues, but hopefully to solve some of those issues.

First, programs and services that target Aboriginal youth have to be owned and controlled by Aboriginal youth and/or organizations.

Second, treatment centres must meet the needs of Aboriginal youth living with addictions. This includes long-term and family-oriented treatment centres.

Third, outreach services and programs need to be developed to meet the needs of Aboriginal street youth.

Fourth, age-appropriate treatment centres and services for youth are required. This includes age 17 and younger, and then young adults aged 18 to 25. We feel there is a big difference there and a big gap in services.

Fifth, Aboriginal youth involved in injection drug use need access to harm-reduction initiatives and programs.

Sixth, provide more funds to deal with issues of poverty surrounding youth. Poverty plays a huge role in youth becoming involved in criminal activities to meet basic needs of food, shelter, clothing and recreation.

Seventh, generational cycles of abuse among Aboriginal families must be adequately addressed and broken.

Eighth, counselling support and after care need to be available to families that have actually taken the step of looking for help.

financement à long terme et stable afin que les gens n'aient pas à se faire concurrence tous les ans. Chaque année le 31 mars, il y a une nouvelle concurrence pour obtenir davantage de financement.

Les membres du personnel sont pour la plupart au bas de l'échelle salariale. Les avantages pour le personnel de première ligne qui fait ce travail sont habituellement non existants. S'ils trouvent de l'emploi dans des organismes non autochtones, ils se retrouvent peut-être là-bas. Ils ont peut-être obtenu un salaire et des avantages sociaux plus élevés, ou de meilleurs avantages sociaux, mais ils se retrouvent seuls et isolés. Ils viennent dans des centres comme le nôtre pour se revitaliser et refaire leur plein d'énergie. Peu importe s'ils se retrouvent avec d'autres peuples des Premières nations, des Métis ou des Inuits. Ils sont entourés de gens qui comprennent leur situation, leurs antécédents et leur histoire, et qui ont vécu des expériences semblables, sinon les mêmes.

Mme Leona Quewezance, coordonnatrice de la promotion de la santé, All Nations Hope Aboriginal AIDS Network: Honorables sénateurs, je suis coordonnatrice de la promotion de la santé du All Nations Hope AIDS network à Regina. Nous avons neuf recommandations à faire au comité sénatorial afin qu'il élabore un plan d'action, non seulement pour déterminer les principaux problèmes, mais, nous l'espérons, afin de résoudre certains de ces problèmes.

Tout d'abord, les programmes et les services qui s'adressent aux jeunes Autochtones doivent appartenir aux jeunes Autochtones et aux organisations autochtones et être contrôlés par ces derniers.

Deuxièmement, les centres de traitement doivent répondre aux besoins des jeunes Autochtones toxicomanes. Cela inclut les centres de traitement à long terme et axés sur la famille.

Troisièmement, il faut élaborer des programmes d'extension des services afin de répondre aux besoins des jeunes Autochtones qui vivent dans la rue.

Quatrièmement, les centres et les services de traitement pour les jeunes doivent répondre aux besoins de ces derniers selon leur groupe d'âge, c'est-à-dire pour les jeunes de 17 ans et moins et pour les jeunes adultes âgés de 18 à 25 ans. Nous estimons qu'il y a une grande différence entre ces deux groupes d'âge et d'importantes lacunes au niveau des services.

Cinquièmement, les jeunes Autochtones qui font usage de drogues injectables doivent avoir accès à des initiatives et à des programmes de réduction des méfaits.

Sixièmement, il faut consacrer davantage de fonds pour lutter contre la pauvreté chez les jeunes. La pauvreté joue un rôle énorme alors que des jeunes commettent des actes criminels pour répondre à leurs besoins essentiels en matière d'alimentation, de logement, d'habillement et de loisirs.

Septièmement, il faut répondre aux problèmes générationnels de violence familiale chez les Autochtones, et briser ce cycle.

Huitièmement, il faut offrir un soutien en matière de counselling et un suivi aux familles qui ont en fait pris des mesures pour solliciter de l'aide.

Ninth, youth who are more susceptible to addictions because of parental history need intervention programs during the early-development stages of life and during their school years. This includes babies who are born addicted or who have been subjected to addictions while growing up.

Those are our recommendations.

The Chairman: Senator Stratton is the deputy chair of our committee. He is also from Manitoba.

Senator Stratton: To put things in perspective, I used to work as a volunteer for the Minister of Indian and Northern Affairs in the late 1970s. Travelling to Northern Manitoba, particularly in the late 1970s and early 1980s, was a very interesting experience, especially while observing what was taking place.

When I heard Ms. Parisian speak about 30 years in this industry, an industry in which we are dealing with human lives, I found it really heart-breaking. You try to seek out solutions. All of us would like to find a solution.

Ms. Parisian, when you described your 30 years, it was a pretty bleak description of what had transpired. It almost made me think that nothing had changed since I first went up North in the late 1970s.

There was one common theme from all of you, that is, that long-term, stable funding, family education and housing are critical. I would ask Ms. Parisian if she would agree with that.

If, in a perfect world, you could set up one program on a long-term basis to examine and address the issues of family education and housing, what would it be?

We see statistics showing a shortage of skilled labour developing in our country, particularly in Manitoba and Winnipeg, because we have the lowest unemployment rate in the country. Why? To a degree, it is because Manitoba cannot attract skilled labour because of its climate.

Here we have this marvellous opportunity, and yet we do not seem to be able to achieve success in getting Aboriginal youth educated. We really seem to be up against the wall there. Every report or submission I read tends to say that there is a 70 per cent drop-out rate, which is unacceptable.

The very future of Winnipeg is at stake here. It requires something dramatic to address the issue. The Aboriginal people will be the heart and soul of that city and responsible for its future success.

How would you, Ms. Parisian, in an ideal world, address the three fundamental issues of family education, housing, and long-term and stable funding?

Ms. Parisian: In our city, and in the agency that I work for, we try to provide a holistic approach. As the population is increasing, it is getting harder and harder to reach these children and youth in

Neuvièmement, les jeunes qui sont davantage à risque pour devenir toxicomanes en raison de leurs antécédents parentaux ont besoin de programme d'intervention au niveau de la petite enfance et pendant leurs années scolaires. Ça inclut les bébés qui naissent toxicomanes ou qui sont exposés à la toxicomanie.

Voilà qui conclut nos recommandations.

Le président: Le sénateur Stratton est vice-président de notre comité. Il est lui aussi du Manitoba.

Le sénateur Stratton: Pour mettre les choses en perspective, j'ai déjà travaillé comme bénévole pour le ministère des Affaires indiennes et du Grand-Nord à la fin des années 70. Voyager dans le nord du Manitoba, surtout vers la fin des années 70 et au début des années 80 a été une expérience très intéressante, particulièrement pour observer ce qui se passait.

Lorsque j'ai entendu Mme Parisian dire qu'elle avait passé 30 ans dans ce domaine où l'on affronte des questions de vie humaine, j'ai trouvé cela bouleversant. Vous tentez de trouver des solutions. Nous aimerions tous trouver une solution.

Madame Parisian, lorsque vous nous avez décrit vos 30 ans d'expérience, vous nous avez brossé un tableau assez lugubre de ce qui avait transpiré. J'ai pensé que presque rien n'avait changé depuis que je suis allé pour la première dans le Nord à la fin des années 70.

Vous avez tous fait ressortir un thème commun, c'est-à-dire la nécessité d'avoir un financement stable, à long terme, d'éduquer les familles et d'avoir des logements. Je demanderais à Mme Parisian si elle est d'accord avec cela.

Si, dans un monde parfait, vous pouviez mettre en place un programme à long terme afin d'examiner les problèmes de l'éducation des familles et du logement et d'y trouver une solution, quel serait ce programme?

Les statistiques révèlent qu'il y aura pénurie de main-d'oeuvre qualifiée au Canada, surtout à Winnipeg, car nous avons le taux de chômage le moins élevé au pays. Pourquoi? Dans une certaine mesure, c'est parce que le Manitoba n'arrive pas à attirer de travailleurs qualifiés en raison de son climat.

Nous avons ici une occasion extraordinaire, et pourtant nous ne semblons pas pouvoir réussir à éduquer les jeunes Autochtones. Il semble que nous soyons réellement au pied du mur. Chaque rapport ou mémoire que je lis a tendance à dire qu'il y a un taux de décrochage scolaire de 70 p. 100, ce qui est inacceptable.

C'est l'avenir même de Winnipeg qui est en jeu. Il faut prendre des mesures draconiennes pour corriger le problème. Les Autochtones seront le cœur et l'âme de cette ville et ils seront responsables de son succès futur.

Dans un monde idéal, que feriez-vous, madame Parisian, pour répondre aux besoins en matière d'éducation de la famille, de logement et de financement stable et à long terme?

Mme Parisian: Dans notre ville, et dans l'organisation pour lequel je travaille, nous tentons d'adopter une approche holistique. À mesure que la population croît, il devient de plus

time to be able to make a difference in their lives. I do not want to suggest that it has all been negative or else I probably would have given up a long time ago and walked away. However, we are now dealing with the fourth, fifth, and sometimes the sixth generations of babies, toddlers and children who have been impacted by the residential school, by the fact that many of their parents have been put on the reserve with no opportunity for employment and no opportunity to heal.

The youth whom we try to engage in positive activities come from a background of unhealthy living. They have only known that lifestyle. We try to reach them and their families in order to promote healing. Our agency tries for a holistic approach, which involves not only physical and mental well-being, but also the spiritual aspect, through what has been done to our children. Mr. Jackson talked a little about that spiritual aspect. You can be treated physically. You can treat a wound; you go to a doctor, and he or she puts a band-aid on the wound. How do you treat a spiritual wound? Many of our Aboriginal youth are spiritually wounded. They do not know where they belong. That is why, as Mr. Richard was saying, they join the street life. They want a sense of belonging.

We must not only educate them per se; we must also address the need for healing.

It is not only youth who are unemployed, but also their parents. Although the Saskatchewan Indian Federated College in our city is graduating many Aboriginal people, they are not getting jobs. I have had an ongoing conversation with the human resources department of the City of Regina, saying, "Until you hire Aboriginal people within your human resources department, and until you hire Aboriginal people in management, where policy decisions are made, you will not attract our people." Members of my own family who have degrees have applied for city jobs. They do not even get interviews. I have had many Aboriginal people come to me and ask, "Why can I not get a job? I have tried." Even with our connections, they cannot get jobs; yet non-Aboriginal people are being hired in those positions. Something needs to be done to address that.

Yes, the schools are doing good work. They are trying to do outreach. Still, they do not have Aboriginal principals. They do not have Aboriginal teachers, except for those who are in the classroom all day and not able to go out into the community and reach out to the people.

You talked about education. I also go to youth court because of my job. I had a son who was involved in the youth system. At youth court, there are usually 15 to 20 youth being called up for various offences involving property — stealing and so on. Out of those 15 or 20, there may be only one or two who have family there to support them. When they come into the court, they must

en plus difficile d'atteindre ces enfants et ces jeunes à temps pour pouvoir influencer leur vie. Je ne veux pas dire que tout a été négatif sinon j'aurais sans doute renoncé il y a longtemps et je serais partie. Cependant, nous travaillons maintenant avec la quatrième, la cinquième et parfois la sixième génération de bébés, de tout petits et d'enfants qui ont été perturbés par la vie en pensionnat, par le fait que bon nombre de leurs parents se sont retrouvés dans la réserve sans possibilité d'emploi ni aucune chance de se ressourcer.

Les jeunes que nous tentons d'attirer dans des activités positives ont des antécédents de vie malsaine. Ils n'ont connu que ce mode de vie. Nous cherchons à les atteindre eux et leurs familles afin de promouvoir la guérison. Notre organisme essaie d'adopter une approche holistique qui tient compte non seulement du bien-être physique et mental mais aussi de l'aspect spirituel par rapport à ce qu'on a fait à nos enfants. M. Jackson a parlé un peu de cet aspect spirituel. On peut se faire soigner physiquement. Il s'agit d'aller voir un médecin qui panse la blessure. Mais comment soigne-t-on une blessure spirituelle? Bon nombre de nos jeunes Autochtones sont spirituellement blessés. Ils n'arrivent pas à trouver leur place. C'est pourquoi, comme M. Richard le disait, ils adoptent le style de vie de la rue. Ils veulent avoir un sentiment d'appartenance.

Nous devons non seulement les éduquer à proprement parler mais aussi répondre à leurs besoins de ressourcement.

Ce n'est pas seulement les jeunes qui sont sans emploi, mais aussi leurs parents. Bien que de nombreux jeunes Autochtones soient diplômés de la Saskatchewan Indian Federated College dans notre ville, ils n'arrivent pas à trouver d'emploi. Je communique constamment avec le service des ressources humaines de la ville de Regina pour leur dire: Tant que vous n'embaucherez pas d'Autochtones dans votre service des ressources humaines, tant que vous n'embaucherez pas d'Autochtones au niveau de la gestion, où les décisions stratégiques sont prises, vous n'attirez pas d'Autochtones. Des membres de ma propre famille qui sont diplômés ont fait une demande d'emploi à la ville. Ils n'ont même pas obtenu d'entrevue. De nombreux Autochtones sont venus me voir pour me demander: Pourquoi est-ce que je ne peux pas obtenir d'emploi? J'ai essayé. Même avec nos contacts, ils ne peuvent obtenir d'emploi, pourtant, des non-Autochtones sont embauchés pour ces postes. Il faut faire quelque chose pour régler ce problème.

Oui, les écoles font du bon travail. Elles tentent de prendre contact avec les communautés. Pourtant, elles n'ont pas de directeurs autochtones, elles n'ont pas d'enseignants autochtones, sauf ceux qui sont dans les salles de classe toute la journée et qui ne sont pas en mesure d'aller dans la communauté pour prendre contact avec les gens.

Vous avez parlé d'éducation. Mon emploi m'appelle également aller devant le Tribunal de la jeunesse. J'ai un fils qui a été impliqué dans le système de justice pour les jeunes. Au Tribunal de la jeunesse, il y a habituellement de 15 à 20 jeunes qui comparaissent pour différentes infractions contre les biens — vols et autres. Sur ces 15 ou 20 jeunes, un ou deux seulement ont un

sit in the prisoner's box. They look to see who is out there. The judge will ask, "Will the family please step forward?" No one steps forward for these youth. It is a sad situation. Sometimes I feel like getting up and saying, "Look, I will represent this youth," because there is no one else to do it.

Who cares about these youth? Their parents cannot because they are not in a healthy situation. Who is? That needs to be addressed.

I agree that the issues you mentioned are important. They require a long-term strategy. The time for these short-term projects is past. We need to look at some long-term healing initiatives for our people.

Senator Stratton: To go to Ms. Boisvert, in Calgary, if you look at areas in which the issue of long-term, secure funding needs to be addressed, would you agree they are family, education and housing? Looking at those areas, if you had to design and select a program that would have an impact, and did not have to worry about competing on an annual basis for dollars, what system would you set up for Aboriginal youth in the cities?

Ms. Parisian: Based on what I am hearing today, and on my experience of what has and has not worked over the years in our community, I would say that it cannot be done without creating a partnership. It cannot be done without many stakeholders coming to the table with an agenda, not to see how they or their agency can benefit, but with the goal to improve, or make a difference in, the lifestyle of the youth.

Education can cover a whole spectrum of things for different people — youth, children or adults. What does that mean? Bringing the stakeholders together is a workable way to address those issues. We have a federal government initiative in our area called the Kids First initiative. Our provincial government is involved in it. When it was first announced, many stakeholders from the community got together and decided what would be done with that funding. It was a five-year program. Rather than just saying, "Here is the money, let's spend it," they actually worked together to develop an action plan. That is one positive thing that is happening in our community. Of course, everything could be improved in terms of the money actually reaching Aboriginal people.

Ms. Boisvert: I am a product of the Winnipeg system. I am from Manitoba. My family lives just outside Winnipeg. I also attended the Winnipeg School District No. 1. We had a home in the west end during the time that my sisters and I were attending school.

It is very different now from when I grew up as part of that system. It is not all positive; it is not all bad. I grew up in a system where we were all lumped together as ethnics, whether we were First Nations or from the wrong side of Europe — because there was a right side and a wrong side — the Aboriginal kids, kids

membre de leur famille présent pour leur apporter un soutien. Lorsqu'ils comparaissent devant le Tribunal, ils doivent s'asseoir au banc des prisonniers. Ils regardent qui est dans la salle. Le juge demande: La famille veut-elle bien s'avancer? Personne ne s'avance pour ces jeunes. C'est triste. J'ai parfois envie de me lever et de dire: Écoutez, je représenterai ce «jeune», car personne d'autre n'est là pour le faire.

Qui se préoccupe de ces jeunes? Leurs parents ne peuvent pas s'en occuper car ils ne sont pas dans une situation saine. Qui l'est? Il faut régler ce problème.

Je conviens avec vous que les problèmes que vous avez mentionnés sont importants. Ils exigent une stratégie à long terme. Les projets à court terme sont choses du passé. Nous devons nous tourner vers des initiatives de ressourcement à long terme pour notre peuple.

Le sénateur Stratton: Je m'adresse à Mme Boisvert. À Calgary, êtes-vous d'accord pour dire qu'il faut trouver un financement stable et à long terme pour la famille, l'éducation et le logement? Si vous pouviez concevoir et choisir un programme qui aurait un impact sans avoir à vous préoccuper d'être en concurrence avec d'autres projets pour obtenir un financement annuel, quel système aimeriez-vous mettre en place pour les jeunes Autochtones dans les villes?

Mme Parisian: D'après ce que j'ai entendu ici aujourd'hui, et d'après mon expérience des initiatives qui ont ou pas donné de résultats au fil des ans dans notre communauté, je dirais qu'on ne peut le faire sans créer de partenariat, sans que de nombreux intervenants viennent nous présenter leur programme, sans voir si leur organisme peut en profiter et comment ils peuvent en profiter. Il faut avoir pour objectif d'améliorer le mode de vie des jeunes et de faire une différence pour eux.

L'éducation englobe tout un éventail de choses pour différentes personnes - les jeunes, les enfants ou les adultes. Qu'est-ce que cela signifie? Une bonne façon d'aborder ces problèmes consiste à réunir les intervenants. Nous avons une initiative du gouvernement fédéral dans notre région qui s'appelle Kids First. Notre gouvernement provincial y participe. Lorsque cette initiative a été annoncée, bon nombre d'intervenants de la communauté se sont réunis pour décider ce que l'on ferait avec ces fonds. Il s'agit d'un programme quinquennal. Plutôt que de dire tout simplement: «Voici l'argent, dépensons-le», ils ont en fait élaboré ensemble un plan d'action. Voilà une initiative positive dans notre communauté. Naturellement, on pourrait tout améliorer pour s'assurer que l'argent aille vraiment aux Autochtones.

Mme Boisvert: Je suis un produit du système de Winnipeg. Je viens du Manitoba. Ma famille vit juste à l'extérieur de Winnipeg. J'ai moi aussi fréquenté le district scolaire n° 1 de Winnipeg. Nous avions une maison dans l'ouest à l'époque où mes sœurs et moi étions à l'école.

Les choses sont très différentes aujourd'hui de ce qu'elles étaient lorsque j'ai grandi. Tout n'est pas positif; tout n'est pas négatif. J'ai grandi dans un système où nous étions tous regroupés en tant que minorité ethnique, peu importe que l'on soit des Premières nations ou du mauvais côté de l'Europe — car il y avait

from South America and other parts of the world. We were referred to as "ethnic." Some of us, especially the girls, were told the best that we could do is get pregnant, get married, hopefully, and raise some kids. That would be "success."

The majority of us were successful, in our own eyes, and not because of the support we received in the system, but in spite of the lack of it. Even at the university level, I had an English professor who stood up in a class of about 30 students — and there were four women in that class — and stated that he did not believe women should be at university. This was not in the 1960s. This was in the early 1980s. If women needed post-secondary education, the professor felt that they should be at a separate university, because, by virtue of being there, they were a hindrance to males securing their education.

For the most part, those of us who have succeeded have done so not with the support of the establishment, but with the support of our families. From my perspective, my father is a strong male figure in our household. There was no option but to go on to post-secondary education. He did not give us a way out. He did not make it an option. I was very lucky to have a strong father in my home. Many other people, both males and females, are not as fortunate. There are many families that are not on a path of healing or wellness.

Since then, I left Winnipeg and moved to Calgary, but I have three sisters who are living and working there and doing very well, as well as many friends. Having that experience and that connection, I should like to see the support for the in-school mentoring programs in Manitoba developed and strengthened. I know that some of the teachers that I had have since moved on to other things, and I am hoping that the new teachers who have taken their place are cut from a different cloth. They were not a supportive group.

With respect to school support and having adults who are truly on a path of healing, people know each other in the Aboriginal community. It is a small community. When a person is put into the position of being a role model, the other people in the community will know if that person is honest, has integrity and is worthy of taking on that role, or whether he or she is imposing that role on himself or herself.

For the city I currently live in, Calgary, I would like to see some of the new programs that are in their infancy being supported, along with the long-term mentoring program, which is also in its infancy. It is only two or three years old, and this is the first year where it is in the schools. I would like to see that program strengthened.

We are starting a new hands-on parenting program. The design came from the parents and the people who participated in the already-existing parenting programs, and they told us what they liked and what needed improvement. This new parenting program addresses those issues. Is it perfect? Will it be everything everyone

un bon et un mauvais côté — les enfants autochtones, les enfants d'Amérique du Sud et d'autres régions du monde. On nous considérait comme un groupe ethnique. Certains d'entre nous, surtout les filles, se faisaient dire que la meilleure chose qui puisse nous arriver était de devenir enceinte, de se marier et d'avoir des enfants. Cela était considéré comme un succès.

La majorité d'entre nous ont eu du succès à nos propres yeux, et non pas grâce au soutien que nous a procuré le système, mais malgré le manque de soutien. Même au niveau universitaire, j'avais un professeur d'anglais qui devant une classe d'environ 30 étudiants — et nous n'étions que quatre femmes dans cette classe — a dit qu'il ne croyait pas que les femmes devaient être à l'université. Ce n'était pas pendant les années 60. C'était au début des années 80. Si les femmes voulaient poursuivre des études post-secondaires, le professeur était d'avis qu'elles devaient fréquenter une université distincte, car, leur seule présence nuisait à l'éducation des hommes.

De façon générale, si certains d'entre nous avons eu du succès, ce n'est pas grâce à l'appui du système mais plutôt grâce au soutien de nos familles. Pour ma part, mon père est une forte personnalité dans notre foyer. Nous n'avions pas d'autre choix que de poursuivre des études postsecondaires. Il ne nous a pas donné le choix. Il n'y avait pas moyen d'y échapper. J'ai eu beaucoup de chance d'avoir un tel père. Bien d'autres, hommes et femmes, n'ont pas eu autant de chance. Il y a de nombreuses familles qui ne sont pas sur la voie du ressourcement ou du mieux-être.

Depuis, j'ai quitté Winnipeg pour m'installer à Calgary, mais j'ai trois sœurs qui vivent et qui travaillent là-bas et qui réussissent très bien, ainsi que de nombreux amis. Ayant cette expérience et ce lien, j'aimerais que l'on développe et que l'on renforce les programmes de mentorat dans les écoles au Manitoba. Je sais que certains enseignants que j'ai déjà eus, sont partis pour faire autre chose, et j'espère que les nouveaux enseignants qui les ont remplacés ne sont pas comme eux car ils n'étaient pas d'un grand soutien.

Pour ce qui est du soutien aux écoles et de faire en sorte que les adultes soient vraiment sur la voie de la guérison, les gens se connaissent les uns les autres au sein de la communauté autochtone. C'est une petite collectivité. Lorsqu'une personne se trouve à jouer un rôle de modèle, les autres membres de la communauté savent que cette personne est honnête, intègre et mérite de jouer ce rôle, ou de s'imposer ce rôle.

Pour ce qui est de Calgary, la ville où je vis à l'heure actuelle, j'aimerais voir appuyer certains nouveaux programmes qui en sont à leurs tous débuts comme le programme de mentorat à long terme qui en vient aussi d'être amorcé. Il n'est en place que depuis deux ou trois ans, et c'est la première année qu'on l'offre dans les écoles. J'aimerais que ce programme soit renforcé.

Nous sommes en train de mettre sur pied un nouveau programme pratique de compétences parentales. Il a été conçu par les parents et les gens qui ont participé au programme de formation au rôle de parents existants, et ils nous ont dits ce qu'ils aimaient et ce qui devait être amélioré. Ce nouveau programme

wanted? Probably not. There is room for change and improvement. We need more of those kinds of programs, rather than people fighting.

I would love to see an Aboriginal resource centre in every quadrant of the city. Right now, the Aboriginal Resource Centre is the only one, and we cover all of Calgary and the Rocky View area. Some people would say to that, "Well, you are sort of cutting your own throat. What will happen?" We need to stop the competitive thoughts. It scares me when you say it is an industry, because that is what people are starting to see it as. They are starting to see it as an industry, as a business: "How can I, as the representative from my organization, get the most money for my organization so that I can help the most people?" If we all work together and have stable funding, what would be so wrong with having an Aboriginal resource centre in every quadrant of the city? If we could get more, that would be even better.

I have no problem with that. I think it is wonderful. I will help them. If they want my help and the help of our board to get them started, we will give it and then let them do what they need to do in their own areas. We do not need to worry so much about losing our jobs that we come to the point where we fear another organization similar to ours is getting started. There is an Aboriginal school that has just started up again. It used to be the Plains Indian Survival School. I cannot pronounce the name and do it justice, so I will not. It has a Blackfoot name, and it is an Aboriginal family school in Calgary. It is run through the Calgary Board of Education. This is great. We need to support that program and support education. It would be great if we could work with the school system to enlarge that school, have Aboriginal family housing advocates there, where the children are attending, and have an opportunity to meet with those people.

Regarding HIV and health issues, the health nurse could be based there. We could house all of this in an area where the youth and families would be able to access it readily and not have to go across town. Right now the school is small and can only do so much, but we could support it's getting bigger.

Mr. Richard: I would like to comment on the schooling issue, if you do not mind.

One of the things that came out of a conference that we had with the street youth was their need for education. Most of them had dropped out at a pathetically early age or had been kicked out. They are finding that to be a significant barrier to getting even the most menial jobs, because they are often illiterate and cannot even read an application form.

qui vise à enseigner des compétences parentales suscite ces questions. Est-il parfait? Répondra-t-il aux besoins de tous? Probablement pas. Il est toujours possible d'apporter des changements et des améliorations. Nous avons besoin d'un plus grand nombre de programmes de ce genre au lieu de voir les gens se quereller.

J'aimerais beaucoup qu'il y ait un centre de ressources autochtones dans chaque quartier de la ville. À l'heure actuelle, le centre de ressources autochtones est le seul qui existe, et nous desservons Calgary et la région de Rocky View. Certaines personnes diraient: «Eh bien, vous vous coupez en quelque sorte la gorge. Que va-t-il arriver?» Nous devons mettre fin à la rivalité. Cela m'effraie lorsqu'on parle d'une industrie, car les gens commencent à voir cela comme une industrie, comme une entreprise: «En tant que représentant de mon organisation, comment puis-je aller chercher le plus d'argent possible pour aider le plus de gens possible?» Si nous travaillons tous ensemble et que nous ayons un financement stable, qu'y aurait-il de mal à ce qu'il y ait un centre de ressources autochtones dans chaque quartier de la ville? Si nous pouvions en obtenir davantage, ce serait encore mieux.

Je n'ai aucun problème avec cela. Je pense que c'est merveilleux. Je vais les aider. S'ils veulent mon aide et l'aide de notre conseil d'administration pour s'établir, nous la leur donnerons et nous les laisserons faire ce qu'ils doivent faire dans leur propre région. Nous n'avons pas tellement à craindre de perdre nos enfants au point où nous devons craindre qu'une organisation semblable à la nôtre soit mise sur pied. On vient tout juste de créer une école autochtone. C'était auparavant la Plains Indian Survival School. Je ne peux prononcer le nom comme il faut, de sorte que je ne le ferai pas. C'est un nom Blackfoot, et c'est une école familiale autochtone de Calgary. Elle est administrée par le Calgary Board of Education. C'est excellent. Nous devons appuyer ce programme et appuyer l'éducation. Ce serait extraordinaire si nous pouvions de concert avec le système scolaire agrandir cette école, faire en sorte que des défenseurs du logement familial autochtone y soient, là où les enfants vont à l'école, et aient l'occasion de rencontrer ces gens.

En ce qui concerne le VIH et les autres questions de santé, l'infirmière pourrait être sur place. Nous pourrions chapeauter tout cela dans un secteur où les jeunes et les familles pourraient avoir aisément accès aux services et ne pas avoir à aller à l'autre bout de la ville. Actuellement, c'est une petite école et ses moyens d'action sont limités, mais nous pourrions soutenir son expansion.

M. Richard: Si vous le permettez, j'aimerais dire un mot sur la question de la scolarisation.

La nécessité d'éduquer les jeunes est l'une des conclusions qui est ressortie d'une conférence que nous avons organisée et qui portait sur les enfants des rues. La plupart d'entre eux avaient décroché extrêmement tôt ou avaient été renvoyés de l'école. Ils s'aperçoivent que cela les empêche d'obtenir même les emplois les plus humbles parce qu'ils sont souvent illettrés et ne peuvent même pas lire un formulaire de demande d'emploi.

We took their challenge to the Toronto school board, which was undergoing its own reorganization at the time, but we were persistent. We requested a classroom on Yonge Street. We asked if we could have a classroom in Jarvis Collegiate, which is one of the most renowned schools in Southern Ontario, put two teachers in it, augment the teachers in that classroom with two of our Aboriginal staff, and start working on some of the issues that were confronting the kids on the street. We found everything on the street, from kids who were geniuses in many ways and had no problem performing in school, to kids with learning disabilities, fetal alcohol syndrome, et cetera. All of these kids moved forward. These are kids who sleep in shelters at night and in the Don Valley, so imagine going to school when you are in that kind of environment. Through the guidance of a strong Aboriginal role model, who has been able to form relationships with those guys and a couple of girls, they are coming to school on a daily basis and they are graduating. We brought in six in our first year. Currently, four are graduating, four have dropped out and another four are still struggling. It is an ongoing intake. Part of that school is used for our drop-in service. They will go to school and have a meal. The other part of the drop-in service is meals every day.

Their case manager is close by. It is a total wrap-around experience for the kids. As a result of that, we have had tremendous success.

The fact that it is Jarvis affiliated means it is not second rate. The fact that it is on Yonge Street means it is absolutely accessible.

If we have done one thing right, that is it. I must give the credit to the youth themselves for putting that idea forward.

Senator Christensen: Your presentation it certainly raised all the major problems and many of the goals. However, we still have major gaps between where we are today and reaching those goals. Often, it is such a vicious circle. Certainly, dealing with damaged spirits in young people is a major problem. A baby being moved from foster home to foster home quickly loses the ability to love and to feel a part of anything. They give their love, they are moved and then they give it again. Pretty soon they stop, because they just get hurt more and more.

I should like you all to comment on this area. With the long history of addictions, and with alcohol being a major one, what do you see in this population of young people in the way of FAS and FAE? These are insidious diseases that cannot be cured but which must be worked with. What percentage of the young people suffer from those kinds of afflictions?

Ms. Parisian: I cannot recall the statistics; however, I know there are some available. I know that they are high enough to raise major concerns among our people themselves and among the schools that these children attend. We see judges now having

Nous en avons saisi le conseil scolaire de Toronto, qui se réorganisait à l'époque, mais nous avons été tenaces. Nous avons demandé qu'on ouvre une salle de classe sur la rue Yonge. Nous lui avons demandé d'ouvrir une salle de classe au Jarvis Collegiate, qui est une des écoles les plus réputée du sud de l'Ontario, d'y affecter deux enseignants, d'ajouter à cette salle de classe deux enseignants provenant de notre personnel autochtone et de prendre des initiatives pour régler certains problèmes avec lesquels les enfants des rues sont aux prises. Nous avons trouvé de tout dans les rues, aussi bien des jeunes qui sont des génies à plusieurs égards et qui réussissaient très bien à l'école, que des enfants qui avaient des difficultés d'apprentissage, le syndrome d'alcoolisme fœtal, etc. Tous ces enfants ont fait des progrès. Il s'agit de jeunes qui dorment dans des abris la nuit et dans la vallée du Don, donc imaginez ce que c'est que d'aller à l'école quand vous vivez dans des conditions pareilles. Grâce aux conseils d'un Autochtone qui est un modèle fort pour eux, qui a su créer des liens avec ces gars-là et quelques jeunes filles, ils vont maintenant à l'école tous les jours et vont obtenir leur diplôme. La première année, nous en avons récupéré six. Quatre vont bientôt recevoir leur diplôme, quatre ont décroché et quatre autres hésitent encore. Nos portes sont tout le temps ouvertes. Notre halte-accueil se sert d'une partie de cette école. Ces jeunes vont à l'école et sont nourris. Notre halte-accueil sert des repas tous les jours, c'est l'autre volet de notre service.

Leur travailleur social est près d'eux. La situation change du tout au tout pour ces enfants. En conséquence, nous avons connu de grands succès.

Le fait que cette école soit affiliée au Jarvis Collegiate veut dire que c'est une très bonne école. Le fait qu'elle soit située sur la rue Yonge veut dire qu'elle est totalement accessible.

S'il y a une chose que nous avons fait de bien, c'est celle-là. Je dois reconnaître le mérite des jeunes qui ont eux-mêmes proposé cette idée.

Le sénateur Christensen: Dans votre exposé, vous avez fait état de tous les grands problèmes et de bon nombre d'objectifs. Toutefois, il y a encore un grand fossé entre la situation d'aujourd'hui et l'atteinte de ces buts. C'est un cercle tellement vicieux souvent. Ce qui est sûr, c'est qu'il est difficile de travailler avec des jeunes gens dont le moral est à plat. Un bébé qui va de foyer d'accueil en foyer d'accueil perd rapidement la faculté d'aimer et d'acquiescer des racines. Ils apprennent à aimer, puis on les déplace, et ils réapprennent à aimer. Ils arrêtent très vite d'aimer parce que l'amour devient de plus en plus une souffrance.

J'aimerais que vous nous parliez de cela. Sachant les longs antécédents de toxicomanie, l'alcoolisme en étant la principale, que voyez-vous chez ces jeunes gens en ce qui concerne le SAF et l'EAF? Ce sont des maladies insidieuses qui sont incurables mais dont nous devons tenir compte. Quel est le pourcentage des jeunes gens qui souffrent de ce genre d'affliction?

Mme Parisian: Je ne me rappelle pas les statistiques; cependant, je sais qu'il en existe. Je sais qu'elles sont suffisamment élevées pour inquiéter gravement nos gens eux-mêmes et les écoles que fréquentent ces enfants. Nous voyons maintenant des juges qui

to consider that when sentencing people. I do not know if I would call it an epidemic, but I would call it serious enough that there must be some means to address it.

Senator Christensen: Are there any specific programs in any of your areas of expertise and work that deal with the problem?

Ms. Parisian: Our work in this area is through the Aboriginal Headstart Program. We are hoping to set up a process that can diagnose these children at an early age. Treatment can then follow. The Aboriginal Headstart Program is one of the few programs that actually have dedicated five-year funding. Hopefully, if that continues, early identification will help to make a difference.

Senator Christensen: About \$180 million was included in the 2001 budget to deal with FAS. Do you see that filtering down to the agencies that you people are working for?

Ms. Boisvert: FAS/FAE has been renamed FASA. There is a team of about six doctors who run a diagnostic clinic at the Foothills Hospital in Calgary. Dr. Leonard Crowshoe leads that team. The Foothills is the only hospital in Alberta that undertakes to diagnose this condition. They do amazing things.

Specific programs and services for children with FAS/FAE are coming down the line. The process is slow. I would encourage you to contact Dr. Crowshoe and ask him to make a presentation to this committee.

We have worked with foster parents, both Aboriginal and non-Aboriginal, who wanted to join together to use their expertise to provide services and to lobby government and service agencies to get support for their foster kids. They are still working together and still lobbying.

Mr. Jackson: One of the problems in terms of funding for programs at the community level is that calls for funding are often placed on Web sites and do not actually get down to the community level, where funding proposals are actually drafted. That seems to be a barrier. I am thinking in particular of the Aboriginal institute and the Canadian Institute of Health Research, who have placed calls for funding on their Web sites. The HIV/AIDS division of Health Canada has also placed funding calls on their Web site. If you are not browsing through the Web pages on a regular basis, you miss them.

We have tried to log in on a regular basis, and when we notice these calls, send them out to our community groups and others connected with our organization. However, it creates a problem in terms of not knowing that there is funding available for programs that address these issues.

Mr. Richard: We have two dedicated staff members who deal with the issue of fetal alcohol syndrome in both parents and their children. We run a parent group that is essentially a lifestyles group for people who are severely affected and who have responsibility for kids. Part of our agenda is to work with them so that they are able to care for their kids and not lose them to the

doivent tenir compte de cela lorsqu'ils rendent leur sentence. Je ne sais pas si c'est une épidémie, mais je sais que c'est assez grave pour motiver une intervention.

Le sénateur Christensen: Y a-t-il des programmes particuliers, dans vos domaines de spécialisation, qui traitent de ce problème?

Mme Parisian: Dans ce domaine, nous travaillons dans le cadre du Programme d'aide préscolaire aux Autochtones. Nous espérons mettre au point une méthode qui nous permettra de diagnostiquer ces enfants en bas âge. Le traitement pourra suivre ensuite. Le Programme d'aide préscolaire aux Autochtones est l'un des rares programmes dont le financement est quinquennal. Si ce programme se poursuit, nous espérons que l'identification précoce de ces cas nous permettra d'intervenir efficacement.

Le sénateur Christensen: On a prévu environ 180 millions de dollars dans le budget de 2001 pour remédier au SAF. Est-ce que vos organismes profitent de ces crédits?

Mme Boisvert: On a regroupé en fait le SAF et l'EAF. Il y a une équipe d'environ six médecins qui font du diagnostic à l'hôpital Foothills de Calgary. Le Dr Leonard Crowshoe dirige cette équipe. L'hôpital Foothills est le seul en Alberta qui diagnostique cette maladie. On fait là des choses extraordinaires.

Nous sommes en mesure d'offrir des programmes et des services aux enfants souffrant du SAF ou de l'EAF. Mais le processus est lent. Je vous encourage à contacter le Dr Crowshoe et à lui demander de faire un exposé à votre comité.

Nous avons travaillé avec des parents d'accueil, qui ont reçu aussi bien des enfants autochtones que non autochtones, et qui voulaient nous faire profiter de leurs connaissances pour offrir des services et exercer des pressions sur les gouvernements et les agences de services afin d'obtenir de l'aide pour les enfants en familles d'accueil. Cette collaboration et ces pressions se poursuivent.

M. Jackson: L'un des problèmes qui se pose dans le financement des programmes au niveau communautaire, c'est que le financement des projets est souvent annoncé sur des sites Web et ne rejoint pas le niveau communautaire, où les demandes de financement sont faites. Cela semble être un problème. Je songe en particulier à l'Institut autochtone et à l'Institut canadien de recherche en santé, qui ont lancé des invitations au financement sur leurs sites Web. La Division du VIH/sida de Santé Canada a également lancé des invitations sur son site Web. Mais si vous ne fouillez pas sur Internet régulièrement, vous ne les verrez pas.

Nous avons essayé de faire des recherches régulières, et lorsque nous remarquons ces invitations, nous les transmettons à nos groupes communautaires et à ceux qui sont liés à notre organisation. Cependant, on a du mal à savoir s'il existe des fonds pour les programmes qui traitent de ces questions.

M. Richard: Nous avons deux membres du personnel qui s'occupent du syndrome d'alcoolisme fœtal et qui interviennent auprès des parents et de leurs enfants. Nous avons un groupe de parents et leurs enfants. Nous avons un groupe de parents qui est essentiellement un groupe de soutien pour un meilleur mode de vie accueillant des gens qui sont très handicapés et qui ont charge

children's aid societies. People with that problem are often seen to be inappropriate parents. We have found that with a little support, they can sometimes be good parents.

One of the issues, however, is getting a mother to come out to a program with her FAS child. I am sure you can appreciate what that means. It is known that she caused that problem in her child. She is full of remorse, shame and anxiety about it. Often, she is fearful that the child welfare system will apprehend that child because of her drinking.

A creative approach to outreach on the FAS ticket is needed, and it must not be too direct. It should be an approach that talks about parenting generally. Through the establishment of a relationship, you begin to identify the kids and to work toward easing the family into the process of recognition and mourning. You must mourn the child who has FAS because that child has limited life possibilities. We must then start the work of maximizing everything that the child can be.

We are dealing with a couple of generations. We have mothers who have FAS, as do their children. They are families that need a lot of support. We are doing it. It is critical for any multi-service, family-based Aboriginal agency to do that, given the impact.

As for the funding, we get it at the end of the day, after it is announced by the feds and vetted by all the Aboriginal political bodies. Often, deals are made that I will never hear about. At the end of the day, \$10 million can turn into \$200,000. I think that is a serious problem that gets in the way of our accessing dollars, because we are at the front line. I would like to figure out a way to fix that. Perhaps this committee can make some recommendations in that regard.

Ms. Quewezance: Many of the people who are slipping through the cracks have FAE. In Regina, we not only see FAS, but numerous babies being born addicted to cocaine, morphine, methadone, Talwin and Ritalin.

If you ask most of the mothers who are bearing these children, they will tell you that their parents were alcoholics. I do not know if we are fostering a bigger problem or if we are not really addressing it properly. However, we have big concerns in Regina. The neonatal unit is full of addicted babies, and they are not addicted to alcohol.

Senator Sibbeston: I come from the Northwest Territories, where the problems are not as significant as those you have told us about in the urban centres. Most of the Aboriginal people in the North live in small communities, and I was involved in politics for a large part of my life, so I am aware of the problems. At the same time, it is not a situation of hopelessness, of utter poverty. People are slowly emerging from a traditional way of life and

d'enfants. Nous visons entre autres à les aider à s'occuper de leurs enfants pour que les sociétés d'aide à l'enfance ne leur en ôtent pas la garde. On pense souvent que les gens qui souffrent de ce mal sont des mauvais parents. Nous nous sommes rendu compte qu'avec un peu de soutien, ils peuvent parfois devenir de bons parents.

L'un des problèmes, bien sûr, c'est de convaincre une mère à s'inscrire à un programme avec son enfant qui est atteint du SAF. Je suis sûre que vous pouvez comprendre ce que cela veut dire. Tout le monde sait que c'est elle qui est à l'origine du problème qu'a son enfant. Le remord, la honte et l'anxiété l'habitent. Souvent, elle a peur que l'aide à l'enfance n'aille lui ôter son enfant parce qu'elle boit.

Pour la sensibilisation au SAF, il faut une approche créative, et celle-ci ne doit pas être trop directe. Cette approche doit être axée de manière générale sur les compétences parentales. En établissant ainsi un rapport, on peut identifier les enfants et aider la famille à reconnaître le problème et à faire son deuil. Il faut faire son deuil de l'enfant qui est atteint du SAF parce que le potentiel de cet enfant est limité. Il faut de là optimiser le potentiel de cet enfant.

Nous avons affaire ici à quelques générations. Nous recevons des mères qui ont le SAF, tout comme leurs enfants. Ce sont des familles qui ont besoin de beaucoup d'aide. Et c'est ce que nous leur offrons. Étant donné les conséquences de ce problème, il est essentiel qu'une agence autochtone multiservices et familiale assure ce service.

En ce qui concerne le financement, on finit par le recevoir, après que l'annonce a été faite par les fédéraux et qu'elle a été approuvée par toutes les instances politiques autochtones. Il se conclut souvent des marchés dont je n'entends jamais parler. Au bout du compte, 10 millions de dollars peuvent finir par devenir 200 000 \$. Je pense que c'est un problème grave qui entrave notre accès au financement parce que nous sommes les travailleurs de première ligne. J'aimerais trouver un moyen de régler cela. Votre comité pourra peut-être faire des recommandations à cet égard.

Mme Quewezance: Les effets de l'alcoolisme fœtal touchent bon nombre des personnes qui glissent entre les mailles du filet. À Regina, on ne voit pas seulement que des enfants victimes du SAF, il y a de nombreux bébés qui naissent avec une dépendance à la cocaïne, à la morphine, à la méthadone, au Talwin et au Ritalin.

Si vous interrogez la plupart des mères qui portent ces enfants, elles vont vous dire que leurs parents étaient alcooliques. Je ne sais pas si nous créons un plus gros problème ou si nous ne savons pas comment nous y prendre. Cependant, la situation est très inquiétante à Regina. À l'unité néonatale, il y a plein de bébés toxicomanes.

Le sénateur Sibbeston: Je suis des Territoires du Nord-Ouest où les problèmes ne sont pas aussi graves que ceux des centres urbains dont vous nous avez parlé. La plupart des Autochtones dans le Nord vivent dans de petites localités, et comme j'ai fait de la politique pendant une bonne partie de ma vie, je connais aussi leurs problèmes. Cela dit, ce n'est pas une situation désespérante, où la pauvreté est abjecte. Les gens émergent lentement d'un

adopting a more modern way. In the larger centres, such as Yellowknife and Inuvik, people are getting on their feet through the land claims that have been settled with Aboriginal people.

I like to think that in at least one part of our country, the status of native people is good. I can probably say that of the Inuit people, who have their own territory, Nunavut, and self-determination. Aboriginal people are involved in all aspects of society, in government, politics, business, et cetera.

It occurred to me that since you are from Aboriginal child and family service groups, in your work you would see many of the problems that exist amongst native people, and I am hearing that there are many problems. One part of me wants to hear that there is hope, and that somewhere in society, there are hundreds of thousands of Aboriginal people who are doing well, making their own way and slowly integrating into society. I am generally aware that, in western parts of our country, such as Saskatchewan, Aboriginal people are becoming a significant part of the population through natural population growth over time. I understand that Aboriginal people will become significant in number in some Saskatchewan cities.

Is there hope? I recognize that in the work you do, you are in touch with most of the problems. Are you aware of any positive situations? Obviously, in your social work, you see people who have problems. Perhaps that taints your view of the situation.

I would like to know that there is hope for Aboriginal people. Is there hope for Aboriginal people in the cities, and in your areas of Canada, such that in 5, 10, 20 or 30 years, Aboriginal people will be a significant, strong and greatly contributing factor in our society?

Mr. Richard: There is a significant amount of hope. First, my world contains people who are having the most difficulties. That may skew, to some extent, the presentations that we make. Toronto receives all manner of Aboriginal people from all over the world, really, and most of them are doing fine. We are talking about how they eventually came to be doing fine. Each individual will have his or her own story. That being said, there is a large middle-class population of Aboriginal people in Toronto, from all over Canada, who are doing fine. I have a board of directors, for example, that is full of such people. I am delighted to be able to report that.

For the people with whom we work — the ones who are most at risk, the most disaffected and those who come to us with all the legacies of Colonial Canada at its worst — there is still hope. I have seen street kids who have been written off and whom we believed had only two options: The first was death and the second was jail. We have been able to break that cycle for many of them, such that they are now clean and sober. Some are drummers in our Red Spirit Drum program.

mode de vie traditionnel et en adoptent un plus moderne. Dans les grands centres, par exemple, Yellowknife et Inuvik, les gens se rétablissent grâce aux revendications territoriales qui ont été négociées avec les Autochtones.

Il me plaît de croire que dans une région du pays au moins, la situation des Autochtones est bonne. C'est probablement ce que je puis dire des Inuits, qui possèdent leur propre territoire, le Nunavut, et qui sont autonomes. Les Autochtones sont présents dans tous les aspects de la société, au niveau du gouvernement, dans la politique, les affaires, etc.

Étant donné que vous représentez des agences autochtones de services à l'enfance et à la famille, je me suis dit que dans votre travail, vous devez constater bon nombre des problèmes qui se posent chez les Autochtones, et l'on me dit qu'il y a de nombreux problèmes de ce genre. Une partie de moi-même veut entendre qu'il y a de l'espoir, que quelque part dans la société, il y a des centaines de milliers d'Autochtones qui réussissent bien, qui font leur chemin et qui s'intègrent lentement dans la société. Je sais, de manière générale, que dans les régions de l'ouest de notre pays, par exemple la Saskatchewan, les Autochtones commencent à former une partie importante de la population du fait de leur croissance démographique. Je crois savoir que les Autochtones vont devenir nombreux dans certaines villes de la Saskatchewan.

Y a-t-il de l'espoir? Je vois bien que dans votre travail, vous êtes en contact avec la plupart des problèmes. Savez-vous s'il y a des situations positives? De toute évidence, dans votre travail social, vous rencontrez des gens qui ont des problèmes. Peut-être que cela colore votre vision de la situation.

Je veux savoir s'il y a de l'espoir pour les Autochtones. Y a-t-il de l'espoir pour les Autochtones dans nos villes, et dans vos régions du Canada, qui fera que dans cinq, dix, 20 ou 30 ans, les Autochtones contribueront puissamment à l'essor de notre société?

M. Richard: Il y a beaucoup d'espoir. Premièrement, mon monde abrite les personnes qui ont le plus de problèmes. Cela influence dans une certaine mesure les exposés que nous faisons. Toronto reçoit des Autochtones des quatre coins du monde, c'est vrai, et la plupart d'entre eux se débrouillent bien. Nous vous expliquons comment ils en sont venus à bien se débrouiller. Chaque personne a son histoire à raconter. Cela dit, il y a des Autochtones de classe moyenne en grand nombre à Toronto, qui viennent de toutes les régions du Canada, qui se débrouillent bien. J'ai un conseil d'administration, par exemple, qui compte de nombreuses personnes qui sont dans ce cas. Je suis très heureux de vous le dire.

Pour les gens avec qui nous travaillons — ceux qui sont le plus à risque, les plus défavorisés et qui portent sur eux les cicatrices du Canada colonial — il y a encore de l'espoir. J'ai vu des enfants de la rue sur qui on ne comptait plus et dont on disait qu'ils n'avaient que deux possibilités: la mort et la prison. Nous avons réussi à briser ce cycle pour bon nombre d'entre eux, tellement qu'ils ont cessé de se droguer et de boire. Certains jouent du tambour dans notre programme Red Spirit Drum.

I was recently in Andong, Korea, to chaperone six Aboriginal street youth who had sobered up and been invited to perform at an international dance festival. These kids were once written off, a couple of them as developmentally handicapped, which they were not, by the way. We enrolled them in our school when they began moving forward. With a good, nurturing environment, staff members who understand their needs, adequate core funding over time, and a place that kids or youth can call their own and where they have some kind of control, you can reach almost everyone. However, there will always be sad stories and casualties.

Some of them are so far gone that we cannot get them back. There is one poor guy that we simply try to keep alive, for example. He is a heroin addict and does not eat, but he comes in when he is hungry. There is some movement for him too, because he is not dead today, whereas everyone around him was. Maybe one day he will kick his habit. You cannot be in this business without having an overall sense of optimism. When you look at the faces of some of these folks, you know that there is a spark there. It is up to you to build on that spark. It is up to the Canadian government to allow us the opportunity to do that.

Ms. Boisvert: I hope that I have projected a positive image. There are many good things happening in Winnipeg and in Calgary. We have a dedicated Aboriginal school and head-start programs. We have a mentoring program in the public and catholic school systems. Although it is in its infancy, it will grow because the youth and the participating families will ensure that it does. Some people who have come to us and have come before you are living, walking proof that there is hope. If there were no hope, we would not be here; things will change.

You will not be able to help everyone, but so many others will come forward whom we will be able to support, and who will, in turn, be able to support others. It comes down to: Help one person and he or she will help someone else, and the path of healing will continue.

I would like to see some of the programs that are truly working well expand. There is a difference between a program that is actually meeting the needs of the families and one that is being evaluated as such, but is not really working. Sometimes I become apprehensive when I hear someone say about a program: "We are doing so well. Here is our evaluation, which is proof to government funders that we are doing well." In the community, people who use that program say: "Really, I am not getting a lot out of that. I go there, but I am not getting a lot out of it."

When it comes to evaluators, the more they are third-party, unbiased and removed from the program, the better they are. When an evaluator who is completely removed from us says that

J'étais récemment à Andong, en Corée, où j'accompagnais six jeunes de la rue autochtones qui avaient cessé de boire et qui avaient été invités à se produire dans un festival de danse international. On avait autrefois renoncé à aider ces jeunes, et l'on disait de certains d'entre eux qu'ils souffraient de déficience mentale, ce qui n'était pas le cas, soit dit en passant. Nous les avons inscrits à notre école lorsqu'ils se sont mis à faire des progrès. Dans un bon milieu encourageant, avec du personnel qui comprend leurs besoins, avec un financement de base suffisant à long terme, et un endroit où les jeunes peuvent se sentir chez eux et où il y a un contrôle quelconque, vous pouvez rejoindre presque n'importe qui. Cependant, il y aura toujours des drames et des victimes.

Certains d'entre eux sont tellement mal en point qu'on ne pourra jamais les récupérer. Par exemple, il y a un pauvre gars chez nous que nous essayons tout simplement de maintenir en vie. Il est héroïnomane et ne mange pas, mais il vient chez nous quand il a faim. Il y a un peu d'espoir pour lui aussi parce qu'il n'est pas mort, alors que tous ses proches l'étaient. Il va peut-être un jour vaincre sa dépendance. On ne peut pas faire ce métier si on n'a pas une grande dose d'optimisme. Quand on voit les visages de certaines de ces personnes, vous savez qu'il y a une étincelle en eux. Il vous appartient de faire quelque chose avec cette étincelle. Il appartient au gouvernement canadien de nous aider à faire cela.

Mme Boisvert: J'espère avoir donné une image positive. Il y a beaucoup de bonnes choses qui se font à Winnipeg et à Calgary. Nous avons une école réservée aux Autochtones et des programmes d'aide préscolaire. Nous avons un programme de mentorat dans les écoles publiques et catholiques. Même si ce programme en est au stade embryonnaire, il va connaître de l'expansion parce que les jeunes et les familles participantes vont y voir. Il y a des gens qui sont venus chez nous et qui sont venus chez vous qui vivent, et ils sont la preuve vivante qu'il y a de l'espoir. S'il n'y avait pas d'espoir, nous ne serions pas ici; les choses vont changer.

Vous ne pourrez pas aider tout le monde, mais il y en a tant d'autres qui vont venir chez nous et que nous pourrions aider, et qui à leur tour pourront en aider d'autres. Ça se résume à cela: aider une personne et lui ou elle aidera quelqu'un d'autre, et d'autres personnes seront guéries.

J'aimerais que certains de ces programmes qui marchent vraiment bien s'élargissent. Il y a une différence entre un programme qui répond aux besoins des familles et qui est évalué comme tel mais qui ne marche pas vraiment très bien. J'ai parfois des appréhensions quand j'entends quelqu'un dire au sujet d'un programme: «Ça va tellement bien. Voici notre évaluation, ce qui prouve aux fournisseurs de fonds gouvernementaux que nous nous débrouillons bien». Mais chez nous, les gens qui ont recours à ce programme disent: «Eh bien, je n'en retire pas grand-chose. J'y vais, mais ça ne m'aide pas beaucoup.»

En ce qui concerne les évaluations, plus elles sont neutres, impartiales et éloignées des programmes, meilleures elles sont. Quand un évaluateur qui n'a absolument rien à voir avec nous

we are doing well, that provides more credibility. That is happening now with some programs.

There are programs doing that right now, such that people can come forward and say, to you and to the community, "Yes, this is a worthwhile program to put your money into that is going to have the biggest impact." When we see city programs that have questionable leadership, where there is mismanagement of funds and yet continuous support from government and funding officials for those programs, the rest of the community says, "What is going on? How come they cannot see the forest for the trees? These programs and these people are not doing their job. Money is being diverted to areas where it should not be, and they continue to get funding."

The only way that you can solve that, being so far away from so many other communities, is to have the people from those communities come forward and say, "This program is not doing its job. Do not put any more money into it."

Mr. Richard: That is a critical point. We find that the bureaucrats who are in charge of managing grants are highly intimidated by the Aboriginal sector. There are those who know how to use that intimidation. I have seen bureaucrats run for the hills when they really should be evaluating a substandard program. We will have to work on that somehow. I am not sure if it is a training issue. I am talking about funding bureaucrats who are employed by various levels of government. I do not think it serves the clients well when bureaucrats will not confront something when they see it is not going well.

Ms. Boisvert: Just because they are Aboriginal people, it does not mean they cannot be bullies. We have our own bullies in the community who will use their abilities to whatever extent necessary to secure the most for themselves.

Senator Pearson: Thank you all for coming. It has been a fascinating presentation. There are certain consistent themes that come through on the question of the long-term, stable funding, with evaluation, as Ms. Boisvert puts it. That so many parents would like the hands-on stuff makes a great deal of sense to me. Having someone who actually comes to help out when you have that tiny baby — not someone who gives you a lecture about what you should be doing — I would support any move in that direction. I really wanted some elaboration, because it is absolutely essential, on this question of mentoring. Even when you have not been able to work with people in the early parenting period, there is still this other opportunity. Mentoring is an extremely important factor in the lives of so many people.

Do any of you know of studies that have been dedicated to mentoring young people, not just in the Aboriginal community? What about the quality, consistency, time commitment, and so on and so forth? Do you know of any studies on mentoring young people that would be helpful in framing our recommendations? I am sure that we would like to say something about the issue of mentoring.

nous dit que nous nous débrouillons bien, son évaluation est plus crédible. C'est ce qui se fait maintenant avec certains programmes.

Il y a des programmes qui vont bien maintenant, à tel point que les gens peuvent vous dire, à vous et à notre milieu: «Oui, c'est un programme qui vaut la peine d'être soutenu financièrement parce qu'il fait le plus grand bien». Quand on voit des programmes urbains dont les animateurs sont contestés, dont les fonds sont mal gérés mais qui continuent de recevoir du financement des gouvernements, les gens se disent: «Mais qu'est-ce qui se passe? Comment se fait-il qu'ils voient l'arbre et non la forêt? Ces programmes et ces gens-là ne servent à rien. On détourne de l'argent vers des programmes qui n'en méritent pas, et on continue de financer ces programmes».

Lorsqu'on est si loin des autres collectivités, la seule façon de résoudre le problème, c'est que les gens de ces autres groupes viennent dire que le programme n'est pas efficace et qu'il ne faut plus le soutenir.

M. Richard: C'est fondamental. Les fonctionnaires chargés de gérer les subventions sont très intimidés par tout ce qui a trait aux Autochtones. Il y a aussi des Autochtones qui savent comment faire de l'intimidation. J'ai même vu des fonctionnaires fuir à toutes jambes plutôt que d'oser évaluer un programme insatisfaisant. Il faudra que nous corrigions cela, mais je ne suis pas sûr que ce soit possible au moyen de la formation. Je parle ici des fonctionnaires qui fournissent des fonds et sont au service de divers ordres de gouvernement. À mon avis, ils ne servent pas l'intérêt de leurs clients en s'abstenant d'affronter directement certains problèmes.

Mme Boisvert: Être Autochtone n'empêche pas nécessairement de faire de l'intimidation. Nous avons nos propres petits tyrans autochtones, qui feront tout en leur pouvoir pour obtenir le plus d'avantages possible.

Le sénateur Pearson: Je vous remercie tous d'être venus nous rencontrer aujourd'hui. L'exposé a été vraiment fascinant. On y remarque certains fils conducteurs au sujet d'un soutien financier stable, assorti d'évaluations, ainsi que le précisait M. Boisvert. Par ailleurs, le fait que tant de parents réclament un appui direct me paraît tout à fait sensé. Je suis certainement d'accord pour qu'on offre le soutien direct d'une personne qui vous aidera à vous occuper de ce minuscule poupon plutôt que de vous dire comment faire. Au sujet de la question de l'encadrement, j'aurais aimé quelque chose d'un peu plus étoffé, parce qu'elle me paraît tout à fait essentielle. Même dans les cas où il n'a pas été possible de soutenir les parents dès après la naissance, il reste cette autre possibilité. Le mentorat est un élément tellement important pour tant de gens.

Savez-vous si des études ont été consacrées à l'encadrement des jeunes, et pas seulement des jeunes autochtones? Qu'en est-il aussi de la qualité, de la cohérence et du temps qu'exige ce genre d'effort, sans parler de tout le reste? Avez-vous entendu parler d'études de ce genre qui pourraient nous être utiles lorsque nous formulerons nos recommandations? Je suis sûre que nous aimerions aborder cette question.

Ms. Parisian: I do not know the name of the study, but in the course of the research that I do, I did read about a youth mentorship program. I do not even remember where that was done, but they did have some success with it. Our community schools in Regina have what they call a buddy system, which is a mentorship program whereby the older kids take on the role of mentoring the younger kids. That works as well.

Within our family programs, if we offer parent education classes, for example, we run a variety of those throughout the year and they become like a support group. As the program continues, there is usually a group of women who have completed that and will continue to meet afterwards and mentor one another in those kinds of issues. This is a positive way to go. It can work at all levels, from children to youth to the adults.

The Chairman: Mr. Richard, do you have any comments on research on mentoring?

Mr. Richard: I do not have any research, but I know it works. Here is what I think works. I run a summer camp — this would be an example — and I make sure that we hire well-turned-out Aboriginal youth to be the primary interface between the little six- and seven-year-olds and the staff at the camp. This would include people who are in university or college, who look healthy and espouse all the things we want to see in our youth. You can call that a mentoring program, but you can call it many other things as well. These camp counsellors establish those relationships with the little ones. Those relationships go on year after year as the kids return to camp. At the end of the day, some of these little ones, as they grow up, are going to say that a significant person in their life has been their summer camp counsellor, who showed them that they could get to university, succeed and be proud of their Aboriginality.

We do not formalize mentoring, but in our hiring we are always conscious that that is how kids learn. It is a significant factor, particularly with kids who are a little iffy with respect to the clarity of their own identity, people who may have internalized some nasty images of Aboriginal people. Suddenly, they meet a five-foot-ten, really good-looking Mohawk guy who excels in sports and is on the debating team. It has quite an impact on little kids to meet the likes of him. This is the kind of stuff we do; it is less formal, but I think it is equally effective.

Ms. Boisvert: Mentoring studies have been conducted with different programs. There is the Rediscovery Program, which currently has mentoring programs on an international basis too. That is a mentoring program with a history behind it, and information on that can be forwarded to you.

Mme Parisian: J'ai lu quelque chose au sujet d'un programme d'encadrement des jeunes, mais le nom de cette étude m'échappe. Je ne me souviens même pas de l'endroit où le programme avait été mis en oeuvre, mais il semble avoir obtenu un certain succès. Cela dit, dans nos écoles communautaires de Regina, il existe ce que l'on appelle un système de jumelage, grâce auquel un étudiant plus âgé prend un plus jeune sous son aile, s'occupe de lui. Ça fonctionne. Cela aussi donne de bons résultats.

Pour ce qui est de nos programmes d'éducation familiale, nous en offrons toute une variété pendant l'année, et ceux qui y participent deviennent en quelque sorte un groupe de soutien. Ainsi par exemple, d'habitude certaines femmes qui ont terminé le cours vont continuer à se réunir après et se soutenir l'une l'autre à propos de ce genre de chose. C'est quelque chose de positif et qui peut donner de bons résultats dans tous les groupes d'âge, qu'il s'agisse d'enfants, de jeunes ou d'adultes.

La présidente: Monsieur Richard, aimeriez-vous nous parler des recherches effectuées sur l'encadrement?

M. Richard: Je n'ai aucun document de recherche en main, mais je sais que ce genre de programme donne de bons résultats. Je vais d'ailleurs vous donner un exemple de ce qui à mes yeux est un succès. J'administre un camp d'été, et comme moniteurs et conseillers, je m'assure de recruter des Autochtones qui ont réussi, afin qu'ils soient les principaux intermédiaires entre les enfants de six à sept ans et les administrateurs du camp. À cette fin, nous nous tournons entre autres vers des étudiants du niveau universitaire ou collégial, qui ont l'air en bonne santé et qui incarnent tout ce que nous tenons à voir chez nos jeunes. Vous pouvez toujours appeler cela un programme de mentorat ou d'encadrement, mais vous pouvez aussi lui donner bon nombre d'autres noms. Quoi qu'il en soit, ces conseillers établissent des liens avec les enfants, liens qui peuvent durer des années, si de part et d'autre on revient au camp. Une fois devenus adultes, les jeunes se souviendront que le moniteur aura joué un rôle décisif dans leur vie, qu'il leur aura montré qu'on peut se rendre jusqu'à l'université, réussir et quand même être fier d'être Autochtone.

Chez nous, l'encadrement ne revêt pas de forme officielle ou rigide, mais lorsque nous recrutons quelqu'un, nous gardons toujours cela à l'esprit, car c'est ainsi que les enfants apprennent. C'est un facteur essentiel, particulièrement pour les enfants dont l'identité est quelque peu incertaine, pour ceux qui ont peut-être intériorisé certaines images assez négatives des Autochtones. Un jour, ils rencontrent un beau grand jeune Mohawk, qui est à la fois excellent athlète et membre de l'équipe de débats. Cela impressionne beaucoup les petits enfants. C'est le genre de travail que nous faisons; ainsi que je vous le disais, c'est moins réglementé, mais c'est tout aussi efficace.

Mme Boisvert: Diverses études se sont penchées sur le phénomène de l'encadrement dans divers programmes. Je pense par exemple au programme Redécouverte de soi, qui comporte cet aspect du mentorat, et même à l'échelle internationale. C'est un programme qui existe depuis longtemps, et nous pourrions vous envoyer des renseignements à son sujet.

There are mentoring programs involving different ethnic backgrounds all over the United States, and throughout the world, with a proven track record. We derive the information and the support for our mentoring programs from that.

Senator Pearson: I have been working with one young person and she and I have been friends for a long time. She calls me her "tormenter." One of the roles of mentors in the lives of younger people is to push them. You are not just modeling, you also have to have this commitment to push them and say, "Well, look, you know, you did not do it." I am interested in following through on other research. The Rediscovery Program is interesting, so thank you for signalling that one. We will look at other things.

Senator Léger: I do not know if they are really questions, but I will point out the things that struck me. Thank you, Mr. Richard, for mentioning Robert, who managed in Toronto, but then was totally lost coming here.

Of all of the witnesses that I have had the good fortune to meet, I feel that you in the Aboriginal community are the forerunners of what is to come. I know that what you have been through in the past is unbelievable; however, I think, for example, you are asking for long-term projects when today everything is short term. There are no more permanent jobs; it is just temporary or freelance. Everything is short and quick, and that is the opposite of what you need, not just to survive, but to actually live. Society will have to go back to its roots.

Speaking of roots, I do feel that a large percentage of Aboriginal youth who go to cities for work are uprooted. That is something your centres can certainly try to deal with, but when that happens, there are all these consequences.

I know this is the ideal. However, I think that, from everything I have heard from the witnesses, yes, there is hope.

Mr. Richard, I loved your comment about "How come \$10 million turns into \$250,000?" I come from the East and it is the same thing there. They sell their fish for I do not know what amount, but at the end, the fisherman gets four cents, and you say, "What happened?" I know it was once lobster season and I wanted lobster, but because I got it from the store instead of the wharf, the one that was caught at my doorstep went to Toronto and then was sold back. That was the only way that we could get some in winter, out of season. There is money there. I hope will be able to correct that.

One last thing: Do we protect the leaders? Ms. Parisian, you said you have been in this business for 30 years. Do we protect these incoming leaders? Do we give them work? Otherwise, they will have to change to something else.

Des programmes de mentorat qui ont fait leurs preuves sont aussi mis en oeuvre dans divers milieux ethnoculturels, partout aux États-Unis mais aussi dans le monde entier. Nous nous en inspirons d'ailleurs pour concevoir nos propres programmes.

Le sénateur Pearson: Cela fait longtemps que je travaille avec une jeune qui est devenue mon amie. Elle me traite de «bourreau». Eh bien, un des rôles des mentors, c'est de les pousser à se dépasser. Il ne suffit pas d'être un modèle, il faut aussi avoir le courage d'encourager l'émulation, de dire «eh bien, tu ne l'es pas encore». Cela dit, j'aimerais me renseigner sur les recherches effectuées à ce sujet. Le programme Redécouverte de soi me paraît intéressant, et je vous remercie d'en avoir parlé. Nous chercherons également d'autres sources.

Le sénateur Léger: Je n'ai pas vraiment de questions, mais je vais vous faire part de ce qui a retenu mon attention. D'abord, je vous remercie, monsieur Richard, d'avoir mentionné Robert, qui réussissait à s'en tirer à Toronto, mais qui s'est senti complètement dépassé lorsqu'il est arrivé ici.

De tous les témoins que j'ai eu la chance de rencontrer, j'estime que vous êtes les précurseurs de ce qui s'en vient dans les collectivités autochtones. Je sais que vous avez vécu des choses incroyables dans le passé; toutefois, je pense aussi qu'aujourd'hui, lorsque vous demandez qu'on soutienne des projets à long terme, c'est assez difficile à obtenir, car aujourd'hui, tout est temporaire. Il n'existe plus d'emplois permanents; c'est toujours du travail temporaire ou du travail à la pige. Tout est bref et rapide, et c'est tout à fait le contraire de ce dont vous avez besoin, si vous voulez non seulement survivre mais vraiment vivre. Il faudra que la société retourne à ses origines.

Parlant d'origines, j'ai vraiment l'impression qu'une forte proportion des jeunes Autochtones qui vont en ville pour obtenir du travail sont déracinés. Vos centres d'accueil pour les jeunes peuvent certainement essayer d'atténuer la chose, mais lorsqu'il y a déracinement, cela entraîne des conséquences.

Je sais que c'est l'idéal à atteindre. Toutefois, après avoir entendu autant de témoignages, je peux dire qu'il y a vraiment de l'espoir.

Monsieur Richard, j'ai bien aimé votre remarque où vous demandiez comment 10 millions de dollars peuvent se transformer en 250 000 \$. Je viens des Maritimes, et on voit la même chose là-bas. Les pêcheurs vendent leur poisson tant, mais en fin de compte, ils ne reçoivent que 4 cents, et on se demande donc ce qui s'est passé. Je me souviens de la fois où je voulais acheter du homard, en pleine saison de homard, mais parce que j'étais allée au magasin plutôt que sur les quais, j'ai acheté un homard qui avait été pêché tout près de chez moi mais qui avait été envoyé à Toronto avant de revenir. C'était la seule façon pour nous d'en obtenir en hiver, hors saison. Il y a de l'argent là. J'espère que nous serons en mesure de corriger ce genre de chose.

Une dernière chose: est-ce qu'on protège les dirigeants? Madame Parisian, vous nous avez dit que cela fait 30 ans que vous vous occupez de ce genre de chose. Or, est-ce que nous protégeons les nouveaux chefs? Est-ce que nous leur donnons du travail? Autrement, ils devront se tourner vers d'autre chose.

Ms. Parisian: I agree that they need to be provided with opportunities. Right now, I am thinking of the people in our community who have degrees and are unemployed.

We hire family support workers at our centre to provide in-home counselling. They do not need a degree, but we are able to hire people with degrees because they cannot find a job anywhere else.

In terms of protection, there is a mentorship aspect to that as well. Mentorship replaces the family these youth never had. Mentorship validates that they are worthwhile, and will give them the hope and encouragement to continue on their path of healing.

It is the same with our leaders. I was mentored while growing up. That is why I was able to stay where I am now. I have also mentored many others. I believe most of the people at this table have probably taken on that role. Many times, we get that support from our families. However, where do you go when you do not have a family?

Senator Hubley: I would like to thank the witnesses for their presentation this morning.

I did have some questions, but I should like to return to the funding issue. You made an important point for the committee this morning, from your side of the table. You feel that funding is important, but there must also be some transparency, credibility and evaluation. Both Mr. Richard and Ms. Boisvert commented on that, but I wonder if Mr. Jackson, Ms. Parisian and Ms. Quewezance might have something to say about their experiences.

Ms. Quewezance: One of the main reasons we think the funding issues are most important is because programs need to be Aboriginal-owned, operated and controlled. It ties into mentorship too: A street youth who needs help will look to someone who has been there and done that, rather than someone who is looking down on them and saying, "Well, maybe you should try this." That method will not work. If you hire people who may not have a degree, but who have lived on the streets, made it and cleaned up their life, you have given them a job and possibly changed their life. It has a domino effect. It will hit them all in one way or another.

I do not think the solution is funding specific organizations. The money must come from somewhere. As was said, programs must be credible and capable of being evaluated. There is no funding for outreach programs. How are we supposed to reach them? We had one lady say that sometimes, you actually need somebody to take your hand. If you have a mother who is addicted to morphine, she needs someone to take her hand, take her to a program and tell her how to clean up her life. It should be someone who has been there and done that.

Mme Parisian: Je pense moi aussi qu'il faut leur offrir des possibilités. À l'heure actuelle, je songe aux gens de notre collectivité qui ont obtenu les diplômes et qui sont sans travail.

Notre centre embauche des travailleurs de soutien à la famille qui offrent des services conseils à domicile. Ils ne sont pas diplômés, bien que nous arrivions à embaucher des travailleurs diplômés puisqu'ils n'arrivent pas à décrocher un emploi ailleurs.

En ce qui a trait à la protection, nous faisons également appel à un programme de mentorat. Le mentor remplace la famille que le jeune n'a jamais eue. Le mentor rehausse l'estime du jeune en lui démontrant sa valeur et en lui donnant l'espoir et l'encouragement nécessaires pour poursuivre sa guérison.

La situation est la même pour nos chefs. J'avais moi-même un mentor lorsque j'étais jeune. C'est la raison pour laquelle je suis ce que je suis aujourd'hui. J'ai aussi encadré beaucoup de jeunes moi-même. Je crois que la plupart des gens réunis ici ont joué ce rôle également. Nous avons souvent besoin et recours à l'appui de notre famille, dans la mesure où on en a une. Vers qui doit-on se tourner quand nous n'en avons pas?

Le sénateur Hubley: Je voudrais remercier les témoins pour leur exposé de ce matin.

J'ai quelques questions, mais je souhaite d'abord aborder la question du financement. Vous avez soulevé un aspect important pour le comité ce matin qui concerne votre optique. À votre avis, le financement est important, mais doit être accompagné de transparence, de crédibilité et d'évaluation. M. Richard et Mme Boisvert ont déjà formulé quelques observations à ce sujet, mais je me demandais si M. Jackson, Mme Parisian et Mme Quewezance pourraient nous faire part de leur expérience.

Mme Quewezance: Nous nous intéressons particulièrement aux questions de financement entre autres parce que, à notre avis, les programmes doivent être conçus, appliqués et gérés par des Autochtones. Cela se rattache également au mentorat: un jeune de la rue dans le besoin cherchera de l'aide auprès de quelqu'un qui a vécu une expérience semblable à la sienne plutôt que quelqu'un qui le regardera d'un air condescendant et offrira des conseils plus théoriques. Cette méthode ne fonctionne pas. En embauchant des gens qui n'ont pas nécessairement de diplôme, mais qui ont vécu dans la rue, qui ont remis de l'ordre dans leur vie et ont réussi à dénicher un emploi, on peut provoquer une réaction en chaîne. On peut espérer que d'autres profitent de cette expérience.

Je ne crois pas que la solution réside dans le financement d'organisations bien précises. Les ressources doivent venir d'ailleurs. Comme nous l'avons dit, les programmes doivent être crédibles et soumis à des évaluations. Il n'existe aucun financement pour les programmes d'extension de services. Comment doit-on rejoindre nos clients? Une femme nous a même confié que parfois il est nécessaire de prendre les gens par la main. Si une mère souffre d'une dépendance à la morphine, quelqu'un doit la prendre par la main et l'inscrire à un programme en lui disant de remettre de l'ordre dans sa vie. Ce devrait être quelqu'un qui a vécu la même expérience qu'elle et qui s'en est sorti.

People think it is all about money. Money gets things started, but it is not money that creates success. It is the people. I believe that funding is important, but not only for people with degrees.

Mr. Jackson: I want to echo what Ms. Quewezance said about funding needing to be Aboriginal-directed. Recently, we encountered a situation in which we will lose a program that mentors undergraduate students in community-based research on HIV/AIDS. That program will be moved out of the HIV division at Health Canada, and out of our organization, which operated it, into the Canadian Institute for Health Research, because of the funding issue. It did not appear as if we had a voice in that decision. It seemed to be a political decision at some level.

I believe that the success of programs ultimately depends on the extent to which funding proposals and guidelines involve Aboriginal people.

Ms. Parisian: We want all our systems to work, but sometimes they do not. As I said earlier, I support self-government and I believe that we should be given that opportunity in a positive way. On the other hand, self-government within our nation sometimes takes an approach that is not democratic. We therefore have elected leaders, but they have not always been democratically elected.

I am not saying anything that does not make the news.

Our people are oppressed. Sometimes, they oppress each other because that is the only way they have been taught to deal with situations.

We do not have oppositions in our governments. In our area, we have a Metis government. They say that we will deal with that government because it is the elected government. How do they become elected?

Approximately eight years ago, there was \$22 million in funds for employment and training for our people. We are now down to about \$10 million.

My daughter tried to access money to go to school, but they had shut down the entire program in our area. All the students who were going to university could not continue because of mismanagement by the politicians who were in charge of that money. That has happened with much of the money that should have gone into programs and services.

How do we deal with that? Do we elect an opposition? Do we revisit the political structure for our people? It is a sad situation.

I said earlier that bringing the community stakeholders together and working from a community-based perspective seems to work. The Head Start Program is currently working well in our area. When that initiative was announced five years ago, it brought together all of the people in our community who had a stake in that and wanted to see what they could do. They

Les gens pensent que l'argent est une panacée. Le financement constitue le point de départ, mais il ne garantit pas la réussite. Ce sont les gens qui le font. Je crois que le financement est important, mais qu'il ne doit pas être accordé qu'aux gens diplômés.

M. Jackson: Je me ferai l'écho de Mme Quewezance en répétant que le financement doit être destiné aux Autochtones. Nous avons récemment appris que nous perdrons un programme de mentorat d'étudiants du premier cycle universitaire qui se consacraient à la recherche communautaire sur le VIH/sida. Ce programme ne relèvera plus de la section VIH de Santé Canada et de notre organisation qui l'administrait, mais bien des Instituts de recherche en santé du Canada pour des raisons de financement. Nous n'avons pas eu voix au chapitre. À certains égards, la décision semble avoir été prise pour des considérations politiques.

En définitive, j'estime que le succès des programmes dépend de la participation des Autochtones aux décisions sur les formules de financement et les lignes directrices.

Mme Parisian: Nous souhaitons tous que nos systèmes fonctionnent, mais ce n'est pas toujours le cas. Comme je l'ai dit plus tôt, je suis en faveur de l'autonomie gouvernementale et je crois que nous tirerions profit de cette occasion qui devrait nous être offerte. Toutefois, l'autonomie gouvernementale dans le cadre de nos nations n'a pas toujours suivi une démarche démocratique. C'est pourquoi nous avons élu des dirigeants, mais ceux-ci n'ont pas toujours été élus démocratiquement.

Ce que je vous dis fait les manchettes.

Notre peuple est opprimé. Parfois nous nous opprimons les uns les autres parce que c'est ainsi que nous avons appris à composer avec les situations difficiles.

Nos gouvernements n'ont pas d'opposition. Dans notre région, notre gouvernement est métis. On nous dit qu'on doit respecter ce gouvernement parce qu'il est élu. Comment a-t-il été élu?

Il y a environ huit ans, 22 millions de dollars ont été consacrés à des initiatives d'emploi et de formation pour notre peuple. Il ne reste à présent environ que 10 millions de dollars.

Ma fille a tenté de se servir de ces fonds pour suivre des cours, mais le programme dans notre région avait été démantelé. Tous les étudiants qui suivaient un cours universitaire n'ont pas pu continuer en raison de la mauvaise gestion de ces fonds par les politiciens. C'est le cas d'une bonne partie du financement qui aurait dû être investi dans les programmes et les services.

Comment doit-on régler le problème? Doit-on élire une opposition? Doit-on revoir la structure politique de notre peuple? La situation est déplorable.

Je vous ai dit un peu plus tôt que lorsqu'on réunit les intervenants de la communauté et que l'on travaille d'un point de vue communautaire, tout semble fonctionner. Le programme Bon départ donne de bons résultats dans notre région. Lorsqu'il a vu le jour il y a cinq ans, tous les gens de la communauté qui s'y intéressaient se sont réunis pour y participer chacun du mieux

held meetings. Even that was not a perfect system, because one of the stakeholders decided to withdraw and get their own money.

Let's face it; you need money to do anything. Many of our people have never had money. We need it in order to improve our situation.

Some people did remain at the table to discuss Head Start and they went through some challenges. However, Head Start did become a community-based program.

Presently, our agency is governed by an all-Aboriginal board of directors with extensive experience in community development. They are all employed and have gone through a healing journey of their own.

The Head Start Program is offered in Regina. We have a provincial committee for the 16 sites in Saskatchewan and a national committee for the approximately 100 sites across Canada. All of the stakeholders are involved in that.

There may be political sponsorship and individual programs that continue to have problems. However, it is not politics that is driving that initiative, it is the community. Investing in communities and building the capacity of the community has worked in our area. I can see it working for other initiatives as well.

Ms. Boisvert: I agree with Ms. Parisian. We cannot change the bureaucracy and go from one level of government to another. Even if it were our own, such as First Nations or Métis, it would only be replacing one form of government with another. There can be as much corruption there as in any other level of government.

For example, we have \$600,000 in an early child development fund. How does that end up becoming \$200,000 or \$300,000? How does that other money disappear? There is no accounting for where it went.

We have monies allocated for employment. We hear that X number of dollars is designated from whatever level of government, provincial or federal, but by the time it gets to the front line, it is one-quarter of the amount stated. How does that happen?

Head Start is a good program, but it is struggling in our city because of community politics.

An elder came to the table. Before he began the opening prayer, we were having coffee, and he said, as if joking but with a serious tone, "I wanted to say something. If this is to do some good, then I am against it." I would finish that sentence to say, "If this is to do some good, I am against it unless I am the one getting credit for it."

That seems to be happening even in some community-based initiatives. It is now becoming another political realm, and everyone wants to take credit for whatever.

qu'il le pouvait. Des réunions ont été organisées. En définitive, même ce système n'était pas parfait puisqu'un des intervenants a décidé de se retirer du projet avec sa mise.

Il ne faut pas se leurrer, l'argent est nécessaire pour toute entreprise. Dans bien des cas, nos membres n'ont jamais eu d'argent. Un financement adéquat est nécessaire à l'amélioration de notre situation.

Des intervenants ont continué d'investir temps et effort dans le programme Bon départ et ils ont fait face à des difficultés. Toutefois, ce programme est effectivement devenu un programme communautaire.

À l'heure actuelle, notre organisation est gérée par un conseil d'administration entièrement autochtone jouissant d'une longue expérience en développement communautaire. Ils ont tous un emploi et ont tous parcouru le chemin de la guérison.

Le programme Bon départ est offert à Regina. Nous avons un comité provincial pour les 16 sites en Saskatchewan et un comité national pour la centaine de sites de par le Canada. Tous les intervenants participent à cette initiative.

Ces initiatives bénéficient parfois d'un soutien politique et certains programmes continuent d'éprouver quelques difficultés. L'élément moteur de l'initiative n'est toutefois pas la politique, mais bien la communauté. L'investissement communautaire et la mise en valeur du potentiel de la communauté ont fonctionné pour notre région. Je crois que cela sera le cas pour d'autres initiatives également.

Mme Boisvert: Je suis d'accord avec Mme Parisian. On ne peut pas changer la bureaucratie en passant d'un palier de gouvernement à un autre. Même si notre propre gouvernement, qu'il soit des Premières nations ou Métis, en était responsable, on ne ferait que remplacer une forme de gouvernement par une autre. Ce gouvernement pourrait être tout aussi corrompu qu'un autre.

À titre d'exemple, nous avons reçu 600 000 \$ pour financer le développement de la petite enfance. Comment cette somme est-elle passée à 200 000 \$ à 300 000 \$? Où est donc passé le reste de l'argent? Personne ne rend compte de sa disparition.

Nous recevons un financement pour l'aide à l'emploi. Nous entendons dire qu'une somme x a été consentie par le gouvernement provincial ou fédéral à cet effet, mais une fois sur le terrain, il n'en reste plus qu'un quart. Comment cela se produit-il?

Bon départ est un bon programme, mais il connaît quelques ratés dans notre ville en raison de la politique à l'échelle communautaire.

Un aîné est un jour venu à notre table. Avant de réciter la prière, nous buvions un café et il nous a dit à la blague, mais sur un ton sérieux: «Je voulais dire quelque chose. Si cela rend service, alors je m'y oppose. Je pourrais terminer cette phrase en rajoutant que si cela rend service, je m'y oppose à moins d'en tirer tout le crédit».

Cette dynamique semble se retrouver même dans les initiatives communautaires. Cela devient une autre arène politique, et tout le monde veut s'attribuer le mérite des succès.

"Intellectual property" is now being batted around. I have no idea how that will play out.

We need to find a way to work together rather than competing with each other for the dollars. We need to get rid of the notion that this is a business and bring in the notion that we are saving or supporting lives.

We are not saving individuals. They are saving themselves. We are merely providing the support for people to be able to do that.

The Chairman: Thank you.

Senator Chaput: I thought that all the presentations were fascinating. I also believe that, by listening to you today, we gained some ideas for solutions from things that are already working, and working well. It is up to us now to see what else can be done.

The Chairman: I have one question for Mr. Jackson and for Ms. Quewezance.

I have been involved a little with the issue of AIDS and sexually transmitted diseases. The Ontario Federation of Indian Friendship Centres published a report. They found that 62 per cent of the youth surveyed were sexually active by age 16 and that more than 50 per cent reported little or no use of contraception. Alcohol and drugs are a major factor. There is a high incidence of teen pregnancy. Many youth are having sex when their ability to make choices and take responsibility is impaired. It was found that 65 per cent of females and 35 per cent of males reported having experienced some sort of sexual abuse.

In light of these findings, and based on your experience, what recommendations would you make in terms of programs and services for these youth?

Mr. Jackson: First, programs need to involve youth in the actual design and delivery of the service. These programs should address, as we have all been saying today, the broad social, cultural, economic and political issues that affect Aboriginal youth. That requires both financial and organizational support.

At the Canadian Aboriginal AIDS Network, we are searching for any bright lights on the horizon. Our network has been running for the past seven months.

We have a program operated by a youth that is looking at developing prevention messages for Aboriginal youth on HIV/AIDS. That program is unfolding and more Aboriginal youth are becoming involved in an advisory capacity. It has the potential to make a positive impact on the community and individuals involved.

Ms. Quewezance: Although those statistics are startling, I am not so surprised. The only thing different in our region is that our youth are having sex for the first time at 14, two years younger.

L'expression «propriété intellectuelle» est utilisée de plus en plus. Je n'ai aucune idée de ce qui va se passer à cet égard.

Il nous faut trouver le moyen de travailler ensemble plutôt que de se faire la concurrence pour l'argent. Il faut abandonner la notion selon laquelle il s'agit d'une entreprise et la remplacer par l'idée de sauver ou de soutenir des vies.

Nous ne sommes pas le salut des personnes. Chaque personne représente son propre salut. Tout ce que nous faisons, c'est offrir aux gens le soutien qui leur permet de s'en tirer.

La présidente: Merci.

Le sénateur Chaput: J'ai trouvé tous les exposés fascinants. Et je crois que, en vous écoutant aujourd'hui, nous avons recueilli des idées de solutions à partir des formules qui fonctionnent déjà, et qui fonctionnent bien. À présent, c'est à nous de voir comment nous pouvons aller plus loin.

La présidente: J'ai une question pour M. Jackson et pour Mme Quewezance.

J'ai travaillé un petit peu dans le dossier du sida et des maladies transmises sexuellement. La Ontario Federation of Indian Friendship Centres a publié un rapport. Ils ont conclu que 62 p. 100 des jeunes répondants de leur enquête étaient actifs sexuellement dès l'âge de 16 ans et que plus de 50 p. 100 d'entre eux affirmaient n'utiliser la contraception que rarement, voire jamais. L'alcool et la drogue sont des facteurs importants. Il y a un taux élevé de grossesses chez les adolescentes. Beaucoup de jeunes ont des relations sexuelles au moment où leur faculté de faire des choix et leur sens des responsabilités sont affaiblis. Soixante-cinq pour cent des filles et 35 p. 100 des garçons ont affirmé avoir été victimes d'une forme de sévices sexuels.

À la lumière de ces constatations, et d'après votre expérience, quels programmes ou services recommandez-vous pour ces jeunes?

M. Jackson: D'abord, les jeunes doivent participer à la conception et à la prestation même des services. Ces programmes devraient se pencher, comme nous l'avons tous dit aujourd'hui, sur les problèmes sociaux, culturels, économiques et politiques au sens large qui affectent les jeunes Autochtones. Cela implique un soutien financier et organisationnel.

Au Réseau canadien autochtone du sida, nous recherchons des lieux à l'horizon. Notre réseau est sur pied depuis sept mois.

L'un de nos programmes, dirigé par un jeune, cherche à élaborer des messages de prévention du VIH/sida destinés aux jeunes Autochtones. Le programme va de l'avant et des jeunes Autochtones se sont joints à l'effort à titre de conseillers. C'est un programme qui pourrait avoir une incidence positive sur la communauté et sur ceux qui y prennent part.

Mme Quewezance: Même si ces statistiques sont ahurissantes, je ne suis pas surprise. La seule différence par rapport à notre région, c'est que les jeunes, chez nous, ont leur première relation sexuelle à l'âge de 14 ans, soit deux ans plus tôt.

Poverty, treatment and outreach programs need to be addressed, not education. Who will go to school if they are hungry and homeless? That is why they have a problem in Toronto. I would definitely say treatment is needed. Two years ago, we had a 12-year-old girl who was addicted to morphine and working the streets. There was nowhere we could take her. There was no treatment for her. She could not go on methadone because she was too young. She slipped through the cracks. If treatment had been addressed, and outreach had been available, we might have been able to help her, but we could not. I would say those three for sure.

The Chairman: Thank you very much.

I would appreciate receiving copies of the presentations that were read, as well as Ms. Boisvert's report. Our clerk would like to hand them round.

Mr. Richard: I promised some youth back in Toronto that I would say this: They think that they can articulate things much better than I, and they want an opportunity to come here and show you a movie that they made on the streets of Toronto and do a similar presentation. If that is possible, please consider it. I think you would find it interesting.

The Chairman: Given our clerk their names and addresses so he can contact them.

Mr. Richard: They are homeless, so their address is where I am.

The Chairman: Talk to our clerk.

Thank you very much. It has been interesting and informative. I can guarantee you that your presentations and recommendations will be seriously considered in this report. We need an action plan for change; we do not need another study.

The committee adjourned.

OTTAWA, Wednesday, February 19, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 2:30 p.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

[English]

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

The Chairman: I welcome our three witnesses today. This committee has been charged with the responsibility of addressing the serious needs that our Aboriginal youth are facing in urban centres. In particular, the committee shall be authorized to examine access, provision and delivery of services; policy and

La lutte contre la pauvreté, les programmes de traitement et les programmes communautaires, voilà ce qui exige notre attention, et non l'éducation. Quel jeune ira à l'école s'il a faim et qu'il est sans-abri? C'est ce qui explique le problème à Toronto. Assurément, il faut un programme de traitement. Il y a deux ans, nous avons connu une jeune fille de 12 ans qui était morphinomane et faisait le trottoir. Nous ne pouvions l'envoyer nulle part. Elle n'a pas pu suivre un traitement. Elle ne pouvait pas être traitée à la méthadone parce qu'elle était trop jeune. Elle est tombée entre les mailles du filet. Si le problème du traitement avait été réglé et qu'un programme communautaire avait été disponible, nous aurions peut-être pu l'aider, mais nous n'avons pas pu. Il faut s'attaquer à ces trois problèmes en priorité.

La présidente: Merci beaucoup.

Je vous serais reconnaissante de m'envoyer une copie des exposés que vous avez lus, et un exemplaire du rapport de Mme Boisvert. Notre greffier aimerait pouvoir les distribuer aux membres du comité.

M. Richard: J'ai promis à des jeunes Torontois de dire ceci: ils pensent pouvoir expliquer la situation beaucoup mieux que je ne peux le faire, et ils aimeraient avoir l'occasion de venir comparaître et de vous présenter un film qui a été tourné dans les rues de Toronto. Si la chose est possible, je vous prie de l'envisager. Je crois que cela vous intéresserait.

La présidente: Veuillez donner leur nom et leur adresse à notre greffier pour qu'il puisse communiquer avec eux.

M. Richard: Ils sont itinérants, leur adresse est la mienne.

La présidente: Veuillez parler au greffier.

Je vous remercie beaucoup. La séance a été intéressante et instructive. Je peux vous assurer que vos exposés et vos recommandations seront étudiés sérieusement dans l'élaboration de notre rapport. Il nous faut un plan d'action pour le changement, et non une autre étude.

La séance est levée.

OTTAWA, le mercredi 19 février 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit ce jour à 14 h 30 pour étudier les questions concernant les jeunes Autochtones au Canada et notamment effectuer une étude sur l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

[Traduction]

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente: Je souhaite la bienvenue à nos trois témoins. Notre comité a été chargé de se pencher sur les graves besoins que connaissent les jeunes Autochtones dans les centres urbains. En particulier, le comité sera autorisé à examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux

jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters. We have a broad spectrum of issues that need to be addressed. In our urban centres, we have been facing this issue for a long time.

I would like to introduce the members of the committee: Senator Terry Stratton, from Manitoba, is the Deputy Chair of the committee; Senator Elizabeth Hubley, from Prince Edward Island; Senator Ione Christensen, from Yukon; Senator Nick Sibbeston, from the Northwest Territories; Senator Viola Léger, from New Brunswick; and I am Senator Thelma Chalifoux, from Alberta, and Chair of the committee. Mr. Adam Thompson is the Clerk of the Committee and Ms Tonina Simeone is our researcher from the Library of Parliament.

Ms. Martin, please proceed

Ms Nancy Martin, Executive Director, Miziwe Biik Aboriginal Employment and Training: Thank you for having us here today. We have a combined presentation and so we will begin with Mr. Steve Williams, Chairperson of the Circle.

Senator Stratton: If I may interrupt, could each of you let us know which parts of the country you are from?

Mr. Steve Williams, President, Aboriginal Labour Force Development Circle: I am the former Chief of Six Nations. I am the Chairman of the Aboriginal Labour Force Development Circle, where I have been for 12 years.

Chief Blaine Commandant, Ontario Representative, Assembly of First Nations Chief's Committee on Human Resources: I am Chief of the Wahta Mohawks located in Muskoka, Ontario. I sit on the Assembly of First Nations Chief's Committee on Human Resources Development for the Ontario Region.

Ms. Martin: I am the Executive Director of the Miziwe Biik Aboriginal Employment and Training, which is an employment service in Toronto. My family is originally from Six Nations and I was born and raised in Toronto.

Mr. Williams: It is our pleasure to be here this afternoon to make a presentation regarding urban Aboriginal youth. Collectively, Ms Martin, Chief Commandant and I have expertise in the area of employment and training programs and services. We are here today to share some of the problems facing urban Aboriginal youth and to discuss some of the solutions that have been proposed and, in some cases, developed by and for urban Aboriginal youth.

The Aboriginal Labour Force Development Circle, ALFDC, has a number of funding agreements with Human Resources Development Canada, HRDC, whereby we deliver employment-related programs and services to First Nations and Inuit people in various geographic areas throughout Ontario. We utilize a number of local delivery mechanisms, called LDMs, to achieve this. We also deliver the homeless programs in Ottawa, Hamilton

politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes. Nous devons donc aborder tout un éventail de questions. C'est un problème qui se pose depuis longtemps dans nos centres urbains.

Permettez-moi de vous présenter les membres du comité: le sénateur Terry Stratton, du Manitoba, est vice-président du comité; le sénateur Elizabeth Hubley, de l'Île-du-Prince-Édouard; le sénateur Ione Christensen, du Yukon; le sénateur Nick Sibbeston, des Territoires du Nord-Ouest; le sénateur Viola Léger, du Nouveau-Brunswick; et je suis moi-même le sénateur Thelma Chalifoux, de l'Alberta, et présidente du comité. M. Adam Thompson est notre greffier et Mme Tonina Simeone, de la Bibliothèque du Parlement, est notre attachée de recherche.

Madame Martin, vous avez la parole.

Mme Nancy Martin, directrice exécutive, Miziwe Biik Aboriginal Employment and Training: Merci de nous accueillir aujourd'hui. Nous avons combiné notre intervention et nous allons donc commencer par M. Steve Williams, président du Cercle.

Le sénateur Stratton: Si vous me permettez de vous interrompre, pourriez-vous nous dire de quelle partie du pays vous venez?

M. Steve Williams, président, Aboriginal Labour Force Development Circle: Je suis l'ancien chef des Six Nations. Je suis président du Aboriginal Labour Force Development Circle depuis 12 ans.

Chef Blaine Commandant, représentant de l'Ontario, Assembly of First Nations Chief's Committee on Human Resources: Je suis chef des Wahta Mohawks à Muskoka, en Ontario. Je fais partie du Comité du développement des ressources humaines de l'Assemblée des chefs des Premières nations où je représente la région de l'Ontario.

Mme Martin: Je suis directrice exécutive du Miziwe Biik Aboriginal Employment and Training, qui est un service d'emploi de Toronto. Ma famille vient à l'origine des Premières nations et je suis née et j'ai grandi à Toronto.

M. Williams: Nous sommes heureux de pouvoir vous parler aujourd'hui de la jeunesse autochtone urbaine. Collectivement, Mme Martin, le chef Commandant et moi-même avons une expertise dans le domaine des programmes et services d'emploi et de formation. Nous sommes ici pour vous faire part des problèmes que connaissent les jeunes Autochtones urbains et discuter de solutions qui ont été proposées et, dans certains cas, mises au point par et pour ces jeunes Autochtones en milieu urbain.

Le Aboriginal Labour Force Development Circle, ALFDC, a plusieurs ententes de financement avec Développement des ressources humaines Canada, DRHC, en vertu desquelles nous administrons des programmes et services liés à l'emploi auprès des populations inuites et des Premières nations dans divers secteurs géographiques de l'Ontario. Nous utilisons divers mécanismes locaux de prestation. Nous administrons aussi des programmes

and Toronto. We have a separate agreement to deliver employment-training programs in the City of Toronto. Therefore, we feel that we are in a unique position to speak to employment training in other issues facing Aboriginal youth in urban areas.

Miziwe Biik is one of our local delivery mechanisms, utilized by the Aboriginal Labour Force Development Circle. They are located in downtown Toronto. At the front line on a daily basis, workers deal with youth and the problems that they face. We are fortunate that Miziwe Biik has recently completed a research project in which Aboriginal youth and students were the primary informants. The research data that we will share with you today was collected through a series of focus groups and one-on-one interviews.

The focus group discussed the programs and services provided to Aboriginal youth. Throughout Miziwe Biik, they were asked questions specific to their needs and in support of employment. Other questions addressed the barriers to employment levels and the use of basic career counselling services; and career counselling, follow-up and support. We are also looking to share a number of solutions that have been proposed by Aboriginal youth. Miziwe Biik has had focus groups with employers, as well. Their observations and recommendations have been included in the report.

I will now turn the presentation over to Ms Martin, who will review the socio-economic factors affecting Aboriginal urban youth, barriers to employment and the needs and support required to assist youth to be employed.

Ms. Martin: There is still a severe imbalance existing between the socio-economic position of Aboriginal youth and that of mainstream society. Although "Youth at Risk," Youth Services Canada, and other programs and counselling services have made a difference, the dropout rate for Aboriginal youth remains higher than the rates in the mainstream. Unfortunately, residential school syndrome, where education is viewed as an assimilation device, contributes to this tragedy.

Canada, and particularly in Toronto, prides itself in multiculturalism and there are multiple services to address the needs of immigrants. However, Aboriginal youth seem to have become lost in the issues. Aboriginal youth are invisible minority in Toronto. They are not mentioned in the reports that are prepared unless they are Aboriginal-specific. They are not visible in media or in advertising, unless it is negative. Many of the mainstream education institutions refuse to acknowledge the learning styles of Aboriginal people. Again, in Toronto, the school boards provide multicultural language and training; yet, frequently, Aboriginal students are ignored.

pour les sans-abri à Ottawa, à Hamilton et à Toronto. Nous avons une entente distincte pour administrer des programmes d'emploi et de formation à Toronto. Nous estimons donc être particulièrement bien placés pour vous parler de formation à l'emploi et d'autres questions touchant les jeunes Autochtones en milieu urbain.

Le Miziwe Biik, un de nos mécanismes de prestation locale, est utilisé par le Aboriginal Labour Force Development Circle. Il est situé au cœur de Toronto. En première ligne, les travailleurs sont quotidiennement en contact direct avec les jeunes pour s'occuper de leurs problèmes. Nous avons la chance de disposer d'un récent projet réalisé par le Miziwe Biik, et pour lequel les jeunes et les étudiants autochtones ont servi de principaux informateurs. Les données de recherche dont nous allons vous faire part aujourd'hui ont été recueillies à l'occasion d'entrevues avec des groupes de consultation ou de simples particuliers.

Le groupe de consultation a discuté des programmes et services offerts aux jeunes Autochtones. Dans le cadre du Miziwe Biik, on leur a posé des questions précises sur leurs besoins, notamment en matière d'emploi. Il a aussi été question des obstacles à l'emploi, des services d'orientation professionnelle de base et du suivi de l'orientation professionnelle. Nous souhaitons faire connaître diverses solutions qui ont été proposées par les jeunes Autochtones. Le Miziwe Biik a aussi organisé des groupes de consultation avec les employeurs. Leurs remarques et recommandations ont été incluses dans le rapport.

Je vais maintenant laisser la parole à Mme Martin qui va faire le point des facteurs socio-économiques qui touchent les jeunes Autochtones urbains, des obstacles à l'emploi, des besoins des jeunes et de l'appui dont ils ont besoin pour être employés.

Mme Martin: Il existe encore un profond déséquilibre entre la situation socio-économique des jeunes Autochtones et celle de la société en général. Bien que des programmes comme Jeunes à risque, Services jeunesse Canada et d'autres programmes et services de counselling aient fait une certaine différence, le taux de décrochage des jeunes Autochtones demeure plus élevé que dans la population générale. Malheureusement, le syndrome des écoles résidentielles, où l'éducation est perçue comme un mécanisme d'assimilation, contribue à cette tragédie.

Le Canada, et notamment Toronto, se félicite de son multiculturalisme et il existe de multiples services pour répondre aux besoins des immigrants. Malheureusement, les jeunes Autochtones semblent avoir été oubliés à cet égard. Ils sont une minorité invisible à Toronto. On ne les mentionne pas dans les rapports qui sont rédigés, sauf si ce sont des rapports spécifiquement consacrés aux Autochtones. On ne les voit pas dans les médias ou dans la publicité, sauf si c'est une image négative. Une grande partie des établissements d'enseignement ordinaires refusent de reconnaître les modes d'apprentissage des Autochtones. Là encore, à Toronto, les commissions scolaires offrent des programmes de langue et de formation multiculturels, mais souvent on oublie les étudiants autochtones.

Aboriginal people are often labelled as being "different" or having "special needs." These labels attack the dignity of the students, to the point where dropping out becomes inevitable, if not desirable.

Aboriginal youth in Toronto are often victims of "adoption breakdown." It is a rising phenomenon that Aboriginal youth raised in non-aboriginal homes are coming to Toronto without the skills and education to enter the work force. They are looking for cultural programs and they need to link with their heritage in order to strengthen their self-esteem.

In the past, the Aboriginal community has been imploding. Now we are seeing the emergence of youth gangs in Toronto — similar to what exists in Winnipeg. We need to put a stop to that before this situation becomes out of control. The gangs emerge and are fuelled by the frustration of trying to survive in a system that is not responsive to their needs.

Our major task at Miziwe Biik is breaking the generational cycle of poverty. That is the key. Poverty stems from racism. All the issues that youth are facing — poverty, foetal alcohol syndrome, unemployment, lack of training, high school dropout rate — if you all stem from racism.

Our youth are at risk. They are caught in the middle of a multi-generational cycle of dysfunction that is a symptom of the racism. It requires major supports to overcome. At Miziwe Biik, our budget is \$3 million per year. In the early 1990s, our budget was \$6 million per year. It has been cut in half from 10 years ago. I hate to talk money, but it is really the bottom line. All we can do is put a Band-Aid on.

Our mandate is to provide employment and training services, and sometimes youth are not ready for that. They need healing. They need to connect with themselves, their community and their culture before they will be strong enough to move into a training or an employment situation.

Sixty per cent of urban Aboriginal households are below the poverty line. The urban Aboriginal youth unemployment rate is 30 per cent higher than the non-aboriginal youth unemployment rate. Aboriginal homelessness accounts for 15 per cent of the total in the greater Toronto area. That is an issue that requires resources to resolve. The housing issue is grim, and it has a domino effect on the families.

The Royal Commission on Aboriginal Peoples, RCAP, report attributes the statistics to the lack of a coordinated approach to address the problems. The skill sets that are often taken for granted in mainstream society are skills that often are lacking in many of our Aboriginal youth. There is a strong need for family planning, counselling, parenting skills, child-rearing and nutrition

On met souvent des étiquettes sur les Autochtones: on dit qu'ils sont «différents» ou qu'ils ont «des besoins spéciaux». Ces étiquettes touchent les étudiants dans leur dignité au point que leur décrochage devient inévitable, sinon souhaitable.

Les jeunes Autochtones à Toronto sont souvent victimes de la «dépression de l'adoption». C'est un phénomène croissant chez les jeunes Autochtones élevés dans des foyers non autochtones et qui arrivent à Toronto sans les compétences et l'éducation requises pour entrer dans la population active. Ils recherchent des programmes culturels et ont besoin de rétablir des liens avec leur patrimoine pour renforcer leur propre estime.

Dans le passé, la communauté autochtone a implosé. On voit maintenant apparaître à Toronto des bandes de jeunes semblables à celles qu'on trouve à Winnipeg. Il faut enrayer cela avant que la situation devienne incontrôlable. Ce qui suscite la création et qui encourage le développement de ces bandes, c'est la frustration d'essayer de survivre dans un système qui ne répond pas à leurs besoins.

Notre principale tâche au Miziwe Biik est de mettre fin à l'engrenage de la pauvreté qui se transmet de génération en génération. C'est le point fondamental. La pauvreté découle du racisme. Tous les problèmes auxquels se heurtent les jeunes, la pauvreté, le syndrome d'alcoolisme fœtal, le chômage, le manque de formation, le taux de décrochage élevé, tous proviennent du racisme.

Nos jeunes sont à risque. Ils sont pris dans un engrenage de dysfonctionnement étalé sur des générations qui est un symptôme du racisme et ne peut être surmonté qu'à l'aide d'appuis de grande envergure. Notre budget à Miziwe Biik est de 3 millions de dollars par an. Au début des années 90, il était de 6 millions. Il a été réduit de moitié depuis 10 ans. Je n'aime pas parler d'argent, mais c'est quand même la base. Tout ce que nous pouvons faire est purement symbolique.

Notre mandat consiste à fournir des services d'emploi et de formation, et quelquefois les jeunes ne sont pas prêts pour cela. Ils ont besoin de se ressourcer. Ils ont besoin de reprendre contact avec eux-mêmes, avec leur communauté et leur culture pour trouver la force d'affronter une situation de formation ou d'emploi.

Soixante pour cent des foyers autochtones urbains vivent en dessous du seuil de la pauvreté. Le taux de chômage chez les jeunes Autochtones urbains est de 30 p. 100 plus élevé que chez les jeunes non-Autochtones. Les Autochtones représentent 15 p. 100 du total des sans-abri de la région du Grand Toronto. Il faut des ressources pour solutionner ce problème. La situation en matière de logement est sombre et elle a un effet de domino sur les familles.

Selon le rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones, la CRPA, ces statistiques s'expliquent par l'absence d'approche coordonnée face à ces problèmes. Beaucoup de nos jeunes Autochtones sont démunis des multiples compétences qu'on considère comme parfaitement normales dans la population générale. Il y a un énorme besoin de planning familial, de counselling, de compétences parentales, de compétences en matière d'éducation des enfants et de nutrition.

skills. Grandparents and parents cannot teach a child how to be functional within the family if they never learned how themselves. This, of course, is a direct result of the residential school system.

Perhaps Mr. Williams would like to add something about the barriers to employment.

Mr. Williams: In regard to employment training for youth or adults, one of the issues that we have had to face is that people have a number of problems before they even arrive in the cities. They do not have the educational level. In the cities, they get into drug and alcohol problems to try to smooth things out. I have heard First Nations say that there are a lot of jobs in the city and that it is no necessary to spend a lot of money on urban people. However, there are a lot of people after those jobs.

Before we can meet youths' employment training needs, they have to be off drugs and alcohol. They need a place to live. They cannot get a job if they are living on the street. We have to help them upgrade their skills before we can even start them in a training program. If they come from a northern community, for example, they may not even have the basic grade 7 and 8 elements.

That is part of the problem with the school systems. They are not designed for Aboriginal people. That is one of the issues that we have always faced. It is tough when they come to Toronto thinking that there are a lot of jobs to be had. It is not that simple. There are a lot of people competing for the same jobs, and they do not have the same problems as Aboriginal people.

Ms. Martin: The barriers to employment were identified by the youth themselves. They thought that the training programs are not long enough to receive the training that is required to achieve permanent employment. Their lack of experience limits their employment opportunities. Again, short-term training programs often do not result in employment opportunities. The high school dropout rates continue to be high, and the competition for training funds is high among urban Aboriginal youth.

School-to-work transition programs need to be strengthened. Our best chance to assist students is through prevention programs, before they drop out of the education system. They lack adequate housing at affordable rates, affordable daycare and resources for dealing with conflicts with the law. Some of our youth sit for days, weeks and months in jail, waiting for their trials to take place. They do not have the resources or the support systems within the community to be out on bail until their trial begins.

Our youth are struggling with a wide range of disabilities — I cannot emphasize that enough. We see substance abuse, and particularly, fetal alcohol syndrome, which affects the children of

Les grands-parents et les parents ne peuvent pas apprendre à un enfant à être fonctionnel dans sa famille s'ils n'ont jamais appris à l'être eux-mêmes. C'est évidemment le résultat direct du régime des écoles résidentielles.

M. Williams veut peut-être ajouter quelque chose à propos des obstacles à l'emploi.

M. Williams: En ce qui concerne la formation à l'emploi des jeunes ou des adultes, l'une des difficultés vient de ce que les gens ont déjà beaucoup de problèmes quand ils arrivent dans les villes. Ils n'ont pas le niveau d'instruction requis. Dans les villes, ils se laissent entraîner à la consommation de drogues et d'alcool pour essayer de rendre la réalité plus endurable. J'ai entendu des gens des Premières nations dire qu'il y avait beaucoup d'emplois disponibles en ville et qu'il était inutile de consacrer beaucoup d'argent aux personnes en milieu urbain. Le problème, c'est qu'il y a beaucoup de candidats pour ces emplois.

Pour pouvoir commencer à suivre une formation à l'emploi, il faut que les jeunes aient cessé de consommer de la drogue et de l'alcool. Il faut qu'ils aient un endroit où vivre. Ils ne peuvent pas avoir de travail s'ils sont à la rue. Nous devons les aider à améliorer leurs compétences avant même de les inscrire à un programme de formation. S'ils viennent d'une localité du Nord, par exemple, il est très possible qu'ils n'aient même pas les bases d'une 7^e ou d'une 8^e année.

C'est une partie du problème des systèmes scolaires qui ne sont pas conçus pour les Autochtones. C'est un des problèmes auxquels nous nous heurtons toujours. C'est très dur pour eux quand ils arrivent à Toronto en s'imaginant qu'il y a toutes sortes d'emplois disponibles. Ce n'est pas si simple. Il y a beaucoup de candidats pour ces emplois, et ils n'ont pas les mêmes problèmes que les Autochtones.

Mme Martin: Ce sont les jeunes eux-mêmes qui ont identifié les obstacles à l'emploi. Ils ont dit que les programmes de formation n'étaient pas assez longs pour leur donner les compétences voulues pour obtenir un emploi permanent. Leur absence d'expérience limite leurs possibilités d'emploi. En outre, bien souvent, les programmes de formation à court terme ne débouchent pas sur des possibilités d'emploi. Le taux de décrochage au secondaire demeure élevé et il y a une forte concurrence chez les jeunes Autochtones urbains pour profiter des crédits de formation.

Les programmes de transition entre l'école et le travail doivent être renforcés. Notre meilleure chance d'aider les étudiants est d'appliquer des programmes de prévention avant qu'ils décrochent du système scolaire. Il y a un manque de logements abordables corrects, de garderies abordables et de ressources pour régler les problèmes de démêlés avec la justice. Certains de nos jeunes traînent en prison pendant des jours, des semaines et des mois en attendant leur procès. Ils n'ont ni les ressources ni les appuis dans la communauté qui leur permettraient d'être libérés sous caution en attendant leur procès.

Nos jeunes se débattent avec toutes sortes de handicaps, et je ne saurais le souligner suffisamment. Il y a des problèmes de toxicomanie et notamment le syndrome d'alcoolisme fœtal qui touche les enfants d'hier et les jeunes et les parents d'aujourd'hui.

yesterday as well as the youth and parents of today. We need to create opportunities for them to get their education, become trained, access employment and keep it. That is a big challenge.

Other challenges they face include lack of work experience; many have never been taught the life skills needed to keep a job, or even an apartment. Those are all things that a lot of the young people have not learned. In addition to a wide range of personal problems, language is often a barrier to employment as well. Literacy is also a problem.

Often, the youth will leave their home communities and come to urban settings thinking it will be easy to gain employment, only to find out that they do not have the education or work experience to gain full-time employment. These are the youth who end up on the streets with drug or alcohol problems, in conflict with the law or in jail. These are the youth that require specialized counselling and added resources to ensure they do not become the next victims of the system. I feel very negative sitting here telling you this, because we do have many success stories. We work individually with all our youth clients, because that is what it takes. It requires working one-on-one with them regularly, for years sometimes, to move them through earning their GED, helping them find a place to live, referring them to child care or therapy. There are multiple issues that will not go away with a Band-Aid.

Through the Youth Employment Strategy, YES, \$28 million is allocated annually on a national basis for youth programming that provides work experience, knowledge, skills and information to make successful transitions to the work world.

They are extremely important programs, but they are aimed primarily at students to assist them to gain work experience and make the transition from school to work, as well as at students at risk of dropping out of school. We say that we need interventions prior to these issues. The basic needs for our youth need to be addressed.

We need to expand those programs in all urban areas, particularly in the GTA and Ottawa, to ensure that we can provide the outreach and support to Aboriginal students while they are still in the education system. We find that Human Resources Development Canada does not always recognize that, in dealing with urban youth, it is not a matter of simply providing career counselling and training that develops a skill set for employment. In order for a person to achieve full-time, long-term employment, other supports need to be available. Employment counsellors working with Aboriginal youth in urban areas require additional training, to ensure that youth receive the referrals and support they require to achieve healthy lifestyles. These include access to affordable housing, developing parenting skills, childcare and nutrition counselling. When we take this holistic

Il faut leur donner des occasions de recevoir une éducation et une formation pour trouver un emploi et le conserver. C'est un défi de taille.

Parmi les autres défis, il y a l'absence d'expérience du travail; beaucoup n'ont jamais acquis les connaissances élémentaires nécessaires pour conserver un emploi ou même un appartement. Ce sont des choses que beaucoup de jeunes n'ont jamais apprises. Outre toute une gamme de problèmes personnels, ils ont aussi souvent un problème de langue qui constitue un obstacle à l'emploi. L'analphabétisme est aussi un problème.

Souvent, les jeunes partent de chez eux et arrivent en ville en s'imaginant qu'ils trouveront facilement un travail, et c'est là qu'ils s'aperçoivent qu'ils n'ont ni l'éducation ni l'expérience du travail nécessaires pour avoir un emploi à plein temps. Ce sont ces jeunes qu'on retrouve dans la rue avec des problèmes de drogues ou d'alcoolisme et qui ont des démêlés avec la justice ou se retrouvent en prison. Ce sont eux qui ont besoin de services spécialisés de counselling et de ressources supplémentaires pour ne pas devenir les victimes suivantes du système. J'ai l'impression d'être très négative quand je vous raconte tout cela, car nous avons aussi de nombreux cas de succès. Nous travaillons individuellement avec tous nos jeunes clients parce que c'est cela qu'il faut faire. Il faut travailler individuellement avec chacun d'eux de façon régulière, parfois pendant des années, pour réussir à leur faire passer avec succès leur test de connaissances générales, les aider à trouver un endroit où vivre, les envoyer au service d'aide à l'enfance ou leur faire suivre une thérapie. Il y a là de multiples problèmes qu'on ne règlera pas avec des interventions superficielles.

Grâce à la Stratégie emploi jeunesse, la SEJ, on consacre chaque année 28 millions de dollars à l'échelle nationale à des programmes qui apportent aux jeunes une expérience du travail, des connaissances, des compétences et des informations pour leur permettre de réussir la transition vers le monde du travail.

Ce sont des programmes extrêmement importants mais qui s'adressent essentiellement aux étudiants pour les aider à acquérir une expérience du travail et à faire la transition entre les études et le travail, et aussi aux étudiants qui risquent de décrocher. Ce que nous disons, c'est qu'il faut intervenir avant ces problèmes. Il faut s'attaquer aux besoins fondamentaux de nos jeunes.

Il faut élargir ces programmes dans toutes les zones urbaines, particulièrement dans la région du Grand Toronto et à Ottawa, pour offrir des services d'approche et un soutien aux étudiants autochtones alors qu'ils sont encore dans le système scolaire. Nous avons l'impression que le ministère des Ressources humaines du Canada ne se rend pas toujours compte que, dans le cas des jeunes en milieu urbain, il ne s'agit pas simplement de proposer des services d'orientation professionnelle et une formation permettant d'acquérir les compétences voulues pour un emploi. Pour réussir à obtenir un emploi à plein temps et à long terme, les jeunes ont besoin d'autres soutiens. Il faut donner une formation supplémentaire aux conseillers en emploi qui travaillent avec les jeunes Autochtones urbains pour qu'ils puissent orienter ces jeunes et leur apporter l'appui nécessaire pour avoir un mode de vie sain. Je songe notamment aux

approach to employment and training, we find our success rates are much higher. It is that holistic approach that works with the Aboriginal youth in our community.

Without these supports, urban Aboriginal youth become frustrated with the system and become likely prey for recruitment for the youth gangs that are beginning to take hold in Toronto.

An increasing number of urban Aboriginal youth are seeking our services. They have had negative experiences in the mainstream school system and have dropped out prior to achieving any credits. In our interviews with Aboriginal youth in Toronto, we learned that they do want to work toward receiving their high school diplomas and they would like to plan to go to university as mature students. The budgets for post-secondary education may not allow this to happen.

The priorities that are set at the community level are often first related to students who are continuing post-secondary studies. The second funding priority is aimed at students who are entering post-secondary directly from high school. The third priority goes to mature students. With the waiting lists that now exist for the first two priorities for funding, it will be almost impossible for First Nations communities to commit funding to assist their people in urban areas.

In many cases, urban Aboriginal youth have lost ties with their home communities and are reluctant or unable to seek financial assistance to achieve career goals.

I would estimate that one-third of our clientele are adoptees; one-third of our staff in the 50 Aboriginal agencies are probably also adoptees. Basic life skills training and learning good work habits and ethics are important factors in assisting urban Aboriginal youth to remain employed over the long-term. I will now ask Chief Commandant to discuss some proposed solutions.

Mr. Commandant: It has been clear throughout the presentation that we need to ensure that counselors receive additional training, so that they have the ability to provide holistic counselling for their urban Aboriginal youth clientele.

Metro Toronto has one of the largest urban Aboriginal populations in the country, but there is no treatment centre specific for them. We know that mainstream programs are not as successful as those designed and delivered by and for Aboriginal people. With the Aboriginal population in the Greater Toronto Area, GTA, estimated at 65,000, this is a national disgrace.

logements abordables, à l'acquisition de compétences parentales, aux services de soins à l'enfance et aux conseils en nutrition. Quand nous abordons l'emploi et la formation sous cet angle holistique, notre taux de succès est beaucoup élevé. C'est cette approche holistique qui fonctionne avec les jeunes Autochtones de notre communauté.

Sans ces appuis, les jeunes Autochtones urbains se braquent contre le système et deviennent des proies faciles pour les bandes de jeunes qui commencent à s'implanter à Toronto.

De plus en plus de jeunes Autochtones urbains font appel à nos services. Ils ont eu une expérience négative dans le système scolaire ordinaire et ont décroché avant d'obtenir des crédits. Les jeunes Autochtones que nous avons interviewés à Toronto nous ont dit qu'ils voulaient travailler pour avoir un diplôme d'études secondaires et qu'ils souhaitaient s'orienter vers des études universitaires une fois qu'ils seraient adultes. Malheureusement, compte tenu des budgets d'enseignement secondaire, cela risque de ne pas se réaliser.

Les priorités établies au niveau communautaire sont souvent axées en premier lieu sur les élèves qui poursuivent des études postsecondaires. En second, on finance les étudiants qui passent directement du secondaire à des études postsecondaires. Les étudiants adultes ne viennent qu'au troisième rang des priorités. Étant donné les listes d'attente pour les deux premières priorités de financement, les communautés des Premières nations n'ont pratiquement pas de fonds pour aider leurs ressortissants en milieu urbain.

Dans bien des cas, les jeunes Autochtones urbains ont perdu le contact avec leur communauté d'origine et ne veulent pas ou ne peuvent pas obtenir une aide financière pour réaliser leurs objectifs de carrière.

J'estime qu'un tiers de nos clients sont des enfants adoptés; un tiers de nos agents dans les 50 organismes autochtones ont probablement été adoptés. Il est essentiel que les jeunes Autochtones urbains acquièrent des aptitudes à la vie quotidienne, de bonnes habitudes de travail et un sens moral pour pouvoir rester employés à long terme. Je vais maintenant demander au chef Commandant de vous parler de quelques solutions envisagées.

M. Commandant: Cet exposé a montré clairement qu'il faut donner une attention supplémentaire aux conseillers pour qu'ils puissent offrir aux jeunes Autochtones urbains des conseils dans une perspective holistique.

On trouve dans la région du Grand Toronto une des plus fortes concentrations de population autochtone urbaine au pays, mais il n'y a pas de centre de traitement spécialement conçu pour eux. Nous savons que les programmes destinés à la population générale ne donnent pas d'aussi bons résultats que ceux qui sont conçus et administrés par et pour les Autochtones. Sachant qu'on estime à 65 000 personnes la population autochtone de la région du Grand Toronto, c'est une honte nationale.

We must have the ability to expand youth programming in every high school in the GTA where Aboriginal students attend. We must have the ability to assist students to stay in school and complete their secondary education, to give them more choices for their future.

Assistance for urban Aboriginal youth to get into the construction trades and apprenticeship programs has been successful in the past. However, this requires staff people dedicated to these positions on a full-time basis. In addition, we need to be able to provide a living allowance to the youth enrolled in these programs. In the past, we have been able to provide a stipend, however, our budgets have been cut to such an extent that we can no longer provide this incentive. Youth who are worried about where their next meal is coming from are unlikely to finish a program.

Employers have told us that basic education or education upgrading, life skills training, pre-employment and follow-up assistance are some of the key needs related to employment for Aboriginal youth.

The youth themselves have indicated that they would like to see an entrepreneur service centre available to them. They indicated that they do not know where to go or how to develop their business ideas. Some youth clients also spoke of wanting to know more about patenting and manufacturing inventions.

Real and meaningful solutions will require an investment of money dedicated to Aboriginal urban youth. We know that for every 100 people trained and placed in jobs welfare costs are reduced by \$1.4 million per year. We recommend that these savings be re-invested in programs and services specifically for Aboriginal urban youth. This should be a priority for investment. Budget cuts have already resulted in the loss of specialized employment and training counselors in the only Toronto-based organization that can demonstrate success in working with urban Aboriginal youth to help them find and keep jobs.

We cannot stand by and continue to allow this to happen. It is in Canada's best interests to take steps to remedy this now. Urban Aboriginal youth cannot continue to be marginalized without society having to pay the consequences at some point.

We are now prepared to answer any questions that you may have.

The Chairman: Thank you very much for an insightful and interesting presentation, with recommendations that are relevant to us. This is not just a study; it is an action plan for change and we need your input.

Senator Stratton: That presentation was very good. Not only did you tell us the problems, you told us what some of the solutions were and are.

Il faut nous donner la possibilité d'élargir les programmes destinés aux jeunes dans toutes les écoles secondaires de la région du Grand Toronto où des étudiants autochtones sont présents. Il faut nous donner la possibilité d'aider ces élèves à rester à l'école et à terminer leurs études secondaires pour qu'ils aient plus de choix pour leur avenir.

Les programmes pour aider les jeunes Autochtones à apprendre un métier de la construction et suivre un apprentissage ont donné de bons résultats dans le passé. Toutefois, il faut pour cela des gens qui se consacrent à plein temps à cette activité. En outre, il faut pouvoir donner une allocation de subsistance aux jeunes qui suivent ces programmes. Jadis, nous pouvions leur donner une petite allocation, mais nos budgets ont été tellement réduits que nous ne pouvons plus leur proposer cet incitatif. Les jeunes qui se demandent où ils vont trouver leur prochain repas ont peu de chances d'aller jusqu'au bout de leur programme.

Les employeurs nous ont dit qu'une éducation ou un complément d'éducation, une formation aux compétences de vie élémentaire, une aide pré-emploi et une aide de suivi étaient quelques-uns des besoins fondamentaux des jeunes Autochtones qui veulent avoir du travail.

Les jeunes eux-mêmes ont dit qu'ils souhaitaient pouvoir s'adresser à un centre de services aux entrepreneurs. Ils ont dit qu'ils ne savaient pas à qui s'adresser ni comment réaliser leurs idées d'entreprise. Certains de nos jeunes clients ont aussi dit qu'ils souhaitaient en savoir plus sur la façon de breveter et de faire fabriquer leurs inventions.

Si l'on veut trouver de véritables solutions, il faudra investir de l'argent dans les jeunes Autochtones urbains. On sait qu'à chaque fois que 100 personnes reçoivent une formation et trouvent du travail, on réduit les coûts du bien-être social de 1,4 million de dollars par an. Nous recommandons qu'on réinvestisse ces économies dans des programmes et services axés spécialement sur les jeunes Autochtones urbains. Cela devrait être une priorité pour nos investissements. Les restrictions budgétaires ont déjà entraîné la perte de conseillers spécialisés en emploi et en formation dans la seule organisation torontoise capable d'aider les jeunes Autochtones urbains à trouver un travail et à le garder.

Nous ne pouvons pas continuer à rester indifférents à tout cela. Le Canada a tout intérêt à prendre des mesures pour rectifier la situation immédiatement. Si l'on continue à marginaliser les jeunes Autochtones urbains, la société en paiera fatalement les conséquences tôt ou tard.

Nous sommes maintenant prêts à répondre à vos questions.

La présidente: Merci beaucoup pour cet exposé profond et intéressant, qui présente des recommandations pertinentes. Ce n'est pas seulement une étude; c'est un plan d'action pour le changement et nous avons besoin de votre avis.

Le sénateur Stratton: L'exposé était excellent. Non seulement vous nous avez parlé des problèmes, mais vous nous avez aussi exposé des solutions.

The Library of Parliament research document tells us that the Aboriginal population is growing faster than any other segment of Canadian society. It also says that, by 2006, it is anticipated this will be a working-age population of 920,000 people. That is a lot of people wanting work.

I know you have talked about what is needed in certain areas. We also need to know, in your view, what initiatives have been effective to date in helping the youth. We would like to know what is currently working. Your silence on the other side of the issue does not mean that those programs are not working, but we would like to know the ones that are most successful.

Ms. Martin: Chief Commandant made a point about the construction trades. Through Miziwe Biik and other partners in the Aboriginal community in Toronto, we have had quite a bit of success with the construction trades due to the learning style. It appeals to the young people because they are not office bound. The young people already seem to have some affinity and experiential learning throughout their lives of hammer and nails. We entered a partnership with the trade unions and schools. Some of our students finished at the top of the class in dry-walling and carpentry. It requires quite a bit of help from the union and the trades. They must be willing to support it. We have had a number of successes with that particular field.

Another good model has been in the film industry. We are, again, attempting to penetrate that field. Toronto, as you know, is our "Hollywood North." Some of the technical and artistic fields appeal to the youth. Some of their deficiencies, such as not having a grade 12 education, are not all that relevant in the film industry. We are relying heavily on the non-Aboriginal film community to embrace the youth that we are sending to try for those jobs.

Those are two particular areas that have worked well.

Mr. Williams: Another area that has worked well is starting individual businesses. There are many now because there is an Aboriginal business association within Toronto. I believe it was an elder who made a comment after we introduced ourselves. He said, "I never thought that I would be in a room with this many presidents of their own companies who are Aboriginal." He felt good about that. That is part of what we have to do.

We previously had a budget for Ontario of about \$50 million under the HRDC programs. Over the past five years, we have lost \$2 million a year because of formulas that HRDC put in place. We do not agree with these formulae. We are down to about \$32 million. As Ms. Martin said, her budget went from \$6 million to \$3 million. It took a great fight to obtain that level. With 65,000 Aboriginal people in Toronto trying to get employment

D'après le document de recherche de la Bibliothèque du Parlement, la population autochtone augmente plus rapidement que tout autre segment de la société canadienne. On dit aussi que d'ici 2006, la population en âge de travailler sera au nombre de 920 000 personnes. Cela veut dire beaucoup de personnes à la recherche d'un emploi.

Je sais que vous avez parlé des besoins dans certaines régions. Nous voulons aussi savoir quelles sont d'après vous les initiatives qui ont été efficaces jusqu'ici pour aider les jeunes. Nous aimerions savoir ce qui fonctionne actuellement. Si vous ne parlez pas de certains programmes, cela ne veut pas dire qu'ils ne fonctionnent pas, mais nous aimerions savoir quels sont ceux qui réussissent le mieux.

Mme Martin: Le chef Commandant a fait une remarque à propos des métiers de la construction. Par l'intermédiaire de Miziwe Biik et d'autres partenaires dans la communauté autochtone de Toronto, nous avons assez bien réussi dans les métiers de la construction étant donné le style d'apprentissage. Cela plaît aux jeunes, parce qu'ils ne sont pas obligés de rester dans un bureau. Les jeunes semblent avoir une certaine affinité pour le marteau et les clous et avoir une certaine expérience dans ce domaine. Nous travaillons en partenariat avec les syndicats et les écoles. Certains de nos étudiants ont terminé dans les premiers de la classe en menuiserie et comme poseurs de cloisons sèches. Il faut un peu d'aide du syndicat et des gens des métiers. Ils doivent être prêts à soutenir l'initiative. Nous avons eu un assez grand nombre de succès dans ce domaine particulier.

Il y a un autre bon modèle, l'industrie cinématographique. Là encore, c'est un domaine dans lequel nous essayons de pénétrer. Comme vous le savez, Toronto est notre «Hollywood du Nord». Il y a des domaines techniques et artistiques qui attirent les jeunes. Certaines de leurs lacunes, comme le fait de ne pas avoir leur 12^e année, ne sont pas si importantes dans l'industrie du film. Nous comptons beaucoup sur la communauté cinématographique non autochtone pour accueillir les jeunes que nous envoyons pour essayer ce genre d'emplois.

Ce sont deux domaines qui ont particulièrement bien fonctionné.

M. Williams: Il y a aussi un autre domaine qui a donné de bons résultats, la création d'entreprises individuelles. Il y en a beaucoup maintenant parce qu'il y a une association d'entreprises autochtones à Toronto. Je crois que c'est un Ancien qui a fait un commentaire après que nous nous soyons présentés. Il a dit: «Je n'aurais jamais cru que je me trouverais dans une pièce avec autant d'Autochtones présidents de leur propre entreprise». Il en était très heureux. Cela fait partie de ce que nous devons faire.

Nous avions auparavant pour l'Ontario un budget d'environ 50 millions de dollars dans le cadre des programmes de DRHC. Au cours des cinq dernières années, nous avons perdu 2 millions de dollars par an à cause des formules mises en place par DRHC. Nous ne sommes pas d'accord avec ces formules. Nous sommes tombés à environ 32 millions de dollars. Comme l'a dit Mme Martin, son budget est passé de 6 millions à 3 millions. Il

training, the decent job that Ms. Martin has been doing is not enough.

We tried to talk to HRDC and the ministers about the savings to that we have gained by getting people off welfare and social assistance. Why would we not keep those savings for us? They say that there is no way to calculate it.

However, when I meet with the Province of Ontario, they say, "Steve, we already get your savings. You create it, but we get to keep it." This system does not seem to work for us, and it never has. That is the problem that we are having. If we could only keep the savings on the HRDC stuff across Canada, there would be more than enough.

Currently, \$225 million is set aside all across Canada for employment training. That has been there for the last 12 years or 13 years. It has never changed. After 10 years, we are at the same place except the budgets are lower, because more people are asking for funds. We will be focusing on the funds for employment training area in 2004.

There was nothing in the budget yesterday but, perhaps, by 2004, there will be an announcement that there will be more money to cover some of these things. It is one of the areas that we must address.

In Ontario, we split the urban areas. We deal with homelessness. Our organization is the only one across Canada that deals with First Nation members, on and off reserve, the urban, the homeless, child care and the Inuit. We are the only organization that has done all of this. Yet the Province of Ontario has two different groups that deliver homelessness. We have always delivered this service. We were told that this responsibility would be taken away from us to be given to another group. We would do two or three cities, and the other group would do the rest. They are splitting it up when there is not enough money to go around in the first place. They cut the budget by \$2 million. We have to do this on behalf of the people that want the services, but it is always difficult when the budgets are being cut constantly.

Senator Stratton: I have been on a fair number of reserves over the course of my life. Some of them are quite good; some are quite desperate, as we know. I would imagine that is the place to start the training that you have described.

Chief, perhaps you could answer this one. What programs are available on reserve that help prepare Aboriginal youth coming off the reserve?

Mr. Commandant: There is an opportunity for almost any type of training. We promote education in the mainstream, we encourage our children to complete their post-secondary education and go on to university, if that is available. Our community sends some of our kids into the U.S. because there are schools there that are better for the field they are studying. That works well for us.

a fallu se battre pour obtenir ce niveau. Avec 65 000 personnes autochtones essayant d'obtenir une formation professionnelle à Toronto, le très bon travail qu'a fait Mme Martin ne suffit pas.

Nous avons essayé de parler à DRHC et aux ministres des économies que nous avons réalisées en permettant à des gens de ne plus dépendre de l'aide sociale et du bien-être. Pourquoi ne pourrions-nous pas garder ces économies pour nous? Ils disent qu'il est impossible de les calculer.

Pourtant, quand je rencontre les représentants de l'Ontario, ils me disent: «Steve, nous avons déjà vos économies. Vous les réalisez, mais c'est nous qui les gardons.» Ce système ne semble pas fonctionner pour nous et il n'a jamais marché. C'est ça le problème. Si l'on pouvait conserver les économies réalisées pour DRHC dans tout le Canada, ce serait plus que suffisant.

Actuellement, 225 millions de dollars sont réservés pour la formation professionnelle dans l'ensemble du Canada. Ceci existe depuis 12 ou 13 ans maintenant et n'a jamais changé. Après 10 ans, nous en sommes exactement au même point, sauf que les budgets sont plus faibles, parce que les gens sont plus nombreux à demander des fonds. Nous allons nous concentrer sur les fonds destinés à la formation professionnelle en 2004.

Il n'y avait rien dans le budget d'hier mais peut-être que d'ici 2004, on annoncera de nouveaux crédits pour couvrir certaines de ces dépenses. C'est l'un des domaines dont nous devons nous occuper.

En Ontario, on divise les zones urbaines. Nous nous occupons des sans-abri. Notre organisation est la seule au Canada à s'occuper des membres des Premières nations dans les réserves et en dehors de celles-ci, ceux qui habitent en milieu urbain, les sans-abri, les enfants et les Inuits. Nous sommes la seule organisation à avoir fait tout cela. Pourtant, la province de l'Ontario a deux groupes différents qui assurent des services aux sans-abri. Nous l'avons toujours fait. On nous a dit que cette responsabilité nous serait enlevée pour être confiée à un autre groupe. Nous devons faire deux ou trois villes, tandis que l'autre groupe ferait le reste. Ils divisent l'argent alors qu'il n'y en a déjà pas assez au départ. On a réduit notre budget de 2 millions de dollars. Nous devons faire cela pour les personnes qui veulent les services, mais c'est toujours difficile lorsque les budgets sont constamment réduits.

Le sénateur Stratton: J'ai vu un assez grand nombre de réserves au cours de ma vie. Certaines sont très bien; d'autres sont dans une situation désespérée, comme nous le savons. J'imagine que c'est là qu'il faudrait commencer la formation que vous avez décrite.

Chief, vous pouvez peut-être répondre à cette question. Quels programmes y a-t-il dans les réserves pour préparer les jeunes Autochtones à leur départ de la réserve?

M. Commandant: Ils peuvent suivre pratiquement tous les types de formation. Nous faisons la promotion de l'éducation générale, nous encourageons nos enfants à terminer leurs études postsecondaires et à aller à l'université, si c'est possible. Notre communauté envoie certains enfants aux États-Unis parce qu'il y a là-bas des écoles qui sont nettement meilleures pour leur domaine d'études. Cela fonctionne bien pour nous.

Apprenticeships are a great program. In many instances, an apprenticeship gives the kids an opportunity to earn a living while they are gaining a skill. They can turn that into a career for themselves.

We will not all be bankers and lawyers. There are honourable jobs that will earn a good living without having to take that Hollywood approach. As well, giving these children the opportunity to have one success can ingrain in them the knowledge that they have the ability to do it. They can take that forward and challenge anything else in their life.

Senator Stratton: That is seen as a success story on reserves?

Mr. Commandant: Yes. As well, if we can do that in the community, that helps keep them out of the city — although some will always gravitate to the city. They can be happy in the community.

Senator Christensen: Money and how to get it always seems to be the big issue. The funding through programs usually has to be renewed on a regular basis. They are not on-going, core funding. You touched on this. You said that you had partnered with unions and so on.

How much work is done in trying to get matching funds from private enterprise? After all, the training is to the benefit of industries. It is difficult to do, but it is certainly a resource that would benefit.

Mr. Williams: In the past the programs never worked. We went to employers and said, "Will you take a student or someone for a job? We will subsidize you." As soon as the subsidy is done, there is no job. We were wasting money.

The employers say that they will support the employee but it must be full-time. As soon as the money is gone, they do stop. We are at the stage where we develop and deliver our own programs.

Ms. Martin has been successful in Toronto, for example, with the unions. She had one young Aboriginal man personally approach the unions, trades and employers to convince them that it is a good idea. However, he is only one person; he cannot do all of Toronto. He has done a good job where he has been.

We have even tried to partner with the Province of Ontario, but they do not have a labour market agreement — the only province without such an agreement. Until they get money, there is nothing that they will do for us either. They do not want to deal with us either because Aboriginal people are a federal responsibility.

As a former chief, I noted that one of the biggest problems within the communities was recreation. There is no money for recreation in communities. The kids in the communities get in trouble because there is nothing for them to do. A big community might obtain an arena, but then not enough money to maintain it.

Les programmes d'apprentissage sont excellents. Bien souvent, un apprentissage va donner aux jeunes la possibilité de gagner leur vie tout en apprenant un métier. Ils peuvent ensuite faire carrière dans le domaine.

Nous ne serons pas tous banquiers et avocats. Il y a des emplois honorables qui permettent de bien gagner sa vie sans que l'on doive suivre l'exemple de Hollywood. De plus, en donnant à ces enfants la possibilité de réussir une fois, on leur montre qu'ils sont capables. Ils garderont cette assurance et continueront à oser dans leur vie.

Le sénateur Stratton: Est-ce que c'est vu comme une réussite dans les réserves?

M. Commandant: Oui. En outre, si on peut le faire dans la communauté, ça aide à tenir les jeunes à l'écart de la ville — même s'il y en a toujours qui vont dériver vers la ville. Ils peuvent être heureux dans la communauté.

Le sénateur Christensen: L'argent et le moyen d'en obtenir semblent toujours être le gros problème. En général, les fonds liés à des programmes doivent être renouvelés régulièrement. Ce n'est pas un financement de base permanent. Vous en avez parlé brièvement. Vous avez dit que vous étiez en partenariat avec les syndicats, etc.

Quels efforts faites-vous pour essayer d'obtenir des fonds de contrepartie des entreprises privées? Après tout, la formation sert aux industries. C'est difficile à faire, mais c'est certainement une ressource utile.

M. Williams: Auparavant, les programmes ne fonctionnaient jamais. Nous allions voir les employeurs en leur disant: «Acceptez-vous de prendre un étudiant ou quelqu'un pour un emploi? Nous allons vous subventionner.» Dès que la subvention n'est plus versée, il n'y a plus d'emploi. Nous perdions de l'argent.

Les employeurs disent qu'ils vont aider l'employé, mais il faut que ce soit à plein temps. Dès que l'argent n'est plus là, ils arrêtent. Nous en sommes au stade où nous élaborons et nous exécutons nos propres programmes.

Mme Martin a réussi à Toronto, par exemple, avec les syndicats. Elle a envoyé un jeune homme autochtone prendre contact personnellement avec les syndicats, les corps de métiers et les employeurs pour les convaincre que c'était une bonne idée. Mais à lui seul, il ne peut pas faire tout Toronto. Il a fait un bon travail là où il était.

Nous avons même essayé de travailler en partenariat avec la province de l'Ontario, mais elle n'a pas d'entente sur le développement du marché du travail — c'est la seule province à ne pas en avoir. À moins d'avoir de l'argent, la province ne fait rien pour nous non plus. Elle ne veut pas traiter avec nous non plus parce que les Autochtones relèvent du fédéral.

En tant qu'ancien chef, j'ai remarqué que les loisirs étaient l'un des principaux problèmes dans les communautés. Il n'y a pas d'argent pour les loisirs dans les communautés. Les enfants font des bêtises parce qu'ils s'embêtent. Une grande communauté va peut-être réussir à avoir une arène, mais ensuite il n'y a pas assez d'argent pour l'entretenir.

It is tough. We have done fairly well over the years. We will probably continue doing as much as we can, but again, unless we get additional help in some of these areas, it will be tough. You will hear other provinces saying the same thing.

Senator Christensen: You were talking about FAS and FAE and the long history of addictions through the society. It is certainly a major issue. Are there programs starting for diagnostic facilities and then programs to deal with the people who have it? Do you see that as an area that is starting to grow at all?

Mr. Commandant: There is certainly ongoing work within alcohol prevention and drug programs that deal with the adults. There are also preventative programs for children. A local practitioner does the diagnostic work on FAS and FAE within the communities.

Another means of doing it is having the whole community become more involved with what is going on locally and having an awareness of a particular child that may be in danger or be in that environment. We can create more community support to steer them away from that. If an adult continues in that direction, at least we can put in supports so that the child will feel part of the community and ensure that he or she does have a family around and can be comfortable within that community and have a chance, at least.

Senator Christensen: The other issue you raised was that the school system is not meeting the needs of Aboriginals. You started to build on that. Would you like to expand on that? Certainly, we hear it in each and every presentation on the residential schools, which were schools specifically for First Nations, and that did not work.

What do you see as one of the alternatives to meeting those needs?

Ms. Martin: A lot of responsibility should be put on the school boards for making the curriculum inclusive of Aboriginal peoples' celebrations and contributions and their visibility within textbooks. This curriculum should not be limited to Aboriginal students. Aboriginal visibility should not be limited to history textbooks. When was the last time you saw an Indian in a canoe? That is all they talk about in history. It has been a while. The school board must take responsibility for the issues that Aboriginal people are facing today. Again, it comes back to education and hiring more Aboriginal teachers and just being generally more inclusive.

In the school system, the young people are also dealing with discrimination against poverty in addition to discrimination against their Aboriginal culture. The school system often discriminates against poor families and families with single parents. Our kids are getting hit on every front in that particular system.

C'est dur. Nous avons assez bien réussi au cours des années. Nous continuerons probablement à faire tout notre possible, mais encore une fois, tant que nous n'aurons pas d'aide supplémentaire dans certains domaines, ce sera très difficile. Vous entendrez les représentants des autres provinces vous dire la même chose.

Le sénateur Christensen: Vous parlez du SAF et de l'EAF, et de la toxicomanie qui sévit depuis longtemps dans la société. C'est certainement un problème très grave. Y a-t-il des programmes de mise en place d'installations de diagnostic et ensuite des programmes pour s'occuper des personnes qui ont ces problèmes? Est-ce que c'est un domaine qui commence à prendre de l'importance d'après vous?

M. Commandant: Il y a toujours un travail de prévention de l'alcoolisme et de lutte contre la toxicomanie auprès des adultes. Il y a aussi des programmes de prévention pour les enfants. Un spécialiste local effectue le travail de diagnostic du SAF et de l'EAF dans les communautés.

On peut aussi progresser en impliquant davantage l'ensemble de la communauté dans ce qui se passe localement et en la sensibilisant aux problèmes de tel ou tel enfant qui peut être en danger ou être exposé à cet environnement. On peut accentuer le soutien communautaire pour les mettre à l'abri. Si un adulte continue dans cette direction, nous pouvons au moins mettre en place des mesures d'aide afin que l'enfant sente qu'il fait partie de la collectivité, veiller à ce qu'il soit entouré d'une famille pour qu'il se sente bien dans la communauté et qu'il ait une chance, au moins.

Le sénateur Christensen: Vous avez déclaré également que le système scolaire ne répondait pas aux besoins des Autochtones. Vous avez commencé à vous en occuper. Pourriez-vous nous donner des précisions? Nous entendons la même chose chaque fois qu'il est question des écoles résidentielles, qui étaient destinées uniquement aux Premières nations, et l'on sait que cela n'a pas fonctionné.

Quelles sont les différentes options possibles, d'après vous, pour répondre à ces besoins?

Mme Martin: Il faudrait imposer aux conseils scolaires la responsabilité d'inclure les célébrations et les contributions des peuples autochtones dans le programme d'études et d'augmenter leur visibilité dans les manuels. Ce programme d'études ne devrait pas être limité aux étudiants autochtones. Les Autochtones ne devraient pas être visibles uniquement dans les livres d'histoire. Quand avez-vous vu un Indien dans un canot pour la dernière fois? On ne parle que de cela en histoire. C'était il y a longtemps. Les conseils scolaires doivent assumer la responsabilité des problèmes auxquels sont confrontés les peuples autochtones aujourd'hui. Là encore, c'est une question d'éducation, il faut embaucher un plus grand nombre d'enseignants autochtones et avoir un plus grand souci d'intégration.

Dans le système scolaire, les jeunes sont aussi confrontés à la discrimination envers la pauvreté qui vient s'ajouter à la discrimination à l'égard de leur culture autochtone. Le système scolaire est souvent discriminatoire envers les familles pauvres et les familles monoparentales. Nos enfants sont attaqués sur tous les fronts dans ce système particulier.

Mr. Williams: It is great to say, "Let us get them trained and get them a job," but there are a lot of young pregnancies and HIV/AIDS problems because they are not educated to understand what is out there. I do not know if it is necessarily the full education system — perhaps there should be more there. However, it relates to all of our programs as well, because we do not have the staffing to do all of this. They do fall through the cracks if we do not catch them.

I used an example earlier about the homelessness program. We ran it for three years, but this is the first year we got the money in October. Before that, we always got the money at the beginning of March, and we had to have it spent by the end of March. The winter is over then. That is when we received it in the past, and that has always been a problem for us. This is the first year we actually got it when we needed it so that we could do the planning. We need to change those ideas. It is great to say, "We have a contract with you, and here is your budget." But when do we get the money? We hold off until winter is over and then get our money for homelessness. That is one of the problems we are having and it occurs in all of our centres.

Mr. Commandant: In regard to the curriculum, we have an education counsellor at the elementary level that goes a bit further than others might. This lady goes out into the schools and reviews the curriculum. We have had a real struggle with that because some of it was so off base. It was not factual. It showed that Hollywood-type portrayal: conflict between the nations that existed in Canada prior to the European contact or the ongoing battle between the Europeans and the natives. None of this is true but it is portrayed that way.

We have had to ask them to remove much material from the schools. Some of it has been very offensive. For a time, they are willing to do that, until the flavour seems to change a bit, and then it is put off to the side and we are struggling with it again.

I think we have made some inroads, but it is an ongoing job to keep working at that. It is important to get the right picture of what happened here in Canada and in North America. Let us have a sound starting point, not one based on fiction.

Senator Hubley: I believe Chief Commandant mentioned 65,000 as the Aboriginal population in the greater Toronto area. It was in relationship too a specific treatment centre. Looking at that figure in particular, is that the number of youth that you were dealing with, or is that the total population?

If that figure represents the total population, approximately how would that number break down so that we have an idea of what you are trying to deal with?

Mr. Commandant: You will probably find it is more than 65,000.

Ms. Martin: About 65,000 would be the total Aboriginal population in Toronto. I do not know the number of youth, actually. I would estimate about 60 per cent, if not higher.

Senator Hubley: Your agencies are certainly dealing with a large number of young people in your work.

M. Williams: C'est très bien de dire: «Donnons-leur une formation et un emploi», mais il y a beaucoup de grossesses et de problèmes liés au VIH/SIDA chez les jeunes parce qu'ils n'ont pas l'éducation voulue pour comprendre le monde qui les entoure. Je ne sais pas s'il s'agit nécessairement de l'ensemble du système d'éducation — on devrait peut-être en faire plus dans ce domaine. Mais il s'agit aussi de tous nos programmes, parce que nous n'avons pas le personnel pour faire tout cela. Ils passent entre les mailles du filet si nous ne les rattrapons pas.

Tout à l'heure, j'ai pris l'exemple du programme d'aide aux sans-abri. Nous l'avons depuis trois ans, mais c'est la première année que nous avons eu l'argent en octobre. Avant, nous avions toujours l'argent début mars, et nous devions avoir tout dépensé avant la fin mars. L'hiver est fini à ce moment-là. C'est là que nous recevions l'argent avant, et ça toujours été un problème pour nous. C'est la première année que nous l'avons eu au moment où nous en avions besoin pour pouvoir planifier. Nous devons changer ces idées. C'est très bien de dire: «Nous avons un contrat avec vous et voilà votre budget». Mais quand touchons-nous l'argent pour les sans-abri? On attend la fin de l'hiver pour nous le donner. C'est un problème que nous avons dans tous nos centres.

M. Commandant: En ce qui concerne le programme d'études, nous avons au niveau élémentaire une conseillère en éducation qui va un peu plus loin que d'autres peut-être. C'est une dame qui va dans les écoles pour examiner le programme d'études. Nous avons dû vraiment nous battre là-dessus parce que le programme était tellement loin de la réalité. Cela n'a rien à voir. C'était le portrait type Hollywood: le conflit entre les nations qui existaient au Canada avant le contact avec les Européens ou la bataille constante entre les Européens et les Autochtones. Rien de tout cela n'est vrai mais c'est ainsi que l'histoire est présentée.

Nous avons dû leur demander d'enlever beaucoup de matériel des écoles. C'était parfois très insultant. Ils acceptent, pendant un certain temps, jusqu'à ce que le climat change un peu, puis c'est oublié et il faut recommencer à se battre.

Je pense que nous avons gagné du terrain, mais il faut toujours être sur la brèche. Il est important de bien comprendre ce qui s'est passé ici au Canada et en Amérique du Nord. Il nous faut un point de départ fondé sur la réalité, pas sur la fiction.

Le sénateur Hubley: Je crois que le chef Commandant a dit qu'il y avait 65 000 personnes autochtones dans la région du Grand Toronto. Il était question d'un centre de traitement précis. Si je prends ce chiffre particulier, correspond-il aux jeunes dont vous vous occupez, ou est-ce la population totale?

Si ce chiffre représente la population totale, quelle est la répartition, pour que nous ayons une idée du nombre de personnes dont vous vous occupez?

M. Commandant: Vous verrez que c'est sans doute plus de 65 000.

Mme Martin: La population autochtone totale de Toronto est d'environ 65 000 personnes. Je ne connais pas exactement le nombre de jeunes. Je dirais environ 60 p. 100, sinon plus.

Le sénateur Hubley: Vos organisations s'occupent d'un très grand nombre jeunes.

I do not know where we start over or where we can fix the system. I was interested in Senator Stratton's comments. Does it go back to the beginning? Are there programs on reserve? Are there incentives on reserves for parents who are able, if need be, to take parenting skills courses, which we have heard quite a bit about from some of our presenters? If they are able to keep their children in school, are there incentives for them to do that?

If the system obviously is not working for many Aboriginal youth, in your work, where do you see the breakdowns coming? When they leave home at a certain age? When they get to the city? Can you give us any insight as to where we might make well-educated recommendations? That must come from what you can tell us.

Mr. Commandant: It is really a mix. I wish I could come up with a starting point. That would be great.

It will take some time for the residential schools to go away.

Senator Hubley: I will stop you there. I can imagine that young people were taken out of their homes and those people did not receive the training that they might have otherwise received as far as parenting goes. However, would they not have received some parenting skills, or is it because it is such a spiritual thing?

Mr. Commandant: I do not know where to begin the answer. It is certainly a complex thing to address. One of the biggest issues there is that certainly we can all gain some parenting skills from a variety of different sources as we go through life.

A major effect resulting from the residential school experience was the dysfunctional families that it created. My father was in a residential school and did not grow up in a normal family environment. One inherits that, to a point. The next generation cannot immediately become a stalwart person in society. It takes some time to get over that within a family, although my family was good.

There is work to be done on that and we are trying to do it. However, we are grossly under-funded. There is a list of things that I cannot provide to my community, including basic infrastructure such as water and roads, let alone the social programs that are terribly important. Regardless, people will always gravitate to the city, so we need catchments there to provide for those people.

Imagine children coming out of an isolated Northern Ontario community where the only way out is on an airplane or via a long walk. They see on TV a grandiose and beautiful world in Miami, Hollywood or wherever, and then they end up on the streets of Toronto in November. That must be a terrible a shock. However, it is reality. They have no skills to transport from their community to the city to provide a living for themselves. Therefore, they end up on the street or finding another way to bury all the things that are bothering them.

Je ne sais pas s'il faut tout reprendre à zéro ou si l'on peut réparer le système. J'étais intéressée par les commentaires du sénateur Stratton. Est-ce que l'on remonte au début? Y a-t-il des programmes dans les réserves? Y a-t-il dans les réserves des incitatifs pour les parents qui seraient en mesure, le cas échéant, de prendre des cours sur les compétences parentales, dont certains de nos témoins nous ont beaucoup parlé? S'ils peuvent maintenir leurs enfants à l'école, y a-t-il des incitatifs en ce sens?

Si manifestement le système ne fonctionne pas pour tant de jeunes Autochtones, pouvez-vous voir, dans votre travail, à quel moment la situation commence à se dégrader? Lorsqu'ils quittent le foyer à un certain âge? Lorsqu'ils arrivent à la ville? Est-ce que vous pouvez nous donner des indications qui nous aideraient à formuler des recommandations éclairées? Cela viendra de ce que vous pouvez nous dire.

M. Commandant: C'est vraiment un ensemble. J'aimerais pouvoir trouver un point de départ. Ce serait fantastique.

Il faudra du temps pour faire oublier les écoles résidentielles.

Le sénateur Hubley: Je vous arrête là. J'imagine que des jeunes ont été enlevés à leur foyer et n'ont pas reçu la formation qu'ils auraient pu recevoir autrement dans le domaine des compétences parentales. Mais n'auraient-ils pas néanmoins acquis certaines de ces compétences, où est-ce que parce que c'est tellement spirituel?

M. Commandant: Je ne sais pas par où commencer ma réponse. C'est une question très complexe. L'un des plus gros problèmes, c'est certainement que nous pouvons tous acquérir des compétences parentales auprès de différentes sources au fur et à mesure de la vie.

L'expérience des écoles résidentielles a surtout créé des familles dysfonctionnelles. Mon père était dans une école résidentielle et il n'a pas grandi dans un milieu familial normal. On en hérite, jusqu'à un certain point. Les personnes de la génération suivante ne peuvent pas devenir immédiatement très solides dans la société. Il faut du temps pour s'en remettre au sein d'une famille, bien que ma famille ait été bien.

Il y a beaucoup de travail à faire là-dessus et c'est ce que nous essayons de faire. Malheureusement, nous souffrons d'un sous-financement chronique. Il y a toute une liste de choses que je ne peux pas fournir à ma communauté, notamment l'infrastructure de base comme l'eau et les routes, sans parler des problèmes sociaux qui sont si importants. De toute façon, les gens graviteront toujours vers la ville, et nous devons être sur place là pour répondre à leurs besoins.

Imaginez des enfants venant d'un village isolé du nord de l'Ontario d'où l'on ne peut sortir que par avion ou en marchant longtemps. Ils voient à la télévision un monde magnifique et extraordinaire à Miami, Hollywood ou ailleurs, puis ils se retrouvent dans les rues de Toronto au mois de novembre. Ça doit être un choc terrible. Pourtant, c'est la réalité. Aucune des connaissances qu'ils ont acquises dans leur communauté ne peut leur servir pour gagner leur vie en ville. Ils se retrouvent donc dans la rue ou doivent trouver un autre moyen d'enterrer tous leurs soucis.

Mr. Williams: Language has been a concern for many people. For example, because of the residential schools, many of our parents lost their language and were unable to pass it on to us. When I was chief, I tried to get money to bring the languages back to my community. The government agreed to give us \$100,000 to bring our 13 languages back. However, if we wanted to teach our people French, they would give us \$10 million a year. We are the first peoples of this country.

Another problem is that we have young people who, due to lack of housing on the reserves, must live outside the community. They have never really lived on the reserves. Although they may have family who live there and they would like to live there, they have never lived there. Also, there has been sexual abuse and all kinds of problems.

We have always tried to get governments to earmark programs. We have a national youth program funded at \$350 million. However, not 1 per cent is earmarked for Aboriginal youth. For homelessness there is another \$750 million, but no money earmarked for Aboriginals. Instead of using the LDMs that already exist to deliver programs, they set up a whole different system. How much does it cost to set up the new administration rather than using what we already have?

When we took over employment and training issues, when some of our people who lived in cities went to HRDC they were told that HRDC did not have to look after them anymore because their communities had the money. If they self-identify, they get nothing. Those are starting points.

Senator Hubley: Do you mean starting with a funding standpoint?

Mr. Williams: Yes. When there are funding announcements, there should be an Aboriginal-specific point, earmarking 10 per cent or 15 per cent of the budget for the Aboriginal people. That is a starting point. It sounds fantastic when we hear that there is \$750 million over six years. However, we cannot access it because it is not Aboriginal-specific.

Senator Hubley: I will pursue the funding issue quickly. Does the funding designated for Aboriginal programs get to the people who need it?

Mr. Williams: The short answer is that a majority of it does.

Senator Hubley: Are you satisfied that it does?

Mr. Williams: No. I have never been satisfied with the amount of money we receive.

Senator Hubley: My question is whether you are satisfied that when money is identified for Aboriginal youth in a certain program it gets there.

Mr. Williams: Yes, I am satisfied with that.

M. Williams: La langue a été un problème pour beaucoup de gens. Par exemple, en raison des écoles résidentielles, beaucoup de nos parents ont perdu leur langue et n'ont pas pu nous la transmettre. Lorsque j'étais chef, j'ai essayé d'obtenir de l'argent pour faire revivre les langues dans mon village. Le gouvernement a accepté de nous donner 100 000 \$ pour faire renaître nos 13 langues. Mais si nous voulions enseigner le français aux membres de la communauté, il nous donnerait 10 millions de dollars par an. Nous sommes les Premières nations de ce pays.

Il y a un autre problème, nous avons des jeunes qui doivent vivre en dehors de la communauté, en raison du manque de logements dans les réserves. Ils n'ont jamais vraiment vécu dans les réserves. Même s'ils ont de la famille qui y vit et qu'ils souhaitent y habiter eux-mêmes, ils n'y ont jamais vécu. Il y a aussi les abus sexuels et toutes sortes de problèmes.

Nous avons toujours essayé de convaincre les gouvernements d'affecter des fonds à des programmes spéciaux. Nous avons un programme national pour la jeunesse avec un financement de 350 millions de dollars, mais pas 1 p. 100 de ce programme n'est spécialement consacré aux jeunes Autochtones. Pour les sans-abri, il y a 750 millions de dollars, mais rien de spécial pour les Autochtones. Au lieu d'utiliser les mécanismes existants pour administrer les programmes localement, on a créé un système complètement différent. Combien est-ce que cela coûte de mettre sur pied toute cette nouvelle administration au lieu d'utiliser ce que nous avons déjà?

Quand nous avons repris les questions d'emploi et de formation, et que certains de nos représentants qui vivent dans les villes sont allés au bureau de DRHC, on leur a dit que DRHC n'avait plus besoin de s'occuper d'eux parce que c'était leurs communautés qui avaient l'argent. S'ils s'identifient, ils n'obtiennent rien. Ce sont des points de départ.

Le sénateur Hubley: Vous voulez dire qu'il faudrait commencer par un financement spécifique?

M. Williams: Oui. Quand on annonce des financements, il faudrait faire une mention particulière des Autochtones et affecter spécifiquement 10 ou 15 p. 100 du budget aux Autochtones. C'est un point de départ. Quand on entend parler de 750 millions de dollars sur six ans, cela a l'air fantastique, mais nous n'y avons pas accès parce que ce n'est pas spécifiquement destiné aux Autochtones.

Le sénateur Hubley: Je vais poursuivre rapidement sur cette question du financement. Est-ce que les crédits spécialement affectés aux programmes autochtones parviennent aux gens qui en ont besoin?

M. Williams: Très brièvement, dans la majorité des cas, oui.

Le sénateur Hubley: Vous en êtes convaincu?

M. Williams: Non. Je n'ai jamais été convaincu que nous recevions suffisamment d'argent.

Le sénateur Hubley: Je vous demandais si vous étiez convaincu que l'argent spécifiquement affecté à un programme pour les jeunes Autochtones était bien utilisé pour cela?

M. Williams: Oui, je suis convaincu de cela.

Senator Pearson: Chief Commandant, do you come from the Muskoka area?

Mr. Commandant: Yes, I do.

Senator Pearson: I believe that it would be useful to distribute the Lieutenant Governor's book throughout the Ontario education system. Have you read it?

Mr. Commandant: Yes, I have.

Senator Pearson: Do you not think it is a good account?

Mr. Commandant: Mr. Bartleman is a very interesting man. I have met him. We share some common land, as a matter of fact.

Senator Pearson: I thought it was a powerful description of the history and challenges of the Aboriginal peoples in the Muskoka area.

Mr. Commandant: I could relate to much of what he wrote.

Senator Pearson: I think it is great for the kids to relate to someone who was as bad as he was when he was an adolescent. One can understand why he was the way he was.

Mr. Commandant: We won't discuss that.

Senator Pearson: It is important for kids to see that you can come out the other end as a normal person.

Mr. Commandant: Yes. Certainly.

Senator Pearson: The book sends a powerful message about the Muskoka area — one of which I had not been aware. It seems to me that it would be a good book to have on the reading lists of schools, because it would be fairly easy for kids to read.

In the areas where monies are coming into the Aboriginal population, such as Casino Rama, what is happening with that money?

Mr. Commandant: Those dollars are being spent by individual communities in the ways that they see fit within certain parameters. The monies can be used for education, community betterment, health or economic development. There are many approaches. Some communities are using it as seed funding to start businesses that will grow and create a few jobs within that community. Others have larger plans that may include buildings or whatever. There is a variety of ways they are being used across the province.

Senator Pearson: Are they being shared?

Mr. Commandant: Yes, there is a distribution formula for those dollars so that everyone gets sort of an equal share. Some get more than others, but that is an issue we are addressing.

Others may be putting it away as a nest egg so that they can rely on revenues for years to come, which is a sound move.

Le sénateur Pearson: Chef Commandant, vous venez de la région de Muskoka?

M. Commandant: Oui.

Le sénateur Pearson: Je crois qu'il serait utile de distribuer le livre du lieutenant-gouverneur dans tous les établissements d'enseignement de l'Ontario. Vous l'avez lu?

M. Commandant: Oui.

Le sénateur Pearson: Vous ne pensez pas que c'est une bonne description?

M. Commandant: M. Bartleman est un homme très intéressant. Je l'ai rencontré. En fait, nous partageons une terre commune.

Le sénateur Pearson: J'ai trouvé que c'était une description impressionnante de l'histoire et des défis des peuples autochtones de la région de Muskoka.

M. Commandant: Une bonne partie de ce qu'il a écrit m'interpelle personnellement.

Le sénateur Pearson: Je pense que c'est excellent que les jeunes se sentent interpellés par quelqu'un qui a été aussi terrible que lui quand il était adolescent. On comprend pourquoi il était comme ça.

M. Commandant: Nous n'allons pas entrer dans ce débat.

Le sénateur Pearson: Il est important que les jeunes comprennent qu'on peut s'en sortir et devenir quelqu'un de normal.

M. Commandant: Oui, certainement.

Le sénateur Pearson: Ce livre exprime un message puissant sur la région de Muskoka dont je n'étais pas consciente. J'ai l'impression que ce serait un bon livre à mettre sur les listes de lecture des écoles car les enfants pourraient le lire facilement.

Et quand il y a de l'argent qui est versée à la population autochtone, comme avec Casino Rama, que devient cet argent?

M. Commandant: Cet argent est dépensé par les communautés individuelles comme elles le jugent bon en fonction de certains paramètres. Il peut être utilisé pour l'éducation, le progrès communautaire, la santé ou le développement économique. Il y a diverses approches. Certaines communautés s'en servent comme capitaux d'amorçage pour monter des entreprises qui vont prospérer et créer des emplois. D'autres ont des plans de plus grande envergure, par exemple la construction d'édifices. Ces fonds sont utilisés de toutes sortes de façon dans la province.

Le sénateur Pearson: Est-ce qu'on les partage?

M. Commandant: Oui, il y a une formule de distribution de cet argent en vertu de laquelle tout le monde en obtient une part égale. Certains en obtiennent plus, mais nous nous occupons de la question.

D'autres l'économisent pour se faire une réserve qui leur permettra de compter sur des revenus pendant les années futures, et c'est une sage précaution.

Senator Pearson: This is interesting for our committee to know. It seems to be quite an imaginative approach to the casino revenues. I am not sure that it works the same way in other provinces.

Mr. Williams: No, it does not. I am also the president of the Ontario First Nations Limited Partnership. I am the one who gives the money from Casino Rama to the chiefs. We have given them a large amount of money. Some put 40 per cent to 60 per cent toward housing for their communities. The problem, again, is that the money is for the total membership and very few communities spend the money for their urban Aboriginal people. They do much for their own community, where there are many needs.

As an example, I went to an opening last with fall at the Hiawatha First Nation, which is not far from here. We did a lot of training for the chief's community. They are next to the Scugog Casino and they have done a lot of training there and have a lot of jobs. The chief built a gas station/restaurant/grocery store within the community, as they did not have those facilities. On opening day he announced that by opening this they had created another 12 jobs in the community and there was only one person left on welfare. That is a tangible success story. I was happy to be there for that opening. It was a great feeling.

We can get more involved. Many communities are using the money successfully. Some communities do not know what to do with the money. Some communities refuse to spend it until they have a plan that has been approved and deemed excellent.

Still, the urban area does not receive what their fair share should be. They have never been allowed to because that money goes to the community directly.

Senator Pearson: I wanted to raise that be it is important for people to realize that the Aboriginal community is contributing to the Aboriginal community. The amount may not be enough in the urban area, but it is not only the governments that are contributing.

Mr. Williams: We have had some good success.

Senator Sibbeston: The phenomenon of Aboriginal people moving from rural communities to the cities is something that is happening. I am also cognizant that Canada is made up of many immigrants. Toronto and such places are full of people who have come from different countries. I suspect that most immigrants come to Canada without much money. They do not know the language and they are unfamiliar with our democratic capitalistic society. Yet people seem to eventually integrate and make their way in different parts of our society. In regard to the Chinese people, for instance, one sees many Chinese restaurants and little corner stores and so forth.

With Aboriginal people, the move is from the rural areas to the urban. You describe the problems that you see in urban settings such as Toronto — the problems that are inherent with different kinds of people trying to fit into a well-organized, sophisticated

Le sénateur Pearson: Voilà qui est instructif pour notre comité. C'est une façon très originale d'utiliser les recettes du casino. Je ne suis pas sûre que ce soit la même chose dans les autres provinces.

M. Williams: Non, en effet. Je suis aussi président de Ontario First Nations Limited Partnership. C'est moi qui verse l'argent de Casino Rama aux chefs. Nous leur avons remis une somme considérable. Certains consacrent de 40 à 60 p. 100 de ce montant au logement dans leur communauté. Le problème, encore une fois, c'est que cet argent est destiné à l'ensemble des membres mais que très peu de communautés consacrent de l'argent aux Autochtones urbains. Ils font beaucoup de choses pour leur propre communauté, là où il y a beaucoup de besoins.

Par exemple, je suis allé l'automne dernier à une inauguration dans la Première nation Hiawatha, pas loin d'ici. Nous avons organisé beaucoup de formation pour la communauté du chef. Ils sont tout près du Casino Scugog et ils ont eu beaucoup de formation et créé beaucoup d'emplois. Le chef a construit une station-service/restaurant/épicerie dans cette communauté, parce qu'il n'y en avait pas. Le jour de l'inauguration, il a annoncé qu'en ouvrant cet établissement ils avaient créé 12 emplois supplémentaires dans la communauté et qu'il ne restait plus qu'un seul assisté social. C'est une histoire concrète de réussite. J'étais vraiment heureux d'assister à cette inauguration. C'était vraiment réjouissant.

Nous pouvons élargir le mouvement. De nombreuses communautés utilisent l'argent avec succès. Certaines ne savent pas quoi en faire. Certaines refusent de le dépenser tant qu'elles n'ont pas un plan approuvé et jugé excellent.

Toutefois, les gens qui sont en milieu urbain ne reçoivent pas leur juste part de cet argent. Ils n'ont jamais pu le faire parce que l'argent va directement à la communauté.

Le sénateur Pearson: Je voulais en parler parce qu'il est important de savoir que la communauté autochtone verse de fonds à la communauté autochtone. Les montants ne sont peut-être pas suffisants en milieu urbain mais il n'y a pas que les gouvernements qui contribuent.

M. Williams: Nous avons eu de bons cas de réussite.

Le sénateur Sibbeston: L'exode des Autochtones qui quittent les zones rurales pour aller en ville est une réalité. Je sais aussi que le Canada est constitué de nombreux immigrants. Toronto et les villes du même genre sont remplies de personnes venues de divers pays. J'imagine que la plupart des immigrants qui arrivent au Canada n'ont pas beaucoup d'argent. Ils ne connaissent pas la langue et ils ne connaissent pas bien notre société capitaliste démocratique. Pourtant ils ont l'air de réussir à s'intégrer à la société et à y faire leur chemin. Prenez par exemple les Chinois, il y a des quantités de restaurants chinois et de petites boutiques un peu partout.

Les Autochtones, eux, partent des zones rurales vers la ville. Vous nous avez décrit les problèmes que vous constatez en milieu urbain, par exemple à Toronto, les problèmes qui se posent quand des gens différents essaient de s'intégrer à une société bien

society based on technology and production. There are defined jobs and roles that people must play. Native people are having a hard time fitting into that technological, modern society.

I am Aboriginal. Sometimes I say that it is just my primitive genes, as it were. I am not a farmer. I could never be a farmer because my genes are hunter and gatherer kinds of genes. I laugh at myself about that.

Could you comment on that whole issue? It is somewhat philosophical, I know.

Ms. Martin: I wish I knew the answer to that question. If I did, we may not be sitting here today.

Mr. Commandant: One point in that regard is that, by and large, prior to contact with the Europeans, Aboriginal cultures had not experienced a sense of ownership. Something was not mine or yours, or somebody else's. That is a piece of property, how could you sever it? How can you draw a line and prevent me from going there? That phenomenon is there. As Mohawks, we are more gardeners, to a point, or part of our family was, anyway. However, we are also hunter-gatherers and live off the land. That is a short history that we have removed ourselves from.

When you speak of China, where you have thousands of years of history and a culture that existed there — and Europe is similar — any other place where immigration is coming from is the same. They may not have been the cream of the crop coming out of their country of origin, but they certainly had their eye on what was going on around them and were cognizant of it. This is totally new in world history to our people. It will take some time to catch up.

Mr. Williams: I do not think I can say any more than that, because I am also Mohawk. We used to just conquer things; that was basically it.

Senator Sibbeston: In the Northwest Territories, native people for the most part still live in smaller communities. In many ways, we are becoming more modern. We have trucks, TVs, computers — all the things that we see in the south have been introduced to north.

In larger centres such as Yellowknife, people who have been hunters and trappers, after one or two generations, through education or work opportunities, are now involved in areas such as mining. Mining is huge in the north. There are two big mines. Aboriginal people are making their way into those segments. Certain areas such as catering and truck-driving lend themselves to Aboriginal people.

We are seeing native people move into the technological and modern society. I suspect it takes patience and a certain amount of willingness from society to see these things happen. In the North, Aboriginal people are in the majority. In places such as Nunavut, they have a good chance to control the political and economic state.

organisée et sophistiquée reposant sur la technologie et la production. Il y a dans cette société des emplois bien définis et des rôles que les gens doivent jouer. Les Autochtones ont du mal à s'intégrer à cette société technologique moderne.

Je suis Autochtone. Je dis que ce sont mes gènes primitifs, en quelque sorte. Je ne suis pas agriculteur. Je ne pourrais jamais être agriculteur parce que j'ai des gènes de chasseur et de cueilleur. Cela me fait rire.

Avez-vous un commentaire sur toute cette question? Je sais bien que c'est un peu philosophique.

Mme Martin: J'aimerais bien avoir la réponse à cette question. Si c'était le cas, nous ne serions peut-être pas là aujourd'hui.

M. Commandant: Disons à ce sujet que dans l'ensemble, avant les premiers contacts avec les Européens, le sens de la propriété n'existait pas dans les cultures autochtones. Une chose n'était pas à moi ou à vous ou à quelqu'un d'autre. Vous ne pouvez pas découper une propriété. Vous ne pouvez pas faire une ligne et m'empêcher d'aller là-bas. La réalité est là. En tant que Mohawks, nous sommes plus des jardiniers, ou en tout cas une partie de notre famille l'était. Toutefois, nous sommes aussi des chasseurs et des cueilleurs et nous vivons de la terre. C'est de cette histoire que nous nous sommes écartés.

Quand vous parlez de la Chine, vous parlez d'une culture qui remonte à des milliers d'années, et c'est la même chose pour l'Europe, ou tous les autres endroits d'où sont venus des immigrants. Ce n'était peut-être pas la crème de la crème qui avait quitté son pays d'origine, mais c'était des gens qui regardaient ce qui se passait autour d'eux et qui en étaient conscients. Nous avons ici quelque chose de complètement nouveau dans l'histoire de notre peuple, et il va nous falloir du temps pour prendre le rythme.

M. Williams: Je ne crois pas pouvoir ajouter autre chose à cela, car je suis aussi Mohawk. Nous avions l'habitude de conquérir des choses, en gros c'était ça.

Le sénateur Sibbeston: Dans les Territoires du Nord-Ouest, les Autochtones vivent encore pour la plupart dans de petites localités. Nous nous modernisons à bien des égards. Nous avons des camionnettes, des téléviseurs, des ordinateurs, tout ce qu'on voit dans le Sud est arrivé maintenant dans le Nord.

Dans les grands centres comme Yellowknife, les gens qui étaient autrefois des chasseurs et des trappeurs se sont transformés en une ou deux générations et grâce à l'éducation et à des débouchés, ils travaillent maintenant dans des secteurs comme la mine. Il y a énormément d'activités minières dans le Nord. Il y a deux grandes mines. Les Autochtones font leur chemin dans ces secteurs. Ils sont dans leur élément dans des secteurs comme la restauration ou le camionnage.

On voit des Autochtones s'intégrer à la société technologique moderne. J'imagine que cela implique une certaine patience et une certaine bonne volonté de la part de la société. Dans le Nord, les Autochtones sont la majorité. Dans des régions comme le Nunavut, ils ont de bonnes chances de contrôler la situation politique et économique.

As Canadians, we pride ourselves on being different from Americans. There is a Canadian notion that we are gentler and kinder. Is society in Toronto open enough that eventually Aboriginal people will make their way and have a good future and good lives? Is there hope?

Mr. Williams: They are starting to do that. Many people are starting their own businesses. They are becoming successful. They are hiring Aboriginal people to work with them. This is a good step in that direction. If we get to the stage where we can be, like all the other nationalities and just shop within our own area and keep the money circulating there, we would be all right. Right now we are scattered too far.

Mr. Commandant: I would like to make the comment that in all these well-intentioned endeavours, things will progress and then we have a new government and things will change. We have never had a level playing field. If we had the opportunity to have that, we would be able to take those steps and become a fuller part of society. We will be a little different, but at least we would have those opportunities to be successful.

Consistency would be lovely. I cannot think of 10 years that have gone by that we have not been put into a knee-jerk reaction, to a governance initiative or something new coming down the pipe. We have never had a chance to work things through. We are always in flux.

Senator Sibbeston: I could not help thinking of Crocodile Dundee, who comes from the outback of Australia to the big city, and is not familiar with how the city works. He goes to a hotel and does not know what the toilets are for. He sleeps on the floor and walks on the main street with a big knife and says "hello" to everybody.

In some respects, it is that contrast. Aboriginal people who come from rural areas to the city are not familiar with the lifestyle and the ongoing society. Therein lies the problem. Will the two ever meet?

Mr. Commandant: That is a problem. If you come from a northern community, you are used to hunting and fishing and you can live off the land. In southern Ontario, where I come from, you could not live off the land anymore; there is no way. The water is polluted; the ground is saturated. You even have to buy bottled water. That is unfortunate. That is the way times change. You have to learn to go with it, good, bad or wrong.

The Chairman: Old traditions die hard. I do not walk with a big knife, but I still say hello to everybody.

Mr. Williams: And you get the odd, weird look.

The Chairman: Yes, I do, but I still say hello.

Senator Léger: This is along the same line. Ms Martin, you were talking about multiculturalism seems to be the "in" word. We hear it everywhere and the Aboriginals are lost in all the issues. Which is true. We identify the Chinese but we do not

En tant que Canadiens, nous sommes fiers d'être différents des Américains. Nous avons l'impression d'être plus doux et plus gentils. La société de Toronto est-elle suffisamment ouverte pour permettre un jour aux Autochtones d'y faire leur chemin, de se créer un avenir et de vivre correctement? Y a-t-il de l'espoir?

M. Williams: Ils commencent. Beaucoup lancent leur entreprise et réussissent. Ils engagent des Autochtones pour travailler dans leur affaire. C'est un bon pas dans cette direction. Si nous réussissons à faire comme les autres nationalités, à faire notre magasinage dans notre secteur en y faisant circuler l'argent, tout ira bien. Pour l'instant, nous sommes trop éparpillés.

M. Commandant: Je voudrais dire qu'avec toutes ces tentatives bien intentionnées, les choses vont progresser et nous finirons par avoir un nouveau gouvernement et les choses changeront. Nous n'avons jamais eu des règles du jeu égales. Si nous avions cette possibilité, nous pourrions accomplir ces progrès et faire partie plus pleinement de la société. Nous serions un peu différents, mais au moins nous aurions ces possibilités de réussir.

Ce serait bien s'il y avait de la cohérence. Je ne me souviens pas qu'il se soit passé 10 ans sans que nous soyons violemment bousculés par une initiative de gouvernance ou quelque chose de nouveau qu'on nous imposait. Nous n'avons jamais eu la possibilité d'aller jusqu'au bout des choses. Nous sommes toujours ballottés.

Le sénateur Sibbeston: Je n'ai pas pu m'empêcher de penser à Crocodile Dundee, qui arrive de l'intérieur de l'Australie dans la grande ville et ne sait pas du tout comment les choses fonctionnent. Il va dans un hôtel et ne sait pas à quoi servent les toilettes. Il dort par terre et marche dans la rue principale avec un grand couteau en disant «salut» à tout le monde.

À certains égards, c'est le même contraste. Les Autochtones qui viennent des zones rurales et qui arrivent en ville ne connaissent pas le mode de vie et le comportement de la société. C'est là qu'il y a un problème. Est-ce qu'on réussira un jour à faire la jonction?

M. Commandant: C'est un problème. Quand on vient d'une communauté du Nord, on est habitué à la chasse et à la pêche et on peut vivre de la terre. Dans le sud de l'Ontario, d'où je viens, on ne peut plus vivre de la terre, c'est impossible. L'eau est polluée, le sol est saturé. Il faut même acheter de l'eau en bouteille. C'est regrettable. C'est comme cela que les choses évoluent. Il faut s'y faire, que ce soit bon ou mauvais.

La présidente: Les vieilles traditions ont la vie dure. Je ne me promène pas avec un grand couteau mais je dis quand même bonjour à tout le monde.

M. Williams: Et on vous regarde de travers.

La présidente: Oui, mais je dis quand même bonjour.

Le sénateur Léger: Je vais dire quelque chose dans le même ordre d'idées. Madame Martin, vous disiez que le multiculturalisme semble être le mot à la mode. On l'utilise à toutes les sauces, mais on oublie les Autochtones à chaque fois. Et

identify the Aboriginals in the same way. For the Aboriginal, it is not the same. They do not even have a status in that dimension and they are ignored in schools.

Ms Martin, you also talked about private enterprise and the matching funds. The private sector does not want to deal with Aboriginal issues because they say that it is a federal responsibility. We are terribly uncomfortable with these problems; that is quite clear. It is our fault, of course, and we know that but we need help to catch up.

Do you have Aboriginal programs or projects for schools? Do you send panels to the schools, not necessarily for the students but rather for the teachers when they have their study days? The private sector frequently invites guest speakers to their meetings. Perhaps you could be guest speakers at meetings of teachers on their professional development days. Everybody should hear what we are hearing at our committee meetings. Certainly the media should hear this.

Does that possibility exist? Have you been invited to such a meeting? Has money been put aside so that you could give this information to others? Many witnesses have appeared at our meetings.

Mr. Williams: We do get invited. I am frequently invited to talk to different groups. I will soon go to Sault Sainte Marie to talk to Royal Bank employees about business initiatives for Aboriginal people. Their vice-president said that the Royal Bank is in place for them but they do not listen because they do not understand. The bank needs someone from the grassroots level. We have a business at Six Nations that pays the government about \$5 million in federal taxes per month. Do you know what we get back for community recreation? Zero. Last year we paid \$60 million and next year, we will pay \$98 million, and guess what: We will still get zero.

Parents and kids with their fund-raisers come to us and wonder why we cannot give them money. Well, we gave \$5 million to the federal government and they do not give a dime back. If a school needs \$35,000 for playground equipment for the kids, we cannot give it because we cannot promote our types of businesses to kids. I will make a presentation to the chief and counsel of that community to see if we can get money from the Casino Rama. That is what those profits are for — future generations.

Senator Léger: It sounds as though those who do invite you want tangible products, immediately.

Mr. Williams: Yes.

c'est vrai. On identifie les Chinois mais pas les Autochtones de la même façon. Pour les Autochtones, ce n'est pas la même chose. Ils n'ont même pas de statut dans cette dimension et on les ignore dans les écoles.

Madame Martin, vous avez aussi parlé d'entreprises privées et de fonds de contrepartie. Le secteur privé ne veut pas s'occuper des questions autochtones parce qu'il dit que c'est une responsabilité fédérale. Nous sommes très mal à l'aise avec ces problèmes, c'est clair. C'est notre faute, évidemment, et nous le savons mais nous avons besoin d'aide pour rattraper le temps perdu.

Avez-vous des programmes ou des projets autochtones pour les écoles? Envoyez-vous des groupes de personnes dans les écoles, pas nécessairement pour les élèves mais plutôt pour les enseignants lorsqu'ils ont leurs journées d'étude? Les gens du secteur privé invitent souvent des conférenciers à leurs réunions. Vous pourriez peut-être vous faire inviter comme conférenciers à des réunions d'enseignants lors des journées pédagogiques. Tout le monde devrait entendre ce que nous entendons à nos réunions de comités. En tout cas, les médias devraient entendre cela.

Est-ce que c'est une possibilité? Vous a-t-on déjà invités à ce genre de réunions? A-t-on prévu des crédits pour vous permettre de transmettre cette information à d'autres personnes? Nous avons entendu de nombreux témoins lors de nos réunions.

M. Williams: On nous invite. Je suis souvent invité à parler à divers groupes. Je vais bientôt aller à Sault Sainte-Marie parler à des employés de la Banque royale d'initiatives d'affaires pour les Autochtones. Leur vice-président m'a dit que la Banque royale était prête pour eux, mais ils n'écoutent pas parce qu'ils ne comprennent pas. La banque a besoin de quelqu'un de la base. Nous avons une entreprise dans les Six Nations qui rapporte environ 5 millions de dollars d'impôts fédéraux par mois au gouvernement. Vous savez ce que nous récupérons pour les loisirs communautaires? Rien du tout. L'année dernière, nous avons payé 60 millions de dollars et l'année prochaine nous allons en verser 98, et devinez quoi: nous aurons toujours zéro.

Des parents et des enfants viennent faire des collectes de fonds chez nous et se demandent pourquoi nous ne pouvons pas leur donner d'argent. Eh bien, nous avons donné 5 millions de dollars au gouvernement fédéral et il ne nous a pas rendu un dix-sous. Si une école a besoin de 35 000 \$ pour aménager un terrain de jeux pour les enfants, nous ne pouvons pas les lui donner parce que nous ne pouvons pas faire la promotion d'entreprises comme les nôtres auprès des enfants. Je vais faire un exposé au chef et au conseil de cette communauté pour voir si nous pouvons obtenir de l'argent de Casino Rama. C'est à cela que servent les profits — aux futures générations.

Le sénateur Léger: On dirait que les gens que vous invitez veulent des projets concrets et immédiats.

M. Williams: Oui.

Senator Léger: I would like to see if you could sell who you are — that you are Canadians in this country. We have been brain-washed and we have always blamed government. However, we need help now and it should come from the Aboriginal people.

Mr. Williams: I agree with you. You just made a comment with which I disagree: we are not Canadians; we are North American because we can live on either side of the border or work on either side of the border. We are not Canadians.

Senator Léger: I am learning.

Mr. Williams: The history books show us as Canadian Indians, but there are no Canadian Indians. We were here before Canada developed. The attitude and the history books have to reflect that. I am never offended by the error but I do like to make the correction.

Senator Léger: It is important. I am a senator and I just made that error. You are not Canadians and therefore, you do not vote but you do pay taxes.

Senator Stratton: They do vote; they are Canadian citizens and they vote.

Mr. Commandant: We operate within Canada but we have the ability to be in the U.S. as well and pay taxes there. Our nations and our cultures are older than Canada is, but that does not mean that there is any reason for them to disappear off the map at any time.

Senator Léger: You are Canadian citizens but you are not Canadians.

Mr. Commandant: I can have a passport from Canada and utilize that to travel the world and I can vote. Many of our people will not vote in the Canadian system because it is contrary to their way of life.

The Chairman: That is another debatable issue for another time and place because we all have a responsibility to determine that. I tell people that my nationality is Metis and my citizenship is Canadian. That is how we have to look at it in this day and age. We have much debate on that.

Senator Léger: I am Acadian and a Canadian citizen. I have no problem with that.

The Chairman: That is a good, debatable issue. In the meantime, we are talking about urban Aboriginal youth. I have one little comment regarding ownership. My father refused to buy any land because he said: How can you buy something that belongs to the creator? We are the caretakers of the land. I still have problems with owning land — even though I do own some for that reason, but that is tradition. That is how it always was in those days.

We really have to look at the institutional life. The residential school, whether good or bad, taught our ancestors — and my family were part of it — institutional life. When they were 15 and

Le sénateur Léger: Je voudrais savoir si vous pouvez vous vendre pour ce que vous êtes — des Canadiens de ce pays. On nous a lavé le cerveau et nous avons toujours accusé le gouvernement, mais maintenant nous avons besoin d'aide et il faut que cette aide vienne des Autochtones.

M. Williams: Je suis de votre avis. Mais vous venez de faire une remarque avec laquelle je ne suis pas d'accord. Nous ne sommes pas des Canadiens; nous sommes des Nord-Américains parce que nous vivons et nous travaillons aussi bien d'un côté de la frontière que de l'autre. Nous ne sommes pas des Canadiens.

Le sénateur Léger: Voilà qui est instructif.

M. Williams: Dans les livres d'histoire, on dit que nous sommes des Indiens canadiens, mais il n'y a pas d'Indiens canadiens. Nous étions là avant que le Canada se construise. Il faut rectifier les attitudes et l'histoire pour le reconnaître. Je ne suis jamais offensé par l'erreur mais j'aime bien faire la correction.

Le sénateur Léger: C'est important. Je suis sénateur et je viens de commettre cette erreur. Vous n'êtes pas des Canadiens et par conséquent vous ne votez pas mais vous payez des impôts.

Le sénateur Stratton: Ils votent; ce sont des citoyens canadiens et ils votent.

M. Commandant: Nous fonctionnons au Canada mais nous pouvons aussi bien être aux États-Unis et y payer des impôts. Nos nations et nos cultures sont plus vieilles que le Canada, mais ce n'est pas une justification pour qu'elles disparaissent à un moment donné de la carte.

Le sénateur Léger: Vous êtes des citoyens canadiens mais pas des Canadiens.

M. Commandant: Je peux avoir un passeport canadien et m'en servir pour voyager à travers le monde et je peux voter. Beaucoup des nôtres ne votent pas dans le système canadien parce que c'est contraire à leur mode de vie.

La présidente: C'est une autre question dont on pourrait discuter ailleurs et à un autre moment car nous avons tous une responsabilité dans cette détermination. Je dis aux gens que je suis de nationalité métisse et de citoyenneté canadienne. C'est comme cela que je vois les choses de nos jours. Nous en discutons beaucoup.

Le sénateur Léger: Je suis Acadienne et citoyenne canadienne et cela ne me pose aucun problème.

La présidente: C'est une bonne question qui mérite un débat. Toutefois, dans l'immédiat, nous parlons des jeunes Autochtones en milieu urbain. J'aimerais faire une petite remarque à propos de la propriété. Mon père a refusé d'acheter de la terre en disant: Comment peut-on acheter quelque chose qui appartient au Créateur? Nous sommes les préposés à l'entretien de la terre. J'ai toujours des objections à être propriétaire de terre — même si j'en possède pour cette raison, mais c'est la tradition. C'est comme cela que les choses se passaient à cette époque.

Il faut vraiment que nous nous penchions sur la vie institutionnelle. Les écoles résidentielles, qu'elles aient été bonnes ou mauvaises, ont appris à nos ancêtres — et ma famille

16, they said: "Now, you go out and be parents." This is why our young people had always felt more secure in the jail system — it was another institution.

That sense has gone from generation to generation and we must break that cycle. I have seen and heard that during my years in organizing and working with my own people in the northern parts of our provinces.

Senator Chaput: Ms. Martin, you said something that struck me, and we have heard it before. You said that youth need healing and they need to connect with themselves and their community before anything else can be done. That is so true. You also said that it takes one-on-one help on a regular basis for a number of years.

How many people is one person able to help in one year on that basis? How many people can you help in one year?

Ms Martin: Each of our counsellors sees about five people per day. That amounts to 15 to 25 people per day times five days per week.

Senator Chaput: Do your counsellors experience burnout?

Ms Martin: Yes, they do. The work is very demanding. Our employment counsellors work with clients who are facing situations that the counsellors are not equipped to deal with. However, as we said, in the absence of any treatment centre, there is nowhere in the Greater Toronto Area to refer young people who have problems with substance abuse.

Senator Chaput: If you had two wishes granted to you tomorrow — one having to do with families on the reserves, and one having to do with the urban situation — what two wishes would you like? What two things would you like to happen?

Mr. Commandant: I think it would probably be the same for both of them; that they can have their lives within the Canadian society and have the same degree of respect and opportunity and future that most other Canadians have.

Mr. Williams: When I was a chief, I talked to an elder who said to me: "Steve, we would like to keep our traditions alive, but I want my grandchildren to live in the 21st century at the same time." Is there a balance there?

Senator Chaput: I understand exactly what you mean because I am a francophone from a minority group. I cannot say if there is a balance, but that is what I want for my grandchildren, too.

Ms. Martin: From the downtown Toronto perspective, my wish would be for our people to be on an equal footing with other Torontonians — other people who enjoy the strong economy in

en a fait partie — la vie institutionnelle. Quand ils avaient 15 ou 16 ans, on leur disait: «Maintenant, vous allez devenir des parents». C'est pour cela que nos jeunes se sont toujours sentis plus en sécurité dans le système carcéral: c'était une autre institution.

Ce sentiment s'est transmis de génération en génération et il faut briser ce cycle. J'ai vu et entendu cela durant toutes les années où j'ai travaillé avec les gens de mon peuple dans le nord de nos provinces.

Le sénateur Chaput: Madame Martin, vous avez dit quelque chose qui m'a frappé et que nous avions déjà entendu auparavant. Vous avez dit que les jeunes avaient besoin de se ressourcer et de rétablir les liens avec eux-mêmes et avec leur communauté avant qu'on puisse faire autre chose. C'est tellement vrai. Vous avez dit aussi que cela impliquait une aide régulière de personne à personne pendant des années.

Combien de gens une personne peut-elle aider en un an dans ces conditions? Combien de personnes pouvez-vous aider en un an?

Mme Martin: Chacun de nos conseillers voit environ cinq personnes par jour. Cela fait 15 à 25 personnes par jour multiplié par cinq jours par semaine.

Le sénateur Chaput: Arrive-t-il à vos conseillers de souffrir d'épuisement professionnel?

Mme Martin: Oui. C'est un travail extrêmement exigeant. Nos conseillers en emploi travaillent avec des clients qui vivent des situations auxquelles ils ne sont pas préparés à faire face. Toutefois, comme nous l'avons dit, en l'absence de centre de traitement, il n'y a aucun endroit dans la région du Grand Toronto où l'on puisse envoyer les jeunes qui ont des problèmes de toxicomanie.

Le sénateur Chaput: Si deux de vos souhaits pouvaient se réaliser demain, l'un concernant les familles dans les réserves et l'autre concernant la situation urbaine, quels sont les deux souhaits que vous voudriez voir se réaliser? Quelles sont les deux choses que vous voudriez voir arriver?

M. Commandant: Je pense que ce serait la même chose dans les deux cas: que ces gens puissent vivre leur vie dans la société canadienne et bénéficier du même respect, des mêmes possibilités et du même avenir que la majorité des autres Canadiens.

M. Williams: Quand j'étais chef, j'ai parlé à un Aîné qui n'a dit: «Steve, nous voudrions préserver nos traditions mais je veux que mes petits-enfants vivent aussi au XX^e siècle». Peut-on trouver cet équilibre?

Le sénateur Chaput: Je comprends parfaitement ce que vous dites car je suis un Francophone qui appartient à un groupe minoritaire. Je ne sais pas si on peut parler d'équilibre, mais c'est aussi ce que je souhaite pour mes petits-enfants.

Mme Martin: Dans le contexte du centre de Toronto, ce que je souhaiterais, c'est que les gens de notre peuple soient sur le même pied que les autres Torontois — les autres personnes qui profitent

Toronto. Almost on a daily basis, one of our people dies from exposure on the street in Toronto. My wish would address the homelessness in a holistic way.

Senator Hubley: I think that might have been the final question, and we might have ended there, but I will roll back just a little bit.

I want to talk about education. Our information tells us that the ability to earn a living and to provide for oneself is tied into education and that we will be able to find a way of providing for these young Aboriginal people.

You had mentioned that they do not have the skills to seek financial assistance. What is the availability of student loans, as we know them? Is that something that is also available to Aboriginal youth? Is that something that you might encourage for a stay-in-school program?

Ms. Martin: Our clients are eligible for the Ontario student loans. Again, we find that often they are not accepted for student loans. I am not sure what the exact issues are, but they come back to us and say it did not get approved. If they are applying to their First Nation for post-secondary education, often they have not lived on the reserve, so they are not a very high priority. Again, I want to emphasize that many of the Aboriginal youth in Toronto have never lived on a reserve.

They are not coming from a reserve necessarily — some are — but they are coming from adoption breakdown situations in many cases. They do not have the support systems of the families, even back on the reserve.

Senator Hubley: From your experience, is there anything within the student loan system that would be sensitive to some of those issues that young Aboriginal people might be bringing forward?

Ms. Martin: We find our clients, generally, are not successful; and an application is sort of a standardized mainstream application process.

Senator Hubley: It is not a user-friendly document for Aboriginal youth.

I have a quick question about mentoring. You had mentioned some very successful businesses and the success stories about young people. Is there a mentoring system, or do you use the idea of a mentoring system to help you in your work?

Ms. Martin: Yes, we do. It is one of the programs that fall under the Aboriginal Labour Force Development Circle. Again, it provides that one-on-one contact with a youth.

Senator Hubley: You had mentioned that, in your work, there really were not enough employees who could handle the numbers that were looking for it. Do you use a mentoring system to extend your work a little bit?

de l'économie dynamique de Toronto. Presque chaque jour, quelqu'un de notre peuple meurt victime de ces conditions de vie dans les rues de Toronto. Ce que je souhaiterais, c'est qu'on s'attaque au problème des sans-abri dans une perspective holistique.

Le sénateur Hubley: Je pensais que cela pourrait être la dernière question et que nous pourrions terminer là-dessus, mais je vais revenir un peu en arrière.

Je voudrais parler d'éducation. D'après nos informations, l'aptitude à gagner sa vie et à se débrouiller est liée à l'éducation, et nous allons trouver un moyen de nous occuper de ces jeunes Autochtones.

Vous avez dit qu'ils n'avaient pas les compétences voulues pour aller chercher une aide financière. Dans quelle mesure peuvent-ils obtenir des prêts aux étudiants tels que nous les connaissons? Est-ce que les jeunes Autochtones peuvent en obtenir aussi? Est-ce que c'est quelque chose que vous recommanderiez pour un programme antidécrochage?

Mme Martin: Nos clients sont admissibles aux prêts aux étudiants de l'Ontario. Mais là encore, nous constatons souvent qu'ils ne parviennent pas à en obtenir. Je ne sais pas quels sont les problèmes exacts, mais ils reviennent nous dire qu'on n'a pas approuvé leur demande. S'ils font une demande de financement auprès d'une Première nation pour leur éducation postsecondaire, bien souvent ils n'ont pas vécu en réserve et ils n'ont donc pas un niveau de priorité très élevé. Je souligne encore une fois que de nombreux jeunes Autochtones de Toronto n'ont jamais vécu en réserve.

Ils ne viennent pas nécessairement d'une réserve — même si c'est le cas pour certains — mais souvent, ils se retrouvent seuls après des adoptions qui ont échoué. Ils n'ont pas les systèmes d'appui des familles, même lorsqu'ils reviennent dans les réserves.

Le sénateur Hubley: D'après ce que vous savez, est-il possible de trouver dans le système de prêts aux étudiants des éléments qui tiennent compte des difficultés particulières que rencontrent ces jeunes Autochtones?

Mme Martin: Nous constatons qu'en général, nos clients ne sont pas acceptés; et pour présenter une demande, il faut suivre tout un processus normalisé destiné à l'ensemble de la population.

Le sénateur Hubley: Ce n'est pas un document convivial pour les jeunes Autochtones.

J'ai une petite question au sujet du mentorat. Vous avez parlé d'entreprises et de jeunes qui réussissaient très bien. Y a-t-il un système de mentorat, ou vous servez-vous de cette idée pour vous aider dans votre travail?

Mme Martin: Oui. C'est l'un des programmes qui relèvent du Aboriginal Labour Force Development Circle. Là, il y a un contact personnalisé avec le jeune.

Le sénateur Hubley: Vous avez dit que dans votre travail il n'y avait pas vraiment assez d'employés pour répondre aux très nombreuses demandes. Est-ce que vous avez un système de mentorat pour élargir un peu votre champ d'activité?

Ms. Martin: We would perhaps partner. An employer may provide mentorship to a young person.

Senator Pearson: I wanted to follow up on the Casino Rama thing. I was wondering if the Corbière decision would have any impact on that?

Mr. Commandant: I do not believe so, but it may, to some point, depending on the community. In my community, we treat our members the same regardless of where they are and we fund our students and we have been able to do that, to date. We fund them all, regardless of where they may reside, and try to give them every leg up they can possibly get.

Senator Pearson: My real question was to Ms. Martin, because one of the challenges is the issue of young girls getting pregnant in early years. You mentioned that yourself — the problems of helping those young people get employed and that sort of thing. I know your counselling is employment counselling. You have told us that there is no good treatment centre for Aboriginal youth for drug and alcohol issues. Is there any good counselling available on adolescent sexual and reproductive health? The young people tell us this is a huge issue.

Ms. Martin: This is a huge issue. Many of our clients are HIV positive. That has a widespread impact on the health issues of our clients. Yes, there is work being done; however, every organization in Toronto is over-extended if they are dealing with child welfare issues, and that includes teen pregnancy. The resources are limited, not just the financial resources, but the staffing resources as well.

There are limited places for referral. I have seen, over the years, that pregnancy is a survival mechanism for young women. When they have children, they are more likely to access subsidized housing and then get on welfare. The more kids, the more welfare.

Senator Pearson: It is a very poignant issue. On the one hand, as we augment the child tax benefit, are we augmenting that particular tendency? On the other hand, if the girls have a sense that they have a future, the more likely they will be to delay pregnancy. They do not choose necessarily; it is just a survival mechanism.

Do you have any suggestions? We are looking for recommendations on this area of sexual reproductive health and education for girls?

Ms. Martin: We do not personally deliver the services through employment and training. We provide referrals to native child and family services, Anishnabe health. There are a lot of issues such as the abuse of women and children associated with that.

Senator Pearson: We have talked about the residential schools, but in total numbers, probably more Aboriginal children have had to live in the foster care system. There are also the adoptees

Mme Martin: Nous pourrions peut-être travailler en partenariat. Un employeur ferait du mentorat avec un jeune.

Le sénateur Pearson: Je voulais revenir sur la question du Casino Rama. Je me demandais si la décision Corbière peut avoir une influence là-dessus?

M. Commandant: Je ne crois pas, mais c'est possible, dans une certaine mesure peut-être, selon la communauté. Dans ma communauté, nous traitons nos membres de la même façon, où qu'ils se trouvent, et nous finançons nos étudiants; et jusqu'ici, nous avons toujours pu le faire. Nous les finançons tous, quel que soit leur lieu de résidence, et nous essayons de les soutenir au maximum.

Le sénateur Pearson: Ma vraie question s'adressait à Mme Martin, parce que l'un des grands problèmes, c'est le nombre de grossesses précoces chez les jeunes filles. Vous avez dit vous-mêmes qu'il était difficile d'aider ces jeunes à trouver un emploi, par exemple. Je sais que vous faites du counselling en emploi. Vous nous avez dit qu'il n'y avait pas de bons centres de traitement pour les jeunes Autochtones pour les problèmes de drogues et d'alcool. Y a-t-il de bons services de conseils pour ce qui touche la santé sexuelle et génésique des adolescents? Les jeunes nous disent que c'est un immense problème.

Mme Martin: C'est un immense problème. Beaucoup de nos clients sont séropositifs pour le VIH. Cela a des répercussions terribles sur leur santé. Oui, un certain travail se fait; mais toutes les organisations de Toronto sont poussées à la limite si elles s'occupent de protection de l'enfance, et cela comprend les grossesses chez les jeunes filles. Les ressources sont limitées, pas uniquement les ressources financières mais aussi les ressources en personnel.

Les endroits où envoyer les jeunes filles sont peu nombreux. J'ai vu, au fil des années, que la grossesse était un mécanisme de survie pour les jeunes femmes. Lorsqu'elles ont des enfants, elles ont plus de chance d'avoir accès à des logements subventionnés et ensuite à l'aide sociale. Plus on a d'enfants, plus on a d'aide sociale.

Le sénateur Pearson: C'est un problème poignant. D'un côté, est-ce qu'en augmentant les prestations d'impôt pour enfants, nous accentuons cette tendance particulière? De l'autre côté, si les jeunes filles ont l'impression d'avoir un avenir, il y a plus de chance pour qu'elles retardent la grossesse. Elles ne choisissent pas nécessairement; c'est juste un mécanisme de survie.

Avez-vous des suggestions? Quelles recommandations devrions-nous faire dans ce domaine de l'éducation et de la santé génésique et sexuelle des jeunes filles?

Mme Martin: Nous ne dispensons pas directement les services par le biais de l'emploi et de la formation. Nous envoyons ces jeunes aux services autochtones à l'enfance et à la famille, à Anishnabe Health. Il y a beaucoup de problèmes de violence envers les femmes et les enfants associés à cela.

Le sénateur Pearson: Nous avons parlé des écoles résidentielles, mais si l'on prend les chiffres totaux, il y a sans doute eu davantage d'enfants autochtones vivant en foyer nourricier. Il y a

that you talk about. It is, perhaps, not as easy to grasp as the residential schools, but it has had some of the impacts in terms of abuse, lack of models and that kind of thing.

Ms. Martin: On a daily basis, we see clients who have been in foster homes and have been abused in some way.

The Chairman: I should like to thank each and every one of you. It has been very interesting and important. I am impressed with your recommendations. This committee is developing an action plan for change, so your recommendations are being taken seriously. My hope is that we can make a change in a few things. Not only that, but this will give us the ammunition to be able to try to regain a level playing field.

Thank you very much. I appreciate it.

The committee continued *in camera*.

aussi les enfants adoptés que vous avez mentionnés. Ce n'est pas peut-être pas aussi facile à comprendre que les écoles résidentielles, mais cela a eu des répercussions au plan des abus, du manque de modèles et de ce genre de choses.

Mme Martin: Nous voyons tous les jours des clients qui ont été en foyer nourricier et qui ont été victimes d'abus.

La présidente: Je voudrais vous remercier tous et toutes. Notre débat a été très intéressant et très important. Je suis impressionnée par vos recommandations. Notre comité travaille sur un plan d'action pour le changement et donc vos recommandations sont prises très au sérieux. J'espère que nous réussirons à changer certaines choses. De plus, cela nous donnera des munitions pour essayer de revenir à une plus grande égalité.

Merci beaucoup. Je vous suis très reconnaissante.

Le comité continue à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

TÉMOINS

Tuesday, February 18, 2003

From the Native Child and Family Services:

Ken Richard, Executive Director.

From the Canadian AIDS Network:

Randy Jackson, Aboriginal Persons Living with HIV/AIDS
Coordination Program.

From the Aboriginal Family Services Centre:

Delora Parisian, Executive Director

From the Aboriginal Resource Centre:

Connie Boisvert, Director.

From All Nations Hope Aboriginal AIDS Network:

Leona Quewezance, Health Promotion Coordinator.

Wednesday, February 19, 2003

From the Aboriginal Labour Force Development Circle

Steve Williams, President.

From the Assembly of First Nations Chief's Committee on Human Resources:

Chief Blaine Commandant, Ontario Representative.

From the Miziwe Biik Aboriginal Employment and Training:

Nancy Martin, Executive Director.

Le mardi 18 février 2003

Du Native Child and Family Services:

Ken Richard, directeur exécutif.

Du Réseau canadien autochtone du sida:

Randy Jackson, Programme de coordination des personnes
Autochtones vivant avec le VIH/sida.

Du Centre de services aux familles autochtones:

Delora Parisian, directrice exécutive.

Du Centre des ressources autochtones:

Connie Boisvert, directrice.

Du All Nations Hope Aboriginal AIDS Network:

Leona Quewezance, coordonnatrice de la promotion de la santé.

Le mercredi 19 février 2003

Du Aboriginal Labour Force Development Circle:

Steve Williams, président.

Du Assembly of First Nations Chief's Committee on Human Resources:

Chief Blaine Commandant, représentant de l'Ontario.

From the Miziwe Biik Aboriginal Employment and Training:

Nancy Martin, directrice exécutive.



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002-03

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002-2003

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Tuesday, February 25, 2003
Wednesday, February 26, 2003

Le mardi 25 février 2003
Le mercredi 26 février 2003

Issue No. 7

Fascicule n° 7

Twelfth and thirteenth meetings on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and related matters

Douzième et treizième réunions concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, P.C.	(or Kinsella)
(or Robichaud, P.C.)	Pearson
Chaput	Sibbeston
Christensen	Stratton
Gill	Tkachuk
Léger	

* *Ex Officio Members*

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Johnson substituted for that of the Honourable Senator Robertson (*February 26, 2003*).

Substitution pending for the Honourable Senator Hubley (*February 25, 2003*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.	* Lynch-Staunton
* Carstairs, c.p.	(ou Kinsella)
(ou Robichaud, c.p.)	Pearson
Chaput	Sibbeston
Christensen	Stratton
Gill	Tkachuk
Léger	

* *Membres d'office*

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité:

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit:

Le nom de l'honorable sénateur Johnson substitué à celui de l'honorable sénateur Robertson (*le 26 février 2003*).

Remplacement à venir pour l'honorable sénateur Hubley (*le 25 février 2003*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, February 25, 2003
(13)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:08 a.m. in room 257, East Block, the Acting Chair, the Honourable Senator Stratton, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Christensen, Léger, Sibbeston and Stratton (5).

Other senator present: The Honourable Senator St. Germain, P.C.

In attendance: Tonina Simeone, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, and from Nation Media and Design, Guy Freedman.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESS:

From the Government of Saskatchewan:

Brent Cotter, Q.C., Deputy Minister, Government Relations and Aboriginal Affairs.

It was agreed that Senator Christensen take the Chair in Senator Stratton's absence.

Mr. Cotter made a presentation and answered questions.

At 9:35 a.m., Senator Christensen took the Chair.

At 10:00 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Wednesday, February 26, 2003
(14)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:15 p.m. in room 160, Centre Block, the Acting Chair, the Honourable Senator Stratton, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Christensen, Léger, Sibbeston and Stratton (5).

In attendance: Tonina Simeone, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament, and from Nation Media and Design, Guy Freedman.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 25 février 2003
(13)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 08 dans la salle 257 de l'édifice de l'Est, sous la présidence de l'honorable sénateur Stratton (*président suppléant*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chaput, Christensen, Léger, Sibbeston et Stratton (5).

Autre sénateur présent: L'honorable sénateur St. Germain, c.p.

Également présents: Tonina Simeone, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement et, de Nation Media and Design, Guy Freedman.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes.

TÉMOIN:

Du gouvernement de la Saskatchewan:

Brent Cotter, c.r., sous-ministre, Relations gouvernementales et affaires autochtones.

Il est convenu que le sénateur Christensen occupe le fauteuil en l'absence du sénateur Stratton.

M. Cotter fait une déclaration et répond aux questions.

À 9 h 35, le sénateur Christensen occupe le fauteuil.

À 10 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

OTTAWA, le mercredi 26 février 2003
(14)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 18 h 15, dans la pièce 160 de l'édifice du Centre, sous la présidence de l'honorable sénateur Stratton (*président suppléant*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chaput, Christensen, Léger, Sibbeston et Stratton (5).

Également présents: Tonina Simeone, Direction de la recherche parlementaire, Bibliothèque du Parlement; et Guy Freedman, de Nation Media and Design.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESS:

From the National Native Sports Program:

Warren Crowchild, Founder.

Mr. Crowchild made an introductory statement and answered questions.

The Honourable Senator Christensen moved — That effective March 3, 2003, the Honourable Senator Johnson be Deputy Chair of the Committee.

The question being put on the motion, it was adopted.

The Honourable Senator Christensen moved — That the restrictions on holding meetings to receive and print evidence without quorum, as set out in the committee's decision dated on October 30, 2003, be suspended from March 17 to March 21, inclusive.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 7:18 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

Également présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOIN:

Du National Native Sports Program:

M. Warren Crowchild, fondateur.

M. Crowchild fait une déclaration et répond aux questions.

L'honorable sénateur Christensen propose — Que l'honorable sénateur Johnston assure la vice-présidence du comité à partir du 3 mars 2003.

La question, mise aux voix, est adoptée.

L'honorable sénateur Christensen propose — Que la restriction applicable à l'autorisation de tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, conformément à la décision prise par le comité le 30 octobre 2003, soit levée pendant la période allant du 17 au 21 mars inclusivement.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 19 h 18, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, February 25, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:03 a.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Terry Stratton (*Acting Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Acting Chairman: I should like to ask for your agreement to have Senator Christensen take the chair in my absence, as I have another meeting to attend at 9:30. Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Acting Chairman: This morning we have with us Mr. Cotter from the Government of Saskatchewan.

Welcome. I know that you have a presentation to make. Please proceed. We will then follow with questions.

Brent Cotter, Q.C., Deputy Minister, Government Relations and Aboriginal Affairs, Government of Saskatchewan: I have a presentation that will take approximately 20 minutes.

I wish to express our appreciation to the Senate committee for the invitation to speak about Aboriginal issues. I will do so primarily in the context of the Province of Saskatchewan. My minister at the time, the Honourable Ron Osika, accepted the invitation. Unfortunately the ministerial portfolios have been changed in the last 10 days and he will not be with us today. However, he asked me to express his regrets at not being able to make this presentation himself. My new minister, the Honourable Eldon Lautermilch conveys the same message to you. The transition made it difficult for a minister to make it here today.

I have distributed coloured slides to you. I will try to speak briefly to the material that you have in an effort to do three things today.

First, I will provide you with information from Statistics Canada about Aboriginal people, primarily the Aboriginal people in Saskatchewan.

Second, I will speak about two or three potentially groundbreaking strategies in which the Province of Saskatchewan is engaged that are potentially groundbreaking.

Third, I will offer a few suggestions for the most effective ways that the needs of Aboriginal people can be met in Saskatchewan and across Canada.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 25 février 2003

Le Comité sénatorial permanent des affaires autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 03 pour examiner les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones en milieu urbain au Canada, plus précisément l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'automatisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

Le sénateur Terry Stratton (*président suppléant*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président suppléant: J'ai une autre réunion à 9 h 30 et j'aimerais donc que le sénateur Christensen occupe le fauteuil en mon absence. Est-ce d'accord?

Des voix: D'accord.

Le président suppléant: Nous accueillons ce matin M. Cotter, représentant du gouvernement de la Saskatchewan.

Je vous souhaite la bienvenue. Je sais que vous désirez faire une présentation. Je vous cède donc la parole et, lorsque vous aurez terminé, nous vous poserons des questions.

M. Brent Cotter, c.r., sous-ministre, Relations gouvernementales et affaires autochtones, gouvernement de la Saskatchewan: La présentation durera une vingtaine de minutes.

Je tiens à remercier le comité de nous avoir invités à parler des problèmes touchant les Autochtones. J'aborderai le sujet principalement dans le contexte de la province de Saskatchewan. L'invitation à venir vous rencontrer avait été acceptée par le ministre dont je relevais à l'époque, l'honorable Ron Osika. Malheureusement, les portefeuilles ministériels ont été modifiés au cours des dix derniers jours, et il ne sera pas des nôtres aujourd'hui. Toutefois, il m'a prié de vous faire part de sa déception de ne pouvoir faire lui-même cette présentation. Le nouveau ministre de mon secteur, l'honorable Eldon Lautermilch, me prie de vous communiquer le même message. En raison de la transition, il était difficile pour un ministre d'être des vôtres aujourd'hui.

Je vous ai remis des diapositives couleur. Je vais tenter de vous les expliquer brièvement, dans un souci d'atteindre aujourd'hui trois objectifs.

Premièrement, je vous fournirai des données de Statistique Canada concernant les Autochtones, et principalement ceux de la Saskatchewan.

Deuxièmement, je traiterai de deux ou trois stratégies prometteuses auxquelles collabore la province de la Saskatchewan.

Troisièmement, j'indiquerai quelles seraient, selon nous, les façons les plus efficaces de satisfaire aux besoins des Autochtones en Saskatchewan et au Canada.

The main discussion regarding Saskatchewan's policy work will revolve around two themes. The first strategy is entitled "The Métis and Off-Reserve First Nations Strategy." This strategy comprises the work of a dozen government departments working together with one government-approved budget. It is based on advice that we received from urban Aboriginal people in Saskatchewan in relation to two province-wide consultations that were held over the last couple of years.

We submitted this strategy to be considered for an innovative management award by the Institute of Public Administration Canada last year. There were 132 submissions: the Government of Canada submitted 24. The "Métis and Off-Reserve First Nations Strategy" came second and received the silver award.

I made a presentation and when the awards were handed out, I asked for the material to file an appeal so that the strategy could finish first. Nevertheless, it was recognition by outsiders that this was a valuable strategic direction for the provinces, for the Government of Canada and, more importantly, for urban Aboriginal people.

The second theme of the main discussion includes the province's engagement in self-government and self-government negotiations in the province, which I will speak to later.

I will go over a few quick points that are significant to Saskatchewan and to the direction that we are trying to take. Our future in Saskatchewan depends on our ability to ensure that Aboriginal and non-Aboriginal people no longer live in cultures that are isolated from one another.

The "Métis and Off-Reserve First Nations Strategy" is the province's comprehensive, provincial response to the recommendations of the Royal Commission on Aboriginal People. The response is the most comprehensive one in the country and, the most effective one to address the circumstances of Aboriginal people.

The strategy is based on advice that we received from Aboriginal people and from the Royal Commission, that is, building from the outside in with respect to our approaches. This is our practical agenda for addressing the needs and circumstances of Aboriginal people. It combines with a parallel strategy related to the notion of self-government. Together, these two strategies constitute what I like to describe as the four pillars of our objectives with and for Aboriginal people: social health, economic prosperity, greater autonomy, and greater fiscal and political accountability. It would all be done within a context that recognizes the cultural values and significance of Aboriginal people and their own cultural identities.

Les principales observations concernant la formulation de la politique de la Saskatchewan s'articulent autour de deux thèmes. Dans le premier cas, il s'agit de la «Stratégie de coopération avec les Métis et les Premières nations hors-réserve». Cette stratégie est le fruit du travail d'une douzaine de ministères ayant collaboré dans le cadre d'un budget approuvé par le gouvernement. Elle se fonde sur les conseils reçus d'Autochtones des milieux urbains en Saskatchewan dans le cadre de deux consultations menées à l'échelle de la province au cours des deux dernières années.

L'an dernier, nous avons présenté cette stratégie en vue de l'obtention d'un prix pour gestion innovatrice accordé par l'Institut d'administration publique du Canada. Un total de 132 documents ont été présentés, dont 24 par le gouvernement du Canada. La «Stratégie de coopération avec les Métis et les Premières nations hors-réserve» a terminé au deuxième rang et a reçu la palme d'argent.

J'ai fait une présentation et, lorsque les prix ont été remis, j'ai demandé le document, afin d'interjeter appel pour que la stratégie finisse au premier rang. Quoiqu'il en soit, c'était là la reconnaissance par des tiers qu'il s'agit d'une orientation stratégique précieuse pour les provinces, le gouvernement du Canada et, plus important encore, les Autochtones en milieu urbain.

Le deuxième thème faisant partie du corps de ma présentation concerne l'engagement de la province en matière d'autonomie gouvernementale et de négociations à cet égard, ce dont je parlerai plus tard.

Je vais aborder rapidement quelques aspects qui sont importants pour la Saskatchewan et l'orientation que nous cherchons à adopter. L'avenir de la Saskatchewan est fonction de notre aptitude à veiller à ce que les Autochtones et les non-Autochtones ne vivent plus dans des cultures isolées l'une de l'autre.

La «Stratégie de coopération entre les Métis et les Premières nations hors-réserve» est la réponse détaillée de la province aux recommandations de la Commission royale sur les peuples autochtones. Cette réaction est la plus exhaustive au pays et la plus efficace dans sa façon d'aborder la situation des peuples autochtones.

La stratégie découle des conseils reçus des peuples autochtones et de la Commission royale, qui nous ont dit que nos démarches doivent être orientées de l'extérieur vers l'intérieur. C'est le programme de travail pratique que nous avons arrêté pour répondre aux besoins et à la situation des peuples autochtones. Il se marie avec une stratégie parallèle en matière d'autonomie gouvernementale. Ensemble, ces deux stratégies donnent ce que j'aime appeler les quatre fondements des objectifs que nous avons arrêtés avec et pour les peuples autochtones: santé sociale, prospérité économique, autonomie plus grande et responsabilités accrues sur les plans financier et politique. Tout se déroulerait dans un contexte tenant compte des valeurs culturelles ainsi que de l'importance des peuples autochtones et de leurs propres identités culturelles.

The strategy is unprecedented in that such a great number of departments are working on one interlocking strategy. It is the hardest work I have done in 10 years of public service, but it is the most rewarding to a community that is in the greatest need in Saskatchewan.

The slides that are contained in your material show some of that statistical information that identifies both the need and the significance in the province. The first slide, No. 3, shows that Saskatchewan's Aboriginal population is 13.5 per cent of its total population. This figure is based on the 2001 census, which Statistics Canada claims to be the best result they have ever had from Aboriginal people, in terms of completion of the survey; and that Saskatchewan's results are the best in the country, in terms of responses by Aboriginal people.

Senator St. Germain: What is your population?

Mr. Cotter: Saskatchewan has about 1 million people, give or take 10,000.

Slide No. 4, shows you the growth to date in the percentage of Aboriginal people. In 15 years, the percentage of Aboriginal people has increased from 7.8 per cent to 13.5 per cent. That figure indicates a rapid growth in the population. The distribution is predominantly two-thirds First Nations, about one-third Metis and a small number of Inuit.

Slide No. 6 shows the projected figures for Aboriginal people in our province in the year 2045. About 40 years from now, it is projected that Aboriginal people will comprise one-third of the total population of the province. This figure is based on work done by the University of Saskatchewan and not done by Aboriginal people or by the government. The university compiled these figures in 1997, using a base for 2001 that was 1 per cent lower. Realistically, this is a moderate, maybe conservative, estimate of the growth in the Aboriginal population, compared to non-Aboriginal, in the province. That is significant in terms of the present circumstances of Aboriginal people being in greater need of social services and social supports, given that their levels of income and contribution to society per capita are less than for non-Aboriginal people. It will be difficult to support a large, significantly dependent population, particularly one that will grow to such a size in proportion to the rest of the population.

The first significant feature is rapid growth in Aboriginal population in Western Canada, generally, but most notably in Saskatchewan and Manitoba.

The age of Aboriginal people is also a factor. The next slide shows you that the median age for Aboriginal people is 20; for First Nations people, it is 18.4; and for non-Aboriginal people, it is 38.8. The population is young compared to the non-Aboriginal population. That, in part, fuels the social and economic challenge, identifies the economic opportunity, and helps to identify the rapid growth in Aboriginal populations. Aboriginal people have

La stratégie est inédite dans la mesure où un très grand nombre de ministères participent à l'établissement d'une stratégie imbriquée. C'est le travail le plus difficile que j'aie eu à accomplir dans mes dix années au service de la fonction publique, mais c'est le plus enrichissant pour la collectivité la plus démunie en Saskatchewan.

Les diapositives figurant dans la documentation qui vous a été remise font état de statistiques soulignant à la fois le besoin et l'importance qu'il revêt dans la province. La première diapositive, à la page 3, montre que la population autochtone de la Saskatchewan représente 13,5 p. 100 de la population globale. Ces données sont tirées du recensement 2001 qui, selon Statistique Canada, présente le meilleur pourcentage de réponses jamais atteint chez les Autochtones. Qui plus est, toujours selon Statistique Canada, le pourcentage de réponses des Autochtones de la Saskatchewan est le meilleur au pays.

Le sénateur St. Germain: Quelle est votre population?

M. Cotter: À 10 000 habitants près, la Saskatchewan compte environ un million de personnes.

La diapositive numéro 4 montre la croissance du pourcentage de la population autochtone jusqu'à ce jour. En 15 ans, le pourcentage de la population autochtone est passé de 7,8 p. 100 à 13,5 p. 100. Ces données témoignent d'une croissance rapide de la population. Il y a prédominance de membres des Premières nations, soit environ les deux tiers de la population, suivis des Métis, avec environ un tiers, et d'un petit nombre d'Inuits.

La diapositive numéro 6 montre la population autochtone projetée dans notre province en 2045. Dans environ 40 ans, on prévoit que les Autochtones formeront un tiers de la population globale de la province. Ces données sont tirées de travaux effectués par l'Université de la Saskatchewan, et non par les Autochtones ou le gouvernement. L'université a réuni ces données en 1997 et a utilisé pour l'année 2001 une base inférieure de 1 p. 100 à celle mentionnée auparavant. On peut dire de façon réaliste qu'il s'agit d'une estimation modérée, et sans doute prudente, de la croissance de la population autochtone par rapport au reste de la population de la province. C'est lourd de conséquences compte tenu de la situation actuelle des Autochtones, qui ont davantage besoin que les autres de services et de programmes sociaux, leur niveau de revenus et leur apport individuel à la société étant inférieurs à ceux des non-Autochtones. Il sera difficile de subvenir aux besoins d'une grande population largement dépendante, et en particulier d'une population qui atteindra une telle taille par rapport au reste de la population.

La première caractéristique importante est la croissance rapide de la population autochtone dans l'ouest du Canada en général, et principalement en Saskatchewan et au Manitoba.

L'âge des Autochtones est aussi un facteur dont il faut tenir compte. La prochaine diapositive montre que l'âge médian des Autochtones est de 20 ans; il est de 18,4 ans dans le cas des Premières nations et de 38,8 ans pour ce qui est des non-Autochtones. La population autochtone est jeune comparativement à la population non autochtone. Cette situation avive en partie les problèmes socioéconomiques, fait

more children per capita and they are disproportionately represented in the kind of child-bearing and to-be-child-bearing years.

The next slide shows that distribution and you will note the significant percentage of the Aboriginal population that is young compared to the small percentage of the Aboriginal population that is elderly.

The following slides identify that distribution of Aboriginal people, significantly represented at the lower end of the population. Today, one in four children in Saskatchewan is Aboriginal. Where do they live?

Slides No. 10 and No. 11 show that, in the last 15 years, there has been a significant migration of First Nations people from on-reserve to off-reserve communities in Regina, Saskatoon, Prince Albert and North Battleford. This is a jurisdictional, social and economic issue. I will say a word or two about that before I am finished.

Although the distribution of on-reserve and off-reserve is split about 50/50 for Aboriginal people, the representation of young people is greater in our towns and cities. There is a larger percentage of young people under 14 living in our towns and cities. A portion of that percentage is Métis but another portion comes from a skewing of the presence of First Nations young people in towns and cities as opposed to on the reserves. That occurs, allegedly, because of better economic opportunities and, perhaps, better schooling and a larger social world.

Senators may also see a slide that indicates the distribution in our major towns and cities. Most notably, you will see that Prince Albert and North Battleford have high numbers. In all of these categories, Saskatchewan cities are seeing the fastest growth of the proportion of Aboriginal people in their cities of anywhere in the country. There is no other province, in the various groupings that are done for metropolitan areas, that has seen the same rate of growth of Aboriginal people in their populations.

I want to digress for a moment and introduce a short personal story. I grew up in Kamsack Saskatchewan. It was a community of 2,000-3,000 people in, basically, "Indian country." Within about 15-20 kilometres, there were three, fairly substantial reserves.

My father was the mayor of Kamsack for a time and he is a warm, decent kind of being without a racial bone in his body. I do not recall, during his time as mayor, any Aboriginal person, at any time, being in our home, although my parents entertained a lot. I do not think that it was because of any animus but because of the existence of two solitudes in that society — Aboriginal and non-Aboriginal. Most of it was fuelled by a degree of distance.

ressortir les possibilités économiques et aide à cerner la croissance rapide des populations autochtones. Les Autochtones ont plus d'enfants par habitant que les autres, et leur représentation est disproportionnée les années où ils sont en âge de procréer, ou avant.

La prochaine diapositive montre cette répartition, et vous noterez le pourcentage important de la population autochtone qui est jeune comparativement au petit pourcentage de la même population qui est âgée.

Les diapositives suivantes donnent la répartition des Autochtones, dont la représentation est importante au bas de l'échelle de la population. À l'heure actuelle, en Saskatchewan, un enfant sur quatre est autochtone. Où habitent-ils?

Les diapositives numéros 10 et 11 témoignent d'une forte migration des membres des Premières nations au cours des dernières années, ceux-ci ayant quitté leur réserve pour emménager dans des localités comme Regina, Saskatoon, Prince Albert et North Battleford. C'est un problème socioéconomique et de compétences. J'interviendrai brièvement à ce sujet d'ici la fin de mon exposé.

Bien que les Autochtones soient répartis à peu près également entre ceux qui habitent dans les réserves et ceux qui habitent hors des réserves, la représentation des jeunes est plus grande en milieu urbain. Le pourcentage des jeunes de moins de 14 ans habitant en milieu urbain est plus élevé que celui des autres catégories. Ce pourcentage comprend des Métis, mais il est aussi biaisé par le fait que les jeunes des Premières nations habitent en milieu urbain plutôt que dans les réserves. Cette situation, dit-on, serait attribuable aux meilleures possibilités économiques et aussi, sans doute, à une meilleure scolarisation et à un univers social plus vaste en milieu urbain.

La présente diapositive montre la répartition de la population autochtone dans nos principales villes. Vous constaterez en particulier que Prince Albert et North Battleford comprennent une proportion élevée d'Autochtones. Pour toutes ces catégories, c'est dans les villes de la Saskatchewan, plus que partout ailleurs au pays, que l'on assiste à la croissance la plus rapide de la proportion d'Autochtones. Au sein des divers groupements établis pour les zones métropolitaines, aucune autre province n'a connu le même rythme de croissance de sa population autochtone.

Je vais faire une aparté et vous raconter un bref fait vécu. J'ai grandi à Kamsack, en Saskatchewan. C'était une collectivité de deux à trois milles habitants située essentiellement en «territoire indien.» Dans un rayon de 15 ou 20 kilomètres, il y avait trois réserves assez importantes.

Mon père fut maire de Kamsack pendant un certain temps, et c'est un être chaleureux et respectable, sans la moindre fibre raciste. Pendant la période où il a été maire, je ne me rappelle pas avoir vu à quelque moment que ce soit des Autochtones chez nous, bien que mes parents aient donné de nombreuses réceptions. À mon avis, cette situation n'était absolument pas attribuable à quelque animosité que ce soit et tenait plutôt à l'existence de deux

Although the reserves were close by, the only contact that occurred was when we were shopping in the town.

Whether or not you like it, the option of two solitudes is no longer available. These statistics show there is a profound degree of intersection between Aboriginal and non-Aboriginal communities. It is fundamentally important for the social health of our communities that we find healthy ways for that integration, that intersection of two cultures, two societies, and in many cases, two races, to be positive and constructive rather than negative and dysfunctional.

Looking at the statistical information you would expect that the working age population of Aboriginal people might be smaller than the non-Aboriginal population. This is true, and shown on slides 14 and 15.

However, with respect to the working age population, the percentage of Aboriginal people in the younger bands that is up to age 34 is significant. That presents a significant opportunity if that group of Aboriginal youth can be reasonably well supported, become well educated and become enthusiastic about participating in Saskatchewan society and economy.

At the present time, though, labour force participation rates for Aboriginal people are disappointingly low. You will see a chart on page 16 which shows improvement in virtually all of the categories of labour force participation, and that Metis participate nearly at the same level as non-Aboriginal people. However, First Nations people participate noticeably less. Each is improving in our province, but not fast enough for us to be confident about the future.

Unemployment rates are improving, with the exception of First Nations people on-reserve, but improving from a worrisome base. Between 1996 and 2001, non-Aboriginal unemployment went down by about one per cent in Saskatchewan. It went down in a greater number for Aboriginal people, but from very high numbers: Overall, it was probably in excess of 20 per cent. Aboriginal people are four to five times more likely to be unemployed.

The situation is strikingly similar for Aboriginal youth. The employment participation rate for Aboriginal youth is quite low compared to non-Aboriginal youth, and the unemployment rate for Aboriginal youth is three times that figure in non-Aboriginal youth.

In terms of income, Aboriginal people are earning slightly over half of what non-Aboriginal people earn per capita, although these figures are five years old. In a few months we will have better data, and we should see some improvements there. These

solitudes au sein de cette société — les Autochtones et les non-Autochtones. C'était surtout attribuable à l'existence d'un certain fossé.

Bien que les réserves aient été situées près de la ville, nous ne rencontrons les Autochtones que lorsque nous allons au magasin.

Qu'on le veuille ou non, il n'est plus possible d'avoir deux solitudes. Ces statistiques révèlent qu'il existe un grand recoupement entre les collectivités autochtones et non autochtones. Pour assurer la santé sociale de nos collectivités, il est essentiel de trouver des moyens d'aboutir à une intégration, à un recoupement de deux cultures, de deux sociétés et, dans bien des cas, de deux races, qui soit positif et constructif, plutôt que négatif et dysfonctionnel.

Sur le plan des statistiques, on s'attendrait à ce que la population autochtone d'âge actif soit moins grande que la population comparable chez les non-Autochtones. C'est le cas, comme le montrent les diapositives numéros 14 et 15.

Toutefois, en ce qui concerne la population d'âge actif, on constate que, dans les jeunes bandes, le pourcentage d'Autochtones dont l'âge ne dépasse pas 34 ans est important. Il y a là une possibilité importante si ce groupe de jeunes Autochtones peut être raisonnablement bien appuyé, obtenir une bonne formation et se montrer intéressé à participer à la vie socioéconomique de la Saskatchewan.

À l'heure actuelle, cependant, le taux d'activité des Autochtones est malheureusement beaucoup plus faible qu'on le voudrait. La diapositive numéro 16 témoigne d'une amélioration du taux d'activité dans presque toutes les catégories, et elle révèle que le taux d'activité des Métis est à peu près le même que celui des non-Autochtones. Toutefois, le taux d'activité des Premières nations est remarquablement moins élevé. La situation s'améliore dans chacune des catégories dans notre province, mais pas assez rapidement pour que nous soyons confiants dans l'avenir.

Les taux de chômage diminuent, sauf dans le cas des Premières nations habitant dans les réserves. Il s'agit cependant d'une amélioration par rapport à un point de départ inquiétant. Entre 1996 et 2001, le taux de chômage a diminué d'environ 1 p. 100 chez les non-Autochtones en Saskatchewan. Il a reculé de façon beaucoup plus marquée chez les Autochtones, mais à partir d'un taux beaucoup plus élevé. Dans l'ensemble, il se situait probablement au-dessus de 20 p. 100. Toutes proportions gardées, les Autochtones sont de quatre à cinq fois plus nombreux que les autres à être chômeurs.

La situation des jeunes Autochtones est remarquablement similaire. Le taux d'activité des jeunes Autochtones est assez faible comparativement à celui des jeunes non-Autochtones, et le taux de chômage des jeunes Autochtones est trois fois plus élevé que celui des jeunes non-Autochtones.

Sur le plan du revenu, un Autochtone gagne légèrement moins de la moitié de ce que touche un non-Autochtone, mais ce sont des données d'il y a cinq ans. Nous aurons dans quelques mois de meilleures données, et nous devrions y relever de l'amélioration. Ces statistiques commencent à nous faire voir une partie des

figures begin to illustrate some of the challenges for lower income people based partly on education: Many more Aboriginal people have much less education than non-Aboriginals.

A higher percentage of Aboriginal children are in the care of our social service agencies. That figure is 70 per cent. These are quite recent numbers. About 70 per cent of offenders who are incarcerated in Saskatchewan are Aboriginal, and 60 per cent of the offenders on probation are Aboriginal, notwithstanding that they represent about one-fifth of our population.

You can see why it was important for us to find a practical agenda that can address these problems. We borrowed between 60 to 70 recommendations from the Royal Commission and the provincial governments that related to Aboriginal people.

We have consulted in two province-wide consultations to develop what we like to call our "practical agenda." The vision of it is meaningful change in the lives of Aboriginal people over a period of one generation. This work was done mostly in 1998 and 1999. Consultations began in 1999 to see if we were going in the right direction.

The answer is that the set of recommendations that we have moved forward on correspond with community priorities. On slide 29, you will see the main themes of the communities, which have been captured in four goals on slide 30. These goals follow each other; that is, success in education, preparation for work, participation in the economy either by working or having economic opportunities, and a more generic goal, that is, to strengthen the base of social health for Aboriginal people by improving individual and community well-being.

We have had 12 different government departments work toward this one strategy to identify performance measures and outcomes and the kinds of investments that need to be made in schooling, job opportunities, economic development, and in strengthening the health of Aboriginal communities.

The province made a series of investments in 2001, and preserved those in 2002. The funding is now in excess of \$100 million. I am an advocate of the strategy, and hope that the province will invest more funds in our present budget. A second round of province wide consultations, led by ministers, have been conducted with the Aboriginal peoples. For the most part the strategy has been endorsed with some advice that a strong focus should be placed on Aboriginal youth.

Parenthetically, I wish to say that much of the rest of it identifies some of the progress we have made. It is not overwhelming, but there has been progress made. One significant achievement is that we have high levels of Aboriginal peoples in post-secondary education. This is somewhat contrary to what I have shared with you today, but is encouraging nevertheless.

problèmes auxquels font face les personnes à faible revenu, notamment à cause des études. En effet, toutes proportions gardées, les Autochtones sont beaucoup plus nombreux que les non-Autochtones à être peu scolarisés.

Un pourcentage élevé des enfants, soit 70 p. 100, relèvent de nos organismes de services sociaux. Ce sont des données fort récentes. Environ 70 p. 100 des contrevenants incarcérés en Saskatchewan sont autochtones, et 60 p. 100 des contrevenants en probation sont Autochtones, nonobstant le fait qu'ils ne représentent qu'environ un cinquième de notre population.

Vous pouvez donc constater pourquoi il était important que nous arrêtions un programme pratique permettant de régler ces problèmes. Nous avons fait nôtres de 60 à 70 recommandations de la Commission royale et des gouvernements provinciaux qui avaient trait aux peuples autochtones.

Nous avons mené deux consultations à l'échelle de la province en vue d'établir notre «programme pratique», qui repose sur la vision suivante: apporter des changements significatifs dans la vie des Autochtones sur une période d'une génération. Le travail a été en grande partie effectué en 1998 et 1999. Les consultations ont commencé en 1999 afin de déterminer si l'orientation adoptée est la bonne.

On a pu constater que les recommandations que nous avons faites correspondent aux priorités de la collectivité. La diapositive numéro 29 dresse la liste des principales priorités de la collectivité, qui ont été résumées en quatre objectifs figurant à la diapositive numéro 30. Ces objectifs sont consécutifs: réussite scolaire, préparation au marché du travail, participation à l'économie, soit en travaillant soit en ayant accès à des débouchés, et, de façon plus générale, renforcement des assises de la santé sociale des peuples autochtones en améliorant leur bien-être individuel et collectif.

Douze ministères différents ont participé à l'établissement d'une stratégie visant à déterminer les éléments de mesure du rendement, les résultats souhaités et les sommes à investir dans la scolarisation, les possibilités d'emplois, le développement économique et l'amélioration de la santé des collectivités autochtones.

La province a investi divers montants en 2001 et a reconduit ces investissements en 2002. Les sommes engagées dépassent maintenant les 100 millions de dollars. Je suis un partisan de la stratégie et j'espère que la province investira encore plus d'argent dans le cadre de son budget actuel. Une deuxième ronde de consultations dirigée par des ministres a été menée à l'échelle provinciale auprès des Autochtones. La stratégie a dans l'ensemble été acceptée, bien que l'on nous ait conseillé de mettre fortement l'accent sur les jeunes Autochtones.

Incidentement, presque tout le reste de la stratégie précise certains des progrès que nous avons accomplis. Ce n'est pas énorme, mais des progrès ont été accomplis. Parmi les réalisations importantes, soulignons le niveau élevé d'Autochtones qui poursuit des études secondaires. Cette constatation va quelque peu à l'encontre de ce que je vous ai dit aujourd'hui, mais elle n'en est pas moins encourageante.

The strategy is based on an expected partnership with the federal government to address the needs of urban Aboriginal people. We have struggled to achieve that partnership in a grand way. There are a series of specific pilots that are positive, but we do not have a comprehensive intersection with the federal government in relation to the strategy.

I will not speak much about the individual achievements; they are captured in the slides. I would be happy to respond to any questions in that regard.

We see the practical agenda being interconnected with the strategy where the province has been prepared to engage in self-government negotiations with Canada and with two groups of First Nations; one in relation to the Meadow Lake Tribal Council, the nine First Nations in Northwest Saskatchewan. The second is a comprehensive self-government negotiation with the Federation of Saskatchewan Indians Nations in Canada that represents the whole province. The objective there is to advance autonomy and the accountability goals I mentioned earlier.

Let me close by making four observations that arise from both the strategy that I have described and the data that is in the material that you have. To some extent, these are recommendations or observations of relevance to policy and other decision makers.

First, particularly in Western Canada, it is imperative that we focus our efforts on Aboriginal youth, especially urban Aboriginal youth in the Western provinces. The low median age, the need and the opportunity are great. If you look at our workforce prospects nationally and in Saskatchewan, without the significant increases of young Aboriginal people joining the workforce, we will have a hard time meeting our labour force needs.

The Acting Chairman: If I could interrupt, I have to run to another meeting. However, I would like to ask you a couple of questions.

It looks like the Aboriginal people are becoming more educated. What percentage finish high school?

In the 1980s, I was on the United Way board of Winnipeg. In Winnipeg, we were very concerned about the Aboriginal question, simply because of not getting educated. When you do not complete high school, you cannot get work. We know that is changing, and the signs are encouraging.

However, there is a certain track that you must look at of sustainability. When is the progress sufficient that you can sustain what you are trying to do? In essence, that becomes the question. After a while, you fall on the other side of the curve and start to lose out dramatically. I am hoping that we are not there. I do not think we are, but I would like to know.

La stratégie se fonde sur la conclusion prévue d'un partenariat avec le gouvernement fédéral en vue de répondre aux besoins des Autochtones en milieu urbain. Nous avons eu bien du mal à aboutir à ce partenariat. Il existe une série de projets pilotes aux retombées positives, mais il n'y a pas de recoupement global avec le gouvernement fédéral en ce qui concerne la stratégie.

Je ne vais pas beaucoup m'étendre sur les diverses réalisations; elles figurent dans les diapositives. Il me fera plaisir de répondre à toute question à cet égard.

Le programme pratique est interlié avec la stratégie montrant que la province est disposée à entreprendre des négociations concernant l'autonomie gouvernementale avec le Canada et deux groupes des Premières nations. Il s'agit dans le premier cas du conseil tribal de Meadow Lake, qui regroupe les neuf Premières nations du nord-est de la Saskatchewan. Dans le deuxième cas, il s'agit d'une vaste négociation concernant l'autonomie gouvernementale menée avec la Fédération des nations indiennes de la Saskatchewan au Canada, qui représente toute la province. Il s'agit en l'occurrence de promouvoir les objectifs d'autonomie et de reddition de comptes que j'ai mentionnés auparavant.

Je ferai en terminant quatre observations découlant à la fois de la stratégie que j'ai décrite et des données figurant dans les documents qui vous ont été remis. Dans une certaine mesure, ce sont des recommandations ou des observations susceptibles d'intéresser les responsables des orientations politiques et autres décideurs.

Premièrement, et en particulier dans l'ouest du Canada, il est essentiel que nous concentrions nos efforts sur les jeunes Autochtones et en particulier ceux venant des milieux urbains. Tout concorde: le faible âge médian, le besoin et les possibilités. Si l'on s'arrête aux perspectives à l'échelle du pays et de la Saskatchewan, on constate que si les jeunes Autochtones ne viennent pas en grand nombre rejoindre les rangs de la population active, nous éprouverons énormément de difficultés à satisfaire nos besoins en main-d'oeuvre.

Le président suppléant: Je suis désolé de vous interrompre, mais je dois me rendre à une autre réunion. Toutefois, j'aimerais au préalable vous poser quelques questions.

La scolarisation des Autochtones semble s'améliorer. Quel pourcentage d'entre eux terminent leurs études secondaires?

Dans les années 80, je faisais partie du conseil d'administration de Centraide à Winnipeg. Nous étions très préoccupés par la question autochtone, tout simplement parce qu'ils n'étudiaient pas. Lorsque vous ne terminez pas vos études secondaires, vous ne pouvez vous trouver du travail. Nous savons que cette situation évolue, et les signes sont encourageants.

Toutefois, il existe une certaine courbe de durabilité à laquelle il faut s'arrêter. Quand le progrès est-il suffisant pour que vos initiatives soient durables? Voilà essentiellement la question qu'il faut poser. Au bout d'un certain temps, on passe de l'autre côté de la courbe et on commence à perdre énormément. J'espère que nous n'en sommes pas là. Je ne crois pas que ce soit le cas, mais j'aimerais savoir ce qu'il en est.

Mr. Cotter: You can get to a point where you have a spiral going upward which becomes self-sustaining. You can also get to a pathological spiral that is going downward.

For a period of time we were struggling not to let the pathological spiral overtake us.

In our province at least, Aboriginal youth are not completing high school at the rate of non-aboriginal youth. We have seen small, but only marginal gains in that area.

It is one of the reasons why a large portion of this investment in "Métis and Off-Reserve First Nations Strategy" has been in community schools. A large amount of the money has gone into community elementary and high schools.

The community schools tend to be in the poorer parts of our urban centres, and predominantly, support Aboriginal youth. They are inner city schools servicing areas where urban Aboriginal families have gathered.

Our sense is that just declaring that Aboriginal kids need to do better in school does not quite do it. There is a need for a more receptive environment; adjustments to the curriculum; social support so that the kids are not hungry at school; and additional support for the family. The community schools are well positioned in our model to try to meet these needs.

The signs of recognition of the point that you made are in the post-secondary education numbers. In the applied institutes, aboriginal people are disproportionately represented. They are present at above their percentage of the Saskatchewan population. It is very encouraging. Aboriginals are almost at their representative levels in the universities. They still have to succeed, but you have to be there first before you can succeed.

The Acting Chairman: What about community colleges?

Mr. Cotter: It is the same. The 18 per cent includes community colleges. I do not know what they are called in Manitoba.

The Acting Chairman: They are referred to as community colleges.

Mr. Cotter: We call them applied arts and sciences centres. Our problem is how to get those kinds of numbers when you have such low levels of performance in high school. We have two sources for advanced education representation.

Let me use a sports analogy. Post-secondary Aboriginal students are made up of two pools. One is draft picks, kids coming out of high school and going on, and the other is free agents, kids coming back to education as mature students. We

M. Cotter: Vous pouvez atteindre un point où il y a une spirale ascendante qui devient autoporteuse. Vous pouvez aussi vous retrouver dans une spirale pathologique descendante.

Pendant un certain temps, nous avons lutté fermement pour éviter d'être emportés par la spirale pathologique.

Dans notre province, à tout le moins, les jeunes Autochtones ne terminent pas leurs études secondaires au même rythme que les jeunes non-Autochtones. Nous avons relevé de légères améliorations sur ce plan, mais elles demeurent marginales.

C'est une des raisons pour lesquelles une grande partie de l'argent prévu dans la «Stratégie de collaboration avec les Métis et les Premières nations hors réserve» a été investi dans des écoles communautaires. Une grande partie de l'argent a été affecté aux écoles élémentaires et secondaires de la collectivité.

Les écoles communautaires ont tendance à se trouver dans les secteurs les plus pauvres de nos centres urbains et elles accueillent surtout de jeunes Autochtones. Ce sont des établissements scolaires situés au cœur de la zone urbaine où les familles autochtones se sont rassemblées.

Selon nous, il ne suffit pas de déclarer uniquement que les jeunes Autochtones doivent mieux réussir sur le plan scolaire. Un milieu plus réceptif s'impose; des ajustements doivent être apportés au programme; un soutien social s'impose afin que les enfants ne souffrent pas de la faim à l'école; et, enfin, la famille doit bénéficier d'un soutien supplémentaire. Les écoles communautaires figurent en bonne place dans notre modèle pour chercher à répondre à ces besoins.

Si je me reporte à votre observation, les signes témoignant de ce fait nous viennent de l'accroissement du nombre de jeunes poursuivant des études postsecondaires. On trouve dans les instituts d'arts appliqués un nombre disproportionnellement élevé d'Autochtones. Ils y sont présents dans un pourcentage plus élevé qu'au sein de la population de la Saskatchewan. C'est très encourageant. Dans les universités, le pourcentage d'Autochtones est presque égal à celui de leur représentation dans la province. Il leur reste à réussir, mais pour y arriver, il faut d'abord être sur les rangs.

Le président suppléant: Qu'en est-il des collèges communautaires?

M. Cotter: C'est la même chose. Les collèges communautaires sont inclus dans les 18 p. 100. Je ne sais pas comment on les appelle au Manitoba.

Le président suppléant: On parle de collèges communautaires.

M. Cotter: Nous parlons de centres d'arts d'appliqués et de sciences. Le problème, c'est de savoir comment aboutir à ces statistiques alors que le rendement est si faible au secondaire. En ce qui concerne les études avancées, la représentation tient à deux sources.

Je vais utiliser une analogie avec le sport. Les Autochtones poursuivant des études postsecondaires viennent de deux bassins. Dans un cas, ce sont des choix de repêchage, des enfants issus de l'école secondaire et poursuivant leurs études et dans l'autre, ce

need to increase the number of draft picks making their way to universities and community colleges. The signs are reasonably positive. The successes are modest. If we do not succeed we have a real challenge ahead of us.

The Acting Chairman: I will be departing now. I pass the chair to Senator Christensen.

Senator Ione Christensen (*Acting Chairman*) in the Chair.

Mr. Cotter: The first point is in relation to youth. If a government is participating in a strategy that is seen as attempting to address the needs of Aboriginal people, one of the tests of its value is whether it will respond to the needs of Aboriginal youth. If the answer to that is yes, it is worth looking at in a serious way. It may not be the right thing to do, but it has promise. If it does not respond to the needs of Aboriginal youth, I would think twice about it.

I made the same observation to a provincial justice committee. Many of the challenges that Aboriginal people have are with the justice system, and the justice system with Aboriginal people. Aboriginal young people sometimes have social dysfunctions in their personal lives and with their families. Getting at the needs of youth is the number one priority for any strategies that governments develop.

I tried to make my next point in the little story about my father regarding inter-sectorial engagement. This is not only a new reality for provinces like Saskatchewan and Manitoba, it is fundamentally important for the social health of the entire society.

We fear most what we know least. Not knowing Aboriginal culture and not being engaged with Aboriginal people creates distance. We need to find ways of bridging that distance, whether through cultural awareness programs or opportunities for greater integration in social and recreational activities by Aboriginal and non-Aboriginal people.

I do not know all of the answers. However, I do know that if we do not do that, instead of a healthy society in Western Canada, we will have a challenging, conflicting and potentially dysfunctional society in the decades to come.

Third, and I mention this in the context of justice, we need to focus on constructive developments for Aboriginal people; recreation, cultural activities, certain kinds of justice that are forward-going as opposed to harsh and cut portions of people's lives out from under them.

Last, and I tried to make this point on the jurisdictional dimension; we need collaboration among governments in addressing this issue. We need more focus on cooperation, and less focus on jurisdiction.

sont des agents libres, des jeunes qui reprennent leurs études en tant qu'adultes. Nous devons accroître le nombre de choix de repêchage qui réussissent à se rendre dans les universités et les collèges communautaires. Les signes sont raisonnablement positifs. Les succès sont modestes. Si nous ne réussissons pas, nous ferons alors face à un véritable problème.

Le président suppléant: Je vais maintenant partir. Je cède le fauteuil au sénateur Christensen.

Le sénateur Ione Christensen (*présidente suppléant*) occupe le fauteuil.

M. Cotter: Ma première observation concerne les jeunes. Si un gouvernement participe à une stratégie se voulant une tentative de répondre aux besoins des Autochtones, un des critères servant à déterminer sa valeur est de savoir si elle répondra ou non aux besoins des jeunes Autochtones. Si la réponse est oui, cette stratégie mérite que l'on s'y arrête sérieusement. Il se peut qu'elle ne soit pas bien adaptée, tout en étant prometteuse. Si elle ne satisfait pas aux besoins des jeunes Autochtones, j'y réfléchirai à deux fois avant de l'appuyer.

J'ai fait la même observation devant un comité provincial de la justice. Bon nombre des problèmes qu'éprouvent les Autochtones sont liés au système de justice, et l'inverse est aussi vrai. Les jeunes Autochtones sont parfois aux prises avec des dysfonctions sociales dans leur vie personnelle et dans leurs rapports avec leur famille. La principale priorité de toute stratégie élaborée par des gouvernements est de satisfaire aux besoins des jeunes.

J'ai tenté de faire valoir mon deuxième argument en vous racontant la petite histoire au sujet de mon père et de l'engagement intersectoriel. C'est non seulement une nouvelle réalité pour des provinces comme la Saskatchewan et le Manitoba, mais c'est aussi d'une importance vitale pour la santé de toute la société.

Nous craignons ce que nous connaissons le moins. Le fait de ne pas connaître la culture autochtone et de ne pas travailler avec les Autochtones crée un fossé. Il faut trouver des façons de combler ce fossé, que ce soit en recourant à des programmes de sensibilisation aux cultures ou en exploitant les possibilités d'une plus grande intégration des activités sociales et de loisirs des Autochtones et non-Autochtones.

Je ne connais pas toutes les réponses. Toutefois, je sais que si nous n'agissons pas de la sorte, à la place d'une société vigoureuse, nous aurons dans l'ouest du Canada une société difficile, conflictuelle, et peut-être même dysfonctionnelle, au cours des prochaines décennies.

Troisièmement, et je fais cette observation dans le contexte de la justice, il faut mettre l'accent sur des mesures constructives en faveur des Autochtones; des activités culturelles et de loisirs, une justice qui est proactive plutôt que cruelle et réductrice.

Enfin, et j'ai cherché à faire valoir ce point de vue lorsque j'ai abordé la question des compétences, les gouvernements doivent collaborer en vue de régler ce problème. Il faut mettre l'accent davantage sur la collaboration et moins sur les compétences.

The Saskatchewan government's view is that the Government of Canada has primary jurisdictional responsibility for Aboriginal people whether they live on or off reserve. However, we are prepared to lay down our jurisdictional swords, and get on with solving the problems. The Aboriginal people need governments to support them and to give them the chance to live productive and fulfilling lives.

We have been urging the Government of Canada to step toward the problem, rather than away from it.

The last slide refers to a quote by Chief Poundmaker, a great chief in the history of Saskatchewan. One of the First Nations bands is named after him. I will paraphrase a comment that he made concerning conflict: We all know the story about the man who sat by the trail too long. It grew over, and he could never find his way again. We can never forget what has happened, but we cannot go back, nor can we just sit beside the trail. That is true of Saskatchewan and much of Western Canada today. We cannot sit beside the trail.

The Acting Chairman: I understand that you must leave at 10:00 a.m.

Mr. Cotter: Shortly before, if I am able. However, I am in your hands. I know this is important for all of us.

Senator St. Germain: Slide 17, shows that unemployment among First Nations on-reserve rose between 1996 and 2001. What is the reason for that rise?

Mr. Cotter: This is one area where the Governments of Canada and Saskatchewan agree; this matter is the jurisdiction of the Government of Canada. I am unofficially denying responsibility for that result. However, let me make somewhat more constructive observations.

In Saskatchewan, the First Nations are not located on-reserve in the most powerful economic development areas of the province. The on-reserve opportunities are limited.

The reserves are essentially postage stamps scattered across the province. Many Aboriginals would say that when the West was settled, they were pushed to the marginal land and that statement has some degree of accuracy. As a result, folks living on-reserve do not see many employment opportunities. Much of the eligible work force has moved into the towns and cities. The numbers are going down because the most capable people are looking for opportunities beyond the boundaries of the reserves. Beyond that, I do not have much of an understanding of that particular number.

Senator St. Germain: My next question is regarding treaty lands.

Selon le gouvernement de la Saskatchewan, le gouvernement du Canada est le premier responsable des Autochtones, qu'ils habitent ou non dans des réserves. Toutefois, nous sommes disposés à cesser la bataille des compétences et à chercher à résoudre les problèmes. Les Autochtones ont besoin que les gouvernements les appuient et leur accordent la chance de mener une vie productive et enrichissante.

Nous avons exhorté le gouvernement du Canada à se rapprocher du problème, au lieu de s'en éloigner.

La dernière diapositive reprend des propos du chef Poundmaker, un des grands chefs dans l'histoire de la Saskatchewan. Une bande des Premières nations porte son nom. Je vais reprendre dans mes propres mots un commentaire qu'il a fait au sujet d'un conflit. Nous connaissons tous l'histoire de l'homme demeuré assis trop longtemps le long de la piste. Elle s'est allongée, et il n'a jamais pu retrouver son chemin. Nous ne pouvons jamais oublier ce qui s'est produit, mais nous ne pouvons revenir en arrière, et nous ne pouvons nous contenter de nous asseoir le long de la piste. De nos jours, cela vaut dans le cas de la Saskatchewan et d'une bonne partie de l'ouest du Canada. Nous ne pouvons demeurer en marge.

Le président suppléant: Je crois comprendre que vous devez partir à 10 heures.

M. Cotter: Un petit peu avant, si c'est possible. Toutefois, vous avez toute mon attention. Je sais que cette question revêt de l'importance pour nous tous.

Le sénateur St. Germain: La diapositive numéro 17 montre que le chômage a augmenté entre 1996 et 2001 au sein des Premières nations habitant dans les réserves. Qu'est-ce qui explique cette hausse?

M. Cotter: C'est un des points où le gouvernement du Canada et le gouvernement de la Saskatchewan sont d'accord; cela relève de la compétence du gouvernement du Canada. Je refuse officieusement d'accepter la responsabilité de ce résultat. Toutefois, vous me permettez de faire des observations quelque peu plus constructives.

En Saskatchewan, les Premières nations habitant dans des réserves ne se trouvent pas dans les secteurs de développement économique les plus dynamiques de la province. Les possibilités à l'intérieur des réserves sont limitées.

Les réserves sont essentiellement de petites enclaves disséminées dans la province. Beaucoup d'Autochtones diraient que lorsque l'Ouest a été colonisé, ils ont été repoussés vers les terres marginales, et cette affirmation revêt une certaine exactitude. Par conséquent, les Autochtones des réserves n'ont pas beaucoup de possibilités d'emplois. Une grande partie de ceux pouvant faire partie de la population active ont déménagé dans les villes. Il y a une diminution parce que les personnes les plus aptes cherchent des débouchés à l'extérieur des réserves. Au-delà de ce que je viens de vous dire, je ne peux expliquer bien davantage ce pourcentage.

Le sénateur St. Germain: Ma prochaine question a trait aux terres cédées en vertu d'un traité.

There have been many discussions concerning treaty lands and what was negotiated for the Aboriginal peoples.

In some cases, the treaty lands have been taken over. Where does the province stand on that subject?

Mr. Cotter: In Saskatchewan, there are two dimensions to the resolution of treaty land entitlement issues. We negotiated with the Government of Canada and about 33 First Nations treaty land entitlement agreements. The Government of Canada and the Government of Saskatchewan transfer money in trust to First Nations to acquire quantities of land that would represent the amount they should have received when the treaties were signed but did not receive.

Treaty land entitlement framework agreement allows the bands, which receive that money, to make up what is called "the shortfall" from about one century ago. The province is participating in the negotiation to the extent of 30 per cent of the funding. The total amount of money available, under the treaty land entitlement framework agreement and under individual band agreements, is in excess of \$500 million.

There are also "special claims" that occur directly between the Government of Canada and individual First Nations. The Government of Canada recognizes that. These are lands that were put into treaty status, for instance, reserve lands that were, for various reasons, taken away. I do not want to be uncharitable and describe all of the reasons but these are lands that, historically, bands received under treaty and then lost for various reasons. Most of that happened in the first 20 or 30 years of the last century. Canada has a separate process to address those specific claims. It is a slow process but it is intended to address, not so much the shortfall of land that they never received but rather land that they received and subsequently lost. The province has been supportive of the resolution of those claims and, in some cases, has included a conduit for some of the funding that Canada makes available to address those claims.

We support both processes to complete the resolution of treaty land issues that have been a kind of burr in everybody's side for nearly a century. A few more claims have yet to be resolved and there are one or two more being litigated.

Senator Sibbeston: What was the motivation for the government of Saskatchewan to undertake the strategy? Was it just common sense? Was it simply a political reality that the government had to do something innovative or unique and unusual for the Aboriginal people, or was it just a social-spirited effort to respond in that way?

Il y a eu de nombreuses discussions concernant les terres cédées en vertu d'un traité et ce qui a été négocié pour les peuples autochtones.

Dans certains cas, les terres cédées en vertu d'un traité ont été reprises. Quelle est la position de la province à ce sujet?

M. Cotter: En Saskatchewan, la résolution des problèmes de droits fonciers issus des traités prend deux dimensions. Nous avons négocié avec le gouvernement du Canada et quelque 33 Premières nations des accords concernant les droits fonciers issus de traités. Le gouvernement du Canada et le gouvernement de la Saskatchewan transfèrent de l'argent en fiducie aux Premières nations pour qu'elles acquièrent des terres d'une superficie correspondant à celle du territoire qu'elles auraient dû recevoir lorsque les traités ont été signés, mais qu'elles n'ont pas reçu.

L'accord-cadre concernant les droits fonciers issus des traités permet aux bandes bénéficiaires de cet argent de combler ce qu'il est convenu d'appeler «le déficit» d'il y a environ un siècle. La province participe à la négociation à concurrence de 30 p. 100 du financement. Le montant total disponible en vertu de l'accord-cadre concernant les droits fonciers issus des traités et des accords conclus avec des bandes est supérieur à 500 millions de dollars.

Il y a aussi des «revendications particulières» intervenant directement entre le gouvernement du Canada et des Premières nations. Le gouvernement du Canada reconnaît ce fait. Elles ont trait à des terres intégrées dans le cadre des traités, par exemple, à des terres de réserve qui, pour divers motifs, ont été reprises. Je ne veux pas manquer de charité et décrire toutes ces raisons, mais ce sont des terres que les bandes ont reçues historiquement en vertu de traités et qu'elles ont ensuite perdues pour divers motifs. La plupart de ces reprises de possession sont survenues dans les 20 ou 30 premières années du siècle dernier. Le Canada compte un processus distinct pour le règlement de ces revendications. C'est un processus lent. Il ne vise pas vraiment à remplacer les terres que les Premières nations n'ont jamais reçues, et il est plutôt destiné à remplacer les terres qu'ils ont reçues et qu'ils ont ensuite perdues. La province appuie la résolution de ces revendications et, dans certains cas, a inclus une filière pour une partie du financement que le Canada dégage aux fins du règlement de ces revendications.

Nous appuyons les deux processus visant à résoudre définitivement les problèmes de droits fonciers issus de traités qui constituent un genre d'épine au pied pour tous depuis près d'un siècle. Il reste quelques revendications à résoudre et une ou deux autres d'entre elles sont devant les tribunaux.

Le sénateur Sibbeston: Qu'est-ce qui a poussé le gouvernement de la Saskatchewan à adopter cette stratégie? S'agissait-il uniquement d'une question de gros bon sens? Était-ce simplement une question de réalité politique appelant le gouvernement à intervenir de façon innovatrice et inhabituelle en faveur des Autochtones, ou n'était-ce qu'une intervention d'inspiration sociale?

Mr. Cotter: The government leadership in the mid-1990s had a series of philosophical commitments to the needs of Aboriginal people. Then Premier Romanow, around the time he was elected, made commitments to introduce a Metis Act, which we did last year. That would be part of the "political flavour" to the commitments. During the negotiation of issues such as Aboriginal right to self-government, the government leadership of the 1990s, was supportive, in constitutional terms. Premier Romanow and Mr. Bob Mitchell, Minister of Justice and Minister of Aboriginal Affairs, committed Saskatchewan to that view in the Charlottetown accord regime. That was an element in our work.

We were interested in, and we hoped to be supportive of, much of what the Royal Commission on Aboriginal People recommended. We heard many positive recommendations, particularly in respect to provinces and the so-called "practical agenda." The data was beginning to overwhelm us with respect to projections for the future. We, the Government of Saskatchewan, saw the trend lines. Aboriginal leadership commissioned the work of the University of Saskatchewan; we did not. We decided that we needed to be in front of the wave because we were in danger of being overtaken by it in ways that would not be helpful for the whole society in general nor for the Aboriginal community in particular. It was recognition of a political commitment to the needs of Aboriginal people. Predominantly, Saskatchewan society needed to respond to this big challenge if it was to turn it into an opportunity.

Senator Sibbeston: As Aboriginal peoples become more involved in society they want the social institutions to reflect their needs. In the Northwest Territories native people have become more involved in all aspects of society: government, media, business and so forth. Have the Aboriginal people of Saskatchewan had a chance to influence or affect society in different institutions within Saskatchewan society?

Mr. Cotter: You are speaking about institutions that are not specifically Aboriginal.

Senator Sibbeston: That is correct.

Mr. Cotter: We have had a few challenges, but there is respect for Aboriginal leadership and the perspective that the leadership brings to these issues. We try to build on that by encouraging employers to look for opportunities to employ Aboriginal people in their companies. We decided that we needed to be more proactive and so, in 1992-1993, we introduced a strategy called the "Aboriginal Employment Development Program." Senators may find it referenced in the slides.

The program is not large and we do not invest much money in it. However, my department partners with an employer for one year to fund an employment coordinator. Our objective is to achieve an overall, representative workforce. When there is a vacancy, the Aboriginal coordinator will, with the community, try

M. Cotter: Au milieu des années 90, les dirigeants du gouvernement ont pris une série d'engagements visant à répondre aux besoins des Autochtones. Le premier ministre de l'époque, M. Romanow, à peu près au moment où il a été élu, s'est engagé à présenter une loi sur les Métis, ce qu'il a fait l'an dernier. Cela fait partie du «volet politique» des engagements. Au cours des négociations entourant des problèmes comme celui du droit des Autochtones à l'autonomie gouvernementale, les dirigeants du gouvernement des années 90 ont assuré un appui sur le plan constitutionnel. Le premier ministre Romanow et M. Bob Mitchell, ministre de la Justice et des Affaires autochtones, ont engagé la Saskatchewan en ce sens sous le régime de l'Entente de Charlottetown. Ce fut un élément de notre travail.

Une grande partie des recommandations de la Commission royale sur les peuples autochtones nous intéressait, et nous espérions pouvoir les appuyer. Beaucoup de recommandations positives ont été faites, particulièrement en ce qui concerne les provinces et ce qu'il est convenu d'appeler le «programme pratique». Nous commençons à être submergés de données en ce qui concerne les projections dans l'avenir. Le gouvernement de la Saskatchewan a perçu les tendances. Les dirigeants autochtones ont chargé l'Université de la Saskatchewan d'effectuer les travaux; cela ne venait pas de nous. Nous étions d'avis que nous devons devancer la vague, car elle menaçait de s'abattre sur nous de façon qui n'aurait pas été utile pour la société en général et pour la collectivité autochtone en particulier. C'était la reconnaissance d'un engagement politique face aux besoins des Autochtones. Par-dessus tout, la société saskatchewanaise se devait de relever ce grand défi si elle désirait qu'il se transforme en un débouché.

Le sénateur Sibbeston: Plus les Autochtones s'intègrent à la société, plus ils veulent que les institutions sociales reflètent leurs besoins. Dans les Territoires du Nord-Ouest, les Autochtones interviennent davantage dans tous les aspects de la vie en société: gouvernement, médias, entreprises et autres. Les Autochtones de la Saskatchewan ont-ils eu l'occasion d'influer sur la société ou de l'affecter en participant aux activités de différentes institutions saskatchewanaises?

M. Cotter: Vous parlez d'institutions qui ne sont pas expressément autochtones.

Le sénateur Sibbeston: C'est exact.

M. Cotter: Nous avons connu quelques difficultés, mais il y a du respect pour les dirigeants autochtones et l'angle sous lequel ils abordent les choses. Nous cherchons à progresser à partir de cette base, c'est-à-dire à encourager les employeurs à trouver dans leurs entreprises des possibilités d'emplois pour les Autochtones. Nous avons conclu que nous devons être plus proactifs. C'est pourquoi, en 1992-1993, nous avons adopté une stratégie intitulée «Programme de développement des emplois autochtones». Vous constaterez qu'il en est question dans les diapositives.

Ce n'est pas un programme qui est vaste, et nous n'y affectons pas beaucoup d'argent. Toutefois, il permet à mon ministère de conclure avec un employeur un partenariat d'une durée d'un an en vue d'assurer le financement d'un poste de coordinateur à l'emploi. Nous voulons aboutir en bout de piste à une population

to identify qualified candidates who can compete for those jobs. The coordinator may also try to identify the kinds of jobs that will be coming up. We prepare an audit of the kinds of positions that will come up in the future. That information is passed on to the Aboriginal community so that they can prepare themselves to apply for the jobs that will be available two years from now.

The result of these efforts is that we now have 40 partnership agreements. Some of these partnerships are with universities; some are with health boards; and some are with private employers. A steel company outside of Regina, IPSCO, is one of the partners. Within two weeks of entering into the agreement, they had hired 20 people to work as welders and steelmakers. These employees are not vice-presidents yet but getting them into those jobs is the base on which to build.

At the higher levels of the hierarchy in these organizations, Aboriginal people are not yet well represented but it is a commitment of the government to get there. We have focussed on trying to build a base and have significant numbers of Aboriginal people represented in the work force. Then, we will move on to increased representation for all levels of the workforce. We are on the road but we are not there yet.

Senator St. Germain: My question relates to a long-term strategy. There are many young people going through the process and their expectations are being built up. They may get an education, but what will they actually do for a living? The worst thing to do is to ask someone to do achieve something and then not be able to use his achievement to support himself.

Some of us believe that the government does not have the answer to this problem. Has any thought been given to attracting private sector industries to Saskatchewan, which would allow these people to have the opportunities?

Mr. Cotter: I am meeting with people at Natural Resources Canada concerning a series of industry-attracting, industry-addressing issues that you have identified. That is a challenge in Northern Saskatchewan where there has been a lot of development, but there is a certain point where if it is status-quo development, construction jobs are not there. We are working hard to address that. The day before I went on vacation, we met with the presidents of the northern uranium companies to see what opportunities can be developed in the north.

The province has specific economic development agendas. I try to help in some areas where it is appropriate, but it is not my area of expertise or responsibility. Hopefully that will come to fruition.

If Aboriginal people get educated and want to participate in Saskatchewan society, and we can manage the kind of inter-societal race-based tensions in a healthy way, there will be

active représentative. Lorsqu'un poste est libre, le coordinateur autochtone cherche à repérer, en collaboration avec la collectivité, des personnes qualifiées pouvant présenter leur candidature en vue de le combler. Le coordinateur peut aussi tenter de déterminer les genres de postes qui se libéreront. Nous menons une vérification de ces postes, puis nous transmettons l'information recueillie à la collectivité autochtone afin que ses membres puissent se préparer à présenter leur candidature à des postes qui deviendront disponibles dans deux ans.

Ces initiatives nous ont permis de conclure 40 partenariats. Certains d'entre eux sont intervenus avec des universités; d'autres, avec des commissions d'hygiène; et d'autres encore, avec des employeurs du secteur privé. Une société sidérurgique située à l'extérieur de Regina, l'IPSCO, compte au nombre de nos partenaires. Dans les deux semaines suivant la conclusion de l'entente, l'entreprise avait embauché 20 soudeurs et aciéristes. Ces employés ne sont pas encore des vice-présidents, mais leur intégration dans ces postes sert à établir les assises voulues.

Les Autochtones ne sont pas encore bien représentés dans le haut de la hiérarchie de ces organismes, mais le gouvernement s'est engagé à modifier la situation. Nous avons cherché principalement à établir les assises voulues et à veiller à ce qu'il y ait un nombre important d'Autochtones au sein de la population active. Au cours d'une étape subséquente, nous chercherons à accroître la représentation autochtone à tous les niveaux de la population active. Nous fonçons vers l'avant, mais nous n'avons pas encore atteint le but.

Le sénateur St. Germain: Ma question a trait à une stratégie à long terme. Beaucoup de jeunes se préparent, et on soulève chez eux des attentes. Il se peut qu'ils s'instruisent, mais comment gagneront-ils effectivement leur vie? La pire chose que l'on puisse faire, c'est de demander à quelqu'un d'atteindre un objectif donné, puis de ne pas lui accorder par la suite la possibilité de se servir de ses acquis pour subvenir à ses besoins.

Certains d'entre nous estiment que le gouvernement n'a pas la réponse à ce problème. A-t-on envisagé d'attirer en Saskatchewan des entreprises du secteur privé qui permettraient à ces jeunes de trouver des débouchés?

M. Cotter: Je rencontre des représentants de Ressources naturelles Canada concernant une série de questions susceptibles, comme vous l'avez souligné, d'attirer des industries. C'est un défi dans le nord de la Saskatchewan où il y a eu beaucoup de développement, mais arrive un temps où, si le développement plafonne, il n'y pas d'emplois dans la construction. Nous cherchons énergiquement à régler ce problème. La veille de mon départ en vacances, nous avons rencontré les présidents des entreprises d'uranium du nord en vue de déterminer les débouchés possibles dans cette région.

La province a des programmes précis de développement économique. Je tente d'apporter de l'aide dans les secteurs qui s'y prêtent, mais ce n'est pas mon domaine d'expérience ou de responsabilité. J'espère que cela se concrétisera.

Si les Autochtones s'instruisent et veulent s'intégrer à la société saskatchewanaise, et que nous pouvons gérer sainement les tensions intersociétales fondées sur la race, il y aura de

many jobs for Aboriginal people from every walk of Saskatchewan life. We are going to face a labour shortage in eight or ten years, or sooner, as every other province will, and we do not get many immigrants. Saskatchewan is a wonderful place to live, but not many people in the Ukraine or the Philippines know that. So our need for Aboriginal people to be in the work force are as great from a societal point of view as it is for the Aboriginal people to have the opportunities. The jobs will be there if Aboriginal people get the training.

Senator Chaput: I am thinking of the well being of the youth at the present time, and I am trying to see what kind of activity will contribute the most to the well-being of the Aboriginal youth. They are in a society where they need to bridge distances, more so than any other youth. It seems to me that there is a bridging distance that they must do amongst themselves. Then there are the elders and there are the youth. The youth want to want to feel at peace with themselves. They want to be proud of what they are. On the other hand, they also want to go on with their lives. Maybe the way they see life is not the way that the elders see it. It seems that there is bridging that needs to be done. There is bridging that must be done between the Aboriginal youth and non-Aboriginal youth, and the Aboriginal youth and the new life that they are facing in cities.

I must say that this presentation you have given us today was great. According to your experience, what activity contributed the most to the well-being of the youth? What helped them to enter the real world, go on with their lives, and be at peace with themselves?

Mr. Cotter: I think, in some ways, senator, your question relates to Senator St. Germain's question about whether the opportunities will be there? In some cases, Aboriginal youth have some real doubt about whether the future will work for them. Will they have hope?

We had a rash of young people, mostly Aboriginals, stealing cars in Regina. These were kids who did not see any hope in their lives. When would they ever own a SUV? They would have to steal one if they ever wanted to drive one. There was nothing that you could do to hurt these kids because they had no hope. I believe that participation in recreation is important, and confidence that if they study and succeed in school, opportunities will be there for them.

Saskatchewan is not there yet. I used to coach little league baseball in Regina. Some of the best young kids who played baseball in Regina were First Nations kids. However, hardly any Aboriginal kids participated in little league baseball in Regina. The basic opportunity that I took for granted as a kid, and my son and daughter took for granted as kids is not always there for Aboriginal people. They do not feel that this is their society. If we can get to the point where it is seen as "our" society, and that the wonders of being a member of Canadian society are there for them as well as they are for my family, almost everything else will fall into place.

nombreux emplois pour les Autochtones de la Saskatchewan venant de tous les horizons. Nous ferons face à une pénurie de main d'oeuvre dans huit ou dix ans, ou même avant, comme ce sera le cas dans toutes les autres provinces, et nous n'accueillons pas beaucoup d'immigrants. La Saskatchewan est un splendide endroit où il fait bon vivre, mais peu d'Ukrainiens ou de Philippiens le savent. Par conséquent, d'un point de vue social, il est tout aussi important pour nous que les Autochtones fassent partie de la population active qu'il l'est pour eux d'avoir des débouchés. Les emplois seront là si les Autochtones reçoivent la formation voulue.

Le sénateur Chaput: Je pense au bien-être des jeunes à l'heure actuelle, et j'essaie d'imaginer le genre d'activité qui contribuera le plus au bien-être des jeunes Autochtones. Ils appartiennent à une société où, plus que tous les autres jeunes, ils doivent combler un fossé. Selon moi, ils doivent combler eux-mêmes une partie du fossé. Puis il y a les anciens et les jeunes. Les jeunes veulent pouvoir se sentir en paix avec eux-mêmes. Ils désirent être fiers de ce qu'ils sont. Par ailleurs, ils veulent aussi aller de l'avant dans la vie. Les jeunes n'envisagent peut-être pas la vie de la même façon que les anciens. Il semble y avoir un fossé à combler. Il doit aussi y avoir un rapprochement entre les jeunes Autochtones et les jeunes non-Autochtones, ainsi qu'entre les jeunes Autochtones et leur nouvelle vie en milieu urbain.

Je tiens à souligner que votre présentation était remarquable. Selon votre expérience, quelle activité a le plus contribué au bien-être des jeunes? Qu'est-ce qui les a aidés à entrer dans le vrai monde, à aller de l'avant et à être en paix avec eux-mêmes?

M. Cotter: Selon moi, sénateur, votre question rejoint celle du sénateur St. Germain, qui a demandé s'il y aura des débouchés. Dans certains cas, les jeunes Autochtones se demandent vraiment s'ils auront un avenir. Auront-ils de l'espoir?

À Regina, il y a eu une série de vols de voitures commis par des jeunes, surtout des Autochtones. Ce sont des jeunes qui ne voyaient aucun espoir dans leur vie. Quand arriveraient-ils à se procurer un VLT? Il leur faudrait en voler un pour pouvoir un jour en conduire un. On ne pouvait rien faire devant ces jeunes, car ils n'avaient pas d'espoir. À mon avis, la participation à des loisirs est importante, et je crois que s'ils étudient et qu'ils réussissent bien, les débouchés seront là pour eux.

La partie n'est pas encore gagnée pour la Saskatchewan. J'ai été entraîneur dans la petite ligue de baseball à Regina. Certains des meilleurs jeunes joueurs de baseball de Regina étaient des jeunes des Premières nations. Toutefois, presque aucun jeune autochtone ne participait aux activités de la petite ligue de baseball de Regina. La possibilité que je tenais pour acquise lorsque j'étais jeune, et que mon fils et ma fille ont tenu pour acquise dans leur jeunesse, ne s'offre pas toujours aux Autochtones. Ils n'ont pas le sentiment que c'est leur société. Si nous pouvons aboutir au stade où l'on juge que c'est «notre» société, et que la chance d'être membre de la société canadienne existe pour eux et pour ma famille, presque tout le reste ira de soi.

The Acting Chairman: Time is getting short. Perhaps we can give you the rest of our questions and you can take them under advisement and send the replies to us. That will get you out of here at 10 o'clock.

Senator Sibbeston: I think this information that I am requesting would be very useful because our Senate committee is dealing with urban Aboriginal people, particularly the youth, and what can be done to improve their lives.

I am interested to know about programs that are aimed at getting Aboriginal people on their feet. I am referring to such things as the law school in Saskatoon that was aimed at native people. I am aware of some initiatives in the area of justice. Are there any Aboriginal people involved in your legislature or other levels of government?

In terms of media, and business, and training programs, it seems that Saskatchewan is a leader in doing some pretty positive things geared towards Aboriginal people. I think our committee would be interested to know how to go about this so that we can use this information wisely. It can encourage us in our recommendations because you will have given us examples of what has succeeded and what is working well.

The Acting Chairman: I have two questions, Mr. Cotter. In 1998, the federal government instituted an urban Aboriginal strategy to look at the socio-economic needs of urban Aboriginals. It was in partnership with the provinces and municipalities. Have you used it and if you have has it worked or not?

Second, we have heard from witnesses about the high rate of drug and alcohol addicts in the population. Does your province have a diagnostic program for persons with FAS or FAE?

Mr. Cotter: I should take these questions under advisement and provide the committee with a written response.

The Acting Chairman: It is now 10 o'clock, and I believe you do have another appointment. Thank you very much for being here today.

Mr. Cotter: In Saskatchewan slightly over nine per cent of the provincial employees are Aboriginal. Two or three members of the legislature are of Aboriginal descent, one is a cabinet minister.

I appreciate the opportunity to spend this time with you, and the next part of my day is less important.

The Acting Chairman: Tomorrow we have another meeting in another place. I am circulating some FAS information that is quite new that you might find interesting. So we stand adjourned.

The committee adjourned.

Le président suppléant: Le temps presse. Nous pouvons peut-être vous transmettre le reste de nos questions et vous pouvez les prendre en délibéré et nous envoyer les réponses. Cela vous permettra de sortir d'ici à 10 heures.

Le sénateur Sibbeston: Je pense que cette information que je demande serait très utile, car notre comité sénatorial s'occupe des Autochtones vivant en milieu urbain, surtout les jeunes, et de ce qui peut être fait pour améliorer leur vie.

Je suis intéressé de connaître les programmes destinés à aider les Autochtones à se prendre en main. Je parle de choses comme l'école de droit à Saskatoon qui était destinée aux Autochtones. Je suis au courant de certaines initiatives dans le domaine de la justice. Y a-t-il des Autochtones au sein de votre assemblée législative ou d'autres ordres de gouvernement?

En ce qui concerne les médias, les entreprises et les programmes de formation, il semble que la Saskatchewan soit un chef de file pour ce qui est de prendre des mesures tout à fait constructives en faveur des Autochtones. Je pense que notre comité serait intéressé à savoir comment on doit aborder cela pour pouvoir utiliser cette information de façon judicieuse. Cela peut nous encourager dans nos recommandations, car vous nous aurez donné des exemples de ce qui a réussi et de ce qui fonctionne bien.

Le président suppléant: J'ai deux questions, monsieur Cotter. En 1998, le gouvernement fédéral a lancé la Stratégie pour les Autochtones en milieu urbain, afin de se pencher sur les besoins socio-économiques des Autochtones en milieu urbain. Ce programme était administré en partenariat avec les provinces et les municipalités. L'avez-vous utilisé et dans l'affirmative, a-t-il fonctionné ou non?

Ensuite, des témoins nous ont parlé du fort taux de toxicomanes et d'alcooliques dans la population. Votre province a-t-elle un programme de diagnostic pour les personnes souffrant du syndrome d'alcoolisme foetal, SAF, ou des effets de l'alcoolisme foetal, EAF?

M. Cotter: Je vais prendre ces questions en délibéré et fournir au comité une réponse écrite.

Le président suppléant: Il est maintenant 10 heures et je crois que vous avez un autre rendez-vous. Je vous remercie beaucoup d'être venu témoigner ici aujourd'hui.

M. Cotter: En Saskatchewan, un peu plus de 9 p. 100 des fonctionnaires provinciaux sont des Autochtones. Deux ou trois députés de l'assemblée législative sont d'origine autochtone et c'est le cas également d'un ministre.

J'apprécie d'avoir l'occasion de passer ce temps avec vous et le reste de ma journée est moins important.

Le président suppléant: Demain, nous aurons une autre séance dans un autre endroit. Je fais circuler des renseignements sur le SAF qui sont tout à fait nouveaux et que vous pourriez trouver intéressants. Nous ajournons donc nos travaux.

La séance est levée.

OTTAWA, Wednesday, February 26, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 6:15 p.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Terry Stratton (*Acting Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Acting Chairman: Good evening. This evening, we welcome Warren Crowchild, founder of the National Native Sports Program. Warren is from Alberta. It is good to see another westerner here. Please proceed with your presentation, and then we will follow with questions.

Mr. Warren Crowchild, Founder, National Native Sports Program: Thank you. I am from the Tsuu T'ina First Nation, just outside the southwest boundary of Calgary, Alberta. I thank the committee for inviting me to be here today. To me, being invited to speak to the Senate really brings home the magnitude of what I have tried to accomplish during the 11 years since I started this program in 1992 in order to get a broader voice with regard to issues surrounding our Aboriginal youth on reserves, in the urban settings, or in any walk of life where we find and deal with Aboriginal youth on a day-to-day basis.

In 1992, I started my program just by sitting down, like we are sitting here, taking a piece of paper and a pen and writing down ideas from my experiences as a hockey player and ideas that I could bring back and use to teach Aboriginal youth. It was not about focussing in on finding money to do it. I think the greatest thing about teaching Aboriginal youth is that I have been there. I come from an Indian reserve. I remember all the life skills I had to learn, adapting to being away from home and the segregation within the community from which I came. Allowing myself to get my schooling in an urban setting was key to getting me further and further on in life, not only with respect to education but also with life skills that I needed to help me further on down the line.

When I was a young boy, I wanted to be in the National Hockey League. That was my goal and my dream. I was like every other Canadian youth who wanted to play hockey on an outdoor rink in the minus 30 degrees weather and having the dream to pursue a sport that I loved, which was hockey.

That being said, what drove me to start what I did was the desire to enable Aboriginal youth to experience through my eyes what I had experienced. Not all of it was good. There were a lot of stumbling blocks, a lot of racism, and a lot of putdown of our culture. Those roadblocks were thrown not only on the ice but

OTTAWA, le mercredi 26 février 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 18 h 15 pour étudier des questions qui touchent les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain au Canada et plus particulièrement, pour examiner l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes et d'autres questions connexes.

Le sénateur Terry Stratton (*président suppléant*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

Le président suppléant: Bonsoir. Nous accueillons aujourd'hui M. Warren Crowchild, fondateur du National Native Sports Program. M. Crowchild est de l'Alberta. Je suis content de voir un autre habitant de l'Ouest ici. Nous vous cédon la parole pour votre présentation, après quoi nous poserons nos questions.

M. Warren Crowchild, fondateur, National Native Sports Program: Merci. Je suis de la Première nation Tsuu T'ina, qui vit tout juste à la limite sud-ouest de Calgary, en Alberta. Je remercie le comité de m'avoir invité. Pour moi, être invité à prendre la parole au Sénat me permet vraiment de saisir l'ampleur du travail que j'ai essayé d'accomplir depuis 11 ans, soit depuis que j'ai lancé ce programme en 1992, afin de mieux décrire les problèmes que vivent nos jeunes Autochtones dans les réserves, dans les milieux urbains, ou partout ailleurs où l'on trouve des jeunes Autochtones et que l'on traite avec eux au jour le jour.

En 1992, j'ai créé mon programme. Je me suis assis, tout comme nous le sommes en ce moment, j'ai pris une feuille de papier et une plume, j'ai couché des idées sur pied découlant de mes expériences de joueur de hockey, et j'ai décrit comment je pourrais utiliser ces expériences pour enseigner ce sport aux jeunes Autochtones. Je ne me suis pas concentré sur la recherche de fonds pour ce faire. Je pense que ce qui est le plus merveilleux au sujet de l'enseignement à des jeunes Autochtones, c'est que je suis l'un d'eux. Je viens d'une réserve indienne. Je me souviens de toutes les connaissances pratiques que j'ai dû acquérir pour m'adapter au fait d'être éloigné de chez moi et à la ségrégation qui règne au sein de la collectivité qui était la mienne. Avoir la possibilité de faire mes études dans un milieu urbain était essentiel pour me faire avancer dans la vie, non seulement en ce qui a trait à l'éducation, mais aussi en ce qui concerne toutes les compétences de base dont j'avais besoin pour aller de l'avant dans la vie.

Lorsque j'étais jeune, je voulais faire partie de la Ligue nationale de hockey. C'était mon but et mon rêve. Je n'étais pas différent des autres jeunes Canadiens qui voulaient jouer au hockey sur une patinoire extérieure à moins 30 degrés et je caressais le rêve de pratiquer un sport que j'aimais, le hockey.

Cela étant dit, ce qui m'a amené à faire ce que j'ai fait, c'était le désir de permettre aux jeunes Autochtones de faire l'expérience, par mon entreprise, de ce que moi-même j'avais vécu. Tout n'était pas positif. J'ai dû affronter beaucoup d'obstacles, beaucoup de racisme, on a beaucoup dénigré notre culture. Ces obstacles, je les

also off the ice. I have some great stories that I do not want to get into today, but those are the key components to why I started my program.

Please bear with me as I go along, because I do not have anything written down.

The greatest thing our program offers is teaching Aboriginal youth life skills away from the reserve and their family life. Hockey evolves from the minor league to the juniors and then to the pro hockey league. Many of these skills are not taught to Aboriginal youth. There is an ugly stereotype that Aboriginal players carry with them, even to the NHL level, of being a drunk Indian who misses curfews, who will be in a bar after-hours, who will not be in school and who will always be the fourth-line fighter. I am sure you have heard about the stereotype burden that many Aboriginal hockey players carry.

Our program goal is to overcome all of those obstacles. We are not saying that we have all the answers but we are able to bring ourselves to the level of the kids in our communities so that we can at least listen to them. I go to schools, community centres, Friendship Centres and even jails to visit kids and young offenders in Calgary. Many people do not want to listen and so they feel shut out. It is twice as hard for Aboriginal urban youth because they lose their culture and their identity.

How do we combat that? How do we address that issue? Many kids will identify their Aboriginal ancestry. How do we teach them about their culture? We bring in instructors to the NHL and to the junior ranks so that Aboriginal players of all ages can benefit. Mostly we listen, and try to understand what is happening so that we can try to help them.

Many urban Aboriginal youth are born in that setting, which is an advantage that they have over kids born on the reserve. That is because they learn to expand their horizons socially and physically through economic circles and schooling. That is a definite advantage. However, they lose their cultural identity because they are not living that cultural way of life.

Our program deals with many kids who have been raised by single parents or grandparents, and kids who are foster children because they have been given up for adoption. These kids always ask who they are, and where they come from, and they wonder what it is like to be native. We open our doors and try to teach them with stories and discussions about what it is to be Aboriginal.

A kid came to me from the young offenders centre in Calgary three years ago, and he wanted to be a hockey goalie. He was a phenomenally good-sized kid but he had the wrong direction

retrouvais non seulement sur la glace, mais à l'extérieur de la patinoire. Je pourrais vous raconter des histoires très intéressantes, ce que je ne ferai pas aujourd'hui, mais qui sont les principales raisons pour lesquelles j'ai entrepris mon programme.

Je vous demanderais d'être indulgent à mon endroit car je n'ai pas de notes écrites.

L'élément le plus important de notre programme, c'est qu'on enseigne les connaissances pratiques aux jeunes Autochtones qui ne sont pas dans la réserve et qui sont éloignés de leur famille. Pour ce qui est du hockey, les jeunes évoluent de la ligue mineure à la ligue junior, et ensuite ils peuvent accéder au niveau professionnel. Nombre de ces connaissances ne sont pas enseignées aux jeunes Autochtones. Il y a un stéréotype affreux qui afflige les joueurs autochtones, même au niveau de la LNH: on les qualifie d'Indiens ivres qui ne respectent pas les couvre-feux, qui sont dans les bars après les heures de fermeture, qui ne fréquentent pas l'école et qui seront toujours dans le quatrième trio. Je suis certain que vous avez déjà entendu parler de ce stéréotype que doivent supporter de nombreux joueurs de hockey autochtones.

L'objectif de notre programme est de surmonter tous ces obstacles. Nous ne prétendons pas avoir toutes les réponses, mais nous sommes capables de nous mettre au niveau des enfants de nos collectivités pour au moins pouvoir les écouter. Je me rends dans les écoles, les centres communautaires, les centres d'amitié, même dans les prisons, pour y rencontrer les enfants et les jeunes contrevenants de Calgary. Beaucoup ne veulent pas écouter ce que j'ai à dire et se sentent exclus. C'est deux fois plus difficile pour un jeune Autochtone vivant en milieu urbain parce qu'il perd sa culture et son identité.

Mais comment combattre ce phénomène? Comment abordons-nous le problème? Beaucoup de jeunes vont s'identifier à leurs racines autochtones. Comment leur enseigner leur culture? Nous amenons des instructeurs à la LNH et dans les ligues juniors pour que les joueurs autochtones de tout âge puissent profiter de cet entraînement. Surtout, nous écoutons et nous essayons de comprendre ce qui se passe afin de pouvoir tenter de les aider.

Beaucoup de jeunes Autochtones vivant en milieu urbain sont nés dans ce milieu, ce qui est un avantage par rapport aux enfants nés dans les réserves. Ils apprennent à élargir leurs horizons à l'échelle sociale et sur le plan physique au contact des cercles économiques et par leurs études. C'est là certainement un avantage. Cependant, ils perdent leur identité culturelle parce qu'ils ne vivent pas cette culture.

Notre programme s'intéresse à de nombreux enfants qui ont été élevés par un chef de famille monoparentale ou par des grands-parents, des enfants qui vivent en foyer nourricier parce qu'ils ont été donnés en adoption. Ces jeunes demandent toujours qui ils sont, d'où ils viennent, et de quoi il en retourne d'être Autochtone. Nous ouvrons nos portes et nous essayons de leur faire part de récits et de discussions sur la réalité autochtone.

Il y a trois ans, un jeune du centre des jeunes contrevenants de Calgary est venu me voir, il voulait devenir gardien de buts au hockey. Il était très grand, mais il était sur la mauvaise pente, il

because he grew up on the street and did not have a role model to follow. He had no guide at home or at school to help him with school, life in general and sports. I told this boy that I could help him after he did his time and that, after he talked to his parents, he could come to see me. About one week after he got out, he got himself in trouble again. He phoned me and he said, "You know, Warren, you told me to come see you and I never did. I am sorry, but this is what I have done. I got myself in trouble with the law. Now I am a young adult and I have to do the time for the crime." That bothers me because we have always tried to be there for every kid that we could.

When I was a young man, I saw much of the world because I played hockey in Europe during two separate trips. I played professional hockey for two years and so I learned a great deal about the real world. We see many youths who come from the reserve and their lives are confined to the walls of the reserve. How do you broaden their horizons? How do you bring them to understand that there is more to life than what they see around them this week and next week? How do you channel their aggression and their emotion in a positive way? How do you find and guide their will to learn and to be successful? That is one thing that we still learn in our program.

I do not know if my words today will help you in any way but they did come from my heart. I would be happy to answer your questions.

Senator Sibbeston: The topic is pretty important to our study because we have heard a great deal about the problems of youth in the urban centres. No one has ever talked about sports, which is an important facet of healthy development in youth. I would like to know more about your organization. What is it, and how many people are involved?

Mr. Crowchild: I founded the organization and I run it 365 days per year. I have a Web site and I will leave the address for committee members to take a look. The site covers every aspect of the organization and how I offer the program to youth. I can safely say that I am the only person directly involved in the organization, although I do have many associates with the NHL Diversity Task Force and with the NHL Players Association Goals and Dreams Fund. However, being affiliated with them does not mean that we have access to the money. We have support personnel during the summer for the hockey schools — the role players' program — that we offer to youth. That is sort of the basis of the National Native Sports Program.

We have an equipment bank for Aboriginal youth. We offer equipment to kids from single-income or low-income families. We have an application form on our Web page that kids can download. That is how most people make contact with me. We go into many First Nations communities in Canada and talk to youth in the schools and in the communities to tell them about

avait grandi dans la rue et n'avait pas de modèle de comportement à suivre. Il n'avait aucun guide ni à la maison ni à l'école pour l'aider dans ses études, dans la vie en général ou dans les sports. J'ai dit à ce jeune que je pouvais l'aider une fois qu'il aurait purgé sa peine et qu'il pouvait venir me voir après qu'il aurait parlé à ses parents. Environ une semaine après être sorti du centre, il s'est remis les pieds dans les plats. Il m'a téléphoné et il m'a dit: «Vous savez, Warren, vous aviez dit de venir vous voir et je n'y suis jamais allé. Je suis désolé, mais c'est ce que j'ai fait. Je me suis encore mis dans de beaux draps avec la loi. Maintenant, je suis un jeune adulte et je dois purger ma peine pour le crime.» Cela me dérange parce que nous essayons toujours d'être là pour chaque enfant.

Lorsque j'étais un jeune homme, j'ai voyagé de par le monde parce que j'ai joué au hockey en Europe lors de deux voyages distincts. J'ai joué dans le hockey professionnel pendant deux ans, ce qui m'a familiarisé avec le vrai monde. On voit de nombreux jeunes qui viennent des réserves et dont la vie est confinée aux limites de la réserve. Comment élargir leurs horizons? Comment les amener à comprendre que la vie a plus à offrir que ce qu'ils voient autour d'eux cette semaine et la semaine prochaine? Comment canaliser leur agressivité et leurs émotions de façon positive? Comment dépister et orienter leur volonté d'apprendre et d'avoir du succès? C'est une des choses que nous apprenons encore dans notre programme.

Je ne sais pas si mon exposé d'aujourd'hui vous aidera, mais j'y suis allé avec mon cœur. Je me ferai un plaisir de répondre à vos questions.

Le sénateur Sibbeston: La question est très importante pour notre étude parce que nous avons beaucoup entendu parler des problèmes des jeunes dans les centres urbains. Personne ne nous a jamais parlé de sport, ce qui est une facette importante du développement sain des jeunes. J'aimerais en connaître davantage au sujet de votre organisation. En quoi consiste-t-elle, combien de personnes y participent?

M. Crowchild: J'ai fondé l'organisation et je la dirige 365 jours sur 365. J'ai un site Web dont je vais laisser l'adresse aux membres du comité s'ils veulent le consulter. Le site porte sur tous les aspects de l'organisation et on y décrit la façon dont j'offre le programme aux jeunes. Je peux dire sans risque de me tromper que je suis la seule personne directement impliquée dans l'organisation, même si j'ai de nombreux associés au Groupe de travail de la LNH sur la diversité ainsi qu'avec la NHL Players Association Goals and Dreams Fund. Cependant, le fait d'être affilié à ces gens-là ne veut pas nécessairement dire que nous avons accès à l'argent. Nous avons du personnel de soutien durant l'été pour les écoles de hockey — le programme des modèles — que nous offrons aux jeunes. C'est en quelque sorte la façon dont fonctionne le National Native Sports Program.

Nous avons une banque d'équipement pour les jeunes Autochtones. Nous offrons de l'équipement aux jeunes qui proviennent de familles à revenu unique ou à faible revenu. Vous trouverez sur notre site Web un formulaire de demande que les jeunes peuvent télécharger. C'est ainsi que la plupart des gens me contactent. Nous nous rendons dans de nombreuses

what it takes if they want to take on the challenges of being a hockey player. This is what it takes. I firmly believe that these are the steps you must follow to be successful.

Senator Sibbeston: In the last month or so, at the junior world championships, we saw Jordin Tootoo, who is no doubt a great inspiration to young people, and in particular to Aboriginal young people. I am curious to know, amongst the First Nations people are there young players coming along in the system who may some day be a Jordin-type player; who might be an inspiration to other youth?

Mr. Crowchild: It is funny you should ask that question. I met Jordin Tootoo four years ago when he was a 16-year-old player with the Brandon Wheat Kings. At that time, I was visiting relations in Vancouver. I helped him stay in camp. His parents flew in from Rankin Inlet. They were having a tough time getting by. We stepped in and said, "We have some money that we saved from the hockey school in the summer. Let us help you out. Let us pay a week's motel costs for you and help you with that cost." In a sense, the National Native Sports Program is there to help Aboriginal youth in every facet, whether it is just talking to them or being at that game to answer questions that they might have.

There are some youths coming in behind Jordin. I was watching a hockey game on Tuesday night. There is another player who played for the San José Sharks, Jonathon Cheechoo. We have three Aboriginal players. The third is a young boy with the Saskatoon Blades, Wacey Rabbit.

What draws success to those players, in comparison to the other thousand junior players? The biggest difference is that they have taken themselves away from the reserve into a different setting, whether they have adopted themselves into another family or moved totally away from the reserve and the negative things that Aboriginal youth face in the summer months. People and hockey organizations tell them what they have to do. They must commit for 12 months of the year in order to be successful at this level. That is what I see in these three young gentlemen who are playing at major junior level.

How do we help that? How do we help more Aboriginal youth find that same path? Our problem is that we do not have access to the funding that filters to First Nations. Within the treaty zone of Alberta in which I live, the funding is not there. Perhaps it filters to the reserves, but not down to programs like mine. If the funding were available to help our program open more doors for these youth, you would see us being able to address more success stories.

Senator Sibbeston: I am curious to know your views on the state of sports amongst First Nations people, in particular. Do many First Nations have good athletic programs that can be an incentive, and developmental type programs for youth?

collectivités des Premières nations au Canada, nous parlons aux jeunes dans les écoles et dans les collectivités pour leur dire ce qu'il faut avoir s'ils veulent relever les défis et devenir joueurs de hockey. C'est ça que ça prend. Je crois fermement que ce sont là les étapes à suivre pour avoir du succès.

Le sénateur Sibbeston: Le mois dernier, aux championnats mondiaux juniors, nous avons vu Jordin Tootoo, qui est sans aucun doute une grande inspiration pour les jeunes, en particulier les jeunes Autochtones. Je suis curieux de savoir si parmi les gens des Premières nations, il y a de jeunes joueurs qui ressortent du système et qui pourraient devenir un jour des joueurs semblables à Jordin, des jeunes qui pourraient être une inspiration pour les autres jeunes?

M. Crowchild: C'est drôle que vous me posiez cette question. J'ai rencontré Jordin Tootoo il y a quatre ans. Il avait 16 ans et il jouait avec les Wheat Kings de Brandon. À ce moment-là, j'étais en visite chez des parents à Vancouver. Je l'ai aidé à rester au camp, ses parents sont venus en avion de Rankin Inlet. Les choses n'étaient pas faciles pour eux. Nous sommes intervenus et nous avons dit: «Nous avons économisé un peu d'argent de l'école de hockey cet été. Nous allons vous aider. Nous allons vous payer les frais de motel pour une semaine.» En un sens, le National Native Sports Program vise à aider les jeunes Autochtones à maints égards, que ce soit seulement leur parler ou encore assister au match pour répondre aux questions qu'ils pourraient avoir.

Il y a des jeunes qui suivent les traces de Jordin. Je regardais un match de hockey mardi soir, et il y a un autre joueur qui a joué pour les Sharks de San José, Jonathon Cheechoo. Nous avons trois joueurs autochtones. Le troisième est un jeune homme qui joue avec les Saskatoon Blades, Wacey Rabbit.

Qu'est-ce qui fait que ces joueurs ont du succès comparativement à des centaines d'autres au niveau junior? La plus grande différence, c'est qu'ils sont sortis de la réserve pour vivre dans un milieu différent, qu'ils aient été adoptés par une autre famille ou qu'ils se soient totalement éloignés de la réserve et des choses négatives que vivent les jeunes Autochtones durant les mois d'été. Les gens et les organisations de hockey leur disent ce qu'ils doivent faire. Ils doivent s'engager pendant 12 mois de l'année pour avoir du succès à ce niveau. C'est ce que je constate chez ces jeunes hommes qui jouent à un niveau plus élevé.

Mais comment les aider? Comment aidons-nous d'autres Autochtones à suivre la même voie? Notre problème, c'est que nous n'avons pas accès aux fonds qui sont accordés aux Premières nations. Dans la zone de l'Alberta dans laquelle je vis, on n'a pas de financement. Peut-être l'argent est-il donné aux réserves, mais il ne se rend pas à des programmes comme le mien. Si nous avions le financement nécessaire pour aider notre programme à ouvrir davantage de portes à ces jeunes, vous verriez que nous pourrions vous raconter plus d'histoires à succès.

Le sénateur Sibbeston: J'aimerais savoir ce que vous pensez de la situation du sport chez les peuples des Premières nations en particulier. Est-ce qu'il y a beaucoup de Premières nations qui ont des programmes d'athlétisme qui peuvent être un incitatif, des programmes de perfectionnement pour les jeunes?

Mr. Crowchild: Honestly, yes, and no: Yes, in the sense that we have the North American Indigenous Games where we bring together all the First Nations to compete. Our challenge back to the Aboriginal people is how to get to meet at the national level, not only in hockey but also at every aspect of sports, including the Olympics, football, baseball, basketball or whatever sport is out there. I challenge any youth to get to that next level. We are not gaining in that regard.

I tied myself in with a championship in Cornwall, Ontario. I was part of it last year. Their first initial year was last April. The Aboriginal Sports Circle has taken strides in the right direction for hockey. Every province is allowed to bring the top 15 to 17-year-old native male and female teams to this championship.

I have always pushed them. They have asked me, "What can we do to bring this hockey program to a bigger and broader stage?" I told them, "You push the right buttons and you get yourself involved with the Canadian Hockey Association." In that way, the CHA is recognizing their program at the same level as they would the Air Canada Cup, the Memorial Cup or any national program that has evolved from the CHA. I see that happening with the Aboriginal Sports Circle.

In the field of hockey, I see the progress. It will not happen overnight. It is slowly changing. However, knowing what I have done over the 11 years and what the Aboriginal Sports Circle is doing now, I give them two thumbs up in that capacity.

Senator Christensen: I would like to explore a little bit more about the National Native Sports Program. You say that you are the founder. Is there a facility? Do you have an office? Where do you keep your equipment? You say that you do not get much funding. What funding do you get?

Mr. Crowchild: The funding we get every year is minimal. I am from the Tsuu T'ina Nation. We have a facility there that can accommodate running a hockey school. I do have an office on the reserve. I have access to a fax, desk and computer where I can get information, but we do not have a set facility.

It is possible. I have always pushed the Diversity Task Force from the NHL and even the Goals and Dreams Fund. We do need a national facility. We do need something for this program. It has jumped leaps and bounds over the 11 years from where we started in 1992 to where we sit tonight. There is so much that has been accomplished, but how do you get that recognition? I am probably not the guy to say the right things or to push the right buttons in order to access that funding. The money is there, within the First Nations. It may be racism within our people. They do not channel the funds back to programs such as mine. I can talk to people until I am blue in the face about what the National Native Sports Program does, but I leave it to people to invite me to events, such as what I am doing here tonight. This has broadened our picture.

M. Crowchild: Honnêtement, oui et non. Oui, en ce sens que nous avons les Jeux autochtones d'Amérique du Nord où toutes les Premières nations se font concurrence. Le défi que l'on a avec les peuples autochtones, c'est de voir comment se rencontrer au niveau national, non seulement dans le domaine du hockey, mais dans tous les aspects des sports, y compris les Jeux olympiques, le football, le baseball, le basket-ball, peu importe le sport. Je mets toujours les jeunes au défi d'accéder à un niveau supérieur. Nous n'avons pas beaucoup de succès à cet égard.

Je me suis impliqué dans un championnat à Cornwall, en Ontario. J'y ai participé l'an dernier. Le premier match a eu lieu en avril dernier. Le Cercle sportif autochtone a fait des progrès dans la bonne direction en matière de hockey. Toutes les provinces ont le droit d'inscrire les meilleures équipes de jeunes garçons et filles de 15 à 17 ans à ce championnat.

Je les ai toujours encouragés et ils me demandent: «Que pouvons-nous faire pour élargir et amplifier ce programme de hockey?» Je leur réponds: «Vous poussez les bons boutons et vous vous impliquez auprès de l'Association canadienne de hockey.» Ainsi, l'ACH reconnaît le programme au même niveau qu'elle le ferait pour la Coupe Air Canada, la Coupe Memorial ou tout programme national qui vient de l'ACH. Je constate que cela est en train de se produire avec le Cercle sportif autochtone.

Dans le domaine du hockey, je réalise aussi qu'il se fait des progrès. Cela ne va pas se produire du jour au lendemain, les choses changent lentement, cependant, sachant ce que j'ai fait depuis plus de 11 ans et ce que le Cercle sportif autochtone fait maintenant, alors là, je leur lève mon chapeau.

Le sénateur Christensen: J'aimerais en savoir un petit peu plus au sujet du National Native Sports Program. Vous dites que vous en êtes le fondateur. A-t-il des locaux? Avez-vous un bureau? Où gardez-vous votre équipement? Vous dites ne pas recevoir beaucoup de financement. D'où provient votre financement?

M. Crowchild: Le financement que l'on obtient chaque année est minimal. Je suis de la nation Tsuu T'ina. Nous avons un local où nous pouvons tenir une école de hockey. J'ai effectivement un bureau dans la réserve. J'ai accès à un télécopieur, à un bureau et à un ordinateur où je peux obtenir de l'information, mais nous n'avons pas de local comme tel.

Cela est possible. J'ai toujours talonné le Groupe de travail sur la diversité de la LNH et même le Goals and Dreams Fund. Il nous faut un bureau national. Nous avons besoin de quelque chose pour ce programme. Notre programme a fait des progrès énormes depuis 11 ans, depuis sa création en 1992. Beaucoup de choses ont été accomplies, mais comment être reconnu? Je ne suis probablement pas la bonne personne pour dire les bonnes choses ou pour pousser les bons boutons au bon moment afin d'avoir accès à ce financement. L'argent est là, dans les Premières nations. C'est peut-être du racisme au sein de notre peuple. On ne canalise pas les fonds vers des programmes comme le mien. Je peux parler aux gens ad nauseam du National Native Sports Program, mais je leur laisse le soin de m'inviter à des événements, comme je le fais ici ce soir. Cela nous met davantage en évidence.

We do have a facility. The equipment is stored in my dad's basement. All of us eight kids moved out of his big house.

Senator Christensen: He has lots of room.

Mr. Crowchild: We have a full set of hockey equipment for 20 youth. We do not have money to purchase things through CCM or Cooper, or such places. We are there to help kids, but we do not have the money to help every kid.

Senator Christensen: You have the equipment, and you are running the hockey school where you live?

Mr. Crowchild: Yes.

Senator Christensen: That is the only hockey school that you are running unless you get invited to other places? Do you get invited by other sports organizations to help in hockey schools?

Mr. Crowchild: Yes, but not so much hockey schools. The hockey championship that they have in Cornwall, I was brought in as an evaluator. They have 7 provinces represented from across Canada in the tournament. I am a hockey scout for junior hockey. I evaluated the top 20 players to go to the national program in Thunder Bay.

You might want to knock on the door of the Aboriginal Sports Circle because they have the championship coming up at the end of April this year.

Senator Christensen: You call it the National Native Sports Program, However, it seems to be only hockey. Are there any other sports involved?

Mr. Crowchild: If the kids are not asking me about hockey, they are asking about rodeo. Rodeo is big with the Aboriginal people; so is basketball. We have a young girl who plays for the Saint Trojans in the ACAC in Alberta, and she had questions. How do I dot the i's and cross the t's for the life skills I need to be successful? On that question alone, I can adapt what I am teaching in hockey to other skills.

Senator Christensen: How do you get the kids to come to your hockey school? How do they find you if they do not have a computer or whatever?

Mr. Crowchild: A lot of it is just advertising, I guess — getting posters out, putting advertisements in the *Windspeaker*, or in the Alberta Native *Sweetgrass*. I was interviewed by CBC Northwest Territories three years ago and a lot of people found me through that channel. If you do a search on any web page and punch in my name, you will find me there. A lot of people click on it. I actually got a call from the Northwest Territories from a gentleman who was looking for a goalie school for his son, and I e-mailed him back with regard to the program we are running in May.

Senator Christensen: Are most of the kids who come to your school from urban areas, reserves or from all over?

Nous avons effectivement un local. L'équipement est rangé dans le sous-sol de mon père. Les huit enfants de la famille ont tous quitté cette grande maison.

Le sénateur Christensen: Il a beaucoup d'espace.

M. Crowchild: Nous avons un équipement de hockey complet pour 20 jeunes. Nous n'avons pas l'argent pour acheter de l'équipement CCM ou Cooper. Nous sommes là pour aider les jeunes, mais nous n'avons pas d'argent pour tous les aider.

Les sénateurs Christensen: Vous avez l'équipement, et vous tenez une école de hockey à l'endroit où vous vivez?

M. Crowchild: Oui.

Le sénateur Christensen: C'est la seule école de hockey que vous dirigez, à moins que vous soyez invité ailleurs? Est-ce que d'autres organismes de sport vous invitent à venir aider des écoles de hockey?

M. Crowchild: Oui, mais pas tellement pour les écoles de hockey. Pour le championnat de hockey qui se tient à Cornwall, j'ai été invité en tant qu'évaluateur. Sept provinces canadiennes sont représentées au tournoi. Je suis un éclaireur pour le hockey junior. J'ai évalué les 20 premiers joueurs qui participeront au programme national à Thunder Bay.

Peut-être devriez-vous vous informer au Cercle sportif autochtone qui tient un championnat qui aura lieu à la fin d'avril.

Le sénateur Christensen: Vous appelez votre programme le National Native Sports Program, mais il me semble que ce soit seulement pour le hockey. Y a-t-il d'autres sports?

M. Crowchild: Si les jeunes ne me demandent pas de jouer au hockey, ils veulent faire du rodéo. Le rodéo est très populaire auprès des jeunes Autochtones, tout comme le basket-ball. Nous avons une jeune fille qui joue pour le Saint Trojans dans l'ACAC en Alberta, et elle se posait des questions. Comment acquérir parfaitement toutes les connaissances de base dont j'ai besoin pour avoir du succès? Quand on me pose ce genre de question, je peux adapter à d'autres compétences ce que j'enseigne au hockey.

Le sénateur Christensen: Comment recrutez-vous les jeunes à votre école de hockey? Comment peuvent-ils vous trouver s'ils n'ont pas d'ordinateur?

M. Crowchild: On fait beaucoup de publicité — on utilise des affiches, on passe des annonces dans le *Windspeaker* ou dans le *Native Sweetgrass* en Alberta. J'ai été interviewé par CBC Territoires du Nord-Ouest il y a trois ans, et beaucoup de gens m'ont vu à la télé. Si vous faites une recherche sur une page Web et que vous inscrivez mon nom, vous allez m'y trouver. Beaucoup de gens cliquent là-dessus. En fait, j'ai reçu un appel d'un homme des Territoires du Nord-Ouest qui cherchait une école de gardiens de buts pour son fils; je lui ai répondu par courrier électronique en lui parlant du programme que nous aurons en mai.

Le sénateur Christensen: Est-ce que la plupart des jeunes qui s'inscrivent à votre école sont de milieu urbain, des réserves ou s'ils viennent de partout?

Mr. Crowchild: They are from all over. I have kids from Quebec.

Senator Christensen: Do you have accommodation for them?

Mr. Crowchild: No. As with any other hockey school that you see, we leave that up to them. We strongly advise the youth to come with their parents. It is like a holiday setting for them to come to Calgary and be involved in a hockey school for a week. They take care of their own accommodation in the city. We run a day program, offering breakfast and lunch, but after the day is finished, the parents are there to take care of their youth.

When we first started in 1993, I believe, we had this great idea to set up tepees and house 80 kids in tepees. Well, that was a 24/7-week, because you have kids running all over the place. It was a great atmosphere. We brought in elders to talk to the kids about our native background. We had Jarome Aginla there, along with Sandy McCarthy, Norm Maracle, Gino Odjick and others.

There used to be another hockey school that did the same sort of thing in Lloydminster. It was called the Role Models Hockey School. I believe the head scout for the Vancouver Canucks, Ron Delorme, runs that program.

Senator Christensen: Have you gone out and looked at the private sector for funding — suppliers of equipment, some of the national hockey league teams, that sort of stuff?

Mr. Crowchild: When I first started, I sent a letter to every NHL club. I told them that I was not asking for anything; I just wanted them to know that the program is there and that this is what we are trying to do. A company that I am involved with called Graph is on our Web site, and they have given us a deal on custom fit skates, like they do to with the NHL players. They are a major supplier to professional hockey players, and they gave us a wholesale cost on purchasing skates for our youth. That helped a lot, because one year we must have purchased about 120 pairs from them. However, we still had to make that purchase and pay half of the cost.

I have knocked on every door. In 1998, I got some funding from the Ministry of Youth, Ms. Blondin-Andrew. I stretched that funding as far as I could go that year, and we still came in under budget. If you are running a hockey school, you are buying the food, the supplies, whether it is sweaters, T-shirts, tracksuits or whatever. You have to pay for the ice, accommodation for the instructors, instructor's fees. It does amount to dollars.

Senator Christensen: Is there a fee to come to your school?

Mr. Crowchild: There is a fee that we have to implement.

Senator Christensen: Where would a single mom get that kind of money?

M. Crowchild: De partout. J'ai des jeunes du Québec.

Le sénateur Christensen: Est-ce que vous pouvez les loger?

M. Crowchild: Non, comme dans toutes les autres écoles de hockey, ce sont les jeunes qui doivent s'occuper de cela. Nous leur conseillons fortement d'être accompagnés de leurs parents. C'est comme des vacances pour eux de venir à Calgary et de s'intéresser à une école de hockey pendant une semaine. Ils doivent trouver leur propre hébergement dans la ville. Nous avons un programme de jour, où on offre le petit déjeuner et le lunch, et une fois la journée terminée, les parents sont là pour s'occuper de leurs jeunes.

Lorsque nous avons commencé en 1993, je crois, nous avions eu cette idée magnifique de monter des tentes et d'accueillir 80 jeunes dans des tipis. Eh bien, cela voulait dire nous occuper des jeunes 24 heures sur 24, sept jours sur sept, qui étaient partout. L'atmosphère était merveilleuse. Nous avons demandé à des aînés de venir parler aux jeunes de nos racines autochtones. Nous avons accueilli Jarome Aginla, de même que Sandy McCarthy, Norm Maracle, Gino Odjick et d'autres.

Il y avait une autre école de hockey qui faisait à peu près la même chose à Lloydminster. Elle s'appelait la Role Models Hockey School. Je crois que c'est le chef éclairaire des Canucks de Vancouver, Ron Delorme, qui administre ce programme.

Le sénateur Christensen: Avez-vous pensé vous tourner vers le secteur privé pour obtenir du financement — des fournisseurs d'équipement, certaines équipes de la ligue nationale, entre autres?

M. Crowchild: Lorsque j'ai commencé, j'ai envoyé une lettre à tous les clubs de la LNH. Je leur ai dit que je ne demandais rien: je voulais simplement qu'ils sachent que le programme existait et ce que nous tentions de faire. Une des entreprises à laquelle je m'intéresse s'appelle Graph, elle est affichée sur notre site Web, elle donne un escompte sur les patins, comme on offre aux joueurs de la LNH. Cette entreprise est un fournisseur majeur des joueurs de hockey professionnels, elle nous a vendu beaucoup de patins au prix coûtant pour nos jeunes. Cela nous a beaucoup aidés parce qu'une année, nous avons dû leur acheter environ 120 paires. Nous avons quand même fait l'achat, mais nous n'avons payé que la moitié du prix.

J'ai frappé à toutes les portes. En 1998, j'ai eu du financement du Secrétariat à la jeunesse, dirigé par Mme Blondin-Andrew. J'ai étiré l'argent autant que j'ai pu cette année-là, et nous avons pu respecter notre budget. Si vous tenez une école de hockey, il faut acheter de la nourriture, des fournitures, que ce soit des chandails, des t-shirts, des ensembles d'entraînement ou peu importe. Il faut payer la glace, le logement et le salaire des instructeurs. Ça fait beaucoup d'argent.

Le sénateur Christensen: Les jeunes doivent-ils payer pour s'inscrire à votre école?

M. Crowchild: Pas encore.

Le sénateur Christensen: Comment une mère célibataire pourrait-elle payer ce coût?

Mr. Crowchild: On our web page, we have an option for a single mother with two kids to inquire through our program about how we can work out something for her two kids to attend — whether it is cost-sharing or paying 50 per cent. We offer that communication to people, to allow them to say, “I have two sons. I can only afford to pay for one.” Because you have come to me with that concern, maybe we will let your two kids in for the price of one.

The program really tries not to turn a kid away. I have never turned one kid away in my life. If we have a single mom with three kids, and she can afford \$100, then we will take those kids because we do not want to say no. The biggest thing that we do in our hockey school is make these kids feel important, make them feel like there is hope.

That is what I strive to teach in schools when I talk to youth. Yes, these are all the obstacles that you will face through the game of hockey — and I chose hockey because that is what I played — but you have to learn life skills away from the game. You are playing hockey for two hours in a day. What are you doing for the other 22 hours? Those are the skills that I want to teach. With the instructors that we bring in, we give them a pre-knowledge of what we are focussing on to teach the youth who are coming to the hockey school.

Senator Chaput: If I understand correctly, you teach life skills also to those kids through hockey. How many kids a year would you say that you can reach through what you are doing?

Mr. Crowchild: Taking a whole year — schools, hockey schools, lectures — I would estimate close to 2,500.

Senator Chaput: What age group would they be?

Mr. Crowchild: I have talked to kids in kindergarten. It is not so much saying, “This is what you are going to do.” I have children myself and I have tried to be instrumental in raising my own sons. When I talk with kids in kindergarten, I do things like bringing the mascot from the Calgary Flames along, or showing them a hockey video and saying “This is what hockey is about. This is what N.H.L. players do. This is what you want to accomplish.” I have to keep referring back to hockey because that is the basis of our program, but we have branched out into many fields.

I have talked with youth from kindergarten right up to grade 12, and I have talked to a couple colleges as well — the University of Lethbridge, Mont Royal College in Calgary, the Aboriginal centre in SAIT, the Southern Alberta Institute of Technology. Even our young adults have these questions that I hope I can answer, and if not, at least I can listen.

Senator Chaput: How many “hits” or visits would you say you get on your Web site in a year?

M. Crowchild: Sur notre page Web, nous avons une option pour les mères célibataires qui ont deux enfants. Elles peuvent se renseigner sur notre programme, sur la façon dont nous pouvons lui obtenir quelque chose pour ses deux enfants, que ce soit le partage des coûts ou qu'on paie 50 p. 100. Nous offrons cette communication aux gens pour leur permettre de dire: «J'ai deux fils. Je ne peux payer que pour un.» Comme vous m'avez fait part de ce problème, peut-être allons-nous pouvoir accueillir vos deux fils pour le prix d'un.

Le programme essaie vraiment de ne refuser personne. Je n'ai jamais refusé un jeune de ma vie. Si nous avons une mère célibataire avec trois enfants, et qu'elle puisse se permettre de payer 100 \$, nous allons prendre ces enfants parce que nous ne voulons pas leur dire non. Ce qu'on fait de plus important dans notre école de hockey, c'est de faire que ces gens-là se sentent importants, leur inculquer de l'espoir.

C'est ce que j'essaie d'enseigner dans les écoles où je vais prononcer des discours devant les jeunes. Oui, il y a tous les obstacles auxquels il faut faire face dans le monde du hockey — j'ai choisi le hockey parce que c'est le sport que j'ai pratiqué — mais il faut acquérir les connaissances de base qui n'ont rien à voir avec le jeu. Vous jouez au hockey deux heures par jour. Que faites-vous les 22 autres? Il y a des connaissances que je veux enseigner. Avec les instructeurs que nous engageons, nous leur donnons une idée préalable de ce sur quoi nous nous concentrons pour enseigner aux jeunes qui viennent à l'école de hockey.

Le sénateur Chaput: Si je comprends bien, vous enseignez également les connaissances de base à ces jeunes par l'intermédiaire du hockey. À votre avis, combien de jeunes réussissez-vous à joindre en une année?

M. Crowchild: En une année — écoles, écoles de hockey, conférences — je dirais près de 2 500.

Le sénateur Chaput: Dans quel groupe d'âge se situent-ils?

M. Crowchild: Je me suis entretenu avec des enfants de la maternelle, pas tellement pour leur dire: «Voici ce que vous allez faire.» J'ai des enfants moi-même et j'essaie de participer à l'éducation de mes propres fils. Lorsque je m'adresse à des enfants de la maternelle, j'amène la mascotte des Flames de Calgary, ou je leur montre une vidéo sur le hockey et je leur dis: «C'est ça le hockey. C'est ça que font les joueurs de la LNH. C'est ça que vous voulez accomplir.» Je me réfère toujours au hockey, parce que c'est la base de notre programme, mais nous y avons aussi greffé de nombreux autres domaines.

J'ai parlé avec des jeunes de la maternelle jusqu'à la 12^e année, et à quelques collèges également — l'Université de Lethbridge, le Mont Royal College de Calgary, le Centre autochtone du SAIT, le Southern Alberta Institute of Technology. Même nos jeunes adultes ont ces questions auxquelles j'espère pouvoir répondre, sinon, au moins je peux les écouter.

Le sénateur Chaput: Combien de «visites» recevez-vous sur votre site Web en une année à votre avis?

Mr. Crowchild: I do not have that technology, although I know some Web sites are designed to record hits. However, a lot of people seem to find me through that web page and they want to bring me in to talk to their youth. If it is a classroom of 20 to 30, or only one kid, I will make time to do that.

Senator Chaput: You have never turned down one kid?

Mr. Crowchild: Never.

Senator Chaput: Has it been a success most of the time, what you have done with the kids?

Mr. Crowchild: Yes, I look at what I can do with what I started. If the funding was there to broaden our doors, I am sure we could help a lot more, even a bigger channel for our youth. That is why I have to go back to saying, with the Aboriginal Sports Circle, I think that is a good direction for sports. If I can network myself and be affiliated to the Aboriginal Sports Circle in that capacity with their program, it broadens the field, and creates more and more opportunities.

Over the years I have been doing this, even when I was a player, I heard a lot of people saying, "This is what we need to do. There are so many great hockey players, so how do we help them? But nothing was ever done. I kind of put my foot down and said, "We have to do something." In other words, even if you do not have the money, you have the dream.

Senator Chaput: What happens, then, to draw that dream if something happened to you? Are you preparing others to do that work?

Mr. Crowchild: That is another good question. Some of the players who have come through our doors have gone on to junior careers. I bring them back as instructors, to keep the focus on how I helped them as 13-year-olds, when now they are young men of 20 or so. Over those six or seven years, a legacy has been created for them to carry on, either through the National Native Sports Program or another affiliated program that they might want to start in their communities. At least they know how I structured what I did and how I helped them. I think that, in a sense, sort of guided them to help other youth.

Senator Chaput: If I understand, that school is in Alberta?

Mr. Crowchild: Yes.

Senator Chaput: Are there similar schools in other provinces that you know of?

Mr. Crowchild: Last year, I did not run my hockey school. There was no funding and I had outstanding bills. I mentioned the Role Models Hockey School, but they discontinued their hockey school as well. I cannot speak on their behalf, but I know that they discontinued because they did not have the funding.

M. Crowchild: Je n'ai pas cette technologie, même si je sais que certains sites Web sont conçus pour enregistrer le nombre de visites. Cependant, beaucoup de gens semblent me trouver sur cette page Web, et ils veulent m'inviter pour parler à leurs jeunes. Que ce soit une classe de 20 à 30, ou seulement un enfant, je vais prendre le temps de le faire.

Le sénateur Chaput: Vous n'avez jamais refusé un enfant?

M. Crowchild: Jamais.

Le sénateur Chaput: Est-ce que vous avez eu du succès la plupart du temps dans vos rencontres avec les jeunes?

M. Crowchild: Oui, je regarde ce que je peux faire avec ce que j'ai entrepris. Si nous avions du financement pour ouvrir plus grand nos portes, je suis certain que nous pourrions aider beaucoup plus de gens, même aider beaucoup plus les jeunes. C'est pourquoi je dois répéter que, à mon avis, le Cercle sportif autochtone offre un programme qui va dans la bonne direction pour les sports. Si je pouvais établir moi-même un réseau et m'affilier au Cercle sportif autochtone, cela élargirait le champ d'action, créerait de plus en plus de possibilités.

Au fil des ans, c'est ce que j'ai fait, même lorsque je jouais moi-même au hockey, j'ai entendu beaucoup de gens dire que c'était ce dont on avait besoin. Il y a tellement de grands joueurs de hockey, alors comment pouvons-nous les aider? Mais rien n'a jamais été fait. En quelque sorte, j'ai décidé qu'il fallait faire quelque chose. Autrement dit, même si on n'a pas l'argent, on a le rêve.

Le sénateur Chaput: Que se passe-t-il alors pour échafauder ce rêve si quelque chose vous arrive? Est-ce que vous préparez la relève?

M. Crowchild: Voilà une autre bonne question. Certains joueurs qui sont passés par chez nous ont accédé à des carrières au niveau junior. Je les ramène comme instructeurs, pour toujours leur rappeler comment je les ai aidés quand ils avaient 13 ans, alors qu'ils sont aujourd'hui de jeunes hommes de 20 ans ou plus. Au cours de ces six ou sept ans, un héritage leur a été laissé et ils doivent s'en occuper, soit dans le cadre du National Native Sports Program, soit dans le cadre d'un autre programme affilié qu'ils pourraient vouloir lancer dans leur collectivité. Au moins, ils savent comment j'ai structuré ce que j'ai fait et comment je les ai aidés. Je pense qu'en un sens, cela les a guidés dans l'aide qu'ils ont apportée à d'autres jeunes.

Le sénateur Chaput: Si je comprends bien, cette école est en Alberta?

M. Crowchild: Oui.

Le sénateur Chaput: À votre connaissance, y a-t-il des écoles semblables dans d'autres provinces?

M. Crowchild: L'an dernier, je n'ai pas tenu mon école de hockey. Nous n'avions pas le financement et j'avais des comptes en retard. J'ai parlé de la Role Models Hockey School, mais cette école a également abandonné son programme de hockey. Je ne peux pas parler au nom de ces gens-là, mais je sais qu'ils n'ont pas offert leur école de hockey parce qu'ils n'avaient pas l'argent pour le faire.

Senator Chaput: Thank you.

The Acting Chairman: Mr. Crowchild, you have been stressing all along the importance of teaching Aboriginal youth life skills. You have talked about certain aspects of that, but could you elaborate on it a little? It is not just about teaching them Aboriginal ways. You also stated quite clearly that it was to make the transition to the urban society or, vice versa, to learn about their tradition. If you are to help us, perhaps you could elaborate on what you need to teach kids about life skills in order for them to survive and succeed?

Mr. Crowchild: I know when I was a young man and played hockey, what presented itself day in and day out as a player was what you needed to do, how you dotted your i's and crossed your t's with regard to meeting certain criteria, and what it took for you to be at the same level as someone with a different skin colour than yours. You ask that question. What I really pride myself on in helping youth is, if you are taking on the role of playing a sport, playing hockey, there are not just certain criteria you have to follow but certain things that you need to overcome, given the stereotype you carry as an Aboriginal person. You have to be in school at 8 o'clock in the morning. You have to make curfew at 10 o'clock at night. You have to stay away from the negative influences. You adapt a way of doing what you want to do, hockey. I know first hand, because I have broken these rules as a player. How do I help curb their thinking to make them successful? Is it by word of mouth? Do I tell them, if you are going to play for the Calgary Hitmen in the Western Hockey League, they will want you to do this? They want you to be at home at 10 o'clock, when they call curfew. They will want you to be in school. They will want you to be in the community. These are skills that these youth are picking up from me. Even as a 12-year-old boy who wants to play Bantam AA hockey, they may ask, "Warren, what do I need to do?" I tell them that this is what they have to do: You have to put all your good times aside. When you finish your hockey in the summer months and are on the reserve, you will be going to the pow-wows, chasing the girls, getting phone numbers and staying up to 5 o'clock in the morning. That is a no-no. In the world of hockey, you have to be committed to a gym. You have to be in the house at a certain time. That is where the level of hockey is now. If anything, I want to teach these youth — and maybe this is taking it to the next level where you get into the National Hockey League or something — hockey becomes a business. These businessmen are investing their money in you. What kind of character do you have when you are away from the game? It is a question of teaching these life skills. Those are the life skills that I know I can teach. It is not only in hockey but also in other sports.

Le sénateur: Merci.

Le président suppléant: Monsieur Crowchild, depuis le début, vous insistez sur l'importance d'enseigner des compétences de base aux jeunes Autochtones. Vous avez abordé certains aspects de la question, mais pourriez-vous donner un peu plus de détails? Il ne s'agit pas simplement de leur enseigner les modes de vie autochtones. Vous avez aussi dit clairement que ces compétences servaient à faire la transition vers la société urbaine ou vice versa, pour renseigner les gens sur leurs traditions. Si vous voulez nous aider, pourriez-vous donner plus de détails sur ce dont vous avez besoin pour enseigner aux jeunes les compétences de base afin qu'ils puissent survivre et réussir?

M. Crowchild: Je sais que lorsque j'étais jeune et que je jouais au hockey, ce dont on se rendait compte comme joueur, c'était ce qu'il nous fallait faire, comment il fallait agir pour respecter certains critères, et ce qu'il nous fallait pour être au même niveau que quelqu'un qui avait une couleur de peau différente de la nôtre. Vous me posez la question. Ce dont je suis fier dans mon travail d'aide auprès des jeunes, si vous prenez le rôle que joue un sport, par exemple le hockey, c'est qu'il n'y a pas seulement certains critères à respecter, mais certaines choses par-dessus lesquelles il faut passer, compte tenu du stéréotype que vous traînez avec vous si vous êtes Autochtone. Vous devez être à l'école à 8 heures le matin. Vous devez respecter le couvre-feu à 22 heures le soir. Vous devez vous éloigner des mauvaises influences. Vous adoptez une façon de faire pour ce que vous voulez faire, c'est-à-dire jouer au hockey. Je le sais très bien, parce que j'ai déjà enfreint ces règles comme joueur. Comment est-ce que j'aide les gens à changer leur façon de voir pour qu'ils aient du succès? Est-ce de bouche à oreille? Est-ce que je leur dis ceci: «Si vous voulez jouer au hockey pour les Hitmen de Calgary dans la Ligue de hockey de l'Ouest, ils vont vouloir que vous fassiez ceci ou cela? Ils veulent que vous soyez à la maison à 20 heures lorsque le couvre-feu est imposé. Ils voudront que vous fréquentiez l'école, que vous soyez dans la collectivité. Ce sont là les compétences que ces jeunes apprennent de moi. Tout comme ce jeune garçon de 12 ans qui veut jouer Bantam AA au hockey, on va peut-être me demander ce qu'il faut faire. Je lui dis ceci: Vous devez cesser de faire la fête. Lorsque vous aurez fini votre école de hockey durant les mois d'été et que vous serez dans la réserve, vous allez assister aux pow-wows, vous allez courir après les filles, obtenir des numéros de téléphone et veiller jusqu'à 5 heures du matin. Ça, il n'en est pas question. Dans le monde du hockey, il faut aller dans un gymnase. Il faut être à la maison à une certaine heure. C'est ainsi qu'est le hockey aujourd'hui. S'il en est, je veux enseigner à ces jeunes — et peut-être que cela leur permettra d'accéder au prochain niveau pour aller dans la Ligue nationale de hockey ou quelque chose du genre — le hockey devient une entreprise. Ces gens d'affaires investissent leur argent dans vous. Quel genre de personnes êtes-vous lorsque vous n'êtes pas en train de jouer? Il s'agit d'enseigner ces compétences de base. Ce sont les compétences de base que je sais que je peux enseigner. Ce n'est pas seulement en ce qui concerne le hockey, mais pour les autres sports.

Going back to the question about the young girl who went into basketball at university in Calgary: she had these questions. I told her to stay with her training. What she does in the summer months is her training and nutrition, but if her friends want to hang out at the bar for a couple hours, maybe say no. That is a very strong point with regard to being away from the mentality on Indian reserves, because there are a lot of great athletes in every sport from our Aboriginal communities, but they do not know how to get over that hurdle, to dot their i's and cross their t's. If we had more programs that could focus in on helping these youth, then I would see more kids getting further on in sports.

The Acting Chairman: You are suggesting that what should really take place is that you should be cloned a few times over. Is it on the reserves that this work should really be done? Is that what you are saying?

Mr. Crowchild: With Aboriginal urban youth in city settings, their horizons are broadened a lot more than you find with the Aboriginal youth on reserve, because you are dealing with the negativism towards white people. You are dealing with the segregation of their thinking, even in the school systems. I have to say this on behalf of my reserve: That is still sort of what is taught from among our elders, that white men are bad. They put us in residential schools; they did this and that. How do you say, you are forgiven? How do you say "I want to be successful in sports"? You have to say, okay, enough of the hurt. Let us work to help these Aboriginal youth.

I think that is a major stumbling block. I am not saying anything against our elders or our native people at large, coming from the communities on the reserves in Canada, because in a sense I felt that way when I was a young man. However, I thought, "I want to be a hockey player. I want to be successful, so this is what I need to do. I need to adapt my thinking away from the reserve in order to be successful."

The Acting Chairman: Are you trying to teach the kids to dream?

Mr. Crowchild: Yes. I was a police officer for five years after I finished playing professional hockey. To go into a setting on reserve, and have a youth bawling and cursing at you because you are wearing a badge, carrying a gun and are there to arrest his dad, that hits home pretty hard. Even in our societies today, within our Aboriginal communities, a lot of the Third World we see in Africa or anywhere else happens in our own backyard. I am not afraid to say it. I am not saying I have the answers, but I know it has to change.

The Acting Chairman: If we take this discussion one step further and go to the urban situation, dealing with the kids there and living their dreams, what would you recommend? What would you recommend to us to help those kids live that dream and learn those life skills?

Mr. Crowchild: I really wish I could answer that honestly.

Pour revenir à la jeune fille qui a décidé de faire du basket-ball à l'Université de Calgary, elle se posait aussi ces questions. Je lui ai dit de respecter son entraînement. Ce qu'elle fait durant les mois d'été, c'est qu'elle s'entraîne et qu'elle mange bien, mais si ses amis veulent aller traîner dans un bar pendant quelques heures, peut-être dira-t-elle non. Il faut beaucoup insister pour se détacher de la mentalité qu'on trouve dans les réserves indiennes, parce qu'il y a beaucoup de grands athlètes dans tous les sports qui viennent d'une collectivité autochtone, mais qui ne savent pas comment surmonter cet obstacle, comment faire tout ce qu'il faut pour y parvenir. Si nous avions plus de programmes qui pouvaient se concentrer sur l'aide à apporter à ces jeunes, je pense qu'il y aurait plus de jeunes qui entreraient dans les sports.

Le président suppléant: D'après ce que vous dites, il faudrait que vous soyez cloné à quelques reprises. C'est dans les réserves que ce travail doit véritablement se faire? Est-ce votre avis?

M. Crowchild: En ce qui concerne les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain, leurs horizons sont beaucoup plus larges que ceux des jeunes qui vivent dans les réserves parce que là on doit composer avec le négativisme à l'égard des Blancs. Il faut faire face à leur ségrégation, même dans le système scolaire. Je dois dire ceci au nom de ma réserve: en quelque sorte, ce qui est enseigné par nos aînés, c'est que les Blancs sont mauvais. Ils nous ont mis dans des pensionnats, ils ont fait ceci ou cela. Comment dire: «Je te pardonne»? Comment dire: «Je veux réussir dans le sport»? Il faut dire: «Voilà, ça suffit, les blessures. Essayons d'aider ces jeunes Autochtones».

À mon avis, c'est un obstacle majeur. Je ne parle pas en mal contre les aînés ou contre les Autochtones en général, qui vivent dans les réserves au Canada, parce qu'en un sens, je pensais comme ça lorsque j'étais jeune moi aussi. Cependant, j'ai réfléchi: «Je veux devenir joueur de hockey. Je veux avoir du succès. Voici ce que je dois faire. Je dois adapter ma façon de penser et m'éloigner de la réserve pour avoir du succès.»

Le président suppléant: Est-ce que vous essayez d'enseigner aux jeunes à rêver?

M. Crowchild: Oui. J'ai été agent de police pendant cinq ans après avoir terminé ma carrière de joueur de hockey professionnel. Quand vous vous retrouvez dans la réserve, que vous avez des jeunes qui vous injurient parce que vous portez un insigne, que vous avez une arme à feu et que vous êtes là pour arrêter leur père, c'est vraiment frappant. Même dans nos sociétés d'aujourd'hui, dans les collectivités autochtones, bien des choses qui se passent au tiers monde et que l'on voit en Afrique ou ailleurs se passent dans notre propre cour. Je n'ai pas peur de le dire. Je ne dis pas que j'ai les réponses, mais je sais qu'il faut que ça change.

Le président suppléant: Si l'on pousse la discussion un cran plus loin et qu'on parle de la situation dans le milieu urbain, de la façon de traiter les jeunes qui vivent leurs rêves, qu'est-ce que vous recommanderiez? Nous recommanderiez-vous d'aider ces jeunes à vivre ce rêve et à acquérir ces compétences de base?

M. Crowchild: J'aimerais vraiment pouvoir vous répondre honnêtement.

The Acting Chairman: What about through your own experience?

Mr. Crowchild: Through my own experience? That is a question I have to think about. I know what I want to say, but it is a question of how to say it. I have seen so many youth initiatives come and go in my time that proved not to be a success. From my own standpoint, I know what I could do. It is just a matter of teaching other people to follow the same line.

The Acting Chairman: If I may interrupt, Mr. Crowchild, it is the same answer. We should take you and clone you, because you are an example of living a dream to those kids. You teach them how to live that dream, and you teach them the discipline to live that dream. That is what I think you are saying. Feel free to correct me if you feel I am not saying it in the appropriate way. If you were doing something to help kids in the urban setting, the program would need to have someone like you that those kids could look up to, someone who had been through the experience. Is that what should be done?

Mr. Crowchild: Yes.

The Acting Chairman: That is what you are telling us. You are telling us your life experience and how you have been successful with those kids. They need heroes, and you would be an example to them.

Mr. Crowchild: Yes. I did not get to be the cream of the crop but I saw enough in my travels to know that, when I look back on my life, I was successful. It is too bad a lot of our Aboriginal leaders do not share that sort of focus. I continually want to see more athletes play a bigger role in these settings. Not every Aboriginal athlete comes from a reserve. Some come from within urban centres, even within our Metis nation.

My grandfather told me, before he passed on, "Warren, you can never look down at anyone who has our blood in their bloodstream. Some people do not like Metis somehow, but they are First Nations, just like you. Never be racist in that sort of thinking."

To use Alberta as an example, the Alberta Metis Association is competing with Treaties 6, 7 and 8 for money and funding. We see it today. I mentioned the championship in Cornwall. I think every province is attending except Alberta. Why? Because Alberta Native Hockey is run by a Metis group, and the First Nations and Treaty 7 cannot be on the same page with them. They are fighting over dollars and cents, or even over sending teams to the championship in Cornwall. Everyone needs to be on the same page, working together. That is our downfall. I have seen programs come and go. I have seen the Role Models program — pardon the expression — talk the talk but not really walk the walk. I can safely say that that is my testimony; that is what I do.

Le président suppléant: Qu'en est-il de votre propre expérience?

M. Crowchild: Ma propre expérience? C'est une question à laquelle je dois réfléchir. Je sais ce que je veux dire, mais la question est de savoir comment le dire. J'ai vu tellement d'initiatives pour les jeunes qui ont été mises à l'essai et qui se sont avérées un échec. À mon avis, je sais ce que je peux faire. Il s'agit simplement d'enseigner aux autres de suivre le même chemin.

Le président suppléant: Si je puis vous interrompre, monsieur Crowchild, c'est la même réponse. Nous devrions vous cloner, parce que vous êtes un exemple de rêve vivant pour ces jeunes. Vous leur enseignez à vivre ce rêve, et vous leur enseignez la discipline pour y parvenir. C'est ce que je pense que vous êtes en train de dire. Soyez bien à l'aise de me corriger si vous avez l'impression que je ne décris pas les choses comme il se doit. Si vous deviez faire quelque chose pour aider les jeunes dans les milieux urbains, il faudrait qu'il y ait quelqu'un comme vous dans le programme que ces jeunes pourraient admirer, quelqu'un qui a l'expérience. Est-ce que c'est ce qui devrait être fait?

M. Crowchild: Oui.

Le président suppléant: C'est ce que vous êtes en train de nous dire. Vous êtes en train de nous raconter votre expérience de vie et comment vous avez réussi avec ces jeunes. Ils ont besoin de héros et vous êtes un exemple pour eux.

M. Crowchild: Oui. Je ne suis pas la crème de la crème, mais j'ai voyagé suffisamment pour savoir que lorsque je regarde en arrière dans ma vie, j'ai eu du succès. C'est dommage que beaucoup de leaders autochtones ne partagent pas cette orientation. Je souhaite toujours que plus d'athlètes jouent un rôle plus important dans ces milieux. Ce ne sont pas tous les athlètes autochtones qui viennent d'une réserve. Certains proviennent de centres urbains, même de notre nation métisse.

Avant de mourir, mon grand-père m'a dit ceci: «Warren, il ne faut jamais mépriser quelqu'un qui a de notre sang. Certaines personnes n'aiment pas les Métis, mais ils sont membres des Premières nations, comme toi. Ne sois jamais raciste dans ce type de réflexion.»

Pour utiliser l'Alberta en exemple, l'Alberta Metis Association lutte pour être partie aux Traités 6, 7 et 8 pour obtenir de l'argent et des crédits. On le voit aujourd'hui. J'ai parlé du championnat à Cornwall. Je pense que toutes les provinces y seront présentes sauf l'Alberta. Pourquoi? Parce que le hockey autochtone de l'Alberta est dirigé par un groupe de Métis et les Premières nations et les nations dirigées par le Traité 7 ne sont pas d'accord. Elles se battent pour l'argent et même sur les équipes à envoyer au championnat de Cornwall. Tout le monde doit être sur la même longueur d'onde, tout le monde doit travailler ensemble. C'est là notre problème. J'ai vu des programmes qui ont été lancés et abandonnés. J'ai vu le programme des modèles de comportement — pardonnez-moi l'expression — avec de beaux objectifs, mais qui ne les a pas atteints. Je peux dire sans risque de me tromper que c'est ce que j'ai vu, c'est ce que je fais.

I keep saying to you that I do not have all the answers, but if people want to listen to my answers, then I will make my point. You must realize that when I go to a school and talk to kids, they get great motivation. They want to do something. I want to do so much more but my program is limited. It is not about giving me money tonight. I do not need that. Regardless of what we get out of this meeting tonight, we will continue to work with people such as this standing committee to find answers within Canada.

If I waited for money to be given to me 11 years ago, I would still be waiting. I would be waiting for a cheque to come in the mail. I did not want to wait. I just pursued my dream for these kids.

Senator Léger: First, excuse me for being late. I had another committee to attend which finished at 6:30. I missed the beginning of your presentation, but this is the first time that I have heard, in a given moment, that the elders passed on, for example, all the hurt that "we" have done. Every time I listen to witnesses, I hear everything that "we" say. All of a sudden, my ears are hearing that the hurt is on both sides. Healing is needed on both sides. It is often said that we are the ones who think of Aboriginals as lazy and so on — all the things I do not want to say. I keep saying, let us teach everyone. Put history in the schools. We must get to know each other. Tonight I heard for the first time how it is the same on the other side. We are humans; we are all the same. I appreciated that.

Mr. Crowchild: Thank you. I was not late. If I have learned anything from hockey, I am never late. I am always an hour early.

To elaborate on what you mentioned, I have heard that from my own family, even from my dad who is 73 years old. He went to residential school. My mom went to residential school. He said, "Yes, we can be mad. We can blame. We can look at the Oka crisis in the 1990s. We can look at Wounded Knee and what happened to our Aboriginal peoples at Custer's last stand. Whatever. But there is a time to heal."

Last year I was approached by a committee out of Ottawa from a residential school called the Aboriginal Foundation or something like that. It is setting up programs to deal with residential school issues. They approached me to host a workshop in southern Alberta on how to get the funding to start programs to begin the healing process. I most graciously helped out as much as I could. Some of our elders got involved within our community.

I must respect the fact that they went through that experience. I did not. Perhaps when I came from the reserve to get my schooling in an urban setting, that helped me more than it is helping our current First Nations school system in Canada.

When we opened our schools on Sarcee, in Tsuu T'ina, where I am from, kids came from the city schools to the reserve schools. In a year, I would bet that 60 per cent of the kids went back to the city schools because they were not getting the education. In grade

Je n'arrête pas de vous dire que je n'ai pas toutes les réponses, mais si les gens veulent écouter ce que j'ai à leur dire, je vais alors m'expliquer. Vous devez réaliser que lorsque je vais dans une école et que je parle aux enfants, ils sont très motivés, ils veulent faire quelque chose. Je voudrais tellement faire beaucoup plus, mais mon programme est limité. La question n'est pas de me donner de l'argent ce soir. Ce n'est pas ce dont j'ai besoin. Peu importe ce qui résultera de notre réunion ce soir, nous allons continuer de travailler avec des gens comme les membres de votre comité pour trouver des réponses aux problèmes au Canada.

Si j'avais attendu qu'on me donne de l'argent il y 11 ans, j'attendrais encore. J'attendrais encore un chèque dans le courrier. Je ne voulais pas attendre. J'ai tout simplement poursuivi mes rêves pour ces enfants.

Le sénateur Léger: D'abord, excusez-moi d'être en retard. J'avais une autre séance de comité qui s'est terminée à 18 h 30. J'ai manqué le début de votre présentation, mais c'est la première fois que j'entends dire que les aînés ont dit, par exemple, tout le tort que «nous» avons fait. Chaque fois que j'écoute les témoins, j'entends parler de tout ce que «nous» disons. Tout à coup, mes oreilles entendent que le tort est partagé. Il faut panser les plaies des deux côtés. On dit souvent que nous sommes ceux qui pensent que les Autochtones sont paresseux et ainsi de suite, toutes ces choses que je ne veux pas dire. Moi je répète, renseignons-nous mutuellement. Enseignons l'histoire dans les écoles. Nous devons mieux nous connaître. Ce soir, j'ai entendu pour la première fois comment c'est la même chose de l'autre côté. Nous sommes des êtres humains, nous sommes tous les mêmes. Je l'ai apprécié.

M. Crowchild: Merci. Je n'étais pas en retard. Si j'ai appris quelque chose du hockey, c'est la ponctualité. Je suis toujours une heure à l'avance.

Pour reprendre ce que vous avez dit, j'ai entendu de ma propre famille, même de mon père qui a 73 ans, qui est allé dans les pensionnats, ma mère aussi, dire: «Oui, nous pouvons être fâchés. Nous pouvons blâmer les autres. On peut rappeler la crise d'Oka dans les années 90, rappeler Wounded Knee et ce qui est survenu à nos peuples autochtones lors du dernier siège de Custer. Peu importe. Mais il est temps de passer l'éponge.»

L'an dernier, j'ai été pressenti par un comité de pensionnat à l'extérieur d'Ottawa, que l'on appelle l'Aboriginal Foundation ou quelque chose du genre. Ce comité établit des programmes pour régler les problèmes du pensionnat. Ils m'ont pressenti pour donner un atelier dans le sud de l'Alberta sur la façon d'obtenir du financement pour lancer des programmes pour commencer à panser les plaies. J'ai poliment apporté toute l'aide que j'ai pu. Certains de nos aînés se sont impliqués dans notre collectivité.

Je dois respecter le fait qu'ils ont vécu cette expérience mais pas moi. Peut-être que lorsque je suis arrivé de la réserve pour poursuivre mes études dans un milieu urbain, cela m'a aidé plus que cela n'est en train d'aider notre système scolaire de Premières nations au Canada.

Lorsque nous avons ouvert nos écoles dans la bande indienne de Sarcee, dans la nation Tsuu T'ina d'où je viens, les jeunes de la ville sont venus s'inscrire dans les écoles de la réserve. En un an, je dirais que 60 p. 100 sont retournés dans les écoles de la ville parce

9, they were learning at a grade 6 level. Why would they want to learn in an Indian school when they can go to a white school and learn what they have to learn?

Senator Léger: You mentioned residential schools. Everyone who went through experience that came out broken and hurt. Are there some who came out who were not hurt?

Mr. Crowchild: Right now, I am living proof. My dad learned from residential schools to have life skills away from the reserve. That helped graduate eight of us, myself and my siblings, through high school. We had a family meeting before Christmas. My dad said that we talk about how much hurt came from the residential schools, but he gained from going to the residential schools.

Senator Léger: That did happen, then?

Mr. Crowchild: Yes. There was good and bad. He was fortunate not to be part of the bad. I am probably sitting here as living proof that success can be drawn from what they picked up from residential schools. I am not playing ignorant to say the hurt does not exist, because it does, but we have to heal. We have to heal to help these youth. In 60 years, I will likely not be here. I will be six feet under. We have to start a legacy now. That is what I think I started in 1992, and will continue. I will never close the door and I will never tell someone that I do not want to hear them.

I am so fortunate to be asked come here tonight. It was a struggle to get here, but I am here. It makes me feel good in my heart that I am here. After 11 years, someone has recognized the National Native Sports Program as a place to seek advice and perhaps to find resolutions to the problems that we have.

Senator Christensen: We have heard a lot from our witnesses about residential schools. Cultural issues and racism aside, there was a loss in the learning of parenting skills for the people who went to these schools. This is one of the reasons so many young people have problems; their parents lost their parenting skills at the schools.

You say that both your parents were residential school students. They had eight children. You look like a pretty well-parented kid to me.

Did they ever talk about that? Did they feel that they had, perhaps, not learned those skills? Could you expand on that?

Mr. Crowchild: My mother is full-blooded Blackfoot from the Siksika Nation in Alberta. My dad was sort of a mixed Cree, Sioux and Sarcee, Tsuu T'ina. We say Tsuu T'ina, but to me it is Sarcee. We did not pick up the culture where we smudged with the sweetgrass and where we prayed to the Great Spirit. The Great Spirit could be evil. When I pray, it is to the Holy Spirit. We became Anglican Church followers and that is what we picked up as young adults.

qu'ils n'obtenaient pas l'éducation voulue. En neuvième année, ils apprenaient ce qu'on apprend au niveau de la sixième. Pourquoi voudraient-ils apprendre dans une école indienne quand ils peuvent fréquenter une école blanche et apprendre ce qu'ils ont à apprendre?

Le sénateur Léger: Vous avez parlé des pensionnats. Toutes les personnes qui ont vécu cette expérience en sont sorties blessées et fragilisées. Y en a-t-il qui ne l'ont pas été?

M. Crowchild: Actuellement, j'en suis une preuve vivante. Mon père a appris dans les pensionnats à acquérir les compétences de base qu'il n'a pas acquises dans la réserve. Cela a permis à huit d'entre nous, moi-même et mes frères et sœurs, de terminer nos études secondaires. Nous avons eu une réunion de famille avant Noël. Mon père a dit qu'on parle beaucoup du tort causé par les pensionnats, mais jamais de ce qu'on en a tiré.

Le sénateur Léger: Il en est donc ressorti quelque chose, alors?

M. Crowchild: Oui, il y a eu du bon et du mauvais. Mon père a eu la chance de ne pas être dans la deuxième catégorie. Je suis probablement ici la preuve vivante que l'on peut tirer quelque chose des pensionnats. Je ne ferme pas les yeux en disant qu'il n'y a pas eu de torts, parce qu'il y en a eu, mais nous avons guéri. Nous devons guérir pour aider ces jeunes. Dans 60 ans, je ne serai probablement pas ici. Je serai six pieds sous terre. Nous devons commencer à laisser un héritage maintenant. C'est ce que je pense avoir fait en 1992 et que je vais continuer de faire. Je ne fermerai jamais la porte et je ne dirai jamais à personne que je ne veux pas l'entendre.

J'ai de la chance que vous m'ayez invité à venir ici ce soir. Ça n'a pas été facile, mais je suis là. Dans mon cœur, je suis content d'être ici. Après 11 ans, quelqu'un reconnaît le National Native Sports Program comme un endroit où on peut demander des conseils et peut-être trouver des solutions aux problèmes que nous avons.

Le sénateur Christensen: Nos témoins ont beaucoup parlé des pensionnats. Les enjeux culturels et le racisme mis à part, il y a eu perte dans l'apprentissage des compétences d'éducation des enfants pour les gens qui ont fréquenté ces écoles. C'est une des raisons pour lesquelles tant de jeunes ont des problèmes; leurs parents ont perdu cette compétence à l'école.

Vous dites que vos deux parents ont fréquenté les pensionnats. Ils ont eu huit enfants. Vous me paraissez un enfant bien éduqué.

Est-ce qu'ils en ont déjà parlé? Est-ce qu'ils avaient l'impression peut-être de ne pas avoir acquis ces compétences? Pourriez-vous nous donner des détails?

M. Crowchild: Ma mère est une Blackfoot d'hérédité pure de la Nation siksika en Alberta. Mon père est un mélange de Cri, de Sioux et de Sarcee, Tsuu T'ina. On dit Tsuu T'ina, mais pour moi c'est Sarcee. Dans notre culture, nous n'utilisons pas le foin d'odeur, nous ne prions pas le Grand Esprit. Le Grand Esprit pourrait être le mal. Quand je prie, je prie le Saint-Esprit. Nous sommes devenus des adeptes de l'Église anglicane et c'est ce qu'on a appris en tant que jeunes adultes.

I am not saying that our family is a role model to follow, but every one of us has graduated from school. My brother got his Master's degree from Washington State University in physical education, or phys. ed. My inspiration to follow through with my sports was due to my brother, who had a Master's degree. He was a Tom Longboat recipient, in 1979. He has also been in the Ironman triathlon twice. Those are testaments of things we follow as a family. Our family talks about things like this. We can sit in my dad's house in the evening and talk about it. Not too many Aboriginal families can do that, if any at all.

I must be honest here. Now that you have raised that question, perhaps the successes that I tried to instil in my program is the downfall to why I cannot get funding within my own community, because they will shun people who are successful and keep their own people down. Sometimes I want to put my foot down and say, "I want to be chief here, because I would make my reserve more self-sufficient." We have the biggest problem in Calgary right now with not having an access road, and surviving because of the cutbacks on funding, education, health, whatever. When I have to take my son to the hospital, I have to pay for prescriptions. That is a cutback. These were treaty rights given to our First Nations.

How do we help? I continually knock on the chief and council's doors to make that change economically. How will we survive as a reserve and as First Nations? Take it upon yourself to create economic development opportunities. The biggest problem in Calgary right now is that we do not have a road that accesses the southwest corridor of the city to the north. It borders right on the reserve. I said, "Let us utilize my brother and get some computer-enhanced imagery to show your road to our people and let them make the decision." There are too many hidden agendas. Maybe the successes of what I do and why I started this program 11 years ago as the cause of my own people keeping me down and saying, "We cannot give Warren the money. He thinks he knows everything." That is the biggest perception my own people have.

The Acting Chairman: Are there any other questions around the table? If not, I thank you very much, Mr. Crowchild. What you had to say to us tonight was much appreciated.

Is your reserve in the northeast or southwest?

Mr. Crowchild: No, it is southwest.

The Acting Chairman: That is what I thought. I have been there.

Mr. Crowchild: It is right next to the city.

The Acting Chairman: We still must keep in session briefly. We can adjourn as far as the television cameras are concerned, however. This is simply business.

We have a new deputy chair of the committee, and we need to pass a motion to that effect, if it is acceptable to you. Senator Janis Johnson has agreed, effective March 3, to be our deputy chair. Is it agreed?

Je ne dis pas que notre famille est un modèle à suivre, mais nous avons tous obtenu notre diplôme d'études. Mon frère a obtenu sa maîtrise de la Washington State University en éducation physique. C'est de lui que j'ai trouvé l'inspiration nécessaire pour m'adonner aux sports. Il a été récipiendaire de la bourse Tom Longboat en 1979. Il a aussi fait le triathlon Ironman à deux reprises. Ce sont là des choses qui parlent et que nous suivons dans notre famille. Notre famille parle de choses comme celles-là. On peut s'asseoir chez mon père le soir et en parler. Il n'y a pas beaucoup de familles autochtones qui peuvent le faire, s'il y en a.

Je dois être honnête ici. Maintenant que vous avez soulevé la question, peut-être que les succès dont s'inspire mon programme m'empêchent d'obtenir du financement dans ma propre collectivité, parce que les gens fuient ceux qui réussissent et préfèrent garder leurs rejets dans l'infériorité. Parfois, je dois mettre mon poing sur la table et dire: «C'est moi qui vais être le chef ici parce que ma réserve serait plus autonome.» Nous avons le plus gros problème à Calgary actuellement parce que nous n'avons pas de chemin d'accès. Nous essayons de survivre malgré les coupes dans le financement, l'éducation, la santé, peu importe. Lorsque je dois amener mon fils à l'hôpital, je dois payer les ordonnances. C'est une coupe. Il s'agissait de droits ancestraux qui avaient été accordés à nos Premières nations.

Mais comment pouvons-nous aider? Je frappe continuellement à la porte du chef et du conseil pour que ce changement économique se réalise. Comment allons-nous survivre en tant que réserve et Première nation? Prenez sur vous de créer des possibilités de développement économique. Le plus gros problème à Calgary actuellement, c'est que nous n'avons pas de route d'accès pour le corridor sud-ouest de la ville au nord. La limite s'arrête tout juste à la réserve. J'ai dit: «Utilisons mon frère et faisons de l'imagerie sur ordinateur pour montrer la route à nos gens et laissons-les prendre la décision.» Il y a trop d'enjeux cachés. Peut-être que mes succès et la raison pour laquelle j'ai lancé mon programme il y a 11 ans sont la cause de mon rejet par les miens, et pourquoi ils disent: «On ne peut pas donner de l'argent à Warren. Il s'imagine tout savoir.» Je pense que c'est la façon dont ils me perçoivent.

Le président suppléant: Y a-t-il d'autres questions? Sinon, je vous remercie beaucoup, monsieur Crowchild. Ce que vous aviez à nous dire ce soir a été très apprécié.

Est-ce que votre réserve est dans le nord-est ou le sud-ouest?

M. Crowchild: Dans le sud-ouest.

Le président suppléant: C'est ce que je pensais. J'y suis déjà allé.

M. Crowchild: Juste à côté de la ville.

Le président suppléant: Nous devons continuer encore un peu. Nous pouvons toutefois nous ajourner pour les caméras de télévision. C'est simplement une question d'affaires courantes.

Nous avons une nouvelle vice-présidente du comité, et il nous faut adopter une motion à cet effet, si vous êtes d'accord. Le sénateur Janis Johnson a accepté, en date du 3 mars, d'être notre vice-présidente. D'accord?

Hon. Senators: Agreed.

The Acting Chairman: Carried.

There has been a great deal of travel by committees taking place recently so, as usual, our side of the house is stretched as far as being able to travel. However, I understand that from March 17 to 21, this committee is going to Winnipeg, Vancouver and then Edmonton. We are okay in two of those spots, meaning that our side will have Winnipeg and Vancouver, but we will likely have a problem in Edmonton because no one needs to go there. We need to have a quorum of four, and we need to have someone on the other side in order to have that quorum. It is important that we have a quorum, and we may not have that quorum. That is the concern that we have. I am expecting all of you to be there, which is easy for me to say.

We have a motion before the committee. It reads as follows:

That the restrictions on holding meetings to receive and print evidence without a quorum, as set out in the committee's decision dated October 30, 2002, be suspended from March 17 to March 21, 2003, inclusive.

That allows us to sit without having a quorum, which means with fewer than four members. Is there any discussion?

Senator Christensen: Can we do that?

The Acting Chairman: Yes we can. We just cannot take votes.

Senator Christensen: I will second the motion, then.

The Acting Chairman: Is it agreed?

Hon. Senators: Agreed.

The Acting Chairman: Carried.

The committee adjourned.

Des voix: D'accord.

Le président suppléant: Adopté.

Les comités ont beaucoup voyagé ces derniers temps, alors, comme d'habitude, de notre côté de la Chambre, on manque d'argent pour les déplacements. Cependant, je crois savoir que du 17 au 21 mars, le comité se rendra à Winnipeg, Vancouver et Edmonton. Ça va pour deux de ces endroits, c'est-à-dire que nous aurons Winnipeg et Vancouver, mais nous aurons probablement un problème à Edmonton parce que personne n'a besoin d'aller là. Il nous faut un quorum de quatre, il nous faut quelqu'un de l'autre côté pour avoir ce quorum. Il est important que nous ayons quorum, et nous ne l'aurons peut-être pas. C'est ce qui me préoccupe. J'espère que vous serez tous là, et c'est facile pour moi de le dire.

Le comité est saisi de la motion suivante:

Que les restrictions concernant la tenue des réunions en vue de recevoir et d'imprimer les preuves sans quorum, tel qu'il est précisé dans la décision du comité en date du 30 octobre 2002, soient suspendues du 17 au 21 mars 2003 inclusivement.

Cela nous permet de siéger sans avoir le quorum, ce qui veut dire avec moins de quatre membres. Quelqu'un veut-il intervenir?

Le sénateur Christensen: Pouvons-nous faire cela?

Le président suppléant: Oui, nous pouvons. Nous ne pouvons tout simplement pas prendre le vote.

Le sénateur Christensen: J'appuie la motion alors.

Le président suppléant: D'accord?

Des voix: D'accord.

Le président suppléant: Motion adoptée.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES:

Tuesday, February 25, 2003:

From the Government of Saskatchewan:

Brent Cotter, Q.C., Deputy Minister, Government Relations and
Aboriginal Affairs.

Wednesday, February 26, 2003:

From the National Native Sports Program:

Warren Crowchild, Founder.

TÉMOINS:

Le mardi 25 février 2003:

Du gouvernement de la Saskatchewan:

Brent Cotter, c.r., sous-ministre, Relations gouvernementales
affaires autochtones.

Le mercredi 26 février 2003:

Du National Native Sports Program:

Warren Crowchild, fondateur.

A1
C30
-A16



Second Session
Thirty-seventh Parliament, 2002-03

Deuxième session de la
trente-septième législature, 2002-2003

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent des*

Aboriginal Peoples

Peuples autochtones

Chair:

The Honourable THELMA J. CHALIFOUX

Présidente:

L'honorable THELMA J. CHALIFOUX

Monday, March 17, 2003

Le lundi 17 mars 2003

Issue No. 8

Fascicule n° 8

Fourteenth and fifteenth meetings on:

Examination of issues affecting urban Aboriginal youth, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and related matters

Quatorzième et quinzième réunions concernant:

L'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS:
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
ABORIGINAL PEOPLES

The Honourable Senator Thelma J. Chalifoux, *Chair*

The Honourable Senator Janis G. Johnson, *Deputy Chair*

and

The Honourable Senators:

Carney, P.C.
* Carstairs, P.C.,
(or Robichaud, P.C.)
Chaput
Christensen
Gill
Léger

* Lynch-Staunton
(or Kinsella)
Pearson
Sibbeston
Stratton
Tkachuk

**Ex Officio Members*

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DES
PEUPLES AUTOCHTONES

Présidente: L'honorable Thelma J. Chalifoux

Vice-présidente: L'honorable Janis G. Johnson

et

Les honorables sénateurs:

Carney, c.p.
* Carstairs, c.p.
(ou Robichaud, c.p.)
Chaput
Christensen
Gill
Léger

* Lynch-Staunton
(ou Kinsella)
Pearson
Sibbeston
Stratton
Tkachuk

** Membres d'office*

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

WINNIPEG, Monday, March 17, 2003

(15)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. in the La Verendrye Room, Fort Garry Hotel, 222 Broadway Avenue, Winnipeg, Manitoba, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Chaput, Johnson, Léger, Pearson, Sibbeston and Tkachuk (7).

Other senator present: The Honourable Senator St. Germain, P.C.

In attendance: Tonina Simeone, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament and Kate McCarthy from the Office of the Honourable Senator Johnson.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From the Assembly of Manitoba Chiefs:

Grand Chief Dennis White Bird;

Kathleen McKay, AMC Youth Advisory Council;

Jason Whitford, Regional Youth Coordinator.

From the Government of Manitoba:

Harvey Bostrom, Deputy Minister of Aboriginal and Northern Affairs.

From the Anokiiwin Group:

Elaine Cowan, President.

From Manitoba Hydro:

Giselle Campbell, Employment Equity Advisor.

From the Winnipeg Chamber of Commerce:

Crystal Laborero, Director, Aboriginal Employment Initiative.

The committee was led in a prayer song.

Chief White Bird and Ms. McKay presented a brief, made a presentation and answered questions.

At 10:20 a.m., the committee suspended its sitting.

At 10:30 a.m., the committee resumed its sitting.

Mr. Bostrom made a presentation and answered questions.

At 11:10 a.m., the committee suspended its sitting.

PROCÈS-VERBAUX

WINNIPEG, le lundi 17 mars 2003

(15)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 9 h 05, dans la salle La Verendrye de l'hôtel Fort Garry au 222, avenue Broadway, à Winnipeg (Manitoba) sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Chaput, Johnson, Léger, Pearson, Sibbeston et Tkachuk (7).

Autre sénateur présent: L'honorable sénateur St. Germain, c.p.

Sont présents: Tonina Simeone, de la Direction de la recherche de la Bibliothèque du Parlement et Kate McCarthy, du bureau de l'honorable sénateur Johnson.

Sont également présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de référence adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit l'examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

De l'Assemblée des chefs du Manitoba:

Le grand chef Dennis White Bird;

Kathleen McKay, Conseil des jeunes;

Jason Whitford, coordonnateur régional pour la jeunesse.

Du gouvernement du Manitoba:

Harvey Bostrom, sous-ministre des Affaires autochtones et du Nord.

Du groupe Anokiiwin:

Elaine Cowan, présidente.

D'Hydro-Manitoba:

Giselle Campbell, conseillère d'équité en matière d'emploi.

De la Chambre de commerce de Winnipeg:

Crystal Laborero, directrice, Initiative de l'emploi des Autochtones.

Le comité est invité à participer à une prière chantée.

Le chef White Bird et Mme McKay présentent un mémoire, font une présentation et répondent aux questions.

À 10 h 20, la séance est suspendue.

À 10 h 30, la séance reprend.

M. Bostrom fait une présentation et répond aux questions.

À 11 h 10, la séance est suspendue.

At 11:13 a.m., the committee resumed its sitting.

Ms. Cowan, Ms. Campbell and Ms. Laborero each made a presentation and answered questions.

At 12:15 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

WINNIPEG, Monday, March 17, 2003
(16)

[English]

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 1:45 p.m. in the La Verendrye Room, Fort Garry Hotel, 222 Broadway Avenue, Winnipeg, Manitoba, the Chair, the Honourable Senator Chalifoux, presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chalifoux, Chaput, Johnson, Léger, Pearson, Sibbeston and Tkachuk (7).

Other senator present: The Honourable Senator St. Germain, P.C.

In attendance: Tonina Simeone, Parliamentary Research Branch, Library of Parliament and Kate McCarthy from the Office of the Honourable Senator Johnson.

Also present: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, October 29, 2002, the committee continued its examination of issues affecting urban aboriginal youth in Canada, in particular, access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment and education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related matters.

WITNESSES:

From the Centre for Aboriginal Human Resources Development:

Marileen McCormick, President.

From the Urban Aboriginal Education Coalition:

Leslie Spillett, Chair.

From the Ma Mawi Wi Chi Itata Centre:

Diane Redsky, Director of Programs.

From the Circle of Life Thunderbird House:

Troy Rupert.

From the Manitoba Aboriginal Sports and Recreation Council:

Darryl Bruce, Executive Director.

From the Aboriginal Centre of Winnipeg:

Bill Shead, Chair.

À 11 h 13, la séance reprend.

Mme Cowan, Mme Campbell et Mme Laborero font chacune une présentation et répondent aux questions.

À 12 h 15, le comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

WINNIPEG, le lundi 17 mars 2003
(16)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui, à 13 h 45, dans la salle La Verendrye de l'hôtel Fort Garry, situé au 222 de l'avenue Broadway, à Winnipeg, au Manitoba, sous la présidence de l'honorable sénateur Chalifoux (*présidente*).

Membres du comité présents: Les honorables sénateurs Chalifoux, Chaput, Johnson, Léger, Pearson, Sibbeston et Tkachuk (7).

Autre sénateur présent: L'honorable sénateur St. Germain, c.p.

Également présents: Tonina Simeone de la Direction de la recherche parlementaire de la Bibliothèque du Parlement et Kate McCarthy du bureau de l'honorable sénateur Johnson.

Aussi présents: Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 29 octobre 2002, le comité poursuit son examen des problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques; la participation et l'autonomisation des jeunes; et d'autres questions connexes.

TÉMOINS:

Du Centre for Aboriginal Human Resources Development:

Marileen McCormick, présidente.

De l'Urban Aboriginal Education Coalition:

Leslie Spillett, présidente.

Du Ma Mawi Wi Chi Itata Centre:

Diane Redsky, directrice des programmes.

De la Circle of Life Thunderbird House:

Troy Rupert.

Du Manitoba Aboriginal Sports and Recreation Council:

Darryl Bruce, directeur exécutif.

Du Aboriginal Centre of Winnipeg:

Bill Shead, président.

Ms. McCormick and Ms. Spillett each made a presentation and answered questions.

At 3:05 p.m., the committee suspended its sitting.

At 3:10 p.m., the committee resumed its sitting.

Mr. Rupert and Ms. Redksy each made a presentation and answered questions.

At 4:03 p.m., the committee suspended its sitting.

At 4:06 p.m., the committee resumed its sitting.

Mr. Bruce and Mr. Shead each made an presentation and answered questions.

At 5:00 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Mme McCormick et M. Spillett font chacun un exposé et répondent aux questions.

À 15 h 05, le comité suspend la séance.

À 15 h 10, le comité reprend la séance.

M. Rupert et Mme Redsky font chacun un exposé et répondent aux questions.

À 16 h 03, le comité suspend la séance.

À 16 h 06, le comité reprend la séance.

M. Bruce et M. Shead font chacun un exposé et répondent aux questions.

À 17 heures, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ:

Le greffier du comité,

Adam Thompson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

WINNIPEG, Monday, March 17, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 9:05 a.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

[English]

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

The Chairman: For the past 18 months, this committee has been holding hearings on issues affecting urban Aboriginal youth. These young people face unique challenges that require unique solutions. That is the goal of this committee, to develop an action plan for change.

As we all know, Aboriginal people have been studied to death. We do not need another study; we need an action plan for change, and to become partners with all of our agencies in order to address the serious issues facing our youth in the urban centres.

To that end, the committee has heard testimony from federal government officials, national Aboriginal leaders and those involved in service provision.

Here in Winnipeg, we begin the final phase of our work, hearing from those involved at the community and local level. We hope to hear about the challenges that have been faced and the successes that have been achieved, so that we can learn from each other's experience and ensure that our young people have the support that they need to succeed.

It is interesting that there are some statistics on Winnipeg. Winnipeg is the Canadian city with the largest Aboriginal population. According to the 1996 census, 62.7 per cent of Aboriginal people in Winnipeg live in poverty; 45 per cent live on an annual income of less than \$10,000. That is deep poverty. Manitoba has the lowest rate of school attendance for Aboriginal youth of any province in Canada. These are the challenges that Manitoba is facing.

We are honoured this morning to begin our hearings in Winnipeg with the Grand Chief of the Assembly of Manitoba Chiefs, Dennis White Bird, who is joined by Kathleen McKay, a representative of the Assembly's Youth Council.

Grand Chief Dennis White Bird, Assembly of Manitoba Chiefs: Welcome to Winnipeg to the Senate committee. I want to begin in the spirit of our culture, our tradition, and call on one of our young people here in the Province of Manitoba to present us with a prayer song.

(Prayer song)

TÉMOIGNAGES

WINNIPEG, le lundi 17 mars 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 9 h 05 pour étudier les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones en milieu urbain au Canada, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services; les problèmes liés aux politiques et aux compétences; l'emploi et l'éducation; l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

[Traduction]

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (*présidente*) occupe le fauteuil.

La présidente: Voici 18 mois que notre comité tient des audiences sur les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones en milieu urbain. Ces jeunes font face à des défis uniques qui nécessitent des solutions uniques. L'objectif de notre comité est d'élaborer un plan d'action pour le changement.

Comme nous le savons tous, les Autochtones ont fait l'objet d'innombrables études. Il n'est pas nécessaire d'en faire une autre; il nous faut un plan d'action pour le changement et nous devons, en partenariat avec tous les organismes compétents, attaquer les graves problèmes que rencontrent nos jeunes dans les centres urbains.

À cette fin, le comité a reçu des témoignages des fonctionnaires fédéraux, des chefs autochtones nationaux et des prestataires de services.

Ici, à Winnipeg, nous débutons la dernière phase de notre travail en venant entendre les intéressés sur place. Nous espérons que l'on nous parlera des difficultés rencontrées ainsi que des succès obtenus afin que nous puissions tirer des leçons de l'expérience de chacun et veiller à ce que nos jeunes aient le soutien nécessaire pour réussir.

Il y a des statistiques intéressantes sur Winnipeg. C'est la ville canadienne qui a la plus forte population autochtone. D'après le recensement de 1996, 62,7 p. 100 des Autochtones de Winnipeg vivent dans la pauvreté; 45 p. 100 ont un revenu annuel inférieur à 10 000 \$. C'est vraiment la pauvreté. Le Manitoba a le taux de participation scolaire des jeunes Autochtones le plus bas de toutes les provinces. Ce sont donc là les problèmes que connaît le Manitoba.

Nous avons l'honneur, ce matin, de débiter nos audiences à Winnipeg avec le grand chef de l'Assemblée des chefs du Manitoba, Dennis White Bird, qui est accompagné de Cathleen McKay, représentante du Conseil des jeunes de l'Assemblée.

Le grand chef Dennis White Bird, Assemblée des chefs du Manitoba: Bienvenue à Winnipeg au comité sénatorial. Je voudrais tout d'abord, dans l'esprit de notre culture, de notre tradition, demander à l'un de nos jeunes du Manitoba de nous chanter une prière.

(Prière chantée)

Mr. White Bird: He is one of our youth from Winnipeg, Manitoba. He is a member of the Treaty #3 First Nation in Ontario. He will be graduating from the University of Manitoba in economics this spring. I want to thank him for the song that he has provided to us.

I also want to welcome Kathleen McKay, to my left here, who is the youth representative from Manitoba to the Assembly of First Nations. I also have with me Jason Whitford, who is a member of my staff at the Assembly of Manitoba Chiefs. We have a number of youth sitting behind us, supporting us. We also have representatives from the Keewatin youth initiative. We also have the Children of the Earth School here with us in the audience. It is unfortunate that we cannot hear from them, but we will do the best we can to represent their interests.

As you have heard, the statistics are quite alarming and I think that we have to prepare ourselves for the future. One of the ways is to respond to the needs of our young people here in the province of Manitoba, particularly in the urban centre.

I have been involved with Mr. Whitford in trying to secure a centre — and it has been quite a challenge — that our young people can call home and where they can practice activities related to their culture and to recreation. We are still working on it. We have not received too much support from any government.

Good morning, and thank you for the opportunity to speak here today. I am very pleased to learn that the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples is studying issues affecting urban Aboriginal youth in Canada, and in particular, examining access, provision and delivery of services, policy and jurisdictional issues, employment, education, access to economic opportunities, youth participation and empowerment, and other related issues.

The Assembly of Manitoba Chiefs Secretariat is a political advocacy body. It was established as a forum for a common voice to promote, preserve, protect and implement the interests and rights of all First Nations in Manitoba through political and socio-economic forms of advocacy.

First Nations or status Indians are one of the three Aboriginal peoples recognized in section 35 of Canada's Constitution Act of 1982. This section also recognizes existing and inherent Aboriginal and treaty rights of our First Nation people. Unfortunately, Canada's policies fall short of meeting its constitutional obligations, and this is demonstrated by the narrow policy or legislative focus that now exists for First Nation citizens. It is obvious that there is a need for fundamental institutional change overall.

Two years ago, the Canada West Foundation initiated the Urban Aboriginal Initiative, which was to identify key policy areas, explore policy options and alternatives, highlight promising practice ideas and promote dialogue about Aboriginal issues. The final report of the Urban Aboriginal Initiative that was released on February 13, 2003, made several recommendations to all levels of government.

M. White Bird: C'est un de nos jeunes de Winnipeg. Il est membre de la Première nation du Traité 3 en Ontario. Il sortira de l'Université du Manitoba au printemps avec un diplôme en économie. Je le remercie de la prière qu'il vient de nous chanter.

Je voudrais aussi vous présenter Cathleen McKay, à ma gauche, qui est la jeune représentante du Manitoba à l'Assemblée des premières nations. Je suis en outre accompagné de M. Jason Whitford, membre de mon personnel à l'Assemblée des chefs du Manitoba. Il y a d'autre part un certain nombre de jeunes qui sont là dernière nous pour nous appuyer. Nous avons aussi des représentants de l'initiative Keewatin auprès des jeunes. D'autres représentants de l'école Children of the Earth. Il est dommage que nous ne puissions les entendre mais nous ferons ce que nous pouvons pour nous faire leur porte-parole.

Comme vous l'avez entendu, les statistiques sont assez alarmantes et je pense que nous devons nous préparer à l'avenir. Une façon de le faire est de répondre aux besoins de nos jeunes, ici au Manitoba, en particulier dans le centre urbain.

Je m'efforce avec M. Whitford d'obtenir que nous ayons un centre — et c'est tout un défi — où nos jeunes puissent se sentir chez eux et se livrer à des activités d'ordre culturel et récréatif. Nous y travaillons toujours. Nous n'avons pas jusqu'ici reçu beaucoup d'aide de l'administration.

Bonjour et merci de cette occasion que vous me donnez de prendre la parole aujourd'hui. Je suis très heureux d'apprendre que le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones étudie les problèmes qui touchent les jeunes Autochtones des villes au Canada, plus précisément, l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le Secrétariat de l'Assemblée des chefs du Manitoba est un groupe d'action politique. Il a été créé pour nous permettre de nous exprimer de la même voix pour défendre, préserver, protéger et mettre en oeuvre ses intérêts et les droits de toutes les Premières nations au Manitoba par une action politique et socio-économique.

Les Premières nations ou les Indiens inscrits sont l'un des trois peuples autochtones reconnus à l'article 35 de la Loi constitutionnelle de 1982. Cet article reconnaît également les droits existants et ancestraux et issus de traité des Premières nations. Malheureusement, les politiques du Canada sont loin de concorder avec ses obligations constitutionnelles, comme on le voit dans le cadre stratégique ou législatif très étroit concernant les citoyens des Premières nations. Il est évident qu'il faut fondamentalement changer l'ensemble des institutions.

Il y a deux ans, la Canada West Foundation a lancé la Urban Aboriginal Initiative qui devait cerner les principaux secteurs d'intervention, explorer différentes options et solutions, souligner certaines idées et pratiques prometteuses et encourager le dialogue sur les problèmes autochtones. Le rapport final qui a été publié le 13 février 2003 présente plusieurs recommandations à l'intention des gouvernements à tous les échelons.

One of the recommendations was that the federal government should redirect a portion of its Aboriginal program spending from reserves to urban areas, especially major cities, as the recent Statistics Canada survey suggests that 50.6 per cent of the Aboriginal population resides off reserve.

Clearly, this report ignores the reasons why First Nations move from their communities. Out-migration from the reserve communities has been largely driven by the shortage of services, including, but not limited to, housing, social programming, employment and infrastructure, limiting opportunities for First Nation people. This is due to the limited financial resources that our First Nation communities receive. A proper review, based on a needs-based budget, would indicate that additional resources are needed just to meet minimum standards that First Nation counterparts enjoy within provincial authorities through the Social Union Framework Agreement.

Unfortunately, First Nations under the Indian Act do not receive funding for programs and services for off-reserve members, although we are politically accountable to off-reserve members.

Decisions made by the Supreme Court of Canada, *Corbiere*, *Delgamuukw* and *Musqueam*, helped to clarify and reaffirm the responsibilities of a band to their off-reserve membership. These decisions also support the position of First Nations on the portability of treaty and inherent rights of their people and of First Nation governments.

First Nation communities have had little in the way of resources to support those community members forced into the transition to urban life. The isolation from services of off-reserve First Nations is not something designed by First Nations. It is contrary to First Nation interests, tradition and policy. First Nations want to do so much more to support their members, sustain their larger community and strengthen social and cultural bonds.

The transition from reserves to metropolitan areas can be similar to migrating to Canada from another country, yet the Government of Canada does not fund transition programs for First Nation people to the extent that it funds new immigrants to Canada. For every dollar spent on urban Aboriginal transition programs, 20 are spent on immigrant transition and settlement.

One of the biggest struggles for many First Nation people is maintaining their cultural identity. Crossing the city limits does not transform First Nation people into non-First Nation people. They go on being the particular people they have always been — Cree, Dene, Oji-Cree, Ojibway, and Dakota.

The struggle for First Nation people to express their First Nations' identity and pass it on to their children is often difficult for urban First Nation dwellers. Therefore, when developing and

On recommande notamment que le gouvernement fédéral transfère une partie de ses dépenses de programme autochtone des réserves aux centres urbains, en particulier aux grandes villes, puisque les chiffres récents de Statistique Canada indiquent que 50,6 p. 100 de la population autochtone vit en dehors des réserves.

Le rapport est muet sur les raisons pour lesquelles les Premières nations quittent leur collectivité. La migration en dehors des réserves vient en grande partie de la pénurie de services, notamment, mais pas exclusivement, de logements, de programmes sociaux, d'emplois et d'infrastructures, qui limitent les chances des Autochtones. Ceci est dû aux ressources financières limitées que reçoivent les Premières nations. Un bon examen, fondé sur un budget en fonction des besoins, indiquerait que des ressources supplémentaires sont nécessaires, ne serait-ce que pour atteindre les normes minimums à assurer au reste de la population par les provinces dans le cadre de l'Entente-cadre sur l'union sociale.

Malheureusement, les Premières nations, en vertu de la Loi sur les Indiens, ne reçoivent pas d'argent pour les programmes et services assurés à leurs membres en dehors des réserves, bien que nous soyons politiquement responsables devant ceux-ci.

Les décisions de la Cour suprême du Canada, *Corbiere*, *Delgamuukw* et *Musqueam*, ont aidé à clarifier et à confirmer les responsabilités d'une bande vis-à-vis de ses membres hors réserve. Ces décisions confirment aussi les positions des Premières nations quant à la transférabilité des droits ancestraux et issus de traités de leur peuple et des gouvernements des Premières nations.

Les peuples des Premières nations ont bénéficié de très peu de ressources pour aider leurs membres obligés de faire la transition vers la vie urbaine. Si les Premières nations hors réserve ne bénéficient pas des services assurés dans les réserves, ce n'est pas la faute des Premières nations. C'est contraire aux intérêts, à la tradition et à la politique des Premières nations. Les Premières nations veulent faire beaucoup plus pour aider leurs membres, soutenir l'ensemble de leur peuple et renforcer les liens sociaux et culturels.

La transition entre les réserves et les régions métropolitaines peut être assimilée à la migration au Canada à partir d'un autre pays. Or le gouvernement canadien ne finance pas de programmes de transition pour les ressortissants des Premières nations comme il le fait pour les immigrants arrivant au Canada. Pour chaque dollar consacré aux programmes de transition des Autochtones au milieu urbain, on en dépense 20 pour la transition et l'établissement des immigrants.

Un des plus gros problèmes pour beaucoup des membres des Premières nations est de conserver leur identité culturelle. Ce n'est pas parce qu'ils se retrouvent en milieu urbain que les membres des Premières nations cessent d'être membres des Premières nations. Ils restent le peuple qu'ils ont toujours été — Cris, Dénés, Oji-Cree, Ojibway et Dakota.

La difficulté qu'ont les membres des Premières nations à exprimer leur identité autochtone et à la transmettre à leurs enfants est très grande pour ceux qui habitent dans des villes.

delivering programs and government policy, it is essential to take into consideration the culture, language, protocol and lifestyle of our First Nation people.

The Assembly of Manitoba Chiefs partnered with the Institute of Urban Studies, the University of Winnipeg, to undertake a study on First Nations' mobility. The objectives of this study included developing a better appreciation of the circumstances, expectations and experience of First Nation people who have moved to Winnipeg, and in doing so, we have developed a better understanding of their service needs and the extent to which those needs are being met.

The interim report of this study has outlined the following findings: Primary reasons for moving to Winnipeg included family, employment and education. The average mover is a single person between the ages of 20 and 39, with 70 per cent of this group earning less than \$15,000 per year. The majority of these persons moved into the city without a formal housing arrangement in place. The average waiting period for subsidized housing in Winnipeg is anywhere from two to six months. Judging by these statistics, it is evident that there is a need to increase services to ensure that our First Nation citizens are able to make a smooth transition from rural to urban life. This must include a package of services to meet their diverse set of needs, including transitional housing.

Respondents to the survey also indicated that they would like to see advocacy services for First Nation newcomers so that they can understand the system. It was also mentioned that they would like to see a First Nation organization delivering social programming.

We feel that this information will allow us to foster an improved working relationship between governments and the First Nation community in Winnipeg in assessing and responding to urban service delivery needs, rather than redirecting resources from the reserves that are funded based solely on on-reserve population.

As mentioned previously, the federal government must recognize the portability of First Nation treaty and inherent rights. As such, the government should increase funds to First Nations in order for them to develop and deliver programs to their citizens in urban centres.

We will distribute the information from this study that we have developed as a partner with you.

First Nations have developed cultural, administrative, political and technical strengths at the community, tribal council and regional level, and now wish to extend these strengths into the urban environment.

First Nations want to work with all levels of government to ensure that there are culturally appropriate services being delivered to meet the needs of our First Nation people living in the urban centres, particularly our youth.

Ainsi, lorsque l'on élabore et met en oeuvre des programmes et une politique officielle, est-il essentiel de tenir compte de la culture, de la langue, du protocole et du style de vie des peuples des Premières nations.

L'Assemblée des chefs du Manitoba s'est alliée à l'Institute of Urban Studies de l'Université de Winnipeg pour entreprendre une étude sur la mobilité des Premières nations. Il s'agissait d'une part de mieux comprendre les circonstances, les aspirations et l'expérience des membres des Premières nations qui ont déménagé à Winnipeg et, ce faisant, de mieux comprendre leurs besoins de services et la mesure dans laquelle ces besoins sont satisfaits.

Le rapport provisoire de cette étude a fait ressortir les conclusions suivantes: les principales raisons d'un déménagement à Winnipeg touchent à la famille, à l'emploi et aux études. Il s'agit en général d'une personne célibataire de 20 à 39 ans, sachant que 70 p. 100 de ce groupe gagne moins de 15 000 \$ par an. Pour la majorité, ces gens sont venus en ville sans savoir où ils allaient loger. La période d'attente moyenne pour un logement subventionné à Winnipeg se situe entre deux et six mois. D'après ces statistiques, il est évident qu'il est nécessaire d'accroître les services pour faire en sorte que les citoyens de nos Premières nations puissent faire la transition sans trop de mal entre la vie rurale et la vie urbaine. Ceci doit inclure différents services qui répondent à leurs besoins variés, notamment en matière de logement de transition.

Ceux qui ont répondu au sondage ont également indiqué qu'ils aimeraient des services d'aide aux nouveaux venus des Premières nations afin de leur permettre de comprendre le système. Il faudrait aussi qu'il y ait une organisation des Premières nations qui s'occupe de la prestation des programmes sociaux.

Nous estimons que ces renseignements nous permettront d'améliorer les relations de travail entre les gouvernements et les Premières nations à Winnipeg pour évaluer et répondre aux besoins de services plutôt que de transférer des ressources des réserves dont le financement est uniquement fonction de la démographie des réserves.

Comme on l'a déjà dit, le gouvernement fédéral doit reconnaître la transférabilité des droits ancestraux et issus de traités des Premières nations. C'est ainsi que le gouvernement devrait accroître les fonds versés aux Premières nations afin que celles-ci puissent mettre sur pied et offrir des programmes à leurs citoyens dans les centres urbains.

Nous diffuserons les informations tirées de cette étude réalisée en partenariat avec vous.

Les Premières nations ont obtenu certains succès sur les plans culturels, administratifs, politiques et techniques au sein de leur collectivité, des conseils tribaux et au palier régional, et voudraient maintenant en faire autant dans les milieux urbains.

Les Premières nations veulent travailler avec les gouvernements à tous les échelons pour veiller à ce que les services voulus culturellement parlant soient en mesure de répondre aux besoins des membres des Premières nations qui vivent dans les centres urbains, en particulier des jeunes.

New data from the 2001 census shows that the Aboriginal population is much younger than the non-Aboriginal population. The median age for the Aboriginal population in Manitoba is 22.8 years, while that of the non-Aboriginal population is at an all time high of 37.7 years.

What does this mean in terms of labour market participation? In terms of the need for education and training, government and the private sector need to see these youth as an untapped resource and the leaders of our future. They want education, they want training; they want to learn the teachings of their traditions so that they can create their own path for the future.

With that, I will turn the presentation over to Kathleen McKay, the Manitoba First Nation youth representative to the Assembly of First Nations Youth Council. Thank you.

Ms. Kathleen McKay, Youth Council, Assembly of Manitoba Chiefs: I would like to express my gratitude to you for inviting the youth to be here today, and also to my youth council for selecting me to represent them.

As I speak today, I will be holding this eagle feather because it symbolizes honour and strength. As youth, we struggle every day with not only personal issues, but also First Nation issues, and so we are the ones who need to carry on the honour. We will need as much strength as possible in order to do that.

Good morning. My name is Kathleen McKay and I am a First Nations member of Pine Creek, and I am also from the Nisichawayasihk Cree Nation. As mentioned, I am the national youth representative for the Manitoba First Nations Youth Council, and I work closely with the National Youth Council of the Assembly of First Nations.

We have prepared some briefing notes for your review. Nine main areas were identified, and they correspond to the nine areas that were also identified under the National Aboriginal Youth Strategy. Under each category the youth have made recommendations on how to address each of the issues and highlighted some of the key ones.

Unfortunately, we were not able to provide translated documents, so I apologize for that.

Today I would like to take the opportunity to focus on the efforts of the Manitoba First Nations Youth Council Initiative, and more importantly, illustrate our vision as youth, including our ideas and what we are currently striving to accomplish.

I will begin by speaking about the Manitoba First Nations Youth Council Initiative. It is a regional youth council initiative driven by the issues and recommendations that are identified annually by the First Nations youth of Manitoba. Recommendations are voiced by youth at regional youth gatherings and are implemented by two very important groups; the first is the AMC Youth Secretariat, and Jason Whitford, to my left, is the regional coordinator; and also the Manitoba First Nations Youth Advisory Committee. There are 16 members on the committee and seven staff within the AMC youth department.

Les données du recensement 2001 indiquent que la population autochtone est beaucoup plus jeune que la population non autochtone. L'âge moyen des Autochtones au Manitoba est 22,8 ans, alors que l'âge moyen des non-Autochtones est de 37,7 ans.

Qu'est-ce que cela signifie pour la participation au marché du travail? Pour les études et la formation, le gouvernement et le secteur privé doivent considérer ces jeunes comme une ressource non exploitée parmi lesquels nous trouverons les chefs qui nous dirigerons plus tard. Ils veulent suivre des études, ils veulent recevoir une formation; ils veulent qu'on leur enseigne leurs traditions afin qu'ils puissent décider de leur propre cheminement.

Cela dit, je passerai maintenant la parole à Kathleen McKay, représentante des jeunes des Premières nations du Manitoba à l'Assemblée du conseil des jeunes des Premières nations. Merci.

Mme Kathleen McKay, Conseil des jeunes, Assemblée des chefs du Manitoba: Je tiens à vous remercier d'avoir invité les jeunes à être ici aujourd'hui et je remercie aussi mon conseil de m'avoir sélectionnée pour le représenter.

En vous parlant, je vais tenir cette plume d'aigle qui symbolise honneur et force. Les jeunes que nous sommes rencontrons quotidiennement des problèmes, non seulement personnels mais également propres aux Premières nations et c'est nous qui devrons maintenir l'honneur. Nous avons besoin d'autant de force que possible pour cela.

Bonjour. Je m'appelle Kathleen McKay et je suis membre des Premières nations de Pine Creek et membre aussi de la nation crie de Nisichawayasihk. Je disais que je suis la représentante nationale des jeunes au Conseil des jeunes des Premières nations du Manitoba et je travaille en étroite collaboration avec le Conseil national des jeunes de l'Assemblée des premières nations.

Nous avons préparé certaines notes d'information à votre intention. Nous insistons sur neuf points en particulier qui correspondent aux neuf points indiqués dans la Stratégie nationale concernant les jeunes Autochtones. Dans chaque catégorie, les jeunes ont fait des recommandations sur la façon d'aborder chacun des problèmes et insisté sur les principaux points.

Malheureusement, nous n'avons pu faire traduire ces documents et je vous prie de nous en excuser.

Je voudrais vous parler plus particulièrement de l'initiative du Conseil des jeunes des Premières nations du Manitoba et, surtout, vous présenter notre vision, nos idées et ce que nous essayons actuellement de réaliser.

Je commencerai par vous parler de cette initiative. C'est une initiative du Conseil régional des jeunes qui repose sur les problèmes et les recommandations présentés chaque année par les Jeunes des Premières nations du Manitoba. Les recommandations sont faites par des jeunes à des rassemblements régionaux de jeunes et sont mises en oeuvre par deux groupes très importants: le Secrétariat des jeunes de l'Assemblée des chefs du Manitoba, et Jason Whitford, à ma gauche, en est le coordonnateur régional, et le Comité consultatif des jeunes des Premières nations du Manitoba. Ce comité compte 16 membres et le Département des

It is these two groups that work together, along with volunteers, to implement the ideas and recommendations made by youth from across the province.

Also, the AMC is very supportive in providing internship opportunities, so we now also have youth interns who work together to empower youth through youth-driven initiatives, including the development and delivery of programs.

I just wanted to make mention of the regional youth gatherings. Every year we have a youth gathering — there have been five, the council has been around for five years — and we are slowly getting more recognition and more interest from the youth population. We have a focus theme for every year, and this year we are going to be focusing on education and leadership. We also have annual elections for our youth representatives, so it is an opportunity to teach youth about the political processes, including elections, campaigning and selection of leadership. We really try to encourage them to also go out and vote in other elections that take place in the region.

The support from the First Nations leadership is strong right now, and that is initially how the AMC youth department was established, along with the youth council. The chiefs encouraged it and supported it by resolution. The ongoing support from the chiefs is also what keeps us strong, and is helping us to create the awareness that we are here and the type of work that we are trying to accomplish. Right now, we are focusing on getting ongoing support, but also support from all levels of leadership.

One of the recommendations and initiatives that we hope to focus on and work toward is a youth leadership institute, in order to develop the leadership skills in our youth and to prepare them. Our current leadership faces a lot of struggles, as Grand Chief White Bird had discussed, and we want to prepare the youth in order to take over those positions. It is a commonly heard phrase that the youth are our future leaders, but I like to look at the youth as our leaders, and we are just slowly preparing them to fill the moccasins.

We visit a lot of the communities, including urban areas. We know that there is a large concentration of youth in urban areas, so we have regular consultations. Whether we are invited out to do a presentation or a workshop, we also take it as an opportunity to create awareness and consult with the youth. What is the situation in their community and how can we help them?

One of the biggest issues that have been raised by the youth is the lack of youth centres, lack of resource centres, and so we have been working on trying to get inclusion for First Nations communities. The Keewatin Winnipeg Youth Initiative is currently funded by the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centre Initiative, and we have been working on trying to create an opportunity to discuss inclusion of First Nations, because the need is there. Almost all of the communities that we have visited have expressed the need for youth centres.

jeunes de l'Association compte sept permanents. Ce sont ces deux groupes qui collaborent avec des bénévoles à la mise en oeuvre des idées et recommandations des jeunes de toute la province.

D'autre part, l'Assemblée des chefs du Manitoba nous aide beaucoup en nous offrant des possibilités de stage, si bien que nous avons maintenant de jeunes stagiaires qui travaillent ensemble à des initiatives menées par des jeunes, notamment à l'élaboration et à la mise en oeuvre de programmes.

Je voulais simplement mentionner les rassemblements régionaux de jeunes. Chaque année, nous avons un rassemblement de jeunes — nous en avons déjà eu cinq puisque le conseil existe depuis cinq ans — et nous nous faisons mieux connaître par les jeunes qui s'intéressent davantage à ce que nous faisons. Nous avons un thème chaque année et cette année ce thème sera les études et le leadership. Nous avons également des élections annuelles de nos jeunes représentants et c'est donc une occasion d'initier les jeunes au processus politique, notamment aux élections, aux campagnes, au choix des dirigeants. Nous essayons vraiment de les encourager de voter aux différentes élections dans la région.

Les chefs des Premières nations nous soutiennent beaucoup et c'est la façon dont a vu le jour le Département des jeunes de l'Assemblée des chefs du Manitoba ainsi que le Conseil des jeunes. Les chefs ont soutenu cette idée par voie de résolution. Ils continuent de nous aider et c'est ce qui fait notre force et nous permet de sensibiliser les autres à notre présence et au genre de travail que nous essayons de faire. À l'heure actuelle, nous nous efforçons de conserver les appuis que nous avons tout en essayant d'en trouver d'autres dans toute la hiérarchie.

Une des recommandations et des initiatives à laquelle nous nous attelons est un institut des jeunes chefs qui pourrait permettre à nos jeunes d'acquérir des qualités de chef et de se préparer à diriger. Nos chefs actuels ont de grosses difficultés, comme le disait le grand chef White Bird, et nous voulons préparer les jeunes à reprendre les rênes. On dit souvent que les jeunes sont nos futurs chefs mais je considère que les jeunes sont aussi nos chefs et que nous les préparons simplement à prendre la place.

Nous visitons beaucoup de localités, notamment des centres urbains. Nous savons qu'il y a une forte concentration de jeunes dans les centres urbains et nous avons ainsi des consultations régulières. Que nous soyons invités à faire un exposé ou à organiser un atelier, nous en profitons également pour consulter et sensibiliser les jeunes. Nous les interrogeons sur la situation dans leur collectivité et sur la façon dont nous pouvons les aider.

L'un des principaux problèmes soulevés par la jeunesse concerne le manque de centres pour jeunes, le manque de centres de ressources, et c'est pourquoi nous avons travaillé sur l'inclusion des communautés des Premières nations. L'initiative Keewatin pour les jeunes de Winnipeg est actuellement financée par le Centre polyvalent urbain des jeunes Autochtones, et nous avons toujours cherché l'occasion de préconiser l'inclusion des Premières nations, qui répond à un véritable besoin. Presque toutes les communautés que nous avons visitées ont évoqué la nécessité de centres pour les jeunes.

A resolution was passed by the Assembly of First Nations to work towards inclusion of the First Nations in that initiative, because it is such a good initiative and has been successful. I will speak a little on the Keewatin Winnipeg Youth Initiative later, but that is one of the initiatives that we have developed and are currently delivering, and it has proven very successful. If we can provide opportunities like that in First Nations communities, I know that it would be positively impacting a lot of the youth in Manitoba.

The other thing that is ongoing is our communication strategy. We currently have an intern developing a newsletter and we have a Web site through the Assembly of Manitoba Chiefs. We are also trying to create an environmental database. Taking responsibility in promoting respect and care for our environment is one of our priorities.

I will speak a little about the Keewatin Winnipeg Youth Initiative. I would like to leave you some time to ask questions. I think it would be easier if we could provide the information that you request instead of me sitting here and telling you things.

The Keewatin Winnipeg Youth Initiative is a youth-driven program. It is delivered by youth coordinators. There are currently 32 participants and it is in its second year. In the first year, they had 20 participants and it was very successful. It is in a northern neighbourhood of Winnipeg. It is a holistic project. It works on all four aspects of personal well-being in helping the youth develop their skills. The focus is to prepare them for employment or to return to school while teaching them how to live a balanced lifestyle. It is also an avenue for developing relationships with other partnering organizations for either volunteering or job placements.

From my understanding, you will be attending a dinner tonight with the participants in the Keewatin Winnipeg Youth Initiative, and I think you will be very impressed with the feedback from them about some of the positive experiences that they have had with the program.

We have submitted a proposal for ongoing funding for phase 3, and hopefully it will be accepted.

I hope you are looking forward to meeting the youth. They are very well-spoken; they have come a long way, and it shows. It shows in their smiles and in their enthusiasm.

I would like to end with that. I thank you for this opportunity to speak with you, and hopefully I can answer any questions that you may have.

Senator St. Germain: There is no question that you have laid out the problems that face our youth across the country, but which are most common here in Manitoba, and possibly Saskatchewan and Alberta, which is originally my home province. I was born along the Assiniboine River just west of here, so I am familiar with the McKays. As a matter of fact, I am related to some of you.

My question is in regards to the transitional funding. Chief, how do we do this without making our people dependent on social funding? I realize that we need to get them educated and

L'Assemblée des premières nations a adopté une résolution concernant l'inclusion des Premières nations dans cette initiative, car elle est excellente et elle a donné de bons résultats. Je vous parlerai tout à l'heure de l'initiative Keewatin pour les jeunes de Winnipeg, qui fait partie des mesures que nous avons prises et dont les résultats sont très positifs. Si nous pouvons proposer des programmes de ce genre aux communautés des Premières nations, je suis convaincue que les jeunes du Manitoba en profiteront largement.

Nous avons aussi une stratégie de communication. L'un de nos agents rédige un bulletin, et nous avons un site Web destiné à l'Assemblée des chefs du Manitoba. Nous essayons également de créer une base de données environnementales. La responsabilité dans la promotion du respect et de la protection de l'environnement fait partie de nos priorités.

Je voudrais vous parler de l'initiative Keewatin pour les jeunes de Winnipeg, tout en réservant du temps pour les questions. Je préfère vous fournir l'information que vous souhaitez obtenir plutôt que de vous faire de longs discours.

L'initiative Keewatin pour les jeunes de Winnipeg est un programme axé sur les jeunes. Il est géré par de jeunes coordonnateurs. Il a été créé il y a deux ans et compte actuellement 32 participants. Au cours de la première année, 20 personnes y ont participé, et ce fut d'emblée une réussite. Il concerne le quartier nord de Winnipeg. C'est un projet holistique. Il est axé sur les quatre éléments du bien-être personnel et il aide les jeunes à étendre leurs compétences. On apprend aux jeunes à mener une vie équilibrée, à se préparer à l'emploi et à reprendre leurs études. C'est aussi l'occasion d'améliorer les relations avec d'autres organismes partenaires pour faire du bénévolat ou pour faire un stage.

Je crois que vous devez dîner ce soir avec les participants de l'initiative Keewatin auprès des jeunes de Winnipeg et je suis sûre que vous serez très impressionnés par ce qu'ils auront à vous dire de leur expérience très positive au sein de ce programme.

Nous allons présenter une demande de financement permanent pour la phase 3, et nous espérons qu'elle sera acceptée.

J'espère que vous avez hâte de rencontrer ces jeunes. Ils sont très convaincants; ils reviennent de loin, et c'est tout à fait évident. On le voit à leur sourire et à leur enthousiasme.

J'aimerais terminer sur cette note. Je vous remercie de m'avoir écoutée et j'espère pouvoir répondre à vos questions.

Le sénateur St. Germain: De toute évidence, vous avez bien expliqué les problèmes que rencontrent nos jeunes dans l'ensemble du pays, et qui sont particulièrement fréquents au Manitoba, comme sans doute en Saskatchewan et en Alberta, d'où je suis originaire. Je suis né près de la rivière Assiniboine, à l'ouest de Winnipeg, et je connais bien le clan McKay, avec lequel j'ai d'ailleurs des liens de parenté.

Ma question concerne le financement transitoire. Comment faire pour ne pas rendre les Autochtones dépendants de l'assistance sociale? Je comprends qu'il faut les éduquer et leur

develop a sense of pride, but in these transitional processes from reserves to the urban areas, how do we define the fine line between people coming to the city and becoming dependent on this funding and becoming self-sufficient? This is the big issue in anything, as far as I am concerned. Of the young people that I grew up with along the Assiniboine River, I was the only one who graduated from high school, and the fact is that most of them are dead today from alcohol or drug abuse. A lot of them ended up on welfare. That is my greatest fear. Ms. McKay, you spoke about the Keewatin centre working from a holistic point of view on this, but that is one of my concerns. The worst thing you can do is to develop a dependency on any form of social assistance. How do we define that? Can you help me with that?

Mr. White Bird: Let me begin by trying to respond in terms of transition, in terms of dependency. I think as First Nation people, it was not our choice to be dependent on government resources. As a matter of fact, I want to start by saying that we were very independent prior to the government's legislation, prior to government policy being put in place to support First Nation people. We were a self-sustaining nation, we had our own land, we had our own resources and we provided for our families. We had a great deal of pride in what we had achieved.

In response to your question, I think that we need to accommodate our young people by providing a number of factors, including quality housing, quality education and quality programming for support services. We need to offer stability. I think when you have a good home, a good school and a good family it all has an effect on the success ratio. You need the opportunity to exercise and experience your culture with your fellow youth.

One of the other factors would be ownership of this program. I think it is absolutely critical.

In my comments, I alluded to the fact that when immigrants come to Canada, their support services are much greater than we receive as First Nations people. Funding for a First Nation community is on a per-capita basis, on the number of people who live on the reserve. In effect, there are no dollars allocated to any First Nation person who happens to come to live in the city of Winnipeg. There is no transition support for those people. They are basically on their own. I think there is a critical need, and the statistics state that 50.6 per cent of our Aboriginal population is living in the city of Winnipeg. Our youth population is large, and if we do not start to prepare now for the future, the city of Winnipeg will have the highest native population with the highest unemployment rate, and more than likely the highest crime rate.

I have had the opportunity to visit the youth centre here in the city of Winnipeg, I believe it is called Agassiz, and 90 per cent of the people there are Aboriginal youth. It is the same with the provincial institutions, the jails; it is all Aboriginal people.

I think we need to change those statistics. We need to change the people in the youth detention centres, the jails, into a positive working force.

donner un sentiment de fierté, mais comment éviter qu'à l'occasion de cet exode des réserves vers les centres urbains, ils ne tombent dans la dépendance financière, et comment faire en sorte qu'ils deviennent autosuffisants? Pour moi, c'est la principale question. Parmi les jeunes que j'ai connus près de la rivière Assiniboine, je suis le seul qui ait terminé ses études secondaires. La plupart d'entre eux sont morts d'alcoolisme ou de toxicomanie. Les autres sont pratiquement tous assistés sociaux. Voilà ce que je crains. Madame McKay, vous avez parlé du Centre Keewatin qui applique un point de vue holistique, mais j'ai quand même mes craintes. Le pire qui puisse arriver, c'est la dépendance envers l'assistance sociale. Comment l'éviter? Pouvez-vous nous aider sur ce point?

M. White Bird: Je vais essayer de répondre sur la transition et sur la dépendance. Les Premières nations n'ont pas choisi de dépendre des fonds publics. Je dirai même d'emblée que nous étions très indépendants avant que les gouvernements ne légifèrent pour venir en aide aux gens des Premières nations. Nous étions une nation autosuffisante, nous avions notre terre, nos ressources, et nous assurions la subsistance de nos familles. Nous étions très fiers de ce que nous avions réalisé.

En réponse à votre question, je crois qu'il faut s'occuper de nos jeunes en veillant à plusieurs facteurs, notamment à la qualité du logement, à la qualité de l'éducation et à la bonne organisation des services de soutien. Il faut leur assurer la stabilité. Quand on a un bon foyer, une bonne école et une bonne famille, on améliore ses chances de succès. Il faut que les jeunes puissent assumer leur culture entre eux.

Par ailleurs, la question de la responsabilité de ce programme est essentielle.

Dans mes commentaires, j'ai signalé que lorsque les immigrants arrivent au Canada, ils bénéficient beaucoup plus que nous de services de soutien. Le financement des collectivités des Premières nations est proportionnel à leurs effectifs, au nombre de personnes qui vivent dans les réserves. Les Autochtones qui vivent à Winnipeg ne reçoivent rien. Il n'y a pas de soutien transitoire pour eux. Ils sont laissés à eux-mêmes. Il y a là un besoin essentiel, quand les statistiques montrent que 50,6 p. 100 de notre population autochtone vit à Winnipeg même. Nos jeunes sont très nombreux et si on ne commence pas à préparer leur avenir, la ville de Winnipeg va se retrouver avec la plus forte proportion de population autochtone, avec le plus haut taux de chômage et, vraisemblablement, avec le taux de criminalité le plus élevé.

J'ai eu l'occasion de visiter le Centre des jeunes de Winnipeg, qui s'appelle Agassiz, je crois, dont 90 p. 100 de la clientèle est autochtone. Il en va de même dans les établissements pénitentiaires provinciaux, qui sont tous peuplés d'Autochtones.

Il faut renverser ces statistiques. Il faut que la population des centres pour jeunes détenus et des prisons réintègre la population active.

Senator St. Germain: You say there is no funding at all for this at the present time? How are the Keewatin and the Agassiz centre that you refer to funded, sir?

Mr. White Bird: The Keewatin youth centre is funded through Human Resource Development Canada, but there is no identifiable resource going to the First Nation community to support the youth.

Senator St. Germain: Thank you.

Mr. White Bird: Various programs have their own small allocation, but more often than not, there is no money.

Senator St. Germain: There are two things that I see lacking and I do not know the solution. I have talked to various native chiefs across the country. We have people coming from backgrounds of subsisting off the land, and as you pointed out, who were traditionally proud. Yet, my father never went to school. He was a trapper. A lot of the older people, perhaps not so much in your family, Ms. McKay, just cannot relate to a formal type of education.

My concern is that if people are not driven by something, or if they do not have heroes to look up to, it is very difficult to motivate them and create that inspiration. I do not know how this would be accomplished, but I look at some of our natives, Kim Bell and others, who have really accomplished great things. How do we work at that aspect?

My other question is about the spiritual side. I think if you do not have a spiritual base, you become totally secularized in a world that is driven by materialism, and that is not necessarily the answer.

I know these are possibly simple subjects to discuss at a hearing like this. However, I have always advocated that every First Nation should have on their reserves or their land base a place where Aboriginal peoples, even though they are in the cities like this, can go for spiritual healing purposes, for cultural purposes, and that these should be held in perpetuity and never taxed. That is one of the reasons I was opposed to the Nisga'a agreement, because taxation eventually equates to expropriation and future generations will lose these things.

Ms. McKay: I agree with you about lacking the drive. One of the things that we as youth recognize and discuss on a regular basis is that money is not a motivator; motivation is in the people. One part of our proposed solution is to have our programs delivered by First Nations people, people who are living examples of what can be accomplished and how it can be accomplished. That is why we have youth delivering the youth programs, because we want to show them that you do not have to grow up in the city in a big house and go to a fancy school to know what you are talking about and be able to teach somebody. That is one of the approaches that we have taken, that it is our responsibility to

Le sénateur St. Germain: Vous dites qu'il n'y a aucun financement actuellement pour les Autochtones en milieu urbain. Comment sont financés le centre Keewatin et le centre Agassiz dont vous parlez?

M. White Bird: Le centre Keewatin pour les jeunes est financé par le ministère du Développement des ressources humaines, mais les Premières nations ne reçoivent aucune ressource réservée au soutien de la jeunesse.

Le sénateur St. Germain: Merci.

M. White Bird: Plusieurs programmes bénéficient d'une modeste allocation, mais le plus souvent, il n'y a pas d'argent.

Le sénateur St. Germain: Je pense qu'il y a deux choses qui manquent, pour lesquelles je n'entrevois aucune solution. J'ai rencontré de nombreux chefs autochtones dans l'ensemble du pays. Il y a des gens qui ont un mode de subsistance traditionnel et qui, comme vous l'avez dit, sont généralement très fiers. Mon père n'est jamais allé à l'école. Il était trappeur. Ce n'est peut-être pas le cas dans votre famille, madame McKay, mais bien souvent, les Autochtones plus âgés n'ont reçu aucune éducation officielle.

Je crains que si les Autochtones ne sont pas motivés par quelque chose, s'ils n'ont pas de héros auxquels ils puissent se référer, il sera très difficile de les motiver et de leur insuffler une inspiration quelconque. Je ne sais pas comment on pourrait agir à ce sujet, mais je pense à certains Autochtones, comme Kim Bell et d'autres, qui ont fait des choses extraordinaires. Que peut-on faire à cet égard?

Mon autre question concerne la spiritualité. Je pense que l'individu qui n'a pas une bonne base spirituelle se sent perdu dans un monde déterminé par le matérialisme, qui n'apporte pas les bonnes réponses.

Je sais qu'il peut paraître bizarre de discuter d'un tel sujet dans une séance comme celle-ci, mais j'ai toujours préconisé que chaque communauté des Premières nations ait, dans sa réserve ou sur son territoire, un endroit où les Autochtones, même ceux qui vivent dans une ville comme Winnipeg, puissent venir chercher un réconfort spirituel, se livrer à des activités culturelles; ces locaux devraient être à perpétuité la propriété de la collectivité autochtone et n'être assujettis à aucune taxe. C'est notamment pour cette raison que je me suis opposé à l'accord Nisga'a, car la taxation mène à l'expropriation et les générations futures risquent de perdre les biens collectifs.

Mme McKay: Je suis d'accord avec vous en ce qui concerne le manque de motivation. Les jeunes reconnaissent que l'argent ne peut pas servir de motivation. C'est dans les êtres humains qu'il faut la chercher. Dans la solution que nous proposons, il faut que les programmes soient gérés par des Autochtones, par des personnes qui peuvent servir d'exemple vivant de ce qu'il est possible d'accomplir. C'est pourquoi nos programmes pour les jeunes sont gérés par des jeunes, car nous voulons leur montrer qu'il n'est pas indispensable d'habiter une grosse maison en ville et de fréquenter une école prestigieuse pour savoir de quoi on parle et pour être capable de faire de l'enseignement. C'est le

teach the youth that. Hopefully we can get more youth on board to think along the same lines.

As for the spiritual base, we as First Nations people try to follow a holistic lifestyle. That is another thing that we are trying to teach, not only the Aboriginal people, but the non-Aboriginal as well. We need to have that understanding, and education of non-Aboriginals is extremely important to the success of that.

In her introduction, Senator Chalifoux stated that we had been studied to death, but I disagree. I think we need to be studied more; people need to know. The studies right now do not portray much of what we are as First Nation people. They portray all of the negative things that we are experiencing, yes, but now we have to start talking about the strengths, and that is what will empower the people and take us away from that dependence.

Mr. White Bird: I think that the biggest challenge that we have as First Nation people is to revive our spirituality. Government policy, federal legislation and rules outlawed practicing our spirituality, and it has had a major impact on our people. Residential schools, everything, encouraged us to leave aside our spirituality, our First Nation, our "Indianness" let's say. There was a great effort under the government's policy to try to assimilate us and to make us into Canadians, which we will never be. We are a First Nation people. We had our own way of life and you cannot wipe that out. We have young people who are starting now to learn their identity. We will maintain our culture for as long as we live, and in spite of the challenge, we will survive.

We have survived almost 600 years of encroachment in which we have lost our land, our resources, and some of our nations, but that does not mean that the rest of us will go the same way. We will continue to work on our languages, on getting some of our land back, and even possibly our resources. We had economies at one point. We still have that economy, to a limited extent, in terms of our traditional lands and territories. There is a major perception out there that we gave away our land, we sold it, we gave it up, and that is very far from the truth. We believe this land is still ours. That will always be part our culture, we can never separate ourselves from the land. Today we struggle to try and retain our language and teach it to our young people, to our children.

We have heroes of our own. Our heroes are our elders, because, number one, they carry the language; they are historians and they teach us what our culture is all about.

We see people such as John Kim Bell, Phil Fontaine and Ovide Mercredi. We have doctors, lawyers and other professional people. These are our heroes and we will continue to look up to them. Once we build up that pride in our young people, give them back their language, their culture and their identity, they will work that much harder to achieve.

I agree with you about the healing centres. Give us the money to provide them in the community; they will help so much with cultural retention, language and a sense of pride, because that is

principe que nous avons adopté, et nous avons la responsabilité de l'enseigner aux jeunes. Nous espérons pouvoir en convaincre le plus grand nombre.

En matière de spiritualité, les gens des Premières nations s'efforcent d'appliquer des principes de vie holistiques. Ce sont des principes que nous nous efforçons d'enseigner, non seulement aux Autochtones, mais aussi aux autres. Cette compréhension est essentielle, et elle nécessite que l'on éduque les non-Autochtones.

Dans son introduction, le sénateur Chalifoux a dit que nous avons déjà fait l'objet d'innombrables études, mais je ne suis pas d'accord. Je pense qu'il faut encore étudier les Autochtones. Il faut savoir ce qu'il en est. Les études actuelles ne donnent pas une image juste des gens des Premières nations. Elles insistent sur tous les problèmes que nous connaissons, mais il faut maintenant commencer à parler de nos atouts car ce sont eux qui permettront de nous émanciper et de nous sortir de la dépendance.

M. White Bird: Le plus grand défi, pour les gens des Premières nations, c'est de faire renaître leur spiritualité. L'action des pouvoirs publics, les lois et les règlements fédéraux nous ont empêchés de pratiquer notre spiritualité, ce qui a eu de graves conséquences pour nous. Les pensionnats nous ont incités à renoncer à notre spiritualité, à notre sens de l'appartenance à une Première nation, disons même à notre «indianité». Le gouvernement s'est efforcé de nous assimiler et de faire de nous des Canadiens, ce que nous ne serons jamais. Nous sommes des gens des Premières nations. Au départ, nous avions notre propre mode de vie, que rien ne pourra effacer. Nos jeunes commencent à découvrir leur identité. Nous préserverons notre culture tant que nous vivrons, et malgré les défis, nous allons survivre.

Nous avons survécu à près de 600 ans d'empiètement où nous avons perdu notre terre, nos ressources et certaines de nos nations, mais cela ne veut pas dire que celles qui restent vont subir le même sort. Nous allons continuer à pratiquer nos langues et nous nous efforcerons de récupérer notre terre et nos ressources. Autrefois, nous avions notre propre économie. Nous l'avons toujours dans une certaine mesure, grâce à nos territoires traditionnels. Certains ont l'impression que nous avons renoncé à notre terre, que nous l'avons vendue, mais ils sont très loin de la vérité. Nous considérons que cette terre nous appartient toujours. Elle fera toujours partie de notre culture et nous ne nous en séparerons jamais. Nous luttons aujourd'hui pour préserver nos langues autochtones et pour les enseigner à nos jeunes et à nos enfants.

Nous avons nos héros. Ce sont nos aînés, car tout d'abord ils préservent notre langue. Ce sont nos historiens et ils nous enseignent notre culture.

Nous avons des personnalités comme John Kim Bell, Phil Fontaine et Ovide Mercredi. Nous avons des médecins, des avocats, des professionnels. Ce sont nos héros et nous continuons à les vénérer. Une fois que nous aurons redonné leur fierté aux jeunes, ils auront retrouvé leur langue, leur culture et leur identité, ils s'efforceront de réussir avec plus de conviction.

Je suis d'accord avec vous sur les centres de guérison. Donnons l'argent pour les offrir à nos communautés. Ils nous aideront à préserver notre culture, notre langue et notre fierté, car c'est

what it is all about. When I have had the opportunity to travel in Northern Ontario, as the government calls it, I have seen these traditional buildings that are known as round houses, which are Ojibway structures. This is where they come together to practice their culture, their ceremonies and their dances. They serve a multi-communal function. I think that every First Nation community should have that.

Senator Johnson: Minister Sheila Copps was here about two weeks ago and gave a substantial sum of money for the teaching of the Cree language. You were talking about how important language is. Is this a positive initiative for you? Will it help in terms of what you are talking about, in regards to your culture, heroes and the young people relating to that?

Mr. White Bird: I am not sure what the amount is, but it is significant; it is in the millions of dollars.

Senator Johnson: I think it is \$2.7 million just for language teaching.

Mr. White Bird: I was under the impression there was more.

Senator Johnson: It could be more in terms of the whole package.

Mr. White Bird: I believe that there was an announcement of approximately \$100 million for language programs over a five-year period. However, when you divide that up on a national basis, you have ten provinces and two territories to consider, so now it is approximately \$8 million per province or territory. Then that \$8 million must be divided among the treaty, the Metis the non-status people and the Inuit over five years. I believe that Manitoba's allocation for one year is about \$500,000, to be divided among five different linguistic groups, so each would get about \$100,000. Yet they spend millions of dollars to promote English and French as the official languages here in Canada. Our languages are the first languages of this country and are not even recognized. That is my point.

Senator Pearson: I really appreciated your presentation and the work that you have done here. I am taking a quick glance at your identification of the issues and your recommendations. I wanted to look at two of the sections. The first is the political issues, because one of the things that we are very interested in as we talk to young people is youth empowerment and youth decision making, and you talked about leadership training and what that might involve. It struck me that when we look at the political issues your voice is not just that of young First Nations people, you are speaking for almost all young people. I hear the same message; it does not really matter where it comes from. They are not being listened to, there is negative media coverage, they are forgotten after an election and they are not included in the political process. Your young people have identified these as issues.

essentiel. J'ai eu l'occasion de me rendre dans le nord de l'Ontario, et j'ai vu ces constructions traditionnelles que l'on appelle les maisons rondes, qui sont de tradition ojibway. C'est là que les Ojibway se réunissent pour leurs activités culturelles, leurs cérémonies et leurs danses. Ces édifices sont polyvalents. Je considère que chaque communauté des Premières nations devrait avoir le sien.

Le sénateur Johnson: La ministre Sheila Copps était ici il y a deux semaines et elle a libéré un montant important pour l'enseignement de la langue crie. Vous avez parlé de l'importance de la langue. Pour vous, cette initiative est-elle positive? Est-ce qu'elle va vous aider à atteindre les objectifs dont vous avez parlé en ce qui concerne votre culture, vos héros et vos jeunes?

M. White Bird: Je ne connais pas exactement ce montant, mais il est important. C'est plusieurs millions de dollars.

Le sénateur Johnson: Je crois qu'il s'agit de 2,7 millions de dollars pour l'enseignement de la langue crie.

M. White Bird: Je croyais que c'était davantage.

Le sénateur Johnson: Le montant total est peut-être supérieur.

M. White Bird: Je crois qu'on a annoncé environ 100 millions de dollars pour l'enseignement des langues sur une période de cinq ans. Néanmoins, si l'on répartit ce montant entre toutes les collectivités autochtones du pays, dans les dix provinces et les deux territoires, on obtient environ 8 millions de dollars par province et par territoire. Ces 8 millions de dollars doivent être répartis parmi les Indiens inscrits, les Métis, les Indiens non inscrits et les Inuits sur une période de cinq ans. Je crois que le montant accordé au Manitoba est d'environ 500 000 \$ par an, à répartir entre les cinq groupes linguistiques, dont chacun recevra environ 100 000 \$. Je tiens quand même à dire que l'on dépense des millions de dollars pour faire la promotion de l'anglais et du français en tant que langues officielles au Canada. Nos langues sont les premières langues du pays et ne sont même pas reconnues en tant que telles.

Le sénateur Pearson: J'ai beaucoup apprécié votre exposé ainsi que le travail que vous faites ici. J'ai jeté un coup d'oeil à votre document et à vos recommandations. J'en ai retenu deux. La première concerne les questions politiques, car ce qui nous intéresse, ce sont les jeunes, l'emploi des jeunes et les décisions prises par les jeunes; vous avez parlé de formation en leadership et de tout ce que cela comporte. Ce que vous dites des questions politiques ne concerne pas uniquement des jeunes des Premières nations. Vous parlez au nom de presque tous les jeunes. J'entends toujours le même message, d'où qu'il vienne. Les jeunes se plaignent de ce qu'on ne les écoute pas. Les médias donnent d'eux une image négative, on les oublie toujours après les élections et ils ne sont pas intégrés au processus politique. Pour vos jeunes, ce sont là les vrais problèmes.

You have both human rights and treaty rights, and I was interested in how the young people feel about things like human rights issues, and about their own rights as human beings. Have you had some lively discussions on that? That is the first question.

Ms. McKay: I will answer your question from experience, because I have been working with youth for about 10 years, and I have worked with high-risk individuals within the youth centre.

The environments that youth are subjected to leave them thinking that they do not understand the boundaries, and as mentioned earlier, there is much dependence. There is so much dependence that they do not look at themselves as individuals, they consider themselves "a native person," just part of a native group. I am not just talking in terms of abuse that we face as a people; I am talking about a regular day, walking into a store and things like that. They are not aware of their rights.

I did a needs assessment in my community, and found that some youth do not even know what racism is. They experience it, they will describe an experience, but they do not realize that it is racism or discrimination or stereotyping. It happens on so many different levels, but they do not understand that that is a violation against them. That is what I mean when I say that they are not aware of their rights and that they are entitled to be respected as individuals.

Senator Pearson: That is a very good answer, because I think that is exactly what is at the basis of human rights, the sense of respect as a human being. The convention against discrimination emphasizes exactly that. It is important to continue that educational role that you are bringing out.

My other question has to do with health. We have been listening to a lot of young people who have been bringing to us concerns about sexuality. So many of the issues around teenage pregnancy, prostitution and so on, are to some extent a matter of exploitation, which is a result of poor, inadequate or absent education about what healthy sexuality is. I wondered whether your young people find that a priority.

A lot of young people from whom we are hearing say this is a priority, that there should be more outreach, more clinics, more opportunity for young people to explore and discuss their sexuality and what is to be healthy sexually, how important it is in the human context, what it says about love and so on, rather than all the negative prohibitions. Can you comment on that? I know it is a big question.

Ms. McKay: Absolutely, that is one of probably the top three issues that youth identify. And if it is not teen pregnancy, it is teen parenting. That is an approach that we are hoping to take

Vous avez des droits individuels et des droits découlant des traités; j'aimerais savoir ce que les jeunes pensent des questions concernant les droits de la personne et de leurs propres droits en tant qu'êtres humains. Est-ce que vous en avez discuté? C'est ma première question.

Mme McKay: Je vous répondrai d'expérience, puisque cela fait maintenant 10 ans que j'œuvre auprès des jeunes du centre qui présentent des risques élevés.

Les milieux dans lesquels évoluent les jeunes leur laissent croire qu'ils ne comprennent pas les limites; de plus, je le disais déjà, on assiste à une grande dépendance de leur part, à tel point qu'ils ne se considèrent pas comme des individus, mais comme Autochtones faisant partie d'un groupe d'Autochtones. Et je ne pense pas uniquement aux abus auxquels fait face notre peuple, mais je pense aussi à ce qui se passe dans notre quotidien, chaque fois que nous allons au magasin, par exemple. Nos jeunes ne connaissent pas leurs droits.

Après avoir fait une évaluation des besoins dans ma collectivité, j'ai constaté que certains jeunes ne savaient même pas ce que signifiait le racisme. Pourtant, ils en font les frais, et ils peuvent décrire le racisme comme expérience, sans toutefois se rendre compte qu'il s'agit de racisme, de discrimination ou même de stéréotype. Ils sont victimes de cette façon de voir à bien des différents niveaux, mais sans pour autant comprendre que cela se fait en violation de leurs droits. Voilà pourquoi je dis qu'ils ne sont pas sensibles à leurs droits et ne comprennent pas qu'ils ont droit d'être respectés comme individus.

Le sénateur Pearson: Vous avez tout à fait raison, parce qu'à la base même des droits de la personne on trouve le sentiment de respect à titre d'être humain. C'est d'ailleurs ce sur quoi met l'accent la Convention contre la discrimination et pourquoi il est important de continuer à informer la jeunesse, comme vous le faites.

J'aborderai maintenant la question de la santé. Nous avons entendu beaucoup de jeunes nous faire part de leurs préoccupations au sujet de la sexualité. On a beaucoup parlé de grossesse chez les adolescentes, de prostitution, et cetera, comme étant à certains égards une forme d'exploitation résultant de l'inadéquation ou de l'absence d'information sur ce que peut être une sexualité saine. Je me demandais si c'était une priorité chez vos jeunes.

Beaucoup de ceux qui nous ont parlé nous ont expliqué que c'était prioritaire pour eux, et qu'il devrait y avoir plus d'action sociale, plus de cliniques, et qu'il fallait permettre plus volontiers aux jeunes d'explorer leur sexualité et d'en discuter pour mieux comprendre ce qu'est la saine sexualité, à quel point elle est importante dans le contexte humain, et ce qu'elle représente par rapport à l'amour, plutôt que de la mettre dans le même panier que toutes les autres interdictions. Je sais que la question est vaste, mais que pouvez-vous répondre à cela?

Mme McKay: Vous avez raison de dire que c'est sans doute là une des trois grandes priorités pour la jeunesse. Plutôt que de grossesse chez les adolescentes, on peut même parler de l'art d'être

through the establishment of a youth leadership institute, or whatever comes from this vision we have.

Education is not just going to a school, sitting in a room and teaching the youth whatever. Education is a daily process.

I agree, and one of the things that we do in our own communities or communities that we visit is to try to steer away from the negative, the "do not," as you mentioned. The other thing is to get the leadership on board to promote that in their own communities. I think it is important for it to come from the leadership as well.

Senator Pearson: Of the three priorities that you talked about, education is one.

Ms. McKay: Teen pregnancy is one. When we identify issues, we often do an exercise called "identifying the obstacles and solutions," and teen pregnancy is probably one of the top three.

Senator Pearson: And the other two are?

Ms. McKay: Alcoholism and drugs. Another would probably be lack of recreation.

Senator Pearson: Thank you very much, and good luck.

Senator Chapat: Grand Chief, you talked about Canada's policy falling short of your needs, and I agree. You talked also about key policy areas that need to be addressed. Then you gave us examples of essential services, and this document from the youth gives us issues and recommendations.

My question is to both of you: When we talked about increasing and redirecting funding that is needed for the youth, you said, "Give us the dollars." What would be the structure or the body to receive those dollars, who are they? Also, how will you ensure that Aboriginal youth will be involved in the decision making process, because they are the leaders of tomorrow?

Mr. White Bird: Thank you for your question.

Perhaps I can describe to you the political structure here in Manitoba, where we have approximately 63 First Nation distinct communities. We have a major political organization, the Assembly of Manitoba Chiefs, which deals strictly with political issues. I am not in charge of any program or program monies, except one, and I do not like it. Of course, that is the Human Resources Development Canada funding. It was a single-window program from HRDC under which we signed one contribution agreement for all of the resources to provide training to all of the First Nation communities. The problem that I have in administering the money is of a political nature. I have a major problem in terms of dealing with chiefs and how this money is parcelled out. We are in the process of setting up an arm's-length corporation to administer all of the money. That would still be tied into the central organization, the assembly, through reporting to the chief. In that way, we would take the politics out of

parent quand on est adolescent. C'est une vision que nous espérons insuffler en créant un institut du leadership chez les jeunes.

Éduquer ne signifie pas uniquement enseigner aux jeunes dans une salle de classe. Éduquer est une tâche sans fin.

Vous avez raison de parler des interdictions: justement, lorsque nous visitons nos collectivités, nous cherchons à nous éloigner des interdictions que vous mentionniez. De plus, il faut que les dirigeants emboîtent le pas et en fassent la promotion dans leurs propres collectivités. Il est important que les dirigeants le fassent aussi.

Le sénateur Pearson: Donc, l'éducation serait l'une des trois priorités que vous avez mentionnées.

Mme McKay: L'une d'elle, ce serait la grossesse chez les adolescentes. Lorsque nous tentons de cerner les grands problèmes, nous faisons souvent un exercice que nous appelons l'identification des obstacles et des solutions, et nous avons constaté que la grossesse chez les jeunes est sans doute l'une des trois priorités mentionnées.

Le sénateur Pearson: Et quelles sont les deux autres?

Mme McKay: L'alcoolisme et les drogues. On pourrait aussi ajouter l'absence de loisirs.

Le sénateur Pearson: Merci beaucoup, et bonne chance.

Le sénateur Chapat: Grand chef, vous avez dit que la politique canadienne ne répondait à vos besoins, et je suis d'accord. Vous avez également dit qu'il fallait se pencher sur les grands secteurs d'intervention. Vous nous avez ensuite donné des exemples de services essentiels, tandis que ce document-ci produit par les jeunes décrit les problèmes et formule des recommandations.

Je m'adresse à nos deux témoins: lorsque l'on a envisagé de hausser le financement et de réaffecter les fonds différemment en vue d'aider la jeunesse, vous avez demandé que l'on vous donne les fonds. Quel serait l'organisme qui recevrait les fonds, quelle en serait la structure et qui y serait représenté? De plus, comment ferez-vous en sorte pour que les jeunes Autochtones prennent part à la prise de décisions, puisqu'ils seront les dirigeants de demain?

M. White Bird: Merci de votre question.

Laissez-moi vous décrire la structure politique qui existe ici au Manitoba, où l'on compte environ 63 collectivités distinctes des Premières nations. L'organisation politique qui chapeaute le tout, l'Assemblée des chefs du Manitoba, s'occupe essentiellement des aspects politiques. Moi-même, je ne suis chargé d'aucun programme ni d'administrer des sommes versées dans le cadre d'un programme, à l'exception d'un seul, qui ne me satisfait pas, et c'est celui de Développement des ressources humaines Canada. Il s'agissait d'un programme de services à guichet unique de DRHC en vertu duquel nous avions accepté un accord de contribution devant regrouper toutes les ressources pour qu'elles servent à la formation dans toutes les localités des Premières nations. Mais la difficulté qui se pose dans l'administration des fonds est de nature politique. Ce qui fait problème, en effet, ce sont les relations que j'ai avec les chefs et la façon dont l'argent est réparti. Nous sommes en train de créer une entité indépendante

administration. At the same time, we certainly want to be able to trust another body to administer the funding. We certainly want to increase the capacity that is already present.

The Assembly of Manitoba Chiefs has a chartered accountant who is responsible for all of the money that comes into the organization. We have a lot of capacity right now in terms of administering funds, reporting for that money and ensuring that it goes to the project for which it was designated. We need increased capacity, and at the same time we need to give responsibility to an administering agent.

We need to give responsibility to our young people to take charge, and once they do, then they will be responsible not only to themselves, but to the funding agency, for ensuring that everything goes according to plan.

Senator Léger: I have some comments on things I heard this morning that struck me.

First of all, thank you very much for the speech and the prayer. You had a young person there who is living everything that you are asking for. A young person with spirituality and who is in university, studying, I think, economics. You said he was graduating. That struck me at the beginning.

I believe there is a big difference between the Aboriginals and the immigrants. It is as if the immigrants have some kind of an identity, I will say the Chinese, while we often forget all of the Aboriginals. The support services, I understand, are not at all the same.

Another thing that struck me was, in spite of the lack of resources, you have action going on among the Aboriginals. Ms. McKay, you said money is not the motivator, but the people. You are absolutely right. If you wait for the money, of course, nothing will ever happen because we will never have enough. Please teach the non-Aboriginals. We need to know. I do not know if there are things I should not say here. We read in the newspapers about monies that are given. For example, I read last week that \$341,000 went to some chief. We need explanations for that. You understand? I was just a citizen who read that in the paper, but who wrote it? They may have got it upside down. We need to know all of that. We need this teaching. We need to know the native history. We need to revive spirituality.

I think what you are doing is prophetic — multiculturalism, side by side, and you are the beginning of it; that is what I feel.

That is all I wanted to comment on. That is what struck me.

qui sera chargée d'administrer l'ensemble des fonds; elle restera néanmoins liée à l'assemblée, qui est l'organisation centrale, car elle rendrait compte au chef. Ainsi, l'administration des fonds resterait à l'écart de la politique. Mais nous voulons aussi, en même temps, pouvoir faire confiance à un autre organisme qui administrerait les fonds et nous voulons développer les capacités qui existent déjà.

L'Assemblée des chefs du Manitoba fait appel à un comptable agréé qui s'occupe de faire rapport de tous les fonds qui parviennent à l'organisation. Nous avons déjà suffisamment de compétences au sein de l'assemblée pour administrer les fonds, pour en faire le compte rendu et pour s'assurer que les fonds sont bien versés au projet voulu, mais nous avons besoin de développer encore nos capacités tout en donnant des responsabilités à un agent d'administration.

Nous devons habiller nos jeunes pour qu'ils assument des responsabilités et pour que, une fois que cela sera fait, ils puissent non seulement se rendre compte de leurs propres actes mais aussi rendre des comptes à l'agence de financement, pour que toutes les activités soient conformes au plan.

Le sénateur Léger: Certaines choses que j'ai entendues ce matin m'ont frappée.

Je tiens tout d'abord à vous remercier de vos propos et de la prière. Nous avons rencontré ce matin une jeune personne dont la vie reflète tous vos espoirs. Cette jeune personne fait preuve de spiritualité et étudie, je crois, l'économie à l'université. Il semble qu'elle soit à la veille de recevoir son diplôme, et sa présence en début de séance m'a beaucoup frappée.

Je crois qu'il y a de grandes différences entre les Autochtones et les immigrants. Il semble que l'on accorde aux immigrants une certaine identité, et qu'on dise: «Ce sont des Chinois», par exemple, ce qu'on oublie de faire avec les Autochtones. De plus, si j'ai bien compris, les services de soutien ne sont pas les mêmes entre ces deux groupes.

Ce qui m'a aussi frappée, c'est qu'en dépit d'un manque de ressources, les Autochtones agissent. Mme McKay a dit que les gens, et non l'argent, étaient la force motrice, et elle a tout à fait raison. Si on attend d'avoir de l'argent, rien ne se fera car il n'y en aura jamais assez. De grâce, enseignez comment faire aux non-Autochtones, car ils ont besoin de savoir. Mais peut-être y a-t-il des choses que je ne devrais pas dire ici. Les journaux mentionnent le versement de sommes. J'ai lu, la semaine dernière, que 341 000 \$ avaient été versés à un chef. Pour quelle raison? Comprenez bien que c'est comme citoyenne que j'ai lu cela dans le journal. Mais qui a écrit l'article? Peut-être l'auteur a-t-il mal compris? Voilà ce qu'il nous faut savoir. Nous avons besoin de votre enseignement et de connaître l'histoire des Autochtones. Nous devons faire revivre la spiritualité.

Ce que vous faites me semble prophétique: vous faites côtoyer la culture autochtone et le multiculturalisme, tout cela avec vous comme point de départ; c'est l'impression que j'ai.

C'est tout ce que je voulais dire. C'est ce qui m'a frappée.

Senator Johnson: Being a native Manitoban and having grown up in Gimli and Winnipeg, I am very familiar with many of the problems and, of course, have seen them at close hand all of my life.

I am one who likes to look on the positive side as well. I am really impressed with the Keewatin Winnipeg Youth Initiative, Ms. McKay, I think those kinds of initiatives are some of the solutions.

I would like you to tell me, though, and I know that time is short, but it always is, how many youth centres do we have now? I am not quite certain. And what do you think is the key thing they are accomplishing?

Ms. McKay: Are you speaking of youth resource centres?

Senator Johnson: Youth centres, as well as drop-in centres. I often work out at the Y and I see a lot of kids there at night, or in the afternoons, kids in daycare, youth centres; we have youth programs for them. Of course, I am a great believer in recreation or sport for the health of any population. I am just curious to know how many youth centres there are now, as well as the initiatives that you are starting. Are the kids still coming and are they still involved?

Ms. McKay: Aside from the youth centres for the general population, such as the boys and girls clubs and things like that, in terms of servicing First Nations or Aboriginal youth, there is the friendship centre.

Senator Johnson: Would that be the most successful model in the city to date?

Ms. McKay: The Keewatin Winnipeg Youth Initiative?

Senator Johnson: No, the friendship centre.

Ms. McKay: I would not say it is unsuccessful, but I would not say it is the most successful. This is kind of a biased answer, but the Keewatin Winnipeg Youth Initiative is probably the best program that I have ever seen implemented, because not only does it focus on the recreational aspect, it delivers on all four aspects of personal growth. For me, that is a successful youth centre. That is what we are encouraging our communities to pursue, taking the holistic approach, because it is more than just recreation, you have to instil values and create a sense of identity at the same time.

Senator Johnson: And it is five years old?

Ms. McKay: No, this is the second year of the program.

Senator Johnson: This is the second year? My information was wrong.

The Chairman: Is that funded by UMACC?

Ms. McKay: Yes, it is.

Le sénateur Johnson: Étant originaire du Manitoba et ayant grandi à Gimli et à Winnipeg, je connais bien bon nombre de ces problèmes, et j'ai pu moi-même les constater de visu toute ma vie.

Mais je suis également de ceux qui adoptent un point de vue positif des choses. Je suis vraiment très impressionnée par l'Initiative jeunesse Keewatin de Winnipeg, madame McKay, et je pense que ces initiatives sont l'un des éléments de la solution que nous recherchons.

Je voudrais en revanche que vous nous disiez, et je sais que le temps nous est compté, comme toujours, combien de centres jeunesse nous avons actuellement. Je n'en suis pas sûre. Et à votre avis, quel est le principal résultat positif attribuable à ces centres?

Mme McKay: Vous parlez des centres de ressources?

Le sénateur Johnson: Vos centres, de même que les centres d'accueil. Je vais souvent m'entraîner au YWCA, et j'y vois beaucoup de jeunes le soir, ou même l'après-midi, des enfants qui sont en garderie, des centres pour jeunes, car nous avons des programmes à leur intention. Certes, je suis tout à fait acquise à l'idée qu'il faut offrir à la population, peu importe de qui il s'agit, des activités récréatives pour améliorer la santé. J'aimerais simplement savoir combien de centres pour jeunes gens existent actuellement, et quelles sont les initiatives que vous avez lancées? Est-ce que les jeunes gens continuent à affluer et à participer?

Mme McKay: À part les centres jeunesse pour la population en général, par exemple les clubs pour petits garçons et petites filles, il y a le centre d'amitié dans le cas plus particulier des Premières nations ou des jeunes Autochtones.

Le sénateur Johnson: S'agit-il du modèle qui a produit les meilleurs résultats chez vous jusqu'à présent?

Mme McKay: L'Initiative jeunesse Keewatin de Winnipeg?

Le sénateur Johnson: Non, le centre d'amitié.

Mme McKay: Je ne dirais pas que ce n'est pas une réussite, mais ce n'est pas non plus la plus grande réussite que nous ayons connue. C'est une réponse qui n'est peut-être pas très objective, mais l'Initiative jeunesse Keewatin de Winnipeg est probablement le meilleur programme que j'ai pu voir, non seulement parce qu'il est axé sur l'aspect loisirs, mais également parce qu'il produit des résultats dans les quatre volets de l'épanouissement personnel. Pour moi c'est un modèle de réussite. Et c'est précisément cela que nous encourageons nos collectivités à faire, adopter une approche globale parce que ce n'est pas simplement l'aspect loisirs, il faut également instiller des valeurs et créer un sentiment d'appartenance et d'identité.

Le sénateur Johnson: Et ce centre a maintenant cinq ans?

Mme McKay: Non, c'est la deuxième année du programme.

Le sénateur Johnson: La deuxième année? Mes renseignements étaient donc faux.

La présidente: Est-ce financé par l'Initiative des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones?

Mme McKay: Oui.

The Chairman: That is what I wanted to ask, and I know we are short on time and we have the deputy minister here, but do you have some issues with the UMAC funding?

Ms. McKay: Yes, several. First of all, it does not service First Nations communities. Maybe I will let Mr. Whitford answer this because he is our negotiator.

The Chairman: Remember that this is an urban issue that we are talking about. We have been hearing a lot of issues about UMAC related to funding problems.

Ms. McKay: I will give that to Mr. Whitford.

Mr. Jason Whitford, Regional Youth Coordinator, Assembly of Manitoba Chiefs: Good morning. Thank you for the opportunity to speak.

One of the main issues that we have with the Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centre Initiative is the amount of funding that we receive. The projects that are funded are short term, which does not allow us to implement long-term plans. One of our recommendations was to coordinate Winnipeg projects. We wanted to know what was going on across the city, because we do not know what is going on from one project to the next.

The level of funding, the time frame and the process for approvals are problems. Our project ends on March 31, and we have reapplied for a follow-up phase to meet demand. Initially, our plan was to address a need in the north end of Winnipeg, but we found it to be popular city wide, and even rural communities have asked us to hold seats for youth migrating to the city, to use it as a transition program to help their students become comfortable with the city of Winnipeg.

Project staff work very hard, but I understand there are only two to manage the file in Winnipeg. One of the things that we can compliment them on is the youth advisory committee that oversees the project-approval process and provides recommendations.

The biggest problems are not being certain of the funding and the inadequate level. One of our recommendations was for a funded facility similar to the one in Saskatoon, run by First Nation youth for First Nation youth. We are achieving a great deal of success using that approach.

The Chairman: Is that the White Buffalo Centre in Saskatoon?

Mr. Whitford: Yes.

The Chairman: I have several questions, but I will save them for tonight because we have the deputy minister here. We can continue this evening.

La présidente: C'est cela que je voulais vous demander, et je sais que le temps nous est mesuré et que le sous-ministre est ici, mais est-ce que vous avez des critiques à l'encontre de la formule de financement de l'Initiative des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones?

Mme McKay: En effet, plusieurs. Tout d'abord, cette initiative n'est pas au service des collectivités des Premières nations. Je vais peut-être laisser M. Whitford répondre à cette question parce que c'est lui qui négocie pour nous.

La présidente: N'oubliez pas qu'il s'agit ici d'un problème urbain dont nous parlons. Nous avons entendu beaucoup de critiques concernant les problèmes de financement de l'Initiative.

Mme McKay: Je vais m'en remettre à M. Whitford.

M. Jason Whitford, coordonnateur régional pour la jeunesse, Assemblée des chefs du Manitoba: Bonjour et merci de nous écouter.

L'un des principaux problèmes qui se pose dans le cas de l'Initiative des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones est le niveau de financement que nous recevons. Les projets qui sont ainsi financés sont des projets à court terme, ce qui ne nous permet pas de mettre à exécution quelque plan que ce soit à long terme. Nous avions recommandé qu'on nous laisse coordonner les projets pour Winnipeg. Nous voulions savoir ce qui se passait partout en ville parce que les différents projets se déroulaient un peu en vase clos.

Le niveau de financement, l'échéancier et la procédure d'approbation sont autant d'éléments qui posent problème. Notre projet se termine le 31 mars et nous avons déposé une nouvelle demande pour un financement de suivi qui nous permettrait de répondre aux besoins. À l'origine, nous voulions intervenir pour répondre aux besoins dans le quartier nord de Winnipeg, mais nous avons découvert que le problème était le même partout en ville et que même les collectivités rurales nous avaient demandé de réserver des places pour les jeunes qui migraient vers la ville, afin d'utiliser cela comme un programme de transition pour aider les étudiants à s'acclimater à Winnipeg.

Les membres du personnel attachés au projet travaillent d'arrache-pied, mais je crois savoir qu'il n'y en a que deux pour s'occuper du dossier à Winnipeg. Nous pouvons d'ailleurs les féliciter pour le Comité consultatif jeunesse qui supervise le processus d'approbation des projets et formule des recommandations.

Les plus gros problèmes sont l'incertitude quant au financement et l'insuffisance de ces fonds. Nous avions recommandé entre autres de financer un centre semblable à celui de Saskatoon, un centre dirigé par les jeunes des Premières nations pour les jeunes des Premières nations. C'est une formule qui a produit d'excellents résultats.

La présidente: S'agit-il du Centre White Buffalo à Saskatoon?

M. Whitford: Oui.

La présidente: J'aurais plusieurs questions à poser, mais je vais les garder pour ce soir étant donné que nous recevons le sous-ministre. Vous pourrez poursuivre ce soir.

I would like to thank you all very much. Your testimony has been interesting and informative.

I have just one comment about the studies. We have always had non-Aboriginals studying us. It is time that we studied ourselves.

I would like now to welcome Mr. Harvey Bostrom, Deputy Minister for Aboriginal and Northern Affairs for Manitoba.

Mr. Harvey Bostrom, Deputy Minister of Aboriginal and Northern Affairs, Government of Manitoba: I apologize on behalf of the Honourable Oscar Lathlin, who was scheduled to be here this morning. Unfortunately he called in ill this morning, so I was pressed into service in quick order.

This is a matter of personal and professional interest to me, so I hope that I will be able to handle the assignment.

We have handed out a number of documents that should be in front of you. One is called "A Guide to Winnipeg for Aboriginal Newcomers," which is a publication of two provincial departments and Human Resources Development Canada. There is also a document called "Education and Training as the Bridge to Employment." I would be happy to refer to these later on if there is some interest in and questions on those documents.

We have also passed out a document entitled "Aboriginal people in Manitoba," again a joint effort of the Manitoba government and Human Resources Development Canada.

I will reference in the opening remarks here many of the comments that the minister wanted to make if he could have been here today. Hopefully I can do it in my own words.

In Manitoba we have a larger number of Aboriginal people per capita than any other province in Canada. Aboriginal people in Manitoba face huge challenges, just as they do across the nation. According to the 1996 census statistics, about 10 per cent of Manitoba's workforce was made up of people of Aboriginal descent. At the same time, the unemployment rate among Aboriginal people, according to the census, was about three times the non-Aboriginal rate. This is clearly an unacceptable level and we must all work to change it. In the next decade, people of Aboriginal descent will likely represent up to a quarter of the people entering the workforce in this province. At the same time, more than one-third of Aboriginal people in their 20s have no paid job experience.

Even with educational qualifications, as you will see in some of the documents that we passed out, Aboriginal people are often at a disadvantage. For example, Aboriginal people with high school and college diplomas are almost four times as likely to be unemployed than non-Aboriginal graduates. Even Aboriginal university graduates have unemployment rates almost two times their non-Aboriginal counterparts. This is a challenge, obviously,

Je voudrais tous vous remercier d'être venus car vos témoignages ont été à la fois intéressants et instructifs.

Je voudrais ajouter une chose à propos des études. Il est grand temps que nous nous étudions nous-mêmes car ce sont toujours des non-Autochtones qui nous ont étudiés.

Je voudrais maintenant souhaiter la bienvenue à M. Harvey Bostrom, sous-ministre des Affaires autochtones et du Nord du Manitoba.

M. Harvey Bostrom, sous-ministre des Affaires autochtones et du Nord, gouvernement du Manitoba: Je voudrais vous présenter les excuses de l'honorable Oscar Lathlin qui devait comparaître devant vous ce matin mais qui a dû décommander pour raison de maladie ce matin même, ce qui m'a obligé à intervenir au pied levé.

Ce dossier m'intéresse personnellement et professionnellement, de sorte que j'ai bon espoir de pouvoir bien m'acquitter de cette tâche.

Nous vous avons fait remettre plusieurs documents. Il y a ainsi un document intitulé «A Guide to Winnipeg for Aboriginal Newcomers» qui est publié par deux ministères provinciaux avec le concours de Développement des ressources humaines Canada. Il y a également un document intitulé «Education and Training as the Bridge to Employment». Je serai heureux d'en parler plus tard s'il y a des questions à ce sujet ou si cela vous intéresse.

Nous avons également fait distribuer un document intitulé «Aboriginal People in Manitoba» qui est également une initiative conjointe du gouvernement du Manitoba et du ministère du Développement des ressources humaines.

Je vais évoquer dans cette déclaration liminaire une bonne partie de ce que le ministre aurait voulu vous dire s'il avait pu être des vôtres aujourd'hui, et j'espère pouvoir le faire en utilisant mes mots à moi.

Par rapport à sa population totale, le Manitoba compte plus d'Autochtones que toute autre province au Canada. Au Manitoba, les Autochtones font face à d'énormes problèmes, comme c'est le cas partout au Canada. Selon les données du recensement de 1996, environ 10 p. 100 de la population active provinciale était des gens d'origine autochtone. Simultanément, le taux de chômage chez les Autochtones, toujours selon les données du recensement, était environ trois fois supérieur à ce qu'il était parmi les non-Autochtones. Il s'agit là bien évidemment d'un niveau inacceptable et nous devons tous nous employer à faire changer cela. D'ici 10 ans, les Autochtones de souche vont probablement représenter jusqu'à 25 p. 100 des nouveaux arrivants dans la population active provinciale et en même temps, plus d'un tiers des Autochtones dans la vingtaine n'ont aucune expérience du travail rémunéré.

Même après avoir fait des études, et vous le constaterez d'ailleurs dans certains documents que nous vous avons distribués, les Autochtones sont souvent défavorisés. Ainsi, un Autochtone ayant un diplôme d'études secondaires et collégiales a presque quatre fois plus de chance d'être au chômage qu'un diplômé non autochtone. Et même avec un diplôme universitaire, un Autochtone risque deux fois plus d'être chômeur qu'un non-

for Aboriginal people as well as governments, but more importantly, we see this as an opportunity for both the private and public sectors.

The workforce is aging in this province and across the country, and in any number of areas, employers are wondering where they will find workers in the next five to ten years to replace the wave of retirements that will occur. At the same time, roughly 40 per cent of the Aboriginal population is under 16 years old.

As John Kim Bell has said, we cannot divorce education from employment. We believe the recent federal contribution to the National Aboriginal Achievement Foundation for scholarships for Aboriginal people is a step in the right direction. The Winnipeg Aboriginal Centre, in the old CPR station, is a few blocks from here. I would urge you to visit this centre, if you have the opportunity, to see an extraordinary example of innovation and creativity by Aboriginal people, an example of what could be happening in other cities in Canada. It is a success story that is changing the lives of hundreds of urban Aboriginal people each year.

Across the street from there is the remarkable Circle of Life Thunderbird House, which is certainly a cultural and educational centre for not only Aboriginal people, but non-Aboriginal people as well. In the same area, the Manitoba Metis Federation has its organizational headquarters, which also serves as headquarters for programs and services. They deliver services from that centre to Metis people in Winnipeg and in other areas of Manitoba. They have a very active housing organization that is probably the largest landlord in rural and Northern Manitoba, because they manage housing on behalf of CMHC and Manitoba Housing.

I would recommend that when you have the opportunity, you visit these centres in Winnipeg and see the creative and innovative work of Aboriginal people in this city.

Manitoba's Aboriginal strategy focuses on increasing Aboriginal education, training and employment opportunities. This is a priority also of a unique organization that was established about three years ago by federal-provincial-territorial ministers of Aboriginal affairs and the national Aboriginal leadership. They worked together for the past few years in this unique forum called the FPTA forum. As part of that work, the ministers and officials from governments and the national Aboriginal organizations produced a report called "Strengthening Aboriginal Participation in the Economy." This report recommends engaging the private sector, as well as the public sector, in the development of partnerships to promote Aboriginal participation in the economy.

Manitoba is committed to using this report as a guide to promote economic activity and employment in Aboriginal and Northern communities and across the province.

Autochtone. Voilà qui représente manifestement un problème autant pour les Autochtones que pour les gouvernements, mais nous considérons cela également comme une potentialité, à la fois pour le secteur privé et le secteur public, un élément peut-être plus important encore.

Au Manitoba, la population active est vieillissante et dans plusieurs domaines déjà, les employeurs se demandent où ils vont, d'ici cinq à dix ans, trouver les travailleurs dont ils auront besoin pour remplacer ceux qui auront pris leur retraite. Par ailleurs, près de 40 p. 100 des Autochtones ont moins de 16 ans.

Comme l'a dit John Kim Bell, nous ne pouvons dissocier l'éducation de l'emploi. Nous croyons que la contribution récente du gouvernement fédéral à la Fondation nationale des réalisations autochtones, qui accorde des bourses d'études aux Autochtones, est un pas dans la bonne direction. Le centre pour Autochtones de Winnipeg, installé dans la vieille gare du CP, est à quelques pâtés de maisons d'ici. Je vous recommande vivement de visiter le centre, si vous en avez l'occasion, et vous verrez là un exemple extraordinaire d'innovation et de créativité de la part de gens autochtones, un exemple de ce qui pourrait être mis sur pied dans d'autres villes canadiennes. C'est un succès qui change à chaque année la vie de centaines d'Autochtones vivant en milieu urbain.

En face, on trouve la Circle of Life Thunderbird House, centre culturel et éducationnel pour les Autochtones mais aussi pour les non-Autochtones. Dans le même quartier se trouve le siège social de la Manitoba Metis Federation, qui sert aussi de point central pour les programmes et la prestation de services. De ce centre, on assure des services aux Métis à Winnipeg, mais aussi ailleurs au Manitoba. Leur agence de logement est très active et constitue probablement le propriétaire foncier le plus important dans la partie rurale du Manitoba du Nord, parce qu'elle gère des logements pour le compte de la SCHL et du ministère du Logement.

Je vous recommande donc la visite de ces centres à Winnipeg, qui vous permettra de constater le travail créatif et innovateur que font les Autochtones à Winnipeg.

La stratégie autochtone du Manitoba est axée sur le renforcement de l'éducation pour les Autochtones, l'élargissement de la formation et des débouchés. C'est également l'axe prioritaire d'un organisme unique établi il y a environ trois ans par les ministres fédéral, provinciaux et territoriaux des Affaires autochtones et par le leadership autochtone national. Au cours des dernières années, ces derniers ont travaillé ensemble au sein de cette unique tribune que l'on appelle le groupe FPTA. Dans le cadre de leur travail, les ministres et fonctionnaires et les représentants d'organismes autochtones nationaux ont produit un rapport intitulé «Favoriser la participation des Autochtones à l'économie». Le rapport recommande de faire participer le secteur privé ainsi que le secteur public dans l'élaboration de partenariats visant à promouvoir la participation autochtone à l'économie.

Le Manitoba s'engage à utiliser ce rapport comme guide dans la promotion de l'activité économique et de l'emploi dans les collectivités autochtones et du Nord de toute la province.

The FPTA forum also developed another unique report called "The National Aboriginal Youth Strategy," the first-ever national strategy for Aboriginal youth in Canada. It was created for and by youth in partnership with the provincial and federal governments and the Aboriginal organizations and leaders.

These reports stress that engaging the private sector is important in increasing the Aboriginal employment that is so vital to our collective future in this country. In Manitoba we have partnered with the Winnipeg Chamber of Commerce and the Business Council of Manitoba to promote this goal, and we have plans to expand this directly to some of the larger employers in this province.

The Manitoba government is committed to increasing the number of Aboriginal people in the public service. As an example, my minister's former Department of Conservation, which is one of the larger employers within the provincial public service, introduced an Aboriginal employment strategy that was very successful and serves as a model for recruiting and retaining Aboriginal employees at all levels in the public service. Manitoba Hydro is also having significant success in increasing the percentage of Aboriginal people in its workforce.

In 2001, Manitoba signed a partnership with the Winnipeg Regional Health Authority to promote and increase the representation of Aboriginal people in the health care workforce. Just as an example, the Winnipeg Regional Health Authority employs about 27,000 people, which is almost twice the number of public servants in the entire provincial government. Therefore, it is an important employer in Winnipeg and surrounding area, and we hope through this agreement to promote both the recruitment and retention of Aboriginal people at all levels.

Since then we have signed similar Aboriginal employment strategy agreements with the Norman and Burntwood Regional Health Authorities, in which the objectives are to increase Aboriginal representation among the health care workers in Northern areas of our province.

Two weeks ago, a similar memorandum of understanding was signed between the Manitoba Emergency Services College in Brandon and the Assembly of Manitoba Chiefs. This MOU promotes the training of Aboriginal people in emergency response support, search and rescue and fire-training programs that encourage the pursuit of careers in the emergency services field.

Our labour market analysis tells us that corporations now expect 70 per cent of all new jobs will require post-secondary training. One of the problems — of course it is obvious — is that Aboriginal levels of education are sadly not measuring up to this requirement. In Manitoba, less than 30 per cent of young people, according to the 1996 census, completed high school on reserves

Le groupe FPTA a également produit un autre rapport unique intitulé «Stratégie nationale pour la jeunesse autochtone», première stratégie nationale pour la jeunesse autochtone dans l'histoire du pays. Cette stratégie a été créée par des jeunes et pour des jeunes en partenariat avec les gouvernements provinciaux et fédéral et les leaders des organismes autochtones.

Les rapports appuient sur le fait que la participation du secteur privé est importante en vue d'augmenter l'emploi chez les Autochtones, élément vital à notre avenir collectif au pays. Au Manitoba, nous avons conclu un partenariat avec la Chambre de commerce de Winnipeg et le Business Council of Manitoba afin de réaliser cet objectif, et nous prévoyons étendre ce partenariat pour y inclure certains des employeurs les plus importants de la province.

Le gouvernement du Manitoba s'engage à augmenter le nombre d'Autochtones dans la fonction publique. À titre d'exemple, l'ancien ministère de la Conservation, qui relève de mon ministre, et qui est l'un des employeurs les plus importants de la fonction publique provinciale, a lancé une stratégie d'emploi pour Autochtones qui a connu beaucoup de succès et sert de modèle dans le recrutement et la rétention d'employés autochtones à tous les niveaux de la fonction publique. Hydro Manitoba connaît aussi un succès considérable dans ses efforts visant à augmenter le pourcentage d'Autochtones dans ses effectifs.

En 2001, le Manitoba a conclu un partenariat avec l'Office régional de la santé de Winnipeg pour promouvoir et accroître la représentativité des Autochtones chez les travailleurs de la santé. À titre d'exemple, l'Office régional de la santé de Winnipeg emploie quelque 27 000 personnes, soit près de deux fois le nombre de fonctionnaires que compte tout le gouvernement provincial. Conséquemment, l'Office représente un employeur de taille à Winnipeg et dans la région, et nous espérons, par cette entente, de promouvoir le recrutement et la rétention d'Autochtones à tous les niveaux d'emploi.

Depuis, nous avons signé des accords stratégiques de création d'emplois autochtones avec les offices régionaux de la santé de Norman et de Burntwood, les objectifs de ces accords étant d'augmenter la représentativité autochtone chez les travailleurs de la santé dans les régions du Nord de notre province.

Il y a deux semaines, un protocole d'entente semblable a été conclu entre le Manitoba Emergency Services College de Brandon et l'Assemblée of Manitoba Chiefs. Ce protocole d'entente vise la promotion de la formation des Autochtones dans le domaine de l'intervention d'urgence, la recherche et le sauvetage et les programmes de lutte contre les incendies, afin d'encourager les gens à entreprendre des carrières dans le domaine des services d'urgence.

D'après notre analyse du marché du travail, les entreprises s'attendent désormais à ce que 70 p. 100 des nouveaux emplois exigent une éducation postsecondaire. L'un des problèmes — évidemment, cela va de soi —, c'est que les niveaux d'instruction chez les Autochtones ne répondent pas, hélas, à cette exigence. Au Manitoba, dans les réserves, moins de 30 p. 100 des jeunes,

in Manitoba. Slightly more than 40 per cent completed high school off-reserve. The rate, as you can see, is of major concern. Education completion rates are changing, but not fast enough.

We need a comprehensive national strategy for Aboriginal education, training and employment that addresses the needs of the public sector as well as the private sector, that is, the corporations, who create the majority of jobs. We need to train our young people to become full participants in the economy.

To Manitoba, an Aboriginal employment strategy is the key element of any comprehensive Aboriginal strategy and must include Aboriginal training and education.

Last week, Manitoba announced a \$10-million contribution towards the provincial component of pre-project training for Northern Aboriginal people for the upcoming Manitoba Hydro projects in Northern Manitoba. We are looking for a federal government contribution to this. Once the federal government confirms its share, we will be able to train upwards of 800 people for a series of Manitoba Hydro projects in the North that will be developed and implemented over the next decade or two. Such jobs would go a long way towards involving Aboriginal people in Northern Manitoba in an economy that we are making every effort to expand.

Our efforts to expand our Northern economy are encompassed within Manitoba's Northern Development Strategy, which identifies five priorities: transportation, health, employment and training, housing and economic development. Extra efforts to encourage apprenticeship training are happily showing some good results. The Stats Canada report released last week shows that Aboriginal apprenticeships in Manitoba are up 300 per cent since the last census.

We hope the new Red River College campus in downtown Winnipeg will increase the success rate. The enrolment numbers of students in colleges and universities have gone up dramatically over the past three years as Manitoba has frozen tuition rates.

The Government of Manitoba firmly believes it is time to count Aboriginal workers in, and to do so in numbers that are truly representative of our growing Aboriginal population. Educating and hiring more Aboriginal workers is a goal that we believe every government, private industry and union movement in Canada must strive to achieve.

The Manitoba government has restored funding to a number of Aboriginal organizations that contribute to this effort — the friendship centres, Aboriginal organizations such as the Assembly of Manitoba Chiefs, the Manitoba Metis Federation, and the Southern Chiefs Organization — and we are working with them on a number of important projects. One of them is the AJI, that

d'après le sondage de 1996, terminent leurs études secondaires. Un peu plus de 40 p. 100 ont complété leurs études secondaires hors réserve. Ce taux, comme vous pouvez le comprendre, nous préoccupe vivement. Les taux d'achèvement scolaire changent, mais pas assez rapidement.

Il nous faut une stratégie nationale globale en matière d'éducation autochtone, de formation et d'emploi également, qui puisse répondre aux besoins du secteur public ainsi qu'à ceux du privé, à savoir, les entreprises, qui créent la majorité des emplois. Il nous faut former nos jeunes gens pour qu'ils puissent participer pleinement à l'économie.

Pour le Manitoba, une stratégie d'emploi pour les Autochtones est un élément clé de toute stratégie globale autochtone et doit intégrer des éléments de formation et d'éducation.

La semaine dernière, le Manitoba annonçait qu'il versait 10 millions de dollars dans le cadre de la participation provinciale à la formation d'avant-projet pour les Autochtones du Nord en vue des futurs projets d'Hydro-Manitoba dans le Nord de la province. Nous sollicitons également une contribution du gouvernement fédéral. Une fois que ce dernier aura confirmé sa part, nous serons en mesure de former plus de 800 personnes en vue de l'exécution d'une série de projets d'Hydro-Manitoba dans le Nord, projets qui seront élaborés et exécutés au cours des dix ou vingt prochaines années. De tels emplois contribueraient de façon significative à accroître la participation des Autochtones du Nord de la province dans l'économie, ce que nous nous efforçons vivement de faire.

Les efforts que nous déployons en vue de développer notre économie septentrionale s'inscrivent dans le cadre de la stratégie de développement du Nord du Manitoba, qui circonscrit cinq priorités: le transport, la santé, l'emploi et la formation, le logement et le développement économique. Les efforts supplémentaires déployés pour encourager la formation des apprentis donnent de bons résultats et nous nous en réjouissons. Un rapport de Stats Canada publié la semaine dernière fait état d'une augmentation de 300 p. 100, depuis le dernier sondage, du nombre d'apprentis chez les Autochtones au Manitoba.

Nous espérons que, avec son nouveau campus au centre-ville de Winnipeg, le Red River College pourra faire grimper le taux de réussite. Les inscriptions dans les collèges et universités ont connu une hausse marquée au cours des trois dernières années en raison du gel des frais de scolarité par la province.

Le gouvernement du Manitoba est convaincu qu'il est temps d'inclure les travailleurs autochtones, et de leur permettre d'atteindre des nombres qui représentent vraiment notre population autochtone croissante. Accroître la scolarisation et accroître les taux d'embauche de travailleurs autochtones sont des objectifs que tous les gouvernements, le secteur privé et le milieu syndical au Canada devraient s'efforcer d'atteindre, à notre avis.

Le gouvernement du Manitoba a rétabli le financement à bon nombre d'organismes autochtones qui participent à cet effort — les centres d'amitié, les organismes autochtones comme l'Assemblée des chefs du Manitoba, la Manitoba Metis Federation et la Southern Chiefs Organization — et nous collaborons avec eux dans le cadre de plusieurs projets

is, Aboriginal Justice Inquiry — Child Welfare Initiative. This initiative alone will see the transfer of an annual budget of approximately \$100 million to Aboriginal childcare authorities. For the first time in Manitoba, Aboriginal organizations and Aboriginal peoples will have control over Aboriginal child welfare.

Manitoba government departments also work with the Aboriginal Council of Winnipeg and the Mother of Red Nation. Both organizations do excellent work.

The Manitoba government signed an MOU in late January of this year with the federal and city governments for the development of a new tripartite agreement in Winnipeg. This agreement will have a strong Aboriginal focus, as it should.

The department and the Manitoba government are dedicated to continuing efforts to break down every barrier to Aboriginal participation in the economy and to promote and strengthen that participation.

As I indicated, I brought several copies of information that we could reference if you have the opportunity this morning. The booklet that is small in size here, but large in distribution, is the "Guide to Winnipeg for Aboriginal Newcomers," and it literally flies off the shelves. It lists in the front of the book a number of services in Winnipeg that are available to people arriving in the city for perhaps the first time — housing, transportation, shopping, banking, health and safety. You will see that there are a number of interesting quotes from people who are actually working in these various sectors, such as Aboriginal liaison workers at colleges and universities in Winnipeg, and who are working with newcomers to the city and helping them to get established.

As I indicated, "Aboriginal People in Manitoba" is a very valuable report for us and others involved with Aboriginal people. It is a compendium of information on the circumstances of Aboriginal people in Manitoba and has a special section on youth. It has a special focus on Winnipeg. People who have read this book have told me that every Canadian should read it because it gives you an indication of the circumstances of Aboriginal people in Manitoba, and they are very similar to circumstances that you would find in any province in Canada.

The other document is actually a PowerPoint presentation that we developed from information in this book and others. There are some interesting pieces in there that I could reference, if you have the opportunity. It is called "Education and Training as a Bridge to Employment."

We appreciate the opportunity to make a presentation this morning and the interest that you are showing. One of the cultural aspects of Aboriginal people is the circle, and your taking an interest in this matter and coming here to Winnipeg, I think is an example of you coming inside our circle in order to understand better. As you said earlier, it is important for all Canadians to be introduced to and educated about these matters.

importants. Je vous cite la Child Welfare Initiative, Initiative de la protection de l'enfance, qui relève de l'AJI, Aboriginal Justice Inquiry. Cette seule initiative impliquera le transfert d'un budget annuel d'environ 100 millions de dollars aux autorités autochtones responsables des enfants. Pour la première fois dans l'histoire du Manitoba, les organismes autochtones et les peuples autochtones dirigeront les services de protection de l'enfance.

Des ministères du gouvernement manitobain collaborent également avec le Aboriginal Council of Winnipeg et Mother of Red Nation. Les deux organismes font de l'excellent travail.

Le gouvernement du Manitoba a signé un protocole d'entente, à la fin janvier 2003, avec les autorités fédérales et municipales en vue de l'élaboration de nouvel accord tripartite à Winnipeg. Cette entente portera résolument sur les Autochtones, comme il se doit.

Le ministère et le gouvernement du Manitoba s'engagent à soutenir leurs efforts pour éliminer les obstacles à la participation autochtone dans l'économie, et pour promouvoir et renforcer cette participation.

Comme je l'ai dit, j'ai apporté plusieurs exemplaires de documents dont on pourrait discuter ce matin si vous le souhaitez. Ce dépliant est petit mais est largement diffusé. Il s'agit d'un guide d'accueil à Winnipeg à l'intention des nouveaux venus autochtones. Il s'envole comme des petits pains. Au début, on y trouve une liste des services qui sont disponibles à Winnipeg pour ceux qui arrivent dans la ville pour la première fois: logement, transport, magasins, banques, santé et sécurité. Vous trouverez un certain nombre de citations intéressantes de gens qui travaillent dans ces divers secteurs, comme les agents de liaison autochtones dans les collèges et universités de Winnipeg, qui travaillent avec les nouveaux venus et les aident à s'installer.

Comme je l'ai dit, «Aboriginal People in Manitoba» est un document très précieux pour nous et ceux qui s'occupent des Autochtones. C'est un recueil de renseignements sur la situation des Autochtones au Manitoba qui comporte une partie spéciale à propos des jeunes. L'accent est surtout mis sur Winnipeg. Ceux qui l'ont lu m'ont dit que tous les Canadiens devraient le lire parce qu'il brosse le tableau de la situation des Autochtones au Manitoba, qui est très semblable à ce qui existe dans les autres provinces du pays.

L'autre document est en fait une présentation PowerPoint que nous avons préparée à partir de l'information qui est dans ce livre et dans d'autres. Elle contient des éléments intéressants dont je pourrais vous parler, si vous le voulez. La présentation s'intitule «Education and Training as a Bridge to Employment».

Nous nous réjouissons de l'occasion qui nous est donnée de faire un exposé ce matin et de l'intérêt que vous manifesté. Une des particularités culturelles de la population autochtone, c'est le cercle, et le fait que vous preniez la peine de venir ici à Winnipeg c'est comme si vous veniez à l'intérieur de notre cercle pour mieux nous comprendre. Comme vous l'avez dit tout à l'heure, il est important que tous les Canadiens se familiarisent et se sensibilisent à ces questions.

Senator Pearson: Thank you very much for your presentation. I look forward to reading the book, so I will not drill you on that for the moment.

My ears pricked up when you made a comment about the Aboriginal Justice Initiative and child welfare. Could you elaborate a little on that program?

Mr. Bostrom: It is referred to as the Aboriginal Justice Inquiry — Child Welfare Initiative because it came out of the Aboriginal Justice Inquiry Commission implementation recommendations. They suggested that one way of dealing with the statistics on Aboriginal people within the justice system was to have Aboriginal input into and control over the Aboriginal child welfare system. Many Aboriginal people who are incarcerated in Manitoba have, at one time or another, been clients of the child welfare system, and very seldom has it been a happy experience.

In our experience, First Nations that have operated child welfare agencies in this province for a number of years on reserve have been doing a much better job of handling those services than the non-Aboriginal agencies ever did. They have achieved significant and important results such as lowering the number of children coming into care and putting an Aboriginal cultural and traditional focus into the delivery of that program.

For example, one agency in Northern Manitoba, the Awasis Agency, has literally written the book on child welfare in Canada and how it should be delivered. I wish I had brought a copy of the report, but if you contact the Awasis Agency, they have a book and other publications on how they handle child welfare. They look at the child in the context of the family and the community. They work on prevention and early intervention to ensure that children do not have to be apprehended and brought into the justice system, which is very traumatic for everyone concerned.

Senator Pearson: I understand. This is a federal rather than a provincial problem, but it has been brought to my attention that there is an administrative directive that works against kids being kept in the community, in the sense that you get more money if you take the child into care. I know there have been recommendations to address that — have you any support for addressing that, or do you know about that particular directive?

Mr. Bostrom: Certainly it has been a struggle for the First Nation agencies to deal with the federal government's regulatory system in that regard. I think that in the case of Awasis, they have been able to work out certain arrangements to keep the money in the pot, so to speak.

Senator Pearson: It is a good model?

Le sénateur Pearson: Merci beaucoup de votre exposé. J'ai hâte de lire le livre et c'est donc sur d'autres points que je vais poser mes questions.

Ma curiosité a été piquée quand vous avez parlé de l'Aboriginal Justice Initiative et de l'initiative de la protection de l'enfance. Pourriez-vous nous parler un peu plus de ce programme?

M. Bostrom: Il s'agit plutôt de l'Aboriginal Justice Inquiry, l'enquête sur l'administration de la justice des peuples autochtones et initiative de la protection de l'enfance, qui sont issues des recommandations de la Commission d'enquête sur l'administration de la justice et les peuples autochtones. Elle avait proposé pour ce qui est des statistiques tenues sur les Autochtones dans le système judiciaire que les Autochtones aient leur mot à dire dans le système de protection de l'enfance autochtone et en aient le contrôle. Beaucoup d'Autochtones incarcérés au Manitoba ont, à un moment ou à un autre, été des clients du système de protection de l'enfance et rarement cela a-t-il été une expérience heureuse.

D'après ce que nous avons connu, les Premières nations qui ont fait fonctionner des agences de protection de l'enfance dans la province depuis plusieurs années dans les réserves ont fait beaucoup mieux que les non-Autochtones. Ils ont obtenu des résultats notables dans des secteurs importants comme abaisser le nombre d'enfants pris en charge et axer le programme sur la culture et les traditions autochtones.

Par exemple, l'agence Awasis du Nord du Manitoba a littéralement rédigé le manuel sur la protection de l'enfance au Canada et ses modes de prestation. Je regrette de ne pas en avoir apporté un exemplaire mais si vous contactez l'agence Awasis, vous pourrez obtenir son manuel et d'autres publications dans le domaine de l'aide à l'enfance. Elle considère l'enfant dans le contexte de sa famille et de sa communauté. Elle fait de la prévention et des interventions précoces pour éviter que les enfants n'aient à être appréhendés et placés dans le système judiciaire, ce qui est très traumatisant pour tous les intéressés.

Le sénateur Pearson: Je comprends. À propos d'un problème qui relève du gouvernement fédéral plutôt que du gouvernement provincial, on m'a signalé qu'il existe une directive administrative qui dissuade les agences de garder les enfants dans la collectivité, car on leur verse plus d'argent si l'enfant est placé en famille d'accueil. Je sais qu'on a recommandé de remédier à cela — avez-vous des arguments à nous fournir? Connaissez-vous cette directive?

M. Bostrom: Assurément, la réglementation du gouvernement fédéral à cet égard a posé des difficultés aux agences qui s'occupent des Premières nations. Quant à l'agence Awasis, elle a pu se prévaloir de certaines modalités pour conserver son budget, pour ainsi dire.

Le sénateur Pearson: Est-ce un modèle qu'il faudrait recommander?

Mr. Bostrom: It is a good model. You would have to ask them, but my understanding is they have overcome some of those bureaucratic and regulatory problems whereby they were potentially losing money because they were successful.

Senator Tkachuk: I have a number of questions. I am trying to get a handle on, when we talk about Aboriginal youth, the fact that we are dealing with reserves and the non-status and Metis. How do the graduation rates for kids living on reserve compare with those of the Metis and non-status living off the reserve?

Mr. Bostrom: Can I refer you to this? If you look at page 6 in this document, there is a chart here showing Manitoba high school graduation rates from the 1996 census. It shows the three age groups there, 15 to 29, 30 to 39, 40 to 49, and there is an average at the bottom. The non-Aboriginal stats are in the left-hand column, and we were able to break out the Metis statistics and also to show the status off reserve and status on reserve, and of course there is an overall Aboriginal rate. As you can see, the Aboriginal rates overall are certainly far below the non-Aboriginal.

Senator Tkachuk: Yes.

Mr. Bostrom: If you look into the detail, you will see the Metis rates are generally a little higher than for the status.

Senator Tkachuk: They are substantially higher than the status, are they not? They are 17 per cent higher in the 30 to 39 age group — actually the percentage is greater, but 20 points higher for all age groups, at 45.7 versus 27.9.

Are the high schools on reserve run by the bands or do they have deals with communities?

Mr. Bostrom: There are a variety of models. Some of the high schools on reserve are operated by the community, by the First Nation. Some are operated by the Frontier School Division, which is a provincial Northern school division that operates in remote areas. There are some reserves where, while the students continue to be resident on reserve, they attend school off-reserve.

Senator Tkachuk: How do the ones that go off the reserve compare with the ones who are taking high school on reserve?

Mr. Bostrom: I think it would be fair to say that overall, even though these statistics do not look that promising because we are just looking at the one census year, if you were to compare these statistics to those of 10 or 15 or 20 years earlier, these would look remarkably better. The graduation rate on reserve has improved with local control over education. I would say that there is still a long way to go, but generally, there has been an improvement in the rates with local control.

M. Bostrom: C'est un bon modèle. Il faudrait que vous les interrogiez mais si je comprends bien, l'agence a réussi à surmonter certaines difficultés bureaucratiques et réglementaires qui, en raison du succès de ses activités, avaient un effet pervers sur son budget.

Le sénateur Tkachuk: J'ai plusieurs questions à vous poser. S'agissant des jeunes Autochtones, j'essaie de cerner une situation qui touche ceux qui vivent dans des réserves, les Indiens non inscrits et les Métis. Comment se compare le taux de succès scolaire des jeunes vivant dans des réserves et celui des Métis et des Indiens non inscrits qui vivent à l'extérieur des réserves?

M. Bostrom: Permettez-moi de vous demander de vous reporter à ceci. À la page 6 de ce document, on trouve un tableau des taux d'obtention du diplôme d'école secondaire au Manitoba d'après le recensement de 1996. Nous avons trois groupes d'âge, de 15 ans à 29 ans, de 30 ans à 39 ans, de 40 à 49 ans, et la moyenne se trouve au bas. Les chiffres intéressants les non-Autochtones se trouvent dans la colonne de gauche et nous avons pu faire une ventilation et obtenir des résultats pour les Métis, les Indiens inscrits vivant dans les réserves et les Indiens inscrits vivant à l'extérieur. Bien sûr, on indique le taux d'ensemble pour les Autochtones. Comme vous pouvez le constater, dans l'ensemble, les taux pour les Autochtones sont assurément bien inférieurs à ceux des non-Autochtones.

Le sénateur Tkachuk: Je vois.

M. Bostrom: En y regardant de plus près, on constate que les taux pour les Métis sont de façon générale un peu plus élevés que ceux des Indiens inscrits.

Le sénateur Tkachuk: Ils sont beaucoup plus élevés, n'est-ce pas? Dans le groupe d'âge de 30 ans à 39 ans, le taux est de 17 p. 100 supérieur — en fait plus élevé, mais tous les groupes d'âge confondus, on constate qu'il y a un écart de 20 p. 100, de 45,7 contre 27,9.

Les écoles secondaires situées dans les réserves sont-elles administrées par les bandes ou y a-t-il des liens avec la collectivité?

M. Bostrom: Il y a divers modèles. Certaines écoles secondaires situées dans les réserves sont administrées par la collectivité, par la Première nation. D'autres sont administrées par la Division scolaire Frontier, c'est-à-dire un service provincial qui s'occupe des écoles du Nord situées dans des régions éloignées. Il existe certaines réserves où les étudiants tout en résidant dans la réserve, fréquentent l'école à l'extérieur.

Le sénateur Tkachuk: Comment se comparent les résultats scolaires des étudiants qui étudient à l'extérieur de la réserve et le succès de ceux qui fréquentent une école secondaire située dans la réserve?

M. Bostrom: Même si ces statistiques ne sont pas prometteuses car elles ne portent que sur une année de recensement, il faut se dire que dans l'ensemble, elles sont nettement plus encourageantes que les statistiques d'il y a 10, 15 ou 20 ans. Le contrôle local de l'instruction a entraîné un taux plus élevé de succès dans les réserves. J'ajouterais qu'il y a encore beaucoup de chemin à faire, mais de façon générale, le contrôle local s'est traduit par une amélioration du taux.

Senator Tkachuk: Do the high school students here write provincial exams in grade 12 for university entrance, et cetera, as they do in Saskatchewan?

Mr. Bostrom: No.

Senator Tkachuk: Therefore, each high school has its own exam program and there is nothing province wide. Do you do any testing, say on reserve schools?

Mr. Bostrom: There is no formal, province-wide exam system for high schools like there was, say 20 or 30 years ago. That has been phased out. The school divisions are responsible for determining the graduation requirements, although they do have to measure up to the requirements for university and college entrance.

Senator Tkachuk: How do they do that?

Mr. Bostrom: I suppose something can be inferred from the pure numbers of people within the system. There was a piece in the paper last week about this, and although we have not seen all of the specific Manitoba results yet, our sense is that there has certainly been a dramatic increase in the number of First Nation and Metis people attending university, as there has been a dramatic increase in Canadians in general attending university. People from reserves who are completing high school and Aboriginal people living off reserve are going on to higher education in greater numbers, whether it is college or university.

Senator Tkachuk: Looking at these stats on the high school graduation rates, my assumption would be — and I may be wrong, but from what you said at the beginning about the graduation rates having improved and being a lot worse before — that their parents would be less educated than they are. Therefore, my assumption would be, from stats that I have read, that a large majority of Metis and status off-reserve students would be from low-income homes.

Mr. Bostrom: Generally, if you look at the socio-economic circumstances, and those are outlined in the report, if you look at the employment income and the overall family incomes, there is quite a gap between the average Aboriginal family and a non-Aboriginal family.

Senator Tkachuk: Definitely. When you look at non-Aboriginal graduation rates here, for the age groups 15 to 29, 30 to 40, 40 to 49, do you have any statistics on income distribution? In other words, do poor white kids graduate from school, and in what numbers?

Mr. Bostrom: I do not have the numbers in front of me, but I would suggest that the socio-economic circumstances of families are often a determinant in how well the children perform in the school system. Therefore non-Aboriginal families in similar circumstances to Aboriginal families will have similar outcomes.

Senator Tkachuk: Therefore these numbers are really governed by income factors? If you are comparing the non-Aboriginal population to Metis, status and status on reserve, looking at

Le sénateur Tkachuk: Les étudiants ici doivent-ils subir les épreuves provinciales du diplôme de 12^e année pour entrer à l'université, et cetera, comme c'est le cas en Saskatchewan?

M. Bostrom: Non.

Le sénateur Tkachuk: Autrement dit, chaque école secondaire offre son propre programme et il n'y a pas d'examens communs à l'échelle de la province, n'est-ce pas? Procédez-vous à certains tests, dans les écoles situées dans les réserves?

M. Bostrom: Contrairement à ce qui se passait il y a 20 ou 30 ans, il n'existe pas d'épreuves officielles à l'échelle de la province pour l'obtention du diplôme d'études secondaires. On a supprimé cela. Il incombe aux divisions scolaires de déterminer les exigences d'obtention du diplôme, quoiqu'elles soient soumises aux exigences d'admission imposées par les universités et collèges.

Le sénateur Tkachuk: Comment font-elles?

M. Bostrom: Je suppose qu'elles tiennent compte des effectifs scolaires. Il y avait un article à ce sujet dans le journal la semaine dernière et bien que nous n'ayons pas vu tous les résultats du Manitoba, j'ai l'impression qu'il y a eu une forte augmentation du nombre des gens des Premières nations et des Métis qui font des études universitaires; on a observé la même augmentation pour l'ensemble de la population canadienne. Les jeunes des réserves sont plus nombreux à terminer leurs études secondaires et les jeunes Autochtones vivant hors réserve sont plus nombreux à faire des études supérieures, collégiales ou universitaires.

Le sénateur Tkachuk: D'après ces statistiques sur les taux de diplomation au secondaire, je suppose — peut-être à tort, mais en me fondant sur ce que vous avez dit au début concernant les taux de diplomation qui se sont améliorés considérablement — que les jeunes sont plus instruits que leurs parents. J'en déduis, d'après les statistiques que j'ai vues, qu'une grande majorité d'étudiants métis et indiens hors réserve proviennent de familles à faible revenu.

M. Bostrom: Les données socioéconomiques qui sont présentées dans le rapport montrent qu'en ce qui concerne le revenu d'emploi et le revenu global des familles, il existe un écart considérable entre la famille autochtone moyenne et la famille non autochtone.

Le sénateur Tkachuk: Absolument. On a ici les taux de diplomation des non-Autochtones pour les groupes d'âge de 15 à 29 ans, de 30 à 40 ans et de 40 à 49 ans; avez-vous des statistiques sur la répartition des revenus? Autrement dit, est-ce que les jeunes Blancs pauvres terminent leurs études, et dans quelle proportion?

M. Bostrom: Je n'ai pas ces chiffres, mais j'estime que le statut socioéconomique de la famille est souvent un facteur déterminant de la réussite scolaire des enfants. Par conséquent, une famille non autochtone dont les conditions sont semblables à celles d'une famille autochtone donnera des résultats semblables.

Le sénateur Tkachuk: Ces chiffres sont donc vraiment déterminés par le facteur de revenu? Si l'on compare la population non autochtone aux Métis, aux Indiens inscrits et

income levels might give you a better idea of what the problems may be?

Mr. Bostrom: Perhaps I can use an example to illustrate what happens when there are regular work opportunities. On some reserves where there have been serious efforts to get people into the workforce, the teachers have observed higher participation in the schools. The children are showing up in the morning and there is more regular attendance. Even the nursing stations report that they are seeing fewer people. Therefore, there is certainly an argument to be made for what I was saying earlier, that strengthening Aboriginal participation in the workforce will have an effect on these kinds of statistics.

Senator Tkachuk: I just have one question on the off reserve and on reserve, because the statistics on high school graduation rates are quite stark.

The federal government pours a large amount of cash into the reserves. What would explain the fact that the numbers are so different for Aboriginal people on a reserve versus off the reserve? Not that they are good, but they are substantially different. You have a 41.6 per cent graduation rate for off-reserve Aboriginals and 27.9 for on reserve.

Mr. Bostrom: I do not have all of the answers here. It is obvious that there is a concern, and it certainly could be demonstrated that there are fewer work opportunities on reserve — perhaps some of these statistics are indicative of that — and that Metis and status people living off reserve have a better lifestyle and more opportunity to achieve a decent income and decent housing so their children can become more successful.

You say there is a lot of money going into reserves, but on just about every reserve in Canada there is a huge backlog of needed housing. On some reserves, up to 20 or 30 people are living in one house, so the fact that there may not even be a quiet place in the house where they can do their homework can certainly impact on their educational success.

There are similar problems in Winnipeg, in that people coming to the city for the first time, and even some people who have been living here for many years, are, as a result of their low-income situation, forced to reside in inadequate housing. It leads to a situation where people are moving frequently, trying to better themselves. As a result, children are moving around in the school system and not having a stable educational experience, which is detrimental to their success.

Many of these things can be linked back to the poverty situation in which Aboriginal people find themselves.

Senator Tkachuk: They are poorer on the reserve; that is why?

Mr. Bostrom: They are certainly poorer just in terms of the one example that I gave you, of housing. Many reserves have a serious housing problem.

aux Indiens vivant dans des réserves, les niveaux de revenu peuvent-ils nous donner une bonne idée des problèmes rencontrés?

M. Bostrom: Je peux prendre un exemple pour montrer ce qui se passe du point de vue des perspectives d'emploi. Dans certaines réserves où on s'est efforcé de faire travailler les Autochtones, les enseignants ont remarqué une meilleure participation des élèves aux activités scolaires. L'absentéisme diminue. Même les infirmeries signalent une diminution de leur clientèle. C'est donc un argument en faveur de mon hypothèse, à savoir que le renforcement de la participation autochtone à la main-d'oeuvre active aura un effet positif sur toutes ces statistiques.

Le sénateur Tkachuk: Je voudrais poser une question sur la population des réserves et les Autochtones hors réserve, car ces statistiques sur le taux de diplomation au secondaire sont très sombres.

Le gouvernement fédéral verse beaucoup d'argent aux réserves. Qu'est-ce qui explique une si grande différence entre la population des réserves et les Autochtones hors réserve? Sans parler de valeur individuelle, on note une différence importante. Le taux de diplomation hors réserve est de 41,6 p. 100, contre 27,9 p. 100 pour les jeunes des réserves.

M. Bostrom: Je ne peux pas vous répondre. C'est effectivement préoccupant, et on pourrait certainement démontrer qu'il y a moins de possibilités d'emploi dans les réserves — ces statistiques le montrent sans doute — et que les Métis et les Autochtones hors réserve ont de meilleures conditions de vie et de meilleures possibilités d'obtenir un revenu et un logement décentes qui vont donner de meilleures chances de succès à leurs enfants.

Vous dites que les réserves reçoivent beaucoup d'argent, mais presque toutes les réserves du Canada ont un retard considérable en matière de logement. Dans certaines réserves, chaque maison héberge une vingtaine, voire une trentaine de personnes, et le simple fait de ne pas disposer d'un endroit tranquille pour faire ses devoirs peut certainement limiter les chances de succès du jeune Autochtone.

Il y a des problèmes semblables à Winnipeg. Les Autochtones qui arrivent en ville, et même certains de ceux qui habitent ici depuis des années, sont obligés, à cause de leur faible revenu, de vivre dans de mauvaises conditions de logement. De ce fait, ils déménagent souvent pour essayer d'améliorer leur sort, et leurs enfants se déplacent d'une école à l'autre sans pouvoir se stabiliser, ce qui nuit à leurs chances de réussite scolaire.

Ces éléments sont souvent liés à la pauvreté que connaissent les Autochtones.

Le sénateur Tkachuk: Ceux des réserves sont encore plus pauvres; pourquoi?

M. Bostrom: Ils sont certainement plus mal lotis en matière de logement, comme je l'ai dit. De nombreuses réserves connaissent un grave problème de logement.

The Chairman: I would like to thank you very much, Mr. Bostrom, for a very interesting presentation. I know from your answers that you have a good grasp of the issues facing Aboriginal people in Manitoba, especially youth in the cities. I would like to thank you for all of the documentation that you have given us.

Mr. Bostrom: Thank you for the opportunity.

The Chairman: Our next witnesses are Elaine Cowan, Giselle Campbell and Crystal Laborero.

Ms. Elaine Cowan, President, Anokiiwin Group: Madam Chair, members of the committee, I want to thank you for the opportunity to share some of the ideas and experiences that I have had in life in this area. To begin with, it is obvious that I am not speaking from the perspective of a young person, given my grey hair. I am something less than youthful, but nonetheless, I am a member of the Peguis First Nation, I live in Winnipeg and I have worked in Manitoba my entire life in First Nation employment and human resource issues.

I am currently the President of the Anokiiwin Group, which includes the Anokiiwin Training Institute and Anokiiwin Employment Solutions, which are two privately held companies that provide training, employment and other services to the public and private sectors and individual clients of Aboriginal ancestry.

The word "Anokiiwin" in Ojibway means "everybody works." I chose that name with great care because that was my objective. It is my dream to someday see everybody in our community gainfully employed.

As president of those companies, I have seen firsthand some of the successes and challenges that young First Nation, Metis and Inuit Canadians experience. I have also seen government initiatives at all levels, Aboriginal, federal, provincial, and even municipal governments, succeed and fail. Those experiences have led me to some observations, insights and ideas that I want to share with you here today. Certainly, I will not say anything today that you likely have not already heard. There are no revelations in these comments, but I hope that I can reinforce some of what you have heard from others.

To begin with, I am going to make a rather harsh, but extremely important observation that some may not agree with, but about which I feel very strongly. Although we are not a racist society, most Aboriginal people experience racism in their lives. Granted, things are better today than they were in the past, but racism is still a part of the lives of Aboriginal people, and any racism at all is too much. There is not enough time, and I realize this is not the proper place, to address specific instances of racism against Aboriginal people. Let me assure you that I have experienced it, my children have experienced it, and the clients that we serve experience it on an ongoing basis; and it is too much. Nothing is more devastating to a young person, no matter what their ancestry, than racism. You can design, develop and deliver the best policies, services and programs possible, but if they are implemented in a society where racism is allowed to exist, they are of limited value. In my opinion, one of the greatest

La présidente: Je tiens à vous remercier, monsieur Bostrom, de cet exposé très intéressant. Je vois d'après vos réponses que vous avez une bonne connaissance des problèmes que connaissent les Autochtones au Manitoba, et en particulier les jeunes Autochtones vivant en milieu urbain. Je vous remercie de toute la documentation que vous nous avez donnée.

M. Bostrom: Merci de m'avoir accueilli.

La présidente: Nos témoins suivants sont Elaine Cowan, Giselle Campbell et Crystal Laborero.

Mme Elaine Cowan, présidente du groupe Anokiiwin: Madame la présidente, mesdames et messieurs les sénateurs, je tiens à vous remercier de me permettre de vous faire part de ce que m'a inspiré mon expérience en tant qu'habitante de cette région. Pour commencer, mes cheveux gris vous indiquent que je ne vous donnerai pas le point de vue d'une jeune personne. Je ne suis plus toute jeune, mais néanmoins, je suis membre de la Première nation Peguis, j'habite Winnipeg et j'ai travaillé pendant toute ma vie dans le domaine des ressources humaines et de l'emploi des Autochtones au Manitoba.

Je suis actuellement présidente du groupe Anokiiwin, qui comprend l'Institut de formation Anokiiwin et les Solutions d'emploi Anokiiwin; ce sont deux sociétés privées qui proposent de la formation, de l'emploi et des services annexes au secteur public, au secteur privé et à des personnes d'origine autochtone.

En ojibway, le mot «Anokiiwin» signifie «tout le monde au travail». J'ai choisi ce nom avec soin, car il correspondait à mon objectif. Je rêve de voir un jour tous les membres de notre communauté gagner leur vie.

En tant que présidente de ces deux sociétés, j'ai une bonne connaissance des atouts des jeunes Indiens, Métis et Inuits, et des défis qu'ils doivent relever. J'ai aussi assisté aux succès et aux échecs des initiatives gouvernementales aux niveaux fédéral, provincial et même municipal. Mon expérience m'a inspiré quelques idées dont j'aimerais vous faire part aujourd'hui. Je ne vous dirai sans doute pas grand-chose que vous n'avez pas déjà entendu. Il n'y aura aucune révélation dans mes commentaires, mais j'espère pouvoir confirmer ce que d'autres vous ont déjà dit.

Pour commencer, je ferai une remarque plutôt brutale mais extrêmement importante; tout le monde ne sera peut-être pas d'accord, mais j'en suis tout à fait convaincue: bien que notre société ne soit pas raciste, la plupart des Autochtones font personnellement l'expérience du racisme. Il est certain que la situation s'est améliorée, mais le racisme fait toujours partie du vécu des Autochtones et le racisme, quel qu'il soit, est toujours de trop. Je vois bien que ce n'est sans doute ni le moment ni le lieu pour dénoncer le racisme à l'égard des Autochtones, mais je peux vous assurer que j'en ai fait l'expérience, mes enfants aussi, de même que nos clients; le racisme est inadmissible. Il a un effet dévastateur sur tous les jeunes, quelle que soit leur origine. On aura beau concevoir et appliquer les meilleurs programmes et les meilleurs services, mais s'ils sont mis en oeuvre dans une société où l'on tolère le racisme, ils n'auront que peu de valeur. À mon avis, la tâche la plus noble que puisse réaliser ce comité serait de

achievements that this committee could accomplish is to work to reduce the amount of racism that all individuals of Aboriginal ancestry, especially young people, face. That is a substantial challenge, I know, but it is one well worth taking on.

Obviously, eradicating racism will take some time. Meanwhile, there are some specific measures that I believe can improve the socio-economic conditions of First Nation, Métis and Inuit youth. The first is to move from developing solutions for youth to developing solutions with youth. Involving young people in a meaningful and substantive way in identifying their own needs and developing relevant and effective responses to those needs is the first step to true empowerment. That includes the power to make mistakes.

One of the major barriers to innovation, especially when governments are involved, is the perception that mistakes mean failure. This is not the case in most circumstances, but it is especially not the case when working with young people. Mistakes are very much a part of learning. Mistakes are one of the ways that we grow as human beings. Mistakes do not necessarily mean failure.

Having worked at senior levels in both bureaucratic and political positions in the provincial government, I know firsthand the desire of governments to avoid mistakes. At the same time, I know that progress cannot be made without making some mistakes.

What is true for governments is also true for individuals. We all make mistakes, and we should all have the opportunity to learn from them. The message is not that we should try to make mistakes, but we should not be so afraid of making them that we do nothing, or mire ourselves in the tried and true and take no chances.

I also have a concern about the fixation, or even the obsession, that most governments have on immediate gratification.

The latest craze, bordering on craziness, among governments is that all training should lead to immediate jobs. This requirement for moving directly from training to work is now a criterion for most post-secondary training targeted to youth. Training programs for youth should be open and flexible. Young people, especially those from socio-economic environments with limited opportunities, need to explore and experiment. They should not be forced into a specific occupation or line of work just because they take a training program in that vocational area. Tying training directly to a job does not allow them the opportunity to discover what they want to do. If they take the training and do not move immediately into work, they are labelled as a failure, or at least a statistical failure, and the training program that does not lead directly to a job is considered to have failed that individual.

It is interesting that the same requirements do not apply to university level studies. Those involved in "higher learning" are not streamed into a job in their area of study in the same way.

s'appliquer à éliminer le racisme dont sont victimes tous les Canadiens d'origine autochtone, et en particulier les jeunes. C'est un défi considérable, je sais, mais il mérite d'être relevé.

Évidemment, il faudra du temps pour éradiquer le racisme. En attendant, je pense qu'il existe des mesures qui permettraient d'améliorer le statut socio-économique des jeunes Indiens, Métis et Inuits. Tout d'abord, il faut cesser de proposer des solutions aux jeunes, et trouver des solutions avec eux. La participation directe des jeunes à l'identification de leurs propres besoins et à l'élaboration de réponses pertinentes et efficaces à ces besoins est la première étape d'une véritable émancipation. Pour cela, les jeunes doivent avoir le droit à l'erreur.

L'un des principaux obstacles à l'innovation, en particulier quand les gouvernements interviennent, c'est l'idée selon laquelle l'erreur est synonyme d'échec. Dans la plupart des cas, ce n'est pas vrai, et particulièrement lorsqu'on travaille avec les jeunes. Les erreurs font partie intégrante de l'apprentissage. Elles sont l'une des modalités du développement de l'être humain. L'erreur ne signifie pas nécessairement l'échec.

J'ai occupé des postes administratifs et politiques de haut niveau au gouvernement provincial et je sais à quel point les gouvernements cherchent à éviter les erreurs. Mais je sais aussi qu'on ne peut pas progresser sans faire d'erreurs.

Ce qui vaut pour les gouvernements vaut également pour les personnes. Nous faisons tous des erreurs et nous devrions tous avoir la possibilité d'en tirer des leçons. Je ne veux pas dire qu'il faut délibérément faire des erreurs, mais il ne faut pas avoir peur de faire des erreurs au point de ne plus rien faire, de s'en tenir aux principes éprouvés et de ne prendre aucun risque.

Ce qui me préoccupe aussi, c'est l'obsession de la plupart des gouvernements pour la récompense immédiate.

La dernière mode, qui frise la folie, pour les gouvernements, c'est d'affirmer que la formation doit déboucher immédiatement sur l'emploi. Cette exigence du passage direct de la formation à l'emploi est désormais un critère dans l'enseignement post-secondaire destiné aux jeunes. Les cours de formation pour les jeunes devraient être ouverts et souples. Les jeunes, en particulier ceux dont les conditions socio-économiques limitent les perspectives, ont besoin d'explorer et d'expérimenter. Il ne faudrait pas les diriger de force vers un emploi ou un travail particulier parce qu'ils ont suivi des cours dans le domaine correspondant. En liant directement la formation à l'emploi, on empêche les jeunes de découvrir d'eux-mêmes ce qu'ils veulent faire. S'ils suivent une formation et qu'ils ne travaillent pas immédiatement après, on dit qu'ils sont en situation d'échec, du moins au plan statistique, et un programme de formation qui ne débouche pas directement sur un emploi est considéré comme un mauvais programme.

Il est intéressant de remarquer que ces exigences ne s'appliquent pas aux études universitaires. Ceux qui font des études supérieures ne sont pas dirigés automatiquement vers un emploi dans leur domaine de spécialisation.

No doubt, growing up is difficult. It is especially difficult when bias and prejudice limit opportunities and crush self-confidence. Young egos are fragile enough. Self-doubt is as much hormonal as it is personal for most young people. The erosion of self-esteem is accelerated when cultures have been crushed and the sense of family left scattered in the ruins of the residential school system.

Personally, I usually do not like to dwell on the past. I certainly do not think that we should excuse an individual's behaviour because of his historical circumstances. However, I think that we must understand how the past shapes the present. If we accept the developmental continuum as true, then the present will shape the future.

Therefore, when looking at ways to improve future conditions for First Nation, Metis and Inuit youth, we must examine and understand the past, analyze what is happening in the present and plan for the future.

Indigenous peoples in North America believe that leaders — decision makers — must consider seven generations when making important choices. By the way, those seven generations go both ways. We must reflect on seven previous generations to understand the lessons of the past and project our thoughts seven generations hence in order to plan for the future. Seven generations is a long time, but it does provide perspective.

Notwithstanding the actual number of generations, it is important to try to determine why those things that happened in the past have led us to the circumstances of today. I hope the members of the Senate committee and those that receive its recommendations will make that effort to understand the past that shapes the present for First Nation, Metis and Inuit youth. There is much to be learned from the elders of our nations.

There is no question that youth need positive role models to succeed. Just look at your own personal histories to see the importance of positive role models in real life. How many of you have followed in the footsteps of your own family members and friends? How many of you have chosen a particular profession, at least in part, because a parent, uncle, aunt, grandmother, grandfather or an influential friend showed you the path?

I believe that I learned a strong work ethic and developed the confidence of an entrepreneur because of what I saw my aunt do with her own business in a Metis settlement in Wabowden, and the entrepreneurial spirit of my father.

Positive role models are important. Why do you think there are so many Mohawk workers in the high steel industry in Ontario, Quebec and New York State? Role models. Why do you think there are so few First Nation, Metis and Inuit doctors? Why do you think there are so few Aboriginal information technology workers? The lack of role models.

Évidemment, il est toujours difficile de grandir, particulièrement lorsque les préjugés limitent les perspectives et ruinent la confiance en soi. L'ego des jeunes est déjà fragile. Pour la plupart des jeunes, le doute de soi dépend autant du régime hormonal que de la personnalité. L'érosion de l'estime de soi s'accélère lorsqu'on appartient à une culture persécutée et que le sens de la famille s'est perdu dans les ruines du système des pensionnats.

Personnellement, je n'aime pas revenir sur le passé. Je ne pense pas qu'on puisse excuser les comportements individuels en fonction des circonstances particulières de chacun. Néanmoins, je pense qu'il est indispensable de comprendre la façon dont le passé détermine le présent. Si l'on accepte les principes de la continuité de l'évolution, le présent va déterminer l'avenir.

Par conséquent, si l'on cherche à améliorer l'avenir des jeunes Indiens, Métis et Inuits, il faut étudier et comprendre le passé, analyser ce qui se passe actuellement et planifier l'avenir.

Les peuples autochtones d'Amérique du Nord considèrent que les décisionnaires doivent prendre en compte les intérêts de cette génération lorsqu'ils ont des décisions importantes à prendre. À ce propos, les sept générations vont dans les deux sens. Nous devons réfléchir aux sept générations passées pour comprendre les leçons du passé et nous projeter à sept générations de distance pour planifier l'avenir. Sept générations représentent une période considérable, mais la formule donne de la perspective.

Quel que soit le nombre de générations considérées, il est important de comprendre pourquoi les événements du passé nous ont amenés au contexte actuel. J'espère que les membres du comité du Sénat et ceux qui recevront ses recommandations feront l'effort de comprendre ce passé qui détermine la condition actuelle des jeunes Indiens, Métis et Inuits. Nos anciens ont beaucoup à nous apprendre.

Il n'est pas douteux que les jeunes ont besoin de modèles positifs pour réussir. Chacun n'a qu'à considérer ses antécédents personnels pour constater l'importance des modèles positifs. Combien d'entre nous ont suivi la trace d'un membre de la famille ou d'un ami? Combien d'entre nous ont choisi une profession partiellement en fonction d'un parent, d'un oncle, d'une tante, d'une grand-mère, d'un grand-père ou d'un ami influent qui nous avait montré la voie?

Je pense avoir acquis un sens développé de l'éthique et un sens de l'entreprise parce que j'ai vu comment ma tante s'y prenait avec sa propre entreprise dans la communauté métisse de Wabowden, et grâce à l'esprit d'entreprise de mon père.

Les modèles positifs sont importants. Pourquoi pensez-vous que les Mohawks sont si nombreux à travailler comme monteuses de hautes charpentes métalliques en Ontario, au Québec et dans l'État de New York? À cause des modèles qu'ils ont eus. Pourquoi croyez-vous qu'il y ait si peu de médecins indiens, métis et inuits? Pourquoi pensez-vous qu'il y ait si peu d'informaticiens autochtones? À cause du manque de modèles.

The last point that I have time to make, although there are many more that could be made, is the importance of strategic training. For example, there are indeed too few Aboriginal workers in information technology, as one example. Yet at the same time, the information technology sector is one of the fastest growing in Canada. Despite what you read about the flattening of the growth in technology, we all know that the technology field is here to stay and is on its way back. It is a wave that is carrying tens of thousands of Canadians into the world of productive work through high quality jobs. However, it is a wave that is out of reach for most Aboriginal workers.

In the first case, the digital divide separates Aboriginal youth, and others, from those with greater access to computers through their formative years. There are computer haves and computer have-nots, and the haves have a much greater chance of learning the skills that they need to find work in the information technology sector. They have first crack at those jobs and they work their way up the career ladder. They become the project managers, the human resource managers, the senior managers and the decision makers for the industry. When they are making hiring decisions, they look around them and they do not see many Aboriginal co-workers, so they do not think to look to the Aboriginal labour force.

The situation for the Aboriginal worker who does find work in the information technology sector is little better. When they join the information technology sector workforce, they look around them and do not see many other Aboriginal co-workers. They do not see many First Nations, Metis or Inuit managers in their workplaces. Therefore, they do not have the role models that they need to push them forward in the industry and up that career path ladder. It is a self-fulfilling cycle of exclusion.

One of the answers to this problem is to define strategic sectors where special efforts, including training, encouragement and special hiring initiatives, are required to ensure young Aboriginal workers are positioned to capture new opportunities that may otherwise lie out of their reach because of systemic barriers.

I wish there were more time to spend with the committee, but I appreciate your time constraints. If there were, I would elaborate on the comments that I have made, and I would have touched on the issue of involving First Nations more in the training of their own members in urban cities like Winnipeg, rather than substantial amounts of funding for training those members flowing to other organizations; enabling rather than restricting private sector trainers; encouraging greater industry and sector-wide education, rather than forcing trainers to rely upon community college certifications as credentials; encouraging public sector trainers and educators to be more flexible and responsive to the needs of Aboriginal learners; supporting innovative responses to the training needs of Aboriginal learners; supporting more community-based training for First Nation, Metis and Inuit communities, or learning at home; realistic and participatory career counselling for Aboriginal youth; and more entrepreneurial focus training. These are all

Il y aurait encore bien des choses à dire, mais je voudrais, en dernier lieu, parler de l'importance de la formation stratégique. Il y a effectivement trop peu d'Autochtones dans les technologies de l'information, alors que ce secteur est l'un de ceux qui connaissent la croissance la plus rapide au Canada. Malgré ce qu'on entend dire sur le ralentissement de la croissance dans le secteur technologique, nous savons tous qu'il n'est pas près de disparaître et qu'il est même en train de revenir en force. C'est une lame de fond qui transporte des dizaines de milliers de Canadiens qui occupent des emplois de grande qualité. Cependant, cette lame de fond est hors de portée de la plupart des travailleurs autochtones.

Au départ, le fossé numérique sépare les jeunes Autochtones de ceux qui ont eu accès à des ordinateurs pendant leurs études. Il y a ceux qui connaissent les ordinateurs et ceux qui ne les connaissent pas, et les premiers ont plus de chance que les autres d'acquérir les aptitudes dont ils ont besoin pour trouver de l'emploi dans le secteur des technologies de l'information. Les emplois leur sont accordés en priorité et ils peuvent ensuite faire carrière. Ils peuvent devenir gestionnaires de projets, gestionnaires des ressources humaines, cadres supérieurs et décisionnaires au sein de l'industrie. Lorsqu'ils prennent des décisions d'embauche, ils cherchent autour d'eux et comme les collaborateurs autochtones sont rares, ils ne pensent pas à chercher dans la main-d'oeuvre autochtone.

La situation du travailleur autochtone qui trouve un emploi dans les technologies de l'information est un peu meilleure. Lorsqu'il commence à travailler, il ne voit guère de collaborateurs autochtones autour de lui. Les gestionnaires indiens, métis ou inuits sont rares en milieu de travail. Les travailleurs autochtones n'ont donc pas les modèles dont ils auraient besoin pour monter dans la hiérarchie. Ils se retrouvent dans un cercle vicieux d'exclusion.

Pour résoudre ce problème, il faudrait définir les secteurs stratégiques où des efforts particuliers en formation, des incitatifs et des initiatives spéciales d'embauche s'imposeraient pour que les jeunes travailleurs autochtones puissent profiter des nouvelles perspectives auxquelles ils risquent de ne pas avoir accès à cause des obstacles systémiques.

J'aurais aimé avoir davantage de temps à passer avec le comité, mais je suis bien consciente des contraintes qui vous sont imposées. Si j'avais le temps, je préciserais les arguments que je vous ai soumis et je vous parlerais de la participation plus directe des Premières nations à la formation de leurs membres dans les centres urbains comme Winnipeg, alors qu'une partie importante du financement de formation qui leur est destinée est orientée vers d'autres organismes; il faudrait aussi venir en aide aux formateurs du secteur privé, favoriser l'apprentissage sur le tas, au lieu de contraindre les formateurs à s'en remettre aux certificats délivrés par les collèges communautaires, inciter les formateurs et les enseignants du secteur public à faire preuve d'une plus grande souplesse pour répondre aux besoins des élèves autochtones, favoriser les réponses novatrices aux besoins en formation des étudiants autochtones, favoriser une formation de type plus communautaire pour les Premières nations, les Métis et les Inuits, et favoriser l'apprentissage à domicile; il faudrait mettre en place

matters that you have probably already discussed a great deal, however, I did not want to leave the impression that I did not think them important by leaving any mention of them out of this presentation.

I want to thank you again for your time, and I hope my comments have reinforced the need for government policies and programs that meet the needs of young First Nation, Metis and Inuit citizens through a balanced approach to the design, development and delivery of policies, services and programs.

Ms. Giselle Campbell, Employment Equity Advisor, Manitoba Hydro: Honourable senators, I have been asked to come here today to share information on our corporation's initiatives pertaining to Aboriginal youth. In reviewing the list of previous and current witnesses that have stood before the committee, I can see that some key individuals and organizations have collectively shared with you their challenges and successes in working with and for Aboriginal youth, in hopes of raising awareness and also making a difference. However, as a representative of Manitoba Hydro, and from an industry and business perspective, it is also important that I explain not only how, but also why these corporations are reaching out and trying to make a difference. My presentation today will highlight those reasons and the initiatives currently implemented at Manitoba Hydro.

It is important that we examine the issues affecting our youth so we can understand where there are opportunities for change. The Senate's final report will be of importance to our nation, government, educators, business, and more so to the caregivers of our youth. Although, unfortunately, it may not have been the case years ago, today the social and economic well-being of all Aboriginal peoples is a concern that has implications for our country.

In today's competitive knowledge-based economies, our labour markets demand increased skill levels and educational attainment. The conclusions of the national round table on learning state that by 2004, one in four jobs will require a university degree.

Demographic changes and Canada's aging population will also have a major implication for our workforce. The Canadian government, labour and business anticipate that the shortfall of skilled workers will continue to remain a serious concern, and they will try to find creative means to fill the gaps.

In addition, the new data from the 2001 census shows that our Aboriginal population continues to be on the rise. Within Manitoba, we have a higher concentration of Aboriginal people and a steady growth in the numbers residing in the city. This means that young Aboriginal people will account for an increasing share of entrants into the workforce.

While the educational profile of Aboriginal people also will continue to rise, particularly in the area of college diplomas and trade certificates, gaps do remain, in particular, with the university graduates. This has created a tight and competitive

des services réalistes de counselling axés sur la participation pour les jeunes Autochtones et axer la formation sur des valeurs plus entrepreneuriales. Ce sont là des sujets dont vous avez sans doute déjà entendu parler, mais je ne voulais pas donner l'impression, si je n'y faisais pas référence dans cet exposé, que je les considérais comme étant de peu d'importance.

Je vous remercie encore une fois de m'avoir écoutée et j'espère que mes observations vous auront montré à quel point nous avons besoin de politiques et de programmes gouvernementaux pour satisfaire les besoins des jeunes citoyens autochtones, métis et inuits grâce à une approche équilibrée en ce qui concerne la conception, la mise au point et l'application de politiques, de services et de programmes.

Mme Giselle Campbell, conseillère d'équité en matière d'emploi, Hydro-Manitoba: Honorables sénateurs, on m'a demandé de venir vous parler aujourd'hui des initiatives de notre société pour les jeunes Autochtones. En jetant un coup d'oeil à la liste de ceux qui sont venus témoigner devant le comité, j'ai vu le nom de particuliers et d'organismes importants qui vous ont parlé des problèmes et des succès qu'ils ont eus à travailler pour et avec les jeunes Autochtones. Cependant, comme représentante d'Hydro-Manitoba et du point de vue d'une industrie et d'une entreprise, je tiens à vous expliquer non seulement comment, mais aussi pourquoi les entreprises comme la nôtre tiennent à prendre des mesures positives. Mon exposé aujourd'hui mettra ces raisons en lumière et expliquera les initiatives que nous avons prises à Hydro-Manitoba.

Il importe de jeter un coup d'oeil aux problèmes qui touchent nos jeunes pour comprendre quels changements nous pourrions apporter. Le rapport final du comité sénatorial sera un document important pour notre nation, notre gouvernement, nos éducateurs, nos entreprises et tous ceux qui s'occupent de nos jeunes. Même si cela n'était malheureusement pas le cas dans le passé, le bien-être social et économique de tous les Autochtones est une chose importante pour tout le pays.

Dans l'économie du savoir, il faut plus de compétences et plus de diplômes pour réussir sur le marché du travail. D'après la Table ronde nationale sur l'apprentissage, en 2004, il faudra un diplôme universitaire pour un emploi sur quatre.

Les changements démographiques et le vieillissement de la population du Canada auront aussi de lourdes conséquences pour notre main-d'oeuvre. Le gouvernement, les syndicats et les entreprises du Canada considèrent que la pénurie de travailleurs spécialisés continuera et ils essaieront de trouver de nouveaux moyens pour combler l'écart.

En outre, les données du recensement de 2001 montrent que la population autochtone continue d'augmenter. Au Manitoba, la population autochtone en milieu urbain continue d'augmenter. Cela veut dire que le pourcentage de jeunes Autochtones qui se joignent à la main-d'oeuvre active continuera d'augmenter.

Même si les Autochtones sont de plus en plus instruits, et qu'il y en a de plus en plus qui ont un diplôme collégial ou un certificat professionnel, il reste encore beaucoup à faire, surtout au niveau des diplômés universitaires. Cela a entraîné beaucoup de

market to recruit local, qualified Aboriginal graduates, especially within the high-skilled occupations. This also poses a great risk in that high-skilled occupations such as science, engineering and technology have jumped by 32.9 per cent from 1991 to 2000, and are also on the rise. The danger of under-representation of Aboriginal peoples in these quantitative occupations is a great concern to us all as a society. We are missing out on the opportunity to influence decisions that have dramatic social consequences. This is an area that is often under-promoted and under-targeted. As a result, our businesses and industries whose labour forces require these occupations are in a unique and most critical position today, especially those who have significant investment in areas where Aboriginal people live, and are entering into new models of partnership with Aboriginal peoples for future business development, as is the case for Manitoba Hydro.

It is for this reason that Manitoba Hydro is committed to its corporate strategic goal to be a leader in strengthening working relationships with Aboriginal people in order to achieve an equitable representation at all levels within the corporation. However, this requires a much more proactive and creative approach on the part of Manitoba Hydro, and others, in the training of potential employees.

While there are several examples of significant advancements and programs in place to strengthen those relations, I am here to present our solution in working with Aboriginal youth, and more specifically, Aboriginal girls.

In order to create an awareness of engineering technology and trades career opportunities for youth, Manitoba Hydro implemented the first summer day-camp program called "Building the Circle: Exploring Engineering Technology and Trades." The focus is designed to allow female Aboriginal youth age 13 to 15 to gain meaningful exposure to and participation in those fields. The need for future recruitment of Aboriginal women in historically non-traditional occupations requires creative initiatives. Therefore, it is our vision that the camp program will enable young Aboriginal girls to gain the self-confidence and empowerment to enter these careers, to begin the momentum of awareness and positive change. It is a four-year, four-phase program that mirrors the Aboriginal medicine wheel. This same group of 10 youth will return each year in developmental phases to foster their qualities of curiosity, problem solving, teamwork and creativity. We will continue to nurture our relationships with our youth and their families throughout the year through gatherings and activities. It is hoped that at the end of this program, our youth will choose a path that will lead them into these occupations at Manitoba Hydro, with continued educational support through our Aboriginal education funding program.

The response to date has been overwhelming, from the business, education and community groups, and most of all from our families and youth. As a result, we are currently

concurrence sur le marché pour le recrutement de diplômés autochtones locaux et compétents, surtout pour les emplois hautement spécialisés. Cela constitue aussi un risque important parce que les postes hautement spécialisés dans les domaines comme les sciences, l'ingénierie et la technologie ont augmenté de 32,9 p. 100 de 1991 à 2000. La sous-représentation possible des Autochtones dans ces postes importants est une chose qui doit inquiéter tous les membres de notre société. Cela veut dire que nous ne pouvons pas influencer sur des décisions qui ont beaucoup de conséquences sociales. C'est un secteur qui est souvent mal ciblé. À cause de cela, les entreprises et les industries qui ont besoin de ces travailleurs se trouvent aujourd'hui dans une position tout à fait spéciale et critique, surtout celles qui ont investi beaucoup dans les régions où habitent les Autochtones et qui veulent appliquer de nouveaux modèles de partenariat avec les Autochtones pour le développement de l'entreprise, comme c'est le cas d'Hydro-Manitoba.

C'est pourquoi Hydro-Manitoba s'est fixé comme objectif stratégique d'être un chef de file dans le renforcement des relations de travail avec les Autochtones pour favoriser une représentation équitable à tous les niveaux de l'entreprise. Cela exige cependant une approche beaucoup plus proactive et créatrice de la part d'Hydro-Manitoba et d'autres intervenants pour la formation de futurs employés.

Même si l'on a réalisé des progrès importants et instauré divers programmes pour renforcer ces relations, je suis venue aujourd'hui vous exposer notre solution relative aux jeunes Autochtones et surtout aux adolescentes.

Pour sensibiliser les jeunes aux possibilités qu'offrent la technologie, l'ingénierie et les diverses professions, Hydro-Manitoba a mis sur pied le premier programme de camp de jour pour l'été appelé «Construire le cercle: Explorer l'ingénierie, la technologie et les métiers». Ce programme vise à permettre aux adolescentes autochtones âgées de 13 à 15 ans de voir ce qu'offrent ces divers domaines. Si nous voulons attirer les femmes autochtones dans des emplois non traditionnels, il faut prendre des initiatives novatrices. Nous croyons que ce camp de jour responsabilisera suffisamment les jeunes filles autochtones pour qu'elles choisissent de telles carrières et pour les sensibiliser à ces possibilités de changement. Il s'agit d'un programme sur quatre ans en quatre étapes basé sur le modèle du cercle d'influences autochtone. Le même groupe de dix adolescentes revient chaque année pour participer à diverses étapes pour stimuler leur curiosité, leur capacité de résolution de problèmes, leur travail en équipe et leur créativité. Nous continuerons de favoriser nos rapports avec les adolescentes et leurs familles pendant l'année lors de réunions et d'activités diverses. Nous espérons qu'à la fin du programme, nos adolescentes choisiront une voie qui les mènera à l'obtention d'un emploi à Hydro-Manitoba avec l'appui de notre programme de financement pour l'éducation des Autochtones.

Jusqu'ici, nous avons obtenu une réponse phénoménale de la part des entreprises, des établissements d'enseignement et des groupes communautaires, et encore plus des familles et des jeunes

reviewing partnerships and funding in order to sustain these programs for the future and for further development within the North and South.

Given the time limit on presentations today, it is impossible to share our program with you in its entirety, but I would like to highlight some of the key program goals and activities that have been successful in reaching Aboriginal youth. The program is offered for free, so any Aboriginal young person who chooses to participate in the program can do so. Research states that organized camp environments have a positive influence on the development of self-awareness in youth. The program was designed and facilitated by Aboriginal staff and a council of elders, with youth involvement and participation. We partnered with a host of external community partners who have an equal long-term investment and interest in the program, and also in the success of Aboriginal youth. We have the commitment from our executive management and dedicated staff. It also creates and promotes awareness of the science and technology fields, as these occupations are not career choices that Aboriginal youth pursue and in which they are at much greater risk for under-representation. It develops and fosters a growing relationship with the camp participants, along with their education pursuits and career paths. Staff participation, role modeling, mentoring and advocacy all provide the necessary social and emotional support and encouragement. It educates and assists not only youth, but also their families in the development and identification of skill competencies and education requirements. It provides tutoring for math and science and support during the transition from high school to university. The underlying "hook" that makes this program unique and successful is that it provides realistic employment opportunities during and upon completion of the program for our young Aboriginal girls. The summer program has been an ambitious undertaking, and it is a long-term investment with long-term value and benefits for all stakeholders.

Today's Canadian corporations are certainly in a unique and critical position. While we have not yet formally recorded the data, there has been an overwhelming response from individuals and industries throughout Canada wanting to review the camp model. This demonstrates the interest of organizations today in seeking options for tapping into the Aboriginal community, and for some this is unfamiliar territory.

Manitoba Hydro is a utilities company. This camp program is one example of the creative approaches today's employers need to use to fill their current labour and business needs. For Manitoba Hydro, the camp program is one creative approach to maximizing Aboriginal employment, which is not only critical to the success of our organization, but also demonstrates what I believe is the social responsibility we all have to encourage Aboriginal youth to reach for higher education and lifelong learning. However, it must involve the entire spectrum of Canadian society, individuals,

autochtones. Nous sommes donc en train de réexaminer nos partenariats et nos modes de financement pour mieux financer ces programmes à l'avenir et pour être en mesure de les élargir tant dans le nord que dans le sud de la province.

Vu que le temps prévu pour les exposés était limité, je ne peux pas vous expliquer tous les détails du programme, mais je tiens à mettre en lumière certains objectifs et activités clés qui nous ont permis de joindre les jeunes autochtones. Le programme est gratuit, ce qui veut dire que toute adolescente autochtone qui veut y participer peut le faire. Selon les recherches, les camps organisés peuvent faire beaucoup pour éveiller la conscience de soi des adolescents. Le programme est conçu et offert par un personnel autochtone et un conseil d'ainés avec la participation des jeunes. Nous travaillons aussi de concert avec divers partenaires communautaires de l'extérieur qui ont comme nous fait un investissement à long terme dans ce programme et qui s'intéressent aussi au succès des jeunes autochtones. Nous avons l'engagement de nos administrateurs et d'un personnel dévoué. Le programme met aussi l'accent sur les domaines scientifiques et technologiques qui ne sont pas ordinairement des choix de carrière privilégiés pour les adolescentes autochtones et dans lesquels elles ont bien plus de chance d'être mal représentées. Nos administrateurs et responsables du programme cherchent à favoriser les rapports avec les participantes au camp et continuent de s'intéresser à leurs études et à leurs choix de carrière. Leur participation, la création de modèles, les activités de mentorat et de défense des intérêts des participantes permettent d'offrir à celles-ci les soutiens et l'encouragement voulus sur les plans émotif et social. Le programme aide et instruit non seulement les adolescentes, mais aussi leurs familles à déterminer les compétences et les programmes d'études nécessaires. Nous offrons des services de tutorat en mathématique et en science et de l'aide pour la transition entre l'école secondaire et l'université. L'une des choses qui assurent le succès du programme, c'est qu'il donne aux adolescentes autochtones des occasions d'emploi réalistes pendant la durée du programme et plus tard. Ce programme est ambitieux et représente un investissement à long terme qui produit des avantages à long terme pour tous les intervenants.

Les entreprises canadiennes se trouvent aujourd'hui dans une situation critique. Nous n'avons pas encore fait d'analyse officielle des données, mais un nombre incroyable de particuliers et d'industries de tout le Canada ont manifesté de l'intérêt pour notre programme. Cela montre à quel point les organismes veulent aujourd'hui trouver des moyens de recruter chez les Autochtones, ce qui est quelque chose de nouveau dans certains cas.

Hydro-Manitoba est une entreprise de services publics. Le programme de camp d'été est un exemple d'initiatives créatrices auxquelles les employeurs doivent avoir recours pour répondre à leurs besoins de main-d'œuvre et d'entreprise. Pour Hydro-Manitoba, le programme de camp d'été est une façon créatrice de maximiser l'emploi autochtone, ce qui est non seulement essentiel pour le succès de notre entreprise, mais nous permet en même temps d'assumer la responsabilité sociale que nous avons tous à mon avis pour encourager les adolescentes autochtones à

communities, employers, labour, government and learning institutes, both Aboriginal and non-Aboriginal. It is critical that the collective whole engage together, because without one or the other, we are going to continue to see the barriers, blocks and walls.

I would like to end on a more personal note. For me, this camp program is more than a work responsibility; it is also a personal one and a commitment that I honour. Prior to my employment with Manitoba Hydro, I managed a youth drop-in centre in the inner city of Winnipeg. I worked directly with what is termed "at risk" Aboriginal youth and families for several years, and dedicated myself to that role for many reasons. I grew up in similar circumstances to those I witnessed many of our youth and families experience, and for the most part, I identified with their stories and their pain, challenges and successes. It is from this understanding of the lessons given to me that I am committed to making a difference for Aboriginal youth in my own way and for my own reasons. This is why I am also pleased to be a small part of today's presentations. I know that when you provide youth with opportunity and believe in them, it has a power to make a difference, this is what I hope for and this is what I bring to this room.

Ms. Crystal Laborero, Director, Aboriginal Employment Initiative, Winnipeg Chamber of Commerce: Honourable senators, I will do things a little differently from my colleagues. They talked about some of the social issues that young people are facing, and having just fallen out of that youth category, I think I can bring a different perspective.

A First Nations woman, I grew up here in the city. I am from Sapotaweyak Cree Nation. Cree was spoken in my home, and I spent most of my life here, very much like Giselle, in the inner city with inner-city youth. However, I spent a lot of time with an organization called the Royal Bank. I spent the majority of my career, 10 years, there. When I left that organization, I went into my present role as the director of the Aboriginal Employment Initiative, and I decided that that is what I wanted to speak about today. The reason being that I have the only position of this nature in the country. We are the only chamber of commerce in Canada that has a role of this type and I think it is important that people know about it.

I have some brochures here that I will send around.

I started as the director of the Aboriginal Employment Initiative in March 2000 and I report to five different groups. I report to ETS, that is, the Province of Manitoba Education and Training Services, Western Economic Diversification, Aboriginal Human Resource Development Council of Canada, the Winnipeg Chamber of Commerce, where I am housed, as well as the Business Council of Manitoba, which represents 55 of the top CEOs in this province.

When the Aboriginal Employment Initiative first came to fruition, the idea was that they would hire someone to play a liaison role between the business community and the Aboriginal

poursuivre leurs études et à continuer d'apprendre toute leur vie. Nous devons cependant obtenir le concours de toute la société canadienne, des particuliers, des collectivités, des employeurs, des syndicats, des gouvernements et des établissements d'enseignement, tant autochtones que non autochtones. Il est essentiel d'obtenir la participation de tous ces éléments, parce que sinon il continuera d'y avoir des obstacles.

Je termine sur une note personnelle. Le programme de camp d'été est plus qu'une responsabilité professionnelle pour moi; c'est aussi une responsabilité personnelle et un engagement. Avant de travailler pour Hydro-Manitoba, je gérais une halte-accueil pour les jeunes au centre-ville de Winnipeg. J'ai donc travaillé pendant plusieurs années avec des adolescents autochtones dits «à risque» et leurs familles pour plusieurs raisons. J'ai grandi dans le même genre de milieu que bon nombre de ces jeunes et de leurs familles et je pouvais donc m'identifier en bonne partie à leurs histoires, à leur douleur, à leurs défis et à leurs succès. C'est à cause de ces leçons du passé que je tiens à aider les jeunes autochtones à ma façon. C'est aussi pourquoi je suis heureuse de participer aux travaux du comité aujourd'hui. Je sais que, quand on donne une chance aux jeunes et que l'on croit en eux, on peut faire une différence et c'est ce que j'espère accomplir aujourd'hui.

Mme Crystal Laborero, directrice, Initiative de l'emploi des Autochtones, Chambre de commerce de Winnipeg: Honorables sénateurs, je fais faire les choses un peu différemment. Mes collègues ont parlé de certains problèmes sociaux qui touchent les adolescents et, comme je viens de sortir de ce groupe d'âge, je pense pouvoir vous donner un point de vue différent.

J'ai été élevée ici même dans cette ville. Je fais partie de la Nation crie Sapotaweyak. On parlait cri chez moi et j'ai passé la plus grande partie de ma vie ici même, comme Giselle, au centre-ville avec des adolescents de la ville. J'ai aussi passé beaucoup de temps à la Banque Royale. J'y ai passé la plus grande partie de ma carrière, soit dix ans. Quand je suis partie, je suis devenue directrice de l'Aboriginal Employment Initiative et c'est de cela que je voudrais vous parler aujourd'hui parce que j'occupe le seul poste du genre au Canada. Notre chambre de commerce est la seule au Canada à avoir un poste de ce genre et je pense qu'il faut en parler.

J'ai apporté de la documentation que je vais vous distribuer.

Je suis devenue directrice de l'Aboriginal Employment Initiative en mars 2000 et je fais rapport à cinq groupes différents. Je fais rapport aux services d'éducation et de formation de la province du Manitoba, à l'Agence de diversification économique de l'Ouest, au Conseil sectoriel de développement des ressources humaines autochtones, à la Winnipeg Chamber of commerce, où j'ai mon bureau, et au Business Council of Manitoba, qui représente 55 P.D.G. de la province.

Quand on a décidé de mettre sur pied l'Aboriginal Employment Initiative, on voulait embaucher au départ quelqu'un pour faire la liaison entre le secteur des affaires et la

community, and I think they were anticipating, based on the demographics here in Manitoba and in Winnipeg, which has a very large Aboriginal population, that this was the place to start it.

I have a very extensive background in banking and human resources, so I think initially, they were hoping that I would move from company to company, go in and take a look at them, fix them up, and boom, they would hire Aboriginal people. Little did they know that it would take me six months to get an appointment with some of these CEOs. I have spent the last three years teaching. I am not a teacher by trade; I never studied that. However, I have had to spend a lot of time with many senior managers, human resource people and senior executives in organizations, teaching them why they need to include Aboriginal people in their workforce.

I come from a background where I believe that we should be pushing social responsibility. That is not what a lot of organizations want to hear. They want to hear about the bottom line. They want to know, do these people have the skills to match what I need in my workplace? I try to educate them on the business imperative attached to hiring Aboriginal people. We have a very large and very young Aboriginal population, and guess what, the mainstream workforce is retiring. There are organizations in this province in which up to 50 per cent of the senior management will be retiring within the next five years. They are in panic mode.

Therefore, they are coming to Aboriginal organizations in Manitoba and, knowing that they need to start looking at the Aboriginal community, asking, "Where do we start?" That is part of the role that I play. I do not duplicate the services of any of the organizations in Winnipeg, in that I do not have a database of Aboriginal applicants looking for jobs or anything like that. My role is to provide them with advice and counsel in terms of recruitment. Where do you recruit, where do you go? Do you know that there are Aboriginal liaison centres on all the post-secondary campuses in this province? They did not know that, so I hook them up with those kinds of people. We offer them services in retention initiatives. Are you aware of the initiatives that you can implement within your organization, not only to employ people, but also to keep them there?

We also look at the image of organizations. Often, organizations do not necessarily have a positive image in the Aboriginal community. For example, you often hear companies say that they are an equal opportunity employer and will hire anybody who applies, as long as they are qualified. However, for some reason, Aboriginal people are not applying. There are a number of reasons, and I do not need to go into that. We try to help them enhance their image and become a place where Aboriginal people are welcome in the workforce.

collectivité autochtone et vu que Winnipeg a une population autochtone très importante, je crois qu'on a pensé que c'était le bon endroit où commencer.

Comme j'ai beaucoup d'expérience dans le domaine des banques et des ressources humaines, j'ai l'impression que les responsables de cette initiative espéraient que j'irais d'une entreprise à l'autre pour voir comment on y faisait les choses, que j'arrangerais tout et qu'elles commenceraient à embaucher des Autochtones. Ils ne savaient certainement pas que cela me prendrait dans certains cas six mois avant d'obtenir un rendez-vous avec le P.D.G. de certaines de ces entreprises. Cela fait trois ans que je passe mon temps à enseigner. Je n'ai pas fait d'études en éducation, mais j'ai dû passer une bonne partie de mon temps à enseigner à des administrateurs, des gestionnaires des ressources humaines et des P.D.G. pourquoi ils devraient embaucher des Autochtones.

J'ai toujours cru qu'il fallait favoriser la responsabilité sociale, mais ce n'est pas ce que bon nombre d'entreprises veulent entendre. Elles s'intéressent avant tout à des questions de rentabilité. Elles veulent savoir si ces gens ont les compétences voulues pour contribuer à leur entreprise. J'essaie de leur montrer les avantages qu'il y a à embaucher des Autochtones pour leur entreprise. Nous avons une population autochtone très nombreuse et très jeune et une grande partie de la main-d'œuvre actuelle arrive à l'âge de la retraite. Dans certaines entreprises de la province, jusqu'à 50 p. 100 des membres de la haute direction vont prendre leur retraite d'ici cinq ans. C'est la panique.

Ces entreprises communiquent maintenant avec les organismes autochtones du Manitoba et comme elles savent qu'elles doivent commencer à chercher chez les Autochtones, elles se demandent par où commencer. C'est là que j'interviens. Je ne fais pas le même travail que les autres organismes de Winnipeg parce que je n'ai pas de base de données d'Autochtones qui cherchent un emploi. Mon rôle consiste à fournir des conseils pour le recrutement. Où ces entreprises doivent-elles aller pour recruter? Savez-vous qu'il y a des centres de liaison autochtones dans tous les campus postsecondaires de la province? Les entreprises ne le savent pas et je les mets en contact avec ces centres. Nous leur offrons aussi des services pour des initiatives de maintien de l'effectif. Savez-vous qu'il existe des initiatives que vous pouvez prendre dans votre organisme non seulement pour employer des gens, mais aussi pour les conserver chez vous?

Nous examinons aussi l'image de marque des entreprises. Certaines entreprises n'ont pas nécessairement une image de marque positive chez les Autochtones. Par exemple, on entend souvent des entreprises dire qu'elles souscrivent au principe de l'égalité d'accès à l'emploi et qu'elles sont prêtes à embaucher tout candidat compétent. Il n'y a cependant pas d'Autochtones qui se portent candidats pour les postes dans ces entreprises, et ce pour diverses raisons que je ne vais pas énumérer. Nous essayons d'aider ces entreprises à relever leur image de marque et à devenir des employeurs accueillants pour les Autochtones.

It has been an amazing three years. This was ground breaking; it is the first time that such services have been provided to the business group. It has been very interesting. Initially, many businesses were not too sure they wanted to participate in this, but now I am so busy that I have been able to hire a full time staff to help. We are starting to look at building capacity and building different relationships.

I recently entered into a partnership with the Department of Aboriginal Affairs to look at a representative workforce strategy. We do not want Aboriginal people to join an organization only at the entry level; we have skills and capabilities to work at all levels in an organization, including human resources, senior management and entry-level management. We are looking at organizations that are willing to open their doors and let us take a look at some of the jobs and the qualifications. How do we know that we do not qualify if we do not even know what kind of jobs you have? It is very important that, if we are going to educate our young people and encourage them to stay in school and acquire skills, we know what the jobs are and what types of qualifications you need for those jobs. That is part of what the representative workforce strategy will involve, going in and doing an internal review of these organizations, finding out about the required qualifications, and then relaying that information back to our Inuit, Metis and First Nations communities. How do we better prepare our people to stay in school and get the required math and sciences, depending on the programs?

In particular, one of the largest initiatives that I have been involved with over three years, through the AEI, is the Business Council of Manitoba Aboriginal Education Awards. I helped them develop a scholarship program for Aboriginal people in Manitoba. It is for Aboriginal post-secondary students in any discipline, as long as they are entering a university or college in this province. We will fund a pipefitter at a college or a medical student. We have been able to get provincial and federal commitment as well as from business, so the two levels of government will match whatever funds the businesses put in. We have been able to commit \$675,000 over three years. Last year, we gave out 86 awards to Aboriginal students in this province, and the best part is that we can also offer them employment. We have 55 of the top companies participating in this, so we are able to say, "Here is an award of \$3,000 to go university, but at the same time, I am willing to consider you for summer employment."

Being in a liaison role, we have had involvement with a lot of different role modeling programs, and internships, which are very important. That eases the transition from school to work and has been very successful in this province. We started doing this in 1995, when we had five students working in a bank to get some experience, or just to see what the office environment is like. Last

Les trois dernières années ont été vraiment remarquables. Nous avons pu innover parce que c'est la première fois qu'on offre de tels services aux entreprises. Cela a été très intéressant. Au départ, bon nombre d'entreprises n'étaient pas certaines de vouloir participer à l'initiative, mais je suis maintenant tellement occupée que j'ai pu embaucher un adjoint à plein temps. Nous commençons à songer à augmenter notre capacité et à favoriser divers rapports.

J'ai récemment formé un partenariat avec le ministère des Affaires autochtones pour élaborer une stratégie pour une main-d'œuvre représentative. Nous ne voulons pas que les entreprises se contentent d'embaucher des Autochtones aux échelons inférieurs; nous avons la compétence voulue pour travailler à tous les échelons d'une entreprise, y compris dans le domaine des ressources humaines, à la haute direction et aux échelons inférieurs de la gestion. Nous sommes à la recherche d'entreprises qui sont prêtes à nous accueillir pour que nous voyions quels postes elles offrent et ce qu'elles exigent comme compétences. Comment pouvons-nous savoir que nous ne sommes pas admissibles à un poste si nous ne savons même pas quel genre d'emplois vous offrez? Si nous voulons instruire nos jeunes et les encourager à poursuivre leurs études et à acquérir plus de compétences, il importe que nous sachions quels emplois sont disponibles et ce qu'il faut pour y accéder. C'est l'une des choses que nous ferons dans le cadre de la stratégie pour une main-d'œuvre représentative. Nous ferons une étude interne de ces entreprises pour savoir quelles compétences elles exigent et nous communiquerons ensuite ces renseignements aux collectivités inuites, métisses et autochtones. Comment pouvons-nous faire mieux pour inciter nos gens à poursuivre leurs études et à obtenir les crédits voulus en mathématiques et en sciences?

L'une des plus importantes initiatives auxquelles j'ai participé pendant trois ans dans le cadre de l'AEI a été le Programme de prix d'éducation autochtone du Business Council of Manitoba. J'ai aidé le BCM à mettre sur pied un programme de bourses pour les Autochtones du Manitoba. Le programme s'adresse aux étudiants postsecondaires autochtones dans tous les domaines, quand ils sont inscrits à une université ou un collège de la province. Nous financerons les études d'un tuyauteur à un collège technique ou d'un étudiant en médecine. Nous avons pu obtenir le concours du gouvernement provincial, du gouvernement fédéral et des entreprises et les deux échelons gouvernementaux offrent un financement équivalant à celui des entreprises. En trois ans, nous avons offert un financement de 675 000 \$. L'année dernière, nous avons octroyé 86 bourses aux étudiants autochtones de la province et l'aspect le plus avantageux du programme, c'est que nous pouvons aussi leur offrir de l'emploi. Cinquante-cinq des plus grandes entreprises de la province participent au programme et nous pouvons donc dire: «Voici une bourse de 3 000 \$ pour l'université, mais je suis aussi prête à vous offrir un emploi d'été.»

Dans notre rôle de liaison, nous avons participé à de nombreux programmes de modèles de comportement et de stages, qui sont très importants. Cela facilite la transition de l'école au travail et a connu beaucoup de succès dans notre province. Nous avons commencé ce type de programme en 1995, en trouvant des emplois à cinq étudiants dans des banques pour leur permettre

year, there were 75 students working across the province in many different areas, as well as in Manitoba Hydro and other major organizations in this province.

There are some wonderful programs happening for our youth, but we need to diversify. We can be more than bankers, lawyers or teachers, and I think it is important that we express that to our youth that there are more opportunities out there.

I have been hearing from the business and the Aboriginal community, "We do not know each other, we need access to each other. How do we meet? How do we make things happen in this province?"

That has created a mandate for me to develop forums where these people are coming together, and we have had a lot of success with job fairs in this city. There was a job fair in February — and it is not a career fair, so you do not come looking for what you are going to be when you grow up. You come with resume in hand. We had a total of 40 different employers with tables — and they had to have job descriptions, not come just to show their faces — with over 700 Aboriginal people looking for work. That tells me that Aboriginal people in this province want to work, but they are just not getting the opportunities.

When people are working they are happy, they are healthy, and it has an impact on the family, especially the youth.

The Chairman: All three presentations have been very enlightening on what Aboriginal people are doing to address the issues and challenges facing our communities and our youth.

Senator Sibbeston: I come from the Northwest Territories, where Aboriginal people are doing relatively well. I just spent the past couple of weeks travelling to the Inuvik area and Yellowknife. On Friday, I witnessed the signing of a business agreement between a First Nations group and one of the airline companies. However, it occurred to me that society needs some incentive to make substantial progress for Aboriginal people. I am beginning to believe that a lot can be done through goodwill and non-Aboriginal people wanting to help Aboriginal people. There is a positive social consciousness in the country, but I am also beginning to realize that the more effective way is if there is a financial, economic or political inducement. There is a need for some pressure, some reason, for the dominant society to do something to make it possible for Aboriginal people to be part of that society.

I am curious to know what the situation is in Manitoba. Are we depending simply on the kindness and goodwill of the non-native population, or are there some real inducements, some real pressures, coming to bear? If nothing else, as was stated, the Aboriginal population is rising, so they have no choice, in a sense,

d'acquérir de l'expérience ou encore tout simplement pour prendre contact avec le travail dans un bureau. L'an dernier, il y avait 75 étudiants qui travaillaient dans différents domaines d'un bout à l'autre de la province, ainsi que chez Hydro-Manitoba et au sein d'autres grandes entreprises de notre province.

Il y a de merveilleux programmes pour nos jeunes, mais il faut diversifier le tout. Nous pouvons être autre chose que des banquiers, des avocats ou des enseignants, et il est important de faire savoir à nos jeunes qu'il y a d'autres débouchés.

Le milieu des affaires et la communauté autochtone me disent: «Nous ne nous connaissons pas, il faut pouvoir échanger entre nous. Comment faisons-nous pour nous rencontrer? Comment faire bouger les choses dans la province?»

J'ai donc hérité du mandat de mettre sur pied des tribunes où ces personnes peuvent se réunir, et nos salons de l'emploi ont connu beaucoup de succès à Winnipeg. Il y a eu un tel salon en février — ce n'est pas nécessairement un salon des carrières, ce n'est pas le genre d'événement où l'on vient choisir ce que l'on fera quand on sera grand. On y vient avec son curriculum vitae. Quarante employeurs y tenaient un kiosque — et ils étaient tenus de présenter des descriptions de tâches, et pas seulement de faire acte de présence — et plus de 700 Autochtones sont venus à la recherche d'un emploi. J'en conclus que les Autochtones de la province veulent travailler, mais les débouchés ne sont pas au rendez-vous.

Quand on travaille, on est heureux, on est en bonne santé, et le travail a une incidence sur la famille, surtout sur les jeunes.

La présidente: Les trois exposés nous ont grandement éclairés sur ce que font les Autochtones pour trouver des solutions et relever les défis auxquels font face nos communautés et nos jeunes.

Le sénateur Sibbeston: Je viens des Territoires du Nord-Ouest, là où les Autochtones réussissent relativement bien. Je viens de passer les deux dernières semaines dans la région d'Inuvik et à Yellowknife. Vendredi, j'étais témoin de la signature d'une entente commerciale entre un groupe des Premières nations et une compagnie aérienne. Toutefois, je me suis rendu compte qu'il faut des incitatifs à la société si nous voulons que les Autochtones réalisent des progrès considérables. Je commence à croire que nous pouvons accomplir beaucoup de choses grâce à la bonne volonté et au désir, chez les non-Autochtones, de donner un coup de main aux Autochtones. Il y a, au pays, une conscience sociale positive, mais je commence aussi à comprendre que le moyen le plus efficace est de créer un incitatif financier, économique ou politique. Il faut qu'il y ait une certaine pression, un certain motif qui pousse la société dominante à agir en vue de rendre possible la participation des Autochtones à cette société.

Je suis curieux à propos de la situation au Manitoba. Dépendons-nous tout simplement de la bonté et de la bonne volonté des non-Autochtones, ou existe-t-il de réels incitatifs, des pressions concrètes qui s'exercent? À tout le moins, comme quelqu'un l'a noté, la population autochtone est en croissance, ce

but to recognize that they need to deal with that. I would like to hear your comments on that, because I think that could give us a picture of what the future will be for Aboriginal people.

Ms. Cowan: I would like to respond to part of that question and give you some of my experiences. This is a difficult issue in Manitoba, and I think you can see some good examples of special efforts being made. In all of the years that I have been around, I am seeing more goodwill than ever before in the non-Aboriginal community, the private sector and the corporate sector to try to do something, for lack of a better phrase, about the issue. It is becoming a social responsibility for the corporate sector. In all sincerity, the private sector does want to hire people and there are many growing companies in Manitoba that need employees. Therefore, it makes good sense to hire from our community, which has the highest and densest population, particularly in the youth group.

There are incentive programs; I know there are wage subsidies for certain categories and those kinds of things. Some groups view that as somewhat negative: Why would you have to pay a wage subsidy to hire an Aboriginal person? It starts to become a bit political.

I will give you an example of something that I tried that has had tremendous success. From my limited research capacity over the years, I learned that yes, obviously, we do have a very dense, high population in this province. Secondly, we have a very high number of youth within that population. Thirdly, we have probably fewer post-secondary graduates or people who have high management-level skills. Regardless of what we would like to change, the educational level is still in the semi-skilled area. It is still in the entry-level area. One of the things that I tried, and it is not an incentive, was encouraging Aboriginal people to go out to work on a temporary, short-term basis. I did that because, as Crystal was saying, sometimes a job with a pay cheque is the best healing. For someone who is earning an income, albeit short term, it is still a job. It provides the Aboriginal person with a pay cheque quickly, it provides them with self-confidence quickly, and it provides the employer with an employee quickly. We all hope that at the end of the day, things will work out so well that the person will be hired.

I do think there is a certain commitment there, but I am not certain whether incentives for the employers would be the answer. Maybe Crystal could add to that.

Ms. Laborero: I struggle with the idea of incentives, because I often get calls from corporations assuming that if they hire an Aboriginal person, there is a price tag on the person's head and there will be some funding associated with that. I personally have

qui fait qu'ils n'ont d'autre choix, dans un certain sens, que de reconnaître qu'il leur faut composer avec cette réalité. J'aimerais entendre vos remarques à ce sujet, parce que je crois que cela pourrait nous donner une idée de ce que l'avenir réserve aux Autochtones.

Mme Cowan: Je vais répondre à une partie de votre question et partager avec vous certaines de mes expériences. C'est une question épineuse au Manitoba, et je crois qu'on peut trouver des exemples éloquentes d'efforts spéciaux qui sont déployés. Je suis là depuis de nombreuses années, et je vois plus de bonne volonté que jamais en ce moment dans la communauté non-autochtone, dans le secteur privé et le milieu des entreprises, un plus grand désir d'agir, à défaut d'un terme plus précis. Cela devient une question de responsabilité sociale pour le milieu des affaires. Sincèrement, le secteur privé souhaite embaucher des gens et il y a beaucoup d'entreprises en expansion au Manitoba qui ont besoin d'employés. Conséquemment, il devient logique d'embaucher dans notre communauté, qui présente la population la plus dense, surtout chez les jeunes.

Il y a des programmes d'encouragement; je sais qu'il y a des subventions salariales pour certaines catégories, et des mesures de ce genre. Pour certains groupes, cela est perçu de façon négative: pourquoi subventionner les salaires comme condition d'embauche d'un Autochtone? Cela revêt une dimension quelque peu politique.

Voici l'exemple de quelque chose que j'ai essayé et qui a connu un énorme succès. D'après mes recherches limitées au fil des années, j'ai appris que, en effet, nous avons une population très importante et très dense dans la province. Deuxièmement, la proportion de jeunes est très élevée au sein de cette population. Troisièmement, nos diplômés postsecondaires ou encore nos gens ayant les compétences requises pour être cadres supérieurs sont probablement moins nombreux. Peu importe ce que nous aimerions changer, force nous est de reconnaître que le niveau d'éducation correspond encore au travail semi-qualifié, aux postes de premier échelon. L'une des choses que j'ai essayées, ce n'est pas une mesure incitative, consistait à encourager les Autochtones à se trouver un emploi temporaire, à court terme. J'ai fait cela parce que, comme le disait Crystal, dans certains cas, un emploi avec un chèque de paie à la clé est le meilleur moyen de guérir. Cela permet à une personne de toucher un revenu, ne serait-ce qu'à court terme, cela demeure un emploi. L'emploi offre à la personne autochtone la possibilité de toucher rapidement un chèque de paie, de refaire rapidement sa confiance en soi, tout en permettant à l'employeur de combler rapidement un poste. Nous espérons tous que, en fin de compte, cela fonctionnera si bien que l'employé se verra offrir un poste permanent.

Je crois qu'il y a un certain niveau d'engagement en place, je ne suis pas certaine que les mesures d'encouragement aux employeurs soient la solution. Peut-être que Crystal aimerait ajouter quelque chose.

Mme Laborero: Je n'aime pas beaucoup les programmes d'encouragement à l'emploi parce que, souvent, je reçois des coups de fil d'employeurs qui présumant que l'embauche d'une personne autochtone entraîne une prime, un financement.

a difficult time with that. If you need to hire good people, you pay them; you do not expect government to subsidize it. I know that some businesses still struggle with that. The services that I offer through the chamber are free of charge, and I think that is the only reason that I get in the door in a lot of these places. They are taxed on their own resources, and when I ask if they want to undertake an initiative like this, the first thing they say to me is, "How much is it going to cost me, what are your fees?" We have decided that the services of the AEI will be free, and we started off that way. Hopefully, we will become self-sustaining. I do not think that we are there yet in this province.

Senator Sibbeston: Madam Chair, I appreciate that the response has been mostly in financial terms, and maybe I should have provided a little more background. In the Northwest Territories, society has changed from what it was 20 years ago, primarily because of land claims. Aboriginal people now have land. They have financial resources. They are involved in government and politics, so now Aboriginal people in the North cannot be ignored. When companies go into the North, they have to deal with the Aboriginal people face to face, because a lot of the North is their land.

I am asking, what are the future and the current situation in Manitoba for Aboriginal people? Is something similar happening, so that they will be in a stronger position to become part of the larger Canadian society?

Ms. Laborero: Actually, that is part of the business imperative on which I try to educate employers. In this province alone, we are looking at about \$175 million in land claims collectively for the First Nations, so we are now part of the economy as never before, which means if businesses want to continue to prosper, they have to consider the Aboriginal community, and not only as a purchaser of goods and services. When we consider the millions of dollars that Aboriginal people spend in this province, if we collectively decided that we would only deal with businesses where Aboriginal people worked, we would put some organizations out of business. We are trying to show the organizations that we are becoming more educated, which means we have a higher income, which means we take more part in the economy as purchasers of good and services. However, the treaty land claims also are creating wealth within our First Nations communities, which are now looking to partner with a number of different businesses. It is moving that way, but it is a slow process because we are still getting to know each other.

Senator Tkachuk: You are from the Winnipeg Chamber of Commerce. Do you have a provincial chamber as well?

Personnellement, je trouve cela difficile à accepter. Si vous avez besoin de gens compétents, vous les payez; vous ne vous attendez pas à ce que le gouvernement subventionne leur salaire. Je sais que cela pose problème pour certaines entreprises. Les services que j'offre par l'entremise de la Chambre de commerce sont gratuits, et je crois que c'est l'unique raison pour laquelle on daigne me recevoir dans beaucoup d'entreprises. Ces dernières sont taxées en fonction de leurs ressources, et lorsque je leur demande si elles sont intéressées à participer à une telle initiative, elles me répondent d'abord: «Combien cela me coûtera-t-il, quels sont vos frais?» Nous avons décidé que les services de l'AEI seraient gratuits, dès le départ. Nous espérons pouvoir subvenir à nos propres besoins à terme. Je ne crois pas que nous y soyons encore arrivés dans la province.

Le sénateur Sibbeston: Madame la présidente, je comprends pourquoi la réponse a été formulée en termes surtout financiers, et peut-être que j'aurais dû étoffer davantage le contexte. Dans les Territoires du Nord-Ouest, la société a évolué au cours des 20 dernières années, principalement à cause des revendications territoriales. Les Autochtones détiennent aujourd'hui des terres. Ils ont des ressources financières. Ils prennent part à l'exercice du gouvernement et à la vie politique, si bien que les Autochtones du Nord ne peuvent plus être ignorés. Lorsque des entreprises étendent leurs activités au Nord, elles doivent rencontrer des Autochtones face à face, parce que ce sont eux qui détiennent une bonne partie des terres du Nord.

Ma question est celle-ci: quelle est la situation actuelle et que prévoyez-vous pour les personnes du Manitoba? Connaissent-elles une évolution semblable qui leur permettra d'occuper une place plus importante dans la société canadienne au sens large?

Mme Laborero: En fait, c'est justement l'impératif commercial que j'essaie de transmettre aux employeurs. Dans notre seule province, quelque 175 millions de dollars en revendications territoriales des Premières nations sont actuellement en instance, ce qui fait que nous faisons partie plus que jamais de l'économie. Ainsi, si les entreprises veulent continuer à prospérer, elles doivent tenir compte de la communauté autochtone, et pas seulement à titre de consommateur de biens et services. Compte tenu des millions de dollars que les Autochtones dépensent dans la province, si notre communauté décidait de faire affaire exclusivement avec les entreprises qui embauchent des Autochtones, nous pourrions entraîner la faillite de certaines entreprises. Nous essayons de faire comprendre aux entreprises que nous sommes de plus en plus instruits, ce qui suppose un revenu plus élevé et un rôle plus important dans l'économie à titre de consommateurs de biens et services. Toutefois, les revendications territoriales contribuent également à créer de la richesse au sein des collectivités des Premières nations, qui cherchent désormais à fonder des partenariats avec différentes entreprises. Les choses évoluent en ce sens, mais cette évolution est lente parce que nous apprenons encore à nous connaître.

Le sénateur Tkachuk: Vous représentez la Chambre de commerce de Winnipeg. Y a-t-il une Chambre de commerce provinciale?

Ms. Laborero: There is a Manitoba Chamber of Commerce and I have ventured into doing an initiative with them. We recently did some work with the Brandon Chamber of Commerce. My office is in the Winnipeg Chamber of Commerce, but I also work for the Business Council of Manitoba.

Senator Tkachuk: Have you received interest from other chambers in the country?

Ms. Laborero: Actually, yes. I am going to speak to the Alberta Chamber of Commerce in two weeks, and they are having a political action day. I will be addressing them, talking about the Aboriginal Employment Initiative.

We are also involved in the Aboriginal Human Resource Development Council of Canada, and part of what they are asking me to do is create a template of how we put the AEI together and implemented it in the province.

It is slow moving, but we are starting to receive requests. We are starting to get a lot of requests from different provinces for information on the Business Council of Manitoba scholarship awards too, because government is matching business dollars.

Senator Tkachuk: Ms. Cowan, you talked about racism earlier and you said that you had experienced it yourself. Could you perhaps, for the purpose of your testimony — and you said maybe others here have as well — tell me exactly what you mean by that, what happened?

Ms. Cowan: The one that stuck in my mind happened when I was fairly young, although there have been other circumstances, even in my working life. Because I frequently work with the private sector in my business, I sit on many boards, and I try my best, single-handedly, to bring information to the corporate sector on how important it is to understand the community, work with the community, and so on. Even at a board level, there is this underlying sort of quiet racism.

I can give you a stark example of what real racism is, and then I will talk about the quiet racism that happens even at the board structure.

I was in grade 12, and I remember walking down a back lane one day with a handsome young man and a girlfriend with me, and my heart was pumping away because I was just so thrilled that this handsome young man was walking with me. I had not quite figured out what to do about his girlfriend, but I would deal with that later on. She went in to her house to have lunch, and here I am alone with him, when he looked at me and said, "You know, you are nothing but a dirty Indian." I was so taken aback, so shocked, I just remember my legs turning to rubber. "Your mother," he said, "she is a dirty Indian." It was so devastating, so horrible. That one incident sticks in my mind to this day. Of course, many other things happened.

Mme Laborero: Il y a une Chambre de commerce du Manitoba et j'ai entrepris une initiative avec eux. Récemment, nous avons collaboré avec la Chambre de commerce de Brandon. J'ai mon bureau à la Chambre de commerce de Winnipeg, mais je travaille aussi pour le Business Council of Manitoba.

Le sénateur Tkachuk: D'autres chambres de commerce canadiennes vous ont-elles fait part de leur intérêt?

Mme Laborero: De fait, oui. Dans deux semaines, je rencontre la Chambre de commerce de l'Alberta, dans le cadre de leur journée d'action politique. Je prononcerai un discours sur l'Aboriginal Employment Initiative.

Nous participons également au Conseil pour le développement des ressources humaines autochtones du Canada, et ce dernier me demande notamment de mettre au point un modèle à partir de l'AEI et de la mise en oeuvre de cette initiative dans notre province.

Ça ne va pas bien vite, mais les demandes commencent à affluer. Les provinces nous font parvenir de plus en plus de demandes d'information sur les bourses d'études du Business Council of Manitoba également, parce que, dans le cadre de ce programme, le gouvernement verse en contrepartie ce que contribuent les entreprises.

Le sénateur Tkachuk: Madame Cowan, vous avez parlé, un peu plus tôt, de racisme, vous avez dit que vous avez vous-même vécu cela. Dans le cadre de votre témoignage, pourriez-vous peut-être — et vous avez dit que d'autres ici en auraient peut-être été victimes aussi — me dire exactement ce que vous entendiez par là, ce qui s'est produit?

Mme Cowan: L'incident que je n'ai pu oublier s'est produit quand j'étais plutôt jeune, bien que j'aie été victime de racisme par la suite, même dans ma vie professionnelle. Parce que je travaille souvent avec le secteur privé, je suis membre de nombreux conseils et je fais de mon mieux, à titre individuel, pour transmettre au milieu des affaires combien il est important de comprendre la communauté, et de travailler avec elle. Même dans les conseils d'administration, il y a un racisme latent.

Je peux vous donner un exemple cru de racisme bien réel, et ensuite je parlerai de ce racisme discret que j'ai vu au sein des conseils d'administration.

J'étais en 12^e année et un jour, je marchais dans une ruelle avec un beau jeune homme et une de mes amies, et j'avais le coeur qui me débattait à l'idée d'être accompagnée par ce beau jeune homme. Je ne savais pas encore comment me débarrasser de sa copine, mais je comptais bien trouver une solution. Or, elle est rentrée à la maison prendre le déjeuner, et je me suis retrouvée seule avec lui. C'est alors qu'il s'est tourné vers moi et m'a dit: «Tu sais, tu n'es rien qu'une sale petite Indienne.» J'étais si estomaquée, si stupéfaite, je me souvins simplement du fait que mes jambes se sont mises à trembler. «Ta mère, a-t-il ajouté, est aussi une sale Indienne.» Cela m'a fait un effet terrible, m'a anéantie. À ce jour, je me souviens de cet incident. Bien sûr, il s'est passé beaucoup d'autres choses.

This still exists today. I will give you an example from my business. Although I sit on boards, sometimes I feel like a token, because I do have a lot of business experience and have held many high-profile positions within government. However, that is all right, because if I can take advantage of it for my clients, I will.

Senator Tkachuk: Token woman or token Aboriginal?

Ms. Cowan: Both. What happens in the corporate world is, when I bid on, say, a proposal or a project, I have had CEOs say to me, "You know what, Elaine, that is really good, and we do have to include more Aboriginals in our company, but maybe you could find yourself a partner who has been in business for a long time and who has the big name. Then we are with you and you can get 10 per cent or 15 per cent of this." I am flabbergasted because I have been in the business probably longer than any potential partner.

People do not realize what they are saying, but it underlies what is there. It is a concern, because to me, there is no room for racism. I deal with a lot of youth; I train a lot of youth. They are insecure, and that is the root of their lack of confidence.

Senator Johnson: I wanted to say how impressed I am by all your presentations and the work that you are doing.

I was curious to know about the chamber and whether you will take this program across the country, because it would certainly be wonderful to do that. It is something that I think we should look at, Chair, in our study in terms of recommending this kind of initiative to other parts of the country.

I noticed in the paper not long ago an article about not saying "Indian summer" any more; you just have to say it is warm out. It gets right down to the sensitivity level of individuals, and that is really important, because language and communication is a large part of how we are understood. Our study is trying to get to the roots of a lot of these things.

Can you tell me, before we wind up our session this morning, you are both from urban Winnipeg, grew up in urban Winnipeg; did you, Ms. Campbell?

Ms. Campbell: Both.

Senator Johnson: You did, Ms. Laborero?

Ms. Laborero: Yes.

Senator Johnson: How did you get into the banking business? Our study is about stories of young people and the role models for the future.

Ce genre de choses se produit encore aujourd'hui. Voici un exemple au travail. Même si je siège à des conseils d'administration, quelquefois je sens que ma présence est symbolique, même si j'ai beaucoup d'expérience en affaires et que j'ai occupé de nombreux postes prestigieux au gouvernement. Toutefois, je l'accepte parce que, s'il est possible d'en tirer avantage au profit de mes clients, je n'hésite pas à le faire.

Le sénateur Tkachuk: Votre présence est symbolique comme femme ou comme Autochtone?

Mme Cowan: Les deux. Voici comment cela fonctionne dans le monde des affaires: Lorsque je fais une offre sur une proposition ou un projet, un P.D.G. me répond — «Écoutez, Elaine, c'est excellent, il est vrai que nous devons augmenter le nombre d'Autochtones dans notre entreprise, mais vous devriez peut-être vous trouver un partenaire qui est en affaires depuis longtemps et qui jouit d'une bonne réputation. À cette condition, nous serons preneurs et vous pourrez obtenir 10 ou 15 p. 100 de ce projet.» Je suis estomaquée d'entendre cela parce que je suis dans les affaires sans doute depuis plus longtemps que n'importe quel partenaire éventuel.

Les gens ne se rendent pas compte de ce qu'ils disent, mais cela trahit leur mentalité. Cela me préoccupe parce que, à mon avis, il n'y a pas de place pour le racisme. Je travaille beaucoup avec les jeunes, je forme beaucoup de jeunes. Ils sont insécures, et c'est cela qui est à l'origine de leur manque de confiance.

Le sénateur Johnson: Je suis vraiment impressionnée par tous vos exposés et par le travail que vous faites.

J'étais curieuse à propos de la Chambre et je me demandais si vous alliez diffuser ce programme partout au pays, parce que cela serait une excellente idée. C'est une chose que nous devrions envisager, madame la présidente, dans le cadre de notre étude, en vue de recommander ce type d'initiative à d'autres régions du pays.

Récemment, j'ai lu un article dans le journal où l'on affirmait qu'il fallait cesser d'employer l'expression «été indien»; il faut se contenter de dire que la température est clémente. Cela correspond directement au niveau de sensibilité des individus, et c'est très important parce que la langue et la communication comptent pour beaucoup dans la façon dont nous sommes perçus. Notre étude cherche à comprendre les causes profondes de ces phénomènes.

Avant de conclure la séance de ce matin, j'ai une question: Vous êtes toutes deux de Winnipeg, et vous avez toutes deux grandi en milieu urbain, là-bas; est-ce exact dans votre cas, madame Campbell?

Mme Campbell: Toutes les deux.

Le sénateur Johnson: Et vous aussi, madame Laborero?

Mme Laborero: Oui.

Le sénateur Johnson: Comment êtes-vous arrivées à travailler dans le secteur bancaire? Notre étude porte sur les jeunes et sur les modèles de comportement qui façonnent leur avenir.

Ms. Laborero: I grew up in the inner city, very poor; there was alcoholism and I had a typical single-parent family structure. I was the first in my family to graduate from high school. My mom is a residential school survivor. Cree was spoken fluently in our home, but we were never taught it because, if you are going to be successful, you speak English and you speak it well. I have no idea how to speak my language, which is unfortunate, because my whole life's work so far has been in the Aboriginal community. However, my mother was adamant that we would finish high school. It was not assumed that you would go to university or to college, and that would be a bonus if you did, but you had to finish high school. I was very fortunate because I had a lot of positive role models in my life, both Aboriginal and non-Aboriginal.

Senator Johnson: Do you think the education was critical?

Ms. Laborero: Education is definitely critical. Even as an adult and single parent myself, I am going back to school and having to re-educate myself to keep on top of things. Learning is a never-ending process.

Senator Johnson: It was the same for my people, the Icelanders; education was the way we progressed after we arrived as immigrants.

Senator St. Germain: Are there facilities for learning Cree?

Ms. Laborero: Oh, definitely.

Senator St. Germain: There are?

Ms. Laborero: Yes, there are now.

Senator St. Germain: There is support there?

Ms. Laborero: Yes.

Senator Johnson: The minister just put more money into that program.

Ms. Laborero: It is not something that I have seriously thought about pursuing as of yet. I just finished a human resources certificate program at the university, so I am taking a break. I am also a single parent with two kids, so I try to balance going to school, working full time and children. However, maybe I will do that in the future.

Senator Johnson: Education is a lifelong experience. You do not stop after school or one degree.

Ms. Campbell, I think that camps are wonderful, especially the one you mentioned for young women. What was your path, and how do you think that the camps are working? Again, I think that Winnipeg and Manitoba are providing some important models for the rest of the country in terms of urban Aboriginal youth, and that is why our questions are quite specific.

Mme Laborero: J'ai grandi dans un quartier défavorisé, très pauvre; l'alcoolisme était un facteur et ma famille suivait la structure monoparentale type. J'ai été la première de ma famille à obtenir mon diplôme d'études secondaires. Ma mère a survécu aux pensionnats. Le cri était parlé couramment à la maison, mais on ne nous a jamais enseigné cette langue parce que, si on veut connaître du succès, il faut savoir parler anglais et très bien. Je ne parle pas un mot de ma langue, ce qui est malheureux, parce que j'ai consacré toute ma vie jusqu'ici à la communauté autochtone. Toutefois, ma mère tenait mordicus à ce que l'on termine nos études secondaires. Elle ne tenait pas pour acquis que nous allions faire des études universitaires ou collégiales, cela était plutôt envisagé comme une bénédiction supplémentaire, mais il fallait absolument terminer les études secondaires. J'ai été chanceuse parce que j'ai eu, dans ma vie, beaucoup de modèles de comportement positifs, tant autochtones que non autochtones.

Le sénateur Johnson: Croyez-vous que votre instruction a été capitale?

Mme Laborero: L'éducation est assurément d'une importance vitale. Même adulte, devenue moi-même mère monoparentale, je dois retourner à l'école et mettre à jour mes connaissances. L'apprentissage est un processus continu.

Le sénateur Johnson: Les Islandais, mon peuple, ont vécu la même chose; c'est grâce à l'éducation que nous avons progressé après notre arrivée au pays en tant qu'immigrants.

Le sénateur St. Germain: Y a-t-il des établissements qui enseignent la langue crie?

Mme Laborero: Absolument.

Le sénateur St. Germain: Vraiment?

Mme Laborero: Oui, il y en a à l'heure actuelle.

Le sénateur St. Germain: Y a-t-il un appui pour ces programmes?

Mme Laborero: Oui.

Le sénateur Johnson: Le ministre vient d'injecter plus d'argent dans ce programme.

Mme Laborero: Ce n'est pas quelque chose que j'ai envisagé sérieusement de faire jusqu'ici. Je viens de terminer un certificat en ressources humaines à l'université, alors j'arrête les études pour le moment. Je suis aussi mère de deux enfants, et je dois donc concilier mes études, mon travail à temps plein et mes enfants. Toutefois, peut-être que je le ferai plus tard.

Le sénateur Johnson: L'éducation se poursuit tout au long de la vie. On n'arrête pas après le lycée ou après un diplôme.

Madame Campbell, je crois que les camps sont une chose merveilleuse, surtout le camp pour jeunes femmes dont vous avez parlé. Quel a été votre cheminement, et que croyez-vous que les camps apportent? Encore une fois, je suis d'avis que Winnipeg et le Manitoba constituent des exemples importants à suivre pour le reste du pays, dans l'approche aux jeunes Autochtones, et c'est pourquoi nos questions sont très précises.

Ms. Campbell: I am just trying to piece it together. I am a Metis woman with a Saulteaux and Cree/French background. My father was raised in Winnipegosis and his family comes from Camperville. My mother is a Metis woman from Ste. Rose du Lac, and her family comes from St. Francis Xavier. French and Saulteaux were spoken in our home, and like Ms. Laborero, we sporadically picked up the command words. So I can sit, eat and be quiet, and that is about it.

We lived in various places throughout the North in Canada until I was 10. We had followed my father in his work, and it was not until then that we finally settled down in more of an urban setting.

Part of why I believe in the camp program is that it was a saviour for me. I was involved in camp programs, from a very young age up to the age of 21, at various levels, and my saving grace was the Army Cadets. I also grew up with some dysfunction. Today I would have to use words like "poverty," "abuse" and "alcohol." It comes back to what was said earlier, that sometimes it just takes that one role model, and I did find that person, but she came to me at a very late time in my life, at the age of 19.

Also, I was the first of seven children to go to high school. Education was far from encouraged in our family. My father's education took him to grade 4. He was a fisherman, a trapper. I believe my mother went to about grade 9. Education was not pursued. Success was measured in terms of basic survival. It just came from a personal desire to break free, and sometimes, breaking free means breaking ties. People come along in your life to help you do that.

Senator Johnson: We have not heard any of your background, Ms. Cowan. Do you have anything to say to wrap it up?

Ms. Cowan: Actually, I came from a sweet, loving, but quite dysfunctional family. I ended up being raised in the North and in the South almost simultaneously; it just depended on who was getting along with whom and who would keep me. I was living for a while with my mother, but for the most part I was raised in the North with my auntie.

The short comment that I want to make, and Ms. Campbell just touched on it, is that I too was the first to graduate from high school, and I came from several generations of welfare dependency. When I graduated from high school, my goal was to get my education and get out of the house, and what a motivator! I wanted to get away from the drinking, the fighting and whatever else. Textbooks today do not say that one motivation to go to high school is to get out of the house, but that worked for me. I got my education and a job, but the consequence was that I was ostracized by my own family. When I came back, I had some money, I bought my mother shoes. I bought my mother whatever, and no one would talk to me. It went on for years, and it is the most painful experience. That is

Mme Campbell: J'essaie simplement de rapiécer tous les éléments. Je suis une femme métisse d'origine sauteuse et crie francophone. Mon père a été élevé à Winnipegosis et sa famille est originaire de Camperville. Ma mère est une métisse de Sainte-Rose du Lac, et sa famille vient de Saint-François Xavier. À la maison, on parlait le français et le sauteux et, comme c'est le cas pour Mme Laborero, nous arrivions à comprendre quelques injonctions. Alors je sais m'asseoir, manger et me taire, et c'est à peu près tout.

Nous avons vécu dans différents coins du Nord canadien jusqu'à mes 10 ans. Nous suivions mon père qui se déplaçait pour son travail, et ce n'est qu'après que j'aie atteint mes 10 ans que nous nous sommes installés dans un milieu urbain.

Si je crois au camp, c'est en partie parce qu'il m'a sauvé la vie. J'ai fait partie des camps dès un très jeune âge et jusqu'à l'âge de 21 ans, à différents niveaux. Ce qui m'a sauvée, ce sont les cadets de l'armée. Il y avait aussi un certain dysfonctionnement dans mon entourage. Aujourd'hui j'emploierais des mots comme pauvreté, sévices et alcoolisme. Cela revient à ce qui a été dit plus tôt, parfois, il suffit d'un modèle, et j'ai trouvé cette personne, mais à un âge assez tardif, 19 ans.

Par ailleurs, sur sept enfants, j'ai été la première à aller à l'école secondaire. L'instruction était loin d'être encouragée dans ma famille. Mon père a complété sa quatrième année. Il était pêcheur et trappeur. Je crois que ma mère s'est rendue jusqu'à la neuvième. L'éducation n'était pas valorisée. Le succès se mesurerait à la simple survie. J'étais mue par le désir personnel de me libérer, et il est quelquefois nécessaire de briser des liens pour gagner sa liberté. Certaines personnes arrivent dans notre vie pour nous aider.

Le sénateur Johnson: Madame Cowan, vous ne nous avez pas parlé de vous. Aimerez-vous ajouter quelque chose en guise de conclusion?

Mme Cowan: En fait, je viens d'une famille harmonieuse et unie, mais assez dysfonctionnelle. J'ai été élevée dans le nord et dans le sud pratiquement en même temps; tout dépendait de l'entente entre les membres de ma famille et de la personne qui décidait d'assumer ma garde. Pendant un moment, j'ai vécu avec ma mère, mais j'ai surtout été élevée par ma tante dans le nord.

J'ai une brève remarque, et Mme Campbell vient d'effleurer le sujet. Moi aussi, j'ai été la première à obtenir mon diplôme d'études secondaires et, dans ma famille, les générations d'assistés sociaux se sont succédés. Quand j'ai obtenu mon diplôme d'études secondaires, j'avais une seule idée en tête, quitter la maison. Quel élément de motivation! Je voulais quitter l'alcoolisme, la violence et quoi encore. Les manuels ne font pas encore état, parmi les facteurs de motivation pour les études secondaires, du désir de quitter la maison, mais c'est ce qui a fonctionné pour moi. J'ai terminé mes études et je me suis décroché un emploi, mais la conséquence, c'est que j'étais bannie de ma propre famille. Lorsque je suis revenue, j'avais un peu d'argent, j'ai acheté des chaussures à ma mère, toutes sortes de choses, et pourtant

why it is extremely important to me to be at this hearing and able to share with you some of my personal experiences.

The Chairman: I have just one question for each of you. Have you contacted the Keewatin agency, or any of the Aboriginal agencies that are dealing with urban youth, to tell them your story and encourage them to participate in the programs that you are working on now? Ms. Laborero?

Ms. Laborero: Yes, I work with many different Aboriginal organizations and I know a number of the players in the community, because that is my role with business. They come to me first and I direct them; I am the traffic director for the organization. It is difficult being the only one doing this, but I definitely share information and make sure that people are aware of the programs.

We have a tight-knit Aboriginal community here. We all see each other on a regular basis and attend a lot of the meetings, so this information is shared quite often. To give you an example, Ms. Campbell might send something to me that I then send out to the entire network, and we often do that for each other. We do try to share the information as much as possible.

The Chairman: I have had the opportunity to look at and to participate a little in the Aboriginal centre at the old train station. I was so impressed with that initiative; it is wonderful to see Aboriginal people doing things for Aboriginal people. It is amazing. You three are doing some wonderful work in employment and training for Aboriginal youth, and this is why I was wondering if you do communicate. Communication is so important. You can have a wonderful program, but if you do not communicate with our Aboriginal youth agencies, you are not creating the benefit that you could. Ms. Campbell, are you?

Ms. Campbell: Definitely. Part of our recruitment strategy is to make sure that we communicate as widely as possible with all of our Aboriginal partners. We try to develop and nurture those relationships internally as well.

We certainly did for the camp program. We partnered with an educational institute such as the University of Manitoba, which has an ENGAP program, an engineering access program, the first of its kind, to encourage Aboriginal youth to pursue an engineering degree. That is only one example. When we brought those sorts of stakeholders to the table, we all worked on this together, and the majority of them were from Aboriginal organizations.

Ms. Cowan: As a private sector training and employment business, I have to contact just about everybody. I volunteer for certain things, and as Ms. Laborero said, we are pretty much connected by the old moccasin telegraph.

personne ne m'adressait la parole. Cela a duré pendant des années, une expérience extrêmement pénible. C'est pourquoi il est très important pour moi d'être ici et de pouvoir partager avec vous certaines de mes expériences.

La présidente: J'ai une seule question pour chacune d'entre vous. Avez-vous pris contact avec l'agence Keewatin ou une autre agence autochtone qui s'occupe de jeunes en milieu urbain, pour leur faire part de votre parcours et les encourager à participer à vos programmes? Madame Laborero?

Mme Laborero: Oui, je collabore avec de nombreux organismes autochtones et je connais plusieurs intervenants dans la communauté, parce que cela fait partie du rôle que je joue auprès des entreprises. Ces dernières se tournent d'abord vers moi et je les oriente; c'est moi qui aiguille l'entreprise. C'est difficile parce que je suis la seule dans ce créneau, mais je partage l'information dont je dispose et je fais de la publicité pour les programmes.

Ici, la communauté autochtone est très unie. Nous nous fréquentons tous régulièrement et assistons à de nombreuses réunions, ce qui fait que l'information est partagée fréquemment. À titre d'exemple, il se peut que Mme Campbell m'envoie quelque chose que je fais ensuite suivre à tout le réseau, et nous nous rendons souvent la pareille. Nous essayons de diffuser l'information le plus possible.

La présidente: J'ai eu l'occasion de visiter le centre autochtone à la vieille gare, et de participer un peu aux activités. L'initiative m'a vivement impressionnée; il est merveilleux de voir des Autochtones aider des Autochtones. C'est fantastique. Vous faites toutes les trois un excellent travail en matière d'emploi et de formation chez les jeunes Autochtones, c'est pourquoi je me demandais si vous aviez des liens de communication entre vous. La communication est si importante. Vous avez beau avoir un programme extraordinaire, si vous n'êtes pas en contact avec les organismes destinés aux jeunes Autochtones, vous n'en tirez pas tous les bienfaits que vous pouvez en tirer. Madame Campbell, le faites-vous?

Mme Campbell: Certainement. L'un des éléments de notre stratégie de recrutement consiste à communiquer le plus possible avec tous nos partenaires autochtones. Nous essayons d'entretenir et de resserrer ces liens à l'interne également.

C'est bien ce que nous avons fait pour le programme des camps. Nous avons formé un partenariat avec l'Université du Manitoba, où il y a un programme ENGAP, programme d'accès aux études en ingénierie, une première, qui vise à encourager les jeunes Autochtones à poursuivre des études dans ce domaine. Ce n'est qu'un exemple. Quand nous avons invité ces intervenants à la table, nous avons pu unir nos efforts, et la majorité des intervenants proviennent d'organismes autochtones.

Mme Cowan: Mon entreprise offre des services de formation et d'emploi. En conséquence, je dois entrer en contact avec à peu près tout le monde. Je me porte volontaire pour certaines choses et, comme l'a dit Mme Laborero, nous sommes reliés par le bon vieux télégraphe du moccasin.

The Chairman: I would like to thank every one of the presenters from this morning. It has been most interesting. I hope that you have given your written presentations to our clerk and our researcher here so we do not miss anything.

The committee adjourned.

WINNIPEG, Monday, March 17, 2003

The Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples met this day at 1:45 p.m. to study issues affecting urban Aboriginal youth in Canada and, in particular, to examine access, provision and delivery of services; policy and jurisdictional issues; employment and education; access to economic opportunities; youth participation and empowerment; and other related matters.

Senator Thelma J. Chalifoux (*Chairman*) in the Chair.

[*English*]

The Chairman: Ladies and gentlemen, for the past 18 months, this committee has been holding hearings on issues affecting urban Aboriginal youth. These young people face unique challenges that require unique solutions. The goal of this committee is to develop an action plan for change and to empower the youth in the communities to face the very serious issues that they are facing in this new day and age.

Our first witnesses this afternoon are Ms. Marileen McCormick and Ms. Leslie Spillett. Please proceed.

Ms. Marileen McCormick, Executive Director, Centre for Aboriginal Human Resources Development: Thank you for inviting me to appear before the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples to discuss issues affecting urban Aboriginal youth. I am the Executive Director of the Centre for Aboriginal Human Resources Development, or CAHRD, Winnipeg's leading and longest-standing Aboriginal employment agency.

To assist in framing the discussions today, I would like to give a brief snapshot of the statistics of the urban Aboriginal community. According to the 2001 census, Winnipeg has the largest urban Aboriginal population in Canada, with 55,000 Aboriginal people in Winnipeg, approximately 55 per cent are youth aged 24 and under. The median age for Manitobans is 38 and 23 for the urban Aboriginal community. The 1996 census showed that 51 per cent of Aboriginal people between the ages of 18 and 25 had less than Grade 12 education. The results of 1364 tests of adult basic education from our Aboriginal Community Campus showed that 81 per cent had less than Grade 8 in math and 66 per cent had less than Grade 8 in English.

La présidente: J'aimerais remercier chacun des témoins venus ce matin. La séance a été des plus intéressantes. J'espère que vous avez soumis vos mémoires à notre greffier et à notre attaché de recherche pour que nous puissions compléter notre documentation.

La séance est levée.

WINNIPEG, le lundi 17 mars 2003

Le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones se réunit aujourd'hui à 13 h 45 pour faire une étude sur les problèmes touchant les jeunes Autochtones urbains au Canada et en particulier sur l'accessibilité, l'éventail et la prestation des services, les problèmes liés aux politiques et aux compétences, l'emploi et l'éducation, l'accès aux débouchés économiques, la participation et l'autonomisation des jeunes, et d'autres questions connexes.

Le sénateur Thelma J. Chalifoux (présidente) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente: Mesdames et messieurs, nous tenons depuis 18 mois des audiences sur les problèmes touchant les jeunes Autochtones urbains. Ces jeunes gens sont confrontés à des problèmes très particuliers qui exigent des solutions d'un caractère très spécial. Notre objectif est d'élaborer un plan d'action pour le changement et d'autonomiser les jeunes qui vivent dans les collectivités afin de les aider à affronter les problèmes très graves qui les touchent en cette nouvelle ère.

Nos premiers témoins sont Mme Marileen McCormick et Mme Leslie Spillett. Allez-y, je vous prie.

Mme Marileen McCormick, présidente, Centre for Aboriginal Human Resources Development: Je vous remercie de m'avoir invitée à me présenter devant le Comité sénatorial permanent des peuples autochtones afin de discuter des problèmes touchant les jeunes Autochtones urbains. Je suis directrice générale du Centre for Aboriginal Human Resources Development (CAHRD), qui est le principal et le plus vieil organisme de placement autochtone de Winnipeg.

Pour aider à cerner les problèmes à l'étude aujourd'hui, je voudrais donner un bref aperçu statistique de la situation de la collectivité autochtone urbaine. D'après le recensement de 2001, c'est Winnipeg qui abrite la plus importante population autochtone urbaine au Canada, soit 55 000 Autochtones dont environ 55 p. 100 sont des jeunes de 24 ans ou moins. L'âge médian des Manitobains est de 38 ans mais il est de 23 ans en ce qui concerne les Autochtones urbains. Le recensement de 1996 avait révélé que 51 p. 100 des Autochtones âgés de 18 à 25 ans avaient un niveau d'instruction inférieur à la 12^e année. Les résultats de 1 364 tests concernant l'éducation de base des adultes effectués à notre Aboriginal Community Campus ont révélé que 81 p. 100 avaient un niveau de scolarité inférieur à la 8^e année en mathématiques et que 66 p. 100 avaient un niveau inférieur à la 8^e année en anglais.

I would like to provide a short overview of our organization to demonstrate our capacity, commitment and experience in the urban Aboriginal community in human resource development. CAHRD is an example of best practices.

The Centre for Aboriginal Human Resource is a non-profit registered charitable organization with more than 27 years of experience providing employment services, counselling, training, and educational programs. Our organization has an Aboriginal board of directors, as well as Aboriginal staff of over 60 Aboriginal people dedicated to the work we do. Both the federal and the provincial governments provide funding to us. There are five divisions within the CAHRD.

First, our central service provides employment counselling services and referrals to education, training and employment. In 2002, we made more than 1100 employment placements, 18 per cent of which were for people under the age of 24 and 33 per cent of which included people up to the age of 29.

In our staffing solutions program, we work one-to-one with our clients and place recent secondary, post-secondary and private vocational graduates in jobs by working closely with the graduates and employers. In 2002, we made 667 placements, of which 17 per cent were for people under the age of 24, and 40 per cent of which were for people aged up to 29.

Third, education program includes a full range of programs, ranging from literacy to providing provincially accredited high school diplomas to post-secondary programs in partnership with our community colleges and universities. In the three years since this program began, we have seen more than 150 Aboriginal people graduate with Grade 12. This is an adult education program.

Our fourth division comprises training programs in which we work closely with willing and co-operative employers. We design and deliver skills enhancement training leading to employment. We made 424 placements in training in 2002.

The fifth part of our organization is our Aboriginal Human Resource Development Agreements, AHRDA, commissioning department. We are one of the urban AHRDA holders for Winnipeg. We administer approximately \$4 million yearly for employment and training programs within the Aboriginal community. We serve all Aboriginal people, including youth, but we do not have a specific allocation for youth. In Winnipeg, the youth funds are kept by HRDC to administer.

Je voudrais faire une brève description de notre organisation afin de démontrer notre capacité, notre engagement et notre expérience en matière de développement des ressources humaines au sein de la collectivité autochtone urbaine. Le CAHRD est un modèle de pratiques exemplaires.

Le Centre for Aboriginal Human Resources Development est un organisme de bienfaisance à but non lucratif reconnu, qui a plus de 27 années d'expérience dans la fourniture de services de placement, de services d'orientation, de services de formation et de programmes éducatifs. Notre centre est dirigé par un conseil d'administration autochtone et compte plus de 60 employés autochtones très dévoués. Le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial nous octroient des fonds. Le CAHRD comprend cinq directions.

La première, celle des services centraux, dispense des services d'orientation professionnelle et d'aiguillage en matière d'éducation, de formation et d'emploi. En 2002, nous avons fait plus de 1 100 placements, dont 18 p. 100 concernaient des jeunes âgés de moins de 24 ans et 33 p. 100 des jeunes âgés de moins de 29 ans.

Dans le cadre de notre programme de solutions de dotation, nous avons des contacts personnels avec nos clients et nous plaçons des jeunes diplômés de niveau secondaire, de niveau postsecondaire ou d'écoles professionnelles privées grâce à une collaboration étroite avec eux et avec les employeurs. En 2002, nous avons fait 667 placements, dont 17 p. 100 concernaient des jeunes âgés de moins de 24 ans et 40 p. 100 des jeunes âgés de 29 ans maximum.

Notre troisième direction, celle du programme d'éducation, couvre un large éventail de programmes, depuis des programmes d'alphabétisation jusqu'à des programmes d'études postsecondaires mis en place avec la collaboration des collèges communautaires et universités, en passant par des programmes permettant d'obtenir un diplôme de niveau secondaire, accrédités par la province. Au cours des trois années qui se sont écoulées depuis la mise en place de ce programme, plus de 150 Autochtones ont pu ainsi obtenir un diplôme de 12^e année. C'est un programme d'éducation pour adultes.

Notre quatrième direction concerne des programmes de formation dans le cadre desquels nous travaillons en étroite collaboration avec des employeurs coopératifs. Nous concevons et dispensons une formation d'amélioration des compétences débouchant sur un emploi. Nous avons fait 424 placements dans le cadre de ce programme en 2002.

La cinquième direction de notre organisation est le service mandataire de l'entente de développement des ressources humaines autochtones (EDRHA). Nous sommes un des organismes urbains mandataires de l'entente pour Winnipeg. Nous administrons dans la collectivité autochtone des programmes d'emploi et de formation représentant un investissement annuel d'environ 4 millions de dollars. Nous offrons des services à tous les Autochtones, y compris aux jeunes, mais nous n'avons pas d'affectation budgétaire spéciale pour les jeunes. À Winnipeg, les fonds pour les jeunes sont administrés par Développement des ressources humaines Canada.

An important issue for our AHRDA — which is becoming more important as our renewal date of April 2004 draws nearer — is that the national Aboriginal groups are lobbying to have the urban community-based organizations such as ours taken over as part of their self-governance plan. I have attended several AHRDA renewal consultations and this issue has been raised at each meeting.

We have been asked to talk about the best practices, policies and programs that proved successful in improving the lives of urban Aboriginal youth.

Although we do not have funds that are specifically allocated to youth programming, we do work with youth through our employment agency and in our training programs.

I would like to talk about two specific examples of best practices in programming: recreation-technician program and a youth guard program, both of which were partnerships between CAHRD and the City of Winnipeg. Both of these programs operated from 1999 to 2001 and they were somewhat unique because they dealt with in-school youth and were outside of our mandate.

The “Rec-Tec” program, as we call it, is focused on training at-risk high school Aboriginal youth to become paid youth workers for inner city Centres. Aboriginal youth were asked to commit a maximum of 14 hours per week to the program throughout the school year. The first seven hours were on a volunteer basis and the next seven hours were paid at the rate of \$7.00 an hour. During their time with us, the youth were given a wide range of certified training and workshops. The focus of the training was on personal and leadership skills. The training was designed to begin at the start of the school year so that the youth were prepared for summer employment. The program also supports the philosophy of “stay-in-school.” One of our central rules for the program was that if participants dropped out of school, they would also have to leave the program. We had regular contact with the schools to monitor and assist not only the teachers but also parents to encourage the youth to stay in school.

The second example of best practices in program is the Youth Guard Program. The program trained at-risk high school youth to be fully qualified lifeguards. There was one important difference in this program: the youth had to commit to a three-year period. We are especially proud of these youth because most of them did remain in the program and committed a good deal of time to develop themselves as role models for other Aboriginal youth.

Une question importante dans ce dernier contexte — et qui prend de plus en plus d'importance à l'approche de la date de renouvellement d'avril 2004 — est que les groupes autochtones nationaux font du lobbying pour prendre le contrôle d'organismes communautaires urbains comme le nôtre dans le cadre de leur plan d'autonomie gouvernementale. J'ai assisté à plusieurs séances de consultations concernant la reconduction de cette entente et la question a été abordée à chaque réunion.

On nous a demandé de donner des informations sur les pratiques exemplaires, les politiques et les programmes qui ont permis d'améliorer la vie des jeunes Autochtones urbains.

Bien que nous n'ayons pas de fonds qui soient affectés spécifiquement aux programmes pour les jeunes, nous les aidons dans le cadre des activités de notre agence d'emploi et de nos programmes de formation.

Je voudrais mentionner deux pratiques exemplaires en matière de programmes: le programme de technicien en loisirs et un programme de jeunes gardiens, mis en oeuvre l'un et l'autre avec la collaboration de la municipalité de Winnipeg. Ces deux programmes ont été opérationnels de 1999 à 2001 et ils revêtaient un caractère un peu spécial parce qu'ils s'adressaient à des jeunes encore à l'école et ne s'inscrivaient pas dans notre mandat.

Le programme de technicien en loisirs est axé sur la formation de jeunes Autochtones à risque fréquentant des établissements de niveau secondaire afin d'en faire des travailleurs rémunérés auprès des jeunes, pour les centres-villes. On a demandé à ces jeunes Autochtones de s'engager à consacrer au maximum 14 heures par semaine au programme pendant la durée de l'année scolaire. Les sept premières heures de travail étaient bénévoles et les sept heures suivantes étaient rémunérées à raison de 7 \$ de l'heure. Ces jeunes recevaient une formation accréditée et suivaient des ateliers dans un large éventail de domaines. La formation était principalement axée sur les compétences personnelles et l'aptitude au commandement. Elle était conçue de façon à débiter en même temps que l'année scolaire pour que le jeune soit prêt pour un emploi d'été. Le programme prônait en outre le principe de «l'École avant tout». Une de nos principales règles est que si les participants abandonnaient leurs études, ils devraient également abandonner le programme. Nous avions des contacts réguliers avec les écoles pour vérifier et pour aider non seulement les enseignants, mais aussi les parents, à encourager les jeunes à ne pas abandonner leurs études.

Le deuxième modèle de pratiques exemplaires en matière de programmes est le Youth Guard Program (programme de jeunes gardiens). Il consistait à donner à des jeunes de niveau secondaire à risque une formation leur permettant de devenir des sauveteurs ayant toutes les compétences requises. Ce programme présentait une différence importante: le jeune devait s'engager pour une période de trois ans. Nous sommes particulièrement fiers de ces jeunes parce que la plupart d'entre eux n'ont pas abandonné et se sont appliqués à devenir eux-mêmes des modèles pour d'autres jeunes Autochtones.

The youth participants were provided with a dedicated support person — another youth — after the program to assist with the transition into employment and for retention. In most cases, our youth do not have the same supports or exposure to the world of work as mainstream youth.

The outcome of these programs was a 73 per cent success rate — 62 of the 84 youth who completed went directly into their first paying jobs. In a follow up conducted in November 2002 — a five-year span — showed the following results: 28 of the youth had completed high school and 16 had continued on to university, 19 were still in school, 9 dropped out and we could not contact 6. Of the initial 62 participants, 44 youth still had summer jobs and 34 were still working on a full- or part-time basis. Overall, we had a completion rate of about 56 per cent of the initial 84 youth who enrolled. I think that was really good for that program.

Although the summer employment for the youth was our goal when we started the program, the big payoff was that they stayed in school. I would like to also note that this program is no longer funded.

Our conclusions based on this project and other youth projects that we have sponsored are that youth seek a caring, meaningful and structured program and experience. They want guidance and direction to understand the world of work and how to be successful in it. Another important aspect is that all of our programs are developed and managed by Aboriginal people. This develops capacity in our community and gives Aboriginal youth exposure to Aboriginal people working. Thus, our youth develop pride, motivation and aspirations.

Some of the other programs that have provided successful experiences for Aboriginal youth include our Driver's License program, the Aboriginal Youth Cyber Centre, Urban Green Teams, Youth Services Canada and Youth in Community programs.

We were also asked to identify key issues affecting urban Aboriginal youth today. A fundamental fact is that a very high percentage of Aboriginal people — youth in particular — with whom we are working in education, training and employment are surviving on income assistance and they have done this for generations. They have not adopted the mainstream culture; they are not living Aboriginal culture, but a culture of property and all its disabling effects, including lack of training and work ethic.

In order for individuals to benefit from programs, they have to be in attendance. Statistics from Winnipeg School Division No. 1 show that the three high schools with the largest Aboriginal populations — Argyle, Children of the Earth, and R.B. Russell — had inactive rates consistently over 30 per cent. This continues to

Leur formation terminée, les participants étaient jumelés avec une personne de soutien consciencieuse — un autre jeune — qui les aide à faire la transition vers le marché de l'emploi et le maintien en poste. Les jeunes que nous aidons n'ont généralement pas autant d'appui ni autant de contacts avec le milieu du travail que les autres jeunes.

Le taux de réussite dans le cadre de ces programmes a été de 73 p. 100: 62 des 84 jeunes participants qui ont suivi la formation jusqu'à la fin ont obtenu rapidement leur premier emploi rémunéré. Un suivi effectué en novembre 2002 — portant donc sur une période de cinq ans — a révélé que 28 des jeunes avaient terminé leurs études secondaires et que 16 avaient entrepris des études universitaires, que 19 étaient toujours à l'école et que neuf avaient «décroché». Nous n'avons pas pu établir de contact avec six d'entre eux. Sur les 62 participants initiaux, 44 jeunes avaient encore un emploi d'été et 34 avaient un emploi à plein temps ou à temps partiel. Environ 56 p. 100 des 84 jeunes qui s'étaient inscrits ont participé au programme jusqu'à la fin. Je pense que c'est un très bon résultat pour ce programme.

Bien que notre objectif initial soit un emploi d'été pour les jeunes, le principal avantage de ce programme est que ces jeunes n'aient pas abandonné leurs études. Je tiens à signaler que ce programme n'est plus financé.

Les conclusions que nous avons tirées de ce projet et de divers autres projets concernant les jeunes que nous avons parrainés sont que les jeunes souhaitent participer à un programme humain, significatif et structuré et qu'ils veulent acquérir de l'expérience. Ils veulent qu'on leur donne des conseils et qu'on les guide pour leur permettre de connaître le milieu du travail et de savoir ce qu'il faut faire pour réussir dans ce milieu. Un autre aspect important est que tous nos programmes sont élaborés et gérés par des Autochtones, ce qui permet de développer les capacités dans notre collectivité et de mettre les jeunes en contact avec des Autochtones qui ont un emploi. Ces programmes permettent donc aux jeunes d'avoir de l'amour-propre, de la motivation et des aspirations.

Quelques autres programmes qui ont été couronnés de succès sont le programme du permis de conduire, le cybercentre pour jeunes Autochtones, les Urban Green Teams, Service Jeunesse Canada et Youth in Community.

On nous a en outre demandé de déterminer les principaux problèmes touchant actuellement les jeunes Autochtones urbains. Un fait fondamental est qu'un pourcentage très élevé des Autochtones — en particulier des jeunes — que nous aidons en matière d'éducation, de formation et d'emploi survivent grâce à un soutien du revenu et ce, depuis plusieurs générations. Ils n'ont pas adopté la culture de la majorité; ils n'adhèrent pas à une culture autochtone mais à une culture axée sur la possession, avec toutes ses conséquences débilantes, notamment un manque de formation et une absence d'éthique professionnelle.

Pour pouvoir bénéficier de ces programmes, les intéressés doivent participer activement. D'après les statistiques de la Division scolaire n° 1 de Winnipeg, le taux d'inactivité dans les trois écoles secondaires comptant le plus grand nombre d'élèves autochtones, à savoir Argyle, Children of the Earth et R.B.

be an issue in our programs. Many of the youth attending programs want to move on in life, but often do not have the self-discipline or they have other issues such as being single parents, not having adequate housing or bus fare. On a daily basis, we see youth who have dropped out of high school with as many as five unsuccessful attempts at training programs. These cycles have to be stopped.

Often the only course of action open for non-attendance is that provincial income assistance becomes involved. As people delivering programs to people on social assistance, we are obliged to report attendance. Social assistance is withheld from the individuals, making their lives even more miserable and causing further setbacks.

In trying to deal with this issue, we have experimented with incentives for good attendance in both our youth and adult programs. The results that we have seen so far is that for as little as \$5 to \$10 per day above the social assistance makes a difference in attendance and can be given or withheld on the basis of attendance without threatening basic existence. This makes sense as our economy is based on exchange of service for money.

These people are making an extra effort often in the face of much opposition. Often our trainees do not have adequate housing — not to mention a place to study — and should be rewarded. Ideally, as an urban ARDHA, we would like to negotiate with the Provincial Family Services Income Security to be allowed to use ARDHA funds to top up social allowance without it being clawed back.

I would also like to comment on education and training. While there are many key issues affecting the Aboriginal youth, we believe an urgent need is in the area of education and training. Education is the cornerstone of a fruitful and productive life. We realize education is a provincial responsibility, but the federal government must continue to seek creative solutions to help our youth to complete school. Supporting our school and summer programs through programs such as the Canadian Heritage Urban Multi-purpose Aboriginal Youth Centres Initiative is a good starting point.

The National Innovative Strategy, jointly administered by HRD and Industry Canada, is planning to fund a national employment and training website for Aboriginal professionals and those who already have an education, mostly at the post-secondary level. This is fine, however, more resources also need to be found to support Aboriginal people to secure education and

Russell, est constamment supérieur à 30 p. 100. Le faible taux de participation pose aussi un problème dans le cadre de nos programmes. La plupart des jeunes participants veulent améliorer leur vie mais ils n'ont généralement pas le degré d'autodiscipline nécessaire ou ont d'autres problèmes: ils sont chefs de famille monoparentale, n'ont pas un logement adéquat ou n'ont pas de quoi se payer l'autobus. On rencontre quotidiennement des jeunes qui ont abandonné l'école secondaire et qui ont fait pas moins de cinq tentatives infructueuses de participation à des programmes de formation. Il est nécessaire de briser ce cercle vicieux.

Le seul recours que l'on ait généralement pour lutter contre l'absentéisme passe par le soutien provincial du revenu. Comme fournisseurs de programmes destinés à des assistés sociaux, nous sommes obligés de signaler les absences. Le paiement des prestations d'aide sociale est suspendu, ce qui rend la vie des personnes concernées encore plus misérable et aggrave leurs problèmes.

Afin de tenter de régler ce problème, nous avons mis en place des incitatifs pour la participation régulière à nos programmes pour les jeunes et à ceux pour adultes. D'après les résultats obtenus jusqu'à présent, un supplément de 5 \$ à 10 \$ par jour par rapport aux prestations d'aide sociale augmente le taux de présence; ce supplément peut être accordé ou retenu selon les présences sans menacer les moyens de subsistance de base. C'est une formule intelligente étant donné que notre économie est fondée sur le principe d'un échange de services contre rémunération.

Ces personnes font un effort supplémentaire et ce, malgré de nombreux obstacles. Les personnes en formation n'ont généralement pas un logement décent — sans compter un coin de travail — et elles devraient être récompensées pour leurs efforts. En qualité de centre urbain de développement des ressources humaines autochtones, nous voudrions négocier avec les services à la famille et du maintien du revenu de la province pour être autorisés à verser à même les fonds prévus dans le cadre de l'entente un supplément qui s'ajouterait aux allocations sociales sans que celles-ci soient récupérées.

Je voudrais également faire des commentaires sur l'éducation et la formation. Alors que de nombreux problèmes touchent les jeunes Autochtones, nous pensons que le besoin est particulièrement criant dans ce domaine. L'éducation est la pierre angulaire d'une vie fructueuse et productive. Nous sommes conscients que l'éducation est une responsabilité provinciale, mais le gouvernement fédéral doit continuer de chercher des solutions originales pour aider les jeunes à terminer leurs études. Un bon point de départ consisterait à appuyer nos programmes scolaires et nos programmes d'été par l'intermédiaire de programmes tels que l'Initiative des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones, de Patrimoine Canada.

La Stratégie nationale d'innovation, coadministrée par Développement des ressources humaines et Industrie Canada, compte financer un site Web national consacré à l'emploi et à la formation pour les Autochtones qui sont spécialisés et pour ceux qui ont déjà de l'instruction, surtout de niveau postsecondaire. C'est très bien, mais il est également nécessaire de trouver des

training. According to the 1996 census, 51 per cent of Winnipeg's Aboriginal population had less than Grade 12. Our organization, CAHRD, is looking at pilot programs with aerospace and technology sectors to provide youth with a combination of paid work and training so that we can move into areas of long-term growth and good paying jobs. The model that we are using is based on a program in Detroit called "Focus Hope" where disadvantaged people are trained through partnerships between the non-profit organizations and industry.

For our presentation here, we were also invited to indicate the measures by which successful programs and best practices may be made available.

There are a number of components critical to the success of any program. First, an assessment is critical. We need to know where the youth are starting so the program meets their academic, social and financial needs so that we are not setting them up for failure. Second, based on the assessment, flexible supports must be put in place. Third, the programs must be developed and managed by Aboriginal people. Too many programs are still being controlled by non-Aboriginal people who do not know or understand our community and they do not hire Aboriginal people, especially in management positions. Fourth, the programs must have a community focus to foster a sense of belonging, a responsibility and ownership among the youth. A fifth component is facilitation by knowledgeable and culturally aware Aboriginal people. Sixth, the program must have clear expectations to which the participants can aspire. Youth need to strive and reach goals to feel worthwhile. The program must encompass short-, medium- and long-term goals. Finally, these programs for youth must be accredited and meet the industry standards.

These are the principles that we follow in successful Aboriginal youth training programs and they are transferable.

We were also asked to identify gaps and or duplication in programming. Gaps in programming are more of a problem than duplication for us. We find it difficult to provide holistic service to our community. We find we are still competing not only among ourselves but also with the non-Aboriginal community and governments who are providing services to Aboriginal youth. Long-standing, often archaic, non-Aboriginal agencies still control most of the resources and programs for Aboriginal people, including the youth. In Winnipeg, half of the agencies serving Aboriginal people half are run by non-Aboriginal organizations. These are often the long-standing organizations

ressources supplémentaires pour aider les Autochtones en matière d'éducation et de formation. D'après le recensement de 1996, 51 p. 100 de la population autochtone de Winnipeg n'avait pas atteint le niveau d'instruction de la 12^e année. Notre organisme, le CAHRD, examine avec l'aide du secteur aérospatial et du secteur technologique, des programmes pilotes d'emploi rémunéré et de formation pour les jeunes afin de nous permettre de nous orienter vers des secteurs de croissance à long terme et des emplois bien rémunérés. Le modèle que nous utilisons est inspiré d'un programme mis en place à Detroit appelé «Focus Hope» en vertu duquel on dispense une formation aux défavorisés dans le cadre de partenariats entre des organismes à but non lucratif et le secteur privé.

Pour notre exposé, nous avons également été invités à mentionner les mesures qui permettraient d'établir des programmes efficaces et des pratiques exemplaires.

Plusieurs facteurs sont des éléments clés de l'efficacité d'un programme. Premièrement, une évaluation est essentielle. Il est nécessaire de savoir où les jeunes en sont afin d'instaurer un programme qui réponde à leurs besoins scolaires, sociaux et financiers pour éviter qu'ils courent d'avance à l'échec. Deuxièmement, d'après les résultats de l'évaluation, il est nécessaire de mettre en place des mesures de soutien souples. Troisièmement, les programmes doivent être élaborés et gérés par des Autochtones. Un trop grand nombre de programmes sont toujours contrôlés par des non-Autochtones qui ne connaissent pas notre collectivité et qui ne recrutent pas des Autochtones, surtout aux postes de direction. Quatrièmement, les programmes doivent être axés sur la collectivité afin d'encourager un sentiment d'appartenance et le sens des responsabilités chez les jeunes. Un cinquième facteur est la facilitation par des Autochtones bien informés et sensibilisés sur le plan culturel. Sixièmement, le programme doit être axé sur des attentes précises auxquelles les participants peuvent aspirer. Il est nécessaire de s'efforcer d'atteindre des objectifs pour ne pas se déprécier. Le programme doit comporter des objectifs à court terme, à moyen terme et à long terme. Enfin, ces programmes pour la jeunesse doivent être accrédités et répondre aux critères du secteur privé.

Ce sont là les principes que nous suivons dans les programmes de formation pour jeunes Autochtones qui sont efficaces et ils peuvent être appliqués à d'autres programmes.

On nous a demandé en outre d'identifier les lacunes ou les redondances dans les programmes. Au niveau des programmes, nous avons davantage de problèmes de lacunes que de redondances. Nous éprouvons de la difficulté à fournir un service global à notre collectivité. Nous sommes en concurrence non seulement entre nous, mais aussi avec la collectivité non autochtone et les organismes gouvernementaux qui fournissent des services aux jeunes Autochtones. Des organismes non autochtones, établis de longue date et souvent archaïques, continuent de contrôler la plupart des ressources et des programmes pour les Autochtones, y compris les jeunes. À

with secure funding. Many of our Aboriginal organizations still exist on year-to-year funding.

Next, we were asked to identify factors that either contribute to or create barriers to the development of successful initiatives. The first comment I have in that regard is that there is a lack of long-term flexible funding for youth programs. Many of the programs' funding sources have very strict criteria.

In the Aboriginal community there is also the issue of lack of resources — both financial and human — to develop proposals to access funding. A recent example of this is the Homelessness project. The Aboriginal community did not have the resources and often could not prove the sustainability of projects to access funding. Alternatively, the non-Aboriginal organizations did not have this problem as they were often well established and were only using the homelessness funds to enhance their programs so they could easily prove sustainability. The Homelessness initiative contained youth dollars, but it went to non-Aboriginal organizations. Most Aboriginal groups did not know about this money so they did not have access.

The Rec-Tec and youth guards programs were funded by CAHRD, in partnership with the Winnipeg Development Agreement, WDA. The WDA was a tripartite agreement among the city, the province and the federal government for inner-city renewal. The WDA provided multi-year funding to operate this program. When the WDA ended, we could not find another funding partner for the program. The federal and provincial governments both stated that they could not provide funding to train high school youth because it only resulted in summer employment. This project fits under the Department of Canadian Heritage's Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centre, UMAC, initiative. A proposal has been submitted and we are still waiting to hear the decision.

Another example of a program that is essential, but does not fit, is the Cyber Centre, a community-based technology program for youth and operated by youth. This program should fit under the UMAC initiative, but it was not funded because it has already had support for two years.

Resources for Aboriginal youth initiatives should be flexible to allow for pilot programs or demonstration projects. Each program should include criteria that require youth to become familiar with the concept of life-long learning and to obtain their high school education and work skills.

Winnipeg, la moitié des organismes s'adressant aux Autochtones sont dirigés par des organisations non autochtones. Il s'agit généralement d'organisations bien établies ayant un financement assuré. La plupart des organismes autochtones sont financés sur une base annuelle.

On nous a demandé ensuite d'identifier les facteurs qui contribuent à l'élaboration d'initiatives réussies ou à créer des obstacles. Le premier commentaire que j'ai à faire à ce sujet est l'absence d'un système de financement à long terme souple en ce qui concerne les programmes pour les jeunes. La plupart des sources de financement des programmes s'appuient sur des critères très stricts.

Dans la collectivité autochtone, on n'a généralement pas les ressources nécessaires — financières et humaines — pour élaborer des projets permettant d'avoir accès aux fonds. Un cas récent est celui du projet pour les sans-abri. La communauté autochtone n'avait pas les ressources nécessaires et ne pouvait généralement pas démontrer la durabilité des projets avec des arguments assez convaincants pour avoir accès aux fonds. Par contre, les organismes non autochtones n'ont pas ce problème car ils sont généralement bien établis et utilisent les fonds destinés à la lutte contre l'itinérance pour améliorer leurs programmes et démontrer leur durabilité. L'initiative pour les sans-abri était financée en partie par des fonds destinés aux jeunes, mais sa mise en oeuvre a été confiée à des organismes non autochtones. La plupart des groupes autochtones n'étaient pas au courant de l'existence de ces fonds et n'y ont donc pas eu accès.

Les programmes de techniciens en loisirs et de jeunes gardiens ont été financés par le CAHRD, avec le concours de l'Entente sur le développement de Winnipeg. Il s'agit d'une entente tripartite entre la municipalité, la province et le gouvernement fédéral portant sur le réaménagement du centre-ville. Elle a fourni des fonds de fonctionnement pour ce programme pendant plusieurs années. À son échéance, nous n'avons pas trouvé d'autre partenaire pour le financement du programme. Le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial ont signalé qu'ils ne pouvaient plus fournir des fonds pour la formation des jeunes de niveau secondaire parce qu'elle ne débouchait que sur des emplois d'été. Ce projet répond aux critères de l'Initiative des centres urbains polyvalents pour les jeunes Autochtones (CUPJA) de Patrimoine Canada. Un projet a été présenté et nous attendons la décision.

Un autre programme essentiel, mais qui ne répond pas à ces critères, est le cybercentre, un programme technologique communautaire pour les jeunes, mis en oeuvre par des jeunes. Ce programme aurait dû être financé dans le cadre de cette Initiative, mais ne l'a pas été parce qu'il a déjà reçu de l'aide financière pendant deux ans.

Les ressources pour les initiatives pour jeunes Autochtones devraient être assouplies de façon à permettre le financement de programmes pilotes ou de projets expérimentaux. Chaque programme devrait comprendre des critères qui exigent que les jeunes soient sensibilisés à la notion d'apprentissage à vie et soient prêts à terminer leur éducation secondaire et à acquérir des compétences professionnelles.

Now I will turn to the topic of the involvement of Aboriginal youth in the design and delivery of programs and policies. Aboriginal youth should be involved in the design and implementation of programs, however, it must be recognized that they have limited exposure and skills and knowledge in the area. Resources for training and mentorship of youth are needed so that they can be active and informed participants during the decision-making process and in operating the programs. There are examples where our youth have been given large amounts of resources and told that they could do it on their own. With little more than confidence, they went ahead and the programs ended in failure. Mentorship, both at the organization and individual level, is needed.

In one of our earlier programs, we allowed the youth to make their own decisions in regard to programming, including attendance and output for approximately four months out of a ten-month program. We found that the program was floundering and that the youth had no direction. We were only able to get the program back on track after the project facility took a more interactive and guiding role.

With respect to options for enhancing intergovernmental coordination and policy responses, we have not done a lot in this area. We do think that policy has to be developed around urban Aboriginal economic development generally. At this time, there is little coordination among the civic, provincial and federal governments. There is even less between the governments at any level and the urban Aboriginal community.

We have already talked about matters related to funding access and delivery of programs and services. However, we do have some general recommendations. First, increased funding for Aboriginal literacy is important. Additionally, we would like to an expansion on CAHRD's service to create specific youth programming. The AHRDA youth funds could be used for this. We would like to see increased coordination between the federal and provincial departments in regard to Aboriginal programming. Finally, continued funding for community-based urban AHRDAs is important, as are capacity-building funds in the urban AHRDAs.

Ms. Leslie Spillett, Chair, Urban Aboriginal Education Coalition: Good afternoon. I want to welcome you to the home territory of the Innu, the Anishinabe, the Dene, the Metis and the Dakota people.

J'aborde maintenant le sujet de la participation des jeunes Autochtones à la conception et à l'exécution des programmes et des politiques. Les jeunes Autochtones devraient participer à la conception et à la mise en oeuvre des programmes; il faut toutefois reconnaître qu'ils ont des contacts restreints avec le domaine et que leurs compétences et leurs connaissances sont limitées. Des ressources sont nécessaires pour la formation et le mentorat des jeunes afin de leur permettre de devenir des participants actifs et bien informés au processus décisionnel et à l'exécution des programmes. Dans certains cas, des ressources considérables ont été mises à la disposition des jeunes en leur disant qu'ils étaient capables de réaliser les programmes par leurs propres moyens. N'ayant que leur confiance comme atout, ils ont foncé mais ont échoué. Un certain encadrement, au niveau de l'organisation et au niveau individuel, est nécessaire.

Dans le cadre d'un de nos programmes antérieurs, nous avons permis aux jeunes de prendre des décisions en matière de programmes, y compris en ce qui concerne la participation, pendant environ quatre mois, à un programme d'une durée de dix mois et sa réalisation. Nous avons constaté que le programme piétinait et que les jeunes n'étaient pas guidés. Ce n'est qu'après que les responsables du projet eurent décidé de jouer un rôle plus interactif et de les guider davantage que la situation a pu être redressée.

En ce qui concerne les options d'accroissement de la coordination intergouvernementale et des interventions dans le cadre des politiques officielles, nous n'avons pas été très actifs dans ce domaine. Nous pensons que les politiques doivent généralement être axées sur le développement économique des Autochtones urbains. La coordination entre les autorités civiles, les autorités provinciales et les autorités fédérales est actuellement très limitée. La coordination entre les divers gouvernements, à tous les paliers, et la collectivité autochtone urbaine est encore beaucoup plus restreinte.

Nous avons déjà fait des commentaires au sujet de questions liées à l'accès au financement et à la prestation des programmes et des services. Nous avons cependant quelques recommandations générales à faire. La première est qu'il est important de financer davantage les programmes d'alphabétisation destinés aux Autochtones. En outre, nous aimerions que les services du CAHRD soient élargis en vue de créer des programmes destinés spécifiquement aux jeunes. Les fonds destinés aux jeunes octroyés dans le cadre de l'Entente de développement des ressources humaines autochtones pourraient être utilisés à cette fin. Nous souhaiterions une coordination accrue entre les ministères fédéraux et provinciaux en ce qui concerne les programmes autochtones. Enfin, un financement permanent pour les ententes de développement urbaines est important, au même titre que des fonds pour l'accroissement des capacités.

Mme Leslie Spillett, présidente, Urban Aboriginal Education Coalition: Bonjour. Je vous souhaite la bienvenue sur le territoire des Innus, des Anishinabe, des Dénés, des Métis et des Dakotas.

I want to just introduce myself. I am the speaker from the Mother of Red Nations Women's Council of Manitoba. We are what some people refer to as a "status blind." We include First Nations, Metis, Inuit, regardless of their relationship to the Indian Act. Our organization currently has about 720 members from many, many communities across Manitoba.

I want to just thank you for the opportunity to participate today. I have distributed a report entitled "Aboriginal Education in Winnipeg Inner-City High Schools," which was released in December, and I wanted to speak to some of the contents of that report today.

It is important that Canadians from sea to sea to sea begin to address the unique challenges and the unique solutions of what is embedded in these hearings. I know that we have had many reports, studies, and investigations into Aboriginal people across Canada. One of the things that I hear over and over again is that the Royal Commission on Aboriginal People, which is an outstanding document, is relevant today as it was when it first came out. The Aboriginal Justice Inquiry is another document that is as relevant today as it was when it came out 10 years ago. In the pages of those documents, you will find the keys to what some people find fairly baffling with respect to Aboriginal people in Canada.

I would like to conduct a little bragging. I understand that my colleague, Dan Highway, was unable to join you this morning. For five years, I was the executive director of Anishinabe Oway-Ishi, a pre-employment training program for youth in Winnipeg. Out of that program emerged the Aboriginal Youth Achievement Awards, which continues to happen. It is now in its 10th year. That program changed the way that people saw Aboriginal people in general and Aboriginal youth in particular. There are a lot of stereotypes that continue to impact our community negatively. As with all stereotypes, the information is absolutely wrong. With the achievement awards, we began to honour 14 youths for the many gifts that they are given. They have demonstrated that they are quite capable of competing head-to-head, shoulder-to-shoulder with anybody else in the country, notwithstanding some of the issues that Ms. McCormick raised earlier. The Aboriginal Youth Achievement Awards is a good example of a best practice. Winnipeg literally has many best practices now.

I have lived in this community since 1977. I am proud to be active in a variety of organizations and I have worked side-by-side with community members to build our community. It is a very different community than it was in 1977. When I first moved here from northern Manitoba, there were few Aboriginal organizations in this city. Today we are in much better shape than we were in 1977.

Je voudrais me présenter. Je suis la porte-parole du Mother of Red Nations Women's Council du Manitoba. Nous ne tenons pas compte du statut. Nous représentons des Premières nations, des Métis, des Inuits, quel que soit leur statut par rapport à la Loi sur les Indiens. Notre organisation regroupe environ 720 membres de diverses collectivités du Manitoba.

Je tiens à vous remercier pour cette occasion de participer à vos délibérations. J'ai fait distribuer un rapport intitulé «Aboriginal Education in Winnipeg Inner-City High Schools», paru en décembre. Je voudrais faire des commentaires sur quelques passages de ce rapport.

Il est important que les Canadiens et les Canadiennes d'un bout à l'autre du pays relèvent les défis très particuliers qui font l'objet des présentes audiences et examinent les solutions spéciales qui seront proposées. Je sais que l'on a publié de nombreux rapports et fait de nombreuses études et enquêtes sur les peuples autochtones du Canada. On mentionne souvent que le rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones, qui est un document très intéressant, est toujours autant d'actualité qu'il ne l'était à sa parution. Le rapport de l'Enquête sur l'administration de la justice en milieu autochtone est un autre document qui est aussi pertinent qu'à sa publication, il y a une dizaine d'années. Vous trouverez dans ces documents la clé de quelques situations déconcertantes en ce qui concerne les peuples autochtones canadiens.

Permettez-moi maintenant de faire quelques commentaires flatteurs à mon égard. Si j'ai bien compris, mon collègue, Dan Highway, n'a pas pu venir témoigner ce matin. Pendant cinq ans, j'ai été directrice générale de Anishinabe Oway-Ishi, un programme de formation préparatoire à l'emploi pour les jeunes de Winnipeg. C'est dans le cadre de ce programme qu'ont été créées les Aboriginal Youth Achievement Awards, qui sont toujours en place. Elles ont été créées il y a dix ans. Ce programme a modifié l'opinion que l'on a des Autochtones et plus particulièrement des jeunes Autochtones. Une foule de stéréotypes continuent d'avoir des conséquences néfastes pour notre collectivité. Comme tous les stéréotypes, ils sont fondés sur de l'information entièrement erronée. Par le biais de ces distinctions, nous avons d'abord honoré 14 jeunes pour leurs nombreux talents. Ils ont démontré qu'ils sont capables de se mesurer à n'importe quel autre Canadien, en dépit de problèmes comme ceux que Mme McCormick a mentionnés. Ces distinctions sont un beau modèle de pratique exemplaire. Winnipeg est devenue le berceau de nombreuses pratiques exemplaires.

Je vis dans cette collectivité depuis 1977. Je suis fier d'être active dans plusieurs organismes et j'ai participé à l'éducation de notre collectivité avec le concours de plusieurs de ses membres. Winnipeg est maintenant une collectivité très différente de ce qu'elle était en 1977. Lorsque j'ai déménagé ici, du nord du Manitoba, le nombre d'organismes autochtones était très réduit dans cette ville. La situation s'est considérablement améliorée depuis 1977.

Yet, having said that, I know we would not be here if there were not some significant challenges facing us. I would like to address those challenges, particularly around the issue of education, that is, from kindergarten to Grade 12.

You probably heard a lot of statistics this morning and I will not repeat them. However, we are the fastest-growing population in Canada — two to three times higher than other sectors in this country. We are young. We are also becoming more urbanized. If you have an opportunity to spend some time in Winnipeg, the best way that you could inform yourself is to go to our communities where our people are. You cannot walk down a street in this city without meeting an Aboriginal person and having a conversation with an Aboriginal person.

We have known for many years that the school system generally is not equipped to meet the needs of Aboriginal learners. In our history from the beginning of contact, many significant events have taken place, particularly around residential schools. There is the issue around what we refer to as the “60s scoop” when many of our children — First Nations and Métis children — were removed from their own families and sent to be raised with other families in other communities. We continue to deal with the impact of all of these historical issues today. Because of that history, our cultural identity has been compromised and highly distorted.

I grew up in the same community as this woman sitting next to me. We are both of Aboriginal ancestry. We grew up off reserve and people identified us as Aboriginal people, but we did our best not to identify as Aboriginal people. I think that continues to happen today. Our culture has been extremely compromised by the context of history and I believe this is the root of many of our problems — the things that you would refer to as social problems. These problems include our children, little girls and boys, who are exploited by prostitution or sexual abuse. You do not have to go too far from where we are sitting today to find evidence of that. They are more than 1,000 of our young people sitting in youth centres right now. They are the 90 per cent of our women who are represented, despite our fairly small population, in women's jails. I could go on about the social issues. I think at the nub of that is our cultural identity and how it has been so severely distorted and compromised.

As an adult with a few years under my belt, I know that any of my colleagues who have been able to transform their lives have been able to do so once they have that have reclaimed who they are, their pride, and their dignity of their ancestry. I am convinced that is the only way that we are going to begin to turn around the profound damage that has been done. I am absolutely convinced of that because the evidence that I have, both anecdotal evidence and evidence that I see in research, tells me that that is the case. We are only going to begin to rebuild our nations, ourselves, our communities and our families when we embrace who we are and take pride in who we are and learn about who we are as First

Je sais pourtant que nous ne serions pas ici si nous n'avions pas des défis de taille à relever. Je voudrais faire quelques commentaires sur ces défis, surtout dans le domaine de l'éducation, à savoir de la maternelle jusqu'à la 12^e année.

Vous avez probablement entendu beaucoup de chiffres ce matin et je ne les répéterai pas. Nous représentons le segment de la population canadienne dont la croissance est la plus rapide; elle est deux ou trois fois plus rapide que celle d'autres segments. Nous sommes jeunes. En outre, nous nous urbanisons de plus en plus. Si vous avez l'occasion de passer quelques jours à Winnipeg, c'est en vous rendant dans les collectivités mêmes, où sont les Autochtones, que vous pourrez recueillir les meilleures informations. Dans cette ville, on ne peut pas se promener dans une rue sans rencontrer un Autochtone ou sans avoir une conversation avec un Autochtone.

Nous avons conscience depuis des années que le système scolaire n'est généralement pas équipé pour répondre aux besoins des «apprenants» autochtones. Depuis nos premiers contacts avec la population blanche, de nombreux événements marquants ont eu lieu, surtout en ce qui concerne les pensionnats. Il y a ce que nous appelons le «scoop des années 60», période pendant laquelle de nombreux enfants des Premières nations et métis ont été enlevés à leur famille et envoyés dans d'autres collectivités pour être élevés dans des familles étrangères. Nous souffrons encore des conséquences de ces problèmes du passé. Ce sont ces événements qui ont compromis et considérablement déformé notre identité culturelle.

J'ai été élevée dans la même collectivité que la dame assise à côté de moi. Nous avons toutes deux des origines autochtones. Nous avons été élevées hors réserve; on nous considérait comme des Autochtones, mais nous faisons tout notre possible pour éviter cette association. Je pense qu'on réagit encore ainsi. Notre culture a été mise en grand péril par le contexte historique et je pense que c'est la source d'un grand nombre de nos problèmes, de ce que vous considérez comme des problèmes sociaux. Ces problèmes touchent également nos enfants, nos petites filles et nos jeunes garçons, qui sont victimes de la prostitution ou d'exploitation sexuelle. Il n'est pas nécessaire d'aller bien loin d'ici pour en trouver des preuves. Plus d'un millier de nos jeunes sont actuellement dans des centres pour jeunes. Les femmes autochtones représentent 90 p. 100 de la population carcérale féminine, malgré leur nombre relativement peu élevé. Je pourrais faire bien d'autres commentaires sur les problèmes sociaux. Je pense qu'ils sont surtout liés au fait que notre identité culturelle a été considérablement déformée et mise en péril.

Comme adulte ayant quelques années d'expérience, je sais que mes collègues qui ont été capables de transformer leur vie ont pu le faire après avoir retrouvé leur identité ainsi que la fierté et la dignité liées à leurs origines. Je suis convaincue que c'est la seule possibilité de réparer les dommages considérables qui ont été faits. J'en suis absolument convaincue parce que les preuves que j'ai, des preuves anecdotiques et des preuves que j'ai relevées au cours de mes recherches, me le démontrent. Nous ne bâtirons nos nations, nos collectivités et nos familles et ne réaliserons notre épanouissement personnel que lorsque nous accepterons notre identité, lorsque nous en tirerons un sentiment de fierté et lorsque

Peoples of this country. When we do that, then we are going to be able to take our place again shoulder-to-shoulder and move forward together.

I recently attended an Arctic conference. One of the presenters there said she had recently attended an early childhood development conference in British Columbia where she saw research that links the reduction in youth suicide to community control. That is profoundly encouraging. That is the message, if nothing else comes to me out of my heart today, I would like to leave with you people today. We must begin to turn around the damage by transferring control.

I always say that Aboriginal people have never relinquished the right and responsibility to look after our own children and our own people. We must be given that opportunity to do so. We know that in our hearts. To me, it is incredible that we can prove the extent to which we have control over our destiny — that there is evidence of a link between our influence and prevention of youth suicide.

I would like to give you a little information on what we believe to be transformative solutions. It is important that our community take some extent of control over the urban Aboriginal education in the city of Winnipeg. Our colleagues in the francophone community knew that their cultural linguistic survival was based on their ability to provide education in the French language with a French world view and French values. Our colleagues in the Jewish community also have the same opportunity to provide education, K to 12, to their children in their community.

Aboriginal people must also be given the same opportunity to develop education from K to 12 so that our children can receive our world view, our values and traditions through their schooling. We do not want to lower the education standards for our children. We want to be able to provide excellent education so that they can move on to post-secondary education. Evidence shows that our children do not do well in the current educational system.

Why would they? The system is essentially Euro-centre. It was created by people of Western European ancestry, for people of Western European ancestry. Our children do not see themselves reflected in any significant and meaningful way.

I have two children, one just graduated from high school, one in Grade 9. My children still went to school learning about the discovery of the continent. The discovery discourse is still quite imbedded into the pedagogy of the education system.

We formed the Urban Aboriginal Education Coalition in February. We want to use this research to mobilize our community. I believe that the extent to which our community supports the vision of having a school division for our own children is a standard of best practice. Our vision is not only for an Aboriginal school division; we want to influence and move our agenda through all kinds of school systems so that we can have an

nous connaissons nos racines historiques comme premier peuple de ce pays. C'est seulement alors que nous serons en mesure d'avancer à nouveau côte à côte.

J'ai assisté dernièrement à une conférence sur l'Arctique. Une des invitées a mentionné qu'elle avait assisté à une conférence sur le développement de la petite enfance en Colombie-Britannique et qu'elle y avait vu des études qui établissent un lien entre le recul du suicide chez les jeunes et le contrôle communautaire. C'est très encourageant. C'est le message que je voudrais communiquer aujourd'hui, si aucun autre message ne vient du plus profond de mon être. Il est nécessaire d'arrêter les dommages et de renverser la vapeur en transférant le contrôle.

J'insiste toujours sur le fait que les Autochtones n'ont jamais renoncé à leur droit ni à leur responsabilité de prendre soin eux-mêmes de leurs enfants et des membres de leur collectivité. Il est essentiel qu'on nous donne l'occasion de le faire. Nous le savons au plus profond de notre cœur. Je trouve extraordinaire que nous soyons en mesure de prouver l'étendue du contrôle que nous avons sur notre destin, que nous ayons des preuves d'un lien entre notre influence et la prévention du suicide chez les jeunes.

Je voudrais mentionner quelques solutions qui, d'après nous, sont porteuses de changement. Il est important que notre collectivité prenne dans une certaine mesure le contrôle de l'éducation des Autochtones dans la ville de Winnipeg. Nos collègues de la communauté francophone savaient que leur survie linguistique dépendait de leur capacité de dispenser l'éducation en langue française dans une perspective mondiale française et en se basant sur des valeurs françaises. Nos collègues de la communauté juive ont également eu l'occasion de dispenser une éducation juive à leurs enfants, de la maternelle à la 12^e année.

Il est essentiel de donner également aux Autochtones la possibilité de se charger de l'éducation de leurs enfants, de la maternelle à la 12^e année, pour pouvoir leur transmettre leur vision du monde, leurs valeurs et leurs traditions pendant leur période de scolarité. Nous ne voulons pas abaisser le niveau de l'éducation minimale pour nos enfants. Nous voulons être en mesure de dispenser une excellente éducation pour leur permettre de poursuivre des études postsecondaires. Les données démontrent que nos enfants ne s'en tirent pas très bien dans le système éducatif actuel.

Comment pourraient-ils réussir? Ce système est de souche européenne. Il a été créé par des descendants d'habitants d'Europe occidentale pour des descendants de même souche. Nos enfants ne se sentent pas concernés par ce type d'éducation.

J'ai deux enfants, dont l'un vient de terminer ses études secondaires et l'autre est en 9^e année. Mes enfants ont encore eu des cours sur la découverte du continent. Ce discours est encore solidement ancré dans la pédagogie du système éducatif actuel.

Nous avons créé la Urban Aboriginal Education Coalition en février. Nous voulons nous baser sur cette recherche pour mobiliser notre collectivité. Je pense que l'appui que donne notre collectivité à la vision axée sur la création d'une division scolaire pour nos enfants est une pratique exemplaire. Notre vision ne s'arrête pas à la création d'une division scolaire autochtone; nous voulons influencer et faire progresser notre

anti-racist multi-centric education for everybody. All children need to know the history of the country. All children need to know with whom they share this land. If our education system does not portray an accurate view of history, none of our children will be well served.

Here is a shocking statistic: Among the school-aged children in Manitoba, only 44 per cent are actually attending school. Of those who are attending, 65 per cent do not finish high school. We must do some major work to improve the success rates of Aboriginal people.

However, Aboriginal people should not be forced, as happened in the residential schools. We were forced to fit into the Euro-centric education system. The education system needs to change to meet our needs. We know that a person can graduate with an education degree at the University of Manitoba without having to have one elective of native studies. Therefore, you can go through the entire education system and end up in a classroom where 90 per cent to 95 per cent of the children are of Aboriginal ancestry and know nothing about the children that you are teaching — nothing about their culture, their differences in world views, differences in values. How can you teach our children if you do not know who is sitting in your room?

I think that these are things that we need to begin to turn around. We are looking at not only in the education system to begin to have an impact on it, but also to have an impact in the post-secondary education system.

Most of the teachers and administrators employed in schools where there are high numbers of Aboriginal people are non-Aboriginal. I know that some work has been done to begin to address this, however, as we speak, there are four people of Aboriginal ancestry who are in the faculty of education. This is not nearly enough to ensure that education is more appropriate to Aboriginal people.

The report says a lot. It does not specifically make a pitch for an Aboriginal school division. I think that the authors tried to make incremental changes — changes that they thought were doable. I believe they knew that in the inner city where high proportions of our children live, there are no school trustees of Aboriginal ancestry. Therefore, they did not feel optimistic about the extent of success we might achieve in creating an Aboriginal school division. However, we know that when there are school trustees of Aboriginal ancestry, things can change.

In the early 1980s, there were two Aboriginal school trustees. During that time, as a result of these trustees and mobilization of the community, we did get a high school that we call "Children of the Earth." I think this is an example of best practice. There is also the Niji Mahkwa School, which is an elementary school. Those schools are supposed to be co-managed between the division and the community, giving our community a seat at the table in terms of decision-making about what happened in the

plan d'action par le biais de divers systèmes scolaires afin d'instaurer un système d'éducation antiraciste et multiculturel pour tous. Il est essentiel que les enfants connaissent l'histoire de leur pays. Il est essentiel qu'ils connaissent ceux et celles avec lesquels ils partagent ce pays. Si notre système éducatif ne fait pas un portrait fidèle de notre passé, il ne servira pas les intérêts de nos enfants.

Voici un chiffre effarant: au Manitoba, seulement 44 p. 100 des enfants d'âge scolaire vont à l'école. Parmi ceux qui fréquentent les cours, 65 p. 100 ne terminent pas leurs études secondaires. Il est donc essentiel de prendre des mesures énergiques pour améliorer le taux de réussite des Autochtones.

Il ne faut toutefois pas le faire sous la contrainte, comme dans le cas des pensionnats. Nous avons alors été intégrés de force à un système éducatif centré sur l'Europe. Le système éducatif doit être adapté à nos besoins. Un étudiant peut obtenir un diplôme en pédagogie à l'Université du Manitoba sans avoir la possibilité de suivre un cours facultatif en études autochtones. Par conséquent, il est possible pour un enseignant de donner le cours à une classe dont 90 ou 95 p. 100 des élèves sont d'origine autochtone en ignorant tout de leur culture, de leurs conceptions différentes du monde ou de leurs valeurs. Comment peut-on enseigner à nos enfants sans les connaître?

Il est à mon sens nécessaire de remédier à ces lacunes. Il faut que cela se fasse non seulement par le biais du système d'éducation de base, mais aussi par le biais du système d'enseignement postsecondaire.

La plupart des enseignants et des administrateurs des écoles à forte proportion d'élèves autochtones ne sont pas Autochtones eux-mêmes. Certains efforts ont été entrepris pour remédier à cette lacune et en ce moment même, quatre étudiants d'origine autochtone sont inscrits à la faculté de pédagogie. Ce n'est pas trop tôt pour veiller à ce que l'éducation soit adaptée davantage aux besoins des Autochtones.

Le rapport contient de nombreuses informations intéressantes. Il ne recommande pas spécifiquement la création d'une division scolaire autochtone. Je pense que les auteurs préconisent des changements progressifs qui sont réalisables, d'après eux. Je pense qu'ils savaient que, dans le centre-ville, où vit un pourcentage élevé de nos enfants, pas un seul conseiller scolaire n'est d'origine autochtone. Par conséquent, ils n'étaient pas très optimistes quant aux chances de pouvoir créer une division scolaire autochtone. Nous savons cependant que lorsque des conseillers scolaires d'origine autochtone seront en poste, la situation changera.

Au début des années 80, il y avait deux conseillers scolaires autochtones. Au cours de cette période, grâce à la présence de ces conseillers scolaires et à la mobilisation de la collectivité, une école secondaire autochtone que nous appelons «Children of the Earth» a été créée. Je pense que c'est un échantillon de pratiques exemplaires. Il y a aussi la Niji Mahkwa School, qui est une école élémentaire. Ces écoles sont théoriquement cogérées par la division scolaire et par la collectivité, ce qui permet à notre

schools. Unfortunately, you cannot sustain equal participation on volunteerism. Currently there is no co-management of the schools. They are in the hands of the trustees.

Those are good schools, but they are not a panacea. You simply cannot send every Aboriginal child in the city of Winnipeg to those relatively small schools. We need other remedies and other solutions to that.

We need a long-term strategy in place to recruit and train Aboriginal people to be teachers. We think that there could be a lot more being done to encourage that. Furthermore, it is critical — absolutely imperative — that teachers are educated about Aboriginal people. We simply cannot have people who know nothing about us, teaching us.

We need to make to change the high school curriculum. It must be multi-centric and anti-racist — this is not just for our children, it is for all children. An education system that honours and pays high regard to all children of all cultures will benefit everybody. It will benefit our country; it will strengthen our country.

Finally — and our community has been asking for this for many years — we need an Aboriginal education system where our children can learn about who they are as First Peoples of this country, so that we can begin to rebuild our nations and our communities based on our identity.

Some people feel threatened by this. Certainly, when people are asking to have their power back, other are threatened. We really need to have control of education, placed back into our own hands. This is not a new concept. We had control in the past and we need it again. The research shows that we can have a profound influence on our destiny if our communities can take control.

That is all I would like to say. Meegwetich.

The Chairman: Thank you very much to both of you. Your presentations have been very interesting and enlightening.

Senator St. Germain: Ms. Spillett and Ms. McCormick, I grew up in a similar situation. It was likely not as severe as yours, but I remember the first day in the House of Commons that I stood up to speak about Riel and said that I was a Métis. My mother's phone nearly rang off the hook. People wanted to know what I was doing; they thought I would ruin my political career by telling people who I am.

I grew up in a little community just west of Winnipeg, along the Assiniboine River. There was racism. Is the experience I just mentioned racism? That can be a killer. In my case, I just said

collectivité d'être représentée à la table où sont prises les décisions concernant les activités de ces écoles. Nous ne sommes toutefois pas en mesure de maintenir une participation égale à titre bénévole. La cogestion est actuellement inexistante. Ces écoles sont gérées par les conseillers scolaires.

Ce sont de bonnes écoles mais elles ne sont pas un remède universel. On ne peut pas envoyer tous les enfants autochtones dans ces établissements scolaires de taille modeste situées dans la ville de Winnipeg. Il est nécessaire de trouver d'autres remèdes et d'autres solutions à ce problème.

Il est essentiel de mettre en place une stratégie à long terme pour recruter des Autochtones et leur donner une formation d'enseignants. Nous pensons qu'il serait possible d'encourager l'adoption d'une telle stratégie de façon beaucoup plus active. En outre, il est absolument impératif que les enseignants soient préparés en conséquence. Nous ne pouvons pas admettre que les personnes chargées de notre instruction ignorent tout de notre peuple.

Il est nécessaire d'apporter des modifications au programme d'études de niveau secondaire. Ce programme doit être multicentrique et antiraciste — pas seulement à l'égard de nos enfants, mais à l'égard de tous les enfants. Un système éducatif qui honore et respecte les enfants issus de toutes les cultures sera profitable pour tous. Il sera profitable pour notre pays dont il renforcera les assises.

Enfin — et notre collectivité le réclame depuis de nombreuses années —, il est nécessaire d'établir un système éducatif autochtone qui permette à nos enfants d'acquérir des connaissances sur leurs origines, comme peuples fondateurs de ce pays, afin de pouvoir reconstruire nos nations et nos collectivités en fonction de notre identité.

Certaines personnes se sentent menacées par ce changement. Lorsque certains citoyens tentent de recouvrer leurs pouvoirs, d'autres se sentent invariablement menacés. Il est essentiel que nous reprenions le contrôle de notre éducation. Ce n'est pas un nouveau concept. Nous avions le contrôle dans le passé et nous devons le reprendre. Les études indiquent que nous pourrions avoir une profonde influence sur notre avenir si l'on permet à nos collectivités de reprendre le contrôle.

C'est tout ce que j'avais à dire. Meegwetich.

La présidente: Je vous remercie l'une et l'autre. Vos exposés étaient très intéressants et très instructifs.

Le sénateur St. Germain: Madame Spillett et madame McCormick, j'ai été élevé dans des circonstances semblables. Les conditions n'étaient probablement pas aussi dures que dans votre cas, mais je me souviens du premier jour où, à la Chambre des communes, je me suis levé pour faire des commentaires au sujet de Riel et j'ai mentionné que j'étais Métis. Le téléphone de ma mère a sonné sans arrêt. On croyait que j'étais devenu fou; on pensait que je ruinerais ma carrière politique en révélant mes origines.

J'ai été élevé dans une petite collectivité située à l'ouest de Winnipeg, le long de la rivière Assiniboine. Le racisme était présent. Est-ce que l'anecdote que je viens de raconter est liée au

"You B's, I am going to beat you," but in a lot of cases it turns just the opposite. How prevalent is that with the young children who are going to school now? Perhaps there are only 44 per cent of them there because they are being called "dirty Indians" or "rotten little half-breeds." I have heard these terms in my own life. I was told that I was not allowed to go out with certain people's daughters in high school because of my background. How prevalent is that today. Is there anything being done to deal with that directly?

Ms. Spillett: Thank you so much for your comment. I usually do talk about racism when I make a presentation. I do not think I did so today. This report on Aboriginal students in Winnipeg Schools indicates that in inner-city schools, one-third of our children experience that sort of overt racism. Here are some of the comments quoted in the report:

Some people would make racial comments like 'squaw' or 'dirty Indian'. It made me feel like not wanting to come to school. The comments brought me down and [made me] ashamed of who I was.

They were racist and I became a rebel and fought back. I became a bully...they would make whooping actions and sounds.

I experienced a lot of racism. I was always called terrible names. It really hurt me...made me feel small. Made me ask myself, 'What is wrong with me'.

I felt it [the racism] really sharp...Would get butterflies inside. Couldn't wait to get out of that school.

The non-Aboriginals would call us 'wagon-burners' and 'Red-Injuns' and 'squaw'. That was when I got into trouble, because I would fight them...I dropped out of school. I felt that that school would never change and that the non-Aboriginals would always get their way.

When I was growing up there was a lot of racism in the areas I grew up in, especially East Kildonan and St. Vital. Students picked on us, called us names.

I think you have hit the nail on the head. I think a lot of our children drop out of school because of that kind of overt racism. Then there is the systemic racism that we know also exists. That is a good observation.

Senator St. Germain: You referred to taking control of the education system. There seem to be so many programs. Is there a top of a pyramid? That is one concern. You hear about all those organizations out there. Can they possibly focus on the needs by virtue of the fact that there are so many organizations? They may all have the same objectives, but they could be working at cross-purposes. That would lead to a disbursement of the funds to the point that it becomes ineffective.

racisme? Cette audace aurait pu être fatale. Dans mon cas, je me suis contenté de décider de me battre mais, dans de nombreux cas, c'est le contraire. Est-ce que cette attitude combative est l'attitude dominante chez les jeunes qui fréquentent actuellement un établissement scolaire? Si le taux de fréquentation n'était que de 44 p. 100, c'est peut-être parce que ces enfants se font traiter de «sales Indiens» ou de «sales petits Métis». J'ai entendu moi-même ces sobriquets. On m'a signalé, lorsque j'étais à l'école secondaire, que je n'étais pas autorisé à sortir avec la fille de certaines personnes en raison de mes origines. Ce type de préjugés est-il toujours très répandu actuellement? Est-ce qu'on s'efforce de les faire disparaître?

Mme Spillett: Je vous remercie pour votre commentaire. J'aborde généralement la question du racisme quand je fais un exposé. Je ne pense pas l'avoir fait aujourd'hui. Le rapport en question sur les élèves autochtones des écoles de Winnipeg indique que dans les écoles du centre-ville, un tiers des enfants autochtones sont victimes de racisme flagrant. Voici quelques commentaires extraits du rapport:

Certaines personnes font des commentaires racistes comme «squaw» ou «sale Indien». Je n'avais plus l'envie d'aller à l'école. Ces commentaires me décourageaient et me faisaient avoir honte de mes origines.

Ils étaient racistes; je suis devenu rebelle et j'ai riposté. Je suis devenu un dur [...] les autres élèves dansaient en poussant des cris.

J'ai souvent été victime de racisme. On m'a toujours donné des sobriquets terribles. Cela me blessait profondément [...] ces propos m'humiliaient. Je me demandais ce qui n'allait pas chez moi.

J'étais très sensible [au racisme] [...] ça me terrorisait. J'avais hâte de sortir de cette école.

Les non-Autochtones nous appelaient les «brûleurs de chariots», les «peaux rouges» et «squaw». C'est alors que mes ennuis ont commencé, parce que je me battais avec ceux qui nous appelaient ainsi [...] J'ai abandonné l'école. Je pensais que l'école ne changerait jamais et que les non-Autochtones auraient toujours raison.

Quand j'étais enfant, le racisme était très répandu dans les quartiers où j'ai été élevé, surtout à East Kildonan et à St. Vital. Les élèves nous harcelaient et nous insultaient.

Je pense que vous avez mis le doigt sur la plaie. Je pense que la plupart de nos enfants abandonnent l'école à cause de ce racisme flagrant. Nous sommes également conscients du racisme systémique. C'est une bonne observation.

Le sénateur St. Germain: Vous avez mentionné qu'il était nécessaire de prendre le contrôle du système éducatif. Il semblerait que les programmes soient très nombreux. Y a-t-il un sommet à la pyramide? C'est un sujet de préoccupation. Un très grand nombre d'organismes sont en place. Est-il possible qu'ils axent leurs efforts sur les besoins, étant donné leur nombre? Ils ont peut-être tous les mêmes objectifs, mais ils pourraient travailler à contre-courant, ce qui entraînerait de telles dépenses de fonds que ce serait inefficace.

Do you have the personnel to take control of the education system?

I think it is a good idea. It makes sense. I have not heard it set out in the way you have before. You must have the horsepower to be able to affect this. If you have the horsepower, what would it take to put it into effect? I realize we are federal and this is most likely a provincial jurisdiction, especially off-reserve. The Department of Indian Affairs and Northern Development has nothing to do — thank God — with off-reserve. Can you comment on those two questions?

Ms. Spillett: In response to your second question, it is an issue relating to control and making sure that you have got people in positions who have some authority over what goes on. If you go to the Aboriginal Centre, for example, you see Aboriginal people who are confident and qualified. We would begin to build capacity. It would be a beginning; it might look different 10 or 15 years from now. However, I think we have sufficient capacity to begin working towards that.

With respect to your first question, we know that there are many programs. Everybody has a program. However, most of those programs do not work. That was stated clearly in the Aboriginal Justice Inquiry and again in the RCAP. Most of them are in the business of “fixing Indians” — making us a little higher up on the evolutionary scale.

These programs come from a euro-centric perspective; they pathologize our oppression. I call that neo-colonialism, where people have control over our oppression.

There are programs for everything — you name it, there is a program to “fix” every indicator that demonstrates how marginalized we are. However, those programs mostly support middle-class people in employment and do very little to remedy the systemic and fundamental problems. They cannot work because they do not have the foundation of identity to build upon.

The Chairman: The Minister of Indian Affairs, Mr. Nault, did a national working group on education. There were two recommendations: one called for separate Aboriginal school boards and the other called for more Aboriginal teachers.

Ms. Spillett: I think that is right on.

Senator Tkachuk: I have a couple of questions on values so I better understand. You advocate Aboriginal schools. Considering that reserves — according to the Deputy today — control education on the reserve for their young people, how do you explain the fact that Metis and status off-reserve have much better

Avez-vous le personnel nécessaire pour prendre le contrôle du système éducatif?

Je pense que c'est une bonne suggestion. Elle est pertinente. On ne l'avait encore jamais présentée sous cette forme. Encore faut-il disposer de la force motrice nécessaire. Si vous disposez de cette force motrice, que faudrait-il pour mettre cette suggestion à exécution? Nous sommes au palier fédéral et c'est une question qui relève vraisemblablement de la compétence des provinces, surtout en ce qui concerne les Autochtones hors réserve. Le ministère des Affaires indiennes et du Nord n'intervient pas — Dieu merci — dans ce qui touche les Autochtones hors réserve. Avez-vous des commentaires à faire sur ces deux questions?

Mme Spillett: À propos de votre deuxième question, je signale que c'est un problème de contrôle et qu'il faut s'assurer que l'on a en place des personnes ayant un certain pouvoir. Au centre autochtone par exemple, il y a des Autochtones qui ont de l'assurance et les qualifications requises. Nous commencerions par accroître la capacité. Ce serait un point de départ; la situation pourrait être différente dans 10 ou 15 ans. Nous pensons toutefois que nous avons la capacité nécessaire pour amorcer le processus.

En ce qui concerne votre première question, nous savons que de nombreux programmes sont en place. Tout le monde a un programme. La plupart de ces programmes ne sont toutefois pas efficaces. C'est un fait qui a été mis en évidence dans le cadre de l'Enquête sur l'administration de la justice en milieu autochtone et à nouveau dans le cadre des audiences de la Commission royale sur les peuples autochtones. La plupart de ces programmes ont pour objectif de faire changer les Indiens, et de nous faire évoluer un peu.

Ces programmes sont issus d'une perspective eurocentrique; ils transforment notre oppression en pathologie. Je pense que c'est du néocolonialisme, lorsque d'autres ont le contrôle sur notre oppression.

On a mis en place des programmes à toutes les sauces; il y a un programme pour remédier à chaque indicateur qui démontre que nous sommes marginalisés. Ces programmes aident surtout des membres de la classe moyenne qui ont un emploi mais n'aident pas beaucoup à régler les problèmes systémiques et fondamentaux. Ils sont voués à l'échec parce qu'ils ne sont pas fondés sur l'identité.

La présidente: Le ministre des Affaires indiennes, M. Nault, a créé un groupe de travail national sur l'éducation. Ce groupe a notamment fait les deux recommandations suivantes: l'une concernant la création de commissions scolaires autochtones distinctes et l'autre portant sur le recrutement d'un plus grand nombre d'enseignants autochtones.

Mme Spillett: C'est en plein ça!

Le sénateur Tkachuk: J'ai deux questions à poser au sujet des valeurs, afin de mieux comprendre. Vous préconisez la création d'écoles autochtones. Compte tenu du fait que les réserves — d'après le sous-ministre — ont le contrôle de l'éducation des jeunes à l'intérieur des réserves, comment expliquez-vous que le

graduation rates than where Aboriginal people control their educational system?

Ms. Spillett: There are several reasons for that. One reason is the impact that residential schools have had on First Nations people. For the Metis, I think that the less identified you are as an Aboriginal person, the easier it is for you to participate. I think that is a part of it.

Senator Tkachuk: The Metis and the status off-reserve are graduating at a higher rate than the people on the reserves.

Ms. Spillett: Often you cannot graduate on reserves because there are no high schools on the reserve. Those children have to leave their communities for cities so that they can graduate. In most First Nations communities, you cannot graduate in your community.

Senator Tkachuk: I am not sure how I feel about having an education system that would be race-based. However, we do have catholic schools, we have religion-based schools.

Ms. Spillett: You have class schools as well. Rich people have schools.

Senator Tkachuk: Poor people have schools.

When you talk about values, what are the common values that you define? What values would be taught in Aboriginal schools versus those that are not being taught now in the schools?

Ms. Spillett: First, in western schools it is all about the individual reaching his or her potential and the heck with everyone else.

Senator Tkachuk: That is not what we teach, though.

Ms. Spillett: I would disagree with that.

I think is a difference in value approach. Aboriginal people are collective people — the value is that unless everybody does well no one does well. I have an example. When my daughter graduated, she graduated from a high school in the city. Children who had the highest marks were valued most there. The higher the marks the louder the clapping became until 99.9 per cent average just kind of blew the roof off of the church that we were at.

The other thing that was honoured was the football hero. Nothing else was honoured. In our view, everybody brings a gift to the table. Everybody is significant; everybody has something to offer regardless of how well they were able to perform on a test. There are differences in culture that create barriers. For example, if the teacher asks a question, our children would probably not put up their hands and draw attention to themselves. They would be acting within their own cultural perspective and drawing such

pourcentage de diplômés soit plus élevé parmi les Métis et les Indiens inscrits hors réserve que lorsque le système éducatif est sous le contrôle des autochtones?

Mme Spillett: Plusieurs raisons expliquent cet écart. L'une est l'impact que les pensionnats ont eu sur les membres des Premières nations. En ce qui concerne les Métis, je pense que moins on est identifié comme Autochtone et plus on a de la facilité à participer. Je pense que c'est un des facteurs.

Le sénateur Tkachuk: Le pourcentage de diplômés est plus élevé chez les Métis et les Indiens inscrits hors réserve que chez ceux qui vivent dans les réserves.

Mme Spillett: Il est souvent impossible d'obtenir un diplôme dans les réserves à cause de l'absence d'écoles secondaires. Les enfants doivent quitter leur collectivité et aller dans les grandes villes pour obtenir le diplôme. Dans la plupart des collectivités des Premières nations, il n'est pas possible d'obtenir son diplôme.

Le sénateur Tkachuk: Je n'ai pas encore d'opinion bien précise au sujet de l'instauration d'un système éducatif fondé sur la race. On a toutefois mis en place des établissements scolaires catholiques ou des établissements scolaires fondés sur la religion.

Mme Spillett: Il y a également des établissements scolaires fondés sur la classe sociale. Les riches ont leurs écoles.

Le sénateur Tkachuk: Les pauvres ont leurs écoles également.

Quelles sont les valeurs communes qu'il faudrait enseigner, d'après vous? Quelles sont les valeurs qui ne sont pas enseignées dans les écoles courantes et qui le seraient dans des établissements autochtones?

Mme Spillett: Dans les établissements scolaires occidentaux, l'objectif principal est de permettre à l'individu de se réaliser pleinement, sans tenir compte des autres.

Le sénateur Tkachuk: Ce n'est toutefois pas ce que nous enseignons.

Mme Spillett: Je n'en suis pas sûre.

Je pense que l'approche aux valeurs est différente. Les Autochtones ont un sens aigu de la collectivité et pensent que le bien-être de l'individu est indissociable de celui de la collectivité. Ma fille, par exemple, a obtenu son diplôme dans une école secondaire de la ville. Les enfants qui avaient les meilleures notes ont été les plus applaudis à la remise des diplômes. Plus les notes étaient élevées et plus les applaudissements étaient nourris; une moyenne de 99,9 p. 100 a littéralement déclenché un tonnerre d'applaudissements.

L'autre valeur importante est fondée sur le vedettariat sportif. C'est tout ce qui attire les honneurs. Dans notre culture, les divers membres d'une collectivité apportent chacun leur pierre à l'édifice. Ils sont tous importants. Chacun a quelque chose à offrir, peu importe les résultats obtenus lors d'un test. Certaines différences culturelles créent des barrières. Par exemple, si l'enseignant pose une question, nos enfants n'auront pas tendance à lever la main et à attirer l'attention sur eux. Ils

attention would be unusual behaviour for them. We do not try to outsmart everybody else in the room.

We behave differently. If people do not understand the behaviours and the codes of conduct that we have then misconceptions develop. I have heard it explained in terms of these children not having good self-esteem, for example. If you do not always have the answer, if you are not always on top of the game then you are seen as having poor self-esteem or being shy. It is not that at all. It is really children are acting from their own cultural perspective.

There are world views embedded in indigenous knowledge and in indigenous practice with which we feel comfortable. We bring our grannies into the classroom because our grannies teach us. They teach us the language, they teach us the stories, and they teach us the songs. When I worked on what was called an "urban aboriginal education committee" that was supposed to be a resource for the trustees, they would not let our grannies in the classroom because these women did not have a bachelor of education degree.

We embrace our community and the intelligence of our community and recognize it does not necessarily have to be a university degree. There are so many differences.

Senator Pearson: It was a fascinating presentation. Ms. McCormick, I was interested in the comment that you made about empowering youth and having them involved in designing programs. You stated that you do not just let them run with it and then fail. I agree with that.

In setting out our terms of reference and looking at this issue of how young people should be empowered, we never envisaged that. That was not what we have been looking for. We are looking for the methods by which you enable young people to take some control over the decisions that impact their surroundings.

Whether it is that they are involved in the task of developing a program together or whether it is having some input into the number of hours, I do not think anyone in this group would have thought that just handing it over to the kids was a particularly good idea. It is a lazy idea — it is sort of saying, "okay, you go out there and then of course, you can fail and then we can blame you," right?

Ms. McCormick: Yes.

Senator Pearson: We are interested in strong examples of how this partnership with young people, which is empowering to them, takes place. Could you give me a couple of examples?

Ms. McCormick: Yes, I can. It could be the programs that I talked about. When we work with our youth, we are always trying to help them develop their leadership skills. It goes back to the cultural issue again. In our communities we learned from everyone else — we learn from our elders, we learn from our

auront tendance à agir de façon conforme à leur bagage culturel et ce serait un comportement inusité de leur part d'attirer l'attention de la sorte. Nous n'avons pas tendance à vouloir surpasser tous nos compagnons de classe.

Nous avons un comportement différent. L'ignorance de nos comportements et de nos codes de conduite est la source de méprises. J'ai souvent entendu dire que l'attitude de ces enfants était due à une piètre estime de soi, par exemple. On pense que quand on n'a pas toujours la réponse et qu'on n'est pas toujours à la hauteur, c'est parce qu'on a une piètre estime de soi ou que l'on est timide. C'est absolument faux. En réalité, les enfants se comportent selon leur bagage culturel.

Le savoir et les habitudes des Autochtones reposent sur une certaine vision du monde qui nous convient. Nos grands-mères nous accompagnent en classe parce qu'elles nous communiquent leur savoir. Elles nous apprennent la langue, elles nous racontent des histoires et nous apprennent les chansons. Lorsque j'étais membre d'un «comité d'éducation des Autochtones urbains» qui devait être une ressource pour les conseillers scolaires, on n'acceptait pas que nous amenions nos grands-mères en classe parce que ces femmes n'avaient pas un baccalauréat en pédagogie.

Nous adoptons les valeurs de notre collectivité et son intelligence mais nous reconnaissons que cette intelligence ne doit pas nécessairement être cautionnée par un diplôme de niveau universitaire. Les différences sont nombreuses.

Le sénateur Pearson: C'était un exposé extrêmement intéressant. Madame McCormick, le commentaire que vous avez fait au sujet de l'autonomisation des jeunes et de leur participation à la conception des programmes m'a vivement intéressée. Vous avez mentionné qu'il n'était pas question de les laisser livrés à eux-mêmes sans encadrement et de les laisser échouer. C'est une opinion que j'approuve.

Quand nous avons établi notre mandat et examiné les possibilités d'autonomiser les jeunes, nous n'avons pas du tout envisagé celle-là. Ce n'était pas ce que nous cherchions. Nous cherchions des méthodes auxquelles on pourrait faire appel pour permettre aux jeunes d'avoir un certain contrôle sur les décisions qui ont un impact sur leur milieu.

Qu'il s'agisse d'élaborer un programme avec le concours des jeunes ou de leur permettre d'y consacrer un certain nombre d'heures, je pense que personne ne trouvait que ce serait une idée particulièrement brillante d'en déléguer l'entière responsabilité aux jeunes. C'est une solution de paresse; on délègue l'entière responsabilité aux jeunes si bien qu'en cas d'échec, on les considère comme entièrement responsables de cet échec.

Mme McCormick: Oui.

Le sénateur Pearson: Nous aimerions que vous mentionniez des possibilités de créer ce type de partenariat avec des jeunes et de les autonomiser. Pourriez-vous citer deux ou trois exemples?

Mme McCormick: Oui. Il pourrait s'agir des programmes que j'ai mentionnés. Lorsque nous collaborons avec nos jeunes, nous nous efforçons toujours de les aider à développer leurs compétences en leadership. C'est toujours l'influence culturelle qui domine. Dans nos collectivités, nous avons fait notre

parents, our brothers and our sisters. In the same way, when we work with youth, we always try to make sure that we have youth involved in the program at the level where they can learn.

We try to mentor in our programs. When we first started, adults were generally running the programs. Now, in most of our youth programs we have youth who are a bit older mentoring in them. They have a bit of room to make some decisions, but we help them and guide them to make sure that they are not going to get into positions that they cannot get out of. It is quite alive. It is common sense. If you look at the areas that we indicated needed to be in the programming to be successful for youth, you will find that all of those are there. The principles that guide us are important in all programs.

The Chairman: It is really helpful. Vygotsky is a Russian psychologist who has impressed me. He talked about the "zone of next development." You never put a young person — and this goes for parents as well — in a position that is beyond their capacity. You put them just a little bit ahead, so it pulls them up.

You have to really study the young people and get to know them and know where they are at, and then just move it to the next little phase. I think that is the kind of thing we are looking for in leadership training. Your messages are clearly heard.

Senator Léger: I see there is hope in the education system. I come from New Brunswick. We presently have two systems: we have one minister of education, and the English system has theirs. Of course, we meet on top. We come to the same ends at the end.

You want to have your own program. It is possible; it can be done. You have a building capacity, you said, and it is on the way. When I see all of these young people, it is right there and it is possible. We certainly do it at home.

I appreciated hearing that you have behaviours and codes of conduct that are different. What you are hoping and what I am hoping is that all children of all cultures will benefit — that is what multiculturalism is all about.

It is possible to have your own system and I wish it for you.

Senator Sibbeston: Madam Chairman, I know I always refer to the Northwest Territories. I sincerely believe that we have made significant strides in the Northwest Territories where Aboriginal people are more extensive in the general population.

I could not help but think of the early '70s when I first became involved in politics. The government of the day was insistent on formal education requirements for a lot of the government positions and jobs that were done in the north. We began

apprentissage grâce aux autres membres de la collectivité: nos Aînés, nos parents, nos frères et nos sœurs. Lorsque nous travaillons avec des jeunes, nous nous efforçons toujours de les faire participer au programme à un niveau qui leur permette d'apprendre.

Nous nous efforçons de faire intervenir des mentors dans le contexte de nos programmes. À nos débuts, les programmes étaient généralement administrés par des adultes. À l'heure actuelle, dans la plupart de nos programmes pour les jeunes, plusieurs jeunes un peu plus âgés que les autres jouent un rôle de mentors. Ils ont un peu de marge de manoeuvre pour prendre des décisions, mais nous les aidons et nous les guidons pour éviter qu'ils se trouvent dans une impasse. C'est un système très dynamique. C'est une question de bon sens. Tous les ingrédients de la réussite des programmes pour les jeunes que nous avons mentionnés s'y trouvent. Les principes qui nous guident sont importants dans le cadre de tous les programmes.

La présidente: C'est très intéressant. Vygotsky est un psychologue russe qui m'a impressionnée. Il a mentionné la «zone of next development». On ne met jamais un jeune — et c'est valable pour les parents également — dans une situation qui est au-delà de ses capacités. On leur confie une tâche juste assez complexe pour qu'ils se dépassent.

Il faut observer les jeunes et apprendre à les connaître; il faut les suivre de près et passer à la prochaine étape. Je pense que c'est ainsi qu'il faut procéder dans la formation aux fonctions de leadership. Nous avons très bien compris votre message.

Le sénateur Léger: Je vois qu'il y a de l'espoir dans le système éducatif. Je suis originaire du Nouveau-Brunswick. Deux systèmes sont en place dans notre province: nous avons un ministre de l'Éducation et les anglophones ont le leur. Les deux systèmes se rejoignent au sommet. Nous avons finalement les mêmes objectifs.

Vous voulez avoir votre propre système. C'est possible. Vous avez une certaine capacité, d'après ce que vous avez mentionné, et vous la renforcez. C'est possible avec tous ces jeunes. C'est ce qu'on fait chez nous.

J'apprécie que vous signaliez que vous avez des comportements et des codes de conduite différents. Ce que vous espérez, et ce que j'espère également, c'est que tous les enfants de toutes les cultures en tirent des avantages; c'est l'essence même du multiculturalisme.

Il est possible que vous ayez un système bien à vous, et je vous le souhaite.

Le sénateur Sibbeston: Madame la présidente, je suis conscient que je fais toujours référence aux Territoires du Nord-Ouest. Je crois sincèrement que des progrès considérables ont été faits dans les Territoires du Nord-Ouest où les Autochtones représentent un pourcentage plus élevé de la population.

Je n'ai pas pu m'empêcher de penser au début des années 70, lorsque j'ai fait mes débuts en politique. Le gouvernement insistait alors beaucoup sur un certain niveau de scolarité pour la plupart des postes de fonctionnaire dans le Nord. Nous avons contesté ces

challenging them, basically saying, "Well, how about common sense and sufficient education to do the job?"

That challenge eventually led to creating unique northern educational programs: there was a teacher education program and there was a nursing program geared towards Aboriginal people and society in the North. There is a social workers' program, and there is Arctic College that emphasizes the trades. I notice that they recently created a Nunavut law school. They are going to create lawyers that may not be as sophisticated as those in Winnipeg and Toronto, but they will be sufficient for the northern society that we have.

Are there programs in Winnipeg or in Manitoba like that? Do they have programs that will make it possible for Aboriginal people to work amongst themselves?

We are saddened by the fact in the North that we do not have any Aboriginal priests because priests have to be very learned. They have to go to university for seven years and so forth. The reality is that you can be a good Christian person, a good Christian leader without going to university. The Anglican Church in the Arctic has created their own system whereby they have Inuit Anglican ministers in all of their communities because they have adapted this approach of creating leaders for their own settings. They are not as sophisticated or as learned as those in Paris and New York, but they are certainly sufficient in doing a good job for the people. I am interested in your comments.

Ms. Spillett: There are numerous programs to train Aboriginal people as social workers and as teachers. Those are the two primary areas of education in which there are special measures for Aboriginal people.

I recently travelled to Saskatchewan. I found that in respect to post-secondary education, Saskatchewan was about 30 years ahead of Manitoba in terms of taking on the issues of getting around education. Everyone accepts that that is critical in the area of social work. However, the Saskatchewan Federation of Indian Nations is in partnership with the University of Regina and they have an impressive college and all kinds of courses.

In fact, the people that are in the regular Regina campus system have to go to the Saskatchewan Federated College system to get their training in Aboriginal studies. There is also the Gabriel Dumont College that has northern teaching programs, Saskatoon teaching programs and Regina teaching programs, so that is quite amazing.

In Manitoba, we have what is called the Brandon University Northern Teacher Education Program, BUNTEP program. It operates out of the University of Brandon. It teaches primarily northern teachers to go back into their home communities to teach. That has been a really good program. Those are the kinds of things that do work and that we support.

exigences en invoquant le bon sens et en mentionnant que l'on pourrait se contenter d'un niveau d'instruction adéquat pour remplir les fonctions.

Cette opposition a finalement entraîné la création de programmes d'éducation spécifiques au Nord: un programme de formation d'enseignants et un programme de formation d'infirmières axés sur les Autochtones et la société du Nord ont été mis en place. On a mis en place également un programme de formation de travailleurs sociaux et on a créé le Collège arctique dont les activités sont principalement axées sur la formation professionnelle. J'ai remarqué que l'on a créé dernièrement une faculté de droit au Nunavut. On compte former des avocats qui n'auront peut-être pas le degré de raffinement de ceux de Winnipeg ou de Toronto, mais ils répondront aux besoins de notre société.

A-t-on mis en place des programmes analogues à Winnipeg ou au Manitoba? A-t-on mis en place des programmes qui permettront aux Autochtones de travailler dans leur milieu?

Nous déplorons l'absence de prêtres autochtones dans le Nord parce que les prêtres doivent être très érudits. Ils font notamment des études universitaires qui durent sept ans. Pourtant, on peut être un bon chrétien et un bon dirigeant chrétien sans avoir fait d'études universitaires. L'Église anglicane a créé un système spécial dans l'Arctique et a des ministres anglicans inuits dans toutes les collectivités parce qu'elle a adapté son approche pour former des chefs de file appelés à travailler dans leur collectivité. Ces ministres anglicans ne sont peut-être pas aussi raffinés ni aussi érudits que ceux de Paris ou de New York, mais ils ont certainement des connaissances suffisantes pour répondre aux besoins locaux. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Mme Spillett: Plusieurs programmes de formation de travailleurs sociaux et d'enseignants autochtones ont été mis en place. Ce sont les deux principaux secteurs de l'éducation où des mesures spéciales ont été prises en ce qui concerne les Autochtones.

Je suis allée dernièrement en Saskatchewan. J'ai trouvé qu'en ce qui concerne l'enseignement postsecondaire, la Saskatchewan a une trentaine d'années d'avance sur le Manitoba. On s'accorde à dire que c'est capital dans le secteur du travail social. La Saskatchewan Federation of Indian Nations a toutefois mis sur pied, avec le concours de l'Université de Regina, un collège et une série de cours très intéressants.

En fait, les personnes qui font partie du campus régulier de Regina doivent s'adresser au Saskatchewan Federated College pour recevoir une formation en études autochtones. Par ailleurs, le Gabriel Dumont College offre également des programmes d'enseignement dans le Nord, à Saskatoon et à Regina. C'est donc une réalisation très impressionnante.

Au Manitoba, on a mis sur pied ce que l'on appelle le Brandon University Northern Teacher Education Program (BUNTEP). Ce programme est administré par l'Université de Brandon. Il est principalement axé sur la formation d'enseignants pour le Nord, d'enseignants qui retourneront dans leur collectivité. C'est un excellent programme. C'est le type d'initiatives qui sont efficaces et que nous appuyons.

I have one other comment. Our own people know our people. How "sophisticated" is it to place a person from Toronto who knows nothing about our people up in Nunavut? We know the knowledge that we have is significant. David Suzuki, our brother environmentalist, says we have a profound knowledge that has been undocumented and is dying with our old ones. This, he says, is knowledge the world will never reclaim again. Our knowledge has to be given some sort of credibility and respect in relation to education. To me, that is education.

I send my children to school in the Winnipeg No. 1 School Division. I say all education is important. All people's knowledge is intrinsically good and valuable, so go and learn about other people. Yet, you must also know that you have an equivalent and parallel knowledge system that is just as good and just as profound as any others and you need to learn that too. That is how I like to see the world. I do not like to see a king of hierarchy of good and bad or worthiness and less worthiness. I want to see everybody as kind of in terms of equal, our knowledge is equal.

Senator Tkachuk: I forgot to mention the involvement of the First Nations at the University of Regina. If anyone is in Regina, they should visit the new building. It is absolutely spectacular. It is probably one of the finest university buildings you are going to see in North America.

Ms. Spillet: Douglas Cardinal, the designer, is an Aboriginal person.

Senator Tkachuk: He is the same architect who designed the museum in Ottawa.

Senator Johnson: Can you tell me, please, what are the 44 per cent of the Aboriginal youth not in school doing?

Ms. Spillet: Some of them are at home; some of them are on the streets; some are in jail. They are in gangs or prostitution. They are filling those social statistics. Not all of them, of course, but some of them.

Senator Johnson: You have made comments about ways in which these problems can be solved and education is coming out more and more. Everyone who speaks about this issue states that education is one of the keys. Should the HRDC training dollars be longer term?

Ms. McCormick: Most certainly. One of the issues is that when we are talking about training dollars, we are talking about adults — they support programs for people aged 18 and over.

However, one of the issues with which CAHRD and the other AHRDAs are dealing with is the fact that the resources that we have are short term. I think it is about a year, at the most two years.

J'aimerais faire un autre commentaire. Les Autochtones connaissent les Autochtones. Est-ce intelligent de mettre en poste au Nunavut une personne originaire de Toronto qui ignore tout de notre peuple? Nous savons que notre savoir est vaste. David Suzuki, notre frère écologiste, signale que nous avons de vastes connaissances transmises par la voie orale qui disparaissent avec nos Aînés. D'après lui, c'est un savoir qui sera perdu à tout jamais. Il est nécessaire d'accorder une certaine crédibilité à notre savoir et de le respecter dans le contexte de l'éducation. Pour moi, c'est l'éducation.

J'envoie mes enfants à l'école de la Division scolaire n° 1 de Winnipeg. Toute éducation est importante à mes yeux. Les connaissances de tous sont intrinsèquement bonnes et précieuses; il est par conséquent nécessaire d'apprendre à connaître les autres personnes. Il faut savoir également qu'il existe un système de connaissance qui est tout aussi intéressant et tout aussi profond que les autres; il est nécessaire d'acquérir cette connaissance. C'est pourquoi je m'intéresse à ce qui se passe dans le monde. Je n'aime pas que l'on établisse une sorte de hiérarchie basée sur des jugements de valeurs. Je tiens à ce que nous soyons tous mis sur un pied d'égalité et à ce que nos connaissances soient mises sur un pied d'égalité.

Le sénateur Tkachuk: J'ai oublié de mentionner la participation des Premières nations aux activités de l'Université de Regina. Si l'un ou l'une d'entre vous va à Regina, je lui recommande de visiter le nouvel édifice. Il est absolument spectaculaire. C'est probablement un des plus beaux édifices universitaires d'Amérique du Nord.

Mme Spillet: L'architecte est Douglas Cardinal, un Autochtone.

Le sénateur Tkachuk: C'est l'architecte qui a fait les plans du musée d'Ottawa.

Le sénateur Johnson: Pouvez-vous mentionner ce que font les 44 p. 100 de jeunes Autochtones qui ne fréquentent pas l'école?

Mme Spillet: Certains d'entre eux restent à la maison; d'autres sont dans la rue et d'autres sont en prison. Certains sont en bande ou font de la prostitution. Ce sont eux qui font les statistiques sociales. Pas tous, mais certains d'entre eux.

Le sénateur Johnson: Vous avez fait des commentaires sur diverses possibilités de résoudre ces problèmes et il est de plus en plus question de l'éducation dans les discussions. Tous ceux qui traitent de ce problème considèrent l'éducation comme une des clés. Les fonds de Développement des ressources humaines Canada destinés à la formation devraient-ils être octroyés pour de plus longues périodes?

Mme McCormick: Bien sûr. Un des problèmes est que les fonds de formation sont en fait destinés à des adultes et aident à financer des programmes pour des personnes âgées de 18 ans et plus.

Cependant, un des problèmes qui se posent au CAHRD et dans le cadre des autres ententes de développement des ressources humaines autochtones est lié au fait que les ressources que nous recevons sont à court terme. Elles sont octroyées pour une année environ, deux tout au plus.

A lot of our people are starting at literacy. They are coming to us with less than Grade 8 education. There is no way they can be trained in the period that we have. It is a constant struggle. It is a struggle to get people to believe that they can go into education and training and actually do something. Once we can convince them, they are facing the barriers of not having enough time to actually do it.

Senator Johnson: Would you agree then, that the goals are of course to increase the length of the training?

Ms. McCormick: Yes.

Senator Johnson: Would you agree with John Kim Bell that we are not really training people for the post-industrial economy, rather, these programs are aimed at low-level jobs?

Ms. McCormick: Very much so.

Senator Johnson: We are not training anybody for the high-tech highly skilled areas?

Ms. McCormick: Both the provincial and federal governments are creating that barrier. There is a barrier created by the federal government because the training programs are not long enough. Again, most of the Aboriginal people who are going into training are on social assistance. There is a limited period of time during which people are permitted to stay on social assistance. They government prefers that people go into a three-month program and get some kind of job. However, that does not work.

Senator Johnson: Have you seen John Kim Bell's report "Taking Pulse"?

Ms. McCormick: Yes, I have.

Senator Johnson: I think they interviewed 100 corporations who had never heard of AHRDA. They were unaware of AHRDA money. They had never heard of the program.

Ms. McCormick: I can understand that. Most of the AHRDA programs are community-based and work with the people that are in their own area and who are the easiest to approach.

Senator Johnson: Right. Therefore, there is no demand in the private sector then because they do not know about it.

Ms. McCormick: If they do not know about you, yes.

Ms. Spillett: I wanted just to add a comment about the AHRDA. There is an AHRDA council that is supposed to work with the business sector. Hence, there is some linkage between industry and AHRDA, yes.

Senator Johnson: The only way of dealing with this is further training and education and extending the long-term goals?

De nombreux Autochtones commencent par des cours d'alphabétisation. Quand ils arrivent, leur niveau de scolarité n'est même pas équivalent à la 8^e année. Il n'est pas possible de faire leur formation dans les délais qui nous sont imposés. C'est une lutte continue. Il n'est pas facile de convaincre les gens qu'ils peuvent s'instruire, recevoir une formation et travailler. Quand on y arrive, c'est alors le problème des délais trop courts qui se pose.

Le sénateur Johnson: Croyez-vous que le but est que la formation s'effectue sur une plus longue période?

Mme McCormick: Oui.

Le sénateur Johnson: Pensez-vous, comme John Kim Bell, que la formation n'est en réalité pas axée sur l'économie postindustrielle et que ces programmes de formation sont axés sur des emplois de niveau peu élevé?

Mme McCormick: J'en suis convaincue.

Le sénateur Johnson: Ne forme-t-on personne pour les secteurs de technologie de pointe qui sont très spécialisés?

Mme McCormick: Ce sont les gouvernements provinciaux et le gouvernement fédéral qui créent cet obstacle. Le gouvernement fédéral crée un obstacle du fait que les programmes de formation ne durent pas assez longtemps. La plupart des Autochtones qui participent à ces programmes sont des assistés sociaux. Ces personnes ne peuvent toucher des prestations d'aide sociale que pendant une période limitée. Le gouvernement préfère que les assistés sociaux participent à un programme de formation d'une durée de trois mois et décrochent un emploi. Ce n'est toutefois pas efficace.

Le sénateur Johnson: Avez-vous lu le rapport de John Kim Bell intitulé «Taking Pulse»?

Mme McCormick: Oui.

Le sénateur Johnson: Je pense que les auteurs de ce rapport ont interrogé une certaine d'entreprises qui n'avaient jamais entendu parler des ententes de développement des ressources humaines autochtones (EDRHA). Elles n'étaient pas au courant des fonds octroyés dans le cadre de ces ententes. Elles n'avaient jamais eu vent du programme.

Mme McCormick: Je le comprends. La plupart des programmes EDRHA sont communautaires et collaborent avec des personnes de leur région qui sont les plus faciles à approcher.

Le sénateur Johnson: Bien. Par conséquent, ces programmes ne suscitent aucune demande de la part du secteur privé parce que les entreprises ne sont pas au courant de leur existence.

Mme McCormick: C'est bien cela, si elles ne sont pas au courant.

Mme Spillett: Je voulais faire un autre commentaire au sujet des EDRHA. Un autre conseil des EDRHA est censé travailler avec les milieux d'affaires. Il y a par conséquent un contact entre l'industrie et les EDRHA.

Le sénateur Johnson: Pensez-vous que la seule possibilité de régler ce problème soit une formation ou une éducation plus poussées et des objectifs à plus long terme?

Ms. McCormick: Yes. We have another issue in regard to all those employers — the industry of which John Kim Bell speaks. It is fine to have them there, but if we do not have the people who are trained, it does not matter about the contact. There are so many of our people who have less than Grade 9 or Grade 12 education, that we do not even spend a lot of our effort trying to contact prospective employers. Even if we can contact them, we would not have anyone to offer them because they do not have the education and training.

It is critical. We do post-secondary education. There is a stress at our agency between the people running our literacy and adult 12 programs and the people who are trying to run the post-secondary programs. They are asking were all of the people are. They need them to have Grade 12 so that they can get into the post-secondary. It is a big issue.

The big issue with literacy is that the amount of funding available to it does not anywhere meet the needs.

Senator Johnson: What is the literacy rate? Can you give me the figures for your population?

Ms. McCormick: Yes, I can talk about CAHRD. In our organization, we work with about 400 adults that are coming into training each year. At any one time, I would say that 60 per cent of them are in literacy — that is under Grade 6 — and then we move them up from Grade 8 to 10. Then we move them into the actual academic programs.

In our programming — and I think it is similar everywhere — the largest amount is for literacy. Then there is upgrading and then we have really good class sizes for the people who are in the sciences and math. The size of a class for anybody past Grade 10 would be about 12 or 14 because we do not have enough people at that level.

Senator Johnson: Do you know how many Aboriginal people in the City of Winnipeg are illiterate?

Ms. McCormick: Well, there is a whole issue about how you define literacy. There are different levels.

Senator Johnson: Yes, I know, but in basic reading?

Ms. McCormick: According to the recent stats, 51 per cent of our Aboriginal people do not finish Grade 12. I believe about 45 per cent do not go past Grade 9, according to the 1996 census. Literacy is a big issue.

Senator Johnson: Oh, I know, it is a huge issue.

Mme McCormick: Oui. Nous avons un autre problème en ce qui concerne les employeurs — l'industrie — que mentionne John Kim Bell. C'est bien beau de les faire participer, mais c'est inutile si l'on n'a pas des candidats ayant une formation suffisante à leur proposer. Le pourcentage des participants ayant un niveau d'instruction inférieur à la 9^e année ou à la 12^e année est très élevé et, par conséquent, nous ne faisons pas beaucoup d'efforts pour entrer en contact avec d'éventuels employeurs. Même si nous arrivons à établir un contact, nous n'avons aucun candidat à leur proposer parce que les personnes que nous aidons n'ont pas l'éducation et la formation nécessaires.

C'est absolument essentiel. Nous sommes également actifs dans le domaine de l'éducation postsecondaire. Chez nous, il y a une tension entre les personnes qui dirigent les programmes d'alphabétisation et les programmes de 12^e année pour adultes et celles qui tentent de diriger les programmes postsecondaires car elles se demandent où sont les candidats. Il est essentiel d'avoir un niveau d'instruction équivalent à la 12^e année pour entreprendre des études postsecondaires. C'est un problème majeur.

Le gros problème en ce qui concerne l'alphabétisation est que les fonds disponibles sont très insuffisants pour répondre aux besoins.

Le sénateur Johnson: Quel est le taux d'alphabétisation? Pouvez-vous citer les chiffres pour votre population?

Mme McCormick: Oui, en ce qui concerne le CAHRD. Le taux de participation à nos cours de formation est d'environ 400 adultes par an. Environ 60 p. 100 d'entre eux sont au niveau de l'alphabétisation — c'est-à-dire en dessous du niveau de la 6^e année; nous les faisons ensuite passer de la 8^e à la 12^e année. Ensuite, nous les faisons participer aux programmes de formation générale proprement dits.

Nos programmes sont principalement axés sur l'alphabétisation et je pense que c'est le cas partout ailleurs également. Ensuite, nous donnons des cours de perfectionnement; dans certaines classes, le nombre de participants est assez intéressant en ce qui concerne les sciences et les mathématiques. Le nombre de participants au-delà du niveau de la 10^e année est de 12 à 14 seulement, parce que le nombre de personnes ayant atteint ce niveau n'est pas suffisant.

Le sénateur Johnson: Savez-vous combien d'Autochtones sont analphabètes dans la ville de Winnipeg?

Mme McCormick: Tout dépend de ce que l'on entend par analphabétisme. Différents niveaux ont été établis.

Le sénateur Johnson: Oui, je sais. Je parle de compétences de base en matière de lecture.

Mme McCormick: D'après les statistiques récentes, 51 p. 100 des Autochtones ne terminent pas la 12^e année. Je pense qu'environ 45 p. 100 ne dépassent pas le niveau de la 9^e année, d'après le recensement de 1996. L'analphabétisme est un gros problème.

Le sénateur Johnson: Je le sais, c'est un gros problème.

Senator Tkachuk: In the employment program, on page 4 of your brief, you say there is no longer funding for this program?

Ms. McCormick: No.

Senator Tkachuk: It seems to me it was a successful program?

Ms. McCormick: It was. According to the work we do, we think it was a very successful program. However, it is a program that does not seem to fit into any of the funding bodies, except for the Heritage Canada.

Senator Tkachuk: Maybe you were doing it all wrong. What you should have done was spend about \$1 billion over budget, completely mismanage it and the minister would be going to the government for more money, right?

Ms. McCormick: Yes, I guess so.

Senator Tkachuk: Quit doing that.

The Chairman: I would like to thank you both very much.

Senators, our next witnesses are Diane Redsky and Troy Rupert. Please proceed.

Mr. Troy Rupert, Circle of Life, Thunderbird House: Honourable senators, I am the Gang Outreach Intervention/Prevention Coordinator at Thunderbird House. Thank you for the opportunity to contribute to this important process.

I would like to take this time to address what I see as an all too often overlooked target group: Aboriginal males. It is time we addressed the underlying problems of antisocial behaviour that results in gang and criminal activity for youth and eventually adulthood.

For many Aboriginal males poor parental supervision, neglect, poor disciplinary methods, parental criminality, aggressiveness and low socio-economic status are contributors to the delinquency in youth and future antisocial behaviour. For many males, this will lead to abuses of women, children, drugs and alcohol, themselves, fellow community members and incarceration.

I believe we need to address these issues before they become a problem for society later on when change is more difficult. By addressing attitudes, values and beliefs that support antisocial behaviour we will eliminate funding and programming that goes into fixing the damage created by the behaviour in the first place. If we can teach our young men to be healthy in mind, body and spirit, their children will be productive members of society and women will be treated with respect.

Le sénateur Tkachuk: À la page 4 de votre mémoire, vous mentionnez que vous ne recevez plus les fonds nécessaires pour financer le programme d'emploi.

Mme McCormick: Non, nous n'avons plus les fonds nécessaires.

Le sénateur Tkachuk: N'était-ce pourtant pas un programme efficace?

Mme McCormick: Oui. Nous pensons que c'était un programme très efficace. C'est un programme qui n'est apparemment couvert par aucun des organismes subventionnaires, sauf Patrimoine Canada.

Le sénateur Tkachuk: Vous ne vous y êtes peut-être pas très bien pris. Vous auriez peut-être dû dépasser votre budget de 1 milliard de dollars et faire preuve d'une incompétence totale; la ministre aurait peut-être demandé des fonds supplémentaires au gouvernement.

Mme McCormick: Oui, je présume.

Le sénateur Tkachuk: Changez donc de tactique.

La présidente: Je vous remercie.

Nos invités suivants sont Mme Diane Redsky et M. Troy Rupert. Allez-y.

M. Troy Rupert, Circle of Life, Thunderbird House: Honorables sénateurs, je suis le coordonnateur de Gang Outreach Intervention/Prevention (service d'intervention et de prévention en matière de bandes) à la Thunderbird House. Je vous remercie pour cette occasion de participer à ce processus important.

Je voudrais profiter de l'occasion pour faire des commentaires sur un groupe que l'on néglige trop souvent: les Autochtones de sexe masculin. Il est temps de s'attaquer aux problèmes sous-jacents au comportement antisocial qui est à la source de la formation de bandes et d'activités criminelles chez les jeunes, puis chez les adultes.

Les facteurs qui sont à la source de la délinquance et d'un comportement antisocial ultérieur chez les jeunes hommes autochtones sont le plus souvent une mauvaise surveillance ou la négligence parentale, de mauvaises méthodes disciplinaires, la criminalité parentale, l'agressivité et un statut socioéconomique médiocre. Dans de nombreux cas, ces facteurs incitent ces jeunes à exploiter les femmes ou les enfants, à s'adonner à la toxicomanie et à l'alcoolisme, à manifester de la violence à leur propre égard ou à l'égard d'autres membres de la collectivité et ils entraînent finalement leur incarcération.

Je pense qu'il est nécessaire de s'attaquer à ces problèmes avant qu'ils ne prennent trop d'ampleur et avant qu'un changement soit plus difficile. En s'attaquant aux attitudes, aux valeurs et aux préjugés qui nourrissent le comportement antisocial, nous pourrions nous passer des fonds et des programmes consacrés à la réparation des dommages causés par ce type de comportement. Si nous apprenons à nos jeunes à être sains d'esprit et de corps, leurs enfants seront des membres productifs de la société et les femmes seront traitées avec respect.

Resources for women are abundant and well-documented in resource lists, phone books, support groups, workshops and have community and government representation and advocate agencies.

Some recommended workshops for young Aboriginal men are: "Criminal Thinking versus Social Thinking" — social cognition — Family and Community Male Responsibilities," Respecting Life Givers — women — "Anger Control," "Social Problem-Solving," "Moral Reasoning" and "Self-control Development," "Victim Awareness," "The Red Road" and "Sweat Lodge." Such workshops would all be beneficial. By developing social skills earlier in life, the male would become a more productive father, husband and community member.

I have worked with Aboriginal gang members — both youth and adults — for 10 years, developing innovative programs that assist them in exiting the gangs and begin new lives. Some of the biggest challenges have been in providing immediate results such as adequate jobs, drug and alcohol recovery, education, and ability to resist old associates and lifestyles. Unfortunately, instant success is unrealistic and peer pressure, hopelessness and frustration get in the way.

Other systemic problems are school divisions' unwillingness to work with gang members, judicial and policing methods, and negative stereotypes. Youth are easily misled into believing that obtaining status, money and respect and a cool rep comes from being a hard-core gangster. Without an honest desire to make change, gang-involved youth will not succeed. However, I have found that those individuals are few and most want to make positive change.

The difficulty for youth is having a good support system around them and seeing it through the long road and possibly dealing with behavioural problems that have been influenced via family or peers. I have also found that almost all gang members with whom I have worked want to help others by being outreach workers themselves.

At Circle of Life Thunderbird House, we are developing programs as a result of recommendations from gang-involved youth. These programs are PAA PII WAK, a safe house for gang members wanting out through Aboriginal traditional methods; "Clean Start," a gang tattoo cover-up/removal project; and, an intervention program designed to address criminal thinking and behaviours, which is still in the development stage and as yet unnamed.

Les ressources en ce qui concerne les femmes sont nombreuses et bien documentées dans des répertoires, des annuaires téléphoniques, des listes de groupes de soutien, des ateliers; les femmes sont représentées dans la collectivité et dans la fonction publique; en outre, des groupes de défense ont été créés à leur intention.

Quelques ateliers recommandés pour les jeunes Autochtones de sexe masculin sont axés sur les thèmes suivants: «modes de pensée criminels ou conscience sociale» — cognition sociale — «responsabilités des hommes au sein de la famille et de la collectivité», «le respect des femmes», «la maîtrise de la colère», «résolution des problèmes sociaux», «la conscience morale» et «acquisition de la maîtrise de soi», «sensibilisation aux victimes», «The Red Road» et «la suerie». Tous ces ateliers seraient intéressants. En acquérant des aptitudes sociales lorsqu'ils sont encore jeunes, les hommes deviendraient des pères, des maris et des membres de la collectivité plus productifs.

J'aide des membres de bandes autochtones — des jeunes et des adultes — depuis une dizaine d'années; j'élaboré des programmes innovateurs pour les aider à se séparer des bandes et à entamer une nouvelle vie. Les plus grosses difficultés ont consisté à obtenir des résultats rapides comme des emplois décents, la désaccoutumance aux stupéfiants et à l'alcool, l'éducation et la capacité de résister à la tentation de renouer avec les anciennes fréquentations et l'ancien style de vie. Le succès instantané est toutefois illusoire et les pressions exercées par le groupe, le désespoir et la frustration sont autant d'obstacles.

Parmi les autres problèmes systémiques, il y a le refus des divisions scolaires de collaborer avec des membres de bandes, les méthodes judiciaires et répressives et les stéréotypes négatifs. Les jeunes sont souvent amenés à penser à tort que c'est en devenant un gangster endurci que l'on obtient un statut, de l'argent et du respect. Sans le désir sincère de changer, les jeunes qui font partie de bandes ne réussiront pas dans la vie. J'ai toutefois constaté que ce type d'individus constituaient des exceptions et que la plupart souhaitaient un changement pour le mieux.

La difficulté pour les jeunes est d'être entouré d'un système de soutien efficace et de se fixer des objectifs à longue échéance, et peut-être aussi de régler des problèmes de comportement dus à l'influence de la famille ou des pairs. J'ai observé en outre que la plupart des membres de bandes dont je me suis occupé veulent aider les autres en devenant eux-mêmes des travailleurs des services d'approche.

À la Circle of Life Thunderbird House, nous élaborons des programmes en nous basant sur des recommandations faites par des jeunes qui font partie de bandes. Ces programmes sont PAA PII WAK, un refuge pour les membres de bandes qui veulent se quitter leur bande en ayant recours à des méthodes autochtones ancestrales; «Clean Start», un projet de dissimulation ou d'enlèvement du tatouage de la bande et un programme d'intervention conçu pour faire disparaître les modes de pensée et les comportements criminels, qui est encore en cours d'élaboration et ne porte pas encore de nom.

Aboriginal gang and criminal activity is nothing new to Winnipeg. Unfortunately, our Aboriginal leaders have been silent in speaking out against such behaviour. Rather, they have placed blame on our non-Aboriginal friends and they are teaching the same to Aboriginal youth. For our Aboriginal people to become successful, we need to hold ourselves accountable and be responsible by teaching our children well. Winnipeg has a wealth of Aboriginal role models that are in a position to make a difference simply by their presence, influence and vocalization.

There is myth that Winnipeg is a bad place and has a negative influence on our Aboriginal youth. While there are a lot of temptations and negative activities to distract some of these young men, the positives far outweigh the negative ones. Gangs, substance abuse and violence are everywhere, including isolated communities. Winnipeg has more opportunities for employment, education, training and counselling for Aboriginal youth. Educational life skill preparation would have a significant impact on the success of an Aboriginal youth's adaptation to urban transition.

The Circle of Life Thunderbird House has several programs for Aboriginal male and female youth and adults that are run throughout the week. The Oshkitwaawin program has two female sex-trade outreach workers who work with male, female and transgender prostitutes, providing counselling referral and a weekly support group. The Oshkitwaawin has two gang outreach workers that provide counselling, referral and support services. The gang outreach program also gives gang awareness workshops and presentations to community agencies and youth groups.

“Rites of Passage” is a program conducted by Elder Don Cardinal, which consists of 10 separate workshops with each one focusing on a different traditional teaching. Participants are able to meet with Elder Don Cardinal to receive personal guidance on an individual or family basis.

“Flight of the Thunderbirds” is a program that employs two cultural outreach workers who are in charge of various cultural programming throughout the week. Pow wow lessons, beading, drum group practice, counselling and more are available to participants.

A resident elder is available on-site for individual counselling, family counselling, healing, and naming ceremonies. Access to other elders — both traditional and Christian and male or female — can be provided.

Les bandes d'Autochtones et les activités criminelles autochtones ne sont pas des phénomènes récents à Winnipeg. Nos leaders autochtones ont malheureusement passé ces comportements sous silence. Ils en ont rejeté la responsabilité sur nos amis non autochtones et apprennent aux jeunes à agir comme eux. Pour que les Autochtones réussissent dans la vie, il est nécessaire de prendre ses responsabilités et d'enseigner par l'exemple. Winnipeg a de nombreux personnages modèles autochtones qui sont en mesure de faire une différence par leur simple présence, par leur influence et par leurs conseils.

Winnipeg a la réputation d'être un lieu peu fréquentable et d'avoir une mauvaise influence sur les jeunes Autochtones, ce qui est faux. Alors que de nombreuses tentations et activités néfastes peuvent détourner certains jeunes de la bonne voie, les facteurs positifs sont beaucoup plus nombreux que les facteurs négatifs. Les bandes, la consommation abusive de substances psychoactives et la violence sont omniprésents, y compris dans les collectivités isolées. Winnipeg offre davantage de possibilités d'emploi, d'éducation, de formation et de consultation aux jeunes Autochtones. Une bonne préparation éducative à l'autonomie fonctionnelle faciliterait considérablement l'adaptation d'un jeune Autochtone à la vie en milieu urbain.

La Circle of Life Thunderbird House a mis en place de nombreux programmes qui s'adressent aux jeunes et aux adultes autochtones des deux sexes et qui sont accessibles tout au long de la semaine. Le programme Oshkitwaawin est mis en oeuvre par deux travailleurs des services d'approche spécialisés dans la prostitution qui aident des prostitués transsexuels des deux sexes, dispense des services consultatifs et comprend un groupe de soutien hebdomadaire. Ce programme comprend en outre deux travailleurs d'approche auprès des bandes qui dispensent des services de consultation, d'aiguillage et de soutien. Le programme d'approche auprès des bandes organise en outre des ateliers de sensibilisation et des conférences à l'intention d'organismes communautaires et de groupes de jeunes.

«Rites of Passage» est un programme qui est placé sous la direction d'un Aîné, Don Cardinal; il comprend dix ateliers différents axés sur un apprentissage traditionnel différent. Les participants ont l'occasion de rencontrer Don Cardinal individuellement ou en famille pour recevoir des conseils personnels.

«Flight of the Thunderbirds» est un programme faisant intervenir deux travailleurs d'approche spécialisés dans le secteur culturel qui sont en charge de divers programmes culturels pendant toute la semaine. Les participants ont accès à des leçons de pow wow, à des cours de broderie de perles, à des séances de groupe des tambours, à des services consultatifs et à divers autres services.

Un Aîné est en permanence sur les lieux pour donner des conseils personnels, des conseils aux familles, pour la guérison et pour les cérémonies où une personne reçoit un nom. L'accès à d'autres Aînés — de type traditionnel et chrétien, hommes ou femmes — est possible.

The Circle of Life Thunderbird House also provides on an ongoing basis Solstice and Equinox celebrations, sweat lodge ceremonies, community gatherings, facility rentals, presentations and tours. Thank you.

Ms. Diane Redsky, Director of Programs, Ma Mawi Wi Chi Itata Centre: Good afternoon. I am here today to talk about our organization, our community-based response to our youth development strategy, and to give you some examples of some of our best practices and how they have worked for us.

Since 1984, the Ma Mawi Wi Chi Itata Centre has worked to provide culturally relevant preventative and support services to Aboriginal children and families living in the city of Winnipeg.

We are a non-mandated non-profit Aboriginal controlled and directed human service organization that offers a diverse array of culturally relevant services and programs.

Since our inception, Ma Mawi has evolved from an advocacy-based agency to one that works to empower community members to practice self-care through preventative and supportive services for children and families.

Ma Mawi's philosophy is rooted in the belief that the entire community has responsibility for the healthy development of future generations. A commitment to the growth and development of the Aboriginal community underlies all of our programs and service activities.

Our unique approach to service delivery has established a high level of credibility, support, acceptance and recognition within the community. Our commitment to working to support and nurture children, families and communities, has set us apart from other social service agencies in the hearts and minds of community members and we are perceived as a value added community-based resource.

The community has repeatedly told us that services and programs with the most benefit to children and families are community-driven. Ma Mawi is committed to a community development approach that seeks to create opportunity for the community to help itself. We have become much more than a social service agency; instead, we have become a leader in community-based care.

Our plan for the future is directed towards supporting a community to reclaim its authority for taking care of its members. The foundation of our plan is built on four community-focused directions: a community-based approach, always being where families are, capacity building practices, strong community involvement and opportunities for leadership.

These directions will guide us in bringing resources and recognition to community members to build community capacity for self-care. Our centre operates five sites in the city of Winnipeg and we are working on our sixth. As an Aboriginal

La Circle of Life Thunderbird House organise en outre de façon régulière des célébrations pour la solstice et l'équinoxe, des cérémonies de suerie, des réunions communautaires, des conférences et des visites; elle loue aussi des locaux. Je vous remercie.

Mme Diane Redsky, directrice des programmes, Centre Ma Mawi Wi Chi Itata Centre: Bonjour. Je suis venue ici pour donner des informations sur notre centre, qui est une réponse communautaire à notre stratégie de développement de la jeunesse et pour donner des informations sur quelques pratiques exemplaires et leur efficacité en ce qui nous concerne.

Depuis 1984, le Ma Mawi Wi Chi Itata Centre dispense des services de prévention et de soutien adaptés à leurs besoins culturels aux enfants et aux familles autochtones de Winnipeg.

Le Centre est un organisme à but non lucratif, non mandaté, placé sous le contrôle et la direction d'Autochtones, qui offre un large éventail de services et de programmes adaptés à notre culture.

Depuis sa création, le centre Ma Mawi a évolué; il était à l'origine un organisme de défense dont la vocation est actuellement d'autonomiser les membres de la collectivité en offrant des services de prévention et de soutien aux enfants et aux familles.

Le principe qui guide Ma Mawi est que la collectivité tout entière a la responsabilité du développement sain des générations futures. Un engagement envers la croissance et le développement de la collectivité autochtone sous-tend toutes nos activités de programmes et de services.

Notre approche unique en matière de prestation de services nous a valu un niveau de crédibilité, de soutien, d'acceptation et de reconnaissance élevé dans la collectivité. Notre détermination à aider et à prendre soin des enfants, des familles et des collectivités nous distingue des autres organismes de services sociaux dans le coeur et dans l'esprit des membres de la collectivité; nous sommes considérés comme une ressource communautaire à valeur ajoutée.

La collectivité nous a signalé à maintes reprises que les services et les programmes les plus profitables aux enfants et aux familles ont des racines communautaires. Ma Mawi est fidèle à une approche au développement communautaire qui vise à créer des occasions pour la collectivité proprement dite. Nous sommes devenus bien plus qu'un organisme de services sociaux; nous sommes devenus un chef de file en matière de soins communautaires.

Notre plan d'avenir est axé sur l'apport du soutien nécessaire pour permettre à une collectivité de reconquérir son pouvoir de prendre soin de ses membres. Notre plan est fondé sur quatre principes axés sur la collectivité: une approche communautaire, être toujours là où sont les familles, des pratiques visant à accroître les capacités, une participation communautaire active et des occasions de leadership.

Ces principes nous aideront à apporter aux membres de la collectivité les ressources et la reconnaissance nécessaires pour accroître sa capacité de prendre soin d'elle-même. Notre centre a cinq établissements dans la ville de Winnipeg et nous prévoyons

organization, we employ 120 Aboriginal community members. When our sixth site is opened we will have a total of three residential care facilities and three neighbourhood-based centres.

We developed our youth development strategy a couple of years ago. Aboriginal youth are a dynamic component of the city of Winnipeg. They are our future leaders, educators, professionals and role models. They are the links to the history and tradition of the past and also hold the knowledge and vision of the future.

These same young people will play a pivotal role in shaping Winnipeg's future for a new millennium. Aboriginal youth represent the fastest growing segment in Winnipeg's youth population. However, these same youth are among those who face the highest levels of unemployment, suicide and low education levels. In addition, labour market conditions are relatively unsupportive for Aboriginal youth, aggravating a situation that already presents Aboriginal youth with far more challenges than other youth.

The Ma Mawi Wi Chi Itata Centre youth development strategy is based on the belief that solutions and results can be realized when all stakeholders work together in true partnership.

Strengthening the capacity of the Aboriginal community where programs and services are designed and delivered through established and emerging organizations serving Aboriginal youth should be encouraged.

The delivery of programs and services based on mutual respect, recognition, responsibility and sharing is in the best interest of all concerned.

We envision our Aboriginal youth being able to pursue career and quality of life goals while at the same time supporting the social and economic aspirations of the Aboriginal community as a whole.

The mission for the youth development strategy is to provide leadership, and to provide in collaboration with individuals and organizations effective comprehensive services for Aboriginal youth to assist them in reaching their full potential.

The purpose of the strategy is to provide a framework that will assist Aboriginal organizations, individuals and youth in the design and delivery of programs and services for and accessed by Aboriginal youth. It is anticipated that the implementation of the strategy will help to achieve comparability between the current profile of Aboriginal youth and other Canadian youth.

The rationale for the centre's strategy is to take a leadership role in designing to support today's Aboriginal youth. The strategy is based on strength-based approaches designed to

l'ouverture d'un sixième. Nous employons 120 membres de la communauté autochtone. Lorsque notre sixième installation sera ouverte, nous aurons au total trois établissements de soins en résidence et trois centres de quartier.

Nous avons élaboré notre stratégie de développement de la jeunesse il y a environ deux ans. Les jeunes Autochtones sont un élément dynamique de la ville de Winnipeg. Ils sont nos futurs dirigeants, nos futurs éducateurs, nos futurs travailleurs indépendants et nos futurs modèles. Ils constituent le lien entre l'histoire et les traditions ancestrales et sont porteurs du savoir et de la vision de l'avenir.

Ces mêmes jeunes joueront un rôle capital dans l'avenir de Winnipeg en ce nouveau millénaire. Les jeunes Autochtones sont le segment de la population jeune de Winnipeg dont la croissance est la plus rapide. C'est toutefois dans cette couche de la population que le taux de chômage et le taux de suicide sont les plus élevés; c'est là aussi que le niveau d'instruction est le plus faible. En outre, la conjoncture du marché du travail n'aide pas beaucoup les jeunes Autochtones, ce qui aggrave une situation dans laquelle les jeunes Autochtones ont déjà beaucoup plus de défis à relever que les autres jeunes.

La stratégie de développement de la jeunesse du Ma Mawi Wi Chi Itata Centre est fondée sur le principe que l'on peut trouver des solutions et atteindre des objectifs lorsque tous les intervenants collaborent dans le cadre d'un partenariat authentique.

Le renforcement de la capacité de la collectivité autochtone grâce à des programmes et des services conçus et fournis par des organismes établis et par de nouveaux organismes s'adressant aux jeunes Autochtones devrait être encouragé.

La fourniture des programmes et des services dans un climat de respect mutuel, de reconnaissance des mérites, de conscience des responsabilités et de partage sert les intérêts de toutes les parties concernées.

Nous imaginons un avenir dans lequel les jeunes Autochtones seront en mesure de poursuivre des objectifs en matière de carrière et de qualité de vie tout en soutenant les aspirations sociales et économiques de toute la collectivité autochtone.

La mission de la stratégie de développement de la jeunesse est de guider les jeunes Autochtones et de leur fournir des services globaux efficaces avec le concours de divers particuliers et de divers organismes pour les aider à se réaliser pleinement.

L'objectif de la stratégie est d'établir un cadre qui aidera les organisations autochtones, les particuliers et les jeunes à concevoir et à fournir des programmes et des services accessibles aux jeunes Autochtones. On prévoit que la mise en oeuvre de la stratégie aidera à amener le profil actuel de la jeunesse autochtone à un niveau comparable à celui du reste de la jeunesse canadienne.

L'objet de la stratégie du centre est de prendre l'initiative de concevoir des programmes pour aider les jeunes Autochtones d'aujourd'hui. La stratégie est fondée sur des approches qui

capture the talents, strengths, abilities and worth of every Aboriginal youth.

Aboriginal youth recognize the importance of knowing their traditions and history. They want to learn about and sustain their culture and language as a means of strengthening their well-being.

This concept is conveyed in the 1996 Royal Commission on Aboriginal People. Aboriginal youth also envision a future that offers equitable opportunities to live successfully and fulfill their lives. To do so, Aboriginal youth need to be equipped with the necessary skills, abilities and information to take full advantage of education, training and employment opportunities.

Our goal is to encourage opportunities for Aboriginal youth to enjoy a healthy lifestyle, and to help them express their cultural identities within the context of support and learning. We intend to focus on the strengths and talents of Aboriginal youth while reconnecting them to a larger community. We want to strengthen the capacity of our neighbourhoods, and provide services that will promote the cultural development and self-sufficiency of Aboriginal youth. We want our youth to respect and promote Aboriginal culture, communities, language, history, customs, traditions, self-identity, values, and heritage.

Many Aboriginal youth wish to reclaim their cultural identity and reconnect with their traditional values.

The Ma Mawi Wi Chi Itata Centre youth development strategy is based on the belief that solutions and results can be realized when all stakeholders, including Aboriginal communities, governments and institutions, the private sector, community volunteer agencies, and individuals work together in true partnership.

That strategy was developed a number of years ago and we have a number of programs that deal with the youth and the entire family. Family involvement is essential to our strategy.

Recreational, cultural, education and leadership opportunities, designed with the youth for the youth have been implemented. We operate drop-in pow-wow clubs where both youth and family members are welcome.

We have recreation programs in a number of community centres within the city of Winnipeg. We have summer employment programs. We have camp programs where the entire family is welcome to participate.

Our three residential care sites are youth-driven. The family is at the centre of our programs and has a say in all of the decisions that are being made.

reposent sur les points forts et qui ont pour but de mettre en valeur les talents, les atouts, les capacités et les qualités des jeunes Autochtones.

Les jeunes Autochtones reconnaissent qu'il est important qu'ils soient au courant de leurs traditions et de leur histoire. Ils veulent avoir des contacts avec leur culture et avec leur langue; ils veulent les préserver dans le but d'accroître leur mieux-être.

Cette conception a été transmise par la Commission royale sur les peuples autochtones de 1996. Les jeunes Autochtones entendent un futur qui leur offre des possibilités équitables de réussir et de mener une vie enrichissante. Pour atteindre cet objectif, il est essentiel qu'ils aient les aptitudes, les capacités et l'information nécessaires pour tirer pleinement parti des possibilités qui s'offrent à eux dans les domaines de l'éducation, de la formation et de l'emploi.

Notre objectif est d'encourager les jeunes Autochtones qui veulent mener un mode de vie sain à profiter des possibilités et les aider à exprimer leur identité culturelle dans le contexte du soutien et de l'apprentissage. Nous comptons mettre l'accent sur les points forts et les talents des jeunes Autochtones tout en les remettant en contact avec une collectivité. Nous voulons renforcer la capacité de nos quartiers et dispenser des services qui encourageront l'épanouissement culturel et l'autonomie des jeunes Autochtones. Nous voulons que nos jeunes respectent et diffusent la culture, les collectivités, la langue, l'histoire, les coutumes, les traditions, l'identité, les valeurs et le patrimoine autochtones.

De nombreux jeunes Autochtones souhaitent recouvrer leur identité culturelle et reprendre contact avec leurs valeurs traditionnelles.

La stratégie de développement de la jeunesse du Ma Mawi Wi Chi Itata Centre est fondée sur le principe suivant: les solutions et les résultats sont réalisables lorsque tous les intervenants, y compris les collectivités autochtones, les gouvernements et les institutions, le secteur privé, les organismes bénévoles de la collectivité et les particuliers, collaborent dans le cadre d'un partenariat authentique.

Cette stratégie a été élaborée il y a plusieurs années et nous avons mis en place plusieurs programmes visant à aider leurs jeunes et leur famille. La participation de la famille est un ingrédient essentiel de notre stratégie.

Des possibilités en matière de loisirs, de culture, d'éducation et de leadership, conçues avec l'aide des jeunes pour les jeunes, ont été mises en oeuvre. Nous administrons des clubs de pow-wow où nous accueillons les jeunes et les membres de leur famille.

Nous avons mis sur pied des programmes récréatifs dans plusieurs centres communautaires de la ville de Winnipeg. Nous avons mis en place des programmes d'emploi d'été. Nous avons créé des programmes de camps auxquels toute la famille est invitée à participer.

Nos trois établissements de soins en résidence sont axés sur les besoins des jeunes. La famille est au centre de nos programmes et a son mot à dire dans toutes les décisions qui sont prises.

The Ma Mawi Wi Chi Itata Centre is in the process of opening a learning centre just outside the city of Winnipeg. A group of youth leaders are developing a business plan, selecting the site, and so on. It is a youth leadership development opportunity that at the same time provides Ma Mawi with an opportunity to mentor and assist in the succession planning.

Senator Johnson: Thank you very much. You are doing some fantastic work at the grass roots level.

Mr. Rupert, we have watched your work evolve over the years and, I want to commend you on the significant progress that you have made. You mentioned in your comments that there are ample resources for women, but few for young Aboriginal men. Have you started any workshops for young men?

Mr. Rupert: No, I have not, however, we do have a workshop in the development stage right now. I want to do it out of Thunderbird House. I want it to be a twice-weekly group that focuses on topics and issues concerning social development.

Up until this time the only thing program that has focused on male Aboriginal youth has been in a school outreach program. I used to run that program out of Winnipeg Native Alliance. The program was not just for young men however. We worked with 16 and 17-year-olds in a group setting that met weekly.

Senator Johnson: Do you think you will get young men to come to this new program? Do you have a model to base your work upon?

Mr. Rupert: No. The focus is to try and teach these young men how to respect women. I brought along a survey that will illustrate my point. I surveyed 49 Aboriginal youth and asked them various questions regarding gang colours, and one of the last questions I asked was: What role do you feel women play in gangs? The response that I received was that almost 90 per cent said — I do not know if I should say what they said. The overall response was quite shocking.

Senator Johnson: I am sure that the survey would be useful for us to read.

Mr. Rupert: Would you like to see it? I can pass it around, if you like.

The Chairman: Will you get us copies of it for us please?

Mr. Rupert: Yes.

Senator Johnson: How many young men are in gangs?

Mr. Rupert: According to law enforcement statistics there is an estimated 2000 active gang-members in the city right now.

Senator Johnson: Has that figure remained steady?

Le Ma Mawi Wi Chi Itata Centre prépare l'ouverture d'un centre d'apprentissage dans la banlieue immédiate de Winnipeg. Un groupe de jeunes dynamiques élabore un plan d'entreprise, choisissent l'emplacement, et cetera. C'est une occasion de perfectionnement en leadership pour les jeunes qui donne également l'occasion à Ma Mawi d'encadrer les jeunes et de préparer la relève.

Le sénateur Johnson: Je vous remercie. Vos réalisations au niveau communautaire sont extraordinaires.

Monsieur Rupert, nous avons suivi l'évolution de vos initiatives au fil des ans et je tiens à vous féliciter pour les progrès considérables réalisés. Vous avez mentionné que l'on disposait d'abondantes ressources en ce qui concerne les femmes mais que les ressources étaient plutôt minces en ce qui concerne les jeunes Autochtones de sexe masculin. Avez-vous créé des ateliers pour ces jeunes?

M. Rupert: Non. Nous préparons toutefois actuellement un atelier. Je compte le tenir à l'extérieur de la Thunderbird House. Je voudrais que ce groupe se réunisse deux fois par semaine pour examiner des questions liées au développement social.

Jusqu'à présent, le seul programme axé sur les jeunes Autochtones de sexe masculin a été un programme de tournées dans les écoles. J'ai administré ce programme par l'intermédiaire de la Winnipeg Native Alliance. Ce programme ne s'adressait toutefois pas uniquement aux jeunes hommes. Il consistait à organiser des discussions de groupe hebdomadaires avec des jeunes de 16 et 17 ans.

Le sénateur Johnson: Pensez-vous que ce nouveau programme attirera des jeunes hommes? Comptez-vous utiliser un modèle?

M. Rupert: Non. L'objectif principal de ce programme est d'apprendre à ces jeunes hommes à respecter les femmes. J'ai d'ailleurs apporté les résultats d'un sondage qui expliquent ma démarche. J'ai fait un sondage auprès de 49 jeunes Autochtones dans le cadre duquel j'ai posé plusieurs questions au sujet des bandes. Une des dernières questions que j'ai posées est: d'après vous, quel rôle jouent les femmes dans les bandes? La réponse de près de 90 p. 100 des participants... je me demande si je dois la révéler. La réponse de la majorité des participants était épouvantable.

Le sénateur Johnson: Je suis certaine que ce serait un document intéressant à lire.

M. Rupert: Aimerez-vous le voir? Je peux le faire circuler, si vous voulez.

La présidente: Pourriez-vous nous en faire faire des copies?

M. Rupert: Oui.

Le sénateur Johnson: Quel est le nombre de jeunes gens qui font partie de bandes?

M. Rupert: D'après les statistiques sur l'administration de la justice, le nombre de membres de bandes actuellement actifs dans la ville est évalué à 2 000.

Le sénateur Johnson: Ce chiffre est-il resté stable?

Mr. Rupert: That figure includes all gang members; it is estimated that 40 per cent of that figure are supposed to be youth, and 70 per cent of the 2000 are Aboriginal.

Senator Johnson: What does your program do to assist the youth in exiting the gangs? Is there any one thing in particular that has worked for you and do parents get involved in supporting you in this work?

Mr. Rupert: We receive many calls from parents that are concerned about their children.

Senator Johnson: Have you had much success in getting these boys out of the gangs?

Mr. Rupert: Yes we have. Unfortunately, the common thread is that the boys have one foot in the gang and one foot out.

We are working with one boy who for a few weeks at a time attends the Aboriginal centre school but wavers over to the gang part of the time. It is apparent that he cannot make up his mind which way to go in life; gang ties are not easily broken.

His peers and his environment have had a big impact on his life. He has socialized with gang members most of his life. He knows the gang members well from the neighbourhood in which he was born. When he leaves the gang it is more like a retirement and like any retirement from an association he still holds an affiliation with it. He will remain loyal to his colours until the day he dies even though he is not longer active in gang activities.

This boys' dilemma is common with the other boys we are working with.

Senator Johnson: Why are your Aboriginal leaders silent when it comes to Aboriginal gangs and criminal activity. Have you any insight as to why they are silent concerning this subject?

Mr. Rupert: I believe that they might think it political suicide to discuss the subject. They also have to fear the gangs themselves; they are powerful.

Senator Johnson: Is there anyone that might speak out, or do you see the situation remaining the same?

Mr. Rupert: I think it may take something horrific to happen before someone steps up and says something. The Aboriginal politicians lash out at police brutality and other issues, but when it comes to the accountability of their own people they are silent.

Senator Johnson: I am sure you would like them to give you a little more support.

The Chairman: I took on the challenge of conducting a survey on Aboriginal gangs in Edmonton. I have had a few arrows in my back over the years, so I am not too worried about the effect my survey might have. I now know exactly what is happening with regards to the gangs.

I will be presenting the survey to both our caucus and committee. In the meantime I can say that the survey results are discouraging. The justice system almost encourages the gang system by taking inmates from Stony Mountain Correctional

M. Rupert: Il inclut tous les membres de bandes; on estime que 40 p. 100 d'entre eux sont des jeunes et que 70 p. 100 des 2 000 sont des Autochtones.

Le sénateur Johnson: Comment votre programme aide-t-il les jeunes à cesser de faire partie de bandes? Y a-t-il une approche particulière qui a été efficace dans votre cas et les parents vous soutiennent-ils dans ce contexte?

M. Rupert: Nous recevons de nombreux appels de parents qui sont inquiets au sujet de leurs enfants.

Le sénateur Johnson: Votre taux de réussite est-il élevé?

M. Rupert: Oui. Les garçons ont malheureusement généralement un pied dans la bande et un pied en dehors.

Un de nos protégés fréquente l'école du centre autochtone pendant quelques semaines puis rejoint parfois sa bande. De toute évidence, il n'arrive pas à se décider; les liens avec une bande ne se brisent pas facilement.

Ses pairs et son environnement ont eu une grosse influence sur sa vie. Il a fréquenté des membres de bandes pendant la plus grande partie de sa vie. Il connaît bien les membres de bandes du quartier où il est né. Lorsqu'il quitte la bande, son départ ressemble à une retraite et, comme dans tous les cas de retraite concernant une association, il maintient des liens avec la bande. Il restera loyal à ses couleurs jusqu'à sa mort, même s'il ne participe plus activement à ses activités.

C'est un dilemme commun aux garçons que nous aidons.

Le sénateur Johnson: Pourquoi vos dirigeants autochtones restent-ils muets au sujet des bandes et des activités criminelles autochtones? En avez-vous une idée?

M. Rupert: À mon avis, ils pourraient croire que ce serait du suicide politique d'en discuter. En outre, ils craignent les bandes, car celles-ci sont puissantes.

Le sénateur Johnson: Connaissez-vous quelqu'un qui soit susceptible de divulguer des informations à ce sujet ou pensez-vous que la situation persistera?

M. Rupert: Je pense qu'il faudrait peut-être qu'un événement terrible survienne pour que quelqu'un décide de parler. Les politiciens autochtones dénoncent la brutalité de la police et d'autres abus mais, lorsqu'il s'agit de rendre des comptes à leur peuple, ils gardent le silence.

Le sénateur Johnson: Je suis certaine que vous apprécieriez qu'ils vous donnent un peu plus d'appui.

La présidente: J'ai relevé le défi de faire un sondage sur les bandes autochtones à Edmonton. J'ai reçu quelques flèches dans le dos au fil des ans et je ne suis donc pas trop inquiète au sujet des réactions que pourrait susciter mon sondage. Je suis maintenant pratiquement au courant des activités des bandes.

Je présenterai les résultats du sondage à notre caucus et au comité. Je peux toutefois révéler qu'ils sont décourageants. Le système judiciaire encourage pratiquement la formation de bandes en transférant des détenus de l'établissement

Facility, and sending them to Edmonton max, and releasing them from there. This procedure has resulted in a 35 per cent increase in gang activity in Edmonton.

Mr. Rupert: Yes, that is a big part of the problem.

The Chairman: Have you seen any community success? I understand the community wants very much to take back its children from the gangs. What is your experience in this area?

Mr. Rupert: Many community-based organizations are working to address the gang issue. Ma Mawi and others are working hard to create useful programs that will help our youth to stay away from the gangs that have permeated our communities.

Senator Chaput: I am new to this committee and commend you for speaking so openly concerning gangs and especially the need for work with male youth. We are aware that men seldom seek help in social matters.

I assume that preventing someone from entering a gang must be easier than getting them out of the gang afterwards. What percentage of your programs deal with prevention?

Mr. Rupert: Approximately 15 per cent of my work is in prevention and the rest is involved in intervention. The prevention work includes school and community workshops that include both families and youth.

Senator St. Germain: Are you winning or losing the battle? How have the police tried to adapt to the needs of our Aboriginal communities? Do you have enough qualified people to assist the police?

I was a policeman in St. Boniface at the time of amalgamation and then I served in Vancouver where I was undercover for seven months. I spent the next five months on the street.

The necessary sensitivity that is required to do the job was not in place while I was on the force. I know that things have changed, and thankfully so, but have you got the talent?

Is there an Aboriginal pool from which you can draw trained people to work on the force? Further, is the police force adapting to the new philosophy?

Mr. Rupert: To answer your first question, I am neither winning nor losing the battle. I do make gains however. I think that as far as the gang membership goes it is pretty much capped off at around 2000 members. It has stayed that way for a number of years now. There are a lot of gang members and there are also a lot of older gang members that have decided to get out.

correctionnel de Stony Mountain à l'établissement à sécurité maximale d'Edmonton, d'où ils sont libérés. Cette façon de procéder a entraîné une recrudescence de 35 p. 100 des activités des bandes à Edmonton.

M. Rupert: C'est effectivement une des principales sources du problème.

La présidente: Avez-vous constaté des améliorations au niveau communautaire? Si j'ai bien compris, la collectivité souhaite vivement affranchir ses enfants de ces bandes. Quels résultats avez-vous obtenus dans ce domaine?

M. Rupert: De nombreux organismes communautaires s'appliquent à régler le problème des bandes. Ma Mawi et d'autres organismes s'attachent à créer des programmes efficaces qui aideront nos jeunes à rester à l'écart des bandes qui se sont infiltrées dans nos collectivités.

Le sénateur Chaput: Je suis membre du comité depuis peu et je vous félicite de discuter aussi ouvertement des bandes et, surtout, de la nécessité d'aider les jeunes hommes. Nous sommes conscients que les hommes qui ont des problèmes sociaux demandent rarement de l'aide.

Je présume qu'il doit être plus facile de faire de la prévention que de tenter de convaincre quelqu'un de se séparer d'une bande. Quel pourcentage de vos programmes sont axés sur la prévention?

M. Rupert: Environ 15 p. 100 de nos initiatives sont axées sur la prévention et les autres sur l'intervention. Les mesures de prévention consistent notamment en l'organisation d'ateliers scolaires et communautaires auxquels participent les jeunes et leur famille.

Le sénateur St. Germain: Remportez-vous la lutte ou la perdez-vous? De quelle façon la police a-t-elle tenté de s'adapter aux besoins de nos collectivités autochtones? Avez-vous suffisamment de personnel qualifié pour aider la police?

J'ai été policier à St. Boniface à l'époque de la fusion, puis j'ai été policier banalisé à Vancouver pendant sept mois. J'ai passé les cinq mois suivants dans la rue.

La délicatesse nécessaire pour accomplir cette tâche n'était pas à l'honneur lorsque j'étais policier. Je sais que la situation a changé, et c'est tant mieux, mais avez-vous les talents nécessaires?

Y a-t-il un bassin d'Autochtones dans lequel vous pouvez prélever des personnes ayant la formation voulue pour faire partie du corps de police? Le corps de police s'adapte-t-il aux nouveaux principes?

M. Rupert: En ce qui concerne votre première question, je pense que je ne remporte pas la victoire, mais que je ne perds pas la lutte non plus. Je réalise cependant des progrès. Je pense que le nombre de membres de bandes reste pratiquement stable, aux alentours de 2 000. Il n'a pas beaucoup changé depuis plusieurs années. Le nombre de membres de bandes est élevé, mais un grand nombre de membres de bandes d'un certain âge ont décidé de se séparer de leur bande.

The trend seems to be that both younger and older gang members are trying to leave the gangs; they see that it can be done. They are beginning to understand that there are resources available to them to assist them in getting away from the gang and becoming a productive member of society.

In terms of your other question, now that I know that you are an ex-cop I cannot be as open and candid.

Senator St. Germain: There is nothing they would like more than for you to tear me apart if you wanted to. Go ahead. Do not hold back.

Mr. Rupert: I believe that we have made some progress in communicating with the Aboriginal people. Many community satellite offices have been opened and the concept of community policing has been working well.

The police force is recruiting more officers, and Downtown Winnipeg Biz is an effective program where young ambassadors patrol the neighbourhoods. Many of the ambassadors are Aboriginal and sometimes they move up to a career in the police force. The more Aboriginal people we can get in those areas the better.

We do have some on going issues concerning police brutality. We also have concerns with the aggressive gang behaviour toward our youth. These two issues are definite problems that we have to deal with.

The problems are always brushed under the rug and people are frustrated and concerned that nothing is done. They are concerned that the voice of the community is not being heard in relation to these problems. It seems that the police are protecting their own and that, even though they acknowledge that something has happened, nothing ever becomes of it.

Senator St. Germain: Is aggressiveness on both sides breeding more aggressive behaviour in the community?

Mr. Rupert: Do you mean between the Aboriginal people and the police force?

Senator St. German: Yes. I am especially concerned with the gang aggressiveness, because if one side is aggressive there is generally an equal and opposite reaction to it.

Mr. Rupert: There is definite hate between the two groups, yes.

Senator Tkachuk: Were you a gang member before you got involved in this program?

Mr. Rupert: I spent 15 years of my life in and out of prison. The last time I was in prison was in Stony Mountain Correctional Facility. I was released in 1992 and when I was in Stony I became involved in a gang. My membership in the gang was short lived.

Senator Tkachuk: What changed your life?

Il semblerait que ce soient les plus jeunes et les plus âgés parmi les membres de bandes qui veulent s'en aller; ils constatent que c'est possible. Ils comprennent que des ressources ont été mobilisées pour les aider à s'affranchir de la bande et à devenir des membres productifs de la société.

En ce qui concerne l'autre question, je ne peux plus être aussi sincère et franc depuis que je sais que vous êtes un ex-policier.

Le sénateur St. Germain: Rien ne leur ferait plus plaisir que de vous voir me démolir. Allez-y. Ne vous retenez surtout pas.

M. Rupert: Je pense que nous avons réalisé des progrès dans la communication avec les Autochtones. De nombreux bureaux communautaires satellites ont été ouverts et le système de surveillance policière communautaire est efficace.

Le service de police recrute des agents et le Downtown Winnipeg Biz est un programme efficace dans le cadre duquel de jeunes ambassadeurs font des patrouilles de quartier. Un grand nombre d'ambassadeurs sont des Autochtones et plusieurs veulent faire carrière dans le corps de police. Plus le nombre d'Autochtones que l'on arrivera à attirer dans ces domaines sera élevé et plus la situation s'améliorera.

Nous avons effectivement des problèmes récurrents de brutalité de la part des agents de police. Nous avons également des préoccupations au sujet du comportement agressif des bandes à l'égard des jeunes. Ce sont deux problèmes auxquels il est essentiel de s'attaquer.

On les esquisse toujours et les gens sont frustrés et préoccupés par cette inertie. Les membres de la collectivité sont préoccupés parce qu'on ne tient pas compte de leurs opinions en ce qui concerne ces problèmes. Il semblerait que la police protège ses membres et que, même si elle reconnaît certains abus, elle ne donne pas suite aux plaintes.

Le sénateur St. Germain: L'agressivité de part et d'autre entraîne-t-elle une recrudescence de l'agressivité dans la collectivité?

M. Rupert: S'agit-il d'agressivité entre les Autochtones et le service de police?

Le sénateur St. Germain: Oui. Je suis particulièrement préoccupé par l'agressivité des bandes parce que si une partie fait preuve d'agressivité, cette agressivité provoque généralement une réaction semblable chez l'adversaire.

M. Rupert: Il est indéniable que les deux groupes se détestent.

Le sénateur Tkachuk: Étiez-vous membre d'une bande avant de vous occuper de ce programme?

M. Rupert: Pendant 15 années de ma vie, j'ai été incarcéré à de nombreuses reprises. La dernière fois que j'ai été incarcéré, c'était à l'établissement correctionnel de Stony Mountain. J'ai été libéré en 1992. Lorsque j'étais incarcéré dans cet établissement, j'ai fait partie d'une bande. Je n'en suis pas resté membre longtemps.

Le sénateur Tkachuk: Qu'est-ce qui a changé votre vie?

Mr. Rupert: I guess it was the birth of my son and the death of his mother. Six months after I was released from Stony my sons' mother was killed and I had to take on the responsibility of raising him. I began to feel guilty about my behaviour and so turned my life around. I understand that this kid will be a reflection of myself. I did not want him to go down the same road that I had travelled. I did not want him to become what I had become when I was younger. That guilt motivated me to change.

My son has saved my life more than once. Just recently he helped me through some personal problems that were very difficult for me to handle.

Senator Tkachuk: That was quite moving, and he is a lucky kid.

We have spoken about the Native leadership not speaking up about issues. We have address the issue of police methods. I would like you to comment on the unwillingness of the school divisions to work with gang members.

I would like to hear your comments on the judicial methods, and public policy initiatives you think should be advanced that would help solve the problem.

Mr. Rupert: Many teachers have not been properly trained to deal with the gang situations. They do not know how to deal with the aggressive mentality, gang activity, and their antisocial and criminal behaviour. Their reactions are to have that youth expelled from school, which is in keeping with the schools zero tolerance policy.

The minister of justice has said that one gang member in a school is one too many. What kind of attitude is that coming from the minister of justice?

If I were a teacher, my number one goal would be to educate students and reach out to them to help them stay in school. I fired a letter out to the minister right away.

Senator Tkachuk: I bet you did. How can we work with the school boards? What can be done to ensure that every child has the opportunity to finish school?

Mr. Rupert: I do not know if anything can be done. I know that changes have to come from teachers that are trained to deal with this problem. A zero tolerance policy just puts the children at risk right into the gangs' hands. I really do not have the answer to that question.

Senator Tkachuk: I think you are correct in your feeling about zero tolerance. If the child is aggressive then after three strikes he is out and lost to the community.

Mr. Rupert: Yes. We do have some schools that are off campus. However, there are not many of them. These schools accept children that have had the three strikes and their goal is to accept them no matter what they have done. We need more schools like that.

M. Rupert: Je présume que c'est la naissance de mon fils et le décès de sa mère. Six mois après ma libération de l'établissement de Stony Mountain, la mère de mon fils a perdu la vie et j'ai dû prendre son éducation en charge. Comme j'avais un sentiment de culpabilité au sujet de mon comportement, j'ai changé de vie. Je suis conscient que cet enfant sera à mon image. Je ne tenais pas à ce qu'il suive la même voie que moi. Je ne tenais pas à ce qu'il devienne ce que j'étais lorsque j'étais jeune. C'est ce sentiment de culpabilité qui m'a poussé à changer.

Mon fils a sauvé ma vie à plusieurs reprises. Il y a peu, il m'a aidé à surmonter des problèmes personnels que j'avais beaucoup de difficulté à gérer.

Le sénateur Tkachuk: C'est très émouvant. Votre fils a de la chance.

Vous avez mentionné que les dirigeants autochtones passaient les problèmes sous silence. Nous avons examiné le problème des méthodes utilisées par la police. Je voudrais que vous fassiez des commentaires sur le refus des divisions scolaires d'aider les membres de bandes.

Je voudrais entendre vos opinions au sujet des méthodes judiciaires et des initiatives qu'il conviendrait de promouvoir en matière de politiques officielles pour aider à régler le problème.

M. Rupert: De nombreux enseignants n'ont pas reçu une formation adéquate pour faire face à des situations liées à la présence de bandes. Ils ne savent pas comment réagir à une mentalité agressive, à des activités de bande et à des comportements antisociaux et criminels. Leur réaction est de faire renvoyer le jeune concerné de l'école; elle est d'ailleurs conforme à la politique de tolérance zéro des autorités scolaires.

Le ministre de la Justice a déclaré qu'un membre de bande dans une école en est un de trop. Est-ce une attitude acceptable de la part du ministre de la Justice?

Si j'étais enseignant, mon premier objectif serait de me préoccuper de l'éducation des élèves et de les sensibiliser pour les aider à poursuivre leurs études. J'ai envoyé une lettre immédiatement au ministre de la Justice.

Le sénateur Tkachuk: Je n'en doute pas. Comment peut-on collaborer avec les commissions scolaires? Que peut-on faire pour s'assurer que les enfants aient la possibilité de terminer leurs études?

M. Rupert: Je l'ignore. Je sais que les changements doivent venir d'enseignants ayant reçu une formation spéciale pour faire face à ce problème. Une politique de tolérance zéro a pour seul résultat d'inciter les enfants à risque à se tourner vers les bandes. Je suis incapable de répondre à cette question.

Le sénateur Tkachuk: J'approuve vos opinions au sujet de la tolérance zéro. Si l'enfant est agressif, il est expulsé après le troisième avertissement et il est perdu pour la collectivité.

M. Rupert: Oui. Il y a bien quelques écoles en dehors du campus. Leur nombre n'est toutefois pas élevé. Ces écoles acceptent des enfants qui ont eu trois avertissements et leur objectif est de les accepter en dépit de leurs agissements. Un plus grand nombre d'écoles de ce type seraient nécessaires.

The judicial system has failed to stop the gangs. You referred to the policy that moved the gang leaders off to Edmonton. They were moved from Stony Mountain and out of province to try to alleviate the problem. The move did not solve the problem but spread the members out all over the place.

The tension between the inmates and the guards is very tense. The guards and the system as a whole treat the Natives very poorly. They are degraded and demeaned by the guards.

The parole system is also a problem within the judicial system. Some of these men never leave the system. Once they have become part of the federal jail system they go on to the parole system and it sometimes takes years before they are free from the system.

Senator Pearson: I have heard about your centre and its focus on children and families. We have heard evidence that young people are concerned about teenage pregnancy and problems with parenting. They have voiced concerns about children raising children. We also heard from an eloquent young man that children do not understand the relationship between sexual behaviour and commitment and engagement and love. When we asked some of these children about "making love" they did not know what we meant.

Do you have any ideas about programs that might break this cycle of early pregnancy?

Ms. Redsky: Teenage pregnancy is certainly an issue with our youth. Our youth also face problems with gangs and with illegal behaviour. I can answer your question by discussing all of these problems.

The Winnipeg Boys and Girls Clubs and others work to help our children reach their potential. These associations provide recreation and cultural opportunities for our children. If children do not have enough healthy choices, they end up looking for love in all the wrong places.

As community-based organizations, we must have the resources to keep these kids busy. We have to offer them healthy alternatives such as summer jobs, cultural activities, volunteer work, or leadership programs. If the community is behind these endeavours the kids are occupied and out of trouble.

We have a home for adolescent mothers, and we are in the process of opening a home for sexually exploited youth. Although in its definition it is a symptom or an outcome of their experience, we as an Aboriginal community do not look at them that way.

We want a relationship with our youth. Ma Mawi began as a response to the poor treatment Aboriginal families were receiving from the child welfare system.

Le système judiciaire n'est pas parvenu à mettre un terme aux activités des bandes. Vous avez mentionné la politique de transfert des chefs de bande à Edmonton. Ils ont été transférés de Stony Mountain à l'extérieur de la province pour tenter d'atténuer le problème. Cette initiative n'a pas réglé le problème mais, à cause d'elle, les membres de bandes sont maintenant partout.

La tension entre les détenus et les gardiens est très forte. Les gardiens et le système traitent très mal les Autochtones. Ils sont humiliés par les gardiens.

Le système des libérations conditionnelles pose également un problème dans le système judiciaire. Certains de ces hommes ne sortent jamais du système. Lorsqu'ils sont pris en charge par le système carcéral fédéral, ils passent au système des libérations conditionnelles et ils doivent parfois attendre des années avant d'en sortir.

Le sénateur Pearson: J'ai entendu parler de votre centre et de l'accent qu'il met sur les enfants et sur les familles. Nous avons entendu dire que des jeunes sont préoccupés au sujet de la grossesse chez les adolescentes et de certains problèmes parentaux. Le fait que des jeunes qui sont encore des enfants doivent élever eux-mêmes des enfants les préoccupe. Un jeune homme qui était éloquent a même mentionné que les enfants ne comprenaient pas le lien entre le comportement sexuel, l'engagement et l'amour. Lorsque nous avons posé à ces enfants des questions au sujet de «l'amour», ils ne savaient pas ce que cela voulait dire.

Pouvez-vous mentionner des programmes qui pourraient briser le cercle vicieux de la grossesse précoce?

Mme Redsky: La grossesse chez les adolescentes est indéniablement un problème qui se pose chez nos jeunes. Nos jeunes ont également des problèmes en ce qui concerne les bandes et les comportements illégaux. Je peux répondre à votre question en mentionnant tous ces problèmes.

Les Boys and Girls Clubs de Winnipeg et d'autres organismes aident nos enfants à se réaliser. Ces associations leur offrent des possibilités de participation à des activités récréatives et culturelles. Si les enfants ne font pas des choix sains, ils ont tendance à chercher l'amour là où ils ne le trouveront pas.

Les organismes communautaires doivent disposer des ressources nécessaires pour occuper ces enfants. Nous devons leur offrir des possibilités de rechange saines, comme des emplois d'été, des activités culturelles, du travail bénévole ou des programmes de développement de leur aptitude au leadership. Si la collectivité appuie ces initiatives, les enfants sont occupés et ils sont à l'abri des ennuis.

Nous avons un foyer pour mères adolescentes et nous préparons l'ouverture d'un foyer pour les jeunes victimes d'exploitation sexuelle. Bien que ce soit un symptôme ou un résultat de son expérience, la collectivité autochtone ne voit pas le problème sous cet angle.

Nous voulons établir des relations avec nos jeunes. Le centre Ma Mawi a été créé à la suite des difficultés que les familles autochtones avaient avec les services d'aide à l'enfance.

Senator Pearson: You are facing a great challenge. I am concerned more with the issue of sexuality than with teenage pregnancy. I think it is true that with more education, opportunities, and choices, you may curb teenage pregnancy, but we must find a way to teach the children about healthy sexuality. That sexual education must be given to both the girls and the boys. I not just talking about Aboriginal kids, I am talking about all kinds of kids.

Are you running any programs like that?

Ms. Redsky: We do have a program called Positive Adolescent Sexuality Support. That program has two facilitators that run seven workshops in the Manitoba Youth Centre. They also visit schools that will allow that kind of education. In our community centres we discuss birth control, sexuality and have a program called "Baby Think It Over Dolls." Last year we added an employment component to the program. Two of our facilitators hired 15 youth in the community and trained them to deliver those seven workshops.

Senator Pearson: Excellent.

Ms. Redsky: The 15 youth are co-facilitators and they make a bit of money as well. We are consistent with our programs; they run in any weather. We have built a strong trust with the local youth. We have established long-term meaningful relationships with the kids and they have come to respect our mentors.

Senator Pearson: Thank you for giving us something for the record. You have a finely modeled program in place and we understand that funding and sustainability are important to the life of the program.

The Chairman: I would like to thank you both very much for excellent presentations.

Now, I would now like to welcome Mr. Darryl Bruce and Mr. Bill Shead.

Mr. Darryl Bruce, Executive Director, Manitoba Aboriginal Sports and Recreation Council: I would like to thank you for giving me the opportunity to share information about my organization and how we serve the Aboriginal people of Manitoba in sport and recreation.

The Winnipeg Aboriginal Sport Achievement Centre is very unique in the way that it services Aboriginal youth, aged eight to 12, in the inner city of Winnipeg. Our leadership coordinators recruit inner city kids and we provide sports camps for them. Children who usually go to sports camps are middle-to-upper class kids.

Le sénateur Pearson: Vous avez un défi de taille à relever. Le problème de la sexualité me préoccupe davantage que celui de la grossesse chez les adolescentes. Je pense que l'on peut effectivement enrayer ce dernier problème en mettant l'accent sur l'éducation, sur les possibilités et sur les choix. Par contre, il est essentiel de trouver un moyen d'apprendre aux enfants ce qu'est une sexualité saine. Il est nécessaire de faire l'éducation sexuelle des garçons et des filles, pas seulement des Autochtones, mais des autres jeunes également.

Est-ce que vous administrez des programmes de ce type?

Mme Redsky: Nous avons mis en place un programme appelé Positive Adolescent Sexuality Support. Ce programme est mis en oeuvre par deux facilitateurs qui dirigent cet atelier au Centre manitobain de la jeunesse. Ils font également des visites dans les écoles qui autorisent ce type d'éducation. Dans nos centres communautaires, nous avons des discussions sur la régulation des naissances et la sexualité. Nous avons en outre mis en place un programme appelé «Baby Think It Over Dolls». L'année dernière, nous avons ajouté un volet emploi au programme. Deux de nos facilitateurs ont recruté 15 jeunes dans la collectivité et les ont formés pour animer ces sept ateliers.

Le sénateur Pearson: Excellente initiative!

Mme Redsky: Ces 15 jeunes sont des cofacilitateurs et sont en outre rémunérés. Nos programmes sont réguliers; ils ne dépendent pas des conditions météorologiques. Nous avons établi de solides liens de confiance avec les jeunes de la localité. Nous avons établi des relations stables et intéressantes avec ces enfants et ils ont appris à respecter les membres de notre personnel qui les encadrent.

Le sénateur Pearson: Je vous remercie pour toute cette information. Vous avez mis en place un programme très bien conçu; nous sommes conscients que le financement et la durabilité sont des facteurs importants pour la survie du programme.

La présidente: Je vous remercie pour vos exposés très intéressants.

Je voudrais maintenant accueillir M. Darryl Bruce et M. Bill Shead.

M. Darryl Bruce, directeur exécutif, Manitoba Aboriginal Sports and Recreation Council: Je vous remercie de me donner l'occasion de communiquer des informations sur l'organisme que je représente et sur les services que nous fournissons aux Autochtones du Manitoba dans le secteur des sports et des loisirs.

Le Winnipeg Aboriginal Sport Achievement Centre dispense des services d'un caractère très particulier aux jeunes Autochtones âgés de 8 à 12 ans du centre-ville de Winnipeg. Nos coordonnateurs en leadership recrutent des jeunes du centre-ville et nous organisons des camps sportifs pour eux. Les enfants qui participent à des camps sportifs sont généralement des enfants de familles de la classe moyenne ou de la classe supérieure.

We run a recruiting program through the months of May and June. At the beginning of the summer the children are brought to the Old Exhibition grounds where they participate in the sports camp. The camp provides the children with an outdoor playing field and an indoor arena.

The children get a snack in the morning, lunch at noon, and a snack in the afternoon before returning to their drop off spots. Throughout the day they participate in a number of activities and at the end of the day we take them for a swim. The big event of the week is on Friday when the kids are taken to Fun Mountain, a place where many of them have never had the opportunity to attend.

The camp runs for six or seven weeks depending on our provincial program. During that time we see approximately 1000 youth pass through our doors. We have 36 Aboriginal leaders that are trained at different sports levels. Their levels also depend on their level of education whether it is high school, post-secondary or university.

Our camp has been in operation for four years. We have the youth achievement program that encourages high school kids to learn from senior leaders and thereby become employed when they are sufficiently trained.

The city of Winnipeg, the provincial government, and the UMAC through the Department of Canadian Heritage provide us with our funding.

Last year we conducted a survey that asked questions such as: How many meals do you eat per day? Have you ever been involved in mainstream sports? How has this program involved you in sports and recreation?

The objective of the survey was to find out which children wanted to become part of mainstream sports.

Sports and recreation are very important to the well-being of our youth but they also serve a greater purpose in providing the kids with an outlet to keep them off the streets, and with the possibility of a career in the sports and recreation field. Many of our leaders have gone on to pursue a degree in sports and recreation at the University of Manitoba.

Our program is also culturally sensitive. We offer both First Nation and Metis components in our program.

Winnipeg's Aboriginal population is almost 60,000. We have surveyed other sports camps and found that they do not have many Aboriginal participants. In the past we have targeted inner city Aboriginal youth but our focus is about to change and will include children from the outlying areas of the city.

In this our fourth year we have incorporated a fall and winter program and includes a learn-to-skate and learn-to-swim program. The format is similar to our summer program with

Nous faisons une campagne de recrutement pendant les mois de mai et de juin. Au début de l'été, les enfants sont amenés sur l'ex-terrain de foire et participent au camp sportif dans le cadre duquel ils ont à leur disposition un terrain de jeu extérieur et un stade couvert.

Les enfants reçoivent une collation le matin, un dîner à midi et une collation dans l'après-midi, avant d'être reconduits à l'endroit où ils ont été embarqués pour aller au camp. Pendant toute la journée, ils participent à plusieurs activités et, en fin de journée, nous les emmenons nager. L'événement marquant de la semaine a lieu le vendredi, jour où nous emmenons les enfants à Fun Mountain, où la plupart d'entre eux n'avaient encore jamais eu l'occasion d'aller.

Le camp dure de six à sept semaines, selon notre programme provincial. Au cours de cette période, nous accueillons un millier de jeunes. Nous avons 36 dirigeants autochtones qui ont reçu un entraînement à divers niveaux de performance sportive. Leur niveau dépend en outre de leur niveau d'instruction, secondaire, postsecondaire ou universitaire.

Nous organisons notre camp depuis quatre ans. Nous avons mis en place le Youth Achievement Program (programme du mérite pour les jeunes) qui encourage les élèves de niveau secondaire à tirer parti de ce que leur enseignent des dirigeants chevronnés; lorsqu'ils ont un niveau de formation suffisant, ils peuvent obtenir un emploi.

La municipalité de Winnipeg, le gouvernement provincial et le Centre urbain polyvalent pour les jeunes Autochtones nous octroient les fonds nécessaires par l'intermédiaire du ministère du Patrimoine canadien.

L'année dernière, nous avons fait un sondage dans le cadre duquel nous avons notamment posé les questions suivantes: combien de repas prenez-vous par jour? Avez-vous déjà pratiqué des sports réguliers? Comment ce programme vous a-t-il fait participer à des activités sportives et récréatives?

L'objectif du sondage est de déterminer quels enfants désirent pratiquer des sports réguliers.

Les sports et les loisirs sont très importants pour le bien-être des jeunes, mais ils servent également un objectif plus large en mobilisant les jeunes qui ont tendance à traîner dans la rue et en leur offrant la possibilité de faire carrière dans le secteur des sports et des loisirs. La plupart de nos dirigeants poursuivent des études supérieures en sports et loisirs à l'Université du Manitoba.

Notre programme est en outre adapté à la culture. Il comprend un volet «Premières nations» et «Métis».

À Winnipeg, le nombre d'Autochtones s'élève à près de 60 000. Nous avons fait une enquête sur d'autres camps sportifs qui a révélé que les participants autochtones ne sont pas nombreux. Autrefois, notre programme était axé sur les jeunes Autochtones du centre-ville, mais nous sommes en train de l'étendre aux jeunes banlieusards.

Depuis quatre ans, nous avons un programme d'automne et d'hiver qui inclut des cours de patinage et de natation pour débutants. Ce programme est structuré de la même façon que

the children being picked up after school at 3:30. They participate in the available programs and then we give them a meal and return them to the school.

We are pleased to offer this year-round program and have been successful so far. It is great to offer the children something to do in the fall and winter months.

We are discouraged that we cannot provide enough space for all of the applicants. We have a waiting list of 20 children in one school.

We have to keep an eye on our budget and hope that we will have the funding in the future to extend this worthwhile program.

We provide training for our leaders: coach's certification, first aid and entry level courses for the University of Manitoba are available to our leaders.

Our program began with 600 youth, expanded to 1000, and now we expect 2000 to participate this year. Our goal is to make a difference in the lives of the children we teach.

We encourage the kids to become involved in mainstream sports. It is often difficult to encourage a child to think about such a career when poverty is a big issue in his or her life. Some of these children do not even own a bathing suit. Our survey indicated that out of 1000 children surveyed only 10 per cent owned their own sporting equipment. Those figures are discouraging and can open your eyes to some of the pressing issues that these inner city kids are facing.

Mr. Bill. Shead, Chair, Aboriginal Centre of Winnipeg: I am here to tell you about the Aboriginal Centre of Winnipeg and how the lessons I have learned might help you to come to a solution to the problems you have been addressing in this committee.

The Aboriginal Centre of Winnipeg is 10 years old. We are located in the old CPR railroad station, just down the street. The building will be 100 years old in 2005 and is a designated historic site. It is a grand old building that is loved for its architectural grace and for the history that it represents.

In December 1992, a group of Aboriginal organizations in the city purchased the building from Canadian Pacific and undertook to renovate the building for our needs and to preserve its historic aspects.

The building met an infrastructure need for the Aboriginal community in terms of the organizations that were serving the Aboriginal population in the city of Winnipeg. As you are probably aware, over the past several decades, the Government of Canada and other governments and agencies have been funding a number of organizations to deliver services to help Aboriginal people to make the transition into urban life. The Friendship

notre programme d'été: nous allons prendre les enfants à 15 h 30 après la fin des cours. Ils participent aux programmes disponibles et nous leur offrons une collation, puis nous les reconduisons à l'école.

Nous sommes heureux d'offrir ce programme pendant toute l'année et il a eu beaucoup de succès jusqu'à présent. C'est formidable de proposer des activités aux enfants pendant les mois d'automne et d'hiver.

Nous déplorons de ne pas être en mesure d'avoir assez de place pour répondre à toutes les demandes. Nous avons une liste d'attente de 20 enfants pour la même école.

Nous devons surveiller notre budget en espérant que nous recevrons les fonds nécessaires pour élargir la portée de ce programme très intéressant.

Nous dispensons une formation à nos dirigeants: entraîneur agréé, premiers soins et cours de niveau d'entrée à l'Université du Manitoba.

Après sa création, le nombre de participants à notre programme était de 600 jeunes et il est maintenant d'un millier de jeunes. Nous comptons sur 2 000 participants cette année. Notre objectif est de changer la vie des enfants que nous accueillons.

Nous encourageons les enfants à participer aux sports réguliers. Il est souvent difficile d'encourager un enfant à penser à faire une carrière sportive lorsque la pauvreté constitue un obstacle majeur. Certains de ces enfants n'ont même pas de maillot de bain. Notre sondage a révélé que 10 p. 100 seulement des 1 000 participants possédaient de l'équipement sportif. Ces chiffres sont décourageants et sont révélateurs de certains problèmes urgents auxquels ces jeunes du centre-ville sont confrontés.

M. Bill Shead, président, Aboriginal Centre of Winnipeg: Je suis ici pour donner des informations sur les activités du centre autochtone de Winnipeg et d'expliquer les raisons pour lesquelles les leçons que j'ai apprises pourraient vous aider à trouver une solution aux problèmes que vous examinez.

Le centre autochtone de Winnipeg a été créé il y a dix ans. Il est dans l'ancienne gare du Canadien Pacifique, au bout de la rue. Cet édifice sera centenaire en 2005 et il est classé bâtiment historique. C'est un bel édifice ancien qui est apprécié pour sa beauté architecturale et pour sa valeur historique.

En décembre 1992, un groupe d'organismes autochtones de la ville a acheté l'édifice au Canadien Pacifique et a fait des renovations dans le but de l'adapter à leurs besoins et d'en préserver les attributs historiques.

Cet édifice répond à un besoin d'infrastructure de la collectivité autochtone et des organismes qui offrent des services à la population autochtone de Winnipeg. Vous n'ignorez probablement pas que depuis plusieurs décennies, le gouvernement du Canada et d'autres gouvernements ou organismes financent plusieurs organisations pour qu'elles fournissent des services qui aident les Autochtones à faire la

Centre of Winnipeg was one of the first such organizations and you will undoubtedly hear of many more during these proceedings.

One of the aspects of these programs is that they receive a certain amount of funding and there is an arbitrary sum for accommodation in their budget. Generally what happens is because of the nature of funding agreements these people have to go out and they have to find accommodations, and because of the nature of the life of an agreement a landlord cannot or will not renovate the property to our needs. As a result, we have ended up with organizations scattered throughout the city, some of them in very inappropriate and substandard areas, where the facilities are not designed to fit our needs.

Some time ago, Wayne Helgason the past executive director of the Ma Mawi Wi Chi Itata Centre was looking for space for his program. He decided to cooperate or co-op with other organizations that also needed space and buy a building and renovate it to their collective needs.

They set out to accomplish three goals: to get appropriate space for their needs, concentrate their efforts to facilitate cross-referencing and communications between the various organizations and programs, and cut down on their overhead expenses and put the money saved into delivering the services they provide. Needless to say, the struggle to make this dream a reality was quite significant.

During the course of the first five years of development of the Aboriginal Centre of Winnipeg, the corporation that owns the building entered into 50 separate agreements with a couple of dozen different departments and agencies just to build or renovate a building.

I have given the clerk a list of some of those programs that invested roughly \$6 million over the space of five years to accomplish this goal.

What is the point of all of this? Whatever people say about Aboriginal youth and their specific program needs they must be made aware of the broader context of a strategic approach to delivery of service and improvement of the lives of Aboriginal youth in an urban setting.

The target area has to be better defined because there are some Aboriginal youth living in cities that do not need any help. They come from middle-class families or upper middle-class families who are doing quite well, and they probably do not need support, but there are a large number of other people who really do need support and help.

You must also put their problems or their issues in the context of an urban setting. It is no use trying to cast them in the old traditional view from the north or from their own community. It is not useful, for instance, to teach an inner city Aboriginal youth how to skin a rabbit; it is not relevant to his situation.

transition à la vie en milieu urbain. Le centre d'amitié a été le premier; vous aurez certainement l'occasion d'entendre le témoignage des représentants de nombreux autres centres analogues dans le cadre de cette étude.

Un des aspects de ces programmes est qu'ils reçoivent des subventions d'un montant précis, dont une somme arbitraire qu'ils peuvent intégrer à leur budget. D'une manière générale, en raison même de la nature des ententes de financement, ces organismes doivent trouver des locaux et, étant donné la durée limitée des ententes, les propriétaires n'ont pas la possibilité ni la volonté de faire les rénovations nécessaires pour que ces locaux répondent à nos besoins. À cause de cette situation, les différents organismes étaient éparpillés à travers la ville et plusieurs étaient établis dans des quartiers inadéquats où les installations ne répondaient pas à nos besoins.

Il y a un certain temps, Wayne Helgason, l'ex-directeur général du Ma Mawi Wi Chi Itata Centre cherchait des locaux pour son programme. Il a décidé de collaborer avec et de réunir d'autres organismes qui avaient également besoin de locaux et d'acheter un édifice en faisant des rénovations en fonction de leurs besoins.

Ces organismes avaient trois objectifs: obtenir des locaux répondant à leurs besoins, faciliter les contacts et les communications entre les divers organismes et programmes, réduire les frais généraux et investir les économies ainsi réalisées dans la fourniture des services. Il va sans dire qu'il a été nécessaire de surmonter de nombreux obstacles pour réaliser ce rêve.

Au cours des cinq premières années de développement du centre autochtone de Winnipeg, la société à laquelle appartient l'édifice a conclu 50 ententes distinctes avec deux douzaines de ministères et organismes différents, rien que pour les travaux de construction et de rénovation.

J'ai remis au greffier une liste des programmes dans le cadre desquels nous avons investi environ 6 millions de dollars sur une période de cinq ans pour atteindre cet objectif.

Quel est le but de tous ces efforts? Quoi que l'on puisse dire au sujet des jeunes Autochtones et de leurs besoins spécifiques en matière de programmes, il est nécessaire d'être conscient du contexte global d'une approche stratégique à la fourniture des services et à l'amélioration de la vie des jeunes Autochtones en milieu urbain.

Le ciblage doit être plus précis parce que certains jeunes Autochtones qui vivent dans les villes n'ont pas besoin d'aide. Ils font partie de familles de la classe moyenne ou de la classe supérieure qui s'en tirent très bien et n'ont probablement pas besoin d'aide, mais un grand nombre d'autres jeunes en ont vraiment besoin.

Il est en outre nécessaire de situer leurs problèmes dans le contexte d'un milieu urbain. Il est inutile d'adopter la perspective traditionnelle du Nord ou celle de leurs communautés. Il n'est pas utile, par exemple d'apprendre à un jeune Autochtone vivant en milieu urbain à dépouiller un lièvre; cette connaissance ne lui sera pas utile.

Similarly, I think you need to take a holistic approach to the issues. We have to be careful not to have these children become program exhausted. We have to deal with the issues collectively and not in isolation. We must make sure that the children learn integrated skills that will help them in their lives outside of the programs.

No matter what happens there is a need for leadership. You need a champion. In my estimation that is the key to success. The success of the Aboriginal Centre was that we did have a champion, we did have somebody who had a vision of what this had to be, what the centre had to be. He had a passion for it and a commitment. He was able to generate support and sponsorship from a wide range of the public and non-public agencies, and had good communication skills. That is what we need in terms of strong committed leadership. We need coordination.

I think that we have initiated a number of very good projects and programs for Aboriginal people in the city. It is time now that we try to coordinate these activities because we have to reduce our overhead. We still have too many agreements that we have to administer. The list that I gave the clerk is not insignificant.

Remember, I was there; I was the chief executive officer at that time and I can remember negotiating those agreements, and I can remember how we had to get lawyers involved and so on. It is just too damned much overhead. We have to reduce it. We have to find a more efficient way of handling our human resources so that they can do the job of delivering the program instead of administering contribution agreements and administering the financial administration details.

I think that if we are going to be doing anything for the Aboriginal youth today we must build a better infrastructure. We need better sports facilities and a theatre. We must provide them with a facility that they can be proud of.

The next element that I think that we need in terms of supporting Aboriginal youth is what I call "mentorship." Mentorship is not just simply having a good boss; it has everything to do with someone who is prepared to extend the hand of friendship to assist an individual as he moves along in his or her career. In my view a mentor is fundamental to the success of a young person making his or her way through life.

The final point I wanted to make is regarding the issue of cooperation. Too often we have fights among jurisdictions and I think we have to remove that competition and create some sort of long-term commitment and cooperation to address the programs. We need to express the issues of Aboriginal youth because if we do not do that we are not going to be able to solve the problem. We must all make a strong commitment to deal with the pressing issues of Aboriginal youth.

I am trying to illustrate to the members of the committee that you cannot just look at this thing in the context of each individual program. You have to integrate them. You have to make sure that you have a strategic approach. If you are writing up a report

Je pense qu'il est également nécessaire d'adopter une approche globale à l'égard de ces problèmes. Il faut éviter soigneusement de saturer ces jeunes de programmes. Il est nécessaire d'adopter une approche collective et pas isolée. Il est essentiel de s'assurer que ces enfants acquièrent les compétences intégrées qui les aideront dans la vie courante.

Quoi qu'il arrive, le leadership est absolument essentiel. Il est essentiel d'avoir un champion. C'est à mon sens la clé de la réussite. La réussite du centre autochtone est due au fait que nous avions un champion, quelqu'un qui avait une vision de ce que devait devenir le centre. Le centre était sa passion et cet homme avait un engagement profond. Il a obtenu l'appui et le parrainage de nombreux organismes publics et privés; il était en outre un excellent communicateur. C'est le type de leadership vigoureux et engagé qui est essentiel. Une bonne coordination est en outre nécessaire.

Je pense que nous avons mis en place plusieurs projets et programmes très intéressants pour les Autochtones de la ville. Nous avons encore un trop grand nombre d'ententes à administrer. La liste que j'ai remise au greffier n'est pas insignifiante.

N'oubliez pas que j'étais là; j'étais directeur général à cette époque et je me souviens d'avoir négocié ces ententes. Je me souviens d'avoir dû faire appel à des avocats. Les frais généraux sont beaucoup trop élevés. Il est essentiel de les réduire. Nous devons trouver une méthode plus efficace de gestion de nos ressources humaines afin de réaliser le programme plutôt que d'administrer des ententes de contribution ou de consacrer toute notre énergie à l'administration financière.

Je pense que si nous voulons aider les jeunes Autochtones, il sera nécessaire d'améliorer l'infrastructure. Il sera nécessaire de mettre en place des installations sportives plus modernes et un théâtre. Il est nécessaire de mettre à leur disposition un établissement dont ils puissent être fiers.

L'autre ingrédient que je considère comme essentiel pour aider les jeunes Autochtones est ce que j'appelle le «mentorat». Le mentorat ne consiste pas uniquement à être un bon patron; le jeune doit être encadré par des personnes qui sont prêtes à lui donner leur amitié et à l'aider à progresser dans sa carrière. À mon avis, un mentor est essentiel pour aider un jeune à faire son chemin dans la vie.

Le dernier commentaire que je voudrais faire concerne la coopération. Nous sommes trop souvent témoins d'affrontements entre les divers paliers de compétence; je pense qu'il est nécessaire de mettre fin à cette concurrence et d'instaurer un engagement et une coopération à long terme dans le cadre des programmes. Il est nécessaire d'exprimer les difficultés auxquelles sont confrontés les jeunes Autochtones, sinon nous ne serons pas en mesure de résoudre le problème. Il est nécessaire de faire preuve de détermination et de s'attaquer aux problèmes urgents qui touchent les jeunes Autochtones.

Je tente de démontrer qu'il n'est pas possible d'atteindre cet objectif dans le contexte de chaque programme. Il faut intégrer les divers programmes. Il faut adopter une approche stratégique. Quand on rédige un rapport, on pourrait croire que le programme

you might think that the program is good, but unless you can say what you are going to do in the broad sense I do not think you are going to have a very good report. Thank you.

Senator Tkachuk: Mr. Shead, you mentioned the need for an infrastructure. How can that be accomplished?

Mr. Shead: We can accomplish it the same way we did with the Aboriginal centre. When we built the Aboriginal centre, we did not go out and hire a group of architects and engineers to do the job. In its initial stages, our own Aboriginal people did the demolition work and by the time the work was complete our people put in roughly 300,000 work-hours. The building became part of the community and the community a part of the building. They paid for it and put in their sweat equity into it, even though it is a CPR railroad station.

Senator Tkachuk: That was point I was going to try and get at, but you are very smart and you beat me to it. Are there people involved in the process to make these things happen?

Mr. Shead: Yes, and that was how we got the Aboriginal Centre started. The centre was started with the help of great people.

Senator Tkachuk: I am not sure what that means.

Mr. Shead: Well, let me see if I can explain it a little bit better.

Senator Tkachuk: Or do not they feel at home in the city of Winnipeg and the institutions that are here now?

Mr. Shead: Well, no. Within the city, you will see a number of communities that have created what they call their own little campuses from which they have launched their lives into the broader community. The Asper Jewish Community Campus, for example, is a show place for the Jewish community.

The same thing applies here or any in city where Aboriginal people live in such large numbers. Sixty thousand people, as my colleague pointed out, is not an insignificant number of people. The problem is that we just do not have the strength and focus that other members of the community have.

Senator Tkachuk: What would foster that strength and focus? What can be done about the politics that are involved in such a venture? I raise this issue in reference to the politics involved between Metis groups.

Mr. Shead: Oh, yes.

Senator Tkachuk: Do you know what I am getting at?

Mr. Shead: Yes.

Senator Tkachuk: I mean, it is no different than orthodox and Catholics, and until we got over these issues we will never get on to the other stuff.

est efficace, mais je pense qu'il n'est pas possible d'établir un très bon rapport si l'on n'arrive pas à exposer ses projets dans les grandes lignes. Je vous remercie pour votre attention.

Le sénateur Tkachuk: Monsieur Shead, vous avez mentionné qu'il était nécessaire d'établir une infrastructure. Comment est-ce possible?

M. Shead: On peut procéder comme nous l'avons fait pour le centre autochtone. Lorsque nous avons construit le centre autochtone, nous n'avons pas engagé un groupe d'architectes et d'ingénieurs. Au début, ce sont des autochtones qui ont fait les travaux de démolition et, à la fin des travaux, la contribution des Autochtones représentait à peu près 300 000 heures de travail. L'édifice fait partie de la collectivité et la collectivité est associée à l'édifice. Ce sont les Autochtones qui ont payé et qui ont travaillé, même si c'était une gare du Canadien Pacifique.

Le sénateur Tkachuk: C'est précisément la question que je voulais poser, mais vous êtes très perspicace et vous m'avez devancé. Est-ce que certaines personnes ont participé au processus pour réaliser ces exploits?

M. Shead: Oui, et c'est ainsi que le centre autochtone a démarré. Il a démarré avec l'aide de personnes extraordinaires.

Le sénateur Tkachuk: Je ne sais pas très bien ce que vous entendez par là.

M. Shead: Voyons si je peux vous donner des explications un peu plus précises.

Le sénateur Tkachuk: Les Autochtones ne se sentent-ils pas chez eux dans la ville de Winnipeg et dans les institutions qui sont déjà en place?

M. Shead: Non. Dans la ville, plusieurs collectivités ont créé ce que l'on appelle de petits campus d'où les membres de ces collectivités sont sortis pour faire partie de la collectivité urbaine. L'Asper Jewish Community Campus, par exemple, est un haut lieu pour la communauté juive.

La situation est la même ici ou dans toute autre ville où les Autochtones sont nombreux. Comme l'a mentionné mon collègue, 60 000 Autochtones est un nombre considérable. Le problème est que nous ne bénéficions pas de la même vigueur ni de la même attention que les autres membres de la communauté.

Le sénateur Tkachuk: Qu'est-ce qui pourrait améliorer la situation? Quelles sont les possibilités en ce qui concerne les facteurs politiques qui interviennent dans une telle entreprise? Je pose la question en raison des rivalités politiques entre groupes métis.

M. Shead: Ah oui.

Le sénateur Tkachuk: Comprenez-vous où je veux en venir?

M. Shead: Oui.

Le sénateur Tkachuk: C'est la même rivalité qu'entre Orthodoxes et Catholiques et, tant que l'on n'aura pas réglé ces problèmes, on n'arrivera jamais à atteindre l'autre objectif.

Mr. Shead: Senator, you are absolutely right, the politics come into play because it is an issue of jurisdiction.

The First Nations have a very difficult situation in terms of dealing with a holistic approach within an urban setting. In the city of Winnipeg you might find representatives from every band, every First Nation that exists in Manitoba, plus several representations from outside of the province. Who has jurisdiction over those people?

The chief of the Peguis Band is not going to give up jurisdiction over his people to somebody else in the city of Winnipeg. So there is an issue there, and I agree with you. The same thing applies with the Métis.

I think that there is an avenue of cooperation in terms of the service delivery to people who want to make their way in the city because I believe that when people opt to move into an urban setting they are moving in the pursuit of peace and happiness. They are looking for a new way in life that they did not have in their home community.

Now that does not just apply to Aboriginal people. You find farmers looking for a better life moving off of the land into urban communities.

The reality is that economic opportunities in the Aboriginal community do not exist. The First Nations in particular are investing heavily in education and sending their children to the urban setting for post-secondary education.

Senator St. Germain asked if we have enough people to become police officers. I would submit we have enough Aboriginal people to do anything. We have to be given the opportunity to fill these positions.

In 1975, I was seconded from the Navy to head up the Office of Native Employment in the Public Service Commission; our objective was to find Aboriginal people to come in to the Public Service of Canada. At that time, there was some difficulty finding Aboriginals to fill the positions; that is not the case today. We have tens of thousands of Aboriginal students going through post-secondary institutions that are able, willing, and ready to work in any number of professional positions.

The Chairman: Are you affiliated with the indigenous sports council?

Mr. Bruce: Yes. Actually, our organization was responsible for putting the bid in 1998-99, and the co-chairs at any time sat on the executive board, along with Mr. Shead, for the North American Indigenous Games. We currently hold seats on the NAIG executive and also the NAIG legacy.

The Chairman: I am an elder for the Indigenous Sports Council for Alberta.

M. Shead: C'est tout à fait exact, sénateur. Les rivalités politiques interviennent parce que c'est une question de compétence.

Les Premières nations sont dans une situation difficile pour ce qui est d'adopter une approche globale dans un milieu urbain. À Winnipeg, presque toutes les bandes et presque toutes les Premières nations du Manitoba, ainsi que plusieurs autres de l'extérieur de la province, sont représentées. Qui a compétence sur ces personnes?

Le chef de la bande Peguis n'abandonnera pas sa compétence sur son peuple à quelqu'un d'autre de la ville de Winnipeg. La question des compétences pose par conséquent un problème, j'en conviens. La situation est analogue en ce qui concerne les Métis.

Je pense qu'il y a une possibilité de coopération pour la fourniture des services aux personnes qui veulent faire leur vie en ville parce que je pense que lorsqu'on décide d'aller s'établir en milieu urbain, on le fait dans l'espoir d'y trouver la paix et le bonheur. Ces personnes sont à la recherche d'un nouveau mode de vie qu'elles n'avaient pas dans leur collectivité.

Ce principe n'est pas valable uniquement pour les Autochtones. Certains agriculteurs quittent la terre pour aller s'établir dans des localités urbaines, en quête d'une vie meilleure.

En fait, les débouchés économiques sont inexistantes dans la collectivité autochtone. Les Premières nations en particulier investissent beaucoup dans l'éducation et envoient leurs enfants en milieu urbain pour faire des études postsecondaires.

Le sénateur St. Germain a demandé si nous avions accès à un nombre suffisant de personnes ayant la formation nécessaire pour devenir agents de police. Je dirais que nous avons tout ce qu'il faut pour toutes les fonctions. Encore faut-il nous donner l'occasion d'occuper ces postes.

En 1975, j'ai été détaché de la force maritime pour diriger le Bureau de recrutement des Autochtones de la Commission de la fonction publique; notre objectif était de recruter des Autochtones pour la fonction publique du Canada. On avait alors de la difficulté à trouver des Autochtones pour occuper les postes; ce n'est plus le cas à l'heure actuelle. Des dizaines de milliers d'étudiants autochtones qui font des études postsecondaires sont aptes, disposés et prêts à occuper n'importe quel emploi de professionnel.

La présidente: Êtes-vous affiliés à l'Indigenous Sports Council?

M. Bruce: Oui. C'est notre organisme qui était chargé de présenter la soumission en 1998-1999 et les coprésidents siègent au conseil exécutif, avec M. Shead, pour les Jeux autochtones de l'Amérique du Nord. Nous occupons actuellement des sièges au sein de l'exécutif des Jeux.

La présidente: Je suis une Aînée de l'Indigenous Sports Council pour l'Alberta.

We have received a concern today that this hearing was supposed to be youth speaking for youth. Our issue is urban Aboriginal youth and we have every intention of speaking to people of many ages, not just the Aboriginal youth.

What have been looking at the service gaps that are facing urban Aboriginal youth. We have established that we have to speak to the agencies to see what gaps there are, and make sure that the programs are given to the children and to the young people who need them.

We have heard from some youth organizations, but a great deal of the information that we needed has come from the institutions and agencies that serve the youth. They have provided us with useful facts and figures concerning school dropouts, Aboriginals in youth detention centres, and teenage pregnancy. We have also heard many good things from the agencies and children themselves. We have heard that the agencies are creating miracles for many youth in the area.

I have eaten in your centre's restaurant; the food is wonderful. I notice that you are also training people to do that type of work. The school is upstairs.

Do you deal with the schools to get Aboriginal children involved in sports activities?

Mr. Bruce: We do not look for children that have already enrolled in structured programs but look for children that need the direction that the achievement centre can provide.

The Chairman: Who funds your programs?

Mr. Bruce: The Urban Multipurpose Aboriginal Youth Centre provides a large portion of our funding, and we also receive funds from the provincial governments, Neighbours Alive, Aboriginal Northern Affairs, the city of Winnipeg, the Centre for Aboriginal Human Resource Development, and the Winnipeg Foundation.

The Chairman: Do you have good support from all levels of government?

Mr. Bruce: Yes.

The Chairman: Do you get support from community agencies?

Mr. Bruce: Yes, we certainly do. I was very happy to hear that UMAC has continued its funding for at least another year.

The Chairman: We have heard nothing but good reports about the UMAC funding and what is being done with it.

Senator Pearson: I think that sports and recreation programs for any youth, let alone Aboriginal youth, are essential to good, healthy development. I remember Ken Dryden telling me that one of the great things about sports is that you learn how to lose.

Aujourd'hui, quelqu'un était préoccupé par le fait que nous étions censés parler uniquement des jeunes. Notre sujet d'étude est les jeunes Autochtones urbains, mais nous avons l'intention de discuter des problèmes des Autochtones de tout âge, pas uniquement des jeunes.

Nous avons examiné les lacunes dans les services destinés aux jeunes Autochtones urbains. Nous avons conclu que nous devons communiquer avec les organismes pour déterminer quelles sont ces lacunes et nous assurer que les programmes sont accessibles aux enfants et aux jeunes qui en ont besoin.

Nous avons entendu des représentants de nombreux organismes de jeunes, mais un pourcentage important de l'information dont nous avons besoin nous a été fournie par les institutions et les organismes qui offrent des services aux jeunes. Ils ont mentionné des faits et des chiffres intéressants en ce qui concerne le décrochage scolaire, les Autochtones dans les centres de détention pour jeunes et la grossesse chez les adolescentes. Les organismes et les jeunes eux-mêmes nous ont également communiqué des informations très intéressantes. Nous avons appris que les organismes font des miracles pour de nombreux jeunes de la région.

J'ai pris un repas au restaurant de votre centre; c'était délicieux. Je constate que vous faites également de la formation dans ce secteur. L'école est à l'étage.

Vous arrangez-vous avec les écoles pour faire participer les jeunes Autochtones à des activités sportives?

M. Bruce: Nous ne cherchons pas des enfants qui participent déjà à des programmes structurés, mais des enfants qui ont besoin de l'orientation que peut donner l'Achievement Centre.

La présidente: Qui finance vos programmes?

M. Bruce: Le Centre urbain polyvalent pour les jeunes Autochtones fournit un pourcentage important des fonds nécessaires; nous recevons également des fonds des gouvernements provinciaux, de Neighbours Alive, de Aboriginal Northern Affairs, de la municipalité de Winnipeg, du Centre for Aboriginal Human Resource Development et de la Winnipeg Foundation.

La présidente: Recevez-vous un appui efficace de tous les paliers de gouvernement?

M. Bruce: Oui.

La présidente: Recevez-vous de l'aide des organismes communautaires?

M. Bruce: Oui. J'ai été très heureux d'apprendre que le Centre urbain polyvalent pour les jeunes Autochtones a maintenu son financement pour au moins encore un an.

La présidente: Nous n'avons entendu que des éloges au sujet des fonds octroyés par ce centre et de ce que l'on en fait.

Le sénateur Pearson: Je pense que les programmes sportifs et récréatifs sont essentiels au développement harmonieux et sain des jeunes, et surtout des jeunes Autochtones. Ken Dryden m'a dit un jour que ce qui est formidable dans les activités sportives, c'est qu'on apprend à perdre.

We need to allow people to make mistakes because that is what helps them to learn and so on. This is particularly true for young people because it gives them the opportunity to counterbalance some of the more difficult issues such as gangs. If you want a sense of identity and you want a sense of family then the sports experience is the place for you.

In all programs aimed at youth at-risk, the challenge has been to give them opportunities for the less expensive sports. Luckily, a lot of children like soccer, which is not very expensive.

For quite some time we have developed programs for poor kids; unfortunately, they have been taken over by the middle-class kids. As a result, the poor kids can no longer participate in the sports programs because the price of membership has risen by the ability of the middle-class to pay more for them.

How will you going to deal with that problem?

How are you going to cope with the cost of winter equipment? Is it possible to get assistance or is it possible to go after major sports hockey teams and so on to get funding for the programs?

Mr. Bruce: We asked that very question in our survey and found that very few children have winter sports equipment. Getting them into mainstream sports will not be as easy as a lot of people think. It is cost related.

Mainstream sport activities can be expensive. Just today a female Aboriginal wrestler who won the provincials called me asking for funds to send her to the national competition. She needed a plane ticket that costs \$230 and the money for a registration fee that is \$65. That is just one quick example of someone needing assistance.

We are looking at ways of sharing equipment. Hockey is very expensive. We are about to start a hockey program with the Manitoba Moose. We are going to outfit 30 children. It is a pilot project and we will watch how it proceeds. There is a concern about the future and how we will afford to outfit these children in a full set of hockey gear; it costs approximately \$500.

There is not quick solution. We are encouraging young children to get into mainstream sports not knowing if they will be able to continue later because of financial concerns. If the child is really interested, he should have the opportunity to continue participating in the sport. It will be up to us to point this out to the public and look for contributions.

Mr. Pearson: A psychiatrist named Dan Offord has conducted research into these issues. He is the executive director or the Canadian Centre for Studies of Children at Risk. I refer you to his work on this subject. It is always helpful to learn from others and not to have to reinvent it yourself.

Il est nécessaire de donner l'occasion de commettre des erreurs parce que c'est ce qui aide les gens à apprendre. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne les jeunes parce que cela leur donne l'occasion de faire contrepoids à certains problèmes plus graves comme les bandes. Si l'on veut avoir un sentiment d'appartenance et un sentiment de famille, les activités sportives sont idéales.

Dans tous les programmes axés sur les jeunes à risque, le défi est de leur donner la possibilité de pratiquer des sports peu coûteux. Fort heureusement, beaucoup d'enfants aiment le football, qui n'est pas un sport très coûteux.

Nous élaborons des programmes pour les enfants pauvres depuis plusieurs années; ils ont malheureusement été envahis par les enfants issus de familles de la classe moyenne. Les pauvres ne peuvent plus participer aux programmes sportifs parce que les frais d'adhésion ont augmenté en raison de la capacité qu'ont les enfants de familles de la classe moyenne de payer davantage.

Comment réglez-vous ce problème?

Comment réglez-vous la question du coût de l'équipement pour les sports d'hiver? Est-il possible d'obtenir de l'aide ou de s'adresser à des équipes de hockey importantes pour obtenir des fonds?

M. Bruce: Nous avons posé cette question dans notre sondage et les résultats ont révélé qu'un très petit nombre d'enfants possèdent de l'équipement pour les sports d'hiver. Il ne sera pas aussi facile qu'on ne le pense généralement de leur donner accès aux activités sportives régulières. C'est une question de coût.

Les activités sportives régulières sont parfois coûteuses. Une lutteuse autochtone qui a remporté les compétitions provinciales m'a appelé aujourd'hui même pour me demander des fonds pour participer à la compétition nationale. Elle avait besoin d'un billet d'avion qui coûte 230 \$ et du montant nécessaire pour payer le droit d'inscription qui est de 65 \$. C'est un cas parmi d'autres de personne qui a besoin d'aide.

Nous étudions les possibilités de partager l'équipement. Le hockey est très coûteux. Nous mettrons bientôt en place un programme de hockey avec les Manitoba Moose. Nous devons fournir de l'équipement à 30 enfants. Il s'agit d'un projet pilote et nous verrons les résultats. Nous nous inquiétons pour l'avenir et nous nous demandons comment nous pourrions fournir un équipement complet de hockey à ces enfants; un équipement complet coûte environ 500 \$.

Il n'y a pas de solution miracle. Nous encourageons les jeunes à participer aux activités sportives régulières sans savoir s'ils pourront continuer plus tard ou s'ils devront arrêter pour des raisons financières. Si l'enfant manifeste un vif intérêt, il devrait avoir la possibilité de continuer de participer. C'est notre rôle de le signaler au public et de chercher des contributions.

M. Pearson: Un psychiatre, Dan Offord, a fait une étude sur ces questions. Il est le directeur général du Canadian Centre for Studies of Children at Risk. Je vous recommande de lire ses travaux à ce sujet. C'est toujours utile d'apprendre ce que d'autres personnes ont découvert et de ne pas devoir tout réinventer.

Many years ago Dr. Offord began a program in Ottawa that found its recruits in the subsidized housing areas of the city. It was very successful. We face the same challenges that he did. We have to do the recruiting and often have to pick up and return the children to their homes. We have to be mentors, teachers, chauffeurs, and coaches. It is a big challenge.

Dr. Offord's project looked at that very carefully and found that it had a great cost-benefit; the policing costs in the neighbourhood dropped significantly while his program was running. The entire neighbourhood benefited from the program with fewer false fire alarms and fewer cases of vandalism. It was realized that the program had paid for itself. Once the program stopped, for reasons out of Dr. Offord's control, juvenile crime rose again.

Senator Johnson: Mr. Bruce, how many athletes are in your programs, and how many kids are in your programs?

Mr. Bruce: Almost 2000 children have gone through the Winnipeg Aboriginal Sports Achievement Centre. We have about 1000 children in the summer program and in our fall-winter program we have 40 kids a night four times a week. We also have our learn-to-swim, learn-to-skate, and our youth achievement program. Our winter adventures program will run for the first time this year. Our facility is filled to capacity at the present time.

Senator Johnson: Do mentally handicapped athletes participate in the program?

Mr. Bruce: Through a different component of our organization, we run the Manitoba Indigenous Summer Games and we do have a Special Olympics component there partnering with Special Olympics in Manitoba.

Senator Johnson: Do you hold paralympics as well?

Mr. Bruce: No. We do participate in the Special Olympics as part of the games with North American Indigenous Games.

Senator Johnson: That is excellent. Thank you.

Senator Léger: Mr. Bruce and Mr. Shead, I have a pamphlet here that reads the Manitoba Aboriginal Sport and Recreation Council, however, on the agenda you are referred to as the Manitoba Aboriginal Sports Council. Have the two been separated?

Mr. Bruce: No.

Senator Léger: Your mission statement is to assist the people in Manitoba to participate in their chosen level in any sport, recreation or leisure time opportunity. Nothing was said at all about the recreation or leisure time of the arts. Is that because you are sports specialists?

Il y a des années, M. Offord a mis en place à Ottawa un programme qui recrutait des jeunes dans les quartiers à logements subventionnés de la ville. Ce fut une réussite éclatante. Nous faisons face aux mêmes défis que lui. Nous devons nous occuper de recrutement et nous devons généralement aller prendre les jeunes chez eux et les reconduire. Nous devons être des mentors, des enseignants, des chauffeurs et des entraîneurs. C'est un défi de taille.

Dans le cadre de son projet, M. Offord a examiné la question de très près et a constaté que c'était très rentable. Les coûts de surveillance policière dans le quartier avaient considérablement diminué pendant que son programme était en place. Tout le quartier en a bénéficié étant donné que le nombre de fausses alarmes et de cas de vandalisme avait diminué. On s'est rendu compte que le programme s'autofinçait. Lorsque le programme a été suspendu, pour des raisons indépendantes de la volonté de M. Offord, le taux de criminalité juvénile s'est remis à augmenter.

Le sénateur Johnson: Monsieur Bruce, combien d'athlètes et combien d'enfants participent à vos programmes?

M. Bruce: Environ 2 000 enfants sont passés par le Winnipeg Aboriginal Sports Achievement Centre. Le nombre de participants au programme d'été est d'un millier et, en ce qui concerne notre programme automne-hiver, le taux de participation est de 40 enfants par soirée, quatre jours par semaine. Nous avons également mis en place un programme de cours de natation et de cours de patinage pour débutants et notre Youth Achievement Program. Notre Winter Adventures Program sera mis en place cette année. Notre établissement tourne actuellement à pleine capacité.

Le sénateur Johnson: Est-ce que des athlètes handicapés mentaux participent au programme?

M. Bruce: Par le biais d'un autre service, nous gérons les Jeux d'été autochtones du Manitoba et nous avons un volet Jeux Olympiques spéciaux, mis en oeuvre avec le concours des Jeux Olympiques spéciaux du Manitoba.

Le sénateur Johnson: Organisez-vous également des Jeux Paraolympiques?

M. Bruce: Non. Nous participons aux Jeux Olympiques spéciaux dans le cadre des Jeux autochtones de l'Amérique du Nord.

Le sénateur Johnson: C'est formidable. Je vous remercie.

Le sénateur Léger: Monsieur Bruce et monsieur Shead, j'ai une brochure intitulée Manitoba Aboriginal Sport and Recreation Council. Cependant, sur le programme, vous êtes mentionné sous le nom de Manitoba Aboriginal Sports Council. Les deux organismes ont-ils été séparés?

M. Bruce: Non.

Le sénateur Léger: Votre énoncé de mission consiste à aider les Manitobains à participer aux diverses activités sportives et récréatives, au niveau choisi. Il n'y est pas fait mention des arts. Est-ce parce que vous êtes spécialisés dans les sports?

Mr. Bruce: No. The Sports Achievement Centre comes from the acronym for WASAC The Winnipeg Aboriginal Sports Achievement Centre. We do provide culture and art to our children but that component of the program is not mentioned in the name.

However, sport takes a little bit more of a role because of the part that we played for the North American Indigenous Games, which are all sports-related. We have a strong partnership with all of the recreation leadership in the Aboriginal communities throughout the province.

Senator Léger: It is like that everywhere. "Sports" is always in capital letters and "arts" has small letters. I am just happy to hear that the arts are included in your program.

Do you have an artistic element in your summer games on July 1?

Mr. Bruce: There is indeed a cultural component to the games. We do not focus on the arts in particular though.

Senator St. Germain: Do you have gymnastics competitions?

Senator Léger: No, no, further than that.

Senator Tkachuk: Do you have the pole vault?

Senator Léger: Perhaps bit by bit I would like that every time we mention sport we also say "And the artistic aspect also," even if we do not develop it.

I am referring to an opening ceremony and a closing ceremony and a half-time show. The cultural arts can be displayed during those times.

Mr. Bruce: We love to express our Aboriginal culture and do so during the opening and closing ceremonies.

Senator Léger: That is why I suggest that you advertise the cultural aspect of the games. Culture enriches the games themselves and sends the message to the non-sporting types that there is value in pursuing the arts.

Mr. Bruce: Yes, I agree and I think we had a fine show at North American Indigenous Games opening ceremonies. Twenty-four thousand people did not watch the sports venues, but saw the cultural component and all of the different performers.

Senator Léger: Perhaps we will be able to add: "And the artists" to your advertising. Politicians could do the same with all of the elections coming up right now; they all need a jingle. Thank you, Mr. Bruce.

Mr. Shead, do we protect our visionaries? Do the visionaries burn out because of their dedication and commitment to the programs? Are we putting enough money into the protection of our precious people?

M. Bruce: Non. Le Sports Achievement Centre vient de l'acronyme du WASAC, le Winnipeg Aboriginal Sports Achievement Centre. Nous proposons des activités culturelles et artistiques à nos enfants, mais ce volet du programme n'est pas mentionné dans le nom.

Les sports occupent toutefois une place un peu plus importante à cause du rôle que nous avons joué dans les Jeux autochtones de l'Amérique du Nord, qui sont axés uniquement sur les sports. Nous avons établi un vigoureux partenariat avec les dirigeants des activités récréatives des diverses collectivités autochtones de la province.

Le sénateur Léger: C'est partout ainsi. Le mot «sport» est toujours indiqué en majuscules et le mot «arts» en minuscules. Je suis heureuse d'apprendre que les arts font partie de votre programme.

Avez-vous un volet artistique dans vos jeux d'été du 1^{er} juillet?

M. Bruce: Les jeux comprennent un volet culturel. Nos activités ne sont toutefois pas axées spécifiquement sur les arts.

Le sénateur St. Germain: Organisez-vous des compétitions de gymnastique?

Le sénateur Léger: Non, n'allons pas plus loin.

Le sénateur Tkachuk: Faites-vous du saut à la perche?

Le sénateur Léger: J'aimerais que petit à petit, chaque fois qu'il est question de sports, on signale également l'aspect artistique, même s'il n'est pas particulièrement développé.

Je pense notamment à une cérémonie d'ouverture et à une cérémonie de fermeture ainsi qu'à un spectacle de mi-temps. Les arts culturels peuvent intervenir pendant ces périodes.

M. Bruce: Nous aimons beaucoup exprimer notre culture autochtone et c'est ce que nous faisons à l'occasion des cérémonies d'ouverture et de fermeture.

Le sénateur Léger: C'est pourquoi je vous recommande d'annoncer l'aspect culturel des jeux. La culture enrichit les jeux et fait prendre conscience aux personnes qui ne sont pas particulièrement sportives que les arts jouent un rôle important.

M. Bruce: Oui, j'en conviens. Je pense que nous avons un excellent spectacle à la cérémonie d'ouverture des Jeux autochtones de l'Amérique du Nord. Vingt-quatre mille personnes ont vu le spectacle culturel et les divers artistes sans pour autant suivre les activités sportives.

Le sénateur Léger: Vous pourriez peut-être ajouter «et les artistes» à votre publicité. Les politiciens pourraient procéder ainsi pour toutes les campagnes électorales qui se dérouleront à partir de maintenant. Ils ont tous besoin d'un peu de publicité. Je vous remercie, monsieur Bruce.

Monsieur Shead, est-ce que nous protégeons nos visionnaires? Est-ce que les visionnaires s'épuisent à cause de leur dévouement et de leur engagement envers les programmes? Investissons-nous suffisamment dans la protection des personnes qui sont un atout précieux?

Mr. Shead: Senator, you raise a very good point. Aboriginal organizations by their nature are relatively small and the human resources that they employ to deliver their programs can be exhausted pretty quickly through changeovers and so on. Talented people can leave pretty quickly to go on to other challenges. Very often a good leader will move on to bigger challenges as the challenges present themselves.

I believe that we have to be able to reduce the chances of losing people by consolidating and coordinating our efforts, so that when we have a pool of people dealing with something they can see a specific career pattern that they can follow. It is much the same as if you are in the Canadian Forces, you can be promoted with additional responsibilities but you are still working for the same organization.

Many of our organization do not even have a personnel security plan. They do not have retirement funds, or any benefits, so it becomes very difficult to be able to keep people in the organization, and besides that, we do not pay them well enough.

When we are trying to deal with the issue, we have to look at the administration. What are we doing to the people who are involved? Your point is quite well taken. I think that we have overlooked it.

We have scattered our efforts among so many departments and agencies that we do not have the ability to bring them all together. It is almost like having some of those super ministries that we had during the Trudeau days. They were not departments; they were coordinating agencies without working budgets. We face a similar situation today.

We have to find a way to put the agencies together under one department that has a real budget and real ministries. The Aboriginal Centre and all the other organizations should be put under one corporate structure so that we have a single board, instead of 20 boards. It needs to have a single human resource management centre so that we can accomplish some of the things that we have talked about. Once this system is in place it will make it easier to employ and keep specialists. For instance, a program director will be able to advance to the position of executive director of a group and then perhaps the president of the whole corporation. The possibilities are endless. Unfortunately, we are not there yet.

Senator Léger: We can include your recommendation when we complete the work of this committee and perhaps we can get you there sooner.

Mr. Shead: We should be looking and these kind of possibilities. We must look to the future.

The point that you raised about culture is very important and I do not want you to go away with the thoughts that it is not happening. It is happening.

We had a very strong cultural component in the North American Indigenous Games. The cultural activity was well attended. The sports were there for the participants, officials and

M. Shead: Vous avez posé une question très pertinente, sénateur. En raison de leur nature même, les organisations autochtones sont de taille relativement petite et les ressources humaines qu'elles emploient pour réaliser leurs programmes peuvent être épuisées assez rapidement par des changements ou en raison d'autres circonstances. Des personnes de talent s'en vont parfois très vite pour relever d'autres défis. Un bon chef a souvent tendance à vouloir relever des défis plus importants quand l'occasion se présente.

Je pense qu'il est nécessaire de réduire les risques de perdre les gens en concentrant et en coordonnant nos efforts afin que, lorsque nous avons un bassin de personnes dans un certain secteur, celles-ci aient des perspectives de carrière, un peu comme dans les Forces armées canadiennes où l'on peut avoir une promotion avec des responsabilités supplémentaires tout en continuant à travailler pour le même organisme.

La plupart de nos organisations n'ont même pas de plan de sécurité d'emploi pour le personnel. Elles n'ont pas de caisse de retraite ni d'avantages sociaux; par conséquent, elles ont beaucoup de difficulté à conserver leur personnel. En outre, le personnel n'est pas bien rémunéré.

Pour tenter de régler ce problème, nous devons nous tourner vers l'administration. Comment traite-t-on les personnes qui sont concernées? Nous prenons bonne note de votre question. Je pense que c'est un facteur que nous avons négligé.

Nous avons éparpillé nos efforts entre un nombre tellement élevé de services et d'organismes que nous n'avons pas la capacité de les réunir. C'est une situation comparable à celle des superministères de l'époque de M. Trudeau. Ce n'étaient pas des ministères, mais c'étaient des organismes de coordination sans budget de fonctionnement. Notre situation est analogue.

Nous devons trouver une possibilité de regrouper les organismes pour ne former qu'un seul département doté d'un budget et de ministères. Le centre autochtone et tous les autres organismes devraient être regroupés pour ne former qu'une seule et même entité placée sous la direction d'un seul conseil d'administration, plutôt qu'une vingtaine. Il est nécessaire de mettre en place un centre de gestion des ressources humaines commun pour réaliser certains projets que nous avons mentionnés. Par exemple, un directeur de programme pourrait être promu au poste de directeur général d'un groupe puis à celui de président de la société. Les possibilités sont infinies. Nous n'avons malheureusement pas encore atteint ce stade-là.

Le sénateur Léger: Nous pourrions inclure votre recommandation lorsque nous terminerons nos travaux, ce qui vous permettra peut-être d'atteindre plus rapidement ce stade.

M. Shead: Il faudrait examiner ce type de possibilités. Il est essentiel d'être tourné vers l'avenir.

Le commentaire que vous avez fait au sujet de la culture est très important et je ne voudrais pas que vous ayez l'impression que nous ne faisons aucun effort dans ce domaine. Nous en faisons.

Nous avions un volet culturel très important dans les Jeux autochtones de l'Amérique du Nord. Un grand nombre de personnes ont assisté à l'activité culturelle. Des activités sportives

the coaches, but the cultural events were there for everyone, including the visitors and the spectators. There were musicians and artists, and so on that participated in the event. We have a cultural component but we do not state it in our advertising.

Senator Léger: Maybe we could start to advertise it.

Mr. Shead: We do it, but we do not say it.

Senator Léger: I think we should start somewhere.

Senator St. Germain: Canadian cities have huge cultural industries.

Senator Léger: Well, we know about the Winnipeg Ballet. I would like all of the other smaller ballets to get a title, too.

Senator Tkachuk: We are not culturally deprived in the west.

Senator Chaput: What is the ratio of girls to boys in your recruitment campaign?

Mr. Bruce: Many people are surprised to see that 55 per cent of our recruits were female; 45 per cent were male.

The Chairman: I would like to thank you both very much for very interesting presentations and good luck.

The committee adjourned.

avaient été organisées pour les participants, les officiels et les entraîneurs, mais les événements culturels avaient été organisés pour tous, y compris les visiteurs et les spectateurs. De nombreux musiciens et artistes ont participé à cet événement. Nous avons un volet culturel, mais nous ne l'annonçons pas dans notre publicité.

Le sénateur Léger: Il faudrait peut-être se mettre à l'annoncer.

M. Shead: Nous faisons de la publicité, mais nous ne le précisons pas.

Le sénateur Léger: Je pense qu'il faudrait s'y mettre un jour.

Le sénateur St. Germain: Les villes canadiennes ont des entreprises culturelles très importantes.

Le sénateur Léger: Nous connaissons tous les Ballets de Winnipeg. J'aimerais que toutes les autres compagnies de ballet aient un titre également.

Le sénateur Tkachuk: L'Ouest n'est pas défavorisé sur le plan culturel.

Le sénateur Chaput: Quel est le pourcentage de filles par rapport aux garçons dans votre campagne de recrutement?

M. Bruce: De nombreuses personnes sont étonnées de constater que 55 p. 100 des jeunes que nous recrutons sont des filles.

La présidente: Je vous remercie pour ces exposés très intéressants. Je vous souhaite bonne chance.

La séance est levée.

om the Urban Aboriginal Education Coalition:

Leslie Spillett, Chair.

om the Ma Mawi Wi Chi Itata Centre:

Diane Redsky, Director of Programs

om the Circle of Life Thunderbird House:

Troy Rupert

om the Manitoba Aboriginal Sports and Recreation Council:

Darryl Bruce, Executive Director

om the Aboriginal Centre of Winnipeg:

Bill Shead, Chair.

De l'Urban Aboriginal Education Coalition:

Leslie Spillett, présidente.

Du Ma Mawi Wi Chi Itata Centre:

Diane Redsky, directrice des programmes.

De la Circle of Life Thunderbird House:

Troy Rupert.

Du Manitoba Aboriginal Sports and Recreation Council:

Darryl Bruce, directeur exécutif.

Du Aboriginal Centre of Winnipeg:

Bill Shead, président.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Communication Canada – Publishing
Ottawa, Ontario K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Communication Canada – Édition
Ottawa (Ontario) K1A 0S9

WITNESSES

Morning Session:

From the Assembly of Manitoba Chiefs:

Grand Chief Dennis White Bird;
Kathleen McKay, AMC Youth Advisory Council;
Jason Whitford, Regional Youth Coordinator.

From the Government of Manitoba:

Harvey Bostrom, Deputy Minister of Aboriginal and Northern Affairs.

From the Anokiiwin Group:

Elaine Cowan, President.

From Manitoba Hydro:

Giselle Campbell, Employment Equity Advisor.

From the Winnipeg Chamber of Commerce:

Crystal Laborero, Director, Aboriginal Employment Initiative.

Afternoon session:

From the Centre for Aboriginal Human Resources Development:

Marileen McCormick, President.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Séance de l'avant-midi:

De l'Assemblée des chefs du Manitoba:

Le grand Chef Dennis White Bird;
Kathleen McKay, AMC Youth Advisory Council;
Jason Whitford, coordonateur régional de la jeunesse.

Du gouvernement du Manitoba:

Harvey Bostrom, sous-ministre des Affaires autochtones et du Nord.

Du groupe Anokiiwin:

Elaine Cowan, présidente.

D'Hydro-Manitoba:

Giselle Campbell, conseillère d'équité en matière d'emploi.

De la Chambre du commerce de Winnipeg:

Crystal Laborero, directrice, Initiative de l'emploi des Autochtones.

Séance de l'après-midi:

Du Centre for Aboriginal Human Resources Development:

Marileen McCormick, présidente.

(Suite à la page précédente)

